Les helviennes, ou Lettres provinciales philosophiques par l'abbé Augustin Barruel

Notice

La vie et les œuvres d'Augustin de BARRUEL auteur des annales littéraires, et bibliothécaire de Ste Geneviève.

Parmi les adversaires d'une philosophie souvent égarée dans ses vues, et plus souvent encore pernicieuse dans ses théories, Mr l'abbé de Barruel se place au premier rang de ceux qui montrèrent le plus de courage et de persévérance : son zèle, qui tenait à un caractère naturellement vif, ardent et ferme, éclata de bonne heure, et ne se démentit jamais dans le cours d'une longue vie, qu'il remplit de sa chaleur, et qu'il anima de son mouvement. Mr de Barruel, toujours sous les armes, saisit avec joie toutes les occasions d'attaquer les mauvaises doctrines ; on eût dit qu'il obéissait à une inspiration spéciale, et qu'il s'acquittait d'une mission particulière. Mais son infatigable activité sembla redoubler à cette époque fatale où la religion n'était plus menacée seulement par des livres et par des systèmes, mais par des actes, où l'Eglise de Fiance avait à lutter contre une puissance ennemie qui, forte de toutes les préoccupations du siècle, entourée du prestige d'une régénération mensongère, et s'appuyait sur les lois qu'elle dictait elle-même, cherchait toujours à la compromettre, quand elle désespérait de la vaincre :1e nom de Mr de Barruel, déjà célèbre avant ces troubles si funestes, devint alors presque populaire ; il acquit une sorte d'autorité que redoutaient les destructeurs de l'ordre, et que tous les amis du bien accueillaient avec empressement. En un mot, dans ce tableau si divers d'une révolution si terrible et si mêlée, tandis que tant de figures s'effacent les unes les autres, Mr l'abbé de Barruel est un des personnages qui présentent une physionomie distincte et caractérisée : cette physionomie pleine de relief sort, pour ainsi dire, de la toile; et si quelque fois une vivacité trop dominante, une entraînante imagination conduisit cet homme remarquable à des erreurs. On doit avouer qu'en somme il a parfaitement accompli, il a surpassé même, dan des temps orageux et difficiles, tout ce qu'avaient promis son zèle et son dévouement dans des circonstances moins malheureuses et dans des années plus paisibles.
La révolution naissante trouva Mr de Barruel, en 1789, à ce point de l'âge où la maturité se consomme, et où l'expérience jouit pleinement d'elle même : il était né, en 1741, à Villeneuve-de-Berg, dans le diocèse de Viviers; sa famille était ancienne et honorée dans le pays ; son père remplissait la charge de lieutenant général du bailliage de la province. La première éducation du jeune Augustin, tel était le nom de baptême de Mr de Barruel, fut dirigée, dans la maison paternelle, par ses parents

eux-mêmes, qui craignirent prudemment de le confier trop tôt à des mains étrangères. Ses progrès furent rapides, et son père ne tarda pas à reconnaître la nécessité de l'envoyer chez les jésuites achever et perfectionner ses études : il s'attacha fortement à ses maîtres par ses succès mêmes, qui ne manquèrent pas aussi de les attacher à un élève si distingué. Cette réciprocité naturelle fit naître, de part et d'autre, le désir d'un lien plus solide et plus durable qu'une simple affection de collège : l'élève crut sentir une vocation; les maîtres ne luttèrent pas, ou luttèrent peu contre cette confiance; les premiers gages furent donnés; les premières épreuves furent subies. Après le noviciat, Augustin, suivant la coutume, est appelé d'abord à l'enseignement; on l'envoie à Toulouse, où l'attend une chaire ; il professait avec éclat les humanités dans cette ville depuis si longtemps célèbre par son goût éclairé pour les lettres et pour les sciences, et il n'avait que vingt et un ans quand la foudre, partie du sein d'un orage qui s'était lentement amassé, vint frapper et renverser la société chérie à laquelle il s'était lié par toutes les vues spontanées de son esprit et par tous les vœux libres de son cœur.

Le parti auquel le fameux évêque d'Ypres avait légué son nom, avec une célébrité qu'il n'avait pas originairement lui-même; ce parti qu'illustraient tant de réputations brillantes, que soutenaient tant d'imposantes autorités, avait lancé jadis l'accablant génie de Pascal contre les abus d'une institution née, dans le seizième siècle, des besoins mêmes de l'Eglise, et devenue la sentinelle vigilante de celte unité précieuse déjà si scandaleusement violée. Les philosophes, puissance nouvelle qu'avait fait éclore la corruption de la régence, se liguèrent, dans la suite, avec des gens qu'ils n'aimaient pas, mais qu'ils craignaient moins, contre des gens qu'ils redoutaient plus, et qu'ils haïssaient davantage. Les parlements toujours en garde contre ce qui s'élevait, et, par conséquent, toujours plus ou moins complices de l'envie, surveillants dangereux des droits de la couronne, et censeurs habituels de ceux de la tiare ; ces parlements qui, sous un gouvernement tout royal et sans constitution écrite, formaient ce genre d'opposition, contrepoids naturel dans les gouvernements responsables, entrèrent facilement dans la ligue. Il fallait quelque fait marquant qui devînt un prétexte et une occasion. La rage d'un forcené l'offrit : un misérable de la lie du peuple osa porter sa main impie et meurtrière sur la personne sacrée du roi ; aussitôt des bruits sourds se répandirent, effrayèrent les faibles, et persuadèrent les crédules; la calomnie entretint longtemps ces rumeurs, qu'elle avait semées; les trames s'ourdirent plus étroitement; et le moment vint de recueillir le fruit de tant d'intrigues : cinq ans après l'attentat, la destruction des jésuites est prononcée; il ne leur servit de rien d'être protégés par l'héritier du trône, par le souvenir des services qu'ils avaient rendus, par la reconnaissance d'une foule d'excellents élèves qu'ils avaient formés, par tant de renommées, qui leur appartenaient en propre. La calomnie ne cessa de les poursuivre au-delà mène de la proscription; et cette société, dépositaire et gardienne du cœur de Henri IV, se vit avec une douleur amère enveloppée, dans sa chute, du soupçon ténébreux d'avoir voulu percer le cœur d'un descendant de ce grand et bon roi.

Le jeune de Barruel voulut partager le malheur et l'exil de ceux dont il ne partageait pas encore les engagements : il se rendit dans les Etats de la maison d'Autriche, l'attachement à son ordre prévalant sur le regret de la patrie. La Moravie et la Bohème furent successivement et longtemps son séjour; il y fit ses premiers vœux, et continua d'y exercer les fonctions de l'enseignement. Ses talents le rendaient digne de la capitale : on l'appela à Vienne; le collège thérésien le compta parmi ses professeurs les plus habiles. Mais bientôt une maison particulière envia ce régent célèbre à l'instruction publique : il fut chargé de l'éducation d'un grand seigneur; il conduisit son disciple en Italie, voyage qui n'était pas moins profitable au maître qu'à l'élève : ils visitèrent ensemble ce pays si riche de souvenirs ; Rome, prodigieusement intéressante pour tout le monde ; et spécialement pour un jésuite ; fixa surtout leur attention. Le précepteur, qui savait déjà très bien l'allemand, apprit encore l'italien, en guidant son pupille dans l'étude de cette langue. Cette connaissance des idiomes étrangers ne pouvait qu'être infiniment utile à un homme qui devait fournir la carrière où Mr de Barruel se sentait entraîner : ses regards, après douze ou quinze années d'absence, se reportaient fréquemment vers la France ; on ne sait pas exactement à quelle époque il y revint : si ce fut en 1774 lorsque Louis XVI prit le sceptre, ou plus tard en 1777, quand ce prince, dont les premiers moments furent si beaux, et dont la fin fut si cruelle, eut rendu son édit touchant les jésuites. Ce qui pourrait faire croire que son retour date de 1774, c'est qu'on a de lui une ode publiée dans ce temps, sur le glorieux avènement de Louis Auguste au trône; pièce qui n'est pas d'un poète, mais ouvrage d'un bon Français.
Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que Mr de Barruel débuta dans la littérature : il fut d'abord moins averti par l'instinct de son talent, que séduit par l'attrait de la poésie ; on aimait beaucoup; les vers chez les jésuites; cette société, qui vouait aux lettres une sorte de culte, produisit un grand nombre de poètes, dans une langue, à la vérité, qui n'est pas la notre. Parmi ces religieux, adorateurs des muses anciennes, que le génie de Virgile et d'Horace semblait inspirer, se rang avec distinction le Père Joseph Roger Boscowich, grand astronome, auteur du poème digne de Lucrèce, intitulé : Les Eclipses. Mr de Barruel ne put résister à une tentation que Racine et Boileau auraient certainement repoussée : il essaya d'abord de mettre en vers français ce chef-d'œuvre, où l'art du poète a vaincu d'une manière si étonnante la sécheresse du sujet ; puis il le traduisit définitivement en prose, et publia sa traduction en 1779. Elle eut quelque succès. A ces tentatives, dans lesquelles il méconnaissait son génie, suivant l'expression de Despréaux, et s'ignorait lui-même, il joignit des travaux plus conformes au caractère de son esprit, et plus appropriés à la nature des circonstances : le zèle qui l'avait enflammé dès sa première jeunesse lui fit rechercher avec ardeur et recevoir avec allégresse une part de coopération dans l'année littéraire, dernier appui du goût déclinant, et dernier boulevard des saines doctrines dont le goût suit là destinée. C'est là, c'est dans cette arène si convenable qu'il se préparait à des combats plus directs, et qu'il préludait à des luttes plus éclatantes.

Il n'est rien d'absurde, dit Cicéron, qui n'ait été avancé par quelque philosophe. Cette assertion d'un grand homme qui parlait en connaissance de cause n'empêche pas que la philosophie ne soit en elle-même très respectable : elle honore la raison humaine; elle est le plus bel usage que nous puissions faire de la plus sublime de nos facultés ; mais l'esprit philosophique touche à beaucoup d'abus : il peut souvent nous égarer, soit par l'orgueilleuse fierté qui d'ordinaire l'accompagne, soit par les fausses directions où quelquefois il se jette, soit par les affections passionnées, et les partialités dangereuses dont il devient l'instrument. Le désir de se distinguer par la nouveauté des découvertes, par la hardiesse des opinions, par la singularité des paradoxes est encore une des sources les plus fécondes, comme les plus communes, de ses erreurs quelquefois si déplorables : dans un siècle où il domine, on voit s'allumer et se répandre de proche en proche, comme un vaste incendie, une fatale émulation de pensées extraordinaires et de conceptions inouïes, qui semblent se disputer entre elles la palme du délire et le prix de la témérité; la vraie philosophie s'en indigne, et la sagesse même la plus vulgaire en rougit. Mille systèmes plus audacieux, plus extravagants les uns que les autres, sont les fruits empoisonnés de cette rivalité malheureuse, qui corrompt même des cœurs naturellement honnêtes, et qui précipite dans de honteux excès des esprits destinés aux plus nobles rôles. Ce tableau n'est qu'une image trop fidèle du dix-huitième siècle ; mais, dans les temps antérieurs, l'esprit philosophique manquait, pour ainsi dire, d'unité: nous l'avons vu dans le nôtre porter tous ses efforts et diriger tous ses traits vers un même but ; nous l'avons vu former une immense conspiration, dont le succès progressivement amené se déclara par des résultats si désastreux et par des explosions si fulminantes, que les conspirateurs eux-mêmes en furent consternés, La philosophie du siècle, dupe de ses intentions réformatrices, chercha dans ce désordre extrême ses espérances évanouies, déplora ses illusions, et se repentit de ses vœux.

Mr l'abbé de Barruel travailla, pour sa pare à conjurer de tels maux : il tâcha d'ouvrir les yeux à une génération séduite et aveuglée; dans le plus important et le mieux fait de ses ouvrages, les Helviennes, ou Lettres Provinciales philosophiques, il attaqua par le ridicule et par le raisonnement des théories qui n'avaient d'autre base que l'imagination échauffée de leurs auteurs. En résumant ces théories avec autant d'adresse que de fidélité, en présentant sous un même point de vue, et dans un même cadre, tous ces caprices d'une philosophie qui semble se jouer des questions les plus graves, plutôt que s'étudier à les résoudre, il les mit, pour ainsi dire, aux prises les uns avec les autres, et fit voir que, dans ce choc, ils se renversent et se détruisent mutuellement, au lieu de se soutenir entre eux, et de se prêter un appui réciproque. Semblables, en effet, aux soldats de Cadmns, ces systèmes s'entre combattent et s'entre dévorent. Chacun d'eux, par lui même, est faible, elle devient plus encore par le rapprochement contradictoire des autres. C'est ce qu'on peut remarquer, surtout dans ceux dont la physique est l'objet. Le premier volume des Helviennes est consacre à ces derniers ; l'auteur y passe en revue Telliamed, La

Métrie, Robinet, Buffon, et chacun de ces écrivains lui fournit les armes avec lesquelles il les attaque tous. Il observe la même méthode dans son second et son troisième volume, relativement à la métaphysique, dont les sophistes modernes ont abusé si étrangement, et à la morale dont ils ont obscurci toutes les évidences et renversé tous les appuis. Le quatrième volume achève le triomphe de la raison sur le mauvais sens, et de la bonne cause sur l'iniquité, par une argumentation serrée et pressante, dont les principaux moyens sont puisés dans les contradictions mêmes que Mr de Barruel a relevées, et qu'il groupe ici avec plus de force et d'effet.
Ce plan est un des meilleurs que l'on put suivre : il suppose une lecture très exacte et très réfléchie des auteurs réfutés, une logique ferme et sévère, des connaissances variées et profondes. La forme dont il est revêtu manque un peu de nouveauté ; mais elle est une de celles qui conservent toujours quelque agrément et quelque grâce. Son plus sensible inconvénient est peut-être de rappeler un peu trop cet inimitable et désespérant modèle que Pascal a donné dans ses Provinciales. Mais la gloire de l'imitateur est de n'être pas accablé par une telle comparaison, qui s'offre d'elle-même à tous les esprits, et qu'il ne paraît pas, malgré quelques mots de ses préfaces, avoir assez redoutée : l'adversaire des philosophes, dans tin si dangereux voisinage, se soutient non sans quelque honneur à côté de l'adversaire des jésuites. Si l'ironie de l'un n'est pas toujours, à beaucoup près, aussi vive, aussi légère, aussi piquante que celle de l'autre; si l'élocution du premier n'a pas cette rare pureté, cette précision nerveuse, et cette finesse élégante qu'on admire dans le style du second; si le défenseur de Port-Royal, dans les violentes diatribes qu'il fait succéder à ses ingénieuses et malignes plaisanteries, monte à une hauteur d'éloquence à laquelle Mr l'abbé de Barruel ne saurait aspirer, et qu'il n'essaie pas d'atteindre, celui-ci n'en a pas moins composé un très bon livre, qui, sous le rapport de l'utilité, ne le cède à aucun autre, et qui, marqué de l'unique sceau de la vérité, ne porte aucune des empreintes de l'esprit de parti. Les Helviennes n'ont pas, il est vrai, préparé comme les Provinciales la ruine et la chute complète de ceux dont elles prouvaient, encore plus qu'elles ne dénonçaient; les tristes erreurs : les sophistes ne sont tombés que sous leurs propres expériences; ils ont été vaincus, non par les ouvrages de leurs antagonistes, mais par les essais de leurs adeptes. Le seul succès des lettres dont nous parlons fut d'obtenir beaucoup de lecteurs, et beaucoup d'approbateurs : elles ont eu jusqu'aujourd'hui cinq éditions, et l'on s'occupe de publier la sixième. L'auteur fit paraître d'abord la moitié de son travail en 1784; l'autre moitié parut en 1788. Il donna le nom de son pays à ses lettres, et les appela Helviennes, du mot Helvii, qui, du temps des Romains, était la dénomination des peuples du Vivarais. Elles établirent invariablement la réputation de Mr l'abbé de Barruel.
La publication de la dernière partie de ce livre fut voisine de la révolution : déjà se faisaient entendre les murmures précurseurs de la tempête; déjà s'approchait le moment où l'on n'aurait plus le loisir ni de faire des livres, ni même d'en lire, où la brièveté des brochures et la rapidité des journaux conviendraient mieux au

mouvement des esprits; l'activité toujours éveillée de Mr l'abbé de Barruel, l'extrême facilité avec laquelle il maniait la plume, s'accommodaient aussi très bien de la rédaction haletante et précipitée d'un ouvrage périodique : il se chargea de celle du Journal Ecclésiastique, au commencement de l'année 1788. On sait combien les circonstances devaient ajouter d'intérêt à ce journal. Pendant les quatre ans qu'il fut entre les mains du nouveau rédacteur, il eut un très brillant succès; et ce succès alla tous les jours croissant jusqu'au mois d'août 1792, époque d'horreur, à partir de laquelle rien d'honnête ne put désormais ni se faire, ni se dire sans les plus grands périls. Dans un temps de troubles et de ténèbres, où des passions tumultueuses et des sophismes intéressés cherchaient à tout confondre et à tout obscurcir, Mr l'abbé de Barruel devint le guide et la lumière du clergé français. Les meilleurs juges en ces matières regardent les neuf volumes du Journal Ecclésiastique, qui parurent par cahiers détachés, depuis 1788 jusqu'à 1792, comme une collection infiniment précieuse : là se trouvent, en effet, discutés, approfondis, décidés avec autant de clarté que de chaleur, les points les plus importants; là sont examinées et sondées les bases de cette constitution civile, ouvrage, en partie, de ceux qu'un grand publiciste de nos jours a nommés si énergiquement le Clergé des Jacobins; fatal instrument de discorde au moyen duquel les ennemis de la religion, mettant à profit les diversités d'opinion qui, depuis longtemps, partageaient déjà l'ordre ecclésiastique, achevèrent de le diviser pour l'anéantir plus sûrement, et pour ensevelir les constitutionnels eux-mêmes dans leur propre triomphe. Tel fut, au milieu de ces conjonctures pleines d'un si terrible avenir, l'ascendant de Mr l'abbé de Barruel, que, s'il était la ressource, l'appui et la consolation d'un des deux partis, il se voyait aussi le dépositaire des projets de désavœu qui se formaient quelquefois dans l'autre, et le confident de ces repentirs timides qui s'élevaient par intervalles dans quelques consciences, et qu'étouffait toujours la honte des rétractations.

Bientôt tous les gens de bien furent obligés de chercher leur salut dans l'obscurité ou dans la fuite. Après s'être caché quelque temps, M. l'abbé de Barruel s'embarqua pour l'Angleterre, et se réfugia dans ce pays hospitalier, dernier conservateur de nos espérances, où, pendant trente années, tous les adoucissements furent ménagés à toutes les douleurs, tous les secours offerts à toutes les infortunes, et toutes les perspectives ouvertes aux promesses de l'avenir. Ce nouvel exil ne désarma point son courage, il ne quitta point son poste en quittant sa patrie; toujours la plume à la main, il continua de servir, avec un feu sans cesse renaissant la cause sainte à laquelle il s'était dévoué : dans les années 1794 et 1796, le public reçut de lui deux nouveaux ouvrages, l'Histoire du Clergé de France pendant ta révolution, et les Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme, dont il n'imprima d'abord que les deux premiers volumes. La première de ces productions, irréprochable à l'égard des principes, encourut quelques reproches assez vifs et assez fondés sous le rapport des faits, et tomba même dans une espèce de décri. La seconde est du nombre de celles où l'imagination peut dominer beaucoup.

Quand on est soudainement frappé du spectacle d'un grand désordre social, on se sent assez naturellement disposé à rechercher les causes de ce phénomène extraordinaire, et à les réduire en système : la tête s'échauffe par l'importance même de l'objet que l'on considère, et plus il est effrayant, plus d'ordinaire on l'environne de fantômes. On creuse à une grande profondeur pour trouver ce qu'où a quelquefois sous la main; on ne veut rien de vulgaire et de simple ; on court après le merveilleux; il fait que la nuit imposante du mystère couvre la source d'un fait singulier ; il faut que ce fait se soit longtemps mûri dans l'ombre avant de se produire au grand jour avec toutes ses épouvantables circonstances. Une faction abominable inonde la France de sang, la remplit de cadavres et de ruines, et règne par la terreur quelle inspire, et par les crimes qu'elle commet; aussitôt ce sont les templiers, les membres des sociétés secrètes, les roses croix, les illuminés, les francs-maçons qui, sortis du fond de leurs sombres retraites, réalisent, à la face de l'univers, tous les forfaits systématiques qu'ils ont dès longtemps conçus et médités dans le secret de leurs mystérieux conciliabules. Où sont les preuves de cette longue et ténébreuse conjuration ? Où sont les documents ? N'est-il pas à craindre que l'imagination exhalée n'ait fait, elle seule, tous les frais de ces découvertes? Lorsque Mr l'abbé de Barruel, dans la première division de son plan, attribue en partie la révolution aux écrits et aux intrigues de la secte philosophique, il ne dit rien qui ne soit clair et palpable; chacun peut apprécier ce qu'il avance : les pièces du procès sont entre les mains de tout le monde; mais quand il en vient aux francs-maçons et aux illuminés, il ne paraît plus consulter que son désir de donner à des effets terribles des causes non moins effroyables : il suppose, il conjecture, il imagine beaucoup plus qu'il ne prouve; il a l'air de composer le roman du Jacobinisme beaucoup plus que son histoire.
Cet ouvrage excita une foule de réclamations auxquelles l'auteur ne voulut pas, ou peut-être ne put pas répondre ; le célèbre Mr Mounier de l'Assemblée constituante, en fil une réfutation dans lui livre ayant pour titre : De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons, et aux illuminés sur la révolution de France. Il est des hommes en qui l'imagination semble croître avec les années et s'allumer plus vivement sous les glaces mêmes de l'âge ; peut-être Mr l'abbé de Barruel était-il de ce nombre. Quoi qu'il en soit, quelques-uns des événements dont nous venons d'être témoins, et cette qualification nouvelle qui retentit aujourd'hui avec tant de fracas dans toute l'Europe, paraissent jusqu'à un certain point absoudre de fiction une de ses idées favorites, qui plaçait en Italie le centre et le foyer de la grande conspiration, dont il croyait avoir découvert l'existence. Mais en général, il fut trop séduit, ce nous semble, par l'attrait de rallier à un point d'imité une multitude de faits divers ; et beaucoup de choses qu'il regardait comme certaines, sont maintenant encore au moins problématiques.
L'anarchie, fatiguée plutôt que rassasiée de meurtres, de pillages et de bouleversements, fit place, d'abord, eu 1795, à une ridicule apparence de gouvernement constitutionnel, et ensuite, en 1799, à un despotisme militaire, qui

était quelque chose de plus sérieux : sous l'équivoque, mais tranquillisant abri de celte dernière administration, la religion renaissante redemandait son culte, et l'Eglise de France rappelait ses prêtres exilés. Alors s'émurent de grandes et délicates questions. Mr l'abbé de Barruel fut à la tête de ceux dont l'avis prévalut auprès des ecclésiastiques qui sentaient, avant tout, le besoin de rendre leur ministère à leur patrie. Par deux écrits publiés, à peu de distance l'un de l'autre, en 1800, il rassura leurs consciences et fixa leurs incertitudes. Il intervint également, en 1801, dans l'épineuse et importante affaire du Concordat, et, rentrant lui même en France dans le cours de l'année 1802, il ajouta le poids de son exemple à celui de son autorité. Son ouvrage sur Les Droits des Papes, publié dans l'année 1800, en deux volumes, ouvrit une intarissable source de contestations et de disputes, et sembla trop préparer l'étonnant spectacle du mois de décembre 1804. Il soutint avec vigueur tous les assauts que lui livra le parti contraire : la force de sa conviction parut l'animer dans ces débats autant que l'énergie de son caractère bouillant. Les vertus étaient partout ; de quel côté se trouvait la véritable doctrine ? C'est ce que les bienséances nous défendraient d'énoncer formellement, quand même notre insuffisance ne nous interdirait pas toute décision ; mais il faut convenir qu'il y a une puissance bien entraînante dans la conviction d'un homme aussi pur et d'un théologien aussi éclairé que Mr l'abbé de Barruel.
Jamais aucune vue d'ambition, ni aucun motif d'intérêt n'influa sur sa conduite, et ne dirigea sa plume ; content de la modique fortune qu'il avait reçue de ses pères, et de l'honorable nom qu'ils lui avaient transmis, il ne désira ni les dignités, ni les places ; il n'eut point lieu de prêter serment à Bonaparte, auquel il ne demanda rien. Il fut chanoine honoraire de Notre-dame, dans ces derniers temps, comme autrefois il avait été aumônier titulaire de la princesse de Couti : défendre infatigablement par ses ouvrages la sainteté de la religion et l'harmonie de la société, fut l'unique prétention de son cœur, et l'unique emploi de sa vie toute militante. On pourrait lui reprocher peut-être d'avoir trop écrit, si ce reproche ne venait expirer devant son zèle; il s'occupait encore d'un travail très considérable sur les systèmes de Kent, lorsqu'il mourut, le 5 octobre 1820, âgé de 79 ans accomplis : il se proposait d'analyser et de réfuter l'obscure philosophie du métaphysicien allemand, et regretta beaucoup que les infirmités de la vieillesse ne lui eussent pas permis d'achever une réfutation qu'il ne croyait pas moins utile aux études religieuses qu'aux études philosophiques. On peut dire qu'il est mort sur la brèche.
Au reste, ses productions, qui se multiplièrent et s'accumulèrent sans cesse jusqu'à son dernier soupir, ne l'absorbaient pas tellement qu'il ne jouît des succès que pouvaient obtenir celles d'autrui : il était particulièrement sensible à la gloire du clergé. Personne ne rendait plus aisément justice aux beaux talons dont s'honore aujourd'hui le sacerdoce : il applaudit, avec transport, à ces conférences si éloquentes et si célèbres, à ces catéchismes sublimes, où la foi s'éclairait de toutes les lumières de la philosophie, et qui furent d'importants services, parce qu'ils répondaient à de pressants besoins. Il vit avec bonheur l'éclat naissant de cette

réputation nouvelle qui, dans le jeune et illustre auteur du livre sur l'Indifférence en matière de religion montrait à la France et à l'Europe un des écrivains les plus énergiques de notre époque, et un des penseurs les plus profonds de tous les temps. Ce fut, sans doute, une des plus douces consolations de ses dernières heures; et ses yeux, en se fermant, se reposèrent avec confiance, et sans envie, sur de telles supériorités, qui, plus éminentes par le génie, n'en devaient que plus dignement recueillir l'héritage de son zèle, de son courage, et de son dévouement inaltérable.

TOME 1

LETTRE 1

De Mme la baronne au chevalier.

Quel zèle est donc le vôtre, mon cher compatriote ! Je vous demande quelques livres philosophiques, et vous m'en envoyez de quoi former une bibliothèque ; je vous les demande pour moi, et vous en envoyez à notre libraire plus que la province n'en lira jamais. Il est temps, dites-vous, que la philosophie établisse son empire dans nos champs helviens ; il est temps de faire connaître la lumière à vos compatriotes, et rien ne vous paraît plus propre à dissiper nos préjugés que ces ouvrages précieux dont vous nous recommandez la lecture. Je le crois comme vous ; mais il fallait au moins nous prévenir, et nous avertir des précautions que nous avions à prendre. Savez-vous ce que sont devenus tous ces livres ? Notre vieux bailli en a fait saisir une grande partie, sous prétexte qu'ils avaient été condamnés à être brûlés au pied du grand escalier. Les autres ont occasionné des événements très singuliers, dont je crois devoir vous faire part, de peur que votre zèle ne vous fasse commettre quelque nouvelle indiscrétion. Vous connaissez le jeune d'Horson, il venait de se faire recevoir avocat, et devait plaider à l'audience ; malheureusement il avait sauvé de la confiscation l'interprétation de la nature, par Mr Diderot : il s'est avisé d'en apprendre par coeur quelques lambeaux ; il s'est efforcé d'en imiter le style dans son plaidoyer. Nos magistrats ont cru qu'il parlait hébreu, et que son esprit s'était égaré ; ils l'ont condamné à se taire à l'audience, jusqu'à ce qu'il eût appris le français, ou repris son bon sens. Vous ne sauriez croire combien cinq ou six autres événements pareils ont décrédité la philosophie dans l'esprit de nos provinciaux. Je me suis bien gardée de leur parler des vapeurs que me donnait la lecture des incas. Trois fois j'ai essayé de lire cet ouvrage, trois fois j'ai senti ma tête s'appesantir, et mes yeux se fermer comme d'eux-mêmes. J'étais d'une faiblesse à ne pouvoir plus me soutenir, le volume m'échappait des mains, et, au bout de deux heures, j'étais comme une personne qui sort d'un profond assoupissement. Il n'en était pas de même quand je lisais Mr de Buffon. Que j'étais enchantée de ses descriptions ! Avec quel plaisir je revenais à celle de mon serin, de mon perroquet, de mon épagneul, et de tant d'autres jolis animaux ! Mais peut-être

n’était-ce pas là ce qu’on appelle de la philosophie. Je voyais l’écrivain tour à tour élégant, noble, majestueux, sublime, et toujours charmant comme la nature. Seulement il me semblait qu’il nous dit quelquefois en son nom des choses fort extraordinaires ; sans doute je ne le connaissais pas encore assez comme physicien. J’allais me pénétrer de son système lorsque le plus fâcheux accident me dépouilla de toute ma bibliothèque. J’avais envoyé quelques livres chez mon relieur, entre autres, le système de la nature, et le bon sens ; j’avais recommandé qu’on ne les montrât à personne. La défense piqua la curiosité du garçon relieur ; il passa la nuit à feuilleter ces livres, et prit le lendemain quelques libertés avec la fille de son maître. La pauvre enfant avait sans doute peur d’être damnée, car notre galant se crut obligé de lui dire qu’il n’y avait point d’enfer, et qu’il venait de le lire dans un livre de madame la baronne. On ne répliqua point, et la jeune Fanchon donna, quelque temps après, des marques assez apparentes de philosophie. Vous savez le tapage que l’on fait chez nous dans ces circonstances. Notre nouvel apôtre est conduit chez le bailli, et, comme séducteur, condamné aux galères. Le terrible homme que ce bailli ! Il a prétendu que mes livres, ayant occasionné le crime du jeune homme, devaient être punis comme lui. Tout mon crédit n’a pu empêcher une descente à ma bibliothèque ; on ne m’a laissé que mes heures et quelques sermons de Bourdaloue. J’étais d’une colère à ne pouvoir plus supporter la province ; je détestais un séjour où la philosophie est si indignement persécutée. Déjà je partais pour la capitale, et, sous les auspices de Mr T, j’espérais devenir aussi philosophe que madame Geoffrin. Aussi docile qu’elle aux leçons de nos sages, j’aurais été peut-être plus généreuse. Hélas ! Vingt obstacles ont rompu ce voyage. Je suis condamnée à croupir encore longtemps dans la province ; mais ne pourrais-je pas espérer de vous un dédommagement ? Ne pourrais-je pas même l’exiger de votre reconnaissance ? Souvenez-vous des efforts que je fis pour persuader à vos parents qu’il fallait éclairer votre jeunesse et vous envoyer dans la capitale. Si vous avez eu le bonheur d’être initié à la philosophie par Mr T, pensez que sans moi vous n’auriez peut-être jamais connu ce grand homme. Que vos lettres soient donc pour moi ce que ses leçons ont été pour vous, ce qu’auraient été ces livres précieux dont la superstition m’a si indignement dépouillée : souvenez-vous surtout que j’aime les détails, et ne craignez de ma part aucune indiscrétion. Je recevrai vos lettres avec empressement, je les baiserai avec respect ; mais je me garderai bien de les montrer indiscrètement. Si j’ai promis à nos amis communs de les faire participer à vos leçons, c’est qu’ils m’ont paru dignes de cette confiance ; c’est qu’un jour peut-être ils pourront répandre sur la province toutes les connaissances que nous aurons acquises par vous. Sans quitter la capitale, peut-être aurez-vous, par ce moyen, la gloire d’établir l’empire de la philosophie jusque dans nos cantons ; mais, dussent nos compatriotes continuer à chérir leur ignorance et leurs préjugés, la philosophie n’en aura pas moins d’attraits pour moi ; je n’en serai pas moins enchantée d’être appelée un jour la baronne philosophe. Je suis trop confuse de ne pouvoir me dire encore que votre affectionnée servante,

Amélie,

Baronne de

LETTRE 2

Réponse de Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame,

Je n'insisterai point sur le sort révoltant que les chefs-d'oeuvre philosophiques ont éprouvé dans notre patrie ; nous sommes accoutumés à ces proscriptions, et le premier sénat du royaume n'en a que trop souvent donné l'exemple à vos baillis. Quant à ces petits événements qui vous semblent avoir décrédité la philosophie dans ces cantons, ils m'ont plus diverti qu'ils ne m'ont étonné. Qu'un ouvrage philosophique exalte la tête d'un provincial, qu'il lui occasionne des frissons, des sueurs froides, ou même des vapeurs, je pourrais vous dire que tout cela provient d'un défaut d'habitude, et que la lecture de nos productions exige souvent une certaine constance à laquelle il n'est pas nécessaire de s'accoutumer pour lire les Bossuet, les Fénélon, les Boileau et tous ces auteurs du siècle dernier, qui sont presque les seuls connus dans vos bibliothèques. Je n'aurais point recours à ces sortes d'excuses : je ne veux justifier nos grands hommes qu'en me conformant à vos désirs, qu'en vous faisant part des connaissances qu'ils ont répandues dans la capitale. Le tribut que vous imposez à ma reconnaissance est d'ailleurs aussi juste qu'il m'est agréable ; je vais donc m'occuper uniquement du soin de satisfaire à votre empressement ; je n'épargnerai rien pour vous mettre au fait de cette science sublime, que vous êtes si digne de connaître ; je ne craindrai point les détails ; je développerai nos systèmes ; j'exposerai nos principes ; nos mystères mêmes vous seront révélés. Nos grands hommes ont depuis longtemps secoué le joug de la contrainte ; nos sages dédaignent cet esprit méthodique, toujours attentif et toujours réglé dans sa marche : content de vous exposer fidèlement leurs découvertes, je n'imiterai point leurs écarts. Un reste de génie provincial m'asservit encore à ses lois : je me sens contraint de tracer un plan qui donne à mes idées cet ordre, cette suite dont nos compatriotes sont encore si jaloux : je distinguerai donc les différentes sciences que la philosophie moderne a su embrasser, et mes premières lettres seront consacrées à vous faire connaître nos philosophes comme physiciens. Vous verrez ces hommes si profonds, conduits par les seules lois de la physique, ou plutôt lui donnant eux-mêmes de nouvelles lois, créer, pour ainsi dire, la nature, remonter aux principes et à l'origine des choses, braver à la fois tous les préjugés, et présider seuls à la formation de l'univers. Après vous les avoir montrés comme physiciens, j'essaierai de les faire connaître successivement comme métaphysiciens,

moralistes, politiques, et enfin sous tous les jours possibles. Puissé-je vous transmettre dignement toute la lumière que je leur dois ! Puissé-je, en vous faisant connaître mon zèle, mon estime et mon respect pour ces divins génies, vous donner en même temps une preuve de tous les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre, etc., le chevalier de.

LETTRE 3

Du chevalier à madame la baronne.

Madame,

Hâtez-vous d'appeler ceux de nos zélés compatriotes qui doivent partager avec vous la lumière philosophique, les leçons de nos sages. Que leur étonnement va vous réjouir, et de quelle admiration vous allez être saisie vous-même ! Les premiers principes que j'établirai sont les vérités fondamentales du système le plus ingénieux que la philosophie ait encore produit ; c'est sur eux qu'est appuyée toute la physique de Mr De Buffon, ce célèbre interprète de la nature. Mais afin de mieux faire sentir à nos provinciaux de quelles ténèbres ils vont être délivrés, demandez-leur d'abord, je vous prie, ce que c'est que cette terre qu'ils habitent, ce que sont ces montagnes qui les environnent, ces plaines qu'ils cultivent ; quelle est la nature du globe, quelle fut son origine, par quels états divers il a passé, et ce qu'il doit enfin devenir un jour. Tout ce que la province a pu leur apprendre jusqu'ici, c'est que les montagnes et les pierres sont des montagnes et des pierres ; c'est que notre globe n'est guère aujourd'hui que ce qu'il fut toujours, et qu'il restera à peu près dans le même état jusqu'à ce qu'il plaise à celui qui le créa de l'anéantir. Telle sera sans doute leur réponse ; et, j'en rougis encore, telle fut aussi celle que me dicta le préjugé lorsque je parus pour la première fois à l'école de Mr T. Mais quel ne fut pas mon étonnement, quand je vis ce grand homme s'approcher d'un brasier ardent, et s'entourer d'un tas de pierres, de moellons, de roc, de granit et d'ossements divers ! Exposez, me dit-il, à l'action du feu une partie de ces matières, et vous apprendrez à connaître la nature des choses. J'attendais avec impatience le résultat d'une pareille leçon, quand enfin la violence du feu ayant dissous et liquéfié ces diverses matières, je les vois s'écouler comme une lave brûlante que l'absence du feu condense de nouveau, et qui n'offre plus à mes yeux qu'une masse de verre. Cette métamorphose ne me parut point une chose bien difficile à expliquer pour un physicien ordinaire ; mais que j'étais bien loin de soupçonner le grand principe que la philosophie a su en déduire ! Toutes ces matières, me dit Mr T ; en raisonnant

d'après Mr de Buffon, toutes ces matières ont été vitrifiées par le feu ; toutes celles qui composent le globe terrestre, exposées à la même action, subissent le même changement : la terre ne fut donc originairement qu'un globe de verre, qu'une masse énorme d'un cristal pur et transparent. Tout ce que vous voyez sur la surface terrestre, la pierre, les rochers, les montagnes, les arbres, les fleurs, le corps humain lui-même, tout cela est donc encore du verre, ou du moins tout cela en conserve encore la nature ; car tout cela peut être vitrifié par le feu… ah ! Monsieur, m'écriai-je en entendant ces dernières conséquences, je ne suis plus surpris que mes compatriotes aient eu jusqu'ici tant de répugnance pour la philosophie. Vous ne persuaderez jamais à nos montagnards que leurs rochers ne sont que du cristal, et qu'ils ne sont eux-mêmes que des hommes de verre. Je sens que j'ai aussi bien qu'eux quelque répugnance à admettre cette vérité, et je vous prie de me dire si tout ce que le feu noircit ou blanchit fut aussi nécessairement noir ou blanc dans le premier instant de son existence. Cette objection peut-être n'est digne que d'un provincial ; mais en voici une que je tirerai de Mr De Buffon lui-même. Je crois avoir ouï dire que, selon ce profond naturaliste, le verre se change en argile par l'action de l'eau ; ne pourrait-on pas en conclure avec autant de droit que le verre lui-même n'est que de l'argile ? Gardez-vous bien, reprend à l'instant Mr T, de faire cette objection au philosophe ; il a le feu pour lui, et l'eau seule combattrait pour vous. Ne sentez-vous pas que le feu doit l'emporter sur l'eau ? Je le sentis enfin, je n'hésitai plus, et nos compatriotes admettront aussi bien que moi ce grand principe de Mr De Buffon : la terre et toutes les matières qui la composent sont en général de la nature du verre. Si nos provinciaux hésitaient encore sur cette vérité, Mr de Buffon leur suggérera un moyen très simple pour s'en convaincre. Qu'ils essaient seulement de pénétrer dans l'intérieur du globe, qu'ils creusent dans nos plaines jusqu'à la profondeur de cinq ou six cents lieues, et le noyau terrestre n'offrant à leurs yeux qu'une masse du verre primitif d'environ deux mille lieues de diamètre, ils ne révoqueront plus en doute le grand principe. Il ne suffit pas au sage d'avoir découvert la nature du globe, il en considère la forme ; et quelle vérité plus étonnante encore ne dévoile-t-il pas ? " Le globe terrestre, s'est-il dit à lui-même, le globe terrestre élevé sur l'équateur,… etc. " tout démontre donc au philosophe cette vérité dont nous allons faire un second principe. Cette même terre qui n'est aujourd'hui qu'un globe de verre obscur et compacte, a commencé par être un soleil de verre fondu. Par où finira-t-elle ? Ah ! Madame, il faudrait ici vous affliger ; il faudrait vous montrer dans Mr de Buffon le prophète des glaçons et des frimas. Ne prévenons pas des temps trop malheureux ; nos amis ne sont pas encore assez philosophes pour en supporter l'idée : exhortons-les plutôt à considérer encore les matières diverses que la terre nous offre dans son état actuel ; des vérités moins tristes nous feront découvrir dans son histoire un nouveau principe très important. Quoique en général toutes ces matières, exposées à l'ardeur d'un feu violent, se changent en verre, il en est qui éprouvent à un degré bien inférieur une action qui les réduit en chaux, ce qui nous les fait désigner sous le nom de matière calcaire. Or,

savez-vous, madame, à qui nous devons cette seconde espèce de matière ? Savez-vous à qui la Champagne pouilleuse doit toute sa marne et toute sa craie ? À qui toute la terre doit ses pierres de taille, ses marbres communs, et le tuf, et l'albâtre, et le spath, et ces couches calcaires qui ont quelquefois plus de quarante lieues de long, plus de deux cents pieds de profondeur ; ces collines mêmes et ces montagnes du second ordre, qui sont si communes sur le globe ? Non, jamais les hommes n'eussent, sans le secours de la philosophie, découvert l'origine des matières. Quelle profondeur de raisonnement n'a-t-il pas fallu à Mr de Buffon pour la démontrer ! Toutes ses matières, s'est-il dit à lui-même, ne furent point d'abord dans leur état actuel ; il faut qu'elles aient passé par des filières qui les ont dénaturées ; il faut qu'elles aient été métamorphosées par le mécanisme de la digestion de ces animaux aquatiques qui seuls savent convertir le liquide en solide, et transformer l'eau de la mer en pierre : ainsi que la soie est le produit du parenchyme des feuilles, combiné avec la matière animale du ver à soie ; ainsi les collines, le marbre, la pierre de taille sont le produit des eaux de la mer et des particules de la terre, combinées avec la matière des animaux testacées par le mécanisme de leur digestion. Après une démonstration si claire, si évidente et si intelligible, copiée presque mot à mot de Mr De Buffon, nous n'hésiterons pas à faire de cette vérité un troisième principe, nous le dirons sans crainte : tout ce qui existe sur la terre, de pierre de taille, de marbre commun, d'albâtre, de craie, de tuf, de spath calcaire ; toutes les vastes couches, toutes les montagnes calcaires, tout cela fut jadis poisson, huître, moule, coquillage, animal aquatique et testacée. Convaincue des effets de la digestion de ces animaux, vous allez en tirer un nouveau principe ; vous ne douterez pas que la terre n'ait été longtemps, et très long temps ensevelie sous les eaux. Quelque activité que l'on puisse supposer à l'appétit des huîtres, il faut bien des années pour que leur digestion produise des montagnes. Oui, madame, il faut bien des années ; aussi regardons-nous comme démontrée cette vérité. La terre, après avoir été un soleil de verre fondu, ne fut pendant longtemps qu'une vaste mer. Chercher à vous prouver cette vérité par les coquillages sans nombre qu'on trouve sur la terre, par la disposition des diverses couches qui forment la croûte du globe, par la correspondance des angles saillants et rentrants de nos montagnes, ce serait recourir à des armes désormais inutiles, et donner lieu peut-être à des observations qui diminueraient la force de nos preuves ; j'aime mieux terminer cette lettre par une réflexion bien glorieuse pour Mr de Buffon. Quel saut prodigieux n'a pas fait la raison de ce philosophe ! Quelles barrières n'a-t-il pas franchies, lorsque d'un morceau de roche vitrifiée il s'est élevé jusqu'à la découverte de la matière primitive ; lorsqu'en voyant la terre aplatie sous les pôles, il a prononcé qu'elle fut jadis un soleil de verre fondu ; lorsque ayant aperçu dans les carrières de Sèvres ou de Passy quelques coquillages, il nous démontra que les huîtres avaient dirigé les tours de notre-dame, le Louvre, le pont-neuf et toute la ville de Paris, et que, sans les effets de cette digestion, jamais nos architectes n'auraient pu bâtir à chaux et à sable ! Livrez-vous, madame, à votre

admiration, et que nos compatriotes apprennent enfin à connaître la sublimité du génie philosophique. J'ai l'honneur d'être, etc.

Observations

D'un provincial sur la lettre précédente.

Ne refusons pas à Mr de Buffon les éloges qui lui sont dus ; ne lui disputons pas le titre d'interprète de la nature ; mais donnons à cette expression sa juste valeur, et voyons en quel sens elle peut lui être appliquée. L'interprète des rois est chargé de nous rendre leurs volontés, de les rendre avec fidélité, avec exactitude ; c'est là son devoir et l'essence de ses fonctions. Sa gloire est de les rendre avec cette douceur qui les fait chérir, quelquefois avec cette fierté qui les fait redouter, toujours avec cette assurance, cette majesté qui les fait respecter. Quand Mr de Buffon se borne à nous parler de ce que la nature elle-même lui a révélé, de quels sentiments il sait me pénétrer pour sa souveraine ! Quelle est belle à mes yeux ! Quelle est puissante ! Quelle est majestueuse ! Je la chéris, je la respecte, je l'admire : elle doit bien me pardonner si celui qui m'inspire ces sentiments les partage avec elle. Mais lorsqu'un interprète s'écarte des lois qui lui sont prescrites ; lorsqu'au lieu de me dire ce qu'il est chargé de m'annoncer, il ne m'entretient plus que de ce qu'il a cherché à deviner, et que l'on s'obstine à lui tenir caché, il perd son caractère auguste, il ne me parle plus au nom du prince, et je sens que sa voix ne m'en impose plus ; toute l'éloquence de ses discours ne sert qu'à me les rendre suspects. Pourquoi Mr de Buffon a-t-il renoncé à ses nobles fonctions ? Peu satisfait de ce que la nature se plaît à lui révéler, oubliant quelquefois les secrets qu'elle lui découvre, pour suppléer à ceux qu'il ne peut lui arracher, pourquoi s'est-il rangé dans la foule d'hommes à système ? Je reprends malgré moi des droits que je perdais si volontiers auprès de lui ; à l'interprète de la nature j'oppose la nature elle-même, et j'ai tout l'avantage de celui qui s'en tient à ses lois. Mais, lors même que j'ose opposer ces lois à Mr de Buffon, mon intention n'est pas que mes compatriotes cessent de lui rendre, avec l'Europe, un juste tribut de respect et d'estime. Je ne veux que leur dire : étudiez la nature, mais abandonnez les systèmes, ils seront toujours faux, ils sont presque toujours dangereux. Admirez les ouvrages du créateur, sans lui demander comment il les a faits : il s'est tu pour Mr de Buffon, quelle réponse en pourrez-vous attendre ? Malheureusement ce génie célèbre s'obstine à suppléer au silence de la nature ; il cherche à diriger l'être suprême dans la formation de l'univers : que ses premiers écarts sont humiliants pour la raison humaine ! Il n'est rien de plus simple que l'explication du changement des pierres et de diverses autres matières en verre, par l'action du feu ; et rien assurément n'est plus extraordinaire, rien n'est moins conséquent que les raisonnements de Mr De Buffon sur cette opération chimique. L'action du feu sur la matière se réduit à la dilater, à détruire la cohésion des parties, à les diviser par les mouvements opposés

qu'il leur imprime. Tous les corps ainsi divisés, et presque réduits à la petitesse de leurs éléments physiques, forment nécessairement un fluide dont les différentes parties peuvent être regardées comme de très petits globules qui se volatilisent, ou que leur attraction mutuelle réunit dès que la chaleur cesse de les agiter. Si l'action du feu a été assez violente pour dissiper les matières trop hétérogènes, pareils à des boules d'ivoire disposées en colonnes, ces petits globules laissent entre eux des vides ou des pores plus ou moins réguliers, que les rayons traversent, et nous avons ce corps transparent qu'on appelle du verre ; car toute la différence qu'il y a entre la glace et le verre vient de ce que les éléments de l'eau étant plus petits ou plus arrondis, un moindre mouvement de chaleur suffit pour les désunir et les liquéfier de nouveau. Le changement des solides en verre n'est donc qu'une nouvelle disposition de leurs molécules, qu'une combinaison dont ils sont susceptibles, sans qu'on puisse en rien conclure pour leur état primitif. Mais cette explication est trop naturelle pour l'esprit à système. Le verre, nous dit-on, est le dernier terme auquel le feu peut réduire les corps : donc ils furent tous du verre dans leur origine. J'avoue que je n'ai jamais conçu la logique de ce raisonnement : ou je me trompe, ou autant vaudrait-il nous dire que, pour rappeler tous les corps à leur état primitif, il faut les brûler et les détruire, autant qu'il est possible, par l'action du feu. Je doute que nos lecteurs soient de cet avis. Quel rapport y a-t-il donc entre les derniers efforts de cet élément destructeur et l'état primitif de la matière ? Qu'on l'assigne, ou qu'on cesse d'établir des systèmes sur un principe aussi ruineux. Si le dernier terme des agents naturels doit rappeler les corps à leur premier état, consultez la chimie, elle agit sur le verre lui-même, elle est venue à bout de le détruire en le décomposant, et il n'en reste plus que des substances terreuses ou salines, des substances enfin qui ne sont plus du verre ; nous serions donc autorisés, par vos propres raisonnements, à vouloir que la destruction du verre, plutôt que sa formation, rappelât les corps à leur premier état ; mais la vérité est que ni l'une ni l'autre n'ont assez de rapport avec cet état pour autoriser la moindre conjecture. Accordons cependant que l'action du feu peut nous faire connaître l'état primitif des matières terrestres, les principes de Mr De Buffon n'en seront pas plus satisfaisants. Il ne voit sur la terre que deux sortes de corps, les uns vitrifiables, les autres calcaires. Au lieu de ces deux classes, l'action seule du feu en indique quatre d'une nature bien différente. Je mettrais dans la première ces grés, ces cailloux, ce quartz et ces sables, que le feu ne peut ni fondre ni vitrifier sans le secours de quelque mélange qui serve de fondant. La seconde serait celle de tous les corps qui se changent en verre par la seule action du feu, comme différent spath, le mica, le talc, etc. La troisième serait celle des matières calcaires, qui ne coulent jamais au feu ; elle contiendrait la chaux ordinaire, la craie, et peut-être une seule espèce de spath calcaire. On pourrait placer dans la quatrième classe toutes les matières qu'un feu modéré calcine, mais qu'un feu plus violent réduit aussi en verre. Telles sont presque toutes les matières calcaires. Le diamant, qui se volatilise, le rubis et la topaze orientale, qui ne souffrent aucune altération de la part du feu, ni dans leur

couleur, ni dans leur éclat, ni dans leur dureté, ne formeraient-ils pas une cinquième et une sixième classe, bien confirmée par les mémoires de Mr D'Arcet, dont nous avons aussi tiré les autres, et qui peut-être encore en fourniraient de nouvelles ? Si nous devons juger de ces matières par l'action du feu, ne devrait-on pas nous assigner pourquoi cette action indique tant de variété dans leur substance ? D'où vient encore la différence que j'aperçois dans un bloc de granit ? Il est composé de mica, de spath, de talc, de quartz. Ce quartz n'est point fusible sans addition ; le spath, le mica et le talc le sont. Le quartz, me dit ici un nouveau disciple de Mr De Buffon, n'est encore que le verre primitif. Je le veux ; mais le grés est-il aussi le verre primitif ? Il semble qu'il en diffère assez. Le feu n'a cependant pas plus d'action sur lui que sur le quartz. N'insistons pas davantage sur ce soleil de verre ; deux mots sur la figure de la terre suffiront pour en donner l'explication, sans recourir encore à sa prétendue liquéfaction. La masse du globe n'est pas tellement compacte qu'elle ne pût encore être comprimée, si elle était beaucoup plus pressée vers les pôles que sous l'équateur ; or, en la supposant parfaitement ronde, les parties polaires, moins agitées par le mouvement diurne, pèseraient sur le centre avec plus de force que celle de l'équateur. Il devrait donc se faire une compensation qui, en retranchant aux deux extrémités, fortifiât le nombre des parties moins pesantes ; compensation qui ne peut avoir lieu que par l'aplatissement des pôles et le renflement de l'équateur. Ce qui arriverait encore aujourd'hui, si la terre était ronde, aura sans doute pu arriver dès les premiers jours de son existence. Disons mieux : le dieu qui la créa put bien lui donner la figure la plus convenable aux lois qu'il établissait, et au mouvement de rotation. Je renvoie les observations que j'aurais à faire sur le vaste océan qui a couvert la terre, à celle que nous fournira le système de Telliamed.

LETTRE 4

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame,

Parmi les principes établis dans ma première lettre, distinguons celui dont la démonstration nous apprend que la terre a commencé par être un soleil de verre fondu, et remarquons surtout que toutes les planètes, ayant la même forme que notre globe, ont dû commencer de la même manière. Vous avoir démontré ce grand principe, c'est vous avoir déjà révélé l'origine, la formation, la théorie, les révolutions passées, présentes et à venir de la terre, des planètes, de la lune, et de tous les satellites ; car voici, madame, un raisonnement bien simple que je tire du livre des époques. " nous ne connaissons dans la nature aucune cause de chaleur, aucun feu que celui du soleil, qui ait pu fondre ou tenir en liquéfaction la matière de la terre ou des planètes ; elles sont donc toutes sorties de cet astre ; elles ont

autrefois appartenu au corps même du soleil. ” telle est notre origine : nous fîmes autrefois partie du grand soleil, nous avons été détachés de cet astre, et nous en ferions encore partie sans une révolution dont la philosophie seule pouvait nous instruire. Comment s'opéra-t-elle cette révolution ? Comment notre globe, et celui de la lune, et celui de toutes les planètes, furent-ils détachés du grand soleil ? Rien n'est plus simple encore, rien n'est plus facile à concevoir que la cause de ce grand événement : quatre ou cinq petites suppositions vont mettre nos compatriotes à portée de la bien saisir. Supposons d'abord qu'il a existé ou qu'il existe encore une comète vingt-huit mille fois plus dense, plus compacte que la terre, cent douze mille fois plus dense que le soleil ; c'est beaucoup, mais qu'importe ! Supposons en revanche que cette comète est cent fois plus petite que la terre, elle ne contiendra sous ce volume que la cent neuvième partie du soleil ; elle sera exactement un boulet de canon cent millions de fois plus petit que cet astre. Supposons encore que cette comète tombe sur le soleil avec une direction fort oblique, et considérons ce qui doit arriver. la comète rasera la surface de l'astre, et la sillonnera à une petite profondeur ; elle en détachera une certaine quantité… supposons que cette quantité ne soit que la neuf centième ou la six centième partie du soleil ; c'est très peu de chose que la six centième partie du soleil, à peine y en a-t-il assez pour former la terre, la lune, les planètes et tous les satellites de Jupiter et de Saturne… supposons enfin que, dans le choc des corps, la force d'impulsion se communique en raison des surfaces. Je m'explique : supposez deux pelotons de laine également pesants, mais dont l'un étant beaucoup plus serré que l'autre, ait deux fois moins de surface ; supposez qu'en frappant nos deux pelotons avec la même force, et dans le même choc, et sous une direction également oblique, vous donnez à celui qui a deux fois plus de surface, deux fois plus de mouvement qu'à l'autre. Je ne vous dirai pas, faites-en l'expérience, car elle pourrait ne pas s'accorder avec nos principes ; mais supposez qu'elle s'accorde avec cette loi de l'impulsion ignorée jusqu'ici de tous les physiciens, et tout nouvellement découverte par Mr de Buffon, vous concevrez sans peine les grandes conséquences qui en résultent. Les parties que la comète détache du soleil formeront des globes par leur attraction mutuelle ; en second lieu, ces globes se trouveront à des distances différentes, suivant la différente densité des matières. Les plus lourds formeront les planètes inférieures ; les plus légers seront des planètes supérieures. Admirez, madame, admirez ici le génie de Mr De Buffon. Il découvre d'abord sur le soleil une matière plus lourde que l'étain ; il voit cette matière soutenue par un liquide quatre fois au moins plus léger que l'eau : c'est précisément comme si l'on voyait un rocher de plomb flottant sur l'océan. Ce prodige étonnant sur notre globe n'a pour Mr de Buffon rien que d'ordinaire sur le soleil. La comète balaye la matière plus lourde que l'étain, et la chasse à onze millions de lieues ; c'est la planète la moins éloignée du soleil ; c'est Mercure. La surface de l'astre du jour était en même temps chargée d'une matière un peu moins lourde, mais bien plus précieuse, d'une vaste minière d'émeri. Au choc de la comète, l'émeri s'envole à vingt et un millions de lieues, se fixe, et devient la

charmante Vénus, l'étoile du berger. Jamais la physique avait-elle inventé, pour l'éclat, la beauté de cette planète, une raison plus ingénieuse. Vous vous attendez bien à voir la comète trouver sur le soleil une mine de verre fondu, et la chasser à trente-trois millions de lieues ; c'est précisément de cette mine que s'est formée la terre. Le marbre solaire, un peu plus léger sans doute que notre verre, vole à quarante-six millions de lieues, et nous avons l'étoile du féroce Mars, du dieu au coeur de marbre. L'astre de Jupiter n'est qu'un astre de craie, et plus léger encore, aussi est-il porté quatre ou cinq fois plus loin que la terre. La pierre ponce vole en même temps à deux cent quatre-vingt-dix millions de lieues loin du grand soleil ; elle s'arrête enfin, se fixe, et nous donne l'astre languissant de Saturne ; astre qu'embellit et décore une vaste couronne ; mais, dans le fond, astre de pierre ponce. Il ne nous reste plus à former que la lune et les satellites : d'où voulez-vous, madame, que nous les fassions partir ? Du grand soleil, ou bien des petits soleils de verre, de craie et de pierre ponce ? Nous avons à choisir, et vous pourrez choisir vous-même celle des explications de Mr De Buffon qui vous plaira le plus. Voulez-vous les faire partir du grand soleil, par le même choc et dans le même temps que la terre et les planètes ? Nous dirons seulement que ces grandes masses d'étain, d'émeri et de pierre ponce n'ont pu être chassées sans qu'il y ait eu quelques éclaboussures : ainsi l'avait pensé, ainsi l'avait écrit Mr de Buffon dans son premier volume. Les satellites alors ne devaient être que des éclaboussures du soleil, forcées de tourner autour de la terre, de Jupiter et de Saturne. Mais aimez-vous mieux que la lune soit une production de la terre, et que les satellites soient sortis chacun de leur planète ? Rien n'est plus ingénieux que leur nouvelle création, telle que les époques nous l'ont décrite. Vous avez vu sans doute des feux d'artifice ; vous avez vu ces roues qui tournent sur leur centre en vomissant du feu dans tout leur contour ; je crois qu'on les nomme des soleils artificiels. Supposez que les matières enflammées qui sortent de la roue vont se réunir à une certaine distance, et tournent ensuite autour de la roue elle-même. " C'est ainsi que la terre, dont la vitesse de rotation est d'environ neuf mille lieues par jour, a, dans ses premiers temps, projeté hors d'elle les parties les moins denses de son équateur, lesquelles se sont rassemblées, par leur attraction mutuelle, à quatre-vingt-cinq mille lieues de distance, où elles ont formé le globe de la lune " ; c'est ainsi qu'ont été formés l'anneau de Saturne, ses satellites, et ceux de Jupiter. De peur que nos compatriotes ne vous fassent ici quelques objections trop bien fondées sur la physique moderne, il faut vous prévenir que, dans les premiers temps, les parties les moins denses qui circulaient avec la terre n'étaient pas cet air, cette eau, et tant d'autres matières fort légères que nous connaissons aujourd'hui. Alors la pierre calcaire, ou la pierre de taille et le marbre, étaient beaucoup plus légers que l'air et l'eau, ou, si vous l'aimez mieux, l'air n'existait pas, car, dans notre système, il semblerait devoir s'être échappé le premier pour former une lune. Je vous préviens encore que la terre et la lune tournèrent d'abord dans le même plan et avec la même vitesse ; mais, depuis ce temps-là, les choses ont un peu changé ; l'orbite de la lune s'est inclinée,

et sa vitesse est devenue à peu près double de celle avec laquelle notre globe tourne sur lui-même. Quand Mr de Buffon nous aura appris la raison de ces changements, la lune formée par le feu d'artifice nous paraîtra une explication aussi naturelle que celle des éclaboussures ; mais, en attendant, je conseillerais à nos compatriotes de s'en tenir à celle-ci. Peut-être feraient-ils encore mieux d'admettre tantôt l'une et tantôt l'autre, suivant les circonstances. Ce ne serait point là ce qu'on appelle une contradiction, mais une véritable variation, c'est-à-dire une preuve de ce génie fécond et surabondant qui nous fait expliquer la même chose par des causes assez différentes pour être incompatibles. J'espère vous prouver dans la suite que Mr de Buffon nous donne souvent à choisir dans le même goût ; mais j'ai créé la terre, Jupiter, Saturne, Mars, Mercure, Vénus, la lune, et tous les satellites ; au prochain courrier, nous n'aurons à créer qu'environ quatre ou cinq cents comètes, et la génération de l'univers ne sera plus un mystère pour nous. J'ai l'honneur d'être, etc.

Observations

D'un provincial sur la lettre précédente.

Le génie de la philosophie a donc ses écarts comme celui du poète ! Le physicien se livre aux prestiges de l'imagination ; et c'est en violant toutes les lois de la nature qu'il prétend nous dévoiler sa marche ! Et c'est dans un temps où la physique s'applaudit de ses progrès que l'on veut nous repaître de suppositions dignes tout au plus du dixième siècle ! Non ; jamais les lois de l'impulsion et de l'attraction ne furent plus évidemment contredites que dans le système de Mr De Buffon. Fut-il d'abord jamais une supposition plus chimérique et plus contraire aux observations que celle d'une comète cent douze mille fois plus dense que le soleil, vingt-huit mille fois plus dense que la terre ? " toutes les comètes que j'ai vues, nous dit Mr de La Lande, étaient d'une lumière si faible, si pâle, si éteinte, qu'il y a lieu de croire que leur substance a peu de densité, et qu'elles ont très peu de masse ; ainsi les dérangements que peut causer leur attraction sont peu considérables. " celui que nous observons dans leurs orbites, lorsqu'elles s'approchent de nos planètes, est au contraire si considérable, que la période de la comète de 1759 avait été allongée d'environ cent jours par l'attraction de Saturne, et d'environ cinq cents par celle de Jupiter, selon les calculs de ce même astronome et de Mr Clairaut. Jupiter et même Saturne, ces astres de craie et de pierre ponce, ont donc assez de force pour troubler la marche des comètes : celles-ci n'ont donc pas cette densité que Mr de Buffon leur suppose. Il n'est pas de médiocre physicien qui ne sente la vérité de cette conséquence. Dix ou douze comètes pareilles à celles de Mr De Buffon, supposées seulement aussi grandes que la terre, suffiraient pour déranger tout le système planétaire. Où placerions-nous le centre commun de la gravitation, si elles venaient à se trouver du même côté ? Elles contiendraient plus de matières que le soleil lui-même ; elles auraient par conséquent une force attractive plus grande ; une seule

suffirait pour emporter et la terre et la lune, si elle s'approchait tant soit peu de l'une ou de l'autre ; elle n'entrerait point dans notre système sans jeter la plus grande confusion dans le cours des plus grosses planètes. L'astronomie n'observa jamais rien d'approchant. Un physicien ne saurait donc admettre la supposition d'une comète de cette espèce ; et l'on se dispose à nous en donner jusqu'à cinq cents ! Ce qu'il y a ici de plus singulier, c'est que plus Mr de Buffon augmente la densité de sa comète, plus il diminue l'effet qu'elle pourrait produire en sillonnant le globe du soleil ; il la resserre et la comprime tellement, que, relativement à l'immense étendue de cet astre, elle ne serait que ce qu'est un boulet de canon de cinq ou six pouces par rapport à la terre : or, concevez, s'il est possible, un boulet de canon qui, rasant la surface de la terre, emporte à la fois la Sicile et des provinces entières de la France, autant de la Hollande, autant du Danemark, de la Suède, enfin la six centième partie du globe : encore serait-il bien plus facile au boulet de canon d'emporter ces provinces qu'il ne le serait à la comète d'entraîner une partie du soleil. Pour une comète vingt-huit mille fois plus dense que la terre, le soleil ne serait plus qu'un air extrêmement subtil, une vapeur légère qui se comprime, cède, s'échappe à droite et à gauche ; à peine le corps qui la traverse est-il passé, elle se rétablit dans sa première place. Un boulet de canon sortant de l'atmosphère n'entraînerait pas un pouce d'air ; la comète sortant d'un astre cent vingt-huit mille fois moins dense qu'elle n'en entraînerait ou n'en chasserait pas davantage. Un physicien pourrait tout au plus dire qu'elle produirait un effet pareil à celui d'un boulet qui sillonne la surface de l'océan. De côté et d'autre il verrait des éclaboussures s'élever et retomber sur la mer. En supposant même que ces éclaboussures puissent être chassées très loin, elles s'élèveront avec des directions aussi opposées entre elles que le sont les rayons d'une roue, et les angles sous lesquels elles sont frappées. Celles que la comète fait élever à gauche ne pourront pas avoir la direction de celles qui sont chassées à droite… l'imaginerait-on ? C'est parce que les planètes ont une direction commune d'occident en orient, que Mr de Buffon veut les faire chasser par sa comète d'un soleil liquide. Il faut une distraction bien longue pour confondre aussi longtemps qu'il l'a fait l'action des corps liquides et celle des solides, pour violer également les lois des uns et des autres. Il fallait peut-être quelque chose de plus pour s'obstiner à soutenir que " la force de l'impulsion se communiquant par les surfaces, le même coup aura fait mouvoir les planètes ou les parties les plus grosses et les plus légères de la matière du soleil avec plus de vitesse que les parties les plus petites et les plus massives. " pour s'obstiner, dis-je, à soutenir une pareille proposition, il fallait ignorer les premières lois du mouvement, ou les contredire sciemment et de plein gré ; il fallait ignorer que le mouvement se partage toujours dans l'impulsion, en raison des masses, et nullement en raison des surfaces ; qu'il se trouve toujours, après l'impulsion, divisé de manière que le corps frappant et celui qui est frappé aient, après le choc, le même degré de vitesse, quelle que soit la surface de l'un ou de l'autre ; il fallait ignorer que, dans le même choc, il n'y a que le plus ou le moins

d'obliquité et de masse qui fasse varier les vélocités communiquées, abstraction faite de l'élasticité. Il fallait ignorer qu'avec la même force nous communiquons plus de vitesse et moins de mouvement à un globe de fer d'une livre qu'à un ballot de laine de dix livres ; qu'il y a d'ailleurs entre la vitesse et la force, ou la quantité de mouvement, une très grande différence, et que Jupiter et Saturne, étant beaucoup plus grands que la terre, pourraient avoir reçu beaucoup plus de force et de mouvement, sans avoir reçu autant de vitesse. Que Mr de Buffon doit savoir mauvais gré à l'instituteur qui lui laissa ignorer ces premiers éléments de la physique, ou qui lui suggéra des idées contraires à ses lois ? Il ne savait pas, cet instituteur, qu'il présidait à l'éducation d'un génie, et que les premières erreurs d'un génie l'égarent et l'entraînent dans la suite bien plus loin du vrai, que les esprits communs. Mr de Buffon aime la vérité, puisqu'il a rétracté, au moins tacitement, sa première explication de l'origine des satellites. Il a compris, sans doute, que la lune, regardée comme une éclaboussure, aurait été frappée plus obliquement, et tournerait par conséquent sur elle-même plus vite que la terre ; mais est-il plus heureux dans la seconde explication qu'il nous a donnée ? Jamais on ne concevra comment ces parties de la terre, lancées autour d'elle à la hauteur de quatre-vingt-cinq mille lieues, formant par conséquent une sphère de plus de cinq cent mille lieues de circonférence, se sont réunies pour former le globe de la lune. Les parties orientales de cette sphère étaient la moitié plus près de la terre que des parties occidentales ; elles ne pouvaient pas les atteindre, puisqu'elles n'avaient que la même vitesse ; comment sont-elles allées s'y réunir plutôt qu'à la terre ? Ne vaudrait-il pas autant nous dire que les rayons lancés en tous sens par l'équateur du soleil vont tous se réunir à un certain point pour former une lune ? … quelle physique encore ! C'est le même mouvement qui a produit tous les satellites de la même planète, et ils ont chacun une vitesse différente, aucun n'a celle de sa planète ! C'est par un mouvement concentrique à l'équateur qu'ils ont été lancés, et toutes leurs orbites sont fort inégalement inclinées sur l'équateur de leurs planètes ! Ce sont les parties les moins denses qui ont été projetées pour former la lune, et il nous reste une goutte d'eau, un pouce d'air ? Brûlez Newton, brûlez Descartes, brûlez tous les traités de physique, ou cessez de nous repaître de ces chimères.

LETTRE 5

Du chevalier à madame la baronne.

Madame,

Au commencement tout était soleil, il n'y avait ni terre, ni lune, ni planètes, ni comètes ; celles-ci parurent les premières, puisque vous avez vu qu'elles nous donnèrent les planètes, et voici le terrible événement qui leur donna naissance. Un de ces soleils que nous appelons étoiles, voisin de notre soleil, agité fort longtemps

et tourmenté par ses propres feux, cède à leur violence : il souffre une explosion, mais une explosion, ô cieux ! De quelle force ! C'est une bombe immense, une bombe de plus de cent mille lieues de diamètre, qui éclate avec un fracas horrible, épouvantable : ses éclats se sont tous dispersés dans les airs. Le grand soleil n'est plus ; mais cinq cents petits soleils vingt-huit mille fois plus denses que la terre se sont formés de ses débris ; ils errent dans le vide éthéré, sans foyer, sans pivot, sans centre commun, jusqu'à ce qu'enfin ils sont forcés d'obéir à la force attractive de notre soleil, qui devient leur pivot, leur foyer, leur centre. Nos cinq cents soleils s'éteignent, leur ancienne splendeur a disparu ; de toute leur gloire, de tout leur éclat, il ne leur reste plus qu'une chevelure étincelante, une barbe touffue, une queue menaçante. Au lieu du grand soleil et des cinq cents petits qui s'étaient formés de ses débris, l'univers n'a plus que cinq cents comètes. Il n'en reste même aujourd'hui que quatre cent quatre-vingt-dix-neuf, car celle qui tomba sur notre soleil s'est fondue et s'est liquéfiée ; sa matière s'est confondue avec celle des planètes. Je crois voir ici nos compatriotes effrayés, se regarder mutuellement, et se dire les uns aux autres : notre soleil, un jour, pourra donc avoir le même sort que cet astre, le père de cinq cents comètes ! Il peut, à chaque moment, souffrir une explosion ; il peut se dissoudre, éclater et se disperser. Quel désastre affreux nous annoncez-vous ! Les cinq cents comètes vont encore perdre leur foyer, leur pivot ; il va s'en former deux ou trois cents nouvelles des débris du soleil que vous nous arrachez. La terre, Jupiter et toutes nos planètes vont errer à l'abandon. Quel astre bienfaisant nous rappellera dans sa sphère ? Ô Sirius ! C'est toi qui fixes de nouveau nos révolutions, c'est autour de ton centre que nous tournerons désormais ; toi seul peux réparer la perte et l'extinction de notre soleil ; mais où irons-nous si ton orbe doit aussi souffrir son explosion, si de nouvelles comètes se forment de tes débris ? Telles sont vos craintes, madame, et j'avoue que je fus saisi de la même frayeur quand Mr T me fit voir dans Mr de Buffon l'origine des comètes : mais rassurez-vous, me dit ce grand homme, le soleil a rendu un grand service aux comètes en les recevant dans sa sphère : celles-ci lui en rendent un autre aussi important. " S'il est le pivot de la roue, elles en sont les jantes mobiles ; les rayons de leur force attractive en forment les raies ; et dès lors quel volume immense de matière ! Quelle charge énorme sur le corps de cet astre ! Quelle pression, c'est-à-dire quel frottement intérieur dans toutes les parties de sa masse ! Mr de Buffon se contente, il est vrai, d'ajouter que les comètes ne peuvent ainsi attirer, presser et frotter le soleil sans augmenter ses feux, sans rendre sa lumière éternelle ; mais il nous indique un autre service non moins essentiel qu'elles rendront toujours à cet astre. Toujours elles le presseront et le chargeront d'un poids énorme : l'effet naturel de la pression est de resserrer, de comprimer les parties du corps qui la supporte ; ainsi notre soleil, grâce aux comètes, au lieu d'éclater et de se diviser, sera toujours plus comprimé, plus resserré. Il pourra devenir plus petit en se comprimant ; mais il ne pourra jamais se dilater et se disperser, parce qu'il ne saurait vaincre et soulever le poids énorme dont il est chargé par les cinq cents

comètes, par la terre, la lune et toutes les planètes et tous les satellites qui le pressent et le frottent aussi de leur côté. Cessez donc, madame, de redouter pour notre soleil le destin de l'étoile mère des comètes. Je vous ai démontré leur origine, j'en ai prévenu les inconvénients ; il me reste encore à fixer l'époque de leur naissance. Lorsque notre globe partit du soleil, les comètes étaient très solides, très dures et très condensées, c'est-à-dire très refroidies. Si nous connaissions exactement la grandeur d'une seule, et son degré de refroidissement, nous vous dirions sans peine de quelle année elles datent toutes ; contentons-nous de faire la supposition la moins favorable à leur ancienneté, et calculons d'après la méthode de Mr De Buffon. S'il en est des comètes comme des planètes, si les plus grosses sont les plus éloignées, nous pouvons bien en supposer une qui, tout compensé, ait au moins la grosseur de la terre, et la densité de celle qui tomba sur le soleil. Or, une pareille comète, pour se refroidir au point auquel la terre est refroidie aujourd'hui, devrait être exactement vingt-huit mille fois plus ancienne que la terre, puisqu'elle serait vingt-huit mille fois plus dense. Nous vous apprendrons un jour que notre globe est, à vue d'oeil, âgé d'environ soixante-quinze mille ans : il y a donc au moins deux milliards cent millions d'années que les cinq cents comètes existent. Nous pourrions les faire dater d'un peu plus loin, en les supposant plus froides que la terre, dans le temps où la comète génératrice tomba sur le soleil ; mais respectons le préjugé, et prévenons même l'esprit étroit et resserré de nos provinciaux, qui se prêteraient trop difficilement à cette idée. Demandons-leur, avec Mr de Buffon, pourquoi cent mille ans seraient plus difficiles à compter que cent mille livres de monnaie ? Ils n'auront assurément rien à répondre. Quel inconvénient peuvent-ils donc trouver dans l'antiquité des comètes ? L'esprit du philosophe embrasse l'éternité même ; et qu'est-ce que deux milliards cent millions d'années, comparés à l'éternité ? Ajoutez à ce nombre celles que les comètes ont acquises depuis l'existence de la terre, et vous aurez l'époque précise de leur naissance. J'ai l'honneur d'être, etc. à Paris, ce 15 avril de l'ère vulgaire 1779. Depuis que les débris d'un grand soleil produisirent les cinq cents comètes qui circulent autour du nôtre, 2100750002 ans, 6 mois et 15 jours.

Observations

D'un provincial sur la lettre précédente.

Quelle imagination que celle d'un homme qui a pu se prêter à l'idée de cinq cents comètes produites par l'explosion d'une étoile ! Et quelle physique que celle d'un homme qui, supposant les étoiles liquides comme le soleil, parce qu'elles sont également lumineuses, les voit cependant se dissoudre par une explosion si terrible ! La chaleur peut faire bouillonner les liquides et produire des exhalaisons ; mais des explosions effroyables dans un corps dont la matière est toute en fusion ; j'avais toujours cru qu'elles étaient la suite d'une force qui triomphe des plus grands

obstacles, et de la résistance qu'oppose la compression aux évaporations momentanées ou successives : j'avoue que j'ai bien de la peine à concevoir ces grands obstacles dans un astre brillant et liquide. On pourrait nous dire que ce grand soleil s'était déjà refroidi et consolidé ; mais alors que de milliards d'années ne faudrait-il pas compter pour remonter au temps de sa première inflammation ! Laissons là ces calculs, et convenons que Mr de Buffon ne parle de cette terrible explosion que pour satisfaire très imparfaitement la curiosité de l'esprit. Peut-être aurait-il du faire attention que si la curiosité de certains hommes est facile à satisfaire, il n'en est pas de même de ceux qui réfléchissent. Il ne faut aux uns que de l'invraisemblance, de l'extraordinaire ; les autres exigent des causes qui diminuent au moins l'invraisemblance : les physiciens en demandent surtout, et c'est pour eux sans doute que Mr de Buffon voulait écrire. Peu satisfaits de l'origine de nos comètes, ne verront-ils pas les erreurs et les contradictions les plus sensibles dans la manière dont notre auteur fait disparaître celle qui tomba sur le soleil ? La matière de cette comète se liquéfie par les feux du soleil : il ne fallait donc pas nous dire que le mouvement des comètes, à leur périhélie, étant très rapide, le feu du soleil, en brûlant leur surface, n'a pas le temps de pénétrer la masse de celles qui s'en approchent le plus ; que, pour les échauffer, il faudrait au moins la quinzième partie du temps qu'il faut pour les refroidir. Il ne fallait pas nous inviter à faire attention à la densité, la fixité, la solidité de la matière dont elles doivent être composées, pour souffrir sans être altérées la chaleur inconcevable qu'elles éprouvent auprès du soleil. Si la comète a dû se confondre avec nos planètes, elle a considérablement ajouté à leur matière ; dès lors celles-ci fermeront un tout bien plus grand que vous ne l'aviez d'abord annoncé. Si elle a pu se liquéfier, elle n'aura point conservé la solidité nécessaire pour chasser du soleil la terre, Jupiter, Saturne, etc. Elle ne s'est point liquéfiée sans se dilater et s'évaporer en très grande partie ; elle n'était donc plus vingt-huit mille fois plus dense que la terre. Dites-nous, je vous prie, dans quelle planète existe aujourd'hui cette matière cent douze mille fois plus dense que le soleil ? Car il faut, selon vous, qu'elle soit dans nos planètes, et qu'elles fassent même une bonne partie de leurs globes. Quant à son atmosphère, madame la baronne en a disposé, et ses vues nous paraissent aussi bien fondées que les vôtres sur la véritable physique. Le service que les comètes et les planètes rendent au soleil est au moins assez singulièrement imaginé. La terre, les comètes et toutes les planètes, pressent, frottent, c'est-à-dire attirent le soleil. Voilà une attraction d'une espèce tout à fait nouvelle : c'est la même corde qui élève en haut et qui pousse en bas le même poids dans le même instant. Cette attraction qui presse et qui frotte le soleil entretient sa chaleur ; mais il attire, il presse, il frotte notre terre un million de fois plus fortement qu'elle ne le frotte. Les comètes et les planètes frottent aussi notre globe ; elles se frottent toutes, et sont toutes frottées par le soleil ; la lune surtout nous frotte, de très près ; mais nous la frottons encore plus. Comment s'est-il fait, malgré ces frottements, que la lune, la terre, les comètes et les planètes aient perdu tous leurs feux ? Comment ont-elles cessé d'être soleils ?

N'apprenons à ceux de nos compatriotes qui n'auraient pas étudié la physique un ou deux mois, que l'attraction, quelque nom qu'on lui donne, ne pourra jamais être comparée au frottement. Quelle que soit la cause intrinsèque de la chaleur, au moins son effet naturel, lorsqu'elle est portée au degré d'incandescence et d'ébullition, est-il d'exciter les mouvements les plus opposés dans les diverses parties du même corps, de les dissoudre et de les séparer les unes des autres. L'attraction, au contraire, ne saurait produire qu'un mouvement commun. Tout ce qu'il y a d'opposé dans la direction des forces attractives se détruit mutuellement, et reste sans effet, comme un corps également tiré de deux côtés opposés reste sans mouvement. Le reste des forces concourt à donner à toutes les parties du corps attiré la même direction. C'est l'effet naturel de la décomposition du mouvement : ainsi les planètes et les comètes ont beau attirer le soleil dans des opposés, ni leur action générale, ni leur action particulière ne produira jamais les effets du frottement. Quand on a pour Mr de Buffon autant d'estime et de respect que nous en avons pour lui, on est sincèrement affligé de voir son imagination le dominer, l'écarter à chaque instant des vérités réelles et physiques, le séduire également dans les causes et les effets qu'elle lui présente. L'attraction des corps, loin d'être une pression réelle de la part des comètes, est précisément ce qu'il y a de plus opposé à la pression ; en attirant chacune le soleil dans des sens opposés, elles devraient plutôt le diviser, ou élever au moins sa surface, comme la lune élève celle de l'océan, si ses propres forces n'étaient supérieures à l'effort de tous les autres qui l'environnent : mais cette pression, fût-elle bien réelle, comment nous faire croire qu'elle existe et redouble les feux du soleil ? Plus vous vous écriez : quel volume immense ! Quelle charge sur le corps de cet astre ! Plus nous voyons d'obstacles au mouvement que produit la chaleur, et plus vous nous donnez le droit de répondre que cette charge énorme devrait étouffer, éteindre le feu du soleil, car tel est l'effet naturel de la pression. Quant à l'antiquité des comètes, nous conviendrons qu'elle est assez bien calculée par notre correspondant, suivant la méthode de Mr De Buffon ; mais nous dirons un jour ce que nous pensons de cette méthode. Observons seulement par avance combien les résultats qu'elle donne sont peu conformes à un autre principe de Mr De Buffon. Suivant ce principe, il ne faut aux corps, pour se refroidir, que quinze fois le temps qu'il a fallu pour les échauffer ; très certainement il ne fallut pas un an à la comète pour se fondre, puisque son passage près du soleil fut très rapide ; son refroidissement prouverait donc au plus qu'elle datait d'environ quinze ans ; ce qui n'approche guère d'un milliard et cent millions d'années ; mais je ne crois point du tout à ce principe. Le temps dans lequel un corps parvient à un certain degré de chaleur peut varier à l'infini, suivant que le feu qui l'échauffe est plus ou moins vif. Un brasier très ardent rougit en très peu d'instants un morceau de fer ; il faut beaucoup de temps pour qu'il acquière ce degré de chaleur par l'action d'un feu beaucoup moins ardent ; mais une fois rougi au même point, peu importe qu'il ait été un quart d'heure ou trois minutes à

s'échauffer, il n'en mettra ni plus ni moins de temps à se refroidir. Je finis : il est trop désagréable de trouver tant d'erreurs dans les mêmes objets.

LETTRE 6

Du chevalier à madame la baronne.

Madame,

C'est peu d'avoir créé la terre, les planètes, les satellites et les comètes, il faut que le génie règle leur mouvement, qu'il assigne des causes suffisantes à leurs révolutions ; que faciles à concevoir, et conformes aux lois de la nature, ces causes nous présentent un caractère de vérité, de clarté, d'évidence, auquel le philosophe ne saurait refuser son consentement. Revenons à la chute de cette comète, et toutes ces causes se présenteront d'elles-mêmes à notre esprit. Mr de Buffon nous la montre heurtant le soleil avec une direction oblique : l'effet nécessaire d'une impulsion oblique est de communiquer à la masse qui la reçoit un mouvement de rotation ; toutes les matières détachées par la comète, tous ces globes de verre fondu, de plomb, d'émeri, de pierre ponce, de craie, ou de marbre liquéfié, obliquement choqués par un astre fondu et liquéfié lui-même, auront donc commencé à tourner sur leur centre, en s'éloignant du soleil. Telle est l'origine du mouvement diurne, de ce mouvement qui, faisant tourner la terre sur elle-même, dans le court espace de vingt-quatre heures partage l'empire des jours et des nuits. Lorsque nos physiciens vous diront que ce mouvement est assez impétueux pour faire parcourir à chaque partie de notre équateur six lieues et un quart par minute, vous n'en serez plus étonnée ; vous direz seulement que la comète a heurté le globe de verre très obliquement, mais très fortement. S'ils vous disent encore que Jupiter tourne sur lui-même vingt-quatre fois plus vite que la terre, car il ne fait pas moins de cent soixante-cinq lieues par minute, vous pourrez répondre qu'il a été frappé vingt-quatre fois plus obliquement, mais en même temps bien plus fortement ; car il a été lancé cinq fois plus loin, quoiqu'il soit immensément plus gros. Je sais bien qu'on vous objectera que plus il y a d'obliquité dans le choc, moins son action est forte : mais si cela est vrai sur la terre, il n'en était pas de même sur le soleil ; au moins pouvons-nous bien le supposer en faveur de cette heureuse explication. Le mouvement annuel de nos planètes, leurs révolutions périodiques autour du soleil, sont encore plus faciles à déduire du choc de la comète. Que faut-il, en effet pour la faire circuler éternellement autour de cet astre ? Ce qu'il faut à la pierre pour tourner avec la fronde autour de la main, c'est-à-dire, une force ou un obstacle qui les empêche de s'éloigner, en les repoussant toujours vers le même centre, et une force d'impulsion qui tende au contraire à les en écarter par la tangente. Les planètes chassées par la comète auront également cette double force. Le soleil les rappelle sans cesse autour de lui par son attraction ; la force communiquée par la

comète devrait les en éloigner : il est naturel que, prenant une direction moyenne, elles tournent continuellement autour du même centre. Dans cela, rien de neuf pour nos provinciaux ; mais un corps agité par ces deux forces doit repasser, à chaque révolution, par le même point dont il est parti ; la chose est mathématiquement démontrée, Mr de Buffon en convient. Il a donc fallu remédier à cet inconvénient, en empêchant la terre de se rapprocher du soleil, et de nous exposer une fois par an à sentir de trop près l'ardeur de ses feux. C'est ici, madame, que vous allez voir l'homme de génie ; c'est ici que Mr de Buffon nous fait connaître la fécondité de ses ressources. " Supposons, nous dit-il, qu'on tirât du haut d'une montagne une balle de mousquet,... etc. " or voilà exactement ce qui est arrivé. La terre, partant du soleil, n'est point cette balle qui part d'un mousquet ; elle n'est pas même la fusée volante, elle est seulement la cartouche. Le soleil a beau lui opposer la force de son attraction, elle monte en s'éloignant de cet astre, comme la balle descend en se rapprochant de la terre ; sa vitesse augmente et s'accélère ; elle arrive enfin à la distance de trente-trois millions de lieues. C'est là qu'elle se fixe, c'est là qu'elle commence à parcourir une orbite régulière, et nous n'avons plus à craindre d'aller nous griller une fois par an sur ce même soleil d'où la comète nous a fait partir. Je ne sais pas encore ce que nos compatriotes penseront de cette physique absolument nouvelle, d'un mouvement qui accélère, où Newton lui-même n'aurait vu qu'un mouvement retardé ; mais quand je réfléchis sur les combinaisons de Mr De Buffon ; quand je vois ce profond physicien régler le cours des astres, nous indiquer avec exactitude la cause première de leurs révolutions, et surtout quand je vois cette cartouche fournir à son génie de quoi faire sortir du soleil seize nouveaux soleils, ou plutôt de quoi les empêcher d'y retomber, je voudrais que la langue française eût déjà rendu à ce grand homme les honneurs qu'il mérite. Dès que nous disons le système des tourbillons, c'est une chose reçue parmi nous, chacun entend par là le système de Descartes : le seul mot d'attraction nous rappelle celui de Newton. Pour désigner celui de Mr De Buffon, je voudrais qu'on dit seulement le système de la fusée volante, ou plutôt de la cartouche, à moins qu'on n'aimât mieux dire le système de verre et des éclaboussures. Ces mots annonceraient la petitesse des moyens, et la petitesse des moyens annoncerait la gloire du philosophe qui en a su tirer un si grand parti. J'ai l'honneur d'être, etc.

Observations

D'un provincial sur la lettre précédente.

Admettre pour la terre et les planètes liquides un principe de rotation aussi singulier que le choc d'une comète, c'est dire qu'un vaisseau ne peut sillonner la surface des mers sans faire tourner tout l'océan, ou bien que je ne peux frapper obliquement l'extrémité d'un canal sans communiquer au mouvement contraire à l'extrémité opposée, comme en poussant à gauche le bout d'un bâton, je fais tourner à droite

l'autre bout ; n'est-ce pas réfléchir que, dans tous les corps où il n'y a point de cohésion, la partie qui reçoit l'impulsion oblique ou directe se séparera facilement des autres, sans les forcer à prendre une direction opposée, ou la même ? Ajouter à cela que la comète a fait tourner Jupiter beaucoup plus vite que la terre, parce qu'elle l'a frappé plus obliquement, et que cependant il a été chassé cinq fois plus loin par le même choc, quoiqu'il ait beaucoup plus de matière, supposer une action et plus oblique et plus directe en même temps, ce serait, de la part d'un auteur commun, se jouer du public et insulter à ses lecteurs, en s'imaginant qu'ils n'apercevront pas les contradictions les plus palpables, ou s'exposer soi-même à leur risée, en feignant de ne pas apercevoir ces contradictions. Mais, nous l'avons dit, le génie a ses écarts, et ceux-ci lui ressemblent. Dans Mr de Buffon, ils devaient avoir quelque chose de plus frappant que ceux du vulgaire : ils se sentent du feu qui le transporte ; et la vérité, malheureusement, n'est guère que le fruit du sang-froid. Il y a quelque chose de plus réfléchi dans la manière dont cet auteur célèbre voudrait démontrer que la terre, chassée du soleil par la comète, ne devrait pas s'en rapprocher une fois par an, et ses preuves soutiennent au moins un certain examen. Nous conviendrons d'abord qu'elle ne devrait pas repasser, à chaque révolution, par ce même point d'où elle est partie, si elle avait pu s'éloigner du soleil par un mouvement accéléré, mais rien ne ressemble moins au départ d'une fusée que celui des planètes. La poudre contenue dans la cartouche n'exerce qu'une action successive ; la force que le feu lui donne au second instant conspire avec celle qui avait d'abord élevé la cartouche ; ces deux forces s'unissent et augmentent la vitesse. Il en est de même des volcans sur lesquels Mr de Buffon veut également établir son mouvement accéléré. La seconde et la troisième explosion peuvent être plus fortes que la première ; la flamme s'accroît dans l'intérieur de la montagne, l'air devient plus élastique et s'échappe en plus grande quantité : il n'est pas étonnant que les premières matières soient lancées avec moins de force que celles qui les suivent. Dans la comète et les planètes qui partent du soleil, tout concourt au contraire à retarder leur mouvement. Celui de la comète est très certainement retardé durant le choc, et par la quantité qu'elle en communique, et par la résistance du milieu qu'elle traverse. Dès qu'elle commence à s'éloigner du centre du soleil, cet astre lui oppose toute la force de son attraction ; il l'oppose également à toute la matière qu'elle est supposée entraîner ou chasser. A-t-on jamais vu des corps s'éloigner du centre de gravitation par un mouvement accéléré ? Supposons cependant cette accélération dans la fuite des planètes, aura-t-elle aussi lieu quand la lune s'échappe de la terre ? Il n'y a ici ni torrent, ni cartouche, ni fusée ; c'est tout au plus la balle du mousquet ; c'est la lune lancée au-delà du demi diamètre de la terre par le mouvement diurne, et le mouvement diurne ne s'accélère pas : il n'a pas pu donner à la lune une vitesse accélérée ; pourquoi ne fait-elle pas ce que ferait la balle du mousquet ? Pourquoi ne vient-elle pas nous rendre visite une fois par mois, en repassant au point d'où elle est partie ? Notre correspondant s'extasie quand il voit le soleil et quand il voit la lune, quand il voit la comète produire si

naturellement les révolutions de nos planètes. En bon provincial, je dirai simplement : je voudrais que l'étude de la physique fût moins négligée dans l'éducation de la jeunesse ; on serait un peu moins facile à se laisser séduire ; les premiers principes, méthodiquement indiqués, nous mettraient à l'abri de l'erreur.

LETTRE 7

Réponse de madame la baronne au chevalier.

Il est temps, mon cher compatriote, que je vous fasse part de l'impression que vos premières lettres ont faite sur vos amis. Ils ne sont pas tous également prévenus en faveur de Mr De Buffon ; mais j'ai observé que les moins favorables au système de la cartouche ou de la fusée sont ceux qui ont pris dans les collèges des principes un peu trop éloignés des vôtres. Il n'est pas étonnant que le préjugé soit plus fort chez eux ; ils prétendent avoir fait des expériences, observé les forces de l'attraction et de l'impulsion, calculé les effets d'après les lois constantes, et prévu les résultats bien différents des vôtres. Il faut leur pardonner ; en nous exposant ce qui vous reste à nous dire sur le système de Mr De Buffon, vous viendrez à bout de les réconcilier avec ce grand homme. Quant à moi, je suis émerveillée, je suis enchantée de la comète. J'aime à la fureur la Vénus d'émeri ; j'aurais voulu la terre de cristal de roche. Le feu d'artifice qu'a produit la lune me paraît beaucoup mieux inventé que les éclaboussures. Nos physiciens provinciaux ont beau me soutenir que, si elle est partie de la terre, elle devrait au moins nous rendre visite une fois par mois. Quel mal y avait-il donc qu'elle repassât par l'endroit d'où elle est partie comme la balle du mousquet ? Vraiment ce serait une chose charmante ; nous n'aurions pas besoin de voler aussi haut qu'Astolphe pour savoir ce qui se passe dans la lune ; nous n'aurions qu'un petit saut à faire pour nous trouver sur son globe. Ses habitants pourraient également sauter sur la terre ; nous resterions chez eux, ils resteraient chez nous un mois entier ; et, pour que chacun se trouvât chez soi, on n'aurait qu'à attendre une nouvelle conjonction, comme on attend à Montereau le retour du coche pour se rendre à Paris : chacun, dans ce voyage, chercherait ce qui pique le plus sa curiosité. Je serais surtout bien empressée de savoir les honneurs que l'on rend dans la lune aux philosophes qui ont eu la gloire de faire des systèmes et de créer le monde ; car je ne doute pas que leurs fioles ne soient placées dans un lieu distingué. Nous apprendrions aux habitants de la lune que leurs montagnes sont de pierres, au lieu que les nôtres sont de verre, parce que les leurs sont bien plus légères. Nous leur dirions qu'ils faisaient autrefois partie du grand soleil, lorsque notre terre les lança à quatre-vingt-cinq mille lieues. Ces vérités, peut-être, ne seraient pas nouvelles pour eux ; ils nous montreraient une fiole qui rend des oracles, et qui doit les avoir instruits de leur origine, comme nous l'avons été par Mr de Buffon. Avec quel respect je consulterais cet oracle ! Je lui demanderais pourquoi les planètes s'éloignent du soleil par un mouvement accéléré, tandis

qu'aujourd'hui leur vitesse se ralentit dès qu'elles s'en écartent ; je voudrais savoir si les poissons de la lune digèrent des montagnes aussi bien que nos huîtres ; si les lois du mouvement, de la digestion et de l'attraction étaient, il y a soixante ou soixante-quinze mille ans, les mêmes qu'aujourd'hui ; si on ne trouverait pas au moins dans la lune des archives qui datassent de cinq ou six cents siècles. Enfin je voudrais faire à l'oracle autant de questions que nos provinciaux en feraient à Mr de Buffon. Mais en voici une que je vous prie de résoudre vous-même. On m'a dit que la comète de 1680 avait presque rasé la surface du soleil, et que, selon Mr de Buffon, elle pourrait bien y retourner obliquement dans quatre cent soixante-quinze ans. Je trouve ce terme un peu trop éloigné, et d'ailleurs on m'assure que cette comète ne serait point comme celle qui a chassé la terre, parce que l'atmosphère du soleil suffit pour retarder son mouvement. N'en connaîtriez-vous pas une autre dont le cours nous annonce qu'elle viendra au moins dans deux ou trois ans sillonner le soleil, et, par un mouvement accéléré, nous donner de nouvelles planètes soleils, une nouvelle lune et de nouveaux satellites ? Quel plaisir si Mr de Buffon en pouvait désigner une seule parmi les cinq cents qu'il a formées des débris de la grande étoile, si vous m'assuriez que nous allions la voir tomber obliquement sur cet astre ! Quel spectacle charmant de voir tout à coup une douzaine de nouveaux soleils tourner comme nous autour de l'ancien ! Alors il n'y aurait sans doute plus de nuit, et de longtemps l'hiver ne se montrerait. Quand un petit soleil s'éloignerait, nous en verrions un autre s'approcher ; quand quelques-uns iraient éclairer l'Amérique, d'autres viendraient briller sur l'Europe. Demandez, je vous prie, demandez à Mr de Buffon si nous jouirons bientôt de ce spectacle. Je vous promets qu'alors la philosophie ne trouvera plus d'obstacle chez nous, nos physiciens alors n'auront plus besoin de recourir à ce Moïse, que je trouve d'une simplicité étonnante. Chez lui, Dieu n'a qu'à dire, et tout est fait ; chez Mr de Buffon, c'est bien autre chose ! Il n'a que des soleils sans nombre ; et avec un seul de ces soleils il a fait cinq cents comètes ; avec une comète il a fait la terre et les planètes ; avec la terre il a fait la lune ; avec Jupiter et Saturne il a fait les satellites. Voilà ce qu'on appelle une généalogie qui remonte aux principes. Encore un pas seulement, et nous aurions su d'où viennent le soleil et les étoiles. Mais à propos, savez-vous bien que je me suis avisé de créer une partie de la terre, que Mr de Buffon me semble avoir oubliée ? Nos provinciaux se demandèrent les uns les autres pourquoi les planètes et la lune n'ont point une atmosphère semblable à la nôtre. Si elles sont toutes parties du soleil, disaient-ils, elles ont toutes dû emporter une partie de son atmosphère, ou plutôt il semble que Saturne seul devrait en avoir une, parce que notre air, plus léger que la pierre ponce, devait au moins la suivre. Vous vous trompez, messieurs, leur ai-je dit. Notre air ne faisait pas partie du soleil : ne voyez-vous pas combien il ressemble à celui des comètes ? Il nous est donc venu de celle qui, après sa chute, confondit sa matière avec nos planètes. La comète nous donna alors ce qui pouvait le mieux nous convenir. Qu'aurions-nous fait du reste de sa masse, vingt mille fois plus dense que la terre ? Elle nous a donné sa chevelure, sa

queue, sa barbe, enfin son atmosphère ; et c'est pour cela que nous sommes entourés d'un air que n'ont point les autres planètes. À qui donnez-vous donc, me disaient nos physiciens, le reste de la comète ? À telle autre planète que bon vous semblera, leur ai-je répondu. Tout ce que je sais, c'est que la chevelure et la barbe de la comète nous convenaient très bien, qu'elles se retrouvent dans cet air dont nous avons besoin pour respirer ; au lieu qu'une matière vingt-huit mille fois plus dense que la terre est un peu difficile à trouver ; je doute même que les autres planètes aient pu s'en accommoder, à moins qu'on ne nous dise qu'elle est devenue légère comme la craie pour Jupiter, et comme la pierre ponce pour Saturne, encore en sera-t-on toujours embarrassé ; car si cette masse s'est confondue avec les planètes, elle a de beaucoup augmenté la quantité de leur matière, et il ne sera plus vrai de dire que nos planètes ne sont que la neuf centième partie du soleil. Si Mr de Buffon m'en croyait, il anéantirait cette comète dès l'instant qu'elle a créé la terre ; il n'en conserverait que la barbe ou la chevelure ; dont vous voyez qu'on peut tirer un assez bon parti. Au moins semble-t-il que, dans mon système, l'atmosphère terrestre aurait une origine très physique. Je suis impatiente de savoir ce que vous en pensez. Je médite encore quelques petits changements à faire dans la théorie de Mr De Buffon. Je pourrai un jour vous en faire part ; mais un philosophe ne précipite rien. Recevez mes remercîments et ceux de nos amis pour les premières leçons que nous avons reçues de vous ; sans être également persuadés, nous sommes au moins tous reconnaissants. Croyez-moi surtout pénétrée de ce sentiment.

Votre affectionnée, etc.

Baronne de.

LETTRE 8

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame,

Croirez-vous que Mr T a été frappé de vos réflexions sur l'atmosphère ? Il veut en faire part, m'a-t-il dit, à Mr de Buffon ; c'est une variation de plus dont on pourra vous faire honneur dans la première édition, ou dans les suppléments au système de la comète. Nous aurions été bien enchantés de vous annoncer la chute prochaine d'une nouvelle comète sur le soleil ; nous voudrions bien pouvoir vous prédire que vous la verrez vous-même engendrer une nouvelle terre, une douzaine de planètes et de satellites. Mais il y a toute apparence que ce spectacle est réservé à nos neveux ; ils ne pourront même absolument en jouir que dans quatre ou cinq ans. Les grands événements sont rares, il y a au moins soixante-quinze mille ans que celui-ci ne s'est pas renouvelé dans l'histoire des cieux. La terre a, depuis cette grande

époque, essuyé bien des révolutions ; les soleils sont devenus des lunes, les lunes sont devenues des mers, les mers sont devenues des montagnes et des plaines fertiles, les plaines et les montagnes ne seront pas toujours ce qu'elles sont. C'est au philosophe à suivre ces divers changements, à fixer les époques, à calculer les temps passés, présents et à venir. Grâces à Mr de Buffon, il n'est rien de plus facile aujourd'hui, il n'est rien de plus simple que la méthode par laquelle nous pouvons fixer la durée et l'époque des grandes révolutions que la terre a subies.

Première époque.

L'état dans lequel se trouvait notre globe après la chute de la comète fut évidemment celui d'un petit soleil qui ne différait du grand que par le volume. Voulez-vous savoir combien de temps elle conservera ses premiers feux, sa première splendeur ? Exposez diverses matières à toute la chaleur du feu, jusqu'à ce qu'étant devenues du verre fondu, elles ressemblent parfaitement à ce qu'était la terre sortant du soleil. Comparez ensuite les temps du refroidissement, observez-en bien les degrés, vous verrez que les corps les plus denses et les plus gros conservent aussi plus longtemps leur première effervescence et chaque degré de chaleur. établissez ensuite une juste proportion entre le refroidissement de ces corps et celui de la terre, vous verrez que le globe terrestre a dû conserver sa première chaleur, son état de liquéfaction, de verre fondu, de soleil, exactement deux mille neuf cent soixante-trois ans. C'est une affaire de calcul. Nos provinciaux n'auront pas besoin que j'entre là-dessus dans un plus grand détail. La même opération fixera la durée de cet état pour chaque planète en particulier, et ce temps de la terre en fusion vous donnera une première époque très remarquable. Dans ces premiers temps où toutes les planètes brillaient de leurs propres feux, où elles étaient autant de petits soleils, leurs pôles s'aplatirent. Les matières les plus légères fuyaient vers l'équateur, et la force centrifuge excédant la force centripète, il se fit aux dépens de ces petits soleils de nouveaux soleils plus petits encore, c'est-à-dire des lunes. Celles de Jupiter et de Saturne allaient se former à trois ou quatre cent mille lieues de distance les unes des autres. Heureusement la nôtre ne s'éloigna guère que d'environ quatre-vingt-cinq mille lieues ; et comme elle est bien plus petite que la terre, elle ne fut soleil que pendant six cent quarante-quatre ans.

Seconde époque.

Une seconde époque succède naturellement à celle-là. Notre terre, en cessant d'être soleil, s'est consolidée jusqu'au centre, et ne ressemble plus qu'à une grande masse toute rouge de feu. Vous savez, madame, les divers changements qu'éprouve un corps dans cet état. À mesure qu'il perd son incandescence, il se forme à la surface des trous, des ondes, des aspérités ; au-dessous, des vides, des cavités, des boursouflures. Le premier degré de chaleur avait produit la lune ; le second nous

donne les montagnes primitives, les cavernes et les principales inégalités du globe. Aussi ces montagnes sont-elles composées, dans leur intérieur et jusqu'à leur sommet, de la même matière que la roche intérieure du globe; aussi sont-elles toutes de verre. Il est vrai que Mr de Buffon avait démontré, dans ses premiers volumes, que nos montagnes primitives et les principales inégalités du globe sont l'ouvrage des eaux ; mais un excès de complaisance pour certains critiques lui fait dire aujourd'hui qu'elles sont l'ouvrage du feu. Dans le fond, cela revient au même ; la terre n'en a pas moins ses montagnes et ses inégalités. Vous pourrez choisir entre l'eau et le feu, comme nous avons eu à choisir entre les éclaboussures et le feu d'artifice pour la formation de la lune. Quelque parti que vous preniez, la terre, à la fin de cette seconde époque, ne doit avoir encore que trente ou trente-cinq mille ans.

Troisième époque.

La terre n'était pas encore, à cette date, assez refroidie pour être touchée au doigt ; mais les eaux n'étaient plus poussées avec la même force, et le globe en fut bientôt couvert jusqu'à la hauteur de vingt-deux mille toises au moins. Oh ! Combien de choses admirables nous offrirait cette époque, s'il m'était possible de vous les exposer toutes ! D'abord l'action de l'eau réduit en poudre les scories du verre primitif, et nous avons du sable ; bientôt le sable et le verre ne sont plus que de l'argile; celle-ci se desséchera un jour, et nous aurons des schistes, des ardoises. Les sables vitres cibles recevront une forme concrète, et au lieu du verre primitif, nous aurons du roc vif, du grès et du granit. L'eau saisit enfin toutes les matières qu'elle peut délayer ; elle se combine avec l'air, la terre, le feu, pour former les acides, les sels ; et l'océan se trouve salé. Cette vaste mer est encore bouillante ; elle conserve encore cette chaleur qui ne permettrait pas de la toucher sans être vivement offensé. Mais déjà il existe des poissons, et la nature ne fait que travailler la matière organique avec plus de force. Les animaux marins n'en sont que plus grands ; les huîtres, les polypes, les coraux, les madrépores, les astroïtes n'en digèrent qu'avec plus d'activité ; et les eaux, transportant de côté et d'autre le fruit de leur digestion, en forment les collines, la pierre de taille et les montagnes calcaires. Dans ce même temps, le mouvement des marées et les vents réglés commencent à former les couches horizontales de la surface terrestre, par le sédiment et le dépôt des eaux ; ensuite les courants donnent à toutes les montagnes de médiocre hauteur des directions correspondantes, en sorte que leurs angles saillants sont toujours opposés à des angles rentrants. C'est peu de façonner ainsi les montagnes, les courants de la mer creusent avec art les sources et le réservoir des fontaines, les lits des rivières et des fleuves, qui rendront un jour à l'océan les eaux qu'il perdra par l'évaporation. Ces effets prodigieux nous autoriseraient à donner à cette époque la durée de quarante à cinquante mille ans. Nous saurons nous restreindre ; nous ne demanderons pour la durée du grand déluge qu'environ vingt mille ans.

Quatrième époque.

Les eaux se retirent enfin ; la centième partie de la terre est déjà couverte de ses premières productions. Observez, je vous prie, cette quatrième époque : c'est celle des volcans. Les grands arbres et les végétaux, que la terre a produits dans les premières années de sa fertilité, se métamorphoseront bientôt en mines de charbon, de sel et de pyrites. Ils ne croissaient d'abord que sur les hauteurs et sur les montagnes ; mais les eaux ont su les déposer sous ces mêmes montagnes : en les transportant dans les fentes de la roche du globe, elles vont en faire le premier fonds de l'aliment des volcans. J'indique des causes très physiques, très naturelles, très simples, comme vous le voyez. Je voudrais détailler des effets qui fourniraient les descriptions les plus éloquentes ; mais nos compatriotes n'ont qu'à s'imaginer la quantité immense de grands arbres et de végétaux qui furent transportés à travers les fentes des rochers, pour être changés en mines de charbon, en matières inflammables, ils en verront sortir des volcans sans nombre. " Partout des tourbillons épais d'une noire fumée ou d'une flamme lugubre, des nuages massifs de cendres et de pierres, des torrents bouillonnants de laves en fusion, roulant au loin leurs flots brûlants et destructeurs, manifestent les mouvements convulsifs des entrailles de la terre. " cette métamorphose de forêts changées en mines de charbon dans les creux des montagnes vous donnera encore l'explication des eaux chaudes et minérales qui les traversent. Les flottes englouties dans la mer, et changées en mines de charbon sous le mont Vésuve, vous fourniront même une raison plausible et très physique de ses fréquentes éruptions ; mais vous aurez soin de confondre l'époque des volcans avec les derniers temps de la retraite des eaux ; car, malgré l'attention que nous avons d'abréger nos époques, la terre, à la fin de celle-ci, doit au moins se trouver âgée de cinquante-sept mille ans, et je crois entendre une objection grave qui pourrait dégénérer en imputation. " Comment accordez-vous, dira-t-on, cette haute ancienneté que vous donnez à la matière, avec les traditions sacrées qui ne donnent au monde que sept à huit mille ans ? Contredire les faits rapportés par Moïse, n'est-ce pas manquer à Dieu, qui a eu la bonté de nous les révéler ? " Ah ! madame, je suis affligé toutes les fois que l'on abuse de ce grand, de ce saint noms de Dieu ; je suis blessé toutes les fois que l'homme le profane, et qu'il prostitue l'idée du premier être à celle du fantôme de ses opinions. Je suis indigné que ce Dieu nous disant lui-même : j'ai fait dans six jours le ciel et la terre, et tout ce qu'ils contiennent ; je me suis reposé le septième jour, et c'est pour cela que j'ai sanctifié le jour du sabbat. Oui, je suis indigné que ce grand, ce saint Dieu s'exprimant d'une manière si intelligible, de simples mortels osent soutenir que les six jours de la création ne sont pas des époques de vingt, de quinze, de trente mille ans. Écoutons attentivement la parole de l'interprète divin : " la terre était informe et toute nue, les ténèbres couvraient la face de l'abîme. La terre était, les ténèbres couvraient ; ces expressions, par l'imparfait du verbe, n'indiquent-t-elles pas que c'est pendant un long espace de temps que la terre a été informe, et que les ténèbres

ont couvert la surface de l'abîme ? ” si l'écrivain sacré n'eût voulu désigner qu'une durée très courte, n'aurait-il pas employé le présent ou le parfait du verbe, en disant, la terre est ou fut informe ; les ténèbres couvrent ou couvrirent la face de l'abîme ? Si l'on résistait à cette terrible preuve de Mr De Buffon, la transition qui suit suffirait encore pour confirmer son système. ” Or, Dieu dit : ce mot or suppose des choses faites et des choses à faire, c'est le projet d'un nouveau dessein. ” il indique au moins quelques milliers d'années entre les choses faites et les choses à faire. ” il faut se souvenir que la parole de Dieu nous a été transmise dans une langue pauvre, dénuée d'expressions pour les idées abstraites ” ; qu'il fallait une langue très riche pour exprimer l'idée très abstraite de cinquante ou soixante mille ans. Moïse, dans sa langue naturelle, ne pouvait guère la rendre que par six jours. ” il n'est pas même possible que ces jours fussent semblables aux nôtres, et l'interprète de Dieu semble l'indiquer assez, en les comptant du soir au matin. Non, ces jours n'étaient point des jours solaires semblables aux nôtres, ni même des jours de lumière, puisqu'ils commençaient par le soir et finissaient au matin. ” c'étaient des jours de nuit, et d'une nuit de vingt à trente mille ans, comme nos époques. Que l'on cesse donc de nous opposer la lettre qui tue, et qui seule met quelque différence entre les jours et les années. L'esprit qui vivifie rapproche sans peine la parole de Dieu et celle du philosophe, la genèse et les époques, Moïse et Mr de Buffon. Au reste, madame, vous sentez que si nous insistons sur cette objection, c'est que le préjugé aurait pu s'en prévaloir, et qu'il fallait lui opposer des réponses triomphantes. La solidité de celles que j'ai copiées de Mr De Buffon étonnera nos provinciaux ; j'espère redoubler leur admiration dans les époques qui me restent à vous développer.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE 9

De madame la baronne à Mr le chevalier.

Je suis trop impatiente, je n'attendrai pas vos autres lettres sur les dernières époques ; les premières m'ont mise dans un embarras dont il faut absolument que vous me tiriez. Nous avons voulu faire l'expérience dont vous nous parlez, pour déterminer combien de temps la terre a dû être un soleil de verre fondu. Vos amis s'étaient tous assemblés chez moi ; nous avons fait fondre un globe de verre ; nous étions prêts à faire nos observations et nos calculs, quand il s'est élevé une contestation pour savoir en quel endroit et dans quelles circonstances il aurait fallu que l'expérience se fît, pour qu'on eût droit de comparer son refroidissement à celui de la terre. Était-ce en hiver ou en été, dans un lieu fermé ou en plein air et par un très grand vent, dans un temps très sec ou fort humide, qu'il fallait la faire ? La différence de ces circonstances pouvait en mettre une très considérable dans le refroidissement du globe. J'ai prétendu, moi, qu'il fallait le mettre dans l'eau, ou

tout au moins l'exposer à la pluie, parce que la terre, au commencement, était environnée d'une très grande quantité d'eau qui devait continuellement tomber, se relever, retomber sur la surface ; en disant ces mots, j'arrose notre verre fondu, et sa liquéfaction a presque cessé dans le même instant. Adieu notre première époque ; la terre, à en juger par notre expérience, n'aurait pas été soleil pendant plus de huit jours, et les trente mille ans de la seconde époque se trouveraient réduits à vingt ou trente jours. Dites-nous, je vous prie, comment s'y est pris Mr de Buffon pour démontrer qu'un globe environné d'une atmosphère toute chargée d'eau a pu conserver si longtemps sa première chaleur. Je dois vous prévenir que nos provinciaux sont un peu étonnés de cette quantité immense d'eau qui se trouvait alors sur la terre. Mr de Buffon, me disent ils, fait partir notre globe du soleil. Cet astre est donc entouré d'une atmosphère très humide et très aquatique ; il semble que cela devrait produire une pluie continuelle sur la surface de ce globe, dont la chaleur ferait sans doute évaporer les eaux ; mais la pluie tomberait, retomberait encore, jusqu'à ce qu'enfin les feux du soleil se trouveraient éteints. Comment ont-ils pu se conserver si longtemps malgré cette pluie continuelle ? Je crois que nous ferions encore fort bien de faire venir notre océan, non pas du soleil, mais de la comète ; son atmosphère a pu se trouver très humide ; elle avait d'ailleurs ses mers et ses fleuves : rien ne nous empêche de dire qu'elle a fait présent à la terre de toutes ses eaux. Un de nos compatriotes me disait un jour qu'il ne pleut jamais sur la lune ni sur les planètes, et sa raison était que les pluies, les nuages, les neiges, les brouillards donneraient à leur éclat une variété que le télescope ne nous annonce point. Il devrait cependant y pleuvoir aussi bien que sur la terre, si notre océan était venu du soleil ; il est donc assez important de le faire venir de la comète. Je vous avoue que je suis toute glorieuse de cette découverte et de mes raisonnements sur la comète ; j'aurais envie d'en faire revenir la coiffure, mais je voudrais qu'il n'y eût que les femmes philosophes qui en prissent la mode. Le nombre en serait plus grand que l'on ne pense, et peut-être plus grand que celui des hommes ; car je m'aperçois qu'ils ont un peu plus de répugnance que nous à croire à la comète. Il faut leur pardonner. La vieille physique de Newton les captive, et Mr de Buffon ne trouve point chez nous de préjugés. Peut-être cependant en est-ce un de ma part de croire que l'eau éteignait le feu au commencement ! Peut-être un océan immense pèse-t-il encore sur le soleil, comme les eaux de l'atmosphère pesaient sur la terre pendant les deux premières époques, sans nuire à sa chaleur ; peut-être cette atmosphère aqueuse n'est-elle pas seulement capable d'éteindre les bluettes ou les rayons solaires, quoique ces rayons aient bien de la peine à traverser nos nuages. En ce cas je me rétracte ; je veux que nos eaux soient venues d'un astre tout de feu. Je ne retiens de la comète que la chevelure ; je sens que j'abrégeais un peu trop nos époques : avec deux mille toises d'eau dans l'atmosphère, j'éteignais la terre et le soleil même dans très peu de temps, je vous faisais toucher l'une et l'autre au doigt, sans être vivement blessé, dans moins d'un ou deux mois. C'était exiger un trop grand sacrifice de la part de Mr De Buffon. Je me rétracte donc encore ; et pour

vous prouver que je serais bien fâchée d'abréger les époques, au lieu de vingt mille ans que vous donnez à la troisième ; au lieu de ce petit nombre d'années que vous accordez aux poissons pour digérer toutes nos montagnes calcaires, je veux leur en donner cinquante mille, et je crains encore que ce ne soit trop peu. J'en donne au moins autant à la mer pour transporter à travers les fentes du globe et des rochers cette quantité immense d'arbres qui a formé le premier fond des volcans, quantité vraiment prodigieuse, car pendant huit ou dix mille ans que les volcans ont ravagé la terre, ils auront certainement consumé bien des arbres. Il a fallu aussi bien des années pour filtrer ces grands arbres sous les hautes montagnes, à travers des fentes presque entièrement bouchées par les matières que les eaux durent transporter et déposer dès le commencement du déluge. En un mot, je trouve que Mr de Buffon semble trop se prémunir contre Moïse et la sorbonne. Il fallait nous dire bonnement que les jours de la création sont des jours de cent mille ans. Nous les aurions comptés aussi facilement que cent mille écus, et le temps aurait été plus proportionné à l'ouvrage, surtout à celui des animaux testacées : mais j'allais encore faire le procès à nos maîtres, et je ne vous dois que des preuves de ma docilité, de la reconnaissance avec laquelle je suis, etc.

Baronne de.

Observations

D'un provincial sur la 8e lettre.

Malgré la docilité réelle ou apparente de madame la baronne, il serait difficile de rien ajouter à la manière dont elle réfute les premières époques. Très certainement les eaux de l'atmosphère ne pouvaient être repoussées par la chaleur du globe, s'évaporer et remonter sans cesse, que pour se condenser de nouveau à une certaine hauteur, y former des nuages très épais et retomber en pluie. Ces chutes continuelles d'une immense quantité d'eau éteindraient bientôt le soleil lui-même. Nous savons bien qu'il a une atmosphère très étendue ; mais jamais physicien ne s'était avisé de trouver dans cette atmosphère au moins autant d'eau qu'il en faudrait pour en couvrir son globe à la hauteur de deux ou trois mille toises. La seconde époque nous donne les montagnes vitres cibles ; la troisième, les montagnes calcaires, et façonne les unes et les autres jusqu'à une certaine hauteur. Je n'aime point à chicaner, j'accorde à Mr de Buffon que les Alpes, l'Apennin, le Caucase, etc., sont du même verre que le noyau de la terre, pourvu qu'il m'accorde que ce verre est du granit. Je lui accorde même que, dans son système, ces grandes montagnes devraient immédiatement tenir à la roche intérieure du globe, pourvu qu'il convienne que, dans le fait, leur base est toujours un quartz plus ou moins mêlé de feldspath, de mica et de petites basaltes éparses sans aucun ordre, selon les plus habiles observateurs (sur les mont Pallas), je me contenterai de demander

comment le verre de ces montagnes est devenu du granit. Mr de Buffon nous assure dans son premier volume que le granit, le grès, le roc vif doivent leur origine au sable et à l'argile, et dans les époques, qu'ils sont simplement des masses vitreuses ou des sables vitres cibles sous une forme concrète: les sables et l'argile ne paraissent chez lui qu'à la troisième époque, et après la chute des eaux ; comment les montagnes ont-elles pu exister dès la seconde ? Ou je me trompe ; ou il y a ici une contradiction palpable. Je vais plus loin ; je suppose que la roche intérieure des grandes montagnes ne soit pas de cette roche qu'on nomme granit, mais de verre primitif ; comment ce verre est-il devenu une roche quelconque ? Il était très compacte, il existait depuis trente mille ans quand les eaux ont paru ; elles n'ont donc pu que l'environner sans le pénétrer ? Au moins n'auront-elles jamais pu le délayer pour en faire du sable, de l'argile, et lui donner ensuite une forme concrète, cette opération aurait commencé par détruire les montagnes. Comment ont-elles donc conservé leur hauteur ? Comment sont-elles devenues si parfaitement semblables à la pierre, au roc vif, au granit, que tous les yeux s'y trompent ? Que Mr de Buffon nous montre une seule bouteille de verre entourée d'eau et devenue sable, argile, granit ou roc vif, sans se délayer, nous pourrons soupçonner que les montagnes de verre sont devenues aussi du sable, de l'argile, ensuite du roc vif ou du granit, sans avoir été délayées. Quant à ces montagnes calcaires, effet singulier de la digestion des huîtres, je dirai seulement que je ne suis pas même convaincu du changement de l'eau en pierre ; je croirais que sa substance reste toujours la même, de manière qu'il y a toujours sur la terre à peu près la même quantité d'eau et de vrai liquide. Lorsque la coquille d'une huître est bien desséchée, je penserais que toute l'eau qui a contribué à la former s'est évaporée, et qu'il n'y reste plus que les matières solides dont l'animal s'était nourri, comme dans le mortier bien desséché il ne reste plus que le sable et la chaux. Il faut certainement que, dans ce dernier cas, toute l'eau se soit évaporée ; car Mr de Buffon ne trouvera pas dans le mortier ces animaux testacées qui seuls ont le privilège de changer le liquide en solide. Je penserais que la coquille se forme de même que les os des animaux ; cependant je n'ôte pas à mes compatriotes la liberté de croire que les huîtres ont changé la plus grande partie de l'océan en montagnes calcaires, qu'elles continuent même à opérer cette métamorphose, comme on le verra dans une des lettres de madame la baronne. Bien des gens s'étaient imaginé que Mr de Buffon expliquait plus heureusement la correspondance des angles saillants et rentrants de nos montagnes par les courants des eaux ; mais cette correspondance est-elle bien assez générale pour en autoriser la théorie ? Mr Pallas nous prévient qu'elle souffre bien des exceptions, même dans les montagnes secondaires, Mr Giraud Soulavie, cet infatigable et savant observateur de monts et de vallées, nous assure que dans un pays entrecoupé de montagnes, dans un espace de quarante lieues, dans toute la vallée qu'arrose l'Ardèche, il n'a pu découvrir cette correspondance que dans six angles seulement ; aussi, malgré son grand attachement aux idées de Mr De Buffon, s'est-il absolument déclaré contre cette partie de son système. La carte de l'académie des

sciences a confirmé les observations de Mr Giraud Soulavie ; le système des angles rentrants et saillants ne s'y trouve nulle part ; l'explication de Mr De Buffon ressemble donc un peu à celle de la dent d'or qu'il fallait trouver avant d'en rechercher l'origine et les causes. Je ne m'en tiens pas à cette preuve : j'observe que dans le système de Mr De Buffon, les courants sont venus du midi jusqu'à l'entier établissement des eaux sur la terre, et j'en conclus que toutes les grandes montagnes devraient former des avancements, des angles saillants vers le midi, aussi bien que la pointe de l'Afrique et de tous les anciens continents. Cette conséquence est évidemment conforme au principe de Mr De Buffon ; mais elle n'est point confirmée par le fait ; elle démontre donc la fausseté du principe. J'examine encore l'effet naturel des courants entre deux montagnes opposées et de la même matière ; je demande ensuite : ou la roche de ces montagnes forme déjà des avancements, des pointes, des angles saillants, ou elle n'en forme pas. Dans le premier cas, je n'ai pas besoin des courants de la mer pour les former et les faire paraître ; les eaux qui coulent des montagnes pendant les pluies ordinaires suffiront pour entraîner la terre qui pouvait les couvrir. Dans le second cas, les torrents ne pouvaient pas être détournés par des avancements qui n'existaient pas pour aller battre avec plus de force la montagne opposée et pour y former un angle rentrant. Les fleuves qui coulent entre des rochers parallèles ne rongent pas plus d'un côté que de l'autre ; ils ne forment ni angles saillants, ni angles rentrants. Qu'est-ce donc que cette explication, qui avait paru si triomphante ? Elle est fausse dans son principe, en ce qu'elle suppose une généralité qui n'existe pas, elle ne rend pas même raison des faits qui existent. Mais, de bonne foi, comment nous persuader encore que les mêmes courants ont creusé les lits des fleuves et des rivières ? Je me place sur le Rhône ; à ma gauche une foule de rivières dans le Dauphiné coulent d'orient en occident ; à ma droite, et dans le Vivarais, j'en vois une foule d'autres couler d'occident en orient : au milieu est le Rhône, qui les absorbe toutes en coulant du nord au midi. De côté et d'autre les vallées et les rivières sont à des distances tout à fait inégales. J'aperçois dans le cours de tous les fleuves et des rivières qu'ils reçoivent la même opposition. Concevra-t-on jamais dans l'océan des courants si rapprochés, si multipliés, avec des directions si contraires ? La prétendue formation des montagnes secondaires par les eaux de la mer nous fournirait encore bien des observations à faire : nous remarquerions que l'effet naturel des eaux est plutôt de combler les profondeurs, et de tout réduire au même niveau, que d'élever les montagnes. Nous confirmerions cette remarque par des raisons physiques. Nous observerions que, si les courants produisent des inégalités dans le sein des eaux, plus la retraite des mers est lente, et plus les endroits qu'elles abandonnent se trouvent de niveau avec l'ancien rivage, comme on peut le voir dans les environs de la mer Noire, d'Aigues-Mortes et de plusieurs autres endroits : mais nous voulons au moins laisser croire que Mr de Buffon a prévu quelques-unes des difficultés que nous pourrions lui opposer ; et plutôt que de nous arrêter à réfuter les événements de la quatrième époque, nous dirons presque qu'il est bien possible qu'une forêt,

enfoncée à travers les fentes du Vésuve, s'y change en charbon, et fasse le premier aliment des volcans. C'est par une suite de cette déférence que nous applaudirons, comme théologiens, aux efforts que fait Mr de Buffon pour concilier Moïse et la comète, la genèse et les époques : nous sommes trop charmés de son respect envers nos saints livres pour soupçonner la dérision et le sarcasme dans l'hommage qu'il leur rend publiquement. Le seul reproche que pourrait lui faire la théologie serait d'avoir cherché dans les oeuvres de Dieu une proportion entre les jours et les ouvrages. Le dieu que nous croyons n'a besoin ni des jours, ni des temps. Mr de Buffon créa cinq cents comètes d'une seule explosion : notre Dieu créera dans un instant la mouche ou l'univers. Il dit, et la lumière est faite : qu'il dise, et vingt millions de mondes paraîtront. Comme physiciens, nous serons un peu plus sévères que la sorbonne. Nous ne permettrons pas à Mr de Buffon d'assurer qu'il a été forcé d'admettre les époques par une connaissance démonstrative des phénomènes de la nature. Nous lui reprocherons que, s'il donne quelquefois ses idées sur la formation de l'univers comme une pure hypothèse, trop souvent il prétend qu'on ne peut s'y refuser sans combattre les faits et la raison ; parce que les faits, la raison, les lois et les phénomènes de la nature ne permettent pas même de les admettre comme une hypothèse. Nous le défierons de tirer de la physique une objection tant soit peu solide contre les livres de Moïse : nous ferons plus encore, nous l'avertirons que la physique commence où Moïse finit ; que jamais cette science ne connut de lois pour la création et la formation de l'univers, mais seulement pour sa conservation dans l'état où il se trouve. Nous ne lui dirons pas : tout homme qui s'écrie : donnez-moi des soleils j'en ferai des comètes, des planètes, des terres et des lunes, ressemble un peu au charlatan criant sur le pont-neuf : donnez-moi l'héliotrope, et j'en ferai des choux, des roses, des navets ; mais nous lui dirons : tout physicien qui pense trouver dans sa science de quoi former l'astre le plus petit s'abuse lui-même, et s'expose à tromper ceux qu'il veut instruire. Newton ne s'amusa point à créer des mondes ; il connut les limites des sciences humaines : il se tut où Dieu seul peut parler.

LETTRE 10

Du chevalier à madame la baronne.

Madame,

Je sens parfaitement que c'est malgré vous que vous rencontrez de loin en loin quelques difficultés contre nos époques ; mais continuez de les sacrifier à votre respect pour la philosophie, je continuerai à vous révéler des vérités inconnues à nos compatriotes. Je suis très persuadé, par exemple, qu'ils ne vous parlèrent jamais de ces molécules vivantes qui animent tous les corps organisés. Est-il cependant en physique rien de plus charmant, de plus intéressant que ces petits êtres ! Toujours

vivants, toujours indestructibles et toujours actifs, ils sont un effet de la chaleur sur les matières aqueuses et ductiles: peut-être serait-il un peu difficile de vous dire en quoi consiste leur action lorsqu'ils sont isolés : mais au moins savons-nous ce qu'ils ont fait dans un temps qui n'est guère éloigné du nôtre que de quinze mille ans, c'est-à-dire au commencement de la cinquième époque.

Cinquième époque.

La terre était alors un peu plus tranquille ; une grande partie des volcans s'éteignaient ; la Sibérie, la Norvège, la Laponie étaient presque aussi refroidies que l'est aujourd'hui le centre de l'Afrique. Alors les molécules organiques, ennuyées sans doute de rester isolées, commencèrent à se réunir. D'abord elles formèrent une masse très lourde et assez informe ; mais elles lui donnèrent une tête, des pieds, des oreilles, un coeur, un estomac, des veines, des tendons des yeux, de longues défenses, une trompe ; l'éléphant se trouva tout formé. D'autres molécules, en plus petit nombre, concoururent aussi, et formèrent un petit corps très vif, très délié surtout, et très méchant. Au lieu d'une longue trompe, à peine lui donnèrent-elles une espèce de nez ; ce fut un sapajou. Ailleurs elles ne firent que deux pieds, et fort adroitement elles remplacèrent les deux autres par deux ailes. Le nouvel animal fut aigle ou roitelet. Enfin, quand les espèces se furent multipliées à un certain point, " il ne put s'en former de nouvelles, parce que les moules intérieurs des êtres actuellement existants absorbèrent les molécules organiques ; mais si tout à coup la plus grande partie de ces êtres était supprimée, on verrait paraître des espèces nouvelles, parce que ces molécules organiques se réuniraient pour composer d'autres corps organisés ". C'est donc aux animaux existants qu'il faut nous en prendre, si nous ne voyons pas chaque jour une espèce nouvelle de quadrupèdes, de reptiles ou de volatiles. Les anciens dévorèrent et nous dévorons avec eux une infinité de molécules organiques. Dans un seul ragoût nous en mangeons quelquefois plus qu'il n'en faudrait pour faire naître vingt espèces différentes. Nous les absorbons, nous les empêchons d'exister. Hélas ! Notre crime est nécessaire ; car il faut bien que l'homme naisse, grandisse, se développe ; " et toute production, toute génération, tout accroissement même, tout développement suppose le concours, la réunion d'une grande quantité de molécules organiques vivantes. Remercions l'éléphant et le rhinocéros d'avoir digéré, pendant bien des années, tant de molécules, sans absorber celles qui devaient former l'espèce humaine. Telles sont les découvertes vraiment physiques de Mr De Buffon sur l'origine des animaux. C'est à lui encore à nous apprendre quelle partie de la terre a dû recevoir ces premiers habitants du globe, fruit des molécules organiques. Je pourrais vous dire avec Mr de Buffon que les pôles, s'étant refroidis les premiers ; ont été naturellement peuplés les premiers ; mais vous observeriez que les pôles, étant plus près du centre, ont pu conserver leur chaleur plus longtemps que les autres parties de la surface. Je vous opposerais avec le même physicien la chaleur solaire

considérable sous l'équateur, et presque nulle sous les pôles ; mais je serai un jour obligé de vous présenter cette chaleur comme trente-deux fois plus petite que celle des régions les plus froides, et vous seriez surprise de nous voir attribuer aux rayons solaires l'effet le plus considérable dans un temps où la chaleur, comparée à celle de la terre, était bien plus petite. Je vous montrerais les ministres du froid tombant sur les provinces du nord ; mais vous auriez trop de peine à concevoir comment il pouvait neiger et geler sur des pôles lorsqu'ils étaient encore plus chauds que la Libye. Il vaut mieux s'en tenir aux preuves de fait ; elles sont sans réplique, et je prie nos compatriotes de les bien remarquer. De grosses dents, dont la face qui broie est en forme de trèfle ; d'autres dents encore, dont la face qui broie est composée de grosses pointes mousses, ont été trouvées en Canada. Auprès de ces dents, on trouve des mâchoires trop lourdes pour être portées par deux hommes, des fémurs entiers qui pèsent cent livres, des squelettes monstrueux enterrés debout, avec des défenses de cinq à six pieds de long, qui sont de la forme et de la substance des défenses d'éléphants. Faites bien attention à ces défenses, elles appartenaient à de vrais éléphants, quoique la mâchoire, les dents et tous les ossements des squelettes qui les environnaient aient appartenu, selon Mr de Buffon, à une autre espèce d'animal qui n'existe plus; mais si les éléphants n'ont laissé en Canada que leurs défenses, au moins ont-ils laissé en Sibérie et leurs défenses, et leurs fémurs, et leurs omoplates, et même des squelettes entiers, aussi bien que le rhinocéros ; d'où nous concluons que ces animaux habitaient autrefois le Canada et la Sibérie : or le rhinocéros et l'éléphant n'ont pu habiter la Sibérie et le Canada que dans ces premiers temps où les régions du nord se trouvèrent assez refroidies pour être habitées : les contrées septentrionales furent donc les premières peuplées de ces animaux formés par la réunion des molécules organiques. Tel est le précis, telle est la conséquence des raisonnements démonstratifs de Mr De Buffon. Je ne m'attache pas à vous en montrer toute la force, vous la sentirez assez de vous-même. Il restait à savoir comment ces premiers habitants du nord se sont transportés vers le midi, et pourquoi l'on n'en vit jamais de vivants en Sibérie ou dans le Canada. Suivons notre principe, et nous découvrirons la cause de leur émigration. Le septentrion n'a pu conserver le degré de chaleur favorable au rhinocéros, au singe, au lion, à l'éléphant, que pendant cinq mille ans, suivant ces calculs dont vous connaissez la solidité. Au bout de cinq mille ans, ce même degré de chaleur n'existait qu'en France, en Allemagne, en Italie, et dans toute notre zone tempérée. Le singe et l'éléphant furent donc obligés de voyager, et vinrent ensemble habiter les climats, aussi bien que le chameau, le rhinocéros, le dromadaire, et tous les animaux qui cherchent naturellement les pays chauds. À peine eurent-ils séjourné dans nos provinces encore cinq mille ans, que le froid les chassa vers la zone torride, qu'ils habitent aujourd'hui depuis le même nombre d'années, mais où leur espèce disparaîtra bientôt ; car je ne saurais trop vous dire où ils pourraient fuir désormais sans retrouver ce froid qui les a chassés de la Sibérie et de nos provinces. Oserai-je vous proposer, madame, d'établir une fouille dans quelqu'une de vos terres, pour

voir si l'on n'y découvrirait pas quelques mâchoires ou fémurs, au moins quelques dents d'éléphant, de rhinocéros, de singe et de lion ? Une pareille découverte confirmerait admirablement l'histoire de leur séjour en France pendant cinq mille ans, et les objections que l'on nous a faites ne tiendraient pas contre nos principes. Mais préparez-vous à une perte plus sensible que celle des lions, des éléphants et des tigres, qui ont abandonné nos provinces ; armez-vous d'un courage philosophique : il vous reste encore un sacrifice à faire. Vous aimez les oranges, les figues, les citrons, et tous les excellents fruits de la Provence ; je le dis malgré moi, nous les perdrons ces fruits délicieux : les oranges, les figues, les melons font le même voyage que les éléphants, et pour la même cause. " Dans le même temps où ces animaux habitaient nos terres septentrionales, les plantes et les arbres qui couvrent actuellement nos contrées méridionales existaient aussi dans les terres du nord. Ils se sont transplantés de proche en proche " : ils ont fui leur première patrie, ils fuiront un jour loin de nous. Déjà les orangers sont parvenus aux extrémités de la France ; il ne leur reste plus qu'un pas à faire pour nous quitter. Où les provençaux iront-ils les cueillir quand ils auront quitté les îles d'Hyères ? Ce dernier pas leur coûte un peu à faire, car depuis longtemps ils ont cessé d'embaumer les jardins de Stockholm, les vergers des lapons, ils diront aussi un éternel adieu à la Provence et au Portugal. Que le ciel éloigne ce triste avenir ! Ne vous pressez pas même d'en révéler l'idée à nos compatriotes, ils croiraient voir bientôt le bourgogne et le frontignan voyager comme les orangers. Ne troublons pas le plaisir qu'ils ont à sabler le champagne ; il pourrait d'ailleurs arriver que nous vissions les plantes revenir sur leurs pas : les cerises de Montmorency avaient disparu ; la Bourgogne avait vu fuir ses vignes : de retour des régions du midi, elles reparurent en France avec les romains ; peut-être le palmier, le cèdre, le café reviendront-ils aussi ; mais quant aux éléphants, tout nous dit que, depuis la fin de la cinquième époque, depuis environ cinq mille ans, ils ont disparu de nos campagnes sans espoir de retour.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Observations

D'un provincial sur la lettre précédente.

Jusqu'à ce que j'aie vu nos philosophes refuser le dîner d'un fermier général, de peur d'y dévorer un trop grand nombre de molécules organiques, je ne croirai pas à ces petits êtres toujours actifs, toujours vivants, toujours indestructibles. Je mangerai tranquillement du bouilli, du rôti, à moins qu'on ne me prouve que les molécules organiques du boeuf ou du mouton, dont je me nourris, suffiraient pour produire une espèce de nouveaux êtres qui combineraient des systèmes aussi bien que nos sages, et le prouveraient mieux. Le voyage des éléphants nous semblait d'abord offrir quelque chose de plus spécieux ; mais les recherches de Mr De

Buffon lui-même, et celles de Mr Pallas, ont fait disparaître les difficultés. Quelque ressemblance qu'il y ait entre les défenses découvertes dans le Canada et celles de l'éléphant, il est évident qu'elles appartenaient à l'animal dont les ossements, les fémurs, les omoplates, le squelette entier se trouvent toujours dans le même tombeau, et surtout à la mâchoire, où l'on découvre encore qu'elles étaient attachées : or ces ossements indiquent, selon Mr de Buffon, un animal dont l'espèce n'existe plus. Quel inconvénient trouverez-vous à croire que cet animal, dont vous prétendez que l'espèce est détruite, avait des défenses parfaitement ressemblantes à celles de l'éléphant, quoiqu'il en différât par toutes les autres parties de son corps ? Et comment pourrez-vous, au contraire, vous persuader que, si l'éléphant vécut en Canada, il n'a pu en rester que ses défenses toujours entourées du squelette d'un autre animal ? S'il m'était permis de dire mon sentiment, je dirais que tous ces ossements et cet ivoire du Canada me paraissent avoir appartenu à des morses ou vaches marines, animal très commun dans le nord, et que la ressemblance de ces défenses a fait nommer l'éléphant de mer. Il n'en est pas ainsi des découvertes faites en Sibérie : on y trouve au moins quelques squelettes d'éléphants dans les mêmes endroits où l'on voit une grande quantité d'ivoire, et peut-être suffirait-il au système du refroidissement de la terre que ces animaux eussent pu autrefois habiter la Sibérie ; mais nous n'avons qu'à lire la dissertation de Mr Pallas pour savoir combien peu toutes ces découvertes autorisent leur séjour dans les régions du nord. Voici comment s'explique cet auteur que Mr de Buffon cite plusieurs fois comme un des plus fameux naturalistes : " en Sibérie, où l'on a découvert le long de presque toutes les rivières ces restes d'animaux étrangers,… etc. " à l'évidence de ces preuves nous ajouterons celle que fournit la grandeur des ossements que l'on trouve en Sibérie. Ils ne peuvent avoir appartenus qu'à des éléphants et à des rhinocéros de la plus haute taille ; et, très certainement, si cette région avait jamais été la patrie de ces animaux, on y trouverait des dépouilles d'éléphants de toute grandeur et de tout âge ; au lieu que le déluge de Moïse rend très bien raison de cette égalité. Il n'y eut guère que les plus forts qui purent parvenir aux montagnes de la Tartarie, fort éloignées de leur séjour ordinaire : les eaux atteignirent ces hauteurs, et entraînèrent les animaux qui s'y étaient réfugiés, dans la Sibérie, suivant le cours naturel d'une inondation qui venait surtout du midi. La couche du limon sablonneux, les os de poisson, les productions marines qui entourent ces ossements d'éléphants, les fleuves près desquels on les trouve, et vers lesquels les eaux s'écoulaient, forment une démonstration sans réplique qu'ils avaient été entraînés par un déluge. La peau du rhinocéros, trouvée sans pourriture démontre que dès lors ces régions étaient aussi froides qu'elles le sont aujourd'hui. Quelques-uns de ces animaux purent être entraînés vers d'autres climats ; aussi s'en trouve-t-il ailleurs, quoiqu'en très petite quantité. Remarquons cependant que la curiosité en a fait conduire un certain nombre en Europe ; qu'Annibal, Pyrrhus et les romains en emmenèrent en Italie une bien plus grande quantité, et nous n'aurons pas même besoin de recourir au déluge pour rendre raison de ceux que l'on pourrait trouver

sur les Alpes, l'Apennin et les Pyrénées. Enfin, si l'éléphant et les autres animaux qui ne souffrent pas le froid de notre zone la peuplèrent jadis, pourquoi leurs ossements ne seraient-ils pas en aussi grande quantité dans nos campagnes que dans la Sibérie ? Et pourquoi dans la Sibérie même ne trouverait-on pas aussi des fémurs, des mâchoires, des squelettes de chameaux, de lions, de dromadaires et de tant d'autres animaux qui, aimant la chaleur comme l'éléphant, durent y vivre aussi pendant cinq mille ans ? … pour réfuter de même le voyage des arbres et des plantes, il suffit d'observer que la mer en transporte encore tous les jours bien loin des régions qui les ont vus naître ; que Mr de Buffon attribue lui-même à une inondation générale ces plantes étrangères si abondantes à Saint Chaumont, et qu'on ne voit point dans le reste du Lyonnais de la France. Il serait en effet bien difficile que leur empreinte ne se fût conservée que dans cet endroit, si elles avaient jamais été une production naturelle de nos climats. Mr de Jussieu a d'ailleurs observé que les plantes étrangères, dont l'impression s'est conservée dans nos ardoises, sont généralement couchées de manière à faire croire qu'elles ont été transportées par une inondation du sud. Cette direction générale et celle des animaux du midi, entassés en Sibérie, nous prouvent évidemment que les plantes ont été transportées du midi au nord par le déluge, et que leur voyage du nord au midi, causé par le froid, n'est pas mieux trouvé que celui des éléphants.

LETTRE 11

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame,

Qu'était-ce que les premiers hommes qui parurent sur la terre ? Quelle fut leur patrie ? En quel temps parurent-ils sur le globe ? Telles sont les questions importantes que nous offre encore à résoudre la cinquième époque, et auxquelles Mr de Buffon va nous faire répondre. Un homme de six pieds est bien grand aujourd'hui ; un homme de huit pieds est un vrai géant. Il n'en était pas ainsi dans les commencements. Nos plus beaux grenadiers ne sont que des nains en comparaison de nos premiers pères. Dans ces temps où la terre commençait à se refroidir, la nature était encore dans sa première vigueur. On voyait alors des géants de toutes les espèces, des géants de douze, de quatorze, de quinze pieds de hauteur. Les nains et les pygmées sont arrivés depuis. Vous avez sans doute entendu parler de ce peuple relégué aujourd'hui à l'extrémité de l'Amérique méridionale, " de ces hommes plus grands, plus carrés, plus épais et plus forts que ne le sont tous les autres hommes de la terre. " vous avez entendu parler des patagons. " C'est dans ce peuple seul qu'existent encore de nos jours les géants de l'espèce humaine; leur race s'est conservée dans ce continent désert, tandis qu'elle a été détruite par le nombre des autres hommes dans les contrées peuplées. " les nains et les pygmées,

venus après eux, leur faisaient la guerre et les réduisaient en captivité. Nos géants allèrent chercher en Amérique la liberté, la tranquillité, ou d'autres avantages que peut-être ils n'avaient pas chez eux. Leur race gigantesque s'est enfin propagée sans obstacle, et peut-être avec la taille de nos ancêtres ont-ils conservé leurs hautes sciences, leurs vastes connaissances ; car le premier peuple eut non seulement tout l'avantage de la taille, mais encore la gloire d'être un peuple très éclairé, un peuple d'astronomes, de profonds physiciens, de philosophes, un peuple enfin digne de tous nos respects, comme créateur des sciences, des arts, et de toutes les institutions utiles. J'ai besoin d'une preuve très forte pour vous démontrer cette vérité historique. Écoutez, je vous prie, celle que nous fournit Mr de Buffon ; elle est d'un genre neuf, et très convaincante. Selon le témoignage de Josèphe, les patriarches connaissaient la période luni-solaire de six cents ans, que Josèphe ne connaissait pas lui-même, et ils s'en servaient avant le déluge. Nos modernes astronomes ont découvert l'origine de cette période, en nous démontrant que sept mille quatre cent vingt et une lunaisons font exactement six cents années solaires. Voilà le fait : voici comment nous raisonnons… la découverte seule de cette période suppose la connaissance des mouvements précis de la terre et de la lune. Ceux qui l'ont imaginée les premiers savaient parfaitement le système de Copernic ; ils savaient autant d'astronomie qu'en savait de nos jours Dominique Cassini. Ils en savaient peut-être un peu plus que Mr de Buffon ; peut-être leurs écoliers même n'auraient-ils jamais dit que les planètes les plus distantes du soleil circulent autour de cet astre avec plus de vitesse que les planètes les plus voisines. Peut-être savaient-ils que Jupiter circule autour du soleil avec une vitesse qui n'est pas la moitié de celle de la terre, et que celle de toutes les planètes doit être en raison inverse de la racine de sa distance, pour que l'attraction, telle qu'elle existe, puisse la retenir dans son ellipse. C'étaient donc de très grands astronomes que les hommes de ce premier peuple. ” La découverte de leur période suppose de plus une grande perfection dans les instruments nécessaires aux observations ; elle suppose au moins une étude de trois mille ans. ” Le peuple astronome avait donc inventé et perfectionné le télescope : or, nos patriarches, avant le déluge, ne connaissaient ni le système de Copernic, ni le télescope ; ils ne savaient pas plus d'astronomie que Dominique Cassini ou Mr de Buffon ; ils n'avaient pas même étudié l'astronomie plus de trois mille ans. Il faut donc remonter aux premiers hommes pour trouver ce peuple qui avait découvert la fameuse période ; et de là je conclus que ce premier peuple était non seulement un peuple de géants, mais un peuple digne de tous nos respects, comme ayant créé et perfectionné les sciences et les arts. Où vécurent ces hommes si dignes de nos hommages ? Quelle fut la patrie de ce peuple primitif ? Interrogeons encore Mr de Buffon, et nous apprendrons que ce fut sans doute ” dans un climat heureux, sous un ciel pur… etc. ” prenez une carte géographique, et vous verrez, madame, que cette région plus heureuse, plus solide, plus favorisée que les autres, est précisément la Calmaquie, et vous apprendrez avec étonnement que les calmouks sont les premiers hommes du monde. Oui, vous en conviendrez,

le premier géant, le premier astronome, le premier philosophe fut un calmouk. Les temps sont bien changés ; le calmouk est devenu trapu, et fort superstitieux. N'en soyons pas surpris, les calmouks de nos jours sont les nains et les pygmées qui ont chassé les calmouks géants et astronomes, les calmouks patagons. Pourquoi n'avons-nous pas cherché à confirmer cet article si important dans l'histoire des hommes, et récemment révélé à notre siècle par Mr de Buffon ? Il n'y avait rien de plus facile que de donner à cette découverte le dernier degré d'évidence. La czarine, zélée pour les progrès des sciences, avait appelé jusqu'à Pétersbourg Mr Diderot. Que ne l'envoya-t-elle jusqu'en Sibérie ou en Calmaquie ! Quelles découvertes intéressantes n'aurait pas faites un sage assez convaincu du système du verre pour nous avoir dit très positivement que le noyau du globe est une masse de verre, que sa surface n'est couverte que de détriments de verre ! Représentons-nous ce célèbre scrutateur de la nature dans les champs sibériens, au milieu des martres et des russes captifs. Ici, s'écrierait-il dans un enthousiasme vraiment philosophique, ici ont vécu les premiers correspondants de l'académie calmouque. Ces ruines ne sont point les vestiges d'une chaumière ; ce sont les fondements de cette tour du haut de laquelle les doctes sibériens observèrent la lune pendant trois mille ans, pour savoir combien de jours a le mois, et combien l'année a de lunaisons… cette monnaie ne porte point l'empreinte des Alexioviz. Sa légende dénote évidemment les jetons que les quarante de l'académie calmouque envoyaient à leurs correspondants… ce sillon n'est point l'effet du hasard ou de la charrue. La méridienne tracée par les Cassini de Calmaquie traversa ces campagnes ! … ce tuyau à demi rongé par la rouille ne fut-il pas jadis le télescope du Contaisch ou du Kutuktu ? Oui, j'y découvre encore toutes les dimensions du tube optique… au milieu de ces rocs entassés les uns sur les autres, quelle masse pareille à un colosse a bravé les ravages du temps ! Reçois mes hommages, ô divin calmouk ! Tu fus le premier sage qui porta la lumière dans la Sibérie. " La nature t'avait donné une imagination forte, une grande éloquence, l'art de présenter les idées sous des images frappantes et sublimes. L'édifice que tu avais construit a pu tomber ; mais ta statue est restée debout au milieu des ruines. La pierre qui s'est détachée de la montagne ne l'a point brisée, parce que tes pieds ne sont pas d'argile. " Concevez-vous, madame, combien le séjour d'un pareil philosophe dans ces régions du nord répandrait de la lumière sur l'histoire des premiers hommes ? Partout depuis Tobolsk jusque sur les hauteurs de la Calmaquie, il fouillerait les champs et les tombeaux, il déchiffrerait les épitaphes, il nous apprendrait quels furent les ancêtres du géant Ferragus qui fut tué par Roland, neveu de Charlemagne. Le fémur ou l'omoplate du premier contaisch ne laisserait plus douter que le roi teutobochus, un de ses descendants, n'ait eu environ trente-deux pieds de hauteur. Nous saurions en quel temps fut déterminée la période luni-solaire, en quel temps les pygmées vainquirent et chassèrent les géants d'un pôle à l'autre. Nous apprendrions surtout en quelle année parut le premier homme, article d'autant plus essentiel, que Mr de Buffon semble le laisser indécis, ou plutôt ne l'avoir décidé que de trois ou quatre manières

différentes. D'abord il consent qu'on ne donne guère à notre Adam que six ou huit mille ans d'ancienneté ; mais l'Adam calmouk, le père de ces rois puissants qui régnaient dans l'Atlantide submergée il y a dix mille ans, doit remonter au moins deux mille ans plus haut. Ces fameux astronomes, qui avaient découvert la période, et par conséquent observé la lune trois mille ans avant Mathusalem, nous montrent des générations bien plus reculées ; les volcans nombreux qui faisaient trembler la terre sous les pas chancelants des premiers hommes les feraient presque regarder comme plus anciens que les éléphants. Mais nous aimons à prendre un juste milieu ; nous ne donnerons à l'Adam calmouk, tartare ou sibérien, que treize ou quatorze mille ans d'ancienneté, à dater de ce jour en arrière.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Observations

D'un provincial sur la lettre précédente.

J'aime assez la manière dont Mr le chevalier voudrait constater la taille énorme des premiers hommes. Il semble au moins que si la Calmaquie, la Sibérie et la Tartarie ont été les premières régions habitées, on devrait, selon Mr de Buffon, y trouver quelques vestiges de leurs académies de géants ; mais je crains bien que les monuments des pygmées n'aient fait disparaître ceux des géants. Ce n'est pas que je doute s'il y a eu des géants ; il en paraît encore de temps à autre… je doute seulement que les patagons soient de vrais géants, qu'ils aient été chassés par les pygmées, et qu'il n'y ait eu de ces pygmées, c'est-à-dire des hommes de cinq pieds, six, huit et dix pouces, que longtemps après qu'il y eut des géants. Je doute pour le moins autant de l'existence de ces savants astronomes qui, sur les hauteurs de la Tartarie, avaient perfectionné les instruments astronomiques. Pour autoriser ses raisonnements, Mr de Buffon devait au moins nous indiquer dans ces régions du nord quelques-uns de ces monuments que le temps dégrade, mais qu'il n'anéantit pas, et qui indiquent une contrée où les sciences et les arts ont fleuri pendant bien des siècles. Celles où l'on nous transporte n'offrent que les débris très peu magnifiques de quelques villes ou villages abandonnés par les tartares ; et rien n'est plus gratuit que ce qu'on nous dit sur les trois mille ans d'étude que suppose la découverte de la période luni-solaire. La vie pastorale des patriarches les obligeait à observer les astres. Leurs mois, comme ceux de presque tous les anciens peuples, étaient réglés sur le cours de la lune. Il ne faut pas l'avoir observée bien longtemps pour savoir qu'il se passe vingt-neuf jours et demi d'une nouvelle lune à l'autre. C'est une observation facile, nous dit Mr de Lalande, et les premiers pasteurs ne manquèrent pas de la faire. Le premier qui eut l'idée de combiner les mois lunaires avec l'année solaire n'eut certainement pas besoin de télescope, ni d'observer la lune pendant plus de dix ans, pour trouver à peu près combien il faut de lunaisons

pour faire six cents ans. Il s'aperçut peut-être qu'il ajoutait ou retranchait deux ou trois ans ; il s'en tint au nombre rond, et rencontra juste. Mais pour assurer que cet homme était aussi bon astronome que Dominique Cassini, il faudrait savoir s'il aurait démontré mathématiquement l'exactitude de ses calculs, ce que Mr de Buffon n'assurera pas, ou du moins ne nous prouvera point. Je croirais cependant qu'à force d'observations répétées, les chaldéens et les patriarches avaient pu s'assurer que, s'il y avait une erreur dans leur calcul, elle était tout au plus d'un ou deux jours, erreur très légère pour eux dans une période de six cents ans. Les druides gaulois avaient déterminé, sans télescope, leur cycle de trente ans, et l'instant précis du lever héliaque de la canicule. On peut donc acquérir des connaissances assez exactes sur le cours des astres sans le secours de nos instruments astronomiques, surtout quand on les observe avec autant d'intérêt et de constance que les patriarches, les chaldéens, les égyptiens, les arabes et les indiens, chez qui l'on trouve en effet des observations bien autrement importantes que cette période de six cents ans. Je ne sais trop par quelle prédilection Mr le chevalier a choisi les calmouks dans ce vaste pays, désigné par Mr de Buffon comme la patrie du premier homme. Il pouvait, au même titre, instituer sa première académie chez les mugales et les mongols ou tartares puants : les uns et les autres habitent les montagnes de la Tartarie. Mais je dirais bien pourquoi nos prétendus sages sont charmés de voir que Mr de Buffon trouve son paradis terrestre dans ces froides régions du nord, au lieu de le placer avec Moïse, dans ces lieux arrosés par l'Euphrate et le Tigre, et que baignaient de plus autrefois le Phison et le Géhon, comme le dit l'historien sacré, et comme on le reconnaît par le témoignage des plus anciens géographes, Hérodote et Xénophon. Je dirais bien encore pourquoi ces messieurs aiment tant à voir la terre peuplée depuis quinze ou vingt mille ans ; mais tant qu'ils n'auront pas constaté leurs annales par un seul événement qui remonte au moins à huit ou neuf mille ans, nous nous en tiendrons à la genèse.

LETTRE 12

Du chevalier à madame la baronne.

Madame,

Sixième époque.

Dans ces premiers temps où les astronomes calmouks observaient la lune avec d'excellents télescopes, la terre et l'océan n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui ; les continents n'étaient pas divisés ; il n'existait pas une seule île ; ces arbres, que les eaux déposaient dans le sein de la terre pour les transformer en mines de charbon, n'avaient pas encore produit leur effet le plus merveilleux. Ce fut à la date d'environ dix mille ans, à compter de ce jour en arrière, ce fut à la sixième époque

qu'ils changèrent la face de la terre. Un volcan terrible, mille fois plus terrible lui seul que tous ceux dont la terre avait été la proie pendant dix mille ans ; ce même volcan, dont le tremblement de Lisbonne nous indique encore les derniers effets, ouvrit une caverne de quinze à dix-huit cents lieues de long, sans compter la largeur et la profondeur, engloutit le royaume des atlantes, qui s'étendait depuis l'Espagne jusqu'au Canada, divisa l'Amérique de l'Europe, entre ouvrit le détroit de Gibraltar, " et, par une suite nécessaire de la grande division, sépara l'Angleterre de la France, l'Irlande de l'Angleterre, la Sicile de l'Italie, la Sardaigne de la Corse, toutes les deux du continent d'Afrique ; les Antilles, Saint-Domingue et Cuba de l'Amérique ". Par cette même cause, ou du moins par un effet semblable, et dans le même temps, la Norvège, l'écosse et le Groenland se virent divisés, comme les volcans de l'Irlande paraissent l'indiquer. Rien n'est plus étonnant que cette origine de toutes les îles qui existent entre l'Europe et l'Amérique ; mais comment en douter depuis le tremblement de terre de Lisbonne, et surtout quand on voit les volcans de l'Islande ? On pourrait tout au plus nous objecter que l'Atlantide n'était déjà qu'une île avant l'éruption du grand volcan ; mais Platon et Diodore, qui nous en ont donné cette idée, ne faisaient pas réflexion " qu'elle était fort peuplée, et gouvernée par des rois puissants qui commandaient à plusieurs milliers de combattants, ce qui déjà indique assez positivement le voisinage de l'Amérique. " ils ne savaient pas que les éléphants avaient trouvé dans l'Atlantide la route la plus naturelle pour aller d'Espagne en Canada, lorsque le froid les eut chassés de la Sibérie ; ils ne connaissaient pas les bancs de sable et les îles dont cette route est encore semée, et que nos géographes négligent d'indiquer, en laissant des espaces immenses entre l'Espagne et le Canada, sans îles et sans bancs de sable. Mr de Buffon a senti le poids de toutes ces raisons ; il a vu les volcans qui existent encore ; il a calculé leurs forces, leurs effets, les suites nécessaires de leurs anciennes explosions ; et, sans remonter au-delà de dix mille ans, il les a vus ouvrir des cavernes assez vastes pour affaisser des régions bien des fois plus grandes que l'Europe entière. Tandis que le feu agissait à l'occident avec tant de violence, nos compatriotes voudront savoir ce que faisaient les eaux à l'orient, et si elles formaient encore des îles. Oui, madame, pendant notre sixième époque, les eaux produisaient, de leur côté, le même effet que le feu. Par un mouvement continuel, dont tous les physiciens ignorent la cause, et dont plusieurs nieraient l'existence, sans l'autorité de Mr De Buffon, par un mouvement continuel d'orient en occident, la mer gagnait sans cesse du terrain, et ne laissait partout que des îles. Oh ! Que ce mouvement devait produire un jour d'étranges révolutions ! Déjà il avait fait envahir à l'océan plus de cinq cents lieues de terrain sur les côtes orientales ; déjà il avait détaché du continent les îles Mariannes, celles du Japon, des Philippines, de Ceylan, et une foule d'autres. En gagnant toujours du terrain sur les côtes orientales, l'océan devait engloutir successivement la Chine et la Tartarie, la Perse et le Mogol, la Turquie, la Russie, la Pologne et l'Allemagne. Strasbourg et Besançon devenaient nos ports de mer ; mais autant l'océan gagnait de terrain sur les côtes

orientales, autant en perdait-il sur les côtes occidentales ; Brest et Rochefort allaient se trouver à cinq cents lieues de la mer, l'Angleterre cessait d'être une île, et l'Amérique s'éloignait autant de nous que nous devions nous approcher d'elle. En suivant ces principes, il n'y avait pas bien longtemps que Paris et Lyon étaient des ports de mer ; nous avions acquis par alluvion la Normandie, la Bretagne et la Guyenne ; nous étions le peuple le plus nouveau ; nous allions devenir le plus ancien, par la submersion de tous les autres ; mais Mr de Buffon a jugé à propos de rassurer la Chine, la Tartarie et toutes les autres contrées de l'Asie contre les prédictions de ses premiers ouvrages. Pékin, Vienne et Moscou n'auront plus à redouter le mouvement des eaux d'orient en occident. Il subsistera toujours avec la même force ; mais c'est dans notre sixième époque qu'il a produit tous ses effets. Depuis cinq ou six mille ans, la mer s'est arrêtée aux portes de la Chine. Les eaux ont cessé d'envahir de grands terrains, et dans la suite, la terre a plus gagné qu'elle n'a perdu ; elle a même acquis une étendue de plus de cent vingt lieues sur les côtes de la Guyane, c'est-à-dire dans une de ces parties du globe où le mouvement d'orient en occident devait le plus contribuer à détruire l'ancien terrain. À l'occasion de toutes ces îles que nous avons formées, vous me demanderez où se tenaient les eaux de la mer avant que l'Atlantide et toutes ces régions bien plus grandes que l'Europe ne fussent englouties. L'océan étant plus resserré avant cette époque, les eaux plus élevées devaient couvrir l'Espagne, la France et bien d'autres contrées. Comment l'Atlantide et l'Espagne étaient-elles donc habitées ? Mr T, à qui je faisais cette observation, m'a tranquillisé d'un seul mot. L'océan, m'a-t-il dit, était alors beaucoup moins large, puisque la terre avait beaucoup plus de surface, mais il était aussi beaucoup plus profond. Les eaux étaient peut-être dans ces cavernes d'où le volcan ne sortit que pour y faire entrer l'Atlantide et les autres pays submergés. Elles étaient dessous, et n'ont fait que prendre le dessus. Ainsi il n'est pas étonnant qu'elle n'occupassent pas plus d'étendue, et que l'Espagne, l'Atlantide, le Canada pussent être habités il y a dix mille ans, c'est-à-dire avant la formation des îles. La réponse m'a paru démonstrative, et j'espère que mes compatriotes en seront satisfaits. Il me reste encore à vous prévenir que nous ne saurions donner à cette époque ni moins ni plus de dix mille ans d'ancienneté. Si vous admettez moins de temps depuis la division de l'Espagne et du Canada, depuis la submersion de tant de royaumes, on fera réflexion que, selon nous, la terre était très peuplée dès ce temps, que les sciences étaient très cultivées. On nous demandera comment le souvenir de ces grands événements s'est perdu dans l'histoire : nous répondrons à tout, en disant qu'il y a dix mille ans que ces choses sont arrivées, et que l'histoire ne remonte pas si loin que la philosophie. Si vous admettez beaucoup plus de temps, nous serons en peine de faire passer en Amérique les éléphants et les patagons ; la division des continents ne donnera plus à notre époque le même intérêt ; tenons-nous en donc précisément à ce nombre d'années, et défions l'histoire de nous contredire. J'ai l'honneur d'être, etc.

Observations

D'un provincial sur la lettre précédente.

L'Atlantide était gouvernée par des rois puissants, qui commandaient à plusieurs milliers de combattants ; cela nous indique assez positivement le voisinage de cette terre et de l'Amérique ! … il y a des bancs de sable et quelques îles entre l'Espagne et le Canada ; cela nous indique que l'Atlantide était unie à l'une et à l'autre, qu'elle offrait même aux éléphants chassés par le froid du nord au midi la route la plus naturelle pour passer d'Espagne en Canada, si l'on veut qu'ils y soient arrivés d'Europe … Lisbonne a essuyé de nos jours un tremblement de terre ; ce tremblement nous indique les derniers effets d'un volcan qui submergea l'Atlantide il y a dix mille ans … l'Islande a ses volcans, cela nous indique la cause de la séparation du Groenland de l'écosse et de la Norvège ; et tout cela nous montre les causes, le temps, la véritable époque de la formation des îles occidentales, de la séparation de l'Europe et de l'Amérique… dussé-je, en acquérant l'art de raisonner sur de semblables indices ; dussé-je, en me prêtant à cette logique, acquérir le style, la noblesse, l'élégance, les charmes, le génie de Mr De Buffon, je n'en voudrais pas. Tout l'art d'un auteur ne suppléera jamais à la solidité des preuves ; et toutes celles que l'on nous donne ici sur les faits les plus essentiels sont en elles-mêmes si légères, si dépourvues de connexion avec les conséquences, que nous croirions inutile de les réfuter. Remarquons seulement que les contradictions perpétuelles de nos philosophes sur les atlantes devraient bien les dégoûter de raisonner sur ces peuples et leur patrie. Platon et Diodore nous parlent de l'Atlantide comme d'une île submergée, sans indiquer clairement ni le lieu où elle fut, ni le temps auquel elle cessa d'être. Mr de Buffon en fait un empire qui s'étendait depuis l'Espagne jusqu'au Canada ; Mr de Bailly va la chercher vers le pôle arctique, un autre a prétendu la trouver dans la Méditerranée ; un quatrième la voit sur l'océan, aux côtes d'Afrique. Ne vaudrait-il pas mieux avouer qu'on n'a rien d'assez positif sur les atlantes pour autoriser tous les raisonnements que l'on fait sur eux ? Au moins, lorsqu'on cite le texte même de Platon, ainsi que l'a fait Mr de Buffon, au moins faudrait-il ne pas contredire si évidemment cette autorité. Ce texte nous apprend que l'Atlantide ne fut engloutie qu'après la guerre de ses héros contre les athéniens. Mr de Buffon, après avoir cité ces paroles, voudrait-il donner à Athènes et à Cécrops dix ou onze mille ans d'ancienneté ? Nous ne croyons pas qu'il ait envie de faire à l'histoire un pareil outrage. Passons à l'origine des îles orientales. Quand nous admettrions ce mouvement des mers d'orient en occident, nous demanderions toujours par quel miracle un mouvement que l'on reconnaît être insensible aurait agi avec tant de force contre l'Asie, en épargnant l'Afrique, exposée comme elle l'est sous la zone torride, où l'on prétend que sa force est la plus grande ; nous demanderions d'où vient cette quantité prodigieuse d'îles détachées de l'Asie, tandis qu'on en trouve si peu à l'orient de l'Afrique. Mais examinons les causes que

Mr de Buffon assigne à ce mouvement. ” Du mouvement alternatif du flux et reflux, il résulte, nous dit-il, un mouvement continuel de l’orient vers l’occident, parce que l’astre (la lune) qui produit l’intumescence des eaux va lui-même d’orient en occident, et qu’agissant successivement dans cette direction, les eaux suivent le mouvement de l’astre dans la même direction. ” Mr de Buffon parle sans doute ici du mouvement diurne et apparent de la lune, puisque deux jours d’observations suffisent au peuple même pour s’apercevoir que son mouvement réel est d’occident en orient. Ne pourrions-nous pas dire, avec plus de raison, que l’astre qui produit le mouvement des eaux ayant une direction réelle d’occident en orient, les eaux devraient avoir cette même direction ? La vérité est que la lune ne peut ni retarder ni accélérer le mouvement général commun à la terre et à l’océan. Que l’on considère avec tant soit peu d’attention l’action de la lune sur les eaux de l’océan ; dans le même instant que son attraction contrarie d’un côté le mouvement général, elle concourt de l’autre à l’augmenter, puisqu’elle attire également à droite et à gauche. La partie des eaux qui était attirée et poussée vers l’occident se trouve donc, douze heures après, attirée vers l’orient. Ces deux actions se succèdent journellement, à cause de la révolution diurne ; elles se détruisent donc mutuellement, et ne produisent qu’un flux et reflux continuel, qui ne peut retarder ni accélérer le mouvement général commun à la terre et à l’océan, parce que les sommes de la retardation et de l’accélération étant égales, se détruisent et restent sans effet comme toutes les forces opposées. Mr de Buffon croit trouver une autre cause de ce mouvement des mers dans les vents d’orient. Comment n’a-t-il pas vu que, pour donner aux eaux un mouvement constant et général, il fallait nous citer une cause constante et générale ? Or nous n’avons qu’à lire ce qu’il dit lui-même de ces vents, pour voir combien peu leur action est générale ou constante. Il réduit d’abord cette généralité du vent d’est aux approches de l’équateur, quoique ce mouvement ait produit, selon lui, des effets très violents en deçà des tropiques. Dans la zone même la plus sujette à ce vent, on trouve des espaces de cinq cents lieues où le sud et le sud-ouest sont continuels ; d’ailleurs, c’est le nord-est qui vous accompagne depuis le vingt-huitième degré latitude nord jusqu’au dixième. En allant de Goa au cap de Bonne-Espérance, on ne trouve le vent d’est que douze degrés au-delà de l’équateur. Il ne se fait point sentir en deçà. Dans l’océan indien, entre l’Afrique et l’Inde, il règne pendant six mois ; le reste de l’année est pour l’ouest, les autres vents et les tempêtes. À Saint-Domingue, l’ouest souffle régulièrement pendant la nuit, et l’est ne reprend son empire qu’à dix heures du matin pour le perdre à six heures du soir. Je pourrais citer une foule d’autres variations ; mais en voilà assez pour démontrer que, même entre les tropiques, les vents d’est sont trop peu étendus, trop contrariés par les autres vents pour donner à l’océan une direction constante et générale d’orient en occident, direction à laquelle s’opposent tant d’autres vents dans toutes les autres parties de l’océan. Vainement d’ailleurs chercherions-nous des causes générales où les effets ne le sont pas ; l’océan et les mers méditerranées s’étendent, se resserrent, tantôt à l’orient, tantôt à

l'occident. Les causes particulières sont sans nombre, comme les effets ; mais les bornes générales sont prescrites, l'océan ne les passera pas.

LETTRE 13

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame,

Septième époque.

L'homme invente les arts et les perfectionne ; il cultive la terre, la rend plus féconde, plus agréable ; il resserre les fleuves, abat les forêts et retarde l'empire des frimas ; il seconde enfin de toute sa puissance celle de la nature, et ses nobles travaux nous présenteraient dans l'histoire des révolutions du globe une septième époque à développer ; mais une réflexion triste et désespérante m'absorbe aujourd'hui tout entier, je ne saurais vous entretenir que de mes frayeurs. Si Mr de Buffon a aussi bien percé dans l'avenir qu'il a su remonter à l'origine des temps ; s'il prévoit aussi bien les effets qu'il manifeste les causes, quel funeste sort menace la terre et ses habitants ! Encore quelques siècles, encore quatre-vingt-douze mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit ans à compter de ce jour, et la nature mourra. Eh ! De quelle mort désagréable ! D'une mort si triste, si désespérante, que la pensée seule en transirait de froid un provençal au milieu de juillet. Encore quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit ans, et l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, la zone tempéré, la zone torride ne sont qu'une immense glacière ; toute la nature est morte de froid. Ô terre ! Était-ce donc la peine de sortir d'un astre brûlant, de brûler toi-même d'un feu dévorant pendant deux mille neuf cent trente-six ans, pour finir par être un cadavre plus froid que la glace ? Mais avais-je donc oublié que je suis le disciple du grand T… ? Contemplons la nature, et de quelque mort qu'elle soit menacée, ne refusons pas notre hommage au célèbre philosophe qui a su nous en prévenir. Secouons encore ces vieux préjugés, effet d'un climat où les hivers sont courts et les étés fort chauds, préjugés qui seuls nous font redouter les approches d'un hiver sans fin. Contemplons, avec Mr de Buffon, ces régions boréales dont la chaleur douce et tempérée animait jadis les premiers êtres. La vie nous était venue des pôles ; la mort a pris la même route. Des climats de l'ourse et du pôle antarctique, elle pousse sans cesse vers l'équateur des montagnes de glace qui couvriront un jour toute la terre. Déjà elles s'avancent jusqu'à la hauteur du Spitzberg et de la nouvelle Zemble. Elles ont encore, il est vrai, une assez longue route à faire pour arriver aux plaines du Languedoc ; mais nous avons un ennemi plus voisin. Les glacières de la Suisse s'étendent en long et en large. Qu'importe que les vents du midi fondent quelquefois en quinze jours les couches accumulées de quinze hivers ? Qu'importent ces rayons brûlants dont le soleil se prépare à les

darder lorsqu'elles seront aux portes de Marseille ou de Montpellier ? Ne voyez-vous pas qu'elles couvrent déjà les sommets du mont Gothard, du Grimsel et de toutes les montagnes de la Suisse ? La postérité ne tardera pas à s'apercevoir que toutes ces glacières iront toujours en augmentant, jusqu'à ce que les mois de juillet et d'août soient plus froids à Rome que décembre et janvier ne le sont en Sibérie. Parce que nous voyons la neige, la glace et les frimas disparaître dès que le soleil s'élève sur nos têtes, parce que nous suons à grosses gouttes lorsqu'il arrose nos champs de ses rayons, nous lui attribuons la plus grande partie de cette chaleur qui nous vivifie, accoutumés à doubler et à tripler nos vêtements pendant les grands hivers, nous les regardons comme deux ou trois fois plus glaçants que l'été ; nous attribuons à l'absence du soleil nos rhumes, nos catarrhes, nos fluxions ; nous croyons que toujours son retour suffira pour ranimer la nature ; nous lui attribuons l'honneur de faire éclore les fleurs du printemps, et de mûrir les fruits de l'automne ; mais désabusons-nous, ces bienfaits nous viennent presque entièrement de la chaleur que la terre a conservée jusqu'ici. La chaleur du soleil est si peu de chose, qu'entre le plus chaud de nos étés et le plus froid de nos hivers, à peine y a-t-il un trente-neuvième de différence. Pendant la canicule, vous ne recevez du soleil qu'un degré de chaleur, tandis qu'au milieu de l'hiver la terre vous en conserve encore trente et un ; tant le soleil met peu de différence entre un homme qui sue et celui qui tremble et se meurt de froid. Que ne sommes-nous bien persuadés de cette vérité ! Nous n'admettrions aussi qu'un trente-deuxième de différence entre nos vêtements d'hiver et nos habits d'été ; une simple serge, tant soit peu plus chaude que la toile légère ou que le taffetas de Florence, suffirait pour se promener aux tuileries au plus fort de janvier ; nous bannirions ces draps, ces velours, ces ratines, et surtout ces fourrures, qui ne font qu'attester l'ignorance et le préjugé ; nous ne ferions pas honneur au soleil de cette chaleur qui féconde nos campagnes et ranime nos sens engourdis, nous saurions qu'elle vient presque entièrement de la terre. Mais, hélas ! Cette terre ne suffira point toujours à nourrir de ses feux la belle nature ; nos derniers neveux les verront s'éteindre : expirants de froid au milieu des sables aujourd'hui brûlants de la Libye, ils se rappelleront la gloire de cet homme qui, depuis quatre-vingt-treize mille ans, leur avait annoncé l'empire des frimas sous lesquels la nature expire avec eux. Alors ils verront notre globe finir par le froid, et ne douteront plus qu'il n'ait commencé par le feu. Ils verront la terre changée en un monceau de glace, et croiront enfin qu'elle est toute de verre ; ils regarderont Mr de Buffon comme le prophète de la véritable physique, et cette époque sera la dernière de la nature.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Paris, ce 8 mai de l'ère vulgaire 1780. Depuis que la comète chassa les planètes du soleil : 75002. Depuis que la terre cessa d'être soleil : 72066. Depuis que les huîtres commencèrent à digérer les montagnes dans l'eau bouillante : 37942. Depuis que

les forêts filtrées sous les montagnes se convertirent en volcans : 25000. Depuis que les arbres et les éléphants voyagèrent ensemble du nord vers le midi, et depuis que les nains chassèrent les géants du fond de l'Amérique : 11003. Depuis que le grand volcan sépara l'Espagne du Canada : 10002. Avant que les glacières ne parviennent aux portes de Montpellier : 30060. Avant que toute la terre ne soit plus froide que la glace, et que la nature ne meure de froid sous la zone torride : 92998.

LETTRE 14

Réponse de madame la baronne à la lettre précédente.

Nous voilà donc condamnés à périr un jour de froid au milieu de juillet ! La triste fin du monde que celle-là ! Mon cher chevalier, ma philosophie en était toute déconcertée. Je n'aime point le froid. Je ne supporte pas un hiver tant soit peu rude, et déjà notre province me semble aussi glacée que la Sibérie ou le mont Gothard. Quoi ! Ce n'est pas assez que les frimas aient fait disparaître nos éléphants ! Au lieu d'un épagneul nous n'aurions bientôt que des rennes et des ours à caresser ! Je n'ai pu m'endormir dans cette idée. Déjà je croyais voir les montagnes de glace m'environner, je périssais de froid. Mais, ai-je dit enfin en moi-même, d'où proviendraient donc ces montagnes de glace ? Il faudrait une bonne quantité d'eau pour en couvrir la terre, et l'eau diminue tous les jours, les huîtres la digèrent et la changent en pierre de taille. J'ai suivi cette idée, il m'a semblé qu'elle m'annonçait une fin du monde bien différente de celle que prédit Mr de Buffon, et bien plus éloignée. Je veux vous en faire part. J'admets votre principe sur la digestion des huîtres, et je sens bien qu'il faut l'admettre pour savoir ce que sont devenues toutes ces eaux qui couvraient la terre jusqu'à la hauteur de deux mille trois cents toises et plus. Par l'effet naturel de cette digestion, la plus grande partie des eaux s'est métamorphosée en montagnes ; car il n'en reste plus, m'a-t-on dit, que ce qu'il faudrait pour en couvrir le globe entier jusqu'à la hauteur de six cents pieds, encore faudrait-il supposer que l'océan se trouvât comblé. Il nous reste bien des huîtres et des animaux testacés ; il y en a dans nos mers une quantité prodigieuse ; ces animaux digèrent et digéreront encore longtemps : ils continuent à changer l'eau en pierre. Mes poules, m'a-t-on dit, font tout comme les huîtres, et changent l'eau en pierre, ou du moins en matière calcaire, car les coquilles d'oeufs sont aussi calcaires : lors donc que mes poules et les autres oiseaux auront pondu un certain nombre d'oeufs, quand les coquilles d'huîtres se seront multipliées à un certain point, qu'arrivera-t-il ? Les poules et les huîtres n'auront plus d'eau à digérer : tout l'océan se trouvera changé en coquilles d'oeufs ou en coquilles d'huîtres. Alors toute la nature mourra, non de froid, mais de soif. L'un, me direz-vous, ne vaut pas mieux que l'autre : j'en conviens, mais l'un est bien plus éloigné que l'autre, car depuis la naissance du premier calmouk, et surtout depuis la submersion de l'Atlantide, les huîtres et les poules ont cessé de suivre exactement le calcul de Mr

De Buffon. Deux mille toises d'eau digérées dans vingt mille ans avaient d'abord donné dix toises ou soixante pieds de digestion par siècle : en suivant ce calcul, il ne resterait plus une goutte d'eau sur la terre depuis longtemps ; mais, je vous l'ai dit, les huîtres le suivent si peu aujourd'hui, qu'elles n'ont pas produit une seule montagne depuis qu'il y a des hommes sur la terre. Elles ont donc fait comme l'océan : celui-ci cessa d'envahir de grands espaces lorsqu'il eut produit ses grands effets ; les huîtres ont cessé de changer en pierre une grande quantité d'eau quand elles ont eu produit les montagnes calcaires. À juger du temps dont elles auront besoin pour digérer toutes les eaux qui restent encore à l'océan, par la proportion que suivent actuellement les effets de leur digestion, il faudra encore trente-cinq millions six cent soixante-dix-huit mille neuf cent quatre ans pour que toute la métamorphose soit opérée, pour que la nature meure de soif. Mais, allez-vous me dire, la nature sera morte de froid bien longtemps avant, comment pourra-t-elle encore mourir de soif dans trente-cinq millions d'années ? Non, Mr le chevalier, la nature ne sera point morte, et ne mourra jamais de froid dans mon système ; la terre sera toujours attirée et frottée par la lune et par le soleil, cette attraction, ce frottement, entretiendra toujours sa chaleur, comme le frottement des comètes entretient celle du soleil, selon Mr de Buffon. Je pourrais même dire que ce frottement continuel pourrait bien un jour augmenter les feux de la terre ; mais j'aime mieux penser qu'ils resteront toujours au même degré. Je regarde la terre comme un globe que vous feriez tourner autour d'un feu toujours égal. Quand ce globe aurait acquis un certain degré de chaleur, quand il serait au point où la quantité de feu qu'il reçoit égalerait celle qu'il perd par les évaporations, la masse totale de la chaleur resterait toujours la même. Elle ne pourrait pas toujours augmenter ; car une boule de fer, à cinq ou six pieds de distance d'un feu moyen, ne rougirait pas, ne se fondrait jamais ; elle ne se refroidirait pas non plus, puisqu'un feu toujours égal lui rendrait à chaque instant la chaleur qu'elle perd. C'est ainsi qu'un provincial m'a appris à raisonner sur la chaleur terrestre ; sa façon de penser m'a paru très plausible, et je ne conçois plus que la terre, toujours à la même distance du soleil, du feu qui l'éclaire et l'échauffe, puisse devenir plus froide que la glace ; mais, comme dans un système où l'on a expliqué la naissance de la nature, il faut encore expliquer sa mort, j'espère que vous applaudirez au léger changement que je fais à la théorie de Mr De Buffon. Au lieu de penser que toute la nature mourra de froid dans quatre-vingt-treize mille ans, vous direz avec moi qu'elle est condamnée à mourir de soif, quand les animaux testacés auront changé en pierre toutes les eaux de l'océan, c'est-à-dire, au plus tôt, dans trente-cinq millions d'années. Je laisse pourtant à nos derniers neveux le droit de décider qui aura prophétisé plus juste de Mr De Buffon ou de madame la baronne,

Sa très humble servante et la vôtre, etc.

Observations

D’un provincial sur les deux lettres précédentes.

C’est à cette réponse de madame la baronne que nous avons renvoyé ceux qui pourraient croire au changement des eaux en pierre de taille par la digestion des animaux aquatiques : elle nous a paru démontrer que depuis longtemps cette digestion aurait desséché l’océan, si on pouvait y ajouter foi. Mr de Buffon n’admet en effet, et ne peut admettre dans les cavernes souterraines qu’une assez petite quantité d’eau ; qu’est donc devenue cette immense quantité qui couvrait la terre, si elle n’a pas été digérée par les huîtres ? Et si les animaux testacés en ont digéré deux mille toises dans vingt mille ans, comment les effets de cette digestion ont-ils été si peu sensibles depuis que les hommes existent ? L’expérience proposée par madame la baronne, pour démontrer que la terre conservera toujours sa chaleur, nous paraît aussi très satisfaisante, surtout en supposant que le globe dont il s’agit tourne autour du feu, de même que la terre autour du soleil. Les parties extérieures sur lesquelles le feu agira le plus directement seront notre équateur et la zone torride ; les cercles un peu plus éloignés, sur lesquels le feu agit obliquement, représenteront les zones tempérées ; les extrémités, beaucoup plus obliquement exposées à l’action du feu, nous montreront les pôles et les zones glaciales ; la partie tournée vers le feu sera seule éclairée et plus chaude : voilà nos jours et nos nuits. Les mêmes parties de la surface recevant, tantôt plus directement, et tantôt plus obliquement la chaleur, seraient tantôt plus chaudes et tantôt plus froides : voilà nos saisons. S’il y a sur ce globe quelques éminences terminées en pointes, et d’une matière plus difficile à pénétrer, les rayons plus obliques agiront avec moins de force ; une surface respectivement plus grande rendra l’évaporation plus facile, et la fermentation intérieure moins considérable ; les vents, les exhalaisons froides qui pourront s’y arrêter ne permettront pas au sommet de ses pointes de s’échauffer : voilà nos montagnes. La chaleur qui pénètre dans l’intérieur du globe s’y conservera plus également qu’à la surface, parce que l’évaporation ne sera point inégalement accélérée par les vents, les pluies, etc. Elle sera partout à peu près la même à une certaine profondeur, parce que le fluide igné se distribuera également lorsque son équilibre et son mouvement ne seront point inégalement troublés. Elle sera constante quand elle sera parvenue à un certain degré, et ce degré sera évidemment celui où la quantité du feu qui pénètre à chaque instant par quelque partie de la surface sera égale à celle du feu qui s’évapore. Elle sera plus grande dans tout l’intérieur que dans certaines parties de la surface, parce que celles-ci ne reçoivent que très obliquement les rayons qui devraient les échauffer, et parce que l’air dissipe jusqu’au feu qu’elles recevaient de l’intérieur du globe. Par ces observations on expliquera facilement tous les phénomènes de la chaleur terrestre ; elles montrent pourquoi la chaleur intérieure est en général de dix degrés au-dessus de la glace, et pourquoi les exhalaisons fondent la neige dans certains endroits. On y voit un principe de fermentation qui, pouvant donner une chaleur plus grande

partout où les matières pyriteuses seront plus ramassées et plus abondantes, échauffera les eaux minérales, et produira même des volcans. L'expérience de Mr Gensanne, dans les mines de Giromanie, où la chaleur s'accroît à mesure que l'on descend, n'est plus une difficulté. Cette augmentation vient uniquement d'une cause locale, et des matières plus abondantes qui fermentent dans le fond de ces ruines. On ne conçoit pas même comment Mr de Buffon et Bailly peuvent s'appuyer sur cette expérience, puisqu'elle est unique, et que, dans leur système, on devrait l'observer dans toutes les mines. Ces messieurs pouvaient-ils ignorer les observations citées par Mr l'abbé Rosier, et faites à Joakims-Tlah, à Wiliska, dans plusieurs autres mines où le thermomètre désigne constamment le même degré de chaleur ? La bonne foi semblait exiger que Mr de Buffon fît mention de ces dernières expériences, s'il les connaissait ; et s'il ne les connaissait pas, il est à croire qu'il essaiera dans la suite de les expliquer de manière qu'elles paraissent moins opposées à son système, ou qu'il abandonnera ce feu central qui n'explique rien, qui n'est pas lui-même concevable, qui, s'il avait jamais existé, serait depuis longtemps éteint par le défaut d'air et par la pression des couches terrestres : tandis que tout s'explique sans peine lorsqu'on attribue la chaleur de notre globe à celle du soleil… on peut voir sur cet objet l'excellente dissertation qui a pour titre : le soleil rétabli dans ses droits.

LETTRE 15

Réponse de Mr le chevalier à madame la baronne. madame, je ne déciderai point entre la fin du monde par le froid et la fin du monde par la soif, je penserais même que Mr de Buffon nous aurait laissé là-dessus une liberté parfaite, s'il avait connu vos raisons. Tantôt il aurait fait mourir la nature sous les glaces, tantôt il nous l'aurait montrée expirante de chaleur et de soif, comme il nous a fait voir la lune partant du soleil, pour nous dire ensuite comment elle est partie de la terre. Je vous ai déjà cité quelques exemples de cette fécondité de ressources qui nous laissent maîtres de varier dans les causes, les principes et les effets. La philosophie est ennemie de la gêne et de la contrainte ; elle ne souffre point qu'un auteur se laisse captiver aujourd'hui par le sentiment qu'il avait hier. Si vous développez jamais votre système, il sera bon pour vous de connaître toute la liberté que nous vous laissons, et c'est pour cela que je vais vous donner encore quelques exemples de l'usage qu'en a fait Mr de Buffon dans toutes les parties de son système. Je proposerai d'abord la question, vous verrez ensuite ce grand homme nous fournir toujours une double réponse.

Observations

D'un provincial sur la lettre précédente.

Nous dispensons notre correspondant d'une collection complète des oui et des non d'un sage dont ils dépareront toujours les sublimes ouvrages. Nous le confessons à regret, il n'y a peut-être jamais eu que Voltaire et l'auteur du système de la nature qui, lus avec attention, présentent autant de contradictions que le célèbre auteur des époques. Nous aimerions bien mieux que la vérité seule, toujours pure et toujours d'accord avec elle-même, eût inspiré cet homme si bien fait pour la servir. Hélas ! Il a été le jouet de l'esprit de système ; sans le vouloir, peut-être, il a servi l'esprit philosophique ; il a subi le sort attaché à la philosophie comme à l'iniquité, de mentir contre soi-même, de se contredire hautement et publiquement. Peut-être son style enchanteur a-t-il fait sur lui-même l'effet qu'il produit sur la plupart de ses lecteurs. Tout ce qu'il dit se trouve si bien dit, qu'on pense rarement, quand on l'écoute, à ce qu'il disait quelque temps auparavant. On n'aime point à combiner ce qu'on a lu avec ce qu'on lit actuellement, de peur de troubler l'impression du moment. J'ai vu des hommes instruits épris de sa diction au point de ne s'apercevoir qu'il les avait fait penser de bien des manières différentes sur les mêmes objets que longtemps après avoir fermé le livre. La réflexion venait enfin, et l'on disait : des erreurs physiques si mal combinées, des contradictions si multipliées ne devaient pas couler d'une plume si éloquente. Quand la chaleur de la composition sera passée, quand Mr de Buffon aura cessé de faire des systèmes, ses propres regrets ne vengeront-ils pas encore mieux la vérité ?

LETTRE 16

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame, je vous avais promis des vérités neuves, intéressantes, et surtout très variées ; grâces à Mr de Buffon, je crois avoir tenu jusqu'ici ma parole assez fidèlement. Un autre philosophe me prête aujourd'hui ses lumières, et c'est un nouvel ordre de choses qui va s'offrir à nous. Notre terre n'est plus un soleil qui finit par s'éteindre et par devenir plus froid que la glace. Telliamed, dont le nom nous cachait en vain celui du philosophe de Maillet, a les vues plus grandes et plus étendues que Mr de Buffon. Il voit la nature naître, vivre, mourir, et se ressusciter elle-même. Dans notre univers, il a reconnu l'étonnante machine, l'horloge admirable qui sait se remonter elle-même, reprendre ses forces, et se donner une activité que la mort lui avait ôtée. Peu de lecteurs peut-être s'étaient fait une idée aussi noble du système de Telliamed ; on se contentait d'admirer les vastes connaissances de son auteur sur les coquillages et sur la retraite des mers ; mais voici, madame, les vrais principes de cet ouvrage, tels que Mr T me les développera. Le monde n'a jamais été composé que de globes alternativement très lourds et très légers, très humides et très secs, très opaques et très lumineux. " Le soleil lui-même était jadis opaque, et le deviendra encore. Les comètes, régies autrefois par un soleil, ont été obligées d'aller chercher fortune ailleurs, ou ne sont peut-être que les restes

épars de ce même soleil, éteint, entier ou brisé. ” La lune irait aussi chercher fortune ailleurs, si elle ne savait que la terre deviendra la proie des flammes, et sera encore un nouveau soleil. L’article essentiel de ce système est donc de concevoir comment chaque globe s’éteint et se renouvelle ; et c’est aussi ce que Telliamed nous explique très physiquement par ces mots que je vais transcrire, et que je vous prie de bien méditer. Vous n’y trouverez pas l’élégance de Mr De Buffon, mais vous y verrez en revanche des choses bien extraordinaires. ” Tout ce que les rayons du soleil enlèvent de matières aux globes les plus voisins de lui… etc. ” Mr T trouvait dans ces paroles l’histoire de tous les corps célestes, et toute la théorie de notre globe. Considérez, me disait-il, considérez la terre dans l’état où elle est actuellement. Les rayons du soleil qui traversent notre air, ou qui sont réfléchis par la surface, ne peuvent s’éloigner sans emporter chacun une petite quantité des parties terrestres ou humides. Il viendra un temps qu’ils auront emporté toute l’eau de l’océan. Tout mourra alors sur la terre ; et cela, m’a-t-il ajouté depuis, cela s’accorde assez bien avec le système de madame la baronne, toute la nature mourra de soif. La terre, devenue très sèche, s’enflammera et deviendra soleil ; ses rayons, comme ceux des autres soleils, emporteront encore une partie de sa substance ; ils épuiseront toutes les matières combustibles. Le globe sera donc alors très léger ; et, selon les règles de la pesanteur, il ira de lui-même vers cette extrémité du tourbillon où les rayons du soleil aboutissent et déposent toute l’eau dont ils s’étaient chargés. La terre, dans ces endroits humides, ne peut que s’imbiber de toutes les eaux qu’elle avait perdues ; son intérieur en est tout pénétré, sa surface en est toute couverte : de soleil qu’elle venait d’être, elle devient un véritable océan. Alors sa pesanteur la ramène au point d’où elle était partie, à moins que le soleil épuisé ne soit allé lui-même se rafraîchir aussi à l’extrémité du tourbillon ; car, dans ce cas, il faut que la terre cherche fortune ailleurs, et qu’elle aille tourner autour d’un autre soleil. Comme elle n’est plus qu’un vaste océan, elle ne peut être alors habitée que par les poissons ; et les eaux ne peuvent naturellement que former des montagnes, dont l’intérieur doit être mêlé d’un grand nombre de coquillages, à l’exception de celles que nous appelons primitives, soit parce qu’elles sont restées de l’ancien monde, soit qu’elles aient été formées avant la naissance des poissons. En ce cas, les montagnes secondaires les moins hautes, et celles où il se trouve des coquillages, auront été formées des débris des autres à mesure que la mer se retirait et se desséchait. Quand les rayons du soleil auront de nouveau emporté une assez grande quantité d’eau pour que la surface de la terre soit découverte, elle deviendra habitable pour les hommes et pour les animaux ; toute la nature ressuscitera, et la terre se trouvera au point dont je suis parti pour vous développer son histoire et sa théorie. Tous les autres globes célestes, par les mêmes raisons, subiront sans cesse les mêmes changements. Ils furent et seront toujours alternativement océan, terre et soleil. Ces révolutions, très naturelles et très physiques, comme vous le voyez, se succèderont dans les siècles des siècles. J’étais dans une espèce d’extase en écoutant l’histoire de ces révolutions éternelles. J’admirais surtout ces rayons du

soleil qui emportent les eaux de l'océan à l'extrémité du tourbillon, et je convenais que la terre devait enfin se trouver très sèche ; j'admirais la force qui retient notre océan et celui de tous les globes célestes à cette extrémité du tourbillon jusqu'à ce que chacun aille reprendre le sien ; j'admirais cette terre assez intelligente pour venir chercher un soleil qui la délivre encore de ses eaux, et la rende de nouveau soleil : j'admirais bien des choses, quand, revenu enfin de mon étonnement, je fis à Mr T quelques questions dont la réponse me fournira un jour le sujet d'une nouvelle lettre. J'ai l'honneur d'être, en attendant, etc., etc.

LETTRE 17

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame, après avoir appris comment les rayons du soleil épuisent les eaux de l'océan, je priai Mr T de m'expliquer comment ces mêmes rayons font tourner la terre et dirigent tous ses mouvements. Voici quelle fut sa réponse. La terre, dans le système de Telliamed, au lieu de s'aplatir, s'allonge au contraire vers les pôles ; " sa figure est semblable à celle d'un fuseau qui se déviderait dans une eau tranquille ; les rayons du soleil font sur elle l'effet d'un fil dont le fuseau serait entraîné en se dévidant. Par ce mouvement, ils la font tourner sur elle-même dans un air libre, en un de nos jours, et parcourir dans un an toute l'écliptique. Les deux extrémités du fuseau s'élèvent et s'abaissent lentement, et rien n'est plus facile à concevoir, dans ce système, que la mutation de l'axe. Vous riez, madame ; vous allez essayer si les rayons d'une bougie ne dévideraient pas un fuseau que vous aurez mis dans une eau tranquille ; mais je vous prierai de faire attention que les expériences peuvent être infaillibles en grand, et ne pas réussir en petit. C'est apparemment pour cette raison que le soleil ne dévide la lune que dans un mois ; car vous concevez bien qu'étant beaucoup plus petite que la terre, les rayons ne peuvent pas agir sur elle avec autant de force que sur notre globe. Ces difficultés ne sont donc que bien peu de choses ; mais en voici une qui pourrait paraître importante. Lorsque le soleil a perdu tous ses rayons, pourra-t-on nous dire quand cet astre devient opaque, car, dans notre système, cela lui arrive aussi bien qu'à tous les autres globes, comment la terre peut-elle tourner sur elle-même, et par quel astre alors est-elle dévidée ? Notre réponse est toute simple. Lorsque le soleil devient opaque, la terre, sans doute, recouvre sa lumière ; ses rayons font alors sur le soleil ce que le soleil faisait sur elle-même ; elle dévide l'astre qui la dévidait, jusqu'à ce que celui-ci s'enfuie aux extrémités du tourbillon. Je sens bien que, malgré sa simplicité, cette réponse peut absolument vous étonner un peu ; mais quand on a vu chez Mr de Buffon des comètes qui frottent le soleil, on peut bien pardonner à Telliamed les rayons du soleil qui dévident la terre, et ceux de la terre qui dévideront un jour le soleil. Je demandai encore à Mr T si Telliamed, que j'avouais être aussi bon physicien que l'auteur des époques, avait calculé aussi bien que lui pendant combien d'années la

terre avait été couverte d'eau, depuis quand elle était habitée, et combien de temps elle serait soleil. Ce grand physicien, me répondit-il, avait prévenu Mr de Buffon dans bien des choses : il avait indiqué l'origine des comètes ; il avait découvert le grand déluge, la formation des montagnes par l'océan, la retraite des mers, l'apparition de l'homme vers les pôles, et nous avait laissé de grandes recherches sur les coquillages ; il avait eu, même avant Boulanger, cette belle idée que Mr de Buffon a mise depuis en si beau français à la tête de ses époques. Il cherchait aussi dans les couches de la terre des monuments stables, qu'il comparait aux pierres milliaires, et par lesquelles il croyait pouvoir remonter aux différents âges de la nature. J'avouerai cependant que ces manuscrits n'auront pas été aussi utiles à Mr de Buffon que ceux de Boulanger ; car ses lois pour fixer les époques ne sont pas tout à fait aussi sûres que celle de la digestion des huîtres et de la filtration des forêts sous les montagnes ; il ne parle pas même avec cette assurance si naturelle à Mr de Buffon. " Si l'on trouvait, dit-il, par exemple, des morceaux de brique ou de terre cuite dans des carrières élevées au-dessus de la mer de douze cents pieds, en supposant la mesure commune de la diminution de ses eaux à trois pouces par siècle, on saurait que la terre a été habitée par les hommes il y a près de cinq cent mille ans. " je n'ajouterais pas trop de foi à cette mesure, continua Mr T, soit parce que des morceaux de brique ou de terre cuite trouvés dans des mines pourraient bien n'indiquer que deux ou trois siècles, soit parce que la mer ne s'abaisse très certainement pas de trois pouces par siècle ; car les vénitiens auraient vu son niveau s'abaisser de trois pieds depuis que leur ville existe. Marseille et bien d'autres villes auraient fait des remarques bien plus sensibles encore : d'ailleurs, si la mer s'est retirée de certains endroits, c'était en comblant quelques rivages, et non pas en changeant de niveau : ainsi, je ne m'en tiendrai pas à cette mesure assignée par Telliamed. En voici une autre qui nous indiquerait des révolutions bien étranges, s'il était possible de la constater. Mr de Buffon nous conseille de creuser dans les entrailles de la terre, pour y découvrir dans un noyau de verre les débris d'un soleil liquéfié ; Telliamed voudrait aussi que l'on pût creuser jusqu'au centre du globe,… etc. " si j'étais roi, me dit ici Mr T, plein du noble enthousiasme ; si j'étais roi de France, on saurait bientôt à quoi s'en tenir. Je serais un roi philosophe ; je n'élèverais pas de pyramides ; je ne bâtirais pas des châteaux sur les hauteurs ; je creuserais en bas ; je voudrais employer mes sujets à fouiller jusqu'au centre de la terre, ou tout au moins jusqu'à ce que l'on fût parvenu à découvrir la vérité. Si j'arrivais enfin au noyau de verre, Mr de Buffon serait proclamé le premier physicien de mon empire. Permis aux allemands d'en faire autant pour Léibnitz, qui le premier fit fondre notre soleil de verre ; mais si je découvrais à deux ou trois cents lieues au-dessous de la Seine une seule ville aussi grande que Paris, Telliamed aurait seul le droit d'instruire mes peuples sur l'origine des choses. Il leur apprendrait que, sous cet empire dont je tiendrais le sceptre, étaient autrefois un empire et des français gouvernés par des rois un million de fois plus anciens que Pharamond ; que cent lieues au-dessus de nos têtes il paraîtra un jour une nouvelle

France et des peuples nouveaux, dont les rois philosophes fouilleront encore les débris pour découvrir ces mondes arrangés les uns sur les autres, comme nous fouillons dans les ruines d'Herculanum. Vous serez peut-être moins curieuse que Mr T de ces découvertes ; mais il faut convenir que des villes arrangées les unes sur les autres, depuis le centre jusqu'à la surface, seraient une preuve très forte que nos idées sur l'ancienneté du monde ont été bien resserrées par Moïse. La philosophie n'est pas absolument dépourvue de toute preuve sur ces anciens mondes : car, nous dit Telliamed. On m'a assuré, lorsque j'étais à Paris, qu'en sciant ce grand morceau de pierre dont les parties égales forment le frontispice de la grande entrée du Louvre du côté de Saint-germain, on rencontra vers le milieu une barre de fer de la forme de la platine d'un fusil. " Cette découverte bien constatée prouverait seulement au commun des hommes que la pierre se forma en peu de temps dans la carrière où cette platine avait été laissée ; elle indique à nos sages qu'il existait jadis un autre monde, où la poudre à canon était connue, et dont les habitants avaient des armes à feu aussi meurtrières que les nôtres ; qu'ils se faisaient la guerre et qu'ils se détruisaient comme nous. Quand trouverons-nous des monuments plus propres à nous consoler ? Quand pourrons-nous démontrer qu'ils avaient aussi leurs philosophes ?

J'ai l'honneur d'être, etc.

Depuis cette leçon sur Telliamed, j'ai lu qu'on a trouvé plusieurs fois des écrevisses, des crapauds et d'autres animaux, dans des blocs de pierre, et même dans les pierres les plus dures, sans aucune issue au-dehors. Ne pourrait-on pas dire que c'étaient des écrevisses, des crapauds de l'autre monde, qui vivaient encore ?

LETTRE 18

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame,

Nos systèmes seraient bien imparfaits, et la philosophie aurait fait connaître bien peu de ressources, si nous avions chacun la même marche, si nous courions tous à la même origine pour peupler la terre. Vous ne trouverez point chez nous cette disette. Les pôles se dessèchent pour Mr de Buffon, et le nord devient la première patrie de l'homme. Les pôles conservent leur humidité chez Telliamed, et ils ne sont pour lui que notre seconde patrie : il voit nos ancêtres peupler depuis longtemps le fond des mers. " l'eau est le principe de toute chose, nous dit ce philosophe six dial, elle contient toutes les semences… etc. " si l'histoire des éléphants confirme admirablement le système des molécules organiques, vous voyez, madame, que celle des hommes est plus favorable à Telliamed. Qu'était-ce,

enfin, que ces hommes dont nos ancêtres conjuraient les cieux d'arrêter les ravages par cette prière ajoutée pendant un temps à nos litanies: seigneur, délivrez-nous de la fureur des normands ! C'étaient des légions de guerriers sorties de l'océan sur les côtes de la Norvège ou de la Suède. Ces héros, lassés de vivre parmi les harengs et les saumons, abandonnent leur premier élément. Pendant quelques années ils s'exercent dans l'art de ravager les provinces ; ils forgent des glaives, des lances, des flèches ; et bientôt la France est obligée d'avouer que des hommes naguère carpes et brochets peuvent triompher de tous ceux qui, depuis bien des siècles, n'ont plus de nageoires, d'arêtes et d'écailles. Mais est-il bien vrai que nous avons absolument perdu ces indices de notre première origine ? " Non, madame, il y a encore, il y aura toujours dans tous les hommes une marque impérissable qu'ils tirent leur origine de la mer : considérez leur peau avec un de ces microscopes qui grossissent aux yeux un grain de sable à l'égal d'un oeuf d'autruche, vous la verrez toute couverte de petites écailles, comme l'est celle d'une jeune carpe. " Osons, après cela, révoquer en doute que nos premiers pères n'aient longtemps nagé dans le fond des mers. Une marque plus évidente encore et bien plus commune que l'on ne pense nous apprend que les hommes ne sont pas tous issus de la même espèce de poisson. Ceux qui, dans leur état primitif, avaient une queue un peu trop longue, n'ont pas pu s'en défaire entièrement, et chez eux l'épine du dos se termine en queue de brochet ou de merlan. Vainement affectent-ils de cacher cette preuve de leur origine. Telliamed nous assure qu'il a vu lui-même, de ses propres yeux, que d'autres personnes très dignes de foi ont vu, comme lui, des hommes chez qui ces restes précieux de leurs premiers pères étaient très sensibles. Faut-il porter la démonstration à un plus haut degré de certitude ? Nous vous citerons l'histoire véritable d'un capitaine anglais, qui a vu une foule de ces hommes encore vivants dans le sein de l'océan. C'était, autant que je puis me souvenir de l'avoir lu dans Telliamed, c'était vers les côtes d'Irlande que notre anglais faisait voile, quand il aperçut un certain nombre de petites chaloupes montées par des hommes tout nus. Il veut savoir quels sont ces hommes ; il s'approche d'eux ; mais tout à coup les hommes et les chaloupes disparaissent. Vous pensez peut-être que c'étaient des pêcheurs qui furent submergés dans ce moment ; non : c'étaient réellement des hommes marins, car ils prirent chacun leur chaloupe, et l'emportèrent sur le bras au fond de la mer. Le capitaine anglais oublia peut-être de dresser un procès-verbal ; mais voici un fait confirmé par les preuves les plus juridiques, par le témoignage de cinq personnes, par un procès-verbal dressé dans toutes les formes à la Martinique, sur l'apparition d'un homme marin. Pour votre satisfaction et celle de nos compatriotes, je vais copier presque en entier trois de ces dépositions authentiques, telles que je les trouve à la fin du second volume de Telliamed. Première déposition. " Moi André, nègre du sieur Déforge, dépose ce qui suit : … etc. " que nos compatriotes combinent ces trois témoignages, auxquels je pourrais en ajouter deux autres, qui n'en différeraient que par le style, celui de Julien Vattemort, jeune homme de dix-sept ans, et celui de Cyprien Poyer, qui ne savait pas écrire ; ils

verront que de pareils témoins ne savent pas mentir. Je vous avoue au moins que leurs dépositions suspendraient mon jugement entre le système de Mr De Buffon et celui de Telliamed, entre les molécules organiques et les hommes poissons. Si le premier avait quelque avantage, c'est qu'il a démontré fort clairement comment les molécules organiques ont pu se réunir pour former toutes les espèces d'animaux, comment elles se réuniraient encore pour en former de nouvelles, sans notre appétit dévorant ; au lieu que Telliamed, en faisant sortir de la mer tous les animaux, néglige de nous dire quel poisson est devenu l'éléphant, quel autre est devenu singe, rhinocéros, etc. Je ne déciderai donc pas entre les deux systèmes ; vous choisirez vous-même, ou plutôt vous attendrez, pour vous décider, que mes lettres vous aient fait connaître de nouveaux systèmes, de nouveaux grands hommes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Observations

D'un provincial sur les trois lettres précédentes.

Mes compatriotes ne s'attendent pas à me voir réfuter sérieusement ces rayons du soleil qui dévident la terre ; ces globes alternativement océan, terre, soleil ; ces cadavres qui vont se ranimer à l'extrémité du tourbillon ; ces hommes marins qui ont les yeux gris, barbe grise, la queue comme carangue : mais croirait-on bien que ces idées si bizarres n'ont d'autre fondement que les coquillages si multipliés qu'on trouve sur la terre, les vestiges d'un ancien déluge, la retraite des mers loin de certains rivages ? Oui, c'est uniquement pour nous expliquer comment les eaux ont pu couvrir les plus hautes montagnes, comment elles ont pu se retirer et disparaître, que Telliamed invente un système si peu physique et si absurde. Mr de Buffon, et Wiston, et Burnet, et tant d'autres, ne se sont eux-mêmes donné tant de peine que parce qu'il y avait un déluge à expliquer, parce que la terre a évidemment éprouvé des révolutions qu'on ne peut attribuer qu'à la chute et au séjour des eaux sur la surface du globe. Est-il donc impossible de trouver la raison de ces révolutions dans le déluge dont parle Moïse ? Nous ne répondrons à cette question qu'en établissant les trois propositions suivantes : 1 Moïse seul assigne au déluge universel une raison plausible et suffisante. 2 le déluge, tel qu'il est raconté par Moïse, suffit pour expliquer tout ce qui nous démontre que les eaux ont couvert la surface de la terre et des montagnes. 3 les preuves incontestables du déluge universel sont en même temps, pour tout homme instruit et physicien, une preuve physique, incontestable et toujours subsistante de la vérité de la religion. Mr de Buffon nous fournit lui-même la preuve la plus complète de notre première proposition, en assurant formellement " que la faute de Burnet, de Wiston et de Wodwart, est d'avoir regardé le déluge comme possible… etc. " après une déclaration aussi formelle que l'est celle-là, on ne s'attendait pas, il est vrai, à voir Mr de Buffon se donner lui-

même tant de peine pour trouver dans les causes naturelles l'explication des eaux qui, de son aveu, ont couvert nos montagnes, au moins jusqu'à la hauteur de deux mille trois cents toises, et pour nous faire comprendre comment elles ont disparu ; mais l'inutilité de ses efforts n'est-elle pas une nouvelle preuve qu'il faut absolument recourir à l'action immédiate du tout-puissant pour trouver une cause capable de produire un déluge universel ? Convenir avec lui que la quantité des eaux souterraines est très peu de chose en comparaison de l'océan, et recourir aux animaux testacés pour changer en montagnes toutes celles qui n'existent plus, nous osons le dire, c'est prouver qu'elles n'ont disparu que par un vrai miracle. Je sais que des hommes bien moins instruits que Mr de Buffon prétendent que ces eaux, avant le déluge, étaient dans les cavernes intérieures du globe, et qu'elles s'y sont retirées après le déluge. Mais ne faudrait-il pas un vrai miracle pour faire sortir les eaux de leur retraite souterraine, puisqu'elles y seraient toujours portées et retenues par leur pesanteur naturelle, à moins que toute la voûte supérieure ne s'écroulât pour prendre leur place ? Et dans ce cas, comment les faire rentrer dans des cavernes qui n'existeraient plus ? Il faut n'avoir pas la moindre idée de physique pour penser que tout notre océan pourrait, sans miracle, sortir de son lit, et couvrir la surface terrestre. Ne serait-ce pas un bien plus grand miracle que, du sein des cavernes intérieures, il pût s'élever un océan vingt ou trente fois plus profond, et une fois au moins plus large, tel que cette mer qui couvrait la terre au moins jusqu'à deux mille trois cents toises de hauteur ? Je dis plus encore : ne serait-ce pas un vrai miracle qu'il y eût dans l'intérieur du globe une mer vingt ou trente fois plus grande que notre océan ? Non, me répondrez-vous, toute la surface du globe formeraient en ce cas une voûte immense, dont les quatre parties, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique se soutiendraient mutuellement. Vous ne faites donc pas attention que les intervalles immenses qui séparent ces quatre parties de la terre supposent nécessairement qu'elles reposent toutes sur le centre du globe ? Et fussent-elles jointes et serrées comme toutes les parties d'une voûte, sur quoi cette voûte serait-elle portée s'il se trouvait, entre elle et le centre, trente fois plus d'eau que l'océan ne peut en contenir ? Convenons-en donc, les eaux du déluge n'ont pu se trouver sur la terre et en disparaître que par un effet immédiat de la toute-puissance divine, que par un vrai miracle. Or, Moïse seul nous présente le déluge comme un effet immédiat de la toute puissance divine, comme un événement produit par une cause surnaturelle. Tenons-nous-en donc à Moïse, sans nous épuiser en suppositions chimériques. Il faut, nous dit Mr de Buffon, il faut que la terre ait été sous les eaux plus d'une fois, et beaucoup plus longtemps qu'elle ne le fut pendant le déluge dont parle l'écriture ; car celui-ci ne suffit pas pour expliquer tous les effets des eaux sur la surface du globe. Je pourrais répartir : il y a donc eu plusieurs miracles, puisque, selon vous-même, jamais les causes naturelles n'ont suffi et ne suffiront pour inonder toute la surface du globe ? Vous serez donc forcé plus d'une fois de recourir à la cause qui vous est assignée par Moïse ? Mais est-il bien vrai que le déluge universel, dont parle l'écriture, ne suffise pas pour expliquer tout ce qu'on

peut attribuer à une inondation générale ? J'ai annoncé le contraire, et j'espère le prouver. Le seul mot de déluge, nous dit Mr Valmont De Bomare, exprime la plus grande alluvion qui ait jamais couvert la terre ; celle qui a dérangé l'harmonie première, ou plutôt la structure de l'ancien monde ; celle qui, par une cause extraordinaire des plus violentes, a produit les effets les plus terribles en bouleversant la terre, soulevant ou aplanissant des montagnes, dispersant les habitants des mers, couches par couches, sur la terre ; celle enfin qui a semé jusque dans les entrailles du globe terrestre les monuments étrangers que nous y trouvons, et qui doit être la plus grande, la plus ancienne et la plus générale catastrophe dont il soit fait mention dans l'histoire ; en un mot, la plus grande époque de la chronologie. En effet, Mr de Buffon recourt vainement à l'écriture pour nous démontrer que le déluge servit uniquement à détruire l'homme et les animaux ; qu'il n'a changé en aucune façon la surface de la terre. Les eaux bouleversèrent tout le globe, et l'écriture sainte nous l'annonce positivement par ces paroles : la terre est remplie de leurs iniquités, et je les perdrai avec elle. Pouvait-on annoncer plus positivement le dessein de changer la face de la terre en détruisant les hommes ? Quand l'éternel ensuite promet au saint patriarche de ne plus envoyer de déluge qui disperse la terre. Ce mot seul dissipant, qui rend l'action des eaux agitant, transportant de côté et d'autre les matières terrestres, comme les vents agitent et dispersent la poussière des champs, ne dit-il pas assez que le déluge avait bouleversé la surface du globe ? Et certes, la manière dont s'opère le déluge doit absolument la bouleverser, ou bien il faut encore recourir à un miracle qui empêche les effets de la chute, du séjour et de la retraite des eaux. Ce n'est point ici une pluie bienfaisante qui n'arrose la terre que pour la féconder ; ce ne sont pas même ces nuages épais et noirâtres qui enfantent la foudre et les orages, et font couler les eaux à pleins torrents. C'est une mer nouvelle, c'est un océan plus vaste, plus profond que toutes nos mers ensemble, qui fond sur la terre coupable, et dont toutes les digues ont été rompues ; c'est un dieu irrité qui appelle les eaux de ses réservoirs où jadis sa puissance ne les rassemblait que pour les faire servir à sa vengeance ; c'est du haut des airs que se précipite cet immense océan. Nos plaines sont couvertes de ses flots, et il les redouble ; la surface des mers s'est élevée, et il ajoute à leur immensité ; les montagnes mêmes se trouvent sous les eaux, et les flots de l'abîme ne sont point épuisés ; ils auront surpassé de quinze coudées les plus hautes montagnes ; toutes les cataractes des cieux auront été ouvertes pendant quarante jours et quarante nuits avant que Dieu ne se souvienne de Noé, avant que les portes de l'abîme ne soient fermées. Que l'on conçoive, s'il est possible, les terribles effets d'une pareille inondation. Huit jours d'une pluie extraordinaire suffisent quelquefois pour changer la face des campagnes, pour creuser de nouvelles profondeurs et combler les anciennes, pour entraîner du sommet des montagnes des rochers énormes, changer le cours des fleuves, et faire disparaître des villes entières. Qu'est-ce que les effets d'une pluie de quelques jours, comparés aux effets d'un déluge universel ? Combien de milliers de torrents ont paru à la fois dans cette

catastrophe ? Et dès lors, quelle quantité de terrain emportée des collines dans les plaines, des plaines dans les rivières, et de celles-ci dans le sein des mers ? Ici les rivages s'élargissent, et là ils disparaissent ; ici de vastes lacs ont succédé à de vastes champs ; et là, dépouillées du ciment qui les unissait, les montagnes s'écroulent sur la terre ; ailleurs, les terrains s'amoncellent et forment de nouvelles hauteurs, s'ils trouvent des obstacles. S'ils roulent sans pouvoir être arrêtés, ils iront combler d'anciens abîmes. Quelle partie du globe a pu conserver une image de ce qu'elle était ? Quelle partie n'a pas été alternativement creusée et recomblée, pour subir encore de nouvelles révolutions par le séjour des eaux ? Partout elles pressent la terre du poids d'une colonne de plusieurs mille toises de hauteur ; partout elles sont agitées d'un flux et d'un reflux continuel ; elles ne commencent à diminuer que cent cinquante jours après leur chute. Leur retraite n'est point celle d'une mer qui creuse lentement sous un terrain nouveau en aplanissant ses premiers rivages ; c'est un vent impétueux qui dessèche la terre. Les flots ne quitteront le sommet qu'ils ont battu que pour venir le battre de nouveau et que pour transporter de nouveaux débris. Ces paroles seules de Moïse annoncent partout un bouleversement que l'imagination ne saurait concevoir ; ce flux et ce reflux que redouble le souffle des vents produira seul l'effet des torrents les plus impétueux ; et cette retraite des flots, aussi précipitée que leur chute avait été violente, loin d'aplanir les bords qu'ils abandonnent, ne laissera partout que les traces du ravage et de la confusion. Que le philosophe porte sur la terre un oeil observateur dans l'instant où les eaux ont enfin disparu de dessus la surface. Quel spectacle doit-elle offrir à ses regards ? Combien d'anciens sommets auront disparu ! Que de hauteurs nouvelles se montreront à lui ! Combien de barrières franchies par les eaux ! Que de détroits ouverts ! Que d'îles détachées de l'ancien continent par la violence des torrents ! Ailleurs, au contraire, que de régions nouvelles acquises sur la mer par les débris qui ont éloigné les rivages ! Longtemps le souvenir de ces révolutions se conservera parmi les hommes ; longtemps les dépouilles de l'océan, laissées sur la terre, annonceront aux enfants de Noé l'affreuse catastrophe qui les a produites. Depuis le sommet des montagnes les plus élevées jusque sur la surface des plaines, dans l'intérieur même des collines nouvellement formées, et dans les plus profonds souterrains, les poissons pétrifiés, les coquillages, les madrépores, les sables transportés ou abandonnés, les productions marines les plus variées rappelleront sans cesse les crimes de la terre livrée à la fureur des eaux ; et plus le souvenir de ce grand déluge se conservera, moins la variété et le nombre de ces productions répandues sur la terre étonneront le sage. Une infinité de poissons et d'animaux testacés recherchent les rivages : l'océan cessa pour un temps de leur en offrir ; ils se répandirent sur la terre ; ils y furent poussés par les flots, et peut-être attirés par une nourriture plus abondante. Ils se trouveront dans la suite mêlés et confondus parmi ces matières que les eaux avaient délayées, que le temps durcira. Cent productions terrestres, longtemps promenées sur les eaux, purent enfin être déposées loin du sol qui les avait produites ; leur empreinte, gravée sur un limon

pétrifié, ne trompera point l’observateur plus ami du vrai que du systématique. Si de vastes forêts, ensevelies sous le sable et le limon, ont subi dans la suite des siècles divers changements ; si des hommes ou des animaux poursuivis par les eaux, se sont retirés dans des cavernes où leurs ossements pétrifiés se trouvèrent confondus avec les matières qui s’écoulaient sur eux ; si d’autres ont fui, ou furent transportés loin des régions qui les avaient vus naître, toutes ces découvertes ne feront que manifester la violence de l’inondation générale. La surface de la terre offrira partout des couches, tantôt plus légères, et tantôt plus lourdes, dont la disposition horizontale rappellera l’effet naturel des eaux qui auront transporté ou déposé successivement les matières plus légères ou plus pesantes, à mesure que les unes et les autres s’étaient opposées à leurs cours. Le sage en conclura peut-être que, dès l’origine du monde, la surface du globe se trouvera composée de bandes et de couches d’une pesanteur inégale, parce que, dans tous les systèmes possibles, il sera difficile de se persuader qu’avant l’inondation générale, toutes les matières étaient confondues ; parce que dès lors elles ne pouvaient être divisées qu’en formant de vastes couches disposées les unes sur les autres, et surtout parce que les couches formées par les eaux supposent nécessairement des couches antérieures à leur chute. Elles ont pu, sans doute, en déranger l’ordre, mettre les supérieures au-dessous des autres, et les entremêler de nouvelles couches transportées d’une région lointaine ; mais elles n’auraient point disposé le gravier sur la marne, le sable sur l’argile, si elles n’avaient pas trouvé ces matières déjà arrangées par couches les unes sur les autres. L’époque du déluge fixera peut-être encore celle d’un grand nombre de volcans qui ont autrefois ravagé la terre. Une grande partie du soufre, du bitume, des huiles terrestres, de toutes les matières inflammables répandues sur toute la surface du globe, aura été portée par les eaux dans le sein des montagnes ; les matières de la même espèce déjà contenue dans ces lieux souterrains auront commencés à fermenter quand les eaux retirées de dessus la surface subsistaient encore dans les cavernes intérieures. Nous savons les combats qu’excite le mélange des eaux et des matières pyriteuses ; les volcans de l’Auvergne, du Vivarais, et de tant d’autres provinces, pourraient bien avoir naturellement succédé à l’inondation générale aussitôt que, les eaux cessant de prévaloir, il n’en resta plus que la quantité nécessaire pour favoriser la fermentation. Enfin, si la physique pouvait se persuader que les angles saillants et rentrants des montagnes, et leur correspondance, n’ont pu être formés que par des courants réguliers, le séjour des eaux sur la terre, leur flux et leur reflux pendant le déluge d’une année entière, fourniraient le principe de ces courants. Un mois de flux ou de reflux avec une pareille masse d’eau suffirait sans doute pour découvrir les angles que formait déjà la roche intérieure ; et nous ne serions pas forcés de recourir à un déluge de vingt mille ans pour expliquer la régularité que nous offre quelquefois leur correspondance. Nous pouvons donc le dire : tout ce qui peut servir à prouver que la terre s’est trouvée sous l’empire des eaux s’explique par l’effet naturel d’un déluge pareil à celui dont Moïse nous a conservé l’histoire ; et Mr de Buffon, Telliamed et tant d’autres, doivent moins se

livrer à l'esprit de système pour nous trouver une cause physique à cette fameuse révolution. Ce qui éloigne ici les philosophes de nos saints livres est précisément ce qui doit les en rapprocher davantage. Celui qui réfléchit se dit à lui-même : il est incontestable que les eaux ont couvert la terre et les montagnes. Après les recherches de Wodwart, de Maillet, de Mr De Buffon, et de tant d'autres philosophes, il n'y a que l'ignorance, la fatuité qui puissent le nier ; et il n'est presque pas un seul philosophe qui en doute aujourd'hui. Or, il est physiquement impossible que les eaux contenues dans tout le globe aient pu s'élever à cette hauteur ; il était encore physiquement impossible de faire disparaître l'océan sous lequel les montagnes étaient ensevelies ; il est donc physiquement démontré qu'il a existé un vrai miracle : le Dieu de Moïse, le dieu qui opéra ce miracle doit donc être le dieu du physicien. Nous ne craignons pas de le dire, les poissons pétrifiés sur les montagnes, les éléphants et les rhinocéros transportés en Sibérie, la dispersion des coquillages de toute forme et de toute grandeur, et sur toutes les hauteurs, prouvent aux physiciens la vérité du récit de Moïse presque aussi fortement que la dispersion des juifs démontre la vérité des prophéties de Daniel et du Messie. Quand on a bien senti la force de ce raisonnement, on croit fermement à l'écriture. En suivant à la fois les lumières de la religion et celles de la physique, on se montre véritablement philosophe, et l'on est charmé des preuves que les faits consignés dans les archives de la nature fournissent au culte du vrai Dieu. On nous demandera peut-être si nous attribuons aussi au déluge toute la matière calcaire qui existe dans nos continents ? Nous répondrons à cette question : 1 qu'il existe trop de matières et de montagnes calcaires sans traces de pétrification, pour que nous puissions nous persuader qu'elles doivent toutes leur origine aux dépôts de la mer. 2 nous savons qu'elle produit encore de ces matières ; mais nous ne croyons pas pouvoir en conclure que Dieu ne créa dans le commencement ni marbre, ni albâtre, ni pierre de taille, ni plâtre, ni marne, ni craie. 3 nous avons observé qu'avant le déluge, les eaux de l'océan pouvaient occuper un lit bien différent de leur bassin actuel. Peut-être étaient-elles beaucoup plus divisées au milieu des continents. Pendant un séjour de plus de 1600 ans, antérieur au déluge, elles auront produit une infinité de ces coquillages renfermés aujourd'hui dans le sein des montagnes. 4 puisqu'il est des carrières calcaires où l'on ne trouve presque que de très petits coquillages fluviatiles, nous croirions que les eaux des fleuves, des lacs, des étangs, des marécages, ont déposé aussi en bien des endroits des matières calcaires, soit avant, soit après le déluge. Que l'on considère les régions désertes ou mal peuplées, et peu cultivées, elles ne sont couvertes que d'antiques forêts et d'eaux stagnantes, les marais y sont beaucoup plus communs, les débordements plus fréquents ; les coquillages, moins tourmentés par la main destructrice des hommes, s'y multiplient beaucoup plus facilement. Tel a été longtemps l'état d'une grande partie de la terre. Mais que les arts se montrent dans ces mêmes régions, le cours des fleuves se resserre, les marais disparaissent, les terres se dessèchent, les anciennes vases se durcissent et offrent à l'homme des sables, des terrains, des carrières farcies de

coquillages que le séjour des eaux y avait produits. Celles du déluge ne s'écoulèrent pas apparemment sans laisser dans bien des endroits des lacs ou des marais, dans lesquelles les productions marines ne purent se multiplier pendant bien des années. Toutes ces causes réunies nous paraissent très suffisantes pour rendre raison de cette multitude de coquillages répandus aujourd'hui sur la surface aride du globe. Mais que l'on prenne garde qu'elles ne peuvent point nous dispenser de recourir au déluge de Moïse, parce qu'il n'y aura jamais qu'un vrai miracle qui puisse nous donner assez d'eau pour transporter une foule de productions véritablement maritimes à deux ou trois mille toises de hauteur, et non seulement au sommet des montagnes calcaires, mais sur celui des montagnes granitiques. On nous a objecté que les coquillages, vivant pour la plupart à la même place qui les a vus naître, seraient restés sur l'ancien rivage, tandis que les eaux diluviennes s'élevaient au sommet des montagnes. Mr Valmont De Bomare nous fournit une réponse claire à cette objection, lorsqu'il dit qu'en se promenant " sur la grève d'une mer, il ne faut pas croire que toutes les coquilles qu'on y trouve sont originaires du lieu. Il y a de ces animaux voyageurs, et que la mer, à l'occasion d'une tempête, charrie ou dépose quelquefois en abondance sur des rivages éloignés. " Si tel est l'effet d'une tempête, que n'aura pas fait le déluge ? Nos compatriotes pardonneront sans doute la longueur de ces observations à l'importance de la matière ; nous les terminerons en avertissant nos lecteurs qu'une cause aussi miraculeuse que celle du déluge a dû occasionner un grand nombre d'effets particuliers qu'il n'est pas possible de détailler. Cette catastrophe a pû et a dû bouleverser la terre ; ce bouleversement était dans l'intention du dieu qui voulait, pour ainsi dire, la laver de ses crimes. Le moyen qu'il employa dut rendre la surface du globe méconnaissable, combler d'anciennes mers, en creuser ou en élargir de nouvelles, aplanir des montagnes, en élever d'autres, entremêler aux couches tantôt irrégulières, tantôt transportées avec une certaine régularité, les vestiges de toutes les anciennes mers et de l'océan universel, et retracer sans cesse aux yeux du physicien observateur la mémoire d'un dieu trop justement courroucé : pour empêcher ce bouleversement en inondant la terre, il aurait fallu de nouveaux miracles aussi grands que celui de l'inondation même : voilà ce que nous nous étions proposé de prouver, et ce que nous croyons avoir démontré. Quand même une révolution aussi prodigieuse aurait été suivie de quelques effets particuliers dont nous ne verrions pas la connexion avec la cause générale, elle n'en serait pas moins constatée, et les physiciens n'en seraient pas moins forcés d'y recourir pour retrouver cet immense océan dont les eaux s'élevèrent jusqu'aux plus hauts sommets. Nous savons bien qu'il est des hommes, surtout des jeunes gens, qui pensent que les eaux ont pu couvrir, sans miracle, des sommets élevés de plusieurs mille toises au-dessus du niveau actuel de l'océan, et parcourir ainsi successivement toutes les montagnes du globe, sans jamais avoir couvert dans un même temps toute sa surface ; mais ce n'est point pour ces sortes de physiciens que nous écrivons. Nous leur permettons de faire les savants à la toilette d'une jeune demoiselle, et de s'imaginer qu'ils ont solidement réfuté Moïse

en riant du déluge. Nous donnons la même permission à ceux qui pensent expliquer le déluge par l'élévation de l'axe. Ces messieurs s'imaginent que cette élévation ferait verser les eaux de l'océan comme celles d'un vase dont on incline la base. Mais le physicien voit l'axe s'élever ou s'abaisser, sans que cette inclinaison fasse sortir de l'océan une goutte d'eau, parce qu'elle ne change rien au centre de gravité, ni pour la mer, ni pour les fontaines, les puits et les rivières. Ceux-là ne seront pas plus heureux qui donneront à l'atmosphère une étendue immense, pour y trouver dans l'eau dont l'air est imprégné plus de vingt océans, et les résoudre en une pluie qui, naturellement, produirait un déluge. Le physicien dira qu'il faudrait encore un miracle pour dissoudre à la fois tous ces océans, puisqu'on ne peut les supposer dans l'air, s'il n'est de sa nature de les tenir absorbés. Tous ces océans ainsi absorbés, et qui, sans doute, ajouteraient leur poids à celui de l'atmosphère, ne seront d'ailleurs qu'une supposition chimérique. Nous regarderons nos baromètres, et nous rirons encore de cette explication nouvelle, et tous vos vains efforts ne feront qu'ajouter à la preuve du miracle. Depuis l'époque où j'écrivais ces observations, il est des hommes qui croient les avoir sérieusement réfutées en nous disant : si le déluge, qui laissa sur la terre et nos montagnes tant de coquillages, tant de poissons pétrifiés, n'est pas d'une époque antérieure à celle que lui donne Moïse, et d'une époque antérieure même à l'existence des animaux terrestres et du genre humain, pourquoi ne se trouve-t-il point de cadavres humains ou d'animaux terrestres parmi ces pétrifications ? Cependant la réponse à cette objection n'est pas difficile ; car d'abord il est faux que l'on ne trouve point de cadavres humains parmi ces pétrifications ; il s'en trouve même une grande quantité dans les montagnes du Portugal : on en découvre assez souvent en France auprès de Grignan. L'ivoire découvert sur le mont Coiron, en Vivarais, par Mr l'abbé Lavalette, d'après ce que j'en ai vu, et ce qu'il m'en a dit, devait appartenir à un animal d'une énorme grandeur. Qui ne sait pas d'ailleurs ce que Mr Pallas nous dit de cette quantité d'ossements entraînés par le déluge sur les montagnes de Sibérie ? En second lieu, observez les effets de l'eau sur le cadavre des noyés. Le corps d'abord s'enfuit, mais jamais à une grande profondeur. Le troisième jour, il s'est assez enflé pour revenir à flot. Pendant le déluge, la quantité énorme de poissons et de monstres marins a dû naturellement dévorer la plus grande partie de ces cadavres. Ceux que l'on trouve pétrifiés ne peuvent être que les corps des hommes qui, cherchant un refuge sur les hauteurs, auront été ensevelis par l'éboulement des montagnes. Tout ce qui pouvait rester de ces cadavres, lors de la retraite des eaux, n'était plus que des ossements épars qu'elles ont entraînés dans la mer, ou déposés sur la surface de la terre : peu d'années auront suffi pour réduire en cendres tout ce que la voracité des animaux aura épargné. Ceux que l'on trouve en si grande quantité sur les montagnes de Sibérie, à part peut-être l'ivoire des éléphants, ne doivent leur conservation qu'à la rigueur du froid, à un état habituel de congélation. Ces ossements humains, ou ceux des animaux terrestres pétrifiés, ou mêlés aux pétrifications marines, seraient encore plus rares, il n'en résulterait pas la moindre

objection sérieuse contre l'époque assignée au déluge par Moïse, époque surtout où il n'est pas dit que les quatre parties de la terre fussent encore habitées, et où il n'y avait peut-être qu'une partie de l'Asie qui le fût. Aussi pourrait-on bien attribuer à d'autres causes la pétrification des cadavres découverts ailleurs. Qui pourra même nous assurer que la terre fût alors divisée en quatre parties ? Ce que j'en sais, c'est que saint Pierre exprime bien autrement que tous nos géologues les bouleversements qu'a produits le déluge. Il est, nous dit-il, des hommes qui prétendent que les choses vont aujourd'hui comme elles allaient au commencement : ils ne savent pas que ce monde d'alors, ces cieux et cette terre, qui étaient alors, ont péri par le déluge ; que la même parole qui les avait posés a posé aussi les cieux et la terre d'aujourd'hui. Ce monde d'alors, ce monde d'aujourd'hui ! Trouvez, si vous le pouvez, une expression plus forte, et qui dise mieux combien vous êtes loin de connaître tous les changements que la terre a subis par le déluge ; mais aussi combien toutes vos explications seront nulles, tant que vous prétendrez nous dire ce qu'elle est aujourd'hui, sans recourir à cette même parole toute-puissante qui l'avait détruite par le déluge.

LETTRE 19

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame,

Oubliez, s'il se peut, et Telliamed, et Mr de Buffon, pour ne vous occuper aujourd'hui que d'un philosophe plus étonnant encore, plus digne de nos respects et de nos hommages, du fameux Robinet. Les premiers supposaient toute la matière déjà existante, pour vous expliquer l'origine des choses, la formation de l'univers ; celui-ci, pour créer la terre, les planètes, le soleil, et tous les éléments, et tout ce qui existe, et tout ce qui existera, ne vous demandera qu'un point de matière, le plus petit qu'on puisse imaginer, qu'une tête d'épingle. Avec un pied de mouche il va vous faire naître un million de mondes. C'est dans un ouvrage intitulé de la nature que cet homme extraordinaire a développé ses idées. C'est là que, suivant avec la nature la marche la plus vite quoique la plus lente, comme la plus claire quoique la plus obscure et la plus énigmatique, il se trouve, au bout de cent chapitres, avoir tout doucement amené ses lecteurs bénévoles au point convenu. Je veux, en faveur de mes compatriotes, laisser la marche la plus lente et la plus obscure, pour prendre la plus vite et la plus claire. Deux principes me suffiront pour vous amener tout doucement où toutes les recherches de ce philosophe doivent aboutir. " De fortes raisons d'analogie nous portent à croire que le monde a commencé d'exister par le plus petit terme, comme la suite des nombres commence par l'unité. Sa progression naturelle ne croit que par l'addition du moindre nombre encore. Dans 1, 2, 3, 4, chaque terme ne gagne jamais que l'unité sur celui qui le précède ; ainsi l'univers

ne reçoit à la fois que la plus petite portion de l'être, une portion égale à celle qu'il eut au commencement. " Tel est notre premier principe, fidèlement extrait du neuvième chapitre, livre premier. Le second se trouve très clairement posé, très ingénieusement amené au livre 2, chapitre 14, et le voici. " Tout dans la nature augmente et se reproduit par génération. " prenez garde, je vous prie, que nous n'exceptons rien. Avec ces deux principes et un pied de mouche, j'ai dit que nous allions créer tout l'univers, et je le prouve. Le premier nous montre ce qu'était l'univers dans son commencement. Il ne put d'abord être qu'un brin de poussière imperceptible, et la raison qu'en donne Mr Robinet est assurément très sensible. Ne faut-il pas en effet, en toute chose, avoir un petit terme avant d'en avoir deux ? Pour arriver à mille, ne faut-il pas commencer par un ? Ainsi, pour qu'il y ait eu mille parties, mille petits points de matière dans le monde, il faut absolument qu'il n'ait d'abord existé qu'un de ces petits points. Pour arriver à mille, ne faut-il pas ajouter à l'unité de nouveaux termes toujours égaux au premier, en disant 1, 2, 3, 4, ainsi de suite ? Il en fut de même de ce petit point qui, dans les premiers temps, était à lui seul tout l'univers. Ce petit point gagna 1, 2, 3, 4 points de matière, et en fit de nouveaux mondes, une, deux, trois, quatre fois plus grands que le premier. Tout consistait donc à savoir comment ceux-ci ont été suivis d'une infinité d'autres. C'est à quoi je réponds très facilement par notre deuxième principe. Le monde primitif, le premier petit point de matière, augmenta comme tout augmente aujourd'hui. Il n'avait pas pu être engendré, puisque rien n'existait avant lui ; mais il avait la faculté d'engendrer, de se reproduire par génération : il accoucha d'un second point ; celui-ci accoucha d'un troisième, qui se reproduisit encore ; et, de génération en génération, il se trouva une infinité de petits mondes pareils au premier. Ne croyez pas que notre philosophe borne à ces petits points la faculté d'engendrer par eux-mêmes. " Les pierres, chez lui, engendrent les pierres, comme les animaux engendrent leurs semblables, comme les montagnes engendrent les montagnes, comme l'air engendre l'air, comme l'eau engendre l'eau, comme l'océan engendre tous les jours un nouvel océan, par des semences, des graines ou des oeufs. " vous me demandez peut-être comment sont faits ces oeufs de l'océan, de l'air et des montagnes. Je ne vous dirai rien de ces derniers ; mais le grand Robinet vous apprendra que les multiplications de l'air sont aussi régulières que celles des espèces animales. Il vous apprendra même à distinguer les instants où pondent l'air et l'eau. " les vents irréguliers, vous dira-t-il, peuvent être pris pour des superfétations de l'air. " ainsi vous n'aurez qu'à observer ces jours où le vent souffle tantôt au nord et tantôt au midi, à l'orient ou à l'occident, ces moments enfin où le baromètre est au variable. C'est alors surtout que l'air fait ses pontes ; mais des jours plus décisifs encore sont ceux où vous sentez dans l'air une chaleur accablante. Oui, ces jours sont surtout pour l'air des jours de ponte. " Comment nommeriez-vous autrement cette génération d'air brûlant qui, le 30 juillet 1705, se fit sentir à la seule ville de Montpellier ? On fit cuire des oeufs au soleil ". Ç'aurait été bien pis, si une pluie abondante n'eût nettoyé cet air devenu malsain à force de

pondre. Les oeufs de l'air auraient non seulement cuit ceux de la poule, mais rôti la poule elle-même, tant ils sont brûlants. Quant aux pontes de l'eau, " des causes accidentelles pourront les multiplier ou les suspendre… etc. " comme les vieilles poules ne sauraient pondre, il n'y aura de même que les jeunes eaux qui fassent des oeufs. Avec autant d'esprit que vous en avez, vous concevez, madame, que si l'air, les eaux et les montagnes se forment par des pontes, " les planètes, douées aussi de faculté génératrice, produiront d'autres planètes ; … etc. " il est donc démontré que les étoiles pondent tout comme l'océan. Deux choses me plaisent singulièrement dans ce système. La première est de voir son auteur fort éloigné de ce qu'on appelle vulgairement le sens commun. Il ne se laisse pas même captiver par les physiciens, qui n'attribuent la découverte des satellites qu'à l'invention du télescope, sans penser que les mères planètes pourraient bien n'avoir accouché que du temps de Galilée, d'Huygens, de Cassini, qui s'en sont aperçus les premiers. Il a même la noble hardiesse de nous présenter les comètes comme les astres qui naissent chaque jour du sein de quelque étoile, quoique vous ayez vu qu'elles sont honnêtement anciennes chez Mr de Buffon. Tout cela me sert à vous prouver que la philosophie ne connaît point d'esclaves ; que c'est vraiment chez nous que chacun parle comme il l'entend. Nous avons ennobli ce proverbe trivial: autant de philosophes, autant de sentiments. Nulle part on ne trouve à choisir comme chez nous. La seconde chose qui me frappe dans ce système, c'est qu'il est vraiment d'une simplicité étonnante. Un atome, un petit monde engendre un autre atome, un autre monde ; celui-ci produit encore son semblable ; la terre enfin paraît parmi ces mondes. " Les germes de la plus simple organisation s'y développent… etc. "

LETTRE 20

Réponse de madame la baronne à la lettre précédente.

Que mon silence ne vous étonne pas, mon cher chevalier : je me tais, mais j'admire ; et puisque je ne vous ai point envoyé mes réflexions sur vos dernières lettres, vous avez bien pu vous imaginer que je n'avais aucune explication à vous demander. Telliamed me semblait l'emporter sur Mr de Buffon autant que le poisson et l'homme barbe grise l'emporte sur les molécules organiques ; mais Robinet efface l'un et l'autre. Un atome qui seul engendre un autre atome ! Les montagnes, les planètes et tout l'univers sortis d'un pied de mouche ! Que cela est charmant ! Que cette idée est riche, féconde et ingénieuse ! J'aurais cependant désiré que vous m'eussiez appris d'où ce premier atome tira la matière du second, d'où il venait lui-même. Vous en ferez sans doute l'atome éternel ; car étant le premier, il ne peut avoir été fait par un autre. Vous en ferez aussi l'atome créateur ; car il faudra bien qu'il ait non seulement engendré, mais créé la matière, puisqu'elle allait toujours en augmentant : mais tout cela s'explique en lui donnant, avec la faculté génératrice, une faculté créatrice. J'aurais voulu savoir encore ce qu'était le chaos où tous les

germes avaient été fécondés, tandis qu'il n'existait que le petit monde primitif, le petit atome duquel tout est sorti. Je sens votre réponse : le grand chaos était dans ce petit atome. Je n'insisterai pas, je ne vous demanderai pas même par quelle vertu cet atome engendra des atomes qui ont dans la suite engendrée une plante, un animal, le chêne, l'éléphant, la souris, Robinet. J'aime bien mieux vous remercier de m'avoir fait connaître ce philosophe. Robinet ! Quel grand homme ! Je m'en vais le mettre dans mes tablettes à côté de Mr Diderot. On m'a dit que ces deux philosophes se ressemblaient assez pour la tournure du génie ; qu'on trouvait chez l'un et l'autre cette marque algébrique et mystérieuse, cette emphase énigmatique, ces nuages épais et ténébreux qui servent si bien à voiler au commun des hommes les grandes vérités philosophiques. Je n'aperçois pas dans vos lettres cette mystérieuse obscurité. Vous avez peut-être cherché à la dissiper en notre faveur. Je vous en sais bon gré ; mais ne pourriez-vous pas nous donner du Diderot tout pur ? Cela exercerait notre sagacité, et peut-être pourrions-nous juger de nos progrès dans la philosophie par notre facilité à le comprendre. Je suis réellement curieuse d'en faire l'essai. Ainsi n'y manquez pas : j'attends du Diderot par le premier courrier.

Adieu. La baronne de.

LETTRE 21

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame,

Votre dernière lettre ne pouvait m'être remise plus à propos. J'étais hier chez Mr T, et nous faisions quelques expériences, lorsque tout à coup le bruit d'une remise annonce l'arrivée d'un personnage important. Au profond respect avec lequel il est reçu, je ne me crois pas digne d'attendre qu'il ait ouvert la bouche : je cherche à m'échapper. Non, me dit alors Mr T, vous ne perdrez pas l'occasion de vous mettre sous la protection du génie sublime à qui nous devons l'interprétation de la nature. En disant ces mots il me présente à ce personnage révéré, comme un aspirant à la gloire philosophique. J'incline respectueusement la tête ; et le monarque, ayant vu l'appareil de nos expériences, daigne m'adresser ces paroles : " jeune homme, tout m'annonce ici que vous aspirez à la gloire de nos philosophes manouvriers, … etc. " Je profitai de cet instant où notre philosophe sembla respirer, pour répondre que, tout persuadé que j'étais du mérite des philosophes grands manouvriers, je m'étais occupé plus particulièrement de la gloire qu'ont acquise les philosophes systématiques. J'osai ajouter que je le priais de vouloir bien me faire connaître ce qu'il pensait lui-même sur le monde et son origine. " Je ne vous dirai point, me répondit-il, ce que j'ai moi-même conçu sur cette matière ; … etc. " Heureusement pour moi, je n'avais pas perdu un seul mot de cette explication du monde ; car notre

philosophe ne la termina que pour essayer s'il trouverait dans moi cet esprit de divination qui subodore des résultats inconnus. Voyons, me dit-il, si j'aurai fait passer dans votre esprit des notions intelligibles et claires sur le monde. Vous avez, répondis-je, vous avez fait encore davantage, ô grand philosophe ! Vous m'avez persuadé. Le monde ne peut être qu'un grand animal, et le monde pouvant être infini, cet animal est Dieu, le dieu de Beauman ; ou plutôt cette idée vous paraissant sublime, le grand animal est le dieu que vous nous apprenez à révérer, le dieu de Diderot : mais si le monde n'est qu'un grand animal, toutes les particules dont il est composé ne sont, pour le sage, qu'un petit animal doué de mémoire et d'intelligence. Ces petits animaux, accumulés et combinés, ayant formé le monde tel qu'il est, auront tous perdu la mémoire du soi ; aucun ne se souvient de ce qu'il était avant de contribuer par ses combinaisons à former l'univers. Il n'y a que le tout, le grand animal qui en ait conservé la mémoire. Les petits animaux dont les combinaisons forment un philosophe ne s'en souviennent pas eux-mêmes ; mais le philosophe a su le deviner : il voit par ce qu'il est ce qu'il fut autrefois, et ce que dut être le monde lui-même avant de devenir, par la copulation universelle des molécules sensibles et pensantes, le grand animal. Je m'applaudissais d'avoir si bien conçu le système sublime du grand animal, de ce monde formé par la copulation des petits animaux ; et voyez, madame, s'il ne m'était pas permis d'être un peu content de ma personne. " Tes discours, me dit notre philosophe, ne décèlent point un raisonneur pusillanime et demi sceptique, … etc. " Vous vouliez, madame, du Diderot tout pur, en voilà du sublime. J'espérais pouvoir vous en donner aujourd'hui quelqu'autre échantillon ; mais il était deux heures après midi, et notre philosophe sentit une inquiétude automate qui l'appelait à la table d'un milord à qui il interprète depuis six mois l'interprétation de la nature. Il eut la bonté, en tirant de sa poche ce livre précieux, de m'en faire présent. " Jeune homme, prends et lis, me dit-il ; et si tu peux aller jusqu'à la fin de cet ouvrage, tu ne seras pas incapable d'en entendre un autre. " vous seriez-vous attendue à cette modestie de la part d'un génie si fameux ? Il semble soupçonner qu'on aura de la peine à soutenir la lecture de son chef-d'oeuvre. Il nous prévient qu'il faut des efforts au-dessus de la patience du vulgaire pour aller jusqu'au bout. La modestie fut toujours l'apanage des philosophes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE 22

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame,

Vous aurez sans doute parfaitement compris ce que c'est que le monde ou le grand animal ;

Mais l'inquiétude automate, la sensation semblable à un toucher obtus et sourd dans les molécules organiques, n'aura pas suffi pour vous faire comprendre l'origine des autres animaux, et je sens que cette idée a besoin d'être développée. Empressé d'en chercher l'explication dans l'interprétation de la nature, j'ai été enchanté que cette matière me fournît encore l'occasion de vous donner du Diderot. " Si la foi, nous dit ce grand homme, ne nous apprenait que les animaux sont sortis des mains du créateur… etc. " C'est-à-dire, ne pourrait-on pas soupçonner que l'embryon formé par ces éléments fut d'abord une simple machine, un automate, ensuite un moucheron, une souris, un chien, un renard, un cheval, un perroquet, un aigle, un éléphant, un homme dirigé par des lois, et auteur enfin des sciences et des arts ? Ne pourrait-on pas ajouter qu'il a été très longtemps dans chacun de ces états ; " qu'il s'est écoulé des millions d'années entre chacun de ces développements ; … etc. " Qu'il cessera un jour d'être homme et philosophe, pour redevenir chien, chat, renard, souris, moucheron, toujours en décroissant comme il s'était accru ; " qu'il disparaîtra pour jamais de la nature, ou plutôt qu'il continuera d'y exister, mais sous une forme et avec des facultés tout autres que celles qu'on lui remarque dans cet instant de la durée ? " la religion, ajoute Mr Diderot, en prenant encore ici ses précautions philosophiques, " la religion nous épargne bien des écarts. " mais que nos compatriotes ne s'y méprennent pas. On n'exigera pas apparemment que nous renoncions, en faveur de la religion, aux lumières de la philosophie rationnelle. Or vous allez voir à quoi l'on s'expose en refusant d'admettre l'animal prototype dont Mr Diderot nous annonce l'existence d'un ton plus décisif par le texte suivant : " quand on considère le règne animal ; quand on s'aperçoit que, parmi les quadrupèdes, il n'y en a pas un qui n'ait les fonctions et les parties, surtout intérieures, entièrement semblables à un autre quadrupède,… etc. " Voyez-vous, madame, comment notre sage sait se replier, comme il ne ménage les préjugés reçus que pour nous faire voir combien ils s'opposent au progrès de la physique et de la raison ? Quels progrès en effet pourrons-nous faire ? Comment le philosophe pourra-t-il concevoir qu'il ait acquis des sons articulés, une langue, des lois, des sciences et des arts, s'il ne se croit issu de l'animal prototype ? Comment peut-il avoir aujourd'hui cinq doigts à la main, et se tenir debout sans penser que jadis il marchait à quatre pattes, et que ses mains étaient un pied de boeuf ou de cheval ? Comment prouvera-t-il que ses oreilles ont pu se raccourcir, s'il n'est parfaitement convaincu qu'elles furent jadis bien plus longues, et qu'elles s'allongeront de nouveau, qu'il redeviendra tout ce qu'il fut d'abord, qu'il changera d'état jusqu'à ce qu'enfin chacune de ses molécules, par une impulsion semblable à un toucher obtus et sourd, ait rencontré la place la plus convenable à sa figure et à son repos ? N'en doutez point, madame, l'animal prototype de Mr Diderot démontre seul à l'homme

sa vraie origine ; il pouvait seul dicter l'interprétation de la nature, le plus beau des systèmes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE 23

Réponse de madame la baronne aux deux lettres précédentes.

Je n'en peux plus, mon cher chevalier, je n'en peux plus, trêve de Diderot, je vous en prie. Vos deux dernières lettres m'ont donné un mal de tête affreux. Vainement j'ai passé deux jours et deux nuits à les méditer. Que je suis mortifiée ! Que je suis humiliée ! Votre grand manouvrier ne fait point passer en moi son esprit de divination qui subodore des expériences ; il n'a point substitué à ce démon familier dont il est possédé des notions assez intelligibles pour moi. Ah ! Je le sens bien, j'ai vécu trop longtemps en province. Les dames de Paris auront supporté l'animal prototype, et je serai réduite à vous confesser que je n'y entends rien. Oui, j'en fais l'humble aveu ; je n'entends rien du tout à ce prototype ; je n'entends rien encore à cet autre animal dans lequel chaque élément conserve le degré de sentiment et de perceptions qui lui sont essentiels, en perdant la mémoire de soi, et concourt à former la conscience du tout. Je me tue à deviner comment un million d'êtres intelligents ont pu ne former qu'une seule intelligence, comment cette copulation universelle des molécules sensibles et pensantes a produit la grande âme du grand animal, ou de l'univers. Je ne vois pas même quelle idée sublime vous trouvez dans un homme chez qui l'intelligence et la mémoire sont en raison des masses. Cela voudrait-il dire que les grandes montagnes ayant plus de masse que les petites, auront aussi plus de mémoire et d'intelligence ; qu'un homme aux épaules larges et massives aura plus d'esprit que Voltaire et Jean-Jacques ? Qui est-ce que ce toucher obtus et sourd, cette inquiétude automate qui fait toujours chercher aux molécules la place qui convient à leur repos ? Place qu'elles me semblent ne jamais trouver, puisque, pour la chercher, elles sont tantôt singes et tantôt chats, tantôt souris et tantôt philosophes. J'en suis désespérée ; mais à mon gré, le vilain animal que ce prototype ! Il serait donc un temps où j'aurais eu pour doigts la corne d'un cheval ou un pied de boeuf ? Un temps viendrait encore où chacun reprendrait son pied de boeuf, sa patte de chat, sa griffe de lion, sa queue de souris ? Nous repasserions tous par ces divers états, pour aller de nouveau nous confondre avec le prototype ? Ah ! Je vous en conjure, plus de prototype et plus de Diderot. Non, je n'en veux plus, il me révolte quand je l'entends, il me donne la migraine quand je ne l'entends pas, et quand il dit le plus, il me semble qu'il ne dit pas grand chose. D'où venait, je vous prie, son premier animal ? Celui qui le forma n'en pouvait-il pas faire un million d'autres ? Et ce tout-puissant qui accorde la sensibilité aux plus stupides ne pouvait-il pas, dès les premiers temps, disposer des molécules organiques comme

bon lui semblait ? Quel besoin avait-il d'un prototype ? De faire un moucheron avant de parvenir à faire un éléphant ? Serait-ce donc là ce que vous appelez remonter aux principes des choses ? Il valait bien la peine de faire une interprétation de la nature, pour se voir forcé de recourir à ce que le tout-puissant donne ou ne donne pas, à un prototype formé on ne sait quand, ni par qui, ni comment. Oh ! Vous ne sauriez croire combien j'en veux à cet animal prototype, de me faire araignée ou quadrupède, pour me faire baronne ou philosophe. Jamais, non jamais vous ne m'accorderez avec lui. Chez Mr de Buffon, il peut bien se former de nouvelles espèces, dès que les anciennes cesseront de manger les molécules organiques ; mais le singe ne fut jamais qu'un singe, et l'homme ne craint pas de devenir souris. Avec Telliamed, nous fûmes, il est vrai, des brochets, des saumons ; mais nous ne craignons pas de l'être de nouveau. Avec Robinet, je ne sais pas même ce que je fus ; mais la lune n'engendre qu'une lune, et chaque chose est dans son espèce. Avec Diderot, fi donc ! Que ne faudrait-il pas avoir été ? Que ne faudrait-il pas devenir encore ? Salut à l'animal prototype. Je suis sa très humble servante et la vôtre ; mais ne m'en parlez plus.

La baronne de. p s. comme l'interprétation de la nature a un peu décrédité la philosophie dans l'esprit de nos amis, donnez-nous-en d'un autre ; je voudrais que ce fût du système de la nature.

Observations

D'un provincial sur les deux lettres précédentes.

Je n'aime point à croire avec notre correspondant que Mr Diderot se joue absolument de l'opinion publique lorsqu'il nous assure que la religion nous épargne bien des écarts et bien des travaux, surtout quand il ajoute : " si la religion ne nous eût point éclairés sur l'origine du monde… etc. " mais, après cet aveu, que la force de la vérité pouvait seule arracher à Mr Diderot, n'aurait-on pas droit de lui demander comment il a pu se livrer lui-même à des systèmes, et nous proposer l'hypothèse de Beauman comme nécessaire aux progrès de la physique et de la raison ? Il nous semble au contraire que ces hypothèses, nécessairement douteuses et improbables, toujours opposées à la vraie physique, presque toujours absurdes et risibles, comme celle du monde grand animal et de l'animal prototype, ne peuvent que retarder le progrès des sciences. Quand on a perdu un temps précieux à former de pareilles hypothèses, qu'en résulte-t-il autre chose que des conséquences aussi douteuses, aussi improbables, aussi absurdes que les principes, et qui sont la source de mille erreurs physiques ? On ne saurait se faire entendre ; on ne s'entend pas soi-même, on nous donne des interprétations de la nature mille fois plus obscures que le texte. Et comment se rendre intelligible quand, au lieu d'une explication physique et naturelle, on nous propose les choses les plus opposées au cours de la

nature ? L'animal prototype serait lui seul un être plus miraculeux que tout l'ancien et tout le nouveau testament. Quelle suite de prodiges et de miracles ne faudrait-il pas pour faire sortir du même animal le chat et la souris, le loup et la brebis, le cerf et le lion, et tous les animaux, et l'homme lui-même ; pour que ces animaux, qui ne seraient alors que de vrais monstres dans leur origine, pussent se multiplier, et fonder chacun leur espèce ; pour que ces espèces dégénérant ensuite, celle de l'éléphant se trouvât confondue avec celle de la souris, et celle-ci avec l'animal prototype ? Proposer des mystères et de pareils miracles comme une explication physique de notre origine, n'est-ce pas se jouer du public ? Ou plutôt n'est-ce pas s'exposer au mépris et à l'indignation de tout homme tant soit peu instruit, en se targuant du titre de physicien et de philosophe, tandis qu'on ne voit pas seulement ce que c'est qu'une supposition physique ; tandis qu'on ne nous donne pour hypothèses naturelles que des mystères et des miracles ? Eh ! Puisqu'il nous faut des mystères et des miracles, ne nous en offrez pas au moins d'aussi risibles que ceux de l'animal prototype ; laissez-nous croire à ceux dont la religion admire la grandeur et la majesté, laissez-nous croire au dieu de la genèse : il dit, et tout est fait.

LETTRE 24

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame,

Quel dommage que vous soyez si vivement brouillée avec l'interprétation de la nature ! C'est notre apocalypse ; et je me proposais d'en extraire encore bien des choses, de vous consulter même sur certains articles. J'aurais voulu savoir, par exemple, " si l'agrégat de la matière vivante et de la matière morte est vivant ou mort ; quand et pourquoi il est vivant, quand et pourquoi il est mort. Si les limites déterminées par le rapport de l'énergie… " Mais votre migraine vous reprend, et c'est du système de la nature qu'il faut vous entretenir. Comment m'y prendrai-je pour vous présenter cet important système d'une manière plus satisfaisante ? Peu de mots suffiraient pour le développer, s'il était possible de bien distinguer ce que l'auteur entend par la nature ; mais après avoir dit avec ce moderne Lucrèce : " la nature n'est autre chose que le grand tout, ou bien le résultat de l'assemblée des différentes matières, de leurs différentes combinaisons et des différents mouvements que nous voyons dans l'univers ", oserai-je vous dire, avec le même auteur, qu'elle est un être abstrait, c'est-à-dire un être qui n'existe pas réellement, un être qui n'a rien de positif ? Et ne craindrai-je pas de vous voir confondre le grand tout avec le grand rien ? Et quand j'ajouterai : la nature fait tout ; " elle altère, elle augmente, elle diminue tous les êtres, les rapproche, les éloigne, les forme ou les détruit ; elle enfante, par ses combinaisons, des soleils qui vont se placer au

centre d'autant de systèmes ; elle produit des planètes qui gravitent et décrivent leurs révolutions autour de ces soleils " ; ne penserez-vous pas que j'ai personnifié cette nature, et que je lui fais produire bien des effets ? Vous serez dans l'erreur ; car en vous disant : " la nature produit un effet, je n'entendrai point qu'elle le produise, mais seulement que l'effet dont je parle est le résultat nécessaire des propriétés de quelques-uns de ces êtres qui composent le grand ensemble ", c'est-à-dire qu'il est le résultat de quelqu'un de ces êtres dont résulte le grand résultat, le grand tout. Si je vous dis encore : la nature combine, elle est industrieuse, elle est assez habile pour produire des êtres intelligents, pour élaborer des éléments propres à faire éclore de nouvelles générations, serai-je bien reçu à vous dire qu'elle n'est point intelligente parce qu'elle n'a point d'organes ? Oserai-je ajouter qu'elle n'a point de but, parce que le grand tout ne saurait en avoir, quoiqu'elle ait un plan formé, quoique son but soit de conserver, d'exister, et de conserver son ensemble ? Vous dirai-je qu'elle est absolument aveugle quoiqu'elle y voie assez pour marquer à l'homme chacun des points de la ligne qu'il doit décrire, et pour placer sur son chemin tous les objets qui le modifient ? Après m'être écrié : ramenons les mortels aux pieds de la nature, après lui avoir adressé de longues et ferventes prières, comment m'y prendrai-je pour vous persuader qu'elle n'entend pas mieux qu'elle ne voit, et pour vous adresser ces paroles : n'adorons point, ne flattons point une nature sourde qui agit nécessairement, et dont rien ne peut déranger le cours ? Tous ces textes, fidèlement extraits du fameux système, feraient peut-être croire à nos provinciaux que cette nature est chez nous un grand tout et un grand rien, qui fait tout et ne fait rien, qui voit tout et ne voit rien, qui entend tout et n'entend rien, qui résulte de tout et de qui tout résulte. Quoique tout cela ne s'accorde pas moins que les oui et les non de Mr De Buffon, l'auteur du système aurait beau nous dire " qu'il n'y a qu'un renversement de la cervelle qui puisse faire admettre des contradictions, " vous me demanderiez dans quel état était la sienne lorsqu'il a fait son livre. Vainement expliquant le système de la nature par celui du bon sens, vainement vous dirais-je avec l'auteur de celui-ci : " la nature est un nom dont nous nous servons pour désigner l'assemblage des êtres, des matières diverses, des combinaisons infinies, des mouvements variés dont nos yeux sont témoins, " je craindrais que ce mot ne perdît toute sa force auprès de nos compatriotes. Ils le profaneraient par leurs mépris ; ils vous diraient peut-être dans leur langage que ce mot fut toujours pour nos philosophes une selle à tout cheval, et que, pour vouloir tout expliquer par ce mot, nous n'expliquerons jamais rien, parce que nous serons toujours forcés d'en varier le sens ; parce que ce mot désignera chez nous tantôt un être positif, tantôt un être actif, et tantôt un être purement passif, tantôt le principe des choses, et tantôt les choses mêmes. Je voudrais vous parler de la matière, et vous expliquer comment son attraction et ses combinaisons peuvent former des êtres physiques et moraux, des planètes, des métaux, un animal, un homme, des unions, des mariages, des sociétés, des amitiés, des vices, des vertus. Vous me demanderiez d'où lui vient un pouvoir si étonnant, et je vous parlerais de son

énergie infinie, des essences, des sympathies, des affinités, des antipathies, de la substance amie ou ennemie, de la faculté de se coordonner, et de la coordination relative ; mais ne croiriez-vous pas que je vous donne encore du Diderot ? Les maux de tête vous reprendraient, et je ne serais plus, dans l’esprit de nos compatriotes, qu’un vieux péripatéticien, ou qu’un radoteur inintelligible, qui les renvoie sans cesse aux qualités occultes. Serais-je plus heureux quand, nos provinciaux ne pouvant pas mieux nous comprendre sur la matière que sur la nature, je voudrais au moins leur faire comprendre ce que c’est que le mouvement par lequel la nature et la matière opèrent tous les effets possibles ? ” Le mouvement, dirais-je, n’est autre chose qu’un effort par lequel un corps change ou tend à changer de place ”; et peut-être alors croiriez-vous m’entendre dire que la santé n’est qu’un remède par lequel je me porte bien, ou tends à me bien porter. Cette définition aurait cependant un grand avantage, car elle prouverait que le même corps peut être en mouvement et en repos dans le même instant. Il serait en repos s’il ne changeait pas de place ; mais dans cet instant il serait aussi en mouvement, parce qu’il tendrait au moins à en changer. Nos philosophes sont admirables pour les définitions, et vous ne sauriez croire l’avantage que nous en retirons. Que ne ferais-je pas, par exemple, avec celle-ci ? Je vous démontrerais que le mouvement ou le concours des atomes suffit non seulement pour former des soleils, la terre et tous les corps célestes, mais pour piper des dés et composer des poèmes épiques, tels que l’Iliade, l’Énéide et la Henriade. Nos compatriotes croiraient me surprendre en défaut ; ils voudraient parier que le concours fortuit des dés pipés ou des atomes ne produirait jamais une tragédie, pas même une comédie qui fît autant rire que celle du fils naturel fait pleurer. Ici je me verrais forcé de vous donner encore du Diderot. Ne pariez pas, vous dirais-je, car il y a tel nombre de coups dans lesquels je gagerais… etc. ” Malgré tout le faste de cet argument, je craindrais de voir nos provinciaux rire de la gageure et de la conséquence. Ils demanderaient bonnement au célèbre parieur s’il prétendrait aussi tirer de son sac de cent mille dés, non plus cent mille six, mais une seule loi du mouvement, de la gravitation ou de l’impulsion. C’est peu, ajouteraient-ils, c’est peu, ce n’est rien même pour la terre, les astres et tous les éléments, que l’ordre dans lequel ils se trouvent rangés ; il faut des lois constantes qui maintiennent cet ordre malgré l’agitation d’un mouvement continuel ; il en faut pour régler les révolutions ; il en faut pour les germes et la végétation ; il vous en faudrait pour produire des êtres sensibles et pensants : il vous en faudrait même pour le raisonnement, pour l’imitation réfléchie de ce que le hasard aurait produit. Tirez toutes ces lois de votre sac, monsieur le parieur ; tirez-en une seule du concours fortuit des atomes ; montrez-nous la pensée, l’intelligence, la volonté sortant de vos cornets ; agitez vos atomes tant que vous voudrez, et montrez-les-nous arrangés enfin comme un petit être qui réfléchit, qui parle, qui calcule par combien de jets le concours fortuit des atomes a pu lui donner une tête, des pieds et des mains, un esprit raisonneur, un coeur tendre, sensible, et quelquefois assez ingrat envers l’auteur de son existence pour le blasphémer ; et ce petit impie, ce

petit athée, sortant de vos cornets, suffira pour nous faire croire que l'univers peut n'être que l'effet d'un mouvement fortuit, et de toutes les combinaisons possibles des atomes. Après tous ces sarcasmes, on me demanderait au moins quelques détails physiques sur la formation de l'univers, ou sur la théorie de notre globe, et l'auteur du système ne fournirait ici que des peut-être, dont nos provinciaux ne sentiraient pas toute la force. " Peut-être, devrais-je vous dire, peut-être cette terre que nous habitons n'est-elle que le résultat de ces taches… etc. " Avec tous ces peut-être, ne risquerais-je pas de faire dire que très certainement l'auteur de ce système n'entendait rien du tout à l'astronomie et à la physique, ou qu'il mentait contre ses propres connaissances, parce qu'absolument rien de tout cela ne peut-être selon les lois physiques connues du vulgaire ? Vous devez sentir à quoi j'exposerais notre nouveau Lucrèce par un plus grand détail. Nos compatriotes, trop peu philosophes encore, n'apercevraient dans tout le système de la nature qu'un chaos informe, qu'une compilation monstrueuse d'erreurs en tout genre, de contradictions, d'absurdités, d'extravagances et de déclamations fanatiques : ce mépris retomberait sur la philosophie, et serait trop contraire à nos intentions. Je pense donc, madame, qu'il serait expédient de laisser encore quelque temps nos provinciaux dans l'heureuse ignorance de ce profond système. Il ne faudrait même leur révéler qu'avec beaucoup de discrétion ce que j'en ai fait entrer dans cette lettre. J'espère les dédommager au premier jour, en leur exposant un système plus étonnant encore, mais très facile à concevoir, très court surtout, et très conforme à la portée des philosophes les plus novices.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Observations

D'un provincial sur les trois lettres précédentes.

Voulez-vous une méthode très simple pour concevoir le faux, le ridicule et l'absurde de tout ce que nous disent les philosophes sur la toute-puissance, l'énergie, l'activité de cette nature qu'ils regardent comme le seul principe de tout ce qui existe, et comme je ne sais quel être dont les combinaisons nous dispensent de recourir à un dieu créateur ? À la place du mot nature, mettez ce qu'ils vous disent entendre par ce mot. Quand le nouveau Lucrèce vous dit, par exemple : " la nature combine des soleils, elle est occupée dans son laboratoire immense à faire éclore des générations nouvelles ; elle marque à l'homme tous les points de la ligne qu'il doit décrire ; c'est elle qui élabore et combine les éléments dont il est composé, etc. " au lieu du mot nature, mettez la définition qu'il vous en donne, le véritable sens de ces propositions sera celui-ci : le résultat de l'assemblage des différentes matières, de leurs différentes combinaisons, et des différents mouvements que nous voyons dans l'univers, combine des soleils ; ce même résultat, dans son laboratoire,

est occupé à faire éclore des générations, à marquer à l'homme tous les points de la ligne qu'il doit décrire, à élaborer, à combiner ses éléments… que pensez-vous de ce résultat de combinaisons qui combine ? Que pensez-vous de son laboratoire immense et de toutes ses occupations ? La même méthode vous fera sans peine apercevoir toute l'absurdité de nos prétendus sages, chaque fois qu'ils voudront faire de la nature un véritable agent capable de suppléer à la divinité. L'auteur du système de la nature ne paraît avoir senti cette absurdité que pour nous en donner une autre également palpable. Il nous avertit une fois pour toutes qu'en disant, " la nature produit un effet, il n'entend point personnifier cette nature, qui est un être abstrait ; il entend que l'effet dont il parle est le résultat nécessaire des propriétés de quelqu'un des êtres qui composent le grand ensemble que nous voyons. " pesez ces paroles, et dites-moi si on n'est pas tenté de hausser les épaules de pitié ou de mépris. La nature, le grand tout, le résultat de tous les êtres positifs, est un être abstrait ; et de quoi, je vous prie, fait-elle abstraction, si elle embrasse tout ? Vous n'entendez pas la personnifier ! Pourquoi l'avez-vous donc personnifiée à chaque page ? Les effets que vous lui attribuez sont le résultat nécessaire des propriétés de quelques-uns de ces êtres qui composent le grand ensemble ; parmi tous ces êtres, il en est donc qui ont la propriété de combiner nécessairement des soleils et des planètes ? Il en est qui pipent nécessairement les dés qui feront des poèmes épiques, des sonnets, des chansons, des histoires ; d'autres marquent à l'homme la ligne qu'il doit décrire ; et le résultat nécessaire des propriétés de quelqu'un de ces êtres fut d'élaborer et de combiner le système de la nature ! Il faut convenir que ce résultat élaborait et combinait, dans son laboratoire, des choses bien singulières. Ce qu'il y a ici de plus étonnant, c'est que l'on s'accoutume à considérer comme de vrais génies les auteurs de toutes ces absurdités. On ne veut pas voir combien ils se rapprochent de celui qui, voyant une montre pour la première fois, s'occuperait des années entières à chercher comment cette montre s'est faite elle-même. Cet homme nous ferait cent raisonnements aussi risibles les uns que les autres. Il nous parlerait de l'énergie de sa montre, de sa sympathie, de sa coordination relative aux heures, du résultat de ses roues qui élaborent et combinent d'autres roues, d'autres cadrans, d'autres montres. Il remplirait un gros volume de ses idées, et se croirait un homme de génie. Que résulterait-il cependant de son long et pénible travail, si ce n'est qu'il a l'esprit assez bouché pour ne pas concevoir dans bien des années ce que le bon sens nous apprend au premier coup d'œil ? Soit défaut d'intelligence, soit obstination, il ne concevrait pas, il s'aveuglerait plutôt que d'avouer que sa montre suppose un artiste supérieur à l'ouvrage, et d'une nature toute différente. Ce raisonneur aurait peut-être de l'esprit ; mais ne devrait-on pas lui souhaiter un peu de bon sens ? Et de quels hommes ne serait-il pas la fidèle image !

LETTRE 25

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame,

Je vous l’ai promis, je vous tiens ma parole : voici sans contredit le plus court, le plus facile de tous nos systèmes ; celui qui, d’un seul mot, tranche toutes les difficultés et résout la question la plus importante. Me demanderez-vous par qui et comment l’univers a été fait ? Je n’ai qu’à vous répondre, avec l’auteur du bon sens : ” la question porte toute sur un faux supposé ; l’univers n’a point été fait, parce qu’il était impossible qu’il le fût. ” Voilà nos compatriotes bien étonnés, sans doute ; les bras leur tombent, ils se regardent les uns les autres ; ils sont tout stupéfaits ; enfin ils se récrient : comment ! L’univers n’aurait pas été fait ! Il aurait toujours été ce qu’il est, ou bien il serait un effet sans cause ! ” Au contraire, messieurs, l’univers est une cause et n’est point un effet ; il est sa cause à lui-même. ” Mais cet ordre admirable qui règne dans la marche des astres, la terre, les cieux et tout ce qui existe dans l’univers, tout cela serait donc aussi sa cause à soi-même, et rien de tout cela ne serait un effet ? … au contraire encore ; la terre, les cieux et tout ce qu’ils contiennent, ne sont que des effets. ” L’univers seul est cause, et tous les êtres qu’il renferme sont des effets nécessaires de cette cause. ” L’étonnement de nos provinciaux redouble. L’univers n’a point été fait, et tout ce qui compose l’univers a été fait ! Comment distinguez-vous donc l’univers de tout ce qui le compose, de tout ce qui existe ? Rien ne sera plus simple que notre réponse à cette prétendue subtilité. Nous avons un mot par lequel nous désignons l’univers ; nous l’appelons cause ; nous en avons un autre par lequel nous désignons tout ce qui existe, nous l’appelons effet. Nous distinguons donc l’univers de tout ce qui existe, comme la cause est distinguée de l’effet. Nos compatriotes pourraient insister et me dire que notre distinction n’est que dans les mots ; mais je ne prétends point entrer avec eux dans un détail que l’auteur du bon sens a eu soin d’éviter. Il a vu que son système était fort simple ; il l’a tout renfermé dans trois ou quatre mots qu’il n’a répétés que trois ou quatre fois, pour les mieux prouver. Si je voulais entrer dans des discussions, le plus court des systèmes deviendrait le plus long. Admirons-en plutôt la noble simplicité ; admirons-en surtout la commodité. De combien de recherches ne délivrera-t-il pas nos compatriotes ? Ils n’ont qu’à s’en tenir à l’auteur du bon sens, et dès lors il pourront se dire à eux-mêmes : nous étions bien aveugles de nous tant tourmenter pour forger des systèmes, pour savoir l’origine des choses, pour savoir qui a fait tout ce qui existe, et de quelle cause nous sommes les effets ! Eh ! C’est l’univers qui est notre cause ; c’est lui qui nous a faits… mais il n’a fait encore de nous que des hommes : puisse-t-il bientôt nous faire philosophes ! Tel sera sans doute le voeu qu’ils formeront en applaudissant au philosophe auteur du plus simple de tous les systèmes. Quant à moi, madame, vous ne sauriez croire quel plaisir je sens à penser et à vous dire que depuis longtemps l’univers m’a fait votre très humble et très obéissant serviteur.

Observations

D'un provincial sur la lettre précédente.

Ô philosophie ! Ô sagesse suprême ! Toi qui ne brillais dans nos coeurs que pour y répandre le jour le plus pur, quel crime poursuis-tu dans ces hommes que nous avions crus tes disciples chéris ? Ils ne voulaient briller que de ta lumière ; ils ne devaient instruire qu'en nous répétant tes oracles ; et ton divin flambeau s'est éteint pour eux ! Pareils à l'enfant dont la faible raison est le jouet des erreurs et des préjugés d'une folle nourrice, le mensonge pour eux et la vérité n'ont plus de caractères distinctifs. Les absurdités, les inconséquences, les contradictions, toute l'incohérence et l'invraisemblance possible ne leur font pas même soupçonner l'erreur. Un fantôme semble parler en ton nom ; et ces discours vagues et ténébreux, sans liaison, sans suite, sans idées, tu permets qu'ils les prennent pour tes propres leçons. Il leur dit : l'univers est sa cause à lui-même, et tout ce qui compose l'univers est l'effet de l'univers. Les eaux de l'océan ont été faites, et l'océan n'a pas été fait. Il n'est point de cause supérieure ; il n'est point un dieu auteur et créateur de l'univers. Tout ce qui existe a été fait, et l'univers n'a pas été fait. Le fantôme a parlé, et le philosophe croit avoir entendu la voix de la sagesse ; et ce sont les leçons du bon sens qu'il croit nous répéter ! Ô sagesse suprême, tu l'avais donc frappé d'aveuglement. Tu voulais que, semblable à celui dont la fièvre a troublé les sens, aussi éloigné de ton temple que ces tristes mortels dont un réduit étroit cache au reste des hommes la faiblesse et l'imbécillité, tu voulais qu'il se crût au milieu de ton sanctuaire, tu le condamnais à prendre ses propres rêveries pour la voix de l'oracle ! Que ce prétendu sage te dut être odieux, si son crime égalait son aveuglement ! Ton nom était sans doute dans sa bouche, il semblait t'invoquer ; mais son coeur appelait le mensonge ; il voulait abuser de sa raison pour égarer les hommes ses frères ; tu voulus qu'il s'égarât lui-même au-delà de toutes limites ; tu sus le livrer au délire le plus évident, pour rendre l'imposture plus manifeste.

LETTRE 26

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame,

Sans nous occuper en ce moment de tout un système, bornons-nous à voir combien un seul philosophe a trouvé de manières diverses pour donner à la terre ses premiers habitants. Écoutons aujourd'hui le sage Lamétrie, nous verrons la nature, la terre, l'océan, un oeuf, des animaux, des plantes, lui fournir tour à tour les ressources les plus simples pour montrer à l'homme sa première origine : et vous remarquerez surtout le soin qu'il a d'exclure l'action de la divinité dans toutes ses ressources. ”

La nature, nous dit-il d'abord, a fait sans voir, des yeux qui voient ; elle a fait, sans penser, un homme qui pense. Je ne vous donne pas ce sentiment comme généralement admis par nos philosophes ; car si Lamétrie a cru pouvoir se passer des yeux de la nature, l'auteur du bon sens ne pense pas de même. Voulez-vous comparer leurs opinions ? Voici comment s'explique le dernier : " la machine humaine me paraît surprenante ; … etc. " vous le voyez, madame, ce dernier philosophe veut absolument que l'auteur de la nature ait toutes les parties du corps humain ; et puisque la nature nous a formés, il faudra, selon lui, qu'elle ait, tout comme nous, des yeux, des pieds, des mains, une tête, des poumons, une bouche, une haleine. Puisqu'elle a formé le renard, le boeuf et l'éléphant, il faudra aussi qu'elle ait une queue, des cornes, une trompe ; puisqu'elle a formé l'aigle, il lui faudrait des plumes et des ailes ; puisqu'elle a formé des poissons, il lui faudrait au moins des nageoires. Mais vous auriez peut-être de la peine à lui donner en même temps le bec de la cigogne, le visage de l'homme et le museau de l'ours. Ainsi tenons-nous-en à Lamétrie, et nous nous passerons des yeux, de la tête et des poumons de la nature ; nous penserons même que c'est un singulier préjugé que de vouloir donner aux premiers hommes un estomac, des jambes, une tête, des pieds, etc. La philosophie nous apprend que " les premières générations ont dû être fort imparfaites… etc. " une ourse charitable et une lionne compatissante furent les bonnes nourrices du véritable Adam. D'où était-il donc sorti ce véritable Adam ? Me demanderez-vous. " Peut-être, répondrai-je avec Lamétrie, peut-être avait-il été jeté au hasard sur un point de la terre,… etc. " la terre en a fait pendant assez longtemps ; sa vieillesse seule est une raison très physique de sa stérilité. Vous voyez, madame, que nous nous éloignons un peu du sage Telliamed. L'océan ne fut point notre père, la carpe ne fut point notre mère commune ; cependant nous pouvons lui passer la carpe, pourvu qu'il nous passe les oeufs ; ou, pour parler plus vrai, nous lui accorderons que la mer pondit l'oeuf humain, pourvu qu'il convienne que la terre et le soleil l'ont fait éclore. " Car toujours faudra-t-il que la mer, absorbée par les pores de la terre, consumée peu à peu par la chaleur du soleil, et le laps infini des temps, ait été forcée, en se retirant, de laisser l'oeuf humain comme elle laisse quelquefois le poisson à sec sur le rivage. Moyennant quoi, sans autre incubation que celle du soleil, l'homme et tout autre animal seraient sortis de leur coque ". Il paraît seulement que l'homme fut le dernier à sortir de la sienne, puisqu'il fut reçu, allaité, nourri, élevé par les animaux. Il grandit enfin ; une louve charmante, une aimable tigresse furent successivement éprises de ses charmes, et de leur union naquirent différents peuples de l'univers. Que cette origine des peuples ne vous étonne pas. Quelques-uns de nos sages n'ont pas hésité à nous présenter l'homme comme un monstre qui doit à chaque espèce d'animaux une partie de son existence : le savant Lamétrie lui-même ne paraît pas toujours éloigné de ce sentiment. C'est de lui que j'apprends " que les animaux éclos d'un germe éternel, quel qu'il ait été, venus les premiers au monde, à force de se mêler entre eux, ont, selon quelques philosophes, produit ce beau monstre que l'on appelle homme. ". Ce

système aurait quelque chose de très physique, s'il existait des monstres féconds et capables de se reproduire : il expliquerait à merveille les qualités de l'espèce humaine. Quand nous voyons la force du lion, la fierté du cheval, la douceur du mouton, la finesse du renard, réunies dans l'homme, ne pourrait-on pas dire que ces animaux, à force de se mêler ensemble, ont produit le beau monstre qui participe à leurs qualités ? Mais voici, madame, une opinion philosophique qui sera un peu plus de votre goût. C'est encore le sage Lamétrie qui nous la propose, peut-être uniquement pour s'égayer, peut-être aussi pour nous apprendre que la nature a bien des ressources que nous ignorons. Telliamed découvrait sur sa peau de petites écailles, et il en concluait très physiquement que ses ancêtres avaient été poissons. Lamétrie observe savamment que nous avons des bras, des jambes, des poumons : nos jambes ne ressemblent pas mal aux tiges des plantes ; nos bras pourraient bien n'avoir été que des branches d'arbres ; nos poumons ne seraient-ils pas les pétales d'une tulipe ? Ne pourrait-on pas dire que les premiers hommes furent d'abord une plante, un arbre ou une fleur ? Quelque provincial va s'écrier ici : ah ! Coridon, Coridon! Ah ! Coridon, quelle est donc ta folie ! Mais dans le fond, que restait-il au philosophe à décider ? Une seule question. Il aurait tout dit, s'il nous avait appris de quelle plante ou fleur nous sommes issus. Le more assurément n'est provenu que de quelque fleur très noire. Nos anciens gaulois, connus par l'éclat de leur teint, le devaient à la blancheur du lis. Un penchant décidé pour le rouge persuaderait que les nymphes de la Seine naquirent de la rose. C'est à vous, madame, à développer ce système à nos compatriotes ; je dois vous en laisser la gloire. Aussi me hâté-je de terminer ma lettre, en vous assurant du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Observations

D'un provincial sur la lettre précédente.

Comment l'homme peut-il conserver la plus faible étincelle de sa raison, et se livrer à toutes ces idées de Lamétrie sur l'incubation du soleil, sur les oeufs de la terre ou de l'océan, sur ce beau monstre produit par le mélange de tous les animaux ? Etc. Comment peut-on se croire philosophe, et écrire de pareilles absurdités ? Cette question me paraît aussi difficile à résoudre que toutes celles que l'on a faites sur l'origine des hommes et de tous les êtres. L'auteur du bon sens reparaît dans cette lettre. Qu'il y soutient bien dignement l'idée que nous en avions déjà conçue ! Qu'il s'y trouve dignement associé avec Lamétrie ! Celui qui nous dit : un dieu n'a point fait l'homme, parce qu'un dieu, pur esprit, ne peut avoir ni bras, ni jambes, ni poumons ; et celui qui nous dit : la nature a fait, sans penser, un homme qui pense, nous paraîtront toujours deux philosophes dignes du même rang.

LETTRE 27

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame, quel ne doit pas être votre étonnement ! Le nom du plus grand, du plus célèbre, du plus étonnant de tous nos sages, le nom de ce génie supérieur, qui, dans nos philosophes eux-mêmes, voyait tout ou plus des hommes dignes de porter sa livrée, le nom de Voltaire n'a point encore paru dans ces lettres consacrées à la gloire de la philosophie. Vous pensez sans doute que mon profond silence sur ce héros du siècle philosophique n'avait d'autre principe que le désir de vous surprendre un jour agréablement, et de redoubler votre admiration, en vous développant son système comme la perfection et le complément de tous les autres. Hélas ! Votre espoir ne sera pas rempli. Voltaire a dédaigné la gloire de créer l'univers ; il a combattu tous les systèmes, il n'en a point formé. Les Buffon, les Maillet, les Moïse, il les attaquait tous ; seul il détruisait tout ; il ne se refusait qu'au plaisir d'édifier. Quel dommage, madame, que ce grand physicien n'ait point fait de ses connaissances l'usage que nous en attendions ! Il avait en lui-même le sentiment de toutes ses forces quand il nous disait : l'existence de Dieu n'est point du tout nécessaire à la création des êtres. Il sentait qu'il pouvait se passer de ce Dieu pour créer l'univers : mais fallait-il donner le mouvement à cette étonnante machine, en combiner la marche, établir ses lois, et faire paraître un seul être pensant ? Le préjugé reprenait son empire ; Voltaire se croyait obligé de nous dire : " Dieu seul est le principe de toutes choses, et toutes existent en lui et par lui ; il agit sur tout être ; la matière de l'univers lui appartient, et il n'y a pas un seul mouvement, pas même une idée, qui ne soit l'effet immédiat de ce principe universel. " Ô faiblesse humiliante dans le héros des sages ! Il donne plus à Dieu que le préjugé religieux ne lui a jamais accordé. Il lui cède la gloire d'avoir immédiatement produit tous nos chefs-d'oeuvre ; il en fait l'auteur immédiat de toutes nos idées philosophiques, même de ces blasphèmes que nos sages ont eu quelquefois la hardiesse d'écrire contre la divinité. Il fait Dieu penser, écrire, conjurer immédiatement contre Dieu ; et vous savez bien que, selon les préjugés religieux, si Dieu donne la force et la liberté, l'usage et surtout l'abus de cette force, de cette liberté, n'est point un effet immédiat de la divinité, mais de l'homme. Heureusement Voltaire n'est pas toujours également généreux. Souvent il semble croire que rien ne vient de rien ; et alors il refuse absolument à la divinité le pouvoir de créer la moindre chose ; mais souvent aussi, et plus souvent encore il est indécis. En voyant seulement l'homme venir de l'homme, les végétaux sortir des végétaux, et l'animal venir de l'animal, il n'ose plus nous dire que rien de vient de rien : il avoue seulement " qu'il lui est aussi difficile de voir clairement comment un être vient d'un autre, que de comprendre comment il est arrivé du néant. " Quel dommage qu'il ait ainsi perdu le sentiment de ses propres forces ! Cent traits épars dans ses ouvrages nous ont annoncé tout ce qu'il pouvait faire, s'il avait entrepris de régler l'univers, et nous expliquer notre origine. Jamais il n'aurait dit avec

Moïse : au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Jugez-en, madame, par ces observations physiques sur le premier verset de la genèse : ” dans le temps où l’on place Moïse, les philosophes phéniciens en savaient-ils assez pour regarder la terre comme un point en comparaison de la multitude infinie des globes que Dieu a placés dans l’immensité de l’espace qu’on nomme le ciel ? C’est à peu près comme si on disait que Dieu créa toutes les montagnes et un grain de sable. ” Les connaissances physiques de Voltaire ne lui auraient donc pas permis de nous dire : je crois en un dieu créateur du ciel et de la terre. Sous peine de passer pour ignorants, nous ne le dirons plus. Mais comment dirons-nous ? Voltaire n’a pas pris la peine de nous l’apprendre. Tout ce que nous savons, c’est qu’il aurait été rarement d’accord avec le législateur des hébreux. Je me représente ce grand physicien commentant la genèse, corrigeant Moïse au milieu d’une synagogue. D’un côté j’aime à voir le philosophe opposant au préjugé toutes ses connaissances physiques ; de l’autre, vingt rabbins opposant au philosophe tous les raisonnements et toute l’obstination du préjugé. Il nous a démontré qu’il est ridicule d’appeler un dieu le créateur du ciel et de la terre ; il leur prouvera que sans un singulier renversement de l’ordre, ce dieu ne pouvait pas dire dès le premier jour : que la lumière soit faite, parce qu’il n’avait point encore de soleil pour faire la lumière. Il ajoutera que ce dieu n’a point séparé la lumière et les ténèbres ; parce que la nuit et le jour n’étaient point mêlés ensemble comme des grains d’espèces différentes, comme des grains d’orge et des grains de millet. Il rira savamment de cette lune appelée par Moïse le flambeau de la nuit, expression qui désigne toujours dans les juifs la même ignorance. Il leur apprendra que cet astre ne brille que d’une lumière réfléchie ; qu’il n’est pas surtout un grand luminaire, puisqu’il est tantôt quarante, tantôt cinquante fois plus petit que la terre ; il saura reprocher à Moïse de nous avoir dit tout simplement que Dieu fit les étoiles, au lieu de nous dire qu’il fit autant de soleils donc chacun a des mondes roulants autour de lui. Nos rabbins diront-ils à tout cela que le dieu de Moïse put créer la lumière sans le secours d’un astre qui doit à ce dieu toute sa splendeur ? Qu’avant l’existence du soleil il pouvait éclairer l’univers, diviser les temps, partager l’empire des jours et des nuits, et gouverner même tout ce qui existait par des moyens tout autres que ceux dont il a voulu se servir après avoir donné au monde une forme constante, et quand l’ouvrage des six jours a été consommé ? Diront-ils à Voltaire que toutes ses observations sur les premiers chapitres de la genèse ne sont que des chicanes puériles ou des jeux de mots, ou qu’un vain étalage des connaissances les plus communes ? À quel homme font-ils un pareil reproche ? S’il faut du Newton pour réfuter Moïse, quel homme en peut donner à nos rabbins autant que Voltaire, et du moins commun, surtout quand il s’agit de la lumière ? Savez-vous, en effet, madame, pourquoi il ne fait pas jour pendant la nuit ? C’est parce qu’alors les rayons rencontrent un espace vide ; ” et parce qu’un rayon rencontrant des espaces vides est obligé de revenir sur ses pas ” ; ou si vous aimez mieux, c’est parce qu’alors les passages ouverts à la lumière sont beaucoup trop larges pour qu’elle les traverse. Car, nous dit Voltaire,

plus un passage ou un pore est étroit, plus les rayons traversent avec facilité ; et plus il est large, plus ils ont de peine à y passer. La preuve en est certaine, et c'est Voltaire seul qui l'a découverte en nous apprenant qu'à mesure que nous pompons l'air, il passe moins de lumière dans le récipient, et qu'enfin il n'en entre plus du tout. Très certainement ce ne sont pas là des connaissances communes ; mais je ne voudrais pas en faire part à nos rabbins : les uns se mettraient à pomper l'air, et verraient la lumière pénétrer dans le récipient tout comme auparavant ; les autres fermeraient les portes, fenêtres et volets, pour voir si les rayons traverseront mieux quand le passage sera plus étroit, et n'y verraient plus goutte. Je ne voudrais pas même leur donner sur l'attraction les connaissances peu communes de Voltaire ; je ne leur dirais pas, avec ce grand homme, que si les liqueurs s'élèvent au-dessus de leur niveau dans les tubes capillaires, " c'est l'attraction seule du haut du verre qui est la cause de ce phénomène, et que l'eau montera toujours d'autant plus dans ces tubes qu'ils seront plus longs. " nos rabbins en feraient encore l'expérience ; et voyant que l'eau ne monte pas davantage dans le tube d'un pied que dans celui de deux pouces de hauteur, ils perdraient le respect dû à ce philosophe ; ils lui diraient peut-être qu'après avoir fait tant de bévues sur la physique, il ne lui convient pas de corriger Moïse. Mais l'article essentiel sur lequel je serais le plus curieux de voir nos hébraïsants aux prises avec Voltaire, c'est l'Adam de Moïse et l'origine qu'il donne à tous les peuples. Je voudrais voir Voltaire argumentant sur les hommes blancs et sur les noirs, sur les jaunes, les rouges et les gris, sur les imberbes et sur les barbus. " Tous sont également hommes, leur dirait-il ; mais ils le sont comme un sapin, un chêne et un poirier sont également arbres ; le poirier ne vient point du sapin, et le sapin ne vient point du chêne. " L'imberbe et le barbu, l'homme noir, le blanc, le jaune et le rouge ne viennent donc point de la même tige. " je vous l'ai déjà dit, mais vous êtes sourds… il n'a jamais été possible de composer un régiment de lapons et de samoyèdes ; vous ne parviendrez jamais à faire un bon grenadier d'un pauvre darien ou d'un albinos… il n'y a qu'un aveugle, et même un aveugle obstiné qui puisse nier l'existence de toutes ces différentes espèces. " il faut donc un Adam à chacune de ces espèces ; il nous faut un Adam noir et un Adam blanc ; il nous en faut un jaune, un rouge et un gris ; un imberbe et un barbu, un chinois et un lapon, un darien et un caraïbe ; il nous en faut un aux cheveux plats, un autre aux cheveux noirs et frisés, un autre encore aux yeux de perdrix, aux cheveux et aux sourcils de la soie la plus fine et la plus blanche ; il nous faudrait même un Adam grenadier et un Adam poltron. Comment, après cela, croirons-nous à un homme qui, d'un seul Adam, ose faire sortir tout le genre humain ? Quel terrible argument contre la synagogue, si Mr de Buffon ne nous apprenait que du même animal il peut sortir vingt races différentes et bien plus variées que celles de ces hommes noirs, blancs, jaunes et gris ; que le père commun du chien danois, du dogue d'Angleterre, du lévrier, de l'épagneul, du barbet et de tant d'autres races, se trouve dans le chien de berger ; si de l'ours le plus noir, transporté en Sibérie, il ne sortait avec le temps une race d'ours blancs ; si même dans l'Europe on ne voyait

pas des hommes sans barbe sortis d'une race barbue, d'autres à cheveux moutonnés sortis d'un homme à cheveux plats ; si nos plus robustes héros n'avaient pas quelquefois des enfants malingres et poltrons ; s'il n'était démontré que la différence des climats, des aliments, et même que les maladies héréditaires, ou une humeur vicieuse suffisent pour occasionner dans les animaux, les plantes et les hommes des variétés plus remarquables que celles de la couleur et de la barbe ! Quelle difficulté, si l'enfant d'un américain, d'un nègre ou d'un lapon, ne ressemblait pas à celui d'un européen un peu mieux que le gland ne ressemble à la poire ; ou si d'un poirier enté sur le chêne il sortait un germe qui nous donnât des poires, comme les alliances des nègres et des blancs forment avec le temps des races d'hommes noirs ou d'hommes blancs ! Que Voltaire aurait bien eu raison d'opposer tant de fois à Moïse cette difficulté, si le préjugé ne trouvait jusque dans nos philosophes tant de réponses satisfaisantes ! Je sais qu'on peut répondre également à toutes ses autres objections. Lorsqu'il dit, par exemple, que " le même pouvoir qui fait naître l'herbe en Amérique a pu y mettre aussi des hommes. " je sais qu'on répondra qu'il ne s'agit point de ce qui pouvait être, mais de ce qui fut. Lorsqu'il ajoutera qu'il n'y a plus que les ignorants à croire qu'Adam n'avait ni père ni mère, on lui demandera quel savant découvre dans l'histoire un seul homme de plus ancienne date que cet Adam, à qui il en veut tant. Mais nous, qu'embarrasse le plus vieux de tous les préjugés, ne devons-nous pas lui savoir gré des armes qu'il employait pour le combattre ? N'applaudirons-nous pas également à l'expédient qu'il a imaginé pour délivrer encore la philosophie des soucis, des peines que nous donnent les débris de ce déluge dont parle Moïse ? Ces productions marines, ces divers coquillages que l'on trouve sur nos montagnes, ne feront plus la moindre difficulté si, comme Voltaire, " nous faisons réflexion à la foule innombrable de pèlerins qui partaient à pied de Saint-Jacques en Galice, et de toutes les provinces, pour aller à Rome par le Mont-Cénis, chargés de coquilles à leurs bonnets ". Nous regretterons seulement que quelques-uns de ces pèlerins n'aient pas perdu leurs bonnets à coquilles dans le Pérou, dans le Chili, et sur toutes les montagnes les plus élevées de l'Amérique, où l'on trouve des coquillages en aussi grande quantité que sur toutes celles de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Si Voltaire avait fait un système, tous les changements que la surface terrestre a éprouvés ne l'auraient pas embarrassé davantage. La nutation de l'axe, c'est-à-dire un léger mouvement qui élève et abaisse successivement les pôles de la terre, ce mouvement qui vous paraîtrait incapable de déranger une seule goutte d'eau, lui aurait suffi pour déranger tout l'océan, pour vous expliquer la retraite des mers, et leur faire occuper successivement toute la surface de la terre ; et puisque tout montre que les eaux de la mer ont déjà couvert au moins une fois toute cette surface, cette explication détruirait très efficacement un nouveau préjugé. Elle ferait dater l'existence de notre globe au moins de deux millions et trois cent mille ans ; car il en faudrait encore davantage pour que ce mouvement eût fait faire à la mer le tour de la terre. Il est vrai que, selon Mr de Buffon, l'océan devrait se retirer d'orient en occident ; au

lieu que Voltaire, par ce mouvement, le ferait alternativement avancer et reculer du nord au midi, et du midi au nord ; il est vrai encore que les pôles ont beau s'élever et s'abaisser, tant que le mouvement diurne se fera sur ces pôles, toutes les mers devront conserver leur situation. Mais Voltaire dédaigne les détails ; il nous a privés des grands avantages que ses connaissances physiques auraient procurés à la philosophie, et nous sommes réduits à regretter qu'il n'ait pas voulu nous donner un système complet. Je me trompe, madame, la philosophie n'y a rien perdu. Un système exigeait de sérieuses méditations, de longs raisonnements, des combinaisons, et surtout une grande connaissance des lois de la nature ; le commun des hommes ne se prête point à cette étude. Il faut, pour les gagner à la philosophie, voltiger et ne pas les contraindre par des réflexions trop suivies. Il faut les divertir, les délaisser, les faire rire, même aux dépens de ce qu'ils appellent leur plus grand intérêt. Un bon mot, une raillerie fine, un ton enjoué, un sarcasme bien assaisonné, voilà le grand art d'attacher ses lecteurs. Raisonnez très peu en votre faveur, couvrez de ridicule Nonnote, Sabatier, Fréron El Patouillet, vous aurez tout fait pour la philosophie. Ménagez l'ironie, mais faites-la sentir, et qu'elle accompagne toujours le nom de Moïse ou du bon homme Job ; tancez joliment Habacuc, et plaisantez cent fois avec grâce le déjeuné d'Ézéchiel ; combien de jeunes gens vous arracherez au préjugé ! Vos bons mots seront répétés à toutes les toilettes ; vous remplirez de jeunes philosophes les cafés et l'opéra. Un âge plus mûr ne défendra pas même vos lecteurs des impressions que vous cherchez à faire. On veut rire à tout âge ; on lit pour s'amuser plutôt que pour s'instruire ; quelque léger que soit un argument, dès qu'il favorise certains penchants, il sera toujours bien accueilli ; et s'il est proposé de manière à divertir, il vaut cent fois mieux qu'une bonne raison. Ne craignez pas même de répéter cent fois la même chose. Si vous n'avez pas une nouvelle plaisanterie à nous donner, répétez les anciennes : on pourrait les avoir oubliées ; vous les rappellerez, vous les inculquerez ; vous ferez de nouveaux philosophes. Or quel homme a jamais mieux connu que Voltaire cet art de suppléer à la raison par l'ironie, la plaisanterie, le ridicule, les sarcasmes et les répétitions ? Et cet art heureux, à quoi l'employait-il ? Était-ce à combattre nos vices, nos passions, nos penchants ? Non, il sut le tourner adroitement contre le préjugé religieux. Il écrivit beaucoup, raisonna fort peu ; mais il fit souvent rire. Il connaissait les hommes, et la philosophie lui doit plus de conquêtes qu'aux Jean-Jacques, aux Fréret, aux Boulanger. On a dévoré ses brochures, on les relit encore, on les lira longtemps. S'il se fût amusé à raisonner comme les d'Alembert et les Diderot, quel homme aurait jeté deux fois les yeux sur ses ouvrages ? Non, toute l'encyclopédie, tous les raisonnements de l'animal prototype n'inspirent pas autant d'esprit philosophique qu'une seule plaisanterie de Voltaire. Faut-il vous en donner un exemple ? Lisez seulement la traduction qu'il fait des premières paroles de l'écriture sainte. " Au commencement, fait-il dire à Moïse, au commencement les dieux firent, ou les dieux fit le ciel et la terre ; or la terre était tohu bohu. " n'est-ce pas là du vrai, du plus puissant ridicule jeté sur Moïse ? Ne vous sentez-vous pas

bien disposée à rire par avance de tout ce que l'auteur de la genèse est prêt à vous dire de ces dieux qui fit le ciel et la terre, ou le tohu bohu ? Voilà le grand homme, le vrai philosophe : il s'habille en Momus, quelquefois en Pasquin ; mais à peine a-t-il ouvert la bouche, que les dieux, Ève, Adam, la création, sont couverts d'un ridicule qui empêcherait toutes les petites maîtresses du monde de croire à l'écriture. Ne demandez pas à Pasquin ce qu'il met à la place de la création, telle que Moïse nous l'expose. Ne lui demandez pas quel Adam il nous donne. Il a classé le vôtre, c'est tout ce qu'il demande. Il lui en faudrait bien une vingtaine ; mais, trop adroit pour en nommer un seul, il se contentera de vous égayer. Admirez-vous son ton léger et facile ? Riez-vous avec lui de Moïse et de la révélation dès lors vous pouvez occuper un rang distingué parmi nous ; vous êtes philosophe. Que votre respect pour Voltaire annonce le sage qui a su vous enjouer, et vous délivrer de vos préjugés sans se donner la peine de vous instruire, et sans vous donner celle de raisonner. J'ai l'honneur d'être, etc. p s. aux systèmes que j'ai eu l'honneur de vous exposer je pourrais ajouter ceux de Wodward, de Burnet, de Wiston, de Leibniz ; mais ce serait vous rappeler à la terre soleil de verre fondu, au choc des comètes, à de longs déluges, et toutes ces idées n'auraient plus pour vous l'agrément de la nouveauté ; la gloire de ces philosophes est d'ailleurs étrangère à notre nation : en me bornant à vous faire connaître celles de nos systématiques français, j'ai cru que leurs leçons suffisaient pour vous démontrer combien la philosophie trouve de ressources dans leurs connaissances physiques ; comment ils se passent de Dieu et de Moïse quand il s'agit de bâtir l'univers ou de le peupler. J'espère que mes lettres, en changeant d'objet, n'en deviendront pas moins intéressantes. Nous attaquerons des préjugés bien plus enracinés encore que celui de la création, et vous verrez nos sages les combattre avec la même ardeur, les mêmes succès et le même accord, ou plutôt avec la même variété.

Observations

D'un provincial sur la lettre précédente.

Je l'ai vu cet homme pour qui l'auteur suprême de tous les talents parut oublier ces réserves et cette économie qu'il observa toujours en les distribuant au reste des hommes. Mes yeux ont vu Voltaire. Je n'oublierai point les premiers transports que son aspect excita dans mon coeur. Je crus voir à la fois dix grands hommes, l'émule de Virgile et d'Homère, l'élégant Tibulle, le charmant Anacréon, le sensible Racine, le terrible Crébillon, le sublime Corneille. Il était entouré d'une foule d'admirateurs ; l'air retentissait de cris de joie, de battements de mains. Quel homme, à l'aspect de Voltaire, eût pu s'empêcher d'unir ses applaudissements à ceux du public ? Les miens furent sincères. Ils étaient inspirés par la reconnaissance que doit un français au chantre d'Henri IV, au poète qui seul nous empêcha longtemps de regretter le siècle de Louis XIV. Mais une horreur secrète suspend

tout à coup ces sentiments de joie, de respect et d'admiration. J'applaudis à Voltaire, et je vois près de lui… dieu ! Quels hommes affectent d'ajouter aux transports du public ! Que mon hommage ne soit point confondu avec le vôtre, sophistes odieux ! Je l'offrais au génie, à tous les talents réunis, au poète chéri des jeux et des grâces, et surtout au favori de Melpomène ; le vôtre n'a d'objet que l'abus de talents et le génie révolté contre les cieux. À côté de Racine et de Corneille, l'auteur de Zaïre, de Mérope, d'Alzire et de Mahomet m'a paru grand comme eux. Je vous vois empressés autour de lui, votre aspect me rappelle toutes ses faiblesses et tout son opprobre ; vingt productions informes, et toutes impies, et toutes scandaleuses, s'offrent à mon esprit ; Voltaire n'est plus à mes yeux que le triste emblème de la nature humaine, la boîte de Pandore, ce trésor fatal d'où sortent à la fois les biens et les maux, les vertus et les vices, la vérité et le mensonge, la raison et les passions, la lumière et les ténèbres. L'estime et le respect l'emporteront-ils sur la douleur et l'indignation ? Le blâme devra-t-il égaler les éloges ? Mes plus justes reproches tomberont sur ces hommes dont la présence seule obscurcit son triomphe, et dont les transports annoncent qu'il le doit à ses égarements plutôt qu'à son génie. J'accuserai ces hommes qui, connaissant Voltaire dévoré de l'amour de la gloire, semblaient lui avoir dit : que notre sagesse devienne la vôtre ; adoptez notre esprit et nos opinions, vous serez notre idole, et tout notre encens fumera pour vous. Frondez tous les principes que nous avons osé attaquer ; prêtez-nous ces charmes séducteurs, ce coloris, cette légèreté, ces saillies, cet art de suppléer au fond par la superficie, au vrai par l'agréable ; faites-nous des disciples, et nous vous ferons des adorateurs. Malgré tous les écarts, toutes les erreurs, toutes les petitesses, toutes les contradictions où nos systèmes pourront vous entraîner ; vous serez toujours loué, toujours exalté ; toujours votre nom sera répété avec enthousiasme. Une nouvelle erreur sera toujours pour nous un nouveau service ; une nouvelle gloire et de nouvelles louanges en seront toujours le prix. De combien de chefs d'oeuvres ce pacte insidieux n'a-t-il pas privé l'empire des lettres ? Voltaire, attaché aux grands principes, ne pouvait que marcher à côté du génie : sa gloire était sans tache ; son coeur en jouissait sans trouble, sans reproche et sans amertume. Mais Voltaire, aveuglé par un fantôme, cesse d'être lui-même ; il ne pense plus que d'après les Fréret, les Boulanger, les Bayle, les Bolyngbrocke. Une fausse sagesse détourne ce grand fleuve sur un terrain de sable qui absorbe ses eaux, qui ne peut se couvrir que de fange, et porter que de faibles roseaux : alors on voit éclore ces poèmes où l'obscénité et la philosophie révoltent également, l'une par ses images lascives et sans pudeur, l'autre par ses maximes impies et sans frein. La pucelle, la guerre de Genève, l'épître à Uranie, déshonorent le poète philosophe. Cent traits orduriers dans Candide et dans la princesse de Babylone déshonorent le philosophe romancier. Les infidélités, la mauvaise foi, les mensonges redoublés de l'essai sur l'histoire, du tableau du genre humain, déshonorent le philosophe historien. Le dictionnaire philosophique, le catéchisme de l'honnête homme, les questions encyclopédiques, le sermon des cinquante, les questions de Zapata, vingt

productions informes, consacrées à combattre avec une obstination et un acharnement inconcevables tous les vrais principes, à répéter et à ressasser les raisonnements les plus faibles et les plus frivoles, les mêmes erreurs, les mêmes mensonges, à falsifier les textes, à tronquer les passages, à se contredire perpétuellement, à noircir les auteurs, à vomir des injures dignes du langage des halles, feraient presque oublier le chantre d'Henri IV, et rendraient odieux l'auteur de Zaïre. Non, je ne craindrai pas de le dire, Voltaire cesse d'être lui-même, il cesse d'être grand, dès qu'il ne travaille que pour cette fausse philosophie, dont les sectateurs le prirent pour idole : ils l'ont enivré de leur encens, et il n'est jamais plus petit que dans leur temple ; ils se réjouissent de son triomphe, et il ne cessa de le mériter que lorsque leurs oracles devinrent les siens. Mais la postérité démêlera un jour le génie de ces faux sages et celui de Voltaire ; elle s'apercevra qu'il avait dans lui-même un fonds de véritable philosophie, qu'il connaissait un dieu, et que s'il favorise l'athéisme, c'est bien moins par haine de la divinité que par une fausse déférence pour l'impie. Elle reconnaîtra que ses écrits respirent très souvent l'humanité, la douceur, la bienfaisance ; mais en s'étonnant que, sensible aux malheurs du genre humain, il se soit acharné à décrier une religion qui peut seule les prévenir ou les soulager, elle en accusera ceux qui, avant lui, s'obstinaient à confondre l'abus avec la loi, le prétexte avec la cause, le fanatique avec le religieux, et les forfaits contre le christianisme avec le christianisme. En déplorant la perte des services qu'il était capable de rendre à l'histoire, elle verra la cause de toutes ses infidélités dans les sources empoisonnées où la philosophie l'invitait à puiser ; elle distinguera Voltaire abusé par l'esprit de parti de Voltaire émule des génies véritablement grands. Tout ce que les Corneille, les Boileau, les Fénélon auraient déchiré de ses ouvrages, tout ce qu'il en aurait déchiré lui-même quand la crainte, la honte, les remords lui dictaient les désaveux les plus authentiques, la postérité le déchirera un jour. Le talent ne fait pas survivre le mensonge et l'absurdité ; les taches du soleil ne sont pas éternelles comme sa splendeur. Quand le temps aura fait oublier le faux sage, quand les siècles auront épuré les écrits de Voltaire, il en restera toujours assez pour éterniser sa mémoire et pour étonner l'univers. Nous ne préviendrons pas ce jugement de la postérité sur chacun des ouvrages de cet auteur célèbre ; mais nous croirons au moins que ce ne sera pas comme physicien qu'il méritera son admiration. Tout ce qu'il a écrit contre Moïse, en cette qualité, ne nous a paru qu'un vain étalage des notions les plus communes, ou que des erreurs manifestes. Qu'importe en effet à l'historien sacré que la terre soit un million de fois plus petite que le soleil, et quarante ou cinquante fois plus grande que la lune ? Que lui importe encore que la lune éclaire par une lumière réfléchie ou par une lumière propre ? Que la terre tourne sur elle-même, ou que le soleil décrive le cercle des jours ? Toutes ces circonstances sont indifférentes au récit de Moïse. En le supposant même aussi instruit que Newton sur tous ces objets, quel inconvénient trouvez-vous à dire que Dieu a créé le ciel et la terre ; qu'il a fait les étoiles ; que le soleil préside au jour comme un grand flambeau ; que la lune préside à la nuit

comme un flambeau plus petit ? Il n'y aura jamais que l'esprit de chicane à condamner ces expressions comme contraires à la physique. Vous trouverez encore un singulier renversement de l'ordre, à ne faire créer le soleil que quatre jours après la lumière. Je vois dans cette marche un dieu bien plus grand que le vôtre. Sa voix seule supplée à l'astre du jour. Les lois de la physique n'existent pas encore ; il n'en a pas besoin ; et, sans le secours du soleil, il divise les temps, les jours et les nuits, le soir et le matin : il pouvait s'en passer pour diviser les siècles, sa toute-puissance appelle les êtres et les fait sortir du néant quand bon lui semble, et dans l'ordre qu'il juge à propos. Ce n'est point aux premiers qu'il doit le pouvoir d'en produire de nouveaux ; il n'a pas besoin d'intermède ; et le soleil, quand il existera, ne lui dira point : je devais paraître avant la lumière. Ces vaines objections ne feront pas plus d'impression sur nos compatriotes que l'Adam gris, l'Adam jaune, et tous les Adams de Voltaire. Après les réponses que notre correspondant nous fournit lui-même contre ces Adams, il reste tout au plus une difficulté à examiner. Pourquoi, nous dira-t-on, les enfants des nègres, transportés en Europe ou dans nos colonies, y conservent-ils tous les caractères de leur nation ? Pourquoi les européens, transportés en Afrique, ne se sont-ils pas rapprochés de la couleur des nègres ? Il semble que les uns et les autres devaient, en changeant de climat, changer également de couleur, ou bien il faudra dire que leur origine ne fut jamais commune ; qu'ils forment des espèces essentiellement différentes. Je réponds à cela que le climat seul pourrait avoir changé la couleur d'un peuple, sans que le changement du climat pût lui rendre sa couleur primitive. Les eaux du même fleuve, en se divisant, en arrosant des régions différentes, peuvent acquérir des couleurs et des propriétés différentes qu'elles ne perdront pas, quoiqu'on les transporte au lieu de leur source. Elles sont devenues ou jaunes ou noirâtres, et douces et amères ; il faudra, pour leur rendre leur état primitif, ou les décomposer et les décharger des diverses matières auxquelles leur substance s'est mêlée, ou les délayer avec d'autres eaux qui n'ont point subi le même changement. Il en est de même de l'humeur qui noircit l'africain ; elle ne coule plus dans ses veines qu'après avoir passé par des canaux qui l'ont dénaturée ; tant qu'elle n'ira pas se confondre et se délayer avec un sang plus pur, elle conservera tout le vice qu'elle aura contracté. En deux mots : de l'eau la plus limpide vous avez fait une encre très noire ; sous quelque climat que vous la transportiez, tant qu'elle restera dans des vases de la même nature, et ne se mêlera qu'à des eaux également noircies, n'espérez pas lui rendre sa limpidité. Je serais moins surpris de voir l'éthiopien sortir d'une génération de blancs, que de voir blanchir les enfants d'un nègre et d'une négresse. Les couleurs dégénèrent facilement ; mais le temps et les lieux ne suffirent pas pour leur rendre leur éclat. Les portugais transplantés en Afrique, nous dites-vous ici, auraient donc aussi dégénéré, et seraient aujourd'hui semblables aux nègres ? L'abbé Demanet vous répondra qu'oui ; et si l'expérience a déjà confirmé sa réponse, comme il le prétend, il ne reste plus rien à examiner ; cependant, comme il pourrait se faire que ces portugais, noircis en Afrique, ne dussent un pareil

changement qu'à une incontinence physique, au mélange des femmes portugaises avec les nègres du pays, nous ajouterons que des européens transplantés en Afrique pourraient bien ne pas éprouver au même degré que les nègres toute l'influence du climat, à moins qu'ils ne se livrassent entièrement au même régime, à la même manière de vivre que les nègres. Nos colons prendraient naturellement les plus grandes des précautions pour éviter les ardeurs du soleil ; ils en sentiraient moins les impressions, et ils pourraient peut-être y vivre bien des siècles sans en éprouver les mêmes effets. Il y aurait alors entre eux et les nègres la même différence qu'on voit en Italie entre les paysans qui supportent dans les rues ou à la campagne toute la chaleur du soleil, et les personnes aisées qui ne s'exposent point à ses rayons brûlants. N'avons-nous pas vu dans les mêmes villes des hommes affreusement rembrunis, tandis que les autres, plus jaloux de leur teint, et surtout le beau sexe, étaient d'une blancheur étonnante dans un climat très chaud ? Ne nous contentons pas de cette réponse. Les variétés qu'on observe dans l'espèce humaine pourraient bien avoir une autre cause que l'influence du climat : c'est en croisant les races que l'on voit paraître dans les animaux des générations extrêmement différentes les unes des autres. Le barbet, l'épagneul et les dogues les plus gros remontent certainement à la même tige, autrement il faudrait admettre autant d'espèces primitives qu'il y a de sortes de chiens, de boeufs, de chevaux, de poules, etc., ce que les naturalistes n'admettront jamais. Cependant des épagneuls transportés en Angleterre, il ne proviendra point une génération de dogues anglais ; ils ne produiront point en Danemark des chiens danois. Ne pourrait-on pas dire qu'il en est de même parmi les hommes ? Les mésalliances ont pu occasionner ces différences, et faire varier les couleurs, les cheveux, les proportions ; lorsque ces différences auront été sensibles à un certain point, les diverses familles auront conçu les unes pour les autres du mépris, de l'aversion, de la haine ; elles n'auront plus trouvé à s'unir qu'à leurs semblables ; le blanc aura dédaigné de s'allier au noir, le lapon n'aura plus eu de charmes que pour une laponne. Les familles alors se seront séparées ; elles auront formé des peuples à part ; les variations auront été fixées comme elles le sont parmi les animaux dont les races cessent de se croiser. Pourquoi, me direz-vous encore, pourquoi les familles d'une même nation ne produisent-elles donc plus, en se croisant, des générations aussi différentes entre elles que celles du lapon et du nègre ? Je vous répondrai quand vous m'aurez appris pourquoi la même chose arrive aux animaux ; pourquoi, par exemple, vous aurez beau croiser les familles des lévriers, vous n'aurez presque jamais que des lévriers semblables à ceux dont ils sont issus immédiatement ; au lieu qu'en unissant les animaux de la même espèce, mais de deux races différentes, vous aurez toujours une troisième race différente des deux autres, comme en unissant les nègres et les lapons, vous aurez une nouvelle race d'hommes. Nous voyons ce qui arrive, nous ne pouvons pas en assigner les raisons ; mais nous en voyons assez pour assurer, indépendamment de la foi, que toutes les races d'hommes doivent être sorties de la même famille, comme toutes les races de la même espèce d'animaux sont issues de

la même tige. Si l'anatomie avait pu approfondir le mystère de la génération, nous dirions quelque chose de plus positif sur les variétés que nous observons dans les diverses races ; mais ne pourrions-nous pas soupçonner qu'un changement fortuit dans le mécanisme de quelques individus suffit pour donner une génération différente des autres ? Supposons que, parmi les enfants descendus de Noé, il s'en trouve un ou deux tellement conformés, que le cours des humeurs, le mécanisme de la digestion, ou celui de la génération ne soit pas absolument le même que dans le reste des hommes. Ce changement, insensible aux yeux de l'anatomiste le plus expert, ne formera point un nouveau moule ; mais il ajoutera, retranchera ou altérera quelque chose de l'ancien. Dès lors les humeurs, différemment préparées, pourront affecter diversement la peau ; il pourra en résulter une couleur différente ; le tissu empreint de cette humeur pourra réfléchir des rayons différents ; il sera jaune, gris ou noir, et l'individu dans lequel ce changement sera survenu n'aura point la couleur commune à ses frères. La cause de cette altération pourra devenir commune à ses descendants, et se communiquer, se perpétuer plus facilement que le germe de certaines maladies ne se perpétue, parce qu'elle est plus intérieure, ou affecte des parties plus essentielles à la génération, à la digestion, à la formation des humeurs. Cet individu, honteux d'une tache qui n'était point commune à ses ancêtres, mais assez heureux pour trouver une compagne qui en est aussi affectée, la transmettra à sa postérité ; les enfants, héritiers de sa tache, s'uniront entre eux ; et moins il leur sera permis de s'allier au reste des hommes, plus le germe qui les en distingue se fortifiera. Le climat, la nourriture et les habitudes pourront contribuer à l'accroître et le perpétuer ; mais ces hommes nouveaux, distingués des autres nations par la couleur, conserveront toujours les principaux traits du père commun de tous les peuples. Une tête élevée les invitera comme nous à porter leurs regards vers les cieux ; une marche plus noble les distinguera de tous les animaux ; une même raison les animera ; les mêmes secours les rendront capables des mêmes arts. Les fruits de leurs amours pour ce même sexe qui nous reproduit ne seront point des monstres frappés de stérilité. Nous ne leur dirons point : vous n'êtes pour nous que ce que le chêne est au cèdre, qu'un arbre ou qu'une plante étrangère que la même tige ne peut avoir produit. Leur postérité mêlée, confondue avec la nôtre, et se multipliant sur la terre, nous démentirait. Nous verrons le nègre, le lapon, le chinois, le caraïbe, se rapprocher par les mêmes degrés par lesquels ils s'étaient éloignés, et nous serons forcés de leur dire : le sang d'un même père coule dans nos veines ; une mère commune nous porta jadis dans ses flancs ; vous êtes nos frères. C'est ainsi que, d'accord avec la religion, la philosophie rapprochera les hommes : sans se flatter d'avoir découvert le principe qui les diversifie, elle s'assurera au moins que ce principe n'exista point toujours. Elle acquerra des armes en faveur des nations opprimées ; elle fera entendre au barbare européen, enchaînant les enfants de l'Afrique ou des Indes, ce cri redoutable : il est ton frère, et tu veux en faire ton esclave ! Nous le dirons avec confiance, ce sentiment propice à l'humanité était dans le coeur de Voltaire, et il ne cherchait point à l'affaiblir lorsqu'il s'efforçait de

nous persuader que l'indien, le nègre, le chinois, et tant d'autres peuples, nous sont aussi étrangers que le sapin l'est du poirier : c'est un préjugé qu'il croyait combattre ; mais, dominé lui-même par je ne sais quelle prévention anti-mosaïque, il ne s'apercevait pas qu'il avait dans cette espèce de haine puérile la source de tous les préjugés philosophiques. Il sacrifiait tout ; le plus léger soupçon semblait lui fournir une démonstration, dès qu'il s'agissait de combattre Moïse et tous les écrivains sacrés. Il eût été charmé de pouvoir dire aux hommes : vous êtes tous enfants d'un père commun ; mais il aurait voulu trouver ce père commun partout ailleurs que dans l'écriture sainte ; et sa prévention contre le véritable Adam lui en fit inventer autant qu'il y a d'hommes distingués par la couleur, la barbe, le nez, les lèvres ou les yeux. Le même préjugé l'inspirait encore lorsqu'il recourait aux pèlerins de Saint-Jacques pour expliquer les traces d'un déluge universel : il sentait la force de cet argument que nous avons tiré des preuves du déluge et du miracle qu'il suppose : plutôt que d'en admettre les conséquences, et pour délivrer la philosophie de tous les inconvénients de ce déluge universel, il se refusait aux observations les mieux constatées par les philosophes eux-mêmes. Nous a-t-il donné une plus grande idée de ses connaissances physiques, lorsque, pour expliquer au moins les coquillages qui se trouvent à la surface du globe, et pour assigner une cause à la retraite des mers, il recourait au mouvement des pôles ? ” Il se peut, nous dit-il, que la mer ait couvert successivement tous les terrains l'un après l'autre,… etc. ” accordons à Voltaire la réalité de cette révolution, et sa longue période ; que s'ensuivra-t-il de son explication ? Que la Méditerranée, quittant Aigues-Mortes et Fréjus, s'est avancée de deux lieues du nord au midi : elle devrait donc s'être éloignée aussi de tous les ports de France, d'Italie et d'Espagne qui sont sur la rive septentrionale, de Marseille, d'Antibes, de Toulon, etc. Elle aurait gagné sur l'Afrique ce qu'elle perdait sur l'Europe : au lieu de s'éloigner de Rosette et de Damiette, elle aurait englouti toutes les villes de la Basse Égypte ; elle aurait couvert Tunis, Alger et toute l'Afrique septentrionale. La conséquence est trop évidemment déduite du principe, mais trop hautement démentie par le fait, pour être réfutée plus au long : nous sentons d'ailleurs trop de répugnance à ne voir dans Voltaire qu'un génie éloigné des principes religieux par des erreurs physiques ; nous aimerions bien mieux n'avoir jamais eu d'autres sentiments à témoigner pour cet auteur célèbre, que celui du respect et de l'admiration dont la lecture de ses chefs-d'oeuvre nous a si justement pénétrés.

LETTRE 28

Réponse de madame la baronne à la lettre précédente.

Ah ! Chevalier, que vous allez être content de vos compatriotes ! Nous n'imiterons point Mr de Voltaire ; notre zèle pour la philosophie ne se bornera point à rire de ces dieux qui firent ou qui fit tohu bohu. Peu contents d'admirer les riches

productions de nos systématiques ; nous ajouterons à leur fécondité, et nous aurons aussi notre système, que vous appellerez, par excellence, le système des helviens ou de vos compatriotes. Messieurs vos philosophes de la capitale se disposaient depuis quelque temps à nous en ravir la gloire. Vous les préviendrez qu'il leur est désormais fort inutile de venir s'exposer à mille accidents, en fouillant dans le sein de nos montagnes, gravissant nos rochers escarpés. Nous avons deviné leur intention ; nous nous sommes enfin aperçus que chaque pierre ici nous retraçait l'histoire du monde, les annales physiques du globe, le grand, le véritable système de la formation. Parmi vos compatriotes et vos amis, il en est un surtout, grand coureur de montagnes, grand escaladeur de rochers, grand pêcheur de coquilles, grand observateur de pierres, de cailloux, de poudingues, de brèches, de scissures, etc. Vous reconnaissez à cet éloge Mr de Rupicole. Nous l'avons prié de nous faire part de ses observations. Il nous en aurait lu des volumes entiers ; une seule a suffi pour nous développer toute la théorie de la terre, pour nous faire voir dans nos montagnes les archives du globe, l'empire successif des éléments, la division des règnes, les quatre principales époques de la nature. Aucun sage, avant nous, n'avait eu l'idée de ces empires ; aussi nous hâtons-nous de la publier par le prospectus que nous vous envoyons, et que nous vous prions de faire imprimer et distribuer dans votre capitale. Vous le ferez au moins insérer dans quelque journal, en prévenant fort modestement le public de ce qu'il peut attendre de nos efforts. On nous a dit ici que cette précaution devenait à la mode parmi nos philosophes, qu'elle nous assurait le mérite et la gloire de l'invention, et que c'était là ce qu'on appelle prendre date de ses idées. Prenez donc aussi, nous vous en prions, prenez date de notre système, de peur que quelqu'un ne veuille s'en attribuer l'invention et nous la disputer. Vous aurez soin aussi de nous ménager un bon nombre de souscripteurs. Les observations de Mr Rupicole nous fourniraient au moins dix ou douze in-quarto, car il n'y a pas un seul rocher dont il n'ait fait l'histoire. Nous réduirons le tout à la moitié, afin de satisfaire à l'empressement du public ; et comme les grandes entreprises essuient toujours de grands obstacles, nous prions nos souscripteurs de ne pas s'impatienter si l'exécution de notre plan est un peu retardée. Le voici ce plan, tel que nous l'avons conçu et arrêté dans notre dernière assemblée. Avant de l'exposer aux yeux du public, nous le soumettons à vos lumières et à celles de Mr T. Lisez et jugez-nous. Plan du système helvien. Fait. C'est un fait incontestable, et dont la preuve est due aux lumières de Mr Rupicole, que toute la surface des champs helviens est composée de quatre espèces de matières que nous pouvons classer dans l'ordre suivant : 1 matières granitiques et volcaniques ; 2 matières calcaires encore humides et mal durcies ; 3 matières calcaires desséchées et très dures ; 4 matières terreuses. Époques des annales du monde physique, déduites du fait précédent. Division des empires. Ces diverses matières rappellent nécessairement au philosophe l'action successive des quatre éléments. Le granit et les volcans n'existeraient pas sans le secours du feu. Les eaux seules ont pu nous donner des montagnes calcaires. Ces montagnes seraient encore humides et

fangeuses sans l’action de l’air et des vents. Enfin la terre seule a pu nous donner les matières terreuses. Le feu, dans nos annales, devra donc occuper la première place. Notre première époque sera celle de son empire, auquel succédera l’empire et l’époque de l’eau. Nous consacrerons la troisième à l’empire de l’air, et la dernière enfin au règne de la terre. Parcourons sommairement l’histoire de ces grands empires. Première époque. Empire du feu. en faisant l’histoire de cette époque nous démontrerons comment tout était verre quand le feu embrasa la nature ; comment cet élément liquéfia d’abord tout le globe vitreux ; comment dans la suite des temps il dénatura toute la matière ; comment, par les ressources les plus inconnues à nos grands chimistes, par les sublimations, les décompositions, les précipitations, les mélanges, il fit d’un verre pur et homogène des masses énormes, composées des matières les plus variées, telles que le spath, le sable, le quartz, le choerl, le mica, le basalte, etc. ; comment il opéra dans le même temps et sur le même corps tant de différentes métamorphoses ; comment il vint à bout d’unir ces matières en petits fragments épars et entremêlés sans ordre, comme dans nos poudingues. Nous démontrerons encore que dans ces premiers temps les matières liquides et fondues par l’action du feu ne s’étendaient pas horizontalement en long et en large, comme de nos jours, mais qu’elles s’élevaient en pain de sucre, en pointe, en crête de montagnes, pour aller se perdre dans les nues. Cette époque exigeant un temps proportionné à son importance, nous assignerons à l’empire du feu environ cent mille six cent soixante et quinze ans. Si le préjugé se récrie, nous lui répondrons : qu’est-ce que cent mille ans pour changer en granit des masses de verre comme les Pyrénées, les Alpes, le Caucase, etc., etc. ? Ans du monde. Ci donc, pour l’empire du feu : 100675. Deuxième époque. Empire de l’eau. L’empire du feu ne pouvait être éteint que par celui de l’eau ; aussi la nature fit-elle succéder l’humide élément à l’embrasement universel. L’histoire de cette époque sera très curieuse pour les naturalistes, et très digne de leur attention. Les observations de Mr Rupicole nous serviront à démontrer que l’océan exista sur la terre près de six mille ans sans nourrir ni poissons ni coquilles ; que pendant bien des siècles toute son action se réduisit à décomposer le granit primitif pour en faire un granit secondaire, qui fut la première vase maritime, vase absolument dépourvue de toutes sortes de coquillages, et de toute autre production des eaux. Nous diviserons cette grande époque en cinq ou six autres subalternes, dont la première pourra être consacrée au grand océan sans coquilles et sans poissons pendant six mille ans. La seconde nous montrera l’océan rempli de coquillages primitifs, tels que les ammonites, les entroques, les bélemnites, les térébratules, les gryphites : elle sera au moins de soixante mille ans. La troisième nous offrira encore l’océan sans poissons : mais aux coquillages primitifs nous verrons se joindre des espèces secondaires qui subsistent encore ; nous démontrerons que ces coquillages secondaires ne sont que les enfants bâtards des coquillages primitifs, à peu près comme on voit dans le système de Mr De Buffon que les nains de notre siècle ne sont qu’une race dégénérée des anciens géants, dégénération plus sensible encore dans les coquillages que dans l’espèce

humaine, car nous espérons démontrer que ces anciennes cornes d'Ammon, dont plusieurs avaient trois pieds de diamètre, et qui ne pouvaient vivre que dans l'eau, sont les véritables ancêtres de nos très petits limaçons qui vivent sur la terre. Le règne des coquillages secondaires unis aux primitifs nous paraît exiger au moins une durée de deux cent cinquante-six mille ans. à la quatrième époque secondaire, nous verrons les coquillages primitifs absolument disparaître, et abandonner à leurs enfants bâtards, aux limaçons, aux huîtres, aux moules, aux pèlerines, etc., l'empire des mers, trois mille neuf cents ans avant la naissance des écrevisses. Enfin l'océan aura des poissons, et nous les verrons naître trois cent dix-neuf mille neuf cents ans après la naissance de la grande mer. Ils régneront longtemps, et l'ensemble de toutes ces époques secondaires nous apprendra que l'empire de l'eau a duré au moins environ trois cent quarante mille douze ans, ci : 340012. C'est pendant cet empire de l'eau que nous verrons se former nos carrières et nos montagnes calcaires. Par les diverses couches dont elles sont composées, par les superpositions régulières de ces couches dans une ou deux montagnes, nous expliquerons, 1 comment l'océan ne put former que du granit secondaire, tant qu'il ne fut qu'une mer sans coquilles ; 2 comment, dès qu'il parut un seul coquillage, l'océan acquit la faculté d'attirer la nature du verre déjà changé en granit, et de le changer en montagnes de marbre ; 3 nous dirons comment, à la naissance des limaçons, des huîtres et des moules, la mer se trouva dépouillée de la faculté de produire des montagnes de marbre, comment elle ne put former dès lors que ces carrières et ces montagnes bien moins précieuses dont nous tirons nos pierres de taille ; 4 nous prouverons qu'à la mort des coquillages primitifs, l'océan perdit encore le pouvoir de former de la pierre de taille, pour ne produire que des pierres fort tendres et fort blanches, pareilles à celle que l'on voit à cent pieds de profondeur sous l'observatoire de Paris, et à cent toises d'élévation sur nos montagnes. Nous répondrons encore ici à l'objection que l'on pourrait nous faire sur l'origine que nous donnons à nos montagnes calcaires formées de la vase des mers. Nous ferons voir que cette vase fangeuse et à demi liquide a pu se trouver élevée en pointe jusqu'à la région des nues, comme le sommet du Mont Jura, montagne absolument calcaire, quoique de nos jours la vase et tous les corps fangeux ne s'élèvent jamais en pointe. Troisième époque. Empire de l'air. il est évident que les eaux occupèrent jadis sur le globe deux ou trois mille toises de hauteur, puisque des montagnes pareilles au Mont Jura ne furent jadis qu'un fond de mer, et puisque nous voyons des coquillages sur des sommets plus élevés encore. Comment toutes ces eaux ont-elles disparu ? Comment les montagnes calcaires ont-elles pu se durcir et se dessécher ? L'expérience nous apprend tous les jours que le desséchement s'opère par l'action de l'air. Ce sont les vents qui hâtent l'évaporation, qui dissipent l'humide élément, et le font disparaître. Nous avons calculé cette action de l'air sur notre océan par la diminution des eaux de la mer : nous avons trouvé que six mille ans ne suffisaient pas pour la rendre sensible. Ainsi, pour donner à deux ou trois mille toises d'eau tout le temps nécessaire pour s'évaporer, nous assignerons au

moins à l'empire de l'air la durée de trois cent cinquante-six millions deux cent cinquante-trois mille trois ans, ci : 356253003. Quatrième époque. Empire de la terre. Tout était granit ou pierre calcaire quand l'empire des eaux se trouva détruit par celui de l'air. Le globe, dans ce temps, était par conséquent inhabité et aussi stérile que le granit, le marbre ou la pierre de taille. La terre vint enfin prendre le sceptre de ce globe auquel ses bienfaits ont conservé son nom. Nos montagnes alors se couvrirent de forêts, la verdure embellit nos campagnes, le germe des fleurs et des fruits se répandit sur toute la surface, et le globe fertile vit naître toutes les espèces d'animaux à qui désormais il pouvait prodiguer ses richesses. Ces diverses espèces ne parurent point toutes à la fois, ni dans toutes les contrées. Une dent d'éléphant, seul reste de ces animaux dans notre province, nous démontre qu'ils durent la peupler longtemps avant qu'elle ne fût habitée par ces loups et ces renards, amis du froid, que nourrissent aujourd'hui nos montagnes, et surtout longtemps avant que le genre humain ne parût sur la terre. Nous calculerons le temps nécessaire à la production des diverses espèces ; nous démontrerons qu'elles ne se succèdent que très lentement, que depuis six à sept mille ans il n'en a pas paru une seule nouvelle. Cependant l'empire de la terre n'aura point encore la durée de l'empire de l'eau ; elle n'aura régné qu'environ deux cent vingt mille soixante ans, ci : 220060. Nous espérons calculer un jour combien d'années la terre doit durer encore ; et déjà à vue d'oeil nous pouvons décider que son empire ne cessera que dans soixante-quinze millions d'années. Nous ne doutons point que le préjugé et la physique même ne nous préparent bien des difficultés ; mais nous espérons les prévenir et les résoudre aussi physiquement que les de Maillet, les Buffon, Lamétrie, Diderot et Robinet. Unissons à présent la durée de nos quatre empires sous un même coup d'œil, et nous aurons la durée totale du monde physique. Années. Empire du feu : 100675. Empire de l'eau : 340012. Empire de l'air : 356253003. Empire de la terre jusqu'à nos jours : 220060. Empire de la terre depuis nous jusqu'à nos derniers neveux : 75000000. Somme de la durée des quatre empires jusqu'à l'année précédente : 356913750. Total des époques du monde physique passé, présent et à venir : 431913750. Fait et arrêté en Vivarais, par Mr le marquis de Rupicole et une société de philosophes, ce 19 avril de l'ère vulgaire 1780. De l'ère philosophique 356913750. Qu'en pensez-vous, chevalier ? Vos compatriotes n'ont-ils pas assez bien profité de vos leçons ? Ne croyez pas que ce soit là le seul système que nous vous préparons. Les schistes, les grès, l'ardoise, la marne, la craie et bien d'autres couches entremêlées à nos montagnes nous en fourniront bientôt un nouveau. Nous espérons prouver que la mer a formé toutes ces matières par sept ou huit déluges ; on m'a dit qu'un nouveau sage se préparait à prouver qu'il y en avait eu au moins douze. Tant mieux, plus nous en aurons, moins celui de Moïse sera miraculeux. Nos voisins philosophes du haut Vivarais auront encore un autre système ; car Mr de Granimon, n'ayant jamais trouvé dans cette partie de notre province ni marbre calcaire, ni ardoise, ni craie, prétend que l'empire de l'eau n'est pas encore arrivé ; mais qu'il viendra enfin, parce que la terre se change en eau.

Nous en aurons un cinquième, parce qu'un de nos philosophes soutient au contraire que l'eau se change en terre, et diminue chaque jour. Nous en aurons un sixième, parce qu'un de nos voyageurs, voyant que les couches de bien des montagnes ne ressemblent point du tout aux nôtres, assure que la mer devait former ailleurs du grès ou de la marne, tandis qu'elle ne formait chez nous que du marbre. Nous en aurons bien d'autres encore ; car un de nos sages pense que nos montagnes calcaires ont été produites en grande partie par le feu et non par l'eau. Quelques-uns abrégeront un peu les époques, en nous apprenant que les montagnes se sont formées dans l'eau par une espèce de précipitation et d'agglutination semblable à celle d'un lait qui se caille subitement dans un vase. Enfin chaque nation et chaque province, instruite par notre exemple, et cherchant les annales du monde physique dans ses montagnes, pourra désormais se former un système particulier ; et nous aurons le système des suisses, le système des espagnols, celui des polonais, des russes, des anglais, des italiens etc., etc. ; nous en aurons autant qu'il y a de montagnes. Mais Mr Rupicole aura donné l'exemple, et nous nous flattons que nos quatre empires tiendront dans les systèmes philosophiques un rang distingué. Je me flatte aussi que vous me permettrez désormais de ne plus me dire simplement votre affectionnée servante ; quand on a eu la gloire de coopérer à un système, on peut bien se croire et signer : la baronne philosophe.

Observations

D'un provincial sur la lettre précédente.

Des empires successifs de cent mille ans et de cent mille siècles ! Un océan sans coquilles pendant six mille ans, et sans poissons pendant trois cent mille ! Un océan qui forme des montagnes de marbre, parce qu'il nourrit enfin dans ses eaux des cornes d'Ammon et des bélemnites ! Qui cesse de produire du marbre parce qu'il commence ou dès qu'il commence à produire des huîtres et des moules, et qui cesse encore de produire la pierre de taille, parce qu'il a cessé ou dès qu'il a cessé de produire des cornes d'Ammon ! Ah ! Mr Rupicole, je respecte infiniment vos connaissances ; mais si nos livres saints contenaient de pareilles anecdotes sur l'histoire naturelle, il ne faudrait rien moins que l'autorité d'un Dieu pour qu'elles cessassent d'être suspectes. La philosophie vous les a inspirées ; mais si la philosophie les trouvait dans Moïse, à quelle dérision, à quels sarcasmes ne seraient pas exposés les bons croyants ? Je le sais, vous voyez dans nos marbres des coquillages que vous ne trouvez ni dans nos mers, ni dans certaines couches de nos montagnes ; vous en découvrez dans celle-ci qui ne se montrent point à vous dans le marbre, et notre granit secondaire ne vous offre ni les uns ni les autres. Ce fait est, je l'avoue, très difficile à expliquer ; mais quand on ne peut en rendre raison que par une mer longtemps sans coquillages, et bien plus longtemps sans poissons, je crois qu'il serait sage de renoncer à son explication, et de laisser au dieu de la

nature le droit d'humilier l'homme par quelques productions énigmatiques. La vanité humaine souffre de ces énigmes. Eh bien ! Que ne leur donnez-vous au moins une explication plus vraisemblable et moins opposée à l'histoire sainte, et en même temps moins révoltante pour la physique ? Si vous nous aviez dit, par exemple : la terre a encore ses coquillages, peut-être en avait-elle autrefois des espèces qui n'existent plus, telles que ces ammonites, ces bélemnites que vous trouvez dans des matières durcies par le temps et changées en marbre. Si vous nous aviez dit : dans ces temps antérieurs au déluge, les mers et les fleuves occupaient des régions et des lits différents ; chaque espèce de vase nourrissait peut-être des coquillages différents, comme chaque terre nourrit des plantes différentes. Ou bien encore : les mêmes coquillages existaient épars dans toutes les matières calcaires ; mais le marbre s'est tellement incorporé avec certaines, qu'il n'est plus possible de les y distinguer. D'un autre côté, la marne, la pierre blanche ont pu s'incorporer avec d'autres coquillages ; ils y ont souffert une dissolution entière qu'ils n'ont point éprouvée dans le marbre ; d'autres sucs lapidifiques n'en ont dissout aucune espèce ; et voilà pourquoi on les trouve toutes dans certaines pierres, tandis qu'elles varient dans les autres carrières. Si vous m'aviez donné quelques explications semblables, je ne sais laquelle j'aurais préférée ; peut-être les aurais-je toutes rejetées ; mais au moins m'auraient-elles moins révolté que vos prétendues mers, qui ont eu tout le temps de former nos couches de granit secondaire avant d'avoir un ammonite, et celui de former tous nos marbres avant d'avoir une huître, et celui de former nos montagnes de pierre de taille avant d'avoir un seul poisson. Je me tais sur les trois autres empires. Mr de Rupicole et ses confrères nous en donnent le plan ; j'espère que les détails de l'exécution ne leur permettront guère de consommer l'entreprise. Je ferai seulement une réflexion un peu opposée à celle de madame la baronne. Si chaque région nous offre des montagnes calcaires toutes différentes dans leurs couches, et qui pourraient fournir autant de systèmes différents, je croirais qu'il vaut mieux abandonner les systèmes sur les montagnes que se réjouir en disant : nous aurons autant de systèmes que de montagnes ; mais Telliamed a commencé, la gent moutonnière le suit. Quel homme croirait aujourd'hui avoir vu les Alpes et les Pyrénées en philosophe, s'il ne rapportait dans son portefeuille les registres et la date de tous les rochers qu'il a rencontrés ?
Nos neveux, en lisant ces extraits de naissance du granit, du marbre, de l'argile, du sable, de la marne, diront-ils : Ô sagesse ! Ô profondeur ! Diront-ils : Ô vanité ! Ô folie de l'homme !

LETTRE 29

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Oui, madame, oui, nous publierons votre prospectus ; nous vous ménagerons des souscripteurs, nous prendrons surtout date des empires, de peur que la gloire de

l’invention ne vous soit disputée ; mais, vous le dirai-je ? Je suis peut-être moins touché de la gloire que d’une certaine guerre civile et intestine dont un de nos sages vient de donner l’exemple. Je croyais pouvoir répondre à votre lettre en vous envoyant système pour système. Au seul nom d’un ouvrage qui vient de sortir de la plume de Mr le baron De Marivetz, au seul titre qu’il porte de physique du monde, je croyais voir éclore un nouveau monde, dont je me préparais à vous tracer l’histoire et les époques. Je cours chez mon libraire, je me hâte de lire la physique du monde. Je dévore une longue préface, un long avertissement ; je me crois arrivé au corps de l’ouvrage ; et que vois-je enfin ? Au lieu d’un nouveau monde que j’espérais trouver, c’est un philosophe acharné à détruire les mondes de Burnet, de Wiston, de Woodward, et surtout le monde de Mr De Buffon. Est-ce donc là le sort de la philosophie ? Me suis-je écrié. Ses enfants s’arment donc les uns contre les autres ? Un sage ne saurait élever un édifice qu’en renversant tous ceux des sages qui l’ont devancé. Cette pensée m’attriste ; je ne saurais dissimuler l’humeur qu’elle me donne. Quel intérêt avait Mr le baron De Marivetz à s’armer contre le livre des époques ? À quoi bon ces calculs si exacts, si minutieux, pour nous démontrer que l’an du monde trente ou trente-cinq mille, c’est-à-dire en ce temps auquel Mr de Buffon fait naître des poissons, la chaleur de la terre devait, dans le système de ce grand homme, se trouver encore au trois cent soixante-troisième degré, et beaucoup au-delà de ce qui suffirait pour fondre le plomb, et pour faire bouillir un océan de mercure ? À quoi bon encore nous prouver qu’à la naissance de l’éléphant et du rhinocéros en Sibérie, la chaleur de cette contrée et de toute la terre devait surpasser celle de l’eau bouillante ? Pourquoi se tuer ailleurs à ne voir que de l’eau ou qu’un limon humide dans ce même centre de la terre où Mr de Buffon voit un brasier ardent ? On aurait pardonné cet acharnement à un abbé Royou, dont les lettres n’avaient que trop prévenu les meilleurs physiciens contre le célèbre auteur des époques et du monde de verre. J’aurais été peut-être moins indigné, si Mr le baron se fût hâté de suppléer au monde de verre par son monde aquatique ; mais, dans un assez gros volume, il n’a répandu çà et là que quelques idées dont il est encore difficile de saisir l’ensemble. Heureusement je crois en découvrir assez pour espérer qu’un jour Mr de Buffon aura beau jeu pour prendre sa revanche. Quand nous verrons paraître tous ces tourbillons renouvelés des grecs, et ce demi vide en faveur duquel Mr de Marivetz se flatte que nous lui passerons le demi plein ; quand nous l’aurons vu ressusciter cette matière subtile qui remplit tout l’espace et ne résiste point au mouvement des astres ; ce fluide aérien, plus épais, plus dense, plus serré que le mercure, et plus léger que la vapeur de l’eau ; plus dense, puisqu’il doit remplir tout l’espace qu’il est physiquement possible d’occuper ; plus léger, puisqu’il est chassé, agité, transporté en tout sens et par tous les corps, sans leur opposer la moindre résistance ; ce fluide, plus lourd et plus puissant que nos masses planétaires, puisqu’il les soutient et dirige tous leurs mouvements avec toutes les forces de l’impulsion, mais bien moins actif et moins fort, puisqu’il les laisse toutes s’approcher, s’éloigner, augmenter ou diminuer leur vitesse, selon des lois tout

autres que celles de l'impulsion. Lorsqu'avec ce fluide étonnant, Mr de Marivetz nous aura donné ces tourbillons plus étonnants encore, qui se croisent les uns les autres sans se troubler mutuellement ; ces tourbillons elliptiques ou paraboliques, qui transportent certains astres d'orient en occident, et d'autres, au contraire, d'occident en orient, et d'autres encore du midi au nord, ou du nord au midi ; quand, avec son fluide et ses tourbillons, il nous expliquera tous ces mouvements qui produisent les jours et les nuits, les saisons et les années, la nutation de l'axe et la précession des équinoxes, quand il en viendra aux variations de la lune, des comètes et des planètes, dont les vitesses s'accélèrent précisément quand elles s'approchent les unes des autres, c'est-à-dire quand le choc de leurs tourbillons devrait retarder leur mouvement ; enfin quand il nous parlera de ce fluide et de ces tourbillons qui suivent ou font suivre aux corps célestes la raison inverse du quarré des distances, pensez-vous, madame, que Mr de Buffon ne trouvera pas de quoi humilier lui-même l'adversaire des époques ? Ne vous flattez point que notre philosophe ait été plus heureux dans ses propres idées que dans celles que nos cartésiens décrépits lui ont dictées. En voici au moins quelques-unes que vous trouverez un peu singulières. Savez-vous pourquoi la terre tourne sur elle-même dans un jour, la lune dans un de ses mois, Jupiter dans dix heures ? C'est parce que le soleil tourne sur lui-même dans vingt-cinq jours et demi. Savez-vous pourquoi nos comètes et nos planètes tournent dans des sens si différents ? C'est parce que le soleil tourne toujours dans le même sens. En un mot, tout ne tourne que parce que le soleil tourne. Voilà ce qui a paru démontré à Mr de Marivetz. Savez-vous encore pourquoi l'océan s'étend d'un pôle à l'autre dans les deux hémisphères ? C'est parce que les pôles se sont aplatis. Vous aurez de la peine à concevoir cette explication, et vous direz peut-être à Mr le baron, que si la force compressive des pôles a produit quelques fentes dans lesquelles la mer s'est précipitée, ces fentes pouvaient aussi bien se former, et placer l'océan entre l'Asie et l'Europe, qu'entre l'Europe et l'Amérique : loin de m'étonner de ces objections, enchanté de venger Mr de Buffon, je ne chercherai qu'à vous en fournir de nouvelles. Ainsi, quand vous lirez dans la physique du monde, que l'Afrique a dû se séparer de l'Europe, parce qu'elle faisait effort vers l'équateur, je vous inviterai à demander si l'Europe ne faisait pas aussi effort vers l'équateur, et si cet effort ne la pressait pas vers l'Afrique au lieu de l'en séparer. Quand Mr de Marivetz voudra vous persuader que la vitesse de rotation de la terre augmente, c'est-à-dire que les jours deviennent chaque année plus courts que les années précédentes, je vous prierai de lui demander combien d'heures ils ont perdues sur vingt-quatre, depuis assez longtemps qu'on les observe ; s'ils ont jamais été de quarante-huit ; et quand viendra le temps où les nuits et les jours ne seront plus que d'une heure. Il faudra bien croire d'autres choses avec l'antagoniste des époques. Les eaux diminuent chez lui, si je ne me trompe, aussi bien que les jours, et l'océan enfin doit se trouver à sec, ce qui revient assez à votre idée, et à celle de quelques autres philosophes ; mais puisque Mr de Marivetz ne nous dit point avec Mr de Buffon que les huîtres

changent l'océan en pierre de taille, nous lui demanderons ce que les eaux deviennent. Il faudra encore oh ! Pour le coup, madame, ceci me paraît un peu fort, si nous en croyons Mr de Marivetz, il faudra se laisser persuader que les montagnes sont plus légères que les plumes ; qu'elles sont plus légères parce qu'elles sont plus solides ; que plus elles étaient solides, plus elles ont dû s'élever ; qu'elles deviendront si solides qu'elles pourront un jour flotter sur les eaux, et voguer dans le vague des airs. Malgré l'envie que j'ai de trouver des torts à Mr le baron, ne croyez point, madame, que celui ci ne soit qu'imaginaire. Il faut qu'il rétracte ses principes, ou qu'il en admette les conséquences. Ne nous dit-il point, que les régions qui occupaient le milieu des continents ont dû, par leur excès de solidité, prendre plus de force centrifuge, et s'élever au-dessus des régions qui s'approchent davantage des parois des grandes scissures ou des bords de la mer ? N'a-t-il pas ajouté que c'est en effet vers le milieu des continents que sont les plus grandes hauteurs ou les plus hautes montagnes ? Or, qu'est-ce pour un corps, je vous prie, qu'est-ce que prendre plus de force centrifuge par excès de solidité, si ce n'est devenir moins pesant sur le centre, et plus léger, parce qu'il devient plus solide ? Les montagnes de Mr le baron sont donc moins pesantes sur le centre de la terre, elles sont plus légères que la plume, parce qu'elles sont plus solides. Par une conséquence également juste, nos plaines, éloignées des parois de la grande scissure ou des bords de la mer, ne devraient-elles pas devenir chaque jour plus légères et plus solides en se desséchant, et s'élever en forme de montagnes ? Les anciennes hauteurs ne devraient-elles pas continuer à s'élever ? Ne vous seriez-vous pas aperçue que le Mont Coiron et le Tanargue s'élèvent chaque jour depuis que l'océan est loin de nos côtes ? Ou plutôt, dites-moi si, quand on a de pareils principes sur l'origine des montagnes, on ne ferait pas mieux de nous laisser croire à celles que Mr de Buffon a vues se former à mesure que la terre cessait d'être soleil de verre fondu ? Non, je ne reviens pas de ma mauvaise humeur. Vainement Mr de Marivetz paraît-il disposé à se réconcilier avec la philosophie par des époques bien autrement anciennes que celles de Moïse ; il nous a appris à calculer celles de Mr De Buffon ; les siennes, soumises à la même épreuve, se trouveront-elles mieux démontrées ? Vainement encore cherche-t-il à donner le change au préjugé religieux, en voulant distinguer dans la bible des vérités de raison et des vérités de révélation. Tous nos bons croyants lui diront que l'histoire de la création ne contient en effet que ces vérités de révélation auxquelles il veut paraître si soumis. Loin de les adoucir en prétendant que Dieu n'a révélé que ces vérités nécessaires au salut, ces vérités auxquelles la raison ne pouvait s'élever d'elle-même, il les révoltera par cette distinction qui nous laisserait parfaitement libres de croire ou de ne pas croire une bonne partie de leurs livres sacrés. Ils lui répondront que, soit que la raison puisse ou ne puisse pas s'élever à une vérité, dès qu'elle est consignée dans leur bible, elle devient aussi strictement vérité de foi que toutes les autres vérités de révélation ; il aura beau faire, ils prendront cette excuse pour une véritable injure faite à leurs écrivains inspirés, dont il est en effet assez absurde de

penser qu'ils auraient plutôt adopté le mensonge dans les objets de la raison que dans les vérités de la révélation. Aura-t-il encore rendu un grand service à la philosophie quand il aura dit que nous sommes de ceux aux disputes desquels Dieu a livré le monde ? On rira de nous voir emprunter nos droits d'un passage qui n'est qu'une dérision de la philosophie, et dans lequel nous sommes condamnés à faire de nouveaux et de nouveaux systèmes jusqu'à la fin du monde, sans espoir de découvrir la vérité. Convenez, madame, que la philosophie pouvait se passer d'un pareil avocat ; mais telle est son adresse : il cite, pour nous justifier, des textes qui feraient notre condamnation ; et, pour se justifier lui-même, il se rend plus odieux. Pour diminuer le crime dont il se rend coupable par la réfutation d'un de nos philosophes les plus accrédités, il recueille avec soin des autorités contre ce génie supérieur. Il nous cite des hommes respectables, qui ont imprimé que Mr de Buffon n'avait ni l'esprit d'analyse, ni… l'indignation m'arrache la plume des mains. Si je la reprends, que ce soit pour écraser le système de celui qui a voulu écraser sous ses calculs et le monde de verre et les molécules organiques ; que ce soit pour combattre ce prétendu sage qui semble avoir dit au préjugé de nous laisser faire, que nous suffirons nous-mêmes à nous détruire. Pardonnez, madame, à mon indignation. Ma mauvaise humeur contre Mr de Marivetz ne m'empêche point d'être avec le plus profond respect, etc.

Observations

D'un provincial sur la lettre précédente.

Aux difficultés que la mauvaise humeur de Mr le chevalier lui a suggérées contre le système de Mr De Marivetz, nous ne chercherons pas à en ajouter de nouvelles ; nous observerons seulement que si la passion d'établir un système nuit en général aux progrès des sciences, nous déplorons surtout ses tristes effets lorsqu'elle s'empare de ces hommes dont les connaissances et les talents promettaient à la patrie les plus grands services. Quelle obligation n'aurions-nous pas à Mr de Marivetz et à son savant coopérateur Mr de Gouffier, si, au lieu de s'occuper à nous préparer un système qui aura sans doute le sort de tous les autres, ils eussent consacré leurs travaux à perfectionner cette carte générale, dont la France attend les plus grands avantages pour sa navigation intérieure et la direction de ses grandes routes ? Quel temps précieux n'ont-ils pas employé à combiner leurs tourbillons, leur matière subtile, la force centrifuge, etc. ? Eh ! Que font ces tourbillons à nos grands chemins, aux cours de nos rivières, aux canaux qu'il convient de creuser pour l'utilité du commerce ? Qu'importe à nos savants géographes que les astres tournent uniquement parce que le soleil tourne ? C'est la terre qu'il faut considérer, puisque c'est sa surface qu'il s'agit de connaître : tous les regards systématiques que vous jetez ailleurs vous exposent à l'erreur et aux contradictions les plus justes. Je l'ai dit, je n'ajouterai point aux objections de Mr le chevalier ; mais quelle que

soit son antipathie contre l'origine que Mr de Marivetz donne à l'océan, je suis bien aise de lui apprendre que j'ai vu deux philosophes qui pensaient bien différemment. Je rapporterai même une anecdote qui fera comprendre aux lecteurs combien nos systématiques sont jaloux de leurs idées, quel prix ils attachent à la gloire de l'invention, ce que c'est pour eux que prendre date. Mr Buffillon nous a déjà donné quelques volumes ; j'ai trop d'égards pour lui pour le nommer ici par son vrai nom ; le chevalier de nous prépare un nouveau système. J'étais chez le premier de ces messieurs, quand je vois entrer le chevalier affublé d'un long manteau, la tête enfoncée dans son capuchon, les cheveux en désordre lui couvrant une partie du visage, un exemplaire de la physique du monde sous le bras. Je n'avais pas encore l'honneur de le connaître : à son air, je le soupçonne auteur et philosophe. Eh bien ! Lui dit Mr Buffillon dès le premier abord, que pensez-vous du baron de Marivetz ? Car je n'ai pas encore lu son monde. Je l'ai lu tout entier dans la journée, répond le chevalier, je n'en dirai pas grand chose ; j'y ai trouvé cependant une bonne idée que j'avais depuis longtemps ; il m'a prévenu : je suis fâché de n'avoir pas pris date ; il en aura la gloire… quelle est donc cette idée ? … c'est la théorie des mers et des montagnes, fondée sur l'aplatissement des pôles… comment, s'écrie ici Mr Buffillon, il a eu cette idée ! Il l'a déjà imprimée ! Je suis perdu, je suis perdu ; il faut que je déchire tous mes manuscrits. C'est mon fait, mon grand fait, celui par lequel j'expliquais tout : voilà qui est fini, je ne puis plus donner la suite de mes ouvrages : mais comment aviez-vous eu vous-même cette grande idée ? Je l'avais gardée secrète jusqu'ici. Que n'en ai-je pris date ! … je crois devoir consoler Mr Buffillon ; je lui dis que les grands hommes se rencontrent souvent, que cela ne doit pas empêcher… Mr Buffillon est inconsolable. Ah ! Ne m'en parlez pas. Quel plaisir de venir après les autres ! Mon système ne sera plus à moi. On ne croira jamais que j'aie été le premier à connaître le grand fait… mon idée majeure, mon grand fait ! À ces mots, je crois voir Mr Buffillon s'évanouir de douleur. Il retombe sur son fauteuil, il ne dit plus le mot. Le désespoir le réveille. Mon idée majeure ! Mon fait ! S'écrie-t-il encore ; et alors de frapper sur la table, de jeter par terre ses ouvrages, de chercher ses manuscrits. Il allait les jeter au feu, lorsque je le vis s'apaiser tout à coup. Le chevalier prend ce moment pour sortir, en disant qu'il a encore quelques autres idées majeures. Il court en prendre date, et prier un journaliste de les publier au premier jour. Je m'échappe en même temps, et l'on pense bien que c'était en disant : où étais-tu, Molière ?

LETTRE 30

De Mr le chevalier à madame la baronne.

Madame,

Nous nous réjouissions ce matin, Mr T et moi, des premiers progrès de la philosophie dans votre société ; mais ce n'est point à éclairer quelques élus que notre zèle doit se borner, c'est notre patrie entière qu'il faut amener à la philosophie ; et le plus grand nombre de nos provinciaux est bien éloigné de cet empressement que nous avons trouvé dans votre société. Au seul mot de système, il me semble voir nos braves mais crédules helviens s'armer de la genèse, vous opposer la foi de leurs pères, vous traiter d'impie, d'hérétique, et, qui pis est chez eux, de philosophe. Comment vous y prendrez-vous pour les apaiser, ou leur proposer nos idées sans vous exposer à leur indignation, sans perdre pour toujours la douce espérance de les voir un jour philosophes ? Je fais part de mes alarmes à Mr T, je le vois réfléchir un moment, il me quitte, et revient peu de moments après, la joie peinte sur le visage. Voici, me dit-il, en tenant dans ses mains un petit ouvrage de Mr D'Alembert, intitulé : de l'abus de la critique en matière de religion, voici de quoi calmer vos inquiétudes. Dans ce petit traité, vous trouverez sans peine toutes les ressources dont nous avons besoin pour tranquilliser le préjugé, pour amener vos compatriotes à tous nos systèmes sans les effaroucher, pour semer dans leur champ avant qu'ils ne soupçonnent ce qu'ils doivent un jour recueillir. Notre grand homme, ajoute Mr T, soit qu'il ait trouvé trop de difficultés, soit qu'il ait dédaigné, comme Voltaire, l'honneur d'avoir un système, s'est toujours refusé à la gloire d'être créateur ; mais son nom ne doit pas en être moins cher à la philosophie. Voltaire bravait tous les systèmes ; Mr D'Alembert les excuse tous ; et vous allez voir à quel point sa marche peut nous être utile. Il apaise d'abord tous les scrupules, en nous insinuant que les systèmes sont fort indifférents à la religion, qu'ils lui seraient même plus utiles que nuisibles par la grande idée qu'ils doivent nous donner de l'auteur de la nature. Il décline surtout fort adroitement la juridiction de la Sorbonne, en nous annonçant que la théologie n'a point du tout le droit de prononcer sur nos systématiques. Ces obstacles vaincus, il cherche à établir la nécessité de nos hypothèses : il va plus loin encore, il appelle à son secours Moïse lui-même. C'est par la genèse, par ce livre si cher au préjugé, qu'il nous prouve combien la théologie a tort de s'élever contre nos philosophes. Enfin il vous ferait presque penser qu'il n'est pas difficile d'être aussi bon chrétien qu'il l'est lui-même, et aussi habile créateur que Robinet. En chef prudent et sage, il se garde bien de se présenter en ennemi : il ne révolte point, il prévient les remords, et la Sorbonne même pourrait, à son école, croire aux mondes de trente, de quarante, de cent millions d'années. Il ne nous dit point où ces mondes, formés dans un temps plus long, nous conduiront un jour ; il ne fait pas même semblant de réfléchir qu'une création de cent mille ans vous fera tôt ou tard abandonner l'ouvrage des six jours. Il savait bien, sans doute, que si nous déchirons les premières pages de la genèse, le reste de la bible ne tiendra pas longtemps ; mais il ne dit point de rien déchirer. Gardons-nous aussi de le dire d'avance à vos provinciaux. Posons nos principes, et laissons-leur le soin de tirer les conséquences. à ces mots, j'avoue bonnement à Mr T que ces ménagements me semblent tenir un peu trop de la dissimulation ; que je

confondrais presque une pareille adresse avec une ruse de guerre indigne d'un philosophe. Vous êtes dans l'erreur, me dit-il à l'instant ; la philosophie n'est point ennemie d'une certaine prudence qui consiste à savoir répandre la lumière sans blesser les yeux de ceux qui la reçoivent. Aimeriez-vous donc mieux révolter vos magistrats, vos curés, et même tant de jeunes gens dont la tête est encore remplie de leur catéchisme ? Qu'y gagnerez-vous en montrant d'abord toutes nos intentions ? On refusera de vous entendre ; la philosophie sera repoussée par les premiers scrupules. Au lieu qu'en éloignant toute idée d'incrédulité, en ne présentant vos systèmes que comme un objet essentiel et important dans l'histoire physique et naturelle du globe, vous exciterez au moins la curiosité. Bientôt vos compatriotes essaieront de combiner nos hypothèses avec leurs anciennes opinions ; ensuite ils connaîtront l'impossibilité et le ridicule de cette prétention. Il faudra faire un choix ; et soyez persuadé qu'après avoir fait de vains efforts pour concilier Moïse et nos comètes génératrices, ou nos déluges de vingt mille ans, après s'être un peu familiarisés avec l'homme poisson de Telliamed, ou le prototype de Diderot, vos bons helviens se trouveront philosophes presque sans le savoir. Il s'agit seulement de les déterminer à nous écouter sans scrupule, de leur persuader combien ils sont injustes en traitant d'incrédules des gens qui ont toujours quelques pages consacrées à se réconcilier avec Moïse, lors même qu'ils sont forcés de croire aux molécules organiques, au rhinocéros et à la souris, sortis du même père, aux oeufs des montagnes ou de la lune, ou bien au mouvement, seul auteur des plantes, des animaux, de l'homme. Laissez-vous persuader. Mr D'Alembert semble précisément n'avoir écrit que pour vos provinciaux. Nous extrairons au moins quelques passages de son apologie de nos sages. Vos amis auront soin de se les inculquer dans la mémoire. Ils sauront en faire usage dans les sociétés ; ils les placeront à propos. Avant d'entrer en matière et d'exposer nos systèmes, ils commenceront par tranquilliser les consciences alarmées. Dussent-ils en venir à vos océans sans coquilles pendant six mille ans, et sans poissons pendant trois ou quatre cents siècles, soyez persuadée qu'ils seront écoutés fort paisiblement. J'aurais cru résister à la sagesse même, et vous refuser un moyen dans le fond assez efficace pour préparer les voies à la philosophie, si j'avais rejeté plus longtemps les conseils d'un homme qui se connaît si bien dans l'art de ménager nos prosélytes. Je me rends à ses leçons, et vous trouverez à la suite de cette lettre les divers passages qu'il a extraits lui-même de notre prudent apologiste. Puisse l'usage qu'en feront nos amis accélérer auprès de nos compatriotes les progrès de la philosophie ! Puissions-nous au moins devoir à la sagesse et au zèle de Mr D'Alembert des succès que des leçons données avec moins d'art et de ménagement ne sauraient nous promettre ! Mais vous sentez bien la différence que nous mettrons toujours entre ces esprits timides et pusillanimes, qu'il faut disposer à nos systèmes par tant de précautions, et ceux qui, comme vous, iront au-devant de la philosophie, et s'empresseront d'aplanir les voies. J'ai l'honneur d'être, etc. Voyez-vous avec quelle adresse les questions se trouvent ici entremêlées ? Dans le second texte, on ne semble nous demander que

ce que Dieu a pu faire ; ici on nous demande quel inconvénient il y aurait à dire qu'il a fait ce que nos philosophes ont inventé. Les théologiens ne disputeront guère sur la première question ; ils trouveraient de grands inconvénients à la seconde. Dans l'esprit de nos provinciaux, l'une passera en faveur de l'autre. Si l'on vous disait : qu'a-t-on besoin d'explication physique de la terre, quand il est démontré que la physique seule ne produira jamais ni terre, ni soleil ? Vous hausseriez les épaules. Cette réponse vaut mille raisons. Si vous avez jamais lu ce que pensait Voltaire de cette proposition, gardez-vous, je vous prie, de faire observer que ce grand homme se trouverait auprès de Mr D'Alembert un de ces ennemis de la raison, un de ces esprits étroits, bornés et pusillanimes, qui n'aperçoivent pas l'hommage plus grand et plus pur du philosophe. p s. pardon, madame, je suis presque tenté d'effacer ce dernier texte de Mr D'Alembert. J'ai peur qu'on ne l'accuse lui-même d'avoir manqué de mémoire, et de n'avoir pas tout à fait raison de crier de toutes ses forces à la maladresse. J'ouvre la genèse, et je vois que les eaux furent séparées de la terre dès le troisième jour. Les poissons et les coquillages ne furent créés que le cinquième : il serait donc un peu difficile d'expliquer par le texte de Moïse comment la mer laissa sur la terre, dès le troisième jour, ces poissons et ces coquillages dont nous découvrons les vestiges. Très certainement le passage cité par Mr D'Alembert aurait besoin d'un bon commentaire pour favoriser l'opinion de nos philosophes, et pour démontrer l'injustice de ceux qui prétendent que la mer ne peut avoir laissé sur le globe les débris des poissons ou des coquillages qu'elle n'avait pas encore produits. Il y a peut-être un peu plus d'adresse de la part de Mr D'Alembert à n'avoir pas cité le volume dans lequel se trouve l'extrait de l'illustre historien ; mais ce trait de prudence n'est-il pas trop facile à démêler ? Ne croira-t-on pas le censeur trop instruit pour avoir nié que les poissons aient été créés les premiers ? Tout ce qu'il aura voulu soutenir, c'est que les oiseaux ont été créés le même jour, les autres animaux et l'homme le lendemain ; ce qui n'est que trop vrai, selon le premier chapitre de la genèse ; il en aura conclu que les poissons n'ont pas sur les autres animaux cette haute antiquité que leur donne la philosophie ; et s'il a fait un crime à l'illustre historien, c'est apparemment de ce que celui-ci paraissait favoriser l'opinion philosophique. Quoi qu'il en soit, je crains qu'on accuse Mr D'Alembert de n'avoir pas assez clairement exposé un fait qu'il ne peut s'empêcher de relever ; d'avoir vu des défauts de mémoire et de bonne foi où ces défauts n'existent point, et peut-être de ne pas en avoir vu où il n'est pas difficile d'en trouver. Je crois donc, madame, devoir vous avertir de ne pas faire usage du sixième texte extrait de ses ouvrages, de peur que quelques-uns de nos provinciaux, railleurs sempiternels, ne s'avisent de rire d'un sage qui a soin de nous avertir que si sa manière de penser n'est pas faite pour plaire à tout le monde, du moins il ne paraît pas aisé de la rendre ridicule. Non, non, je me reprends. Mr D'Alembert nous avertit encore que ceux qui avancent même des faussetés sont bien convaincus du contraire, mais qu'ils espèrent trouver des lecteurs, et qu'ils en trouvent, que notre sage ait cru ou n'ait pas cru tout ce qu'il nous dit dans ce texte

et de l'écriture, et du censeur théologien, faites-en toujours usage : il espère sans doute trouver des lecteurs qui le croiront, et il en trouvera.

Observations

D'un provincial sur les lettres précédentes.

Monsieur D'Alembert, employant tout l'art possible pour justifier les philosophes, et en particulier nos systématiques, du reproche d'incrédulité, n'aurait donc cherché qu'à étouffer les plaintes et les murmures de la théologie, pour étendre plus tranquillement l'empire de l'incrédulité ? Loin de nous un soupçon si odieux. Nous nous refusons absolument à croire que la ruse et l'artifice aient dicté son plaidoyer en faveur du christianisme de nos sages. Mr D'Alembert peut bien n'être pas profond théologien, il peut avoir imaginé un alliage singulier de la philosophie moderne et du christianisme, alliage auquel la Sorbonne ne se prêterait guère ; mais ne lui imputons pas des intentions qu'il désavouerait ouvertement, et contentons-nous de prévenir l'abus que nos compatriotes pourraient faire des textes que Mr le chevalier a mis à la suite de sa lettre. Le lecteur attentif remarquera d'abord que nous avons prévenu les intentions de Mr D'Alembert, puisque nous n'avons presque réfuté les systèmes et les hypothèses philosophiques que par des raisons tirées des lois de la physique. Accoutumés à les considérer sous leur rapport direct avec ces lois, nous commençons encore par examiner la seule proposition strictement physique contenue dans ces textes. L'existence du chaos avant la séparation de ses parties, nous dit Mr D'Alembert, est une hypothèse nécessaire à l'explication physique de la formation du globe terrestre. J'avais cru, au contraire, et je crois encore que la supposition du chaos est la supposition la plus opposée qu'on puisse imaginer à l'explication physique de la formation de la terre et du monde entier. Que serait-ce en effet que le chaos, sinon une masse aussi informe que vaste, composée de toutes les parties de la matière existante ? Et dès lors quelle force physique pourra les séparer pour en former des globes, des terres, des soleils, des planètes, etc. ? Le chaos existe seul, toutes ses parties tendent avec effort vers le même centre ; d'où ferez-vous partir la force qui doit les désunir et les transporter à des millions et des millions de lieues, en les arrachant à la gravitation universelle qui les rapproche toutes ? Est-ce à l'action de Dieu que vous recourrez ? Dès lors l'explication n'est plus physique. Est-ce à d'autres corps plus puissants que le chaos ? Il n'en existe point. Ce chaos une fois supposé, restera donc éternellement chaos ? Mr D'Alembert ne nous présente pas une explication plus physique, quand il a recours à l'opération de l'éternel géomètre. Ce n'est point aux hommes à décider ce que l'éternel géomètre peut ou ne peut pas faire ; mais s'il était vrai de dire qu'il imprima d'abord à toutes les parties du chaos le mouvement nécessaire pour produire les différents corps, et pour que le monde se trouvât non seulement arrangé dans le temps prescrit, mais encore enrichi de toutes sortes de plantes, et

peuplé de toutes espèces d'animaux, il serait aussi vrai de dire que ce mouvement ne fut point du tout conforme aux lois actuelles de la physique. Il n'est point dans ces lois que parmi des astres chassés par une même impulsion aux distances les plus variées et par les directions les plus divergentes, les uns cessent de se mouvoir pour observer entre eux la même situation, ainsi que le font nos étoiles fixes, tandis que les autres, agités encore par la même impulsion, conservent autour d'un centre commun des mouvements diurnes et annuels très variés. Il n'est point dans ces lois que la même impulsion produise des astres, des animaux, des plantes. Si vous admettez plusieurs impulsions, elles seront chacune un effet immédiat de la toute-puissance divine, et un nouveau miracle. Le développement du chaos n'admettra donc jamais une explication physique. Nous l'avons dit ailleurs, nous croyons devoir le répéter ici : les lois de la physique sont pour maintenir l'ordre ; il n'en existe point pour l'établir. Ce fut cependant un vrai génie que celui qui nous dit le premier : donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde. Sous un certain aspect, cette idée présente quelque chose de grand et de sublime ; mais le malheureux succès de Descartes suffisait pour montrer ce qu'elle a de faux et de défectueux. Il fallait ajouter : laissez-moi maître de donner au mouvement de nouvelles lois, car celles qui existent ne suffisent point à mon dessein. Au reste, si Mr de Voltaire se trouve englobé dans la diatribe de Mr D'Alembert contre ceux à qui la pensée de Descartes semble présomptueuse, cet inconvénient est sans doute contraire aux intentions de Mr D'Alembert. C'est aux censeurs théologiens qu'il paraît en vouloir plus particulièrement. Qu'il nous soit permis d'examiner si leurs torts sont aussi grands qu'il nous les présente. Dans ces temps où les lois de la physique étaient trop peu connues, dans ces temps surtout où la révélation n'avait point appris aux nations comment le premier être avait tiré les autres du néant, et dans quel ordre sa toute-puissance les avait appelés pour former ou peupler l'univers, le développement du chaos fut l'objet naturel des recherches philosophiques. Thalès, Anaxagore, Leucippe, et tant d'autres anciens faiseurs de systèmes, ne sauraient donc être blâmés des efforts qu'ils ont faits pour le concevoir et l'expliquer. Les lois de la physique et la révélation nous montrèrent enfin l'inutilité de ces efforts ; mais les grecs nous avaient transmis leur manière de philosopher ; il nous fallait encore des systèmes. Nos sages, en croyant à la révélation, ne s'en crurent pas moins autorisés à chercher au moins ce qui aurait pu arriver en prescindant de l'action immédiate du créateur. La théologie pouvait absolument se taire, et laisser nos philosophes se livrer à leurs inutiles spéculations. Je dis inutiles, parce qu'eussent-ils tous ensemble inventé une seule hypothèse physiquement possible, il aurait toujours été fort incertain si le créateur, en formant l'univers, avait réellement suivi leur système ; et parce qu'eussent-ils rencontré des possibilités, la révélation n'aurait pas été moins nécessaire pour s'assurer du fait. Cette inutilité des systèmes ne frappa point seule les théologiens ; ils craignirent que les hypothèses ne fussent un jour prises pour la réalité, et qu'en adoptant les suppositions possibles ou impossibles des philosophes, on ne s'accoutumât à

oublier les faits tels qu'ils sont exposés par l'historien sacré. Nos Lucrèces modernes n'ont-ils pas justifié cette crainte ? Forcés de rougir des absurdités qu'ils ont écrites dans tous les autres genres, c'est par les lois de la physique qu'ils se sont flattés d'opposer à la révélation des armes plus puissantes. Ce sont ces lois surtout qu'ils affectent d'invoquer contre Moïse. Ils nous font des histoires physiques du soleil, des histoires physiques de la terre, des histoires physiques des montagnes, et toutes ces histoires ne sont que des systèmes anti-mosaïques, anti-religieux ; ils n'entassent pas, comme les géants, montagnes sur montagnes pour escalader les cieux et pour détrôner Jupiter, mais ils entassent siècles sur siècles pour la formation d'une seule montagne, et pour détrôner le dieu qui, dans six jours, créa le soleil, la terre et les montagnes. À l'ombre de leurs hypothèses, plusieurs ont travaillé à nous faire absolument rejeter la création. Mr D'Alembert est trop juste, sans doute, pour désapprouver notre indignation contre ces fanatiques ennemis de la genèse. Il nous dira peut-être qu'il ne faut point confondre avec ces fanatiques, ni les Buffon, ni ceux qui s'efforcent au moins d'accorder leurs systèmes avec nos livres saints. Nous en convenons ; mais combien de gens ne voient dans ces efforts qu'une simple précaution contre la Sorbonne, et quelquefois même qu'une vraie dérision ? On ne saurait au moins disconvenir de la violence qu'il faut faire au texte sacré pour y trouver le moindre rapport avec les idées de nos systématiques ; et qu'en arrive-t-il ? Des gens peu instruits, croyant ces systèmes physiquement prouvés, abandonnent Moïse : plus souvent ils ne croient ni aux systèmes ni à l'écriture trop infidèlement exposée. La foi n'en est pas moins perdue pour eux. Les systèmes des philosophes ne sont donc pas une chose indifférente pour la théologie. Malgré la tournure que Mr D'Alembert cherche à leur donner, ils ont dû exciter l'attention de l'église, par l'idée qu'ils nous donnent de la divinité. Qu'est-ce donc que ce dieu de nos systématiques ? Qu'il me paraît petit dans leurs leçons ! Que ses moyens sont faibles ! Que ses opérations sont lentes ! Que sa toute-puissance est obscurcie ! Quoi ! Cet être suprême a créé l'univers, et il attendra des siècles et des siècles que le mouvement ait mis l'ordre dans ses ouvrages et rempli ses projets ! Il lui faut des temps, et des temps plus longs pour former les cieux, la terre, l'océan, et pour voir sortir de l'impulsion la lumière, les plantes et les animaux ! Il veut peupler la terre et lui donner un roi, et il la laissera pendant deux mille ans en proie au feu qui la dévore ! Et il préparera, par des siècles d'inondation, la demeure de l'homme ! Et des milliers d'années s'écouleront après la naissance des simples animaux avant qu'elle ne puisse lui donner des adorateurs ! Pareil au faible artiste, dont l'ouvrage dépend des moyens et des temps, il invoquera tour à tour l'action des éléments pour consommer ses opérations ! Ce n'est point là l'idée majestueuse que j'aime à me former de la divinité. Qu'on ne me dise point que le dieu de Moïse semble annoncer aussi qu'il a besoin des temps, puisque six jours s'écoulent avant que l'ouvrage de la création ne soit consommé. Je ne vois ici les effets suspendus que parce qu'il lui plaît de suspendre ses ordres. Les opérations ne sont divisées que pour multiplier les merveilles, pour en mettre, ce semble, la contemplation à la

portée de l'homme, et pour servir de règle à ses travaux. Quand le dieu de Moïse prononce : que la lumière se fasse, que la terre paraisse, la lumière se fait, la terre a paru. Je sens qu'il pouvait tout vouloir et tout faire dans le même instant. Ce n'est pas là le dieu de vos systèmes. Il importait donc à la théologie que l'esprit de système fût moins accrédité, parce qu'il importe à la religion et à l'état que l'idée de la divinité ne soit point avilie parmi les hommes. Il importe encore à la religion que le sens naturel de ses livres sacrés ne soit point sans cesse forcé et altéré par des interprétations systématiques et arbitraires, qui feraient varier la parole de Dieu comme celle des philosophes. Il importe que les jours et les instants ne soient pas pris pour des années et des siècles, de peur que les merveilles du tout-puissant ne soient regardées comme les effets les plus simples et les plus naturels. Il importe que nos sages soient moins occupés de ce que la matière et le mouvement auraient pu faire, afin de nous laisser admirer et contempler ce que Dieu a fait. Il importe que la terre et les cieux annoncent à l'homme la gloire et la puissance de la divinité ; et tous vos systèmes obscurcissent sa gloire et sa puissance. Ils finiront bientôt par annoncer l'empire du plus triste des dieux, de la nécessité, du destin et des lois physiques qui le captivent. À Dieu ne plaise cependant que nous cherchions à exciter le courroux de l'église contre nos systématiques : toute notre intention est de justifier aux yeux de Mr D'Alembert les précautions que des craintes trop bien fondées ont inspirées à ceux que le danger de la foi devait alarmer. Nous ajouterons même que ces précautions, autrefois nécessaires, sont peut-être aujourd'hui superflues. Sans vouloir diriger la prudence de ceux qui veillent au dépôt de la foi, nous leur dirions presque : tolérez un instant la fureur et l'abus des systèmes. Ceux de nos jours détruisent les anciens, de nouveaux détruiront ceux de nos jours. L'allemand Léibnitz ne veut point de l'anglais Woodward ; Mr de Buffon réfute Léibnitz et Woodward ; Mr le baron de Marivetz réfute Mr le comte De Buffon ; Voltaire ne veut ni des français, ni des anglais, ni des allemands systématiques ; Mr D'Alembert les excuse tous ; la physique les proscrit tous ; elle suffira un jour pour nous venger. Je n'insisterai point sur la manière dont Mr D'Alembert s'y est pris pour justifier par l'écriture sainte quelques-unes de ces opinions systématiques. Si l'on est édifié de le voir recourir à de pareilles armes, on reconnaît sans peine, à la manière dont il s'en sert, qu'elles ne lui sont pas tout à fait familières. Quant à la distinction que Mr le baron de Marivetz a imaginée entre les vérités de raison et les vérités de révélation contenues dans l'écriture, les réflexions de Mr le chevalier suffisent pour en faire connaître les inconvénients ; mais puisque nous nous trouvons engagés par Mr D'Alembert à parler le langage de la théologie, tâchons de fixer les limites au-delà desquelles il n'est pas permis au physicien de s'égarer sans rendre sa foi trop justement suspecte. L'écriture sainte n'est point un traité de physique, et la raison humaine se pourra toujours librement exercer sur les objets de cette science : voilà ce que la théologie accorde sans peine à nos systématiques. Mais l'écriture sainte contient des vérités de fait, dont l'explication tient en quelque sorte à la physique. La théologie ne s'opposera point aux diverses explications que

vous pourrez en faire ; elle exigera seulement qu'avant toute chose vous commenciez par admettre le fait tel qu'il est rapporté par l'historien sacré : on vous accorde même le droit de démêler le vrai sens de l'écriture dans les objets de votre science, c'est-à-dire le droit de distinguer le fait réel et véritable, tel que l'auraient offert des expressions physiques, du fait apparent, tel que le présentent quelquefois des expressions vulgaires et reçues dans le langage ordinaire. Ainsi, quand on objecte au physicien que Josué arrêta le soleil dans sa course, et que ce fait dépose contre la révolution de la terre, il pourra répondre, et nous répondrons avec lui, sans crainte de manquer à la foi, que le vrai fait n'est point ici celui que présente l'expression commune admise par l'historien sacré : il importait fort peu à Josué que ce fût le soleil ou la terre qui s'arrêtât. Ce qu'il demandait au dieu d'Israël, c'était que le jour fût assez prolongé pour que les ténèbres de la nuit n'interrompissent pas la victoire : Dieu prolonge le jour, et le soleil éclaire Josué jusqu'à ce que la victoire soit complète. Voilà le vrai fait, celui que le physicien même ne saurait nier sans taxer d'erreur l'historien sacré. Il pourra l'expliquer en faisant arrêter le soleil ou la terre, dont le cours suspendu aurait toujours produit le même miracle en faveur de Josué ; mais s'il veut que son système puisse être admis, qu'il commence d'abord par le rendre conciliable avec ce fait, et tous ceux que l'écriture sainte pourrait lui offrir de la même espèce ; que jamais l'abus de ses connaissances ne le porte à en révoquer en doute l'existence, ou à les dénaturer ; qu'il n'attribue pas même aux causes naturelles ce que l'écriture sainte attribue évidemment à l'opération immédiate et miraculeuse de la divinité. Quand il aurait lu dans la genèse : Dieu dit au premier jour, que la lumière soit, et la lumière fut ; au troisième jour, que les eaux se rassemblent, que la terre paraisse ; les eaux se rassemblèrent et la terre parut ; lorsqu'au cinquième et au sixième jour, il verra encore, à la voix de Dieu, les poissons, les autres animaux et l'homme paraître, qu'il n'aille point forger mille et mille systèmes pour nous expliquer comment, au bout de trente ou de cent siècles, ou dans un temps plus long, selon l'expression de Mr D'Alembert, la lumière se développa, les eaux se fécondèrent, la terre se peupla. L'historien sacré nous rappelle évidemment des ordres immédiatement suivis de leur effet. Le systématique, cherchant à expliquer ces faits par de longues périodes et par des moyens purement naturels, ne fera jamais que les dénaturer. Qu'il renonce à la révélation, ou qu'il croie à la voix du dieu qu'elle annonce ; qu'il cesse d'affecter un vain respect plus insultant peut-être que l'outrage et le mépris décidé. Je le sais, ce mépris n'est point également dans le coeur de tous nos systématiques ; ils ne veulent point tous insulter à Moïse et à la foi de l'église : c'est uniquement la marche de la nature qu'ils cherchent à connaître ; il leur faut un aiguillon, un motif qui les soutienne dans l'étude pénible de ses moyens, et dans les recherches laborieuses de ses productions. Mais l'espoir de forger un système est-il donc le seul motif qui puisse nous soutenir dans cette étude ? La variété, la beauté des objets qu'elle nous présente ne suffisent donc pas pour nous dédommager ? Et pour avoir la gloire de créer, il faudra méconnaître la voix du créateur ? La nature elle-

même, mieux considérée, réprimerait en nous ces folles prétentions : nous fixons sa marche, nous calculons les temps, nous lui assignons des époques ; et s'il est permis de m'exprimer ainsi, la nature se joue du temps et des époques ; elle produit ici en peu de jours ce qu'elle n'opère ailleurs que dans bien des années. Vous la faites paraître dans ses premiers temps nue, pauvre, dépouillée de toute sa beauté ; et ses premiers temps furent dignes du dieu libéral et magnifique qui l'avait appelée du néant. Sa gloire est aujourd'hui d'imiter ou de reproduire ses premières richesses. Souvent elle défie votre oeil de distinguer son ouvrage et celui de la divinité ; et souvent à l'ouvrage d'un instant vous attribuez des siècles ; à l'ouvrage des siècles vous donnez un instant : elle rit de votre méprise, elle se jouerait de vos systèmes, mais la religion en gémit : l'une et l'autre se sont réunies pour vous désabuser.

LETTRE 31

Réponse de madame la baronne aux deux lettres précédentes.

Vous le dirai-je franchement, mon cher chevalier, vos deux dernières lettres m'ont un peu divertie ; j'ai ri de votre mauvaise humeur contre Mr le baron De Marivetz. N'est-ce pas un principe de la philosophie, que le choc des opinions ne peut qu'électriser les esprits, et forcer la lumière à se montrer ? La variété n'est-elle pas d'ailleurs la plus belle chose du monde ? Vous avez beau dire : je crois qu'il nous faut des philosophes qui réfutent des systèmes, comme il nous en faut qui en imaginent ; il en faut même qui en rient, ainsi que Mr D'Alembert. À propos de ce dernier, savez-vous bien que nous n'avions plus guère besoin de son plaidoyer ? La philosophie, dans votre patrie, n'est plus réduite à notre petite société ; nous avons déjà fait un assez bon nombre de prosélytes, à qui j'ai cru pouvoir communiquer vos lettres ; plusieurs se sont fait un devoir de les copier ; je me flatte qu'elles pourront bientôt être regardées comme publiques. Autant que je m'en suis aperçue, ce n'est guère avec Moïse qu'on est jaloux ici de concilier nos systèmes : ainsi les arguments de Mr D'Alembert ne vous seront pas d'un grand secours : j'ai vu que l'embarras de nos bons helviens était de les concilier les uns avec les autres, ou bien de savoir auquel s'en tenir. Vous avouerez qu'il n'est pas facile de les loger tous dans le même cerveau ; les rejeter tous ne serait pas aussi un parti bien philosophique : il me semble au contraire que plus on en a dans la tête, plus on est philosophe. Voici donc le parti que j'ai proposé à vos amis ; je ne sache pas qu'aucun de nos sages s'en fût encore avisé : il a paru neuf, et il a été accepté d'une commune voix. Nous sommes donc convenus de donner à chacun des principaux systèmes un jour de la semaine : le lundi, nous serons pour les soleils de verre, d'émeri, de craie, de pierre ponce, surtout pour la comète et les époques de Mr De Buffon ; le mardi, nous tiendrons avec Telliamed pour la terre dévidée par le soleil, et pour le brochet ou la carpe nos très dignes ancêtres ; Robinet nous fera passer le mercredi assez joyeusement avec les oeufs que pondent les montagnes, et ceux dont

il a vu éclore la lune et les étoiles ; le jeudi, Lamétrie nous racontera les amours de la tigresse, du renard, de la louve, et de tous ces animaux charmants dont l'union a produit ce beau monstre que nous appelons homme ; le vendredi sera pour la nature, qui a fait l'univers, et le samedi pour l'univers qui n'a point été fait. Par respect pour Voltaire, nous lui consacrerons le dimanche : ce jour-là, nous croirons aux Adams de toutes les couleurs, ainsi qu'aux pèlerins de Saint-Jacques ; et puisqu'avec Voltaire il faut toujours rire aux dépens de quelqu'un, nous lui livrerons l'animal prototype de Mr Diderot. Ainsi nous aurons chaque jour notre philosophie ; mais celle de la veille ne ressemblera jamais à la philosophie du lendemain. Les mois et les semaines ne se ressembleront pas davantage ; les oui et les non du même sage nous fourniront encore de quoi varier. Nous ferons nous-mêmes bien de nouveaux systèmes, comme vous avez pu vous en convaincre par ma dernière lettre, et j'aperçois encore un article dans lequel il nous sera facile de donner du neuf. L'objet essentiel de la philosophie n'est-il pas de n'être jamais d'accord avec Moïse ? N'est-ce pas dans cette vue que vous ajoutez tous quelques milliers d'années à l'époque du premier Adam ? Eh bien, nous nous y prendrons d'une autre manière dans un certain système que je médite encore. Nous retrancherons de la genèse 20 ou 30 siècles ; nous dirons que depuis le premier Adam, les montagnes n'ont pas eu le temps de pondre une seule fois ; qu'on n'a pas vu encore une seule plaine se consolider au point de devenir plus légère que la plume, et de s'élever en montagnes, que les molécules organiques n'ont pas produit une seule espèce nouvelle ; qu'on n'a pas vu tomber sur le soleil une seule comète ; qu'il n'est pas encore né une seule lune ; que nos jours, nos mois et nos années ne se sont pas raccourcis d'une seule minute. Avec ces arguments, nous démontrerons que l'homme est un fruit très nouveau dans ce monde, puisqu'il n'a pas eu le temps d'observer une seule de ses merveilles. Nous retrancherons donc des générations de Moïse environ trois mille ans. C'est bien assez, je pense, pour être philosophe ; mais afin de l'être encore davantage, nous aurons aussi des oui et des non, nous ajouterons ce que nous avions retranché, en faisant toutefois attention que nos calculs ne se trouvent jamais correspondants à ceux des bons croyants ; car c'est là l'essentiel : nous rétracterons ce que nous avions dit ; nous redirons ce que nous avons rétracté ; enfin nous ne craindrons rien tant que la triste uniformité. Vos jeunes parisiennes se montrent rarement deux jours de suite avec la même coiffure ; nous n'aurons jamais deux jours de suite la même opinion, le même système : elles sont toujours charmantes ; en variant comme elles, nous serons toujours philosophes. Adieu, chevalier ; il n'y a que mon estime pour vous et la philosophie qui ne variera jamais.

La baronne de.

Ce 10 juin, l'an du monde, selon notre bible, si je ne me trompe, 5780 ou environ. L'an du monde, selon mon nouveau système, 2684.

Observations

D’un provincial sur la lettre précédente et sur les systèmes en général.

Madame la baronne est au moins de la meilleure foi du monde. Ce qui lui plaît dans la philosophie systématique, c’est qu’elle ne gêne point la liberté de l’esprit, c’est qu’elle lui permet de varier dans ses opinions, comme la mode lui a permis de varier sa coiffure. La mode des systèmes ne passera peut-être pas entièrement ; mais espérons que les esprits solides s’en dégoûteront, et que nos philosophes créateurs ou ordonnateurs de la terre et des cieux rougiront eux-mêmes de toutes ces erreurs physiques, de ces contradictions perpétuelles, de ces absurdités si multipliées que nous avons été forcés de leur reprocher. Gardons-nous cependant d’insulter à notre siècle. Malgré tous les systèmes qu’il a produits, que l’esprit de parti, qu’un faux enthousiasme ne nous fasse point méconnaître la supériorité que l’astronomie, la physique et les mathématiques ont acquise dans ces derniers temps. Gardez-vous surtout d’insulter à ce corps auguste qui chaque jour prépare de nouvelles lumières à la postérité, en consignant les siennes dans les véritables archives des sciences et des arts. Pensez que le nom seul des Clairant, Lacaille, De Lalande, Le Monnier, Pingré, et de tant d’autres qui ont ajouté ou ajoutent encore à la gloire de notre académie, rappellera toujours un siècle de triomphe pour les hautes sciences. Nous vous permettrons d’admirer le contraste, il est trop singulier. D’un côté, la science de la nature étend chaque jour son empire, l’expérience et les observations nous donnent chaque jour des connaissances plus exactes ; et de l’autre, l’esprit systématique semble n’insulter à l’autorité de nos livres saints que pour heurter de front les notions physiques les plus communes, et pour substituer à l’expérience et aux observations les idées les plus chimériques. Mais ce contraste seul vengera Moïse et la révélation. Ce n’est plus sur les bancs de la Sorbonne que nous déciderons des systèmes, c’est dans le sanctuaire même de la physique que nous appellerons leurs auteurs. Oui, c’est au milieu de ses propres confrères que nous inviterons Mr de Buffon à plaider pour sa comète génératrice vingt-huit mille fois plus dense que la terre, et soeur de cinq cents autres comètes engendrées par la même explosion ; pour cet étain, ce verre, et cet émeri nageant sur la surface d’un astre liquide plus léger que les eaux de notre océan, pour ce soleil que frottent et font briller les comètes et les planètes, mais qui frotte lui-même plus fortement la terre, les planètes, les comètes, et les laisse s’éteindre, etc., etc. C’est encore devant ce même tribunal que nous voudrions voir Telliamed pérorant pour ces rayons qui dévident la terre ; Robinet pour Saturne et Jupiter qui accouchent de leurs satellites ; le Lucrèce, auteur du système de la nature, pour ces croûtes solaires transformées en planètes ; et Mr Diderot brochant sur le tout pour nous démontrer que jamais notre illustre académie ne fera de grands progrès dans la physique expérimentale ou dans la philosophie rationnelle, à moins qu’elle ne soit bien persuadée que le

philosophe, la souris et l'éléphant ont le même animal pour père commun ; et Voltaire après lui, démontrant que la barbe d'un suisse suffit pour nous instruire que l'Adam de la genèse ne trouverait point sa postérité dans les américains. J'ose le demander, nos académiciens pourraient-ils entendre, sans être révoltés, des erreurs physiques aussi palpables que celles-là ? Je le demande encore, si les philosophes qui nous ont débité ces erreurs en voyaient de pareilles dans nos livres saints, que n'auraient-ils pas fait pour les combattre ? Que n'auraient-ils pas dit de notre respect pour l'écriture sainte ? Ce sont là cependant ces systèmes, ces théories prétendues physiques qu'on ose opposer à Moïse. C'est ainsi qu'on prétend arranger l'univers, et nous faire oublier la genèse. Et c'est dans le cours du dix-huitième siècle qu'on vient nous repaître de ces chimères ! Nous n'avons eu besoin, pour les réfuter, que des premiers éléments de la vraie physique. Pour peu qu'ils deviennent familiers à nos compatriotes, nous ne craindrons pas que l'illusion puisse durer longtemps. Mais dans ce siècle même, où nos véritables physiciens s'occupent avec tant d'avantage des progrès de leur science, ne pourrait-on pas dire que l'étude de la physique est beaucoup trop négligée dans l'éducation du commun des hommes ? Tout le monde veut lire des systèmes, et très peu de gens connaissent les principes sur lesquels il faudrait en juger, indépendamment des règles de la foi. On fait, si vous le voulez, un cours d'expériences plus curieuses qu'instructives ; on admire quelques phénomènes de l'électricité, quelques opérations chimiques, mais on abandonne les principes généraux, les lois invariables de la nature, celles de l'impulsion et de la pesanteur ; et voilà la vraie cause d'une séduction que la plus simple application des premiers principes aurait prévenue. J'ai vu de ces hommes qui avaient fait des cours de chimie et d'électricité ignorer jusqu'à la proportion constante dans laquelle se distribue le mouvement dans le choc des corps, et n'avoir pas la plus légère idée des lois qui dirigent le cours des astres. Aussi les ai-je vus hors d'état de résoudre les moindres difficultés, hésiter en lisant le système de la nature, dévorer aveuglément les suppositions les plus physiquement impossibles comme des réalités, et finir par croire que le monde pourrait bien s'être arrangé de lui-même. J'ai vu de ces messieurs qui se croient philosophes, lire les époques avec enthousiasme, les expliquer même à une jeune épouse : ils appelaient cela former sa femme. Madame croyait bientôt à la comète aussi fortement que nos bonnes vieilles croient au loup-garou. Ces tendres enfants devaient se former à la même école ; et une génération ignorante préparait une génération d'incrédules. Nous ne saurions donc trop exhorter ceux qui sont chargés de l'éducation des jeunes gens, à les munir au moins des principes généraux de la physique. L'étude en est facile et agréable, la connaissance en est toujours satisfaisante ; mais son grand avantage est de nous mettre à portée d'apprécier les systèmes anti-religieux, de nous démontrer que jamais la sagesse de l'homme ne pourra suppléer à la révélation, et de nous rappeler nécessairement au dieu de Moïse, comme au seul principe de toute existence.

TOME 2

LETTRE 32

Le chevalier à la baronne.

Madame,

” Deux vieilles s’aperçoivent la nuit, au clair de la lune, d’un bout de la rue à l’autre, se prennent pour des spectres, et la frayeur les retient dans la même posture jusqu’au lendemain. ” vous êtes, je le gage, un peu étonnée de me voir reprendre notre correspondance philosophique par ces deux vieilles. Qu’est-ce donc que ces spectres, me demandez-vous ? À quoi bon ces mégères ? Écoutons, madame, écoutons le sage Robinet, et l’énigme se développera. Nos vieilles, nos deux spectres, ce sont les philosophes qui se font peur les uns aux autres, et qui, par ces vaines terreurs, s’arrêtent mutuellement dans le chemin de la vérité. J’ai eu plus d’une fois occasion de sentir toute la vérité de cette explication. J’ai vu les plus hardis de nos sages s’effrayer, tantôt de leurs propres leçons, et tantôt des dogmes de leurs propres collègues ; bien plus souvent encore je les vis effrayer leurs disciples ; et je n’oublie point la peur qu’ils me faisaient quand, trop novice encore à leur école, j’écoutais je ne sais quel sentiment intérieur qui m’attachait toujours au préjugé. Je voyais nos grands hommes au bout de la rue ; je les voyais au clair de la lune, et quelquefois même en plein jour ; je croyais voir des spectres, tant ce qu’ils me disaient me paraissait tenir de l’illusion. Plus je les écoutais, plus je sentais de répugnance à suivre leurs principes ; la nature semblait se soulever contre eux, comme contre des monstres qui cherchent à étouffer sa voix, à détruire l’empire qu’elle a sur tous les coeurs. Enfin j’ai triomphé : la philosophie n’a plus rien qui m’effraie ; mais ne vais-je pas à mon tour devenir un véritable spectre pour mes compatriotes ? Serez-vous bien vous-même assez supérieure au préjugé pour continuer à suivre mes leçons, sans être révoltée ? Votre dernière lettre sur leurs dispositions et sur les vôtres était, il est vrai, d’un assez bon augure ; mais ce que je vous ai annoncé jusqu’ici, notre monde de verre, l’animal prototype, notre mère la carpe, tout cela n’est rien en comparaison de ce qui me reste à vous développer. Permettez donc, madame, que je vous en prévienne ; je sens tout ce qu’il va vous en coûter pour me suivre. Ce mortel ennemi de la philosophie moderne, ce certain sens commun, père du préjugé, va se récrier contre nous ; il vous dira cent fois que nos maximes sont celles de l’erreur et du mensonge ; que tout est perdu dans l’état si nous venons à bout de les accréditer ; qu’elles tendent à rompre tous les liens de la société, à troubler les familles, à renverser également et le trône et l’autel, à pervertir les moeurs, à désespérer l’innocence et la vertu, pour enhardir au vice et à tous les forfaits. Gardez-vous, madame, de prêter l’oreille à ces déclamations ; prévenez nos compatriotes que cette prétendue lumière naturelle, qu’ils ont honorée jusqu’ici du nom de sens commun, sera toujours l’obstacle le plus à redouter pour

la philosophie : ” que cette raison même, synonyme du mot bon sens, et vantée par tant de gens, ne mérite que peu d’estime ; que tous ceux qu’on appelle gens sensés sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés ”, surtout à l’homme épris d’une noble ardeur pour la philosophie. De l’esprit. Ajoutez, avec un de nos fameux adversaires du sens commun, que ” les ennemis des talents sont ordinairement les amis du bon sens ; que cette faculté ne contribue en rien aux progrès de l’entendement humain ”. S’il doit vous en coûter quelque chose pour nous sacrifier cet éternel ennemi de nos sages, j’ose vous annoncer, madame, que vous en serez amplement dédommagée par la variété de nos leçons. Vous avez déjà vu, par mes premières lettres, combien nos systèmes philosophiques ont de charmes et d’attraits pour tous ceux qui consentent à nous sacrifier les lois antiques des Keppler, des Newton, et toutes celles du mouvement. À présent que j’aurai à vous faire connaître nos métaphysiciens, oubliez seulement cette éternelle raison du bon vieux temps ; laissez-là ce prétendu bon sens de nos ancêtres, et vous verrez quelle variété le nôtre vous prépare. Nous parlerons de Dieu, de la matière, de l’esprit ou de l’âme, des animaux, de l’homme et de ses facultés. Loin de nous laisser asservir à la même opinion sur ces divers objets, nous les traiterons tous avec cet art et cette liberté que vous savez si bien apprécier. Rappelez-vous combien les oui et non du sage à la comète vous ont enchantée ; ce sera bien autre chose à l’école de nos métaphysiciens. Faut-il vous en donner un avant goût ? Sur cet article seul, qui depuis tant de siècles semblait avoir fixé tous les esprits, captiver les mortels sous le joug d’une même opinion, sur l’existence seule d’un être suprême, voyez quelle agréable variété nous pourrons vous offrir. Chez nous, vous trouverez des sages qui ont un Dieu, d’autres qui n’en ont point ; je vous en montrerai qui en ont, et n’en ont pas ; qui seront tantôt pour, tantôt contre, et tantôt entre deux ; vous en verrez qui n’en ont qu’un, d’autres qui en ont deux ; pour vous démontrer même combien peu le Dieu d’un philosophe ressemble à celui de ses confrères, combien peu surtout il ressemble au Dieu de la province, nous aurons à la fois le Dieu de Voltaire, le Dieu de Robinet, le Dieu de Delisle, le Dieu de Diderot : nous en aurons bien près de la douzaine. Mais avant de présenter à nos bons helviens ces objets variés, ne sentez-vous pas combien il m’importe de connaître leurs vraies dispositions ? Ne convenez-vous pas que ces vérités sont peu faites pour être révélées aux serviles amateurs du vieux bon sens ? Il est vrai que, malgré leurs préventions, il y aurait peut-être certains moyens de ménager la faiblesse de nos compatriotes. Guidés par l’exemple de nos très prudents encyclopédistes, je pourrais quelquefois ne montrer adroitement qu’une partie de la lumière, ” exposer même respectueusement les divers préjugés religieux,… etc. Mais cet art de détromper les hommes, nos helviens ne l’appelleraient-ils pas l’art de les tromper ? Ces ruses, ces détours ne sembleraient-ils pas opposés à cette noble confiance que la vérité doit inspirer ? Un peuple toujours franc et loyal ne me dirait-il pas : philosophes odieux, tu n’oses nous parler ouvertement ! Tu cherches à nous séduire ; la vérité ne craint point la lumière ; tes détours ténébreux annoncent la

faiblesse, l'erreur et la mauvaise foi. Ce n'est point ainsi que prêchaient à nos pères les apôtres du Christ : sois notre maître, puisque tu crois pouvoir nous instruire ; mais montre-toi à nous tel que tu es, et que tes premières leçons n'annoncent pas un fourbe et un imposteur. Ne m'exposez pas, je vous prie, à de pareils reproches ; ils retomberaient sur la philosophie, dont j'aurais imprudemment dévoilé les mystères. La haine, le mépris succèderaient au respect et à l'estime que nos sages ont su se concilier. Les yeux des provinciaux, qui savent tout grossir, ne verraient plus dans nous que les docteurs du mensonge et de la séduction. Il est donc essentiel pour moi d'éviter tout soupçon de mauvaise foi, toute apparence d'ambiguïté, tous vains ménagements. Vous connaissez d'ailleurs mon caractère, ma sincérité, surtout cet abandon et cet épanchement avec lequel je parle de nos sages ; je ne veux ni ne sais dissimuler ; il me faut ou parler clairement et tout dire, ou me taire. Décidez, madame, le parti que je dois prendre ; mais ne doutez pas que le plus agréable ne soit toujours celui qui, laissant à mon zèle toute sa liberté, ne compromettra point l'honneur de la philosophie, et me fournira plus souvent l'occasion de vous témoigner les sentiments avec lesquels, j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE 33

De la baronne au chevalier.

Quoi ! Toujours des scrupules, chevalier, des craintes, des soucis ! Toujours peur d'en trop dire et même d'être pris pour un monstre, un docteur du mensonge et de la séduction, en nous révélant les mystères de la philosophie ! Oh ! Pour le coup, on ne pouvait deviner plus mal. Je vous ai déjà dit que nous avions fait un assez bon nombre de prosélytes ; ce n'est pas sans doute de ceux-là que vous avez à craindre. J'ajoutais que j'étais disposée à donner à notre correspondance une certaine publicité ; je l'ai fait : nos bons croyants eux-mêmes vous ont lu ; savez-vous bien pour qui vous avez été pris ? Pour le meilleur chrétien de la paroisse. Oui, vous, pour un croyant très dévot, très zélé défenseur de leurs préjugés religieux, et de ce sens commun qui vous paraît si redoutable. Ces bonnes gens se sont imaginées que vos lettres n'étaient qu'une ironie sanglante, une satyre amère de la philosophie moderne. Nos systèmes leur ont paru si amusant, ils en ont ri de si bon coeur, qu'ils ne pouvaient pas croire que vous eussiez voulu faire autre chose qu'en exposer le ridicule et les prétendues absurdités. Vous allez sans doute vous imaginer que je me suis hâtée de les désabuser ; point du tout. J'ai vu que cette erreur était précisément ce qui pouvait nous arriver de plus heureux. C'est cette idée plaisante qui va désormais nous mettre à l'abri de toute inquisition. J'ai donné le mot à tous nos adeptes ; quand les leçons que vous avez encore à nous donner seront bien éloignées des opinions reçues, bien révoltantes aux yeux du sens commun ; quand on sera tenté de vous en faire un crime, nous en serons quittes pour dire que c'est une ironie bien mordante, une satyre bien piquante. Nous saurons entre nous à quoi

nous en tenir, et le préjugé n'aura plus de prétexte pour nous imposer silence. Avec cette simple précaution, déjà nous parlons ici philosophie fort à notre aise ; nous discutons, nous raisonnons sur toutes vos lettres, nous les commentons publiquement, sans avoir rien à craindre du bailli ; du curé, du vicaire ou de leurs pénitents. Au contraire, tandis que tous ces bons croyants rient de nos systèmes, nous rions, nous autres, de leur bonhomie. Vous ne sauriez croire combien ces petites scènes amusent vos adeptes. Nous en eûmes hier une bien plaisante, dont il faut que je vous régale. Grande compagnie au château du marquis, surtout de vos disciples ; mais aussi quelques dévots. Votre lettre fut mise sur le tapis : je n'avais pas fait difficulté de la lire publiquement, bien assurée que l'ironie en paraîtrait mieux soutenue. En effet, disciples et dévots, tous vous comblaient d'éloges. Mon neveu cependant paraissait un peu prévenu contre ces philosophes sans Dieu que vous nous annoncez ; il prétendait que, malgré nos systèmes, il faudra toujours recourir à la divinité pour arranger le monde, ou du moins pour avoir la première comète et le premier soleil. D'Horson était seul à vouloir qu'on s'en passât. La dispute s'échauffe avant la table, et reprend au milieu du dîner. Pendant que D'Horson parle, je m'aperçois qu'un domestique a les yeux fixés sur lui ; c'était un grand suisse que ce domestique, depuis fort peu de jours au service du marquis. Il regardait d'Horson comme un homme qu'on croit avoir vu quelque part ; je l'entendis même qui disait tout bas : c'est lui. Cependant la dispute continue : observez seulement, disait mon neveu, observez, je vous prie, l'ensemble, l'ordonnance, la beauté du château où nous sommes ; croyez-vous que ces portes, ces tours, ces colonnes, et toutes ces parties qui répondent si régulièrement les unes aux autres, soient venues se ranger d'elles mêmes à leur place ; que rien ici ne suppose un architecte intelligent ; enfin, que ce château se soit bâti tout seul ? Pourquoi non ? Repart d'Horson, qui prévoit où cet argument pourrait le conduire. " Pourquoi le toucher obtus et sourd de toutes ces pierres ne pourrait-il pas les avoir tourmentées… etc. " pourquoi les mêmes combinaisons n'auraient-elles pas aussi produit un château, tout régulier qu'il peut être ? Je voudrais, chevalier, que vous eussiez pu voir l'impression que fit sur mon suisse ce discours de d'Horson. Il le regardait de tous ses yeux ; il l'écoutait de toutes ses oreilles, puis il disait : c'est lui ! Mais c'est lui-même ! Pressé par mon neveu, d'Horson se rappelle tout à coup l'animal prototype ; plutôt que d'admettre qu'un château suppose un architecte, pour n'être pas forcé de convenir que l'univers suppose un Dieu, il soutient que, si le grand Diderot a pu admettre un prototype de tous les animaux, si le grand Robinet a pu voir des oeufs de soleil, de lune et d'océan, il peut bien, lui, admettre un château prototype de tous les châteaux, ou même encore des oeufs de château ; et voilà mon suisse qui se met à sauter et à crier : c'est lui, c'est lui-même ; bon ! Je l'ai retrouvé. Je vous le donne en quatre, chevalier ; je vous le donne en cent ; devinez quel homme il s'imagine avoir retrouvé dans notre philosophe. Ce bon suisse, geôlier du petit berne, c'est-à-dire des petites maisons de B, à douze ou quinze lieues de votre patrie, avait été renvoyé pour avoir laissé

évader un des fous confiés à sa vigilance : c'est pour ce même fou qu'il prend d'Horson ; et tout en criant : c'est mon prototype, mes oeufs de château, il le saisit au collet de par le roi, et ne prend rien moins que de le ramener par force dans sa loge. Nos convives d'abord de rire, et de rire aux éclats, moi toute la première, comme vous pensez bien. Le pauvre d'Horson a beau chercher à se débarrasser, notre suisse refuse de lâcher prise : à la loge, monsieur le prototype ; de par le roi, vous y retournerez. je m'avise de dire qu'il se trompe ; que d'Horson, au lieu d'être le fou qu'il cherche, est un grand philosophe : tout juste, répondit-il, un fou, un philosophe, un homme qui a vu le monde et des châteaux se bâtir tout seuls, et puis encore des oeufs de châteaux : c'est lui-même… enfin nous eûmes toutes les peines du monde à le détromper ; et si le marquis n'eût employé toute son autorité, je crois en vérité que d'Horson aurait fait le voyage, et serait en ce moment installé dans sa loge. Eh bien, chevalier, vous pensez que cette scène aura produit ici un grand scandale ? Vous vous trompez. Nos dévots eux-mêmes, après en avoir ri tout comme moi, se contentent de dire : on voit bien que ce suisse n'entend pas l'ironie. Ils me chargent pourtant de vous prévenir que, si jamais il vous prenait envie de prêcher aux treize cantons, vous ne feriez pas mal de prendre vos précautions. Cet avis de leur part doit vous prouver, je pense, combien peu vous en avez besoin auprès de nous. Ainsi, plus de scrupule, plus de détours ou de ménagements ; parlez avec confiance, et soyez persuadé qu'à la faveur de l'ironie vous pouvez nous instruire avec toute la liberté possible. Profitez du privilège, et croyez que je ne serai pas la dernière à le faire valoir pour le progrès de la philosophie.

LETTRE 34

Le chevalier à la baronne.

Nos compatriotes aiment donc l'ironie ? Nous leur en donnerons, madame, ou plutôt nous profiterons du privilège, en continuant à vous répéter les leçons de nos sages avec cette franchise et cette liberté qu'on s'avise de prendre pour une sanglante satyre de nos dogmes. J'avoue cependant que la scène du suisse m'avait un peu déconcerté ; mais ne fût-ce que pour venger d'Horson, je prouverai à nos compatriotes et à tous les suisses du monde qu'un philosophe est maître de reconnaître un Dieu ou de n'en point avoir. Je montrerai à notre école ces prodiges de liberté et de variété que je vous annonçais dans ma dernière lettre. Pour vous les rendre même plus sensibles, ces prodiges, considérez d'abord, vous dirai-je, la triste uniformité qui régnait avant nous dans les opinions sur l'existence d'un être suprême ; voyez à quel point l'idée d'une divinité captivait les esprits. D'Horson seul excepté, interrogez encore aujourd'hui nos provinciaux les moins religieux ; demandez-leur s'ils croient sincèrement qu'il existe un Dieu. Surpris et indignés peut-être, autant répondront-ils, autant vaudrait nous demander en plein jour : y a-t-il un soleil ? Quand la lumière brille, y a-t-il une cause de sa splendeur ? Quand

toute la nature annonce le Dieu qui la créa, quand les astres publient la loi suprême qu'ils suivent dans leur marche, autant vaudrait nous demander : y a-t-il un créateur et un législateur ? Ou bien tout simplement, quand il y a une montre, y a-t-il un ouvrier ? L'impie, ajouteront-ils dans leur enthousiasme, l'impie a bien pu dire dans son coeur, il n'y a point de Dieu ; mais l'impie a tremblé au nom de ce Dieu même que sa bouche blasphème ; deux ou trois insensés, dans le cours des siècles, ont osé contester l'existence à celui duquel ils l'avaient reçue. L'univers s'indigna de leurs leçons, et l'hommage de la nature expia leur blasphème. Voilà, si je ne me trompe, la réponse que dicteront à tous nos provinciaux les mêmes préjugés, le même catéchisme. Mais passons à l'école de nos sages modernes : essayons de réunir sous un seul point de vue les diverses opinions qu'ils ont su embrasser sur le même sujet. Pour rendre plus sensible cette variété, recueillons les suffrages, et rangeons sur autant de colonnes les sages propices à la divinité, les philosophes anti-dieux, les philosophes neutres, ou plutôt les philosophes tantôt pour, tantôt contre, et tantôt entre deux. Voulez-vous un Dieu ? Vous lirez à droite ; n'en voulez-vous point ? Vous lirez à gauche ; en voulez-vous et n'en voulez-vous pas ? Vous passerez au troisième ordre de nos sages ; et vous déciderez ensuite s'il fut jamais d'école où l'on pût se flatter d'être moins subjugué par l'opinion vulgaire. Vous remarquerez sans doute avec quelle adresse Raynal nous représente la philosophie, tantôt donnant aux hommes des leçons sublimes sur la divinité, et tantôt balbutiant, dans une enfance continuelle, le nom de cet être suprême, qu'elle devait toujours ignorer. Je ne m'arrête point à vous développer les motifs de ces variations ; j'ai à vous parler d'un autre sage plus étonnant encore ; mais pour rendre ici le prodige plus sensible, permettez-moi de joindre à ses leçons le récit des circonstances qui les ont accompagnées, et la manière dont je les ai reçues. Diderot, pour. J'ai eu trois jours de suite l'honneur de voir cet homme, dont la stature ne sera point brisée, parce que ses pieds ne sont pas d'argile. La première visite eut pour moi quelque chose de triste et d'alarmant. Je trouve notre sage, la douleur peinte sur le visage, les yeux baignés de larmes ; j'ose lui demander la cause de ses pleurs : " j'écris de Dieu, me répond-il en poussant un profond soupir ; je pleure sur le sort de l'athée, et je prie Dieu pour les sceptiques ; ils manquent de lumières. " Vous le voyez, madame, il y avait ce jour-là un Dieu chez Mr Diderot. On n'insistait pas même assez sur la présence de la divinité ; on ne la faisait pas surtout assez large, comme vous pourrez en juger par ces paroles de notre philosophe : " les hommes ont banni la divinité d'entre eux : insensés que vous êtes ! Détruisez ces enceintes qui rétrécissent vos idées : élargissez Dieu. Si j'avais un enfant à élever, je multiplierais autour de lui les signes indicatifs de la divinité présente. S'il se faisait cercle chez moi, je l'accoutumerais à dire : nous étions quatre, Dieu, mon ami, mon gouverneur et moi. " En cet instant, qui ne l'aurait pas dit ? Nous sommes trois ici, Dieu, Diderot et moi, tout en ce moment, tout, jusqu'à l'oeil du ciron, l'aile du papillon, vous aurait offert les traces les plus distinctes d'une intelligence suprême ; vous auriez écrasé les athées du poids de l'univers. Vous auriez dit alors avec notre

sage : ” je ne puis croire qu’il y ait des matérialistes (ou des athées) de bonne foi,… etc. ” enfin il y avait un Dieu ce jour-là ; il fallait être fou, absurde et dominé par ses passions, pour douter de l’existence de cet être suprême, ou pour la nier ; et notez bien surtout qu’on priait Dieu pour les sceptiques. Diderot, contre. Le lendemain, la scène était un peu changée. Je fais à mon sage certaines questions sur ce premier être qu’il invoquait la veille. Il n’y avait plus de Dieu ce jour-là. Apprends, me répondit Mr Diderot, qu’il n’y a aucun être dans la nature qu’on puisse appeler premier ou dernier. Une machine infinie en tout sens était venue prendre la place de la divinité art de Mr Diderot, et le monde en ce jour pouvait fort bien être le résultat fortuit du mouvement et de la matière : la création de l’univers, loin de se trouver, comme la veille, plus facile à croire que sa formation par le hasard, était bien plus étonnante. Loin d’écraser l’athée du poids de l’univers, la plupart des philosophes avaient tort de prétendre que le spectacle de l’univers nous mène à l’idée de quelque chose de divin. L’oeil du ciron, au lieu d’offrir les traces les plus distinctes d’une intelligence suprême, n’était pas même fait pour voir, l’aile du papillon et celles de l’aigle n’étaient pas faites pour voler, comme le lait qui coule du sein d’une nourrice n’est point fait pour nourrir son enfant. Aussi le grand argument des causes finales, la preuve la plus sensible de la divinité n’était plus tolérable, même en théologie. Peu de jours avant cet entretien, j’avais lu quelque chose de bien différent dans Mr de Voltaire. ” Il paraît, m’avait dit ce sage de Ferney, qu’il faut être forcené pour nier que les estomacs sont faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre… ” Voilà des causes finales clairement établies ; et c’est pervertir notre faculté de penser que nier une vérité si universellement reconnue. Voltaire causes final. Pénétré de ce texte, tout autre se serait imaginé que mon nouveau maître n’était qu’un forcené, qui cherchait à pervertir ma faculté de penser. Me préserve le ciel d’avoir de nos grands hommes une pareille idée ! Non, Mr Diderot n’est point un forcené ; il ne cherchait point à pervertir son disciple, et très sérieusement il pensait de la meilleure foi du monde que le lait de la mère n’est point fait pour nourrir les enfants. Je sais bien que la veille il m’eût dit le contraire ; mais tout, jusqu’à l’athée, tout en ce jour était chez lui de bonne foi ; les passions de celui-ci n’étaient plus la vraie cause de son incrédulité. Il pouvait être sage, bon patriote, sujet fidèle, père tendre, fils respectueux, mari constant, maître humain, enfin très honnête homme. De plus, pour être athée, il fallait un caractère ferme et décidé ; il fallait être éclairé, avoir profondément réfléchi. Les raisonnements des grands ennemis de la divinité n’étaient plus ceux d’un fou et de vraies absurdités ; c’étaient les raisonnements d’un homme qui naîtrait avec toute la force de sa raison, ou dans qui cette raison deviendrait toute-puissante, après avoir perdu la foi. Enfin nous n’étions plus que deux ce jour-là, Mr Diderot et moi ; Dieu avait disparu ; la toute-puissante raison de mon sage l’avait anéanti. Diderot, ni pour, ni contre. Voulez-vous me suivre une troisième fois chez notre philosophe ? Il m’apprenait encore avant-hier à prier Dieu pour les sceptiques, pour ces hommes flottants et indécis, qui ne savent rien croire.

Tout l’art de cette espèce de sages n’était alors que le fruit des vaines subtilités de l’ontologie : le déiste seul pouvait faire tête à l’athée. Écoutez aujourd’hui les leçons du grand homme : ” on risque autant à croire trop qu’à croire trop peu. Il n’y a ni plus ni moins de danger à être polythéiste qu’athée. Le scepticisme seul, en tout temps, en tous lieux, peut nous garantir des deux excès opposés. ” C’est-à-dire, en bon français qu’il n’y a pas de milieu entre les idolâtres, qui reconnaissent plusieurs Dieux, et l’athée qui n’en veut point du tout ; et que, pour éviter ces excès opposés, il faut absolument, en tout temps, en tous lieux, prendre le parti de ne rien affirmer. Que ces nouveaux principes ne fassent pas sur vous l’impression que j’éprouvai en les entendant pour la première fois. Me souvenant encore des leçons que j’avais reçues deux jours auparavant, je fléchis le genou ; je lève fort dévotement les yeux et les mains vers le ciel. Que faites-vous ? S’écrie notre sage étonné. pardonnez, grand homme, pardonnez au plus zélé de vos disciples le souvenir trop vif de vos premières leçons : je prie Dieu pour les sceptiques ; ils manquent de lumières. Je prie Dieu pour le grand Diderot devenu sceptique. Je crains que la lumière ne l’ait abandonné. Il est temps, jeune homme, de te désabuser : mon bonheur est extrême quand je ne suis ni pour ni contre Dieu, quand je doute de tout. ” Je le sais, les esprits bouillants, les imaginations ardentes ne s’accommodent pas de l’indolence du sceptique ; ils aiment mieux hasarder un choix que de n’en faire aucun, se tromper que de vivre incertains. Cependant l’ignorance et l’incuriosité sont deux oreillers bien doux ; mais, pour les trouver tels, il faut avoir la tête aussi bien faite que Montaigne. ” Mais en quel jour, grand homme, aviez-vous donc la tête si bien faite ? Était-ce avant-hier, et lorsque vous croyiez si fermement à l’existence d’un premier être ? Était-ce hier, quand ce premier être eut disparu ? Est-ce dans cet instant, où tout votre bonheur est de ne savoir plus qu’en penser ? Telle fut la question qui faillit à m’échapper. Fort heureusement je sentis le respect, les égards dus à un si grand maître, et je me retirai en disant : peut-être y a-t-il aujourd’hui un Dieu chez Mr Diderot ; peut-être n’y en a-t-il point. En trois jours de temps, trois leçons si différentes sur un article aussi essentiel que celui de l’existence d’un Dieu ? Vous croyez, madame, que c’est là le chef-d’oeuvre de la liberté philosophique ? Trois hommes dans un sage ! Vous vous imaginez que c’en est le prodige ? J’ai cependant, avant de terminer ma lettre, toute longue qu’elle est déjà, j’ai quelque chose de plus étonnant à vous montrer. Au lieu de ces trois hommes dans un seul philosophe, voulez-vous en trouver une demi-douzaine ? Je ne vous demanderai qu’un seul jour à passer auprès du grand Voltaire. Supposons que nous avons le bonheur d’être transportés au séjour délicieux de Ferney, et ne perdons pas une seule partie d’un jour si précieux. Voltaire à son réveil. Le soleil à son lever a reçu l’hommage de la nature entière ; Voltaire est prêt à recevoir celui d’une foule de barons allemands, de comtes polonais, de lords anglais, de chevaliers français. Le réveil du philosophe est annoncé ; on entre, recueillons ses premiers oracles. Ô Dieu qu’on méconnaît ! Ô Dieu que tout annonce ! Si Dieu n’existait pas, il faudrait l’inventer. En faut-il davantage pour voir qu’il y a un Dieu au lever du grand

homme ! Ce Dieu dont il publie les louanges est même assez semblable à celui des croyants. C'est un esprit, un être intelligent tout-puissant, auteur de l'univers, rémunérateur de la vertu, vengeur du crime. Nier son existence, c'est vouloir peupler la terre de brigands, de scélérats, de monstres ; c'est faire de ce monde un séjour de confusion et d'horreur. L'athéisme est dangereux dans le philosophe, homme de cabinet ; il est à craindre dans le ministre, homme d'état ; affreux chez le bas peuple, redoutable et terrible dans les rois. Voltaire le combat à son réveil en prose et en vers. Toujours il soutiendra qu'une horloge prouve un horloger, et que l'univers prouve un Dieu ; s'il y a quelque difficulté dans le système qui admet un Dieu, on trouve des absurdités à dévorer dans tous les autres. Le grand homme est enfin, à son lever, l'adorateur zélé, le défenseur ardent de la divinité. Voltaire à déjeuner. On apporte le thé, le grand homme déjeune, et déjà il n'est plus ce partisan si ferme, si intrépide d'un premier être. Les absurdités de l'athéisme ont disparu. Le système qui admet un Dieu pourrait bien n'être plus que plausible. Oui, ce n'est déjà plus qu'une probabilité fort ressemblante à une certitude, il est vrai ; mais toute science n'est autre chose que la science des probabilités. Et le grand homme au moins a déjà quelques doutes. Il est demi sceptique, et nous le quittons sans pouvoir dire absolument s'il y a un Dieu chez lui, ou s'il n'y en a point. Voltaire à dîner. L'heure du dîner rassemble de nouveau nos comtes, nos barons, nos chevaliers ; et voyez, madame, les progrès que nous allons faire. L'athéisme n'a plus rien d'effrayant pour le sage. Spinoza, nous dit le grand homme, était non seulement un athée, mais il enseigna l'athéisme; qu'un philosophe soit spinosiste s'il le veut. Le grand homme a fait un axiome pour nous le permettre. Vous pouvez désormais profiter de la permission, sans craindre d'être un monstre, sans cesser même d'être philosophe ; vous pouvez dire avec Spinoza, il n'y a point de Dieu. Voltaire après dîner. Mais Voltaire osera-t-il dire lui-même, il n'y a point de Dieu ? Si vous le demandez en français, la réponse du grand homme ne sera pas bien claire. Il se contentera de donner à la matière les attributs de Dieu, et à Dieu les qualités de la matière. Il fera celle-ci éternelle, active, subsistante par elle-même ; il vous défiera de prouver qu'elle n'est pas intelligente. D'un autre côté, il vous apprendra que Dieu est étendu comme la matière, infini comme la matière ; qu'il ne peut exister que partout où il existe de la matière, qu'il est libre à peu près comme la matière, et vous pourrez sans peine mettre l'un à la place de l'autre. Voulez-vous savoir exactement à quoi vous en tenir ? Interrogez le grand homme en latin, il vous apprendra; et vous saurez que cette matière qui frappe vos sens partout où vous êtes est le vrai jupiter. Il le répétera si souvent, le placera si bien, qu'il faudrait s'aveugler pour ne pas reconnaître que le Dieu, pur esprit, seul éternel, seul être subsistant par lui-même, seul créateur des êtres, a disparu, tout comme le café que vient de prendre le grand homme. Voltaire à souper. Jusqu'ici nous avons conservé le nom de Dieu suprême, verrons-nous au moins à souper Voltaire décidé à proscrire ce nom si redoutable ? Non, madame. En revanche, nous aurons un prodige bien plus surprenant : le Dieu du matin n'existe plus ; le Dieu du soir

viendra prendre sa place ; et celui-ci, créé de fraîche date, ne tiendra pas plus du premier que la nuit ne tient du jour. Volonté, puissance, création, étaient les attributs de notre dieu du matin. Le dieu du soir ne pourra rien créer ni rien anéantir. Le dieu du matin était libre, et par la liberté nous étions son image. Le dieu du soir ne peut agir que nécessairement, et par une suite de lois immuables. Attribuer au dieu du matin nos actions, et surtout nos forfaits, c'était enseigner le dogme le plus effroyable, et faire un démon même de la divinité. Pour soutenir l'honneur du dieu du soir, il faut absolument croire qu'il fait tout à lui seul, qu'il produit le bien et le mal, nos vertus et nos péchés ; que nous ne sommes rien : il faudrait soutenir que nous ne faisons rien et qu'il fait tout, ou être du sentiment des athées, en niant qu'il existe. Dire du dieu du soir qu'il concourt simplement à nos actions, qu'il nous aide, nous donne le pouvoir d'agir, de penser, de vouloir, comme on disait du dieu du matin, c'est le dégrader, c'est le faire marcher à notre suite, c'est ne lui réserver que le dernier rôle, c'est en faire le valet de l'espèce humaine. Enfin les dogmes effroyables sur le dieu du matin sont devenus les dogmes les plus religieux sur le dieu du soir. Tant il y a loin du lever de Voltaire à son souper ! Voltaire à son coucher. Mais ce dieu du soir est encore unique ; il ne peut encore exister qu'un seul principe, un seul moteur. Ne pourrions-nous pas en avoir deux avant que le sommeil n'ait fermé la paupière du grand homme ? Oui, madame, oui, par une combinaison nouvelle, Voltaire nous apprend, avant de s'endormir, que deux principes ou deux divinités pourraient bien subsister ensemble : il n'est pas démontré qu'il ne puisse y en avoir plus d'un. Par malheur, minuit vient de sonner, et Voltaire s'endort avant d'avoir pu démontrer qu'il en existe quatre. Je conviens avec vous que c'est grand dommage ; mais si vous réfléchissez sur les leçons que nous avons reçues à Ferney, vous ne pourrez guère vous empêcher d'admirer avec quel art Voltaire fait passer nos adeptes par tous les grades de la philosophie. Théiste à son réveil, sceptique à déjeuner, athée ou spinosiste à dîner, substituant à souper le dieu du soir au dieu du matin, à minuit vous montrant plusieurs dieux à la fois ; n'est-il pas à lui seul plus fécond, plus varié que tous les philosophes pour, les philosophes contre, et les philosophes tantôt pour, tantôt contre, et tantôt entre deux ? Comparez à présent les leçons de notre école avec celle de la province ; il me semble, madame, que la différence doit être assez sensible. D'un côté, vous verrez tous vos bons croyants avoir toujours un dieu, toujours le même dieu, ne pas soupçonner même qu'on puisse en changer ou s'en passer ; de l'autre, vous avez un dieu ou vous n'en avez point, tout comme bon vous semblera ; vous l'adorez, vous le niez, vous en changez, vous en créez. Je vous laisse méditer sur ces prodiges de liberté, de force et de variété. Ils ne seront pas les derniers que j'aie à vous faire.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

Laissons à mes compatriotes le soin d'apprécier cette facilité, cette légèreté de messieurs les philosophes, tantôt partisans de la divinité, tantôt ennemis de tout être suprême, tantôt indécis et flottants entre ses adorateurs et ses ennemis. Je veux en ce moment fixer notre attention sur cette espèce d'être qui a pris avec nous le nom d'homme, et qui, plus constant dans ses blasphèmes, me fait presque douter s'il en a la nature. On a osé nous présenter l'athée comme un sage dans qui la raison est devenue toute-puissante après avoir perdu la foi; ne ferait-on pas mieux de le définir, l'homme sur lequel la raison et la foi ont perdu tout empire ? Ne sera-ce pas même lui trop accorder que de souffrir qu'il soit classé parmi les hommes ? Comme nous, sans doute, il porte ses regards élevés vers les cieux ; mais comme l'animal, dont les yeux sont courbés vers la terre, il ne peut en saisir les rapports avec l'être suprême. Le ciel lui a donné ce front sublime qui annonce l'intelligence ; peut-être était-il fait pour la posséder comme l'homme à un certain degré ; mais comme l'animal, il ne peut en distinguer les traces nulle part. Avec la faculté de penser, il sembla recevoir en naissant des titres supérieurs à l'instinct ; mais les sens de l'animal ne sont-ils pas les seuls guides qu'il adopte ? Ainsi que l'homme enfin il jouit du don de la parole ; mais comme l'animal, ou jamais il n'interrogea l'univers, ou la nature est muette pour lui. Que le soleil, du couchant à l'aurore, promène ses feux resplendissants ; à tout l'éclat du jour que mille astres radieux fassent succéder la majesté des nuits, et célèbrent le dieu qui les créa, l'athée n'entend point le cantique de louanges dont retentit leur marche triomphante. Que mille êtres vivants peuplent nos champs et nos forêts, qu'ils s'élèvent dans l'empire de l'air, qu'ils respirent dans les abîmes de l'océan, et que leur génération se perpétue de siècle en siècle, ils n'élèveront point son esprit à l'auteur de la vie. Que le retour constant et régulier des frimas et du printemps, de l'été et de l'automne, annonce le dieu de la sagesse et de la providence, l'ordre ne lui dit rien de plus que la confusion et le chaos. Que la terre s'embellisse et se couvre de toutes ses richesses, il cueillera ses fruits comme ceux du hasard. Insensible au milieu du spectacle imposant de l'univers, il n'entendra jamais cette voix et distincte et puissante : c'est Dieu qui nous a faits ; son coeur même ne lui dira pas. Est-ce donc là cet être destiné à la contemplation de la nature ? Le coeur environné de glace, et son esprit frappé de toute l'apathie de la stupidité, est-il donc fait pour apprécier l'ordre, la variété, les richesses qu'elle étale à nos yeux ? Pour s'élever à la puissance, à la sagesse de l'auteur, par la beauté, l'ensemble et la magnificence de l'ouvrage ? Sourd à la voix de tous les êtres, d'où lui vient cependant cet orgueil et cette confiance en ses propres oracles ? Il prétendit au droit de nous instruire ; il nous dit : la raison elle-même dicta mes leçons ; la nature vous parle encore par ma voix. Insensé ! La nature se borne donc à toi ? Et la raison n'habita point dans l'homme depuis l'origine des siècles ! Descends dans le tombeau de tes pères ; va réveiller leurs cendres, et qu'ils t'apprennent ce que la nature ou la raison leur dit avant que tu ne fusses. Interroge les peuples et les nations qui te devancèrent ; remonte jusqu'à ceux qui les premiers entendirent sa voix et jouirent de sa lumière. Demande-leur à

qui furent offerts ces voeux, ces sacrifices, ces victimes dont l'histoire sera toujours mêlée au souvenir des premiers hommes. Qu'ils te disent à qui furent donc érigés ces autels et ces temples qu'élevèrent l'assyrien et le perse, l'égyptien et le grec, le romain et le Sarmate, aussitôt qu'ils se purent élever une demeure à eux-mêmes. Dans l'histoire du genre humain, trouve, si tu le peux, une nation sans dieu, une ville sans temple. Fouille dans leurs débris et leurs ruines, et quand ton oeil découvrira les vestiges d'un superbe édifice, dis-nous à quel autre qu'à un dieu protecteur fut consacré ce monument auguste. Pendant quatre-vingts siècles la nature n'aura donc eu pour l'homme qu'un flambeau séducteur ! Elle se sera plu à nous cacher sa puissance pour se dire elle-même l'ouvrage d'un fantôme, et pour transporter l'hommage des humains à l'autel de la chimère ! D'un pôle à l'autre encore, elle se joue des peuples, et l'univers est séduit par sa voix ! Du palais des monarques et du sein des capitales, descends dans la chaumière du pauvre, dans la tanière du lapon, dis-nous s'il est un lieu où la raison conserve un reste de ses droits, et où le dieu du ciel ait perdu tous les siens ? Dis-nous lequel des deux outrage la nature et la raison, ou l'univers, ou toi ? À l'aspect unanime de ce concours des peuples, en vain l'athée s'écrie : la crainte et la terreur furent les dieux du genre humain. Que son coeur avili ne puisse être appelé à l'auteur de son existence que par le menaçant appareil de la foudre qui gronde sur la tête de l'impie ; l'amour et la reconnaissance des mortels répondirent aux bienfaits du créateur avant que les forfaits et les remords n'eussent sacrifié à la peur. Pour flétrir à la fois et l'homme et la divinité, que l'incrédule cesse de mentir à l'histoire. Était-ce donc la crainte qui offrit au dieu du ciel les prémices des troupeaux et des fruits qu'il bénissait ? La peur présidait-elle encore à ces hymnes d'allégresse, aux danses religieuses, aux concerts harmonieux, à ces excès de joie qui régnaient dans les fêtes du romain et du barbare ? Que l'athée parcoure tant qu'il voudra les fastes de l'histoire, les fêtes de l'israélite, du chrétien et de l'idolâtre lui rappelleront toujours les bienfaits de la divinité plutôt que ses fléaux. Mais des prêtres avares ou ambitieux, des tyrans adroits … oui, sans doute, l'idée de la divinité n'aura point devancé celle du pontife ! Et les peuples nourrirent des sacrificateurs avant de croire au dieu qui recevait leur encens ! Et les patriarches rassemblant leurs nombreuses familles autour du même autel, pères, pontifes, rois, en offrant la victime au Très-Haut, les patriarches ne furent que des prêtres avares de la substance de leurs propres enfants, ou jaloux d'altérer par le mensonge l'empire qu'ils tenaient de la nature ! Que l'incrédule donne au moins à ses vaines conjectures quelque espèce de vraisemblance. Que veut-il donc nous dire quand il affecte de ne voir dans la divinité que l'invention de la tyrannie et de la politique ? Quoi ! Des tyrans adroits inventèrent le dieu dont la justice les effraie sur leur trône ! Des rois impies forgèrent un dieu ! Et des monstres forcèrent l'univers à chanter le vengeur de l'innocence ! L'usurpateur rusé ne fonda ses titres que sur une chimère inconnue jusqu'à lui ! L'ambitieux politique annonça le premier un dieu devant qui la houlette est égale à tous les sceptres ! Les Nérons érigèrent les premiers des autels à

la vertu pour rendre plus sensibles leurs forfaits, et les peuples, détestant le tyran, chérirent sur sa foi le fantôme garant de sa puissance ! Dis plutôt : si le dieu de la nature n'eût lui-même gravé son nom dans tous les coeurs, l'hommage des tyrans eût suffi pour le rendre odieux, et l'autel se fût écroulé avec le trône. Dis plutôt combien saint et antique, combien cher et précieux le nom de la divinité doit être chez les peuples, quand, jusque dans la bouche de l'usurpateur, il impose un silence respectueux, réprime la fureur et la haine des nations, et les force à fléchir le genou devant celui qui le prononce. Quel fut-il donc cet homme qui, pour asservir ses semblables, fit le premier descendre des cieux le fantôme de la divinité ? Son nom aura vécu du moins dans nos annales, comme celui des Minos, des Lycurgue et des Solon. En vain je le demande à l'histoire. Me cachant à la fois sa patrie, l'époque de son empire et celle de ses lois, partout elle s'obstine à montrer un dieu et des autels avant des trônes et des usurpateurs. Prêterons-nous encore l'oreille à l'impie, et daignerons-nous lui répondre, quand, aussi ridiculement enflé de ses prétendues lumières que sottement grossier envers tout le genre humain, il affectera de ne voir dans l'idée de la divinité que le fruit d'une ignorance universelle des forces et des lois de la nature ? Ô le plus vain des êtres ! Étale donc aux yeux de l'univers les progrès que fit à ton école l'étude de la nature et de ses lois. Ton oeil perçant a-t-il le premier découvert cette force secrète qui transporte les astres mobiles autour d'un même centre ? Est-ce par tes calculs profonds que furent fixés et les temps et les vitesses de leurs révolutions ? Le premier ne vis-tu ces globes qu'une immense atmosphère accompagne dans leur course vagabonde, que pour déterminer leur marche et leur nouvelle apparition ? Le premier pesas-tu l'océan, et l'astre qui soulève et abaisse alternativement ses flots ? Est-ce donc à l'école de l'athée que parurent les Keppler, les Newton, les Euler, les Bernouilli ? Et parmi tes sectateurs, en fut-il jamais un seul digne d'être nommé dans le temple de la physique ? Depuis le chantre d'Épicure jusqu'à nos modernes Lucrèces, l'ignorance la plus complète des lois de la nature n'a-t-elle pas été le caractère distinctif de leurs vaines productions, le sceau de leur école ? Où verra-t-on ailleurs mieux accueillis et ce mouvement qui naît de l'inertie, et ces générations sans principes, ces océans sortis de leur niveau et bâtissant le sommet des montagnes, ces soleils encroûtés qui flottent au hasard et s'entre choquent dans le vague des airs ? Les physiciens s'égarent quelquefois ; mais l'observation les ramène à la nature. L'athée se nourrit de leurs rebuts ; il ne cherche qu'à rendre nos écarts éternels et l'erreur universelle. Eh ! C'est à la connaissance des lois de la nature qu'il ose en appeler ! Qu'il étudie ces lois de l'univers : l'école de Newton et le temple du dieu qui les porta. Hélas ! Que l'impie se complaise, s'il le veut, dans des noms uniquement fameux par l'erreur ; qu'il célèbre avec faste Épicure, Lucrèce, Spinoza. Où sont-ils donc ces hommes qui devaient effacer de nos coeurs toute idée de la divinité ? Épicure, Lucrèce, Spinoza sont morts. La foudre roule encore sur leur tombe, et annonce le dieu qui leur survit. Si nous appelons l'incrédule à l'école des Malebranche, des Locke ou des Descartes, ne lui montrerons-nous pas des régions inconnues pour lui,

inaccessibles à la faiblesse de son esprit ? Une démonstration qui ne tient rien des sens ne sera-t-elle pas au-dessus de sa portée ? Quand nous lui dirons : je suis, donc il existe un dieu ; son intelligence pourra-t-elle franchir l'espace immense qu'il y a de l'homme à son auteur ? Cependant l'évidence est le seul guide que nous adopterons. S'il ne peut s'élever avec elle, qu'il n'essaie pas de nous suivre ; mais si le flambeau de la raison n'est pas encore éteint pour lui, de son existence seule qu'il apprenne à conclure celle du premier des êtres ; qu'il suive l'évidence même de principe en principe, et bientôt il dira comme nous : je suis, donc il existe un dieu. Première évidence. Je suis, et le néant ne donne point l'existence ; donc il est un être antérieur à moi et éternel, ou bien je suis moi-même éternel. L'athée n'est point assez borné pour nier cette conséquence ; mais lui et moi, et tout ce qui existe, il veut tout éternel ; son absurdité sera bientôt manifeste. Seconde évidence. Une cause antérieure à l'éternel implique contradiction ; donc l'éternel est lui-même sa cause, et n'existe que par sa propre vertu, par son essence. Troisième évidence. j'appelle contingent tout ce qui, n'étant ni nécessaire, ni impossible, peut, 1 exister ou ne pas exister ; 2 exister de telle manière ou de telle autre ; 3 dans un lieu ou dans un autre ; 4 dans un temps ou dans un autre, et plus ou moins longtemps. Il est possible que tel homme existe ou n'existe pas : cet homme est contingent quant à l'existence même. Il peut naître avec plus ou moins d'esprit, de sensibilité, de beauté, de régularité dans les formes extérieures, plus ou moins robuste : il sera contingent quant à la manière d'exister. Il peut naître et vivre à la ville ou à la campagne, à Paris ou à Londres, en France ou en Italie ; il sera contingent quant au lieu de son existence. Il peut naître plus tôt ou plus tard, et vivre plus ou moins longtemps ; il sera contingent quant au temps et à la durée. Cette explication du mot contingent vous était nécessaire, à vous, lecteur, qui, n'étant point fait au langage de la métaphysique, auriez pu supposer que j'avais des raisons pour être moins intelligible, tandis que la cause de la divinité m'invite au contraire à m'exprimer avec toute la clarté possible. Assuré désormais d'être compris, je reprendrai la suite de ma démonstration, et je dirai : tout ce qui est contingent, c'est-à-dire tout ce qui n'existe pas nécessairement et par sa propre essence ; tout ce qui a pu exister autrement, ailleurs et dans un autre temps qu'il n'existe, suppose une cause antérieure, qui ait déterminé et son existence, et sa manière d'exister, et le lieu, le temps et la durée de son existence : il ne peut y avoir de cause antérieure à l'éternel : donc il n'est contingent ni quant à l'existence, ni quant à la manière, au lieu, au temps, à la durée de son existence ; donc il est nécessairement et par sa propre essence ce qu'il est, comme il est, où il est ; donc l'éternel dans toute son existence est l'être nécessaire et immuable. Quatrième évidence. 1 tout être fini et borné peut être conçu tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, sans changer d'essence, puisque son essence n'est pas le lieu. Par là même, tout être fini et borné est contingent partout ; l'éternel ne peut être contingent nulle part (3e évidence) ; donc l'éternel n'est point un être fini ; donc il est infini. 2 tout être fini pouvant exister tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, suppose une cause antérieure qui ait

déterminé son premier lieu : cette cause antérieure répugne à l’éternel ; donc il n’est point fini, donc, etc. 3 partout où l’éternel peut être conçu un seul instant, il doit être conçu existant de toute éternité et nécessairement, puisqu’il est par essence l’être immuable ; or, je puis concevoir l’éternel partout ; donc je dois le concevoir existant partout nécessairement, et par conséquent infini. 4 l’éternel n’a pu être borné que par son essence ; or, partout son essence est la nécessité d’exister : cette nécessité est l’attribut le plus contradictoirement opposé à un attribut limitant l’existence ; donc l’éternel n’est point borné, mais existe au contraire nécessairement en tous lieux par son essence même. il est absurde que l’éternel existe d’un côté, et ne puisse jamais exister de l’autre ; or, si l’éternel n’est pas infini, il existera d’un côté, sans pouvoir exister de l’autre ; il sera éternellement à droite, sans pouvoir être à gauche ; il sera éternellement en haut, sans pouvoir être en bas, puisqu’il est immuable par essence ; donc, etc. 6 nous pourrons bientôt ajouter : l’éternel est nécessairement l’être parfait ; or, tout être borné est imparfait, puisque je peux le concevoir plus grand : donc encore l’éternel est nécessairement l’être infini. Cinquième évidence. Qui dit éternel, dit un être nécessaire, immuable et infini ; nul de ces attributs ne peut me convenir : donc je ne suis pas éternel. Sixième évidence. La matière, de même que moi, n’est ni infinie ni immuable, puisqu’elle est divisible et mobile ; nulle de ses parties n’existe nécessairement, puisqu’on peut concevoir et supposer de chacune qu’elle n’existe pas, sans être obligé de concevoir le tout anéanti : donc la matière n’a point les qualités essentielles à l’être éternel (troisième évidence) ; donc l’éternel n’est point matière, mais esprit. Septième évidence. Deux infinis de même espèce impliquent contradiction ; donc il ne peut y avoir deux esprits éternels infinis, donc l’esprit éternel, infini, est essentiellement un. Huitième évidence. S’il ne peut y avoir deux éternels infinis, il fut nécessairement un temps où l’esprit éternel exista seul, et put seul être cause de ce qui existe, ou le tirer du néant : donc l’esprit éternel m’a tiré du néant, et moi et tout ce qui peut exister hors de moi, donc l’éternel est l’être créateur. Neuvième évidence. Il répugne que l’éternel ait pu créer un être égal à lui, infini comme lui, puissant comme lui, et surtout un être qui pût le tenir lui-même dans la dépendance ; il répugne même que celui qui a créé ne puisse anéantir : donc l’éternel est essentiellement l’être indépendant, et le maître absolu de l’existence de tous les autres êtres. Dixième évidence. Tirer un être du néant est l’acte d’une puissance sans bornes et sans limites, puisque tous les autres actes, sur un être quelconque, sont subordonnés à sa création, et ne sont que des modifications de l’être déjà créé : l’éternel m’a créé, il peut m’anéantir : donc sa puissance est sans limites ; donc l’éternel est l’être tout-puissant. Onzième évidence. 1 l’acte d’un esprit indépendant est essentiellement l’effet d’une intelligence libre dans ses opérations ; l’éternel est esprit, il est indépendant : donc l’acte par lequel il m’a tiré du néant est celui d’un être intelligent et libre dans ses opérations. 2 une intelligence infinie peut seule diriger une puissance infinie, et lui faire produire un acte supérieur à toute puissance limitée ; or, l’intelligence de l’éternel, n’eût-elle

présidé qu'à ma création, a produit, par sa puissance, un acte supérieur à toute puissance limitée : donc l'intelligence de l'éternel est infinie ; donc l'éternel est un être infiniment intelligent. Douzième évidence. Toute imperfection ne peut provenir que d'une intelligence, ou d'une puissance, ou d'une existence limitée ; l'intelligence et la puissance de l'éternel sont infinies ; il existe partout : donc l'imperfection ne peut être son partage ; donc il est parfaitement bon, parfaitement saint, parfaitement juste ; donc enfin l'éternel est essentiellement l'être parfait. Être parfait ! Être immuable et infini ! Esprit créateur ! Souveraine intelligence ! Puissance suprême ! C'est toi qui es mon dieu, c'est vers toi que mon existence seule élève ma raison ; c'est dans toi que je trouve et la source et la plénitude de l'être ; l'univers fût-il encore pour moi dans le néant, tu n'en serais pas moins à mes yeux l'être nécessaire, l'éternel, le tout-puissant ; je n'en dirais pas moins : j'existe, donc tu existas seul avant moi, avant les siècles et les temps. Tous les mondes sont superflus à celui qui sait te chercher dans lui même ; mon être seul annonce tout le tien. Que celui qui ne peut s'élever à toi par sa seule existence reconnaisse au moins ta puissance créatrice dans cette foule d'êtres qui l'environnent ; ta bonté dans leur destinée et leur usage ; ta richesse dans leur variété ; ta sagesse dans leur ensemble et leurs rapports ; ton immensité dans ces feux dont ta main parsema l'étendue au-delà des distances soumises aux calculs du génie et de l'imagination elle-même. Mais de l'astre qui brille au fond de l'espace, jusqu'à l'insecte qui rampe sous l'herbe, il n'est pour l'athée ni preuves ni indices, ou plutôt, assemblant les nuages de toutes parts, il s'enveloppera de ténèbres, et les difficultés les plus légères seront à ses yeux des arguments sans réplique. Dans l'être nécessaire et immuable il ne verra qu'un dieu passif, sans liberté et sans action. L'immense deviendra un être exclusif, qui ne souffre point de coexistence. L'infini ne sera plus qu'un attribut purement négatif ; le nom de notre dieu ne sera qu'un mot abstrait, qui ne peut donner à l'homme aucune idée. Enfant minutieux, plutôt que sophiste adroit et subtil ! Ainsi donc une triste dispute sur les mots devient ton unique refuge contre les choses et l'évidence ! De peur qu'il ne fasse servir à son triomphe jusqu'à notre mépris et à mon silence, hâtons-nous de dissiper la poussière qu'il lance contre le soleil pour obscurcir son éclat. Notre dieu est un être nécessaire et immuable ; mais c'est sur son essence même, sur son existence et ses attributs que tombe l'immuable nécessité, et non sur l'exercice de sa puissance. Variable dans sa manière d'être, il serait imparfait ; nécessité dans ses oeuvres, il serait impuissant, et je ne verrais plus dans lui que le vil instrument d'une force prépondérante. Mais il n'existe, il ne veut, il n'agit que par lui-même ; comment pourrait-il être dépendant, forcé, nécessité dans ses opérations ? L'acte de sa puissance ne produit, ne varie et n'affecte, en le manifestant par ses ouvrages, qu'un objet étranger à lui-même ; il pourra donc sans cesse varier ses productions, et ne cessera point d'être immuable. Eh ! Certes, depuis quand la raison apprit-elle au sage à confondre l'existence nécessaire du pouvoir avec celle de l'effet, la force avec l'action, l'agent avec les êtres sur lesquels il agit ? La roche qui maîtrise la tempête où domine un océan

tranquille ne sera point le jouet de ses ondes mobiles et des vents orageux. L'astre qui luit sur moi ne variera point, soit qu'il me réchauffe par ses rayons, soit qu'il m'abandonne à toute la rigueur des frimas. Que l'éternel m'appelle du néant, ou qu'il me force d'y rentrer ; qu'il exerce sa justice contre le coupable, ou sa bonté envers l'innocence et la vertu, il n'acquerra point l'être, il ne le perdra point ; il n'en sera pas moins le dieu nécessairement puissant, nécessairement juste, nécessairement bon. Disons-le donc, malgré toutes les vaines défaites de l'athée, notre dieu est nécessairement tout ce qu'il est, il peut nécessairement tout ce qu'il veut ; mais il veut librement tout ce qu'il veut. La nécessité est dans son être, la liberté dans son action, la mutabilité dans son ouvrage. Disons encore sans crainte : notre dieu est partout ; et rions de l'imbécile objection de l'athée, qui pense ne trouver plus de place pour sa propre existence. Notre dieu est esprit ; il est indivisible, inétendu et sans parties ; il n'exclura point, sans doute, de l'étendue tout esprit indivisible et sans étendue comme lui ; il n'en exclura point aussi la matière, il ne la privera pas d'une étendue dont il n'a pas besoin, et que son essence rejette ; ton corps et ton esprit pourront donc exister quelque part, quoique l'esprit divin existe partout. Serait-ce donc l'espace lui-même qui t'exclurait après l'avoir admis ? Ou bien ton corps et la matière le forceraient-ils à quitter le lieu qu'il occupait ? Mais l'espace n'exclut rien par lui-même, et toute la matière n'exclura de l'étendue que ce qui a besoin d'extension comme elle ; ton dieu pourra donc exister partout, quoique son corps et toute la matière existent quelque part. Qu'à ces difficultés frivoles les athées en ajoutent de nouvelles et de plus réelles en apparence. Dans ce monde, inconcevable mélange de biens et de maux, de vices et de vertus, dans ce monde où le méchant triomphe à chaque instant du juste, qu'ils ne puissent se résoudre à connaître l'ouvrage d'un dieu bon ; puissant et parfait : redoublez, leur dirons-nous, les maux et les vices, et les imperfections de l'ouvrage, vous n'en démontrerez que mieux la nécessité de l'auteur. Douleurs, crimes, forfaits, imperfection, le mal enfin, sous quelque forme qu'il se présente, sous quelque nom qu'il se désigne, annoncera toujours la faiblesse et l'impuissance ; le faible n'existe point sans doute par sa propre force ; son existence est donc essentiellement précaire et dépendante. Les vices et les forfaits ne sortent point des mains de l'éternel ; mais l'homme vicieux et dominé par ses penchants, entraîné par ses passions, ne trouverait-il donc que dans sa propre énergie, dans la sublimité de son essence, la raison de son être ? L'imperfection de cet univers, la région des douleurs et des crimes, tous les maux qui l'habitent me forcent donc eux-mêmes à reconnaître une puissance supérieure. Je conçois quelque chose de meilleur que ce monde ; il peut donc en exister un autre, et celui que je vois n'est point le nécessaire ou l'éternel. Mais dans ce monde même, tel qu'il est, combien ses imperfections m'aident à remonter au créateur ! Le mal moral annonce des êtres libres ; la liberté me montre un dieu qui sait faire dépendre mes vertus, mon bonheur de mon choix et de ses secours. La douleur, annonçant ma faiblesse, me rappelle un dieu qui me punit ou qui m'éprouve. Le triomphe du méchant m'annonce un dieu devant qui les

siècles ne sont qu'un instant, et dont l'éternité dédommage la vertu de toutes ses épreuves. Point de sage qui s'étonne de trouver le crime et l'innocence partout où il voit des êtres libres ; la douleur où il y a des combats à soutenir et des récompenses à espérer ; la liberté où il voit un dieu qui veut être glorifié par des enfants, et non servi par des esclaves. Point de juste qui ne verse des larmes de consolation, point d'impie qui n'en verse de désespoir à ces mots seuls : la vertu souffre ; mais Dieu est éternel. À la voix de ses crimes qui appellent sans cesse un dieu vengeur, à ses propres terreurs, qu'opposera encore l'incrédule ? Tout le faste et l'orgueil de son esprit. Il se fera seul sage : le dieu des Pascal, des Bossuet, des Fénélon, ne sera plus qu'un préjugé, qu'une erreur sucée avec le lait. Qu'il nous montre donc sur la terre un préjugé de tous les âges, de tous les états, de tous les peuples, de tous les siècles. Qu'il nous montre un préjugé qui ne cède ni à la maturité des années, ni aux méditations du génie, ni à la diversité des climats, ni à la force des intérêts et des passions. Qu'il nous en montre un seul dont l'enfance, l'imbécillité, l'ignorance soient l'unique source, et qui, dans ces jours où toute la vigueur de l'âme se développe, n'acquière chez Descartes et Newton que plus de force et de lumière. Mais voyez l'athée affecter de publier que cet éclat même qui semble partout forcer les mortels à reconnaître un dieu ne fut jamais qu'une fausse lueur, une notion toujours enveloppée de ténèbres, qui ne porta jamais à notre esprit la moindre idée. Frivole subterfuge encore, et vaine affectation d'ignorer ce que l'esprit humain conçut toujours le plus facilement ! Quoi ! L'homme ne sait pas ce qu'il entend par la divinité ? Il n'a pas une idée claire et distincte de ce qu'il entend par cause première, par ces mots d'éternité, d'intelligence, de force, d'indivisible, d'infini ? Et pourquoi bannit-il donc partout de l'éternité ce qui n'est que durée passagère, de cause première ce qui peut ne venir qu'en second, d'intelligence ce qui n'est que matière brute et sans conception, de force et de puissance ce qui n'est que passif et incapable d'action, de l'indivisible tout ce qui est composé de diverses parties, de l'infini tout ce qui a des bornes et des limites ? Pourquoi l'athée lui-même cherche-t-il sans cesse à me montrer dans la nature une énergie infinie, des lois éternelles et immuables, une toute-puissance sans bornes, une cause première, universelle, et dans tous les êtres des atomes indivisibles ? Si tous ces attributs ne disent rien à son esprit, s'ils ne sont que des termes abstraits et sans notion, ou sans idée, pourquoi ces mots abstraits et sans idée sont-ils sans cesse dans sa bouche lorsqu'il prétend développer les phénomènes de la nature ? S'il exige uniquement que l'idée de la divinité soit rejetée parce qu'elle ne peut être dans mon esprit complète et parfaite, parce que je ne puis concevoir sa puissance dans toute son étendue, ni embrasser toute l'immensité de son être, toute l'infinité de ses perfections, qu'il nomme donc dans toute la nature un être dont il ait l'idée complète et parfaite ; qu'il me dise ce que c'est dans l'animal que la vie et le principe de ses mouvements ; ce que c'est dans les plantes que la végétation, dans les astres la force par laquelle ils roulent dans leurs sphères ; ce que sont dans lui-même toutes les facultés intellectuelles. Forcé de convenir qu'il ne conçoit point, et ne peut concevoir toutes les facultés de

la matière même, pourquoi exige-t-il que l'embrasse toute l'infinité d'un dieu, ou que je le rejette absolument ? Mais il voit au moins les êtres divers ; il les touche, il sait qu'ils doivent être doués d'une certaine force, de certaines qualités. Mais je conçois aussi, je vois très clairement la nécessité d'un dieu cause première. Je conçois, je ne puis me cacher que cette cause doit être active, réelle, puissante, éternelle, parfaite ; c'est cette cause même que j'appelle mon dieu. Suis-je maître de nier ce qu'il est, parce que je ne puis concevoir ni tout ce qu'il est, ni comment il est ? Quand, pour croire à cette souveraine intelligence, l'incrédule exigera que je lui montre des organes de mon dieu, son cerveau, ses yeux, ses oreilles, ses pieds et ses mains, au lieu de lui répondre, ne serais-je pas en droit de m'écrier : quel être inconcevable est-ce donc que l'athée ? N'aura-t-il donc été jeté parmi nous que pour nous humilier, et m'apprendre que la raison n'est pas un attribut essentiel à l'homme ; ou que, hors des limites les plus flétrissantes, cette même raison n'a plus en partage que l'absurdité, l'ignorance et l'aberration ? Ah ! Sans doute l'athée ne reçut que la plus vile portion de l'être organisé : l'auteur de la nature ne compléta point son ouvrage en le créant ; il ne lui donna que le masque de l'être raisonnable, et le réserva pour une classe inférieure à l'homme. Qu'il s'humilie donc, et qu'il rampe à côté de l'insecte condamné à ne rien voir au-dessus de sa tête. Divine intelligence ! Peut-être était-ce t'outrager que de lui dévoiler ton existence. Dédaignant son hommage, tu ne l'avais point mis dans la classe de ceux qui doivent te connaître ; mais pourquoi gravais-tu sur son front les traits de ton image, si ton nom devait être effacé de son coeur ? Pourquoi lui donnas-tu le caractère auguste de la plus noble de tes créatures, s'il devait t'ignorer comme la plus vile et la plus brute ?

LETTRE 35

Le chevalier à la baronne.

Madame, ma lettre était à peine fermée, que je me suis reproché de ne vous avoir pas conduite du château de Ferney au hameau de Jean-Jacques ; aussi me hâtai-je de réparer ma faute. Je sais que bien des sages refuseraient de me suivre, et d'assister avec nous aux leçons du célèbre mentor d'Émile ; ils croiraient n'y entendre que des anathèmes lancés avec toutes les foudres de l'éloquence, " et contre ces sceptiques plus affirmatifs, plus dogmatiques que leurs adversaires,... etc. " mais ne nous laissons pas effrayer par ce ton de misanthropie ; écoutons de sang-froid les leçons du philosophe de Genève, et voyons s'il serait impossible de l'adoucir, de le rapprocher même à un certain point de ces philosophes qu'il proscrit avec tant d'humeur. Je ne vous dirai pas qu'à l'exemple des Lamétrie, des Robinet, Raynal et Diderot, il voudra tantôt d'un premier être, tantôt n'en voudra plus ; mais ne serait-ce pas une nouvelle espèce d'empire que de rendre à son gré la divinité visible ou invisible, certaine ou incertaine ; que d'en faire un être dont on

affirme tout et dont on ne dit rien ; de montrer en elle le principe unique, et de lui en associer au moins un second ; de proscrire à haute voix ses ennemis, et nous faciliter le moyen de les absoudre ? Si nous avons trouvé trois hommes dans Mr Diderot, cinq ou six dans Voltaire, ne pourrions-nous pas en trouver au moins deux dans Jean-Jacques Rousseau ? Je ne décide point, je me contente d'exposer le contraste, en vous laissant le droit de prononcer. Dieu visible de Jean-Jacques. " il est un livre ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature ; … etc. " j'espère, madame, que vous réfléchirez vous-même sur Jean-Jacques, habitant d'une île déserte, n'ayant jamais vu d'autre homme que lui, par la raison seule découvrant l'être suprême, remplissant tous ses devoirs envers Dieu, et sur l'impossibilité démontrée qu'un être privé des lumières qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes, pût jamais s'élever à la connaissance du vrai dieu. J'espère aussi que, dans le second texte, comme dans le premier, vous verrez très bien qu'il ne s'agit pas seulement des attributs de Dieu et de sa nature, mais de son existence ; qu'ainsi l'affirmation et la négation tombent précisément sur le même objet. En voulez-vous une nouvelle preuve ? La raison de Jean-Jacques très certaine qu'il existe un dieu, et le démontrant. " Les premières causes du mouvement ne sont point dans la matière ; … etc. " N'allez point vous imaginer qu'en admettant ces deux causes premières, ou ces deux principes, notre philosophe ait pensé qu'il pouvait y avoir un double dieu. C'était là le reproche que faisait à Jean-Jacques le célèbre archevêque Christophe De Beaumont. Avec quelle vigueur, ou plutôt avec quel tour d'adresse Jean-Jacques démontra qu'il pouvait y avoir un double principe, et non un double dieu, quoique, selon lui-même, et selon toute l'ancienne métaphysique, il ne fallût recourir à un dieu que parce qu'il fallait recourir à un principe, à une première cause ! Il démontra bien encore alors que l'archevêque de Paris avait tort de lui attribuer les sentiments du vicaire savoyard ; mais il a démontré depuis que j'ai raison de les lui attribuer ; car il a déclaré s'être peint lui-même dans les leçons de ce vicaire. Confessions de Rousseau. Jean-Jacques proscrivant les athées. " Tout philosophe athée est un raisonneur de mauvaise foi,… etc. " ne l'avais-je pas dit, madame, que nous trouverions parfois le philosophe de Genève assez traitable ? Mais quelque longue que soit cette lettre, elle ne doit être qu'une espèce de post-scriptum à celle que vous aurez reçue par le dernier courrier, et je me hâte de la terminer.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

Ainsi donc le plus fier, le plus mâle et le plus vigoureux génie de mon siècle, ainsi donc ce rival des Bossuet et des Démosthènes, qui semblait tenir dans sa main toutes les foudres de l'éloquence, l'indomptable citoyen de Genève, à l'école de nos philosophes modernes, n'est que ce qu'ils sont tous, un roseau agité par les vents,

un enfant qui ne sait où poser le pied pour affermir ses pas ; un héros, si l'on veut, mais un héros le jouet de ses propres forces et d'une sagesse mobile et sans principes ! J'ai vu tout l'appareil et toute la confiance qu'il mettait dans la vigueur d'un bras fait pour lancer les traits enflammés du tonnerre ; mais que m'importe Hercule sur l'arène, si sa fureur l'aveugle, si tous les coups qu'il frappe retombent sur lui-même ? Quand, au nom de Jean-Jacques, une philosophie insensée ne fera de mon dieu que le dieu des ténèbres, que le dieu ignoré du genre humain pendant le cours des siècles, je montrerai Jean-Jacques ouvrant à tous les hommes le grand livre de la nature, et annonçant mon dieu visible à tous, intelligible à tous. Quand elle ne verra que Jean-Jacques flottant et incertain, ne faisant du dieu de la nature que le dieu des probabilités, je lui rappellerai Jean-Jacques démontrant la nécessité d'une cause première, d'une cause puissante, unique, intelligente, faisant de mon dieu un article de foi et d'évidence. Lorsque, sous les auspices de Jean-Jacques, l'athée se montrera comme un membre précieux et respectable de la société, j'étalerai les arrêts répétés de Jean-Jacques proscrivant l'impie toujours aveuglé par son orgueil, méritant châtiment comme perturbateur de l'ordre, ennemi de la société ; et toute la gloire de la philosophie moderne sera d'avoir fait Jean-Jacques même l'homme nul pour le mensonge, nul pour la vérité ; d'avoir rendu inutile le génie le mieux fait pour foudroyer l'impie. Oui, Jean-Jacques à mes yeux, avec toute la pompe de son éloquence, avec tout l'appareil de sa force, est l'homme véritablement nul pour ceux qui l'étudient. L'orgueil du philosophe l'indigne, et il l'écrase ; mais la hauteur des cieux le révolte, et il chancelle. Il m'enflamme contre l'athée en montrant son audace et sa faiblesse ; mais il me glace pour la divinité en essayant de la rendre incertaine. Il combat toutes les erreurs ; mais tôt ou tard il les adopte toutes. Comme le plus mobile des philosophes, il annonce un dieu créateur et une matière éternelle ; un dieu vengeur de l'innocence, et un dieu sans providence particulière pour l'homme ; des êtres libres, et les lois d'un destin immuable. Il célèbre les vertus du messie, et voit les nations heureuses par le prophète du croissant. Pourquoi refusait-il de boire dans la coupe du sage de Ferney, s'il devait comme lui édifier et détruire ? Et pourquoi son nom en imposerait-il davantage à mes compatriotes ? Si Voltaire succombe à l'école de Spinoza, Rousseau n'a plus de forces à celle de Toland et de Bayle. Si l'un n'a de ressource que dans l'agilité et dans la souplesse, l'autre semble n'user de sa vigueur que pour favoriser son inconstance. L'un n'avait jamais su que nous distraire par le jeu des saillies, lorsqu'il était question de nous instruire ; mais l'autre prostitue au paradoxe toute la majesté de la raison. Le sage de Ferney s'avilit par un commerce réciproque de louanges et de flatteries entre lui et l'impie ; lors même que le sage de Genève déchire le masque des philosophes, qu'il montre leur faiblesse, leur artifice, leur sotte vanité, ne les venge-t-il pas assez en s'enivrant de toutes leurs erreurs ? L'un emprunte des sales voluptés, l'indécence des propos, l'obscénité des images ; l'autre, par les attraits qu'il donne au vice, n'a-t-il pas humilié la pudeur ? Une haine invétérée ne cherche à Ferney l'histoire du messie que dans les fastes de

la calomnie ; le sage de Genève déchire les annales de Jésus-Christ, les mystères et les prodiges. Mon âme est révoltée lorsque j'entends Voltaire ajouter la dérision au sarcasme judaïque ; mais si Jean-Jacques a su ressusciter la voix des prophètes pour célébrer un dieu mourant en croix, lorsque dans le fils de Marie méditant des vérités sublimes il ose n'annoncer que le sage égaré dans ses contemplations, l'hommage de Jean-Jacques pourra-t-il réparer ses blasphèmes ? Un dieu puissant saura venger sa gloire et de l'impie et de l'incrédule. Que Voltaire ait reçu l'hommage des nations ; que cent productions obscènes ou sacrilèges, vendues au poids de l'or, aient fait couler ses jours dans l'opulence ; que des lauriers refusés à Corneille ait couronné sa tête, l'instant de son triomphe est celui que les cieux attendaient. Il passe du théâtre de sa gloire à celui de la mort. Déjà j'ai entendu les cris funèbres arrachés par la douleur et le repentir ; humilié de toute sa faiblesse, déjà il se plaint d'être abandonné de Dieu et des hommes. Vainement ses adeptes accourent ; confus du néant de leur chef, vainement ils sollicitent tout son ancien courage ; ils ne feront pas taire les cris de sa conscience ; ils ne calmeront pas ses troubles, ses remords, ses trop justes frayeurs. Qu'il se voie sous le joug de la malédiction ; qu'il invoque ce dieu qu'il blasphémait ; qu'il s'écrie : Jésus-Christ ! Jésus-Christ ! Un siècle de sarcasmes a lassé la patience de l'éternel. Il se rit du faux sage qui trop longtemps avait fait de nos saints l'objet d'une dérision sacrilège. Que l'impie accomplisse lui-même le plus humiliant de leurs oracles ; que les prophètes soient vengés ; dans ses convulsions frénétiques, que l'impie se nourrisse du pain qu'il a souillé, ou plutôt que ces mêmes prêtres qu'il a calomniés deviennent son refuge ; s'il est possible encore, qu'ils accourent fermer pour lui les portes de l'abîme. Voltaire les invoque, il est à leurs genoux, il rétracte à leurs pieds le système de toutes ses erreurs. Hélas ! Ils se flattent en vain de terminer le grand ouvrage de sa réconciliation. La mort devancera leurs derniers secours ; ses frayeurs renaîtront toutes, et il n'expirera pas sous leurs auspices. Son hommage à ce dieu qu'il reconnaît pour juge aura-t-il donc été uniquement celui de la terreur, son repentir celui de l'impuissance, son remords celui de la rage, son blasphème celui du désespoir, et son dernier soupir celui du réprouvé ? Le dieu qu'il outragea est le dieu de la justice, mais c'est aussi le dieu de la miséricorde : laissons-lui ses secrets. Il en a fait assez pour humilier la secte et réparer le scandale de sa sécurité par les frayeurs du chef : il en a trop peu fait pour nous rassurer sur la pénitence de son coryphée et sur l'effet de ses terreurs. Le même dieu t'appelle, Jean-Jacques ! Il n'ordonnera point aux mêmes furies de présider à ton trépas ; mais il soufflera sur tes jours à l'instant où tu crois avoir trouvé enfin l'asile de la paix. Cette paix que tu cherches depuis si longtemps ne couronnera pas des années marquées par le ciel au sceau de l'amertume et des guerres intestines. Peins-nous toi-même un dieu obstiné à troubler ta carrière, à te persécuter par ces faux sages mêmes révoltés contre lui. Dis-nous comme il les souleva contre toi ; comme il les montrait acharnés à te persécuter, à t'humilier, à te calomnier, à te rassasier du pain de l'ignominie et de la coupe de l'opprobre. Dis toi-même leurs jalousies, leurs haines, leurs intrigues,

leurs complots, et ces abîmes tortueux qu'ils creusent sous tes pas. Si la mort de Voltaire est terrible, que tes années sont tristes ! Que de perplexités, de détresses et d'amertumes dans tes jours ! Mais tu ne vois que les faux sages dans tes persécuteurs ; apprends à reconnaître le dieu qui par eux te punit de la guerre que tu lui déclarais. Il a plus fait ce dieu, et c'est dans toi-même qu'il a mis ton bourreau. Tu fuis l'aspect des hommes pour éviter un ennemi ; mais jusque dans le sein d'une retraite solitaire, au fond de ces forêts moins sombres que ton coeur, ton imagination effrayée te montrera des embûches, des conjurés, des spectres : le ciel t'investira de tes soupçons, de tes angoisses et de tes frayeurs. Quelle triste destinée ! Quelle vie traînée dans les souffrances d'un corps languissant, dans les noires illusions de la misanthropie, dans les doutes affreux du sceptique ! En déplorant ton sort, j'essayai d'oublier tes erreurs ; j'ai pleuré sur ton urne, en voyant ces tendres mères, animées par tes leçons, repousser la nourriture mercenaire, et offrir leur propre sein au fruit de leurs entrailles. J'ai vu épars et déchirés par toi ces liens qui garrottaient l'enfance. J'ai voulu annoncer le philosophe de la nature ; mais tes propres enfants, orphelins pendant que tu respires, exilés par toi hors de tes foyers, et entraînés dans l'asile de la honte et de l'indigence ! Était-ce là le cri de la nature ? J'ai vu Mentor assis auprès d'Émile, refréner les passions ; mais le sophisme plaidant également pour et contre l'odieux suicide ! Mais cet art de proscrire et nourrir à la fois une flamme adultère ! Mais Émile conduit dans les repaires de la prostitution ! Était-ce là le cri de la vertu et les ressources de la sagesse ? J'ai vu l'humble réduit où, dédaignant le faste des Platon, tu rappelais l'antique simplicité de nos pères ; mais du fond de ta chaumière j'ai entendu ta voix solliciter des statues. J'ai vu la trop sensible Julie pleurer dans l'amertume de son coeur la faiblesse et le crime de ses sens ; mais la prostituée Warens s'est montrée sur l'autel que tu ne rougis pas de lui dresser dans le temple de la vertu. La religion sainte semblait avoir pour toi quelques attraits ; mais quel jeu te fais-tu de son symbole ? Des autels de Genève tu passes à ceux de Rome ; des autels du romain tu reviens à celui du genevois, et tu finis par les rejeter tous dans le doute affreux, s'il en fut jamais un seul de légitime. Au nom seul de la vérité ton âme se transporte ; tes serments ont consacré ta vie à sa recherche ; mais ton orgueil refuse de la trouver ailleurs que dans toi-même ; et le dieu du ciel, à t'entendre, n'a ni le pouvoir de la faire descendre des cieux, ni le droit de te forcer à la reconnaître. La vigueur du génie semble ton partage, et les imbéciles sophismes de l'impie te déconcertent ! Est-ce donc à Jean-Jacques à hésiter pour de vaines disputes de mots ? Est-ce à lui d'emprunter jusqu'aux expressions de l'impie quand il s'agit d'un dieu et de ses attributs ? Quoi Jean-Jacques ne sait ce qu'il affirme, ou plutôt il lui semble ne rien affirmer quand il croit un dieu juste, et qui rend à chacun selon ses oeuvres ! Quand il croit un dieu indépendant, et de qui seul dépend toute existence ! Il n'a aucune idée quand il dit un dieu intelligent, et dont l'action n'est point celle de l'être brut et insensible ? Le fier génie de Jean-Jacques hésite à croire un dieu seul éternel ! Il conçoit que l'éternel doit nécessairement tout tenir de lui-même, et

il ne sait si la matière brute ne doit point être associée au premier principe ! Que je me félicite de n'avoir eu d'abord qu'à répondre à la troupe des impies en réfutant ces objections frivoles ! Le nom de Jean-Jacques même ne donnerait point à ma réponse d'autre ton que celui du mépris. Qu'il n'en impose point à mes compatriotes, et ils verront au même rang Jean-Jacques et Lamétrie quand ils combattent Dieu. Il n'est point de fort contre l'être suprême.

LETTRE 36

La baronne au chevalier.

Vive le dieu du soir et le dieu du matin ! Vive encore le dieu du post-scriptum, ce dieu que tout le monde voit, et que personne encore n'avait vu pendant six mille ans ! Vivent surtout les Boulanger, les Freret, et bien plus encore les Raynal, les Robinet, qui tantôt voient un dieu, et tantôt n'en voient plus ! Comment voulez-vous que nos bons helviens ne s'extasient pas sur des prodiges si variés, eux qui n'aiment rien tant que les scènes changeantes de la lanterne magique ? Ah ! S'il m'était donné comme à vous de rendre quelquefois hommage à nos grands hommes, comme j'irais les voir le jour où il y a un dieu chez eux, pour revenir bientôt le jour qu'il n'y en a plus, et les revoir encore le jour où on ne sait s'il y en a ou s'il n'y en a point ! Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi, au milieu de tous ces sages, ne voyons-nous pas seulement le nom du célèbre Mr D'Alembert ? Réparez, s'il vous est possible, l'honneur du coryphée de l'encyclopédie ; car voici une chose qui a furieusement diminué l'idée que nos compatriotes avaient de son génie. Notre père gardien des capucins nous donna dernièrement un sermon sur l'existence de Dieu, sermon très singulier, et dont un certain vénérable Jean Le Rond avait presque fait tous les frais. Écoutez, nous disait entre autres le bon père, écoutez mon très digne confrère, et vous apprendrez que " l'existence des objets de nos sensations et celle de l'être pensant qui existe en nous conduisant le philosophe à la grande vérité de l'existence de Dieu ; et vous saurez que cette vérité est fondée sur des principes avoués par tous les siècles et par tous les hommes. " C'était encore le vénérable Jean qui, tonnant en chaire contre nos philosophes sans dieu, leur adressait ces terribles paroles : " descendez en vous-mêmes, et malheur à vous si cette preuve ne vous suffit pas pour reconnaître un dieu ! " C'était encore lui, ou son confrère, qui, dans un fort gros livre, donnait au magistrat " le droit de faire périr, non seulement ceux qui nient l'existence de Dieu, mais encore ceux qui rendent cette existence inutile en niant la providence. " J'en voulais à ce vénérable Jean, de prononcer ainsi ses anathèmes contre tant de philosophes. Curieuse de voir dans quelle espèce d'ouvrage il pouvait les avoir consignés, je parvins à découvrir un livre intitulé, les philosophes capucins. Le singulier ouvrage que celui-là ! On y a recueilli précisément tous ces textes que vous nous citez des philosophes pour, en évitant soigneusement tous ceux des philosophes contre. Notre père gardien prend pour ses

confrères ces philosophes capucins, et voilà qu'il les cite les uns après les autres, le vénérable Jean surtout, comme le plus digne membre de son ordre ; tandis que, d'autre part, mon neveu prétend que ce Jean Le Rond n'est autre chose que Mr D'Alembert. Expliquez-moi, je vous prie, cette énigme. Serait-il bien vrai que Mr D'Alembert n'est qu'un philosophe capucin ? Si cela était, j'oserais vous charger de lui faire les plus vifs reproches. Je voudrais bien au moins, ne fût-ce que pour la curiosité du fait, que vous pussiez m'apprendre qu'il n'est pas toujours aussi dévot à la divinité qu'il le paraît. Ce serait une chose plaisante que ses anathèmes retombassent sur lui ; mais je ne lui vois que cette ressource pour mériter chez nous une autre réputation que celle du vénérable Jean.

LETTRE 37

Le chevalier à la baronne.

Madame, dans cette diversité d'opinions, de philosophes pour, de philosophes neutres, de philosophes tantôt pour, tantôt contre, quel pensez-vous que fût le devoir d'un homme fait pour présider également aux uns et aux autres ? Si je ne me trompe, il devait réunir en lui seul tous les sentiments, tous les partis possibles. En dirigeant la marche de nos troupes, il devait se tenir au milieu de nos héros, en devenir le centre, ne rien offrir à ceux-ci qui puisse retarder leur marche, animer le courage de ceux-là, sans insulter à leur lenteur ; et lui seul être tout, pour plaire également à tous. Voilà, madame, le mot de l'énigme du vénérable Jean. Vous avez vu chez nous des philosophes encore propices à la divinité ; ce sont ceux qu'on désigne sous le nom de philosophes capucins. Nous les ménageons à cause des services qu'ils n'ont pas laissé que de nous rendre : et c'est pour eux qu'étaient tous ces textes cités par votre apôtre à longue barbe. Vous avez vu aussi des athées obstinés, qui ne souffriraient pas un chef toujours prêt à s'opposer à leurs principes. Pour s'attacher les uns et les autres, croyez-vous qu'il eût suffi d'annoncer quelquefois clairement et nettement qu'il existe un dieu, pour déclarer ensuite avec la même clarté, la même liberté qu'il n'en existe point ? Non, cette conduite aurait trop révolté nos philosophes capucins, et n'était pas même absolument nécessaire auprès de nos athées. Il était un art de se montrer toujours le même, en variant sans cesse : en prononçant toujours pour l'existence de Dieu, on ne paraissait point versatile et léger ; en se réservant le droit de rejeter ou d'admettre, suivant les circonstances, toutes les preuves de cette existence, on recouvrait tout l'avantage de notre liberté. C'est cet art précieux que devait connaître un chef habile ; et vous verrez bientôt si jamais philosophe le posséda dans un degré plus haut que votre prétendu vénérable. Que nos capucins et les vôtres même se présentent avec tout l'étalage de leurs grandes preuves physiques, métaphysiques, morales, naturelles ou surnaturelles ; notre chef, plus adroit, n'en rejettera pas une seule, et tous les capucins du monde se rangeront sous ses étendards. Que nos athées accourent

ensuite pour combattre ces mêmes preuves, Mr D'Alembert n'en laissera pas subsister une seule, les anéantira souvent d'un seul mot, et l'athée s'en ira fort content d'un pareil maître. Un oui suivi d'un non, ou d'un peut-être adroitement ménagé, conservera à droite et à gauche notre autorité. Mes compatriotes auront peine à croire à ce prodige de sagesse et de prudence. Qu'ils veuillent seulement me suivre, et ils pourront le concevoir. Pour le leur rendre plus sensible, je me contenterai de faire certaines questions sur les différentes preuves de l'existence d'un dieu, les oui et les non de Mr D'Alembert nous fourniront les réponses. Question. La métaphysique peut-elle nous fournir en général des connaissances certaines, claires, évidentes ? Et nous donne-t-elle en particulier des preuves solides de l'existence d'un dieu ? Première réponse. Oui. " La métaphysique est la base de nos connaissances : … etc. " Encore ici une petite remarque. Vous lirez dans l'encyclopédie, art dieu, " que ce sont les animaux qui portent l'inscription la plus nette, et qui nous apprennent qu'il y a un dieu ". Mais de cet article on nous renverra adroitement à celui de corruption, où cette inscription se trouve effacée. Voulez-vous en savoir la raison ? Elle n'est pas bien difficile à deviner. Vous concevez sans peine que si la corruption suffit pour engendrer un corps animé, nos athées se croiront pleinement dispensés de recourir à Dieu pour expliquer la production d'un insecte, d'un animal, et de l'homme lui-même : je ne serais pas étonné de leur entendre dire que si certains hommes n'ont jamais connu ni père ni mère, s'ils ont été trouvés sur un fumier, c'est qu'ils étaient tout simplement les enfants de la corruption ; et grâces à Mr D'Alembert, l'organisation des insectes, de tous les animaux, ne sera plus pour la divinité qu'un argument sans force. Je fais une nouvelle question ; mais attention, je vous prie. Q. la preuve physique tirée des phénomènes de la nature et des lois du mouvement démontre-t-elle bien l'existence de Dieu ? Sans doute, me disait Mr T en m'expliquant ce texte, sans doute l'expression est ici un peu capucine ; mais à travers le masque du frère Jean, voyez le philosophe qui ne combat jamais mieux le préjugé que lorsqu'il paraît le défendre avec plus de zèle. C'est dans les phénomènes, les lois de la nature qu'il faut chercher les preuves incontestables de la divinité ; voilà pour nos sages capucins. Mais outre le coup de patte donné en passant aux métaphysiciens, remarquez ces paroles : dans ces lois primitives fondées sur les propriétés invariables des corps, lois qui paraissent dériver de l'existence même de la matière : voilà pour nos athées. C'est là précisément ce qu'ils vous diront tous pour se dispenser de chercher la raison de ces lois dans la volonté d'un être supérieur. Croyez-vous bien que notre chef ait l'esprit assez bouché pour ne pas sentir que si les lois de la nature dérivent de l'existence de la matière, et sont fondées sur ses propriétés invariables, au lieu de lui donner elles-mêmes ces propriétés, la matière existante suffit à l'athée pour refuser à la divinité le gouvernement de l'univers ? Il y a même plus : votre dieu, fût-il un être bien réel, au lieu de gouverner l'univers, ne pourrait pas même y faire le moindre changement. Le monde est réglé par des lois ; ces lois dérivent de l'existence même du monde ; elles sont donc essentielles à

la matière. Vous ne prétendez pas que votre dieu puisse altérer l'essence des choses ; il ne pourra donc rien changer aux lois de l'univers, ni à leurs effets. Qu'ai-je donc besoin de lui pour gouverner le monde ? Voilà donc l'athée et nos capucins fort adroitement satisfaits par une même phrase ? Voyons à présent ce que nous dira Mr D'Alembert sur cette autre preuve que nos capucins tirent du consentement universel des peuples, et qu'ils appellent la preuve morale. C'est encore ici une de ces tournures où l'adresse et la prudence du chef me semblent admirables. Q. le philosophe peut-il beaucoup compter sur la preuve morale de l'existence de Dieu ? Assurément, vont dire nos compatriotes, tout cela sent encore furieusement le vénérable père Jean. Pas tout à fait autant que vous pouvez le croire. Je veux bien accorder qu'en disant avec Mr D'Alembert que la preuve morale jouit de toute sa force depuis l'évangile, vous satisferez en apparence à tous nos capucins ; mais dans le fond, vous ôtez à cette preuve la moitié de sa force. Elle embrassait d'abord tous les siècles et toutes les nations, et vous commencez par la rendre nulle pour les quatre mille ans au moins qui ont précédé la promulgation de l'évangile. Vous faites quelque chose de plus lorsque vous ajoutez que la philosophie ne sépare plus nos idées sur l'existence de Dieu de nos opinions sur sa nature et ses attributs, et que croire Dieu ce qu'il n'est pas est pour le sage à peu près la même chose que de ne pas croire qu'il existe ; car, malgré la lumière de l'évangile, il existe au moins une foule d'indiens, de chinois, d'américains, d'africains, d'européens, de philosophes même, qui croient Dieu ce qu'il n'est pas, et se trompent fort lourdement sur ses attributs. Tous ces gens-là sont donc pour le sage à peu près comme s'ils croyaient que Dieu n'existe pas. Que devient donc la preuve morale depuis les lumières de l'évangile ? Ce qu'elle était avant pour Mr D'Alembert, parfaitement nulle, ou tout au moins si faible, qu'il serait ridicule de vouloir l'employer. J'arrive à cette espèce d'argument que plusieurs philosophes ont voulu tirer d'un certain sentiment inné dans le coeur de tous les hommes sur l'existence d'un dieu, et je fais la question suivante : Q. peut-on croire que l'idée de Dieu est dans notre âme, et dans ceux mêmes qui ne la reconnaissent pas ? Q. la révélation a-t-elle réellement dissipé les ténèbres sur cette vérité de l'existence de Dieu ? Première et seconde réponse. Oui et non encore, tout à la fois. " L'intelligence suprême a déchiré le voile, et s'est montrée sans ajouter rien aux lumières de notre raison, par rapport aux preuves de son existence : elle n'a fait que nous donner pleinement l'usage et l'exercice de ces lumières. " Même page. Que pensez-vous, madame, de cette intelligence qui déchire le voile, sans rien ajouter à nos lumières ? Ne vous semble-t-il pas voir notre chef s'adressant d'un côté à vos bons croyants mêmes, en leur disant : messieurs, il est si vrai que Dieu existe, que nous l'avons vu nous-mêmes ; il a déchiré le voile, et s'est montré à nous ; et se tournant ensuite vers nos athées pour leur dire : il est vrai que le voile a été déchiré, que nous avons vu Dieu ; mais notre raison n'en a pas une preuve de plus que ce dieu existe. Quelques jaloux, pour diminuer la gloire de Mr D'Alembert, et l'idée que je vous donne ici de sa prudence, ne manqueront pas de vous dire qu'il accorde au moins à

la révélation l'honneur de nous avoir donné pleinement l'usage et l'exercice des lumières de la raison ; mais tournons le feuillet, et nous saurons que ces mêmes lumières, pour les philosophes de bonne foi, sont insuffisantes. Le plein exercice d'une force insuffisante la rend-il suffisante ? Non, sans doute ; il faut donc convenir que le plein exercice de sa prudence a donné à Mr D'Alembert le moyen de déchirer le voile, et de nous laisser dans l'obscurité. Quand votre père gardien aura trouvé ces expédients, je lui permettrai de trouver son confrère dans le vénérable Jean Le Rond ; mais en attendant, je m'applaudis de l'occasion qu'il m'a fournie de vous faire connaître celui de nos sages qui servira toujours de modèle dans l'art de conserver son autorité, en ménageant les partis les plus opposés, et de dire si bien oui et non, qu'athées et capucins, tous s'en aillent contents.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

La vérité est une, elle est franche et constante. Biaisez-vous avec elle ? Cherchez-vous ces détours et ces ménagements qui peuvent faire croire au mensonge que vous tenez encore à lui ? Elle vous rejette absolument, et ne veut point de vous. Il n'en est pas de même de l'erreur ; pour peu que vous lui accordiez, vous êtes son ami ; elle vous respecte et vous recherche. Se persuade-t-elle que vos égards pour ses adversaires sont l'effet d'une certaine prudence ? Elle vous juge digne d'être son appui, et ne voit plus en vous qu'un de ses chefs ; voilà le sort que me paraît avoir subi Mr D'Alembert. Loin de ne voir en lui qu'un athée, je déclare que tout son embarras, son entortillage et toutes ses contradictions ne me semblent provenir que d'un simple défaut de métaphysique, et de ces ménagements excessifs pour certains philosophes. Il croit un dieu, et l'annonce partout. Les difficultés des athées le font plier ; mais il sent que leur force est celle du mensonge. Il leur accorde trop, mais jamais tout, ou du moins jamais tout à la fois. En un mot, c'est un de ces avocats qui, soit par égard pour leur partie adverse, soit faute de moyens, perdraient une cause qu'ils sentent très bonne. Gardons-nous de l'imiter dans ses ménagements pour l'erreur, et de sacrifier la vérité à une fausse prudence ; dissipons d'abord le nuage dont il veut nous faire croire que la métaphysique est presque toujours environnée. Tous les incrédules n'ont cessé de déclamer contre cette science, et ils ont leurs raisons ; mais j'en appellerai à l'encyclopédie elle-même. Il n'y a, nous dit-elle, il n'y a guère que ceux qui n'ont pas assez de pénétration qui disent du mal de la métaphysique. J'ajouterai, ou ceux qui la redoutent. Qu'on ne s'imagine pas en effet que la métaphysique ne consiste que dans de vaines subtilités ; c'est la science de l'esprit et des raisons, comme la physique est celle de nos sens et de ce qu'ils perçoivent. Le métaphysicien s'est égaré sans doute bien des fois en voulant donner à son génie plus d'étendue qu'il n'en avait reçu, et pénétrer des causes dont Dieu a voulu nous faire des mystères.

En cherchant la lumière, il n'a fait trop souvent que s'enfoncer dans les ténèbres ; mais au moins la cause de ses écarts est toute dans l'idée qu'il avait de sa grandeur ; s'il se perd dans les nues, c'est au moins parce qu'il a voulu s'élever, au lieu que c'est toujours en s'abaissant que l'impie s'égare ; c'est toujours au-dessous de lui-même qu'il cherche sa cause et ses semblables. Le métaphysicien pose au moins des principes ; l'évidence est le point dont il part, et auquel il veut tout ramener. Il ne perd point la chaîne de ses raisonnements. Elle peut le conduire dans un sentier obscur ; mais il aimera mieux la suivre dans l'obscurité même que la rompre. S'il ne peut revenir au principe dont il est parti, il reconnaît au moins son erreur. L'impie part au hasard ; les points fixes et invariables sont toujours ceux où il redoute de se voir ramené. Le fil de la raison lui échappe à chaque instant, et toutes les absurdités où il aboutit en le quittant ne lui font pas reconnaître ses écarts. Le métaphysicien peut au moins se consoler d'une foule d'erreurs ou d'incertitudes par un grand nombre de vérités constantes, évidentes et sublimes qu'il a découvertes. Il se voit clairement et indubitablement animé d'une substance intelligente, libre, active, immortelle ; il n'est point indécis entre l'esprit et la matière, il distingue sa fin et son principe. Dès lors tout ce qui l'intéresse grandement n'est plus une énigme pour lui. Ses actions ont des lois, et son coeur un espoir assuré ; il s'applaudit d'une raison toujours claire et précise sur ce qu'il lui importe véritablement de connaître. Ses erreurs humilient son esprit ; elles n'anéantissent que l'orgueil. Celles de l'impie anéantissent l'esprit de l'homme, ses devoirs, son bonheur, et ne fortifient que les passions. La métaphysique a fait Malebranche, Descartes, Locke, Condillac ; que ses adversaires nous montrent autre chose que des vices, des écarts, et un défaut perpétuel de raisonnement dans tous leurs Lucrèces. L'homme, unissant partout la pénétration et la lumière de l'esprit à l'usage des sens pour découvrir les causes, la nature, les principes, la liaison des choses ; voilà le métaphysicien. De quel front osera-t-on blâmer l'étude qu'il a faite de sa science ? Si Mr D'Alembert s'y était un peu plus livré, ou s'il eût apporté à cette étude d'autres dispositions, il eût été plus ferme dans ses principes, et ne se verrait point trahit par notre correspondant, comme un homme toujours prêt à nier ou affirmer les mêmes propositions. Il n'aurait point d'abord accordé à l'athée qu'il n'est pas décidé si la corruption ne pourra jamais engendrer de corps animé. Au lieu de cette prétendue possibilité, il aurait observé une double absurdité en examinant les effets de la corruption ; il eût vu qu'elle détruit les corps, les dissout, et divise leurs parties ; que par des moyens lents, mais presque aussi efficaces que l'action du feu, elle parvient à les réduire au même état que cet élément. Les parties qui s'exhalent du corps qu'elle dissout peuvent bien être appelées à la nutrition d'un autre corps, et c'est ce qui arrive dans la végétation. Mais la végétation même ne sera pas un effet de la simple corruption ; il faut, pour l'accroissement de la plante, qu'elle existe déjà dans le germe. Celui-ci pourra se nourrir, s'accroître de ce qui échappe à un autre corps, mais la corruption ne le forma jamais. Je veux que ces parties qui s'exhalent d'un corps par la corruption aient été réunies de manière à

former des yeux et des oreilles, des pieds, des intestins, enfin un corps semblable à celui d'un animal quelconque, c'est beaucoup accorder assurément ; mais où sera ici le principe de vie et de mouvement ? Oserez-vous me dire que la corruption peut donner des mouvements spontanés ou la faculté de les produire ; celle de marcher, de chercher, de distinguer sa nourriture, de la sentir, de la choisir ? Il faudra cependant soutenir cette absurdité, ou cesser de dire que la corruption engendre un corps organisé, et susceptible comme l'animal d'un mouvement spontané. Ainsi, en lui accordant même la faculté de produire un corps pareil à celui de l'animal, ce corps ne serait tout au plus qu'un cadavre. Mais l'excès de l'absurdité, n'est-ce pas d'espérer voir dans les effets de la corruption un corps animé ? L'expression n'est pas douteuse chez vous qui admettez une âme dans les animaux. Faites-moi, je vous en prie, faites-moi concevoir la corruption engendrant une âme. Vous êtes humilié de ma demande ; soyez-le encore plus de la faiblesse que vous avez eue d'accorder à l'impie la possibilité de ses prétentions. Mais les faits ? … ils sont tous faux ou contraires à cette possibilité. Je le décide d'après vos propres coopérateurs, Mr Formey et Diderot. Vos faits fussent-ils vrais, l'athée n'y gagnerait rien auprès de moi ; je lui dirais : la corruption ne donne ni l'âme ni la vie. Si vous avez vu un corps animé produit sans germe, vous avez vu Dieu renouvelant les prodiges de la création. Si Mr D'Alembert eût encore médité en métaphysicien les lois du mouvement, il n'affecterait point ici et ailleurs de nous laisser douter si elles proviennent de l'existence même de la matière. Il aurait positivement assuré que la matière n'étant anéantie, ni par le mouvement, ni par le repos ; qu'étant indifférente à l'un comme à l'autre ; que, n'étant point surtout susceptible d'intelligence, rien ne semble moins provenir de sa simple existence que des lois aussi parfaites que celles de l'univers. Ne concevez-vous pas en effet que les corps existent, sans concevoir qu'ils tendent tous les uns vers les autres avec une force en raison inverse du carré des distances ? Cesseraient-ils donc d'exister, si, dans l'obliquité du choc, le produit des forces n'était pas augmenté par la décomposition du mouvement ; si, dans l'impulsion directe, la force ne se partageait en raison des masses, etc. ? C'est précisément parce que ces lois ne semblent nullement dériver de l'existence de la matière, et parce qu'elles n'en dérivent point du tout, que le sage est forcé de recourir au dieu qui seul a pu les établir. Tant pis pour vous, si l'athée se croit favorisé par une assertion dont je suis cependant très certain que vous désavouez les conséquences. La manière dont Mr D'Alembert s'explique sur la preuve morale de l'existence de Dieu n'est point du tout plus satisfaisante. Il biaise, mais on voit très clairement qu'il ne distingue point en quoi elle consiste, ni l'usage qu'on en fait en métaphysique. Comment aurait-il pu appliquer ici ce principe, que croire dieu ce qu'il n'est pas, c'est pour le sage à peu près la même chose que de ne pas croire qu'il existe ? Faites voir une montre à des millions d'hommes qui n'en avaient point vues jusqu'alors, les uns pourraient croire qu'elle est l'ouvrage d'un seul homme ; d'autres pourront penser que plusieurs y ont travaillé ; mais pour peu qu'ils réfléchissent, ils sentiront tous qu'elle ne s'est pas faite d'elle-même, et

suppose un ouvrier. Dussent-ils l'attribuer à un singe, il sera toujours vrai de dire qu'un sentiment commun les porte tous à convenir qu'une intelligence différente de cette montre a présidé à sa construction. Vous ne les verrez point varier sur cet article, quoiqu'ils varient sans fin sur les qualités ou le nombre d'êtres intelligents dont elle est l'ouvrage. Il y a donc une très grande différence entre leur opinion générale et constante sur l'existence d'un ouvrier, et leurs idées partout variées sur les attributs de cet ouvrier. Il en faut un absolument ; voilà ce que tous disent, et ont dit en tout temps. C'est ce cri universel sur la nécessité et l'existence d'un être suprême que nous opposons à l'athée, et qui nous donne droit de lui dire : tu es seul contre tous, seul contre la nature ou la voix qui a dit à tous les hommes : il existe un dieu. Quels sont les attributs de ce dieu ? Ce n'est point là ce que le métaphysicien demande aux divers peuples : il connaît leurs erreurs sur cet article ; et pour vous démontrer les attributs de la divinité, il ne recourt jamais à leurs suffrages, ou à la preuve morale. Ne donnez point vous-même, ou par distraction, ou par ignorance, à cette preuve un objet sur lequel elle ne porte point, et vous verrez que sa force est toujours la même. Votre prétendu sage confond les idées lorsqu'il pense que croire dieu ce qu'il n'est pas, est à peu près la même chose que de ne pas croire qu'il existe. Il y a des erreurs sans nombre sur le premier article ; aucun peuple n'a erré sur le second : donc il y a une grande différence entre l'un et l'autre. Et pourquoi voulez-vous que j'attende les lumières de l'évangile pour faire triompher une preuve indépendante de la révélation, une preuve d'une tout autre espèce, et dont la force provient toute du cri de la nature ? Pour faire mieux sentir en quoi consiste cette preuve morale, supposons que deux mille personnes me disent avoir vu le philosophe que je réfute : les uns en font un homme très savant, très modeste, religieux, débonnaire, très clair et très profond métaphysicien ; selon les autres, c'est un homme très léger, pointilleux, entortillé, glorieux, rusé, irréligieux et très superficiel : croirai-je pour cela qu'il n'existe point de D'Alembert ? Et dirai-je que croire cet académicien ce qu'il n'est pas, c'est à peu près la même chose que de ne pas croire qu'il existe ? Non, sans doute, quoique tous ces divers témoignages ne puissent m'autoriser à prononcer sur ses qualités personnelles, je serai au moins très assuré de son existence ; et voilà précisément sur quoi tombe la force de la preuve morale, ou le consentement de l'univers sur l'existence de dieu ; preuve que notre sage eût traitée avec moins d'embarras, et d'une manière moins équivoque, s'il eût mieux distingué en quoi elle consiste. Un peu plus de réflexion sur celle des idées innées lui aurait encore épargné ses contradictions sur article. Quelle que soit l'origine des idées, le métaphysicien n'entendra point par une idée innée une entité physique, ou quelques caractères gravés dans le cerveau dès la naissance de l'homme. L'idée en elle-même, prise substantiellement, c'est l'âme pensant à quelque chose : ainsi, à parler physiquement, l'idée de dieu n'est point en moi quand je ne pense pas à dieu ; elle n'y était pas lors de ma naissance ; mais je naquis avec une telle disposition à l'acquérir, que le moindre usage de ma raison devait me la donner. Il y a plus dans deux que dans un ; être et ne pas être ne

peuvent pas se dire de la même chose, pour le même temps ; un triangle n'est pas un cercle. Voilà des principes que je ne connaissais pas en naissant, mais qu'il ne sera pas possible à ma raison d'ignorer, pour peu qu'elle se développe. La bonté de Dieu a mis son existence au nombre de ces vérités qui ne peuvent me rester inconnues dès que je fais le plus léger usage de ma raison : que m'importe que vous en fassiez une idée innée, ou seulement une suite nécessaire de l'usage de ma raison ? C'est à l'athée qu'il faut laisser ces vaines disputes de mots ; il n'a point d'autre force. Mais que veut nous dire Mr D'Alembert, lorsque après avoir dit que dieu s'est montré, il ajoute que l'existence de dieu ne peut être l'objet de la révélation, parce que la révélation la suppose ? Sans doute la révélation suppose que dieu existe ; mais suppose-t-elle nécessairement que j'en suis instruit ? J'aimerais autant dire que le célèbre académicien ne peut, en se montrant, faire connaître son existence à un provincial qui l'ignore, parce que se montrer suppose déjà cette existence. Que veut-il dire encore quand, après avoir dit que la révélation a déchiré le voile, il prétend qu'elle n'a rien ajouté à nos lumières par rapport aux preuves de l'existence de dieu ! Au milieu de ce peuple qui voyait la foudre rouler sur la montagne de Sinaï, qui entendait cette voix redoutable : je suis le seigneur votre Dieu, Mr D'Alembert se serait donc levé pour répondre : l'existence de dieu ne se révèle point, et tout ce que je vois n'en est point une nouvelle preuve. N'en déplaise à ce sage, tous les prodiges qui ont accompagné la révélation, toutes les vérités supérieures à la nature humaine qui en ont été l'objet, sont pour moi autant de nouvelles preuves de cette existence. Chaque fois que je verrai ou lirai des miracles constants et avérés, je dirai : la nature et l'homme n'ont pu opérer ce prodige ; il existe donc un dieu qui l'a opéré. Chaque fois que je méditerai les vérités sublimes de l'évangile, je dirai encore : ce langage n'est point celui de l'homme ; il existe donc un dieu qui a parlé et dicté lui-même ses oracles ; ainsi chaque preuve de la révélation sera toujours pour moi une démonstration nouvelle de l'existence même de la divinité ; je la remercierai de les avoir accumulées. Que l'hyperboréen, dont le plus beau jour ne fut jamais qu'un faible crépuscule, ou dont le soleil n'éclaire la chaumière que du fond d'un horizon lointain, à travers l'épaisse vapeur des brouillards et des nuages, se plaigne des ténèbres qui pourraient en quelque sorte autoriser ses doutes sur le roi des astres, et suspendre son hommage ; moi qui chaque jour ai vu briller le soleil sur ma tête, qui le suis dans sa marche pompeuse, qui disperse ou rassemble ses feux dans un même foyer, qui décompose ou réunis les faisceaux et l'éclat de ses rayons, serai-je bien reçu à l'accuser de n'avoir point multiplié pour moi les preuves de son existence ? Ou bien serai-je réduit au même effort que le triste mortel dont les yeux ne s'ouvrirent jamais à la lumière, qui n'en peut juger que par la chaleur qu'il éprouve, ou par un témoignage étranger à ses sens et à lui-même. Tel est certainement l'avantage de la révélation. Malgré la différence qu'il y a entre nos questions sur l'existence de dieu et la notion de ses attributs, il est évident qu'elle ne peut me faire connaître ceux-ci, ou me manifester ses desseins, sa miséricorde, sa justice, sa puissance, ses oeuvres, et le

culte qu'il exige de moi, sans me donner autant de nouvelles preuves de son existence, quelque assuré que je puisse en être déjà par des lumières purement naturelles. Il est vrai de dire qu'un chrétien devenu athée serait beaucoup plus coupable qu'un homme qui ne fut jamais éclairé par la révélation ; il est donc vrai aussi que le premier résisterait à beaucoup plus de preuves sur l'existence de dieu ; il est donc vrai encore qu'un athée, après avoir détruit, s'il était possible, toutes les preuves naturelles de la divinité, n'en aurait pas moins à combattre toutes celles de la révélation. Que Mr D'Alembert nous pardonne le soin que nous prenons de relever ses erreurs, nous sommes bien loin de les attribuer, comme notre correspondant, au seul désir de régner sur un parti ennemi de la religion ; nous rendons justice à la réputation qu'il s'est faite comme mathématicien ; mais toutes les parties de la métaphysique qui ont quelque rapport à la religion ont besoin d'une étude particulière qui ne paraît pas avoir été la sienne ; et il était essentiel de prévenir mes compatriotes contre l'impression que son nom pourrait encore faire.

LETTRE 38

De la baronne au chevalier.

Que je suis fâchée, chevalier, que l'envie de justifier le vénérable Jean vous ai dicté une lettre si longue ! Vous aviez bien d'autres choses à faire en ce moment, et vous m'auriez tirée d'un grand embarras. Au lieu de cet art de déchirer le voile et de nous laisser dans les ténèbres, vous m'auriez fait connaître l'art de faire des dieux, ou du moins celui de distinguer les dieux que font nos sages. Faute de le connaître, cet art, voyez ce qui m'arrive. Six dieux à la fois sont débarqués chez moi depuis huit jours avec leur prophète ; j'ai peur que ce ne soient des dieux de province, et non pas les dieux de nos grands hommes. Ils sont si étonnants, ces dieux, l'histoire de leur apôtre est si singulière, que nous sommes ici dans la plus grande perplexité. Les adorerons-nous, leur rendrons-nous hommage, ou bien en rirons-nous ? Et ne sont-ils autre chose que la production d'un cerveau blessé ? Voilà ce qu'il nous est impossible de décider. Cependant leur apôtre connaît tous nos grands hommes ; il vous connaît vous-même, chevalier, très particulièrement ; il prétend que vous lui avez souvent parlé de moi, et se dit surtout disciple, comme vous, des plus grands philosophes de la capitale. Malgré tous ces titres, vos adeptes ont conçu je ne sais quel soupçon ; peut s'en faut que nous n'ayons pour lui les yeux d'un suisse. Notre respect pour la philosophie, et la crainte d'outrager nos grands maîtres dans un homme qui pourrait bien au fond n'être que leur écho, ont seuls suspendu notre jugement. Décidez-nous vous-même, chevalier, je vais vous répéter ses leçons. Si vous y voyez celles de nos sages, celles que vous aviez vous-même à nous donner, c'en est fait, je reconnais l'honneur que j'aurai eu d'accueillir un philosophe ; le respect et l'admiration réparent nos soupçons injurieux. Mais pour laisser à votre décision plus de liberté, nous sommes convenus de vous taire pour un temps son

nom, son histoire, et surtout l'événement qui l'a conduit chez moi : vous serez instruit de tout cela en temps et lieu. L'essentiel aujourd'hui est que nous sachions à quoi nous en tenir sur les dieux qu'il nous a déjà prêchés au nom de la philosophie. Voyons d'abord ce que vous penserez du dieu grande âme ; nous en reviendrons ensuite au dieu grand homme, puis au dieu grand tout, et puis enfin au dieu petit atome. Peut-être vous dirai-je quelque chose du dieu grande machine et du dieu à millions et millions d'âmes. Le dieu grande âme. C'est au nom de Voltaire que notre philosophe annonce le premier de ses dieux. " Les vrais sages, nous dit-il, n'admettent qu'une nature suprême, intelligente et puissante, un grand être fabricateur de tous les globes, conduisant leur marche suivant des règles éternelles de mathématiques. Si le grand être est leur âme, pourquoi ne serait-il pas la nôtre ? … vains mortels ! Quel besoin avez-vous d'une âme autre que celle du grand être ? Le dieu qui nous a faits ne nous suffit-il pas ? Qu'est devenu ce grand principe : ne faisons point par plusieurs ce que nous pouvons faire par un seul ? " N'oublions donc jamais que le grand être est nécessairement l'âme unique, la grande âme, l'âme universelle ; que vous attribuer une autre âme qui pense dans vous, qui veille et qui agisse, c'est insulter au dieu seule âme, c'est le dégrader, et faire du souverain de la nature le valet de l'espèce humaine. Serait-il bien vrai, chevalier, que ce sont là les principes du sage de Ferney sur le dieu grande âme, et âme unique, et âme universelle ? Pardon, si je ne puis me le persuader sur la parole seule de son disciple. Ce serait donc mon âme qui est dieu ? Ce serait encore mon âme qui aurait fabriqué les globes célestes, et qui conduit leur marche suivant des règles éternelles de mathématiques ? Je puis vous protester que mon âme n'a jamais su le mot des mathématiques, et que plus je cherche à me rappeler d'avoir fabriqué les globes célestes, le soleil et la lune, moins je peux m'en souvenir. Mais voici bien autre chose : la grande âme serait l'âme de tous les sages, de tous les hommes passés, présents et à venir ? Mon âme serait donc aussi celle de Mr Diderot ? Et comment se fait-il que chez-moi elle entende si peu les chefs-d'oeuvre qu'elle compose chez lui ? En vérité, je serais bien flattée d'avoir, comme nos sages, une âme dieu ; mais, d'un autre côté, savez-vous bien que je n'aimerais pas à savoir que mon âme est celle de tous nos gens à préjugés ? Mon âme est philosophe, et la leur regarde la philosophie comme le centre de toutes les folies, de toutes les extravagances possibles. Aussi quand notre nouveau maître nous assura que Voltaire et son suisse, Rousseau et sa servante, D'Alembert et nos soeurs grises, n'avaient tous qu'une seule et même âme, peu s'en fallut que tous vos adeptes ne manquassent de respect au dieu grande âme. Ne croyez pas encore que ce soit là tout ce qui nous révolte contre lui. On veut que ce dieu soit mon âme, et qu'il ne soit pas moi ; que j'aie une âme dieu, et que je sois absurde en me faisant dieu. Il me semble pourtant que mon âme et moi nous avons à peu prés le même droit. On va bien plus loin ; on prétend que ce dieu est infini, et que mon esprit est infini : est-ce donc que ce dieu serait encore mon âme sans être mon esprit ? Tout compté cependant, je conçois que ce dieu grande âme pourrait bien avoir quelques rapports

avec le dieu du soir et le dieu du lever de Voltaire ; peut-être n'est-il même que le résultat de tous les deux. C'est le dieu du matin, car il est le plus libre de tous les êtres … etc. Cette dernière circonstance m'a singulièrement divertie ce matin. J'ai couru à une machine pneumatique : quand je voulais avoir le dieu grande âme sous la cloche, je laissais entrer l'air : il n'y avait plus de vide, et je me disais : voilà le dieu grande âme sous la cloche. Quand il me plaisait de l'en faire sortir, quelques coups de piston me suffisaient, et je défiais le dieu grande âme de venir s'y loger. Mais encore une fois, chevalier, pardon si j'ai manqué de respect au dieu grande âme ! J'en aurais agi bien différemment, si j'avais été bien assurée que ce fût là vraiment le dieu du grand Voltaire, et si les circonstances m'avaient permis d'avoir un peu plus de confiance en son apôtre. Voyons à présent ce que vous penserez du dieu numéro deux. Le dieu grand homme. Pour celui-ci, j'avoue qu'il est un peu trop sublime pour moi ; aussi me garderai-je bien de vous en parler purement de mémoire : quoique j'aie cette faculté assez bonne, j'ai prié mon nouveau philosophe de me donner sa leçon par écrit, et la copier, c'est tout ce que je peux faire. " La raison nous apprend que nous devons avoir toutes choses communes avec l'être suprême,… etc. " qu'est-ce en effet, d'après ces principes, que l'être suprême ou la divinité ? C'est l'homme déployé en grand ; c'est l'homme ayant d'abord de grands bras, de grandes jambes, une grande tête, et des pieds de quelques millions de lieues ; enfin ayant des os, du sang et des liqueurs, tout comme nous, avec la seule différence du petit au grand ; différence énorme cependant, car notre sang et nos liqueurs sont composés de très petits globules, au lieu que les " globules qui composent le sang et les liqueurs de cet être suprême sont des amas d'étoiles et de planètes ; … etc. " qu'est-ce encore que le dieu homme déployé en grand ? Pour en donner une idée sensée, conceptible et arrondie, je veux que l'on conçoive en lui le genre suprême, la forme suprême, je veux que, perfectible dans ses progressions, il ait tous les attributs de l'homme, c'est-à-dire qu'il puisse grandir et se perfectionner comme l'homme ; acquérir chaque jour, comme l'homme, de nouvelles forces, de nouvelles vertus ; je veux encore que le dieu suprême ait sa forme, sa longueur et sa largeur, sa couleur même ; qu'il soit blanc, ou vermeil, ou blondin comme l'homme ; qu'il soit, ainsi que l'homme, sujet à l'influence des éléments. Je veux qu'il soit mobile, et qu'il s'électrise en plus ou en moins comme l'homme, car, je le déclare hautement, si le dieu des chrétiens me déplaît, c'est " que le proposer à l'imagination, c'est proposer un espace sans forme, sans couleur,… etc. "Enfin, chevalier, me voilà au bout de nos leçons sur le dieu grand homme. Je n'ose pas vous dire combien de fois je me suis interrompue pour rire à mon aise, non pas de nos théologomachiens, ni de ce dieu qui s'électrise, ni de sa moelle allongée, mais de l'air avec lequel vos disciples écoutaient ce nouveau philosophe lorsqu'il nous apprenait à connaître ce prodige de divinité. Il me semble les entendre encore comme ils s'écrièrent tous à la fin de la leçon : ah ! Que les bornes de la démence humaine sont venues là bien à propos ! Voici pourtant un autre dieu qui ne leur semble guère moins éloigné de ces bornes, mais sur lequel ils

attendent avec respect vos décisions. Notez que je n'y suis encore que pour copier la leçon de votre ancien condisciple. Le dieu grand tout. Je te salue, ô dieu grand tout ! Dieu arbre, dieu forêt, dieu montagne, dieu éléphant, dieu puceron ! Quand les mortels voudront avoir une véritable idée de toi, qu'ils disent avec moi : la nature où le grand tout est dieu ; qu'ils sachent que jamais l'univers n'eut d'autre auteur que toi, mais que tu n'es toi-même que l'univers, et que cet univers n'est autre chose que le grand tout. Ramenons à tes autels les hommes égarés et apprenons-leur à voir dans toi, non l'être intelligent, mais un dieu pareil aux flacons de champagne, qui, sans avoir les qualités appelées esprit et courage, donne cependant l'esprit et le courage à ceux qui n'en ont pas. Ô grand tout ! N'es-tu pas cette machine sourde qui entend cependant nos prières les plus longues et les plus ferventes? N'es-tu pas un être insensible qui nous invite sans cesse au bonheur ? N'es-tu pas la cause de tout sans avoir jamais produit un seul effet ? Tu donnas l'existence à la force centrale, et toujours tu dépendis toi-même de cette force. Tu fus et tu seras toujours le maître de tout ; et les lois immuables de la nécessité, du destin, de la fatalité, dominent et maîtrisent tout ton être. Tu ne fus jamais bon, mais tu fus et tu seras toujours l'auteur de tous les biens. Tu ne seras jamais ni vertueux, ni vrai, ni raisonnable ; mais, dieu unique ! N'as-tu pas trois filles adorables, la vertu, la vérité, la raison, déités secourables, qui méritent l'encens et l'hommage de la terre. Je ne puis me résoudre à copier toute la leçon de notre sage sur ce dieu grand tout ; elle est un peu trop longue. Observons seulement que nos provinciaux appellent ce dieu grand tout, le dieu par excellence des oui et des non. Un de vos adeptes a eu la patience d'en compter cinq à six douzaines dans ce que nous en a débité son apôtre. J'ai bien de la peine à croire que vous soyez plus content du dieu grande machine. Le dieu grande machine. Quel dieu que celui-là ! Pardonnez, chevalier, pardonnez à vos compatriotes s'ils ne l'appellent pas le dieu de la lumière. Voici comment notre sage s'y est pris pour l'annoncer : " la description d'une machine peut être entamée par quelque partie que ce soit ; ... etc. " c'est alors que la machine infinie en tous sens sera un dieu bien différent du dieu atome. Notre philosophe en était à ces paroles quand un de vos adeptes court lui tâter le pouls, et revient me dire à l'oreille qu'il faudra au plus tôt ordonner la saignée et une prise d'ellébore. Cependant la leçon continue, et nous apprenons à distinguer à travers l'uniforme immensité d'objets qui composent le dieu machine infinie, " certaines parties qui, comme des pointes de rochers, percent la surface et la dominent, et qui doivent cette prérogative à des conventions vagues, non à l'arrangement physique des êtres, ou à l'intention de la nature. " L'univers, soit réel, soit intelligible, allait nous offrir dans la grande machine une infinité de points de vue fort curieux, quand mon docteur s'élève de nouveau, et s'enfuit en criant : que l'on double la dose. je conviens, chevalier, que ce médecin n'est pas initié depuis longtemps dans nos mystères ; mais au moins entend-il assez bien son art ; et, comme vous voyez, ce sont de furieux soupçons que ceux qu'il nous donne par ses ordonnances. Notre malade a beau prétendre que son dieu machine infinie est de la

création de Mr Diderot, moi qui ai très présent le dieu grand animal, dont Mr Diderot admirait la sublimité, j'ai de la peine à croire qu'il ait pu se résoudre à quitter l'un pour l'autre. Passe encore pour ce que l'on nous dit au nom du même sage, ou plutôt au nom d'Épicure, du dieu petit atome. Le dieu atome. Qu'il est gentil, qu'il est joli ce petit dieu ! Voyez comme notre sage a su nous le dépeindre puissant et magnifique. ” L'atome est la première cause par qui tout est, et dont tout est : il est actif essentiellement par lui-même ; il n'y a rien d'inaltérable, d'éternel, d'immuable que l'atome ; les mondes passeront, l'atome restera tel qu'il est. ” N'êtes-vous pas fâché, en voyant tant de majesté dans un si petit dieu, que nos sages aient laissé à Épicure l'honneur de l'invention ? Et ne pourriez-vous pas me dire si Mr Diderot n'a pas au moins l'honneur d'avoir habillé à sa manière le philosophe grec, pour donner plus d'éclat au dieu atome ! Ne serait-ce pas lui qui, pour faire parler Épicure avec toute la variété de nos sages modernes, a su lui faire dire qu'il n'y avait rien d'éternel que l'atome, et que cependant l'univers entier n'a point eu de commencement, et ne finira point ? N'est-ce point encore lui qui nous apprend que l'être inaltérable n'agit sur rien ; et que cependant l'atome, seul inaltérable, est essentiellement actif par lui-même ; que les choses se sont faites sans qu'il y eût d'autres causes que l'enchaînement des êtres ; et que cependant l'atome est cause première de tout ? J'ai entendu nos bons croyants accuser le moderne Épicure de mettre un bon nombre de ses idées sur le compte de l'ancien. Le dieu million d'atomes. Non, non, je me trompais, ce n'est pas au dieu atome, c'est au dieu million d'atomes, ou million de parcelles, ou même million d'âmes, que sacrifie Mr Diderot ! Oh ! Certes celui-ci l'emporte sur tous les autres ; et heureusement mon docteur n'y était pas quand j'ai appris à le connaître : aussi en parlerai-je savamment. Pour concevoir ce dieu, imaginez un être suprême, une substance spirituelle, divisible, et divisée en autant de parcelles ou d'atomes qu'il y en a eu et qu'il y aura d'hommes jusqu'à la fin des siècles. Vous ne nierez pas que ce ne soit quelque chose de très curieux qu'une substance spirituelle ainsi divisée en millions de parcelles ; mais auriez-vous jamais imaginé ce que sont ces parcelles du dieu suprême, et pourquoi il veut bien se diviser ainsi, se déchirer, se morceler lui-même ? C'est qu'il n'est pas jaloux comme le dieu grande âme et âme unique de Voltaire ; c'est qu'il veut bien que chaque homme ait son âme. Oui, votre âme et la mienne, et toutes les âmes possibles, voilà ce que c'est que les parcelles, les atomes détachés du dieu esprit ; et de là trois époques bien remarquables et bien distinctes dans l'histoire de ce dieu. Au commencement, c'est-à-dire avant la naissance des premiers hommes, il fut un dieu entier et sans fraction ; c'est la première époque. La seconde commence avec le genre humain. Vainement cherchez-vous alors le dieu entier : car l'être suprême, en créant l'homme, aura fait passer dans lui une parcelle de sa substance même, pour se diviser ensuite en autant de parties qu'il y aurait d'hommes existants jusqu'à la fin des siècles. Voilà donc notre dieu suprême comptant aujourd'hui en France vingt ou vingt-deux millions de ces parcelles, et quinze ou seize millions en Espagne. Il en aura un peu moins dans les trois

royaumes de la Grande-Bretagne, mais aussi en a-t-il trente millions en Allemagne, un peu plus en Russie, cent millions à la Chine, ainsi de suite. Ces âmes, soit atomes, soit parcelles du même dieu, ne laissent pas que d'être singulièrement variées : car ici vous voyez la parcelle dieu fort dévote, et là vous trouverez une parcelle dieu fort impie ; ailleurs, c'est la parcelle dieu, ou l'âme généreuse, douce, bienfaisante ; à côté, c'est la parcelle dieu, l'atome dieu, ou l'âme capricieuse, méchante, avare, bégueule. Celle-ci prie fort humblement et adore le dieu dont elle fut détachée, celle-là le renie, l'abjure et le blasphème. L'une écrit des psaumes, l'autre la pucelle ; et le dieu aura bien de la peine à les morigéner toutes. Aussi viendra un temps où il s'ennuiera de se voir ainsi déchiré, tourmenté par ses propres parcelles, alors commencera la troisième époque, alors toutes ces parcelles viendront se réunir à la substance divine comme elles en étaient émanées originairement. Le dieu divisé en millions d'atomes, de parcelles ou d'âmes, le dieu Diderot se trouvera de nouveau tout entier. L'histoire de ce dieu me paraissait si bien conçue, que j'oubliais presque l'ordonnance et l'ellébore du docteur, lorsque tout à coup voilà que mon malade se met à réfuter des modifications qui valaient bien à peu près ses parcelles, et s'écrie fort sérieusement au nom de Mr Diderot : " quelle absurdité ! Si tous les hommes sont des modifications de dieu, dieu sera tout à la fois bon et mauvais. Il y a eu des Néron comme des Louis IX, et il pourra arriver encore qu'un Louis IX soit contemporain d'un Néron. " Je sentis à ces mots que notre malade se battait contre lui-même, qu'un dieu divisé en modifications valait bien un dieu divisé en parcelles. Le médecin arrive en cet instant ; il tâte de nouveau le pouls du philosophe, et voilà tous mes doutes qui reviennent. Rassurez-nous donc, chevalier, je vous en conjure ; hâtez-vous de me délivrer de cette incertitude cruelle. Sont-ce là vraiment les dieux de nos sages ? Ah ! Si cela était, que je serais outrée de mes soupçons ! Comme j'adorerais le dieu grande âme et âme unique, puis le dieu million d'âmes, et puis le dieu grand homme, et puis encore le dieu petit atome ! Fallût-il rendre hommage au dieu grande machine, il n'est rien que je ne fisse pour réparer mes soupçons injurieux, et pour donner aux sages de la capitale des preuves du respect avec lequel je reçois leurs leçons, et surtout de celui avec lequel je suis de tous leurs dieux la très obéissante et très humble servante.

LETTRE 39

Le chevalier à la baronne.

Madame, eh ! Sur quoi peuvent donc tomber vos soupçons et votre incertitude ? Quoi ! Dans le philosophe créateur du dieu grande machine, vous pouvez méconnaître celui qui avait su trouver sublime le dieu grand animal ! Dans le même sage, analysant le dieu atome, et inventant le dieu million d'atomes, de parcelles, ou d'âmes, vous ne connaissez point celui qui nous disait d'un ton plein de

confiance : ” le prêtre recommande au peuple l’amour et le respect pour dieu ; le philosophe apprend aux prêtres ce que c’est que les dieux. ” vie et morale de sénèque. C’est lui-même, madame, c’est au moins un de ses disciples favoris, qui vous aura donné ces idées si neuves de l’être suprême, tantôt entier et tantôt divisé en millions de parcelles, ou en millions d’âmes. Tous vos autres dieux sont, d’après nature, celui du grand Voltaire, du Lucrèce auteur du système de la nature, et celui de l’autre Lucrèce auteur du système de la raison. Bannissez aussitôt cet homme de la faculté qui s’avise de tâter le pouls à nos sages ; nous n’aimons point ces messieurs-là chez nous; et ce n’est pas la première fois que nous avons à nous plaindre de leurs ordonnances. C’est lui sans doute qui vous a empêchée de reconnaître celui de nos adeptes que la philosophie elle-même vous aura envoyé pour vous instruire. J’ignore encore le nom de cet adepte fidèle ; mais ne serait-ce pas de Mr De Tribaudet, chevalier de Kaki-Soph ? Parmi les disciples de nos grands hommes, je n’en connus jamais de plus zélé pour l’honneur de ses maîtres, de plus enthousiasmé de leur école, et qui se plût autant à propager la gloire de la philosophie. Ah ! Si c’est lui, madame, que vous êtes heureuse ! Que vous allez bientôt connaître nos grands sages ! Seul il peut vous tenir lieu de tous. Avant que cette lettre ne vous soit rendue, il vous aura sans doute annoncé bien d’autres dieux, et la sublimité de ses leçons aura fait disparaître vos incertitudes. Dieu de Robinet. Sans doute il vous aura déjà fait connaître le dieu de Robinet. Que pensez-vous, madame, de ce dieu charmant ? L’avez-vous déjà comparé à celui de Voltaire ? Avez-vous bien observé quel prodige de variété et de liberté l’un et l’autre vous montrent chez-nous ? Le premier vous a paru quelquefois tout esprit, et quelquefois matière ; le second ne fut jamais ni esprit, ni matière. Dans l’un vous avez vu l’âme unique, l’être seul intelligent, seul vraiment pensant ; dans l’autre vous avez un être non intelligent, non pensant. Le dieu de Voltaire est à la fois libre et nécessité. Le dieu de Robinet ne fut jamais ni libre, ni nécessité. Le dieu de Voltaire est fort savant dans la tête d’un Newton ou d’un Pétau, fort ignorant dans celle de votre suisse ; le dieu de Robinet ne sait rien et n’ignore rien. Lequel des deux vous paraît plus digne d’un philosophe ? Avez-vous observé encore avec quel art le profond Mr Robinet établit toutes les propriétés du sien sur trois ou quatre arguments pareils à celui-ci : ” dieu n’est point un être qui pense de la même manière que l’homme : donc dieu n’est point un être pensant. la justice est une perfection de l’homme, l’injustice une imperfection de l’homme : donc dieu ne saurait être ni juste, ni injuste. ” Que dites-vous, je vous prie, de cette proposition ? L’être infiniment intelligent est, dans mon entente, un être non intelligent. qu’avez-vous pensé encore de l’entente sublime du même sage, qui entend fort bien que son dieu signale sa bonté envers les hommes, et que ce dieu n’est point bon ; qu’il défend, qu’il ordonne, qu’il veut tout ce qu’il peut, et que cependant il n’a point de volonté, et ne peut rien vouloir; qu’il punit enfin, ou qu’il récompense nos actions contraires ou conformes à ses volontés c 68, et qu’il n’est cependant ni juste, ni injuste ? N’avais-je pas raison de vous annoncer que jamais le bon sens de la province n’aurait connu

sans nous des dieux si éloignés de celui du vulgaire ? Dieu de Delisle. Si je savais que leur apôtre eût oublié celui d'un célèbre disciple de Mr Robinet, ce serait ici l'occasion de vous apprendre que s'il n'est pas donné à tout philosophe de créer absolument des dieux, il est au moins un art de les varier, en prenant la moitié de l'un et la moitié de l'autre, en les réunissant de manière à n'en faire qu'un seul de deux ou trois. Je vous montrerais l'auteur de la philosophie de la nature, prenant d'abord le dieu grand tout par un tour fort adroit, et l'unissant ensuite au dieu ni juste, ni injuste, ni sage, ni intelligent. " l'Égypte, vous dirais-je d'abord, l'Égypte que Hermès a rendue plus célèbre à mes yeux… etc. " et vous sentez qu'avec cette inscription saine, vraie et sublime, nous aurions déjà le dieu qui pourrait dire : je suis le dieu terre, le dieu lune, soleil et océan ; je suis la statue qui fait trembler l'égyptien, et l'égyptien qui tremble devant la statue ; je suis l'ognon et la souris qu'adore l'imbécile, et je suis l'imbécile qui adore l'ognon et la souris ; je suis le dieu célébré par Delisle, et je suis Delisle célébrant la divinité ; en un mot, je suis le dieu grand tout. En transcrivant ensuite quelques passages du même auteur, nous ajouterions sans peine au dieu tout, le dieu ni saint, ni bon, ni libre, ni intelligent ; le dieu qu'il est surtout impie ou blasphématoire d'appeler infini. Vous apprendriez que si la bonté et l'intelligence sont refusées au dieu de Robinet, parce qu'elles se trouvent dans les hommes, le grand Delisle se garde bien d'en accorder au sien la moindre partie, parce qu'il ne saurait lui trouver nos organes et notre cerveau. Peut-être seriez-vous étonnée de voir le disciple s'éloigner de son oracle, pour nous dire que le premier principe dicté par la nature, c'est qu'il existe une intelligence suprême; mais bientôt vous le verriez se rapprocher de son maître, et renoncer plutôt au premier principe de la nature que d'accorder à dieu l'intelligence. J'aurais encore bien des choses tout aussi curieuses à vous raconter de ce dieu à trois pères ; j'attendrai, pour vous en parler plus au long, de savoir si mes leçons n'ont pas été prévenues. Le dieu tranquille. J'en vois encore un autre sur lequel vous serez infailliblement instruite en ce moment ; c'est notre dieu tranquille, ce dieu qui, mollement assis sur son trône, ne troublera point son repos pour abaisser ses regards sur la terre ; ce dieu que je pourrais appeler le dieu commun, tant il a trouvé de partisans à notre école. Telliamed, par exemple, se serait bien gardé de l'éveiller, pour lui offrir un monde à gouverner, dans la crainte seule de l'assujettir à des attentions pénibles pour un bien petit dessein. Jean-Jacques aurait craint de le fatiguer par ses prières, en se prosternant devant lui. Émile. Gardez-vous bien aussi de diriger jamais vos actions à la gloire de ce dieu. " c'est un usage impie que celui-là, vous crierait Voltaire ; qu'avez-vous de commun, misérable ver de terre, avec la gloire de l'infini ? Cessez de profaner son nom ; vous ne pouvez ni avilir l'être suprême, ni l'honorer. " Vous le voyez déjà, sans doute, c'est un dieu bien commode que ce dieu tranquille ; son culte, son honneur et sa gloire n'ont rien d'embarrassant pour nous ; mais il est quelque chose qui doit nous le rendre bien plus précieux encore. Vous savez que, selon la remarque de Mr Diderot, on serait assez bien dans ce monde si l'on n'avait rien à craindre dans l'autre. Or, le dieu

tranquille est précisément le dieu qu'il nous fallait pour nous mettre à l'abri de tout souci sur l'autre vie. En effet, ce qui nourrit nos craintes, nos remords, n'est-ce pas d'avoir à paraître devant un dieu que nous croyons avoir offensé ? Eh bien ! Écoutez le célèbre Boulanger : " comment, vous dira-t-il, comment un dieu qui jouit de la suprême félicité pourrait-il s'offenser des actions de ses créatures ? " Si je me sers, ajoutera Jean-Jacques, " si je me sers du mot offenser dieu, je suis très éloigné de l'admettre dans son sens propre, et je le trouve très mal appliqué ; comme si quelque être que ce soit, un ange, un homme, un diable même, pouvait offenser dieu. " Dans quel sens tant soit peu inquiétant pourrait-on l'appliquer à l'être suprême ? " il est à croire que les événements particuliers ne sont rien aux yeux du maître de l'univers ; que sa providence est seulement universelle ; qu'il se contente de présider au tout, sans s'inquiéter de la manière dont chaque individu passe sa courte vie. À quel propos les hommes s'inquiéteraient-ils donc de lui plaire ou de lui déplaire ? Vous n'êtes pas encore rassurée ? Vous n'oseriez paraître devant ce dieu après l'avoir seulement insulté par vos discours ? Eh ! Vous dira Raynal, pour cet être suprême dont l'existence est si loin de vous, qu'est-ce que les discours de ces tristes humains dont la voix l'insulte sans être entendue ? Non, le dieu tranquille et commode n'entend rien, ne voit rien de tout ce qui se passe sur la terre ; il s'en faut bien surtout que nous ayons quelque punition à craindre de sa part. " que les fanatiques crient tant qu'ils voudront,… etc. " Mais, allez-vous me dire, ce dieu si commode pour une autre vie pourrait bien dans celle-ci être fort incommode à tout ce qu'on appelle vraiment honnêtes gens. Un dieu qui verrait du même oeil la vérité et le mensonge, la bonne foi et l'imposture, la justice et la scélératesse, pourrait bien n'être que le dieu des Cartouche, des Néron, des Cromwell, et de tant de monstres qui, sous le nom sacré de la philosophie, ne nous prêchent un dieu spectateur indifférent de tous les crimes que parce que leur coeur les leur reproche à tous. Oh bien, madame, puisque ce dieu tranquille vous met en colère, cherchons-en donc un autre. Le double dieu. Mr de Tribaudet (car je n'en doute plus, il faut que ce soit lui que la philosophie envoie dans nos montagnes pour répandre les dogmes et la gloire de nos sages) vous aurait-il déjà fait connaître notre double dieu ? Je ne suis point jaloux de son mérite ; mais en vérité je lui saurais presque mauvais gré de m'avoir privé du plaisir de vous en donner les premières leçons. Que j'aurais été enchanté de vous raconter comment, dans ce temps où l'on ne connaissait encore que l'unité, le dieu simple en avait un second qui lui était uni ! Comment ils étaient bons l'un et l'autre, et ne faisaient encore qu'un seul principe, quand tout à coup d'un seul il s'en fit deux, l'un bon, l'autre mauvais ! Mais vous savez déjà tous ces mystères ; vous avez appris comment le dieu bon fut toujours invincible, et conserva seul la puissance, quoique le dieu mal ait eu la force de le nécessiter dans la création, et quoique ce dieu mal n'ait ni poids, ni nombre, ni mesure. Vous savez aussi comment les mortels s'éloignèrent du dieu bon en allant de quatre à neuf, et comment nous revenons à lui en rebroussant de neuf à quatre. N'êtes-vous pas déjà bien persuadée que " toutes les révolutions de la

nature amenaient nécessairement les hommes à reconnaître l'existence de nos deux principes, ou de ce double dieu ? " Ne pensez-vous pas au moins avec Mr de Raynal que le double dieu est si naturel, que les vestiges de son culte dureront à jamais, quels que soient les progrès de la raison; ou bien avec Boulanger, qu'il est plus raisonnable d'admettre un double dieu que de s'en tenir au dieu simple et unique du christianisme ? Si vous aviez encore besoin de nos leçons pour apprendre à comparer ce dernier à tous ceux que nous avons créés, de quel secours ne va point vous être le nouvel apôtre que la philosophie vient de vous envoyer ! Quels progrès rapides n'allez-vous pas faire à son école pourvue toutefois que vous ayez soin d'en éloigner ces docteurs qui sont toujours à nous tâter le pouls, qui voient l'aberration partout où la philosophie se montre. C'est à Mr Tribaudet qu'appartient désormais l'honneur d'éclairer ma patrie ; je n'aurai que celui d'y avoir répandu les premiers rayons de la lumière. Mais l'amour de la philosophie doit l'emporter sur le plaisir que j'aurais de continuer moi-même à dissiper les préjugés de nos provinciaux. Écoutez donc, madame, écoutez le zélé chevalier de Kaki-Soph comme vous recevriez les leçons de Mr D'Alembert, des Diderot ou des Helvétius eux-mêmes. Personne n'est plus digne de tenir auprès de vous la place de ces grands hommes. Puisse le témoignage que je lui rends me faire participer en quelque sorte à sa gloire, à son mérite, et à vos progrès !

Observations.

D'un provincial sur les deux lettres précédentes.

Je n'insulterai point à mes compatriotes en m'arrêtant à réfuter toutes ces absurdes divinités, comme si je craignais qu'ils n'en sentissent pas assez l'extravagance. L'idée qu'ils ont conçue de leur apôtre, et que Mr le chevalier s'efforce en vain de détruire, me répond qu'un bon sens naturel leur suffit pour les rappeler à des notions plus nobles et plus dignes d'un dieu. Je ne chercherai pas même à humilier ce prétendu sage distingué entre tous, qui, se laissant tour à tour entraîner par les dogmes d'Épicure, de Beauman, ou de Spinoza, nous étale, tantôt avec complaisance la majesté de l'atome, et tantôt la sublimité du dieu monde animal, pour se perdre ensuite avec sa suprême intelligence divisée en parcelles, et finir par l'énigme inexplicable de cette machine infinie en tous sens, qu'il conçoit lui-même si peu, puisqu'il devient si inintelligible lorsqu'il veut en parler. Je ne lui dirai point : ce sont donc là les dieux que tu nous prêches, toi qui nous disais avec tant de confiance : le prêtre recommande au peuple l'amour et le respect pour les dieux : le philosophe apprend au prêtre ce que c'est que les dieux. Non, je n'essaierai pas d'ajouter à son humiliation ; elle répond assez à tout son orgueil, si la réflexion a pu succéder au délire. S'il est dans ses leçons, et dans toutes celles de ses confrères, quelques difficultés qui puissent faire sur nous quelque impression, ce sont uniquement celles que les mannes et les apôtres du dieu tranquille ont également

fondées sur la grandeur même, ou sur la bonté d'un être suprême : elles seront aussi les seules que nous réfuterons. Un dieu, ont dit les uns, est trop grand pour s'occuper du sort des mortels ; et de là est venu leur dieu tranquille, commode, indifférent… un dieu bon et tout-puissant, ont dit les autres, n'aurait jamais permis tous les maux qui règnent sur la terre, si sa puissance n'eût été balancée par celle d'un être ennemi de tout bien ; de là le double dieu, ou le double principe des disciples des mannes. Répondons aux uns et aux autres… si la grandeur d'un dieu n'est pas un vain nom, elle sera sans doute le résultat, l'assemblage de toutes les perfections qui le constituent ; lui contester une seule de ces perfections, sous quelque prétexte que ce soit, ce sera véritablement l'avilir et le flétrir au lieu de l'exalter. Que nos faux sages jugent, par ce principe, du dieu qu'ils nous montrent indifférent sur les vertus, le crime et le sort des hommes ; au lieu d'un dieu trop grand pour veiller sur moi, ils verront qu'ils n'ont fait qu'un dieu faible, dépourvu de sagesse, de justice, et surtout de cette intelligence, de cette puissance infinie qui voit tout d'un clin d'œil, qui produit tout par l'acte de sa volonté seule. Ils ont dit ce dieu grand, et ils n'en font qu'un vil monarque, enfant de la mollesse, de l'oisiveté, retranché dans son sérail, de peur que ses sujets ne troublent les instants de son bonheur. Ils avaient osé reprocher au prophète d'avoir donné à l'homme une intelligence active et vivifiante, pour en faire au moins l'image imparfaite de la divinité ; et ils ont fait de dieu l'image de l'homme qui cherche le repos et redoute l'occupation ! Et il leur faut un dieu que l'attention fatigue, que les détails excèdent, qui succombe sous le poids du travail. Ils l'appellent grand, et le monde est trop vaste pour lui ; les hommes sont trop multipliés pour qu'il veille sur eux ; il ne peut conduire son propre ouvrage, la machine en est trop compliquée pour que son intelligence l'embrasse d'un clin d'œil. Ils l'appellent grand, et ils le font indifférent pour le crime qu'il laisse impunément triompher ; injuste et impuissant pour la vertu qu'il abandonne ; insensible à la voix de l'innocent qu'il délaisse ; inconséquent enfin, puisqu'il a fait son ouvrage qu'il ne saurait conduire par lui-même. Ils l'appellent grand, et ils ne voient pas qu'ils lui donnent les vices, la faiblesse et les imperfections de l'homme. Le dieu que j'adore voit tout, pénètre tout, décide tout, produit, règle tout d'un clin d'œil. Qu'ils le comparent à celui qu'ils me prêchent, et qu'ils disent quel est le plus grand, ou de celui qui pourvoit à tout, parce qu'il le peut sans peine, sans travail, sans fatigue et par le seul acte de sa volonté ; ou de celui qui est sans providence, parce que les soins de l'univers le lasseraient. Qu'ils avouent plutôt que s'ils placent leur dieu dans les régions inaccessibles au crime, c'est pour lui ôter le droit de le punir et de se venger d'eux. L'intention est trop manifeste et l'erreur trop grossière pour séduire celui qui réfléchit. Lorsqu'à ce dieu, qu'ils ne me disent grand que pour le dépouiller de ses perfections, nos faux sages en feront succéder un nouveau, qu'ils ne diront bon que pour lui donner un rival, le gêner, le contredire et l'humilier par une puissance égale à la sienne, ma raison n'en sera pas moins révoltée. Vainement cherchent-ils à m'embarrasser par leur sophisme antique, en me répétant : ou votre dieu n'a pu

empêcher les maux de l'univers, et il est impuissant ; ou il ne l'a point voulu, et il cesse d'être bon. S'il s'agit de ces maux que nous appelons physiques, tels que la douleur, l'indigence, les maladies, je dirai hardiment : mon dieu a pu les empêcher ; il ne l'a point voulu, et n'en est pas moins bon. Ces maux sont au contraire pour moi la plus forte preuve de sa bonté, parce qu'ils sont la plus forte preuve de ma noble et sublime destinée. S'il m'eût fait impassible, n'ayant ni souffert, ni combattu dans ce monde, je mourrais sans espoir, parce que j'arriverais au tombeau sans aucun droit. Je n'aurais pas sans doute demandé à vivre encore pour être récompensé d'une vie sans épreuve et sans combat. Ai-je souffert au contraire pendant une pénible carrière de quelques années ? Je ne crains plus le néant : le dieu qui m'éprouve s'anéantit lui-même, si les preuves de ma fidélité ne sont suivies de celles de sa justice. Tout me console alors, tout m'annonce mes droits à une vie nouvelle, à des récompenses dignes d'un être libéral et magnifique ; et s'il est un méchant à mes yeux, c'est celui qui s'obstine à voir un dieu méchant dans le dieu qui, pour quelques instants passés dans la douleur, me montre l'avenir le plus digne d'envie. Je promets à l'impie de s'affliger ; mais si les maux qu'il souffre ne sont que la peine de ses crimes, comment pourra-t-il justifier ses murmures ? Si ses malheurs mêmes peuvent lui épargner un châtiment plus rigoureux et plus durable, comment a-t-il cessé de voir un dieu bon dans celui qui lui donne encore le moyen d'expier ses forfaits ? Mais nos crimes eux-mêmes, comment un dieu bon et puissant a-t-il pu les permettre ? Nous répondrons ici au manichéen ce que nous avons déjà répondu à l'athée : s'étonner de voir sur la terre des crimes et des vertus, c'est ne point concevoir qu'il y ait des êtres libres et capables de se déterminer également au bien et au mal ; c'est faire à dieu un crime de ses dons, de cette liberté qui seule élève l'homme au-dessus de tous les êtres esclaves de mille lois diverses, auxquelles ils ne peuvent résister ; c'est vouloir qu'un dieu bienfaisant devienne lui-même méchant, par l'abus que je fais de ses bienfaits. Je le sais, cette liberté même sera pour nos prétendus sages un sujet de scandale ; nous les verrons bientôt l'attaquer, et s'efforcer d'en détruire l'idée ; mais prévenons également l'athée et le manichéen que l'existence de cette liberté et celle des crimes qui en montre l'abus, fussent-elles pour nous un mystère impénétrable, nous n'en serions pas moins révoltés de leur doctrine. Consultez la raison, dirons-nous à l'un et à l'autre, et la première chose qu'elle vous apprendra dans l'art d'étudier la vérité et de la démontrer, c'est que tout argument dont je puis déduire une conséquence évidemment absurde contient nécessairement lui-même quelque principe faux, quoique je ne puisse pas toujours y démêler le mensonge. Il n'y a point de dieu, nous a dit l'athée, à l'aspect des maux qui règnent sur la terre : nous avons démontré toute l'absurdité de cette conséquence ; les crimes fussent-ils donc bien plus multipliés qu'ils ne le sont réellement, nous ne serions pas maîtres de nous en tenir à cette doctrine ; nous n'en verrions pas moins l'existence du dieu que la nature annonce. De ces mêmes crimes et de tous ces maux dont l'athée conclut qu'il n'y a point de dieu, le manichéen conclut au contraire qu'il en existe deux,

dont l’un, toujours méchant par son essence, balance le pouvoir du dieu essentiellement bon. Mais deux tout-puissants, deux infinis, et un infini nécessairement méchant, ne sont-ce pas les contradictions les plus palpables et les plus évidentes ? Pour s’épargner la honte de ces absurdités, en supposant même que la raison ne nous dictât rien de satisfaisant sur le mélange des biens et des maux, n’est-il pas plus simple de se dire à soi-même : l’existence d’un dieu ou d’un être parfait m’est démontrée ; l’existence des crimes et des maux n’en est pas moins sensible ; il faut bien que ces deux vérités ne soient pas détruites l’une par l’autre. Je n’en vois point l’accord, ni le noeud qui les lie ; mais je les vois séparément, je n’en saurais douter ; je les admettrai donc l’une et l’autre, sans chercher à les expliquer. Je dirai : il est un dieu bon et parfait ; il est des êtres malheureux et coupables. Ce mystère pourra humilier ma raison ; mais trop d’objets dans la nature l’ont accoutumé à connaître ses limites. Je lui laisse au moins tout son empire, en admettant et le dieu parfait qu’elle me démontre, et l’existence des maux que je vois. Vous la faites revenir sur ses pas et renoncer à ses propres lumières. En lui parlant ou d’un monde sans dieu, ou d’une puissance égale à celle de son dieu, vous l’anéantissez dans son empire même, pourrait-elle ne pas s’indigner et se révolter contre vous ?

LETTRE 40

La baronne au chevalier.

Louange, honneur et gloire, chevalier, au dieu atome, au dieu grande machine, au double dieu, et complète réparation d’honneur soit faite à leur apôtre ! Ô ciel ! C’est donc vraiment un philosophe que j’ai reçue chez moi ! J’en suis toute glorieuse, et j’espère que vous voudrez bien me pardonner le petit doute qui a pu s’élever parmi nous à son arrivée. Non, vous ne m’en ferez point un crime quand vous saurez toutes les circonstances qui semblaient le justifier. Je peux vous les dire à présent ces circonstances : vous allez voir combien il faut que le nom seul de philosophe m’ait été précieux pour ne pas succomber à la tentation qui semblait m’annoncer tout autre chose dans mon nouvel hôte. D’abord il faut vous dire que vous devinez on ne peut pas plus juste ; c’est tout juste Mr de Tribaudet, c’est le vrai chevalier de Kaki-Soph que j’ai reçu chez moi ; c’est ce même sage que vous reconnaissez pour votre condisciple, pour un des plus zélés et des plus instruits de nos adeptes. Vous ne l’auriez pas nommé, qu’il ne m’aurait plus été possible d’en douter, tant il y a de rapport entre ses leçons et les vôtres, tant vous vous accordez sur le dieu de Mr Robinet, sur le dieu commode, et sur tous les autres. Mais vous qui avez si bien reconnu leur apôtre, auriez-vous jamais imaginé d’où il m’arrive, et qu’elle est son histoire ? Non, on ne croirait pas que le préjugé persécute, avilisse et flétrisse à ce point un philosophe. Je rougirais moi-même de le dire ; mais toute la honte en retombe sur le préjugé seul. Vous n’avez pas oublié notre suisse, et le prototype

qu'il croyait avoir retrouvé dans d'Horson ; eh bien, c'est Mr Tribaudet qui est le vrai prototype ; c'est lui qui, malgré l'argus du petit Berne, a trouvé le moyen de s'évader et de se délivrer de sa loge. De retour de Paris, vous pensez bien qu'il fut pour sa patrie un homme tout nouveau… ; tous les préjugés dans sa tête avaient fait place à la doctrine de nos sages. Avec moins de zèle, il aurait moins cherché à répandre nos dogmes parmi ses compatriotes, et ses leçons leur eussent paru moins étrangères. Il parla hautement ; la révolution qui s'était faite dans son cerveau, loin d'être reconnue pour l'ouvrage de la philosophie, fut prise pour la suite de quelqu'une de ces maladies qui ne laissent pas toujours à la raison sa liberté. Hélas ! J'ai pu moi-même en soupçonner quelque chose ; mais j'ai su douter au moins, malgré les décisions de nos hippocrates, et l'on ne doute point chez Mr Tribaudet. Sur le simple avis de quelque Galien, on le fatigue d'abord de tout l'ellébore de la province ; c'est en vain qu'il triomphe de ce poison maudit de la philosophie ; il n'en est jugé que plus incurable, et on le fait partir, bien lié, bien garrotté, pour le petit Berne. C'est là qu'il gémissait dans sa loge des préjugés de sa patrie, lorsqu'il trouva enfin le moyen de s'échapper. Après avoir erré assez longtemps dans nos montagnes, il s'est ressouvenu de cette baronne dont vous lui aviez parlé bien des fois. Je serai son asile, il n'en doute point ; et dans cet espoir il s'annonce à moi sous le nom de philosophe. À ce mot seul, jugez comment il est reçu ; jugez si je m'empresse de l'accueillir, et tout ce que je fais pour le mettre à l'abri de la persécution. J'ai vu, j'en conviens, ou plutôt j'ai cru voir, comme ses compatriotes, certains symptômes du bed-lam ; et puis tous ses dieux étaient si neufs pour moi, qu'il n'est pas étonnant que j'aie soupçonné autre chose que de la philosophie ; mais enfin me voilà revenue de mes soupçons. Vous allez voir si je sais réparer l'outrage de nos dieux et de leurs apôtres. Dès demain je rassemble nos adeptes ; je veux que la lecture publique de votre lettre, suivie de nos hommages, fasse oublier nos doutes injurieux, et rendre au philosophe la gloire qui lui est due. Notre docteur même, je veux le voir fléchir le genou devant le dieu machine ; nous lui apprendrons à tâter le pouls aux dignes disciples de nos grands Diderot. Je veux…, mais j'aime mieux vous moins prévenir sur ce que je prépare. Ma première lettre ne vous sera que plus agréable, en vous apprenant ce que j'aurai déjà fait.

LETTRE 41

La baronne au chevalier.

Ou en suis-je de nouveau, chevalier ? Ah ! Dans quel embarras je me trouve ! Voilà tous mes soupçons qui renaissent plus justes et plus forts que jamais. Nos adeptes étaient déjà tous accourus, l'assemblée était prête. Je veux en faire l'ouverture par un grand compliment que j'adresse à Mr Tribaudet ; je commence par l'éloge de son esprit, de cette force, de cette grandeur d'âme qui l'a fait triompher de la persécution. Tout à coup il se lève, et du ton et de l'air de nos Socrates : arrêtez,

madame, crie-t-il ; apprenez qu'un philosophe n'est point un homme d'esprit. et qu'est-il donc, monsieur ? matière. comment ? Tous nos grands hommes ? nos grands hommes laissent l'esprit au peuple ; les âmes au préjugé. Le sage a des organes, un corps, de la matière, et cela lui suffit. Parler au philosophe de son âme, c'est le supposer encore soumis aux opinions du vulgaire ; lui donner de l'esprit, c'est abuser des termes : nous avons réformé les idées : il est temps de réformer les langues, et que nos expressions soient conformes à nos leçons. Représentez-vous, chevalier, une assemblée nombreuse de disciples, d'adeptes, d'aspirants, que vos lettres avaient pénétrés de la plus haute estime pour l'esprit de nos sages, et qui tout à coup s'entendent dire qu'il n'y a ni âme, ni esprit pour un philosophe. Moi surtout, qui n'avais eu d'autres intentions que celle de réparer l'ouvrage que nos doutes faisaient à l'esprit de Mr Tribaudet, imaginez si j'ai été confuse de le voir s'égarer précisément en cet instant, et insulter ainsi à nos grands hommes. Une voix unanime s'élève pour venger l'honneur de la philosophie ; on veut que je renvoie mon hôte au petit Berne ; le symptôme est trop fort, l'aberration trop manifeste. Pour ajouter encore à ma confusion, je vois le docteur qui triomphe, et qui s'approche encore de son malade pour lui tâter le pouls ; je l'arrête et le repousse, je fais mes excuses à l'assemblée, en disant que mon hôte est sans doute incommodé en ce moment… il insiste lui-même, il prétend ne s'être jamais mieux porté, il demande à nous répéter les leçons que la matière de nos sages a données contre l'esprit. Vous diriez, à l'entendre, qu'il n'y a jamais eu d'antipathie plus forte que celle des philosophes et de l'esprit ; il cite vingt passages de nos plus célèbres auteurs, et je m'aperçois que déjà quelques-uns de vos compatriotes s'imaginent qu'il pourrait bien avoir raison, que nos grands hommes et l'esprit ne vont point ensemble. Il produit une foule de textes qu'il prétend avoir extraits de ces mêmes ouvrages que vous m'avez cités tant de fois. Je ne sais plus moi-même qu'en penser. De peur que le scandale n'augmente et ne se fortifie, je congédie enfin l'assemblée ; mais pensez dans quelle perplexité je me trouve. Serait-il bien possible que nos sages eussent juré la perte de l'esprit ? Des êtres uniquement pétris de la vile matière, des hommes sans âme, sans esprit, voilà ce que seraient nos philosophes ! Ah ! Chevalier, c'en est fait de leur réputation parmi nos compatriotes, si cette idée s'accrédite chez nous. Mais, d'un autre côté, que ferai-je du chevalier de Kaki-Soph ? Le renverrons-nous à sa loge ? Le livrerai-je à mon docteur, après l'avoir déjà déclaré philosophe sur la foi de votre lettre ? Je ne puis me cacher sans doute qu'il y a dans lui de la philosophie ; ses leçons sur nos dieux me le prouvent trop bien ; mais très certainement il y a quelqu'autre chose. On n'a point sans cela tant d'antipathie contre l'esprit ; on ne se met point dans la tête que l'esprit de nos grands hommes, de Mr Diderot, de Mr Robinet n'est qu'une chimère. Délivrez-moi donc au plus tôt de cet embarras ; réparez surtout auprès de nos adeptes l'idée que leur donnent tous ces prétendus textes que notre malade s'imagine avoir tirés de nos plus célèbres auteurs, et jugez avec quelle impatience j'attends votre réponse.

LETTRE 42

Le chevalier à la baronne.

Je voudrais bien, madame, qu'avant de recevoir cette lettre, vous eussiez bien relu celle qui commençait par les deux vieilles de Mr Robinet. Vous savez quel soin j'avais eu de vous prévenir, par cette histoire de nos deux mégères, que la philosophie nous dicterait des dogmes bien étranges aux yeux du vieux bon sens. Je ne vous disais pas, il est vrai, que ces dogmes vous sembleraient partis des petites maisons, mais j'en disais assez pour vous faire entendre combien cette antique raison est dangereuse à notre école. C'est elle, en ce moment, qui vous a si cruellement abusée sur Mr Tribaudet. Elle vous avait dit, cette antique raison, que le commun des hommes dût-il se passer d'un esprit ou d'une âme, il en faudrait au moins au philosophe. Ce préjugé même semblait s'accorder avec la haute estime que vous aviez conçue de nos grands hommes, mais voyez à quel point il vous avait trompée. N'est-il pas vrai, madame, qu'un philosophe dictant à l'univers les préceptes de la sagesse, dissipant les erreurs, frondant les préjugés, sans le secours d'une âme ou d'un esprit, serait quelque chose de bien plus admirable que celui dont la gloire et les leçons ne seraient que l'effet de son esprit ? Un homme qui verrait dans les ténèbres sans le secours d'un flambeau ne serait-il pas bien plus étonnant que celui dont les yeux ont besoin d'être aidés par la lumière ? Voilà le grand prodige que vous a offert Mr Tribaudet, prodige que nous seuls pouvions imaginer, et qui, j'en suis certain, dissipe en ce moment tous vos soupçons ; prodige que peut-être vous voudriez à présent retrouver dans chaque philosophe. Mais prenez-y garde, madame, quelque étonnant qu'il soit, il ne faut rien chez nous de trop universel ; l'uniformité en diminuerait le mérite, et peut-être Mr Tribaudet vous en a-t-il montré un nouveau à l'heure qu'il est. Il n'avait, le jour que votre lettre est partie, ni âme ni esprit ; le lendemain peut-être s'est-il trouvé une âme et un esprit ou bien une âme, et point d'esprit ; car vous verrez que l'un pourrait aller sans l'autre. Quoi qu'il en soit je veux, pour venir à l'appui de notre digne apôtre, vous montrer le prodige dans toute son étendue. Comme vous avez vu des philosophes pour dieu et d'autres contre dieu, je veux vous montrer des philosophes sans âme, et des philosophes animés. Je vous montrerai même, à notre école, des sages qui ne veulent et qui n'ont en effet que la moitié d'un esprit. Je vous en montrerai… ; mais il faut vous laisser le plaisir de la surprise. Commençons par rendre bien sensibles les deux partis les plus opposés. Rangeons d'un côté nos sages sans esprit, et de l'autre nos sages spirituels ; pour mieux sentir le prix de la variété, ayez soin de lire d'abord un texte à droite, et puis le texte correspondant à gauche. Voilà certainement, madame, un de ces prodiges auxquels vous ne vous seriez guère attendue. Avec cette âme demi corps, demi esprit, il vous faudrait deux philosophes pour faire une âme tout esprit. Je veux à présent vous montrer deux esprits entiers dans chaque philosophe ; et au lieu d'un seul, vous en trouverez

quatre dans deux hommes ; mais il faut pour cela vous donner le résultat d’une conversation dont j’ai été témoin. Elle fut un peu longue ; j’espère qu’elle vous paraîtra au moins assez curieuse. N’est-il pas vrai, messieurs, ajouta notre sage, qu’il nous arrive assez souvent d’avoir, en un seul jour, deux opinions fort opposées ? Ces deux opinions ne partent pas certainement du même esprit ; il faut donc au moins que vous en ayez deux ; je pourrais quelquefois vous en supposer vingt, et cela n’est pas trop pour un philosophe ; mais je m’en tiens à deux. Vous voyez aujourd’hui cet homme bienfaisant, doux, modeste ; demain vous le verrez dur, inquiet, superbe. Je raisonne en ce moment ; dans un instant je vais déraisonner : avec mes deux esprits, tout cela va à merveille. Car dirons-nous alors, l’instant où je raisonne, c’est l’âme raisonnable qui domine ; celui où je m’égare, c’est l’âme irraisonnable qui reprend le dessus : de même, vous avez une femme tantôt douce comme un mouton, et tantôt méchante comme un petit lutin : c’est que l’âme mouton et l’âme un peu lutin ont chacune leur tour ; cela me paraît simple. Je ne vois pas, messieurs, ce que l’on pourrait opposer à la clarté de mon système. Ainsi avait parlé notre philosophe grenadier, quand un de nos sages crut devoir lui répondre, et dit : ainsi que vous, Mr le grenadier, je consens volontiers qu’on accorde à chaque homme deux âmes et deux esprits ; mais qu’un brigand se trouve bien et dûment convaincu de meurtre, de larcin, d’homicide ; ne serons-nous pas un peu embarrassés lorsqu’il viendra nous dire : punissez-moi, messieurs, j’y consens, si cela peut se faire sans que la vengeance tombe en même temps sur l’innocent et le coupable. J’ai une âme méchante, j’en conviens ; mais si je suis pendu, songez que j’ai aussi une âme essentiellement bonne, et qui mérite votre estime et vos récompenses. Je ne vois pas trop ce que vous trouveriez à lui répondre. D’ailleurs le scélérat pourrait, dans vos principes, se flatter d’avoir au moins une âme dans le ciel, et se consolerait par là de celle qu’il pourrait avoir en enfer. Le même homme en enfer et en paradis ! Vous conviendrez que cette idée prêterait un peu à rire aux dépens de la philosophie. Pour prévenir cette dérision, je dirai avec vous que tout homme a deux âmes ; mais ce n’est point pour que l’une soit bonne et l’autre mauvaise que je les admettrai ; c’est pour que l’une pense, tandis que la seconde ne pourra que sentir. On voit en effet si peu d’analogie entre la faculté de sentir et celle de combiner des idées, qu’on a dû naturellement soupçonner en nous deux principes. Ce nouveau genre de manichéisme est un des plus ingénieux paradoxes que l’esprit humain ait inventé, si cependant c’est un paradoxe. Qu’on ne me dise point que je fais ici l’âme composée, car j’ai démontré formellement qu’elle est simple ; que le moi ne peut se partager ; que l’âme est tout entière, ou nulle. Mais que l’on apprenne qu’il n’est pas aussi aisé de démontrer son utilité que sa simplicité. Cette philosophie me semblait un peu neuve, et je cherchais à distinguer dans moi cette âme qui ne pense pas et celle qui ne sent pas ; je trouvais assez singulier que le même être fût à la fois double et simple, et tout entier ou nul, lorsqu’un nouveau sage m’apprit à concilier toutes ces âmes, la bonne et la mauvaise, celle qui pense et celle qui sent, à n’en faire même qu’une seule de

quatre. Philosophes au double moi, mais à un seul esprit. Notre erreur, suivant ce nouveau sage, n'est pas de reconnaître deux principes dans l'homme ; mais d'en faire deux âmes, deux esprits et un seul moi, une seule personne. Il y aura au contraire dans chaque mortel deux personnes, deux moi, et une seule âme. Car prenez d'un coté, nous dit-il, ce que Mr le grenadier appelle la méchante âme, et ce que vous avez entendu appeler l'âme qui sent : tout cela n'est point l'âme ; mais seulement le premier principe de l'homme, sa première personne, c'est-à-dire ce moi tumultueux, toujours plein de désirs, de besoins, de passions. D'un autre côté, prenez la bonne âme, et celle qui pense, vous aurez le second moi, la seconde personne de l'homme, c'est-à-dire cette lumière pure toujours accompagnée du calme et de la sécurité, source salutaire dont émanent la science, la raison. Ainsi, au lieu de vos quatre âmes, vous aurez deux personnes ; l'une pure matière, qui sent et qui a des passions, qui désire, mais qui ne pense pas ; la seconde, qui seul constitue l'âme, l'entendement et la mémoire, qui a des connaissances, des idées. Ce moi, ce principe, qui a des connaissances, des idées, n'est point du tout le moi qui a du sentiment et des affections. Vous avez donc, messieurs, deux personnes chacun, ou deux moi ; mais vous n'avez qu'une âme ou un esprit. Me voilà encore à chercher dans moi ces deux personnes, ce moi qui n'est pas l'âme, et cette âme qui n'est pas l'autre moi. Notre philosophe s'aperçut sans doute de mon embarras ; car en se tournant de mon côté : " rentrez, me dit-il, rentrez dans vous-même ; … etc. " à ce discours, madame, vous reconnaissez infailliblement l'éloquent historien de la planète, et comme vous avez admiré le physicien, vous admirerez sans doute le métaphysicien. J'aurais bien d'autres choses à vous faire admirer dans ses leçons ; mais l'heure du courrier m'avertit qu'il est temps de fermer ma lettre. Si je n'ai pas tout dit, en voilà du moins bien assez pour vous prouver combien on est maître chez nous d'avoir un esprit, ou de n'en point avoir ; d'en avoir deux, ou de n'en avoir qu'un. Si tout cela ne suffisait pas pour justifier les leçons de votre nouvel hôte, et mettre fin à tous vos doutes, attendez au moins, je vous prie, attendez encore quelques jours, et vous verrez, madame, toute l'étendue de notre liberté, tout l'usage que nous savons en faire.

LETTRE 43

Le chevalier à la baronne.

Je me hâte, madame, de reprendre la conversation

De nos sages, et j'espère que leurs leçons ne vous laisseront plus aucun doute sur votre prétendu malade. C'est déjà beaucoup que d'avoir appris du célèbre Delisle à ne voir dans chaque homme qu'un moi et deux esprits ; de Mr de Buffon, qu'un esprit et deux moi ; de Mr Robinet, qu'un moi, une seule âme, et la moitié d'un esprit. Cependant cette moitié d'esprit vous inquiète peut-être, et vous dites : au

moins faut-il toujours la moitié d'un esprit pour faire un philosophe : mais veuillez seulement écouter le marquis D'Argens. Ce fut lui qui prit la parole après le chantre de la comète ; et vous verrez dans ses leçons quelque chose de bien plus étonnant. Philosophe à deux âmes sans esprit. Messieurs, nous dit ce sage, si vous aviez une seule preuve évidente sur la spiritualité de votre âme, je vous permettrais volontiers de vous en occuper ; mais il n'en est aucune : rien n'est moins prouvé, moins évident que l'existence de ces purs esprits. Tout philosophe qui pense en avoir un rencontre à chaque pas une nouvelle difficulté. J'imaginerai donc un système plus simple, en vous donnant deux âmes, sans vous donner un seul esprit. Je veux que la première soit l'âme raisonnable ; je la fais consister dans un petit atome qui résidera, si vous le voulez, dans la glande pinéale, ou dans quelqu'autre partie du corps, mais qui, étant au moins plus sensible au sens qu'une substance incorporelle, ne sera point esprit. La seconde, que je veux appeler l'âme sensible, au lieu d'un seul atome, en aura des millions répandus dans toutes les parties du corps, et principalement dans le sang avec lequel ils circulent perpétuellement. Avec mon âme atome, et mon âme million d'atomes, vous allez voir combien aisément tout s'explique dans l'homme, sans recourir à ce pur esprit que vous imaginez. Dans ces millions d'atomes qui composent mon âme sensitive, en est-il un qui sente la douleur au bout du pied ? Il vole vers l'atome raisonnable dans la glande pinéale, lui donne une impulsion ; l'âme raisonnable fait nécessairement un demi-tour à gauche, et voilà la pensée de la douleur. L'atome sensible fait-il au contraire pirouetter à droite l'atome raisonnable ? C'est du plaisir qu'il lui porte l'idée. Est-ce directement ou obliquement que se fait l'impulsion ? Vous aurez dans l'idée la clef de gérésol, ou bien du bleu, du rouge. Une autre pirouette sera, si vous le voulez, le siége de Gibraltar, Pharamond, Charlemagne. Autant il y aura de variations dans le choc des atomes sensibles, autant varieront les idées de l'atome raisonnable. Il voudra, si l'impulsion le tourne vers le nord ; il doutera, s'il est poussé vers le midi. Je ne vois point ce que l'on pourrait opposer à ce système ; " car enfin l'atome raisonnable est au moins quelque chose de plus sensible… etc. " laissez donc là, messieurs, toutes vos âmes purs esprits. Deux âmes bien matière, l'une sensible et l'autre raisonnable, la première fort grande, et l'autre fort petite, me semblent bien plus dignes d'un philosophe. J'ai bien peur, madame, que cette explication ne vous paraisse pas aussi admirable qu'à notre marquis philosophe ; je crois vous entendre me demander : qu'est-ce donc que ces atomes qui souffrent, qui vont en porter la nouvelle à la glande pinéale, et qui cependant n'en savent rien eux-mêmes, puisqu'ils n'ont point d'idées ? Qu'est-ce encore que cet atome privilégié, dont la raison consiste à pirouetter sans cesse dans la glande, et qui, pensant en même temps à la chaleur que j'ai aux mains, au froid que j'ai aux pieds, au blanc et au noir que je vois à la fois, pirouette et se meut en même temps de droite à gauche, et de gauche à droite, monte et descend de même, s'avance vers le nord dans le même instant qu'il court vers le midi ? Quel rapport toutes ces choses, tous ces mouvements ont-ils avec l'idée, la mémoire, le doute ? Est-ce que le jugement de

nos sages et une pirouette seraient la même chose ? Vous m'en demandez un peu trop, madame ; je ne finirais pas s'il fallait répondre à toutes ces questions ; et je suis trop pressé de faire parler un nouveau sage. Philosophe à un seul esprit, à une seule âme, à un seul moi ; le tout très distinct, mais le tout très matière. Le marquis avait parlé ; c'était au profond Freret à opiner ; il se leva, et dit : je n'aime point, messieurs, à multiplier les êtres sans nécessité. Je vous entends les uns me donner deux âmes matière, les autres deux esprits, et les autres encore deux moi. Au lieu de ces six êtres, il me semble que trois me suffiraient, le tout consiste à les bien distinguer. J'ai besoin d'un moi ; mais un seul mot me suffit, et c'est celui qui sent. J'ai encore besoin d'un esprit, un seul suffit encore ; c'est celui qui aperçoit, qui réfléchit dessus, qui compare. Enfin il me faut une âme, c'est celle qui nous anime et nous rend vivants ; mais je ne veux point que l'on confonde mon esprit avec mon âme, comme vous avez pu le voir par mon épître à la dévote Leucippe, où je dis formellement : le moi est distingué de mon esprit, et mon esprit, lui-même est différent de mon âme. Je veux en même temps que le moi et l'âme, et l'esprit lui même, soient matière : car je me charge de démontrer un jour que tout ce qui n'est point matière n'est qu'un sphinx véritable, une chimère. Le docteur Freret allait continuer, lorsqu'un de nos sages que j'avais vu sourire et hausser les épaules bien des fois au seul mot de matière, crut que son tour était enfin venu. Philosophe tout esprit. En vérité, nous dit celui-ci, j'admire messieurs, la confiance avec laquelle vous me parlez de corps et de matière. Vous disputez beaucoup contre l'esprit, et personne de vous ne s'est encore avisé de douter seulement s'il existe de la matière, si nous avons réellement un corps, s'il est même possible que nous en ayons un. Je prétendrais ; moi, si je le voulais, que tout est pur esprit. Ne sommes-nous pas en effet plus certains de notre propre existence que de celle de nos corps ? Celle-ci et celle de toute la matière n'est donc qu'une pure probabilité, qui n'aura jamais assez de poids pour entraîner un philosophe. Vous seriez bien étonnée, madame, si je vous disais que ce philosophe, qui ose si peu croire à la matière, est précisément celui qui trouvait d'abord tant d'absurdité à distinguer l'âme du corps. Un philosophe anglais l'avait entraîné ce jour-là dans son opinion, et bien de nos messieurs trouvèrent qu'il n'avait pas absolument tort : " que savons-nous, dit l'un, si, par la construction de notre cerveau, nous ne trouvons pas plutôt dans les objets ce qui nous convient que ce qui existe réellement ? Bien loin que toutes les choses qui paraissent soient existantes, rien au contraire de ce qui paraît n'existe ". Nous voyons nos bras, nous voyons nos jambes, et nous croyons avoir des bras et des jambes, tandis que rien de tout cela n'existe. J'étais un peu tenté de rire de ce sage qui, par la construction de son cerveau, voyait que rien n'existe, pas même son cerveau ; mais que répondre à un autre sage, à celui qui, après avoir tant parlé de ce moi matière dont le grand mouvement fait équilibre avec le moi esprit, se lève tout à coup pour nous dire : " il est réellement impossible de démontrer l'existence de notre corps et des objets extérieurs. Cette existence est douteuse pour quiconque raisonne sans préjugé, au lieu que celle de notre esprit est démontrée. " De la nat de

l'homme. Pour rassurer nos sages sur l'existence de leurs pieds, de leurs mains, et de tout leurs corps, il aurait fallu entrer dans une certaine discussion, et leur faire ce long raisonnement : vous confondez, messieurs, les divers degrés de certitude avec les divers genres de démonstrations dont les objets sont susceptibles. Je sais très bien que je ne puis avoir en preuves directes qu'une démonstration physique de l'existence de mon corps, tandis que la preuve de ma pensée ou de mon âme peut être du genre métaphysique : mais de ce que les preuves diffèrent dans leur espèce, il ne s'ensuit point qu'elles ne puissent me donner la même certitude et au même degré. J'ai cette certitude au même degré quand je ne suis pas plus maître de douter réellement d'un objet que de l'autre ; or, je ne suis pas plus maître de douter d'un objet démontré physiquement, comme l'existence de mon corps et celle du soleil, ni même d'un objet démontré pour moi moralement, comme l'existence de Louis XIV, ou celle de l'Amérique, que je ne suis maître de douter de mon âme. Vous me prendriez pour un vrai fou, si je vous disais que je doute de l'existence de l'Asie, de celle de Mahomet, de celle de ma main qui écrit. J'ai donc sur ces objets la même certitude, quoique je n'en aie pas des démonstrations de la même espèce. En remontant plus haut, j'aurais pu me dire très métaphysiquement assuré qu'un dieu sage ne peut me tenir dans une illusion continuelle sur mon corps, ni donner une vraie certitude morale à des objets faux ; j'aurais fait voir que j'ai, au moins indirectement, une preuve métaphysique de l'existence même de mon corps que je sens, de celle de l'Asie et de l'Amérique que je n'ai point vues. Mais vous sentez, madame, que ce sont là des raisons trop sérieuses pour en entretenir nos philosophes ; et d'ailleurs un de nos sages, reprenant la parole, se chargea heureusement d'accorder nos messieurs pour qui tout est matière, et nos sages pour qui tout est esprit. Philosophe tout matière et tout esprit. c'était un des fidèles disciples de Mr Robinet que ce nouveau sage ; vous allez voir, madame, comment il s'y prit pour tout concilier : vous pensez, dit-il aux uns, que tout est esprit ; avec vous, messieurs, dit-il aux autres, il faut que tout soit matière. De vos deux sentiments n'en faisons qu'un seul, et tout se trouvera à la fois esprit et matière. Il ne faut pour cela que nous rappeler les leçons du célèbre Mr Robinet : " j'ai vu, nous disait ce grand philosophe, j'ai vu toute la matière organisée, vivifiée, animée, … etc. " quels nouveaux titres de supériorité ne pourrais-je pas vous montrer dans ces êtres divers, s'il m'était permis de vous répéter ici des leçons que j'abrège malgré moi ! Je vous ferais connaître non seulement l'esprit des plantes, des pierres, des métaux, mais leurs affections et leurs jouissances. Vous apprendriez alors que si le mercure, le fer, l'or, l'argent et tous les minéraux vous font tant de bien par leur vertu, ce n'est point sans connaître les services qu'ils vous rendent, sans jouir de la douce satisfaction, qui est le premier et le plus grand prix de la bienfaisance, à quelque degré et de quelque espèce qu'elle soit. Je vous parlerais des sensations délicieuses dont jouissent vos plantes potagères ; je vous entretiendrais du plaisir et des douleurs de vos choux et de vos laitues ; des désirs et des affections du persil et de la chicorée ; je prouverais enfin, d'après le sage

Robinet, qu'on ne peut leur refuser ces sages qualités sans renoncer à la plus simple notion du sentiment; et vous seriez forcée de convenir, comme je l'ai moi-même démontré, que le philosophe qui met ses roses au nombre des êtres sensibles mérite bien la peine d'être réfuté. Mais ces leçons sublimes, je les ai déjà toutes consignées dans mes propres ouvrages. C'est là que je demande quel est le caractère de l'animal qui ne convienne à la plante ? Je sais que l'on pourrait me demander à moi-même si mes oeillets courent après le jardinier, comme le chien après son maître ; si mes jasmins méditent sur mon âme comme je médite sur leur esprit : bravons toutes ces petites difficultés ; et si l'on ose encore nous en faire de pareilles, si l'on nous conteste, par exemple, que les métaux n'aient, ainsi que l'homme, la faculté d'engendrer, répondons simplement que nous ne doutons pas qu'on découvre dans la suite des cailloux mâles, de l'or femelle des diamants hermaphrodites. Et nous en conclurons sans peine que tous les êtres sont sensibles. J'ai eu soin de prouver que les sensations ne peuvent appartenir au corps ; que l'esprit, essentiellement distingué de la matière, jouit seul de cette prérogative. Partout où nous aurons de la matière, nous aurons donc aussi un véritable esprit. Nos statues auront une âme comme le sculpteur qui les a faites ; nos tableaux, nos montres auront leur esprit comme le peintre, l'horloger. Cette terre que nous foulons aux pieds, ces astres qui brillent dans le firmament, auront aussi leur âme ; et certes, " si tous les êtres répandus sur ce globe sont sensibles, pourquoi le globe lui-même ne le serait-il pas ? Par quelle bizarrerie tout ce qui respire recevrait-t-il l'existence d'un cadavre ? Quoi ! La nature, qui a tout fait pour des insectes, se serait oubliée dans la construction des sphères célestes ? Un atome vivrait et le soleil serait un être mort ! " Non, non, le philosophe n'hésitera point à rendre hommage à l'esprit du soleil et de la lune. Peut-être, nous disait le célèbre Robinet, faudrait-il que les autres eussent mes yeux pour voir ces phénomènes. Mais ce n'est point vous, messieurs, qui aurez le regard moins perçant ; vous verrez l'esprit du soleil, celui de la lune, et celui de la terre. Vous direz avec le maître et le disciple : tout est matière dans la nature, et tout y est esprit. Ce discours de notre philosophe vous paraîtra peut-être un peu long ; mais j'ai pensé, madame, que vous n'auriez pas moins de plaisir que moi à entendre nos sages vous parler de l'esprit de la lune, de la terre, de vos fleurs, et de vos pantoufles même, car elles ont aussi un esprit, puisqu'elles sont matière. Cela vous prouvera que la philosophie sait tout compenser ; que si elle va quelquefois jusqu'à refuser de l'esprit à nos sages elle sait en donner aussi à tous ces êtres dans lesquels nos bons helviens n'en auraient jamais soupçonné. Reprenons à présent toutes ces diverses opinions, et opposons nos richesses, notre fécondité à la stérile constance du préjugé. Comptons et admirons. I l'âme est un pur esprit. II il n'y a dans l'homme qu'une âme, moitié corps, moitié esprit. III l'âme de l'homme n'est point du tout esprit. IV l'homme a deux âmes, pur esprit l'une et l'autre. V l'homme a deux âmes parfaitement matière l'une et l'autre. VI il n'y a qu'une âme et deux moi, ou deux personnes. VII il n'y a dans tout homme qu'un moi, et deux âmes pur esprit. VIII il n'y a dans l'homme

qu'un moi, qu'une âme et qu'un esprit, le tout très distinct, mais le tout matériel. IX dans l'homme et dans toute la nature, il n'y a point de matière, et tout y est esprit. X dans l'homme et dans toute la nature, il n'y a rien de réel que la matière. XI il n'y a que le dieu grande âme qui ait un esprit. XII tout dans la nature est esprit et matière. Ajoutez à cela les oui, les non, les peut-être, les jugements provisoires, vous verrez à quel point tout philosophe est maître d'avoir un esprit ou de n'en avoir point, et combien nous savons user du privilège. Cette réflexion nous ramène naturellement à Mr Tribaudet. Vous l'avez jugé digne du petit Berne, parce qu'il ne voyait dans nos sages ni âme, ni esprit ; convenez que s'il en eût voulu à lui seul deux ou trois, ou bien la moitié d'un, ou bien encore que, si au lieu de ses bras et de ses jambes, il n'eût vu dans son corps qu'un pur esprit, vous ne l'auriez pas jugé plus favorablement. Combien de nos grands hommes n'auriez-vous donc pas envoyés aux petites maisons ! Je sens tous les reproches que vous allez vous faire à vous-même ; je ne chercherai point à ajouter à votre affliction : il me suffit d'avoir amplement justifié votre nouveau maître. J'ose espérer que dans la suite vous aurez en ses leçons un peu plus de confiance.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

Il est dans moi quelque chose qui pense, qui sent, qui réfléchit sur ses pensées et ses sensations. Ce quelque chose que je m'accoutumai à désigner sous le nom de mon âme, est-il mon corps, et se confond-il avec mes organes ? Est-il d'une essence tellement différente de ce corps, qu'il me soit défendu de le confondre avec tout ce qu'on peut désigner sous le nom de matière ? Voilà sans doute la question la plus importante que l'homme ait pu se faire à lui-même sur sa propre nature. C'est d'elle que dépend la connaissance de mes grands intérêts, de toute ma conduite. Si je suis tout matière, mon âme se dissout avec mon corps ; il n'est rien pour moi au-delà du tombeau ; le plus sage est celui qui s'inquiète le moins de l'avenir. Si cette âme est d'une autre substance que mes organes, elle peut leur survivre : je puis être éternel ; le plus mal avisé est alors celui qui, tout occupé du présent, néglige l'éternel intérêt de l'avenir. Mais cette question sera-t-elle aussi difficile à résoudre qu'elle est importante ? Un dieu bon et juste a-t-il pu me laisser dans l'impossibilité d'y satisfaire moi-même ? A-t-il pu surtout me renvoyer à l'école de ces vains sages toujours flottants et incertains, qui ne font qu'ajouter à mes doutes, à mon incertitude ? Si je puis ignorer ce que je suis, j'ignore également ce que je lui dois ; il n'a fixé ni mon destin, ni mes obligations ; il a pris plaisir à me tourmenter par une inquiétude que nul de ses bienfaits ne peut compenser. Loin de moi ces soupçons injurieux au dieu que j'adore. Une vérité dont la connaissance décide mon bonheur et mes devoirs, est une vérité que sa justice a dû me rendre intime. Que m'importe dès lors tout ce que nos prétendus philosophes en ont enseigné ? Ils ont

pu se mentir à eux-mêmes, et me mentir : leurs contradictions perpétuelles me prouvent assez qu'ils font sans cesse l'un et l'autre ; ce n'est point à leur école, c'est dans moi seul que je veux chercher une vérité trop étroitement unie à mon destin pour que je ne puisse l'attendre que d'un autre. Si de mon intelligence est ce corps que je sens faire partie de moi, ce corps doit le savoir lui-même et me répondre lorsque je lui dirai : c'est par toi qu'il me fut donné de sentir, de voir et de toucher, c'est dans toi que je pense et que je vis. Mais est-ce toi aussi qui sens, qui penses et qui raisonnes ? Est-ce toi qui, dans ce moment, cherches le principe de ma vie, de mes pensées et de ton existence ? Cette existence même, la sens-tu ? Et peux-tu la connaître ? À cette question si intéressante pour moi, d'où vient que tout mon corps se tait ? J'ai beau insister et renouveler ma demande, un silence profond et semblable à celui de la roche stupide, muette, sourde et immobile, est la seule réponse que j'en reçois. D'où me vient au contraire cette voix puissante et distincte d'un être que mes doutes indignent et révoltent ? Je l'entends me crier : cesse de t'avilir, cesse de te flétrir, en espérant te trouver tout entier dans cet assemblage muet de parties, d'atomes, de corpuscules, et de boue et de fange. C'est dans moi que résident ta grandeur et ton intelligence ; si j'ai pu être uni à la vile matière, ce fut pour lui donner la vie, non pour la recevoir. Ton corps est devenu ma chaîne ; mais il me fut donné de la mouvoir et de la diriger. Ne me demande point à tes yeux, ils ne me verront pas ; ne me demande point à ta main droite, elle n'est point faite pour me saisir. Mon essence est comme ma voix ; tu l'entends, elle n'a point frappé ton oreille. Je suis comme le dieu que tu adores ; tu éprouves sa puissance, et tu ne le vois pas. Je suis toi ; mais l'instant où tu ne seras plus que moi sera celui de toute ta grandeur. Ou le philosophe n'a point entendu cette voix, et nous n'avons plus la même nature, nous ne sommes pas faits pour nous comprendre ; ou il pense en avoir triomphé, et ses combats seuls me prouvent sa défaite. Oui, par cela seul que quelque chose a dit en lui : je ne suis point matière ; par cela seul il est autre que la matière ; et par cela seul que mon corps reste muet sur mon intelligence, mon corps n'est point intelligent. L'être pensant n'ignorera pas sa pensée ; l'être sensible n'ignore pas qu'il sent ; mes organes ignorent l'un et l'autre ; ce ne sont donc pas eux qui sentent et qui pensent dans moi. Muni de cette preuve intime et invincible que je trouve dans moi, je pourrais négliger tout autre tribunal que celui de ma conscience. Elle m'a dit que l'être qui sent et pense dans moi n'est point mon corps ; ma raison ne s'élèvera pas pour la combattre. La nature n'a point placé dans moi deux interprètes opposés entre eux, et l'art de démontrer la vérité ne démentira pas le don de la sentir. Ne dédaignons pas cependant de la consulter cette raison ; opposons plutôt au matérialiste toutes les lumières qu'elle nous fournit contre lui. Deux êtres dont les attributs connus et constants sont dans la plus parfaite opposition ne sauraient avoir la même essence. Tel est l'oracle de la raison, le plus évident et le plus lumineux. Je suivrai la marche qu'il m'indique ; je rapprocherai les attributs certains et incontestables de la matière des attributs certains et démontrés de l'intelligence ; je les comparerai entre eux. Si le matérialiste ne se

refuse pas à cet examen, il verra avec nous les oppositions qui en résultent ; il reconnaîtra toute la dignité de son âme. Première opposition entre la matière et l'âme. La matière livrée à elle-même est essentiellement morte, sans action, sans force, uniquement passive ; et, toujours esclave des lois du mouvement, l'inertie la plus absolue est son partage. L'âme de l'homme est essentiellement active ; sa force est d'elle-même, et ses opérations ont toutes leur principe dans la vie qui lui est propre : elle commande, et la matière ne peut qu'obéir. J'appelle un être mort celui qui, une fois livré à son repos, restera éternellement sans action et sans mouvement. J'appelle être passif celui dont l'action montre toujours l'esclave des causes étrangères, qui ne peut ajouter à cette cause, ni lui résister, ni en varier les effets. Je sais que nos vains sages ont prétendu que l'être matériel tirait son action de lui-même ; mais toute la physique s'est récriée contre eux. C'est la première loi de la nature, que tout corps une fois en repos y sera éternellement, si une cause étrangère ne le force à se mouvoir, et c'est la loi la plus nécessaire dans tous les phénomènes de l'univers, que les mêmes causes en physique produisent sur le même corps les mêmes effets. Donnez à la matière le pouvoir de violer son repos, l'ordre de l'univers est renversé. Ce rocher immobile entrera tout à coup en action, et se promènera librement dans nos plaines, puisqu'il en a la force. Ce rempart qui défend nos palais se lassera de la place qu'il occupe depuis tant de siècles. Ce trésor qu'une main avare enfouit quittera sa prison ; ce bâton qui m'échappe se redressera de lui-même pour venir dans ma main. Donnez à la matière le pouvoir de varier les effets, tandis que les mêmes causes subsistent, ce fleuve n'obéira plus à la pente du lit que vous avez creusé ; la pierre qui tombe retardera sa chute ; l'astre qui parcourt ses révolutions suivra l'ordre des signes à son gré, ou s'en écartera ; et l'astronome, incertain sur sa course vagabonde, fixera vainement sa période. Cette force que vous ne pouvez donner à la matière brute, essayez de l'attribuer à ce corps qui végète : le palmier s'élèvera sur le germe du chêne ; le feuillage du peuplier couvrira le fruit de l'oranger, et toutes nos moissons tromperont le laboureur à l'aspect d'un fruit dont il n'avait point jeté la semence. Donner à la matière, ou la force de quitter son repos par elle-même, ou celle de se refuser à la loi qui la captive, c'est donc renverser l'ordre de la nature entière ; cette matière est donc essentiellement morte dans son repos, essentiellement passive, inerte, esclave dans l'action. Le matérialiste, qui nous prêche toute la nature sous la loi du destin le plus rigoureux, ne voit-il pas d'ailleurs que l'être qui ne peut qu'obéir à la nécessité est essentiellement passif ? L'activité qu'il veut donner à la matière ne fait donc qu'ajouter à toutes ses autres contradictions. Rapprochons à présent la vie, l'activité de l'âme et son indépendance des lois du mouvement avec cette inertie de la matière. J'appelle un être actif celui qui peut dire : mon action est à moi, et nul autre que moi ne l'a produite. Et quel être pourra ôter à mon âme le droit de se dire : ma pensée est à moi ; elle n'existait pas, c'est moi qui l'ai créée ; l'objet qui m'occupe ne me l'a point donnée sans doute, puisqu'il l'ignore. Dieu lui-même, le seul qui peut la connaître, n'est pas non plus sans doute l'être qui pense en moi ; ce

n'est pas lui qui s'adore, s'humilie dans moi, qui se repent d'avoir violé ses propres lois, qui se promet dans moi de se servir. C'est donc moi-même qui tire du néant ma pensée, ma volonté, et tous les actes de mon intelligence. Comme je les rappellerai du néant ; je donnerai à mes pensées une suite dans mes actions, ou je les laisserai sans effets. Que le matérialiste, qui ne voit dans ces effets qu'une suite de ces mêmes lois du mouvement dont la matière est esclave, me dise donc comment ces lois vont l'agiter lui-même, et le transporter au seul mot que je prononce, en lui apprenant le danger de son ami, ou le sien propre ? Un son léger a frappé son oreille ; il était immobile ; il n'a point essuyé d'autre choc que celui de l'air qui lui porte ma voix. D'où lui vient l'impétuosité avec laquelle il fuit ? Ces directions qu'il change à chaque obstacle, et qu'il varie par sa volonté ; quelle loi du mouvement a pu les lui donner ? N'est-il pas forcé de reconnaître ici que son intelligence seule le conduit ; que loin d'être sujette aux lois du mouvement, c'est son âme même qui crée le mouvement ? Qu'il nous dise encore les lois du mouvement qui, dans cette enceinte de la justice, aux accents du même homme, excitant à la fois dans une foule attentive les passions les plus opposées. L'oppresseur frémit et se désespère ; l'espérance et la joie renaissent dans le coeur de l'innocent ; un noble sang-froid règne sur le front des magistrats, et le peuple prévient par ses transports la sentence des juges. C'est ici la même voix, ce sont les mêmes gestes, c'est le même orateur pour tous, c'est la même impulsion ; pourquoi toutes ces âmes, esclaves des lois du même mouvement, éprouvent-elles donc des effets si opposés ? J'ai prononcé le nom de dieu ; à ce mot seul, l'homme religieux s'est incliné, l'impie s'est révolté et a blasphémé ; cet étranger dont ma voix a frappé l'oreille sans en être comprise est resté dans la plus parfaite indifférence. Où sont encore ici les lois du mouvement qui captivent l'intelligence ? Mais quoi ! Tout mon corps est dans le repos ; je veux, et ma droite s'agite, et mes pieds me transportent au milieu de la course la plus rapide ; je veux encore, et un repos subit succède à toute la rapidité de mes mouvements ; et je ne verrai pas le plus insensé, le plus ignorant des physiciens, dans celui qui s'obstine à ne voir dans ces effets divers que l'âme esclave des lois de la matière ? Lorsque je lui dirai que ces effets sont dus à ma volonté, à la force et à l'activité de mon âme, il portera la stupidité jusqu'à me répondre, que si mon intelligence est assez active pour remuer ma droite ou un atome, elle aura aussi la puissance d'ébranler, de transporter tout l'univers. Ce raisonnement imbécile sera sa dernière ressource ; et je ne serai pas indigné de le voir s'honorer du titre de philosophe ? Qu'il se confonde tout entier, s'il le veut, avec la matière ; la raison n'a pas sur lui assez d'empire pour que je découvre dans ses discours la puissance de l'âme ; mais si l'intelligence est morte chez lui, tout m'annonce qu'elle vit dans mes semblables ; que seule elle produit mes pensées, mes volontés ; qu'elle-même excite, renouvelle, suspend ou redouble dans moi mes idées, mes mouvements, mes volontés. Mon âme règne donc, par sa force et son activité, où toute la matière est esclave et passive. Seconde opposition entre la matière et l'âme. Le passé, l'avenir, le distant et le moral, sont nuls pour la matière ;

mon âme s'exerce sur le passé, l'avenir et le distant comme sur le présent, sur le moral comme sur le physique. Énoncer cette proposition, c'est l'avoir démontrée : tant la réflexion la plus simple suffit pour la rendre évidente ! Mais il n'est rien d'évident pour le matérialiste, pas même ses contradictions les plus palpables. Ainsi, après avoir dit que l'étendue et l'impulsion agissent seules sur la matière, il voudra qu'une âme matérielle agisse sur le passé, le distant et le moral. Demandons-lui donc qu'elle est l'étendue, l'impulsion, le choc de l'être moral, de la vérité et du mensonge, de l'ingratitude ou de la reconnaissance, de la perfidie ou de la fidélité : ces êtres moraux suivront-ils encore les lois du mouvement, et les feront-ils suivre à la matière ? Demandons-lui encore où est l'étendue, le choc qui vient me rappeler les victoires des César, les triomphes d'Alexandre ; me faire contempler dans l'avenir le sort des monarchies ; prévenir par mes réflexions présentes ma destinée du lendemain ? Mon âme cependant agit sur ces objets, et tout me dit qu'il n'est pour mon intelligence, ni distance, ni siècle, ni passé, ni futur. Au milieu de la nuit la plus profonde, je contemple, si je veux, par la pensée, toute la splendeur du soleil. Dans ma solitude, mille fleurs exhalent leurs parfums, les prés étalent leur verdure, les oiseaux font retentir l'air de leur ramage ; tous ces objets agissent sur mes sens ; nul n'agit sur ma pensée. C'est vous, sages d'Israël, que je vois et que j'entends ; vous n'êtes ici pour aucun de mes sens, et vos leçons pénètrent mon intelligence ; je les écoute et les admire : le faux sage comme vous est éloigné de moi, j'entends ses dogmes flétrissants, je les compare avec les vôtres. Si mon âme n'est sensible qu'au présent et au physique, qu'il me dise pourquoi nul des objets que mes yeux voient, qui frappent mon oreille, n'est présent à ma pensée. Tandis que loin de moi un cercle de disciples ignorants applaudissent à l'impie, pourquoi le vois-je ici humilié, confondu et rougissant de honte auprès de vous ? À ces questions seules, s'il ne sent toute la différence qu'il y a entre mon âme et la matière que son intelligence est donc bornée ! Troisième opposition entre l'âme et la matière. La matière est essentiellement un être composé de parties différentes entre elles, étendues, impénétrables et divisibles ; mon âme est essentiellement un être simple, inétendu, indivisible. Ce que j'annonce ici de la matière serait-il sérieusement contredit par le matérialiste ? Lui qui ne s'obstine à voir une chimère dans l'esprit que parce qu'on lui dit que l'esprit est indivisible et inétendu, voudrait-il à présent que la matière fût indivisible, inétendue ? Oui, par une suite de cet arrêt des cieux qui condamne nos prétendus philosophes à se contredire sans cesse, nos matérialistes se révoltent contre l'esprit, parce qu'ils ne peuvent concevoir l'indivisible, et ils nous annoncent des atomes indivisibles, simples et inétendus. Mais s'il est un être chimérique, n'est-ce pas ces mêmes atomes, dans lesquels le centre serait confondu avec la circonférence, qui n'auraient ni parties inférieures, ni parties supérieures, ni latérales, qui n'auraient enfin rien d'étendu, et dont l'ensemble formerait cependant la matière et l'étendue ? Si l'atome n'est point étendu, il n'occupe point l'espace ; s'il ne l'occupe pas, il est pénétrable, et une infinité d'atomes subsisteront dans le même lieu, sans l'occuper, sans former un

véritable corps. Si l'atome n'est point étendu, l'ensemble des atomes ne le sera point, puisque jamais les attributs et les propriétés du tout ne seront que les attributs et les propriétés des parties. Un million d'êtres, dont aucun ne jouit de la lumière, formera-t-il donc une armée clairvoyante ? L'ensemble d'autant d'êtres insensibles éprouvera-t-il le sentiment ? Et suffira-t-il de réunir des sourds et des muets pour leur rendre l'ouïe et la parole ? Par quel privilège l'étendue résulterait-elle donc de l'étendue ? Loin de nous ces étranges absurdités ; toute la matière est évidemment composée, divisible, étendue : donc toutes ses parties, ses atomes, ses éléments, sont étendus comme elle. Mais cette propriété que tout annonce dans la matière, tout me défend de l'attribuer à l'âme. L'être qui pense en moi est un ; il est indivisible, il est inétendu, si je ne puis le supposer matériel, étendu, divisible, ni quant à sa substance, ni dans ses facultés, ni dans ses opérations, ni dans ses affections, sans tomber dans les absurdités les plus étranges ; or, que le faux sage nous suive, et il les verra, ces absurdités, découler évidemment, incontestablement de ces principes. Si la substance intelligente est matière, la partie de mon âme qui voit le faîte de ce chêne n'est plus celle qui voit ses rameaux ; et celle-ci n'est point celle qui voit le tronc qui les supporte. Autant je distingue de feuilles sur cet arbre, autant il est en moi d'êtres pensants : il en est des millions, puisque la partie qui pense à droite n'est point celle qui pense à gauche ; puisque celle qu'affectent la vue et la pensée des feuilles supérieures n'est point celle qu'affectent la vue et la pensée des feuilles inférieures ; puisque la vue et la pensée de chaque point d'une même feuille affectent autant de points divers dont chacun est pensant : première absurdité. Chacun de ces êtres, chacune de ses parties pensantes ne voit qu'une partie infiniment petite de ce chêne ; chacun de ces êtres pensants ignore la pensée de celui qui le touche ou qui le suit ; chacun de ces êtres croit cependant le voir de son faîte jusqu'à ses racines, et penser à toute sa hauteur, quoiqu'il ne pense qu'à une très petite partie : seconde absurdité. Aucun de ces êtres pensants ne voit à la fois ce chêne et l'arbrisseau qui rampe auprès de lui, aucun ne peut penser à la fois à tous les deux, et cependant tous à la fois comparent le chêne à l'arbrisseau ; tous jugent à la fois les différences de l'un et de l'autre : troisième absurdité. Le faux sage nous répond-il que la pensée de l'arbrisseau et celle du chêne subsistent de même dans chaque partie de l'être pensant matériel ? La même pensée sera alors dans moi autant de fois que l'intelligence matière contient de parties ; j'aurai dix fois, cent fois en même temps la même pensée, et croirai ne l'avoir qu'une seule fois : quatrième absurdité. Veut-il que ma pensée ou les parties de ma pensée varient suivant les différentes parties de l'intelligence matérielle ? Ma pensée ne sera point au centre ce qu'elle est à la circonférence ; à droite ce qu'elle est à gauche ; en dessus ce qu'elle est en dessous : cinquième absurdité. Si mon intelligence est matière, et l'intelligence et la pensée qui lui est adhérente seront soumises aux lois de la matière, l'une et l'autre pèseront et graviteront en raison directe des masses, inverse des distances, suivront la ligne droite dans l'impulsion directe, et la diagonale quand l'impulsion sera oblique : sixième absurdité.

J'épargne à mes lecteurs une foule d'autres conséquences également absurdes qui suivent immédiatement du système des matérialistes. En voilà du moins assez pour concevoir combien peu ils ont réfléchi lorsqu'ils ont voulu nous donner l'intelligence comme un être matériel, divisible, étendu, quant à sa substance. Observons à présent ce même être dans ses facultés, nous les verrons toujours se rapporter au même moi, et leur indivisibilité nous annoncera évidemment l'immatérialité, l'indivisibilité de l'être dans lequel elles se réunissent. Je pense, je sens, je réfléchis ; mais il n'est point dans moi trois êtres différents, dont l'un ait en partage la faculté de penser, le second celle de sentir, le troisième celle de réfléchir. Toutes ces facultés, ainsi que la mémoire, la volonté, le doute, le jugement, sont nulles dès que je les sépare de la pensée. Le sentiment lui-même est nul sans la perception, la perception est nulle sans la pensée ; le bien ou le mal que je ne puis m'attribuer n'est point mon bien ou mon mal ; je ne puis me l'attribuer que par la pensée : donc le bien et le mal, le sentiment de l'un et de l'autre sont nuls sans la pensée : donc la pensée et le sentiment, et par conséquent la faculté de sentir et celle de penser, subsistent individuellement dans la même unité. La mémoire n'est qu'une pensée renouvelée ; la volonté n'est qu'une pensée qui me porte vers l'objet désiré ; le jugement n'est que la décision des rapports connus par la pensée : donc l'être qui veut, qui se souvient, qui juge dans moi, est essentiellement un avec l'être pensant et sensible ; donc toutes les facultés de l'intelligence m'annoncent l'unité, l'indivisibilité de l'être qui les possède. Considérons-nous à présent ce même être dans ses opérations ? Donnez de l'étendue à la pensée, rendez-la divisible et matérielle ; comme vous avez le quart, la moitié, le tiers, d'un globe, vous aurez la moitié, le tiers, le quart d'une pensée, et les absurdités se montreront encore en foule. Si la pensée est étendue et divisible, une pensée sur l'atome aura du moins les mêmes dimensions que l'atome. Je multiplierai mes pensées sur cet atome : je penserai en même temps à sa figure, à sa couleur, à sa pesanteur, à son mouvement ; toutes ces pensées étant très distinctes entre elles, et chacune ayant au moins la grandeur de l'atome, ou du plus petit être matériel possible, vous serez forcé d'admettre que mes quatre pensées sur l'atome occupent quatre fois l'espace de l'atome lui-même. Si vous ne sentez pas toute l'absurdité de cette conséquence, je multiplierai les atomes eux-mêmes. J'en distingue à la fois un million sur ce tableau, dont l'ensemble n'est formé que par ce million d'atomes rapprochés. Puisque mes pensées sont aussi multipliées et aussi distinctes que ces atomes, puisqu'elles ont au moins chacune la même étendue qu'un seul de ces atomes, leur ensemble aura donc aussi les mêmes dimensions que l'ensemble de ces atomes, et ma pensée générale sur ce tableau en aura la longueur, la largeur et la hauteur. Suivez-moi encore, et répondez-moi. Lorsque je pense au mouvement, ma pensée matérielle est-elle en repos, ou se meut-elle ? Si elle est en repos, le mouvement auquel je pense n'est point matériellement dans elle ; j'ai donc une pensée du mouvement purement spirituelle. Me dites-vous que ma pensée se meut lorsque je pense au mouvement ? Autant je verrai d'oiseaux voler, d'hommes courir, de globes rouler, autant il y aura

dans mon cerveau de parties pensantes qui voleront, courront et rouleront. Je vous demande encore, lorsque je pense à la couleur, à la figure, à la grandeur d'un objet quelconque, tout cela est-il matériellement dans ma pensée ? Y est-il en raccourci, en miniature ou en nature, et tel que je le vois, ou point du tout ? Si rien de tout cela ne s'y trouve matériellement, encore une fois ma pensée sur tous ces objets est purement spirituelle. Si ces objets y sont matériellement, mais en raccourci, ils ne sont point ma pensée, puisque je pense à ces objets en grand, puisque la pensée de l'objet en miniature n'est point celle de l'objet en nature. Enfin ces objets y sont-ils matériellement tels que je les vois ? Au milieu d'une profonde nuit, je penserai à l'azur des cieux, au rubis de l'aurore, à l'éclat varié de l'iris, à la splendeur du jour : donc la partie pensante au milieu des ténèbres les plus épaisses brillera de toutes ces couleurs. La forme et la figure des objets dont je m'occupe sont encore matériellement dans votre intelligence ! Vous avez donc dans votre cerveau un million de parties, dont les unes seront le portrait d'Alexandre triomphant, les autres celui d'un héros humilié ; celles-ci un vaisseau brisé par la tempête, celles-là un chevreuil bondissant. Je ne parlerai point de la grandeur réelle des objets de la pensée : vous ne voulez pas sans doute qu'il me faille un pied cube, une toise pensante pour avoir l'idée d'un pied cube ou d'une toise, et toute l'étendue de l'univers pour avoir l'idée de sa grandeur. Telles sont cependant les absurdités auxquelles nous conduit évidemment le système des pensées matérielles. Mais s'il est impossible au philosophe d'attribuer l'étendue à la pensée, sans s'exposer à toutes ces conséquences, quelle sera, de toutes les opérations de l'âme, celle qu'il me sera permis de concevoir comme étendue et matérielle ? Mes jugements, mes volontés, mes doutes, ne sont qu'un résultat de mes pensées. L'étendu matériel ne résultera point évidemment de l'inétendue et de l'immatériel ; mes volontés, mes doutes ou mes affirmations n'existent point d'ailleurs hors de ma pensée ; toutes les opérations de mon âme sont donc inétendues, indivisibles comme ma pensée elle-même : donc toutes démontrent dans mon âme l'être un, l'être simple, l'être indivisible, et le plus opposé à la matière. Si je considère à présent cette même âme dans ses affections, n'est-ce pas encore la même unité, la même simplicité que tout me manifeste ? Comme il n'est point en moi deux êtres différents dont l'un soit destiné à penser, le second à sentir, il n'en est point deux non plus, dont l'un ne sente que mon bien, tandis que le second ne pourra sentir que mon mal. L'être qui hait dans moi tous les vices est essentiellement le même que les vertus enchantent. Celui qui cherchait votre amitié est le même qui sent aujourd'hui tout le prix de vos bienfaits, ou qui déteste votre perfidie ; celui qui s'attriste de vos pertes est le même que le bonheur d'un frère réjouit. C'est encore le même moi qui sent mes pieds glacés, et qui distingue la chaleur de ma main. C'est lui qu'affectent à la fois mille objets quand je porte ma vue sur cette plaine ; en même temps il voit ce palais qui s'élève à ma droite, et cette humble chaumière qui s'éloigne vers ma gauche, et ces coteaux lointains qui dominent sur la plaine. Ce n'est point ici une simple assertion, c'est l'évidence même du sentiment qui me force à rapporter au même moi toutes

ces affections, soit morales, soit physiques ; mes penchants, mes dégoûts, mes craintes et mes espérances, mes plaisirs et mes douleurs ; tout ce qui entre en moi par mes yeux ou par mes oreilles, par tous et par chacun de mes organes, en même temps ou successivement ; tout cela est senti par la même partie de moi : toutes les affections de mon âme annoncent donc dans elle l'unité, l'indivisibilité. Vainement me direz-vous que c'est une erreur de conscience. Cet être qui dans moi constitue ma conscience, celui-là seul qui peut se rapporter mes sensations, est aussi le seul qui les connaît et les éprouve : il les éprouve indivisiblement ; elles l'affectent toutes de manière à lui persuader qu'il est un. Mon âme est donc une par la nature même de ses affections, comme elle est une par l'essence de ses opérations et de ses facultés. La confondre avec la matière, c'est donc s'obstiner à confondre l'être essentiellement un et simple avec le composé, l'indivisible avec le divisible, l'inétendu avec l'étendu, l'impalpable avec la palpable. Je laisse à mes lecteurs le soin de revenir eux-mêmes sur toutes les autres oppositions que j'ai manifestées entre la matière et l'intelligence. Ils se rappelleront ce principe dont nous sommes partis, que deux êtres dont les attributs connus et constants sont contradictoires et inconciliables ne sauraient avoir la même essence, et ils en concluront sans peine que l'âme et la matière sont les deux substances les plus opposées. Je leur laisse également le soin de réfuter toutes ces vaines opinions de nos philosophes, et sur la double âme matérielle, et sur le double esprit de l'homme, et sur le double moi. L'unité et la spiritualité de l'âme démontrées suffisent pour détruire les erreurs sans nombre qu'ils ont imaginées. Si nous voulons répondre aux frivoles objections de nos matérialistes, que verrons-nous dans eux ? Sophistes minutieux, ils disputeront encore sur des mots, et ne verront dans l'âme esprit qu'un être négatif. Ils nous forcent de leur dire ce que l'esprit n'est pas : nous leur répondrons qu'il n'est pas matériel, qu'il n'est pas divisible ; et ils partent de là pour nous dire que le néant de même n'est ni divisible, ni matériel. Nous répondons que notre doctrine sur l'esprit ne se réduit point à dire ce qu'il n'est pas, mais aussi à dire ce qu'il est positivement, c'est-à-dire, un être sensible, pensant et raisonnable. Nous avons beau ajouter que le néant n'est ni sensible ni pensant ; pleins de mauvaise foi, ils reviennent sans cesse à leur comparaison chérie du néant immatériel et de l'esprit immatériel. Vainement ont-ils cru nous offrir une difficulté plus réelle en disant : la pesanteur, le mouvement, et d'autres modifications de la matière ne sont ni étendues ni divisibles : donc la pensée, fût-elle indivisible, inétendue, il ne s'ensuivrait point que l'être intelligent dût être immatériel. Les lecteurs réfléchis ont pu s'apercevoir que nous avons d'abord prouvé l'indivisibilité de l'être intelligent, indépendamment des preuves qui se tirent de l'indivisibilité de la pensée. Ils pourront d'ailleurs répondre au matérialiste, que toute modification participant essentiellement à la nature de l'être modifié, celles de la matière seront toutes divisibles comme elles. La pesanteur sans doute est divisible, puisqu'elle augmente ou diminue suivant les distances. Le mouvement, dans la matière, se mesure doublement, et par la quantité des parties en mouvement, et par l'espace parcouru ;

il est donc divisible, et comme la matière, et comme l'espace. Que les matérialistes assignent à la pensée de pareilles mesures, et nous consentirons à la voir comparée au mouvement. Mais comment s'arrêter à détailler leurs vaines objections ? Tantôt, en vrais enfants, s'ils ne veulent pas d'une âme spirituelle, c'est, nous disent ils, qu'ils n'en ont jamais vue : comme s'ils avaient vu la pensée, et surtout la matière pensante ! Il faudrait leur donner une image de l'esprit, ornée de toutes les couleurs de la matière, ou le leur faire toucher, pour les persuader ; et ils se prétendent quelque chose de plus que le vulgaire ! Tantôt inconséquents, ils se lassent d'attribuer l'intelligence à toute la matière, pour ne la chercher plus que dans la matière organisée : comme si des atomes réunis par l'organisation changeaient de nature ! Comme si ces atomes, devenus des corps mous, durs, fluides ou flexibles par l'organisation, la juxtaposition, devenaient par-là même intelligents, de non-ingérences qu'ils furent ! Comme si concevoir des corpuscules rapprochés sous quelque forme que ce soit, c'était les concevoir pensants ! Presque toujours absurdes, ils feront consister l'intelligence dans la mobilité des atomes : comme si un mouvement à droite ou à gauche, en dessus ou en dessous, était une pensée, une volonté ! Hardis et sans pudeur, ils nous parleront des âmes qu'ils ont vues grandir, des âmes qu'ils ont vues se raccourcir, s'élargir ou se rétrécir, se fortifier s'affaiblir dans les différents âges de la vie. Au lieu de répondre à ces absurdités, au lieu de confondre avec eux le développement des facultés de l'âme avec cet accroissement et ces altérations que le corps seul éprouve, ce développement successif ne sera pour nous qu'une preuve de la sagesse et de la bonté du dieu auteur de l'âme et du corps. La raison, dans toute sa force, ne serait-elle pas en effet pour l'enfant le présent le plus funeste ? à quoi servirait-elle dans ces premiers jours, si ce n'est à lui faire connaître toute sa faiblesse, à la lui rendre insupportable ? Au lieu de sourire tendrement sur le sein de sa mère, triste, sombre et jaloux, il aspirerait avec impatience à toute la vigueur de son père. Resserré dans ses langes, il aurait déjà tous les désirs, tous les soucis, toutes les passions de l'homme, et nul moyen de les satisfaire. Il connaîtrait la liberté, et ce berceau, où il dort si tranquille, ne serait pour lui qu'une prison dont il chercherait vainement à s'élancer. Plus fort, plus vigoureux, dans l'adolescence, si sa raison avait prévenu l'expérience, il n'en serait que plus vicieux. Les anciens du peuple n'ayant plus aucun titre de supériorité, la plus respectable partie du genre humain ne serait que la plus faible ; l'ordre de la nature serait renversé ; les chefs de famille ou de l'état n'avanceraient en âge que pour nous devenir moins précieux. Cette gradation des facultés de l'âme, loin de nous annoncer l'identité de l'âme et du corps, ne fait donc que nous prouver la sagesse de leur auteur. Mais, dans cette dégradation même, combien la différence du corps et de l'esprit se manifeste ! Sont-ce donc nos Hercules qui furent en tout temps nos héros et nos génies ? Et si quelquefois la faiblesse ou l'infirmité des organes entraîne le délire de l'âme, en marquant l'union intime du corps et de l'esprit ; si notre âme alors n'est que cet ouvrier dont un faux instrument dérange les opérations, ne se montre-t-elle pas assez souvent indépendante et supérieure à

toutes les révolutions de la matière ? Tout était-il donc languissant et mourant dans les héros de Fontenoy ? La raison des Nestor ne vaut-elle jamais le bras des Diomède ? Le courage du sage est-il toujours éteint par les douleurs ou l'appareil de la mort ? Et si Corneille finit par Suréna, Racine n'a-t-il pas terminé sa carrière par Athalie ? Cette union de l'âme et du corps dans l'homme n'est donc point telle que le matérialiste affecte de la concevoir. Le mystère même qu'il m'offre ne peut que confirmer la différence de leur nature. Le même être n'est point alternativement inférieur et supérieur à lui-même. Mon intelligence se montre alternativement dépendante et indépendante des révolutions de mon corps : elle n'est donc pas avec lui ; elle n'a donc pas la même essence. Vainement le faux sage exigera de moi que je lui développe cette union mystérieuse ; il fut donné à l'homme de sentir et de montrer son existence, et non d'en concevoir tous les rapports, ou d'en développer tous les liens. Le noeud existe, il m'est sensible, je ne porterai point la folie jusqu'à nier son existence parce que je ne puis le résoudre. La vérité que je n'explique point ne me fera pas rejeter celle que je sens, que je vois, que je démontre. Je ne suppléerai pas au mystère par les contradictions les plus multipliées et les plus évidentes, une seule eût suffi pour m'éloigner du matérialiste ; et combien n'en faut-il pas dévorer à son école ! Pour ne voir avec lui qu'une même nature dans l'âme et la matière, c'est à l'être essentiellement esclave qu'il faut transporter la liberté, l'empire de ma volonté ; c'est l'être insensible au présent même qu'il faut voir appeler devant lui l'avenir et le passé, ce qui n'existe point comme ce qui existe ; c'est tout le moral des vertus et des vices qu'il faut réduire au physique du mouvement et de l'action ; c'est dans le composé, le multiple et l'étendu qu'il faut voir l'être essentiellement un, essentiellement indivisible et simple ; c'est dans l'inertie même qu'il faut trouver et la force et l'action ; c'est dans la mort enfin qu'il faut s'obstiner à chercher toutes les sources de la vie. Dépend-il donc de moi de confondre des objets si différents ? Non, non, je le répète, une seule opposition entre la matière et l'être intelligent eût suffi pour m'apprendre à distinguer leur nature ; quand je vois tout ce qui m'est connu de celle-là, dans l'opposition la plus constante avec tout ce qui m'est connu de celle-ci, il m'est impossible de leur assigner la même essence, et d'en faire un même être. Vainement le sophiste viendra-t-il nous dire : il n'est pas démontré que le tout-puissant ne puisse accorder à la matière la faculté de penser ; et dès lors il n'est plus démontré que l'être pensant soit esprit. Ce n'est pas dans la bouche du matérialiste que cet argument nous séduira ; nous savons l'induction qu'il voudrait en tirer. S'il n'est pas démontré que la matière soit incapable de penser, il n'est pas démontré que l'univers ne pense pas et n'est point susceptible d'intelligence ; qu'il n'a pu s'arranger, se construire lui-même, et dès lors il n'est pas démontré que dieu existe. C'est donc à la toute-puissance de dieu lui-même que le matérialiste recourt ici pour nous faire douter de l'existence même de ce dieu ; le sophisme est trop grossier, et la contradiction trop palpable. Mais l'argument dont il se sert est puisé, nous dira-t-il, dans les ouvrages mêmes du philosophe anglais qui mérite le plus nos

égards. Je le sais, et je n'en répondrai pas moins : ou effacez, dans Locke, ces lignes trop propices au matérialisme, ou déchirez d'un bout à l'autre les oeuvres de ce sage. S'il ne s'est pas trompé en voulant nous faire douter si la matière est susceptible de sentiment et d'intelligence, je ne le croirai plus lorsqu'il m'assurera que la matière ne peut pas nous donner la moindre idée de la pensée, lorsqu'il décidera qu'il est impossible de concevoir qu'elle puisse tirer de son sein le sentiment, la perception, la connaissance. lorsqu'il s'efforcera de me prouver la spiritualité de l'âme par celle de la pensée, je le plaindrai de s'être contredit formellement comme tant de faux sages ; mais comme il n'eût pas craint d'insulter à la toute-puissance de dieu, en assurant qu'il ne saurait donner à la fois le même être au néant et à l'existence, je dirai sans crainte : il est démontré que les propriétés connues dans l'être intelligent répugnent à celles que je suis forcé de voir dans l'être matériel ; tout ce que je puis ignorer de l'un et de l'autre n'identifiera donc jamais leur essence ; c'est donc en vain que vous m'opposerez la puissance de dieu, elle ne saurait être en contradiction avec elle-même ; elle ne fera point que l'étendu et l'inétendu, le divisible et l'indivisible, le sensible et l'insensible, le simple et le composé, le mort et le vivant, le libre et l'esclave ne soient que le même être ; elle ne fera donc jamais et ne pourra point faire de l'être matériel l'être pensant. Mais le faux sage ajoute encore à ses sophismes. Pour se flétrir lui-même et méconnaître sa propre nature, il renonce à ses propres lumières, il cherche à étouffer ce sentiment intime qui lui crie : non, tout n'est pas dans toi fange, cendre, poussière. Eh bien ! Qu'il soit flétri, puisqu'il le veut ; puisqu'il faut s'en tenir à ses leçons, ce sont elles désormais qui m'apprendront à juger des sentiments que je lui dois. Vain sage, lui dirai-je, oui, tu m'as convaincu, et je t'en crois sur ta parole ; oui, il n'est rien dans toi qui mérite plus mon admiration et mes respects que la vile matière ; tu raisonnes comme elle rend ses sons lorsque le vent l'agite. Le même mécanisme dirige ta plume et la main de l'automate. Machine comme lui, tu n'as pas plus de droits que lui à mes hommages ; comme la brute, esclave du mouvement et du destin, tu n'as rien qui élève ton essence au-dessus de la sienne ; et puisqu'elle végète mieux que toi, elle vaut mieux que toi. Bien plus dépourvu qu'elle d'une âme, d'un esprit, et bien moins vigoureux, descend au-dessous d'elle. Voltaire, Helvétius, Lucrèce, Lamétrie, Freret et Diderot, non, vous n'avez ni âme ni esprit ; toute mon erreur était de vous combattre, comme si la raison avait eu chez vous quelque empire sur la matière… mais quoi ! Vain sophiste, ton orgueil se révolte et s'indigne ! Ton humiliation est donc dans ta doctrine ? Tes disciples ne peuvent que t'offenser en s'en tenant à tes leçons ? Tes dogmes les plus chers deviennent ton ouvrage, si tu viens à bout de m'en convaincre ? Sois donc du moins d'accord avec toi-même, ou ne m'annonce plus que l'esprit de l'homme n'est qu'une chimère et un fantôme, ou laisse-moi te regarder du même oeil que la vile matière.

LETTRE 44

De la baronne au chevalier.

C'est donc bien dit, chevalier, on est maître chez nous d'avoir une âme, un esprit, ou de n'en point avoir. On peut en avoir deux ; on peut n'en avoir que la moitié d'une : voilà ce que j'appelle de la philosophie. Mais savez-vous bien ce que vous me prouvez en me démontrant de plus en plus à quel point s'étend la liberté dont on jouit chez nous ? Bien loin de justifier votre ancien condisciple, vous me faites voir qu'il était temps enfin de prendre le parti que j'ai pris en le livrant au médecin. Il n'y avait pas moyen d'y tenir ; au lieu de cette liberté qui fait notre apanage, et dont tous nos sages usent si amplement, je ne sais quel fantôme était venu troubler son cerveau. Sans cesse il croit sentir le pouvoir tyrannique de je ne sais quel destin, les entraves de la nécessité, les lois irrévocables de la fatalité, et le poids immense de la grande chaîne des événements. S'il remuait le pied ou le bout du doigt ; s'il prononçait une seule parole ; s'il avait une idée, rien de tout cela ne dépendait de lui : ses pensées n'étaient pas moins enchaînées que ses actions ; enfin la liberté pour lui n'était pas moins une chimère que l'esprit. S'il n'eût été question que de lui dans ses leçons, peut-être aurais-je pu lui pardonner toutes ces déclamations contre la liberté ; je sais qu'il peut être un certain état où l'homme n'est plus libre de raisonner ou de déraisonner ; mais qu'auriez-vous pensé d'un homme qui, dans nos philosophes mêmes, ne voyait que des esclaves enchaînés comme lui sous les lois de la nécessité ; qui allait annonçant à tous vos disciples que nos d'Alembert, nos Voltaire, nos Diderot, ne sont que des machines, des automates, de vraies marionnettes, des girouettes que les vents font tourner malgré elles de côté et d'autre ? Avouez, chevalier, que ce n'est guère là ce que nous devions attendre d'un homme aussi zélé pour notre gloire, aussi consommé dans la connaissance de nos mystères, que vous me l'écrivez de Mr Tribaudet. Je vous l'ai dit, je le répète encore : je lui aurais pardonné ces chaînes, ces entraves, dont il se croit sans cesse garrotté ; mais publier partout que notre école même, cette école où tout change, tout varie d'un instant à l'autre, où l'on a aujourd'hui un esprit, demain deux, et après demain la moitié d'un ; où chacun embrasse, rejette, reprend ses opinions avec toute la liberté possible, est précisément celle où tout mortel n'apprend qu'à être esclave ; vouloir nous faire croire que " jamais les philosophes n'ont eu besoin de personne pour se persuader que tout se fait par les lois immuables du destin, que tout est arrangé, que tout est nécessaire, que la doctrine contraire ne serait qu'une doctrine absurde; qu'un philosophe est fou, s'il ne se croit esclave; qu'un philosophe est un être dénaturé, s'il jouit de la liberté " ! Voilà certainement ce qui ne sortira jamais que d'un cerveau malade, et bien malade : car enfin, choisissez, chevalier, ou bien c'est vous-même qui êtes absurde, fou et dénaturé, puisque, selon vous, toute la gloire de nos grands hommes consiste dans la liberté et la variété de leurs leçons ; ou bien notre vrai fou est celui qui croit voir tous nos philosophes esclaves. Vous pensez bien que, dans un pareil choix, il n'a pas été fort difficile de décider à qui la pomme. Ne croyez pas que ce soit simplement sur une ou deux

phrases échappées à notre malade que j'ai consenti à l'abandonner à la faculté. Non, j'ai obvié à tous les reproches que vous auriez pu me faire de m'être décidé trop légèrement. Peu contente de ces déclamations continuelles contre la liberté, comme s'il avait peur que nous n'en fussions pas assez révoltés, il avait consigné toutes ses leçons dans un long discours qu'il m'adresse à moi-même ; la pièce est authentique, c'est de sa propre main qu'il l'a écrite. Ah ! Chevalier ; dans quel état devait être alors son cerveau ! C'est là que vous verriez cette ligne tracée par la nature, ligne que tout philosophe doit suivre, sans pouvoir s'en écarter un seul instant, ni par ses actions, ni par ses pensées. C'est là que vous liriez que, si je tiens ma main dans un brasier, comme le fameux Mutius, je ne suis pas plus libre de l'en retirer, quoique personne ne me force à l'y tenir, que si des hommes vigoureux y retenaient mon bras. là vous verriez encore que si je donne un conseil à ma fille, c'est que je suis moi-même très fort persuadée qu'elle suivra très nécessairement mes avis, comme je les lui donne très nécessairement ; que l'éducation que je lui ai donnée, moi qui détestai toujours l'esclavage et la nécessité, n'est cependant que la nécessité montrée à un enfant ; que si le roi de Prusse a fait trembler l'Europe, c'est qu'il avait plu à la Chine, ou qu'il y avait eu un orage chez les hottentots ; qu'en ce moment même, " dans les plaines arides de la Libye, s'amassent peut-être les premiers éléments d'un orage qui, porté par les vents, viendra vers nous, appesantira notre atmosphère, influera sur le tempérament et sur les passions de l'homme que ces circonstances mettent à portée d'influer sur beaucoup d'autres, et qui décidera, d'après ses volontés, du sort de plusieurs nations. " Enfin, que dans toutes les plus fameuses révolutions, comme dans toute la vie d'un philosophe, il n'y a pas une seule action, une seule volonté, qui ne soit nécessaire ; qu'il n'y a pas même un mot dans ma lettre qui ne dépende de la pluie ou du beau temps. Ce que vous trouveriez de bien plus fou encore, dans ce long et très long discours de Mr Tribaudet, ce sont les raisons par lesquelles il prétend démontrer notre esclavage. " lorsque, tourmenté d'une soif ardente, j'aperçois une fontaine dont les eaux pourraient me désaltérer, suis-je maître, dit-il, de satisfaire ou non un besoin si vif ? " id, c 11. Je n'en bois donc pas moins nécessairement, soit que j'aie bien soif, soit que je n'aie pas fort grande envie de boire. Vous croyez que le choix que font nos philosophes, d'un esprit ou de deux, ou de la moitié d'un, prouve leur liberté : notre malade vous apprendra que si l'homme était libre, c'est alors précisément qu'il n'y aurait plus de choix à faire pour lui. Vous pensez encore que la nature, offrant au philosophe bien des choses à choisir, ne fait que lui fournir mille occasions d'exercer sa liberté ; point du tout, il faudrait, pour que le philosophe fût libre, qu'il fût lui seul plus fort que la nature entière, ou plutôt qu'il fût hors de cette nature. Très certainement vous ne voyez pas la connexion qu'il y a entre la liberté de tuer la mouche qui vous pique, ou de la laisser vivre, et le pouvoir de régler le destin de l'univers : eh bien, notre malade vous l'apprendra ici. " tu ne sais donc pas, vous dira-t-il au nom de Voltaire, tu ne sais donc pas que si tu pouvais déranger la destinée d'une mouche, il n'y aurait nulle raison qui pût t'empêcher de

faire le destin de toutes les mouches (même de celle qui va se reposer sur le turban du grand seigneur, à cinq cents lieux de toi). ” tu ferais le destin de tous les animaux (même de l'éléphant du grand mogol), de toute la nature. Tu te trouverais au bout du compte plus puissant que Dieu même. Vous croyez qu'appeler un philosophe vraie machine, ce serait lui dire une injure grossière ? Eh ! Notre malade s'extasie de n'être lui-même qu'une machine dont les ressorts sont adaptés de manière à faire leurs fonctions d'une façon qui doit plaire ; et son coeur en tressaille de joie, jugez après cela si les droits de la faculté sur son cerveau pouvaient encore me paraître douteux ; vos disciples étonnés, et presque révoltés de ma première résistance, commençaient déjà à me demander si je croyais aussi qu'un philosophe ne fût qu'un automate ? Il a donc fallu, chevalier, hélas ! Pour l'honneur de la philosophie même, il a donc fallu livrer au médecin ce même homme que vous croyez envoyé par elle pour suppléer à vos leçons et à celles de tous nos grands hommes. Ah ! Qu'il m'en a coûté de prononcer le mot qui l'a mis entre les mains de la faculté que cet aveu des droits qu'elle peut acquérir sur le cerveau d'un philosophe m'a été sensible, et que je souffre encore chaque fois que je vois le pauvre Tribaudet ! Quatre saignées, et l'une surtout très copieuse, à une veine que notre docteur croit avoir une grande influence sur le cerveau, ont déjà mis notre malade dans un piteux état. Je ne vous dirai pas comment on s'y est pris pour lui faire croire qu'il était menacé d'une fièvre chaude. À présent, il avale tous les jours quelques prises d'ellébore, qu'on lui donne pour des rafraîchissants. J'aurai soin de vous instruire des progrès de cette cure. Celles que le docteur a déjà faites dans ce genre me font assez espérer qu'il me rendra enfin Mr Tribaudet tel qu'il était sorti de l'école de nos grands maîtres, mais en attendant, c'est à vous, chevalier, à suppléer à ses leçons ; c'est à vous à faire de nous de vrais philosophes, tandis que nous travaillons à en guérir un des plus malades. Nos soins pour ce sage, votre ancien ami et condisciple, sont la seule preuve de reconnaissance que nous puissions vous offrir ; soyez persuadé que personne ne les épargnera moins que, votre très humble, etc.

LETTRE 45

De la baronne au chevalier.

Quel homme, chevalier, que notre docteur ! Les fantômes ont disparu, il n'est plus ni chaînes ni entraves dans le cerveau de mon hôte. Voltaire, Mr Diderot et d'Alembert ont pris le dessus. Enfin les leçons de ces grands hommes ne sont plus obscurcies dans sa mémoire par je ne sais quelles vapeurs épaisses qui troublaient son esprit. Dans cet instant même je viens de l'entendre s'écrier : ô liberté, ô doux présent des cieux ! Tout mortel a droit de te posséder dès qu'il jouit de sa raison ; liberté parfaite, liberté d'agir et de penser, seule tu es capable de produire de grandes choses ! ” Arracher à l'homme la liberté de penser, juste ciel ! Tyrans

fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire ; arrachez-nous la langue qui parle contre vous ; arrachez-nous l'âme, qui n'a contre vous que des sentiments d'horreur. " Ah ! Chevalier, comme j'ai embrassé mon malade en entendant ces leçons dignes de tous nos sages sortir de sa bouche ! Comme j'ai remercié le docteur qui a opéré une révolution pareille en si peu de temps ! Je ne me possède pas de joie, chevalier, d'avoir enfin retrouvé le philosophe. Avez-vous remarqué comme son âme même est revenue avec la liberté ? L'une et l'autre ne sont donc plus une chimère ? Oui, la cure parfaite. Si vous avez dans la capitale quelqu'un de nos sages attaqué de la même maladie, écrivez, commandez ; notre docteur partira sur-le-champ. Avec lui, c'est l'affaire de quelques saignées, de quelques pilules, et vous voilà guéri. Je vous quitte pour aller trouver mon philosophe ; car, en vérité, à présent qu'il a une âme et la liberté de nos sages, j'ai beaucoup de plaisir à le voir. Adieu, je ne m'attendais pas, il n'y a que huit jours, à vous envoyer un bulletin si favorable. La semaine prochaine, la suite de la convalescence. Je voudrais que le courrier pût vous en porter tous les jours des nouvelles.

LETTRE 46

La baronne au chevalier.

Ne vous effrayez pas, chevalier, en apprenant que votre ami n'est pas aujourd'hui tout à fait aussi bien qu'il était lors du dernier courrier. Notre docteur m'avait annoncé qu'avant de parvenir à un certain degré de stabilité, son malade éprouverait encore bien des variations ; que les accès seraient plus compliqués, à cause de l'effervescence qui allait s'établir dans le cerveau ; effervescence absolument requise, dit notre Hippocrate, pour chasser les humeurs ou les vapeurs épaisses, et pour en introduire de nouvelles. Hier matin, le malade fut assez tranquille ; les idées étaient encore claires et lumineuses : l'homme, et surtout le philosophe, jouissait de la liberté la plus parfaite ; la mémoire était ferme : aussi rien de plus beau que les leçons de nos grands hommes, qui lui revenaient alors dans l'esprit. Rien de plus beau surtout que ces vers de Voltaire, que j'écrivis sous sa dictée. Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi : c'est le plus beau présent de notre commun roi. La liberté qu'il donne à tout être qui pense fait des moindres esprits et la vie et l'essence. Voyez comme l'esprit, l'âme, la liberté, tout était revenu ; mais tout cela partira encore quelquefois, m'avait dit le docteur : en effet, sur le soir, il n'y avait plus ni liberté, ni âme, ni esprit. Les philosophes mêmes, comme les végétaux, obéissaient irrésistiblement aux lois du grand être. L'effervescence s'est établie : le malade alors est épris d'une espèce d'enthousiasme ; il veut parler à l'univers ; il demande du papier, des plumes et de l'encre : il écrit, il écrit, il écrit presque toute la nuit. J'arrive ce matin ; je le trouve fatigué, harassé, n'en pouvant plus ; je lui fais quelques reproches. Madame,

répond-il j'ai voulu vous apprendre à être libre en philosophe : prenez, lisez, et choisissez. Je prends, je lis, je vois la prophétie du docteur parfaitement accomplie : toutes les idées se sont confondues dans un nouvel accès. C'est un mélange de liberté, d'esclavage, de grande chaîne qui, dans toute autre circonstance, m'aurait effrayée sur l'état du malade ; mais j'étais prévenue, et cette production ne m'a point étonnée, je suis bien aise même que vous la connaissiez. Sur le haut de la première page, on voit d'abord écrit en grosses lettres : liberté philosophique. Suit un petit préambule, qui nous apprend qu'un philosophe est libre, mais que sa liberté est tout autre chose que celle du vulgaire. Après ce préambule, vous lisez en grosses lettres encore : liberté à la Voltaire. Je voudrais copier cet article tout entier ; mais pour vous donner une idée de la plaisante liberté que notre malade imaginait en ce moment, il me suffit d'extraire le passage suivant : " en quoi consiste la liberté ? dans le pouvoir de faire ce que votre volonté exige d'une nécessité absolue… votre volonté n'est pas libre, disait le grand homme ; mais vos actions le sont ". Voyez-vous, chevalier, le mélange dont je vous parlais ? La liberté dans les actions, l'esclavage dans la volonté. L'idée du grand homme s'est sans doute renversée dans la tête du malade. Voltaire aura voulu dire que parfois nos actions ne sont pas libres, et que nos volontés le sont ; que l'action d'un forçat, par exemple, n'est pas trop libre quand les coups de bâton l'obligent à ramer, quand il est entraîné par sa chaîne ; mais qu'il peut très bien vouloir ou ne pas vouloir ce qu'on le force à faire. Notre malade a pris le contre-pied. Continuons. " S'il ne dépend pas de moi de vouloir ou de ne pas vouloir, me direz-vous, mon chien de chasse est aussi libre que moi, il a nécessairement la volonté de courir quand il voit un lièvre, et le pouvoir de courir quand il n'a pas mal aux jambes : je n'ai donc rien au-dessus de mon chien ; vous me réduisez à l'état des bêtes. " l'objection n'est pas mauvaise : voici la réponse. Lisez-la sans rire, si vous le pouvez. " Voilà les pauvres sophismes des pauvres sophistes qui vous ont instruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien ! Ne mangez-vous pas, ne dormez-vous pas comme lui ? Voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez ? Pourquoi voudriez-vous avoir la liberté autrement que votre chien ? " Vous attendiez-vous à cette chute, chevalier ? Le titre vous promet la liberté de Voltaire ; c'est celle de son chien qu'on vous donne. Encore une fois, ne vous effrayez pas, tout ceci n'est qu'une petite révolution que le docteur avait prédite, et qui ne fait dès lors que nous annoncer le succès du traitement. Après la liberté à la Voltaire, est venue se présenter à Mr Tribaudet celle qu'il appelle liberté à la D'Alembert ; j'ai vu par cet article, et je veux en faire faire la remarque au docteur, que les idées de son malade s'embrouillaient un peu à mesure qu'il écrivait ; car il y a ici une foule de choses que j'ai relues vingt fois sans pouvoir les saisir. Je ne sais, par exemple, ce qu'il entend par une liberté dont l'expérience suffit pour nous convaincre, et qui n'est autre chose qu'un pouvoir qui ne s'exerce pas actuellement ; un pouvoir qui ne peut être connu par l'exercice actuel. Serait-ce une liberté d'expérience, sans être une liberté d'exercice ? Cette liberté serait-elle un pouvoir actif par l'expérience, et toujours oisif par le défaut

d'exercice ? Cela est un peu trop savant pour moi, aussi bien que certaine différence tantôt imaginaire et tantôt réelle entre l'infaillible et le nécessaire ; aussi bien encore que certains futurs contingents, et certains décrets prédéterminants, et autres termes barbares, où je crois que nos philosophes n'ont jamais eux-mêmes compris grande choses. Je crois, en revanche, avoir bien saisi quelque chose que vous allez trouver assez plaisant. Imaginez d'abord une grande chaîne souvent imperceptible, mais toujours réelle qui lie tout dans la nature, et par laquelle tous les événements dépendent les uns des autres. Cette grande chaîne était tellement revenue dans le cerveau de notre malade, qu'après en avoir fait un principe, il nous dit sans façon : " supposez un événement de plus dans le monde, ou même un seul changement dans les circonstances d'un événement ; tous les autres se ressentiront de cette altération légère, comme une montre toute entière se ressent de la plus petite altération essuyée par une de ses roues… " Nous sentons néanmoins que nous sommes libres ; l'expérience et une observation facile de notre esprit suffisent pour nous en convaincre. " vous voyez, chevalier, comment dans cette crise de notre malade, toutes les idées se confondent. Que la montre de Mr D'Alembert se dérange dans sa poche, toutes les montres de l'univers se dérangeront ; tous les autres événements de ce monde s'en ressentiront : le soleil se couchera plus tôt ou plus tard, la Russie en sera plus ou moins d'accord avec la Porte ; les vents et les saisons changeront ; tous les cerveaux de nos philosophes s'en ressentiront encore, et Mr D'Alembert lui-même raisonnera plus ou moins juste. Assurément voilà une terrible dépendance ; voilà la grande chaîne bien marquée : nous sentons néanmoins que nous sommes libres ; que la montre de Mr D'Alembert ne captive ni nos actions, ni nos pensées, ni le roi de France, ni l'empereur, voilà la liberté exprimée aussi ; et notre malade tout à la fois bien libre et bien esclave. Voilà bien ces combats d'idées prédits par le docteur, ce mélange, cette confusion de vapeurs, dont les unes cherchent à pénétrer le cerveau, tandis que les autres s'en échappent. Voulez-vous voir ce combat des idées bien mieux marqué encore ? Lisez ce qui va suivre : " soit que les lois du mouvement établies par le créateur aient leur source dans la nature même de la matière, soit que l'être suprême les ait librement établies, il est constant que notre corps est assujetti à ces lois ; qu'il en résulte dans notre machine, depuis le premier instant de son existence, une suite de mouvements dépendants les uns des autres, dont nous ne sommes nullement les maîtres… nous sentons néanmoins que nous sommes libres. " Admirez donc ici, chevalier, admirez l'art de notre docteur ; son malade, en suivant ses premières idées, ne se croit pas seulement maître de remuer le petit doigt, ou de ne pas le remuer : à mesure que ces idées s'échappent, le docteur en introduit une tout opposée. Depuis le premier instant de notre existence, nous ne sommes nullement les maîtres de nos mouvements. Voilà l'idée qui s'échappe du cerveau malade. Nous sommes libres, nous le sentons ; l'expérience et une opération facile de notre esprit suffisent pour nous en convaincre. Voilà l'idée que le docteur introduit dans le cerveau. Mais il faut tout dire, je serais bien fâchée que le docteur réussît également à chasser toutes

les anciennes idées du malade. Celle-ci surtout est trop plaisante pour la bannir impitoyablement : " supposons mille mondes existants à la fois tous semblables à celui-ci,… etc. " que ne suis-je, chevalier, cette intelligence différente du créateur qui verrait à la fois tous ces mondes si semblables ! J'aime à penser qu'autour de ces soleils sans nombre qui brillent dans le firmament, il y a au moins quelques lunes ou planètes qui ressemblent à notre globe. Cette idée, m'a-t-on dit, est assez reçue parmi nos physiciens ; ils croient tous aussi que les lois du mouvement sont les mêmes partout : parmi tant de lunes, il y en aura bien deux ou trois de la grandeur de notre terre. Il y a donc aussi dans ces lunes des hommes qui font précisément tout ce que nous faisons sur terre ; chacun de nous y trouverait son singe. Il y a là-haut des philosophes qui faisaient une encyclopédie quand les nôtres faisaient la leur, qui écrivaient en même temps les mêmes mots, les mêmes pages. Il y a là-haut des singes de mon docteur qui traitent actuellement leurs philosophes malades comme il traite les siens. Que je voudrais bien y voir le singe de Mr D'Alembert ! Quand notre philosophe partirait du pied gauche pour l'académie, tous les D'Alemberts de nos lunes partiraient aussi du pied gauche pour leur académie. Quand, par les lois du mouvement, Mr D'Alembert salue Mr Diderot, tous les D'Alemberts de nos lunes saluent chacun leur Diderot. Quand, par les mêmes lois du mouvement, il accouche d'une jolie pensée, d'une pointe d'esprit (car tout se fait ici par les lois du mouvement), tous les D'Alemberts de nos lunes accouchent de la même pensée ; enfin, les provinciaux lunaires claquent leurs Jean Le Rond chaque fois que les nôtres claquent le Jean Le Rond sublunaire. Avouez que l'ensemble de ces marionnettes qui ne seraient pas cependant des marionnettes, formerait un spectacle assez curieux. Je me trompe ; notre malade ne dit pas que ces D'Alemberts de la lune et de la terre ne seraient pas des marionnettes ; il ne nie pas non plus qu'ils ne fussent de vrais singes ; il prétend seulement qu'une intelligence qui ne serait pas dieu les prendrait pour des automates, quoiqu'ils n'en fussent pas. Mr D'Alembert qui n'est pas dieu, les prendrait donc aussi pour des automates ? Il raisonnerait et dirait : des êtres que les lois du mouvement font nécessairement remuer et agir de même, et dans le même instant, sans qu'ils soient nullement maîtres d'agir autrement, sont de vrais automates ; donc tous ces D'Alemberts de la terre et de nos lunes sont aussi de vrais automates, ou ne sont pas au moins plus libres que des automates. Sans ce raisonnement, que ferait sans doute Mr D'Alembert, je serais tentée de croire que notre malade n'a fait que copier ses leçons, tant l'idée de ses singes me paraît charmante. Quoi qu'il en soit, je veux prier le docteur de ne pas la chasser du cerveau qu'il traite avec tant de succès. En voici en revanche quelques-unes sur lesquelles je lui donne un pouvoir absolu. Le titre sous lequel elles sont rangées est celui-ci : liberté à la Diderot… ciel ! Quelle liberté ! On voit bien que le cerveau de notre malade se troublait à mesure que le travail le fatiguait. Voyez, voyez encore comme la grande chaîne vient régner de nouveau. " L'existence d'une force qui lie tous les faits, et qui enchaîne toutes les causes, ne saurait être contestée… etc. " remarquez-vous une chose, chevalier ?

C'est que notre malade prend on ne peut pas mieux le style du philosophe dont il croit répéter les leçons. Pour moi, il me semble que je copie vraiment du Diderot ; aussi vais-je abréger, car je n'y tiendrais pas. " Quoi qu'il en soit de la communication des deux ordres, du moins dans chaque ordre en particulier, les causes sont liées ; et cela nous suffit pour avancer ce principe général, que la force qui lie les causes particulières les unes aux autres, qui enchaîne tous les faits, est la cause générale des événements, et par conséquent de l'événement fatal : c'est la même que les peuples et les philosophes ont connue sous le nom de fatalité. " Ce style vous fatigue, je le sens ; mais encore un mot, un peu de patience, et notre malade vous aura parfaitement expliqué à quel point la grande chaîne domine dans ce qu'il appelle être libre à la Diderot. " la liaison étroite d'un être quelconque avec le système entier de l'univers celle même d'un fait avec tous les autres faits est une conséquence immédiate et nécessaire de ce système et de l'enchaînement (qu'un philosophe ne peut s'empêcher d'admettre), puisque dans cette doctrine un être quelconque, avec ses états divers, tient tellement à tous les systèmes des choses, que l'existence du monde entraîne et exige son existence et ses états divers " … de manière que vouloir faire autre chose que ce que vous faites, ou occuper une autre place que celle que vous remplissez dans le système actuel, c'est désirer que le système entier n'ait pas lieu, ou que le monde n'existe pas. Vous entendez ce français-là, chevalier ? Eh bien, dites-moi si notre docteur n'a rien de plus pressant que de détruire ces idées dans le cerveau de son malade. Quoi ! L'empereur de Maroc monte sur son trône, ou en descend : ce fait amène un mouvement, ce mouvement en amène un autre, qui, par la grande chaîne, arrivera jusqu'à mes poules, et les fera s'envoler à l'instant où elles allaient pondre ! Mr Diderot aura une pensée ; cette pensée amènera une action ; il se promènera ; cette promenade, cette action sera liée à la pluie ou au beau temps qu'il doit faire ce soir ; et parce que Mr Diderot se sera promené ce matin, il pleuvra chez nous ce soir, et je ne pourrai pas me promener ! Cela est fort gentil, dites-vous ; car si les pensées et les faits de l'empereur de Maroc tiennent aux faits et aux pensées de mes poules, les faits de mes poules n'en sont pas moins liés à tous les faits de l'empereur de Maroc ; et comme, en se levant ou s'asseyant, il peut les empêcher de pondre, elles pourront aussi une autre fois, en pondant ou en ne pondant pas, l'empêcher de se lever ou de s'asseoir à deux cents lieues d'ici. De même je pourrais, en remuant le petit doigt, exciter un mouvement qui parviendra jusqu'au tympan de Mr Diderot, lui portera une modification, une sensation, une pensée qu'il n'aurait pas eue, et par la vertu de mon petit doigt, Mr Diderot, qui voulait donner à gauche, sera forcé de tourner à droite. Oui, sans doute, cet empire que j'aurai sur les autres sera quelque chose de charmant ; mais je ne veux pas que l'empereur de Maroc puisse empêcher mes poules de pondre ; je ne veux pas que ma promenade tienne à ce que Mr Diderot aura fait ou n'aura pas fait ce matin, et en dépende. Je ne veux pas surtout que tous les faits et tous les mouvements de l'univers soient liés aux miens, que chacun m'amène des mouvements, des modifications, des sensations, des et coetera ; tant

de modifications, de mouvements, d'et coetera me casseraient la tête. Chassez-moi donc, docteur, chassez-moi du cerveau de votre malade toutes ces idées de liaison, d'enchaînement, de connexion étroite, nécessaire, immédiate d'un fait avec tous les autres faits, de tout le monde physique et matériel à tout le monde intelligent et moral. Je veux pouvoir changer de place à mon gré, sans que le système de l'univers périsse ; je veux qu'une girouette puisse tourner ou ne pas tourner, sans que la tête tourne à tous nos philosophes. De l'ellébore, autant que vous pourrez lui en donner jusqu'à ce que l'idée de cette grande chaîne soit détruite ; de l'ellébore encore jusqu'à ce qu'il ait perdu l'idée de toutes ces fatalités qui s'embrouillent dans sa tête : fatalité de nos philosophes sans dieu, fatalité des bons croyants, fatalité à la turque ; qu'il laisse là surtout cette fatalité des bons croyants, à laquelle jamais bon croyant n'a pensé. Qu'il se garde bien de nous la donner comme une liberté vraiment philosophique ; non, non, je ne veux point de cette liberté ; car voici, chevalier, en quoi elle consisterait. Vous avez vu Mr Tribaudet commencer d'abord par bien démontrer que la grande chaîne vous lie, vous captive nécessairement, immédiatement dans toutes vos actions, dans toutes vos pensées. Qui que ce soit qui tienne le bout de la chaîne, très peu vous importe à présent, vous vous croyez un esclave enchaîné : eh bien, vous vous trompez. Il n'est point du tout indifférent de connaître la main qui vous enchaîne, ou de l'ignorer. Nos athées, nos philosophes sans dieu l'ignorent parfaitement ; et c'est pour cela qu'ils sont esclaves. Nos théistes, au contraire, savent bien qu'ils sont enchaînés ; mais ils savent au moins qui les enchaîne, ils savent que c'est Dieu ; et dès lors la fatalité qu'ils sont obligés d'admettre ne donne point d'atteinte à la liberté. Être esclave selon notre malade, c'est donc être enchaîné, mais sans savoir par qui ; au lieu qu'être libre, c'est être enchaîné, savoir par qui on l'est, et savoir surtout que celui qui tient la chaîne est précisément ce dieu invincible et tout-puissant auquel rien ne résiste. De l'ellébore donc encore, docteur, de l'ellébore à notre malade, jusqu'à ce qu'il conçoive que nos galériens n'en sont pas moins esclaves, soit qu'ils sachent le nom de celui qui les enchaîne, soit qu'ils portent leurs fers sans le connaître. Il faut pourtant tout dire ; à travers ces idées étranges de la liberté on aperçoit encore quelques vestiges des impressions que le docteur avait déjà faites sur le cerveau de son malade. Dans l'instant où Mr Tribaudet entreprend de prouver que sa fatalité ne donne point d'atteinte à la liberté du philosophe, il se fait une espèce de révolution : la liaison étroite de tous les faits dans le monde moral et physique, suite nécessaire, immédiate du grand enchaînement, semble disparaître ; les causes qui amènent nos actions ne s'exercent plus immédiatement sur notre volonté ; les effets ne naissent plus nécessairement des causes. Dans le premier article cette liaison étroite d'un être quelconque et de ses états divers avec le système entier est une conséquence nécessaire, immédiate de l'enchaînement ; dans le second, vouloir que cette liaison des causes avec leur effet soit nécessaire, c'est une prétention fausse et insoutenable. Il est même arrivé à notre malade d'avancer que " cet enchaînement des causes et des effets, imaginé par nos philosophes pour se former des idées représentatives du

mécanisme de l'univers, n'a pas plus de réalité que les tritons et les naïade. " et voilà l'effet de l'ellébore ; mais il ne dure pas : la grande chaîne de la fatalité l'emporte de beaucoup. Je voudrais à présent vous dire, d'après notre malade, ce que c'est que la liberté à la Freret ; mais elle revient à peu près à celle de Voltaire ou de son chien. Vous faites quelque chose volontairement ? Que votre volonté soit enchaînée ou non, vous n'en êtes pas moins libre. Dès que la volonté concourt à votre action, cela suffit. En ce cas, de l'ellébore à un certain Mr Valmire, qui vient tout aussitôt nous apprendre qu'être libre et vouloir sont deux choses incompatibles. Voici au moins ce que lui fait dire notre malade : " la volonté et la liberté sont deux facultés absolument inconciliables, et par conséquent le vouloir libre, ou le libre arbitre, est une idée monstrueuse et contradictoire. " voulez-vous quelque chose de plus certainement encore ? Continuez à lire : " telle est la distinction qu'il convient de faire entre Dieu et l'homme : Dieu n'est pas libre, parce qu'il veut ; et l'homme ne veut pas, parce qu'il est libre. " Dieu et l'homme, par Mr Valmire. Voilà bien de l'ouvrage pour le docteur, me dites-vous ici, chevalier ; voilà de singulières idées à extirper dans le cerveau de son malade. Que penseriez-vous donc de ce pauvre cerveau, si je vous exposais ici ce qu'il entend par être libre à la façon de Mr Robinet ? Là vous verriez des fibres et des touches, des muscles et des fils ; se choquer, se heurter, s'entrelacer, s'anastomoser pour arriver à la liberté. Vous apprendriez que les fibres des muscles sont remuées par les fibres volitives, auxquelles elles tiennent ; que l'ébranlement des fibres volitives est le produit du jeu des fibres intellectuelles et des fibres sensitives ; que le jeu des organes intellectuels et sensitifs est soumis à l'action des objets. Cela voudrait dire que la liberté est déterminée à l'acte par la volonté ; que la faculté de vouloir est elle-même déterminée par celles de penser et de sentir, et celles-ci par les impressions des objets. Si vous n'entendiez pas ce langage, je vous dirais que dans l'idée de notre malade, un philosophe libre à la Robinet est précisément libre comme mon clavecin : car dans mon clavecin l'air est déterminé à résonner par la vibration de la corde ; celle-ci est déterminée par l'impulsion de mes doigts. Vous aurez beau dire que, dans ces déterminations de mon clavecin, il n'y en a pas une seule qui dépende de lui, tout cela n'empêchera pas que mon clavecin ne soit aussi libre que le cerveau de Mr Robinet, puisque dans l'un comme dans l'autre tout dépend du mouvement physique et du même mécanisme. Si vous insistez, je finirai comme mon malade, en disant que je ne veux pas en dire davantage ; j'aime mieux laisser le lecteur méditer sur l'état où doivent être les fibres du cerveau d'un philosophe qui explique si joliment la liberté. J'ajouterais pourtant : ne désespérez pas, notre docteur prétend que, pour guérir complètement son malade, il n'y a qu'à opérer sur la fibre intellectuelle, la remettre à sa place, et que toutes les autres se remettront à l'ordre fort naturellement. Disons encore quelque chose sur ce que notre malade appelle être libre à l'école d'Helvétius ; mais dépêchons-nous, car le docteur arrive, et je suis bien aise d'être de la visite. Vous croyez avoir délibéré sur bien des choses en votre vie ? Vous vous trompez ; jamais un philosophe ne délibère : vous

n'avez fait que prendre pour délibération la lenteur avec laquelle, entre deux poids à peu près égaux, le plus pesant emporte un des bassins de la balance. Ainsi le philosophe libre n'est plus mon clavecin, mais bien ce bassin dans lequel vous mettez une once de plus que dans l'autre. Vous croyez encore avoir assez souvent le pouvoir libre de vouloir ou de ne pas vouloir ? Autre erreur ; ” ce pouvoir supposerait qu'il peut y avoir des volontés sans motifs, et par conséquent des effets sans cause. Il faudrait que nous pussions également nous vouloir du bien et du mal ; supposition absolument impossible. ” C'est-à-dire que, si par hasard il se trouvait chez nous un philosophe fripon, comme il s'en trouve de malades, ce philosophe ne serait pas libre de vouloir le bien d'autrui, ou de ne pas le vouloir ; car s'il ne voulait pas nos écus, il se voudrait du mal ; supposition absolument impossible. Vous croyez enfin, chevalier, que deux hommes qui veulent s'enrichir sont au moins les maîtres de choisir les moyens que l'on peut très bien voir les moyens les plus courts et les plus adroits pour vouloir les employer ? Nouvelle erreur ; quand il s'agit de moyens, libre est synonyme d'éclairé. Celui que vous croyez le plus honnête homme, parce qu'étant libre de voler comme l'autre, il ne l'aurait pas fait, n'a sur le fripon que le triste avantage d'avoir été moins libre et moins éclairé. Celui de nos sages qui aurait toutes les lumières de Cartouche ferait absolument la même fortune, parce qu'en voyant les mêmes moyens, il ne serait pas maître d'en prendre d'autres. Tout cela vous indigne, chevalier, tout cela vous révolte ? Rien ne ressemble moins, me dites-vous, aux leçons des vrais sages sur la liberté. Je le crois, et c'est là ce qui doit vous prouver quelle obligation nous allons avoir au docteur quand il aura détruit dans son malade toutes ces idées de liberté à la Voltaire, à la D'Alembert, à la Diderot, à la certainement, à la Robinet, à l'Helvétius ; et quand, rétablissant sa fibre intellectuelle, il lui aura fait concevoir que, pour être libre en philosophe, il faut que nous puissions et vouloir et ne vouloir pas omettre, varier, ou laisser comme bon nous semblera, et faire enfin en tout ce que font nos sages dans toutes leurs leçons.

LETTRE 47

Le chevalier à la baronne.

Voilà donc ; madame, voilà le triste sort que doit éprouver dans ma patrie le plus fidèle écho de nos grands hommes ! C'est à la faculté que vous le livrez ; vous le faites saigner jusqu'à extinction de forces ; vous le rassasiez d'ellébore. Qu'auriez-vous donc fait aux D'Alembert, aux Voltaire, aux Robinet, aux Diderot, si vous traitez ainsi leurs disciples ? Et malheureusement c'est moi, ce sont mes propres leçons qui vous ont induite dans une erreur si étrange. C'est d'après mes éloges continuels de notre liberté qu'un philosophe esclave par principe n'a été pour vous qu'un philosophe singulièrement malade. Que n'ai-je pu prévoir cette étonnante conséquence que vous alliez tirer de mes leçons ! J'aurais eu soin de vous prévenir

que la perfection même de la liberté consiste dans le droit que nous avons de l’admettre ou de la rejeter. Oui, vous aurais-je dit, oui, c’est précisément parce que nous sommes libres, que tant de philosophes ont fait une chimère de la liberté. Que verrait-on chez nous, en effet, si nous étions moins libres ? Tristement uniformes, comme la Sorbonne, nous n’aurions tous ici qu’un seul et même sentiment ; et cette liberté qui nous donne le droit de varier en tout serait précisément la seule chose sur laquelle nos sages ne varieraient pas. Le raisonnement qu’on fait à notre école n’est-il pas bien plus juste ? Les volontés, les opinions sont libres, avons-nous dit ; tandis qu’un philosophe soutient la liberté, un autre philosophe sera donc libre aussi de la combattre : un troisième sera donc libre encore, et pourra tantôt la soutenir et tantôt la combattre ; celui-là même aura le plus de droit au titre de philosophe, qui, sur cet article comme sur tous les autres, s’éloignera le plus des idées vulgaires. Par ce raisonnement si simple, si facile, vous auriez vu qu’il doit y avoir chez nous des philosophes libres et des philosophes nécessités : d’autres philosophes, tantôt libres, tantôt nécessités ; qu’il doit y avoir des philosophes machines, des philosophes automates, des philosophes marionnettes, des philosophes girouettes ; vous auriez reconnu que l’instant choisi pour livrer Mr Tribaudet à la faculté était précisément celui où il méritait le plus vos hommages. Hâtez-vous donc, madame, de réparer une erreur si cruelle et si outrageante pour la philosophie. Je ferai au moins, de mon côté, tout ce qu’il m’est possible de faire pour que vous ne puissiez plus me l’imputer. Je vous montrerai à notre école ce prodige que vous avez pris pour une vraie folie dans le cerveau de Mr Tribaudet. Le voici, madame, dans toute son étendue et sa variété. Philosophe libre. ” Ôtez la liberté, toute la nature humaine est renversée,… etc. ” je vous en prie, madame, n’allez pas vous arrêter à peser les raisons de nos philosophes esclaves : j’avoue qu’elles sont fort extraordinaires ; j’avoue surtout qu’il est assez plaisant de vouloir que l’homme devienne tout-puissant, et plus puissant même que le tout-puissant, par cela seul qu’il est maître d’user comme il voudra d’une force qu’il a reçue du tout-puissant. Je sais bien que Dieu, en donnant à l’homme une certaine liberté, peut y mettre des bornes, qu’il peut la resserrer, l’étendre, ou l’en priver quand il voudra ; je sais bien que la liberté de me promener aux tuileries, ou de rester chez moi, ou de faire une chose défendue par nos lois, ne me rend pas absolument plus puissant que sa majesté ; je sais que vous ririez d’entendre dire à un bon homme : je suis maître d’escamoter la bourse de mon voisin ; donc je suis plus puissant que Louis XVI. Un petit ordre émané de la cour qui escamoterait la personne même de notre homme lui ferait assez entendre qu’on n’est pas tout à fait ni roi ni dieu pour avoir un certain degré de puissance et de liberté : mais s’ensuit-il que nous n’ayons pas à notre école des philosophes libres et des philosophes esclaves ? Je ne crois pas, madame, que vous admettiez cette conséquence, or, c’est précisément ce que j’ai entrepris de vous montrer, et il me semble que les preuves ne m’ont pas manqué. Continuez à lire, et en vous montrant l’esclavage le plus absolu uni à la plus grande liberté dans un seul et même philosophe, j’espère vous prouver comment les prodiges se multiplient et

varient chez nous. Je conviens, madame, que ce dernier texte n'est pas bien positif, qu'il ne décide pas absolument qu'un philosophe soit une véritable girouette animée ; mais tous les autres ne sont-ils pas bien clairs et bien précis ? S'il nous est permis de douter qu'un philosophe soit une véritable girouette, n'est-il pas au moins bien constaté que les vrais et fidèles disciples de Voltaire, d'Helvétius, de Mr Diderot, sont des machines et des automates ? Voyez donc, madame, voyez combien de sages vous auriez livrés à nos matière ; quels hommes vous auriez condamnés à être rassasiés d'ellébore, si jamais leur étoile les eût conduits dans nos cantons ! Après toutes ces preuves que j'ai eu soin de recueillir pour vous ; ne me dites plus au moins que ce sont mes leçons qui vous ont appris à ne voir qu'un malade dans un philosophe machine. Ce n'est ni vous ni moi, c'est votre Galien qui seul accrédita une erreur si monstrueuse. Je savais dès longtemps que, dans nos montagnes, ces messieurs sont toujours, avec leur vieux bon sens, leur ellébore et leurs saignées, les ennemis jurés de la philosophie. Tant que celui-là aura sur votre esprit la moindre autorité, attendez-vous, madame, à ne voir dans nos grands adeptes qu'aberrations d'idées, que fibres dérangées, qu'équilibre des humeurs troublé dans les cerveaux de nos sages ; les plus dignes de l'immortalité ne seront pour vous que les dignes habitants du petit Berne. Soyez donc peu surprise si, perdant tout espoir de répandre la lumière philosophique tant que vous aurez en lui quelque confiance, je me borne désormais à vous assurer des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

De toutes les erreurs, de toutes les folies qui sont jamais sorties de l'école de nos sophistes, qu'on m'en montre une seule qui démontre et plus d'inconséquence et plus d'absurdités que cette grande loi de la nécessité, par laquelle ils s'efforcent de renverser la liberté de l'homme. Je suis enchaîné sous le joug du destin ou sous celui des lois universelles du mouvement ; il faut que l'univers périsse, ou que je sois absolument ce que je suis, et que je fasse ce que je fais. Dis-moi donc, imbécile prédicateur du genre humain, pourquoi t'affliges-tu du mépris que j'ai pour tes leçons ? Ne vois-tu pas, si elles me révoltent, que c'est-là un effet nécessaire du destin et de toutes ces lois qui retiennent ma volonté captive ? Pourquoi déclames-tu avec tant d'aigreur contre mes préjugés, mes vices, mes erreurs ? Espères-tu me voir, par tes leçons, triompher de la nécessité indomptable de la nature entière, qui me force à te mépriser et à ne voir dans toi que le plus inconséquent de tous les hommes ? Tu veux m'éclairer ? Me dis-tu, et il est nécessaire que tu le veuilles ! Eh bien, je regarde ta lumière comme les ténèbres les plus profondes ; et il est nécessaire que tu sois pour moi le plus absurde et le plus risible des sophistes. Ma réponse t'irrite ? Fâche-toi donc contre la pierre qui tombe sur toi du haut de ce

mur ; une même nécessité la porte à te blesser, et fait que je t'offense. Tes leçons et ta colère ne m'empêcheront pas de suivre, à chaque instant de ma vie cette ligne tracée par la nature. Fuis, sophiste odieux ! Car je sens que la haine succède au mépris que j'ai pour toi ; dans le plus maladroit des philosophes, je sens que je verrai bientôt l'apôtre et l'avocat de tous les crimes. Que sera-ce en effet que les Cromwell, les Néron et les Tibère à l'école de nos fatalistes ? Soit qu'avec nos Lucrèces modernes, ils prêchent hautement la plus invincible nécessité, soit qu'avec nos Voltaire, nos Diderot, nos D'Alembert, ils gênent tellement la liberté, qu'elle ne soit plus qu'un vain nom, les plus grands scélérats de l'univers seront-ils plus coupables et plus responsables de leurs actions que cette machine qui suit un mouvement dont elle ne saurait se défendre ? Je commandai le meurtre de ma mère, dira un Néron à Mr D'Alembert ; mais avais-je fait ces lois du mouvement auxquelles je me trouve assujetti depuis le premier instant de ma naissance ? Il en est résulté dans ma machine une suite de mouvements dont je n'étais nullement le maître. Lorsque j'ouvrais la bouche pour ordonner ce meurtre, je n'étais donc pas le maître de donner cet ordre ou de ne pas le donner, de le faire exécuter ou de m'y opposer ? S'il y a mille mondes sujets aux mêmes lois, continuera ce monstre, tu m'apprends qu'il y a eu au même instant mille Nérons assassins de leur mère ; et toi-même, à ma place, ou empereur romain dans un de ces mondes, en conséquence de ces lois, tu aurais, au même instant que moi, assassiné Britannicus, Burrhus, Sénèque, Octavie, Agrippine, ton épouse, ta mère ! De quel droit oses-tu me reprocher des crimes que ta main eût commis comme la mienne ? De quel droit oses-tu ne voir qu'un monstre dans celui dont les mêmes circonstances auraient fait ton image ? Apôtres de ces lois immuables qui enchaînent les actions des hommes, sous quelque dehors que vous vous présentiez, répondez au tyran, à l'assassin, au brigand qui applique vos dogmes à ses crimes, ou souffrez que je déteste également le parricide même, et celui dont les leçons ne tendent qu'à l'absoudre. Je le sais, nos vains sages, pour distraire le public de l'horreur qu'inspire leur doctrine, répèteront sans cesse les grands noms de vertu, d'humanité, de bienfaisance ; mais est-ce de leur part une dérision outrageante pour nous ? Est-ce une illusion provenue de la faiblesse même de leur intelligence ? Qu'est-ce que la vertu sous les lois immuables de la fatalité ? Ils ont osé le dire, les insensés ! La vertu est cette machine bienfaisante dont les ressorts sont mus en ma faveur. Mais elle est donc aussi ce tronc fertile dont les branches me tendent le fruit qui me nourrit ? Et le philosophe qui dirige le cours de ma vie n'a pas plus de vertu que cette aiguille dont la marche m'apprend l'heure du jour. L'un et l'autre sont forcés de me servir par le jeu des ressorts ; l'un et l'autre auront donc la même part à mon respect et à mon estime. Toute ma conscience se révolte contre ces dogmes flétrissants ; toute la nature me dit que mes vertus sont dans le bien que j'ai fait par choix, et non pas en machine ; mes vices, dans le mal dont j'ai pu me défendre ; que tout mérite ou démérite part de ma liberté, comme du seul principe de louange ou de blâme, de toute récompense et de tout châtiment. Lorsque mon coeur me dit que toutes mes

actions sont à moi, que ma volonté les a déterminées librement, c'est alors que j'espère ou que je crains de la part de leur juge ; c'est alors que je m'en applaudis ou me condamne : j'aurais beau vouloir me le cacher, lorsque le remords parle, je sens que mon crime est celui du libre arbitre. Si la force et la contrainte ont dirigé mon bras, je pourrai pleurer sur les maux dont il fut l'instrument ; mais ma douleur ne sera point mêlée au reproche intérieur. Je paraîtrai sans crainte devant un dieu juste. Je puis être malheureux, je ne suis point coupable, et ce dieu n'a point de supplice pour la nécessité. Ce ne sont pas des arguments que je demande ici au philosophe, c'est de la bonne foi. Qu'il dise sincèrement si jamais le remords s'est élevé dans son coeur pour une action dont il ne fut pas maître de s'abstenir, ou s'il se crut jamais vertueux et digne de louange pour une action forcée ? Au lieu de nous répondre avec franchise, quels principes absurdes ne va-t-il pas accumuler pour nous combattre, pour enchaîner cette même nature dont il fait le grand tout ! Il appellera le destin, qui n'est rien, pour renverser l'idée du libre arbitre ; il imaginera des raisons qui pèsent, qui font pencher la balance de ma volonté, et confondra l'action de l'être moral avec celle de l'être physique. Bien, de l'esprit. Il croira surtout triompher, en ne voyant dans la machine humaine qu'une suite de mouvements dépendants les uns des autres, et dont nous ne sommes nullement les maîtres depuis le premier instant de notre existence. J'ai répondu d'avance à ces vaines prétentions, en démontrant la spiritualité de l'âme, et son indépendance des lois du mouvement. Mais si l'autorité du philosophe imposait à nos compatriotes, je ne craindrais pas de leur dire qu'il n'est rien de plus opposé aux lois de la physique que cette prétention de Mr D'Alembert. Lorsque du repos le plus profond je passe au mouvement le plus subit sans aucune impulsion étrangère, assignez, je vous prie, une seule loi physique par laquelle ce mouvement résulte du repos ou du mouvement antérieur à mon repos. Quel effet peut produire le mouvement que vous aviez avant de vous asseoir ? S'il existe, il faut dire que Mr D'Alembert est assis et court encore ; s'il n'existe plus, le mouvement qu'il se donne en se levant n'est plus une suite de celui qu'il avait en se promenant avant de s'asseoir. Il faut donc absolument une nouvelle cause pour le produire, et cette cause, où la trouverez-vous, si ce n'est dans un nouvel acte de votre volonté ? Jamais physicien s'était-il imaginé qu'une boule une fois en repos pût être mise en mouvement par l'effet ou la suite de celui qu'elle avait avant ce repos ? Ne faut-il pas toujours une impulsion nouvelle pour l'agilité de nouveau ? Que voulez-vous donc dire, lorsque vous m'assurez que si je me promène aujourd'hui, c'est parce que je reçus en naissant, il y a vingt ou quarante ans, telle ou telle impulsion ? Quoi ! Tous les mouvements que vous vous êtes donnés vous-même pour les progrès de la philosophie, et que vous pouvez vous donner encore, ne seraient qu'une suite de celui que vous donna une nourrice en vous présentant la main gauche au lieu de vous prendre par la main droite ! Il sera vrai de dire que, si vous écrivez en ce moment, vous n'êtes nullement le maître de ne pas écrire, parce que vous vous êtes promené tel jour aux tuileries, il y a un demi-siècle ! En vérité, nous gémissons d'être obligés de réfuter

des opinions aussi étranges : mais si un homme tel que Mr D'Alembert a eu le courage de les consigner dans l'encyclopédie, pourquoi n'aurions-nous pas celui de les relever ? Tout homme qui croira n'avoir jamais été le maître de ses mouvements, depuis le premier instant de sa vie, ne verra dans toutes ses actions que celles d'un esclave. Le genre humain est intéressé à ne se croire ni esclave, ni machine, ni singe de ces hommes qui, dans un autre globe soumis aux mêmes lois que la terre, feraient absolument et au même instant tout ce que nous faisons. Ces principes sont ceux d'une fatalité déguisée, tout aussi contraire à l'idée de la vertu et de la liberté que le fatalisme le plus manifeste. Nous arrêterons-nous à présent à réfuter la plupart des raisons par lesquelles nos fatalistes déclarés combattent les dogmes de la liberté ? Elles sont, en vérité, si absurdes, qu'il faut les avoir sous les yeux, dans leurs propres ouvrages, pour croire qu'ils ont pu les proposer sérieusement ; ils les ont presque toutes prises dans Collins ; et ce Collins, tant vanté par Voltaire, vous dira que si l'homme est libre, il est inutile de lui proposer des peines et des récompenses ; que s'il n'est pas nécessité, il ne peut avoir l'idée du bien et du mal ; que vous le dégradez en lui donnant la liberté. Nos choses modernes, et surtout l'auteur du système de la nature, ont-ils pris leurs lecteurs pour de vrais imbéciles, en nous répétant toutes ces prétendues difficultés ? Je sais qu'ils ont voulu en trouver de plus réelles dans les perfections mêmes du dieu que nous leur annonçons ; mais la raison suffira pour les faire disparaître. Votre dieu, nous ont-ils dit, a nécessairement prévu toutes mes actions et mes pensées ; je ne suis point maître de tromper sa prescience ; donc je ne suis libre ni dans mes actions, ni dans mes pensées. Que d'erreurs à la fois dans ce sophisme, dont nos prétendus sages ne cessent de s'applaudir ! N'en relevons ici que les principales. Lorsque vous me dites que je ne suis pas libre, parce que je ne saurais tromper la divinité, vous supposez d'abord que le pouvoir de faire ce que Dieu a prévu que je ne ferais pas se confond avec le pouvoir de tromper sa science, tandis qu'entre ces deux pouvoirs il existe une différence infinie. Pour avoir la faculté réelle de faire ce que Dieu a prévu que je ne ferais pas, il suffit que je puisse disposer de moi-même, de ma volonté et de mes moyens d'agir ou de ne point agir. Quelque connaissance que Dieu ait ou n'ait pas de mes actions, j'éprouve mille fois que cette faculté est dans moi, que ces moyens subsistent, et cela me suffit pour être libre, pour qu'il soit vrai de dire que j'aurai agi librement, quelque parti que j'aie pris. Pour tromper au contraire la science de Dieu, antérieure à mes actions, il faudrait non seulement que je fusse libre, mais que j'eusse encore la faculté d'empêcher qu'un dieu n'eût prévu tout l'usage que je ferai de ma liberté. Or, voyez, je vous prie, si être libre, et empêcher un dieu de prévoir l'usage de ma liberté, n'est qu'une seule et même chose ; s'il faut que je puisse disposer d'un dieu pour disposer librement de moi. Une seconde erreur de votre part est de croire que dieu influe sur ma volonté, par cela seul qu'il sait l'usage que j'en ferai ; mais qu'importe à mon action qu'elle ait été prévue ou ne l'ait pas été ? En ai-je pour cela un pouvoir moins réel d'agir ou de ne pas agir ? Lorsque de ce balcon vous observez tout ce qui se passe dans la place

publique, ces hommes qui agissent sous vos yeux, en sont-ils moins libres dans ce qu'ils font, parce qu'ils ne peuvent vous empêcher d'en être le témoin ? Non, me répondez-vous, je sens que mes regards n'influent point sur eux ; mais je vois, et dieu prévoit. Eh bien ! Vous ne faites, par cette réponse, que manifester une troisième erreur. Vous pensez qu'un dieu a besoin de plus de moyens pour prévoir l'avenir qu'il ne lui en fallait pour prévoir le présent. Nos philosophes vous ont fait croire qu'il puisait l'infaillibilité de sa prévision dans les conditions mêmes ou les propriétés des événements qu'il prévoit, et surtout dans leur connexion avec les lois du mouvement ; c'est-à-dire qu'ils ont donné à dieu la faiblesse de leur intelligence ; ils ont borné sa science à celle de l'astronome, qui ne saurait prévoir les phénomènes célestes sans leur dépendance des lois du mouvement ; et je vous dirai, moi : l'éternel n'est pas dieu s'il a besoin de ces secours pour lire dans l'avenir. Je conçois des faits isolés, des faits indépendants de tout autre fait, de toute chaîne, de toute loi ; s'il ne peut les prévoir aussi libres, aussi indépendants que je les conçois, son intelligence n'est point infinie, sa science antérieure n'égale pas ma faible conception. Je veux qu'un dieu prévoie, comme libre, tout ce qui pourra l'être ; comme nécessaire, tout ce qui le sera : je veux que la cause de son infaillibilité soit toute dans lui-même, dans l'infinité seule de son intelligence, non dans l'indépendance et les conditions de faits à venir ; je veux que d'un seul et même acte il embrasse la durée des temps et de l'éternité ; que les siècles passés et à venir soient devant lui comme l'instant qui s'écoule. Si l'arrivée des choses apporte à sa science actuelle une certitude, une propriété, une simplicité que n'eut point sa science antérieure, celle-ci sera restée imparfaite jusqu'à l'événement ; et le dieu qui acquiert ce nouveau degré de science, ou cette nouvelle manière de savoir, n'est point le dieu parfait. Je reprendrai donc, et je vous dirai : si ce dieu a prévu mes actions comme libres, telles qu'il peut les voir, sa prévision même annonce toute ma liberté, au lieu de me contraindre ; s'il n'a pu les prévoir comme libres, telles qu'il peut les voir, il n'est plus dieu. Il faut donc, ou choisir toutes les absurdités de l'athée ou convenir qu'un dieu peut infailliblement prévoir mes actions, sans avoir besoin de les enchaîner, sans influer sur elles pour les nécessiter. Eh ! Qu'importe alors à ma liberté que mes actions aient été prévues ou ne l'aient pas été ? Votre dieu, reprend ici le faux sage, savait donc l'usage et l'abus que je ferais de ma liberté ; il prévoyait mon crime et le malheur qui devait en être la suite ; il voulut donc ce crime et mon malheur, en me donnant la liberté ; il ne sera donc plus le dieu bon et le dieu bienfaisant. Tel fut toujours l'esprit de nos prétendus philosophes. Quelque évidentes que soient leurs contradictions, ils ne les sentent pas. Quoi ! Un dieu qui, mettant mon sort entre mes mains, me donne tous les moyens nécessaires pour fuir le crime, et se contente de ne pas me forcer, est un dieu qui veut ce crime et mon malheur ? Vous qui désirez, qui voulez la perte de celui que vous haïssez, commencerez-vous donc par lui donner la liberté de se sauver ou de se perdre ? Lui laisserez-vous des secours dont il ne tient qu'à lui de profiter, qu'il ne tenait qu'à vous de lui ôter ? Si vous lui fournissiez tous ces

moyens, ne suis-je pas plutôt autorisé à croire que vous êtes bon à son égard ? La liberté que dieu vous a laissée serait donc plutôt une preuve de ses bontés pour vous que du désir que vous lui supposez de vous voir criminel et malheureux. Soyons exacts : la liberté par elle-même ne suppose dans celui qui me la donne, ni la volonté de me perdre, ni la volonté de me sauver, mais uniquement celle de laisser mon sort entre mes mains. S'il a quelque désir plus positif en ma faveur ou contre moi, je ne puis en juger que par la manière dont il secondera lui-même cette faculté. S'il ne me porte ni au crime, ni à la vertu ; s'il ne me presse ni pour mon bonheur, ni pour mon malheur, je le supposerai dans une vraie indifférence ; mais si, content de ne pas forcer ma liberté, il me presse, il m'excite, il m'exhorte sans cesse à éviter le crime ; s'il me donne des secours surabondants pour faire mon bonheur, je ne douterai plus de son amour pour moi et de ses bontés. Jugez, sur cette règle, du dieu que vous avez blasphémé. S'est-il donc contenté de vous abandonner dans le plus parfait équilibre pour le bien et pour le mal ? Cette connaissance, antérieure à votre crime et à votre malheur, l'a-t-elle empêché de vous presser, de vous exhorter à éviter l'un et l'autre ? Ne l'avez-vous pas entendu vous menacer de toute sa colère, si vous ne répondiez à ses invitations ? Après ce crime même, n'a-t-il pas éveillé dans votre coeur la crainte, les remords et la frayeur, pour vous rappeler à la vertu ? Dans ce dieu irrité, n'avez-vous pas vu un tendre père qui vous tendait la main pour vous relever, qui vous invitait au repentir, qui ajoutait à ses bienfaits passés mille grâces nouvelles, dont la moindre aurait dû vous suffire pour revenir à lui, et pour faire votre bonheur par la vertu ? Une connaissance qui ne mit point d'obstacles de sa part à tant de bienfaits ne l'empêcha donc pas de vous aimer. En vous donnant la liberté, il n'a point cessé de vous appeler à la vertu et au bonheur ; il n'a donc voulu ni votre crime, ni votre perte. Il n'a point cessé d'être un dieu bienfaisant ; il n'a donc pas cessé d'être un dieu bon. J'entends la dernière réclamation du faux sage ; il va comparer l'homme à dieu, la liberté au glaive qui peut devenir l'instrument de ma défense ou de ma perte. Un père, nous dit-il, qui m'aime tendrement, ne mettra point ce glaive entre mes mains, s'il prévoit qu'il sera tourné contre moi-même, quoiqu'il sache qu'il peut servir à mon triomphe ; votre dieu ne m'eût donc point laissé ma liberté, s'il n'avait eu pour moi le coeur d'un père. Voilà donc, ô philosophes ! À quoi ont abouti vos frivoles subtilités ! À comparer le chef-d'oeuvre de la sagesse divine avec le chef-d'oeuvre de la folie et de l'imbécillité humaine ! Quel motif peut avoir cet insensé qui livre à son enfant un instrument qu'il sait devoir être celui de sa mort ? Quel bien, quel avantage pour lui, pour cet enfant, pour sa patrie, voyez-vous résulter de son imprudence ? Élevez au moins les idées de l'homme que vous osez rapprocher d'un dieu ; donnez-lui de grands motifs, de grands intérêts, et vos comparaisons seront moins outrageantes. Parlez-nous au moins de ce digne Romain qui a prévu l'issue des dangers où il envoie son fils : dût-il le sacrifier lui-même, si le salut de la patrie l'exige, jusque dans un Brutus je verrai le plus tendre des pères. Celui que vous m'offrez, sans motif et sans objet, livrant à un enfant le glaive de la mort, est le plus insensé de

tous les hommes, s'il n'est le plus cruel. Comment avez-vous pu comparer sa conduite à celle de la divinité ? Le dieu qui vous a dit : je veux que tu sois libre, vous a donné la force nécessaire, surabondante même, pour opérer le bien ; mais nul secours, nul moyen de sa part ne vous aide et ne vous porte au crime. Si vous le commettez, vous ne serez coupable que pour n'avoir pas usé de la force qu'il vous avait donnée. Il prévoyait que vous n'useriez point de cette force ; il n'a pas laissé de vous la donner : était-ce contribuer à votre crime, que de vous fournir les moyens de l'éviter ? Dans ce père insensé que vous me supposez, je vois au contraire un homme à qui je dis avec justice : l'enfant que vous armez de ce glaive périt par les moyens que vous lui fournissez vous-même ; il ne meurt qu'en usant des moyens qu'il a reçus de vous ; vous l'avez positivement aidé à mourir, puisqu'il n'a positivement reçu que de vous le glaive dont il se perce. Je deviens coupable en n'usant pas de la force que dieu me donne ; cet enfant meurt en usant des moyens que vous lui fournissez : la différence n'en est-elle pas sensible ? Pour la voir tout entière, cette différence, rapprochons l'insensé, que nul motif, nul intérêt légitime ne peut autoriser dans sa conduite, du dieu dont j'ai reçu la liberté. Dans les vues de ce dieu, quel plan, quelle sagesse admirable ! Sur ces paroles seules : que les hommes soient libres, il fonde tous les titres, toute la grandeur, la dignité, l'excellence de l'homme : sans elles, l'univers n'était peuplé que d'automates ; il manquait un roi à la nature, un hommage au créateur, un empire et des enfants à la vertu ; sans elles mon bonheur ne pouvait être complet, il lui manquait le titre le plus glorieux, la jouissance la plus flatteuse, le droit de pouvoir dire : je l'ai acquis, et je l'ai mérité. Vil et lâche soldat, oserais-je me plaindre des combats qui me font mériter la victoire, ou voudrais-je en goûter tous les fruits sans en avoir partagé le danger ? Sans cette liberté encore, le dieu qui m'a créé me semblait moins puissant, parce qu'il se bornait à créer des machines ; moins sage, parce qu'il n'avait pas trouvé le moyen de faire du bonheur le prix du mérite. Je n'avais point d'idée de sa justice, parce qu'il ne pouvait l'exercer, ni en vengeur du crime, ni en rémunérateur de la vertu. Les cantiques de l'homme, sans cette faculté, ne faisaient qu'ajouter un vain son au ramage des habitants de l'air, tandis que l'homme libre, inclinant la tête au nom de son dieu, m'en dit plus sur la gloire et la grandeur de l'être suprême que l'hommage de la nature entière. Tels sont les grands objets de cette providence qui met le sort des hommes entre leurs mains ; la manifestation des perfections divines, l'existence de la vertu, la dignité de toute mon espèce, la vraie grandeur de l'homme, le bonheur mérité. Vains sages, montrez-nous un genre de providence où dieu et l'homme soient plus grands que dans celui des êtres libres, ou rougissez d'avoir comparé le dieu qui le choisit à ce père insensé qui ne voit que la mort de son fils dans le fatal présent qu'il lui a fait. Dites si vous l'osez, que ce dieu n'avait aucun besoin de cet hommage des créatures libres, qu'il dut s'en passer, puisqu'il prévit l'abus de votre liberté, et nous répondrons : le dieu qui ignore les besoins cesse-t-il d'avoir des droits ? Dites que s'il avait prévu des crimes et des maux qui viennent tous de vous, il devait flétrir l'homme, et l'enchaîner sous les lois de la

nécessité ; et à l'intérêt de l'être qui périt par sa propre lâcheté nous opposerons l'intérêt, la dignité de toute l'espèce, l'existence de la vertu, la gloire du dieu qui la couronne : mettez-vous dans la balance, et laissez décider la justice. Ainsi disparaissent à l'école de la raison seule toutes les vaines subtilités de nos faux sages contre la liberté. Mais pourrons-nous bien terminer ces observations, et ne pas témoigner tout notre étonnement sur l'étrange inconséquence de ces prétendus philosophes ? Est-ce folie chez eux et ineptie ? Est-ce mauvaise foi, et une dérision outrageante pour le public ? Par quel excès d'égarement ces mêmes hommes qui s'obstinent à ne voir partout que les lois de la nécessité la plus absolue, sont-ils donc si ardents à revendiquer pour eux la liberté la plus indéfinie ? Liberté de penser, liberté de conscience, liberté de discours, liberté d'impression, ils les réclament toutes. Sans cesse on les entend se plaindre hautement du frein que l'on oppose à leur démangeaison éternelle de dogmatiser, de régenter les peuples et les rois. Tous leurs livres sont de ces réclamations contre les entraves qu'on oppose à leur école. Les insensés nous prêchent que tout homme est essentiellement soumis au destin ; qu'il n'est jamais le maître de vouloir autre chose que ce qu'il veut, d'agir autrement qu'il n'agit : sous mille formes différentes ils nous le représentent esclave depuis le premier instant de sa vie jusqu'au terme de sa course. C'est une grande chaîne qu'il ne peut secouer ; ce sont les lois invariables du mouvement qu'il ne peut violer, c'est la fatalité aveugle qui l'entraîne. Voilà leurs dogmes et leurs expressions favorites, et ils rugissent contre l'autorité qui s'efforce de les retenir dans les bornes du citoyen et d'une soumission légitime ? Et si nos sénateurs, zélés pour les moeurs et la foi, proscrivent une seule de leurs productions monstrueuses, nos magistrats deviennent des tyrans, des oppresseurs de la liberté philosophique ! Et tous nos faux sages n'ont alors dans la bouche que les droits sacrés de cette liberté qui seule, à les entendre, peut produire de grandes choses, dissiper les préjugés, rétablir le bonheur des nations ! Fanatiques apôtres du destin, faudra-t-il donc sans cesse vous le répéter ? Une fois au moins, dans vos écrits et vos leçons, soyez d'accord avec vous-mêmes, et ne réclamez plus en votre faveur cette même liberté contre laquelle vous êtes seuls à conspirer.

LETTRE 48

La baronne au chevalier.

Je n'y tiens plus, chevalier ; je ne sais quel parti prendre avec notre malade ; c'est vous-même, oui, ne vous en prenez à nul autre qu'à vous ; c'est vous qui ajoutez sans cesse à mon embarras, à mes incertitudes. Je reçois votre lettre, je lis, et me voilà toute honteuse d'avoir fait abreuver d'ellébore le premier philosophe machine qui ait paru chez nous. Mais je lis encore, j'arrive à la fin de votre lettre, et si je vous en crois, il faudra redoubler la dose du malade, et revenir peut-être à la saignée. Remarquez, je vous prie, remarquez ces paroles dont vous vous servez en

parlant de nos grands hommes. Les sages, nous dites-vous, les sages les plus dignes de l'immortalité ne seront pour lui que les dignes habitants du petit Berne. Vous avez voulu dire que, si j'en crois notre docteur, nos sages, qui se croient des êtres immortels, ne sont que de vrais fous ; et c'est précisément notre malade qui vous soutiendra qu'il n'est rien de plus chimérique que l'immortalité de nos grands hommes ; c'est lui qui vous dira que ce dogme de l'immortalité n'est qu'un dogme populaire et insensé, inventé par les prêtres, contraire à la nature, et le principal appui de tous les préjugés religieux. Ce n'est pas tout encore ; vous exigez que je renvoie absolument notre Hippocrate. Nos médecins vous semblent les plus terribles ennemis d'un cerveau philosophique ; et si j'en crois notre malade, faites-vous médecin, à coup sûr vous serez philosophe. Observez alors la révolution qui s'opèrera dans votre cerveau. " Du faîte de cette immortalité glorieuse à (laquelle vous prétendez que nos sages ont des droits assurés),... etc. " dites-moi, je vous prie, s'il me sera jamais possible de combiner de pareilles leçons avec les vôtres ? Je ne puis m'empêcher d'avouer que très sincèrement nos philosophes ont quelque droit à l'immortalité. Je sais qu'ils y prétendent ; qu'ils ont parlé en maîtres de la gloire, qu'ils en sont les arbitres ; que la postérité les dédommagera du mépris de leurs contemporains. Je sais que vainement on combattrait dans l'homme, et surtout dans nos sages, le pressentiment de la postérité, et le désir de se survivre. Je sais même que les cieux sont ouverts à nos Socrates bien plus justement qu'à ces tristes mortels dominés par tous ces préjugés. Comment voulez-vous donc que je ne voie qu'un philosophe dans l'homme qui m'apprend qu'entre la mort d'un chien et celle de nos sages il n'y a pas la moindre différence ? Ce n'est pas cependant qu'il n'arrive quelquefois à notre malade de m'accorder que l'âme de nos sages ne meurt pas tout entière. Mais savez-vous alors ce qu'il en fait ? Il prétend que Mr Diderot reviendra un jour ce qu'il était avant de naître ; c'est-à-dire, chien, chat, peut-être boeuf, peut-être, que sais-je ? Homme, femme, tout ce que vous voudrez. Il ne serait pas même impossible, ajoute-t-il, que Mr Diderot revînt jouer un rôle assez différent de celui qu'il a joué parmi nos sages. Dans deux ou trois cents ans, il pourrait bien se faire qu'on le vît reparaître sous le capuchon de saint François et Mr D'Alembert sous la guimpe d'une soeur grise, ou bien sous le bonnet d'un docteur de sorbonne. Serait-ce encore là de la philosophie, chevalier ? Il serait plaisant que nos grands créateurs n'eussent fait que nous repaître des vieux contes de Pythagore ; que Mr Diderot ne désespérât pas de revenir, dans deux ou trois cents ans, prier dévotement pour tous ces philosophes machines ou automates, occupés à combattre la liberté de l'homme, l'espoir de la vertu, la noblesse de l'âme, et tout ce qu'on appelle préjugés religieux. Il serait plaisant que Mr D'Alembert, retrouvant dans un coin de bibliothèque quelques volumes de l'encyclopédie, y condamnât lui-même, dans un ou deux siècles, ses propres articles ; et que le D'Alembert docteur de Sorbonne finît par réfuter tous les oui et les non du D'Alembert philosophe. Il serait plaisant que Voltaire fût destiné à être le Nonotte ou l'Abraham Chaumeix de l'an 1940 ; que Madame Geoffrin, ou quelques-unes de

vos charmantes de la capitale, reparussent un jour en curés de village. Ne me dites point, chevalier, que l'envie d'ajouter à la folie de notre malade me fait exagérer ses dogmes et charger le tableau ; car il vous soutiendra lui-même qu'il n'est rien de plus simple que ces métamorphoses dans le grand système de la métempsycose. Il ira bien plus loin : il ne fera pas difficulté de convenir que tous ces grands hommes, qui sont aujourd'hui les sages du monde, pourraient, en moins de temps qu'on ne pense, n'en être que les fous, et peupler nos bed-lams. Et vous voulez que cela soit pour moi de la philosophie ? Allons, convenons-en, et dites comme moi. Je sais bien qu'il y a dans le cerveau de notre malade des traces, des vestiges de cette profonde sagesse qu'il puisait à l'école de nos grands hommes ; mais tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelque autre chose que de la philosophie, et qu'il ne faille encore le laisser quelque temps entre les mains de la faculté. Cependant il me vient une réflexion : nous avons des philosophes libres, des philosophes enchaînés, des philosophes libres et enchaînés ; nous pourrions bien avoir aussi nos mortels et nos immortels, ou même nos grands hommes mortels et immortels tout à la fois. Ainsi, plus d'ellébore jusqu'à votre réponse. Mais prenez-y bien garde, chevalier, je ne vous réponds pas des suites. Si nous allions avoir quelques accès plus forts que les premiers ; si par hasard notre malade allait s'imaginer qu'un philosophe doit non seulement se résoudre à des métamorphoses qui le feraient un jour paître avec les moutons, hurler avec les loups, beugler avec les boeufs, mais qu'il doit être intimement persuadé qu'un boeuf ou un mouton vaut bien un philosophe : vous me permettriez bien, j'espère, de ne pas attendre votre lettre pour recourir de nouveau à la faculté. Faites de nos grands hommes tout ce que vous voudrez ; faites les spirituels, matériels, libres ou esclaves, mortels ou immortels ; mais, je vous en prie, ne vous avisez pas d'en faire des moutons. Je sais bien qu'il y a dans nos sages certaines qualités qui les rapprocheraient de la gent moutonnière ; je vois bien, par exemple, qu'ils ne vont guère seuls ; que chacun de nos grands maîtres a son troupeau fidèle, qui va redisant, répétant ce que le maître a dit et répété. Je sais bien encore que nos sages ont assez la douceur, la bonté du mouton, à moins qu'on ne soit pas de leur avis ; mais je voudrais au moins qu'il y eût quelque différence entre le prix d'un philosophe et celui d'un mouton ou de toute autre espèce d'animal. Ne vous étonnez pas que j'insiste sur cet article. J'ai déjà entendu quelque chose de la part de notre malade, qui semble m'annoncer des accès d'une nouvelle espèce. Je vous en préviens, de peur que vous ne soyez étonné d'apprendre que le docteur a reparu pour expulser encore certaines idées. Soyez bien persuadé que tous ces excès, quelque multipliés qu'ils puissent devenir, ne m'empêcheront pas d'être toujours avec la plus parfaite estime, la très humble servante de nos philosophes sains de corps et d'esprit, tels, par exemple, que Mr Robinet, qui vaut certainement un peu mieux qu'un mouton ; tels encore que Mr Diderot, et cent autres si connus dans le monde.

LETTRE 49

Le chevalier à la baronne.

Enfin, madame, la philosophie reprend sur vous une partie de ses droits, et je puis commencer à me féliciter de l'impression que mes lettres ont faite en faveur de votre prétendu malade. Vous avez au moins suspendu l'ellébore, et votre Hippocrate n'exerce plus son humiliant empire sur le plus fidèle disciple de nos sages. Vous avez au moins soupçonné que, la variété dominant à notre école, nous pourrions bien avoir des philosophes mortels et des philosophes immortels, comme nous en avons de libres et d'esclaves, et que les nouvelles leçons de votre sage pourraient bien être celles qu'il a reçues chez nous. Il est juste, madame, que vous soyez dédommagée de la violence qu'il a fallu vous faire pour commencer à croire qu'il dépendait de nous d'être mortels ou immortels, ou bien de ressusciter ce dogme qui nous fait naître, revivre et mourir encore, et reparaître ensuite de temps à autre sous les formes les plus variées et les plus opposées. Je sais ce qu'il en coûte pour accorder le nom de philosophe à des hommes capables de contrarier ainsi nos premières idées ; mais voyez quels regrets vous vous épargnez en suspendant au moins votre jugement ; voyez encore quels hommes vous auriez continué à déshonorer, si vous n'aviez au moins commencé à soustraire Mr Tribaudet à la juridiction de tous vos Galiens. Je vais vous les montrer ces hommes dont il n'a fait encore que vous répéter les leçons ; mais auprès d'eux aussi, pour soutenir toujours l'idée de notre liberté et les charmes de la variété, auprès de ces sages mortels j'aurai soin de placer des sages immortels que suivront d'autres sages mortels lorsqu'ils le veulent, et immortels quand bon leur semble. Je n'oublierai point ceux qui espèrent ne mourir que pour renaître, et qui ne craignent pas toutes les conséquences que vous semblez vouloir leur opposer. Je vous les montrerai ces sages qui, tenant aujourd'hui le premier rang parmi nos zélés philosophes, pourraient bien ne renaître que pour se voir un jour décorés du cordon et de la barbe d'un frère capucin, ou pour chanter l'office sous la guimpe d'une soeur religieuse. Quelque extraordinaire que puisse vous paraître cette métamorphose dans un D'Alembert ou dans un Diderot, vous apprendrez, madame, qu'à l'école de la philosophie il n'est rien d'étonnant. Commençons cependant par les petits prodiges ; nous arriverons à ceux que vous croyez les moins dignes de nous, et qui n'en sont que plus philosophiques. Les noms et les ouvrages que je vous cite, madame, ne sont pas équivoques ; les uns et les autres appartiennent bien à notre école ; vous voyez donc déjà qu'on peut choisir chez nous. Mais ce n'est pas assez ; il faut vous prouver qu'après avoir choisi, on n'en est pas moins maître de revenir sur ses pas. Continuez donc à lire. vous aurez sans doute appris, madame, à quel point le philosophe que je viens de citer s'éloigna de nous sur la fin de ses jours ; avec quel éclat scandaleux il rétracta tout ce qu'il avait fait, dit, écrit contre le préjugé religieux ; comment il adressa et répéta bien des fois au prêtre qu'il avait appelé pour mourir en bon chrétien ces paroles si peu philosophiques : des actes de

foi, monsieur, des actes de foi ; c'est là surtout ce qu'il faut m'inspirer : c'est contre la foi que j'ai péché ; c'est là ce qu'il faut expier tandis qu'il en est temps. Je conviens de toute la vérité de la rétractation. Je suis malheureusement trop bien instruit pour en douter ; mais si vous connaissiez l'auteur d'un pareil changement, vous pardonneriez cette faiblesse à un de nos plus fameux philosophes. Depuis longtemps ce sage se trouvait réuni à un de ces magistrats tels que le préjugé en forme quelquefois, à un de ces hommes à l'âme grande et forte, religieux par principe, imposant par la force de leurs raisonnements et par l'éclat de leurs vertus, plus encore que par la majesté de leurs fonctions. Cet homme était un frère. Que n'eut-il pas fallu pour lui résister ? Le marquis était loin de la capitale ; nos sages n'étaient plus auprès de lui pour le soutenir contre l'impression du sentiment, contre l'autorité des vertus domestiques, et peut-être même contre une conscience qui venait à l'appui des anciens préjugés. Le marquis succomba ; il donna sa parole même avant les apparences de sa dernière maladie ; il la tint, au grand scandale de la philosophie. Mais s'ensuit-il de là qu'il n'ait pendant longtemps occupé chez nous une des premières places ! C'est par les leçons qu'il donnait en ce temps qu'il faut juger de notre école ; et, une fois pour toutes, je vous en dis autant des Freret, des Voltaire, et de vingt autres qui ne nous ont fait guère plus d'honneur dans leur dernier temps. Je n'examine point comment il arrive que les approches de la mort sont précisément ce qui les a portés à se croire immortels, et à revenir tristement à tous les préjugés religieux. C'est dans leur état vraiment philosophique qu'il faut vous les montrer, pour vous faire juger de nos dogmes. Revenons donc à nos philosophes sains d'esprit et de corps, et nous verrons les prodiges de variété aller toujours croissant. Vous le voyez, madame, nul homme assurément n'eut plus droit à l'immortalité que le grand homme de Ferney ; il lui suffisait cependant de descendre dans le tombeau pour en désespérer. C'est sans doute un spectacle fort singulier que celui d'un philosophe qui cherche des esprits ou des âmes la lanterne à la main, qui fouille dans les cendres de ses ancêtres pour voir s'il ne découvrira pas dans quelque coin d'un cercueil les pensées de son grand-père, les volontés de sa grand'mère, la mémoire de sa nourrice. Mais enfin, ce spectacle, c'est Voltaire qui vous le donne. Si Mr Tribaudet vous en eût proposé la partie, c'est bien alors que vous auriez crié au petit Berne, ou appelé votre Hippocrate. Quel grand homme pourtant n'auriez-vous pas outragé ! Soyons donc, madame, soyons plus réservés auprès des disciples de la philosophie : n'attribuons pas si légèrement à des aberrations, à certains dérangements du cerveau, ce qui n'est que le fruit des plus profondes méditations de nos maîtres. Quelque parti que prennent nos adeptes, soyez assurée qu'ils ont toujours pour eux quelques-uns de nos grands hommes. Je veux par exemple, que notre chevalier de Kaki-Soph, changeant d'opinion, se décide aujourd'hui pour l'immortalité de l'âme ; qu'il cherche à vous prouver que celui qui ne croit point du tout à ce dogme n'a qu'une probité sans fondement ; que la vertu de celui qui en doute n'est fondée que sur un peut-être; qu'enfin il est absurde de croire à l'immortalité de la matière plutôt qu'à celle de l'âme. Il sera

philosophe, car il ne fera que vous répéter les leçons de Mr Diderot. Supposons que demain votre malade renverse lui-même tous les fondements de ce dogme, en vous apprenant que les plus fameux scélérats n'ont rien du tout à craindre après la mort, parce que " la providence ne s'irrite point du crime, et que si la suprême puissance est unie dans un être à une infinie sagesse, elle ne punit point, mais perfectionne ou anéantit. " toute cette nouvelle doctrine ne l'empêchera pas encore d'être philosophe ; car ce sera toujours Mr Diderot qui vous instruit par lui. Supposons enfin qu'après-demain votre malade, ayant alternativement adopté et rejeté ce même dogme, finisse par vous dire qu'on ne peut rien savoir de positif ; " que la nature des facultés de l'homme et les principes naturels de leurs opérations nous sont inconnus ; que nous ignorons ce qui est en nous la base et le soutien de ces facultés, et ce que devient ce principe au trépas, c'est-à-dire ce que devient votre âme : le cerveau de votre malade n'en sera pas moins celui d'un philosophe ; il ne sera pas plus infirme que celui de Mr Diderot, puisqu'il n'en est encore que l'écho. Mr Tribaudet, allez-vous me dire, a fait plus que cela : après vous avoir dit qu'un chien et un philosophe n'ont qu'une même fin, il a ressuscité nos grands hommes, et par la vertu de Pythagore, il vous les a montrés éprouvant les métamorphoses les plus singulières ; il vous a fait voir l'âme de Mr D'Alembert voltigeant après la mort d'un grand homme, et cherchant à s'unir à quelque corps nouveau, devenant peut-être la portion d'une fève, d'un chou ou d'un melon que mangera quelque femme dévote. Cette bonne femme, aura-t-il ajouté, pourra fort aisément, au bout de quelques mois, accoucher d'un enfant qui aura hérité de l'âme de la fève, qui fut jadis l'âme de Mr D'Alembert. Ce petit enfant sera bien élevé ; il fera ses études, et deviendra peut-être un docteur de sorbonne. Certainement il entendra parler de l'encyclopédie, il en réfutera bien des articles, et surtout un bon nombre de ceux qu'il avait faits lui-même avant d'être melon ou fève. C'est ainsi que Mr Diderot deviendra peut-être un capucini zélé ou bien une soeur grise. Je conviens que toute cette doctrine a dû vous paraître fort extraordinaire. Je vous sais même un gré infini d'avoir suspendu l'ellébore dans un temps où très certainement votre Hippocrate aurait doublé la dose. Mais voyez encore sur quels philosophes retombait l'ordonnance qu'il aurait donnée. Notre marquis D'Argens vous apprendra d'abord " que les raisons qui ont déterminé nos philosophes à croire à la métempsycose paraissent difficiles à réfuter, au point que les docteurs nazaréens, qui ont voulu les détruire, n'ont fait que leur donner une nouvelle force. " le célèbre Freret se mettra encore sur les rangs, et vous saurez que, " de même qu'avant notre existence nous n'étions pas certainement ce que nous sommes maintenant ; de même aussi il est très probable qu'après la mort nous continuerons à la vérité d'exister, mais que nous deviendrons un nouvel être dont les modifications n'auront pas plus de rapport à celles de notre état actuel que ces dernières n'en auront avec les modifications antérieures à la naissance. " cette leçon n'a plus besoin de commentaire ; vous y voyez très clairement que l'état d'une soeur carmélite n'ayant point de rapport avec celui d'un chef de l'encyclopédie, il peut très bien se faire

qu’un de nos coryphées soit, dans quelques années, la très digne compagne de Marie bien Voici même un de nos sages qui vous apprendra quelque chose de bien plus extraordinaire. ” Il n’y a, vous dit-il, aucune diversité dans la nature,… etc. ” cette dernière phrase dit beaucoup. Relisez-la, madame, et vous saurez que votre âme du soir ne peut guère être celle du matin ; qu’il y a dans cet air que nous respirons une infinité de petites âmes que nous avalons, et qui se renouvellent par une succession continuelle. Vous expliquerez même assez facilement, dans cette opinion, pourquoi nos philosophes passent si aisément du oui au non et au peut-être. Si l’âme qu’ils avaient ce matin a fait place à une autre, il n’est pas étonnant que celle-ci ne soit pas toujours du sentiment de l’autre. Voilà bien des mystères que je vous développe ; nous n’en disons pas autant à tous nos disciples. Mais, je vous l’ai dit, il faut que vous soyez récompensée du sacrifice que vous avez fait en suspendant la juridiction de votre docteur dans l’instant même où le préjugé aurait cru acquérir plus de droit sur notre adepte. Peut-être cependant ne vous aurai-je appris rien de nouveau. Mr Tribaudet, profitant de la confiance que vous commencez à prendre en ses leçons, aura prévenu toutes les miennes. Dans tout ce qu’il pourra vous avoir dit sur le sort qui attend nos grands hommes après la mort, je ne vois plus guère ce qui pourrait désormais vous paraître peu digne de la philosophie. Cependant, s’il allait vous faire part de l’épitaphe qu’il destinait à un de nos sages, je sens que vos soupçons pourraient renaître ; et il est bon encore de vous prévenir que cette épitaphe, composée en l’honneur de Mr Diderot, n’est que le plus fidèle abrégé de sa doctrine. La voici donc, telle que mon condisciple l’avait crayonnée en revenant d’entendre les leçons de ce grand homme, sur le destin passé, présent et à venir du philosophe. qui fut dieu, qui fut animal prototype, qui fut chien, qui fut chat, qui fut arbre, qui fut homme, qui fut femme, qui fut philosophe, qui n’est plus, et qui sera tout ce qu’il fut. Si par malheur, notre adepte, avant l’arrivée de ma lettre, vous a déjà fait part de cette inscription que l’on doit lire un jour sur un mausolée destiné par la philosophie à Mr Diderot, je crains bien que vous ne l’ayez jugée plus digne de briller sur la tombe de quelque fou du petit Berne que sur le mausolée d’un philosophe. Cependant, madame, j’ose vous assurer que seule elle vous rend fidèlement tous les dogmes du sage en l’honneur de qui elle fut composée ; car, nous dit ce sage, ” s’il est plus aisé de concevoir l’existence et l’immortalité d’un être suprême que l’immortalité de la matière,… etc. “ voilà bien Mr Diderot qui fut dieu, qui fut être suprême, et qui redeviendra le même dieu. Nous convenons qu’il a un peu changé sur la route ; mais tout ce qu’il est aujourd’hui n’empêche pas ce qu’il était jadis. Qui fut animal prototype… vous n’avez pas encore oublié nos leçons sur cet animal ; je n’insiste donc pas sur cet article ; il n’a plus besoin d’explication. Ce fameux animal, avec lequel le temps doit vous avoir réconcilié, suffirait même seul pour justifier le reste de l’épitaphe. Qui fut chien, qui fut chat… voulez-vous savoir combien facilement notre sage se persuade avoir été tout cela ? Je n’aurai qu’à vous citer les paroles qu’il met dans la bouche d’un homme qui naîtrait avec toute la force de sa raison, qui n’aurait reçu

aucune éducation, qui ne jugerait des choses que d'après ses sens, qui serait sans crainte et sans espérance (qui serait philosophe.) " Je vois, dirait cet homme dans toute la force de sa raison, je vois la matière ; … etc. " voilà bien Mr Diderot, chien, chat, arbre, homme et femme, lorsqu'il est dans toute la force de sa raison, et qui redeviendra tout ce qu'il fut. En faut-il davantage pour vous démontrer que l'instant où votre docteur aurait cru devoir redoubler les doses d'ellébore et renouveler les saignées, était précisément celui où notre adepte était dans toute la force de sa raison, aussi bien que Mr Diderot ? Non, je ne crois pas devoir ajouter à la preuve ; elle est trop triomphante ; le nom seul du maître suffit pour nous convaincre de tout le respect que vous devez au disciple. Il ne me reste plus qu'à vous assurer de tout celui avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

Lecteurs, vous gémissez de toutes les absurdités, les contradictions et les extravagances par lesquelles on vient de vous montrer nos prétendus sages répondant à une question aussi intéressante que celle de l'immortalité. Que leurs fluctuations continuelles et leurs égarements ne servent point à vous décourager, nous pouvons répéter ici avec le même droit, ce que j'ai déjà dit de la spiritualité. La vérité qui m'intéresse, et dont mon sort dépend, ne peut me rester inconnue lorsque je la cherche avec sincérité, avec ardeur. De cette question seule : mourrai-je tout entier ? Dépendent mes devoirs, ma dignité, mon bonheur ; mes devoirs, parce que, si je ne suis fait que pour le présent, la jouissance seule du présent doit m'occuper ; ma dignité, parce que si mon terme est celui de la brute, je n'ai au-dessus d'elle qu'une intelligence et une liberté moins sûre que l'instinct ; mon bonheur, parce que, si je suis immortel, l'éternité dépend de l'usage du temps. Je me livrerai donc encore avec confiance à la recherche d'une vérité trop essentiellement unie à mes grands intérêts, pour que l'auteur de la nature ait pu ou dû m'en faire un mystère impénétrable. Je l'envisagerai sous tous les jours possibles, sans me flatter moi-même, sans me laisser aller à des prétentions que je verrais pouvoir devenir chimériques. Mais que tous nos vains sages s'éloignent ; avec eux je ne puis que douter ou m'égarer ; et toute erreur ici tombe sur moi-même, et le doute seul ferait mon supplice. Mon âme pourra-t-elle subsister tout entière après la destruction de ce corps qu'elle habite ? Mon âme, après la destruction de ce corps, pourra-t-elle non seulement conserver toute sa substance, mais encore toutes ses facultés ? Mon âme doit-elle subsister après mon corps, et jouir de toutes ses facultés ? Telles sont les trois questions diverses dont la solution m'est nécessaire pour m'assurer de la réalité ou de la chimère de l'immortalité. Si mon âme peut subsister avec ses facultés après la destruction de son corps, je puis espérer cette immortalité ; si quelque chose exige de ma part ou de celle de Dieu que mon âme

survive à mon corps ; si je ne puis mourir tout entier par des causes physiques ; si toutes les causes morales se réunissent en faveur de mon âme, et pour empêcher qu'elle ne soit anéantie, je suis sûr de l'immortalité. Observons donc ici la nature de mon âme et celle de la mort ; le pouvoir des causes physiques sur mon existence, et le droit des causes morales pour ou contre l'existence de mon âme ; la vérité dépend de toutes ces recherches ; mais déjà les plus essentielles ont précédé cet examen, et m'annoncent tout ce que je puis espérer. Déjà la nature, l'essence de mon âme n'est plus un mystère pour moi ; je sais qu'elle est esprit ; je sais qu'elle bannit de son essence toute idée de composé, d'étendu, de divisible ; je n'ai pu, sans donner dans les absurdités les plus évidentes, supposer dans elle aucun de ces attributs réservés à la matière. C'est donc en cet instant la mort elle-même qu'il faut envisager sous tous ces aspects ; c'est toute l'étendue de son pouvoir, de son action, qu'il faut connaître pour juger de l'empire qu'elle pourrait avoir sur mon âme. Tout ce que j'aperçois sur la terre est sujet à la mort en un sens plus ou moins propre, suivant la différente espèce de vie qu'il a eu. La roche, qui jamais ne sembla connaître la vie en aucun sens, et dont toute l'action fut de peser en masse sur la terre, éprouve cependant, en un sens, l'empire de la mort. Le physicien la voit s'altérer, se dissoudre, et tomber en poussière. La roche n'est plus vive, et il l'appelle morte quand il voit ses parties dépouillées du principe qui les unissait, céder au plus léger effort de la main ou des vents, et tomber ou voler en poussière. Ce pouvoir de la mort ne s'exercera point sur mon âme. L'être que je n'ai pu soumettre à l'étendue par la pensée même, sans le dénaturer, ne périra point par la destruction de son ensemble ; la mort ne viendra point altérer, désunir, décomposer des parties dans l'être dont l'essence est de n'en point avoir. Mon âme ne mourra donc pas comme la roche ou la matière brute. L'arbre dont la sève a circulé du fond de ses racines au sommet de sa tige, qui éleva son tronc, étendit ses rameaux, se couvrit de feuillages et de fruits, a vécu dans un sens plus étendu que la simple matière. Quel que soit le principe de sa végétation, je dirai qu'il est mort quand il ne fera plus que peser sur la terre, quand, la rosée des cieux, la chaleur bienfaisante du soleil et les sucs de la terre devenus inutiles, j'attendrai vainement que le printemps vienne le ranimer ; quand, au lieu de renouveler son feuillage et ses fruits, il se desséchera pour toujours, et ne me montrera que des branches arides et prêtes à céder au premier effort des aquilons, ou à leur propre pesanteur. Vainement j'essaierai d'appliquer encore à mon âme cette idée de la mort ; elle n'a point vécu par la végétation ; le développement de mon esprit ne fut point celui de la plante ; les frimas ne l'ont point privée de sa substance, l'été et le printemps n'y ont point ajouté. Le corps qu'elle habitait a pu acquérir, avec les années, des dimensions nouvelles ; l'être pensant n'élargira point sa substance, ne l'étendra point par l'addition de l'être non pensant ; il ne la perdra point par la privation de ce qui n'est pas lui : il ne vécut donc pas par la végétation ; la vie de la plante ne fut donc pas la sienne ; il ne mourra donc pas comme la plante. Le corps de l'animal jouit seul de toute l'étendue de la vie que je puis concevoir dans la matière : quel que soit le

principe qui supplée dans lui à l'inertie, soit intelligence, soit ressort, soit instinct dans l'homme ou dans la bête, il se meut, il semble agir lui-même, il n'attend point, comme la plante, toute sa nourriture de l'élément qui vient le pénétrer ; il court au-devant d'elle, et la durée de ses jours est le fruit de ses mouvements. Sa vie est plus active que celle du simple végétal ; sa mort est plus marquée ; elle devance en lui la pourriture et la dissolution. Un instant lui ravit le principe moteur ; cet instant le confond avec une masse immobile, sans vie et sans action ; la mort tout entière est dans son inertie. L'essence de mon âme a seule triomphé de cette action des siècles et des éléments, qui réduit la roche même à l'état de poussière ; elle s'est refusée à l'idée de la plante qui ne reçoit la vie qu'en se renouvelant, en s'étendant par la végétation. Ce repos éternel, auquel la mort condamne mon cadavre, contrariera-t-il encore l'essence de l'esprit ? Non. Je ne puis accorder ici au philosophe la supposition la plus gratuite ; je veux bien concevoir avec lui cet arrêt des cieux qui retiendrait mon âme captive dans un même tombeau avec ce même corps qu'elle avait animé ; la même puissance qui l'avait attachée à mes organes pouvait absolument la forcer à subsister comme eux dans le sein même de la mort. Mais au milieu de leurs débris et dans l'impuissance de s'élancer loin d'eux, qu'aura-t-elle perdu de sa substance, de ses facultés, de sa vie ? Rien. La vie de l'esprit est dans l'intelligence ; le mouvement, le simple transport ou passage d'un lieu à un autre n'est point l'intelligence ; il n'est ni ma pensée, ni la mémoire, ni la volonté ; et dès lors il n'est point la vie de mon âme ; dès lors cette inertie, ce repos éternel, effet essentiel et primitif de la mort sur mon cadavre, se ferait sentir tout entier à mon âme ; elle conserverait encore, et toute sa substance que le repos n'altère point, et toutes ses facultés que le mouvement ne constituait pas, que la privation simple du mouvement ne détruira conséquemment jamais : dès lors tout ce qui fait la mort de mes organes ne fera point la mort de l'âme. Elle ne meurt donc pas comme le corps. Je l'ai vue résister à toutes les puissances physiques, à tous les éléments qui agissent sur la matière brute, qui détruisent l'empire de la végétation ; je l'ai vue survivre à cette force qui donnait à la fois à mon corps et le mouvement et la vie. Sous quelque jour que j'aie envisagé la mort, elle n'a donc sur l'âme aucune action, et je n'ai pas besoin de pousser mes recherches plus loin pour m'assurer que mon être pensant peut subsister tout entier après la destruction de mon corps. Mais l'âme pourra-t-elle exercer alors ses facultés ? Mes organes détruits, ne serait-elle point cet ouvrier qui, privé de tout instrument, est nécessairement dans l'inaction, à qui son art dès lors et toutes ses facultés deviennent inutiles ? C'est la seconde question qui m'intéresse dans la destinée de mon âme. J'étudie, pour la résoudre, les fonctions actuelles de cette âme; j'essaie de connaître ce qu'elle doit à mes organes, ce qu'elle fait pendant ma vie, et par eux et sans eux, et bientôt tout m'annonce que l'exercice de mes facultés intellectuelles, bien loin de devenir impossible par la privation de ces organes, n'en devient que plus libre et plus parfait. Être sensible, je jouis et je souffre, il est vrai, par le moyen de mes organes. Mais tel est dans l'essence du corps et de l'âme le défaut de tout rapport physique, qu'il n'a rien

moins fallu que la toute-puissance d'un dieu pour faire dépendre le bien ou le mal-être de l'une de la manière d'être de l'autre. Je conçois un esprit qui souffre ou qui se réjouit sans le secours de mes organes, parce que l'esprit veut, et que les effets seuls, ou l'impuissance de sa volonté peuvent le réjouir ou l'attrister. Mais est-il le moindre rapport physique entre mes sensations et l'impression des sens qui les occasionne ? La lumière et l'air agissent sur mes yeux, sur mes oreilles ; ils n'ont aucune prise sur l'esprit ; et c'est l'esprit seul qui se sent affecté agréablement ou contre son gré : le feu brûle mon corps ou le réchauffe ; l'âme est inaccessible à son action, et l'âme seule en a la vraie sensation. Il brise la matière et la réduit en cendre ; il ne peut entamer l'âme ni la diviser, et par lui l'âme seule éprouve la douleur. Le mystère pour moi n'est donc pas de savoir comment l'esprit pourra sentir, se réjouir, souffrir, sans le ministère de mes organes ; c'est plutôt de savoir comment ils ont pu devenir pour elle un instrument de plaisir ou de douleur, de sensibilité. Mais pendant ce temps même où je leur suis uni, combien de jouissances ou de douleurs auxquelles ils n'auront aucune part ! Cette paix, cette douce sérénité, cette satisfaction de moi-même, qui vient toute de ma conscience ; ce plaisir au-dessus de tous les plaisirs ; celui d'avoir fait un heureux, exercé une vertu ; ce compte délicieux que se rend le vrai sage n'est-il donc que le fruit de mes organes ? Et cette inquiétude qui me trouble sur le sort d'un ami, ces soucis amers qui tourmentent l'avare ou l'ambitieux, ces remords rongeurs qui dévorent le méchant, mille douleurs enfin, mille plaisirs divers qui partagent la vie de l'homme, et que nous appelons les peines, les plaisirs de l'esprit, les unes plus actives, plus cuisantes, plus intolérables que les peines du corps, les autres plus satisfaisants, bien plus délicieux que les plaisirs des sens ; notre âme ne peut-elle pas cent fois les éprouver sans la moindre participation de nos organes ? Ma sensibilité pourra donc s'exercer sans leur secours, et même, après la mort, toute la faculté de l'être sensible résidera dans moi comme pendant ma vie. Être pensant, je vois encore mieux combien peu mes organes tiennent à mes facultés intellectuelles et à leur exercice. Le sombre voile de la nuit n'empêche point mon âme d'appeler le soleil ou de le contempler. Qu'elle suive mon corps dans son dernier et ténébreux asile ; l'astre du jour descendra pour elle dans l'antre de la mort ; elle créera par la pensée. Dans la nuit du tombeau, elle se nourrira de la splendeur des cieux. Dans le plus profond silence de mes sens, elle parle aujourd'hui à l'éternel, elle se ranime, s'élève, se réchauffe par la méditation ; elle se fait un monde par son intelligence ; elle voit le passé et l'avenir, toujours nuls pour mes sens. Que lui importe donc que mes organes n'existent plus pour elle ? Avec la fermeté du sage, je puis dans cette vie goûter la paix, la joie, tandis que mon corps éprouve des besoins et des infirmités ; avec une existence languissante, je pourrai conserver toute la fermeté, et souvent toute la pénétration de l'esprit : qu'importe donc à l'âme que le corps se déchire en lambeaux ? C'est sa prison qui se dissout ; réduite à elle-même, elle n'en distinguera que mieux une existence dont le sentiment n'est plus partagé. Sa chaîne s'est brisée ; elle en sera plus libre et plus sublime dans ses élans. Le voile des sens

est tombé ; sa lumière est plus pure ; le temps de ses doutes, de ses incertitudes est passé. Ce qu'elle n'avait su que par l'usage réfléchi de sa raison, elle le voit, le sent, l'éprouve en cet instant. Après tous les ravages de la mort, elle se trouve encore tout entière, et dit en triomphant : les éléments se sont dissous, je suis encore ce que j'étais ; je ne fus donc jamais leur vain ensemble. Ces fibres, ces organes ne sont plus que poussière, et je pense ; ils n'étaient donc ni moi, ni ma pensée ; leur mobilité ne fut pas mon essence ; leur secours ne fut pas un besoin. Où est donc ce faux sage qui a osé me dire : tu mourras tout entier, et qui, pour le prouver, m'invitait à descendre avec lui dans le tombeau ? Qu'il y vienne donc lui-même. Dans ces lieux où la mort consomme sa puissance, que découvrira-t-il ? Des ossements épars, une chair en lambeaux, des organes détruits, des vapeurs qui s'élèvent, des cendres qui reposent. L'être pensant était-il ces lambeaux, ces ossements, ces cendres, ces vapeurs ? Donnez donc à la mort un autre empire ; étendez sa puissance, et concevez pour elle une autre action que celle de briser, de détruire et de livrer aux vents un amas de poussière, ou ne me dites plus que mon âme est soumise à sa faux. Oui, le vain sage, en haine de mon âme, se départira ici des principes qu'il avait inventés en haine de son dieu. Bientôt nous l'entendrons nous dire que rien ne vient de rien, et ne retourne à rien ; mais il s'agit de l'âme : elle n'était rien, nous dit-il, avant votre naissance ; elle ne sera rien à votre mort ; car il est dans les lois de la nature que l'être qui a eu un commencement ait aussi une fin. eh ! Où sont, je vous prie, ces lois de la nature qui replongent dans le néant l'être qui en sortit ? Je vois tout ce qui meurt reparaître sous mille formes différentes ; je vois les éléments redemander au corps tout ce qu'il tenait d'eux ; la terre a repris sa poussière, les vapeurs humides ont rejoint la région des nues, et retomberont avec elles ; le feu, éteint et dissipé, n'attend plus que sa réunion à de nouvelles masses pour rentrer en action ; l'air en se dilatant s'est confondu dans l'atmosphère ; les formes ont changé ; mais tout subsiste : par quelle raison mon âme, qui n'est point un composé, qui ne partage point ces formes matérielles, serait-elle condamnée à rentrer dans le néant ? Vous l'avez dit : rien ne vient de rien, et ne retourne à rien. Tenez-vous-en à ce principe ; il est de la dernière exactitude lorsque vous l'appliquez à la nature ; il marque les limites de sa puissance ; il n'y a que l'auteur même de la nature qu'elle outrage. Je rendrai hommage à cet auteur suprême ; je le confesserai hautement : le dieu qui me créa conserve la puissance de m'anéantir tout entier ; mais cette puissance, entre les mains d'un dieu, dois-je la redouter ? Cette âme inaccessible à toute destruction physique, conservant par sa nature toute sa substance et le libre exercice de ses facultés au-delà du tombeau ; cet être intelligent et sensible, qui, livré à lui-même, peut éternellement subsister tel qu'il est, doit-il réellement subsister, et ne lui reste-t-il rien à craindre de ce dieu qui pourrait au moins l'anéantir ? C'est la troisième et dernière question qu'il me reste à résoudre pour bannir toute sorte de doute sur mon sort. Je sais que ce n'est pas ici le moment d'opposer au faux sage la loi et les prophètes ; c'est la raison seule qu'il me permet de consulter, et c'est par elle seule que je lui répondrai. Votre âme a

commencé, nous dira-t-il, il vous est impossible d'en douter ; elle n'existait point lors des révolutions qui ont précédé la naissance de vos ancêtres ; d'où savez-vous qu'elle ne rentre point dans le néant ? je le sais de vous-même, de ce que vous venez de prononcer. Précisément de ce que mon âme a commencé, je sais qu'elle ne finit point avec mon corps. Sa sortie du néant est pour moi le plus étonnant de tous les prodiges ; le miracle de son commencement me dit qu'il est un dieu, et j'en sais assez pour croire fermement, indubitablement que la mort ni le néant ne sont point mon partage. J'aime, j'adore un dieu dont je tiens l'existence ; il est par cela seul le dieu puissant, le dieu parfait. Je le méprise, je le hais, s'il me ravit toute l'existence qu'il m'a donnée. Il n'est plus le dieu sage, le dieu bon, le dieu juste ; il est le dieu méchant, le dieu imposteur ; l'homme vaut mieux que lui, si l'homme doit périr tout entier. Par un premier acte de sa toute-puissance, ce dieu aura tiré du néant un être, son image par la sublimité de son intelligence ; un être seul capable de s'élever à lui, de l'étudier lui-même ; seul fait pour contempler la nature, pour concevoir par elle l'idée de son auteur ; seul fait pour devenir l'émule de la divinité, en ajoutant au prix de l'existence celui de la vertu ! Par un second acte de sa toute-puissance, ce dieu aura uni le plus noble des êtres au plus vil ; il l'aura enfermé dans l'étroite prison d'un corps dont les besoins le flétrissent, dont les infirmités l'affaiblissent, dont les penchants le pervertissent ! Et quand l'esprit aura tout fait pour la matière, quand il l'aura servie et vivifiée, quand il aura tout supporté et par elle et pour elle, l'instant où il est prêt à s'élancer pour n'être plus que lui, l'instant où il allait jouir de toute sa grandeur et de sa liberté, cet instant, qui pourrait et doit être celui de son triomphe, sera précisément celui qu'un dieu aura choisi pour opérer un troisième prodige de sa toute-puissance, en l'anéantissant ! Il détruira l'ouvrage, parce que le chef-d'oeuvre allait paraître ! Il ne m'aura soustrait à tout l'empire des lois de la nature, il ne m'aura fait naître immortel par moi-même que pour se réserver le plaisir barbare de me plonger dans le néant au plus précieux jour de mon existence ! Le jour où je pouvais le connaître et l'aimer sans partage sera le jour qu'il prend pour m'engloutir dans tout ce qui n'est pas ! Ce sera ce jour-là que, ne supportant plus mon être, il me l'enviera, il me le ravira tout entier ! Ah ! Ne me parlez plus de ce dieu qui ne sait, pour montrer la force de son bras, que créer et détruire. Je veux que la sagesse le dirige, qu'elle paraisse au moins dans ses ouvrages comme dans ceux de l'homme ; je veux qu'il proportionne l'objet aux grands moyens, la destinée des êtres à leur noblesse. Eh ! Qu'avais-je besoin de me sentir capable de devenir si grand, si ses desseins sur moi étaient si peu de choses ? Pourquoi tant de moyens quand l'objet est si pauvre et doit durer si peu ? Pourquoi m'élevait-il au-dessus de l'instinct ou du ressort, si je dois périr comme la brute ? Ma grandeur n'a servi qu'à mes regrets ; s'il ne consomme pas son ouvrage, il ne m'aura montré que son impéritie. Qu'il me tire de cette prison, qu'il me débarrasse de ces entraves, je veux être, et pour lui et pour moi, tout ce que je peux être ; mon âme peut survivre à ce corps, il faut qu'elle survive. La suprême sagesse égalera alors la suprême puissance, tout rentrera dans l'ordre, et je verrai mon dieu. L'être matériel

reprendra sa place ; il aura été fait pour l'âme, non l'âme pour le corps ; il sera l'instrument de ma grandeur, et non ma fin ; il sera uni à l'intelligence, non plus pour l'avilir, et la pervertir, mais pour donner lieu à des épreuves, à des combats, des triomphes ; non pour l'entraîner avec lui dans le sein de la mort, mais pour lui préparer une existence nouvelle, plus noble et plus heureuse ; non pour empêcher le plus sublime ouvrage du créateur d'être tout ce qu'il peut devenir, mais pour lui faire mériter d'être un jour tout ce qu'il peut être ; non pour lui montrer le néant, mais l'éternité même au bout de sa carrière. Alors ma destinée peut avoir été dictée par un dieu ; elle est digne et de lui et de moi : mais ne me parlez pas de ce dieu s'il veut m'anéantir. Toutes les idées de sa sagesse disparaissent ; et que puis-je surtout penser de sa justice ? L'homme qui m'a servi ne perdra pas le fruit de ses travaux. Celui que j'éprouvai recevra le prix de sa constance ; celui qui a souffert pour moi pourra me demander que je souffre pour lui. Je déteste le crime, et je n'ajouterai point à la hardiesse du méchant par l'espérance de l'impunité. J'ai chéri la vertu ; je me suis affligé de l'oppression du juste ; je lui tendis la main, et il eût triomphé, si ma puissance eût secondé mes voeux. Je ne fus point cruel pour mon ami ; je ne lui ravis point l'existence, j'aurais retranché de mon bonheur pour ajouter au sien. Voilà ce que je suis, être des êtres ! M'as-tu donc fait meilleur et plus juste que toi ? Tu le sais, je t'aimais, et j'ose réclamer les sacrifices que te fit mon amour. Que de désirs mon coeur a réprimés pour ne vouloir que ce que tu voulais ! Que de plaisirs je me suis refusés de peur de te déplaire ! Que de passions j'ai refrénées pour me soumettre à ton empire ! Que de combats j'ai soutenus pour te rester fidèle ! Qu'auras-tu fait pour moi si tu m'anéantis en dissipant cette vile poussière ? J'ai vu l'impie heureux ; fier de ton oubli, il élevait la tête, et l'univers s'inclinait devant lui. Ses plaisirs se suivaient comme les jours. Il était respecté, puissant et redouté. Voilà ce que tu fis pour l'ennemi de la vertu et de ton nom. J'ai vu le juste vivre dans le mépris, l'indigence et l'infirmité. Il fut persécuté, calomnié, opprimé ; il mourut. Voilà ce que tu fis pour la vertu. Eh ! L'instant où le juste allait te demander sa récompense ; l'instant où les forfaits du méchant appelaient ta vengeance, est celui que tu prends pour confondre et l'injuste et l'impie dans les mêmes abîmes, pour engloutir dans le même néant et tous les crimes et toutes les vertus ! Dieu puissant ! Tu fais donc des prodiges pour m'apprendre à te haïr, pour me dire que la justice n'entrera jamais pour rien dans tes projets ? Quel sera donc mon crime, si je me dis meilleur que toi ? Où plutôt quel n'est pas le crime du faux sage dont les dogmes seuls m'inspirent ce blasphème ? Ne vaudrait-il pas mieux que tu n'existasses pas que de te montrer tel qu'il apprend aux nations à te voir, lorsqu'il veut que mon corps et mon âme aient une même fin ? Au moins, si je voyais que le dieu de nos prétendus sages se fût montré en quelque sens propice à la vertu ; s'il avait pris soin d'en aplanir les voies ; s'il l'avait rendue, je ne dis pas plus triomphante, mais plus facile à suivre, je concevrais encore qu'elle a pu lui être chère, qu'il peut être un dieu bon : mais non, il a donné au vice tous les attraits possibles ; les dégoûts, les combats, les obstacles sont pour la vertu seule. Tu veux

être méchant, ô homme ! L'auteur de la nature a tout fait pour toi. Il ne te reste plus qu'à te livrer à ce tempérament qu'il a pétri de tous les vices ; laisse régner dans toi, ou bien ces humeurs noires, sombres, mélancoliques, qui te font voir tes frères avec l'oeil de la haine, et t'arment contre toi-même ; ou ces esprits légers et sanguins, qui te font également voler de la vérité au mensonge, et des vertus aux vices ; ou ce flegme, ennemi de tout effort, et pour qui la lumière est indifférente comme les ténèbres ; ou cette bile inexorable, que les moindres étincelles enflamment, que le sang seul éteint. Abandonne ton coeur à ces penchants que tu trouves dans toi dès la plus tendre enfance ; laisse éclore ce germe des passions que la nature a semé dans ton sein, tous les vices et tous les crimes en sortiront d'eux-mêmes ; et ne crains plus un dieu que le préjugé seul te ferait redouter après la mort. À la haine de tes semblables, à leur mépris, à leurs supplices, oppose les ressources que ce dieu même a mises dans ton intelligence ou dans ta fortune. Sois adroit, si tu es faible ; hardi, si tu naquis puissant : le dieu qui te fit naître vicieux ne te munit de ces ressources que pour cacher tes crimes, ou pour braver la loi qui les poursuit. Vois, au contraire, vois tout ce que fit ce dieu pour t'éloigner de la vertu ; il en a hérissé toutes les routes d'épines et de difficultés. Dans moi, ce sont mes sens qu'il faut dompter pour la suivre ; ce sont mes désirs qu'il faut combattre, mes passions qu'il faut modérer ; c'est avec mon coeur même qu'il faut être dans une guerre continuelle. De la part de mes semblables, c'est leur mépris, leurs railleries, leurs sarcasmes qu'il faut supporter, ou leur haine et leurs persécutions qu'il faut braver. Cette vertu, si difficile à suivre, les richesses la fuient, les plaisirs la corrompent, les louanges sont pour elle un écueil dangereux. La triste obscurité est son plus sûr asile. Je voulais au moins qu'un dieu vînt me dédommager de tout ce qu'il m'en coûte pour m'attacher à elle ; mais ce dieu, qui prit un plaisir si cruel à l'entourer de mille obstacles, s'est fait un plaisir plus cruel encore de la laisser sans espoir : au lieu de m'animer par ses promesses, il m'envoie ses sages me désespérer, m'annoncer qu'à la mort, mes peines, mes travaux, mes combats sont tous perdus pour moi, qu'il veut m'anéantir. Le tyran le plus féroce, en fondant un empire, eût-il fait davantage en faveur du crime ? En aurait-il moins fait pour la vertu ? Pouvait-il présenter plus de moyens au scélérat, et opposer au juste plus d'obstacles ? Oui, il fallait encore que ce dieu de nos prétendus sages ajoutât l'imposture au mépris, à l'abandon total de la vertu. Il fallait qu'il gravât dans le coeur de tous les hommes l'erreur la plus antique, la plus universelle, la plus accréditée et la plus invincible. Le philosophe a beau chercher sur la surface de la terre, partout il voit des mannes révérées, des champs-élysiens, ou les cieux annoncés à l'homme juste ; un enfer, des tortures, des supplices préparés au méchant après sa mort. Ce ne fut point le simple désir de se survivre qui fit imaginer à l'homme cette vie nouvelle : le méchant la redoute au lieu de la souhaiter ; au lieu d'en propager l'idée, il cherche vainement à se la cacher à lui-même. Le juste ne l'a point appuyée sur des fictions ; il fallait à sa vertu un fondement plus sûr que de simples conjectures. Quand son coeur lui disait : l'espoir de la vertu n'est point la chimère de l'homme ; cet oracle

était celui de sa raison, et c'est un dieu qui nous instruit par elle. Le coeur de l'impie lui disait aussi : les remords du crime et ses frayeurs ne sont pas mon ouvrage ; je les aurais vaincus, si je leur avais donné naissance. Non, ce n'est point moi qui me poursuis moi-même, c'est un dieu qui me menace. Cette voix est trop forte pour n'être que la mienne et celle du préjugé. Eh ! Quel instant ce dieu aura-t-il pris encore pour redoubler la force de ce préjugé ? Précisément celui où il devient le plus inutile, si l'immortalité n'est qu'une chimère… ; celui où les vertus n'ont plus besoin d'appui parce qu'elles n'auront plus d'exercice, où les forfaits n'ont plus besoin de frein parce qu'il devient impossible d'ajouter à leur nombre. S'il n'est plus de motifs à l'illusion, que son auteur au moins la fasse disparaître. Mais non, il trompera le juste jusqu'au dernier soupir ; il lui montre les cieux ouverts, quand il est prêt à le rendre lui-même nul pour les cieux et pour la terre ; il redouble son espérance au moment qu'il choisit pour la frustrer tout entière ; il n'aura d'autre moyen pour punir le scélérat que d'appeler l'erreur, que de l'environner de frayeurs mensongères ; et l'instant où ce dieu redouble ses menaces sera précisément celui où il est près de remplir tous les voeux de l'impie, en le plongeant dans le néant, qui seul peut le soustraire à la vengeance. Jusques à quand, vains sages, ferez-vous du dieu de la nature le dieu qui vous ressemble, le dieu de l'illusion, des contradictions, du mensonge et de l'imposture ? Que ne revenez-vous à toutes les absurdités de l'athéisme, plutôt que d'annoncer un dieu qui, pour m'anéantir, oublie tout ce qu'il me doit, tout ce qu'il doit à la vérité, tout ce qu'il doit au crime, tout ce qu'il doit à la vertu, tout ce qu'il se doit à lui-même ? Si je n'ai pas encore persuadé ces ennemis d'un dogme aussi étroitement lié avec l'essence même de l'esprit, avec les attributs de la divinité les plus incontestables ; si l'immortalité de l'âme n'est pas encore pour eux une vérité démontrée, qu'ils viennent, il nous reste au moins de quoi les confondre et les humilier. Si leur obstination se refuse à l'évidence, s'ils ne cessent de se roidir contre elle, que leur ignominie égale au moins leur haine pour la vérité. Que tout ce qui existe sur la terre de brigands, d'assassins, de fourbes, d'imposteurs, de tyrans, de scélérats, se réunissent ; qu'ils s'assemblent de toutes les parties de l'univers. Et vous qui, sur le trône ou sous le toit d'une humble chaumière, dans nos villes ou dans nos campagnes, chérissez encore le nom de la vertu, rassemblez-vous aussi ; un mot de votre part va révéler aux sages la vérité la plus importante au genre humain. Je n'exigerai point que vous la connaissiez vous-mêmes cette vérité ; tout ce que je demande, c'est que vous nous disiez où votre coeur désire la trouver. Répondez les premiers, vous dans qui la vertu reconnaît ses enfants. Soit que cet univers n'ait été pour vous qu'une vallée de larmes, soit que vos jours s'écoulent dans la joie et dans l'abondance, dites-nous quel serait l'objet de vos désirs ? Si vous aviez vous-mêmes vos destins à former, cette âme, que nul crime ne souille, serait-elle immortelle ? Quelles acclamations ! Quelle ardeur ! Quels transports ! Oui, l'homme de bien, oui, sans exception, tous les sages désirent ardemment de survivre à ce corps de poussière et de fange ; il n'en est pas un seul qui ne gagne à l'immortalité. Répondez à présent, vous, fléaux des empires et des

sociétés, Néron, Domitien, Cromwell, Cartouche, Ravaillac, homicides, empoisonneurs, parricides, répondez : voudriez-vous survivre à vos forfaits, et paraître à la mort devant le dieu de la justice ? Je ne demande point si vous le redoutez encore, ou si vous avez pu étouffer les cris d'une conscience qui vous en menaçait. Répondez oui ou non. Désirez-vous le néant pour votre âme, ou l'immortalité ? oui, qu'elle périsse avec le corps cette âme ; vos coeurs ont invoqué contre elle la mort et le néant. La vérité n'est plus un mystère pour moi : les voeux et les besoins de la vertu me l'ont manifestée. Je savais qu'il n'est point dans la nature de cause assez puissante pour détruire mon âme ; je savais qu'un dieu juste et bon ne l'anéantit point. Mais que tout doute disparaisse, il ne m'est plus possible d'hésiter : un dieu n'a point réglé mon sort sur les désirs du crime ; la voix de la vertu a dicté ses arrêts. Mon âme est immortelle. Toi, vain sage, qui crois lire tes destinées dans les voeux de l'impie, puisses-tu être suivi partout de ces hommes qui trouvent dans tes dogmes l'objet de leur désir. Applaudis-toi de ton cortége ; mais afin que ta honte égale ton triomphe, regarde autour de toi dans ton école, et nomme tes disciples.

LETTRE 50

Le chevalier à la baronne.

Qu'ai-je fait, madame ? Je n'ai point répondu à l'article le plus essentiel de votre lettre. Uniquement occupé à prouver qu'il dépend de nos sages de se faire mortels ou immortels, de mourir pour ne plus reparaître, ou bien de ne mourir que pour renaître sous mille formes différentes, j'ai parfaitement oublié de vous dire à quel point il dépend d'eux encore de s'élever au-dessus des animaux ou de s'en rapprocher, de s'égaler à eux, et même de se mettre quelques crans plus bas. Peut-être n'aurez-vous attribué ce silence qu'à l'impossibilité de justifier sur cet article la doctrine de votre prétendu malade. Vous en aurez conclu que je consens, au moins tacitement qu'il soit de nouveau livré au médecin, jusqu'à ce qu'il apprenne qu'il y a dans l'homme quelque chose de plus que dans la bête ; qu'un mouton et qu'un philosophe ne marchent pas absolument de pair. Si c'est là, madame, la conclusion que vous avez tirée de mon silence, suspendez, je vous prie, suspendez de nouveau la juridiction de vos docteurs. Je me hâte de réparer ma faute, et, sur cet article comme sur tous les autres, notre adepte sera parfaitement justifié. Après l'avoir vu ne faire de nos sages que de vraies machines, sans âme, sans esprit, vous aurez d'abord été assez surprise de le voir s'indigner que le préjugé en ait pu faire autant des animaux. Entre l'homme machine et la bête machine, vous auriez au moins voulu qu'il mît quelque différence à notre avantage, et peut-être aurez-vous insisté pour lui faire avouer que cette différence doit toute se trouver dans celle qu'il y a entre l'usage et la privation de la raison. Je prévois les diverses réponses qu'il peut vous avoir faites ; je conçois tout ce qu'elles ont pu vous causer d'étonnement.

Mais j'interrogerai nos plus grands hommes ; je vous conduirai à leur école, et vous verrez encore toutes les leçons de Mr Tribaudet fondées sur leur doctrine. Consultons d'abord le sage de Ferney. Vous n'avez pas encore oublié à quel point l'homme est chez lui machine, girouette, marionnette ; gardez-vous bien de lui en dire autant de notre perroquet ou de vos chiens de chasse. " quelle pitié, vous répondrait-il, quelle pauvreté d'avoir dit que les bêtes sont des machines… etc. " voilà déjà, madame, notre adepte assez bien justifié d'avoir, avec Voltaire, fait l'homme machine, et de ne pas souffrir, plus que Voltaire, que l'on en fasse autant de votre chien. Je pourrais m'en tenir à cette autorité du grand homme, dont vous voyez bien que notre chevalier de Kaki-Soph n'a fait que répéter les dogmes ; mais écoutons Mr D'Alembert. Vous savez combien peu l'homme est maître de ses actions à l'école de ce sage : vous savez que depuis le premier instant de notre naissance jusqu'à notre mort, il n'y a pas un seul de nos mouvements dont nous soyons les maîtres ; et que si le grand homme ne nous fait pas absolument machines, il n'y a que le mot qui y manque ? Dans son opinion, rien n'était plus facile et plus simple que d'appliquer aux animaux et le mot et la chose. Tous leurs mouvements sont réglés comme ceux d'un automate, pouvait-il dire avec Descartes, donc je n'ai pas besoin d'admettre en eux une âme qui les règle. Vous n'auriez jamais cru qu'admettant le principe, on pût nier la conséquence ; mais voyez, madame, combien vous vous trompez. Ce raisonnement, qui vous paraît si juste, est précisément celui de Descartes, que Mr D'Alembert avoue être le plus conséquent de tous les philosophes. Nous n'aimons pas, nous, à être regardés comme fort conséquents ; aussi tout en faisant de l'homme une vraie machine, qui n'est jamais maîtresse de ses mouvements, ne vous étonnez pas de nous entendre dire avec Mr D'Alembert : " ne vous flattez pas de persuader à des hommes raisonnables que ces animaux dont ils sont environnés, et qui, à quelques légères différences près, leur paraissent des êtres semblables à eux, ne sont que des machines organisées. Ce serait s'exposer à nier les vérités les plus claires. " nos bons helviens demanderont sans doute à Mr D'Alembert ce qu'il trouve de si répugnant dans ces machines organisées, quand on croit comme lui que l'âme ne fait rien, ne contribue en rien au mouvement du corps. Nul signe extérieur de plaisir, de douleur, de sensation quelconque, ne peut annoncer l'âme ; le plus grand pas est fait à son école, que lui en coûtait-il de faire le second ? Je vous l'ai dit, madame, nous ne nous piquons pas d'être aussi conséquents que Descartes. Si nos compatriotes vous demandent pourquoi, nous leur en dirons un jour la raison ; mais en ce moment-ci, cherchez à les distraire de pareilles questions, en détournant adroitement la conversation sur quelque autre objet. Je vais moi-même vous en donner l'exemple. Laissons là nos sages, qui, après avoir fait tout leur possible pour nous rendre automates, se fâchent qu'on ne voie ni âme ni esprit dans les bêtes. Je ne dispute point. Je prouve seulement que votre malade a pu en faire autant sans cesser d'être aussi philosophe que les premiers de nos sages. Cela doit vous suffire. Je vais vous montrer à présent, par des autorités mieux marquées encore, qu'il a pu se dire égal, inférieur ou

supérieur aux animaux, en conservant toujours les prérogatives de notre école. Philosophes inférieurs aux bêtes. " L'homme se vante d'avoir plus d'intelligence que les autres animaux,… etc. " qu'en dites-vous, madame ? Croyez-vous à présent que la preuve leur fût si difficile ? Philosophes marchant de pair avec la bête. " Les hommes ne renonceront-ils jamais à leurs folles prétentions ? Ne reconnaîtront-ils pas que la nature n'est point faite pour eux ? Ne verront-ils pas que cette nature a mis de l'égalité entre tous les êtres qu'elle produit ? Ne s'apercevront-ils pas que tous les êtres sont faits également pour naître et mourir, pour jouir et souffrir ? " le bon sens, n 99. " les facultés de l'homme ne sont pas plus au-dessus de ses besoins actuels dans la vie présente que celles des renards et des lièvres ne le sont, eu égard à leurs besoins et au péril de leur existence. " Dissertation sur l'immortalité. " il n'y a rien dans l'intérieur de l'homme qui le distingue des autres animaux. " " Nous savons par théorie, comme par la pratique de leurs opérations, que les animaux ont une âme produite par les mêmes combinaisons que la nôtre. " ces dogmes auraient-ils pour vous, madame, et pour mes compatriotes, quelque chose de trop humiliant ? Continuez à lire, nous saurons relever le noble orgueil de l'homme. Philosophes supérieurs à la bête. " Je ne crains point d'errer en assurant que les plus belles affections des bêtes, leurs actions les mieux ordonnées ne s'élèvent jamais au-dessus du sensible… et je demande si jamais on a aperçu dans elles quelque action qui n'eût pour unique but leur bien-être corporel, et si elles ont jamais rien manifesté, comme l'homme, qui fût le véritable indice de l'intelligence ? " des erreurs de la vérité, page 52. " Quoi ! Je puis observer, contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne : je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerais aux bêtes ! Âme abjecte ! C'est la triste philosophie qui te rend semblable à elles, ou toi plutôt qui veux en vain t'avilir… la nature commande à tout animal, et la bête obéit : l'homme éprouve la même impression ; mais il se reconnaît libre d'acquiescer ou de résister. " " que l'homme s'examine, s'analyse et s'approfondisse, il reconnaîtra bientôt la noblesse de son être ; il sentira l'existence de son âme, il cessera de s'avilir, et verra d'un coup d'œil la distance infinie que l'être suprême a mise entre lui et les bêtes. " en voilà bien assez, madame, pour vous consoler, vous et ceux de nos bons helviens qui n'aimeraient pas trop à se croire quelque chose de moins que les castors, les fourmis et les araignées, ou tout au plus les égaux d'un cheval, d'un perroquet, d'un âne, que j'aurais pu montrer faisant leur cours d'étude à l'école de Lamétrie. mais qu'il me soit permis d'observer que, si vous vouliez suivre les leçons que nous donne la profonde métaphysique de Mr De Buffon, nous trouverions bien plus à admirer dans le simple animal que dans l'homme. Je prouverais d'abord que la nature de votre perroquet est plus étonnante que la nôtre. Il sent, ce perroquet, ainsi que tous les autres animaux, si nous en croyons cet homme célèbre ; il sent, il a du plaisir, de la douleur, de l'inquiétude ; il a des désirs, des passions ; il a la conscience de son existence actuelle ; mais tout cela chez lui se passe sans idées, car il n'en a point ; il n'a pas même la puissance qui produit les idées ; il est absolument incapable de

penser. Or, trouvez-vous, madame, un seul homme qui ait et puisse avoir des sensations, des désirs, des passions ; qui sache qu'il existe, et qui pour tout cela n'ait pas besoin d'idées et de la faculté de penser ? Voulez-vous encore voir dans l'animal quelque chose de plus merveilleux que dans l'homme ? Je vous apprendrai que votre épagneul peut choisir les morceaux qui lui conviennent le mieux, et que les animaux en général ne se trompent jamais dans leur choix, sans avoir besoin de comparer, sans la faculté même de comparer : or, vous savez bien qu'on peut défier tout homme de choisir ce qui est bon ou mauvais sans comparer l'un à l'autre. Une propriété bien plus merveilleuse encore dans les animaux, c'est que, sans avoir, comme nous, le besoin de la mémoire, sans qu'il leur soit possible d'en avoir, ils n'en ont pas moins des réminiscences bien plus parfaites que notre mémoire ; car avec notre mémoire, il faut connaître le passé, et le distinguer pour se le rappeler ; nous le connaissons même sans le voir des mêmes yeux que le présent ; au lieu que les animaux voient ensemble le présent et le passé, sans les distinguer, les connaître, les comparer. Je n'ai pas dit encore tout ce que Mr de Buffon a découvert de merveilleux dans les animaux. La pure matière, vous dit-il, n'a ni sentiment, ni conscience d'existence. Votre chien est un être purement matériel, et cependant il a le sentiment et la conscience de son existence. Écoutez encore : " attribuer à la matière quelques-unes de ses facultés (le sentiment, la sensation, la conscience d'existence), ce serait lui donner la faculté de penser, d'agir et de sentir à peu près dans le même ordre et la même façon que nous pensons, sentons et agissons ; ce qui répugne autant à la raison qu'à la religion ", nous dit le même auteur. Mais ouvrez le cinquième, et vous y trouverez que tous nos animaux, êtres purement matériels, ont cependant ces mêmes facultés, sans avoir, comme nous, celle de réfléchir, d'associer des sensations. Qu'ils peuvent penser, agir comme nous. De tout cela, madame, ne concluez-vous pas que les animaux ont au moins des facultés bien singulièrement combinées, et aussi admirables que les oui et les non de la comète ? Mais ne perdons pas de vue notre adepte, que mon but principal, en ce moment, est de justifier. Il pourrait bien se faire qu'il vous eût répété certaines leçons que vous aurez eu bien de la peine à croire vraiment aussi philosophiques que tout ce que je viens d'exposer ; peut-être l'aurez-vous entendu plaider en un seul jour contre les animaux et en faveur des bêtes. Les animaux, aurez-vous dit alors, ne sont-ils pas des bêtes ? Et les bêtes ne sont-elles donc pas des animaux ? Je conviens, madame, que cela pourrait être. Mais cette distinction, que vous croyez avoir été imaginée encore dans un moment d'aberration, n'en est pas moins due à Mr Diderot. Vous n'aurez qu'à ouvrir l'encyclopédie à l'article animal, et passer ensuite dans le même ouvrage à l'article bête, de Mr Diderot tout comme le premier ; vous y verrez ce sage adoptant d'abord la profonde métaphysique et les grandes idées de Mr De Buffon, se félicitant de prouver, d'après lui, que tous les animaux ne sont pas des machines inanimées, et démontrant ensuite qu'on ne peut refuser raisonnablement une âme aux bêtes. " D'où peut venir, vous dira-t-il dans le premier article, d'où peut venir cette uniformité dans tous les ouvrages des animaux ? … etc. " voilà

bien nos animaux de vraies machines ; mais passons à l’article bête. L’argument qu’on tire de l’uniformité de leurs productions n’est plus des mieux fondés ; car, vous dit notre sage, ” les nids des hirondelles et les habitations des castors ne se ressemblent pas plus que les habitations des hommes (pas plus qu’une chaumière au palais de Versailles.) Si une hirondelle place son nid dans un angle, il n’aura de circonférence que l’arc compris entre les côtés de l’angle ; si elle l’applique au contraire contre un mur, il aura pour mesure la demi circonférence. ” Même raisonnement sur les castors, dont vous conclurez d’abord que si l’hirondelle animal n’a point d’âme, l’hirondelle bête pourrait bien en avoir une. Revenons à l’article animal ; la différence deviendra plus sensible. On nous y apprendra que ” si l’on voulait attribuer une âme aux animaux, on serait obligé à n’en faire qu’une pour chaque espèce ; à laquelle chaque individu participerait également. Cette âme serait donc divisible ; par conséquent elle serait matérielle et fort différente de la nôtre. ” Et vous sentez qu’il ne serait pas moins absurde de donner une même âme au rossignol et à l’âne, qu’à Voltaire et à Mr Diderot. Cela ne saurait être : donc on ne peut donner une âme aux animaux. Quelle différence, quand il s’agit des bêtes ! Reprenons leur article. ” assurer, nous y dit notre sage, que les bêtes n’ont point d’âme (et même une âme spirituelle, car on ne peut la supposer matérielle), assurer qu’elles ne pensent point, c’est les réduire à la qualité de machines ; à quoi l’on ne semble pas plus autorisé qu’à prétendre qu’un homme dont on n’entend pas le langage est un automate. ” je ne pousserai pas la démonstration plus loin ; il me semble vous avoir assez bien prouvé qu’il y a chez Mr Diderot une assez grande différence entre son chien bête et son chien animal, et par conséquent que les mêmes leçons n’ont plus rien d’inquiétant pour le cerveau de notre adepte, qui peut vous les avoir répétées. Voulez-vous cependant que le chien bête et le chien animal de Mr Diderot ne soient qu’une même chose ? Je vous renverrai à l’encyclopédie, art évidence, par le même sage ; vous y verriez qu’il est évident que les animaux discernent, qu’ils ont des idées et même des idées abstraites ; qu’ils ont de la mémoire, des volontés, des passions, en un mot, tout ce que d’abord nous n’accordions qu’aux bêtes ; et vous ne serez plus étonnée de voir nos disciples passer, comme leurs maîtres, assez facilement du blanc au noir. Il me reste à présent à vous montrer que si votre malade, forcé d’admettre quelque différence entre nos philosophes et les animaux, ne veut point du tout que cette différence vienne de la raison, dont l’homme fait usage, et que les animaux ne connaissent point, il s’en faut bien encore qu’il cesse pour cela d’être un vrai philosophe. Le fameux Raynal est bien sans doute un sage ; eh bien ! Tenons-nous-en à ses leçons, vous verrez qu’entre le philosophe et la bête il n’y a que la main. ” Les quadrupèdes relégués, nous dit-il, dans des climats inhabités et contraires à leur multiplication, se sont trouvés partout isolés,… etc. ” depuis que je connais un certain manchot qui fait des livres, j’avoue que je pencherais un peu à croire qu’il y a peut-être quelque autre différence entre un tigre et notre sage. Mais enfin il l’a dit, nos adeptes peuvent donc le répéter, sans que vos médecins aient droit de les saigner.

Entre cet animal féroce, dont la rage ne sait rien respecter, et le philosophe Raynal, ce n'est ni le coeur, ni la tête qui font la différence, c'est la main. " je vous dirais bien à présent qu'il y a tout lieu de croire que c'est surtout dans le cerveau que consiste la différence qui se trouve entre l'homme et la bête, et même entre un homme d'esprit et un sot ; " que si l'homme a plus d'esprit qu'un boeuf, c'est parce que le cerveau de l'homme est double de celui d'un boeuf ; que si vous avez entendu ces leçons de la part de notre adepte, il n'a fait encore que vous répéter celles de nos modernes Lucrèce : mais votre médecin viendrait aussitôt vous offrir le cerveau d'un jeune veau, qui, étant ordinairement quadruple de celui d'un boeuf, se trouverait double du nôtre, et aurait par conséquent deux fois plus d'esprit que l'homme. Il vous ferait observer que, suivant nos anatomistes, le cerveau des enfants, est toujours beaucoup plus grand que celui de l'homme fait ; que, suivant le célèbre Haller, on voit des maladies qui détruisent peu à peu le cerveau, sans que le malade perde la sensibilité, la mémoire, le jugement, ni rien de son esprit ; et ces observations nuiraient à notre cause. Je voudrais encore vous dire avec l'auteur du système de la nature, que " c'est surtout la grande mobilité dont l'organisation de l'homme le rend capable qui le distingue de tous les autres êtres que nous nommons insensibles et inanimés. " Mais votre petit singe, mouvement perpétuel, vous paraîtrait alors bien supérieur à nos graves philosophes ; je laisserai donc là cette autorité de notre moderne Lucrèce. Je sais d'ailleurs que les dogmes chéris de votre hôte, sur cet important article, étaient les fruits d'une autre école. Non, vous aura-t-il dit, ce n'est point dans la raison ou dans l'intelligence, mais " dans les différences physiques de l'homme et de l'animal, qu'il faut chercher la cause de l'infériorité des animaux. " ces différences physiques, il les aura réduites à cinq. En premier lieu, vous aura-t-il dit, " nos poignets ne sont point terminés par un pied de cheval, ni par les griffes du chat et du lion. En second lieu, la vie des animaux est en général plus courte que la nôtre ; troisièmement, ils fuient devant les hommes ; quatrièmement, les hommes peuvent vivre dans tous les climats ; l'homme, enfin, est l'animal le plus multiplié sur la terre. " à tout cela vous aurez répondu que l'homme ne raisonne ni par les pieds, ni par les mains ; que l'éléphant ne vit pas moins longtemps que l'homme ; que si le lion fuit devant notre espèce, ce n'est pas sans doute parce qu'il est plus faible ? Que le chien pourrait vivre à peu près dans tous les mêmes climats que l'homme ; qu'enfin il pourrait bien y avoir dans nos garennes plus de lapins que d'hommes dans les villes ; que nos montagnards, dont la société est souvent plus bornée que celle des castors, ne diffèrent pas moins essentiellement de l'animal que tous nos parisiens. Vous n'aurez pas pu croire qu'un homme ait pu se dire philosophe, et ne voie d'autres différences que celles-là entre lui et un lapin, un blaireau, ou les ours. Eh bien, madame, vous vous serez encore singulièrement abusée. C'est un philosophe, et un grand philosophe, qui donna ces leçons à l'univers : c'est ce milord français qui, bien mieux que personne, démontra que chez lui la matière écrivait sur l'esprit, et l'anéantissait. Je vois ici ce qui vous embarrasse. Pour vous un philosophe est essentiellement un être

raisonnable, et l'animal ne raisonne point. Vous partez de ce principe, comme s'il était bien démontré, tandis qu'il n'y a rien de plus douteux. Nos philosophes marchent avec plus de précaution. Je pourrais vous montrer, par leurs leçons, qu'il est au contraire très sûr que l'animal raisonne, et très douteux si nos philosophes en font autant. Je n'aurais pour cela qu'à vous citer les syllogismes que le marquis D'Argens entendit faire à son chien ; syllogismes aussi bien en forme que tous ceux d'Aristote : je prendrais ensuite le catéchisme qu'un de nos grands hommes a composé pour ses disciples, et voici ce que nous y lirions : " demande. Qu'est-ce que l'homme ? Réponse. Un animal, dit-on, raisonnable, mais certainement sensible, faible et propre à se multiplier. " concevez bien, madame, toute la force de ce dit-on, et vous verrez qu'il n'est pas aussi sûr qu'on pourrait bien le croire qu'un philosophe soit un être raisonnable. Mais, raisonnable ou non, me dites-vous, un philosophe l'emportera toujours par quelque chose sur l'animal ; le mouton de Mr Robinet ne vaut pas son maître, comme notre adepte vous l'a déjà insinué. C'est là le grand procès que vous lui faites. S'il s'exprime un peu plus clairement, c'en est fait, vous rappelez le médecin, et l'ellébore ira de nouveau son train. Je le veux bien, madame, mais si c'était le grand Robinet même qui nous apprît l'égalité parfaite de bonté et de mérite qu'il y a entre lui et ses moutons, entre lui et ses boeufs, entre lui et son âne, entre lui et son chien, et même entre lui et le moucheron qui le pique, sur qui retomberait l'outrage que vous êtes bien disposée à faire encore à Mr Tribaudet ? Ne seriez-vous pas alors bien mortifiée d'avoir pris pour folie, aberration, dérangement de cerveau, les leçons d'un de nos plus grands hommes ? Dieu veuille que ma lettre arrive encore à temps pour prévenir l'outrage et votre repentir ; car vous allez voir toute l'énormité de votre erreur. Je prends le premier tome de Mr Robinet, intitulé de la nature ; le titre du chapitre 27 est conçu en ces termes : il n'y a point dans la nature d'espèce réellement et absolument meilleure qu'une autre. Si vous ne voulez pas vous en tenir au titre, lisons les preuves, et vous nous direz ensuite si Mr Robinet est absolument et réellement meilleur qu'une bête quelconque. " L'auteur de la nature, nous dit-il, n'avait point de raison qui l'engageât à sacrifier une espèce aux dépens de tout le reste. " pesez cette raison, madame, elle est excellente. L'auteur de la nature n'avait point de raison de voler à nos loups, à nos chiens et à nos chats, un degré de bonté pour vous en gratifier à leurs dépens. Avouez, qu'à leurs dépens est admirable, et continuons. " Celui qui a mis dans l'âme des rois et des philosophes un sentiment de bienfaisance universelle aura-t-il commencé par se contredire lui-même ? Il aura donc appris aux souverains, par la manière particulière dont il gouverne le monde, à faire un usage bizarre de leur puissance ? " Bizarre, est bon encore. Assurément, un dieu qui voudrait, en créant l'univers, rendre le philosophe intelligent et vertueux, meilleur que la brute, apprendrait aux rois à faire un usage bizarre de leur puissance. Vous n'en doutez pas ; vous ne prétendez pas qu'un dieu, maître absolu de ses dons, puisse les distribuer comme il voudra, sans faire tort à ceux qui n'y ont pas le moindre droit. Ce n'est pas là pourtant notre plus fort argument. La raison invincible, la voici ; je

vous prie de la bien remarquer. ” L’homme a cent fois plus de perfections qu’un mouton, et cent fois plus de défauts. ” (Notre philosophe dit qu’une mouche ; moi j’en reviens à vos moutons, pour rendre l’exemple plus sensible, plus propre à justifier notre adepte.) ” l’homme a mille fois plus de plaisirs et mille fois plus de misères, mais les vices effacent les vertus, et les misères balancent les plaisirs : l’animal raisonnable n’est donc véritablement ni plus parfait, ni plus heureux que le moucheron ou le mouton. ” gardez-vous bien, madame, de manifester ce principe à votre docteur ; il vous demanderait si l’honnête homme, qui a mille fois plus de bonté qu’un tigre ou un Néron, a aussi cent fois plus de méchanceté ; si nos philosophes, cent fois plus savants que nos provinciaux, sont aussi cent fois plus ignorants ; si tous nos milords, qui se promènent en carrosse dans Paris, ont cent fois plus de peine que nos chevaux de fiacre ; il vous dirait que le bonheur, les vertus de l’homme étant d’une nature toute différente du bien ou du mal physique de l’animal, il y a de la folie d’opposer toutes ces choses les unes aux autres ; de les diviser par degrés égaux, de les compenser les unes par les autres, et conclurait toujours à l’ellébore. Il ne concevrait pas, avec notre célèbre philosophe, que ” dans chaque homme il y a une certaine quantité de bonté, avec une dose proportionnée de méchanceté ; que des prédicateurs exhalant presque toute leur vertu en paroles, il ne doit pas leur en rester beaucoup pour l’action ; au lieu que la grande dépense que Hobbes, Bayle, Spinoza en ont faite dans leur conduite, a occasionnée la disette qui se trouve dans leurs écrits. ” id c 19. Il prouverait par ces principes que la grande dépense de vertu que Mm Robinet, Voltaire, D’Alembert ont faite dans leurs écrits et leurs paroles doit les avoir rendus fort méchants dans leur conduite. Tout cela serait bien conforme aux leçons de notre sage ; mais ces vérités ne sont pas faites pour toutes les têtes de la province, et surtout pour celles de vos Hippocrates. Il me suffit de vous montrer qu’en vous les débitant, notre adepte n’a point perdu le titre de philosophe. Mais laissons là l’égalité des hommes entre eux, celle d’un Néron et d’un Marc-Aurèle, de Voltaire et de saint François ; il s’agit de prouver qu’un philosophe et un mouton sont sur la même ligne. Écoutez, et tâchez de saisir la démonstration que je vais en donner ; elle est mathématique, et prise exactement des leçons de Mr Robinet, avec la seule différence qu’où il met un homme en général, et un moucheron, je mettrai philosophe et mouton ; cela revient parfaitement au même. Soit le philosophe exprimé par la lettre p, et le mouton par la lettre Mr, je dirai : dans le philosophe, la somme du bien est : 1100, et celle des maux aussi : 1100 ; ce qui donne, p égal 1100 moins 1100 égal 0 ; c’est-à-dire (car vous pourriez bien n’être pas au fait de ces signes), philosophe égal à 1100, moins 1100. Égal à zéro. Chez le mouton, le bien égale 2, le mal égale aussi 2, d’où Mr égal 2 moins 2 égal 0 ; ou bien : mouton égal à 2, moins 2, égal à zéro. Puis 0 égal 0, donc p égal m, ou Mr égal p. C’est-à-dire, zéro égal à zéro : donc philosophe égal à mouton, ou mouton égal à philosophe. ” Ce qu’il fallait démontrer. ” Faites venir, madame, toute la faculté, et que vos médecins essaient de renverser cette démonstration mathématique ; ils réussiraient plutôt à prouver que le carré de

l'hypoténuse ne vaut pas les carrés des deux côtés, qu'ils ne pourraient détruire l'égalité ainsi démontrée du mouton de Mr Robinet et de son maître. Après une justification si évidente de notre adepte, que me reste-t-il encore, si ce n'est à vous exhorter à l'écouter avec tout le respect que vous auriez pour Mr Robinet lui-même, et à vous assurer de celui avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

C'était donc à ce point de bassesse et d'humiliation que devait aboutir tout le faste et l'orgueil de nos lycées ? Dieu juste ! Dieu puissant ! Tu devais au faux sage cette dégradation ; le plus vain de tous les êtres devait être le plus humilié. Fier de cette raison que tu avais toi-même mise en lui, il n'avait usé de ce don précieux que pour s'élever contre toi ; tu devais le confondre et le faire ramper à côté de la brute. Dépouillé de tous ses privilèges, et privé de leur souvenir même, il devait s'associer à l'être qui ne te connaît pas, et se glorifier d'avoir vu son semblable dans la bête. Avec tout le venin du reptile qui se traîne sous l'herbe, il ne lui restait plus à conserver dans sa bassesse que son risible orgueil. Tu le lui as laissé comme un titre de plus à nos mépris. Qu'il s'applaudisse donc du rang qu'il a choisi, l'abus de sa raison l'en a rendu plus digne que la bête elle-même : mais vengeons au moins la dignité de l'homme, qu'il s'efforce d'avilir par ses sophismes autant que par ses vices. Pour conserver au genre humain ses prérogatives et sa prééminence sur tout ce qui respire, que le faux sage ne se persuade pas que je vais contester à l'animal tout ce qui l'élève au-dessus de la simple matière. Non, je ne dirai point que le jeu des ressorts, le mécanisme, l'organisation seule distingue de la roche le coursier que je dresse à disputer la palme dans l'arène, le compagnon fidèle du berger, qui défend mes troupeaux de la fureur des loups, ni l'oiseau dont je plie la voix à répéter les sons et les accents de l'homme. Autant l'être qui sent est, par sa nature, supérieur à l'être essentiellement insensible ; autant l'indivisible, l'inétendu, l'immatériel surpasse la matière ; autant l'être vivant qui peut sentir, penser, choisir, prévoir, se rappeler, et diriger ses mouvements dans ce qui a rapport à sa conservation, s'élève au-dessus de l'inertie et de la mort ; autant enfin l'ouvrage de la divinité est supérieur à l'automate sorti des mains de l'homme, autant j'accorderai aux faux et aux vrais sages que l'animal l'emporte sur l'être organisé sans principe intérieur et de vie et d'action. Lecteur religieux, ne craignez point que votre dignité soit compromise par ma condescendance. J'ai vu l'homme trop grand pour disputer à l'animal le simple privilège de dominer sur la matière. J'ai vu dans l'âme humaine trop de sublimité pour croire qu'il n'est plus de degrés à remplir entre elle et la machine. Trop de prérogatives entrent dans son essence pour croire la flétrir par quelques facultés que l'animal pourra partager avec elle. C'est ici, ô homme ! Qu'il faut t'en souvenir. Tu tiens aux deux extrêmes ! À la bête et à Dieu.

Tes pieds foulent la terre, mais ta tête s'élève vers les cieux. Qu'importe que ce corps pèse encore sur le globe dont il a fait partie ? Ton oeil en est-il moins dirigé vers l'olympe, où tu dois aspirer ? Et pourquoi craindrions-nous de reconnaître dans la bête une âme immatérielle, puisque matière et âme sont deux contradictions ? Pourquoi lui contester une âme sensible, dès qu'il faut se refuser à l'évidence pour dire l'animal impassible ? Pourquoi lui refuser la pensée, dès qu'il n'est point de vraie sensation sans la conscience du sentiment, et point de conscience ou de retour sur son état actuel sans la pensée ? Pourquoi dire la bête sans désirs, sans connaissances, dès qu'il est évident qu'elle désire, cherche, distingue et choisit sa nourriture ; qu'elle reconnaît son maître, sa demeure, exécute mes ordres, et m'aime ou me redoute ? Est-ce la religion que je blesserai en accordant une âme à l'animal ? Mais les premières pages révélées à l'homme m'ont appris, jusqu'à trois fois diverses, à connaître un dieu qui créa une âme vivante dans tous les quadrupèdes qui peuplent nos forêts ; une âme vivante dans l'oiseau habitant des régions de l'air, dans le poisson qui nage au sein des mers ; une âme vivante jusque dans le reptile qui se traîne sous l'herbe. Mais le prophète même a réveillé mes sentiments pour Dieu par l'exemple du boeuf qui n'oublie point sa crèche, et par celui de l'animal qui reconnaît son maître. Mais le législateur d'Israël me prescrit, pour la bête, des soins et des attentions que la machine et de simples ressorts ne peuvent exiger de moi. La question de ma prééminence n'est donc pas de savoir si l'animal a une âme matérielle ou s'il n'en a point ; mais si avec son âme, il est ce que je suis, s'il peut ce que je puis, s'il marche mon égal, ou si, malgré son âme immatérielle, il reste encore l'infini entre lui et moi ; si, dans l'ordre où il est, sa nature, sa substance et son essence même l'excluent de celui où je suis pour mon âme. Et cette question, vous ne la verrez pas seulement effleurée par nos vains sages. Ici, comme partout, ils discutent, se perdent dans leurs systèmes, sans atteindre l'objet. Pour suppléer à leurs leçons, essayons d'abord de démontrer qu'entre l'âme de la bête, quoique immatérielle, et l'âme de l'homme, il est au moins possible qu'il y ait une différence de nature, de substance même et d'essence. Nous prouverons ensuite, par le fait, que s'il y a quelque chose de commun entre l'homme et la bête, tout ce qui constitue véritablement l'homme ne se montre jamais dans l'animal. Nous apprendrons enfin que cette différence, toute à l'avantage, à la gloire de l'homme, autorisée par la simple possibilité, démontrée par le fait, n'est point accidentelle, qu'elle ne provient pas d'une organisation plus parfaite dans l'homme que dans l'animal, mais d'un défaut de facultés essentiellement nulles pour l'âme de la bête. Il est possible que l'âme de la bête soit inférieure, par sa nature, à celle de l'homme ; il est de fait que l'âme de la bête se montre inférieure à celle de l'homme ; il est impossible que l'âme de la bête soit élevée à la dignité de l'âme humaine. Voilà, lecteur, sur quoi je veux établir vos véritables titres. Vous avez pu être, vous êtes par le fait, vous avez dû être essentiellement supérieur à la bête par tout ce qui dans vous a constitué l'homme : voilà vos droits sur elle, et les raisons de votre empire. Je rougirais sans doute de

discuter ainsi vos droits ; mais sur qui retombe et la bonté et l'opprobre, si ce n'est sur le prétendu sage qui s'efforce de rendre suspects tous les titres de sa propre grandeur ? Lorsque je l'entendrai prétendre que tout être immatériel est nécessairement d'une même substance, comme tout ce qui est corps est essentiellement matière, je ne veux opposer à ces fausses prétentions que l'argument le plus simple et le plus invincible. L'esprit de l'homme, lui dirai-je, est immatériel ; nous l'avons démontré : l'être suprême tout entier est immatériel, il n'est plus temps de nous le contester. Quel homme cependant ne sent pas que sa nature, son essence et sa substance ne sont et ne sauraient être la nature, l'essence et la substance de la divinité ? Quel homme ne voit pas que la même substance et la même nature me donneraient les mêmes attributs, les mêmes facultés ? Et quel homme osera se donner les attributs, les facultés de Dieu, ou lui prêter ses vices, ses faiblesses ? Nous sommes son image ; c'est lui-même qui l'a tracée, et c'est là notre gloire. Mais qu'elle nous suffise ; le plus parfait des types ne saurait offrir que la ressemblance, et non pas la nature et l'essence du modèle. Je marche donc déjà d'un pas ferme et certain quand j'assure que l'immatérialité des êtres n'entraîne point avec elle une même nature, une même substance. Pour faire un second pas vers la vérité que je cherche, j'examine cet être immatériel, qui est moi, et comme être sensible et comme être pensant. Sous l'un et l'autre aspect, je découvre en moi des affections et des notions d'un ordre absolument différent entre elles. Être sensible, j'éprouve des douleurs et des plaisirs physiques ; les frimas me glacent, la chaleur me réchauffe, la soif me tourmente ; mais ce n'est là qu'une partie des douleurs et des plaisirs qui affectent mon âme. La joie naît dans mon coeur à l'aspect de la vertu ; le crime me déplaît dans les autres, et m'effraie dans moi ; des remords cuisants me dévorent, et la sérénité de l'innocence me fait partager les délices célestes. Les larmes que m'arrachent les supplices, les tourments de ce corps ne découlent point du même principe que ces larmes données au repentir, ou celles que l'aspect d'un enfant chéri me fait répandre ; la douleur de la fièvre n'est point pour moi la douleur d'un ami vertueux, perdu ou ruiné. Il est donc dans mon âme un double principe de sensibilité, et déjà je puis diviser mes plaisirs et mes douleurs en deux ordres absolument étrangers l'un pour l'autre ; en affections physiques et affections morales. Comme être pensant, mes notions se divisent de même en deux ordres qui n'ont rien de commun. L'idée que j'ai de mon bien-être physique n'embrassera point celle que j'aurai du bien-être moral. Vertu, crime, mérite, bienfaisance, justice, sont absolument des notions étrangères à celles de mouvement, de repos, de douleur, de besoin corporel, de fièvre, de santé, de maigreur, d'embonpoint. Je diviserai donc mes notions mêmes, comme mes affections, en notions physiques et notions morales. Je n'ajouterai pas à celles-ci tout ce que l'on comprend sous le nom de notions métaphysiques et abstraites ; il me suffit d'avoir trouvé dans moi deux ordres de pensées, deux ordres d'affections qu'il ne m'est ni permis, ni possible de confondre ; et je dirai au philosophe : des notions ou des affections qui n'ont aucun rapport entre elles supposent

essentiellement dans l’être immatériel des facultés qui peuvent exister séparément. Je puis donc concevoir l’être immatériel susceptible de notions et d’affections physiques relatives à lui, à son bien-être, et pour qui les notions et affections morales seront essentiellement nulles. Cet être immatériel, essentiellement dépourvu, nullement susceptible de mes affections et notions morales, Dieu a pu le créer pour animer la bête, par la raison seule qu’il est tout-puissant ; cet être immatériel, essentiellement privé de mes affections morales ; n’aurait point mon essence, ma nature, ma substance. Autant les notions et les affections morales de vertu, de crime, de mérite et de bienfaisance sont au-dessus de celles du besoin, des plaisirs et des peines du corps, autant cet être immatériel serait par sa nature au-dessous de la mienne. J’ai donc déjà pour moi la possibilité d’un être immatériel qui vivrait dans la bête, essentiellement inférieur à l’âme qui raisonne dans l’homme. Que le philosophe insiste désormais sur mille faits divers ; qu’il me fasse observer et la sensibilité de l’animal, et toute l’étendue de ses notions : je le sais, lui dirai-je, l’âme, dans l’animal, est un être sensible ; elle éprouve la joie ; elle sent la douleur, et la faim et la soif, et le froid et le chaud ; tout ce qui peut faire impression sur mes organes fait impression sur elle. Mais l’homme est il donc homme parce que le soleil le réchauffe, que l’hiver l’engourdit ; parce que le travail le fatigue ; parce que les diverses parties de son corps ne se déchirent point sans qu’il soit affecté par la douleur ? Non, ce ne sont pas là les plaisirs ou les douleurs de l’homme, il peut les partager avec la brute. Mais par la seule qualité d’être sensible, il laissera la bête bien loin derrière lui ; il se réjouira de la vérité ; il s’affligera du mensonge. Le vice lui déplaît ; le crime le révolte lorsqu’il en est témoin ; son âme est déchirée lorsqu’il en est l’auteur. La vertu le transporte ; les pleurs de la douleur couleront de ses yeux s’il la voit opprimée ; il répandra sur elle des larmes de joie s’il la voit triomphante. Voilà les plaisirs et les douleurs de l’homme ; voilà l’homme sensible et l’image de Dieu jusque dans ses douleurs et ses plaisirs. Ces aversions, ces haines, ces dégoûts qui tourmentent son âme sans avoir passé par ses organes, sont les aversions, les dégoûts et la haine d’un dieu qui déteste le vice, le crime et le mensonge. Ces affections heureuses, ces plaisirs dont son âme a connu la douceur, et qu’elle ne doit point à l’oeil ou à l’oreille, sont les affections et les plaisirs d’un dieu qui sourit à la vérité, et veut que la vertu repose dans son sein. Affectez donc, vain sage, affectez de recueillir encore toutes les preuves de sensibilité que l’animal vous donne ; je les accorde toutes, et n’en verrai pas moins entre l’homme sensible et la bête sensible un monde entier à franchir. Des plaisirs, des douleurs de l’animal, aux plaisirs et aux douleurs de l’homme, il y aura plus loin que de la terre aux cieux. L’infini les sépare, comme l’infini divise l’univers moral de l’univers physique. Non, non, je ne crains plus tous vos rapprochements. À ces preuves de sensibilité que l’animal vous donne, je vous permettrai d’ajouter encore ce que vous appelez les vertus qui en découlent. Comme vous, je consens à admirer dans l’animal sensible toute la tendresse, les soins, la vigilance, la sollicitude de l’amour paternel ; mais je le verrai oublier qu’il

est père dès que l'instinct donné par la nature pour la conservation de l'espèce n'aura plus de motif ; mais je vous montrerai chez l'homme le sentiment de la postérité se fortifiant de génération en génération, et nos anciens du peuple embrassant et serrant dans leur sein les enfants de leurs enfants. Comme vous, je verrai l'animal tressaillir à l'aspect de son maître ; mais dans le pain qu'il en reçoit, je vous découvrirai tout le principe de son affection ; comme vous encore, je le verrai honteux, triste, confus des fautes qu'il a faites ; mais je vous montrerai la verge qu'il redoute. Allez, allez plus loin encore ; exaltez les services de la bête ; dites qu'elle est fidèle, tendre, reconnaissante ; qu'elle vous défendra contre vos ennemis, en raison des bienfaits qu'elle a reçus de vous ; mais nommez seulement les bienfaits qu'elle paie et qu'elle peut connaître. Vous la rassasiez, vous l'abritez, vous lui prêtez vous-même une main secourable contre la bête plus puissante prête à la dévorer. Elle doit vous chérir et revenir à vous, comme elle reviendra sous ce toit qui la défend des injures de l'air ; vos amis seront pour elle les amis de la main qui la nourrit ; vos ennemis seront ceux qu'elle voit lui disputer sa proie, en attaquant celui qui la lui fournissait. Tout est matière en vos bienfaits, tout est de boue dans les motifs de son amour, de sa fidélité, de sa reconnaissance. Eh ! Ce sera là ce que vous appellerez des vertus ! Ce que vous comparez aux sentiments et aux vertus de l'homme ! Soyez dispensé, pour moi de ces vertus, de ces sentiments ; je ne veux point dans mon semblable d'un amour qui confond mes services avec ceux du bâton qui le soutient, ou de l'arbre dont il cueille les fruits. Je veux que, peu content de sentir les bienfaits, vous sachiez apprécier le bienfaiteur, moins sur ce qu'il a fait que sur ce qu'il a dû et pu ou voulu faire, moins sur les effets que sur les motifs et les désirs. Je ne veux pas même que vous me teniez compte de ce que je n'ai fait que pour moi en vous servant ; je veux que vous sachiez distinguer l'esclave qui vous sert, du maître qui ordonne que vous soyez servi ; je veux que vous aimiez la vertu qui vous aide, bien plus que les secours qu'elle vous prête ; je veux que votre amour suppose votre estime et me soit honorable ; que votre âme éclairée, instruite, fortifiée, soit pour vous un bienfait supérieur à tout ce que je puis faire pour votre corps. Tous mes services fussent-ils de cet ordre inférieur, terrestre et matériel, je veux que votre amour s'élève à cet ordre moral d'intention et de vertu qui les dirige. Et n'est-ce pas encore ici un monde étranger à la bête ? Quel chaos immense la sépare donc de l'homme dans ses vertus mêmes ? Bonté, causes, motifs d'un ordre purement intellectuel, tout ce qui constitue le moral des bienfaits, de l'amour, de la fidélité, de la reconnaissance, osez-vous seulement le soupçonner dans elle ? Croirez-vous cet amour qu'elle a pour vous, fondé sur l'estime ou le respect qu'elle vous a voué, ou bien sur l'idée qu'elle attache à remplir ses devoirs ! Non ; tout nous dit encore que dans ce qu'on appelle vertu, fidélité, constance et reconnaissance, il est une région accessible à l'homme seul ; et qu'autant la vertu est au-dessus des formes extérieures, autant l'homme s'élève au-dessus de la bête, lors même qu'il ne trouve que les mêmes services à rendre, ou à recevoir et à reconnaître. J'irai plus loin encore ; je vous étonnerai peut-être dans ce que j'oserai

vous permettre de voir dans l'animal. Je dirai qu'il est libre dans ses directions ; qu'il choisit et raisonne son choix ; qu'il peut être infidèle à votre voix lorsqu'il vous obéit ; qu'il agit et se meut conséquemment, à ce qu'il voit de pire ou de meilleur. Mais quels sont les objets sur lesquels sa raison et sa liberté s'exerceront ? Il fuira la prison que vous lui destinez ; il brisera ses chaînes et rompra sa cloison pour respirer un air qui le ranime, pour exercer ses membres engourdis, pour éviter leur gêne, leur contrainte ; il flattera la main qui l'en délivre : la liberté des champs, ou celle de courir après sa proie, voilà ce qu'il désire. Et ses raisonnements, jusqu'où s'étendront-ils ? Il sent qu'il est plus faible, il ne s'en prendra pas au plus fort ; il sent qu'il est le plus fort, il dévorera le plus faible : il emploiera et la ruse et l'adresse pour l'atteindre ; à l'instinct de la nature il ajoutera même la lumière de vos leçons. Ce qu'il prévoit devoir être suivi de la verge, il l'omettra, ou évitera vos regards pour le faire ; ce qu'il pourra prévoir pour vous engager à satisfaire son appétit et ses besoins, vous l'obtiendrez de lui. Il fuira son ennemi, il déclinera le danger, il choisira, parmi cent moyens d'arriver à sa fin, le plus aisé, le plus court, et quelquefois même le mieux combiné. N'est-ce pas dans ce choix des moyens que vous mettez et la liberté et la raison de l'animal ? Venez, et je vous montrerai des êtres dans qui cette raison, cette liberté subsiste tout entière, et dans qui la raison, la liberté de l'homme est tout anéantie ; vous verrez que ce point où l'animal vous paraît si parfait n'est pas même celui où la société commence à reconnaître l'homme. Entrez avec moi dans ces sombres réduits où il ne reste plus de l'homme que la bête ; observez ces mortels, victimes d'un délire habituel et d'un cerveau blessé ; ce qui reste dans eux, vous le verrez supérieur à tout ce que vous avez admiré dans la bête. L'homme a disparu tout entier ; cependant, comme la bête encore, et bien mieux qu'elle, ils commandent à leurs corps de s'abriter, à leurs mains de servir à leurs besoins physiques ; comme elle, et bien mieux qu'elle, ils combinent les moyens d'éviter la douleur et de se procurer des plaisirs ; comme elle, ils sont tantôt rebelles à la voix, et tantôt dociles à la verge ; comme elle, ils sollicitent vos secours, vos générosités, ils flatteront la main qui les dispense ; comme elle, ils tromperont celui qui les surveille ; ils aspireront à la liberté, ils emploieront les instruments de l'homme pour l'acquérir ; bien mieux qu'elle, souvent ils auront leurs ruses, et leur industrie, et leur intelligence. Cette intelligence, si vous l'aviez trouvée dans la bête au même degré, si vous aviez vu l'animal, non plus imiter simplement et répéter les sons de l'homme, mais donner à votre langage le même sens que vous ; solliciter du pain quand il a faim, de l'eau quand il a soif, du feu quand il a froid, ne jamais se méprendre à l'expression de ses besoins et de ses désirs, c'est bien alors que vous auriez cru voir dans la bête la liberté et la raison de l'homme. Mais que votre erreur aurait été grossière ! L'homme ne paraît point encore, et vous croyez l'avoir vu tout entier. Non, cette liberté qui se réduit à tendre et retirer la main pour les besoins du corps, à fuir la prison, à plier sous le joug ou à le rompre ; cette intelligence dont les opérations se bornent à connaître, à comparer dans la matière ce qui flatte le goût, apaise

l'estomac, satisfait l'appétit et réjouit les sens ; cette mémoire qui ne conserve des traces distinctes que de l'objet terrestre ; cet entendement qui ne saisit plus rien que de relatif aux organes ; cette volonté qui ne sait plus vouloir quand l'animal est satisfait ; cette langue même qui n'articule plus de sons lorsque tous les besoins du corps sont remplis : non, rien de tout cela n'est ni la liberté, ni l'intelligence, ni la mémoire, ni la volonté, ni la raison, ni la langue de l'homme. Donnez à la brute toutes ces facultés, et venez voir le sage dans les fers ; c'est là que je pourrai vous faire voir la liberté de l'homme commençant où celle de l'animal finit ; et tout l'empire de la raison s'étendre, et toutes les facultés de l'homme se développer où l'animal n'a plus d'idées. Que les tyrans menacent, que leurs bourreaux étalent leurs instruments de mort, ils ont enchaîné le sage sur un lit de fer ; qu'ils ordonnent le crime ou l'erreur, l'animal est dompté ; mais l'homme va se montrer en roi, l'esprit seul conservera son empire au milieu des supplices, comme dans les piéges des sirènes ; le tyran voudra le crime et la faiblesse, le sage montrera la vertu et la constance. Le tyran déchirera des membres ; il menacera d'arracher une langue obstinée à publier la vérité, il n'arrachera pas le mensonge. Voilà ce que j'appelle la liberté de l'homme, c'est-à-dire de penser en homme, de parler en homme, de sacrifier l'erreur à la vérité, le vice à la vertu, et tous les sens à l'âme ; de connaître, de voir, de choisir non ce qui est flatteur pour mes organes, utile à ma santé, à la conservation de ce corps de poussière, mais ce qui est honnête et utile à l'esprit. Sophistes flétrissants, comparez à cette liberté celle de l'animal ! Cette raison même, cette intelligence que vous exaltez dans la bête, faudra-t-il la rapprocher encore des notions de la raison, de l'intelligence de l'homme ? Suivez-nous à l'école du sage, et venez établir vos parallèles ; venez prêter l'oreille à l'homme discutant pour la justice, sur l'immortalité, la spiritualité, l'art de régir les peuples et de les rendre heureux ; sur l'âme, la matière, la divinité et ses attributs. Ce que vous appelez les bêtes raisonnables, faites-les donc passer à cette école ; c'est là qu'elles auront des yeux pour ne plus voir, des oreilles pour ne plus entendre, une intelligence pour ne plus raisonner. C'est là que la stupeur de l'animal sera la stupeur de la brute et de la pierre même. Le néant n'est pas plus nul pour lui que ce monde nouveau ; et, s'il faut achever de vous confondre, que le disciple du Christ ouvre la bouche, qu'il prononce les mots de sainteté, de royaume des justes : qu'il parle de l'amour du créateur, du détachement des richesses, de l'humilité de l'esprit, de la mortification des sens ; alors peut-être enfin vous nous direz : l'homme seul peut entendre ses paroles ; entre l'âme qui les peut concevoir et celle de la bête il y a l'infini. Vous n'aurez point encore dit assez, et vous ne l'aurez pas distinctement conçu. Il faut, pour bien connaître toute la différence de l'âme de la bête à l'âme de l'homme, se plaire à parcourir toutes ces régions où l'animal est nul par le fait, et où l'homme domine. Faites, faites d'abord que dans ce monde sensible, l'animal ayant sous les yeux et l'effet et la cause, distingue au moins assez l'un et l'autre pour aider tant soit peu à la nature. De ce que son oeil voit, faites que la bête s'élève à ce que la raison du plus brut des hommes lui apprend. Montrez-la-nous au moins

entretenant ce feu qui la réchauffe, ou éteignant ces flammes qui la brûlent ; arrosant ces plantes dont elle attend les fruits, ou semant elle-même ce qu'elle se plaira à recueillir ; ajoutant nos filets à ses embûches ou la flèche à ses armes, et vous n'aurez franchi qu'un premier monde, celui qui sépare l'animal du sauvage. Faites que l'animal, rappelé dans sa tanière par l'ombre de la nuit, en sorte quelquefois pour contempler la marche des astres ou mesurer leur cours, et vous aurez franchi un second infini de la brute à Newton. Faites que, peu contente de ces arts que la nature lui donna, qu'elle n'a point acquis, la bête essaie au moins de transmettre à sa postérité ce que vos leçons et vos soins ont seuls pu ajouter à son industrie ; faites que les enfants, chez elle, enchérissent sur ce qu'ont su les pères, et vous aurez franchi, pour arriver à l'homme, un troisième infini, un troisième monde, celui où les espèces acquièrent et se perfectionnent. Vous serez encore loin de ce monde, où des vérités pures, intellectuelles, et complètement étrangères aux sens, absorbent Malebranche et Descartes ; vous aurez encore des régions nouvelles, et un autre infini à parcourir avant de vous montrer dans ce monde, où une vertu seule réduite en pratique nous fait voir dans l'âme plus de perfections que mille vérités découvertes par la force du génie. De ces mondes divers, où l'animal est nul, où l'homme seul se montre, quels espaces immenses, quel chaos à franchir pour voir naître celui où je jouis d'avance de toute la grandeur et de toutes les délices d'une vie future, où les sens et le présent ne sont plus rien, où Dieu et l'avenir sont tout ! Ce monde est fait pour moi, mon âme s'y contemple ; seule elle en a l'idée ; elle sait en jouir : et mon âme serait l'âme de l'animal ! L'essence et la nature de la brute seraient et mon essence et ma nature ! Non, non, il est entre elle et moi trop d'intervalle pour que l'homme et la bête soient animés par le même être. Je sais ce qu'une vaine sagesse peut m'objecter ici. Nous ne contestons point sur les faits, me dira-t-on ; nous savons que l'esprit de l'homme règne dans des régions où l'âme de la bête ne s'est point élevée ; mais donnez à la bête vos organes, et ses facultés développées égaleront les vôtres. Vous vous trompez, vains sages ! Avec les sens de l'homme, la bête perdra ses facultés sans acquérir les miennes ; avec mes organes, son oeil serait moins vif, son odorat moins fin, sa course moins légère. Avec ma langue même, tout m'apprend dans le singe qu'elle serait muette. Avec l'étendue de ma liberté, son instinct deviendra un guide moins sûr ; elle sera maîtresse de résister à la nature, et sa vie physique sera moins parfaite. Quels que soient les organes de l'animal, en sent-il moins que moi la différence et le retour des saisons ? Pourquoi ne s'est-il pas encore élevé à celui qui les règle ? N'a-t-il pas vu mes arts perfectionner les siens ? Instruit par mes leçons, pourquoi ne les a-t-il jamais transmises à ses élèves ! Pourquoi tout ce que je lui apprends se perd-il avec lui dans son espèce ? Jouit-il moins que moi des secours que je lui prête ? Pourquoi ne sait-il pas encore qu'il est beau de secourir le faible, d'aider le malheureux ? Il voit ce que je vois, il sent ce que je sens ; il le voit et il le sent mieux que moi : pourquoi n'a-t-il pas fait encore un pas vers l'invisible et l'insensible ? Ce ne sont ni mes pieds, ni mes mains, ni mes yeux qui me parlent de justice, de bienfaisance,

de gloire, d'éternité ; donnez-lui donc tous mes organes, toutes mes notions purement intellectuelles n'en seront pas moins étrangères pour lui. Disons-le donc sans crainte : créé pour le physique, il est parfait, et plus parfait que moi. Son âme est pour le corps ; elle sait mieux que moi tout ce qui lui convient ; elle se trompe moins aisément que moi sur les objets terrestres. Créé pour le moral, mon corps est pour mon âme, et l'animal est nul au point où je commence. Je dis nul par nature et par essence, nul enfin, parce que la substance qui l'anime n'est et ne peut point être celle qui vit en moi. Le dieu que je connais, et qu'il ignore, est celui que j'atteste, et dont j'appelle ici en preuve la puissance, la sagesse, les devoirs. C'est vers ce dieu que je m'élève ; et après avoir étudié son essence, je le dis hautement : il est impossible qu'un dieu sage et puissant ait condamné l'esprit qui vit dans l'homme à vivre dans la bête. Il a pu multiplier et diversifier les substances, comme il peut multiplier et diversifier leur destinée, comme il peut multiplier et diversifier leurs facultés : s'il le peut, il le doit ; s'il le doit, il l'a fait : la preuve que j'en ai, c'est de votre aveu même que je veux la tirer. S'il vous appartenait de créer des êtres, de fixer leur but et leur destin, dites-moi si celui que vous auriez destiné à ne sentir que pour vivre, à ne vivre que pour se nourrir, à ne se nourrir que pour digérer, à ne rien connaître, à ne rien désirer que le sensible et le matériel, à n'avoir d'autre soin, d'autre objet que la conservation de sa machine, recevrait de vous la même essence que l'être destiné à connaître la vertu, chérir la vérité, apprécier le mérite ; à diriger le corps, non plus simplement pour la conservation de la machine, mais pour la perfection de l'esprit, pour acquérir des droits que la machine ignore ? Dites-nous si, créant sans cesse des millions d'animaux, vous croiriez être sage en renfermant dans eux une substance sublime par essence, dont les facultés développées eussent fait ce qui peut exister de plus grand et de plus noble, pour que cette substance ne pût exercer que les fonctions les plus viles et les plus flétrissantes ; pour que ses facultés restassent toujours nulles et sans exercice, et dans l'impuissance de se développer ? Vous croiriez-vous bien sage, si des millions d'esprits, capables comme moi d'aimer un dieu, de le servir, de le connaître, de désirer, et d'acquérir un bonheur éternel, ne sortaient jamais de vos mains que pour brouetter et disparaître ; si vous faisiez sans cesse peser sur la terre un esprit que son vol naturel dirige vers les cieux ; si de cette substance qui pouvait me montrer une image de la divinité, vous ne faisiez jamais que l'image de l'homme rampant et abruti ? Dites-moi enfin si l'âme de Newton dans un insecte, l'âme de Fénélon dans un quadrupède, l'âme de Corneille dans un moucheron, ne sont pas un vrai monstre en fait de providence ? Ce monstre, n'auriez-vous été tout-puissant que pour le reproduire à chaque instant ? Non, cette idée seule vous blesse et vous révolte. Juste appréciateur des objets, vous auriez mis dans l'ordre et la nature des substances les mêmes intervalles que dans leurs destinées. Craignant de prodiguer l'or pour la fange, et l'essence sublime pour des objets terrestres, vous auriez consulté la sagesse. à l'être destiné à vivre pour les sens vous n'auriez point uni un être que les sens ne peuvent que flétrir dès qu'il s'oublie lui-même, ou ne voit et n'agit que pour

eux. Laissez-moi donc croire qu'un dieu aura du moins votre sagesse ; qu'il saura honorer sa providence ; qu'il donnera aux êtres et la vie et l'action et les facultés et l'essence qui conviennent à leur destinée. Il fallait faire vivre l'animal ; et dès lors, je le sais, il lui fallait une âme immatérielle, parce que la matière est essentiellement morte par elle-même au sentiment, à la pensée, à l'action spontanée ; mais la vie, dans l'animal, n'était nécessaire que pour présider à la machine, que pour en diriger les ressorts ; il ne s'agissait pas de l'élever aux cieux : donnez-lui donc une âme qui rampe sur la terre, qui ne puisse connaître que les sens, que la douleur et les plaisirs des sens puissent seuls affecter ; qu'elle soit en tout subordonnée aux sens ; qu'elle soit leur esclave, même en les dirigeant, puisqu'elle ne devait exister que pour eux. Mais quoi ! Dans les desseins de la divinité, c'est moi qui devais être et le roi et le dieu de l'animal ! Il doit être pour moi ce que je suis pour Dieu, me servir ou me craindre, me fuir ou m'aimer, subir le joug de l'homme ou chercher un asile sous le creux des montagnes ; et il marcherait mon égal ! Qu'on ne me dise point que c'est là un empire usurpé ; mes droits sont tous fondés sur la nature ; c'est elle qui m'apprend ce que je suis pour l'animal, et ce qu'il est pour moi. Hors de mon espèce, je ne trouve à aimer que l'éternel ; hors de son espèce, l'animal susceptible d'amour et de reconnaissance ne s'attache qu'à moi. Dieu seul sera pour moi l'être invincible ; la terreur a chassé devant l'homme le tigre même et le lion. Hors de mon espèce, Dieu seul peut me soumettre à sa voix et me faire fléchir sous son empire ; l'homme seul sur la terre a pu être servi et obéi par l'animal. Je suis donc et le roi, et le dieu, et la dernière fin de l'animal, comme l'être suprême est mon roi, et mon dieu, et ma dernière fin. Comment cet empire serait-il usurpé ? Est-ce de moi que vient à l'animal cet instinct qui me le rend fidèle ? Est-ce moi qui pliai cette tête qui appelle le joug et la charrue ? Ai-je courbé ce dos qui m'invite à le charger de mes fardeaux ? Appris-je à l'animal à se glorifier du frein qui le dompta, et du maître qu'il porte ? Cette riche toison qu'il présente au ciseau, est-ce moi qui la fait croître, ou bien est-ce pour lui qu'il faut l'en dépouiller ? Ces fils dorés, qu'il tire de son sein, lui ai-je appris à les ourdir, ou bien est-ce pour lui qu'ils appellent la trame ? Ou plutôt n'est-ce pas le dieu de la nature qui dit lui-même à l'homme : tout cela est pour toi ; qu'ils fécondent tes champs par leurs travaux ; qu'ils t'habillent de leur toison ; qu'ils te nourrissent de leur chair. Ceux que je multiplie auprès de toi seront pour tes plaisirs ou tes besoins ; ils n'aborderont point impunément les forêts et les déserts, j'ai chargé les loups et les lions dévorants de te les renvoyer. Ceux mêmes que tu crois tes ennemis n'y existeront que pour toi ; c'est moi qui les soumets à ton empire ; en les destinant tous à te servir, je t'ai donné l'adresse contre le plus fort, la force contre les faibles, l'intelligence contre tous. Tels sont les véritables droits de l'homme sur la bête ; je les vois tous fondés sur la nature : le prétendu sage qui les révoque en doute a-t-il donc réfléchi sur ce que deviendrait l'animal soumis à l'homme, sans l'homme lui-même, sans l'usage qu'il en fait et les services qu'il en tire ? Où existent-ils donc les animaux les plus utiles à l'homme, sans le secours de l'homme ? S'ils ne servent pas à le nourrir, leur

fécondité même devient la première cause de leur destruction ; ils épuisent les fruits et les moissons, et nos campagnes ne leur suffisent plus. S'ils se retirent dans les bois, ils sont la proie des bêtes carnassières, que la nature y entretient pour les en chasser. Tout autorise donc et l'empire de l'homme sur les animaux, et les services qu'il en exige. Tout lui dit qu'il est roi dans la nature, qu'elle est toute pour lui en dernière analyse ; mais est-ce le même être qui vit dans l'homme et l'animal ? Je ne veux plus de cet empire, il est trop odieux ; je ne veux plus de ces prérogatives, qui ne me serviraient qu'à dompter mon égal. Quoi ! C'est l'esprit de l'homme qui me sert dans la bête, et je mettrais la bête sous le joug ! Et j'emploierais sans répugnance le fouet, l'aiguillon et le frein pour l'asservir ! Je la fatiguerais tantôt pour mes besoins, tantôt pour mes plaisirs ! Je ne la verrais paître dans nos champs que pour plonger tranquillement le fer dans son sein et assouvir ma faim ! Un esprit du même ordre que moi, noble comme le mien, habiterait dans l'animal ! Et le dieu qui soulève mon coeur à l'aspect de mon égal souffrant m'eût laissé sans remords égorger l'animal, m'abreuver de son sang, me nourrir impitoyablement des lambeaux de sa chair ! Encore une fois, un dieu puissant et sage règne sur la nature ; il n'a point autorisé ce désordre ; il ne m'a point donné mon égal pour être mon esclave, pour assouvir ma faim ; il n'a pas pu le faire, et l'homme a blasphémé la providence quand il a pu se dire : l'être que Dieu destine à me servir ou à tomber dans mes lacets, à me rassasier, est, par sa nature, grand, noble comme moi, immortel comme moi, du même ordre que moi. Si c'est l'esprit de l'homme qui me sert dans la bête, un dieu, en créant l'homme, n'a créé que des monstres faits pour dévorer de sang-froid leurs semblables. C'est par l'âme que je suis ce que je suis ; la forme de ce corps n'est rien : la bête, avec l'esprit de l'homme, est homme comme moi ; celui qui l'asservit ou la dévore asservit et dévore son semblable. Un dieu n'est point auteur de ce désordre, un dieu ne peut donc pas avoir fait vivre dans la bête l'esprit qui vit dans l'homme. Rien ne me l'a jamais indiqué dans l'animal, cet esprit par lequel je suis homme, par lequel, m'élevant au-dessus du sensible, je connais, je contemple ces mondes étrangers à la bête ; tout me dit au contraire que l'être immatériel qui vit dans la bête est borné à sentir ce que la matière peut me faire sentir, à connaître ce que la matière peut me faire connaître. Tout me montre en défaut la sagesse d'un dieu, si je puis supposer dans la bête un être immatériel du même ordre de moi : pourquoi me flétrir gratuitement en m'abaissant à elle, et ne me flétrir qu'en outrageant la suprême sagesse ? Quelles difficultés ne vois-je pas d'ailleurs s'aplanir dès qu'avec la raison je prescris à l'animal ses véritables bornes ? Un être immatériel vit dans lui ; mais la destinée de cet être est bornée à diriger la machine. L'un et l'autre dès lors n'existeront que pour peupler la terre, ou pour servir à mes besoins. Ce qui termine la carrière de l'une consomme le destin de l'autre. L'animal n'a connu que le physique ; le moral est pour lui un monde inaccessible ; l'amour du vrai, du juste, ne lui a point acquis le droit de se survivre : il a développé toutes ses perfections, sa destinée est complète ; la même sagesse qui l'avait dictée exigera qu'il cesse d'exister après

l'avoir remplie, le privilège de l'immortalité est assuré à l'homme seul. Cet être immatériel dans la bête aura souffert sans doute, parce qu'il a fallu que la douleur l'avertît des soins qu'il devait à la machine ; mais chez lui la douleur n'est que celle des sens et du moment ; mais la réflexion, les souvenirs amers, la prévoyance, souvent plus douloureuse encore, rien de ce qui déchire mon âme sans passer par mes sens n'a troublé ses plaisirs ou ajouté à ses douleurs ; mais il a recueilli sans semer, joui sans mériter ; mais la mort elle-même a perdu pour lui ce qui la rend aux hommes si terrible, le triste souvenir du passé, l'effrayante incertitude de l'avenir. Il ne l'a point prévue, il meurt sans la connaître. L'animal aura souffert sans doute, mais un dieu cesse-t-il d'être juste, parce qu'il ne l'a pas rendu impassible, parce qu'il lui donna l'existence au prix de quelques douleurs rares et passagères, mille fois moins cuisantes que les miennes ? Cesse-t-il d'être sage en faisant de ces douleurs le principe des soins que l'animal même doit donner à sa conservation ? Cesse-t-il d'être bon en compensant quelques douleurs bien moins cuisantes que les miennes par des plaisirs plus vifs et sans remords, par un bien-être habituel, moins sujet que le mien à s'altérer ? Non, le sort de la bête n'autorisera point nos blasphèmes. Si des hommes avides et barbares ont pu troubler la providence en aggravant le joug de l'animal, ils seront seuls coupables, et la dureté de leur coeur ne sera point le crime de la providence. Dans notre idée encore, cet être immatériel qui vit dans la bête aura eu son degré de conception ; mais l'homme abruti par ses passions n'en sera pas moins flétri en se rapprochant d'elle ; et je dirai de lui, comme nos livres saints, qu'il est devenu semblable à l'animal sans raison et sans intelligence; parce que le plus haut degré de conception dans l'animal n'atteint pas aux notions et aux actes que j'appelle dans l'homme intelligence. Ce qui nourrit l'esprit par la science, ce qui élève l'âme par la contemplation, ce qui la purifie par la pratique des vertus, voilà l'intelligence, voilà par quoi je tiens aux cieux, et par quoi je suis homme. Les sens seuls vous occupent ; les appétits du corps vous absorbent ; la terre fournit seule à vos plaisirs, seule elle satisfait tous vos désirs. Je ne vois plus en vous que l'instinct de la bête ; l'image de la divinité a disparu, et vous n'êtes plus homme que par ce qu'il y a de terrestre et d'animal dans l'homme. Mais de cet état même, où il s'est abaissé, l'homme peut s'élever à celui dont il est déchu : entre lui et la bête je verrai donc encore une différence essentielle : ce qu'il est devenu par le vice de ses organes ou le non exercice de sa raison, l'animal l'est par nature et par nécessité. L'homme peut s'abaisser, mais la bête ne s'élèvera point : voilà la différence essentielle entre elle et vous. C'est donc en vain que vous m'objecterez que tel homme est plus près de la bête qu'il ne l'est de Titus, de Corneille ou de Socrate. Dans l'état de stupeur, d'imbécillité ou d'abrutissement, quelle qu'en soit la cause, ou les passions brutales, ou les vices de l'organisation, l'esprit de l'homme ne se montrera point ; mais déchirez le voile, dissipez le nuage qui l'enveloppe, vous verrez ce qui est ; il reprendra le libre exercice de ses fonctions, et vous connaîtrez la sublimité de son essence. Elle a pu s'obscurcir dans l'individu ; elle ne s'est anéantie ni dans lui, ni dans l'espèce.

étendez au contraire les moyens de l'animal ; que rien dans ses organes ne le gêne ; que ses sens soient portés à toute leur perfection naturelle, vous aurez perfectionné ce qu'il possède, vous ne changerez point sa nature ; à ses facultés primitives vous n'ajouterez point celle de l'homme. Il verra mieux la terre, il n'en verra pas mieux la justice des cieux ; il entendra mieux le son de votre voix, mais le sens de vos paroles n'en pénétrera pas mieux ses oreilles, et toute idée morale n'en sera pas moins nulle pour lui. Quelle n'est donc pas votre erreur, quand vous jugez de l'homme par les individus les plus grossiers, et de l'animal par les individus les plus parfaits ? La fange a obscurci ce diamant brut, et vous lui préférez l'éclat du marbre que vous avez poli. Vous dépréciez l'un par ce qui n'est pas lui, sans rechercher ce qu'il vous cache ; vous appréciez l'autre par ce qu'il peut avoir de plus parfait. Voilà, ô vains sages ! Vos poids et vos mesures, quand vous avez à décider entre l'homme et la brute. Quel fatal intérêt vous a donc inspiré ces jugements iniques ? Prenez l'homme et la bête dans l'état naturel : voyez ce qu'ils vous montrent lorsqu'ils sont l'un et l'autre à découvert ; alors vous jugerez de leur essence, et vous prendrez vous-mêmes votre rang, quant à toi, insensé, qui soumets à tes calculs absurdes les biens et les maux de l'homme, les biens et les maux de la bête, et te décides pour l'égalité, dis-moi où tu as appris que la bienfaisance de Titus s'annulait dans le même homme par la férocité des Néron, la sainteté des Fénélon, par l'impiété des Lucrèce, le génie des Pascals, par la stupidité de ton école ? Dis-moi où tu as appris à contrebalancer le prix de la vertu par les infirmités, les forfaits par les plaisirs, l'esprit par la matière, le moral par le physique, la lumière par les ténèbres, le tout par le néant ? Ne vois-tu pas que des objets de nature diverse ne se comparent point ; que ce que tu n'es pas n'empêche point ce que tu es ; que ce que tu ignores n'empêche pas ce que tu sais ; que ce dont tu te prives n'empêche pas ce dont tu jouis ; que les biens et les maux, dans l'homme et dans la bête, n'en sont pas moins réels, ni moins différents de nature et d'espèce, malgré tous les zéros auxquels tu les réduis pour en égaliser les résultats ? Rampe donc toi-même, et sois dans mon estime l'égal de la brute, puisque tu voulus l'être. Je suivrai encore tes leçons en te les appliquant ; je te dirai : la bête et le faux sage sont sur la même ligne ; c'est le même mérite, la même valeur, et je leur voue le même mépris. Ton orgueil se révolte de nouveau, et ta bile s'enflamme. Ce sera donc toujours t'humilier et t'insulter que de s'en tenir à tes dogmes ? Croire à tes leçons et te les appliquer sera donc toujours la plus grande preuve de mépris qu'on puisse te donner ? Ne voir rien dans toi de plus estimable que dans l'âne et le boeuf, ou les pourceaux, c'est te rendre furieux ; mais si ces dogmes sont ta honte et ton outrage, pourquoi les prêches-tu ? p s. plus occupé de répondre à l'impie qu'à ceux des véritables philosophes qui auraient pu trouver dans mon sentiment sur l'âme des bêtes des difficultés plus réelles et moins outrageantes pour l'homme, je m'aperçois que je n'ai point répondu à celle que l'on a de tout temps regardée comme insoluble dans cette question, et qui favorise le plus l'opinion de Descartes, le mécanisme pur et simple des animaux. Si nous répugnons, pourra-t-on me dire, à

accorder une âme aux animaux, ce n'est plus dans la crainte de nous égaler à la brute ; nous convenons que votre manière d'expliquer la différence de leur nature et de la nôtre laisse encore l'infini entre la bête et l'homme ; mais comment répondrez-vous à l'expérience du ver de terre partagé en deux ? Le côté de la tête et celui de la queue vivent également pendant plusieurs jours, quelquefois des mois entiers. Donnerez-vous alors deux âmes à ce ver, l'une pour la tête et l'autre pour la queue ? Que direz-vous surtout du polype partagé en plusieurs portions, et qui, même haché, suivant les expériences de Mr Trembley, donne autant de polypes vivants qu'il y a de morceaux différents ? Mettrez-vous aussi quinze ou vingt âmes dans cet insecte ? J'avoue que cette difficulté est terrible au premier aspect ; mais il s'en faut bien que je la regarde comme insoluble. Prenons d'abord le ver que vous avez coupé en deux. Le côté de la tête et celui de la queue vous paraissent vivre également : quelques réflexions sur la diversité de leurs mouvements suffiront pour détruire cette erreur. La fibre qui se plie lorsqu'elle se dessèche, ou lorsque je la lâche après l'avoir tendue ; le cheveu qui s'entortille quand vous l'approchez du feu ; le coeur des animaux qui continue ses oscillations lors même qu'il a été mis en pièces ; les tronçons d'une anguille que vous voyez encore palpiter après que vous l'avez coupée en divers morceaux, les regarderiez-vous comme des parties vivantes et sensibles ? Non sans doute. Il faudrait être bien peu instruit pour ne pas savoir que tous ces mouvements ne sont que l'effet d'une force purement mécanique, connue sous le nom d'irritabilité. Cette force que vous découvrirez non seulement dans diverses parties de l'animal ; mais dans les plantes mêmes, une simple piqûre, l'agitation de l'air, un reste de chaleur, et vingt causes diverses, toutes bien différentes de l'empire de l'âme, suffisent pour la mettre en action. Mais observez à quoi se bornent ses effets, même dans les parties de ces animaux à sang froid, tels que le ver de terre, qui la conservent jusqu'au dessèchement. C'est uniquement des plis et des replis en divers sens, des oscillations, des contractions, ou des alternations de relâchement et de contraction. Observez ce boyau rempli d'une liqueur quelconque ; si vous le pressez inégalement, vous le verrez s'enfler dans un endroit, se désenfler dans l'autre par les ondulations, le flux et le reflux de la liqueur. Il se soulève même et se replie, si vous le pressez beaucoup plus fortement d'un côté que d'un autre. Tels sont, à peu de chose près, les effets de l'irritabilité de la queue du ver que vous avez partagé. Ces mouvements n'ont rien qui m'indique la vie dans l'animal. Je n'y vois point de direction constante et progressive ; je ne la vois point, comme la tête, se mouvoir constamment vers un même sens, ou décliner un obstacle, chercher et distinguer sa nourriture et son mieux être, conserver les habitudes de l'animal vivant, et s'enfoncer de nouveau dans la terre ; rien enfin ne marque l'intention ni l'être qui connaît et distingue dans la partie de la queue, tandis que tout l'indique dans la partie de la tête. Cette dernière est donc la seule partie vivante après la division du tout. Je n'ai donc pas besoin de supposer ici deux âmes, puisqu'il n'est qu'une seule partie dont les mouvements indiquent véritablement un être encore vivant et sensible. Très certainement, si ces

mouvements ne duraient que peu de minutes dans la queue du ver, comme dans celle du petit lézard, vous ne croiriez pas l'une plus réellement vivante que l'autre : la durée n'en change point la nature ; elle vous indique simplement que dans celle du ver le mécanisme se conserve plus longtemps, parce que les liqueurs ou le sang ne se figent ou ne s'évaporent pas aussi promptement, parce que les fibres y perdent moins promptement leur élasticité, ou enfin par une cause quelconque que nous pouvons ignorer, mais qui subsiste jusqu'au desséchement, et quelquefois bien plus longtemps que la partie même de la tête ne peut rester vivante. Il n'en est pas de même du polype, dont les divers morceaux vous offrent réellement divers polypes aussi vivants que le polype entier ; mais observons la nature de cet insecte, et la difficulté disparaîtra. Pour que l'expérience de Mr Trembley réussisse, je remarque d'abord qu'elle doit être faite en été, c'est-à-dire dans le temps où cet insecte est très fécond. J'observe, en second lieu, que non seulement la fécondité du polype est prodigieuse, mais que les jeunes polypes ne sortent très souvent du sein de leur mère qu'en portant une seconde et une troisième génération. En troisième lieu, tel est le mécanisme admirable de ces animaux ; que si la mère se nourrit, les petits polypes que l'on découvre sur diverses parties de son corps, se nourrissent aussi ; et que si un seul de ses petits se nourrit, il nourrit également la mère et tous les autres. Tout cela est constant par les observations des naturalistes, et surtout par celles de Mr Trembley. Il est donc constant que sous une même enveloppe vous avez ici, non pas un, mais dix, douze et vingt insectes réellement vivants. Avez-vous partagé le plus gros, dans lequel tous les autres vivaient ? Alors le polype contenu dans chaque partie que vous avez coupée se développe séparément dans très peu de temps, il grossit et ressemble à sa mère. Quelquefois, et surtout quand vous avez haché le polype, c'est la semence seule de l'insecte qui se développe et produit de nouveaux insectes ; mais il faut alors plus de temps. D'abord chaque petit morceau se gonfle comme un petit oeuf, dans lequel on aperçoit une cavité ; on voit la bouche se former, et dans quelques jours le polype paraît entier. Je ne crois pas qu'il soit à présent nécessaire d'insister sur la difficulté qu'on tirait de ces expériences ; elle s'évanouit d'elle-même. Ce ne sont point les parties que vous avez divisées, c'est le petit insecte ou la semence qu'elle contenait qui forme un nouveau polype, et je n'ai nullement besoin de diviser l'âme du premier pour en donner une à tous les autres. Ce sont tout naturellement autant d'insectes différents, qui auront chacun un être immatériel qui leur sera uni, en les supposant véritablement vivants et sensibles. Au reste, de ce que j'ai accordé une âme à l'éléphant, s'ensuivrait-il bien que je dusse en accorder une aussi au ver de terre, au polype, au puceron même qui ronge le polype ? Je pourrais absolument contester sur cette conséquence ; j'aime mieux la laisser à votre choix. Tout ce qui me prouve que l'animal est sensible, connaît et distingue, me prouve dans lui l'existence d'un être matériel d'un ordre quelconque : je ne saurais douter que mon chien, que le singe, qu'un éléphant ne soient sensibles, n'aient quelques connaissances, et ne distinguent certains objets ; je leur accorde une âme dont l'essence et les facultés

soient proportionnées au genre de sensibilité et de connaissances qu'ils ont. Trouvez-vous dans le ver ou dans tout autre insecte les mêmes preuves de sensibilité et de connaissance ? Je ne m'en dédis point, ils ont une âme immatérielle, mais infiniment inférieure, par son essence même et par sa nature, à celle de l'homme ; et peut-être le créateur a-t-il donné à chaque espèce d'animaux des âmes dont l'essence et la nature n'est pas moins variée que les espèces mêmes.

LETTRE 51

Le chevalier à la baronne.

Madame, mon silence m'a quelquefois attiré vos reproches ; que le vôtre m'inquiète en ce moment ! Je vous révèle nos plus sublimes mystères pour vous récompenser enfin de la confiance que vous prenez en notre adepte ; je vous dévoile ce que nous n'osons presque jamais exposer à ceux qui tiennent encore à l'antique bon sens. Ces leçons si éloignées du préjugé, ces dogmes si variés, dont la liberté seule vous eût enchantée autrefois, vous les recevez avec indifférence ; vous ne me dites pas même s'ils ont rempli mon grand objet, celui de justifier, au moins à vos yeux, le philosophe dont la doctrine vous semblait si étrange. Auriez-vous donc encore aperçu quelque crise qui ait pu réveiller vos soupçons ? Auriez-vous encore livré Mr Tribaudet à votre Hippocrate ? Je vous en prie, madame, tirez-moi d'une incertitude qui me rendrait suspectes vos dispositions envers nos plus grands maîtres. Je n'ose me livrer à cet affreux soupçon ; mais ne prenez pas un cruel plaisir à l'autoriser. Je vous ai découvert bien des choses, et sur Dieu, et sur l'âme, et sur l'homme, et sur la bête ; bien des choses qu'assurément la philosophie de nos bons helviens n'eût point imaginées. Il m'en reste bien d'autres à vous dévoiler sur la matière, pour vous faire connaître nos grands et sublimes métaphysiciens. L'âme ou l'esprit, et Dieu, grâces à nos Lucrèces, ne jouent plus dans ce monde le rôle qu'ils jouaient depuis si longtemps. Vous pensez bien qu'il faut à présent en donner un fort important à la matière ; mais peut-être est-ce là ce qui vous aura étonnée dans les leçons de votre prétendu malade ; ce qui vous aura fait rappeler le docteur. Vous n'osez plus me dire où vous en êtes, et voilà la cause de votre long silence ; voilà pourquoi j'attendais en vain depuis quatre courriers la réponse à mes dernières lettres. Si je m'abandonnais absolument à ces soupçons, je terminerais déjà celle-ci ; mais j'espère encore qu'ils ne se seront point réalisés. Je veux même vous donner, par des leçons nouvelles, une preuve de la confiance qui me reste. J'imagine qu'après avoir banni du monde un Dieu éternel, tout-puissant, actif, intelligent, et tout esprit sensible, intelligent, notre adepte pourrait bien vous avoir montré l'éternité, la puissance, la sensibilité et la pensée dans cette matière que vous croyez nouvelle, insensible, et incapable de tout par elle-même. Il pourrait avoir essayé de vous montrer l'intelligence jusque dans la matière la plus brute, la pensée d'un rocher, la sensibilité d'un caillou, l'éternité d'un grain de sable ; tout cela vous aura

singulièrement étonnée ; et vous craignez de dire que le docteur a été rappelé ; qu'il s'en est suivi encore quelques saignées, quelques nouvelles doses d'ellébore. Non, ce n'est là qu'un vain soupçon que je n'aime point à entretenir ; et pour vous prouver quelle est encore en vous ma confiance, je vais reprendre mes leçons. Je veux vous démontrer à quel point il dépend d'un philosophe d'admettre un dieu seul éternel, ou bien tout éternel jusqu'à un grain de sable ; de permettre à un dieu de créer l'univers, ou bien de lui défendre de créer un atome. Mais, laissant de côté ceux qui m'ont paru trop constants pour ou contre ce dieu créateur, je ne vous donnerai aujourd'hui que les variantes de nos grands hommes sur cet article assez important. Vous n'aimez point à dire toujours la même chose ; ainsi vous ne voudriez pas toujours soutenir avec Telliamed, qu'il suffit de ne pouvoir comprendre comment la matière a commencé, pour la croire éternelle. Cette raison d'ailleurs n'est pas trop philosophique : croire qu'il fait toujours nuit, me diriez-vous, parce qu'on ne sait pas trop comment il fait jour, cela ne serait pas absolument raisonner. Vous en diriez autant du célèbre Freret, décidant sans façon que lorsqu'on n'a pas vu du monde sortir du néant, il vaut mieux penser que tout existe de tout temps, par soi-même, par ses propres forces, et que son existence est nécessaire. Ce mieux est plutôt dit que prouvé. On ne conçoit pas trop ce que c'est que cette force et cette existence d'un caillou, d'un brin de poussière, qui le rend nécessaire, et qui fait que s'il n'existait pas, vous n'existeriez pas. Je ne vous ferai pas non plus ce grand argument de nos sages : " pour que Dieu créât la matière, il fallait qu'il la connût : et comment connaître ce qui n'existe point ? Connaître quelque chose, c'est en apercevoir les propriétés. Le néant en a-t-il ? Cependant, avant la création, Dieu seul existait, et le néant. " Il est assez plaisant, me diriez-vous, qu'un dieu ne puisse pas connaître les propriétés d'une chose possible, parce que le néant n'a point de propriété ; comme si cet être suprême devait puiser ses connaissances dans le néant, et non pas dans lui-même ! Il est encore assez plaisant que vous ne puissez pas avoir l'idée d'un homme qui naîtra dans quelques années, qui sera roi d'Espagne ou empereur de la Chine, parce que cet homme est encore dans le néant. Il faut en convenir, ce n'est pas en cette espèce de raisonnements syllogistiques que nous sommes heureux. Le préjugé a sur nous trop de force lorsque nous l'attaquons par là. Laissons donc de côté tout ce qui ne s'appelle que raison ; ne répétons pas même ici ce vieux argument : rien ne se fait de rien, et ne revient à rien. Vos provinciaux riraient de nous voir penser que la création consiste à faire que rien ou le néant soit la matière avec laquelle un dieu a fait le monde ; ils nous reprocheraient ce jeu de mots comme une ridicule vétillerie, et se tireraient d'affaire en disant : ce n'est pas ce vide, ce rien ou ce néant qui est devenu monde en prenant une forme nouvelle : c'est Dieu qui a fait et créé le monde où il n'y avait rien. Tout cela nous entraînerait dans des disputes, qu'ils trancheraient du seul mot de toute-puissance. Ce n'est donc pas précisément ce qui est fondé sur la raison que j'ai à vous montrer ; c'est ce que nos grands hommes croient quand ils le veulent, et ce qu'ils ne croient plus quand bon leur semble, qu'il faut vous montrer. Voulez-

vous croire un monde éternel ? Lisez Mr Robinet, le marquis D'Argens, Raynal, Diderot. Voulez-vous en douter jusqu'à cinquante ans ? Voulez-vous enfin en douter, l'assurer, le nier ? Lisez Voltaire. Voilà ce qu'il faut vous prouver ; ce que vous allez voir n'être pas bien difficile, et ce qui, je l'espère, me servira toujours à justifier notre adepte, quelque parti qu'il ait pris sur cet objet comme sur mille autres. Monde éternel pour le marquis D'Argens. " Notre croyance sur la création est contraire à l'opinion la plus probable… etc. " souvenez-vous toujours, madame, que je ne garantis point les raisons de nos sages. Celle de Mr Robinet, pour croire le monde éternel, est que Dieu fut éternellement une cause complète et parfaite. Vous croyez qu'une cause parfaite est une cause libre, et qui par conséquent a pu créer le monde ou plus tôt ou plus tard ? Point du tout, vous dit Mr Robinet. Si Dieu a eu tout ce qu'il fallait pour créer le monde, il n'est pas possible qu'il existât sans l'avoir créé. Nous ne concevons pas trop cela, nous autres ; mais nos sages conçoivent bien d'autres choses au-dessus du sens commun. Je ne vous dirai pas non plus comment Jean-Jacques était encore fort indécis, en 1763, le 18 novembre, sur la création ou l'éternité du monde ; et comment, en 1769, le 15 janvier, il s'est trouvé avoir toujours cru le monde éternel ; mais lisez. Jean-Jacques indécis sur l'éternité de la matière. " Le monde est-il éternel ou créé ? … etc. " je le répète encore, madame, ne faites pas ici attention au raisonnement de notre sage ; mais que dites-vous de ces créatures qui datent de toute éternité ? Ne faut-il pas avoir le génie bien philosophique pour penser qu'une chose a commencé par être créée, et que cependant elle a toujours été ? Voilà bien encore de ces idées qui vous auront fait invoquer le secours du médecin ; mais si votre adepte vous les a révélées, reconnaissez au moins à quelle école il les avait puisées. Après ce privilège que nous avons donné à la matière, de partager avec l'être suprême l'existence éternelle, ou d'avoir commencé, et d'avoir même commencé sans commencement, je pourrais à présent vous montrer dans elle bien d'autres prérogatives : vous la verriez d'abord vivante par elle-même chez Mr Diderot, si je vous disais, avec l'encyclopédie, que le vivant et l'animé n'est qu'une propriété physique de la matière. vous la verriez ensuite morte par elle-même chez le même sage, quand il vous apprendrait que toute matière étant composée de parties réellement distinctes les unes des autres, les êtres sensitifs, ou vivants au moins par la sensibilité, ne peuvent pas être matériels. Je ressusciterais cette matière morte, par le feu ou par l'eau ; c'est-à-dire, par l'humide radical, ou sans l'un et sans l'autre, et par le simple mouvement. Vous apprendriez encore que l'animal, suivant Mr de Buffon, n'est autre chose que la matière vivante organisée, qui sent, agit, se meut : de là nous passerions à une autre leçon ; et le même sage nous dirait qu'accorder à la matière le sentiment, la sensation, l'action, répugne à la raison. Nous reviendrions encore chez le même sage, et nous apprendrions que, bien que la matière ne puisse ni sentir, ni penser, ni agir, cependant, en ne laissant à l'homme que la partie matérielle, il aurait encore des besoins, des sensations, des appétits, de la douleur, du plaisir, et même des passions, qui assurément ne sont pas le moindre prodige de notre métaphysique,

dans un être qui ne peut point sentir. De là nous passerions à la mobilité de la matière, qualité précieuse, qui nous sert infiniment à bâtir des mondes. Quoique le grand Voltaire ait répété bien des fois qu'il n'est pas impossible de concevoir la matière sans mouvement, nous vous ferions voir qu'il répugne à la nature qu'un grain de sable soit un instant en repos ; que tout l'univers s'écroulerait plutôt qu'un bâton ou une boule ne resterait un seul instant à sa place. L'auteur du système de la nature, celui du bon sens, Telliamed et bien d'autres, nous fourniraient une foule de textes très curieux en ce genre, auxquels nous en opposerions un bon nombre d'autres. Je tâcherais ensuite de vous exposer nos différents systèmes sur les opérations de l'esprit, c'est-à-dire de la matière, et vous verriez comment, avec le mouvement, nous expliquons la pensée, la mémoire, la volonté, la liberté de l'homme et nos sensations. C'est ici surtout que vous apprendriez à connaître le plus ingénieux de nos systèmes sur les sensations. Certains philosophes auraient beau nous crier que " l'erreur qui fait provenir toutes les actions de l'âme de nos sensations est la ruse la plus adroite qui ait pu être inventée pour égarer les hommes. " Voltaire, après petite et l'encyclopédie, n'en crierait pas moins haut que " toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les philosophes de voir que nous commençons par sentir, et que notre mémoire n'est qu'une sensation continuée. " Ce qui commencerait d'abord par vous prouver que si vous vous souvenez encore d'avoir eu la fièvre il y a dix ans, elle a continué dix ans après votre guérison, ou du moins vous avez continué pendant tout ce temps-là, et continuez encore à la sentir, puisque le souvenir que vous en avez n'est qu'une sensation continuée depuis dix ans. Helvétius viendrait ensuite vous développer ce grand système, en vous montrant ce que c'est qu'une sensation physique dans l'esprit, c'est-à-dire dans la matière, et comment penser, méditer, réfléchir, douter, n'est autre chose que sentir. De manière que si vous pensez à toute la rigueur de l'hiver, au milieu des chaleurs les plus fortes, vous sentez réellement et physiquement tout le froid possible, en suant à grosses gouttes ; de manière encore que si vous pensez au soleil pendant la nuit, ou à la nuit pendant le jour, vous sentez physiquement le soleil à minuit, et la nuit à midi. J'aurais bien des systèmes encore plus curieux à vous développer, mais peut-être Mr Tribaudet a-t-il pris les devants. Comment avez-vous reçu ces nouvelles leçons, madame ? Ont-elles ressuscité l'idée du petit Berne ? Avez-vous cru devoir rappeler le docteur, ou bien vous êtes-vous déjà assez accoutumée à ces dogmes pour n'avoir pas même besoin que je les confirme de toute l'autorité de nos sages ? Ah ! Si vous en étiez déjà venue à ce point ! Mais je ne sais, j'ai peur que s'il vous a tout dit, votre inexpérience n'ait été mise à une épreuve trop forte. Daignez donc, je vous prie, me répondre au plus tôt, et tirer de la plus mortelle inquiétude le plus zélé, le plus fidèle de vos serviteurs.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

J’avoue qu’en m’engageant à donner mes observations sur les dogmes que notre correspondant nous dévoile au nom des philosophes ses maîtres, je ne m’attendais pas à voir une si grande quantité d’erreurs et de paradoxes à réfuter. Heureusement les grandes questions que nous avons déjà traitées nous fournissent abondamment de quoi répondre à tout ce qu’il se prépare encore à nous révéler, et mes lecteurs en auront fait d’avance la réflexion. Tous ces attributs que la philosophie prétend découvrir dans la matière, éternité, sensibilité, faculté de sentir et de vivre, etc., n’ont besoin, pour être réfutés, que des principes déjà établis sur l’existence de Dieu et la spiritualité de l’âme. Qu’on se rappelle ici comment, de la nécessité seule où la raison se trouve de reconnaître un principe éternel, nous sommes parvenus à démontrer que ce principe éternel était nécessairement actif, indépendant, infini, parfait ; et l’on verra que l’éternité ne peut, en aucun sens, convenir à la matière. Il est évident, avons-nous dit alors, que l’être éternel est, par essence, l’être nécessaire, parce que s’il n’existait pas nécessairement, il faudrait une cause antérieure qui l’eût déterminé à exister ; et dès lors il ne serait plus éternel, puisque quelque chose existerait avant lui. Nul philosophe, que je sache, n’a été assez absurde ou assez bouché pour nier cette vérité. Je puis donc encore partir de ce principe, et il me suffira pour démontrer métaphysiquement que la matière ne peut être de toute éternité. Je prends un grain de sable, et c’est contre lui seul que je veux voir échouer toute la philosophie de nos éternisants. Si ce grain de sable est éternel, leur dirai-je, je défie votre puissance et celle de Dieu même de le tirer du lieu qu’il occupe, de lui faire subir dans sa forme le moindre changement. S’il est éternel, de toute éternité il exista quelque part, et sous une forme quelconque, ronde, carrée, oblongue. Ce lieu qu’il occupa, y tenait-il par son essence et nécessairement, ou bien pouvait-il être ailleurs ? S’il pouvait être ailleurs ? Il est contingent quant à ce lieu ; la raison par laquelle il y exista ne vient plus de lui-même ; il faut donc qu’il y ait été placé par une cause antérieure à lui ; il n’est donc pas éternel. S’il s’y trouva placé par son essence et nécessairement, les essences des choses ne changent par aucune puissance ; ce grain de sable restera donc immuablement fixé à la première place qu’il a occupée ; car s’il en sortait, il perdrait son essence, c’est-à-dire qu’alors il serait à la fois et ne serait plus le même ; ce que ni vous ni Dieu ne feriez assurément pas. J’ai donc eu raison de vous défier de remuer un grain de sable en le supposant éternel. Il n’a point choisi lui-même, ajouterons-nous, cette première forme ou figure sous laquelle il exista d’abord, puisque avant de choisir il fallait exister, et qu’il n’a pu exister sans forme ou sans figure. Dieu ne la lui a point donnée, puisque Dieu n’existait pas avant lui. Cette forme n’était donc pas contingente dans lui ; elle était nécessaire comme son existence ; il la tient donc de sa propre essence, et une fois rond ou carré, il sera essentiellement rond ou carré, il ne pourra perdre cette figure qu’en perdant l’existence, que rien encore ne peut lui ôter, puisqu’il existe nécessairement. Mais, nous dira ici le prétendu sage trop peu accoutumé à réfléchir, ce n’est point la manière d’exister qui tient à son existence,

c'est l'existence seule et prise en général. Nous lui répondrons par ses propres aveux. Nulle manière d'exister, nul mode, nul lieu précis et déterminé ne tient à son essence. Tous ses modes sont donc indécis ou contingents ; il n'a jamais pu exister sans un de ses modes ; il faut donc une cause qui ait décidé et fixé avant lui sa première manière d'exister et sa première place. Quelle n'est pas d'ailleurs votre absurdité ! Son existence, dites-vous, est nécessaire, et aucune de ces manières d'exister n'est nécessaire : trouvez donc, ou dans sa forme, ou dans ses propriétés, quelque chose au moins de nécessaire. L'être existant est-il autre chose que l'assemblage de ses parties et de ses propriétés ? Trouvez donc dans les unes ou les autres quelque chose de nécessaire. Nous l'avons dit ; il est essentiellement composé de parties ; mais nulle de ses parties ne tient à lui par son essence, toutes peuvent être conçues séparément, il est essentiellement étendu. Mais est-il essentiel à l'étendue et à l'espace ? S'il est essentiel et nécessaire à l'espace, pourquoi n'est-il pas infini comme lui, et ne l'occupe-t-il pas tout entier ? Vous avez dit encore avec nous : l'inertie, que vous appelez une force, lui est essentielle : mais qu'est-ce que cette force qui le rend indifférent à tous les mouvements que je lui communique, à toutes les formes que je lui donne, à tous les lieux où je le place ? Est-ce donc là la force qui existe de toute éternité et de toute nécessité ? Vous avez été seul à dire, par une contradiction qui vous est propre, que le mouvement est essentiel au grain de sable, à toute la matière ; c'est-à-dire que vous avez voulu combiner dans le même être, et la nécessité de l'inaction, et une activité nécessaire ; c'est-à-dire encore que, mentant à l'évidence même, vous avez confondu le repos de l'être avec le néant ; c'est-à-dire enfin que vous avez donné à l'être éternel et nécessaire la multiplicité même pour essence, en voulant qu'il varie sans cesse et ne puisse jamais subsister deux instants dans le même lieu. Qu'est-ce donc que l'éternité ou la nécessité d'exister ? Qu'est-ce donc que l'existence nécessaire, essentielle, indépendante, pour un être dans lequel tout varie par son essence même ? Je le répète encore : l'univers entier et ce grain de sable sont-ils donc autre chose que leurs parties, leurs propriétés et leurs formes ? Si leurs propriétés de s'attirer, de se pousser, de se mouvoir, n'établissent que leurs variations ; si leurs formes s'altèrent, si la dissolution de leurs parties n'annonce, pour l'ensemble, que mutabilité ; s'ils n'existent nulle part nécessairement, qu'est-ce que l'existence éternelle et nécessaire de l'ensemble ? Que le sage de Genève se lève actuellement et nous dise au moins quelles grandes difficultés il dissipait en voyant la matière coéternelle à Dieu. Qu'il commence d'abord par nous dire ce que c'est que l'éternité de la matière, ou de son principe essentiellement passif. Une passibilité absolue n'est-elle pas l'indifférence même à l'être ou au néant, comme au repos et au mouvement ? Un principe passif ? Quelle force opposera-t-il au tout-puissant qui veut l'anéantir ou le faire exister de nouveau, pour le détruire encore ? Celui qui existe éternellement par sa propre force, sa propre énergie, qui est sa propre cause, comment ne sera-t-il qu'un principe passif ? Je veux la supposer l'existence éternelle de ce principe, à quoi servira-t-elle à notre sage pour expliquer, comme il

prétend le faire, le mélange du bien et du mal, et physique et moral ? Il donne à Dieu, sur la matière, un pouvoir absolu, et il nous dira que ce dieu n'a pu en disposer de manière à éviter la fièvre, la famine, les orages destructeurs, la stérilité et tous les maux physiques ; le tout-puissant n'a pu mieux faire avec un être passif qui se prêtait à tout. Première absurdité. Cet ordre, tel qu'il est et qu'il permet à Dieu de l'établir par la matière, n'est que l'ordre physique, tous ses défauts ne sont qu'un désordre physique ; et c'est par ces désordres, qui n'offrent ni l'idée de vertu, ni l'idée de crime, qu'il prétend expliquer le mélange des vertus et des crimes. Seconde absurdité. Il ne peut concevoir un dieu appelant la matière du néant, et de la mesure de sa conception il fait la mesure de la toute-puissance. Troisième absurdité. C'est là ce que nos sages appellent résoudre les mystères et les difficultés ! À quel point croient-ils donc en être venus, en faisant l'univers coéternel à Dieu ? Leur intelligence embrassera-t-elle désormais tout ce qui reste à faire à la divinité ? Ils me donnent un dieu et le chaos, c'est-à-dire l'esprit et la matière existants avant les siècles ; l'esprit veut, la lumière se fait, le soleil prend sa place, les astres sont fixés dans leurs orbites, la terre s'embellit, l'homme paraît. Ces prodiges sont-ils donc plus concevables que celui de la création ? L'esprit qui dit : je veux, et le chaos n'est plus, dira en vain à un grain de sable : je veux que tu ne sois plus, ou je veux que tu sois ; il ne pourra ni le créer ni le détruire. Créer et modifier sont sans doute des actes d'un genre différent. Mais expliquez-vous mieux cette volonté seule qui donne l'impulsion à l'univers, que cette volonté qui l'aurait produit ? Commencez, ô vains sages ! Par ne pas échouer vous-mêmes contre le plus léger phénomène de la nature, et je commencerai à croire que les bornes de votre intelligence sont celles de votre créateur. Concevez l'action du dieu modérateur, de l'esprit disposant à son gré de toute la matière, et je pourrai alors répugner à ce que vous n'aurez pas conçu ; je dirai que vous avez au moins fait un pas dans les mystères de ce monde. Mais tant que vous serez forcés d'admettre des prodiges, tout aussi inconcevables que la création, ne me parlez pas d'un univers coéternel à Dieu ; ne redoublez pas surtout les mystères pour les développer. Je n'en ai qu'un à croire dans la création, et ma raison s'y prête. Vous m'en offrez mille dans vos systèmes, et je n'y vois que l'incohérence, les contradictions et les absurdités. Là, c'est un monde seul existant de toute éternité, et l'ordre sans modérateur, et des lois sans législateur, des effets sans auteur. Ici, le fini qui coexiste à l'infini, le dépendant coéternel à l'indépendant, l'être qui reçoit tout et ne peut rien, subsistant par lui-même, comme l'être qui peut tout et donne tout. Partout vous me montrez une existence nécessaire, et pour essence des variations continuelles ; une ineptie indifférente à tout, et une énergie propre qui donne l'existence ; un être qui ne peut rien par soi, et qui existe par soi ; un être contingent en tout lieu, et partout existant par sa propre nécessité ; l'éternel par son essence, et l'impuissant par sa nature. Est-ce donc là ce que vous appelez expliquer des mystères ? Et toi, qui, du donjon de Ferney, instruisant l'univers, nous montrait mille mondes appelés du néant par un dieu créateur, et ces mêmes mondes

subsistant avant le temps avec ce créateur ; mille mondes éternels et créés à la fois ! Dis-nous donc quel génie t'apprit à combiner ces prodiges. Lecteur, vous vous lassez de toutes ces absurdités de nos prétendus sages ; j'avoue que je me lasse de les réfuter ; le mépris leur eût mieux convenu. Il y a longtemps qu'il m'aurait fait tomber la plume des mains, si leur fausse réputation n'avait rendu dangereuses leurs erreurs les plus manifestes.

LETTRE 52

La baronne au chevalier.

Non, chevalier, non, le docteur n'a point encore repris sa juridiction sur notre adepte : mais à quelle tentation ne m'a-t-il pas fallu résister pour soutenir l'honneur de la philosophie ! Si je voulais en croire vos disciples, même les plus zélés pour notre gloire, il ne resterait pas une once d'ellébore dans nos cantons. Mr le chevalier de Kaki-Soph l'aurait épuisé ; et peut-être même vous aurais-je exhorté à faire part de la recette à ses anciens maîtres ; tant vous nous disiez vrai en nous annonçant que leurs leçons sublimes nous sembleraient un jour le comble du délire ! Seule j'ai résisté à cette tentation. Attendons, ai-je dit à nos bons helviens, patientons encore ; tout ce qui nous paraît à présent de vraies folies dans la bouche de notre malade, vous le verrez, je gage, confirmé par les lettres de Mr le chevalier, et par les leçons de nos plus grands hommes. Ils n'en voulaient rien croire. Vos lettres arrivent enfin les unes sur les autres. Comme je l'ai prévu, elles confirment tout ce que notre malade nous avait appris de plus étonnant. Croiriez-vous que je n'ose pas encore triompher ? Je vois nos provinciaux bien loin d'applaudir à nos sages, presque révoltés de retrouver dans leurs leçons toute la doctrine de ce même adepte qu'ils auraient volontiers renvoyé au petit Berne. Il me semble même qu'ils sont moins confus du jugement qu'ils ont porté sur le disciple, que de l'opinion qu'ils avaient eue des maîtres. Je les entends toujours me faire mille objections, que vous devriez bien m'aider à résoudre, et sur toutes ces qualités sublimes que vous accordez à la matière, et sur les théories que nos sages ont imaginées pour la faire penser. Vous avez beau me dire que le raisonnement n'est pas tout à fait la partie de nos sages ; ils inventent, ils affirment, ils laissent aux gens médiocres le soin de prouver. Il me semble qu'il faudrait, par égard pour des novices, se mettre à la portée de nos provinciaux, et raisonner un peu. Vous venez, par exemple, de nous dire qu'un philosophe est maître de croire l'univers créé ou éternel. Rien n'est plus vrai pour des philosophes accomplis comme ceux de la capitale ; mais nos provinciaux voudraient au moins quelque argument solide, pour se persuader tantôt l'un, tantôt l'autre ; et il ne se trouve guère qu'une pure assertion dans tout ce que nos sages ont débité sur cette éternité de la matière. À présent, vous allez nous dire, d'après quelques grands hommes, que la vie pourrait bien n'être autre chose que le feu ; avec d'autres grands hommes, que nous vivons par l'eau. Je sens bien que ces

deux opinions s'accordent à merveille à notre école ; que vous admirerez également celui qui vous dira : le feu est la source de toute sensation, et l'unique origine des pensées et celui qui, venant pour éteindre ce feu, soutiendra que la vie, les pensées, l'action, viennent toujours de l'eau ou de l'humide radical. Mais ne faudrait-il pas à nos compatriotes quelques preuves au moins qui leur fissent sentir combien il est certain que le feu est vraiment l'être vivant ; qu'en battant leur briquet pour allumer du feu, chaque étincelle qu'ils en tirent est une vraie pensée, ou une sensation sortie du caillou, un petit animal vivant, sentant, pensant, qui dormait là-dedans ? Nous avons déjà appris tout cela de notre malade ; il ne nous manque plus que les preuves. Donnez-m'en quelques-unes, et passez ensuite aux pensées humides, aux réflexions aquatiques, toujours armé de preuves ; et peut-être alors, ainsi que nos grands hommes, tous nos provinciaux répéteront sans peine : la pensée, c'est le feu ; la pensée, c'est l'eau. Donnez-nous ensuite quelques raisons nouvelles ; et laissant à la fois la pensée qui brûle et la pensée qui mouille, nous admettrons la pensée qui se remue, et qui n'est autre chose que le mouvement. Ne conviendrait-il pas aussi, quand vous nous parlez de la matière toujours en mouvement par son essence même, de nous faire sentir ce qu'il y a partout de si opposé à la nature, qu'elle ne puisse pas rester un instant à la même place sans être anéantie ? Voilà comme nous sommes, nous autres provinciaux ; nous n'avons jamais pu nous persuader que le néant et le repos fussent la même chose. Est-ce donc, disons-nous, qu'un bâton cesserait d'avoir deux bouts, ou qu'un globe deviendrait carré ? Est-ce que l'un ou l'autre perdrait son essence, s'il restait deux instants à la même place ? Essayez, je vous prie, de nous faire concevoir tout cela ; et ne faites pas comme notre malade, qui veut absolument que nous tenions pour sûrs ces dogmes étonnants, et cela parce que nos grands hommes l'ont dit. Nous voudrions bien savoir aussi quel est ce mouvement sans lequel la matière ne saurait subsister ; quelle est sa direction ? Si cette boule tend par sa nature toujours vers l'orient, pourquoi cédera-t-elle à la moindre impulsion vers l'occident ? Si sa nature exige qu'elle aille vers le nord, pourquoi resterait-elle si longtemps à la même place ? Il est échappé à notre malade d'avancer qu'elle faisait également effort en tout sens ; nos provinciaux ont aussitôt crié : donc elle reste toujours par elle-même à la même place ; car un effort égal en tous les sens produit le repos. Mais tout cela encore n'est que de bien petites difficultés en comparaison de celles que nous vous préparons lorsque vous viendrez à nous développer nos systèmes sublimes, nos grandes théories sur la pensée et la sensibilité de la matière. Déjà notre malade nous a exposé quelques-unes de ces théories. Je sens bien qu'elles sont admirables ; il ne nous manque plus qu'à les comprendre, et surtout à les voir appuyées sur quelques raisons capables de satisfaire de bons provinciaux. Voulez-vous, par exemple, nous bien persuader que ce n'est pas l'esprit, mais le cerveau qui sent ? Ne vous contentez pas de nous dire que tous les nerfs répondent au cerveau, et qu'il est le vrai siége du sentiment. Je sais que vous aurez alors une charmante comparaison à nous faire. " De même, direz-vous, que l'araignée que nous voyons suspendue au centre de sa toile est

promptement avertie de tous les mouvements de sa toile, de même le sentiment qui a son siége dans le cerveau sent tous les mouvements qui surviennent au corps. ” assurément cela est fort gentil, mais qu’est-ce, je vous prie, que ce sentiment suspendu dans le cerveau ? Je n’ose pas vous dire ce que notre malade a répondu à cette question : nos helviens ont été trop surpris de le voir suspendre dans leur cerveau une façon particulière d’être remué ; ou bien des secousses distinctes, des modifications de l’organe intérieur ; ou bien encore des qualités inhérentes, et des qualités qui se communiquent comme le mouvement. Ils ont été bien plus étonnés d’apprendre que leur cerveau avait la vertu de se donner lui-même des secousses, et de se replier sur lui-même ; de considérer ses secousses, ses modifications, et que c’était là ce qu’il faut appeler penser et réfléchir. Jamais les bonnes gens n’ont senti leur cerveau se replier, se secouer, afin de penser. Ce qui les a encore fort surpris, c’est de s’entendre dire qu’ils n’étaient ” qu’une harpe sensible qui rend des leçons d’elle-même, et qui se demande qu’est-ce qui les lui fait rendre ; harpe qui ne voit pas que, par sa qualité d’être sensible, elle se pince elle-même, et quelle est rendue sonore par tout ce qui la touche. ” La harpe qui se pince elle-même, et qui rend toute seule un air de Piccinni ou de Gluck, vaut bien sans doute le cerveau qui se replie sur lui-même, qui se secoue tout seul pour penser, réfléchir, ou pour se rappeler ses anciennes secousses, ses premières pensées ; mais encore une fois, tout cela est un peu hors de notre portée. Après nous avoir expliqué ce que c’est que le sentiment, la pensée, la réflexion du cerveau qui se replie, ou de la harpe qui se pince, ne vous contentez pas, pour nous faire entendre ce que c’est que la matière qui veut, de nous dire, avec notre malade, que ” la volonté est une nouvelle modification du cerveau, par laquelle il est disposé à l’action, c’est-à-dire à se procurer ce qui le modifie d’une manière analogue à son être, ou à écarter ce qui lui nuit. ” Ce langage est encore bien sublime pour nous. Vous aurez donc pitié de notre faiblesse ; vous nous ferez sentir comment, lorsque je dis, par exemple : je voudrais bien qu’il plût demain, cela doit signifier qu’il y a dans mon cerveau une modification par laquelle il est disposé à mouvoir mes organes de manière qu’il pleuve demain. C’est bien honteux peut-être de ne rien entendre à de si belles choses : mais que voulez-vous que j’y fasse ? J’en conviens bonnement ; je ne sais ce que c’est que remuer mes pieds ou mes mains de manière qu’il pleuve ou qu’il fasse beau temps, quand je veux l’un ou l’autre. Les tristes cerveaux que les nôtres ! Que vous allez avoir de peine à leur faire sentir encore ce que c’est, dans la matière, que les penchants, les passions de l’esprit ! ” Les passions, direz-vous, sont des façons d’être, des modifications de l’organe intérieur (c’est-à-dire encore du cerveau), attiré ou repoussé par les objets, et qui par conséquent est soumis à sa manière aux lois physique de l’attraction et de la répulsion. ” cela voudrait-il dire que nos philosophes mesurent leur amour à la toise ? Qu’à deux pas d’une charmante adepte, il l’aimeront quatre fois moins que s’il n’en étaient qu’à deux pieds, parce que leur cerveau serait quatre fois moins attiré par celui de la belle ? Nous avons ici un vieil avare ; j’ai prié nos messieurs de calculer aussi de combien

diminuait son amour pour son coffre-fort lorsqu'il en était à deux cents pas : selon notre sublime philosophie, il se trouverait à cette distance quarante mille fois moins amoureux de sa cassette que lorsqu'il est à un pas de son trésor. Je puis vous protester, chevalier, que ce ne sont là ni nos avares, ni nos amoureux de province. Peut-être faudrait-il inventer une autre théorie pour les tristes cerveaux de ce pays-ci ; car je vous assure que leurs passions ne suivent guère toutes ces lois physiques d'attraction et de répulsion, en raison inverse des carrés ou des cubes. Il faut qu'il y ait encore à Paris bien des phénomènes que l'on n'observe pas dans votre patrie. Auriez-vous remarqué, par exemple, que votre carrosse passât plus volontiers par la place des victoires, depuis que vous la traversez tous les jours, que lorsque vous y passiez rarement ! Auriez-vous observé que vos pantoufles vinssent d'elles-mêmes trouver votre pied quand vous les avez portées un certain temps ? Quand vous sortez à pied, remarqueriez-vous que votre canne ait pris l'habitude de passer d'un côté plutôt que de l'autre ? Si nous voyons cela en province, notre philosophe nous aurait expliqué un grand mystère ; celui des habitudes et de l'attachement à nos vieux préjugés. " Il est, me disait-il l'autre jour, il est de la nature de tout être corporel,… etc. " une balle souvent jetée par un enfant d'un certain côté n'aime point à être lancée vers le côté opposé ; et voilà pourquoi nos provinciaux n'aiment pas à quitter leurs opinions pour suivre les leçons de nos sages. Avouez, chevalier, que nous sommes bien malheureux en province. Nos carrosses, nos boules, nos cannes, nos pantoufles n'y prennent point ces habitudes : vous avez beau les faire passer mille fois du même côté, la dernière fois c'est la même indifférence que la première. On dirait qu'il n'y a pour nos carrosses ou pantoufles de province, ni mémoire, ni habitude. Comment voulez-vous, après cela, que nous soyons aussi philosophes que vos sages de la capitale ? Tout ceci vous confirme en partie dans ce que vous avez soupçonné que notre malade a pris les devants, et nous a déjà dit bien des choses sur les systèmes que vous auriez encore à nous exposer, pour nous montrer comment un philosophe peut se passer d'esprit, en donnant à la matière nos pensées, nos volontés, nos passions, et tout ce qu'en province on croyait bonnement ne pouvoir attribuer qu'à l'âme. Peut-être même a-t-il fait en ce genre plus que vous n'auriez osé. Car je ne sais pas trop si vous auriez espéré, comme lui, nous faire croire qu'il y a dans le cerveau et dans le sang des mouvements stupides, des mouvements spirituels, des mouvements savants, et que de là provient toute la différence des esprits. Vous nous l'expliquerez au moins, vous nous ferez comprendre comment " le stupide n'est qu'un homme dont les organes se remuent avec peine, dont le cerveau est difficile à ébranler, dont le sang circule avec peu de rapidité. " vous nous direz alors si, en donnant la fièvre à ce stupide, en faisant que son sang circule très vite, on n'en ferait pas un vrai génie. Quand vous ajouterez, avec Mr Tribaudet ou ses maîtres, " qu'un homme d'esprit est celui dont les organes sont souples, qui sent très promptement, dont le cerveau se muet avec célérité ; qu'un savant est un homme dont les organes se sont longtemps exercés sur des objets qui l'occupent. " le bon sens, n 96, vous voudrez bien me dire si mon

singe, que je vois dans un mouvement perpétuel, et dont les organes sont bien autrement souples que ceux de Voltaire ou de Rousseau, a aussi plus d'esprit que ces grands hommes. Vous nous expliquerez pourquoi Mr Thomas Diafoirus, dont les organes s'exerçaient si longtemps sur les compliments qu'il avait à apprendre, n'était cependant pas regardé comme le plus savant homme de son siècle ; pourquoi tous les savants que j'ai vus doués d'une mémoire excellente n'avaient besoin que de s'exercer une seule fois sur une chose pour la retenir, et réunir ainsi en peu de temps une foule de connaissances. Je vous préviens que vos compatriotes n'aiment point du tout ces grands mouvements du cerveau. Il leur semble qu'un homme d'esprit devrait toujours avoir mal à la tête, puisque son cerveau va sans cesse de côté et d'autre. Vous les consoleriez cependant, si vous leur appreniez combien de lignes ou de pieds doit parcourir une pensée dans une seconde pour être une pensée ingénieuse, de quel côté surtout il faut qu'elle parte pour être bien saillante. Après nous avoir bien expliqué ces théories charmantes des auteurs du système de la nature et du bon sens, vous passerez sans doute à celle d'Helvétius ; mais, je vous le répète, en faveur de nos bons provinciaux, ajoutez quelques preuves aux principes. Mr Tribaudet nous a dit cent fois que, suivant le milord philosophe, " nous n'avons en partage que deux puissances passives, la sensibilité physique et la mémoire, ou bien la faculté de recevoir des impressions et celle de les conserver. " ayons de l'esprit, a-t-il ajouté, ou n'en ayons pas ; ce principe de deux puissances passives suffit pour expliquer tout l'homme, et toutes ses pensées, et toutes les opérations de son intelligence. Il nous l'a dit ; mais pas la moindre preuve. Il a continué, et nous avons appris ce que vous nous dites aussi, que penser, c'est sentir ; que vouloir, et juger, et se ressouvenir, c'est encore sentir, et sentir physiquement. De grâce, chevalier, ayez pitié de nous : comment voulez-vous persuader à de bons provinciaux que ce pauvre homme qui se meurt de faim n'a qu'à penser à milord qui dîne pour sentir le plaisir de milord bien repu ? Car enfin, si je n'ai besoin que de penser au plaisir pour le sentir, en pensant au plaisir de bien dîner, loin de sentir la faim qui me presse, je sentirai tout le plaisir qu'il y a à bien dîner. Nos provinciaux appelleraient cela dîner par coeur, et ils n'aiment point ces sortes de dîners. Aussi point de système qui les révolte autant que celui-là. Vous entendriez les uns demander d'abord à Mr Tribaudet sur quelle raison il a pu se persuader lui-même que sentir et penser sont une même chose. Milord l'a dit, répond notre malade ; Voltaire l'a dit ; Lamétrie l'a dit ; le célèbre Diderot l'a dit. En faut-il davantage ? Oui, repartent nos provinciaux, il nous faut des raisons ; et puisque ni milord, ni Mr Diderot n'en ont jamais donné, nous continuerons à croire fermement qu'entre sentir physiquement et penser il y a une très grande différence. Je pense actuellement, reprend l'un, au beau temps qu'il faisait hier ; et aujourd'hui qu'il pleut, je ne sens pas le beau temps. Je pense au plaisir que trouve un faux docteur à tromper les hommes, à celui d'un scélérat qui empoisonne secrètement son frère ; et au lieu de sentir ces plaisirs, je ne sens que l'indignation et l'horreur ; je pense à la vertu et à la justice, et je ne sais ce que c'est que sentir physiquement des êtres

moraux. Un troisième survient, qui demande à notre adepte : si vos sages n'ont reconnu dans l'homme que des facultés passives, pourquoi l'homme agit-il, veut-il, commande-t-il ? En quoi diffère-t-il de cet automate réellement passif, qui ne saurait agir que par des roues et des ressorts ? N'y a-t-il pas aussi loin d'un être uniquement passif à l'action, que de la mort à la vie ? Tout n'est pas encore dit, reprendra un quatrième ; quand vous auriez prouvé que penser et sentir ne font qu'une même chose, il s'en faudrait bien que je me crusse toute matière. L'être qui sent en moi est un, il est indivisible. Si mes organes sentent, il est dans moi autant d'êtres sensibles que j'ai d'organes. Si la matière sent, la multiplicité de ces êtres sensibles égalera le nombre des parties de mon âme. Chacune sentira seule lorsqu'elle seule sera affectée ; toutes sentiront séparément lors même qu'elles seront toutes affectées à la fois ; parce que ma droite, n'étant point ma gauche, ne sentira point pour elle. Le moi sensible variera donc à chaque instant dans l'homme, et je m'en trouverai un million au lieu d'un. Encore une fois, chevalier, ayez pitié de nous ; ayez pitié surtout de notre malade ; aidez-moi à le tirer d'affaire ; car toutes ces objections de nos provinciaux l'embarrassent. Je vois que sa tête travaille ; il voudrait suppléer aux raisons qu'il n'a point trouvées à l'école de ses maîtres. J'ai peur de quelque crise qui impatienterait vos disciples. Et qui sait à quel point je serais encore maîtresse d'éloigner nos Hippocrates ? Quoi qu'il en soit, mon attention à prévenir quelque nouvel outrage doit vous prouver au moins que je suis toujours avec le même zèle, la très humble servante de nos sages, et la vôtre.

LETTRE 53

La baronne au chevalier.

Nous sommes trahis, chevalier, nous sommes indignement trahis ! On m'enlève le plus digne de nos adeptes. Le voilà en cet instant qui repart pour le petit Berne, qui va être installé de nouveau dans sa loge. Malgré tout le secret que j'avais recommandé à vos disciples, à mes domestiques, le malheureux suisse, cet ancien geôlier des petites maisons, a été averti que son prisonnier vivait depuis longtemps réfugié chez moi. Ce matin je le vois arriver à la tête des émissaires du petit Berne, pour me demander son prototype. Je résiste : je ne livrerai point un philosophe qui a choisi ma maison pour asile. Ô ciel ! Quel moment affreux ! On me parle au nom du roi. Chevalier, ah ! Quel mot pour de bons helviens ! J'ai senti alors que j'étais plus française que philosophe ; je n'ai pu résister plus longtemps. Je sens qu'au nom du roi j'aurais cédé les D'Alembert même et les Diderot, et tous les philosophes du monde ; mais croyez, chevalier, croyez qu'il ne fallait rien moins que ce nom pour me forcer à rendre notre adepte. Une lettre du gouverneur, que l'on avait eu soin de prévenir, a beau m'assurer que je suis dans l'erreur sur Mr Tribaudet, qu'il n'est rien moins que philosophe : j'en sais plus là-dessus que l'on ne peut m'en dire. Précisément, oui, précisément parce que tout s'obstine autour de

moi à ne voir qu'un vrai fou dans mon hôte, je m'obstine à ne voir dans lui que le digne élève de nos sages. J'en ai toute vos lettres pour garants ; je fais voir que Mr Tribaudet, dans toutes ses prétendues aberrations, n'a été que l'écho de nos grands hommes. Vaines protestations ! Le gouverneur me parle au nom du roi, il faut céder. Ah ! Ne m'accusez pas d'avoir molli. Voyez par quelques traits seulement, voyez à quel point j'avais su protéger notre adepte contre la faculté. Vous savez le temps qu'il faisait la semaine dernière ; mon grand bassin était à demi glacé. Dans un de ces moments où Mr Tribaudet, tout plein d'Helvétius, nous soutient, d'après les leçons de ce philosophe, que penser et sentir ne sont qu'une seule et même chose, jetez-vous donc, lui dit un de vos adeptes, jetez-vous donc, monsieur, au milieu du bassin ; quand vous y serez, pensez à la chaleur ; nous verrons alors si vous avez bien chaud, si penser et sentir ne sont réellement qu'une même chose, et nous croirons alors à votre doctrine. Notre philosophe le prend au mot ; il court vers le jardin. J'ai beau le rappeler, il s'élance dans le bassin ; on veut le retirer ; non, non, nous criait-il, voyez donc si j'ai froid ; je pense à la chaleur, et je ne sens pas seulement cette eau glacée. Le pauvre homme tremblait de tous ses membres en soutenant qu'il se mourait de chaud, jusqu'à ce qu'enfin il fallut convenir qu'il pouvait y avoir absolument quelque différence entre penser au feu et sentir l'eau glacée. Eh bien ! Croiriez-vous que je refusai encore de le livrer à la faculté ? Ce fut bien pis un autre jour. Nos adeptes riaient de ces pensées qui se remuent dans le cerveau. Le voilà qui saisit mon petit épagneul et veut le trépaner, pour nous faire toucher au doigt ces pensées qui se remuent. J'eus toutes les peines du monde à sauver la vie de mon épagneul. Je crois, en vérité, qu'il eût voulu se faire trépaner lui-même pour nous bien laisser voir le demi-tour à droite qui fait la volonté, le demi-tour à gauche qui fait le jugement du philosophe. Jugez si l'on me presse de nouveau pour l'abandonner à la faculté ! Je ne peux m'y résoudre, tant vos lettres m'avaient persuadée qu'il n'était pas plus fou que nos grands hommes. Hélas ! Ma résistance même a fait son malheur. Nos provinciaux n'ont pas pu y tenir. Ce sont eux, ce sont même ceux de vos disciples qui d'abord m'avaient paru faire le plus grand cas de la philosophie, qui ont prévenu et le commandant du petit Berne, et ce maudit suisse. Ce sont eux qui, ne pouvant me déterminer de nouveau à le livrer à notre Hippocrate, l'ont renvoyé à sa petite loge. Mais pardonnez-leur, chevalier ; je conçois, après tout ce que j'ai vu, qu'on peut absolument oublier le philosophe dans Mr Tribaudet, pour ne plus voir en lui que le malade. Pour moi, déterminée à suivre vos conseils, j'oublie le malade, et ne veux voir encore que le philosophe. J'ordonne à mon neveu de le suivre ; j'écris au gouverneur du petit Berne ; j'espère le toucher encore, et réparer la honte de la philosophie. Ne pourriez-vous pas de votre côté employer le crédit de nos sages ? C'est ici qu'il s'agit de prouver notre zèle pour l'honneur et la gloire de la philosophie. Unissons nos efforts, combinons nos démarches, et soyez assuré que, dans une occasion de cette importance, si quelqu'un se décourage, ce ne sera point celle que vous savez bien n'aimer d'autres

triomphes que ceux de ces grands hommes à qui j'ai voué, comme à vous, et mon zèle et mon admiration.

LETTRE 54

La baronne au chevalier.

Aidez-moi donc, chevalier, aidez-moi de vos conseils, de ceux de tous nos sages. Voici la réponse que je reçois du gouverneur du petit Berne, et la pièce curieuse dont il l'accompagne. Je ne sais plus que croire, que penser de notre adepte : mon neveu m'assure avoir été témoin du nouvel examen ; il proteste que toutes les réponses que vous allez y voir sont précisément celles de Mr Tribaudet. Serait-il bien possible que notre adepte fût réellement ? … ah ! J'aime mieux vous laisser prononcer vous-même, et décider à quel point ce procès-verbal, d'une espèce si neuve pour moi, prouve l'aberration du malade. Dans mon embarras, je ne puis que transcrire ; voyez et décidez. Voici d'abord la lettre du gouverneur. Madame, " ç'aurait été pour moi une grande satisfaction de pouvoir répondre à vos désirs en rendant la liberté à votre protégé ; car personne n'est plus sincèrement que moi attaché à nos vrais philosophes ; mais celui que vous honorez de ce titre, et bien d'autres qui ont la folie de s'en parer comme lui, ne sont propres qu'à le faire mépriser par leurs aberrations journalières. Mr Tribaudet nous fut amené comme un vrai fou, il y a dix-huit mois ; je procédai alors selon les formes ordinaires, pour constater l'aberration ; elle ne fut point du tout équivoque. J'ai voulu m'assurer aujourd'hui si, par les secours qu'il a trouvés auprès de vous, la raison n'aurait pas repris sur lui au moins une partie de son empire. L'examen juridique auquel je l'ai soumis, et dont j'ai l'honneur de vous envoyer le procès-verbal, vous apprendra, madame, s'il m'était possible de consentir à son élargissement ; mais soyez du moins assurée que, par égard pour votre protection, il sera très spécialement recommandé à la faculté, et qu'on aura pour lui des soins et des attentions toutes particulières. J'ai l'honneur d'être, etc. " voici à présent, mot à mot, le singulier procès-verbal dont cette lettre était accompagnée. procès-verbal dressé dans le château de B, quartier du petit Berne, huit jours après la rentrée du sieur Jean-Baptiste Nicolas Tribaudet, surnommé chevalier de Kaki-Soph, échappé des petites maisons le 18 août de l'année 1780, et ramené en sa loge le 25 février de la présente année 1782. le vingt-cinq février de la présente année mil sept cent quatre-vingt-deux, a comparu devant nous, gouverneur du château de B, intendant du petit Berne et autres dépendances, le nommé Jean-Baptiste Nicolas Tribaudet, dit Kaki-Soph, pour y être de nouveau examiné sur l'état actuel de son cerveau, reconnu, par un jugement antérieur, pour être sujet à des aberrations fréquentes, à la considération desquelles, à la requête de ses parents et tuteurs, lui avait été, par grâce spéciale, accordée ci-devant une place au petit Berne, et assignée la loge n 21 de la première cour, de laquelle il s'était évadé, et à laquelle il a été ramené par nos soins et fidèles

services. Ont été appelés et présents au nouvel examen tous les juges compétents du lieu et délit ; à savoir, notre premier bailli et ses deux assesseurs, deux médecins en chef du petit Berne, deux chirurgiens majors, notre greffier et secrétaire. Les principaux articles et chefs d'aberration étant déjà connus par les précédents examens, dans le dessein de voir si le cerveau du sieur Tribaudet lors s'était rétabli dans l'ordre naturel, il lui a été fait par devant nous les questions suivantes, auxquelles il a fait les réponses ci-après, que nous avons fait écrire par notre greffier. Interrogé. Quel âge avez-vous ? A répondu. Deux âges : celui de ma préexistence, et celui de mon existence. Interrogé. Qu'entendez-vous par l'âge de votre préexistence ? A répondu. J'entends ce que j'étais il y a dix mille ans et plus. Interrogé. Qu'étiez-vous il y a dix mille ans ? A répondu. J'étais l'homme en petit, esprit et corps existants de toute éternité depuis la création. Homme en grand, je n'existe que depuis trente-six ans. Interrogé. Vous étiez donc esprit et corps il y a dix mille ans. A répondu. Je n'étais ni esprit ni corps, mais germe organique ; ni spirituel, ni matériel, sans le savoir, comme sans penser. Interrogé. Pensez-vous aujourd'hui ? A répondu. " L'essence de mon âme aujourd'hui n'est ni la pensée, ni ce qui peut lui convenir ; mais un sujet dont les modifications substantielles ou accidentelles ne nous retracent jamais la pensée. " interrogé. Ne vous sentez-vous pas un peu incommodé ? A répondu. Oui, je sens un paquet de fibres intellectuelles fortement dérangées dans le ventricule du cerveau, à côté d'un peloton d'idées et d'un faisceau de fibres guillochées de la volonté. Je sens que l'intellect ne fait point ses fonctions avec la même liberté. Interrogé. Où avez-vous appris à connaître ces pelotons d'idées, ces paquets d'intellect, et ces fibres guillochées de la volonté ? A répondu. À l'école du célèbre Mr Robinet. Je veux, je sens, je pense ; effets admirables d'un mécanisme inconnu au préjugé, manifeste au philosophe. C'est à nos grands hommes qu'il était réservé de nous les dévoiler ; c'est par eux que j'ai vu dans la moelle allongée ces trois plans distincts de fibres guillochées, ondulées, angulaires, spirales, olivaires, formant des faisceaux de sensibilité, des protubérances d'entendement, d'où procèdent la sensation, la pensée et le jugement. Interrogé. Qu'est-ce que le jugement ? A répondu. Qu'on m'apporte un violon, et je répéterai les leçons d'un grand homme. J'exposerai, d'après ses principes sublimes, les opérations de l'âme dans le sage. La cour, à la réquisition du patient, a permis qu'il lui fût apporté un violon ; sur quoi ledit patient Tribaudet Kaki-Soph a pincé trois fois la même corde, et a dit : écoutez, ô illustre assemblée ! Apprenez à connaître les opérations de l'intellect dans le cerveau du sage ! Ut, sol, mi. Trois fois j'ai pincé cette corde, et trois fois vous avez entendu frémir les correspondantes. La première a dit ut, la seconde a répondu, et vous avez entendu sol, ou la simple octave ; la troisième en même temps s'est portée à la double octave, et a répondu mi. Tel est le mécanisme admirable, le jeu des fibres guillochées dans le cerveau du philosophe. Les fibres sensitives, intellectuelles et volitives sont entre elles dans le rapport harmonique de mes cordes. La première est-elle pincée dans le cerveau ? C'est la corde du violon qui sonne ut, et l'homme sent. La fibre intellectuelle frémit

en même temps ? C'est la seconde corde du violon qui répond sol, et l'homme pense. La fibre volitive participe au même mouvement ? C'est la troisième corde que les vibrations ont portée à la double octave. Vous entendez mi, et l'homme veut. ut, sol, mi. Sensation, idée, volonté. Tel est le grand mystère des opérations de cette machine que le vulgaire appelle esprit, et dont le philosophe dévoile les ressorts. Or, observez, messieurs, qu'il y a dans le ventricule du cerveau deux mouvements de fibres guillochées, et deux résistances de fibres olivaires, puis le rapport de ces deux résistances égal à celui des deux impulsions. Et vous saurez que le jugement n'est pour le philosophe, ni les deux mouvements, ni les deux résistances, mais le rapport des deux résistances égal aux deux mouvements. Interrogé. Persistez-vous à publier que c'est là ce que vous avez appris à l'école de la philosophie ? A répondu. Quel autre que le sage eût jamais découvert la correspondance harmonique, immédiate des fibres sensitives, intellectuelles de l'ordre de même nom ? Oui, je t'en fais hommage, illustre Robinet ! C'est toi qui le premier as révélé à l'univers ces vérités sublimes du violon de l'âme. à ces mots, la cour, pleinement convaincue de l'état habituel dans lequel se trouvaient les fibres intellectuelles du patient, et persuadée que ses dogmes ne sauraient parvenir à la connaissance du public sans déshonorer la philosophie, à laquelle il les attribue, a déclaré et déclare par ces présentes, que le sieur Jean-Baptiste Nicolas Tribaudet, dit Kaki-Soph, n'a point perdu, pendant le temps de son évasion, les droits à lui accordés ci-devant pour être logé, nourri, entretenu et traité au petit Berne ; a ordonné qu'il sera reconduit dans sa loge, pour y être visité trois fois par jour par les médecins dudit lieu, et y être généreusement médicamenté jusqu'à ce que s'ensuive parfaite guérison de ses fibres intellectuelles. En foi de quoi nous avons délivré la présente copie de notre jugement, laquelle nous déclarons conforme à l'original déposé dans nos archives. Signé N, gouverneur. Plus bas, N greffier du petit Berne. p s. je vous le dis encore, chevalier, je me suis trouvée, après la lecture de ce procès-verbal, dans la perplexité la plus étrange. Serait-il bien possible que le petit Berne n'eût été établi que pour la conservation de notre gloire ? Faites bien attention à ces paroles : la cour, persuadée que ces dogmes ne sauraient parvenir à la connaissance du public sans déshonorer la philosophie… si c'était bien là le motif de nos juges, croyez-vous qu'il y eût tant de mal au petit Berne ? Il me semble qu'absolument nous pourrions avoir à ses fondateurs quelques obligations. Certes, c'est une chose que j'éclaircirai. Allons, chevalier, ne désespérons pas ; nous verrons peut-être tourner à notre gloire ce que nous aurions pris pour la honte et l'opprobre de la philosophie. Encore quelques jours, et vous serez instruit. Je ne vous dis point ce que je médite ; mais j'en augure bien. Adieu, chevalier, en attendant qu'on puisse parler plus clairement.

LETTRE 55

La baronne au chevalier.

Au petit Berne, ce 17 mars 1782. Je vous le disais bien, chevalier, que nous saurions bientôt à quoi nous en tenir. Observez un peu d'où ma lettre est datée. Du petit Berne ; oui, j'ai fait le voyage, et voilà notre grand mystère éclairci. Mais quoi ! Vous avez pu l'ignorer ? Oh ! Je vois bien que vous n'êtes pas encore dans tous les grands secrets de notre école ! Que je suis donc bien aise d'en avoir un au moins à vous apprendre ! Le petit Berne, c'est… comme qui dirait l'hôpital de nos malades, mais l'hôpital aux petites loges. J'en vois en ce moment trente de ma fenêtre : c'est le bed-lam philosophique, fondé par nos sages, inventé par nos sages, entretenu par nos grands philosophes. Vous savez bien que la philosophie a fait de grands progrès dans notre siècle ; tout le monde s'en mêle aujourd'hui : mais vous savez aussi que chacun n'est pas fait pour être philosophe. Il est des têtes faibles, des cerveaux dont parfois les fibres intellectuelles peuvent se déranger. Plus nos adeptes se multiplient, plus il est naturel qu'il s'en trouve un certain nombre qui seront attaqués de cette maladie. Mais vous sentez bien que des philosophes malades ne ressemblent pas tout à fait à ceux que l'on envoie aux petites maisons vulgaires ; qu'il n'eût pas convenu de les confondre avec les fous du peuple. D'ailleurs, le nombre de ces frères malades aurait pu faire soupçonner dans notre école une épidémie d'une nouvelle espèce. Il était même à craindre que l'on ne confondît les adeptes malades avec nos philosophes qui se portent le mieux ; car il est quelquefois aisé de s'y méprendre. Nos grands maîtres ont vu tous ces inconvénients et tout ce qui pouvait en résulter, au grand scandale de la philosophie. Le parti qu'ils ont pris a été de fonder eux-mêmes un bed-lam à part, où tous ceux de nos frères qui seraient attaqués de certaines infirmités de cerveau fussent soigneusement dérobés aux yeux du public. Oui, voilà, chevalier, l'intention du petit Berne ; c'est à notre gloire qu'il est érigé ; c'est à conserver notre honneur que toutes ses loges sont destinées. Le secret était si bien gardé, que nous ignorions tous qu'on nous eût fait l'honneur de choisir dans notre voisinage pour y fonder ce bed-lam philosophique. Nous savions bien en général qu'on amenait ici, depuis un certain temps, des fous que l'on a soin de tenir fort cachés ; mais comme on ignorait jusqu'au nom même de la philosophie, on soupçonnait bien moins qu'il y eût dans le monde des philosophes fous. Je n'en aurais jamais rien su moi-même sans l'aventure du pauvre Tribaudet. Vous sentez bien que c'est le désir de le voir qui a servi de prétexte à mon voyage. Le gouverneur m'a reconnue pour philosophe ; dès lors il n'y a eu rien de secret pour moi. C'est de lui que je tiens toutes les circonstances de cette fondation. Ah ! Quelle obligation nous avons aux grands hommes qui en ont eu l'idée ! Quelle reconnaissance nous leur devons ! Je veux, chevalier, vous mettre en état d'en juger, en vous faisant, au premier jour, la relation fidèle de ce que j'ai vu et entendu ici. Comme elle pourrait être un peu longue je me contenterai aujourd'hui de vous parler du pauvre Tribaudet. Je l'ai trouvé ici, à l'infirmerie, dans un bien triste état : vous vous étiez plaint que mon docteur le menait durement, nos médecins du petit Berne vont bien autrement vite : ils se sont aperçus disent ils, que, depuis l'évasion du malade, la proportion

harmonique de son intellect avait beaucoup souffert. Il annonçait lui-même que ses fibres intellectuelles étaient déjà montées à l'octave de la quinte, ou à la douzième de la fibre sensitive, et la volitive à la double octave de la tierce, ou à la dix-septième de la sensitive. Il était fort à craindre que l'effervescence ne les fît monter à la trente-sixième, c'est-à-dire, au sommet d'aberration. Pour prévenir ce coup, les potions ont été renforcées d'ellébore, les saignées ont été redoublées. Tel est enfin l'état de notre malade, que, ne pouvant plus dire le mot, on ne sait pas encore si l'intellect commence à revenir au point de l'harmonie. Nos autres malades sont dans un état moins piteux, et quelquefois même assez divertissant ; mais je vous réserve les détails pour un autre jour.

LETTRE 56

La baronne au chevalier.

Je me mets à votre place, chevalier ; je sens avec quelle impatience vous devez attendre la relation que je vous ai promise : voyez combien je suis exacte. Quoiqu'il y ait déjà longtemps que je n'ai reçu de vos lettres, celle-ci partira dès ce soir, et je m'y prends à bonne heure pour l'écrire, car je sens qu'elle va être un peu longue. Vous savez le dessein qui m'a conduite au petit Berne ; vous imaginez bien quelles devaient être mes craintes, mes perplexités, jusqu'à ce qu'enfin je sus du gouverneur tout ce que je vous ai déjà écrit sur l'objet de nos loges. Ce fut dès le jour même de mon arrivée que j'appris toutes ces circonstances ; la visite des loges fut renvoyée au lendemain. Le gouverneur m'avait déjà bien rassurée, je me croyais bien tranquille sur l'honneur de nos sages ; cependant je ne sais quels doutes se réveillent. À peine suis-je seule, que l'idée du préjugé me revient : je ne sais à quel excès il peut pousser l'erreur sur la philosophie. L'histoire des deux vieilles, ou des deux philosophes qui se prennent pour des monstres ; le temps où vous-même preniez leurs grands dogmes pour des aberrations, tout cela se présente à ma mémoire : je tremble de nouveau pour notre honneur. Quelle nuit terrible je passe dans cette inquiétude ! Quel sommeil affreux que celui où la fatigue du voyage vient enfin de me plonger ! Cieux ! Quel rêve effrayant ajoute encore à mes doutes cruels, quels hommes je crois voir dans chaque loge ! Entre la crainte et l'espérance, je me lève, j'attends avec une mortelle impatience le moment qui doit dissiper mes inquiétudes. Mes compagnons de voyage, c'est-à-dire mon neveu et un autre de nos zélés adeptes, viennent enfin me prendre pour cette cruelle visite. Le gouverneur avait eu l'attention de nous faire conduire par une espèce d'officier en second, qui me paraît avoir ici beaucoup d'autorité : c'était encore un suisse. Ô dieu ! Mes craintes redoublent. Je pars toute tremblante ; nous arrivons ; le vestibule s'ouvre : ah ! Je respire, chevalier. Dès le premier coup d'œil jeté sur nos malades, mon coeur est soulagé. Je ne puis m'empêcher de m'écrier : quoi ! Déjà tant de loges dès le vestibule ! Tant de malades, et si peu de rapport avec tous nos grands hommes !

Que mon rêve m’a donc bien trompée ! Qu’est-ce que celui-là avec son masque à double face ? Oh ! Qu’il est plaisant ! Et cet autre qui me regarde de travers ? Et celui-ci, caresse-t-il toujours de même son renard ? Je faisais à la fois vingt questions pareilles. ” Madame, me répond notre conducteur, tous ceux que vous voyez ici ne sont encore que nos ambigus, ou bien nos équivoques. J’ai été obligé de les loger dans ce vestibule, parce que leur manie est de ne vouloir être ni dehors ni dedans. On ne sait ce qu’ils sont ni ce qu’ils ne sont pas. Rien n’est plus étonnant que leurs convulsions, lorsqu’on veut avoir d’eux un oui ou un non, et savoir ce qu’ils pensent. Mais prenez garde à celui-là ; quand vous le regardez, il vous lèche ; tournez vous, il vous mord. Je ne sais d’où lui vient cette étrange sympathie pour son renard. À voir comme ils s’entr’aiment, on les prendrait pour des êtres de la même nature. ” Tout m’annonçait assez, à l’air de nos malades, qu’on ne me trompait pas ; et jugez si j’étais satisfaite ! Quoi ! Des convulsions pour un oui ou un non ! Ah ! Ce ne sont pas là ces grands hommes qui nous disent si aisément l’un et l’autre. Cependant, afin de me rassurer davantage, je m’approche de l’homme au double masque. Voyons s’il est bien vrai qu’il lui en coûte tant de dire oui. Seriez-vous par hasard philosophe ? … point de convulsions, mais aussi point de réponse. Il tire seulement de sa poche quelques feuilles de papier qu’il me montre en mettant le doigt sur la bouche. J’ai beau regarder sur ce papier, je ne peux y lire que ces demi-mot : apolo… de la phil… apoth… de Volt… je crois l’avoir compris. Vous êtes donc philosophe ? … j’avais parlé trop haut ; il fait encore le même signe, tire un nouveau papier sur lequel je lis distinctement : placet aux cordeliers pour un de profundis. Ah ! Chevalier, ce de profundis n’est pas certainement sorti de notre école. Voulez-vous encore une idée plus juste du mélange bizarre qu’il y a dans les cerveaux de ces premières loges ? Le malade au double masque avait passé toute la veille à écrire : on me fit voir deux ou trois grandes feuilles qu’il avait griffonnées. Le haut de chaque page était en gros caractères ; c’était une défense de notre sainte mère l’église catholique. À la sixième ligne, mon homme prenait une autre plume, et tout le reste de la page, en très petites lettres, était un amas de mille imputations odieuses contre nos évêques et nos papes. C’était bien le recueil le plus méchant qu’on puisse imaginer ; vous auriez dit qu’en changeant de plume, notre malade changeait de religion. Il ne m’en fallut pas davantage pour voir que le cerveau de ces premiers malades combinait des idées qui ne vont guère ensemble à notre école, et nous entrâmes dans la première cour. Notre conducteur avait eu soin de me prévenir de ne point m’en tenir aux étiquettes que nous allions trouver sur chaque loge. Que je lui sais bon gré de m’avoir avertie. Voyez, chevalier, quelle aurait été ma frayeur sans cette précaution ! Numéro 1, je lis : aux oeufs de la comète. N 2 : l’animal prototype. N 3 : pétales et poumons de l’homme plante. N 4 : au brochet, père du premier homme. N 5 : au soleil d’émeri et de pierre de ponce. N 6 : à l’Adam patagon. Vous voyez, chevalier, ce que ces étiquettes semblaient nous annoncer ; je cours au prototype. C’étaient deux nouveaux débarqués qui avaient pris la place du pauvre Tribaudet : ils étaient à faire la conversation ; et je les

entendis qui se racontaient certaines aventures d'une date un peu ancienne, comme vous l'allez voir. " Je me souviens, dit l'un, du temps que j'étais archétype. J'étais dieu alors, et je voyais sortir de moi tous les êtres par des variations prodigieusement multipliées. Il me prit fantaisie d'en sortir moi-même ; et de toute éternité je me trouvai un petit germe, ni corps, ni esprit, que le temps a eu bien de la peine à développer ; mais enfin je suis homme. " " Je ne remonte pas si haut, répondit le second ; il me souvient pourtant d'avoir été le prototype ; j'étais grand animal alors, et je voyais aussi sortir de moi une foule de petits animaux : j'accouchais tantôt d'un lapin, et tantôt d'un singe, qui devenait dans la suite du temps un rhinocéros ou bien un éléphant. Il me prit aussi envie d'être homme, j'eus bien de la peine à y parvenir. D'abord je fus souris pendant quelques hivers, ensuite je fus chat pendant huit ans, singe bien plus longtemps ; renard fort peu, mais longtemps boeuf, quelques années mouton. J'ai bien rêvé que j'étais aigle ; mais, à dire le vrai, il ne me souvient guère que d'avoir été roitelet, car j'ai perdu la mémoire du soi. Aujourd'hui me voilà homme, philosophe, et chrétien de toutes mes forces. " Si je n'avais pas entendu bien distinctement ces dernières paroles, vous devinez bien qui j'aurais pensé reconnaître. Notre suisse s'aperçut que j'hésitais ; j'étais en effet sur le point de lui dire : mais votre prototype ne serait-il pas… il n'attendit pas que j'eusse fini, et me promit de me faire voir combien je me trompais en prenant notre grand animal pour un grand philosophe. Cette preuve qu'il m'avait promise, je l'ai en ce moment. Seriez-vous curieux de la voir ? C'est le procès-verbal de notre malade : oui, il faut vous tout dire à charge et à décharge, de peur qu'il ne vous reste quelque soupçon injurieux au petit Berne. Je vais donc le transcrire, ce procès-verbal ; quoiqu'il n'y ait que très peu de jours qu'il a été dressé, vous verrez que notre prototype était alors quelqu'autre chose, et qu'il n'avait pas même la mémoire du soi bien présente, au moins y disait-il l'avoir absolument perdue. Copie collationnée du procès-verbal dressé au petit Berne, lors de la réception de Nicolas Denis Toridet, surnommé Gueulimane, soi-disant philosophe. le douze mars mil sept cent quatre-vingt-deux, à la réquisition de ses tuteurs, parents et alliés ; vu les informations faites au préalable sur les lieux ; vu le rapport signé des médecins et juges de sa patrie ; vu enfin les ordres précis à nous donnés par qui de droit, a été conduit au petit Berne, et a comparu devant nous, gouverneur dudit château, et autres juges compétents, le sieur Nicolas Denis Toridet, surnommé Gueulimane, pour y être examiné sur l'état habituel de son cerveau, et être admis aux loges du petit Berne, suivant l'exigence du cas. Les médecins en chef du petit Berne ayant, au préalable, tâté le pouls au bras et à la tempe, ont dit : la tête est chaude et le pouls exalté, sur quoi il a été procédé aux questions suivantes, auxquelles le malade a fait les réponses ci-après. Interrogé. Qui êtes-vous ? A répondu. Je suis un animal qui veille, comme la laitue est l'animal qui dort. Interrogé. Ne connaissez-vous point d'autre différence entre vous et la laitue ? A répondu. Je suis encore un animal qui sent, comme la laitue est l'animal qui ne sent pas. Interrogé. Connaissez-vous un autre animal qui dorme toujours et ne sente

jamais ? A répondu. ” Qui vous a dit que le passage du végétal le plus parfait à l’animal le plus stupide n’en était pas rempli, en sorte que la seule différence qu’il y aurait entre cette classe et celle des animaux tels que nous (entre le chou, la rave, le chardon et le philosophe), est qu’ils dorment, et que nous veillons ; que nous sommes des animaux qui sentent, et qu’ils sont des animaux qui ne sentent pas ? ” Interrogé. Vous souviendrait-il d’avoir jamais été un animal qui dort ? A répondu. Rentré bien des fois dans le système des perceptions du grand animal, je perdis la mémoire du soi. Mais depuis quarante ans, sorti de nouveau de la masse de la grande matière, je naquis avec toute la force de ma raison ; et s’il ne m’en souvient, il m’est au moins facile de croire que je fus longtemps un animal qui dort, peut-être un arbre, un chien, un chat, une tuile, un homme, peut-être une femme, et que je le deviendrai encore. Interrogé. Lorsque vous étiez chien ou tuile, n’y avait-il pas quelque autre différence entre vous et l’homme ? A répondu. ” Chien, je ne différais de l’homme que par l’habit; mais lorsque j’étais tuile, je ne tombais pas deux fois de la même manière ; au lieu que, chien ou homme, je ne me remue pas peut-être deux fois de la même manière. ” interrogé. Ne croyez-vous pas différer aussi de la tuile ou des végétaux en qualité d’être vivant ou animé ? A répondu. Le vivant et l’animé ne sont point un degré métaphysique, mais une propriété physique de la matière. Quant aux végétaux, ils ont une organisation animée, semblable en quelque façon à celle de l’homme ; au lieu que les minéraux n’ont aucun organe. Ainsi l’artichaut et la citrouille animés ressemblent plus à l’homme que la mine de plomb ou de cuivre. Interrogé. Ne croyez-vous pas au moins que le philosophe diffère de son chien par la vertu ? A répondu. ” Le chien n’est privé ni des vertus ni des vices de l’homme, pas plus que l’homme des vertus et des vices du chien. Vie de Sénèque. L’un vaut l’autre ; et dans le fond, j’aimerais mieux devenir huître que chien ou homme. ” Interrogé. Pourquoi voudriez-vous être une huître ? A répondu. L’animal et l’homme de génie se touchent ; mais les huîtres y touchent de plus près. ” s’élever aux spéculations les plus sublimes de l’arithmétique et de l’analyse ; se proposer les problèmes les plus compliqués des équations, et les résoudre, comme si elle était diophante, c’est peut-être ce que fait l’huître dans sa coquille. ” lettres sur les aveugles. Interrogé. Pourquoi avez-vous de l’huître une si grande idée ? A répondu. ” Parce qu’elle ne voit ni n’entend goutte. Son toucher est obtus, elle n’a qu’un sens ; ce qui la rend plus propre aux profondeurs de la méditation. ” Interrogé. Vous ne croyez donc pas que le philosophe soit supérieur à l’huître dans ses méditations ? A répondu. ” Le philosophe qui médite ressemble à l’animal qui dort. S’il lui arrive, en cet état, de parcourir différents objets, ce n’est point par un acte de sa volonté que cette succession s’exécute. Je ne connais rien de si machinal que l’homme absorbé dans une méditation profonde, si ce n’est l’homme plongé dans un profond sommeil ”, ou l’animal qui dort. la cour, à ces mots, pleinement convaincue que l’animal seul veillait dans le patient, a déclaré et déclare les droits du sieur Nicolas Toridet, surnommé Gueulimane, aux petites maisons, bien et dûment acquis. Elle a ordonné et ordonne que le susnommé sera conduit et enfermé

dans la loge numéro 2 de la première cour, pour y être nourri, traité et médicamenté aux dépens du roi, jusqu'à ce que l'état de son cerveau annonce que l'animal s'est endormi ; que la raison et l'homme se sont réveillés pour faire revivre en lui le philosophe. Fait au petit Berne, ce 12 mars de la présente année 1782. Signé, contresigné, collationné, paraphé, etc. Je ne crois pas, chevalier, qu'il soit bien nécessaire de vous faire observer ces dernières paroles du procès-verbal, pour faire revivre en lui le philosophe ; seules elles démontrent quel intérêt, quel zèle pour la philosophie préside à tous les soins qu'on a de nos malades. Reprenons donc le cours de nos visites, et de la loge du grand animal passons à celle du grand volcan. Ciel ! Qu'y vois-je ! Monsieur, oui, Monsieur Rupicole, que je croyais occupé d'un long voyage… mais, comme il me regarde ! Ah ! Ne vous fâchez pas, je vous prie. Dites-moi seulement… je n'ai rien à vous dire. Laissez-moi réfléchir et calculer de grands événements. comment ! Pas un seul mot ? non, vous dis-je ; deux grands systèmes s'offrent à combiner. on vous en donnera tout le temps, lui dit alors notre suisse, assez étonné de me trouver en pays de connaissance, mais en m'avertissant de ne pas m'arrêter trop longtemps dans chaque loge, parce qu'il en restait beaucoup d'autres à voir. Je le priai au moins de nous dire ce qui pouvait avoir amené Mr Rupicole au petit Berne. Au lieu de me répondre, il entre dans la loge, et m'apporte un papier qu'il avait aperçu sur la table du malade. La pièce est curieuse, chevalier, vous ne serez pas fâché d'avoir lu des époques d'une espèce assez neuve. Cent trente six mille ans avant le premier jour et la première nuit, époque primitive et remarquable dans les archives de l'univers, la moitié de la mer se fait montagnes ; les Alpes, l'Apennin, le Caucase paraissent au fond de l'océan. Deux cent soixante-dix mille ans avant le premier soir, seconde époque, et volcans primitifs, première lave, premier basalte : le temps ne coûte rien à la nature, pas plus qu'au philosophe. Quatre-vingt-dix mille ans avant l'ère commune, les huîtres ont paru, le marbre et les montagnes calcaires se digèrent, les huîtres disparaissent, les plantes vont venir, et déjà elles forment des montagnes de schistes, des montagnes d'ardoises. Nouveau règne des huîtres, et nouvelles montagnes de marbre ; nouveau règne des plantes, et nouvelles montagnes d'ardoises. Trente fois les coquilles, les plantes se succèdent ; trente couches diverses, et de marbre et de schistes, s'élèvent les unes sur les autres ; les Pyrénées se montrent. Le premier jour commence et la terre paraît. Concevez-vous quelque chose, chevalier, à ces huîtres qui meurent pour laisser régner les plantes, et à celles-ci qui disparaissent et reparaissent alternativement, pour régner à la place des huîtres, ou leur céder l'empire trente fois diverses, suivant qu'il faut bâtir les unes sur les autres des montagnes de marbre et de pierre à chaux, ou des montagnes de schiste, de plâtre et d'ardoises ? Cette idée singulière et celle de nos siècles avant le premier jour sont, me dit-on ici, le premier droit de Mr Rupicole au petit Berne. N'ayant pas le temps de vous les dire tous, passons à la loge de son voisin. Celui-ci a aussi ses époques avant le premier jour ; mais il faisait bien autre chose le jour que nous le vîmes. Fort occupé près d'un bassin d'eau, tantôt il l'agitait de toutes ses forces, tantôt il y jetait du sable, de la

glu, de la fange, et puis il remuait encore son bassin. Savez-vous, me dit notre suisse, ce qu'il prétend tirer de ce mélange ? Il nous a promis qu'à force d'agiter son bassin, sa bourbe, et sa glu, il en ferait sortir un oeillet, une carpe, des écus, des boeufs des moutons et des hommes. Je lui ai promis, moi, que sa loge ne serait point ouverte jusqu'à ce qu'il en voie au moins éclore un veau ou un lapin. En voilà bien assez, chevalier, pour vous faire sentir toute la différence qu'il y a des malades de la première cour, et de leur philosophie, à celle de nos grands systématiques. Je vais donc vous introduire dans la seconde ; vous allez encore n'y entrer qu'en tremblant à l'aspect des nouvelles étiquettes. D'un côté, vous lirez : philosophes sans dieu ; de l'autre, vous verrez : le sage au double dieu ; ici : le dieu grand tout ; là : le dieu électrique, entre le dieu du soir et le dieu du matin. Crainte que vos alarmes ne durent trop longtemps, écoutez ce qui m'a désabusée sur ces pauvres malades, que j'aurais pris aussi pour nos grands hommes. J'étais fort étonnée de les voir presque tous liés et garrottés de manière à ne pouvoir remuer ni les pieds, ni les mains. Ce n'était pas là le régime de la première cour. J'en demande la cause. Je vais vous la montrer, répond Mr le suisse ; vous voyez celui-là, vous entendez comme il crie de toutes ses forces : liberté ! Liberté ! Voyons s'il se croira longtemps créé pour être libre. Là-dessus on délie celui qu'il m'indiquait, on ouvre même la porte de sa loge, on l'invite à sortir et à se promener. Je m'attends à le voir s'applaudir de recouvrer enfin cette liberté qu'il réclamait si hautement. Point du tout ; on a beau le presser de sortir de sa loge : Socrate répond-il d'un ton assez plaisant, Socrate ne veut point sortir de sa prison dont la porte est ouverte ; mais en cela Socrate n'agit pas plus librement que la pierre qui tombe, ou se trouve arrêtée dans sa chute ; des chaînes invisibles le retiennent ; et il sait très bien que la liberté n'est qu'une chimère. En ce cas, repartit notre suisse, qu'on enchaîne encore Socrate jusqu'à nouvel ordre. Vous voyez à présent, continue notre guide en se tournant vers moi, quelle est la maladie de ces bonnes gens-là ; combien elle est bizarre. Sont-ils pleinement libres d'aller où bon leur semble, de faire ce qu'ils veulent, je ne sais quelle idée d'une nécessité absolue, d'un destin inexorable, d'une fatalité indomptable, leur roule dans la tête ; ils vont partout, jurant et protestant qu'ils sont esclaves, qu'ils n'ont pas seulement la liberté de remuer le petit doigt, ou de ne pas le remuer. Nos médecins ont fait, pour les guérir, un raisonnement qui me paraît fort juste. Ces malades, ont-ils dit, se croient tous enchaînés lorsqu'ils sont libres ; peut-être croiront-ils être libres lorsqu'ils se verront enchaînés. L'expédient réussit assez bien ; mais si nous les délivrons trop tôt de leurs chaînes, si l'idée de la liberté n'a pas eu le temps de se graver assez profondément dans leur cerveau, à peine sont-ils libres, qu'ils se croient de nouveau parfaitement esclaves ; c'est à recommencer comme vous l'avez vu. Il les faut quelquefois tenir dans les fers bien des années de suite, pour que la liberté ne soit plus chimérique à leurs yeux ; et il n'y a guère plus de six mois que celui-ci est à la chaîne. Encore un ou deux ans, il en viendra peut-être à concevoir qu'on peut absolument être philosophe sans croire que le ciel tomberait si l'homme était bien maître de cracher à droite ou à gauche,

même d'être honnête homme ou fripon ! Je conviens, chevalier, qu'il y a quelque rapport entre les malades de ces loges et nos philosophes esclaves ; mais il y a aussi une différence, que je ne crois pas bien nécessaire de vous indiquer. En revanche, qu'allez-vous me dire de ceux-ci ? Je m'étais avancée vers le milieu de la cour, lorsque tout à coup j'aperçois un certain malade qui me faisait signe de venir vers lui, en riant de tout son coeur. Je m'approche… vois-tu, me dit-il à travers la grille de sa loge, et en me montrant le suisse, vois-tu cet homme-là ? Il me prend pour un ou, et pense me tenir ici bien enfermé ; mais je ris de sa loge et de toutes ses clefs. Tu sais bien qu'on ne peut enfermer que le corps ; et je suis tout esprit moi ; je sortirai d'ici quand je voudrai. sera-ce bientôt ? non ; car j'ai trop de plaisir à voir d'ici ce véritable fou logé là devant moi. Le bon homme prétend avoir perdu son âme, et se croit toute matière. Moi, qui sais qu'il n'est pas un seul brin de matière dans tout le monde, tu sens combien il doit me divertir. Un instant après cette scène, nous en eûmes une autre dans le même genre. Notre suisse m'avait appelée auprès d'un malade, qui sans doute avait appris de Voltaire que, lorsque je me brûle, c'est le feu qui en souffre ; que si je prends les bains, c'est le feu qui en sent tout le plaisir ; que si je pense enfin, et me réjouis ou m'attriste, c'est le feu qui pense dans moi, qui s'attriste ou qui se réjouit. Cette idée, dans le sage de Ferney, pouvait être admirable ; mais croyez-vous qu'il ne l'eût pas trouvée lui-même un peu risible, s'il avait pu prévoir les conséquences qu'on a su en tirer au petit Berne ? Le suisse, qui parfois aime à se divertir des idées de ses malades, m'apporte une bougie tout allumée, et me dit de l'éteindre en présence de celui-ci. Je la souffle, et voilà notre philosophe qui se met à pleurer, en disant que j'avais tué une âme. Dans la loge opposée, j'entends en même temps un grand éclat de rire. J'y cours. Tu as vu, me dit un malade que j'y trouve, tu as vu ce bon homme ; il s'est imaginé que le feu est son âme ; moi qui sais que c'est l'eau, je me moque de lui. Mais adieu, chevalier, voilà trois ou quatre malades qui arrivent au petit Berne ; le gouverneur m'envoie inviter à la première entrevue, et je n'ai garde d'y manquer. Le reste de nos loges au courrier prochain.

LETTRE 57

La baronne au chevalier.

Que j'ai bien fait, chevalier, de ne pas manquer hier à l'arrivée de nos nouveaux débarqués. Il manquait, il est vrai, quelques pièces pour le procès-verbal ; mais l'entrevue ne me montra pas moins trois malades d'une nouvelle espèce. On n'en connaissait pas encore de pareils au petit Berne. Le premier ne sait guère que mesurer, peindre et graver des âmes ; le second les distille ; le troisième les suit, après la mort, sur le chemin de la lune, et puis un peu plus loin. Oh ! Le curieux voyage que celui-là ! Je vous en dirai quelque chose ; mais que pensez-vous d'abord des deux premiers ? Si vous êtes savant, l'un, en faisant l'image de votre

âme, ne lui donnera guère que deux ou trois pouces de longueur, sur trois lignes de large, remplies de petites pensées rouges et violettes, de sensations vertes ou grises, de volontés bleues et jaunes, qui feront de votre âme en miniature un portrait assez drôle. La trouvez-vous un peu petite ? Il conviendra sans peine que ses limites sont un peu trop bornées, que l'âme a dans le fond plus d'étendue qu'on ne pense ; il vous en promettra une autre d'un demi pied de long. Celle-ci serait-elle encore trop petite ? Pour vous contenter, notre distillateur prendra son alambic, et vous verrez cette âme, de six pouces au plus, devenir infinie. Il doit au premier jour établir dans sa loge un laboratoire, et là, nous apprendrons cette chimie sublime, qui, en faisant passer de très petits atomes par des filières végétales, métamorphose l'homme en esprit infini. Savez-vous, chevalier, que vous avez passé par ce laboratoire ? Savez-vous bien que si vous n'étiez infini, vous n'auriez point connu l'erreur, ni le malheur ; que vous seriez l'énigme d'un mot inexplicable ? J'avoue que je suis fort peu jalouse de mon infinité depuis que je sais que sans ce privilège je n'aurais à craindre ni rhume ni migraine. N'importe, je n'en suis pas moins curieuse de voir notre malade distiller une douzaine d'esprits infinis dans sa petite loge. La seule peur que j'aie, c'est que le sien ne reste au fond de l'alambic. Si l'opération réussit, j'aurai soin de vous en instruire ; mais si vous n'aimez pas ces infinis, je vous conduirai chez notre troisième malade. Votre âme, dans sa loge, n'est pas tout à fait aussi grande ; elle n'est au contraire qu'un petit corpuscule infiniment petit. En revanche, l'histoire de cette âme infiniment petite est assez intéressante ; c'est de la bouche même de notre malade que je l'ai apprise ; et comme elle serait un peu longue, je ne la prendrai aujourd'hui qu'à l'instant où elle m'a paru le plus curieuse, c'est-à-dire à celui où notre petite âme commence à voyager dans l'autre monde. J'ai bien peur encore que cette histoire ne soit pas des plus courtes ; mais il faut toujours que je vous la raconte, du moins en abrégé, car elle m'a paru tout à fait neuve. Écoutez-la bien, je vous prie, et vous me direz si c'est de notre école qu'elle est sortie. Entre la lune et nous, à peu près à un tiers du tiers du chemin, est une région peu connue jusqu'ici de tous nos astronomes. C'est là que vont se rendre tous les atomes qui peuvent s'élever à une certaine distance de la terre par la vertu de l'ascension, contraire à la vertu de la pesanteur ou de la gravité. Il y a beaucoup d'éther dans cet endroit ; il y est fort condensé, mais il y a surtout beaucoup de fumée ; car c'est là que se rend toute celle qui, au sortir de nos cheminées, n'a pas assez de force pour retomber en pluie et se joindre aux nuages. C'est là aussi que doit monter votre âme assujettie aux mêmes lois du mouvement qui sont établies pour la fumée et pour toute matière. si vous n'aimez point ce séjour enfumé, j'en suis fâchée pour vous ; car vous aurez beau faire, il vous sera aussi impossible de vous dispenser de cette loi qu'il est impossible à un homme placé sur le haut d'un mur de s'empêcher de tomber s'il sort de son équilibre. Mais est-ce en ligne droite que vous y monterez, ou bien en ligne courbe ? Si la lune, à l'instant de votre mort, est sur l'horizon, et surtout au zénith, vous partirez par la ligne droite ; et comme vous n'aurez que 20000 milles géographiques à parcourir, en supposant que vous

alliez aussi vite que la fumée, qui s'élève d'un pied par seconde ; vous arriverez à votre paradis enfumé en deux heures et demie environ. Si, lors de votre mort, la lune se trouve sous l'horizon, et surtout au nadir, votre âme ne peut prendre qu'une ligne courbe, et vous arriverez un peu plus tard. Mais que ferez-vous là ? Vous y verrez d'abord nombreuse compagnie ; car honnêtes gens et fripons, tout monte comme vous et comme la fumée dans ce centre commun de gravité de la terre et de la lune. Vous tournerez ensuite comme la lune autour de nous, à peu près autant de temps que la vie d'un homme peut durer ici-bas. Après quoi vous mourrez une seconde fois, oui, chevalier, une seconde fois, et ce ne sera pas la dernière. Mais consolez-vous, cette seconde mort ne sera pas aussi pénible que la première, parce que votre second passage ne sera pas aussi tranchant que le premier. Vous croyez peut-être que ce second passage vous conduit à un tiers plus haut, et toujours du côté de la lune ? Point du tout. C'est vers le soleil même, c'est-à-dire vers le centre du système solaire, que vous irez chercher le second paradis. En calculant toujours sur le pied de la fumée qui s'élève d'un pied par seconde, ayant à peu près soixante-trois millions de lieues à parcourir, vous serez cette fois bien plus longtemps en route. Arrivé au soleil, vous aurez un peu chaud ; mais il se fera un troisième développement, et vous mourrez enfin pour la dernière fois. Après quoi vous ressusciterez pour un voyage un peu plus long, pour marcher vers le centre de l'univers. Que vous serez puissant, si vous y arrivez jamais à ce bienheureux centre ! L'intelligence qui s'y trouve placée devient, par cela seul, la suprême intelligence. Mais votre pauvre âme en approchera éternellement, sans jamais y arriver. Un million de particules s'y rendent de toutes les parties de l'univers ; l'éther, par cette raison, s'y trouve extrêmement condensé. Votre âme s'y verra bien gênée, bien serrée ; ce n'en est pas moins là qu'il faudra passer la vie éternelle. Je ne vous dirai pas que je vous la souhaite ; mais ce que je puis bien vous protester, c'est qu'il n'y a pas un mot dans toute cette histoire de votre âme que je n'aie entendu de la bouche de notre malade. S'il est vrai, comme on le dit, qu'elle se trouve fort longuement déduite dans une production qu'il a intitulée l'économie de la nature, on prétend ici qu'il n'aura pas besoin de procès-verbal pour constater ses droits, et que son livre seul vaut dix loges entières. Je prévois, chevalier, une difficulté que vous allez me faire. Comment, me direz-vous, comment toutes ces loges seraient-elles uniquement consacrées à nos frères malades, puisqu'il n'entra jamais de pareilles absurdités dans le cerveau de nos sages ? Au moins ne m'avez-vous pas encore donné de pareilles leçons. Je réponds que d'abord ces trois derniers malades ont pour nous une affection sincère ; en second lieu, que, malgré toutes ces petites extravagances, ils ne laissent pas d'avoir bien des opinions qu'ils ne peuvent avoir prises qu'à notre école. Celui qui peint les âmes, les grave et les mesure, croit fermement, par exemple, à l'homme plante, aux oeufs que la terre pondait dans son jeune temps. Le distillateur a paru avoir un penchant très décidé pour le laboratoire du dieu grand tout ; et l'homme de la lune, au contraire, pour le dieu atome ; car il ne le trouve que dans un certain coin de l'univers, qu'il appelle le centre, le seul

point immobile qui existe dans la nature. Ce point n'est pas plus gros que la tête d'une épingle ; son dieu, qui ne peut être ailleurs, sera par conséquent tout aussi petit. Ces idées, comme vous le voyez, se rapprochent beaucoup de notre école ; et voilà en quoi nos malades se montrent philosophes. Voici, d'ailleurs, des lois invariables qu'on suit au petit Berne pour distinguer nos malades des autres. Elles sont tirées du chapitre 4 des règlements prescrits au gouverneur. Si le malade pense, dans ses aberrations, qu'une montre a fait elle-même ses roues et son ressort ; s'il gage que l'on pourrait tirer du fond de son cornet trente mille soleils et vingt-quatre lunes, aussi facilement qu'on fait rafle de six, qu'il soit reçu au petit Berne. S'il ne croit pas en dieu, qu'il soit reçu. S'il croit à deux ou quatre dieux, qu'il soit reçu. S'il y croit le matin sans y croire le soir, qu'il soit reçu. S'il croit au dieu électrique, au dieu tranquille, au dieu ni bon ni saint, au dieu grand tout, au dieu atome, qu'il soit reçu. S'il croit aux oeufs de la comète ou de la lune, ou bien à la carpe sa mère, ou au brochet son père, qu'il soit reçu. S'il n'a point d'âme, qu'il soit reçu. S'il en a deux, qu'il soit reçu. S'il croit que la pensée n'est qu'un mouvement de gauche à droite, ou une pirouette, qu'il soit reçu. S'il croit que le soleil, la lune et les étoiles tomberaient, en supposant que l'homme fût libre de remuer le petit doigt ou de ne pas le remuer ; s'il pense que les astres se dérangent plus ou moins de leur route quand le ressort de sa montre se casse, qu'il soit reçu. S'il a dit que la crainte d'une vie à venir rend les hommes méchants dans celle-ci, qu'il soit reçu. S'il a dit qu'entre un chien ou un chat et un homme il n'y a de différence que dans l'habit, et que le temps viendra où les castors feront une encyclopédie, qu'il soit reçu. Vous voyez, chevalier, par ces règlements, qu'on saisit assez bien le caractère distinctif de nos malades, et ce qui peut, dans leur aberration, leur rester encore de notre école. Vous avez vu aussi à quel point tout ce qu'ils ajoutent pourrait entretenir des soupçons assez peu honorables pour leurs maîtres. Convenez donc aussi que nous devons au gouverneur du petit Berne de grands remerciement pour tous les soins qu'il prend de les dérober aux yeux du préjugé. Si vous craignez encore de faire cet aveu, je vous demanderai quelle gloire nous pourrions tirer de certains autres malades dont il me reste à vous parler ? Il m'a paru que l'on ne savait trop au petit Berne à quelle classe de nos sages on doit les rapporter. Aussi ne les a-t-on logés ni dans la cour de nos systématiques, ni dans celle des métaphysiciens, ni dans celle qu'on s'est avisé d'assigner à nos grands moralistes, à nos politiques, etc. On leur a destiné une cour à part, sans autre précaution que de les réunir dans différents quartiers, suivant le plus ou moins de rapport qu'ils ont entre eux. Auriez-vous jamais vu, chevalier, ces espèces d'imbéciles qui répètent, répètent sans cesse ce qu'ils ont entendu, jusqu'à ce qu'on prononce devant eux quelque autre chose ? Je n'ai jamais été plus surprise que de trouver ici un bon nombre d'adeptes qui ont précisément la même maladie. Notre suisse m'avait invitée à prononcer quelques mots à haute voix. Je prononçai distinctement : Voltaire l'a dit : à l'instant, voilà toutes les loges : Voltaire l'a dit, Voltaire l'a dit. Jamais on n'entendit tant d'échos à la fois, ni de plus fidèles ni de plus constans. Je crois que nos malades le répètent

encore, et ne craignez pas qu'ils y ajoutent un seul mot du leur. Vous ne direz pas sans doute que ces bonnes gens, hors d'état de tirer une seule idée de leur propre cerveau, nous fissent jamais grand honneur dans le monde. On les appelle ici nos perroquets. Vous en verrez d'autres dont la philosophie, un peu moins bruyante sans être moins bizarre, consiste uniquement dans certains mouvements des pieds ou de la tête, dans des évolutions assez plaisantes que vous leur faites faire à volonté. Jamais raisonnement n'est sorti de leur bouche : mais voulez-vous connaître leur façon de penser ? Faites un argument, par exemple sur l'immortalité, sur la divinité, ou sur tout autre objet semblable, ou bien contentez-vous de nommer quelqu'un de ces grands hommes révérés du préjugé, Augustin, Chrysostome, Fénélon, Bossuet : pour toute réponse, vous verrez nos malades, l'un hausser les épaules, l'autre vous regarder du haut en bas ; celui-ci ricaner, ceux-là sautiller, tourner sur le talon, faire la pirouette, et puis se panader, comme s'ils avaient tous répondu en Socrates. Vous mettriez leur esprit à l'alambic, que vous n'en tireriez pas une meilleure raison. On les appelle ici, tantôt nos muets importants, et tantôt nos pantins ; je ne les crois pas tout à fait mal nommés ; il en est cependant un certain nombre que vous appelleriez, avec plus de raison, nos frères niais. Dites-leur la plus grande ineptie qu'on puisse imaginer, pourvu que ce soit sous le nom de Jean-Jacques ; ou de quelque autre de nos sages, ils s'extasieront, se pâmeront d'admiration. Que c'est beau ! Que c'est charmant ! Que c'est sublime ! … dites la même chose sous le nom de quelque homme attaché au préjugé, ils la trouveront pitoyable, détestable ; j'en ai fait l'épreuve à diverses fois : vous ne sauriez croire à quel point elle a réussi. Ce qui ne m'a pas peu humilié, ç'a été de trouver aussi dans ces loges un assez bon nombre de soeurs niaises, à qui vous feriez croire qu'une poule est accouchée de la lune ou de la comète, en leur persuadant seulement qu'un grand homme l'a dit. Vous en penserez, chevalier, tout ce que vous voudrez ; mais niais, et pantins, et perroquets, tous ces messieurs me semblent assez bien logés ici pour notre honneur. Et que nous direz-vous de certains malades que vous verrez ici dans le quartier nommé la grenouillère ? On y trouve surtout un petit homme dont la maladie est fort singulière. Il vécut longtemps, m'a-t-on dit, fort obscur parmi nos grands hommes : pour devenir aussi célèbre qu'eux, il fit un jour trois notes sur un livre ; je crois que c'était sur la vie de quelque ancien philosophe. Le voilà tout à coup qui se croit Épictète ou Sénèque, il s'enfla, il s'enfla, se bouffit, se bouffit ; de peur qu'il n'en crevât, on lui fit respirer l'air de nos loges. Vous en verrez un autre auprès de lui, qui gagna, dit-on, la même maladie pour avoir été pendant quelque temps trompette de Voltaire. Pour guérir le premier, on lit ses trois notes dans certains moments où il semble que son bon sens revient. Quant à l'autre, on assure qu'il n'y a point de remède. En voici quelques-uns dont la maladie n'est pas moins étonnante ; ils ont les dents très longues et l'estomac fort chaud. Savez-vous comment ils s'y prennent pour avoir du pain ? Lorsqu'une faim canine les dévore, c'est alors qu'il leur faut de l'encre et du papier. Alors ils vous griffonnent de la philosophie, et vous voyez paraître des lettres sur les borgnes, des systèmes, des

théories, des lettres à Eugénie, des prospectus… c'est alors, c'est surtout quand le dîner se fait attendre, qu'il n'est ni dieu, ni âme, ni immortalité ; que tous nos rois sont des tyrans, tous les sujets des imbéciles, tous les croyants des fanatiques. La soupe arrive-t-elle, ou bien montrez-vous une bourse à nos malades ? Les voilà qui se trouvent une âme, un esprit, et adieu toute leur philosophie. Vous ne serez pas étonné de lire sur leur loge : philosophes à jeun, ou bien les affamés. J'en ai vu quelques-uns à qui, pour un ducat, vous auriez fait écrire qu'une huître a plus d'esprit que Newton, tant la faim et le pain ont d'empire sur ces pauvres cerveaux ! Tous ces messieurs assurément ne sont pas faits pour être l'honneur de notre école. Mais croiriez-vous qu'on porte l'attention jusqu'à conduire ici certains petits adeptes qui ne nous feraient guère plus d'honneur ? Cela n'a jamais vu que vos cafés, ou les coulisses de vos théâtres ; cela vous sait par coeur tous les noms des actrices, tous les airs des ballets ; cela vous chantera la petite chanson bien impie, le petit vaudeville bien ordurier, et cela vous dira : je suis un philosophe. Cela n'a pas même la barbe au menton, et cela sourira au seul nom de respect pour mon père, de respect pour ma mère. Cela vous apprenait son catéchisme il n'y a pas quatre jours, et cela croit déjà raisonner philosophie comme un Robinet. Dieu sait ce qui se passe dans ces petites têtes ! Ce sont nos marmousets. Ce n'est pas qu'on n'en trouve quelques-uns parmi eux qui ont passé trente et quarante, qui auront même fait quelque épître à Jean-Jacques, quelques déclamations farcies de petits traits philosophiques, pour avoir la médaille et prétendre au fauteuil ; mais marmousets encore que tout cela. Il n'y a pas plus de fonds dans leur cerveau que dans nos marionnettes, et tout cela ne peut que nous déshonorer. Je ne vous dirai rien de nos petits Socrates en rabat. J'en ai vu cependant quelques-uns au petit Berne, et je ne pus m'empêcher de rire alors de mon ancienne bonhomie. Je me souvins de m'être sérieusement fâchée contre un petit abbé dont j'avais autrefois reçu quelques visites avant que je ne fusse initiée à nos dogmes. Ce beau petit monsieur, arrivant de Paris, bien poudré, bien musqué, s'avisa de sourire parce que je parlais de l'église avec respect. Bientôt je m'aperçus qu'en petit imbécile, il s'imaginait qu'un abbé incrédule devait être un prodige. En effet, c'en était un tout neuf pour moi : j'étais dévote alors, j'en avais tout le zèle. Mr l'abbé sourit encore au nom de religion. Oh ! Vous croyez donc, lui dis-je, vous croyez donc, monsieur, que je vais vous prendre pour un homme d'esprit parce que vous n'avez ni moeurs ni religion ? Détrompez-vous, de grâce : je serais la plus incrédule des femmes, que je n'aurais pour vous que du mépris. Êtes-vous turc, monsieur ? Arborez le turban. Êtes-vous un de nos philosophes modernes ? Osez le paraître, et jetez là votre rabat. Que diriez-vous d'un militaire qui nous déclamerait sans cesse contre son régiment et contre le service du roi ? Que ne laisse-t-il là son uniforme et l'état qu'il annonce, s'il ne veut en remplir les devoirs ? Vous attendez sans doute un bénéfice par la protection de nos prétendus sages ? Mr l'abbé, croyez qu'un hypocrite, un fourbe et un lâche qui trahit son état, est tôt ou tard un très mauvais sujet aux yeux des deux partis. Avec une pension ou un bon bénéfice, tout en philosophant, prêchant, argumentant

contre l'église, vous n'en serez point moins, aux yeux des gens instruits, un petit ignorant qui devriez étudier votre théologie ; un véritable ingrat qui calomniez vos frères ; une espèce de monstre qui plongez le poignard dans le sein d'une mère que vous déshonorez, et dont vous volez chaque jour la substance. Que j'étais donc bonne, chevalier, de m'emporter ainsi contre notre petit philosophe en rabat ! Je sens bien qu'aujourd'hui je ne l'aimerais pas davantage ; mais si je le rencontre de nouveau sur mes pas, je vous promets de lui trouver sa loge. Croiriez-vous qu'il y en a un ici dont la philosophie s'est tournée en véritable rage ? J'approchais de sa loge, dans le fond de la cour. Prenez garde à vous, me cria notre suisse, il a mordu sa mère. J'approchai cependant avec mes deux compagnons de voyage : notre fou les prit sans doute pour quelques docteurs de sorbonne. Ô théologiens ! Se mit il à crier, ô mes frères ! Ô brutes ! Grand dieu ! Quelles extravagances atroces ils t'imputent ! Les voilà ces démons qui te blasphèment… aux champs, canaille… soldats, armez-vous de vos fouets. Aux champs, cette canaille, aux champs. Notre abbé n'était pas le seul enragé de la cour ; de la loge voisine, étiquetée l'énergumène, s'élève une autre voix : " meurs, Moïse ; meurs, tyran destructeur ; que la terre s'entre ouvre sous tes pas et t'engloutisse ! Monstre abominable, dont l'haleine empestée a soufflé sur la terre les semences empoisonnées du plus détestable fanatisme ! Que ta mémoire abominable reste en horreur à tous les siècles, et périssent ceux qui te révèrent ! Meurs, Moïse, moeurs ! " La moïsade vers la fin. ce n'est pas Moïse, reprend alors le premier enragé, c'est toi que je déteste, ô église romaine ! C'est toi qui devais faire de l'Europe un repaire de tigres et de serpents… et vous, tyrans, monarques, rois, despotes, qu'un glaive parallèle se promène sur vos têtes, et moissonne toutes celles qui s'élèvent au-dessus du plan horizontal ! … peuple, souvenez-vous de vos prérogatives. Mais quoi ! Peuples lâches ! Imbécile troupeau ! Vous vous contentez de gémir quand vous devriez rugir ! Ah ! Chevalier, je n'aime point les philosophes qui rugissent ; j'avais pris la fuite, et me voilà tombée de Charybde en Scylla. " Rois, princes, monarques, apprenez que notre consentement seul peut faire de nous des citoyens… etc. " devinez, chevalier, d'où venait cette voix terrible et menaçante ? Du haut d'un donjon où l'on s'est avisé de loger nos politiques. Ces bonnes gens, accoutumés sans doute dans la capitale à gouverner le monde du haut de leurs greniers, continuent ici à gourmander les souverains. C'est à eux qu'appartient le droit de modérer les deux puissances, de fixer leurs limites et de faire des lois. Tout souverain qu'ils ne font pas eux-mêmes, qu'ils n'ont pas vu élire, et qu'ils ne peuvent pas déposer à leur gré, n'est pour eux qu'un tyran, qu'un despote et qu'un usurpateur. Ce qu'il y a surtout de singulier dans leur maladie, c'est qu'après avoir traité nos rois, tantôt de vains fantômes, tantôt de tyrans imbéciles, vous les entendez étaler les importants services que la philosophie rendit en tous les temps à la couronne, et les bienfaits qu'ils ont droit d'exiger. En bonne française, j'avais été un peu plus que surprise de l'apostrophe que je venais d'entendre, qui ne fut pas la seule, à beaucoup près, qui partit du donjon. Mais imaginez si je pus m'empêcher

de rire, lorsque après ces arrêts terribles pour le trône, s'élève tout à coup une voix aigre et glapissante : rois, princes et monarques, souvenez-vous de la reconnaissance que nous avons droit d'exiger de vous ; … l'étendard de la révolte a été mis à la main des sujets contre leur souverain… ; c'est par les lumières de la philosophie que vous êtes délivrés de ces maux… ce sont les philosophes qui, au péril de leur liberté, de leur fortune et de leur vie, ont ouvert les yeux des peuples et des rois. Connaissez l'importance de leurs services, et que l'effet le plus réel de votre reconnaissance soit la protection que vous devez aux philosophes leurs successeurs. serait-ce, chevalier, par un mélange aussi bizarre de prétendus services et de folles menaces, d'injures extravagantes lancées contre les rois, par ces principes destructeurs de toute monarchie, que nos sages de la capitale auraient cru mériter les pensions de la cour ? Avouez que c'est au petit Berne qu'il faut venir pour trouver des cerveaux où toutes ces idées se combinent. Quoi ! Des français se croire philosophes, et n'avoir dans la bouche que les mots de tyrans, de despotes, lorsqu'ils parlent des rois ! Affecter sans cesse de présenter nos souverains sous les traits les plus odieux, et leur disputer continuellement les titres par lesquels ils règnent sur nous ! Quoi ! Les philosophes de la nation la plus justement célèbre par son attachement pour ses rois, décrier continuellement la monarchie ! Répandre des principes capables, à la longue, de faire fermenter les esprits, d'éteindre insensiblement tout respect, tout amour pour la personne de nos souverains, et d'amener les révolutions les plus terribles dans le gouvernement ! Non, non, ce n'est pas là de la philosophie. Je conviens que vous ne m'avez pas encore fait connaître nos grands politiques ; mais à ces traits seuls, je conçois assez que ceux du petit Berne ne sauraient mieux être logés que dans leur donjon, et pour notre bonheur, et pour la tranquillité de l'état. Loin de solliciter leur élargissement, n'en soufflons pas le mot. Si le ministère venait à s'en mêler, je conçois qu'il pourrait arriver quelque chose de pire. Adieu, chevalier, je termine ici ma relation. Quelque longue qu'elle soit, je pourrais y ajouter bien d'autres choses, surtout si je voulais vous parler des loges des moralistes, des historiens, des théologiens du petit Berne ; mais vous ne m'avez pas encore fait connaître les nôtres : je ne fixerais pas assez exactement ce qu'ils ont de commun et ce qui les distingue. Crainte de m'y méprendre, j'attendrai vos leçons, bien fâchée sans doute que l'aventure de notre malade les ait suspendues, mais enchantée au moins que mon voyage au petit Berne m'ait fait connaître un établissement si utile à notre gloire, et vous ait enfin persuadé que je sais encore distinguer les vrais sages de nos frères malades. Adieu.

LETTRE 58

A baronne au chevalier.

Je reprends la plume, chevalier, pour vous parler d'un quartier du petit Berne que je suis trop fâchée d'avoir oublié. C'est celui des girouettes. Pour vous faire juger si

ce sont encore ici de nos grands hommes, je ne veux que vous dire la manière dont s'y prit notre suisse pour nous faire connaître leur maladie. Il en appelle un hors de sa loge, l'établit au milieu de la cour, et lui demande l'exercice de la girouette ; exercice assez neuf, comme vous allez le voir ; car voici en quoi il consiste. On poste d'abord le malade vers l'orient ; on lui fait une question, on écrit la réponse ; ensuite on lui commande un quart de conversion, un demi-tour à droite ; il se trouve au midi, ou bien à l'occident. On renouvelle la même question ; on écrit encore la réponse ; et ainsi de suite, au nord, au sud-ouest, au sud sud-est, etc. Vous serez certainement curieux de voir quelques-unes de ces réponses. Je vais vous copier celles que j'ai moi-même entendues. Je conviens que d'abord il me sembla entendre ce même philosophe qui avait un dieu la veille et qui n'en avait point le lendemain. Mais très certainement il doit y avoir quelque différence ; car, vous avez beau dire, Mr Diderot n'est pas assurément une girouette ; Mr D'Alembert, malgré ses oui, ses non, Mr de Voltaire surtout n'est pas une girouette. Ce n'est point parce qu'ils sont tournés vers l'orient ou l'occident que leurs opinions varient du blanc au noir, au lieu qu'il n'en faut jamais davantage au petit Berne pour y voir les prodiges de variété dont j'ai été témoin. La question que nous fîmes au malade était celle-ci : croyez-vous en dieu ? Voici en abrégé, mais fidèlement extraites, les quatre réponses faites aux quatre points cardinaux. Réponse du malade à l'orient. Non seulement je crois qu'il existe un dieu, mais pour ne pas le croire, il faudrait être un fou de mauvaise foi et dominé par ses passions. Si nous avons des athées, c'est que le tableau de l'avenir les trouble, et qu'ils s'enhardissent contre ses terreurs. Réponse du malade à l'occident. Je vous dis, moi, qu'il n'y a point de dieu. Qu'avez-vous à me répondre ? Que si je n'avais rien à craindre de dieu, je n'en combattrais pas l'existence. Laissons cette phrase aux déclamateurs ; elle peut choquer la vérité, l'urbanité la défend. Il faut en convenir, la crainte et les besoins ont créé les cieux ; les préjugés ont fait leurs attributs, et la faiblesse de la raison a perpétué leur existence. Voilà ce que dira l'homme sans crainte, sans espoir, et dans toute la force de sa raison. Réponse du malade au midi. J'ai la tête trop forte pour être inquiété par l'incertitude. Le scepticisme est le parti du sage. Je laisse disputer les athées, et ceux qui croient en Dieu, et je n'en dors pas moins tranquillement sur les deux oreillers de l'ignorance et de l'incuriosité. Réponse du malade au nord. Non seulement je crois en Dieu, mais je le suis moi-même ; car mon âme immortelle est à mes yeux une substance spirituelle, parcelle de la substance même de l'être suprême. Je suis donc au moins partie de dieu, et je le deviendrai un jour tout entier. Tout n'est pas dit encore, chevalier, nous fîmes prendre au malade, non plus les points cardinaux, mais les intermédiaires. Vous venez de le voir dieu, et partie de dieu ; une petite conversion vers le nord-est changea tellement ses idées, qu'il ne trouvait plus rien de si absurde et de si puérile que de faire de l'homme une particule de la divinité. Néron et Louis IX, disait-il, Cromwell et saint André, tant de fripons et tant de braves gens, parcelles d'un dieu ! Quelle absurdité ! C'était en effet partager assez plaisamment la divinité. Nous demandons encore un demi-tour

à droite, et le malade au sud-ouest se trouve parcelle, non de dieu, mais de l'ancien prototype, issu, corps et âme, du grand animal, et prêt à y rentrer. Sud sud-est, il n'est plus que l'animal qui veille. Est est sud, l'idée de dieu revient ; mais en avançant d'un pas vers l'orient, le malade nous dit très positivement : je ne crois pas qu'il y ait des matérialistes ou des athées de bonne foi. En avançant de deux : je suis persuadé, ajoute-t-il, qu'il y a des athées, et qu'ils sont de bonne foi. On veut savoir s'il le sera lui-même, on le fait retourner vers le midi. Si j'avais le malheur d'être athée, répond-il alors, je nierais, sans balancer, que je le suis, si l'on exigeait de moi une profession de foi. Je mentirais en face au magistrat et à l'église… à la loge, à la loge, lui dit alors le suisse ; à la loge, monsieur ; on voit bien quelle espèce de philosophe vous êtes. Je voudrais continuer et vous parler encore de quelques autres malades girouettes. C'est réellement une maladie bien singulière que celle-là. Au nord, ils ont un esprit ; en plein midi, ils n'en ont plus. À l'est, ils sont tous libres ; à l'ouest pures machines. Enfin vous croiriez que ce sont nos philosophes pour, nos philosophes contre, et nos philosophes tantôt pour, tantôt contre, et tantôt entre deux. Mais, encore une fois, prenez-y bien garde, à notre école, c'est la philosophie qui dicte les oui, les non et les peut-être ; au lieu que c'est le vent qui fait tourner ici les têtes et les opinions. Cette différence avait sans doute été bien observée par nos sages ; car elle est, suivant les archives du petit Berne, un des premiers motifs de la fondation. Adieu, chevalier, je ferais encore un volume au lieu d'une lettre, si je voulais tout dire.

LETTRE 59

Le chevalier à la baronne. Madame,

Au point où vous en êtes, ce n'est point par moi-même, par mes propres leçons, que je dois espérer de vous désabuser. Ce sont des maîtres seuls qu'il faut laisser parler, pour vous faire connaître le plus affreux des piéges que le préjugé ait encore tendus à la philosophie. Avec moins de zèle pour votre propre gloire, j'aurais sans doute moins cherché à vous détromper d'une erreur monstrueuse ; je n'aurais pas imaginé le seul moyen peut-être qui nous reste encore pour vous en délivrer, et vous apprendre enfin ce que c'est que ces hommes que vous croyez si dignes de leur petite loge. Ce moyen, que me fait encore trouver mon zèle pour vous désabuser, le voici, madame ; jugez, par sa nature, de la cruelle erreur dont je me flatte, hélas ! En vain peut-être, qu'il vous retirera. Cette lettre-ci ne vous parviendra point par la voie ordinaire ; celui qui est chargé de vous la remettre dans le plus grand secret est en même temps porteur de divers livres, sublimes productions de nos grands hommes, de ces hommes à qui vous ne contesterez assurément pas le titre de philosophes et la gloire des précepteurs du genre humain. Parcourez les endroits que j'ai notés pour vous ; lisez et méditez, madame ; comparez ensuite les leçons de nos sages avec les réponses de vos prétendus malades dans leurs procès-verbaux,

avec tous ces principes et toutes ces maximes qui ne vous ont paru au petit Berne que le fruit du délire et de l'aberration la plus complète. Oui, madame, lisez et comparez, je ne dis plus ce que j'ai pris la peine de transcrire pour vous, lisez les oeuvres mêmes de nos sages les plus illustres ; mettez-les à côté des interrogatoires et des réponses de vos prétendus malades, même dans l'exercice de la girouette. Je ne préviendrai pas les conséquences que vous devez tirer de la conformité la plus parfaite ; mais en voyant les maîtres admirés, respectés, couverts de gloire partout où la philosophie a pu étendre son empire, dites-nous quelles épaisses ténèbres doivent régner encore où leurs disciples ne sauraient répéter leurs leçons sans se voir indignement abreuvés d'ellébore, et confinés dans vos bed-lams. Si cette réflexion ne vous dessille pas les yeux, laissez-moi, madame, laissez-moi gémir désormais sur votre aveuglement, sur celui de ma patrie et de tous les disciples que je croyais avoir acquis à la philosophie ; laissez-moi oublier jusqu'aux efforts que je faisais en vain pour dissiper l'empire des préjugés. Vous sentez trop combien je dois me repentir de vous avoir déjà dévoilé une si grande partie de nos dogmes. Mais si l'intérêt de la philosophie vous est encore cher, permettez au moins que je vous recommande en son nom un secret inviolable sur l'expédient honteux et outrageant que l'affreux préjugé suggère à la province pour humilier nos sages et les décréditer. Il est, dans le sein même de la capitale, des adeptes encore plus susceptibles de scandale. C'en serait un bien grand pour les faibles, que tant de philosophes indignement livrés à tous les médecins de la province, et confinés ensuite dans ce nouveau bed-lam. Nourris des mêmes dogmes, mille et mille autres adeptes redouteraient bientôt le même sort. Et qui sait à quel point nos grands hommes sans dieu, nos philosophes sans esprit, nos athées, nos docteurs girouettes, se verraient alors déchus du haut degré d'estime qu'ils occupent dans l'opinion publique ? Qui sait si cet exemple ne ferait pas naître dans le séjour même de nos premiers héros le terrible soupçon que c'est la faculté, bien plus que la Sorbonne, qui aurait dû juger de l'état habituel du cerveau des Raynal et des Lamétrie, des Di…, des D'A…, des Ro…, des Fr…, des Bo…, des J…, des V…, et tant d'autres ? Qui sait si, dans très peu de temps, un seul de nos sages automates oserait se montrer à quinze pas des petites maisons ? C'est un puissant empire que celui de l'exemple ! Le seul moyen d'en prévenir les suites, c'est d'ensevelir dans un profond silence celui du petit Berne. Je le répète donc, madame, si la philosophie vous est encore chère, ne faites pas connaître à la province la destinée secrète du petit Berne. Je ne me répands point en reproches amers sur la facilité avec laquelle le préjugé l'emporte dans votre esprit. Je n'exigerai pas que vous rendiez hommage à tous ces adeptes, que leur étrange situation ne vous aidait que trop à méconnaître ; mais au moins, madame, que toute leur histoire, que leurs procès-verbaux, et les ordonnances de la faculté, et le régime qu'elle a pu leur prescrire, et les lois si funestes à la philosophie, qu'on suit dans ce bed-lam, restent inconnus au reste des humains. En faveur de nos maîtres, que le sort des disciples ne soit point divulgué. Il est de ces outrages qu'il faut savoir taire plus que s'en irriter, et assoupir plutôt

que de chercher à les venger, crainte de devenir la risée, la fable d'un certain public ; et j'aime à croire encore que la gloire de la philosophie ne vous est point indifférente. Non, vous ne publierez point le scandale de notre humiliation. Ce silence profond, prescrit au petit Berne pour l'honneur des familles dont les membres divers s'y trouvent enfermés, vous l'observerez, vous, pour l'honneur de nos sages ; et peut-être même, en trouvant dans les divers chefs-d'oeuvre que j'ai l'honneur de vous envoyer tout ce que vous avez entendu de plus étonnant dans vos petites loges, peut-être, en remontant des ruisseaux à la source, en entendant nos maîtres eux-mêmes, peut-être serez-vous la première à plaindre les disciples, à rougir de leur sort, à réparer l'outrage. Si ce sont là, madame, vos dispositions ; si je puis vous retrouver encore sensible à notre gloire, hâtez-vous de quitter un séjour trop funeste à la philosophie ; oubliez, s'il est possible, jusqu'au nom du petit Berne ; qu'il ne sorte plus au moins de votre bouche : il suffirait lui seul pour détruire l'effet de nos leçons. Celles que je pourrais continuer à vous donner aujourd'hui arriveraient sans doute à contretemps. Permettez-moi donc de terminer ma lettre par les simples assurances du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE 60

La baronne au chevalier.

Je suis outrée, chevalier, je suis outrée ; mais comment vous dirai-je à quel point je le suis ? Quoi ! J'ai pu si longtemps être dupe de l'affreux préjugé ! J'ai pu, dans tous ces disciples, la gloire et l'ornement de la philosophie, indignement logés dans un bed-lam, ne voir que des adeptes en délire et au plus haut degré d'aberration ! Pardonnez, chevalier, pardonnez une erreur à laquelle mon coeur n'eut point de part ; une erreur pour laquelle je me croyais peu faite. Oh ! Comme j'en rougis ! Que j'en suis humiliée ? Que j'en suis confondue ! Puissé-je l'expier au moins par un aveu sincère ! Oui, j'ai été trompée ; ah ! Je le reconnais, affreusement trompée ! Oui, dans les chefs-d'oeuvre de nos sages, dans les productions sorties de la plume de nos coryphées, j'ai trouvé tous ces dogmes qui ont conduit leurs disciples dans nos petites loges. En lisant le chef-d'oeuvre intitulé de la nature, j'ai cru entendre encore Mr humble expliquant savamment, par mi, fa, sol, la petite altération de fibres intellectuelles. Dans cette grande page de l'encyclopédie, j'ai vu cet animal qui veille, ce sage qui ressemble si fort à la laitue qui dort. J'ai vu dans la fameuse lettre de nos aveugles, cette huître Diophante qui résout les problèmes. À peine avais-je lu deux ou trois pages des nouvelles pensées, que j'ai cru voir encore l'exercice de notre philosophe girouette ; et dans ces lacunes de la philosophie, et dans l'économie de la nature, et dans le système de la nature, oh ! Chevalier, combien j'ai reconnu de dogmes favoris de nos petites loges ! Oui, je le renouvelle, j'en fais encore l'aveu, nos malades du petit Berne ne sont que les échos de nos grands philosophes. Hélas ! J'avais déjà de terribles soupçons. On me disait ici que

nos sages étaient les premiers fondateurs de ce nouveau bed-lam. J'ai voulu voir leurs noms. Mais quel étonnement ! Ils sont tous ignorés dans notre école. Ce sont tous de ces hommes reconnus, il est vrai, dans la province, pour ce qu'on appelait autrefois des philosophes. Je trouve parmi eux de graves magistrats, dont la philosophie consistait à connaître les lois, à éclairer le prince, protéger l'orphelin, à faire respecter l'autel et le trône. J'y vois de ces bons pères de famille, plus occupés du soin d'élever leurs enfants, de leur donner des moeurs, de la religion, et de les rendre utiles à leur patrie, qu'à leur faire connaître ni Rousseau ni Voltaire. J'y trouve, chevalier, jusqu'à des prélats, qui peut-être connurent la philosophie de Fénélon, mais qui la faisaient toute consister à répandre leurs richesses dans le sein des pauvres, à instruire le peuple, ou à l'édifier par l'exemple de toutes les vertus. Parmi ces prétendus philosophes, je n'en vois pas un seul qui ait fait seulement le plus petit système, qui se soit avisé de douter s'il n'est pas aujourd'hui un animal qui veille, après avoir été une laitue qui dort. Cette réflexion sur nos fondateurs du petit Berne commençait à me dessiller les yeux. Je soupçonnais déjà que tous ces sages à la manière antique pourraient bien avoir formé entre eux une espèce de conspiration contre la sagesse moderne ; ou plutôt, raisonnant d'après l'expérience que j'en faisais moi-même, je sentais qu'ils pouvaient, de la meilleure fois du monde, avoir pris pour folie, pour les tristes productions d'un cerveau malade, des vérités trop neuves, trop sublimes pour eux. N'en doutons plus, chevalier, telle est dans nos cantons l'origine du petit Berne. Oh ! Que je suis honteuse de m'en trouver la dupe ! Mais comment pouvez-vous soupçonner qu'une pareille erreur doit éteindre mon zèle et mon ardeur pour la philosophie ? Quoi ! Je serais livrée sans ressource à nos vieux préjugés, à l'antique bon sens ! Parce que cette vieille raison de nos bons aïeux prend encore quelquefois le dessus sur les grandes leçons de nos sages modernes ; parce que tous les dogmes de la nouvelle école ont pu, pendant un temps, me révolter, ou plutôt me divertir comme autant de folies, de vraies extravagances, je devrais renoncer pour toujours à être philosophe ! Connaissez, chevalier, connaissez un peu mieux mes dispositions et la nature même des choses : vous verrez qu'il ne faut désespérer ni de moi, ni des autres disciples que vos leçons formaient dans votre patrie. Quand un art secourable commence a dessiller les yeux de nos aveugles, avez-vous remarqué les premiers effets de cette guérison ? La lumière d'abord n'est pour eux qu'un présent peu précieux, et souvent même insupportable. Tout leur paraît désordre et confusion ; le soleil n'est qu'un astre malfaisant, dont l'éclat les tourmente ; la lueur du flambeau le plus léger est encore un supplice pour leur faible prunelle. Ils jugent très petit ce qui n'est qu'éloigné ; tout ce qu'ils voient de près est monstrueux, parce qu'ils ne connaissent ni distances, ni rapport. Mais il viendra un temps où l'habitude leur fera connaître le prix de la lumière, où ils remercieront la main qui la leur rend. Voilà précisément, j'en fais l'humble aveu, voilà mon état et celui de vos nouveaux disciples. Nous étions de vrais aveugles dont vos leçons commencent à dessiller les yeux. Environnés de toutes les ténèbres du préjugé, nous n'avions jusqu'ici d'autres

règles pour juger des objets qu'un certain sens commun. Nous sommes bien peu faits encore à tout l'éclat de la philosophie, est-il bien étonnant que nous ne sachions pas encore distinguer les dogmes de nos sages, de ceux de nos malades des petites maisons ? Nous avons au moins la meilleure volonté du monde ; le temps et vos leçons nous accoutumeront à mieux juger. Attendez donc encore quelque temps, attendez, et peut-être plus tôt que vous ne pensez, les dogmes de nos sages triomphant de tous nos préjugés, nous aurons au milieu de la province même des philosophes dieux, des philosophes automates, des mortels et des immortels ; qui le sait ? Peut-être même des philosophes girouettes, sans âme, sans esprit, des philosophes enfin de toutes les façons. Nous aurons notre dieu et notre âme le matin, à midi l'un et l'autre disparaîtra ; et si vous venez nous rendre vos visites aussi exactement qu'à Mr Diderot, vous nous verrez le lendemain peut-être tout aussi incertains que lui, et ne pouvant vous dire s'il convient à un philosophe d'avoir un esprit et un dieu, ou de n'en avoir pas. Ce n'est donc pas là, chevalier, ce qui doit vous donner de l'inquiétude ; je me tiens assurée qu'avec le temps, pour peu que la philosophie fasse encore de progrès, nous saurons varier du soir au lendemain tout aussi agréablement que nos maîtres. Ce qui m'inquiète, moi, ce que j'ai véritablement à coeur, c'est d'avoir été moi-même dupe des fondateurs du petit Berne, et bien plus encore, d'avoir à réparer l'outrage de la philosophie. Il me semble, chevalier, que c'est bien mal s'y prendre pour la réparation de son honneur, que de se prescrire un silence profond sur la honteuse erreur du préjugé, qui ne sait que baigner et saigner, ou abreuver d'ellébore les fidèles échos de nos grands hommes. Il n'est plus temps d'ailleurs d'observer ce silence ; ce grand secret commence à ne plus en être un. Le préjugé s'égaie aux dépens de tous ces nouveaux débarqués qui, de la capitale reviennent en province sans dieu, sans âme, sans esprit, et véritables automates. On les menace assez publiquement du petit Berne ; et je crains que dans fort peu de temps on ne réussisse, par ce nouveau moyen, à donner un esprit à tous nos philosophes. Prévenons ce coup fatal, chevalier, et, pour conserver les droits de notre école, publions nous-mêmes le sort de nos adeptes dans ce nouveau bed-lam. Oui, à votre place, je forcerais le préjugé à rougir de toute son erreur. Je vois toute la honte qui pourrait en retomber sur moi ; mais la gloire de la philosophie m'est plus chère encore que la mienne. Je ferais imprimer notre correspondance, et loin d'ensevelir dans un profond silence l'histoire du petit Berne, je la rendrais publique. Vous avez cru, dirais-je à votre place, à tous ces ennemis de la philosophie, vous avez cru sans doute humilier nos sages, en ne voyant dans eux que des malades en délire ! Que toute la honte d'une erreur si grossière retombe sur vous-mêmes ; que l'univers apprenne à quel point le préjugé vous avait aveuglés. Vous avez méconnu les leçons de ces sages ; vrais échos des Voltaire, des Jean-Jacques, des Helvétius, des Robinet, des Diderot, vous les avez livrés à tous vos Hippocrates ; vous leur avez ouvert toutes les loges de vos bed-lams ! Que votre résistance à la lumière, que votre obstination à prendre pour folie les leçons de nos sages soient votre ignominie ; nous la montrerons toute dans

votre propre histoire. Voilà, chevalier, ce que je voudrais dire au préjugé, et la philosophie serait vengée. Consultez nos sages de la capitale ; voyez, demandez-leur si le moyen que je propose ne serait pas le plus propre à réparer leur gloire et celle des disciples que leurs leçons trop fidèlement répétées ont conduits dans nos bed-lams. Comme c'est moi-même qui aurai eu la force de proposer cet expédient aux dépens de ma propre gloire, j'ose me flatter qu'il me sera bien encore permis de me dire la très humble servante des sages du petit Berne, la vôtre, et la baronne philosophe.

LETTRE 61

Le chevalier à la baronne.

Madame, c'est à vous qu'il était réservé de faire servir à la gloire de la philosophie ce que je regardais comme le plus sanglant outrage qu'elle eût jamais reçu. La tournure que vous proposez fait seule disparaître mes craintes et mes alarmes pour l'honneur de nos grands hommes. Oui, je montrerai sa honte au préjugé, en publiant vos lettres et les miennes ; je ferai sentir à quels excès il a pu se porter. J'ai même envie de prendre pour devise ce verset d'un des livres chéris de nos bons croyants. Je révélerai ta honte aux nations ; je dévoilerai ta nudité et ton ignominie. Le préjugé croyait nous avoir humiliés ; mais le vrai moyen de nous venger de lui, de donner une idée des ténèbres qu'il chérit, n'est-ce pas de publier le mépris qu'il a pour la lumière ? Et pouvions-nous donner une plus grande preuve de celui qu'il mérite ? Dès aujourd'hui même, madame, je vais recueillir vos lettres et les miennes ; je vais les publier. Vous avez bien raison de continuer à prendre le titre de baronne philosophe. À qui pourrait-il convenir mieux qu'à vous, après l'aveu sincère que vous faites de votre erreur sur nos adeptes, après l'hommage public que vous consentez à leur rendre ? Une seule chose aurait pu m'empêcher de prendre l'expédient et la tournure que vous me proposez : c'était de donner à connaître que nos grands hommes ont pu être soupçonnés d'avoir quelque besoin de la faculté dans ces instants mêmes où ils affectent le plus de se donner pour les précepteurs des rois et les tuteurs du genre humain ; ce soupçon seul, que leur cerveau aurait eu besoin de la tutelle de nos Hippocrates, me semblait d'abord obscurcir leur gloire ; mais j'ai réfléchi, et leur exemple même est devenu ma loi. Quand Voltaire annonça pour la première fois que son âme et celle d'Abraham Chaumeix, et celle du grand turc, n'étaient qu'une même âme, parce qu'il ne saurait y avoir deux âmes dans le monde ; quand Mr Diderot nous rappela ce temps où, de dieu qu'il était, il ne se trouva plus que parcelle de dieu, et ceux où, d'animal prototype, il devint femme ou chat, avant que d'être un homme ; quand Mr D'Alembert étalait à nos yeux ces grandes lois de la nature en vertu desquelles sa montre seule, en se dérangeant, faisait avancer ou retarder le lever du soleil, et celles par lesquelles on singe dans la lune fait au même instant et nécessairement tout ce qu'il fait lui-même

sur la terre ; quand tous nos Lucrèces modernes annoncèrent tant d'autres vérités tout aussi étranges aux yeux du préjugé, ils avaient sans doute prévu, ces grands hommes, les soupçons injurieux qu'ils allaient faire naître sur le dérangement de quelques-unes de leurs fibres intellectuelles. Si la crainte de nos bed-lams les avait retenus, de quels chefs-d'oeuvre n'aurions-nous pas été privés ? Je ne serai donc plus retenu par des considérations de cette espèce ; et l'histoire du petit Berne paraîtra tout entière, telle que vous l'avez consignée dans vos lettres. Je trouve d'ailleurs un bien grand avantage à rendre publique toute cette partie de notre correspondance. En faisant abstraction du petit Berne, nos lecteurs y verront toute la richesse et la variété de nos leçons sur les questions les plus importantes pour le genre humain ; sur la divinité, sur l'âme, la matière, l'immortalité, la liberté, la distinction de l'homme et de la brute. Que pourra opposer le préjugé à toute la fécondité de notre école ? Dans la sienne, sans doute, parmi les scolastiques. Il pourra nous montrer une grande variété de sentiments. Mais sur quoi varient-ils ? Sur des objets très peu intéressants, ou sur lesquels il n'a pas plu encore à leur église de fixer irrévocablement les opinions. Les a-t-on jamais vus avoir un dieu le matin, n'en avoir point à midi, en avoir deux le soir ? Les a-t-on jamais vus se permettre d'avoir tantôt une âme, tantôt deux, et tantôt point du tout ? De douter si cette âme mourra ou ne meurt point ? Non, dès qu'une opinion roule sur un objet tant soit peu intéressant ou nécessaire à ce qu'ils appellent leur salut, la loi est portée, elle est irrévocable, les esprits sont fixés, et de là cette triste uniformité, cette vraie nudité qu'ils voudraient en vain opposer à la fécondité de notre école ; et c'est ici surtout que nous pourrons leur dire. Je révélerai aux nations toute ta pauvreté. Un second avantage que je vois résulter de la publicité de nos lettres, c'est que sans doute encore notre provincial observateur ne manquera pas de nous opposer ici ses réflexions, qu'elles serviront même de passeport à notre doctrine ; car je sens bien que le préjugé est trop puissant encore pour ne pas obtenir que vos lettres et les miennes ne soient point oubliées sans cette espèce de préservatif ; mais qu'arrivera-t-il ? Nous pourrons lui faire alors les remerciements que le défenseur de Raynal adresse à la sorbonne. Sans votre censure, a dit l'apologiste à nos docteurs, les âmes timorées ne seraient point allées chercher dans Raynal toute la sublimité de nos dogmes. Voyez la préface de la réponse à la censure de la sorbonne. C'est donc un vrai service que vous avez rendu à la philosophie. On verra sa doctrine, triomphante de vos réfutations, à côté de la vôtre : le lecteur choisira. Nous pourrons, madame, en dire autant à notre observateur. On trouvera chez lui toutes les vérités si chères au préjugé. Nos lecteurs auront à côté de ses preuves toutes les opinions de nos sages ; ils choisiront : croyez-vous que la gloire de la philosophie puisse y perdre ? Que je suis donc charmé, madame, de l'expédient que vous me proposez ! Pour que cette suite d'une correspondance ne soit pas condamnée à rester dans les ténèbres, je vais dès cet instant chez notre imprimeur, et vous aurez bientôt les premiers exemplaires.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

Si l'objet de mes réflexions et des preuves que j'ai opposées jusqu'ici aux erreurs de l'école moderne n'avait été que d'humilier l'orgueil de ces prétendus sages qui ont osé se dire les précepteurs du genre humain, vous conviendrez, lecteurs, que, malgré la confiance de nos correspondants, il me serait facile de justifier ici la destinée de nos bed-lams, et la conduite de nos hippocrates envers tous les malades dont madame la baronne a visité les loges. De l'aberration des disciples, je pourrais aisément remonter au délire des maîtres. Loin de moi ce plaisir trop cruel, qui ne consisterait qu'à les forcer à boire toute l'amertume du calice, qu'à humilier l'erreur, à irriter en vain ceux qui la professent, sans espoir de faire cesser l'illusion, de les ramener, eux et ceux qui les admirent, à la raison et à la vérité. Nos faux sages sont hommes, et à ce titre ils doivent m'être chers. Je ne m'en cache pas, j'ai senti plus d'une fois qu'en cette qualité ils m'inspiraient encore du respect ; et si la vérité ne m'eût été plus chère que leur gloire, il m'en aurait coûté de vous faire connaître tout l'excès de leurs égarements. Au lieu de vous montrer leur nudité, mon penchant naturel, ainsi que mon devoir, était de la voiler ; mais la sincérité de nos correspondants vous l'a montrée tout entière. Je ne puis plus vous dire : nos faux sages ont respecté quelques-unes de ces vérités premières, fortement imprimées dans le coeur de tous les hommes, et aussi évidentes en elles-mêmes qu'utiles, nécessaires à la société ; par leurs propres ouvrages, on vous les a montrés occupés à les combattre toutes. Je ne puis plus vous dire : il est à leur école quelques principes fixes, et celui qui les suit pourra au moins trouver une route qui le ramènera au point dont il partit : tout ce qu'il plaît à nos correspondants d'appeler la richesse, la variété, la fécondité de leur école, ne sert qu'à vous montrer son instabilité. L'insensé a dit oui, l'insensé a dit non ; il oublie bientôt qu'il a dit l'un et l'autre : c'est la même inconstance à l'école de nos prétendus sages. L'insensé n'a connu ni l'extravagance de ces principes, ni le danger, ni l'absurdité de ces conséquences ; rien ne peut l'élever à l'auteur de son être ; son âme, enveloppée sous le voile des organes, semble s'ignorer elle-même ; un triste mécanisme le domine, et, l'égal de la brute, il marche à côté d'elle, et suit le même instinct. Il n'est plus temps de vous cacher la ressemblance entre ce malade et nos prétendus sages ; l'exposé fidèle de leurs leçons diverses vous a montré trop de conformité. Je ne dirai donc pas, pour diminuer l'ignominie de l'école moderne, que ses héros au moins ont conservé quelques vestiges de la grandeur de l'homme et de la dignité de son intelligence. À peine même, à peine pourrais-je parler en leur honneur qu'ils ont eu des talents. J'ai été attentif à leur rendre l'hommage qu'ils ont pu mériter par cet endroit ; mais vous avez vu ces talents s'éclipser avec leur raison, dès qu'ils sacrifiaient à cette idole qu'ils avaient substituée à la philosophie. Vous avez vu Voltaire devenir l'égal de Lamétrie, Jean-Jacques subjugué par Colin, et

l’Euclide français entortiller sa marche, sacrifier aux ténèbres, comme les Fréret et les Robinet. Ce serait donc en vain que je chercherais à affaiblir l’idée que la destinée du nouveau bed-lam aura pu vous donner de leur aberration : mais s’ils sont humiliés, que cette humiliation puisse au moins devenir une leçon pour nous. Quelle fut la véritable cause de ce délire philosophique ? Quel en est le principe ? Et pourquoi des hommes, dont plusieurs, après tout, auraient pu ajouter à nos lumières, en bien des genres, pourquoi ces mêmes hommes sont-ils donc si petits, si près de l’insensé dans les questions les plus intéressantes pour le genre humain ? Voilà, lecteur, ce que vous aurez soin d’examiner, pour que l’humiliation et les égarements de nos prétendus sages contribuent à votre instruction et à votre avantage ; et voilà aussi ce qu’il sera aisé de découvrir dès que vous ferez attention à la haine qu’ils avaient tous jurée au dieu de la révélation. Les uns l’avaient connu ce dieu ; ils n’ont pas voulu voir que l’univers était l’ouvrage de sa parole ; qu’il dit, et que tout fut, et fut dans le même ordre qu’il nous l’a révélé lui-même par Moïse. Plutôt que de soumettre leur esprit à la foi, ils se sont érigés eux-mêmes en architectes de la terre et des cieux, en ordonnateurs de l’univers. Un dieu, pour les punir, livre dès lors ce monde à leurs disputes, et les condamne à s’égarer sur le passé, le présent et l’avenir. De là toutes ces hypothèses ridicules et absurdes, démenties par toutes les lois de la nature ; ces chutes et ces chocs des astres vagabonds, ces montagnes cristallisées, ces océans de verre ou de cristal fondu, ces astres qui dévident la terre, ces mondes éternels et contemporains au dieu qui les a faits. Ils n’ont pas voulu reconnaître leur père commun dans celui que la révélation leur indiquait ; de là ces prototypes, pères de l’éléphant et de la souris, ces hommes engendrés dans le même élément que le saumon ; ces oeufs de la terre couvés par le soleil, dont ils se voient sortir ; de là mille inepties physiques, débitées avec tant d’emphase et de sécurité par nos philosophes systématiques, inventées par l’incrédulité, adoptées par l’ignorance. D’autres ont refusé au dieu de l’univers jusqu’à l’existence, et se sont fait eux-mêmes un dieu à leur manière. Celui qui se manifestait et par ses oeuvres et par ses prophètes, ce dieu d’Israël, auquel ils renonçaient, s’est plu à les frapper d’aveuglement. Ils se donnaient pour les sages du monde, ils n’en ont été que les insensés. De là ces philosophes sans dieu, ou bien au dieu grand tout, au dieu atome, au dieu électrique, au dieu indifférent, au double dieu. Ceux-ci ont redouté un esprit immortel qui les soumettait à toutes les rigueurs de cette éternité, dont la révélation menace le coupable. Pour se soustraire au bras d’un dieu vengeur, ils ont anéanti l’esprit qui vit en eux, ils ont soumis leur âme à toutes les révolutions de la matière. Cette âme était le titre de toute leur grandeur ; le dieu qu’elle devait leur apprendre à servir les a privés de toute intelligence ; ils font, pour ainsi dire, rang à part et au-dessous de l’homme. De là ces philosophes automates, machines, girouettes ; de là encore ces sages, esclaves du destin, de la fatalité ; ces vains sages, dont toutes les actions et les pensées n’ont d’autre liberté et d’autres lois que la liberté et les lois de la pierre qui tombe, qui pensent par ressort, qui veulent et qui jugent par les évolutions des pelotons de fibres. Tous

ensemble ont rejeté la voix qui seule fixe l'homme dans ses opinions. Enorgueillis de leur raison, ils n'en ont profité que pour résister à l'église qu'un dieu avait chargée de les instruire ; tandis que l'église restait inébranlable dans ses décisions, ils ont été livrés à l'esprit de vertige et de contradiction. Semblable à ces nuées légères qui flottent dans les airs au gré des vents, ils se sont égarés en mille sens divers. Mille routes conduisent au mensonge ; la seule qui devait les ramener à la vérité est celle qu'ils fuyaient. De là tous ces oui si aisément suivis par des non ou un peut-être. De là ces variations continuelles, et à travers lesquelles leurs adeptes n'ont pu recueillir une seule opinion fixe et déterminée. Oui, lecteur, la voilà la véritable source du délire commun à tous nos prétendus philosophes. Vous l'avoir indiquée, c'est assez hautement déclarer le seul moyen de vous en préserver. En vain chercheriez-vous ailleurs que dans la soumission aux lumières de la révélation le vrai préservatif contre ces variations et ce délire de la philosophie. Sans doute il est des vérités que les lumières de la raison suffisent à démontrer qu'elle porte au plus haut degré de l'évidence, et même de ce genre sont presque toutes celles que nous avons jusqu'ici défendues contre nos faux sages. De ce genre sont toutes ces vérités communes à l'homme, dans quelque état de providence que vous le supposiez ; l'existence d'un dieu, l'immatérialité de tout être pensant, la liberté de tout être susceptible de vice et de vertu. Pour établir ces vérités, les rendre incontestables, je n'ai point opposé au philosophe les lumières de la révélation ; mais, je le sais aussi, il est entre ces vérités et tous les fondements de nos dogmes religieux une correspondance étroite. Vous ne combattrez point les unes sans ébranler les autres ; vous n'attaquerez point nos dogmes religieux sur les peines et les récompenses d'une vie à venir, sans être entraîné à nier l'existence et la spiritualité de votre âme. Vous ne rejetterez pas le dieu de la révélation sans en venir à un dieu indifférent pour la vérité et le mensonge, à un dieu nul pour l'une et pour l'autre. Vous ne serez pas plus heureux que les Jean-Jacques, les Helvétius, les Voltaire. Vous ne serez ni plus fixe ni plus heureux dans vos opinions. Le dieu qui a couvert pour eux la raison même d'un voile ténébreux, en tant de circonstances où ils cherchaient en vain son flambeau, ne lui laissera pas pour vous tout son éclat, si, comme eux, vous refusez obstinément de reconnaître celui de la religion. L'arrêt en est porté, et tous nos philosophes l'ont subi. La force du génie ne vous soustraira point à la peine attachée à l'incrédulité. Là où le peuple même ne se trompa jamais, où la raison brilla toujours de la plus vive lumière pour le commun des hommes, en punition de votre impiété, vous serez enveloppé des ténèbres les plus épaisses. Le lapon, dans sa hutte, a reconnu un dieu, et tout l'éclat de l'univers ne dessillera pas les yeux de vos sophistes. La classe la plus ignorante des mortels sent, la bêche à la main, la supériorité de son intelligence sur la brute. Dans la conscience seule de sa liberté elle trouve l'empire de son âme ; et lors même que le faux sage ordonne, il croira n'agir qu'en vil esclave ; et malgré toute la subtilité de son génie, il doutera si le reptile ou le quadrupède ne marche pas son égal. Rapprochez, lecteurs, réunissez ici tous les principes absurdes, toutes les contradictions, toutes les

extravagances que ce même dieu condamna nos faux sages à consigner dans ces prétendues instructions qu'ils adressaient au genre humain, que vous avez vues extraites avec tant de soin et de fidélité par un de leurs zélés adeptes ; et dites-moi si vous croyez encore que le sage renonce à nos principes religieux ou révélés sans être condamné au délire le plus humiliant. La punition est juste ; mais elle est infaillible : j'ose dire qu'elle est dans la nature même des principes communs à la raison et à la révélation. Les vérités se suivent ; on ne rompt point leur chaîne sans être entraîné dans un abîme d'erreurs. Vous êtes étonné de toutes celles qu'ont admises tous nos prétendus sages ; essayez vous-même de tracer par écrit les principes que vous opposez à la révélation, ou de combattre ceux que nous vous opposons ; mais soyez conséquent, vous apprendrez avec étonnement combien peu il y a loin de la première erreur de l'incrédule à tout le délire de vos prétendus sages, des plus modérés de leur école aux plus fous des adeptes que leurs dogmes ont conduits dans nos bed-lams, et vous direz alors : qu'est-ce donc que cette école, où les maîtres et les disciples sont sans cesse entraînés, comme malgré eux, dans les contradictions et les erreurs les plus révoltantes, où chaque jour ne voit éclore une opinion nouvelle que pour remplacer le mensonge par un nouveau mensonge, qui bientôt fera place à une absurdité ? Qu'est-ce que cette école, toujours divisée avec elle-même, dont les membres divers ne s'unirent jamais que dans la haine qu'ils vouèrent ensemble au dieu de la révélation ? Qu'est-ce donc que ces hommes qui osèrent se dire nos docteurs, et qui, toujours opposés à eux-mêmes dans leurs propres leçons, toujours se combattant les uns les autres, n'ont fait que nous prouver leur délire commun ?

TOME 3

LETTRE 62

La baronne au chevalier.

Où en sommes-nous donc, chevalier ? Et que dois-je augurer de ce silence ? D'abord c'est un empressement sans égal pour m'envoyer le second tome de cette correspondance philosophique qui fera retomber sur le préjugé même l'outrage qu'il nous fait dans son nouveau bed-lam, dans ses petites loges, où nos plus fidèles adeptes sont si cruellement abreuvés d'ellébore ; où tous nos Hippocrates provinciaux croient traiter dans nos frères autant de philosophes aberrants, de sages en délire. L'expédient vous plaît, la correspondance paraît ; en me l'envoyant, à peine vous donnez-vous le temps de l'accompagner d'une lettre très courte ; mais vous me promettez au moins que ce paquet sera bientôt suivi des nouvelles leçons dont je suis tant avide. Je crois les recevoir par le premier courrier. Je l'attends ce courrier, et dieu sait avec quelle impatience. Il arrive, et rien de votre part. J'en attends un second, c'est tout de même ; un troisième, rien encore. Ah ! Je le vois

enfin tout ce que ce silence m'annonce de funeste. Nos lettres se répandent, nos sages les ont lues : hélas ! Ils m'ont jugée ; et qu'ont-ils prononcé ? Je ne l'ai deviné que trop aisément. La malheureuse idée du petit Berne les révolte, et l'aveu que j'ai fait de mon erreur, de ma bévue, ne les apaise pas. Ces lettres qui devaient réparer l'outrage de la philosophie en le rendant public, en montrant les excès du préjugé ; ces lettres qui devaient me réconcilier avec nos grands hommes ont produit un effet tout opposé. Me voilà pour jamais perdue dans leur esprit, déshonorée à notre école, en face de nos maîtres, de tous leurs disciples, et déclarée indigne de me voir initiée à de nouveaux mystères. Vous n'osez pas m'apprendre cette triste nouvelle ; mais que votre silence est expressif ! Qu'il est désespérant ! Ô ciel ! Comme je suis honnie et bafouée par nos adeptes ! Je les vois, je les entends d'ici ; je ne tiens pas de honte à leurs sarcasmes, à leurs impitoyables railleries. " Quoi donc ! Vous disent ils, c'est là cette baronne qui montrait à l'école de nos sages tant de zèle et tant d'intelligence ! C'est là cette baronne qui, fière et enchantée de ses premiers succès, se flattait que bientôt elle allait égaler et surpasser nos maîtres mêmes ! C'est là cette baronne qui, se croyant en droit de radouber nos plus fameux systèmes, disposait déjà des comètes, des soleils d'émeri, de plomb, de pierre ponce ; qui créait des montagnes de verre et des montagnes d'huîtres ; qui volait sur les traces des Buffon, des Telliamed, des Robinet ! À peine a-t-elle fait un second pas dans la carrière, et comme son bon suisse, elle s'étonne d'un château prototype, ou des oeufs de château ! Et elle ne saurait digérer le dieu électrique, ni le dieu grand tout, ni le dieu petit atome ! À nos sages tantôt mortels et tantôt immortels ; à ces maîtres tantôt esprit, tantôt matière et tantôt double esprit ; à ces hommes, aujourd'hui parcelles sublimes de la divinité, dieux eux-mêmes, et demain les égaux de l'animal qui broute ; à nos philosophes enfin de tous les ordres, elle ne sait offir que les loges de son bed-lam, et sans cesse il lui faut un Hippocrate pour leur tâter le pouls ! " Que ces propos sont déchirants pour moi, chevalier ! Qu'ils sont humiliants ! Qu'il est cruel surtout d'en avoir au moins fourni le prétexte, d'avoir paru les mériter ! Qu'il est terrible de me voir la risée, le jouet de nos soeurs ! Que doivent-elles dire, et que n'ajoutent-elles pas à ces sarcasmes, elles qui, visitant comme moi le petit Berne, depuis nos malades au double masque jusqu'aux énergumènes ; depuis nos marmousets, nos perroquets, nos frères niais jusqu'à nos importants, auraient tout naturellement reconnu ces mêmes philosophes qui président si souvent à leur toilette ; elles qui de la bouche même de nos grands hommes ont appris sans peine à distinguer ces pelotons d'idées, ces fibres guillochées, cannelées, ondulées de l'entendement, et ces protubérances d'intellect qui constituent l'âme d'un sage ; elles pour qui cette huître Diophante, qui résout des problèmes, ne fut pas une idée moins sublime que celle de cet homme animal qui peut veiller, et de la laitue animale qui ne peut que dormir ; elles enfin pour qui tant de merveilles n'ont rien que de très simple et de très naturel, de très philosophique ; de quel oeil de pitié n'auront-elles pas vu votre baronne provinciale solliciter à chaque instant les bains ou la saignée, et l'ellébore

pour les auteurs de tant de découvertes ? Et ces procès-verbaux qui semblaient si bien constater l'état de nos malades et leur aberration, quand elles m'auront vue les transcrire avec tant de confiance, en preuve d'un délire habituel, ou d'un dérangement des fibres intellectuelles ; quand elles auront lu ces réponses si extravagantes à mes yeux, et cependant si fidèlement prises de nos chefs-d'oeuvre philosophiques, quel mépris ne vont-elles pas concevoir pour votre triste correspondance ! Vous les avez vues hausser les épaules de pitié pour mon ineptie, vous avez entendu leurs bons mots, et voilà ce qui vous déconcerte. Vous n'osez plus confier les secrets, développer les dogmes de nos sages à vos bons provinciaux. Qui sait si, moi surtout, je ne vous parais pas moins digne que jamais de vos leçons ? Ainsi le sacrifice que j'ai fait de ma gloire, en publiant moi-même toute l'énormité de mes bévues, se tourne contre moi. Nos sages, et vous-même peut-être, vous ne voulez plus voir dans mon erreur et dans toutes les loges du petit Berne que l'outrage et l'opprobre de la philosophie ! Vous ne comptez pour rien la réparation, vous ne me savez pas le moindre gré d'avoir au moins voulu faire tomber sur nos bons croyants la honte des excès auxquels le préjugé se porte contre les plus instruits de nos adeptes ! Vous nous méconnaissez pour vos disciples, et il faut que je renonce pour jamais au titre glorieux de philosophe. Non ! Chevalier, non, vous n'abandonnerez pas la plus zélée de vos disciples ; vous ne laisserez pas votre ouvrage imparfait. Vous ne nous aurez pas en vain initiés aux premiers mystères, vous ne nous aurez pas montré tant de prodiges, pour nous laisser vainement soupirer après ceux que vous avez encore à nous développer. Pensez au moins, pensez que nous ne sommes pas les seuls coupables. Notre erreur, après tout, n'est pas encore celle des deux vieilles, ou des deux philosophes, qui, au clair de la lune, se prennent pour des spectres. Nous n'avons pas encore déclaré avec Voltaire que nos philosophes anti-dieu sont de vrais monstres ; nous n'avons pas encore dit avec les Diderot, les D'Alembert, avec tous les héros de l'encyclopédie, que le magistrat a droit de faire pendre ceux de nos philosophes qui combattent le préjugé religieux ; notre erreur à nous, qui ne les avons pris que pour des frères aberrants et malades, est bien plus excusable. Considérez enfin, je vous conjure, en quel moment vous allez nous priver de la lumière. Sans doute nous avions d'abord eu le plus grand besoin de vos leçons, pour apprendre à créer des soleils et des lunes, sans recourir au dieu des bons croyants ; pour varier si agréablement nos dogmes sur le dieu du matin, le dieu du soir, sur l'âme au double esprit, ou moitié d'un esprit, ou sans esprit ; sur nos sages libres et enchaînés, automates et girouettes ; sur tant d'autres objets d'une métaphysique trop longtemps ignorée dans nos cantons : mais c'est à l'école de nos grands moralistes, de ces réformateurs du genre humain, que vous alliez nous introduire, et c'est ici surtout que nous avons besoin de vos leçons. Vous connaissez l'état de cette science dans votre patrie ; vous savez ce que c'est pour nous que la morale ; combien elle est triste en province, combien elle est antique, et liée à tous les préjugés du bon vieux temps. Les maximes, les règles de conduite que nous donnons encore à nos enfants, nous les avons reçues de nos grands-pères,

qui les avaient reçues de leurs ancêtres, qui les tenaient, je crois, du bon Adam. Vous, par qui nous apprîmes à bâtir tant de mondes nouveaux dans l'ordre physique ; vous, par qui nous avons parcouru des régions si variées dans les contrées intellectuelles de la métaphysique, pourriez-vous vous résoudre à nous abandonner sur le point de rajeunir notre univers moral ? Nous refuseriez-vous vos leçons dans un temps où nos erreurs et nos méprises nous en font plus spécialement concevoir le besoin et l'importance, et dans ces moments mêmes où la conviction de notre profonde ignorance nous dispose à écouter nos grands maîtres avec plus de respect et de docilité ? Profitez au contraire de ces dispositions de vos compatriotes ; jamais elles ne furent plus propices à la philosophie, et ne promirent un succès plus brillant. Ce sont les grandes erreurs qui font le plus sincèrement chercher la vérité. Les nôtres sont extrêmes, il ne serait plus temps de le nier. Au centre des ténèbres, nous avons avili des adeptes dont nous étions bien loin de connaître le génie et la fidélité. Nous avons méconnu les vrais sages ; nous les avons indignement outragés dans leurs disciples. Instruits par vos leçons, nous reverrons dans eux les dieux de la lumière. Que l'amertume de notre repentir vous réponde de nos dispositions. Je me flatte du moins que la sincérité des miennes ne vous est point suspecte. Assurez-en nos sages ; demandez-leur pardon de mon erreur, de toutes celles du petit Berne, et croyez que si quelqu'un se fait un devoir de les réparer, c'est assurément leur très respectueuse et très humble disciple, la baronne de.

LETTRE 63

Le chevalier à la baronne.

Rassurez-vous, madame, quels que soient les propos de nos adeptes dans la capitale, et surtout de nos soeurs, un peu jalouses de vos premiers succès, mon intention n'est pas de vous abandonner au milieu de votre carrière philosophique. Je m'occupais de vous pendant ce long silence qui vous semblait d'un augure si funeste. Je relisais certains chefs-d'oeuvre de notre école ; je travaillais au choix des matériaux ; je m'occupais à élaguer les superfluités, ce qui n'est pas une petite affaire, quand on ne veut prendre dans les productions de nos grands hommes que ce qu'ils nous ont dit d'essentiel ; je méditais sur l'ordre qu'il convient de donner à nos leçons. Me voilà prêt enfin à satisfaire à votre empressement, et dès aujourd'hui, sous les auspices de nos plus célèbres moralistes, je vais vous introduire dans une autre partie du sanctuaire philosophique. Mais, vous allez le voir, notre marche sera un peu différente de celle que nous avons tenue jusqu'ici. Avec nos créateurs de soleils, d'océans, de montagnes et de comètes, avec ces autres sages les émules de Locke, de Malebranche, c'est la variété des opinions, ce sont les oui, les non, les peut-être, ce sont des pour et des contre sans fin, qui ont fait le sujet principal de votre admiration. Cette diversité ne vous prouvait alors que la richesse, la fécondité, la liberté de notre école ; chez nos grands moralistes, elle pourrait avoir des

conséquences d'une tout autre espèce. Le préjugé pardonnera sans peine à nos physiciens de ne pas trop savoir si les montagnes pondent encore de nos jours, ou si le temps les a privées de cette faculté ; si la lune est une éclaboussure du soleil, ou un oeuf de la terre : quelque opinion que l'on suive là-dessus, la lune, le soleil et la terre iront toujours leur train. Dans le monde moral, c'est autre chose. Nos actions, notre sort dépendent quelquefois de nos opinions, et l'on serait bien aise de savoir à quoi s'en tenir sur des objets de cette nature. Ne vous hâtez pas de tirer de ce préambule une fâcheuse conséquence. Ne dites point : l'école de nos grands moralistes n'aura donc plus ces oui, ces non, cette variété qui enchante dans les leçons des sages, et la triste uniformité du préjugé devient leur apanage : non, madame, nos héros en morale ne seront pas privés du privilège d'affirmer le matin, et de nier le soir ; mais nous aurons de plus un phénomène auquel, j'en suis bien sûr, vous et mes compatriotes ne vous attendez guère ; et ce grand phénomène, le voici. Soit que nos moralistes disent oui, soit qu'ils vous disent non, vous verrez que chez eux oui et non, pour et contre signifient toujours la même chose ; qu'ils savent se combattre, se réfuter, se contredire, et que pourtant ils sont toujours d'accord avec eux-mêmes et avec leurs confrères. Dans chaque question, vous verrez qu'il existe un certain point de réunion auquel tous aboutissent, quoique partis des points ou des principes les plus directement opposés. L'art consiste à savoir comment ils se rapprochent, lors même qu'ils paraissent s'éloigner ; comment ils se retrouvent en se fuyant toujours. C'est dans cet art, madame, que nos sages exercent leurs disciples, quand le temps nous permet d'attendre de l'épreuve un certain succès. Alors du pour, du contre, et des oui et des non, des peut-être, se forment des espèces de problèmes qu'on prend pour des énigmes, mais dont la solution démontre plus ou moins les progrès des adeptes, et à quel point ils ont saisi l'esprit philosophique. Il est temps que nos compatriotes subissent cette épreuve. Elle vous fournira l'occasion de prouver que si le petit Berne a pu vous étonner, cette erreur d'un moment ne saurait ralentir votre ardeur. Ici plus que jamais votre sagacité pourra déconcerter nos soeurs les plus jalouses de vos premiers succès. C'est dans cette confiance que dès aujourd'hui même nous allons commencer à l'exercer par un premier problème, qui servira de réponse à votre lettre. Je vois dans cette lettre que c'est surtout du neuf que vous désireriez à l'école de nos moralistes modernes. Nous en avons à vous offrir, madame, et nous n'en avons point. Observez bien cette double assertion : nous en avons, du neuf, et nous n'en avons point. Voilà, comme vous le voyez, une première énigme, dont vous me fournissez vous-même l'occasion. Oui, nous avons du neuf en morale ; nous en avons même beaucoup, vous dirai-je d'abord : car en morale tout est neuf, et rien n'est dit encore. Il ne m'est pas possible, ajouterai-je, de vous donner du neuf dans cette science, car tout est bien antique, tout est dit en morale depuis bien des siècles. Je dirai l'un et l'autre, ou, pour parler plus exactement, je laisserai nos sages vous prouver l'un et l'autre. Je citerai exactement leurs productions : ce sera ma partie. Par les textes des uns vous verrez qu'en morale tout est dit et trouvé, démontré depuis longues années ;

par les textes des autres, que rien n'est dit encore, et qu'il faut tout trouver, tout créer. Votre partie, à vous, sera de deviner comment il peut se faire que les uns et les autres s'entendent ici à merveille, et qu'ils soient tous parfaitement d'accord. Je conçois toute la difficulté de l'énigme : je ne nierai pas qu'elle n'ai pas quelque chose d'un peu embarrassant. Cependant, madame, ne perdez pas courage ; méditez bien ces deux colonnes, où je vais exposer les deux opinions qui n'en font pourtant qu'une. Voyez bien s'il n'y a pas une certaine manière d'accorder la droite et la gauche, le recto, le verso, tôt ou tard, je l'espère, vous découvrirez le noeud gordien, et dans les variations les plus parfaites vous saurez nous montrer l'unité. Voici d'abord comment je pose mon problème ; car il est bon de procéder un peu géométriquement, et de bien faire entendre ce qu'on attend de vous pour la solution. 1er problème en morale. Première énigme. Tout est dit, tout est vieux en morale : première proposition. Rien n'est dit, tout est neuf en morale : seconde proposition. Nos deux colonnes vont démontrer cette double assertion : nous demandons comment il faut entendre l'une et l'autre pour les concilier. Avec moins de confiance en votre sagacité, madame, je suspendrais ici notre problème. Content de vous avoir prouvé bien clairement que tout est dit pour une partie de nos sages, que rien n'est dit pour l'autre ; qu'avec ceux-là nous sommes les derniers moralistes du monde ; qu'avec ceux-ci nous sommes les premiers, je croirais vous avoir donné une tâche assez difficile à remplir, en vous chargeant de deviner comment les deux partis s'accordent ; mais ce n'est encore là que la première partie du problème. Voici un philosophe que l'on peut vous montrer à la fois et premier et dernier. C'est Mr Diderot. Voulez-vous voir d'abord ce sage au premier rang ? Nous l'interrogerons sur les progrès que la science avait faits avant lui, et il nous répondra : " il est bien surprenant, pour ne pas dire prodigieux, de voir combien la morale, à peu près la même chez toutes les nations, nous débite d'absurdités sous le nom de maximes et de principes incontestables… cette partie est la plus imparfaite de la morale… on n'a pas même essayé encore de résoudre le premier problème, dont elle dépend tout entière… on n'a pas pensé à nous en donner les éléments. " après ce préambule, notre sage prend lui-même la plume, résout ce problème, auquel personne encore n'avait pensé, donne ces éléments, qui ne se trouvaient encore nulle part, et nous disons alors : voilà bien Mr Diderot le premier moraliste du monde. Voulez-vous à présent ne trouver en lui que le dernier ? Il va nous retracer dans les divers articles de l'encyclopédie l'histoire des antiques écoles, et nous verrons alors les principes de la morale la plus saine étalés par Socrate : nous verrons Épicure découvrir dans cette science, la partie la plus difficile, l'art de concilier la morale avec ce qu'il pouvait prendre pour le vrai bonheur, ses préceptes avec les appétits et les besoins de la nature humaine. Celle des cyniques et de Diogène leur fondateur, de cet indécent, mais vertueux philosophe. (Vous riez, madame ! Vous êtes étonnée de trouver ici la vertu et l'indécence si étrangement alliées dans un même philosophe ; mais Mr Diderot a fait au moins cette découverte, et je ne devais pas vous la laisser ignorer) ; reprenons : la morale de cet indécent

mais vertueux Diogène sera vengée de nos mépris. On nous montrera à chaque article les richesses de la morale antique, et nous dirons alors : voilà bien Mr Diderot arrivé un peu tard pour être le premier moraliste du monde. Il ne sera pas seul alternativement et premier et dernier à cette école ; car voici un nouveau sage qui saura lui disputer ces deux places. Dans la colonne, tout est dit, vous avez vu le célèbre Raynal annoncer que la raison humaine ne pouvait que descendre du degré de perfection où la sagesse des grecs l'avait portée ; si nous voulons ajouter avec lui que Socrate surtout ramena la philosophie à la vraie sagesse, à la vertu, qu'il n'aima, n'enseigna, ne pratiqua qu'elle, nous serons bien forcés de convenir que la morale est fort ancienne, et qu'au moins le premier principe était connu il y a deux mille ans ; mais lorsqu'il nous dira expressément que ce premier principe, le principe fondamental de la morale n'a pas été saisi par les anciens ; et quand après l'avoir saisi lui-même, ce principe qui détermine nécessairement le vice et la vertu, il s'écriera avec une complaisance vraiment philosophique : voilà la morale ; il faudra bien nous écrier aussi : voilà le premier moraliste du monde. Je ne crois pas, madame, que la conséquence soit équivoque. Exercez donc en ce moment votre sagacité. J'ai rempli, ce me semble, ma partie assez fidèlement. J'ai prouvé qu'en morale tout est dit pour nos sages depuis bien longtemps. J'ai prouvé aussi qu'en morale rien n'est encore dit pour nos sages ; j'ai fait voir qu'ils étaient les premiers et les derniers docteurs en cette science. C'est à vous à présent à nous dire comment ce tout et rien, ce premier et dernier se concilient. C'est ce moment qui doit vous exercer ; c'est là que gît l'énigme. En vous la proposant, je n'ai pas douté un seul instant de vos ressources ; je me flatte que vous ne doutez pas davantage des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE 64

La baronne au chevalier.

il y a environ six mille ans que tout est dit pour nous, en fait de morale, et rien n'est dit encore : nos sages ont la gloire de se voir les premiers précepteurs du genre humain, et cependant ils ne sont guère que les derniers : en un mot tout est vieux et antique, et pourtant tout est neuf dans la science des moeurs : voilà donc, chevalier, le grand problème qui doit, en exerçant notre sagacité, vous prouver nos progrès philosophiques, et vous faire oublier les erreurs du petit Berne. Voilà ce qu'il nous faut concilier, pour démontrer que vos leçons n'ont pas été absolument perdues pour nous jusqu'à ce jour. Que vous allez donc être content de moi ! L'énigme ne m'a pas embarrassée un seul moment ; et, s'il le faut, au lieu d'une solution, j'espère en donner deux, peut-être trois, peut-être même quatre. Il en est une surtout qui me tient à coeur, et malheureusement ce n'est pas la plus courte. N'importe : elle vous prouvera que la philosophie m'occupe plus que vous ne croyez, que j'y pense en lisant autre chose que vos lettres, et que ses intérêts sont toujours présents

à mon esprit. C'est cette attention à tout ce qui la touche qui m'a fait découvrir le mot de l'énigme. Voici du moins l'histoire où je crois la trouver. Il est un certain nombre de journaux qui percent jusqu'à nous ; on nous envoie même parfois en province quelques-uns de ces prospectus que nos sages répandent dans la capitale. Je lis avidement les uns et les autres, et c'est là que j'ai vu deux plans tout aussi opposés en apparence que Mr Diderot le premier moraliste du monde est opposé à Mr Diderot arrivant un peu tard pour devancer ces grands réformateurs de la morale, Épicure et le très indécent, mais le très vertueux Diogène. Je combine pourtant nos prospectus : je relis, je médite, l'énigme disparaît, et le grand problème me semble se résoudre de lui-même. Dans le premier de ces deux plans, nos sages annonçaient une collection précieuse, inestimable, qui devait renfermer toutes les maximes, toutes les leçons, toute la morale des anciens philosophes. C'est là qu'on promettait de nous donner tout ce que la science des moeurs a de plus pur, de plus noble, de plus sublime, de plus conforme à nos besoins, aux idées de justice, de probité, de bienfaisance, de toutes les vertus. C'est là que la morale devait se montrer dans toute son antiquité, et que nos ancêtres devaient avoir tout dit bien longtemps avant les Freret et les Voltaire. Le plan est annoncé ; nos adeptes et nos profès se mettent à l'ouvrage : l'un compile les grecs, et l'autre les romains ; celui-ci les chinois, les perses, les arabes ; celui-là les égyptiens, les indiens, les chaldéens, enfin tout ce que la célèbre antiquité avait produit de sages. Des milliers de sentences, de maximes, de proverbes, d'apophtegmes sont traduits, et enfilés les uns à la suite des autres. Peu d'ordre dans le choix, il est vrai ; mais en revanche beau papier, beaux caractères, éditions charmantes, où d'ailleurs pages et sentences, tout est exactement compté, numéroté. Bientôt quatre ou cinq cents apophtegmes, bien et dûment distingués par leurs chiffres, donnent à l'univers la morale ou le catéchisme antique de Sénèque ; j'en trouve bien deux cents dans le catéchisme de Cicéron, qui le suit de très près. Bientôt encore je vois paraître vingt autres catéchismes d'une antiquité bien plus reculée ; celui du vieux Confucius ou Confutzée, comme l'écrit très doctement Voltaire ; celui de Pythagore avec ses vers dorés ; ceux du sage Bias, de Phocilide, Théogènes, Démocrate ; que sais-je ? Il n'y a pas jusqu'au catéchisme de Mahomet dont on n'ait eu grand soin de nous munir. Oh ! Pour le coup, disais-je, nous ne manquerons pas de catéchismes. Je le disais de la meilleure foi du monde, et voilà que bientôt l'univers entier se trouve n'en avoir pas un seul. On me dit que Mr D'Alembert se plaint amèrement de ce défaut, qu'il fait des voeux ardents pour qu'il s'élève enfin un sage qui puisse nous donner des éléments de morale, pour qu'un citoyen philosophe juge digne de lui l'exécution de ce projet, et que nos jeunes gens puissent apprendre enfin ce que c'est qu'un honnête homme. il y a bien longtemps, me dit-on encore, toujours dans les principes de notre philosophe, il y a bien longtemps que nous avons des collèges, des universités, et surtout des curés faisant le catéchisme, et des prélats, des évêques chargés par état d'enseigner les peuples, de veiller à ce que la jeunesse apprenne de bonne heure la morale, les devoirs d'un honnête homme, d'un chrétien ; cependant ces curés, ces évêques

n'ont pas encore reproduit un seul catéchisme de morale à l'usage et à la portée des enfants. Fénélon, Bossuet, Massillon n'ont pas même donné à leurs tendres ouailles ces éléments de morale que l'amour du bien public fait désirer à Mr D'Alembert. Un nouveau philosophe, c'est peut-être le même, ne se contente pas de former des voeux ; il propose à celui qui remplira cette tâche pénible un prix considérable. Douze cents livres tournois seront sa récompense ; la somme est déposée : les arbitres, les juges sont nommés. Je voudrais dire un mot sur ces juges et sur leur compétence, sur les conditions proposées aux concurrents, conditions surtout un peu plus qu'étonnantes pour le préjugé religieux. Mais ces objets ne font rien au grand problème, et il est temps d'y revenir. Ne croyez pas que je l'aie perdue de vue dans toute cette histoire. Pour concevoir comment elle nous donne le mot de l'énigme, reprenons nos prospectus. Dans le premier, comme dans le problème, tout est vieux, et bien vieux en morale ; tout est dit depuis vingt-cinq siècles : et pour le démontrer, il n'y a qu'à ramasser vingt ou trente de ces catéchismes, presque tous antérieurs à nos évêques, à l'évangile même. Dans le second, toujours comme dans le problème, tout est neuf, et rien n'est dit encore : nous n'avons pas seulement des éléments de morale, pas seulement le catéchisme de l'honnête homme. Il y a donc ici, comme dans le problème, un oui et un non bien marqués. Mais si l'opposition n'était que dans les mots ; si nos sages, en partant des deux extrémités, tendaient au même but ; si le tout et le rien ne disaient ici qu'une seule et même chose, nous conduisaient à une conséquence également fatale aux bons croyants, également précieuse à la philosophie ; et si je découvrais le point de réunion, ne pourrais-je pas croire que le problème est résolu, que le mot de l'énigme est trouvé ? Suivez-moi un instant, chevalier, et nous verrons que j'ai quelques raisons de m'en flatter. Ou je me trompe lourdement, ou l'objet de notre école était d'anéantir dans un certain public ce profond respect, cette admiration, cette espèce d'enthousiasme qu'excitait le nom seul de la morale évangélique, de détruire par là toute la haute idée que nous avions de son auteur. C'est un dieu, nous disaient sans cesse les apôtres du préjugé, c'est un dieu que l'auteur d'une science si pure, si sainte, si sublime ; il n'a pas été donné à l'homme de parler comme lui. Voilà l'opinion qu'il nous convenait assez de combattre ; et voilà, ce me semble, ce que font assez directement nos deux partis, ce que font également dans cette circonstance le oui et le non, le pour et le contre. Si j'en crois à celui qui me dit avec Freret : tout est vieux en morale ; Épicure, Socrate et cent autres philosophes nous en avaient donné tous les principes longtemps avant le Christ. Ils avaient étalé tous les grands préceptes, et ouvert toutes les voies de la vertu ; si je suis bien persuadée de ces progrès de la morale antique, j'ajouterai bientôt : quel est donc le mérite du Christ et de son école ? Et qu'a-t-il fait de si merveilleux pour la science du bien ? Il nous a répété ce que cent philosophes avaient dit avant lui. Les bons croyants en font un dieu, et il n'est tout au plus que l'écho des anciens philosophes. Ils admirent le livre où ses leçons se trouvent consignées : remontons à la source, et nous verrons que cet hommage est dû à la philosophie, ou même à la nature, qui depuis bien des

siècles avait su prévenir toutes ces belles leçons de l'évangile. N'est-ce pas là exactement, chevalier, ce qu'on voulait nous faire entendre avec ces collections de tant d'antiques moralistes, et surtout lorsqu'on nous assurait que les bonnes nourrices des chinois savent, au moins depuis trois ou quatre mille ans, tout ce que le grand livre des croyants contient de plus conforme à la saine morale ? Non, je ne pense pas me tromper : je connais nos sages et leur but primitif. Il peut bien se faire que nos simples rédacteurs ne soient ici que des adeptes manouvriers, qui travaillent sans trop savoir l'objet de ce qu'on leur demande ; mais très certainement nos Freret, en indiquant la route, connaissaient le terme où ils prétendaient la faire aboutir, et ceux qui, après eux, ont donné à nos manouvriers une impulsion nouvelle ; et quelques-uns même de ces manouvriers étaient dans le secret. Ce qu'il y a ici d'assez plaisant, c'est que quelques-uns même des bons croyants ont donné dans le piége, en recueillant aussi de leur côté une bonne partie des apophtegmes, des sentences morales de l'antique philosophie. Le motif de ceux-ci était bien différent, mais l'effet pourrait être le même. Quoi qu'il en soit, voilà cent moralistes de la première classe bien antérieurs au Christ : voilà cent philosophes que nous avons su faire admirer aux dépens de l'école évangélique. Le succès n'est peut-être pas des plus complets. On nous dira que des maximes éparses à la Chine, en Égypte, en Arabie, en Perse, dans les Indes, en Italie, en Grèce, et recueillies à grands frais de cent écoles différentes, ne démontreraient pas absolument qu'il y ait eu nulle part avant le Christ, si ce n'est chez Moïse, cet ensemble qui constitue seul un code de morale. Il est vrai encore qu'il faut à cette science, non de simples conseils, mais des motifs solides, importants, et une base, sans laquelle nos maximes sont toutes sans effet lorsqu'il s'agit de vaincre de grands obstacles, et dans toutes ces circonstances où le vice et le crime ont de puissants attraits. Il est vrai encore, cette base constante, inébranlable, ces motifs, sont seuls capables de nous déterminer quand il faut résister à de grandes passions, à de grands intérêts, ne se présentent guère dans nos collections philosophiques. Il est vrai enfin, il faut en convenir, ce serait toujours une merveille bien étonnante, que ce Christ, élevé au milieu d'une nation méprisée par nos sages, eût trouvé dans lui-même, ou réuni au moins dans ses leçons, tout ce que les philosophes de tous les siècles, de toutes les nations, de toutes les écoles, avaient laissé épars, sans ordre, sans ensemble, par morceaux détachés, sans avoir jamais pu ni s'accorder entre eux, ni former un véritable corps de doctrine. Oui, malheureusement, il faut en convenir : celui qui n'aurait fait que ce prodige aurait encore quelques droits à nos hommages. Peut-être même remarquera-t-on qu'il est bien plus croyable que le Christ a tiré de lui-même toute sa morale ; qu'il lui fut plus facile de créer son école que de purger ainsi les écoles antiques de toutes leurs erreurs, que de réunir seul tout ce qui s'était dit avant lui de raisonnable, de saint et de sublime dans les Indes, à la Chine, en Grèce, en Italie, et chez tant d'autres peuples, dont le sien ignorait ou méprisait les sages. Phénomène pour phénomène, je ne sais lequel des deux m'étonnerait le plus. Mais enfin, si nos philosophes manouvriers avaient rempli leur tâche, s'ils avaient

réussi à nous donner autre chose que des compilations froides et ennuyeuses ; s'ils avaient au moins fait oublier que leurs vieux moralistes, au milieu de leurs belles sentences, avaient en même temps mille principes absurdes, mille contradictions, qui détruisent les plus belles leçons et laissent la morale sans appui ; s'ils avaient clairement démontré l'unité, la sainteté, la perfection des écoles antiques, l'objet était rempli, et le Christ, au lieu d'être le dieu de la morale, n'était plus que l'écho des philosophes. Et voilà, ce me semble, à quoi tendaient assez directement les Freret, les Voltaire, et tant d'autres grands hommes, pour lesquels tout est dit, tout est vieux en morale. S'il faut vous expliquer à présent comment ces autres sages pour lesquels tout est neuf au contraire, dans cette même science, tendent au même but, nos provinciaux les plus bornés vous répondront sans peine : si rien n'est dit encore, si la morale sort à peine du berceau, si nous n'avons encore que la morale de l'enfance du monde, comme l'assure Helvétius ; si nous n'avons pas même les éléments de l'honnête homme, comme D'Alembert veut nous le persuader ; si nos sages enfin sont obligés de tout créer, lorsqu'ils veulent bien se donner la peine d'instruire l'univers, et de nous montrer les principes, les fondements de la vertu, assurément le Christ n'aura pas fait grand'chose à cette science, et l'évangile des croyants sera d'un bien petit secours pour celui qui veut être honnête homme. La conséquence est facile à saisir, elle est de la dernière évidence, elle est commune aux deux partis ; elle se tire également et du tout et du rien : voilà donc nos sages arrivés au même but, quoique partis des deux extrêmes : voilà l'accord parfait, et, si je ne me trompe, l'énigme résolue. Mais je vous ai promis plus d'une solution : j'aime à tenir parole ; dépêchons-nous donc, car cette première réponse nous a tenus assez longtemps. Tout est dit en morale pour certains philosophes ; pour ceux-là, par exemple, qui, ne voulant pas trop fatiguer leur cerveau à travailler un long traité sur des objets sérieux par eux-mêmes ; qui, sentant bien qu'il faudrait réfléchir, méditer, combiner un certain nombre de vérités austères, poser certains principes dont on n'aime guère à rafraîchir le souvenir, aiment mieux s'en tenir bonnement à ce qui a été dit depuis quatre mille ans. Rien n'est dit au contraire pour quelques autres sages, dont les productions resteraient infailliblement dans leur portefeuille s'ils ne faisaient sonner un peu haut qu'ils ont du neuf à nous donner. Comment seraient-ils donc les créateurs de la science, si elle les avait devancés de tant de siècles ? Et pourquoi la philosophie ne serait-elle pas un peu comme le baume ? Chacun vante le sien ; le plus nouveau est toujours le meilleur, le souverain, l'unique. J'ai vu, j'ai entendu un certain physicien qui, dit-on, fait aujourd'hui grand bruit sur vos boulevards, publier hautement que Newton n'entendait rien à la lumière, qu'avant lui toute cette partie de la physique était encore au berceau. Il le disait, on le croyait. Cela explique assez passablement comment Helvétius a trouvé la morale dans l'enfance. Que tout soit donc antique pour Voltaire, je le conçois sans peine. Un traité de morale deviendrait insipide à celui qui, au lieu des armes de la raison, s'était accoutumé à manier légèrement toutes celles du sarcasme et de la plaisanterie. Mais que tout soit neuf pour l'auteur

de l'esprit, ce grand homme n'aurait pas eu la gloire de tirer la morale du berceau, s'il l'eût trouvée adulte et dans toute sa force. Ses principes n'auraient pas eu le mérite de la nouveauté, si l'on se fût aperçu que le vieux Anaxagore et l'antique Épicure les avaient débités deux mille ans avant lui, ou même qu'il ne faisait souvent que délayer certains articles de l'encyclopédie. Que tout soit neuf encore pour le moraliste universel ; il sera le premier, quoiqu'il vienne après cent autres. Que tout soit neuf surtout pour l'auteur du traité élémentaire de morale, et qu'il ait soin de dire que son traité est le premier, quoiqu'il arrive à peu près le dernier. Ceux qui le suivront ne manqueront pas de dire comme lui, que réduire la morale en principe est une idée échappée aux anciens, proposée par quelques modernes, mais qui est encore à réaliser. Tout cela est excellent dans une préface, et dispose admirablement le lecteur à espérer du neuf. Quant au sage Diderot, qu'il soit le dernier moraliste du monde, lorsque, oubliant sa propre gloire, il faudra rétablir celle d'Épicure, ou du très indécent, mais vertueux Diogène ; quand il faudra, par toutes les écoles ou d'Athènes ou de Rome, éclipser celle de l'évangile : mais qu'il vienne modestement reprendre le haut bout quand, pour créer lui même les principes de la philosophie morale, il faudra en résoudre le problème fondamental, et inventer les premiers éléments. Rien n'est plus naturel. Là, c'était pour l'honneur de l'antique philosophie qu'il avait à combattre ; ici, c'est pour le sien. Quoi de plus simple alors que de prendre alternativement à l'école de nos moralistes la première et la dernière place ? Nous en dirons autant pour le sage Raynal, mais une réflexion nouvelle me fournit une autre solution du grand problème. Depuis longtemps nos prêtres étaient en possession de donner presque seuls à la jeunesse des leçons de morale. Un philosophe tel que Mr D'Alembert ne devait pas trouver que la science eût fait de grands progrès sous de pareils maîtres. Plutôt que d'en convenir, il fallait bien nous dire que ces docteurs à préjugés l'ont bornée à des questions vides et scolastiques, et n'ont pas même produit un catéchisme de morale à l'usage et à la portée de la jeunesse. On ne le croira guère : on lui répondra que dans tous nos collèges, dans toutes nos paroisses, il est des catéchismes faits par des prêtres : que dans ces catéchismes, la morale, réduite aux commandements de Dieu, aux leçons évangéliques, est parfaitement mise à la portée des enfants mêmes ; qu'au lieu de questions vides et scolastiques, on y voit clairement exposés ces principes que les enfants ne sauraient suivre sans mériter un jour parfaitement le titre d'honnête homme. On le dira, et notre sage avait bien prévu la réponse : qu'importe ? Le coup porte, ou il ne porte pas ; il est toujours lancé. Mais d'un autre côté, il est certain, suivant un autre sage, que dans tous les temps ce sont les laïcs philosophes qui ont fait le meilleur accueil à la morale ; celui-ci devait donc nous apprendre que la morale des scolastiques n'est qu'un ouvrage de pièces rapportées, un corps confus, sans règles, sans principes. Ces imputations ne prendront guère sur nos provinciaux, qui me disent, au contraire, que ce qui distingue la marche scolastique, c'est l'ordre, la logique, l'attention à poser des principes certains, à discuter les conséquences, à examiner jusqu'au scrupule la justesse des raisonnements : mais on n'en voit pas

moins ici nos deux sages animés du même esprit. Le premier, ne voyant que des prêtres occupés de la morale, doit la trouver réduite à demander encore des éléments. Le second l'avait vue en tout temps accueillie chez les philosophes laïcs ; qu'y a-t-il d'étonnant qu'à leur école, et nommément à celle d'Épicure, elle lui paraisse aussi belle que droite dans ses fondements ? Que tout soit dit pour celui-ci, et que rien ne soit dit pour celui-là ? Reprenez à présent, chevalier, ces diverses solutions du grand problème. Je me flatte qu'il y en a au moins une de vraie. Elles pourraient bien l'être toutes. Choisissez ; et si je suis assez heureuse pour vous avoir donné une certaine idée de nos progrès, ne craignez pas de mettre vos disciples à de nouvelles épreuves.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

À quelle école va nous conduire encore l'enthousiasme de notre correspondant ! Et sous quel nouveau jour essaie-t-il de nous montrer ses maîtres ? Bon dieu ! Quelles leçons il nous prépare ! Et qu'il est triste pour des français d'avoir pu accorder le nom de philosophes à ceux qui nous les donnent ! Dans le sein même du christianisme, plus aveugles cent fois que les sages d'Athènes et de Rome ne le furent au milieu des ténèbres du paganisme, ce n'est donc pas assez qu'ils aient ajouté à leurs erreurs sur l'origine des choses, sur la divinité et tous ses attributs, sur l'homme et son destin, et ses prérogatives ? Il ne suffit donc pas que nous ayons eu à réfuter leurs inconcevables erreurs, leurs contradictions perpétuelles sur des objets de cette importance ? Les voilà qui se montrent à nous comme juges suprêmes de la morale, comme autant de nouveaux maîtres auxquels seuls appartient le droit de nous donner des règles de conduite, de nous développer la science du juste et de l'injuste, des vertus et des vices ! Voyez comme ils s'accordent d'abord sur l'état où ils prétendent avoir trouvé les sciences dont ils viennent nous donner des leçons ; comme le même esprit, la même haine leur dictent encore et le oui et le non, suivant leur intérêt momentané. Je ne les suivrai pas dans le délire de ce problème absurde, que leur admiratrice a trop bien résolu en nous montrant l'esprit qui en dictait chaque partie. Leur but est trop palpable, leur objet trop évident ; il suffit de l'avoir indiqué pour juger de la confiance qu'ils méritent. Mais ces assertions, recueillies avec tant de soin de leurs productions diverses, ne nous ont rien appris sur le véritable objet de la question. Tous leurs oui et leurs non ne nous font pas connaître l'état de la morale au moment où parut cette école évangélique dont la gloire les offusque et les afflige, dont ils n'ont tant voulu ravaler le mérite que pour éteindre en nous tout sentiment d'admiration et de reconnaissance envers le Dieu du christianisme. Opposons à leurs vaines assertions des recherches exactes. Par l'état moral de l'univers, antérieur à l'école du messie, essayons de connaître, au moins en partie, ce que toutes les autres doivent à l'évangile ; et que la vérité, mieux

connue, justifie l'hommage du chrétien. La morale ou la science des vertus et de nos devoirs, cette science qui constitue l'homme véritablement homme, ne fut, ne dut point être abandonnée à nos spéculations arbitraires. Un Dieu sage en grava dans nos coeurs les premiers principes. La raison y devait ajouter ses lumières, et la divinité, longtemps même avant l'école évangélique, n'avait pas dédaigné de la fortifier par la révélation. De cette triple source dérivait ce que nous appelons, pour ces temps antérieurs à l'évangile, la morale du sentiment, la morale de la raison et la morale de la révélation. Leur objet est le même, c'est partout la distinction du bien et du mal moral, du juste et de l'injuste ; il ne peut y avoir d'opposition dans leurs préceptes, mais elles ne supposent ni la même étendue dans leurs lumières, ni la même manière de les communiquer. La première, semblable en quelque sorte à la faculté de sentir malgré soi le bien, le mal physique, est cet instinct si prompt et si actif, qu'il semble au moins prévenir tout l'exercice de l'intelligence, et suppose à peine le plus léger exercice de la raison. Elle est dans ces principes que nous disons innés, parce qu'ils ne sont point le fruit de l'étude, mais des raisonnements les plus simples et les plus naturels. Elle est universelle, parce que sa lumière est accordée à tous ; mais elle semble plus spécialement la morale du peuple, de cette classe d'hommes qui méconnaît les longues réflexions, les méditations, l'art d'arriver au vrai par l'enchaînement des principes et des conséquences. Cet art était celui qui constituait les philosophes ; ils s'en flattaient au moins ; et de leurs spéculations résultait cette morale de la raison, que nous consentons à regarder comme leur domaine particulier, comme celle que leurs divers adeptes se sont fait une gloire d'admettre exclusivement à toute autre règle. La troisième enfin, la morale de la révélation, n'appartenait qu'à cette nation privilégiée, que dirigeaient Moïse et les prophètes. Je sens que je pourrais me dispenser, avec nos philosophes, de porter mes regards sur celle-ci ; elle leur est peu chère, ils contesteront peu sur les avantages qu'elle peut avoir reçus de l'évangile. Mais puisque tous leurs soins tendent à obscurcir la gloire de cette grande école des vertus, je veux publier, moi, ce que lui doivent sans exception toutes les autres. J'ai consulté l'histoire, c'était le seul moyen de connaître leur véritable état antérieurement à l'évangile, et ce que l'univers doit au Dieu qui leur apporte à toutes un nouveau flambeau et de nouveaux préceptes. Je commence par celle qui semblait avoir le moins besoin de ses leçons. Article premier. État de la morale de la révélation antérieurement à l'évangile. Tout ce qu'on peut entendre par ces mots de morale révélée, est nécessairement pur et saint par soi-même, comme le Dieu qui en est le principe. Le plus léger soupçon d'immoralité ou de lois vicieuses outragerait ici également et ce Dieu d'Israël, et les instruments de sa parole. Les règles de moeurs dictées par Moïse et les prophètes seront donc essentiellement pour nous les leçons et les oracles de l'esprit saint. Mais la divinité peut ménager ses dons et ses lumières, elle peut avoir des temps marqués pour la distribution de ses richesses, et pour en dispenser la plénitude ; ces leçons consignées dans nos livres saints peuvent être dénaturées par des interprétations pharisaïques ; nous pouvons donc aussi

considérer cette morale d'une première révélation, et relativement aux limites qu'il a plu à Dieu de lui donner, et relativement à l'altération qu'elle a pu essuyer de la part des hommes. Sous ce premier coup d'œil, la morale de la révélation a pu être incomplète et susceptible d'une perfection, d'une plus grande abondance de lumières réservées à des temps plus heureux. Sous le second rapport, elle a pu être rectifiée et rappelée à sa première pureté. Vous qui les avez lues et méditées ces premières leçons de la révélation, ces oracles du saint législateur d'Israël, des prophètes et de ces personnages à jamais respectables dont les oeuvres composent nos livres sapientiaux, je suis loin de vouloir diminuer le respect et l'estime qu'elles ont dû vous inspirer ; mais si elles conservent la supériorité la plus marquée quand nous les comparons à toutes les leçons de la sagesse humaine, en est-il bien de même quand nous les rapprochons de l'école du messie ? Tout ne montre-t-il pas au contraire dans la révélation primitive les lois et les préceptes proportionnés en quelque sorte à l'enfance de la sainteté et de l'homme moral, tandis que chez Jésus tout annonce la perfection même, et la consommation de la loi sainte ? Les devoirs, les motifs, les secours, les moyens, les lumières, tout s'agrandit ici. Tout dit à l'homme de l'évangile : sois saint comme Dieu même, sois parfait comme Dieu, pour être un jour heureux de son bonheur. Jusqu'à l'heureux instant où le fils de Marie s'est fait entendre, le juif, il est vrai, connaît sa destinée, on ne lui cache ni ses droits à l'immortalité, ni le sort qui attend le juste ou le méchant, ni aucune de ces grandes vérités sur lesquelles s'appuient les fondements de la morale. Mais en montrant à Israël une vie nouvelle, dont le bonheur dépend de ses vertus, tout semble en quelque sorte l'attacher à une vie passagère. Dans les promesses mêmes de la divinité, c'est la rosée du ciel, la fécondité des champs, la richesse de sa postérité, la durée de ses jours, qu'on annonce au peuple de Jacob comme la récompense de sa fidélité. On lui parle du séjour de la divinité, mais on fixe ses regards sur Chanaan ; et le miel et le lait dont il va se nourrir dans cette terre promise suppléent, pour ainsi dire, aux délices célestes qu'il ne sait pas encore apprécier. Enfants de l'évangile ! Ces bénédictions de Jacob et d'Ésaü dans la graisse de la terre et dans l'empire même des nations sont trop viles pour vous. Élevez vos regards vers le ciel, l'oracle du messie ne vous permet plus de les fixer ailleurs. C'est là, c'est dans Dieu seul que vous chercherez désormais un prix digne de vous, et vos vertus seront aussi d'un nouvel ordre. On ne vous dira plus : celui-là sera riche sur la terre qui aura observé mes préceptes ; on vous fera entendre ces paroles nouvelles : celui-là ne sait plus observer mes préceptes, qui ne sait pas fouler aux pieds tous les biens de la terre. La loi avait maudit l'avare, l'ambitieux, le superbe ; les riches trembleront à l'école de Jésus ; les bienheureux de l'évangile seront les pauvres d'esprit. Le seul grand sera l'humble de coeur. La loi vous avait dit : secourez votre frère, et n'exigez de lui ni retour, ni usure. Jésus ajoutera : vous êtes frères de tout ce qui est homme ; il n'y aura plus d'étrangers à vos yeux ; le Dieu qui fait briller son soleil de l'occident à l'orient sera votre modèle. On a dit aux anciens : aimez ceux qui vous aiment, et faites du bien à ceux qui vous en font.

On vous dira à vous : aimez vos ennemis, et soyez les bienfaiteurs de ceux qui vous haïssent. On avait dit au juif : la vengeance n'appartient point à l'homme ; mais le juif pouvait la réclamer de Dieu qui se l'est réservée. On dira au chrétien : la vengeance est à Dieu, mais vous prierez Dieu de pardonner à ceux qui vous offensent, de leur faire du bien, et cette prière sera le voeu de tous les jours ; si elle n'est sincère, en vain espérez-vous le pardon et les grâces que vous demanderez pour vous-même. Le prophète avait dit : oeil pour oeil, dent pour dent ; on vous dira à vous : si vous êtes frappé sur une joue, vous présenterez l'autre ; et si votre frère demande en jugement votre tunique, abandonnez-lui encore votre manteau. En un mot, la charité avait ses bornes, elle n'en connaît plus à l'école du messie. Vous aimez Dieu dans lui-même ; vous l'aimerez dans chacun de vos frères, dans vos ennemis mêmes ; car c'est là le précepte de Jésus-Christ. L'homme auprès de Moïse n'oublie pas qu'il est esprit ; mais tout lui dit encore qu'il est pétri de chair, de boue et de limon. Auprès du Christ la chair est vivifiée et les sens s'ennoblissent par les combats et les victoires. Là, je n'avais à redouter que l'excès des plaisirs ; ici, les privations, les sacrifices élèvent l'âme et fortifient son empire. Docile aux leçons de ses prophètes, Israël proscrira l'adultère, mais il pourra légitimer la double épouse ; il ne violera pas la couche nuptiale, mais il pourra dissoudre une première union, et chercher de nouveaux embrassements dans de nouveaux liens. Ceux du chrétien seront l'image de la divinité unie à l'homme juste, de la divinité unie à son église, et toutes les puissances de la terre ne les dissoudront pas. Des noeuds plus saints encore attacheront les vierges de l'évangile au céleste époux ; et les sens enchaînés ne détourneront plus un coeur qui ne veut, qui ne sait plus jouir que de son Dieu. L'homme moral enfin, chez Moïse et les prophètes, sera l'homme avec toutes ses affections, avec tous ses penchants, partout où la justice rigoureuse et la nature ne les réprouvent pas ; l'homme moral de l'évangile sera l'homme partout supérieur à ses passions, à ses penchants. Le juif n'a pas été dans les ténèbres, mais la lumière ne brille pas pour lui d'un éclat que son oeil ne supporterait pas. La carrière est ouverte ; mais il n'en verra pas cette étendue que ses pieds chancelants ne sauraient parcourir. On lui tait jusqu'aux noms de ses vertus, dont son intelligence essaierait en vain d'atteindre la hauteur. C'est l'enfant dont on dirige tous les pas, sans exiger de lui de grands efforts. Ce n'est pas encore l'homme appelé aux grands combats, destiné aux grandes victoires, il sera en un mot le juste de la terre, c'est au Christ à former le héros, le saint des cieux. Heureux encore le peuple élevé à l'école de ces premiers oracles, s'il n'avait ajouté le vice même et l'erreur grossière à son imperfection ! Mais plus la loi semblait proportionnée à sa faiblesse, moins il sera fidèle à maintenir intacts ses dogmes primitifs et ses préceptes. Déjà il n'ose, plus retrancher de son sein une secte insensée, qui, ne voyant plus rien au-delà du tombeau, sape les fondements de la vertu sous prétexte de l'épurer, et prive le juste de son plus doux espoir. Les docteurs de Juda ont en main les livres saints, mais ils en ont perdu l'esprit, et n'en connaissent que la lettre. Les prophètes leur ont montré dans l'avenir l'empire des

passions et du péché détruit par le messie, et ils ne pensent qu'à secouer par lui le joug des nations. Un conquérant, semblable aux tyrans destructeurs, est l'objet de leurs voeux ; le maître et le modèle de toutes les vertus n'est que le désiré de l'ambition. Qu'il se montre et qu'il fasse entendre sa voix, ce divin maître, il est temps que ses leçons confondent le scribe et le pharisien. Les préceptes sont tous dénaturés, et les vertus ne sont devenues par eux que de vains simulacres. Ils chargent les autels de victimes, et tous les sacrifices du coeur sont inconnus ! Le sang des taureaux coule dans les temples pour honorer le père commun de tous les hommes, et c'est par ce sang même qu'ils prétendent dispenser les enfants de l'amour filial, du premier sentiment de la nature ! Le Dieu d'Israël est le Dieu des nations, et ils ne savent lui prouver leur amour que par la haine du samaritain, du grec et du romain ! Ils ont peur de violer le sabbat, et des miracles de charité les scandalisent ! Ils chantent, ils célèbrent sans cesse le Dieu d'une infinie miséricorde, et la douceur, la bonté de Jésus les révoltent ! Ils invoquent la loi contre la pécheresse, et contre la loi même ils se sont persuadés que le lit de l'étranger peut être violé sans manquer au précepte ! Ils ont proscrit celui qui jure par le don de l'autel, ou l'or du temple, et ils pensent absoudre celui qui viola le serment fait par le temple et par l'autel ! Leur visage est meurtri, leur chair est mortifiée, et ils ne savent pas ce que c'est que réprimer des feux secrets, des désirs adultères ! Ils redoutent d'omettre une ablution, et ils ignorent que c'est par les pensées et les voeux illicites que le coeur est souillé ! Un vain cercle de jeûnes fastueux, de cérémonies purement légales, de pratiques extérieures, une foule de préceptes qui, réduits à eux-mêmes, ne sauraient conserver à la vertu que son écorce : voilà ce que l'école pharisaïque donne à Israël pour l'essence de la loi, les leçons des prophètes, la morale de la révélation ! Sont-ce là les leçons qui, préparant les voies à l'évangile, en auraient diminué le bienfait et nous dispenseraient de la reconnaissance ? Ou plutôt le premier mérite du maître évangélique n'est-il pas d'avoir rappelé la morale au véritable objet de ses leçons ; d'avoir appris à l'homme que le siége des vertus est dans le coeur et non pas sur les lèvres ; d'avoir humilié les faux docteurs, les corrupteurs de la révélation, les sacrilèges interprètes d'une doctrine sainte, quoique encore incomplète ? Oui, celui qui osa le premier dire aux scribes et aux pharisiens : malheur à vous qui, par les traditions des hommes, avez dénaturé les traditions de Dieu ! Malheur à vous, esclaves hypocrites, qui lavez l'extérieur du calice, et laissez dans la coupe le poison de tous les vices ; qui vous dites les maîtres de la science, et qui, fuyant la vraie justice, en détournez les autres ; qui, ne montrant au peuple que l'apparence des vertus, lui en cachez l'essence ! Celui qui le premier anathématisa tout l'orgueil du portique sous les dehors d'une vertu austère, celui-là est pour moi le vrai restaurateur de la morale, de la révélation elle-même, de Moïse et des prophètes. Qu'une fausse philosophie, jalouse de sa gloire, ne s'occupe que des moyens de la ternir, il n'en sera pas moins à mes yeux le vrai maître des vertus solides et constantes, il n'en aura pas moins l'hommage de ma reconnaissance ; il ne sera pas moins le bienfaiteur du genre humain. Mais pour ne me montrer à son

école qu'une science triviale et dès longtemps commune à tous les peuples, vous avez exalté celle de la nature, la morale du sentiment, et les lois de l'instinct le plus vulgaire. Je verrai donc encore ce qu'était cette voix du sentiment, ce qu'elle avait appris aux peuples ; si elle était plus pure, plus intacte que la voix de la révélation. L'histoire nous dira encore quelle force elle avait conservée auprès des nations qui n'avaient ni Moïse, ni les prophètes ; et nous saurons si l'efficacité de ses leçons rendait moins nécessaires celles de l'évangile. Article second. État de la morale de sentiment antérieurement à l'évangile. Loin de nous l'opinion de ces hommes qui ont osé nier jusqu'à l'existence de cet instinct moral, c'est-à-dire de cette connaissance intime, ou plutôt de cette espèce de sensation qui, étant dans l'homme indépendamment de sa volonté même, l'éclaire en quelque sorte malgré lui sur la nature de ses actions en général, le force à se juger coupable par les unes, à s'applaudir des autres. Je ne définis pas ici ce sentiment ; je ne cherche ni comment il agit, ni comment il existe ; le Dieu qui l'a mis dans mon coeur m'ordonne de le suivre, et non de l'expliquer. Qu'il ne soit que le fruit de la pensée, de la réflexion même, ou qu'il la précède, peu importe. Ces pensées et ces réflexions plus rapides, plus promptes que l'éclair, sont dans moi et me montrent le crime malgré moi. Le remords ou la honte qui les suit n'est pas plus volontaire ; je les appelle instinct, ou sentiment, ou voix de la nature, parce qu'elles ne sont ni moins actives, ni plus libres dans leur principe ; et j'ajoute sans crainte avec le sage de Genève : chez toutes les nations, dans les siècles mêmes de la perversité la plus monstrueuse, la sainte voix de la nature a su se faire entendre, le méchant malgré lui a senti son pouvoir ; et le juste ses consolations. Le scélérat partout a frémi avant de se livrer à ses premiers forfaits ; jusqu'au milieu de sa prospérité il a vu qu'il portait dans son coeur son juge et son bourreau. Je le dirai encore : chez toutes les nations je retrouve les principes fondamentaux d'une saine morale, la distinction générale du juste et de l'injuste, les idées d'un dieu vengeur et rémunérateur ; partout je découvre des devoirs primitifs à remplir, des vices à fuir, des vertus à aimer. Chez les peuples mêmes dont la raison est le plus abrutie, l'instinct moral n'est pas anéanti : il ne le sera pas tant que l'homme conservera quelques vestiges de son intelligence. Mais ne m'invitez pas, avec le célèbre défenseur de cet instinct, à n'ouvrir les fastes des nations que pour le voir régner dans toute son étendue, et dominer dans toute sa puissance. Gardez-vous d'ajouter avec lui, qu'en vain le vice armé d'une autorité sainte descendait du séjour éternel, que cet instinct moral le repoussait loin du coeur humain, et que la sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisant respecter sur la terre, semblait reléguer dans les cieux le crime avec les coupables. Plût à dieu que l'histoire des peuples nous montrât l'homme tel que vous aimez à nous le présenter, et le vice aussi rare sur la terre, la voix de la nature aussi puissante, l'instinct de la vertu aussi fort que vous semblez le croire ! Mais vos voeux et les miens ne rendront pas l'homme innocent ; et malgré vos assertions pompeuses, il n'en est pas moins vrai que cet instinct, ce sentiment de la nature, vicié dans sa source et affaibli par les passions, n'empêchait

pas les corps de se corrompre, les esprits de s'aveugler. Des erreurs monstrueuses et sans nombre, un culte inconcevable par son absurdité, mais presque universel, des usages, des lois et des coutumes, dont la nature devait partout frémir, absorbent cet instinct : l'habitude a changé les forfaits en vertus ; le vice a des autels, son encens étouffe les remords, la morale altérée les rend presque tous impuissants, ou les anéantit. Voilà le vrai tableau du genre humain à l'instant où s'élève l'école évangélique : voilà ce que l'histoire nous forcera de voir en cet instant sur toute la surface de la terre. à travers ce déluge d'erreurs, de vices et de crimes, la nature sans doute s'est encore fait entendre, lorsqu'elle se bornait à annoncer un Dieu arbitre de la terre et des cieux ; mais lorsqu'elle ajoutait que ce Dieu étant saint, l'être qu'il a formé à son image n'en conserve les traits que par la sainteté de la vertu ; lorsqu'il aurait fallu persuader aux nations que la corruption et les forfaits ne sauraient se concilier avec l'idée de la divinité ; qu'un être vicieux et immoral ne peut être l'objet de nos hommages ; quelle force avait-elle cette voix de la nature ? Et quel empire put-elle conserver sur les actions des hommes, dès qu'une fois le grec et le romain eurent mis sur l'autel un Jupiter incestueux, et le féroce Mars, la Junon jalouse, l'avare Plutus, l'impudique Vénus, un Mercure voleur, un Bacchus abruti par l'ivresse, et Minerve, ou la sagesse même, associée à un dieu de sang et de carnage, et cette flore élevée du bourbier de la prostitution publique au rang suprême de la divinité ? Qu'est-ce que la morale, et que pourra-t-elle être lorsque le sentiment de la nature ne suffira pas même pour révolter les peuples contre l'idole monstrueuse, dont le nom est l'opprobre des moeurs ? Qu'est-ce que la pudeur auprès de l'assyrien que je vois accourir dans les temples de Milite pour expier le crime par la prostitution ? Qu'est-elle pour l'Égypte ou pour l'Inde prosternée devant l'autel infâme du Phallus ou du Lingham ? Qu'est-ce que les vertus conjugales pour toutes ces matrones accourues dans Rome et dans Athènes aux lupercales, ou aux fêtes nocturnes de la bonne déesse ? Qu'est-ce que la décence, la modération, la tempérance pour celles que je vois briguer et agiter le thyrse des bacchantes ? Je ne le sais que trop, et ces lettres n'en seront qu'une preuve trop évidente auprès de nos faux sages mêmes : ces vertus ont aussi perdu leur nature, et ne sauraient plus être que des vertus de préjugé. L'humanité, nous crient-ils sans cesse, l'humanité, la bienfaisance mutuelle, l'utilité, l'amour universel, voilà les vraies vertus, et les seules dont la perte aurait pu mériter les regrets du philosophe. Eh bien, leur répondrai-je, qu'est-ce pour tous les peuples que cette humanité, cette fraternité, cet amour universel, et cette bienveillance générale, quant à un Dieu, père commun de tous les hommes, ont succédé les dieux des empires, des provinces, des villes ? Dieux jaloux, qui divisent les nations et se disputent les victimes ; dieux cruels, qui demandent en Tauride le sang de l'étranger échappé au naufrage ; en élide, le sang de l'innocence pour apaiser les vents, et dans le Latium celui du gaulois pour détourner un fléau. Qu'est-ce pour le romain, l'égyptien, l'indien que l'humanité sainte, quand il ne rougit pas d'ordonner pour ses fêtes publiques, pour ses jeux funéraires, l'hécatombe sanglant de ses gladiateurs, de ses esclaves, et

jusqu'au sacrifice de l'épouse ? Qu'est-ce pour le spartiate et l'africain, que le premier instinct de la nature, quand un père féroce déchire ses enfants sur l'autel de Diane, ou les écrase contre ceux de Saturne ? Qu'est-ce pour tous les peuples que la fraternité, l'union domestique, quand le premier des dieux a mutilé son père pour usurper son trône ; quand les dieux se poursuivent, se chassent de l'olympe, se combattent les uns les autres, comme tous les tyrans et les ambitieux de la terre ; quand tout l'olympe se divise en partis, en factions pour Argos ou pour Troie ? Qu'est-ce enfin pour toutes les nations que la première idée des vertus, lorsque dans tous les temples je ne vois qu'un mélange inconcevable des plaisirs de la bête et de sa férocité ? Partout l'homme a cherché l'oracle de ses dieux dans les entrailles de l'homme ; partout il a banni la pudeur loin des autels ; partout les barbares sacrifices de Carthage et les scandales de Paphos ont été en dernière analyse l'essence de son culte ; et je croirai qu'alors la voix de la nature conservant sur les coeurs toute son influence, le sentiment de la vertu reléguait dans les cieux les crimes et les coupables ! Vous nous dites : ces crimes et ces forfaits n'appartiennent qu'à la superstition, le culte est seul coupable ; l'instinct, partout ailleurs que dans les temples, conserve à la vertu son caractère et ses attraits, et la morale des foyers est au moins celle de la nature. Je veux en convenir pour un instant ; mais au moins ces autels, ces temples sont répandus partout ; les sacrifices indécents ou barbares se multiplient, se renouvellent, se succèdent tous les jours. L'instinct moral est donc sans cesse combattu, les crimes, les forfaits se multiplient donc aussi et s'accumulent partout comme les sacrifices ; et qu'importe le lieu où l'homme les commet, si ce lieu ne suppose qu'un aveuglement plus fatal, s'il ne fait qu'apaiser le remords, qu'étourdir les coupables, s'il n'est que plus propice à la corruption, à la férocité ? Je le veux encore : le culte est seul coupable ; mais, ingrats, vous devez donc au moins un premier hommage au Dieu de l'évangile, qui a purgé ces temples souillés de tant d'horreurs, qui rend au moins à la nature l'empire qu'elle avait perdu près des autels. Vous pouvez, vous devez au moins dire : si l'univers entier n'a plus à rougir d'un culte obscène, si les dieux peuvent être apaisés autrement que par le sang de l'homme, si leurs oracles ne sont plus le voeu d'un fratricide, je le dois à celui dont l'école a fait disparaître et ces dieux et leurs prêtres, et leurs lubriques sacrifices, et leurs fêtes sanguinaires. Ce service au moins est assez important pour devenir un premier titre à la reconnaissance de la philosophie. Mais la réflexion nous permet-elle de penser qu'il se borne à purger les autels, et que l'instinct moral fût plus puissant ailleurs qu'auprès des dieux ? Je ne saurais le croire. La prostitution était dans les foyers avant de s'introduire dans les temples ; c'est pour autoriser tous les vices qu'on les rendit sacrés, et le crime inondait la surface des villes quand il brisa les portes du sanctuaire. Nos sages n'ont point vu, ils n'ont pas voulu voir qu'une religion sans pudeur suppose essentiellement une nation sans moeurs ; ils n'ont pas voulu voir qu'une religion sans humanité suppose une nation dès longtemps cruelle ; que l'effusion du sang n'avait plus rien de révoltant quand l'homme répandit froidement celui de l'homme pour apaiser les

cieux ; que celui-là, sans doute, s'en était déjà nourri lui-même, qui le premier en fit un mets délicieux pour ses idoles. Ils n'ont pas voulu voir qu'il faut aimer le vice avant d'en avoir fait l'apothéose ; que nécessairement il a longtemps régné dans les ténèbres avant de se montrer sur les autels et dans les fêtes publiques, et que le sentiment de la vertu avait par conséquent perdu sa force, qu'il était sans action et presque nul partout où il n'y eut d'encens que pour le vice. Mais ce que votre fausse philosophie a refusé de voir, pour imputer à la religion une corruption et des forfaits qui l'anéantissaient elle-même, la raison, l'évidence le manifesteront, et nous ne craindrons pas de le dire : il n'y a que des moeurs dès longtemps corrompues qui puissent ériger en dogme la corruption même. Il n'y a plus de mères chastes quand elles offrent toutes à la lubricité du bonze leurs faveurs ou celles de leurs filles ; il n'y a plus de pudeur quand la prostitution devient expiatoire. Ce n'est donc pas la religion qui corrompit les moeurs des peuples, ce n'est pas de l'autel aux foyers que passe la corruption ou la férocité. Ce sont les moeurs du peuple qui dénaturèrent la religion même, ce sont les vices des foyers qui, passant dans les temples, substituèrent au culte d'un Dieu saint, d'un Dieu bon, celui de tous les dieux impurs ou barbares. Avec tout l'appareil de l'éloquence et toutes les ressources du sophisme, vous nous ferez en vain observer une chaste Lucrèce adorant l'impudique Vénus. On peut être victime de la honte sans être le martyr de la vertu, et la conscience n'est que trop souvent muette quand l'honneur parle encore. Je pourrais vous nier avec l'histoire, ce contraste apparent d'une chaste Lucrèce au pied de ces autels lubriques, parce qu'à cette époque les moeurs ne souffraient pas encore dans Rome de pareils sacrifices ; parce que dans le temps où Rome les admit, celles qui pénétraient dans les temples de Flore, de Vénus, de Cybèle, ne s'en retournaient pas sans doute les plus chastes des vestales ; mais accordons au moins à l'honneur le pouvoir de réveiller la honte ; cet honneur lui-même, dernière ressource de l'instinct public, combien de temps encore conservât-il son influence dans l'empire des moeurs, quand le culte, leçon toujours active et toujours imposante, eut enfin préconisé ces mêmes passions qui l'avaient dénaturé pour s'en faire un appui ? Les peuples pouvaient-ils se reprocher des crimes qui n'étaient que l'histoire de leurs dieux ? Pouvaient-ils redouter leur vengeance, ou écouter la honte, la crainte, les remords, quand le ciel ne leur offrait que des exemples ? La nature essayait de réclamer ses droits ; quelquefois elle l'emportait même sur le vice, le culte et les passions ; de là ces traits frappants de fidélité conjugale, de générosité, de constance, de diverses vertus dont l'histoire nous conserve le souvenir ; mais le soin qu'elle a pris de les recueillir, tout épars qu'ils étaient dans l'immensité des nations et la durée des siècles, les éloges pompeux qu'elle leur donne prouvent seuls combien ils étaient rares et combien faible était cet instinct qui devait en faire un devoir habituel. Vous me montrez une chaste Lucrèce sacrifiant à Vénus ; mais l'histoire vous montre avec Platon des nations entières entraînées dans les amours les plus infâmes par ce vil Ganymède, et ce dieu qui venait jusque sur les théâtres enhardir la jeunesse à la séduction. Mais

l'antiquité même, déplorant l'influence désastreuse d'un culte créé par les passions, et qui vient ensuite à l'appui des passions, ne voit dans ces prières insensées des peuples que le voeu du brigandage, dans l'affectation de publier les infamies des dieux, d'étaler leurs images obscènes, que l'aliment du crime, et le désir d'autoriser leurs propres désordres. Convenons-en, les peuples, dans ces temps antérieurs à l'évangile, étaient précisément ce qu'étaient leurs dieux, enchaînés par les sens, dégradés par la volupté, flétris par tous les vices. Sous le toit paternel, comme dans les temples, tout annonce le silence terrible des vertus, l'instinct moral sans force et sans activité. Les usages publics, les coutumes, les lois auraient pu lui rendre l'un et l'autre ; mais ces lois elles-mêmes, ces usages publics, d'accord avec les vices et les passions, comme le culte, l'outrageaient également ; jusqu'aux législateurs, tout conspirait encore pour affaiblir, éteindre, anéantir cette morale de sentiment que vous avez cru voir si puissante et si efficace. Contente d'asservir les citoyens au même joug, d'éviter les séditions, la discorde et les révoltes, l'infâme politique a redouté partout l'austérité, la régularité des moeurs. Ici, pour attacher les citoyens à la patrie par la sensualité, elle change la prostitution en spectacle public, et les vierges de Sparte viennent le disputer en indécence aux plus vils athlètes. Là, elle invitera les courtisanes à étaler leurs nudités pour rassasier les yeux d'une populace corrompue, et Rome entière accourt leur applaudir. L'infâme politique a dissous les noeuds les plus sacrés ; tous ceux du mariage ne sont plus que l'instant de la brutalité qui s'assouvit ; et du droit de choisir parmi les prostituées, elle a fait la récompense des héros ; elle a autorisé le divorce ; elle protégera la polygamie. Crainte de révolter ou la jeunesse et ses passions bouillantes, ou la vieillesse et ses habitudes lubriques, elle sourit à l'effréné concubinage. Quel sera donc l'empire du sentiment moral contre la loi qui tolère et absout, contre l'usage public qui autorise ? Que la nature essaie alors de réclamer ses droits et ceux de la pudeur, une politique barbare et féroce a bien su lui en ravir de plus précieux. Toujours inconstante comme ce qu'elle appelle son intérêt, tantôt elle soumet la vie des enfants aux caprices des pères, tantôt elle proscrit le nom même de père ; et pour approprier au fisc tous les enfants, elle livre au public toutes les mères. On l'a vue dévouer à la mort toute épouse stérile ; on l'a vue étouffer les enfants dont elle redoutait le nombre, et massacrer tous ceux dont la faiblesse ou l'imperfection ne lui annonçaient pas des défenseurs robustes. Encore si c'étaient là des crimes passagers, ou des forfaits particuliers ; encore si ce n'étaient que les moeurs de ces peuples que nous disons sauvages ; mais ce sont les forfaits de la loi même, et l'histoire les montre chez toutes ces nations que vous dites policées, et dont vous admirez la sagesse. C'est le romain que la loi autorise à détourner ses regards de l'enfant qui vient de naître, s'il n'est pas un hercule au berceau, ou s'il n'est pas d'un sexe propre à porter les armes. C'est le romain qui peut, sans blesser la loi, dévouer à la mort ou bien à l'esclavage, et vendre ou massacrer celui dont la nature lui confiait les jours et la liberté. C'est le romain qui peut, sous les auspices de la loi, assassiner et hacher en morceaux le pauvre qui n'a plus que des larmes à lui offrir en paiement

de ses usures. C'est le romain qui fait de ses amphithéâtres une école de sang et de carnage, et de ses jeux floraux celle de l'impudence et de l'infamie. À Sparte et sous les lois de Lycurgue, que verrais-je encore ? Un peuple qui ne sait manier que le fer, et dédaigne toute autre étude ; qui se fait une loi de méconnaître l'union naturelle de l'époux et de l'épouse ; qui ne voit plus de sûreté pour la patrie, si le doux nom de père est prononcé dans le sein des familles ; qui proscrit la pudeur, dénature les sexes, entasse dans un même précipice tous les enfants qu'il trouve faibles ; exerce au brigandage, au vol et au larcin ceux qu'il élève ; et tremble pour ses murs s'il est pour le spartiate d'autre vertu que celle de braver ou de donner la mort. Athènes, moins féroce, que nous offrira-t-elle ? C'est la même licence dans ses jeux, la même obscénité sur son théâtre, la même dissolution dans ses fêtes, la même erreur, le même outrage à la nature dans ses plaisirs et ses amours. C'est la même ambition dans ses projets, le même despotisme et la même injustice envers ses amis, la même cruauté envers ses ennemis, la même dureté envers ses esclaves. J'aperçois dans ses murs quelques justes, quelques hommes intègres, ils sont trop redoutables pour une ville ingrate, jalouse, voluptueuse et toujours inquiète ; leur justice même fait leur crime ; l'ostracisme les chasse loin d'un peuple qui ne rougit pas d'annoncer qu'il redoute et qu'il hait la vertu. Si vous nous appelez à l'orient, nous y verrons un peuple, sous l'extérieur de la modération, enflé de ses maximes de justice, mais pour qui la fraude et le larcin occulte ne seront pas un crime ; un peuple qui compose ses regards et son maintien ; qui cependant, livré à la polygamie, ne connaît pas même de vertus sans prodige, loin des yeux du public ; qui abhorre le sang, mais qui sait multiplier les exactions par les tortures ; qui a sans cesse dans la bouche le nom de père, mais qui règne en despote sur les enfants et sur la mère ; qui nous parle beaucoup de ses vertus, mais qui ne montre guère qu'un vain cérémonial sous lequel le coeur peut être esclave de toutes les passions ; qui se dit le plus sage des peuples, mais qui fuit, méprise et déteste tous les autres, et dont les sages mêmes laissent encore douter s'il est d'autres vertus que celles d'Épicure ; un peuple qui honore les morts, et qui vend, mutile et sacrifie les vivants ; qui fonde le bonheur de son empire sur la population, et qui journellement expose à la merci des flots les fruits naissants d'une mère féconde. Des provinces de cet ancien empire, je consens à vous suivre sur les rives de l'Indus ; mais la nature ici s'est-elle donc oubliée elle-même ! Et sous la même forme, avec une même âme, les enfants de Brahmâ sont-ils donc plus distingués entre eux, sont-ils plus ennemis que leurs dieux imbéciles ? Qu'est-ce donc que ces castes si étranges, ces classes outrageantes qui autorisent l'homme à mépriser l'homme, à le forcer de fuir ou de se prosterner, ou de se détourner aux approches de l'homme, et à se croire impur de ses regards ? Qu'est-ce que ce bûcher dont la flamme s'élève pour sacrifier à l'orgueil d'un tyran qui n'est plus ? J'y vois précipiter vingt esclaves vivants, et l'épouse elle-même est forcée d'y descendre. À ces traits seuls, qu'on ne me parle plus du pouvoir que la nature conserve sur l'indien. Elle ne règne plus où le puissant se dit issu du front des dieux pour fouler l'indigent que l'imposture fait

naître de leurs pieds ; elle est nulle où la mort elle-même ne détruit pas l'empire du despote sur l'épouse et l'esclave, où la vie de toutes les classes d'animaux est sacrée, et où les hommes ont des classes dont la vie n'est rien ; où la vache est placée sur l'autel, et où des hommes croient connaître des hommes dont les pas souilleraient les temples, les villes et le seuil de leur porte. Mais il est temps d'ouvrir les yeux sur un tableau plus général, de vous faire observer le grand forfait du genre humain, le crime universel. Cet instinct qui devait reléguer dans les cieux les crimes et les coupables, qu'est-il donc devenu ? Cette voix de la nature qui devait suspendre au moins le glaive de l'assassin à l'aspect de son frère, où est donc sa puissance ? Voyez d'un pôle à l'autre, malgré ce sentiment intime d'une même origine et d'un père commun, toutes les nations, industrieuses à nourrir et fomenter des haines mutuelles et des guerres sanglantes, acharnées à se détruire, à se dévorer comme autant d'espèces ennemies, et toutes plus féroces les unes que les autres. Quoi ! Vous ne connaissez sur la terre ni crime ni coupables ? Ce n'est donc pas un crime que d'armer les nations contre les nations, que d'éteindre, au premier signal de division, toute idée d'humanité et de fraternité ; de se nourrir sans cesse de sang et de carnage ; d'ériger en prudence la haine des tyrans, en magnanimité les forfaits des conquérants, en vertus patriotiques l'ambition des chefs, la fureur et la rage des soldats ? C'était donc cet instinct de la nature qui partout avait dicté le redoutable code du plus fort, et ce droit effrayant qui, n'en laissant aucun à l'ennemi, légitimait le meurtre, l'incendie, le ravage, la déprédation, le seul plaisir de nuire et d'écraser ? C'était donc encore la morale du sentiment qui, loin de borner l'usage des armes à une défense légitime, préparait des couronnes, des ovations, des triomphes aux grands bourreaux des peuples, comme aux vrais défenseurs de la patrie ? C'était donc un instinct d'humanité, d'amour et de fraternité générale qui faisait retentir au champ de mars cette voix redoutable : tout ce qui n'est pas Rome doit fléchir ou tomber devant Rome ; et dans Athènes : tout ce qui n'est pas grec est barbare ; et dans Memphis : tout ce qui est né loin des rivages du Nil souille l'égyptien ; et dans Sparte : tout ce qui est ilote naquit pour l'esclavage ? Ici je vous entends, je vous vois indigné comme moi de ces forfaits antiques, qui annonceraient presque la nullité complète du sentiment moral dans tout le genre humain. Mais, ajouterez-vous, n'est-il donc aujourd'hui sur la terre aucun de ces grands crimes ? Et nos guerres, nos divisions, nos haines de nation à nation, nous laissent-elles bien quelque chose à reprocher aux siècles antérieurs à l'évangile ? Le Christ a-t-il brisé toutes les chaînes ? Et si dans le sein même du christianisme il est encore des hommes achetés et vendus par des hommes, qu'a-t-il donc fait de plus que la nature ou la simple morale du sentiment ? … pour dispenser nos coeurs de la reconnaissance, telle est donc la ressource d'une philosophie ingrate ! Elle cache le bienfait ou l'atténue pour le faire oublier ; elle affecte d'exagérer le reste de nos plaies, et de dissimuler nos maux antiques. Mais la vérité seule répondra pour nous. Sans doute il est encore des crimes sur la terre, malgré la loi évangélique ; mais le crime frémit au moins partout au seul nom de l'évangile. Il n'a pour lui que les

ténèbres, et la pudeur au moins n'est publiquement insultée que dans nos Babylone. La loi ne donne plus au moins la sanction aux grands forfaits ; le père ne peut plus, sous ses auspices, massacrer ses enfants, le maître ses esclaves, le créancier son débiteur, le citoyen tout étranger. Le sang humain ne coule plus au moins dans vos amphithéâtres, vos pompes funéraires et dans vos sacrifices. L'homme a connu au moins le prix de l'homme ; les rois et les sujets ont un père commun. Il est encore des crimes ; mais la conscience au moins est réveillée, l'iniquité n'est plus avalée comme l'eau ; où le goût dépravé des nations n'en soupçonnait pas même l'amertume, l'évangile a montré le poison ; où régnaient un sommeil léthargique et une nuit profonde, la loi et les remords agitent aujourd'hui leur flambeau et rappellent la vie. La vertu mieux connue, le crime menacé jusque dans les ténèbres, les coutumes lubriques ou barbares abolies et proscrites, les lois plus épurées, l'humanité plus respectée, l'union conjugale raffermie ; la nature éveillée dans le coeur de tous les pères, l'égalité naturelle des hommes devant un Dieu qui les jugera tous, combinée avec tous les devoirs des sociétés et de la subordination, tous les hommes enfin forcés au nom d'un Dieu de paix à s'aimer, s'entre aider, se respecter, se pardonner comme frères, ou bien à redouter un Dieu terrible qui s'offense lui-même de l'outrage fait à ses enfants ; les vrais idées de charité, d'amour universel, succèdent à tous les préjugés qui fomentaient la haine des nations et leur férocité : sont-ce là des bienfaits indifférents aux yeux du philosophe ? Où l'histoire permet-elle au plus ingrat des hommes d'en ignorer la source, et de la méconnaître dans la propagation de la morale évangélique ? Je le sais comme vous, l'ambition, la haine, l'intérêt, troublent encore les nations et la société ; la terre et l'océan sont encore le théâtre de nos guerres sanglantes ; mais dans ces fléaux mêmes connaissez l'influence de l'école évangélique. Dans ces convulsions de rage et de fureur d'un peuple contre un peuple, le Dieu de l'évangile au moins menace le tyran qui les excite, il effraie l'ambitieux avide de conquêtes, il proscrit jusqu'à la victoire qui n'est pas avouée par la justice. Au milieu des camps même, il condamne celui qui a versé le sang d'un ennemi qu'il pouvait épargner : tôt ou tard, le héros, forcé par ses leçons et ses préceptes, vient au pied de nos autels pleurer sur les lauriers, gémir de ses déprédations, réparer ses exactions, ou trembler que le vrai roi des rois ne change ses triomphes et sa gloire en une éternité d'ignominie et de supplices. Le Dieu de l'évangile ne vous défendit pas, il est vrai, d'armer pour conserver ; mais où le permet-il pour usurper ? S'il ne s'offense pas toujours de vos trophées, c'est au pardon sans faste, et non à vos vengeances éclatantes qu'il promet la couronne des cieux. Si la guerre n'est pas toujours un forfait à ses yeux, parce qu'elle peut être quelquefois nécessaire, au moins est-elle toujours un vrai fléau dont il vous fait un crime de ne pas adoucir les rigueurs autant qu'il est en vous. S'il veut être invoqué dans vos camps comme Dieu des armées, il l'exige bien plus dans vos temples comme Dieu de la paix. Consultez ceux de vos philosophes qui ont le plus médité l'influence de ces principes de douceur, d'humanité, de charité, sur le sort des nations, et l'évidence vous forcera

comme eux de convenir que vos guerres en sont devenues moins fréquentes et moins atroces ; que le droit des vainqueurs n'est pas absolument celui du tigre qui déchire ce qu'il ne suffit pas à dévorer ; que celui des nations est mieux connu ; que, grâce à l'évangile, il est un droit des gens, un droit de charité et de ménagement même pour l'ennemi ; qu'il épargne aux vaincus ces chars plus humiliants que leur défaite ; qu'avec la paix au moins il les rend à leur patrie et à la liberté ; que, grâce à l'évangile, un affreux esclavage n'est plus pour le plus faible la rançon de ses jours. À ce mot d'esclavage, que nos sages frémissent et s'indignent ; que leur esprit, passant subitement des forfaits antiques aux forfaits de nos contemporains, se transporte des rivages du Sénégal aux bords de l'Amérique. À l'aspect de ces flottes qui vont échanger l'homme avec nos vils métaux ou avec les hochets de notre enfance, avec l'animal même, qu'ils oublient les crimes des générations passées, pour tourner contre ceux de la génération présente leur indignation ; à la seule pensée de l'homme noir enchaîné par l'homme blanc, qu'ils s'écrient : barbare ? La nature en avait fait ton frère, non ta bête de charge. En faveur de l'instinct qu'ils réclament, nous saurons applaudir à leurs leçons pompeuses ; nous leur pardonnerons jusqu'à la frénésie de leurs déclamations ; mais si l'Europe entière est libre, si la seule pensée de l'homme sous le joug les révolte, si le colon avide est forcé de cacher dans un autre hémisphère les fers qu'il a forgés pour ses semblables, ingrats ! Reconnaissez au moins à quelle école ce cri de la nature a repris son énergie. Quel homme, avant le Christ et son évangile, entendait cette voix si puissante et si impérieuse parmi nous ? Quels philosophes mêmes, avant le Christ, en réclamaient les droits ? Ils ont gémi eux-mêmes sous le joug et l'ont cru légitime. Pas un seul n'avait dit : un esclave est un homme, et tout homme est mon frère. Et qu'était-ce alors que vos villes, vos sociétés et vos familles ? Un mélange odieux, inconcevable d'infortunés vendus, de tyrans acheteurs, d'esclaves dans les fers, ou supportant tout le fardeau du jour, et de maîtres dont la verge et le fouet étaient le sceptre ; d'indigents opprimés, qui ne pouvaient pas même dire, et mon dos et mes bras sont à moi ; de riches oppresseurs, qui sans remords et du même sang-froid, calculaient dans leurs possessions des hommes et des boeufs. Oui, c'était là le monde et tout le genre humain avant l'école évangélique. Ce crime était celui du grec et du romain, de l'égyptien et de l'arabe, du perse et de l'indien, du chinois et du germain, du gaulois, du Sarmate, de toutes les nations. Ce crime nulle part n'alarmait les consciences ; nulle part ni la philosophie ni la loi ne défendaient à l'homme d'acheter l'homme, de le fouetter, de l'opprimer, de le tuer, de l'immoler. Je le sais et j'en frémis : il est encore des esclaves : mais nos Catons au moins, sous les auspices de l'évangile, ne trafiqueront pas aujourd'hui de leur prostitution, et le chrétien au moins ne les jettera pas vieux ou infirmes dans une île déserte pour prix de leurs services. Il est encore des esclaves ; mais au moins cette soif forcenée qui vous pousse au-delà des tropiques ne les soustraira pas à la protection du Dieu de l'évangile. Il vous suit sur les mers, et jusque sur les rives du Niger, et dans vos colonies les plus lointaines ; il vous crie : cet esclave, c'est moi

qui l'ai créé, je suis son père. Si tu es son bourreau, j'appellerai tous les miens contre toi. Si tu n'adoucis pas la rigueur de son sort, j'aggraverai le tien par les feux allumés dans ma colère. Enfin il est encore, malgré l'évangile, des crimes et des forfaits, des guerres et des tyrans, des scélérats de toute espèce. Qu'était-ce donc que l'homme ! Que serait-il encore sans l'évangile, puisque tous les conseils, tous les préceptes, tous les exemples, toute la lumière et toutes les menaces de l'évangile n'ont pas purgé la terre des monstres qui nous restent ! Quel besoin le genre humain n'avait-il pas des leçons de Jésus, puisque les récompenses infinies qu'il attache à la vertu, les châtiments terribles annoncés aux méchants, n'ont pas encore éteint toutes les haines, brisé toutes les chaînes, et rétabli absolument l'empire de la nature et de la sainteté ? Les peuples étaient donc comme frappés d'une stupidité morale, puisqu'il est encore des crimes et des forfaits sous la loi la plus sainte et la plus énergique. Dussent-ils se multiplier encore davantage, il sera toujours vrai de dire qu'à l'école de Jésus le vice et la vertu sont au moins mieux connus ; qu'un mot de l'évangile suffit pour dissiper les préjugés propices aux forfaits ; que dans la classe même des chrétiens les moins instruits, les usages, les lois ne sauraient plus prescrire contre la conscience ; qu'il ne laisse pas même au crime ses ténèbres ; que partout il éclaire, épure et fortifie cet instinct qui fit seul la morale des peuples. Il est temps de fixer nos regards sur celle des philosophes mêmes, d'apprécier leur école, et de régler encore sur leurs services notre reconnaissance pour eux ou l'évangile. Article troisième. État de la morale de la raison, ou des philosophes, antérieurement à l'évangile. Qu'on ne s'attende pas à me voir refuser aux sages des nations diverses le tribut d'éloges qu'ils méritent ; je n'ai point hésité à reconnaître les talents et les qualités de quelques-uns de nos philosophes modernes, je serai aussi juste envers les écoles anciennes. Je le confesserai hautement : les Socrate, les Platon et les Confucius ont des titres à notre admiration ; leurs leçons m'ont semblé quelquefois dictées par la raison la plus épurée. Le sage ne pouvait alors se refuser à leurs lumières, ni l'honnête homme à leurs préceptes. J'en dois encore l'aveu : j'ai vu leurs disciples et leurs émules mériter aussi quelquefois notre reconnaissance. Dans les écoles mêmes les plus perverties du paganisme, la vertu n'a pas toujours été blessée de leurs maximes. Mais la raison, qui seule était chargée de présider à leurs lycées, en sera-t-elle un guide plus certain, plus infaillible ? Suffira-t-elle même au philosophe, à l'honnête homme ? Comme vous j'essayai de me le persuader ; comme vous, trop longtemps peut-être, j'avais eu au moins beaucoup de confiance en ses lumières et ses forces. Les Socrate et ceux qui jamais ne connurent d'autre maître que cette raison ont suffi pour me désabuser. Une école, me suis-je dit enfin, une école dont tous les héros et les sectateurs ont eux-mêmes publié l'insuffisance dans le chemin de la vertu, une école toujours inconstante et presque toujours erronée dans ses principes, une école enfin souvent licencieuse, et souvent monstrueuse dans ses préceptes, n'est point faite pour conduire le sage ; pour devenir la règle de nos moeurs et de nos actions. Pour en porter le même jugement, dépouillez-vous, lecteur, de toute prévention ; que tout préjugé cesse, et que la

philosophie par elle-même nous apprenne à quel point ses divers caractères peuvent la désigner. Quel est d'abord ce premier sage dont le nom rappelle encore les plus célèbres triomphes de la raison humaine ? Écoutez ses leçons, voyez avec quelle réserve, quelle crainte, quelle timidité il les donne. Il discute, il examine, il cherche ; n'espérez pas que jamais il se flatte d'avoir trouvé la vérité ; que jamais il vous dise : c'est là qu'elle repose, et c'est là qu'est l'erreur ; ou bien : voici la voie de la vertu, voilà celle du vice. Le flambeau qui le guide est trop faible pour lui montrer distinctement l'une ou l'autre. La seule vérité qu'il publie sans restriction et sans réserve, c'est qu'il n'a pu s'assurer d'aucune. Des questions sans fin, des problèmes, des difficultés, des doutes, voilà ce qu'il propose sans cesse, ce qu'il n'a jamais la confiance de résoudre. Sur quoi veut-il m'instruire cependant, et s'instruire lui-même ? Sur les lois primitives de la justice, sur le bien et le mal qu'il m'importe tant de savoir discerner, sur la conduite qu'il m'est expédient de tenir envers les cieux, mes semblables et moi-même pour arriver au vrai bonheur ? Sur ces objets divers, sur tout ce qu'il y a de plus intéressant dans la morale, qu'est-il donc résulté des recherches, des veilles assidues et des méditations profondes du héros de la philosophie ? Vous l'avez entendu, et peut-être même dans ces paroles mémorables : la seule chose que je sache, c'est que je ne sais rien ; dans cet aveu célèbre, peut-être avez-vous cru ne voir que l'excès d'une vertu modeste, et admiré l'humilité d'un sage que vous aimez encore à opposer à l'orgueil du portique. Vous vous êtes trompé. Cet aveu de son insuffisance n'avait rien d'excessif. C'est la nécessité elle-même, c'est un vrai désespoir qui l'arrache dans toute son étendue. J'avais cru comme vous à cette modestie du maître de Platon ; mais bientôt j'ai été forcé de reconnaître, dans la profession la plus authentique de ses doutes et de son ignorance, la vérité la plus réelle, la plus humiliante, la plus désespérante pour la philosophie, et la mieux constatée par l'examen impartial de toutes ces écoles qui n'ont d'autre flambeau que la raison de l'homme. C'est une vérité de fait que cet aveu renferme et que toutes les leçons de Socrate lui-même nous démontrent. Ce qu'il a cru savoir, je m'aperçois bientôt qu'il l'ignorait, qu'il ne le savait pas au moins de cette science qui fixe l'opinion et qui donne à l'esprit ce repos que la vérité bien connue lui fait seule trouver. D'abord, je l'avais vu me faire un crime de révoquer en doute ces principes qui sont le fondement de mes devoirs envers Dieu et les hommes. J'ai voulu les connaître ces fondements, et mes devoirs eux-mêmes ; que m'a-t-il répondu ? Que la raison ne lui apprenait rien de bien décisif, et qu'elle ne pouvait lui rien apprendre que de probable, d'incertain, de sujet à la réfutation, sur le culte de la divinité, sur le sort à venir des mortels, sur leurs devoirs mutuels ; il en fait une déclaration expresse ; et lorsque je le presse pour obtenir enfin de son école quelque chose de certain, de positif sur des objets de cette importance dans la science des moeurs : attendez, me dit-il, qu'un envoyé des cieux interprète les lois de la nature, et vienne nous apprendre ce que la vertu nous prescrit envers Dieu, envers les hommes. Consultez les oracles, ajoute-t-il, car nous ne savons rien de nous-mêmes. Il nous faut des lumières plus sûres ; il faudrait la parole d'un dieu

pour nous servir de guide, pour fixer nos irrésolutions. Des lois ; le Phédon, Alcibiade, 2. Ainsi parle Socrate ; et ce Platon, le plus zélé de ses admirateurs, ne me transmet ses aveux, sa réponse que pour justifier ses propres incertitudes. J'insiste, je demande des leçons plus capables de terminer mes doutes : vous devez être content, me répondent Platon et Cicéron, lorsque nous vous donnons des réponses aussi probables que celles des autres philosophes ; il faut vous souvenir que vous et nous ne sommes que de faibles mortels. La vraisemblance est tout ce que nous pouvons obtenir. Voilà donc cette fière raison, cette reine et ce flambeau de l'homme ? Ceux-là mêmes qui l'ont le plus assidûment consultée sur nos devoirs et notre sort la déclarent impuissante et trop faible pour me servir d'appui ; ils la voient incertaine et trop peu lumineuse pour me fixer jamais dans les principes de mes devoirs, dans la connaissance des vertus, dans les détails de mes obligations. Je ne recherche pas en ce moment si le Dieu qui semblait l'avoir donnée aux hommes pour leur servir de guide lui prescrivit lui-même des bornes si étroites dès le commencement, ou si la grande faute du genre humain dans le premier des hommes, ou si les passions et les crimes de ses enfants avaient seuls altéré l'éclat de ce flambeau : je laisse là les causes, c'est aux faits à nous instruire. Mais s'il est dans l'histoire de la philosophie un fait incontestable, qu'on nous en montre un seul de plus avéré que ces plaintes de tous les anciens philosophes sur l'incapacité et les ténèbres de la raison humaine, sur son insuffisance dans la science même du juste et de l'injuste. Déjà avant Socrate, le même aveu, les mêmes plaintes s'entendaient à l'école d'Anacharsis et de Phérécide ; Pythagore nous renvoyait aux dieux pour connaître les voies de la sagesse. Empédocle ne cessait de plaindre des ténèbres dont la vérité s'enveloppe. Xénophane annonçait hautement que les sens et la raison ne peuvent la saisir qu'au hasard. Parménide, Zénon, Anaxagore, Démocrite avaient fait de cette incertitude leur principe de prédilection. Les disciples sont loin de m'inspirer plus de confiance que les maîtres. Les écoles et les académies ne se succèdent que pour rendre les lumières de la raison toujours plus suspectes. Que m'importe que les Carnéade et les Leucippe consentent à lui accorder quelques degrés de force et de probabilité ? Qu'ils avouent au moins qu'il y a quelque chose de vrai dans ses leçons. N'ont-ils pas ajouté que ce qu'elle a de vrai, l'homme ne peut l'apprendre et le connaître assez pour en être certain ; que même les premiers principes de la morale peuvent être combattus et détruits par des principes également probables ? Ne se hâtent-ils pas de m'avouer que l'erreur est partout confondue avec la vérité ; qu'il n'y a point de marque certaine pour distinguer l'une de l'autre ? Et ne voilà-t-il pas l'école de Pyrrhon, plus désespérante encore, qui refuse à la raison même, non seulement toute règle de certitude, mais encore tout degré de probabilité ? Les dogmatiques mêmes, au jugement de l'orateur philosophe romain, en quoi diffèrent-ils, si ce n'est dans les mots seulement, des pyrrhoniens ou des sceptiques ? Les uns et les autres, je le sais, sont dans une opinion outrageante pour la raison : ils ont exagéré sa faiblesse et ses ténèbres en les croyant universelles ; mais enfin cette erreur est un fait incontestable, et par ce

fait je vois toute l'école ancienne dans des perplexités continuelles sur cette raison même qu'ils ont prise pour guide. La morale, réduite aux lumières de la raison à l'école de la philosophie ancienne, ne fut donc dans le fait qu'une loi toujours suspecte dans son autorité, dans ses décisions, aux yeux mêmes de ceux qui, avant l'évangile, n'ayant point d'autre guide que cette raison, épuisaient ses ressources. Eh ! Quelle confiance pouvait-elle en effet obtenir et mériter de ses partisans les plus zélés, cette raison si vantée aujourd'hui par ces hommes qui opposent sa gloire et son école à celle de l'évangile ? Je veux savoir ce qu'elle leur a dit d'un Dieu suprême et de sa providence. La question est importante en morale, puisqu'elle doit m'apprendre s'il y a une loi et un législateur, et tout ce que je puis espérer ou redouter d'un juge souverain de mes actions. Avec Platon et Cicéron je l'admettrai ce Dieu ; mais je ne saurai pas s'il faut ou ne faut pas lui en associer un bon nombre d'autres. Celui-là tour à tour en veut un et plusieurs : le principe était d'abord unique, il était immatériel ; mais bientôt le ciel, la terre, l'âme et les divinités du paganisme sont pour lui autant de dieux. Là, il veut que je croie à leur généalogie ; ici, il ne souffrira pas qu'on me l'enseigne. Il m'a fait un devoir des sacrifices que les peuples leur offrent ; et il prétend que, ne pouvant connaître leur nature, je dois suspendre mon encens, crainte d'être trompé. Celui-ci n'oppose au premier son inconstance que pour mériter encore mieux le même reproche, et pour se l'attirer de la part de nos Gassendi, de nos Bayle, de tous ceux qui le méditent. Mais au moins commence-t-il par avouer qu'il ne sait à quoi s'en tenir, que la diversité des opinions philosophiques ne lui permet pas d'asseoir son jugement. Avec Diagoras, Théodore, Leucippe, Lucrèce et leur école, tout dieu ne sera plus que l'effet de l'imagination et d'une vaine terreur. Avec Arcesilas et Lacide, évandre ou Hégesime, je ne saurai pas même si je puis espérer que la question soit jamais décidée. À ceux qui ont admis l'existence d'une divinité, je demande si elle s'intéresse à mon sort, et au bien ou au mal que je puis faire ? Démocrate nécessairement de sa providence ; Aristote ne veut pas qu'elle s'étende plus bas que les régions de la lune ; Épicure endort tout l'olympe pour rendre tous les dieux insensibles à mes plaisirs comme à mes douleurs, à mes vertus comme à mes crimes. Les écoles s'élèvent, et les erreurs se multiplient. Le Dieu de l'univers est l'univers même ; il est esprit, il est matière, il n'est plus que l'assemblage informe de tous les éléments ; et si je fais le bien ou le mal, c'est une partie de ce Dieu qui devient en moi innocente ou coupable. Je veux connaître le destin qui m'attend, et savoir si, mortel ou immortel méchant ou vertueux, je dois ou craindre ou espérer quelque chose au-delà du tombeau. L'un se perd et raisonne sans cesse pour me le démontrer ; mais il n'ose pas me répondre qu'il ait trouvé la vérité : il veut que je l'espère cette immortalité, mais il n'ose pas me l'assurer, et c'est Socrate même qui hésite : c'est le divin Platon, moins assuré encore que son maître, qui me transmet ses raisons et ses doutes. Vingt autres me prescrivent de laisser à la vile populace toute idée des enfers et des cieux. Ce sont les Démocrite, les Dycéarque, les Cratès. Celui-là croit montrer l'âme de ses ancêtres dans la plante ou dans la brute, par des

transmigrations plus absurdes encore que variées. C'est Pythagore, au nom duquel des milliers de disciples me le jurent. Avec ceux-ci la grande histoire de l'univers n'est qu'une renaissance perpétuelle des mêmes êtres, des mêmes personnages ; qu'une suite renouvelée des mêmes faits, amenés et successivement réglés par la grande révolution des êtres. Socrate renaîtra pour être de nouveau accusé par le même Anytus, condamné par le même aréopage ; Alexandre, pour triompher encore des mêmes Perses ; César, pour conquérir les mêmes Gaules ; Phalaris et Néron, pour être encore le fléau des mêmes hommes ; et les auteurs de cette absurdité, ce sont les sages si vantés de l'Égypte ; c'est Zénon qui la fait répéter par tous les stoïciens. Un autre plus sincère, mais aussi plus flottant, m'avoue que tous les arguments des philosophes, pour ou contre le dogme de l'immortalité, de la punition future des méchants et de la récompense des bons, ne le convainquent pas, que la décision en est ou impossible ou infiniment difficile. Tour à tour il l'admet, et la rejette lui-même ; il y croit près de ceux qui la défendent ; toute sa conviction s'évanouit quand il veut l'étudier d'après lui-même, et ce philosophe, qui se donne lui-même pour un être si inconstant, si indécis, c'est le plus éloquent des adorateurs, la gloire du barreau, et le héros romain de la philosophie… quelle école que celle qui se charge de régler mes actions, et qui ne peut me décider s'il est un être dont les lois puissent les diriger, et me faire un crime d'une action plutôt que d'une autre ! Quelle école que celle qui me parle sans cesse de mon bonheur, et qui ne sait pas seulement à quel bonheur tous mes projets doivent tendre, ou du moins être subordonnés ! Je reviens à Socrate, parce que je sais que vous aimez à m'appeler à lui comme au grand apôtre et au martyr de la divinité, de l'immortalité, comme au docteur du souverain bonheur. Je l'ai étudié comme vous ce Socrate, dans les leçons de ses disciples, parce qu'il n'a pas osé nous transmettre lui-même ses opinions ; je l'ai étudié dans l'histoire tracée par ses admirateurs ; mais si Platon ou Xénophon prétendent me montrer dans leur maître l'apôtre et le martyr de la divinité, qu'ils me le montrent donc devant l'aréopage, soutenant hardiment que tous les dieux d'Athènes sont de vaines idoles, qu'il n'existe et ne peut exister qu'un seul Dieu, qu'il se fait une gloire de mourir pour cette vérité ; c'est ainsi que meurent nos martyrs. C'est là leur vraie défense, et non pas ces détours qui me laissent hésiter sur la foi de Socrate mourant, comme sur celle de Socrate vivant. Qu'on ne me parle plus de sa doctrine sur l'immortalité, ou qu'on me la montre appuyée sur des principes que ma raison avoue. Je vois à son école un Dieu dont mon âme est une émanation, une parcelle, ainsi que l'âme de tout méchant et de tout juste, de tout homme. Il prétend me flatter que la mort va réunir cette âme, cette parcelle de la divinité, à la divinité elle-même ; celle du méchant ira se réunir de même à la source commune ; et le sort du méchant sera le même que le destin du juste. Qu'est-ce alors que le dogme de l'immortalité ? À quoi sert-il au monde, sinon à rassurer le méchant même ? S'il veut que la parcelle qui constitue cette âme du méchant soit épurée par des transmigrations ou par les flammes du tartare avant sa réunion, qu'est-ce donc que ces transmigrations absurdes de la métempsycose ?

Ou bien qu'est-ce qu'une partie de Dieu méchante, une partie de Dieu tourmentée par Dieu dans le tartare ? Est-ce donc à cette école que mon esprit fixera ses notions et sur Dieu et sur l'âme, et sur l'objet de l'immortalité. Il est d'autres principes sans lesquels toute idée de morale, de devoir, de vertu, s'évanouit. Si je ne suis point libre, vainement cherchez-vous à me rendre vertueux ou vicieux. Je suis ce que je suis, et toutes vos leçons ne me feront ni pire ni meilleur sous les lois d'un destin qui enchaîne jusqu'à ma volonté. J'interrogerai donc encore les philosophes ; que me répondront-ils ? Aristote, et les académies anciennes se réunissent toutes pour me rendre esclave de la nécessité. Les dieux eux-mêmes, à toutes ces écoles, sont soumis à l'empire de la fatalité. Épicure et ses disciples viennent briser ces chaînes ; mais par une bizarrerie à jamais remarquable, ceux de ces anciens maîtres qui ont vu l'homme libre m'apprennent qu'il n'y a pour l'homme ni juste ni injuste ; et ceux qui m'ont prêché une fatalité universelle et la plus absolue nécessité ont toujours dans la bouche le mot de la vertu. Que sera-t-elle au moins cette vertu ? Que sera-ce pour toutes les écoles que ce bien dont la pratique doit me rendre honnête homme, et ce mal qui distingue essentiellement le méchant du juste ? Fixeront-ils au moins mes idées sur sa nature ? Vain espoir ! Les leçons recommencent, et l'incertitude redouble. Si Chrysippe et Zénon ne voient la justice et l'essence du bien moral que dans la volonté d'un Dieu, qui dispose à son gré du juste et de l'injuste, l'académicien croit trouver la vertu indépendante, immuable, essentiellement bonne par elle-même, et tenant tout ce qu'elle est de sa propre nature ; elle cède pourtant avec Platon à des divinités chimériques, et ce père de toutes les académies n'ose pas décider que des dieux adultères, intempérants, féroces ou avares, soient les dieux du crime, et non des êtres vertueux. Ou ces dieux, me dit-il, n'ont point commis ces choses qui nous semblent déraisonnables, ou, s'ils les ont commises, elles cessent d'être des vices. Instruit par ses leçons, Sénèque ira plus loin encore, et il verra le vice devenir vertu quand Caton s'abandonne à la plus honteuse intempérance. On rendra, nous dit-il, l'ivrognerie honnête plutôt que Caton digne de blâme; et s'il est un seul dogme plus généralement admis dans toutes ces écoles, ce sera celui qui apprend aux nations que leur volonté seule, leurs lois et leurs usages font le juste et l'injuste, l'honneur et l'infamie, le vice et la vertu. Vantez encore ici cette raison qui conduit tant de sages. Le plus grand des philosophes romains épuise ses lumières, ses ressources ; après bien des recherches et des méditations, il croit voir des vertus dont toutes les idées des mortels ne feraient pas des crimes ; il croit voir des forfaits que toutes nos institutions humaines ne pourraient ériger en vertu ; il le dit en tremblant, il n'ose pas le prononcer à haute voix, crainte d'être entendu par Carnéade ou par Arcésilas. Il veut les apaiser, et non leur résister. Les philosophes armés pour démontrer la nullité ou la mobilité de la vertu, lui paraissent trop redoutables ; toute sa raison est réduite au silence lorsqu'il essaie de leur répondre. Voulez-vous l'entendre de nouveau cette raison si fière ? Accourez à l'école de l'orgueilleux cynique ; et là vous apprendrez ouvertement que la vertu consiste à suivre indistinctement tous les

penchants de la nature ; elle sera la même pour la brute et pour l'homme. Revenez à l'école d'épicure. Si d'abord elle semble s'environner d'énigmes, et fuir dans ses jardins les regards du citoyen honnête ; si le maître rougit et se défend de n'avoir sacrifié qu'aux sens, à la mollesse, interrogez ses disciples ; ils ne se cachent plus : Athènes et Rome les ont vus soutenir effrontément que la vertu n'est rien, que la volupté seule est le souverain bien, que ce qui a cessé d'être utile a cessé d'être juste. Voulez-vous quelque chose de plus effrontément philosophique ? Aristippe n'hésitera pas à décider que l'homme vertueux est celui qui a su se procurer plus de plaisir que de douleur, et que le vrai méchant est celui qui a souffert plus qu'il n'a su jouir. Mais pourquoi recourir à un nom diffamé parmi les philosophes mêmes ? Dans toutes les sectes de l'antique philosophie, nommez-en une seule qui ait constamment distingué la vertu du bien-être, l'honnêteté du plaisir, le juste de l'heureux ; qui ait au moins constamment enseigné que la vertu sans le bonheur des sens, et dans le malheur même, était digne de nos voeux et de notre affection. Le sage des romains, qui, étudiant le plus constamment à toutes les écoles, nous semblait le plus capable de les réformer toutes ; qui, en nous retraçant tous leurs dogmes, en aperçut le mieux la fausseté et la faiblesse, ne prononce-t-il pas lui-même enfin que si le sage ou l'honnête homme peut être malheureux, la vertu et la sagesse ne sont plus dignes de nos recherches ? Ce bonheur, qu'ils ont tous confondu avec la vertu, où me le montrent-ils ? Les uns dans ce que les plaisirs des sens ont de plus obscène ; les autres dans des biens, des richesses : des commodités, des jouissances plus propres à corrompre qu'à épurer les moeurs. Aristippe le voit dans les plaisirs du corps ; Diomaque ne se croira heureux qu'en unissant l'amour de l'honnête aux voluptés sensuelles. Diodore ne veut pour le bonheur que l'absence de toute douleur. Il fallait aux péripatéticiens et les biens de l'esprit et ceux du corps, et ceux de la fortune. Les Platon même, les Pythagore, les Aristote, ont appelé heureux celui qui satisfait la passion qui le domine. Le stoïque Zénon n'a connu de bonheur que dans l'égoïsme personnifié, l'insensibilité, l'apathie la plus opposée à l'esprit social. Combinez à présent ces notions variées et révoltantes du juste et de l'injuste ; combinez tous ces dogmes plus monstrueux encore que mobiles sur Dieu et sa nature, sur l'homme et ses facultés, son destin et son bonheur ; rapprochez ces leçons, et n'imaginez pas qu'elles soient étrangères, ou qu'elles puissent devenir indifférentes au grand objet de la morale, car il est facile de prouver combien étroitement elles sont liées à cette science. Vous avez des devoirs à me prescrire, vous me parlez de lois, d'obligations ; ma raison vous demande essentiellement à quel titre vous me les imposez. Il n'y a point de loi où il n'y a point de législateur pour régler mes désirs ou mes actions, surtout dans le secret des ténèbres, tant qu'il n'y aura pour l'homme ni dieu, ni providence. La force et l'intérêt captiveront quelquefois sa volonté ; mais la force n'est pas le principe des vertus, et l'intérêt est souvent dans le crime. Commencez donc par me montrer un dieu qui puisse, qui doive et qui veuille veiller sur mes pensées et mes actions. Tant que vous me laissez incertain et flottant sur son existence ou sur sa

providence, la grande question de mes devoirs se réduira toujours à celle de l'intérêt présent. Vous prouverez peut-être à l'homme qui raisonne, nous nous chargerons même de vous le démontrer, que la distinction d'un bien, d'un mal moral, du juste et de l'injuste ne dépend pas absolument de nos idées d'un dieu vengeur et rémunérateur ; mais si ce bien moral devient un mal physique, s'il gêne les passions, s'il exige des sacrifices, s'il nous faut, outre la connaissance purement spéculative de la vertu, une loi et des motifs supérieurs à tout l'attrait du vice ; en un mot, si l'homme nous demande sur quoi vous fondez le devoir et le précepte, toute l'école antique vous devient inutile, par cela seul qu'elle n'a pu fixer l'opinion sur l'auteur de la loi et des préceptes. Quand vous me parlerez de ces préceptes, pourrez-vous bien encore me laisser hésiter si je suis ou ne suis pas le maître de les suivre ? Et ne faudra-t-il pas conséquemment que vous ayez d'abord résolu d'une manière fixe la question de la liberté ? Quand vous me parlerez ensuite du bonheur attaché à la vertu, quelle confiance aurai-je en vos promesses, si, avec toute l'école ancienne, vous me laissez indécis sur cette vie future, dont le bonheur pourra seul compenser ce qu'il peut m'en coûter dans celle-ci pour être constamment vertueux ? Souvenez-vous surtout que vous parlez à la raison, que c'est un philosophe que vous voulez lier à la vertu. Vos sentences, vos apophtegmes, vos conseils, vos préceptes seront merveilleux ; il les admirera ; mais vous voulez en faire la loi de ses actions : aura-t-il donc grand tort quand il demandera des principes positifs et constants, et des démonstrations sur lesquelles la loi soit établie ? Nous les cherchons en vain, ces principes constants et positifs, dans toute l'école antique, elle ne sait à quoi s'en tenir elle-même sur tous ces grands objets ; à ces incertitudes elle a mêlé sans cesse les erreurs les plus monstrueuses. Toute la morale de la philosophie ancienne ne sera donc pour moi qu'un édifice chancelant, dont la base ne fut jamais assise, dont tous les fondements sont ruineux. Si nous voulons l'examiner dans le détail de ses préceptes, sera-t-elle plus fixe, plus constante et plus digne de nos hommages ? On peut être séduit pour un instant par de pompeuses analyses, par ces collections où l'on affecte de ne mettre sous nos yeux que les maximes des anciens philosophes, avouées par la sagesse ; mais je veux, pour juger une école de morale, qu'elle proscrive constamment tous les vices ; qu'elle combatte constamment pour la vertu ; que, sainte et constamment juste dans ses préceptes, elle me fournisse et les motifs et les moyens de m'en tenir à ses leçons. Tout me montre ces avantages réunis à l'école de l'évangile, mais venez, et cherchons-les d'abord à celle de la philosophie. Je n'effacerai pas dans Platon tout ce qui satisfait ma raison en me portant au bien ; mais faudra-t-il encore qu'il soit mon maître, et pourra-t-il exiger mes hommages lorsque, me détaillant ses maximes et ses préceptes, il ne rougira pas de m'apprendre qu'il suffit au mensonge d'être utile pour devenir licite ? Lorsque l'intempérance et les excès des enfants de Bacchus ne seront à ses yeux qu'une partie innocente du culte et des fêtes publiques ? Lorsqu'en législateur et politique pitoyable, en moraliste révoltant, il dispensera des lois de la pudeur un sexe dont elle est le premier ornement ? Lorsque je le verrai dissoudre les liens de l'union

conjugale, proposer aux héros de sa patrie les faveurs des courtisanes pour prix de leurs services, lorsque, par un sophisme destructeur de toute propriété, il ne verra plus rien de contraire aux lois de la nature dans le vol et le larcin ? Quand, mettant le poignard dans les mains de tout maître et de tout tyran, il soumettra à leurs caprices la vie de tout esclave, et n'aura plus que des arrêts de mort à prononcer contre cet esclave opprimé, qui n'a cherché qu'à se défendre d'un maître assassin ? Son école sera-t-elle encore pour moi celle de la vertu et de la raison quand, livrant à la simple loi de l'appétit le plus brutal, les femmes et les hommes parvenus à leur neuvième lustre, il ne demandera que des bourreaux pour les enfants qu'il aura vus naître de ce commerce ? Je vous permettrai encore d'admirer un Caton, et tout ce qui peut faire redouter la justice de sa censure ; mais le croirai-je aussi le plus sage des hommes lorsqu'il applaudira au jeune impudique qui vient d'assouvir ses passions dans le sein des courtisanes ? Lorsque je le verrai s'extasier et se pâmer de joie à l'aspect de celui qui ne venge son père qu'en imitant le crime de l'assassin ? méditez tant que vous le voudrez les offices, les lois, les paradoxes de l'orateur philosophe ; mais plaignez-le du moins quand la vengeance n'a plus rien d'illicite pour lui ; quand il ne voit qu'une sévérité outrée dans celui qui condamne la jeunesse à modérer ses passions, à fuir loin de ces lieux consacrés à la prostitution ; quand le meurtre, l'homicide, le parjure, la trahison, le sacrilège n'ont pour lui rien de plus odieux et de plus criminel que le simple mensonge ; quand, successivement académicien, stoïcien, épicurien, il conseille tour à tour la vertu, et justifie tous les excès. J'admirerai encore avec vous quelques traits, quelques axiomes épars dans les écrits de nos anciens philosophes ; mais nommez donc un crime que leur prétendue raison n'ait approuvé ou justifié, nommez une passion qu'ils n'aient pas favorisée. Suis-je impie et rempli d'indifférence pour les cieux ? Le plus sage des grecs me répète pour leçon favorite : ce qui est au-dessus de l'homme importe peu à l'homme ; et bientôt le serment de la dérision équivaut à la parole donnée sur l'autel. Téméraire, insolent, présomptueux jusqu'au blasphème, j'ai pour moi tout l'orgueil du portique ; le ciel peut me donner la santé, et prolonger ou abréger mes jours ; ma vertu est tout entière de moi seul ; le philosophe sourit avec mépris si je l'attends des cieux ; et il plaint les dieux mêmes de ne pouvoir devenir ses émules. Suis-je dur, insensible, égoïste ? Zénon et ses disciples m'ont appris que la vraie sagesse consiste à n'être point touché du sort d'autrui ; que la douceur et la pitié ne sont qu'une folie. Suis-je vindicatif et implacable ? Toute l'école stoïcienne m'en a fait un précepte. Celui qui se laisse apaiser n'est plus homme pour elle. Livré à tout le feu de mes passions, ai-je voulu ne suivre que l'attrait des plaisirs et de la volupté ? Montrez-moi, vous dirai-je, un seul de vos anciens sages qui proscrive constamment ou le concubinage ou l'adultère ; je vous montrerai, moi, non plus un Épicure seulement, ni les pourceaux de son école, faisant des jouissances de la brute le suprême bonheur de l'homme ; non pas un Démocrite exhortant effrontément ses disciples à fuir les liens du mariage sans fuir ses jouissances, pour ne point s'engager dans les soucis qu'entraîne l'éducation des enfants ; non pas un

Diogène confondant la turpitude et les infâmes habitudes de l'homme sans moeurs, avec les droits et les besoins de la nature ; non pas cette secte aussi nombreuse que révoltante de cyniques impudents, qui ne rougissent pas d'excuser la publicité de leurs obscénités par l'exemple des plus vils animaux ; mais je vous citerai tout ce que l'antiquité avait de philosophes plus sévères, les stoïciens eux-mêmes, les Zénon, les Crates, les Crysippe, que l'on a vus sourire à cette école d'infamie, et partager ses dogmes. Ils sont encore fameux les noms de ces sages que vous aimez à nous donner pour de grands maîtres dans la science des vertus et des devoirs ; mais faites-les revivre, et que la génération présente aille s'instruire à leur école : quels fléaux pour la société et l'humanité, que des disciples dirigés par leurs préceptes ! À la voix de Platon, nos guerriers reprendront toute la férocité des nations anciennes. " Quand le glaive est levé, leur dira-t-il, comme il disait jadis aux grecs, la nature n'a plus de lois, l'ennemi plus de droits. Vous porterez le ravage dans ses campagnes et le feu dans ses villes. Celui qui ne périra pas sous votre fer passera sous votre joug et sera votre esclave. " À la voix d'Aristote, il n'y aura plus de lois d'égalité et de fraternité. L'homme libre aura reçu de la nature même des chaînes dont il charge celui qui ne l'est pas ; et l'esclave sera essentiellement destiné à gémir sous le joug. Près de ces mêmes sages, comme auprès de Diogène, de Solon et de Théodore, le droit sacré de la propriété, ce droit saint sur lequel reposent les fondements de la société, ne sera plus qu'un droit établi par la force, et tout autre que moi pourra, sans injustice, semer où je défriche, moissonner où j'ai semé, cueillir où j'ai planté. Le métier des brigands et des voleurs ne sera plus qu'une profession comme celle de tous les citoyens honnêtes. Écoutez le stoïcien et l'épicurien disputer sur les droits de vos compatriotes ; celui-là croit prêcher la vertu en vous rendant insensible à leurs besoins ; celui-ci vous fera une loi de fuir l'honorable emploi qui leur consacrerait vos travaux et vos lumières. Aniceris cherchera au contraire à vous persuader que les crimes et les forfaits n'ont plus rien que de grand et de noble, quand ils sont commis pour la patrie ; et bientôt Théodore vous apprendra que l'amour de la patrie est la vertu des sots. Qu'ils nous disent au moins, tous ces sages guidés par la raison, ce que sont les vertus, et en quoi consistent les droits d'une amitié constante, de la tendresse paternelle, de l'amour filial. Ils les ont oubliées ces vertus si naturelles ; et qui pourrait entendre leurs préceptes de sang-froid, si j'allais, avec toute l'école d'Épicure, répéter à mes lecteurs que l'amitié n'a ni devoirs ni liens dès que l'ami cesse d'être utile ; avec celle du philosophe de Cyrène, que l'amitié est superflue pour le sage qui sait se suffire à lui-même, et inutile à l'insensé qui ne sait pas en tirer son profit ? Qui pourrait n'être pas indigné, si j'allais, avec Aniceris, dispenser les enfants de tout sentiment de reconnaissance pour celui qui leur donna le jour, ou bien avec son digne maître, justifier le père dénaturé qui craint de reconnaître ses enfants, et les rejette loin de lui, comme il se délivre de l'insecte qui le ronge et, pour me servir de ses expressions, comme il rejette les poux et les crachats ? Que manquait-il encore à ces écoles pour avoir renversé toutes les idées de la morale et

les droits les plus saints ? Il est un crime affreux dont la pensée seule fait frémir la nature ; celui de l'homme armé contre lui-même, s'arrachant une vie qu'il a reçue de Dieu, et déchirant lui-même ses entrailles ; celui du scélérat qui consomme ses forfaits en hâtant le moment que le ciel attendait pour le punir de tous. Eh bien ! Ce crime affreux sera celui de toutes les écoles, du stoïcien et de l'académicien comme de l'épicurien, du cynique et du cyrénaïque. Les Cléanthe, les Crysippe, les Démocrite, les Hégésias et les Caton se sont tous réunis pour exalter le suicide, l'ériger en vertu, en grandeur d'âme. Aristippe le regarde tout au plus comme un acte indifférent, parce qu'il n'ose décider si la somme des plaisirs après la mort sera plus grande ou plus petite que celle des douleurs ; et si un Cicéron le condamne quelquefois, il revient sur ses pas et en fait l'apologie. À ces détails honteux pour toutes les écoles de la philosophie ancienne, je pourrais en ajouter bien d'autres tout aussi capables de vous faire apprécier ses leçons et sa morale. Lors même que ces prétendus maîtres rencontrent par hasard quelques-unes de ces vérités utiles par elles-mêmes, lorsqu'ils me donnent quelques-uns de ces préceptes avoués par la vertu, je pourrais observer avec vous la faiblesse des motifs qu'ils opposent aux passions les plus violentes, la nullité de leurs moyens, le défaut absolu des secours, comme celui de toute autorité, quand ils prescrivent. Mais sans doute vous n'êtes plus tenté de les opposer, ces prétendues écoles de la raison, aux leçons de l'évangile ; ces prétendus bienfaits de la philosophie, à tous ceux du messie. Vous ne nous direz plus que l'univers aurait pu se passer des leçons de Jésus. Les preuves du besoin le plus absolu se sont trop multipliées sous ma plume. À ce maître sublime des vertus, nous vous avons aidé nous-mêmes à opposer une révélation antérieure à son école ; mais il a fallu voir cette révélation incomplète en elle-même, dénaturée ensuite par le crime de ceux qui devaient en conserver le précieux dépôt. L'évangile a purgé cette première école des interprétations pharisaïques, des vices judaïques, il a plus fait encore en ajoutant à ses leçons toutes celles de la vertu la plus sublime. Vous avez opposé à Jésus la morale des nations, ou cet instinct de la nature, ce sentiment qui vous semblait suffire pour conduire les peuples ; le plus simple exposé de leur culte, de leurs lois, de leurs usages, vous a montré cet instinct des vertus affaibli, obscurci, sans force, sans action, vicié, perverti, dénaturé. C'était à l'évangile à lui rendre ses lumières, sa force et son activité, en foudroyant les vices, le culte, les usages qui l'anéantissaient. Obstiné à méconnaître les bienfaits de l'évangile, vous avez cru trouver dans la morale de la raison et à l'école de la philosophie un bienfait antérieur ; et nous l'avons vue cette philosophie, toujours incertaine et toujours inconstante, ne pouvant accorder ses adeptes ni sur les cieux, ni sur l'enfer, ni sur aucun de ces principes qui sont les fondements de toute vertu. Dans le détail de ses conseils et de ses préceptes propices à tous les vices, à tous les crimes, elle n'a fait qu'ajouter au besoin d'un nouveau maître. Quelle pourra donc être la conséquence de toutes ces recherches ? La morale de la révélation primitive était incomplète, la gloire de Jésus est de l'avoir perfectionnée. La morale de sentiment était presque éteinte ; la gloire de Jésus est de lui rendre la

vie et la lumière. La morale de la raison, ou plutôt la morale de la philosophie, était nulle dans ses principes, monstrueuse dans ses détails. Il n'est pas une seule vertu qu'elle n'ait attaquée ; pas un vice, pas un crime, pas un forfait qu'elle n'ait autorisé ; la gloire de Jésus ne sera pas d'avoir recueilli ses leçons, mais de l'avoir anéantie.

LETTRE 65

Le chevalier à la baronne. Quel plaisir,

Madame, quelle satisfaction pour moi d'avoir à vous offrir le compliment le plus sincère et le mieux mérité ! Il n'était pas possible d'indiquer plus exactement le point de réunion, de mieux trouver comment tout est dit en morale depuis bien des siècles, et comment dans cette même science rien n'est dit encore pour nos sages. Je me repentais presque d'avoir abandonné cette énigme à la sagacité de nos provinciaux ; je tremblais de les voir en conclure que la vérité en morale comme physique et en métaphysique, n'est à notre école que ce que l'intérêt du moment suggère à nos adeptes : vous êtes mieux entrée dans nos vues ; vous avez mieux senti ce qui devait rapprocher nos grands hommes à l'instant même où tout semble les diviser d'intérêt et de sentiment. Je n'ai donc plus semé sur un terrain ingrat ! Tant de facilité à saisir l'esprit de notre école annonce le succès de mes leçons. Je n'hésite donc plus à les continuer, et le nouveau problème que je vais vous proposer aujourd'hui ne sera pas une légère preuve de toute la confiance que vos progrès m'inspirent. Mais, je vous en préviens, écartez les profanes en ce moment ; et vous-même, armez-vous de tout votre zèle, de toute votre constance philosophique. Disposez-vous à écouter paisiblement le pour et le contre dans la question la moins susceptible, aux yeux du préjugé, des oui, des non et des peut-être. C'est l'existence même de l'objet essentiel de cette grande science dans laquelle vous devez être instruite, c'est l'existence même du juste et de l'injuste, des vertus et des vices, que nous allons réduire en problème. Y a-t-il dans ce monde un bien, un mal moral ? C'est-à-dire, la distinction de ce que nous appelons vertu et de ce que nous appelons vice, a-t-elle bien un autre fondement que notre imagination et nos erreurs ? Le philosophe croira-t-il bien qu'il y ait des actions justes, des actions dignes de louange, de respect, d'admiration, d'amour, et des actions injustes, dignes de nos mépris ou de notre haine ? Y a-t-il enfin, ou bien peut-il y avoir dans toute la conduite des hommes quelque chose qui puisse mériter nos éloges et quelque chose que nous devions blâmer ? Je n'ai pas besoin qu'on me le dise ; cette question, ce doute vont un peu révolter nos provinciaux ; ils ne concevront pas qu'un problème de cette espèce ait pu entrer dans la tête d'un philosophe, et dans le fond j'avoue qu'il est un peu étrange. Demander s'il y a des vices et des vertus dans ce monde, si leur distinction n'est pas imaginaire, c'est, nous dira-t-on, c'est exactement demander si la mère qui étouffe son enfant ne fait pas aussi bien, n'est pas aussi

louable que celle qui l'allaite ; c'est demander encore si payer de retour un bienfaiteur, un ami, un protecteur, ou le persécuter, le calomnier, le sacrifier, ne serait pas absolument la même chose en morale, ou en fait de mérite et de démérite ; c'est demander si le sujet rebelle ne vaut pas le citoyen soumis et fidèle ; si Néron ne vaut pas Henri IV et Louis IX. Ces questions, je le répète encore, ont de quoi étonner la province. On les fait cependant à notre école, et on les résout même de bien des manières. Il est pour certains sages des vices et des vertus, et pour d'autres il n'est ni vertus, ni vices. Quelques-uns se contentent de douter ; il en est qui successivement doutent, affirment, nient ; et ce n'est pas là notre plus grand prodige : d'ailleurs, vous êtes à présent assez accoutumée à cette richesse d'opinions. Le problème consiste à trouver encore ici le point de réunion, c'est-à-dire le moyen de concilier entre eux et nos sages qui nient, et nos sages qui doutent, et nos sages qui affirment. Je ne me chargerai, moi, que de ma partie, c'est-à-dire, du soin de vous montrer l'opposition et les combats de notre école. C'est ce que je ferai encore par nos doubles colonnes, où je vais retracer d'un côté les leçons de nos sages qui nient, et de l'autre les leçons de nos sages qui affirment. Je prouverai la différence de toutes ces leçons ; vous, madame, vous chercherez leur ressemblance, l'accord et l'unité qui en résultent ; vous les découvrirez, et ce second problème ne sera pas moins bien résolu que le premier. Second problème. Seconde énigme philosophique. On prouve d'un côté qu'il n'y a dans ce monde ni vices, ni vertus, et que tout est égal ; on démontre de l'autre qu'il y a dans ce monde des vices, des vertus, et que leur différence est très réelle. On fait ensuite voir des philosophes qui n'osent ici rien assurer, ni rien nier : on en fera voir même qui prennent alternativement tous ces partis ; nous demandons comment ces divers sages n'ont cependant ici qu'une même opinion ; comment ils sont tous de la plus parfaite intelligence ? Vous combinerez tous ces textes, madame, vous comparerez surtout les deux derniers, et vous remarquerez qu'ils sont tirés du même ouvrage ; que l'auteur des deux articles vise et vertu ayant eu, par mégarde sans doute, la constance de nous donner jusqu'à deux fois la même doctrine sur la réalité du vice, sur le mépris de la haine qu'il mérite, sur l'estime, l'amour, les récompenses, le respect dus à la vertu : le rédacteur général a frémi que le vice ne fût trop haï, la vertu trop aimée. C'était assurément trop d'uniformité dans un si grand ouvrage, il fallait réparer cette tache. Deux fois dans un volume, le vice taxé d'une difformité morale souverainement odieuse, c'était parler deux fois le langage de la province et du préjugé. Il fallait bien au moins une note pour faire disparaître cette moralité, et pour la métamorphoser en accident physique. Vous observerez, dis-je, cette attention de la part de notre éditeur ; mais vous ne direz pas : voilà au moins une contradiction, une variation, une opposition bien marquée, bien évidemment préméditée. Non, il ne s'agit plus de chercher ici ces oppositions : c'est le parfait accord au contraire qu'il faut nous y montrer : ce n'est même encore là que la moitié du problème. Je viens de vous donner à concilier des sages pour lesquels le vice et la vertu ne sont pas une pure chimère ; d'autres sages pour qui ils n'ont rien

de réel : à présent nous avons à rapprocher encore celui qui vous défend le doute sur un pareil objet, et celui qui l'ordonne ; et puis encore un autre qui affirme d'abord, qui doute ensuite ; un dernier enfin qui nie et qui affirme. Toutes ces petites circonstances ajoutant à la difficulté du problème, le rendent plus piquant, et ajoutent sans doute à l'honneur de la solution. Philosophe incertain et prescrivant le doute. " la morale n'est pas moins incertaine que les autres sciences ; … etc. " voilà bien, madame, une affirmation aussi positive que vous puissiez la désirer ; la négation sera un peu plus contournée, mais nous verrons si elle est moins réelle. Respectivement à la divinité, nous dit notre sage, il n'y a dans la nature ni bien ni mal physique, ni mal moral. À l'égard de l'homme supposé dans l'état de nature, il n'y a point encore de mal moral. Reste l'homme vivant en société : or, s'il est pour ce second état un mal moral, ce mal ne peut d'abord avoir aucune relation avec la divinité. Il ne sera à ses yeux qu'un simple défaut, suite nécessaire des bornes naturelles de la capacité humaine. Il ne pourra être imputé aux hommes, parce que leur méchanceté est involontaire, parce que leurs erreurs sont insurmontables, et leurs crimes l'effet de la dure nécessité. À présent, madame, rappelez-vous que, suivant le même sage, si l'homme n'est pas libre… il n'y aura ni bien ni mal moral, ni juste, ni injuste, ni obligation, ni droit. La conclusion de tous ces principes se présentera d'elle-même. Il n'y a pour Dieu ni bien ni mal moral ; il n'y en a pas davantage pour l'homme isolé ; pas davantage encore pour l'homme en société ; pour qui donc pourra-t-il y en avoir dans ce monde ? La conséquence ultérieure que vous en tirerez sera sans doute que cette philosophie meurtrière, qui se dément à chaque instant, ne se dément plus, ou plutôt qu'elle se dément encore, et ne se dément pas. Mais c'est ici le vrai point du problème qu'il faut vous laisser l'honneur de résoudre. C'est aussi le moment de vous offrir mon hommage ordinaire. Agréez-le, madame, ainsi que l'assurance de mon zèle et du plus respectueux dévouement.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

J'en suis bien sûr, lecteur, vous hésitez en ce moment entre l'indignation, le mépris et la pitié. Vous ne savez s'il faut les détester ces hommes qui, répandant un voile ténébreux sur l'existence même de la vertu, osent faire un problème de la distinction du juste et de l'injuste, et n'ont pour le résoudre que ces oui, ces non, ces peut-être, qui vous ont si souvent révolté à leur école. Vous ne savez s'il faut solliciter la vindicte publique contre ces corrupteurs des nations, capables de dire : la vertu et le vice ne sont que des chimères ; l'homme de bien et le scélérat ne sont que le même homme ; le bienfaiteur et l'assassin ont le même droit à notre amour, à nos respects, à notre estime. Vous ne savez s'il ne suffirait pas, s'il ne vaudrait pas mieux encore se contenter de livrer à la risée publique des êtres dont le ciel se plaît

évidemment à humilier l'orgueil par l'aberration la plus complète dans cette même science dont ils osent se croire les seuls maîtres, les vrais restaurateurs ; des êtres qui nous disent sérieusement : la vertu et les crimes, les forfaits ne sont que de vains noms, des mots vides de sens, et qui veulent passer pour les docteurs du genre humain, les précepteurs des rois et nos législateurs. J'hésite comme vous : je ne sais si le mépris doit l'emporter sur la haine et l'indignation. Hélas ! Peut-être aussi ne faut-il que les plaindre, et ne jeter sur eux qu'un regard de compassion et de pitié. Peut-être aussi n'est-il réellement pour eux ni vices ni vertu. Peut-être leur raison égarée comme celle de l'insensé ne saurait en effet discerner les traits de la vertu, la distinguer du vice. Peut-être ne sont-ils que ces tristes mortels pour qui jamais le jour ne sera différent de la nuit. Ils confondent sans crime la lumière et les ténèbres. Que j'aimerais à me le persuader ! Que je voudrais ne voir dans le faux sage qu'un aveugle égaré plutôt qu'un méchant perverti ; un insensé errant de bonne foi plutôt que le docteur scélérat qui cherche à s'endurcir, à se prouver que le crime n'est rien, pour se livrer au crime ; qui élève une école contre la vertu même, qui voudrait se convaincre qu'elle n'existe pas et ne peut exister, pour se dispenser de la suivre ! Oui, malheureusement tous ces prétendus sages sont nécessairement insensés ou méchants, aveugles ou perfides. Ils méritent essentiellement ma pitié ou ma haine : ma pitié, si, pareils à la brute, ils n'ont rien conservé en effet de l'homme moral, pas même les premières notions de la vertu ; ma haine, si, méchants parce qu'ils veulent l'être, ils ne nient la différence du juste et de l'injuste que pour se livrer indistinctement à l'un ou à l'autre, suivant leurs intérêts momentanés. Quelle que soit la source de leurs égarements, j'effacerai autant qu'il est en moi l'impression funeste que le sophisme aura pu faire naître dans l'esprit de mes compatriotes. Mais contre l'insensé, ou bien contre le scélérat qui se dit philosophe, et s'obstine à ne voir dans ce monde ni bien ni mal moral, la raison ne sera-t-elle pas absolument sans armes, et l'évidence du sentiment laissera-t-elle lieu à la démonstration ? Ici, plus que jamais, je crois apercevoir et reconnaître une vérité sur laquelle je prie mes lecteurs de réfléchir. Le Dieu qui a voulu faire sortir nos connaissances de deux sources diverses, du sentiment intime et du raisonnement, ne semble rendre l'une plus riche, plus féconde, qu'en tarissant, pour ainsi dire, la seconde. On n'argumente point contre celui qui nie en plein midi l'existence du soleil. Quand j'ai dit : je le vois, je le sens, j'ai tout dit ; tout autre raisonnement est aussi difficile à inventer qu'il serait superflu. Il en est peut-être absolument de même dans les objets moraux. La raison est muette quand le sentiment a suffi pour tout dire. Pour exercer sur quelques vérités l'esprit de discussion, il faudrait, ce semble, qu'elles fussent au moins environnées de quelques-uns de ces nuages que l'exercice de la raison dissipe. Mais la raison, qu'a-t-elle à désirer ? Et la manie même de disputer, quelles preuves pourra-t-elle exiger lorsque la vérité manifestée par le sentiment nous devient intime, et comme intuitive ? Nous fût-il bien possible de multiplier ici les arguments, celui qui se refuse à l'évidence que la nature a mise dans son coeur, se rendra-t-il à nos démonstrations et à toutes les preuves que nos raisonnements lui

fourniraient ? Croira-t-il à nos yeux, quand il résiste aux siens ? Je ne l'espère pas. Or, jamais la nature ne fit parler le sentiment plus clairement que dans la question du bien, du mal moral, dans la distinction des vertus et des vices. C'est donc bien vainement que nous chercherions à convaincre par les raisonnements les plus multipliés et les plus variés celui qui nous demande ici d'autres preuves que celle de son coeur. Quoi ! Lui répondrais-je tout au plus, quoi ! Vous me demandez où est la différence entre le juste qui protége la veuve, l'orphelin, et le brigand qui les dépouille et leur arrache un reste de subsistance ? Entre l'ingrat qui trahit sa patrie, et le héros qui s'immole pour elle ? Il faut vous expliquer pourquoi cet homme sage et modéré dans ses désirs, toujours bienfaisant, toujours généreux, l'emporte sur l'avare, l'ambitieux, le fourbe, le méchant, le vindicatif ? Il faut que je vous dise pourquoi l'un mérite mon respect, mon amour ; pourquoi l'autre n'a des droits qu'au mépris, à la haine de la terre et des cieux ? Mais demandez-moi donc aussi pourquoi la lumière diffère des ténèbres, la douleur du plaisir, la vérité du mensonge ? Je la vois, je la sens cette différence ; si vous me demandez des arguments, je ne peux que vous dire : ouvrez les yeux, vous verrez comme moi ; livrez-vous comme moi à la nature, vous sentirez, vous penserez de même. Je hais le meurtrier, l'assassin, l'oppresseur, le traître, le perfide ; je les hais malgré moi. J'aime le bienfaisant, l'homme juste, fidèle, généreux ; je l'aime malgré moi. Là je ne vois que vice, ici que vertu ; là le mal, ici le bien. Que faut-il que j'ajoute, quand vous ne distinguez ni l'un ni l'autre ? Je n'en sais rien ; je ne peux que vous plaindre. Vous insistez cependant… si c'est de bonne foi, souffrez que je réponde avec la même sincérité : je ne reconnais plus dans vous mon frère ou mon semblable. Vous n'avez pas reçu de la nature les mêmes facultés que moi. Avec tout l'extérieur de l'homme, il vous manque une perception qui tient à l'essence de l'homme, puisque partout ailleurs qu'à votre école les hommes aperçoivent le bien dans la vertu, et le mal dans le vice ; puisque partout ailleurs il y a pour eux l'opposition la plus sensible entre juste et injuste, comme partout il y a pour eux douleur et plaisir, eau et feu, vérité et mensonge, ciel et terre. Je sens et la douceur et l'amertume ; vous ne sentez ni l'un ni l'autre : qui de nous a le goût dépravé ou absolument nul ? Encore une fois, vous n'êtes point ce que je suis, ce que sont tous ceux que j'appelle mes semblables. Vous n'avez point la faculté de voir et de sentir ce que nous voyons, ce que nous sentons tous ; vous êtes une espèce à part, avec laquelle il ne nous est pas donné de nous entendre, avec laquelle je n'entre point en lice. Mais je voudrais en vain m'en tenir à cette grande preuve d'un sentiment intime et général : le sophiste me presse ; il récuse absolument ce suffrage de la nature, ou plutôt il n'y voit qu'une erreur et un préjugé de ma part. C'est à moi, c'est à nos institutions humaines qu'il lui plaît d'attribuer ce que je dérivais de l'essence des choses et de mon être. Si je veux l'écouter, il ne me dira pas, il est vrai, qu'il y ait identité d'action dans ce que j'appelle juste et dans ce que j'appelle injuste ; mais leur diversité terminée au pur physique, au matériel, aura des causes et des effets purement extérieurs, et n'autorisera aucunement ces dénominations de

vertu et de vice que je leur attribue, ce prix et ce mérite ou ce démérite que je fais provenir de leur moralité. Le méchant ne sera que cet arbre sauvage qui produit nécessairement des fruits amers ; la justice du bon ne sera que la fertilité du figuier cultivé, dont les fruits sont nécessairement plus doux et plus sains. Et la qualité d'homme n'ajoutant rien à ces actions, ne me fournira point un nouveau jour pour les apprécier. Ce que j'appelle enfin moralement bon, moralement mauvais, ne sera fondé que sur la distinction la plus arbitraire, et sans réalité. Notre coeur se révolte, se soulève à ces assertions, je voudrais ne leur opposer encore qu'un mépris souverain ; mais vaincus par l'importunité, entrons, puisqu'il le faut, dans une discussion où les raisonnements ne pourront sans doute qu'affaiblir l'évidence, mais que l'obstination de nos sophistes a rendue nécessaire. Nous appelons vertu tout acte qui, jugé par les lois d'une saine morale, mérite à son auteur l'approbation, l'estime, la louange, et qui peut devenir l'objet de quelque récompense. Nous appelons vice, au contraire, tout acte qui, jugé par les lois d'une saine morale, mérite à son auteur le blâme, le mépris, et peut-être l'objet de quelque châtiment. L'honnête homme ou l'homme vertueux se manifestera par ces actions dignes de louange et de récompense ; l'homme méchant ou vicieux, par celles qui méritent le blâme et des punitions. Nos sophistes oseraient-ils nier que parmi ces actions il en est qui inspirent essentiellement le mépris et la haine, et d'autres qui inspirent essentiellement le respect et l'amour ? Nous diront-ils que l'homme menteur, cruel, féroce, violent, ambitieux, ne les révolte pas quand il trahit ses frères ou quand il les opprime ; quand il est le tyran de ce qui l'environne, quand à ses passions il sacrifie l'amie, l'épouse, les enfants ? Oseront-ils nous dire que l'homme bienfaisant, modéré, généreux, pacifique, ne leur inspire ni amour, ni respect, ni estime ; que Titus et Néron, que Cromwell et Louis IX, que Socrate et Mélitus l'infâme délateur, n'excitent dans leur âme qu'un même sentiment ? Oui, ils l'ont osé dire ; mais leur coeur les dément à chaque instant, et leur plume elle-même les trahit à chaque page. Si les hommes sont tous également louables, également odieux, ou plutôt s'ils ne sont ni l'un ni l'autre, d'où vient donc cette haine qu'ils ont vouée au moins aux superstitieux, aux tyrans, aux fanatiques ? Pourquoi crient-ils donc aux scélérats, s'il n'y a ni crime, ni forfaits ? À quoi bon tant de déclamations contre nos prêtres, nos rois, nos magistrats, nos lois, nos institutions ? À quoi bon ces éloges outrés qu'ils prodiguent aux protecteurs de leur école ? À quoi bon ces satires sanglantes, ces injures atroces, qu'ils n'épargnent jamais au sacerdoce et à ses défenseurs, et à tous ceux qui osent se montrer les ennemis de leur extravagant philosophisme ? Bon dieu ! Bon dieu ! Quels hommes j'ai donc à réfuter ! Insensé ! S'il n'y a rien qui mérite ni l'amour, ni la haine ; si le zèle pour le mensonge et le zèle pour la vérité sont les mêmes pour toi, d'où vient donc cette ardeur à répandre tes dogmes, et pourquoi haïr ceux qui les réfutent ? Pourquoi donc te plains-tu que l'univers n'a pas assez d'estime pour ta philosophie, pour toi, pour tes semblables ? S'il n'y a rien qui mérite ou récompense ou châtiment, pourquoi t'en prends-tu donc sans cesse à nos gouvernements de ce que tes adeptes, tes maîtres, restent sans

récompense, et nous sans punition ? S'il n'y a enfin ni vice ni vertu, si le crime ne peut-être qu'une chimère, pourquoi t'ériger en réformateur et en instituteur des peuples et des rois ? Faudra-t-il donc toujours en revenir à cette vérité, que la philosophie de mon siècle n'est que le vrai chaos de toutes les contradictions possibles ; que c'est à son école surtout que l'erreur est condamnée à mentir sans cesse contre elle-même ? Ô vous qui me lisez, ne me reprochez par ces mouvements d'une indignation trop méritée. Qui pourrait écouter de sang-froid de pareils maîtres, et ne pas leur témoigner au moins le mépris qu'ils excitent ? Vous ne savez pas d'ailleurs ce qu'il m'en coûte d'ennuis et de dégoût pour les entendre et daigner leur répondre, pour lire des leçons si révoltantes, si absurdes, et réfuter des hommes que mon premier travail est toujours de chercher inutilement à concilier avec eux-mêmes. L'erreur que je combats a mis le comble à leur délire. Je ne concevrais pas comment ils ont pu en venir au point d'écrire qu'il n'y a rien de juste, rien d'injuste ; que le vice et la vertu ne sont qu'une chimère, si cette affreuse erreur n'était une suite naturelle de leur obstination à rapporter aux sens, à la matière, toutes les opérations et toutes les facultés de l'âme. L'homme physique est tout pour eux ; l'homme moral est inconnu à leur école ; et de là ce grand éloignement pour toutes les qualités morales qui distinguent les actions de l'homme, qui les constituent vicieuses ou vertueuses. Montrons-leur donc ici l'agent moral dans l'homme. Pour apprendre à se connaître eux-mêmes, qu'ils étudient au moins ce qui se passe dans eux-mêmes, et avant qu'ils n'agissent, et pendant et après leurs actions diverses. Les réflexions que j'exigerai d'eux en cet instant vous sembleront peut-être étrangères à la question qui doit nous occuper ; mais vous verrez, lecteur, comment elles nous y ramènent, et quel jour elles doivent répandre. Je l'ai dit ailleurs, et il est essentiel de le répéter ici : en qualité d'être pensant, ma vie n'est point toute dans ces mouvements involontaires qui font couler mon sang, qui agitent mes membres, ou qui frappent mes sens malgré moi. Je peux et méditer et comparer ce que je vois, ce que je fais ; il est des questions que j'approuve, il en est que je condamne, il en est que je hais et que j'évite, il en est que j'estime et que j'aime. Cette première faculté de juger, d'apprécier, d'estimer et de mépriser, constitue déjà dans moi l'être au-dessus des sens ; elle laisse bien loin derrière moi, et cet arbre, et ces fruits auxquels vous n'avez pas rougi de comparer l'homme et ses actions. Celui qui me donna la faculté d'apprécier n'a pas laissé dans moi ce principe stérile, sans influence et sans effet. Je peux non seulement haïr ou mépriser, mais me déterminer, et vouloir, et choisir, ou rejeter en conséquence du jugement que j'ai porté. J'agirai ou je résisterai, non parce que je suis poussé ou excité, mais parce que j'approuve l'impulsion que je reçois ; dès lors mon action est à moi ; elle acquiert une nouvelle propriété morale provenant du concours de mon intelligence et de ma volonté. Elle est bien différente dès lors de l'action de la brute qui veut et qui choisit peut-être, mais qui veut, décidée par l'impression, non par l'approbation ou par l'estime, et pour laquelle la sensation est tout. Être bien plus moral encore, non seulement je peux apprécier l'impulsion, et me déterminer en conséquence du

jugement qui l’a suivie, mais ce jugement même ne décidera pas impérieusement le choix que je ferai. L’homme aura vu le bien qu’il approuve, et il fera s’il veut le mal qu’il a blâmé, qu’il blâme encore en le faisant. Il aura vu le bien et la douleur, le vice et le plaisir unis ensemble ; il saura préférer la douleur au plaisir, le devoir au bien-être, comme il peut préférer l’agréable ou l’utile à ce qu’il a connu de juste, de louable, d’honnête : privilège terrible et fatal au méchant qui en abuse, mais privilège qui fera à jamais la grandeur du juste, et qu’il n’est plus temps de contester à l’homme, après les preuves que nous avons données de son essence et de sa liberté ! Privilège qui distingue essentiellement ses actions de celles de tout être uniquement régi par les arrêts du sort, ou par les mêmes lois que la matière ! Il en est un nouveau qui vous fera sentir malgré vous ce que sont vos actions, et qui vous forcera à les apprécier par des règles tout autres que celles des plaisirs ou des douleurs physiques. Vous aurez des remords quand vous ferez le mal, vous en aurez même quand vous ferez le bien croyant faire le mal ; et votre conscience ne vous permettra de vous applaudir que lorsque vous aurez suivi ses lumières, et lorsque vous pourrez vous répondre que votre intention au moins fut pour le bien. Trouvez-les ces remords, osez les soupçonner autre part que dans l’homme ; osez chercher ailleurs le repentir et la douleur d’avoir manqué à la loi, ou la satisfaction, le doux plaisir de l’avoir observée. Vous ne l’essaierez pas, vous le savez trop bien ; c’est à l’homme seul qu’il a été donné sur la terre de se repentir ou de se réjouir, de se mépriser ou de s’applaudir, suivant qu’il s’est rendu, par ses actions, coupable ou innocent. Vous le savez encore, c’est à l’homme seul qu’il a été donné, non seulement de se juger soi-même, mais encore de juger ses semblables suivant la même loi. Il leur accordera son estime ou les méprisera, il saura mesurer sa haine et son amour, non sur ce qui aura frappé ses sens dans leur conduite, mais sur ce qu’il aura démêlé de plus caché dans leurs intentions. Dans les traits qui auront l’apparence de l’héroïsme, il saura reconnaître l’orgueil ou l’ambition qui en est le principe. Un bienfait ordonné par l’amour-propre, dirigé par l’intérêt, n’excitera jamais que faiblement sa reconnaissance, s’il ne s’en croit pas absolument dispensé ; tandis qu’il tiendra compte de la volonté seule, quand même il n’aura pu en éprouver le moindre effet. Les motifs auront beau se cacher dans le coeur, c’est là qu’il fouillera pour régler son estime ; c’est par là surtout que, forcé de se juger soi-même, il rectifiera sur son compte même les erreurs du public. Au milieu des applaudissements il se condamnera, parce que les succès les plus brillants ne justifient pas les passions secrètes qui furent son mobile. Condamné au contraire et proscrit, vilipendé par tous ceux qui ont jugé de lui par l’apparence, il verra sa grandeur dans son âme, et son innocence dans la pureté de ses intentions. Revenez à présent, lecteur, sur toutes ces opérations intellectuelles, et sur ces facultés diverses dont l’exercice est essentiellement lié aux actions réfléchies qui partagent le cours de votre vie. L’homme agit, ses facultés physiques ne sont que pour l’instant dans l’action même ; ses facultés morales l’ont toutes précédée, commandée, dirigée. Les sens n’ont rien à faire à cet acte de son intelligence qui a vu et jugé l’action avant

qu'elle existât ; ils sont nuls pour cette volonté qui l'a décidée ; ils sont encore nuls pour cette faculté qui vous la rend présente, et qui vous force encore à vous juger par elle innocent ou coupable, quoiqu'elle soit passée depuis longtemps. Les sens ne sont donc pas le seul mobile qui met l'homme en action ; s'ils me montrent dans lui l'agent physique, il est des facultés d'une autre espèce qui me montrent dans lui l'agent moral, qui dès lors donneront à ces actions ce même caractère, qui leur imprimeront le sceau de la moralité qui le distingue. Sans doute vous ne nierez pas ce principe dicté par l'évidence : toute action participe essentiellement de la nature même de l'agent et des facultés par lesquelles il agit. Vous ne jugerez pas l'action de la pierre qui vous heurte ; vous ne jugerez pas le fruit qui vous nourrit, comme vous jugez l'être intelligent qui vous nuit, parce qu'il a voulu vous nuire, ou celui qui vous sert, parce qu'il a voulu vous être utile. Vous ne jugerez pas en un mot, l'agent physique et matériel, comme vous sentez bien malgré vous-même que vous devez juger l'agent moral et intellectuel. Mais quel sera donc cette moralité que la nature même de l'être intelligent communique à ses actions ? En quoi consiste-t-elle ? Suivez encore l'homme dans ces mêmes facultés qui constituent l'agent moral, vous en verrez sortir comme de leur principe ces idées de vertu et de vice, de mérite et de démérite que vous vous obstinez à méconnaître. L'homme agit parce qu'il a pensé, parce qu'il a connu, parce qu'il a voulu, parce qu'il a choisi ; et il a pu vouloir une action contraire à celle qu'il adopte : donc ses actions sont à lui ; il en est le mobile, la cause libre et volontaire : donc je puis et dois les lui attribuer comme à leur vrai principe ; donc il est responsable et de ses actions mêmes, et des effets qui en résultent. L'homme n'a pas voulu simplement cette action, mais il la veut après l'avoir jugée, approuvée, où même après l'avoir désapprouvée ; sa volonté est bonne, si c'est le bien qu'il veut ; elle est mauvaise, si c'est au mal connu qu'elle se détermine : il sera donc pour moi bon ou mauvais, et digne de louange ou de blâme, de récompense ou de punition, suivant qu'il a voulu cette action connue pour bonne ou pour mauvaise. Je veux que cette action ne soit par elle-même ni digne de louange, ni digne de mépris ; par cela seul qu'il a cru voir le bien, et qu'il l'a voulu faire, sa volonté est bonne, et il est bon lui-même, vertueux, digne de récompense : comme par cela seul qu'il a cru voir le mal et qu'il l'a voulu, sa volonté est mauvaise, comme par cela seul il devient lui-même vicieux, méchant, coupable et digne de mépris, de châtiment, de haine. Que le sophiste le plus déterminé se présente et nous dise ce qu'il pourra répondre à ces assertions. Osera-t-il nier qu'il y ait au moins des hommes qui croient à des devoirs, à la vertu, et qui croient au crime ? Osera-t-il nous dire que le mortel qui croit à des devoirs et ne les remplit pas est aussi estimable que celui qui y croit et les remplit ? Il ment évidemment à l'expérience et au bon sens par l'une ou l'autre de ces prétentions. Il existe donc des vertus et des vices par cela seul qu'il existe des êtres qui croient à la vertu, au vice ; il existe un bien, un mal moral, par cela seul qu'il existe des êtres qui veulent et qui font ce qu'ils croient bien, et d'autres êtres qui veulent et qui font ce qu'ils croient mal. Sous quel prétexte encore le faux sage pourra-t-il nous dire

que le vice et la vertu ne sont que des chimères ? Prétendra-t-il que l'homme faisant ce qu'il croit mal n'est pas réellement méchant, ou que ce mal ne peut lui être imputé, et qu'il ne peut par là mériter punition ? Il veut donc que je croie innocent celui même qui a beau affecter de se cacher son crime, qui, malgré ses efforts, se croit toujours coupable ? Il veut donc que je n'impute pas ce crime à celui qui se l'impute lui-même, et qui se le reproche sans cesse ? Il veut me voir absoudre de toute punition celui qui sait très bien qu'il doit être puni, s'il existe un Dieu juste ? Oui, le remords seul du méchant prouve qu'il est coupable, qu'il a démérité, qu'il doit être puni. Seul il me suffira pour croire à la réalité des crimes, à la distinction essentielle des vertus et des vices. Mais je l'avais prévu, la vérité s'est peut-être obscurcie par le raisonnement et la démonstration. Revenez donc, lecteur, au sentiment ; revenez à votre coeur, il vous parlera plus clairement, plus haut que tous nos arguments. Vous qui avez osé nous dire : de cela seul qu'une chose existe, on peut, on doit conclure que tout est également conforme à la volonté de Dieu, que justice, méchanceté, bonté, ne diffèrent que par l'idée de plaisir et de douleur ; l'aviez-vous bien interrogé votre coeur, lorsque vous nous teniez ce langage ? Et puisque vous vouliez vous en tenir à la raison, que ne l'écoutiez-vous au moins lorsqu'elle vous disait que je n'outrage pas le Dieu que vous citez en preuve, en croyant qu'il a pu permettre l'existence du crime, et qu'il est assez sage pour savoir tirer le bien du mélange des bons et des méchants ; qu'il est trop saint, trop juste pour voir du même oeil l'innocence et son tyran, la veuve et l'oppresseur ? C'est vous qui l'outragez, en voulant que son approbation porte également sur les uns et sur les autres ; en ne lui supposant toute votre indifférence pour la vertu que pour cesser de redouter sa haine pour le crime ; en insultant à sa sagesse pour vous dispenser de la croire supérieure à la raison humaine et à votre prétendue philosophie. L'aviez-vous encore consulté votre coeur, vous qui, pour nous apprendre que tout est bien, que le crime est impossible, croyez venger un Dieu et l'honorer en disant qu'il fait tout, que l'homme ne fait rien ? Vous nous accusez, nous, de blasphème, et vous dites que le crime est impossible, que Dieu fait tout, que tout est bien ! Notre blasphème est donc un bien aussi, et il vaut votre amour pour la divinité. Vous nous accusez de contradiction ; ce Dieu qui fait tout est donc aussi celui qui se contredit, qui se blasphème en nous ; c'est ce même Dieu qui par vous défend la vérité, et par nous le mensonge ! Ah ! Plutôt, c'est ce Dieu qui vous aveugle, et punit votre fausse sagesse par le comble même de l'aberration et du délire. Et toi qui prononçais si hardiment que la vertu et le vice n'ont de cause et de réalité que dans un sang qui coule avec plus ou moins de vitesse, dis-moi quand tu as fait d'un Tibère un Socrate, d'un Néron un Antonin, en les guérissant de la fièvre ; dis-moi si la fureur, la rage et l'impétuosité de l'assassin ont effacé son crime. Et toi, qui trouves l'ordre jusque dans le méchant, parce qu'il est dans l'ordre que le méchant nuise ; dis-moi pourquoi tu oses lui donner le titre de méchant quand il agit dans l'ordre ? Et pourquoi tu l'auras distingué du bon, si le bon n'agit pas plus dans l'ordre que le méchant ? Si tu n'es pas méchant toi-même,

laisse là cette triste raison, qui confond la nature de l'élément, et l'essence de l'homme ; consulte ton coeur, et qu'il te dise si tu agis dans l'ordre quand tu mens, quand tu blasphèmes, et quand tu empoisonnes toutes les sources de la vertu. Malheureux Diderot, et malheureux Voltaire ! Laissez, laissez encore cette triste raison qui affirme, qui doute, qui nie, qui chancelle sans cesse, sans savoir sur quoi se reposer ; qui ne voit le matin qu'une philosophie meurtrière à cette école où l'existence des vertus et des vices est réduite en problème ; qui bientôt n'ose plus décider elle-même s'il est rien de réel dans la vertu et dans le vice ; qui finit par ne trouver partout qu'une fatalité destructrice et de l'une et de l'autre. Laissez là cette raison flottante et incertaine dans le dédale de ses vains arguments ; consultez votre coeur, il sera plus constant dans ses oracles ; vous ne le verrez pas revenir sur ses premiers jugements quand il sera question de décider s'il est mieux de partager son pain avec l'indigent que de lui crever les yeux ; si un bienfait est préférable à un outrage, et le pardon à la vengeance. Conçoive qui pourra comment des hommes qui se disent et se croient philosophes, qui nous vantent sans cesse leur amour pour les hommes, leurs frères, leurs semblables, ont pu se regarder comme les bienfaiteurs du genre humain en répandant leur doctrine perverse. Qu'auront-ils donc gagné quand ils seront venus à bout de l'accréditer, quand ils auront persuadé aux hommes que le vice et la vertu ne sont que des chimères ? Ils l'ont dit souvent : le caractère propre de la vérité, c'est de contribuer au bonheur de l'homme ; le caractère essentiel du mensonge, de l'erreur, c'est de nuire. Eh bien ! Qu'ils imaginent, s'il est possible, une doctrine plus funeste que la leur. Supposez qu'elle est passée de leur école dans nos foyers, dans nos places publiques ; quelle est également adoptée par le peuple et par ses magistrats, par l'indigent et par le riche, par les pères et par les enfants, par les sujets et par les rois. Supposez que ce soit une maxime adoptée par les vieillards, inculquée dans l'esprit de la jeunesse ; que nos distinctions du juste et de l'injuste, des vertus et des vices, ne portent que sur des préjugés imaginaires : que devient, je vous prie, cet univers ? La fougue des passions sera la seule loi d'une jeunesse qui ne connaît d'autre bonheur que celui de les suivre. Elle n'avance en âge que pour se ménager des moyens plus sûrs de les satisfaire, et jamais des moyens plus licites, puisqu'ils le seront tous également. Quel sera donc alors le frein de l'ambitieux, du tyran, du despote, du brigand, de l'assassin ? La loi, répondez-vous ; mais la loi n'est ni juste, ni injuste, et il n'y a ni vertu à l'observer, ni crime à la violer. Ma propre sûreté ; mais la force ou la ruse me mettent à l'abri de tout danger… mon bonheur ; mais il est dans la possession de ce que je désire, dans l'aisance et le plaisir, dans la satisfaction de mes penchants. Malheur à vous, malheur à tout ce qui m'entoure, si je ne puis l'obtenir qu'aux dépens de votre fortune ou de votre vie même ! Je le pourrai souvent sans crainte de la loi ; je le pourrai toujours sans crainte de devenir coupable. Vous aurez des magistrats… ; mais vous n'avez plus d'équité, de justice ; vous leur avez appris qu'il n'y a point de vertu à protéger le faible, point de crime à prononcer en faveur du plus fort. Vous aurez des bourreaux ! En aurez-vous assez pour l'univers imbu

de vos principes, et persuadé que le vol, l'adultère, le meurtre, l'homicide, la calomnie, la trahison, la perfidie équivalent à la fidélité, la bonté, la douceur, la générosité, à la bonne foi ? Vous aurez des princes et des rois ! … quel bonheur pourrez-vous en espérer quand ils sauront que le tyran n'a pas moins de mérite que le père du peuple ? Que sera-ce pour eux que des sujets aux yeux desquels celui qui donne sa vie pour son roi n'est ni plus vertueux, ni moins louable que le monstre qui plonge le poignard dans son sein ? Vous aurez les liens du sang, de la patrie, de l'humanité, la voix de la nature ! … eh ! Qu'est-ce que la voix de la nature, quand vous êtes venu à bout d'étouffer celle de la conscience ? Qu'est-ce que des liens pour qui ne connaît point de devoirs ? Qu'est-ce que la patrie, quand la sacrifier et la trahir est tout aussi louable que s'immoler pour elle ; quand lui ravir un citoyen ou la délivrer d'un ennemi n'est, en fait de mérite et de vertu, qu'une seule et même chose ? Qu'est-ce que l'humanité, quand la cruauté et la férocité équivalent à la bienfaisance ? Qu'exigeront des frères, quand ils sauront eux-mêmes que c'est une folie de respecter son sang au prix de son mieux-être ? Et que sera-ce enfin que les doux noms de père, d'enfant, d'amis et de parents, quand vous aurez appris que l'amour paternel ou filial, que l'amitié, que tous les sentiments de la nature ne sont que préjugés, et que tout préjugé doit céder à mon intérêt propre ? Le méchant n'est qu'un monstre ? … et qu'importe si le monstre équivaut au plus parfait des hommes ? Vous aurez des supplices et des arrêts de mort ! … et qu'importe la mort à celui qui ne voit que le néant, qui ne veut plus de l'être, s'il ne peut en jouir à son gré ? Allez donc, philosophes barbares, allez, répandez-vous dans les carrefours et dans les temples pour annoncer aux peuples qu'il n'existe ni crime ni vertu, ni juste ni injuste. Quand vous seriez ces monstres ennemis par leur nature de tout le genre humain ; quand, sortis de l'abîme où la main du très haut les enchaîne pour nous mettre à l'abri de leur jalouse fureur, vous auriez dans vous seuls toute leur haine, quel moyen plus perfide et plus efficace auriez-vous inventé pour détruire les hommes, pour dissoudre à la fois tous les noeuds qui font le bonheur du père, de l'époux, de l'épouse, des enfants, la tranquillité des familles, la sûreté, les charmes de la société, la base des empires ? Quand vous auriez juré de faire de chaque homme l'ennemi de tous les autres hommes, de changer leur demeure en antres de lions, en repaires de tigres, d'animaux tous rusés ou tous féroces ; quand vous auriez jugé d'avilir, de flétrir toute la race humaine, de la mettre tout entière dans la classe des brutes, en la privant comme elles de toute idée de vertu, de devoir, de justice, de mérite, de dieu vengeur ; quand la conspiration que vous avez formée aurait été tramée et conduite par l'enfer assemblé, dites-nous ce que la haine la plus noire et la plus acharnée vous aurait suggéré ? Non, l'ennemi de l'homme par essence, l'ennemi des vertus par sa nature, s'il avait à se montrer à nous sous les dehors de la philosophie, n'aurait pas élevé une école plus fatale, il n'aurait pas donné des leçons plus monstrueuses, plus flétrissantes. Pour se montrer en esprit infernal, il aurait commencé par ces paroles : la vertu et le crime, le juste et l'injuste ne sont que des chimères.

LETTRE 66

Le chevalier à la baronne.

Je vais vous étonner, madame ; à peine en ce moment avez-vous reçu ma dernière lettre, et en voici une autre qui, au lieu d'un problème, doit vous en offrir trois tout aussi merveilleux que ceux qui les ont devancés. Si c'était là une indiscrétion, ne vous en prenez qu'à vous-même, à l'extrême confiance que m'inspire votre facilité à les résoudre. Je relisais hier votre réponse à l'énigme, tout est dit, et rien n'est dit encore ; au lieu d'une solution, j'en voyais trois ou quatre : il me semble que vous pourriez prétendre à une gloire qui ne serait pas moindre que celle d'en résoudre quatre ou cinq par une seule et même réponse ; et cette gloire, je serais bien jaloux de vous la procurer. Je sais l'impression qu'elle ferait sur nos adeptes. Peut-être concevraient-ils enfin que la province ne le cède pas toujours à la capitale en fait de génie philosophique, et la honte du petit Berne serait effacée. Puissiez-vous la première arracher cet aveu à notre école ! Bien des raisons m'en inspirent le voeu. Pour le voir au plus tôt exaucé, hâtons-nous d'en venir à nos problèmes. Le dernier vous a montré des sages pour lesquels le vice et la vertu ne sont qu'une chimère ; des sages pour lesquels il n'y a rien de plus évident que la réalité et la distinction du vice et de la vertu : supposons aujourd'hui cette réalité ; avant d'entrer avec nos réformateurs dans certains détails de la morale, nous aurons quelques questions à faire. On pourra d'abord demander si l'idée de cette vertu que nous voulons bien supposer réellement existante, est naturelle à l'homme ; si elle est gravée dans nos coeurs de manière à ne pouvoir y être méconnue. Nous ferons ensuite une autre question, pour savoir si cette idée des vertus et des vices est ou n'est pas la même en tout temps et partout ; si ce qui était juste hier l'est encore aujourd'hui ; si le Cartouche du midi, restant toujours Cartouche, ne serait pas au nord un parfait honnête homme, sans changer de conduite ? Enfin quelles que soient les notions du vice et de la vertu, gravées ou non gravées dans nos coeurs, toujours invariables ou bien toujours changeantes, nous demanderons à nos sages si l'homme est naturellement vertueux et bon, ou naturellement vicieux et méchant ? Vous vous attendez bien que chaque question aura encore son oui et son non pour réponse, et sa double colonne. Vous savez d'avance que la solution de chacun de ses problèmes consiste à trouver le parfait accord de la première et de la seconde colonne, ou bien du pour et du contre : votre tâche vous est connue, je vais remplir la mienne. IIIe problème philosophique. Troisième énigme. On prouve par le fait que, suivant nos philosophes modernes, l'idée de la vertu est innée, gravée dans tous les coeurs ; on prouve encore par le fait que, suivant nos sages modernes cette même idée de la vertu n'est point du tout innée ou gravée dans nos coeurs. On demande comment la philosophie soutient également ces deux opinions, sans cesser d'être d'accord avec elle-même. Je sens ici, madame, toute la difficulté du problème ; je conviens qu'il

n'est pas absolument facile de concilier nos deux colonnes ; j'avoue que nos sages eux-mêmes semblent s'y tromper en prenant dans ces textes divers le pour et le contre pour de vraies contradictions. J'ai vu, par exemple, le grand Helvétius reprocher au grand Jean-Jacques de s'être combattu lui-même, en enseignant d'abord que l'idée de la vertu est gravée dans tous les coeurs, en montrant ensuite qu'elle ne l'est dans aucun. Mais, j'ose le dire, le grand Helvétius se trompe en croyant démontrer avec quelle ingénuité Mr Rousseau se réfute lui-même. Est-ce donc que Voltaire se réfuterait aussi lui-même, lorsqu'il établit si positivement par les textes cités ci-dessus, que Dieu nous a donné le sentiment du juste et de l'injuste, comme il a donné des plumes aux oiseaux, de la fourrure aux ours, et lorsque cependant il trouve fort mauvais que la Sorbonne ait eu le même sentiment ; quand il veut que ce soit une vérité démontrée par Locke avec toute la force dont la morale et la métaphysique sont susceptibles, que nous n'avons ni idées, ni principes innés ; quand il ajoute que ce philosophe a été obligé de le démontrer trop au long, parce qu'alors cette erreur était universelle ; quand il soutient que nous n'avons d'autre conscience que celle qui nous est inspirée par le temps, par l'exemple, par notre tempérament, nos réflexions ; quand il répète que l'homme n'est né avec aucun principe, pas même avec celui de ne pas faire aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui à fait ? Est-ce que le grand Helvétius voudrait aussi prouver avec quelle ingénuité lui, Helvétius, se réfute lui-même, lorsqu'il dit, par exemple, que la nature n'a rien donné à l'homme, pas même l'amour de soi de l'homme, t 1 ; paragraphe 4, c 11, quoiqu'il soutienne ailleurs que la nature nous a donné immédiatement nos passions, et que nos passions nous forcent de n'aimer, de ne chercher que le vrai ? Voulait-il donc encore se réfuter lui-même, quand, après avoir dit que la vertu n'est point gravée dans nos coeurs, il ajoutait cependant que c'est dans le coeur de l'homme, qu'il faut chercher la vertu ? non, certainement, non, ces grands hommes n'avaient point l'intention de se combattre eux-mêmes ; ils savaient trop bien que les philosophes, quelque parti qu'ils prennent, n'en sont pas moins philosophes, et qu'il est toujours une manière de les trouver d'accord. Mais c'est précisément cette manière qui fait ici le point de la difficulté ; c'est là ce que vous avez à deviner, madame, pour résoudre le problème. Lorsque vous aurez la clef de celui-là, continuez à lire, et nos deux colonnes suivantes vous offriront une nouvelle gloire à acquérir. Ive problème philosophique. Quatrième énigme. On prouve par le fait que l'idée de la vertu est, suivant nos sages, toujours invariable ; on prouve par le fait que, suivant nos sages, l'idée de la vertu varie à l'infini. On demande comment la philosophie ne varie pas elle-même, en soutenant également ces deux opinions ? Réfléchissez, madame, qu'Helvétius et Diderot paraissent ici dans chacun des deux côtés. Relisez le dernier texte de la première colonne, vous verrez que l'on peut aisément en conclure que tous les accidents qui priveraient le philosophe de ses yeux, de ses oreilles, de ses jambes ou de quelque autre membre, ne feraient jamais varier pour lui l'ordre moral. Relisez le dernier texte de la seconde colonne, vous verrez que l'on peut en conclure tout aussi aisément qu'il suffirait au philosophe de

devenir borgne ou manchot, pour voir changer à son égard toutes les lois de la morale ; qu'il est même fort surprenant que nos bossus et nos boiteux aient les mêmes idées sur la vertu. Cela suffira bien pour vous montrer combien l'ordre moral est fixe, et combien il varie sous la plume de Mr Diderot et de nos autres sages. Je ne cherche donc pas à multiplier les textes, ceux-là sont assez clairs, tout autre deviendrait superflu ; et voici d'ailleurs une nouvelle énigme, dont les oui et les non bien autrement variés exigeront de votre part une attention toute particulière. Je ne recourrai pas à nos colonnes pour rendre l'opposition sensible ; je n'opposerai pas un sage à l'autre ; je crois qu'il suffira que nous laissions parler deux ou trois fois de suite le même philosophe. Le problème philosophe. Cinquième énigme. On prouve, 1 par les textes de nos sages, que l'homme est naturellement bon et vertueux. On prouve, 2 par les textes des mêmes sages, que l'homme est naturellement méchant et vicieux ; 3 qu'il est naturellement bon et méchant ; 4 qu'il n'est naturellement ni l'un ni l'autre ; 5 qu'il est naturellement moitié l'un, moitié l'autre. On demande aux adeptes le moyen de réduire à l'unité toutes ces opinions, dont la preuve de fait va nous occuper. L'homme de Jean-Jacques, naturellement bon. " Le principe fondamental sur lequel j'ai raisonné dans tous mes écrits,… etc. " le même homme quelquefois et naturellement méchant. " la nature a réglé que certaines sociétés ne feraient naître que des hommes abjects, sans énergie, sans vertu. " or ce que la nature a réglé est naturel ; donc il naît dans certaines sociétés des hommes naturellement abjects, sans énergie, sans vertus, ou méchants. Le même homme est toujours méchant. " Tout homme qui n'a rien à craindre devient bientôt méchant. " or être méchant dès qu'on n'a rien à craindre, c'est être méchant par caractère, ou naturellement ; la conséquence est claire. Le même homme naturellement ni bon ni méchant. " La nature ne fait les hommes ni bons, ni méchants ; elle en fait des machines plus ou moins actives, mobiles, énergiques. " Nous n'avons pas tout dit encore, madame, l'exposition du problème n'est point complète ; Mr Robinet n'a point parlé encore : nous allons l'écouter, et sa leçon sera un terme moyen à bien saisir encore pour concilier les extrêmes. L'homme de Mr Robinet naturellement moitié bon, moitié méchant. " Il y a dans l'homme une certaine quantité de bonté avec une dose proportionnée de méchanceté. Il est capable d'autant de vertu précisément que de vice… le résultat de leur combinaison sera donc une égalité parfaite entre ces deux essences. " Je pourrais ajouter avec notre sage une manière de compensation assez singulière ; je pourrais vous dire avec lui que le mal devant nécessairement équivaloir au bien dans chacun de nous, ceux qui exhalent presque toute leur vertu en paroles ne doivent pas en conserver beaucoup pour l'action ; et que ceux au contraire qui en font une grande dépense dans leur conduite, en doivent montrer une grande disette dans leurs écrits. Mais nos bons certainement n'en concluraient-ils pas que tant de philosophes, grands apôtres de la vertu dans leurs écrits, en conserveront nécessairement fort peu pour l'action ? Et que tous nos grands maîtres en morale, très vertueux, au moins la plume à la main, pourraient et doivent même être méchants, fripons et scélérats

partout ailleurs ? N'en concluriez-vous pas encore que, pour apprendre aux autres le chemin de la vertu, il faut toujours s'en écarter soi-même ; que les hommes enfin qui font bien leur devoir, qui sont de vrais modèles de vertu dans leur conduite, ne valent rien du tout pour en donner aux autres des leçons ; qu'enfin un philosophe moraliste, et faisant profession d'enseigner la vertu, est nécessairement un homme avec lequel il faut savoir se tenir sur ses gardes ? Je sais bien qu'en bonne logique ces conséquences-là ne seraient pas absolument trop mal déduites des principes de Mr Robinet ; mais qu'il s'en faut bien que ce soit là l'objet de son assertion ! Qu'a-t-il donc voulu dire en venant nous apprendre que plus on donne à la vertu dans ses discours ou ses écrits, moins on en montrera dans ses actions ? Je serais presque tenté de répondre moi-même à cette question ; mais je crains de paraître suspecter votre sagacité. On dirait que j'ai besoin d'indiquer moi-même la solution des problèmes que je propose. La jalousie qu'excitent vos progrès ne manquerait pas de faire ici quelques réflexions capables de ternir votre gloire. Crainte de lui fournir un pareil prétexte, je vous livre et la question et nos problèmes, et me hâte de terminer ma lettre par l'hommage ordinaire de mon zèle et du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Observations.

D'un provincial sur les lettres précédentes.

Si nos prétendus sages n'abusaient des questions les plus indifférentes, si l'on ne voyait pas évidemment dans la tournure qu'ils savent leur donner une intention marquée de les faire servir de base à leurs principes les plus pervers, je ne concevrais guère l'importance que notre adepte a mise dans les divers objets de sa dernière lettre. Qu'importent, répondrais-je seulement, qu'importent à la science des vertus et des devoirs ces questions proposées avec tant d'appareil, et dont la solution doit faire tant d'honneur à vos disciples ? Qu'importe d'abord que l'idée de la vertu soit innée dans l'homme, et gravée dans son coeur dès sa naissance même, ou bien qu'elle ne soit qu'une notion acquise par l'usage de sa raison et de la réflexion, pourvu que cette idée et les connaissances qu'elle suppose ou qu'elle donne ne manquent point à l'homme dans l'instant et dans toutes les circonstances où elles doivent devenir le principe et la loi de sa conduite ? Présente à son esprit dans l'instant où elle doit le diriger, cette loi sera-t-elle moins utile pour n'avoir pas été connue dans un temps où le physique seul devait agir, et où les actions de l'homme ne sauraient encore s'élever à la moralité ? La vertu sera-t-elle moins aimable et moins réelle pour ne s'être pas encore offerte à celui qui ne pouvait la suivre ? Le vice en sera-t-il moins odieux pour n'avoir pas été connu par celui qu'il ne pouvait séduire ? Qu'importe encore à la réalité des choses que les idées des peuples soient les mêmes partout, ou bien qu'elles varient à l'infini ? La vérité en elle-même est indépendante de nos erreurs, de nos préjugés, de nos passions. Le

sage ne doit pas être moins empressé à la connaître, parce qu'il est des hommes qui l'ignorent ; et n'y aurait-il pas une espèce de folie à prétendre que la vertu, la vérité n'ont rien de fixe, ou ne peuvent être connues, parce qu'il est des êtres qui se trompent sur l'une et sur l'autre ? La lumière ne perdra pas sans doute son essence parce qu'il existe des aveugles. C'est bien assez pour moi qu'elle brille à mes yeux quand je veux les ouvrir, qu'il dépende de moi d'écarter quand je veux le nuage, de déchirer le voile qui la cache. Que m'importe, même dans une discussion purement philosophique, et tous les droits de la révélation à part, que m'importe de savoir si ce mélange dont l'homme est composé fait pencher d'un côté plutôt que d'un autre une balance purement spéculative, dès que dans la pratique je ne puis être bon qu'en suivant ce qu'il y a de bon dans mes penchants, qu'en réprimant ce qu'ils ont de mauvais, comme je suis le maître de le faire ? Ces questions oiseuses, et indignes de la saine philosophie, devraient être abandonnées aux écoles lassées des connaissances solides et pratiques, qui nous mènent directement au bien ; et nos prétendus sages devraient bien surtout s'abstenir de les traiter, puisqu'ils n'avaient encore pour les résoudre que ces oui et ces non qui les déshonorent sans cesse ; qui, nous laissant partout des doutes interminables, font à jamais leur honte et leur ignominie. Voilà, lecteur sensé, tout ce que j'aurais dit sur ces problèmes si importants aux yeux de notre correspondant, si le but de nos sophistes n'était trop manifeste ; si, plus accoutumés aux lois d'une logique exacte et sévère, ils avaient su traiter ces questions sans sortir des limites que la saine philosophie leur prescrivait ; mais puisqu'ils ont grand soin d'introduire ces questions dans leurs traités moraux, quelque étrangères qu'elles soient par elles-mêmes à la morale ; puisqu'ils les ont traitées de manière à séduire bien des lecteurs, je ferai ce que la nature de mes observations exige, en suivant nos faux sages dans l'examen de ces systèmes, partie moraux, partie métaphysiques. Nous voyons ces vains sophistes partagés entre Descartes et Locke, comme le fut l'école ancienne entre Platon et Aristote. Pour les uns, l'homme naît avec des notions morales éternelles que la divinité se charge de graver dans leurs coeurs ; pour les autres, l'homme doit tout aux sens, et il y acquiert par eux jusqu'aux notions les plus abstraites, les plus morales, les plus intellectuelles. Puisqu'il faut m'expliquer, je dirai que l'erreur, à l'école des derniers, me semble manifeste, et qu'avec les premiers je crains de me tromper ; que l'opinion la plus vraie pour moi, telle que je la hasarde, sans vouloir vous presser de la suivre, est celle qui me semble éloignée des deux extrêmes, mais dont l'exposition exige que d'abord je réfute l'erreur trop évidente à l'école de ceux qui rapportent au seul usage de nos sens des notions morales et toutes nos idées de vertu et de vice, de justice et d'injustice, de vérité et de mensonge. Il est essentiel à toute cause, me disais-je à moi-même en étudiant et Locke, et Condillac, et Aristote, et ceux de nos faux sages qui, se rangeant sous leurs drapeaux, avaient des intentions bien différentes des leurs ; il est essentiel à toute cause d'avoir quelque rapport intime avec l'effet qu'elle doit produire, de renfermer au moins, soit en puissance, soit en réalité, le principe qu'elle doit mettre au jour ; je l'ai en vain

cherché dans mes sens ce rapport que vous établissez entre eux et mes idées du juste et de l'injuste, entre eux et ce principe de moralité qui constitue essentiellement la différence des vertus et des vices. Une voix a frappé mon oreille, et celle-ci me rend le son qu'elle a reçu, mais cette voix est-elle celle du mensonge ou de la vérité ? Cette maxime est-elle celle de la vertu ? Cet oracle est-il celui de l'impie ? Je le demande en vain à tous mes sens. Un son les a frappés, ils me rendent ce son, c'est l'écho qui répète également les accents des sirènes et les chants de la sagesse. Il n'ajoutera pas : cette voix ne tend qu'à te séduire : celle-ci t'a montré le chemin de la vertu. Qu'un tableau se présente à ma vue, je devrai à mes yeux tout ce qu'ils me diront sur la fidélité de l'image, la beauté des couleurs, comme je dois à mon oreille tout ce qu'en comparant les sons qu'elle m'apporte, je pourrai prononcer sur leur accord harmonieux, ou sur leur discordance ; mais l'accord de mes devoirs et de mes actions, de la loi et de ma volonté ; mais la difformité du crime et les appas de la vertu, le licite enfin et l'illicite, quel rapport auront-ils avec des sons et des couleurs ? Je vois ces malheureux gémir dans les tourments, j'entends leurs cris affreux, je frémis, tous mes sens sont émus ; mais est-ce bien par eux que j'applaudis à la sévérité des lois qui condamnent ceux-ci, ou que toute mon âme est révoltée contre le magistrat qui dans ceux-là immole l'innocence ? Je vous l'ai dit en démontrant la spiritualité de l'être qui raisonne dans vous ; je dois le répéter, pour démontrer l'action morale, la puissance et l'opération directe de cet être. Nous avons entendu, vous et moi, la même leçon, vous avez applaudi ; elle n'a excité dans moi que le mépris et l'indignation : le service et les fonctions de nos sens sont ici les mêmes ; d'où vient donc, je vous prie, l'opposition de votre jugement et du mien ? Vous recourez à des sensations antérieures ; mais quand ces sensations, et pour vous et pour moi, ont-elles été moins étrangères à l'univers moral ? Quand sont-elles sorties des bornes du physique ? L'image de l'objet, la douceur ou l'âpreté du toucher, du goût, de l'odorat, la variété des sons, le plaisir, la douleur, voilà sans doute leur domaine ; mais l'équité, la sainteté, la justice, la vertu enfin, la touchez-vous ? La flairez-vous ? Est-il un seul de vos sens qui la saisisse ? Ne me dites donc plus qu'ils sont l'unique source de toutes ces notions qui leur sont étrangères ; qu'ils me montrent ce qui ne peut les affecter ; qu'ils portent le flambeau de la lumière dans une région où ils n'arrivent pas. Vouloir me rendre ainsi plus intelligible l'origine de mes notions morales, c'est ajouter au mystère, c'est prêter à mes sens ce qu'ils ne peuvent concevoir, c'est expliquer l'inconnu par l'absurde. Vous l'avez cependant conçu ce mystère, ou vous croyez le concevoir ; vous voulez que nos sens soient le principe qui nous fera connaître ce qui ne tombera jamais sous nos sens ; j'applaudis, s'il le faut, à l'étendue de votre conception ; je n'exigerai pas que vous renonciez à un système dont je n'ai rien à redouter tant que vous saurez en restreindre les conséquences à leurs bornes naturelles, tant que vous laisserez l'impie seul en abuser. Toujours prêt à saisir ce qui lui offre la plus légère apparence d'opposition avec nos principes, il croit voir dans ce système le rempart

de ses erreurs les plus monstrueuses. Les notions de l'homme, nous dit-il, et même ses idées de vertu et de vice, ne sont toutes que l'ouvrage des sens, je n'ai donc pas besoin de recourir à la divinité pour en trouver la source : je pourrai donc encore, ajoute-t-il, me passer de cette âme spirituelle pour expliquer les plus morales de toutes nos idées. L'impression des sens étant trompeuse et variable, conclut-il enfin, la vertu n'aura plus rien de fixe, et toutes ses notions ne seront que le fruit d'une impression momentanée. Avec cette apparente connexion entre l'impie et Locke ou Condillac, ne soyons pas surpris de tout l'empressement de nos faux sages à adopter un système si peu séduisant par lui-même ; mais fût-il établi sur l'évidence, ces sens, ces instruments dont vous faites dériver toutes nos connaissances physiques, morales et métaphysiques, d'où auront-ils reçu cette admirable faculté de spiritualiser l'image de l'objet, d'élever une action purement matérielle dans tout ce qui les frappe, jusqu'à l'ordre sublime de la moralité ? Pour détruire l'idée d'un Dieu auteur de l'homme, vous me montrez un être qui me rend la puissance de ce Dieu plus étonnante encore, et toujours plus nécessaire. Ces instruments eux-mêmes que vous croyez si propres à produire des notions d'un ordre supérieur à leur nature, où prendrez-vous l'agent qui les met en action, qui reçoit leurs impressions diverses, quand vous aurez anéanti l'esprit de l'homme ? L'oeil transmet la lumière, et l'oreille des sons ; quel est l'être qu'ils aident à voir et à entendre, qui les ouvre et les ferme à son gré ? Quel est celui surtout qui reçoit, qui réunit tout seul leurs impressions si multipliées, leurs sensations diverses, et celles de mes pieds et celles de mes mains, et celles de toutes les parties de tous mes sens ? Quel est encore celui qui, recevant toutes ces sensations, juge tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend, le dit bon ou mauvais, suivant qu'il l'apprécie ? Donnez à la machine toute la perfection que vous pourrez imaginer, faites-en à la fois le principe du moral et du physique, le Dieu qui l'a formée n'en sera que plus grand ; vous n'en rendrez pas moins nécessaire l'esprit qui la dirige, et par qui elle agit. Mais ces instruments mêmes, que nos sages s'efforcent d'élever à un ordre moral, ils auront aussi l'art de les flétrir pour dégrader la vertu même. Ces sens, nous disent ils, trompent sans cesse l'homme, et leur impression n'a rien de constant ; ce qu'ils vous montrent aujourd'hui comme vertu, ils vous le montreront demain comme vice ; toutes vos notions du juste et de l'injuste auront donc aussi la même mobilité, les mêmes variations. Mais, leur répondrons-nous, l'univers n'est-il donc peuplé que d'habitants aujourd'hui aveugles et demain clairvoyants ? Ou bien ces mêmes sons qui tantôt vous paraissaient si doux, si mélodieux, refuserez-vous de les entendre encore, crainte qu'ils n'aient perdu toute leur mélodie ? Ou bien redoutez-vous que vos semblables ne voient que des monstres dans ces mêmes champs où votre oeil n'aperçoit que des fleurs ? Non, le Dieu qui donna à l'homme des sens pour le conduire, ne le fit pas le jouet de l'illusion. Qu'ils deviennent, j'y consens, le principe des notions morales, je le dirai encore sans crainte : cette action des sens sera assez constante pour laisser à la vertu des principes fixes et décidés. L'objet qui brille à vos yeux de tout l'éclat du jour, qui étale pour vous mille

couleurs diverses, ne sera point pour moi dans les mêmes circonstances obscur et ténébreux. Nos sens nous tromperont sans doute, quand ils seront viciés ou trop mal appliqués ; mais ce n'est pas alors aussi que la philosophie les donnera pour règle, et la nature même aura soin de nous avertir de leur vice, pour ne pas nous laisser abuser par trop de confiance. Quand vos mains ou votre oeil s'affaiblissent, n'êtes-vous pas toujours le premier à le sentir et à vous défier de ces guides ? N'êtes-vous pas dès lors occupé à corriger leur impression, à rectifier par vous ou par autrui, par l'expérience ou la réflexion, le jugement que leur erreur peut occasionner ? Toutes les variations qu'ils produiront dans nos opinions ne seront donc jamais qu'accidentelles et légères. Elles ne seront pas plus essentielles que celles qui proviennent de la différence même des esprits, des caractères, du plus ou moins de sagacité dans les hommes. La morale n'en sera pas moins constante ; et ce qui est pour l'un héroïsme et vertu, ne sera pas pour l'autre lâcheté et forfait ; comme, dans les mêmes circonstances, celui-ci ne voit pas un géant où celui-là n'aperçoit qu'un pygmée. Nous ne vous disons pas que vos jugements sur quelques objets de morale plus compliqués, plus difficiles à saisir, soient infaillibles, de quelque part que viennent les idées que vous vous en formez ; nous prétendons seulement que les variations que vous attribuez à la vertu sont dans vous, non dans elles ; que les lois générales vous sont connues malgré vous, comme vous apercevez malgré vous les objets qui se présentent à vos yeux. Nous ajoutons que nos sensations, fussent-elles la source des notions du juste et de l'injuste, ces notions auraient encore leur point fixe ; et cette assertion n'est point gratuite, elle est même évidente, puisque les sens de l'homme en général ont une action constante et uniforme. Rien n'est donc plus gratuit que cette affection de nos sages modernes pour l'antique système d'Aristote sur l'origine des notions humaines et de toutes nos idées physiques ou morales. Leur principe était faux en lui-même, leur erreur pouvait n'être qu'indifférente ; ils ont gratuitement voulu la rendre impie ; ils n'y ont ajouté qu'une inconséquence et une absurdité de plus. Mais si nous rejetons ce principe qui déduit tout des sens, jusqu'à nos idées de vertu et de vice, faudra-t-il donc admettre ces notions innées et gravées dans le coeur de tous les hommes dès le premier instant de leur existence, ou cet instinct moral qui, devançant la raison elle-même, distinguerait dès le berceau l'enfant de l'animal ? Je vous l'ai déjà dit : je ne sais et je n'aime pas même à rechercher si ce instinct de la vertu existe dans un temps où il ne peut avoir sur l'homme aucune action ; et s'il faut l'avouer, je n'ai jamais conçu assez distinctement ce que l'école entend par des idées innées sur le vice et la vertu dans un être qui naît longtemps avant de pouvoir distinguer réellement le juste de l'injuste. Je ne dispute point pour vous montrer dans l'enfance même un privilège inutile à l'enfant ; mais j'aperçois partout l'instinct moral, dès l'instant même que la raison commence à se montrer. Je ne chercherai pas à découvrir si l'oiseau qui doit un jour construire sa demeure, si l'araignée qui doit un jour ourdir sa toile, en ont déjà l'idée à l'instant où je les vois éclore ; mais je suis assuré qu'arrivés à l'époque où la nature les attend, l'un et l'autre sauront parfaitement ce qu'elle exige d'eux.

C'est ainsi qu'à l'époque où je verrai les facultés intellectuelles développées dans l'homme, je ne douterai plus qu'il n'ait aussi cette même faculté que j'appelle instinct moral, parce qu'elle a cette rapidité de l'éclair qui prévient nos réflexions, cette force qui subjugue l'intelligence, dicte nos jugements et les rend indépendants de toutes discussions. À cette même époque, les notions de vertu et de vice ou sont, ou s'établissent dans l'homme malgré lui ; il les acquiert comme il grandit, sans le concours de sa volonté même. Dès qu'il voit, il connaît, il décide, il juge et il prononce malgré lui : cette action est juste, celle-là est un crime. Ces notions sont dans lui comme sa raison même qu'il pourra cultiver, qu'il ne s'est point donnée, qu'il a reçue de Dieu en même temps, et peut-être même ne sont-elles que le premier et le plus essentiel apanage de la raison humaine. Qu'on ne me dise pas que cette explication est encore gratuite et ne porte que sur l'arbitraire ; j'appellerais chacun de mes lecteurs au tribunal de sa propre conscience, et à l'observation universelle. Je vous demanderais si dès les premiers jours où votre raison s'est développée, vous avez hésité à prononcer que l'ingratitude mérite votre haine, et la reconnaissance votre amour ; que l'assassin de notre frère ne vaut pas l'homme qui expose ses jours pour conserver la vie à son semblable ? Je vous demanderais si le jugement que vous portez encore de ces actions, de mille autres semblables, est plus libre dans vous que la respiration ? Si vous croyez pouvoir violenter la raison et vos réflexions de manière à porter un jugement tout opposé, ou bien à regarder ces actions diverses comme également indifférentes, comme ne méritant les unes et les autres ni louange ni blâme. Si vous croyez trouver chez les nations les plus barbares et dans toute la terre un seul homme usant de sa raison, qui sur-le-champ ne prononce comme vous êtes forcé de prononcer, qui sur-le-champ n'abhorre l'empoisonneur public ou l'incendiaire. Cet instinct est dans vous, il y est malgré vous ; il est dans tous les hommes. Connaissez son auteur dans le Dieu qui n'a pas voulu même vous laisser ici le choix de la lumière ou des ténèbres, et remerciez sa bonté infinie, au lieu de disputer sur ses moyens. Connaissez un dieu sage qui, vous débarrassant de tout cet appareil de principes, de longs raisonnements, d'inductions, de conséquences, sait faire en un instant briller la vérité d'un éclat qui ne laisse pas même lieu au doute ; qui décide également et le jeune homme et le vieillard, l'ignorant et le savant, le dernier des citoyens et le plus éclairé des magistrats. Quel serait votre état et quel serait celui de la société, si, pour tendre la main à ce frère qui tombe, pour arrêter le glaive qui menace un ami, pour éteindre le feu qui dévore son habitation, pour réprimer la calomnie qui outrage un bienfaiteur, il fallait consulter et mes sens, et la loi, et mes réflexions, peser dans la balance et le pour et le contre, délibérer sur l'honnête et l'utile, juger mon intérêt et celui du public, ne parvenir à la pratique que par les longs circuits d'une longue et pénible théorie ? Non, non ; il faut agir, le secours est pressant ; la vérité n'arrive point à pas comptés ; volez, elle a déjà frappé, sollicité ; principes, conséquences, devoirs, tout est vu dans l'instant : agissez, la lumière vous inonde ; toutes vos réflexions n'ajouteront pas à son éclat. Laissez là et Socrate et Platon, votre coeur vaut mieux

que leur école. Il a vu le besoin, il vous a dit la loi et montré la vertu tout entière, tandis qu'ils sont encore à la chercher. Voilà ce que j'appelle instinct moral. Vous ne le sentez pas ; je vous plains, je ne conteste pas ; j'aime mieux le suivre qu'argumenter ; il m'en coûterait trop de résister ; je ne veux pas surtout d'une philosophie qui l'étouffe. Mais il faut bien encore vous entendre, et répondre à vos vaines objections. Si le Dieu de la nature est lui-même l'auteur de cet instinct moral ; si par là il voulut assurer à la vertu son existence et nos hommages, d'où vient, nous dites-vous, cette diversité d'idées sur la vertu ? Et pourquoi ses notions sont-elles presque aussi variables que les climats, les préjugés des peuples ? Ici vous parcourez les nations barbares et lointaines ; vous me montrez un père dévorant les enfants qu'il a de son esclave, des vieillards dévoués à la mort par ce même sentiment qui nous rend si attentifs à prolonger leurs jours, des nations entières méconnaissant les lois de la pudeur, le larcin érigé en profession honnête. épargnez-vous tous ces détails honteux pour l'espèce humaine ; j'ai malheureusement été forcé moi-même de les prévenir ; mais s'ils nous ont montré la nature outragée, l'instinct moral vicié et affaibli, nous n'en conclurons pas avec vous sa nullité parfaite. Les nuages qui couvrent le soleil ne le plongeront pas dans le néant ; sa lumière en elle-même ne sera ni moins pure ni moins constante, malgré le voile épais qui nous la cache ; quelques rayons, au moins par intervalle, perceront à travers les ténèbres, et montreront encore le Dieu du jour. Ainsi les passions et les erreurs, les besoins et les infirmités qui rapprochent l'homme de l'animal ont bien pu suspendre l'usage de sa raison, et altérer cet instinct même, qui tenait de si près à sa nature ; mais est-ce par des temps ou des climats contagieux que vous jugez de l'air qui vous donne la vie ? Sera-ce par les plaies du genre humain que nous devrons apprécier ses forces ? Où ne connaîtrons-nous l'intelligence que par l'aberration ? Rendez à ces nations barbares leur raison égarée, et vous verrez l'instinct de la vertu reparaître avec elle. N'affectez pas surtout d'exagérer leurs plaies ; elles sont assez grandes, et l'histoire ne nous les a que trop manifestées ; mais chez les nations mêmes les plus sauvages, nous retrouvons au moins assez de vestiges de l'instinct moral pour attester encore son existence. Je le sais, la vengeance est affreuse ; elle est au comble de la férocité dans ce barbare qui enlève l'épouse de l'ennemi pour dévorer l'enfant qu'il aura d'elle. mais à ce monstre même demandez s'il verra périr avec indifférence, sans quelque grand motif, l'enfant qu'il a de l'épouse libre et légitime ; si la tendresse paternelle et l'horrible infanticide doivent marcher de pair dans son estime ? Il frémira d'horreur, et vous reconnaîtrez encore l'instinct de la nature. Je le sais, ces sauvages, sur le point de quitter des régions qui ne fournissent plus à leur subsistance, hâteront le trépas des vieillards trop faibles pour les suivre ; mais demandez-leur ce qu'ils feraient s'ils espéraient leur conserver la vie, ou les soustraire au lion ou au tigre ? Vous apprenez alors que l'amour filial est encore dans leur coeur, que l'esprit seul s'égare sur les moyens d'en observer la loi. Je le sais, vous le dites au moins, que l'otaïtien vous semble absolument privé de toute idée de pudeur ; mais demandez-

lui si la fidélité au serment conjugal ne captive pas son estime, son respect et son amour plutôt que l'adultère. Demandez au chinois, qui sans remords abandonne ses enfants à la merci des eaux, si le père qui emploie toutes les ressources possibles pour leur conservation et leur éducation ne suit pas plus fidèlement la voix de la nature ? Demandez au spartiate qui vole effrontément, si celui qui partage ses trésors avec l'indigence, ne vaut pas mieux que le brigand qui la dépouille de ses derniers moyens ? Demandez enfin à tous les peuples, à quelque état de corruption ou de férocité qu'ils soient livrés, si la fidélité, dans leur estime, marche de pair avec la perfidie, la piété avec le sacrilège, la bienfaisance avec la cruauté ? Vous savez la réponse qu'ils vous préparent tous ; vous savez qu'ils seront indignés et révoltés que vous ayez pu leur en prêter un autre. D'où vient donc cette indignation, si la nature ne l'a pas inspirée ? Je m'attends bien que vous allez ici m'opposer moi-même à moi-même. Je vous les ai montrés tous ces peuples, et l'univers entier, dans un temps antérieur au christianisme, livrés à tous les vices, la morale de l'instinct pervertie chez toutes les nations : si elle était la voix de la nature, m'objecterez-vous en ce moment, et si ses principes sont invariables, comment a-t-il fallu toute l'influence de l'évangile pour les faire revivre ? Oui, vous répondrai-je, oui, je vous ai montré ou plutôt c'est l'histoire elle-même qui vous a fait voir dans ces temps malheureux la vertu et la nature outragées, la morale affreusement travestie chez toutes les nations ; mais l'homme est-il un être qui ne blesse jamais dans sa conduite les vérités les mieux connues, les principes de justice les plus constants ? Et ces vérités mêmes, n'a-t-il pas la triste faculté de les envelopper de nuages, qui n'en laissent plus apercevoir que la plus légère partie ? N'a-t-il pas le pouvoir de les repousser, lors même qu'elles se présentent malgré lui, ou de ne les admettre que pour les marier avec l'erreur et le mensonge, pour le dénaturer ? Étudiez la nature de l'homme, et vous verrez qu'en qualité d'être moral, il est essentiellement libre. Dès lors, quelle que soit la force de l'instinct qui le porte au bien et le lui montre, il pourra lui opposer les passions qui le portent au mal. Cet instinct s'affaiblira par une résistance habituelle ; la superstition, les lois et les usages ne lui laisseraient bientôt plus d'énergie, j'ai donc pu vous le montrer partout altéré, vicié par de grandes erreurs, par de grands crimes, comme je peux vous le montrer subsistant partout, au moins par quelques-uns de ces principes, par quelques-unes de ces vérités dont le nombre est trop grand, l'évidence trop forte pour être à la fois toutes anéanties. Quelques grandes erreurs suffisent pour altérer la morale des peuples ; quelques grandes vérités maintenues malgré cette perversité de moeurs suffisent encore pour me montrer la force de l'instinct ; j'ai donc pu, sans contradiction, soutenir son existence et la nécessité de l'évangile pour lui rendre sa force, comme je peux vous faire voir les débris de ce palais antique, et la nécessité d'un architecte habile pour lui rendre sa première splendeur. Que répondrons-nous à présent au problème qui termine la lettre de notre correspondant ? Quelles que soient dans l'homme les premières notions du vice et de la vertu, dit-il, que ces notions varient ou soient constantes, nous pouvons faire un nouveau pas, et

demander si l'homme est naturellement vertueux ou vicieux, s'il naît bon ou méchant. Le désir de contrarier nos dogmes religieux peut seul évidemment rendre cette question problématique. Je laisse ici à nos théologiens le soin de nous dire à quel point ce seul doute les blesse, nous n'avons pas même besoin de leurs lumières pour le résoudre. Que serait-ce en effet qu'un être naturellement bon et vertueux ? Pour lui donner ce titre, j'exigerais au moins qu'il eût pour la vertu un penchant si bien décidé, qu'il lui en coûtât toujours quelque violence pour se livrer au vice ; que jamais son plaisir ne se trouvât que dans son devoir même, et son penchant que dans la loi. Est-ce là ce que nous observons dans la nature de l'homme ? Que chacun consulte ici son coeur. Je sais qu'il est des êtres qui font presque toujours le bien avec complaisance, qui, n'ayant dans tout le cours de la vie que de faibles passions à vaincre, se portent naturellement à la plupart de nos devoirs ; qui sont en général incapables de grands crimes, comme ils le sont aussi de grands efforts et de grandes vertus. Mais ces êtres que vous croyez privilégiés, placez-les dans des circonstances où l'intérêt soit contrarié par la vertu, le penchant par la loi ; s'ils sont bons en eux-mêmes, le plaisir se trouvera à côté de la vertu, ils la suivront sans peine, il faudrait faire violence au coeur pour l'en détourner. Qu'ils soient sincères, qu'ils nous disent si dans ces circonstances il ne leur en coûte pas au contraire pour remplir leur devoir ; et s'il en coûte aux êtres les plus heureusement nés, que ne sera-ce pas pour le commun des hommes ? Écoutez la réponse qu'ils sont toujours prêts à faire à vos conseils. Ne vous disent ils pas que vos avis sont bons, qu'ils sont justes et salutaires, qu'ils y reconnaissent le langage de la vertu ? Mais n'ajoutent-ils pas qu'un bon conseil est plus facile à donner qu'à suivre ; que si la vertu a ses droits, les penchants ont leur force, et les plaisirs leurs charmes ; que vouloir leur résister sans cesse, c'est déclarer à son propre coeur une guerre qu'on n'aime pas à soutenir. Cette réponse seule me suffit, elle est continuellement dans votre bouche ; vous reconnaissez donc aussi qu'il est dans vous un principe opposé à la vertu, des penchants qui la combattent, des passions qui en triompheraient sans une attention continuelle, sans des efforts habituels. Il ne m'en faut pas davantage pour résoudre votre problème. Tout être qui me dit : je vois le bien que j'approuve, je vois le mal que je condamne, et cependant j'abandonne le bien et fais le mal ; ne sera point pour moi un être naturellement bon, mais un être naturellement vicieux. Et certes, si le vice contrariait les penchants de l'homme, la plus faible tentation, le plus vil intérêt, le plus léger plaisir l'entraîneraient-ils donc si souvent dans le vice ; tandis que les exhortations les plus fréquentes, les motifs les plus pressens, les résolutions les plus fortes suffisent à peine pour en retenir un petit nombre dans les voies de la vertu ? Serions-nous donc sans cesse obligés d'opposer un frein à la jeunesse, et d'exhorter nos vieillards endurcis à revenir au bien ? En coûterait-il tant de corriger des habitudes ? Les contracterions-nous si aisément ? Nous y livrerions-nous par le seul plaisir de contrarier des penchants primitifs et naturels pour la vertu ? Faudrait-il tant de soins pour prévenir le vice par une heureuse éducation ? Faudrait-il aux puissances des lois et des bourreaux ; à l'église un enfer pour arrêter

les crimes, en diminuer au moins le nombre, s'ils n'avaient pas leur source dans les penchants de l'homme ? Ah ! Malheureusement la question n'est que trop décidée. Nos prétendus sages ne l'auraient pas même proposée, s'ils n'avaient fait serment de se trouver sans cesse en opposition avec la vérité et la religion. La suite de ces lettres nous fournira l'occasion de remonter à la vraie source de ces penchants vicieux, et trop naturels pour nous permettre de ne plus voir dans l'homme qu'un être naturellement bon. Qu'il nous suffise en ce moment d'avoir prouvé leur existence, comme elle suffit à détruire tous les efforts qu'ils font pour montrer la raison en opposition avec nos livres saints, sur l'état actuel de la nature humaine.

LETTRE 67

La baronne au chevalier.

Pour le coup, chevalier, je suis forcée d'en convenir, l'épreuve est un peu forte, et je serais presque tentée de vous le reprocher. Je résous une première énigme ; j'ai le bonheur d'avoir trouvé une triple solution à un premier problème ; et voilà qu'au lieu d'un, j'en ai quatre à résoudre ; et cela, dites-vous encore, par un seul et même mot ! Sans doute vous avez cru me voir trop contente de ma personne, de mes premiers succès, un peu trop persuadée qu'il ne me restait plus que de légers progrès à faire pour égaler nos maîtres ; vous avez cru devoir humilier l'orgueil naissant, et cette vanité qui sied si mal à des adeptes bien novices encore. Si c'est là votre objet, chevalier, ah ! Que vous avez bien réussi ! Non, non, je ne suis pas

Encore assez philosophe pour deviner comment il y a pour nos sages des vertus et des vices, et comment il ne peut y avoir pour nos sages ni vices ni vertus. Je ne dirai pas mieux comment le sentiment de la vertu est gravé dans tous les coeurs et ne l'est dans aucun, comment cette vertu est la même partout et varie en tous temps, en tous lieux. Bien moins encore pourrai-je deviner comment l'homme de la nature est bon, comment il est méchant, et n'est ni l'un ni l'autre, ou bien précisément moitié l'un, moitié l'autre. Tous ces hommes de Diderot, d'Helvétius, de Robinet, m'embarrassent presque autant que leurs dieux. Si tels sont les problèmes que vous avez encore à nous proposer, permettez que l'on vous prie au moins de ménager notre faiblesse. Gardez-vous bien même, gardez-vous de nous laisser longtemps ignorer le mot de la quadruple énigme. Je me suis aperçue, et par zèle pour la philosophie, je dois vous prévenir qu'en ne cherchant qu'à humilier nos adeptes provinciaux, vous avez fait quelque chose de plus. J'en ai vu quelques-uns indignés, révoltés au-delà de toute expression. Eh ! Comment voulez-vous en effet que nos bons helviens imaginent que tout est égal dans ce monde ; qu'un assassin vaut un libérateur, un parjure l'honnête homme, un parricide l'enfant respectueux, un scélérat le philosophe ? Convenez que cette idée est un peu difficile à digérer pour la province. Vous le dirai-je franchement, chevalier ? Non seulement il y a pour

nous des vertus et des vices, mais nous concevons même qu'il pourrait se trouver des philosophes vertueux, aimables, respectables, et des philosophes vicieux, méchants, détestables, monstrueux. Supposons en effet parmi nos maîtres deux hommes différents. L'un ne fait consister sa philosophie, son devoir, sa gloire, son bonheur qu'à éclairer les hommes, à leur apprendre qu'ils sont frères et faits pour s'entr'aimer, s'aider les uns les autres ; qu'ils ont des passions à modérer, des désirs à régler, des devoirs à remplir, un vrai bonheur à mériter par l'exercice de toutes les vertus. Supposons que ce sage est le premier à suivre ses leçons, que ses moeurs irréprochables nous retracent partout ses préceptes réduits en action ; et que, docteur de la vertu dans ses leçons, il en est encore le modèle dans sa conduite. Assurément, vous dirons-nous, cet homme a des vertus, il mérite nos respects, notre hommage, et il les obtiendra. Supposons ensuite ce que vos problèmes nous feraient croire absolument possible ; supposons un homme qui, sous le manteau de la philosophie, débite cent principes uniquement propres à séduire les faibles, à donner aux passions un libre cours, à ôter aux méchants toute espèce de frein ; qui fait réellement lui-même tout ce qu'il autorise les autres à faire ; qui ment, qui vole, qui se parjure, qui, dans l'occasion, empoisonnera même, s'il croit pouvoir le faire impunément : vous ne le nierez pas, chevalier, cet homme-là serait un philosophe bien extraordinaire. Ce prétendu sage ne nous semblerait pas seulement avoir des vices, il nous ferait horreur, et nous verrions en lui une espèce de monstre, dont il importerait que la société fût délivrée. Car enfin, nous n'imaginons pas que la philosophie consiste à débiter aux peuples tout ce qui nous vient dans la tête, ni même à dire oui, précisément parce que le préjugé dit non. J'en rougis, s'il le faut ; mais sur cet article, je suis encore tout aussi provinciale que lors de vos premières leçons. Ce n'est pas sans douleur que j'ai vu la triste impression que la quadruple énigme a faite sur vos disciples. Les plus zélés finiront par n'y voir qu'un tissu de contradictions, d'absurdités qu'il serait inutile de vouloir concilier. Nos bons croyants même ne sont pas les seuls à prétendre que vos problèmes sont une tournure adroite pour démontrer toujours de mieux en mieux ce qu'ils appellent le girouettisme de nos plus célèbres philosophes. Cette idée se répand ; on veut que vos énigmes ne soient qu'une ironie toujours plus amère. Ah ! Si je le savais, chevalier, s'il était possible que vous eussiez porté la dérision à cette extrémité, si vous aviez osé jouer et abuser… non, je ne le crois pas : ce soupçon est un crime, et toute votre faute sera de m'avoir prise pour bien moins novice que je ne le suis ; de nous avoir montré des mystères auxquels notre esprit n'était pas encore assez préparé. Oui, c'est là votre faute ; mais elle est bien plus grande que vous ne le pensez. Vous exigez que nous disions comment la morale de nos sages reconnaît des vertus et n'en reconnaît point ; et je ne sais pas seulement ce que c'est que la morale pour nos sages ; et vous ne m'avez pas seulement dit encore ce que c'est pour eux que la vertu, ce que c'est qu'ils entendent par vice. Autrefois vous auriez commencé par poser des principes, pour donner une idée de la science dont vous allez traiter ; l'ordre de vos leçons, en nous disposant insensiblement aux dogmes

les plus étonnants, eût prévenu l'horreur qu'ils semblent devoir nous inspirer. Que n'avez-vous suivi la même marche ! Peut-être avez-vous cru que je pouvais y suppléer. Hélas ! Je ne suis pas à l'essayer ; mais je n'y réussis tout au plus qu'à demi. Je sens bien, par la seule exposition de vos problèmes, que la morale doit être pour nos sages une science tout autre qu'en province ; je vois que la vertu n'est point chez eux ce qu'elle fut toujours chez nous ; que l'une et l'autre doivent avoir subi quelque métamorphose ; et c'est sans doute cette métamorphose qui fait de la vertu quelque chose qui est et qui n'est pas ; quelque chose qui change à chaque instant et ne change jamais. Ce sera encore cette métamorphose qui fera de l'homme un être bon et un être méchant, ou bien un être ni méchant ni bon, ou même encore un être moitié bon, moitié méchant. Oui, je le sens, c'est la métamorphose qui doit et qui peut seule nous donner ici l'explication de la quadruple énigme : mais en quoi consiste-t-elle cette métamorphose ? Que sont devenues pour nos sages la grande science de la vertu et la vertu elle-même ? Voilà ce qui m'arrête, ce qu'il ne m'est pas possible de deviner, et ce que vous auriez certainement commencé par expliquer, si vous aviez voulu mettre ces grands problèmes à la portée de notre esprit. Je ne vois donc au plus que la moitié de l'énigme ; je présume qu'il doit s'être passé dans l'essence même de la morale quelque grande révolution opérée par nos sages ; je voudrais deviner en quoi elle consiste ; j'ai beau y rêver jour et nuit, rien de satisfaisant ne se présente. J'imagine bien certaines métamorphoses que la science des moeurs pourrait avoir subies ; mais ces métamorphoses sont si étranges ; elles sont si éloignées du préjugé vulgaire, que je n'ose m'expliquer clairement. J'aime mieux vous prier de nous mettre sur la voie, en répondant vous-même à la double question que je prends la liberté de faire à nos maîtres. Qu'est-ce aujourd'hui que la morale ? Qu'est-ce que la vertu à l'école de nos sages modernes ? Mais n'allez pas plus loin, chevalier, ne nous en dites pas davantage. Aidée de ce coup de lumière, je ne renonce pas à deviner le reste de la quadruple énigme, à mériter encore et le titre et l'honneur de la très humble et très zélée disciple de nos sages. La baronne A.

LETTRE 68

Le chevalier à la baronne.

Vous vous plaignez, madame, que l'épreuve est trop forte, et la manière dont vous la soutenez nous démontre seule qu'il n'est plus de mystères à notre école que vous ne pénétriez. Encore un pas seulement, et le grand problème était résolu, ou pour mieux dire, il l'est déjà réellement. Ce que vous appelez le demi-mot de la quadruple énigme est le mot tout entier. On ne peut mieux saisir le vrai point de la difficulté. Lorsque nos sages disent qu'il y a des vertus et des crimes dans ce monde, et qu'il n'y en a point ; que l'homme de la nature est bon, qu'il est méchant ; ainsi de suite, tout cela nous indique effectivement cette grande vérité que vous avez si

bien saisie, en prononçant que la morale, la vertu, le bon et le méchant sont pour nous tout autre chose que pour le reste des hommes, et que la grande science de nos réformateurs des moeurs a subi une vraie révolution ; tout cela nous annonce dans l'essence même de la morale et de la vertu cette heureuse et entière métamorphose que vous avez si bien augurée. Mais en quoi consiste cette métamorphose ? Et la morale et la vertu, en changeant de nature par la puissance de nos génies, que sont-elles devenues ? Cette question seule de votre part indique toute la rapidité de vos progrès. Plus novice autrefois, vous auriez dit : nos sages ont osé ébranler jusqu'aux premiers principes de la science des moeurs ; ils en ont attaqué jusqu'aux notions les plus essentielles ; ils ont voulu la détourner de son antique et primitif objet ; quelle science ont-ils donc respectée ? Sur quoi n'a point frappé cette philosophie destructive ? Tout son objet est donc de tout bouleverser, de tout saper, de tout anéantir dans les connaissances humaines ? Effrayée par ces terribles conséquences, vous n'auriez pas prévu que si nous détruisons, c'est pour édifier plus solidement ; que si nous avons l'art d'anéantir, nous avons aussi celui de reproduire et de créer. Aujourd'hui vous prévoyez au moins à quoi tendent les coups que nous portons ; vous le dites assez évidemment : la morale du préjugé disparaîtra ; mais nous aurons celle du philosophe. Si ce qui fut vertu cesse de l'être, nous verrons en revanche ce qui n'était rien moins que vertu devenir son essence. Telle est l'idée flatteuse que vous avez enfin conçue de notre école ; la réponse à la double question que vous avez eu le génie de me faire va justifier cette opinion si glorieuse pour nos sages. Avant de me les faire, à moi, ces questions importantes, vous vous êtes sans doute d'abord adressée à nos provinciaux ; vous avez eu soin de leur demander : qu'est-ce que la morale ? Ils vous ont répondu tout simplement : la morale est la science de nos devoirs. Pour sentir combien cette définition est peu philosophique, je voudrais que vous leur eussiez demandé encore : qu'est-ce donc qu'il faut entendre par devoirs ? Vous auriez vu alors tout ce que leur morale a de triste, d'ennuyeux, de rebutant, de sombre, d'effrayant. Toute cette science n'aurait été, dans leur supposition, que la connaissance de ce qu'il nous convient d'éviter ou de faire, pour vivre sans reproches de la part de notre conscience, pour n'avoir rien à craindre de la part de ce vengeur suprême et terrible qui, du haut des cieux, inspecte sans cesse nos actions et nos pensées, pour les récompenser ou les punir dans un monde à venir. Alors vous auriez vu des devoirs et des lois de toute espèce à observer partout : devoirs envers Dieu, devoirs envers nous-mêmes, devoirs envers les autres ; loi naturelle, loi divine, loi écrite, loi positive, loi négative, lois de toutes les façons, qui ne nous laissent pas un seul instant maîtres de nous, qui exigent l'attention la plus scrupuleuse sur toutes nos démarches, qui font de cette vie un esclavage perpétuel, qui nous montrent je ne sais quel bonheur futur, pour nous engager à renoncer au bonheur et aux plaisirs présents. Alors réfléchissant sur le sombre et la tristesse d'une pareille science, vous auriez fait des voeux pour la voir s'adoucir, s'humaniser et se montrer au moins sous une forme moins austère. Nous avons su les prévenir ces voeux ; la morale n'est plus fondée sur ces rêves

d'une secte chagrine, qui fait de la vertu un fantôme plus propre à effrayer qu'à séduire, qui va toujours chercher l'éternité pour nous apprendre à disposer du temps. C'est dans ce monde-ci qu'il s'agit de conduire les hommes. " quel que soit notre sort dans un monde à venir, la nature en celui-ci sera toujours la même… etc. " il nous faut surtout une morale indépendante de ce dieu dont la foi ou " l'opinion, loin de rendre les hommes meilleurs, leur fait au contraire négliger les règles de la prudence, et perdre l'usage de la raison. " en un mot, ce n'est point parce que les dieux l'exigent qu'il nous faut dire aux hommes d'être justes, bienfaisants, sociables bon sens, préf. l'entreprise a paru difficile, et le grand Diderot n'y croyait guère lorsqu'il décidait formellement que " la vertu est presque indivisiblement attachée à la connaissance de Dieu… ; qu'il n'est point de vertu sans croire en Dieu… ; que celle de l'athée n'a point de fondement. " mais bientôt ce même Diderot découvrit " qu'il n'est pas nécessaire de croire en Dieu pour croire qu'il y a du profit à être vertueux… ; que s'il y avait même à s'étonner, ce ne serait pas d'un athée qui vit bien…, puisque l'athée n'en a qu'un motif de plus pour être honnête homme. " le célèbre Jean Jacques avait aussi bien clairement prononcé que, sans l'idée de Dieu, le coeur le plus honnête succombe à la tentation dès qu'elle est un peu forte. Mais bientôt aussi il déclare lui-même n'avoir fait un athée de son héros que pour nous démontrer qu'on peut être incrédule sans être un coquin ; et pour donner une leçon aux intolérants, en leur montrant un athée vertueux dans Wolmar. Bref, la philosophie prononça ; et dès lors vous prévoyez, madame, quelle révolution dut subir la science. Vous sentez que dès lors la métamorphose devait être complète, que la morale allait recevoir une nouvelle essence. Mais pour mieux distinguer cette révolution, pour répondre avec plus de précision à cette première question : qu'est-ce donc aujourd'hui que la morale ? Laissons parler nos sages eux-mêmes ; écoutons surtout le mylord de notre école, et voyons comment tout va changer de face sous sa plume. " La morale, nous dit ce philosophe, est la science des moyens inventés par les hommes pour vivre entre eux de la manière la plus heureuse possible. " sentez-vous à ces mots combien la métamorphose est complète ? Auprès de vos antiques docteurs, un Dieu faisait la loi, prescrivait les moyens ; le précepte émanait d'un arbitre suprême, ou de l'essence même de la vertu ; ici l'homme prescrit lui-même ; il invente les moyens, il devient son propre législateur. Là encore tout était pour le devoir, ici rien ne sera que pour le bonheur, ou pour mieux dire avec un héros célèbre en morale surtout, avec le grand Raynal : il n'est en morale qu'un seul devoir, celui de se rendre heureux. La métamorphose vous étonne ? Je vois bien qu'il faut la confirmer par le nombre et le poids de nos autorités. J'invoquerai donc ce nouveau sage à qui devait appartenir la gloire exclusive de nous donner une morale universelle ; j'invoquerai les éléments ; je les invoque tous, et presque tous répondent que la morale n'est rien si elle n'est la science du bonheur, l'art d'être heureux en ce monde; qu'elle est la connaissance de ce que doivent faire ou éviter des êtres intelligents et raisonnables, qui veulent se conserver et vivre heureux en société ; que la grande erreur de la superstition, c'est

d'avoir fondé la morale sur ce bonheur idéal qu'on cherche dans les cieux, au lieu de nous dire que l'obligation morale n'est autre chose que la nécessité de prendre les moyens pour obtenir la fin que l'homme se propose dans la société. J'en copierais trente, et trente fois ce serait absolument la même idée à répéter. Il y a même une chose qui m'embarrasse ici. J'aurais voulu répandre quelque variété sur cet objet, et vous donner au moins, comme partout ailleurs, des oui mêlés aux non ; mais j'ai beau consulter nos héros les uns après les autres, j'ouvre leurs productions diverses, l'ordre essentiel, le code des nations, les lettres à Eugénie, la lettre à Leucippe, etc., tous me crient d'une commune voix : jouissez du bonheur dans ce monde ; voilà la vraie morale. Je leur demande une autre espèce de bonheur ; ils me répondent tous encore : nous sommes philosophes, notre science roule sur le présent ; l'avenir n'entre point dans nos spéculations, et nous l'abandonnons au préjugé. Pardonnez, madame, pardonnez cette uniformité à laquelle notre école ne vous a pas accoutumée. Elle démontre au moins que vous tendiez bien droit au but dans la solution de la quadruple énigme, lorsque vous décidiez que la morale devait avoir subi chez nous quelque métamorphose. Je n'ignore point les réflexions que nos provinciaux vont accumuler sur cet art de couler sur la terre des jours heureux, tranquilles et sereins, sans ennui, sans soucis, sans chagrin ; sur cet art de nos riches mylords, qui se trouve aujourd'hui l'art des moralistes. Je vois bien que nos compatriotes seront surtout fort embarrassés de savoir ce que c'est que la vertu dans un pareil système ; mais c'est là précisément ce qui me semble avoir le moins embarrassé nos sages. Heureusement c'est aussi là l'objet de votre seconde question ; vous allez voir combien nos grands maîtres me fournissent de manières d'y répondre. Elles sont si variées, les oui, les non reparaissent en si grande quantité, que j'ai quelqu'envie d'en faire un nouveau problème dont la solution vous soit aussi glorieuse que celle de la quadruple énigme. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore ici quelque chose en quoi nos sages sont ou semblent presque tous parfaitement d'accord ; mais il y a aussi quelque chose en quoi ils ne paraissent guère l'être, quoiqu'ils le soient sans doute en tout. Exposons d'abord ce qu'il y a d'évidemment commun, et ce qu'il y a d'opposé en apparence. La doctrine commune, la voici. Rien ne ressemble moins à la vertu que l'opinion qu'on se forme en province de ce que le philosophe doit appeler vertu. Aux yeux du préjugé, non seulement vertu et intérêt, ou bien utilité, ne disent pas la même chose, mais souvent, très souvent l'intérêt et la vertu, ou le devoir, se combattent et sont dans la plus parfaite opposition. Il convenait à nos réformateurs du genre humain de détruire une erreur si grossière. Aussi consultons-les encore les uns après les autres. Le sage Dumarsais, ou du moins le sage qui se sert de ce nom pour nous instruire, n'hésite point à nous le déclarer : le bien ou la vertu, a-t-il dit nettement, est ce qui est utile, et le mal ou le vice, ce qui est nuisible aux êtres de notre espèce. Essai sur le préjugé, c 8. Le Lucrèce moderne n'est pas moins expressif. La vertu, lisons-nous dans ses leçons, est tout ce qui est utile aux êtres de l'espèce humaine vivant en société ; le vice tout ce qui leur est nuisible. Le moraliste universel ne dira pas avec moins de clarté : la

vertu est toujours l'utilité des êtres de notre espèce. Utilité, vertu et vérité, ajoute un quatrième, furent toujours la même chose. Ce principe est si constant, que le mensonge même serait une vertu s'il pouvait être utile à la race humaine. Me serais-je trompé ? Et cette vérité ne serait-elle pas aussi unanimement reconnue que je vous l'avais d'abord annoncé ? Oui, il est encore quelques-uns de nos sages qui tiennent à l'ancien préjugé. J'ouvre le grand chef-d'oeuvre encyclopédique, et je lis : " peut-on croire que tant de peuples se soient accordés à rendre à la vertu les hommages qu'elle mérite,… etc. " pardonnez-moi, madame, je ne m'attendais pas à trouver une leçon de cette espèce, quand je vous annonçais sur cet objet l'uniformité de nos sages. Ce qui m'étonne bien davantage, c'est que voici Voltaire même qui ne veut pas non plus de cette utilité confondue avec la vertu, qui rejette fort loin cette opinion. " La vertu, nous dit-il, n'est pas un bien, c'est un devoir ; elle est d'un genre différent, elle n'a rien à faire aux sensations douloureuses ou agréables. " voyez même à quel point il saura porter le désintéressement. Vous, monsieur le maître, dira-t-il au bon croyant, vous qui ne faites le bien qu'à cause de celui qui vous en reviendra, " c'est-à-dire que si vous n'espériez pas le paradis, et si vous ne redoutiez pas l'enfer, vous ne feriez jamais aucune bonne oeuvre. " apprenez que cette disposition est celle de Mr l'excrément. " Il y a deux choses qui méritent d'être aimées pour elles-mêmes, Dieu et la vertu. " ce texte est effrayant pour nos sages, qui, ne pensant ni au paradis, ni à l'enfer, ne voudraient pas même d'une vertu qui les gênerait tant soit peu dans ce monde. Eh bien, madame, supposez que c'est encore ici un nouveau problème à deviner. Cherchez à concilier ces deux dernières leçons avec celles qui les précèdent, vous aurez la gloire d'avoir deviné une nouvelle énigme philosophique. Voulez-vous ajouter à cet honneur ? Lisez et conciliez Voltaire avec lui-même, car le voici qui va parler sur un ton bien différent. " Nous n'apprendrons rien aux hommes nos confrères, quand nous leur dirons qu'ils font tout par intérêt… ceux qui nous ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentiments, de toutes nos actions, ont eu grande raison dans l'Inde, en Espagne, et dans toute la terre habitable. " dans cette opinion, qu'est-ce donc que vertu ? " Vertu, c'est bienfaisance envers le prochain. Puis-je appeler vertu autre chose que ce qui me fait du bien ? Oui, ami, fais-nous du bien, nous te tenons quitte du reste. " vous aviez vu plus haut, madame, la vertu des questions du grand Voltaire ; vous voyez à présent la vertu des fragments ; il y a loin de l'une à l'autre. Tant mieux ; votre génie n'en brillera que davantage, si vous conciliez, comme je l'espère, les questions et les fragments. J'attendrai bien de vous quelque chose de plus, tant j'ai de confiance en vos progrès ; car tout n'est pas dit quand on nous a appris que la vertu, l'utile ou l'intérêt ne sont qu'une seule et même chose ; il faut encore savoir ce que c'est que cet intérêt dans lequel consiste la vertu ; si c'est l'intérêt du public ou bien celui de chaque particulier ; et comme ici les opinions varient bien autrement, permettez-moi d'en faire une nouvelle énigme, un sixième problème, qui me semble assez propre à exercer l'esprit de nos adeptes. Vie problème philosophique. Sixième énigme. Nous démontrons, 1 que la

vertu est toute dans l'intérêt public : 2 que la vertu est toute dans l'intérêt personnel ; 3 que la vertu n'est ni dans l'intérêt public, ni dans l'intérêt personnel. Ces trois opinions étant également adoptées par nos sages modernes, comme on va le prouver successivement, on demande comment il peut se faire qu'elles ne troublent pas l'unité philosophique, et comment elles tendent toutes au même but ? Article premier. Que la vertu est toute dans l'intérêt public. " au tribunal de la saine philosophie, ce qui détermine nécessairement la vertu n'est que ce qui convient à l'utilité commune … etc. " je ne crois pas, madame, avoir besoin de vous faire observer que cet Helvétius, dont ce dernier texte prouve toute l'horreur que doit nous inspirer l'intérêt personnel, est cependant le même qui, dans l'article précédent, et par des leçons tirées des mêmes productions, nous montrait dans ce même intérêt personnel la base de la probité, de la vertu ; et qui, un peu plus haut encore, dans les leçons tirées aussi des mêmes ouvrages, ne voulait voir la base des vertus que dans l'intérêt général. Je ne vous ferai pas non plus remarquer combien positivement il assure que la vertu et le vice s'identifient avec la sensibilité et le plaisir, ou la douleur physique, quoique le grand Voltaire, d'un autre côté, nous ait appris si formellement que la vertu n'a rien à faire aux sensations douloureuses ou agréables ; qu'elle est bien d'une autre espèce. Vous avez l'esprit trop accoutumé à saisir les contrastes pour que ceux-ci vous puissent échapper. Vous les rapprocherez ; vous ferez plus, vous en montrerez l'ensemble, l'unité ; et c'est bien alors que nous applaudirons à la sagacité de la province. Vous aurez encore des jaloux, il faut vous y attendre ; mais vous aurez aussi des admirateurs, et je me flatte que vous voudrez bien mettre au nombre des plus zélés et des plus sincères votre très humble et très obéissant serviteur, le chevalier de.

Ps. J'oubliais, madame, une réflexion bien essentielle ici. Ce qui révoltera surtout vos bons croyants dans ces leçons nouvelles de morale et de vertu, c'est le grand soin qu'ont tous nos sages d'écarter toute idée de cette vie future, sans laquelle on pensait bonnement que la vertu n'a plus d'espoir, de fondement. Pour apaiser nos provinciaux, ayez soin de leur dire que la philosophie ne fait en cela qu'imiter leur Moïse, qui ne parle jamais de l'immortalité, qui ne connaissait pas même ce grand dogme ; ajoutez que les juifs le connurent fort tard, quoiqu'ils eussent une morale fort ancienne. Vous ne sauriez croire combien le grand Voltaire surtout insistait sur cette ignorance de Moïse et de son peuple. Elle n'était peut-être rien moins que réelle ; n'importe : Voltaire le savait aussi bien que nous ; elle fournit au moins un argument très important à la philosophie : c'en est bien assez pour dire et répéter que Moïse s'est passé de ce dogme. On nous saura moins mauvais gré, à nous, de l'avoir rendu nul dans la morale.

LETTRE 69

La baronne au chevalier.

C’est donc à ce point-là, chevalier, que j’ai deviné juste dans la solution de la quadruple énigme, et surtout en expliquant comment il peut se faire qu’il y ait pour nos sages des vices et des vertus, et qu’il n’y ait pour eux ni vertus ni vices ? Eh bien, voyez encore l’empire du préjugé. Malgré ma confiance à décider que la morale devait être à leurs yeux une science bien différente de ce qu’elle est pour le vulgaire, malgré cette espèce de certitude où j’étais que la vertu, à leur école, ne ressemblait en rien à ce que nous autres simples provinciaux sommes accoutumés à entendre par ce mot de vertu, jamais je n’aurais pu me résoudre à croire que l’opposition fût si complète. Vous me comblez d’éloges, vous semblez étonné de toute mon aptitude à résoudre nos grands problèmes ; et, faut-il vous le dire ? Je sens que mon mérite est bien inférieur à vos louanges. J’admire nos grands hommes : je voudrais être aussi décidément philosophe que le sont les Voltaire, les Helvétius, les Diderot, les D’Alembert, je ne puis m’en défendre, quelque chose me dit intérieurement que je m’y prends trop tard, et que le préjugé est trop enraciné dans mon esprit pour espérer en triompher jamais parfaitement. Mes doutes, mes scrupules renaissent malgré moi. Dans ces instants même où je cherche à les vaincre, à les écarter au moins, si je ne puis en triompher, dans ces instants même, quelque chose me dit au fond du coeur : voilà donc cette science sublime de nos sages modernes ! Voilà ce qu’ils appellent la vraie, la seule vraie morale ! Elle consiste toute à nous apprendre l’art de couler des jours délicieux dans ce bas univers. Le moins de peine et de douleur possible, le plus de jouissance et de plaisirs qu’on pourra se procurer, l’intérêt de ce monde, enfin l’intérêt et le bonheur de cette vie, voilà la vraie vertu. Pourquoi vous le cacher ? Ces définitions et ces promesses ne sont pas ce que nous attendions de nos réformateurs. Cependant, chevalier, ce grand art d’être heureux ici-bas n’est pas non plus ce qui me fait une certaine peine. J’aime assez à couler tranquillement mes jours. Mais cette autre science, qui consistait à nous rendre meilleurs et plus honnêtes, plus attachés à nos devoirs, plus justes enfin, plus estimables, qu’est-elle devenue ? Je ne vois pas qu’il en soit fait mention chez nos sages si jaloux du bonheur. Cette idée me tourmente ; cet oubli de leur part m’étonne encore moins qu’il ne me choque. Et puisqu’il faut qu’un disciple n’ait point de secrets pour son maître, voici quelque chose qui me fait bien plus de peine encore. Il m’est étrangement difficile, et je dirais presque impossible, de trouver la vertu dans tous ces intérêts divers, publics ou personnels, surtout dans cette espèce d’égoïsme, que nous autres bons helviens, sommes accoutumés à regarder précisément comme l’antipode de toutes les vertus, comme ce qui suffit pour les ravaler toutes, et leur ôter leur gloire, leur mérite. Je sais bien qu’il y a un certain intérêt à être honnête, exact à ses devoirs ; je sais bien que la vertu a son utilité, mais cette utilité, c’est surtout dans un autre monde qu’on nous avait appris à la chercher ; tandis qu’avec nos sages, c’est toujours dans celui-ci qu’il faudrait savoir la trouver, ce qui est parfois bien difficile : ce bonheur attaché à la vertu dans ce monde est surtout dans la paix d’une bonne conscience, dans le

témoignage que notre coeur nous rend de nos intentions et de notre innocence, dans l'espoir qu'un dieu juste saura bien un jour nous dédommager de tous nos sacrifices, et ce n'est guère là l'espèce de bonheur que nos sages nous invitent à chercher. Ce bonheur de la vertu, enfin, est celui dont l'innocence seule peut jouir au milieu des supplices ; il ne se trouve guère au milieu des plaisirs, et celui de nos sages est le bonheur des sens, celui de l'abondance, des richesses, de la volupté, en un mot, du mieux-être physique, celui précisément qui, pour nous provinciaux, se concilie le moins avec l'amour de la vertu. Votre post-scriptum ne fait pas sur nos provinciaux toute l'impression que vous en espériez. Ils prétendent que ce prophète ne doutait pas du tout qu'il n'y ait une autre vie que celle-ci : que s'il ne l'a pas dit bien expressément, c'est parce que ce dogme était si commun qu'il n'avait pas besoin de l'exprimer ; c'est qu'encore personne ne s'était avisé, de son temps, de le révoquer en doute, et qu'il n'était guère nécessaire de prévenir son peuple contre une erreur qui n'existait nulle part. Et d'ailleurs qu'il en soit de Moïse et de ses juifs tout ce que l'on voudra, en trouverons-nous mieux la vertu dans l'utile, nous à qui l'on répète si souvent que le vice triomphe, que la vertu est opprimée, mais qu'il viendra un temps où le bonheur ne sera plus que pour le juste ? Nous à qui l'on ne cesse de dire que nos riches et voluptueux mylords ne sont pas communément les plus irréprochables des hommes, que leur bonheur est trop souvent le fruit de la rapacité, de l'ambition, de l'injustice, de mille crimes ? Ils sont pourtant heureux, ces hommes-là ; ils le seraient au moins dans ce monde, suivant notre célèbre Diderot, s'il n'y avait pas quelque chose à craindre dans l'autre. Tout cela nous porte à croire que la vertu, l'utile et le bonheur de ce monde, dont parlent tant nos sages, ne sont pas absolument la même chose. Mais voici, chevalier, un scrupule bien plus fort. Je me souviens qu'au petit Berne, où je visitai aussi la cour et quelques loges de nos moralistes modernes, je trouvai un malade qui me donna mot pour mot la leçon suivante : veux-tu savoir si tu es vertueux, vois d'abord si tu te portes bien, si tu dors bien, si tu as bien de quoi fournir ta table ; vois si tu es heureux. Je voudrais bien, lui dis-je, être à la fois l'un et l'autre ; mais… mais, reprit-il aussitôt, mais si la vertu ne te rend pas heureux, apprends de nos grands hommes que c'est là le cas de t'écrier : ô vertu ! Tu n'es qu'un vain nom. Malheureusement j'étais alors dans l'idée que ce n'était là que l'apophtegme d'un malade en délire ; je lui pardonnai cette étrange morale, et je ne fis qu'en rire. Aujourd'hui que je vois le docte Helvétius nous donner exactement la même leçon, l'impression est tout autre ; j'en frémis malgré moi ; je ne sais quelle horreur me glace les sens. Le maudit préjugé me ferait presque détester une semblable philosophie. Passe encore la leçon du même sage, lorsqu'il nous apprend que la vertu n'étant que l'intérêt public, c'est au législateur à fixer l'instant où chaque action cesse d'être vicieuse, et devient vertueuse ; je ne sais pourquoi, au lieu de m'indigner, je rirais volontiers d'un semblable expédient. Sans doute c'est encore ici un autre effet du petit Berne, où, passant de la dixième loge à la onzième, toujours dans la cour des moralistes infirmes, je m'avisai de demander à un nouveau malade : qu'est-ce que la vertu ?

Au lieu de me répondre directement, il m'interroge alors lui-même, et me demande : de quel pays es-tu ? Il me vint dans l'esprit de répondre du Congo… du Congo, reprit-il ; eh bien, dans ton pays, le vol est en honneur parce qu'il est utile ; il est aussi la vertu du Congo. Si tu étais de Siam, continua mon malade, ce serait autre chose. Les jeunes siamoises, portées dans les rues sur des palanquins, s'y présentent dans des attitudes très lascives. Tu en ferais autant pour être vertueuse. Car la reine Tyrada l'ordonna ainsi pour le bonheur des deux sexes ; elle créa alors les vertus siamoises. Je n'ose pas vous dire, chevalier, tout ce que mon malade ajouta sur les vertus de bien d'autres contrées, du Matamba, d'Angola, de Batimera, de Babylone, de Pékin, du Tunquin ; sur ces vertus étranges qui consistent tantôt à tuer les enfants et les vieillards, tantôt à étrangler un malade pour l'arracher à la douleur, tantôt encore à se laver de ses péchés par des sacrifices à la déesse du plaisir ; vous seriez un peu trop étonné des vertus de la reine Tyrada, et surtout de celles de la reine Banany ; de ces vertus qui, changeant toutes comme le climat et le législateur, subissent de plaisantes métamorphoses. L'essentiel est que toutes ces leçons du petit Berne reviennent précisément à celles d'Helvétius, et que leur première impression dure encore malgré moi, que je continue à n'y voir que les principes de nos frères malades, quoique je sache bien aujourd'hui de quelle école elles sont parties. Je conviens que de cette leçon commune au petit Berne et à nos sages, mon malade m'apprit que l'on pouvait tirer un avantage qui n'est pas à dédaigner. Les vertus et les vices changent comme les intérêts des nations ; il voulait qu'en montant sur le trône, chaque roi déclarât toutes les actions qui, vertu sous le règne de son prédécesseur, allaient devenir vice sous le sien, parce que l'intérêt de la nation allait changer. Ces déclarations de nos rois seraient en effet autant de catéchismes qui fourniraient l'histoire la plus intéressante pour le sage. Nous y verrions ce qui était vertu en 400 et ce qui devint vice en 402 ; nous aurions le catéchisme de Pharamond, le catéchisme de Chilpéric, celui de Dagobert, celui de Charlemagne ; nous en aurions autant que nous comptons de rois, et nous verrions combien de fois la même action a mérité d'être récompensée, combien de fois elle a dû être expiée par la main du bourreau, ou couronnée par celle du magistrat public ; combien de fois elle a été alternativement vice et vertu dans l'espace de six, huit, dix ou douze ans. S'il plaisait aux autres souverains d'en faire autant, d'avoir aussi leur catéchisme, la comparaison deviendrait bien plus intéressante ; nous y verrions comment la vertu devient vice en traversant le Rhin, le Danube, le Tage, ou la Vistule ; combien elle subit de métamorphoses, en allant de Paris à Pékin, ou de Vienne au Monomotapa ; comment le philosophe très vertueux en France ne serait qu'un fripon à pendre en Allemagne ou en Russie, sans changer de conduite. Il est certains moments où cette idée me divertit ; mais avec nos têtes provinciales, il en est aussi d'autres où je ne sais pourquoi elle m'inspire un souverain mépris pour Helvétius même, et pour ceux de nos grands moralistes dont vous ne me parlez jamais qu'avec tant de vénération. Vous me rendrez au moins la justice de croire que c'est bien malgré moi que j'éprouve tous ces retours du préjugé ; et puisque

j'en suis à vous dévoiler tout ce qui vient troubler mon amour, mon respect pour la philosophie, il faut que je vous fasse une autre confidence. Sentant qu'il me sera bien difficile d'être jamais aussi philosophe que je voudrais le devenir, j'ai désiré au moins faire un cadeau à notre école. C'est mon petit Émile que je vous destinais. Je l'aime cet enfant, je l'adore. Avec de l'esprit comme un ange, un caractère aimable, il ferait, j'en suis sûre, un charmant philosophe. J'y pensais, et voilà que peut-être il n'est déjà plus temps. Sa petite raison, son grand oncle et Mr le curé ont pris les devants ; et moi, comme une bonne mère de province, je les laissais faire. J'aimais même à entendre quand Mr le curé lui disait que le bon Dieu le punirait, s'il n'était pas bien sage, s'il n'aimait pas bien sa maman. Je croyais qu'il serait toujours temps de lui ôter certaines idées que nos curés ont soin de joindre à ces premières leçons, et qui ne s'accordent guère mieux avec celles de nos philosophes. Point du tout, le voilà qui a déjà neuf ans, je voudrais lui donner un autre catéchisme que celui de la paroisse, un catéchisme au moins un peu philosophique, et nous n'avons pas encore celui dont le mérite doit remporter le prix, et les 1200 livres tournois. En attendant qu'il vienne, ce catéchisme tant désiré, je me proposais de rédiger moi-même les leçons de nos sages pour mon petit Émile, et de les mettre à sa portée. J'en fis hier l'essai ; je prends Émile à part. Vous allez voir, par ses réponses, la faute que j'ai faite en le livrant trop longtemps à son curé, et le peu d'espoir qui me reste de la réparer. Quel est, mon cher enfant, la science qui fait véritablement l'homme, le philosophe ? C'est là ma première question ; je lui suggère, pour première réponse, de dire : la morale ; il le dit : c'est fort bien. Je continue : cette science est-elle bien ancienne ? Je voulais qu'il dit non : de lui-même il répondit ; oui ; c'est égal. Tout est dit, rien n'est dit me revient dans l'idée ; Émile, ainsi que nos sages, aura sur cet article et sur bien d'autres la liberté de dire oui, de dire non, peu importe. Mais voici un article un peu plus difficile, et sur lequel je sens qu'il faudra se montrer moins indulgente. qu'est-ce, mon enfant, que cette morale qui fait essentiellement le philosophe ? … écoutez bien, mon fils, voici la réponse que vous aurez à faire à cette question. La morale est la science qui nous apprend à être dans ce monde le plus heureux possible… au lieu de répéter, Émile me regarde. Eh ! Qu'est-ce donc, maman, qu'être dans ce monde le plus heureux possible ? mon fils, on est heureux quand on se porte bien, quand on est à son aise, qu'on ne souffre pas, qu'on a des amis, quand on n'a rien à craindre, quand on a tout à souhait. c'est-à-dire, maman, que si j'avais bien su la morale, je n'aurais pas eu l'année dernière cette vilaine fièvre qui me fit tant souffrir ? Non, mon fils, ce n'est pas là précisément ce que je veux dire. mais, maman, je n'étais pas heureux quand j'avais la fièvre, car la tête me faisait bien mal : et si j'avais bien su la morale, j'aurais été heureux, je me serais aussi bien porté… et puis encore, voyez ce pauvre Nicolas notre voisin, qui est si malheureux, si mal à son aise, presque toujours souffrant. S'il savait la morale… encore une fois, mon enfant, ce n'est pas cela. ah ! Je le vois, maman, c'est Mr le marquis qui sait bien la morale. Il est bien heureux, lui ; il a un beau carrosse, un grand château, tout le monde lui fait la cour : il a deux

cuisiniers pour faire bonne chère. Oh ! Il est bien heureux, Mr le marquis ; il sait bien la morale ! allons, monsieur, vous n'êtes qu'un petit jaseur. Laissez-moi là tous ces commentaires, et qu'on m'écoute. je vous écoute bien, maman, mais je ne sais pas, moi, cette morale, je ne sais que celle de mon oncle. et qu'est-ce, monsieur, que la morale de votre oncle ? c'est d'être bien sage ; puis elle dit encore comme cela : qu'est-ce être bien sage ? C'est être obéissant, aimer le bon Dieu, et faire du bien à tout le monde autant qu'on peut. et votre oncle vous a-t-il dit qu'en faisant tout cela vous serez heureux ? oui, maman ; mais il dit que ce n'est pas toujours dans ce monde que nous serons heureux en faisant notre devoir, parce que cela n'empêche pas d'avoir la fièvre, ne donne pas toujours les plaisirs, les richesses. Au contraire, mon oncle me disait que souvent, dans ce monde, ce sont les méchants qui sont bien à leur aise, bien riches, parce qu'ils n'ont pas peur de tromper, de voler ; mais qu'un jour le bon Dieu… je vous entends, je vous entends… votre oncle vous aurait-il dit aussi ce que c'est que la vertu ? oui, maman ; c'était dans ma leçon de l'autre jour, que la vertu, c'est de faire toujours son devoir quoi qu'il en coûte, et de perdre plutôt tous les biens de ce monde que de faire le mal. si je vous disais, moi, que la vertu c'est la sensibilité physique. maman, je ne sais pas ce que c'est que cela. eh bien, écoutez-moi, et je vous l'apprendrai. La sensibilité physique, c'est de chercher toujours ce qui nous fait plaisir, et de fuir avec soin ce qui nous ferait de la peine… comment ! Vous pleurez ? eh oui, maman ; je vois bien que vous dites cela pour vous moquer de moi, pour me reprocher que je cherche toujours à me divertir, et parce que mon oncle vous a dit que cela m'empêchait d'apprendre mes leçons ; et puis encore parce que je pleure quand on me fait du mal, et que j'évite tout ce qui me fait de la peine. Je sais bien que ce n'est pas là avoir de la vertu. mais, mon enfant, ce n'est pas non plus comme cela que je l'entends. Je ne cherche point à vous faire un reproche, ni à me moquer de vous ; je vous parle très sérieusement. Que diriez-vous si je vous apprenais que fuir la douleur et chercher le plaisir, c'est la véritable vertu ? en ce cas, je dirais que mon oncle a tort quand il gronde ma cousine d'aimer tant la danse, le bal, le plaisir, les jeunes messieurs ; et quand il dit que tout cela ne s'accorde guère avec la vertu. vous ne voulez donc pas que la vertu consiste à chercher le plaisir ? Eh bien, si je vous disais que la vertu, c'est de chercher toujours votre propre intérêt. ô maman ! Vous ne me direz pas cela certainement. eh pourquoi ne le dirais-je pas ? parce que mon oncle dit toujours qu'il faut être honnête, et que c'est bien vilain de penser toujours à soi sans s'occuper des autres. cependant, mon enfant, si vous voulez être philosophe, il faut que vous fassiez consister la vertu dans votre intérêt personnel. oh ! Non, maman, je ne veux pas être philosophe. Ce sont de vilaines gens, ces messieurs-là, des malhonnêtes… que dites-vous, monsieur, retirez-vous, petit drôle ; malhonnête vous-même. ah ! Maman, je vous demande bien pardon ; je ne les connais pas ces messieurs-là ; je n'ai pas voulu être malhonnête. à la bonne heure. Je veux bien vous pardonner pour cette fois. Sans doute vous avez seulement voulu dire que vous aimeriez bien à faire plaisir aux autres, quand même il devrait vous

en coûter quelque chose, parce qu'il est beau de servir nos semblables, même à nos dépens ? oui, maman, voilà tout ce que j'ai voulu dire. passe pour cela. Je vous dirai donc à présent, si vous l'aimez mieux, que la vertu consiste dans l'intérêt public, c'est-à-dire dans tout ce qui peut être utile à l'état, à la patrie. comment dites-vous cela, maman ? je vous dis, mon fils, que la vertu, c'est ce qui est utile à l'état : et le vice, ce qui est nuisible à l'état aussi. oh ! Non, maman, ce n'est pas la vertu cela ; c'est la politique ; car c'est tout juste comme ça dans mon livre. eh bien, oui, c'est la politique, si vous le voulez. Cela vous étonne ? Oui, maman ; car la politique, c'est bon pour les grands seigneurs cela ; c'est pour monsieur le marquis quand il est à la cour, c'est pour les ministres, pour l'assemblée des états ; mais nous autres… eh bien, nous autres ! Dites, dites. eh que voulez-vous que je dise, maman ? Nous autres, au moins moi, je ne sais pas ce qui est utile à l'état, et je ne crois pas que le brave Jacob le sache guère mieux : vous dites pourtant souvent que c'est un bien brave homme, qu'il est bien vertueux. Et puis encore ma grande tante, et toutes les dames qui n'ont pas été à la cour, est-ce qu'elles savent aussi la politique ? votre grande tante, mon fils, a été fort utile à l'état ; elle a fort bien élevé ses enfants ; elle en a deux au service, et un conseiller à la cour des aides. ah ! Maman, il faut donc que les dames élèvent des enfants pour avoir de la vertu ? Et la comtesse Hilaire qui est si vieille, et qui n'a point d'enfants… tenez, mon fils, vous êtes un petit raisonneur, et tout cela m'ennuie. maman, je vous demande bien pardon ; mais vous disiez toujours que vous aimiez bien à me voir raisonner. Je ne le ferai plus pour ne pas vous déplaire. j'en serais bien fâchée, mon enfant ; je veux bien qu'on vous parle raison, et que vous répondiez de même ; mais il est des choses qui ne sont pas encore assez à votre portée. Par exemple, ce qui vous embarrasse à présent, c'est de savoir ce qu'il faut faire pour être utile à l'état ; vous saurez cela quand vous serez grand. en attendant, maman, je n'aurai donc pas de la vertu ? Et pourquoi mon oncle me dit-il donc qu'il faut toujours avoir de la vertu, surtout quand on est jeune, parce qu'il en faut prendre l'habitude de bonne heure ? sans doute, mon enfant, il faut avoir de la vertu, et servir l'état à tout âge. mais, maman, quand je dis un petit mensonge, ou que je suis un peu paresseux ça ne fait pas grand mal à l'état, je pense. Quand ce vilain paysan s'enivre le dimanche, ou quand il bat sa femme, ça ne fait pas encore grand mal au roi, et cependant mon oncle… votre oncle, votre oncle ne vous parle point de philosophie, et je veux vous en parler, moi. Malheureusement, vous ne me semblez guère fait pour l'entendre. Allez, monsieur, je vous en donnerai des leçons une autre fois. Prenez garde seulement à vous en rendre plus digne. ah ! Maman, vous êtes fâchée. oui, monsieur, je le suis, vous m'excédez. eh bien, maman, attendez que mon oncle m'ait donné mes leçons de philosophie ; car il m'a dit qu'un jour il voulait me l'apprendre. Alors, maman, je saurai bien vous répondre. c'est bon, monsieur, c'est bon. Mais laissez-moi, j'ai mon courrier à faire. Voilà, chevalier, le premier succès de mon catéchisme. Qu'en pensez-vous ? N'ai-je pas bien raison de croire que je m'y prends trop tard pour faire de cet enfant un philosophe ? Hélas ! Il lui en coûtera peut-être plus qu'à moi

de se faire aux leçons de nos sages. Vous voyez que son oncle l'a déjà accoutumé à cette petite manière de raisonner que nous croyons si juste en province. En vérité, j'en suis confuse ; mais je ne sais ce que c'est : je voudrais qu'il fût philosophe, et j'ai peur en même temps qu'il ne le devienne. À voir comme il prenait nos leçons, et toutes les conséquences qu'en tirait sa petite tête, je craindrais qu'un jour il n'allât bien plus loin. Je n'ose pas même les trop examiner ces conséquences. Il me semble que nos problèmes bien examinés mèneraient à des vertus bien étranges. Pardonnez-moi donc si aujourd'hui je n'essaie pas même de les résoudre ; j'y vois trop de danger : je perdrais peut-être une partie de ce respect que j'ai voué à nos grands hommes. Encore une fois, pardonnez si je ne cherche pas même à combiner avec une saine morale cette vertu qui n'est que l'utile, cet honnête qui n'est que l'intérêt personnel, cette science des moeurs qui n'est que la science des plaisirs et du bonheur de ce monde. Il me semble que tout cela prêché dans nos provinces n'y ferait pas grand bien. Je dirais presque : puisque la vertu et l'utile sont la même chose, il faut qu'il n'y ait pas beaucoup de vertu dans ces leçons, car elles me semblent devoir être furieusement nuisibles. Mais que fais-je ? Des objections encore, et toujours des objections. Ô petit Berne, petit Berne, que ton impression est profonde ! Je les oublierai peut-être enfin ces loges si fatales à la philosophie, et alors enfin tous mes scrupules cesseront ; mais pour vous prouver, chevalier, combien vif et sincère est encore mon zèle, je vous en conjure, n'allez pas me priver de vos leçons. Il faut au moins, il faut que j'apprenne à connaître nos sages, et que je les connaisse à fond. Si chacun de leurs dogmes me déconcerte, je trouverai peut-être dans leur ensemble un vrai sujet d'admiration ; un problème pourra éclaircir l'autre, et m'en faciliter l'intelligence. J'en veux au moins faire l'essai. Ainsi continuons, chevalier, comme si j'avais tout expliqué jusqu'ici. Je connais tout le prix de l'indulgence et de la complaisance dont vous aurez besoin pour exaucer encore cette prière ; mais soyez au moins sûr de la reconnaissance que vous inspirerez par là à votre malheureuse, mais bien sensible adepte, la baronne de.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

Ils ne cesseront pas ces doutes ; ces scrupules qui agitent notre correspondante. Quelque zèle qu'elle ait pour acquérir le nom de philosophe, j'ose prévoir qu'enfin elle reconnaîtra combien ses maîtres actuels sont eux-mêmes indignes de ce titre. Leur réputation lui en a imposé comme à tant d'autres. Avec son coeur et son esprit, on n'est pas longtemps dupe de tous ces charlatans de vertu et de philosophie. Qu'elle soit instruite de tous leurs dogmes, que mes compatriotes les connaissent comme elle, je l'ai toujours dit, et je ne cesserai de le répéter : qu'on déchire le voile, qu'on arrache le masque de tous ces vains sophistes ; qu'on nous donne un ensemble bien exact et bien clair de toute leur doctrine, de toutes leurs opinions

diverses, de leurs principes et de leurs conséquences, surtout de leur morale ; que cet ensemble, tel que nos correspondants nous l'offrent, soit toujours appuyé sur des textes formels, précis, incontestables de leurs productions ; il n'y aura jamais que l'esprit le plus faux, le plus borné, ou le coeur le plus perverti, qui persiste longtemps à leur école. C'est même en quelque sens malgré moi que je continue à leur opposer mes observations, tant je suis persuadé qu'ils suffisent eux-mêmes à se détruire. Mais les détours qu'ils savent si bien prendre cachent peut-être encore le venin de leur doctrine à un certain nombre de lecteurs. Cette réflexion seule soutient ma constance dans une entreprise qui devient dégoûtante par la multiplicité des erreurs qu'elle m'engage à réfuter. Qu'on ne soit pas surpris au moins si l'indignation se manifeste, si j'ai pour ces faux sages moins d'égards et de ménagements à mesure qu'ils manifestent eux-mêmes plus de noirceur, de dépravation et de haine pour la saine doctrine. Voyez-les à présent, ces vains sophistes ; honteux d'avoir osé proscrire jusqu'au nom de la vertu, d'avoir porté l'impudence jusqu'à se vanter hautement d'anéantir l'idée du juste et de l'injuste, d'avoir voulu apprendre à l'univers à ne voir que fantômes, imaginations, chimères, partout où la raison nous apprenait à voir, à détester des vices, des crimes, des forfaits, ces grands réformateurs de la morale reviennent sur leurs pas. Chargés et accablés du poids de leur ignominie, ils rougissent de s'être dévoilés ; ils conçoivent que leurs principes ne révolteraient pas seulement l'honnête homme, mais les plus méchants même de tous les hommes, qui très certainement ne voudraient pas d'un monde où tous seraient impunément et sans crainte, sans remords, aussi méchants qu'eux-mêmes. Ils ont vu qu'ils allaient devenir l'horreur, l'exécration du genre humain ; il a bien fallu se hâter de voiler de nouveau des dogmes trop pervers pour ne pas exciter l'indignation publique. Ils reconnaissent donc aujourd'hui des vertus et des vices : ils conviennent au moins qu'il y a quelque différence entre l'innocence et la scélératesse. Ils ne disputent plus sur la réalité du juste et de l'injuste, du crime et du devoir ; ils se chargent seulement d'en donner des notions plus saines, des définitions plus exactes que celles de toutes nos écoles. Autant ils ont montré de zèle, de frénésie, en prétendant que la science des vertus n'avait et ne pouvait avoir qu'un objet chimérique, autant vont-ils montrer d'ardeur et de sollicitude pour lui donner un objet plus réel. Ne vous y trompez pas, ne vous laissez pas aveugler par de vaines promesses ; c'est la ruse, la perfidie, l'adresse qui succèdent à l'audace, à la témérité. Ce n'est pas un retour à la vertu et à la vérité, c'est le même dévouement au vice. Ils le protégeront plus efficacement en se montrant pour lui moins ouvertement. Ce n'est pas la morale qu'ils purgent de l'erreur, c'est le mensonge et l'artifice qui viennent les aider à maintenir l'erreur. En reprenant le nom de la vertu, ils se réservent l'art de la dénaturer ; mais leurs contradictions et leurs absurdités habituelles suffiront pour les trahir et les démasquer. Quels principes plus opposés d'abord, et plus incompatibles entre eux, que ceux dont ils partent pour donner à la morale une base plus stable, à la science des vertus plus d'efficacité ! la morale, ont-ils dit, doit être fondée sur la nature de

l'homme ; et ils ont ajouté : la morale sera toujours la même, quel que soit notre sort dans un monde à venir… il faut la rendre indépendante de ces opinions qui divisent le genre humain, c'est-à-dire, dans leur langage, il faut la rendre indépendante de toute religion, de tous nos dogmes sur l'immortalité, la spiritualité, la liberté de l'homme, de nos dogmes sur la divinité, sur les cieux, les enfers ; et cela, parce que la morale doit être également faite pour tous les habitants de la terre ! Ce projet séduisant, ces raisons captieuses, vous les trouvez dans toutes ou presque toutes les productions morales de nos sages modernes. Je les retrouve, hélas ! Jusque dans ces prospectus que des hommes d'une célébrité imposante, mais dont les fonctions cependant et la gloire sont plutôt d'ajouter à la langue des Racine et des Boileau, qu'à la science des moeurs ; je les retrouve, dis-je, dans ces prospectus que des hommes plus faits pour nous donner des règles de syntaxe et de grammaire, que les lois et les principes du juste et de l'injuste, et trompés par le voeu d'une probité apparente, ont répandus en France pour procurer à la jeunesse un catéchisme de morale indépendant de toute idée religieuse. À quel point les esprits se sont-ils donc laissé surprendre, quand nous voyons une semblable erreur prête à recevoir la sanction d'un lycée à jamais digne de nos hommages ? Plus elle s'accrédite, plus j'ose la combattre de front, et démontrer qu'ici, comme partout ailleurs, elle marche accompagnée de la contradiction et de l'absurdité. Quoi ! C'est sur ma nature, avez-vous dit, que doit être fondée la science de mes devoirs ; et vous ne voulez pas que, pour connaître mes devoirs, j'examine s'il est dans ma nature que mon existence se termine à ce monde, ou si elle me montre un avenir dont le bonheur ou le malheur dépend de ma conduite sur la terre ! J'ai vu nos prétendus philosophes porter l'absurdité plus loin encore. Celui-là, me disaient-ils, est un vrai insensé, qui préfère un intérêt passager à un intérêt durable. Et ces mêmes philosophes ne me permettaient pas d'examiner si, au lieu d'un bonheur qui passe avec mes jours et qu'un instant dissipe, je n'aurais pas à rechercher plutôt ce bonheur qui ne doit jamais finir. N'est-ce pas là me dire en même temps que la morale de l'homme doit être fondée sur la nature, et que l'homme n'a pas même besoin de connaître ce qu'il y a dans sa nature de plus important et de plus essentiel pour donner une base solide à sa morale ? Quelle erreur monstrueuse encore, et quelle absurdité dans cette prétention ! La morale de l'homme sera toujours la même, quel que soit notre sort à venir. Il fallait dire évidemment : la morale de l'homme et ses devoirs varieront comme le sort que sa nature lui permettra d'attendre. Si je ne suis créé que pour le temps, et surtout si je crois ce que vous m'enseignez, que mon devoir unique est de me rendre heureux dans cette vie, tous mes efforts et toutes mes pensées tendront essentiellement à ce que je pourrai appeler le bonheur de ce monde, à satisfaire mes désirs, à suivre mes penchants, à fuir la douleur, à chercher le plaisir et l'aisance, à jouir de tout ce qui me flatte, à ne laisser enfin rien échapper d'un bonheur qui fuit comme le temps, et que l'éternité ne réparera pas. Si la terre pour moi n'est au contraire qu'un séjour d'épreuve, et qu'un lieu de passage ; si je ne suis ici qu'un voyageur dont le ciel est le terme ; si

j'ai un grand procès à décider, si l'arrêt que j'attends est l'importante alternative entre une éternité de délices et une éternité de supplices, et si la décision dépend de mes vertus ou de mes vices, tout prend une autre face ; mes devoirs changent avec mes droits, mes pensées avec ma destinée, mes moyens avec mon objet, mes désirs, mes projets avec ma grande affaire. Tout ce que j'estimais dans ce monde est vil et méprisable ; tout ce qui m'effrayait n'est qu'un léger combat à soutenir ; autant l'éternité l'emporte sur l'instant, autant mes vues, mes desseins s'ennoblissent. Mes passions ne sont qu'un faible obstacle pour le héros qu'attend une couronne immortelle ; les lois qu'on me prescrit, et le prix qu'on me montre, forment de moi un nouvel être : je ne veux plus de votre école toute charnelle et toute terrestre ; apprenez-moi à voler vers les cieux, puisque c'est là qu'un bonheur éternel doit remplir tous mes voeux. Mais qu'ont-ils dit encore ces sages odieux ? La science de mes devoirs sera non seulement indépendante de ma destinée, elle doit l'être encore de mes dogmes sur la divinité ! Avant les philosophes et leur école, quel homme n'aurait pas rougi de ce langage ? Jamais, non, jamais un autre mortel que le sage au coeur ingrat ne s'est dit à lui-même : que je doive et tout ce que je suis et tout ce que je possède, tout ce que je pourrai ou être ou posséder, que je le doive aux chances d'un hasard qui ne veut ni ne peut s'occuper de mon bien-être, ou que je le doive à la bonté d'un Dieu qui a daigné m'appeler du néant, me donner l'existence, et tout ce qu'il me faut pour acquérir et mériter un bonheur infini, mon coeur n'en aura pas d'autres affections ; ma loi sera la même, et ce Dieu ne m'inspirera ni plus d'amour ni plus d'intérêt. Il m'est indifférent de savoir si j'ai un bienfaiteur, un père, ou si je n'en ai point. Il m'est indifférent de savoir si mes semblables sont enfants du même Dieu que moi ; s'ils sont mes frères ou s'ils ne le sont pas. Il m'est indifférent de savoir si ce père commun m'a ordonné de les aimer, de les servir, parce qu'ils sont à lui ; ou si, maître absolu de mes sentiments, je peux les desservir, les opprimer et les haïr sans crainte de déplaire à mon auteur. Qu'il soit connu de moi ce bienfaiteur et ce père commun ; que j'ignore jusqu'à son existence, ou que sa justice, sa bonté et toutes ses perfections me soient démontrées, ma conduite envers lui sera la même ; je ne m'en mettrai ni plus ni moins en peine de l'aimer, de prévenir ses volontés, de suivre ses préceptes. Si l'ingratitude personnifiée avait à s'exprimer, son langage serait-il autre ici que celui du faux sage ? Que la terreur au moins lui arrache un aveu que l'amour, la justice, la reconnaissance n'ont pu lui inspirer. Me sera-t-il aussi indifférent de savoir si j'ai un maître ou si je n'en ai pas, si ce maître me donne des lois à observer ou s'il livre mes actions à mon caprice ? Si, magnifique envers l'enfant qui obéit, mais terrible et menaçant, inexorable pour l'esclave qui se révolte, il ouvrira un jour les cieux au juste qui adore ses lois, et l'enfer au méchant qui les méprise et les transgresse ? Le frénétique et l'insensé seront seuls à me répondre ici comme le philosophe : " oui, peu importe à mon coeur ce bienfaiteur, ce père ; peu importe à ma conduite ce maître, ce vengeur. " sous quel prétexte encore ont-ils imaginé, nos prétendus sages, de rendre la morale indépendante de ces dogmes primitifs de l'immortalité de l'âme

et de la souveraine justice d'un Dieu auteur de l'homme ? Il faut débarrasser, nous disent ils, la science des moeurs de ces opinions qui divisent le genre humain. Eh ! Qu'appellent-ils donc le genre humain ? Sera-t-il tout entier dans leur école ? Ailleurs que chez leurs maîtres et leurs fanatiques adeptes, où trouvent-ils les hommes divisés sur ces premières notions de la nature ? Ailleurs que sur leurs bancs, où voient-ils contester l'existence d'un dieu vengeur du crime, rémunérateur de la vertu, et la certitude d'un sort à venir ? Non, il n'y eut jamais que vos tristes sophistes à révoquer en doute ces dogmes essentiels, fondements et principes de toute morale. C'est parce que sur eux portent tous nos devoirs, que la nature les mit dans notre coeur ; c'est parce qu'il fallait à tous les hommes, et dans tous les climats, et sous toutes les espèces de gouvernements possibles, une base commune, un principe universel, qu'un Dieu nous a rendu ces dogmes si présents, si faciles à connaître ; qu'il les identifie avec le plus facile, le plus léger usage de la raison ; qu'il les met à la portée du peuple et des tyrans, de l'érudit et de l'enfance, des nations les plus cultivées et des sauvages les plus ignorants, les plus barbares. Vous seuls avez menti à la conscience, au sens intime, au point de les combattre et de les rejeter, en prétendant n'y voir que des notions abstraites et obscures, et qu'un vain préjugé. Malgré vous et malgré les nuages dont vous affectez de les envelopper, ils seront à la fois pour tous les peuples la notion la plus simple, la plus claire, et le fondement le plus universel de nos devoirs. Vous ne les croyez pas ? Mais nous les croyons tous ; mais le juif et le chrétien, le parsis et le chinois, l'africain et l'indien en ont fait le premier dogme de leur religion. Et qu'êtes-vous auprès des nations ? Que sont et vos lycées et vos portiques auprès de nos foyers et de nos temples, de nos sénats et des places publiques ? Vous êtes seuls, vous n'êtes rien pour l'univers. Quel absurde erreur ! Quelle insensée précaution que celle de ces maîtres nouveaux ! Ils affectent de publier qu'il faut à nos devoirs des principes universellement reçus ; ils tremblent pour le caraïbe, le hottentot, l'iroquois ; car c'est surtout chez les nations lointaines qu'ils aiment à nous transporter : ils ne cessent de nous dire que la morale doit avoir pour base des principes communs à toutes les nations, parce que le philosophe écrit pour l'univers ; et ils commencent par écarter les principes que l'histoire de l'homme démontre seuls communs à l'univers ? Quand le succès aura répondu à leurs efforts, quand ils seront venus à bout de les rendre suspects, ces dogmes primitifs d'un dieu vengeur, d'un sort à venir et d'une âme immortelle, qu'ils s'alarment alors pour la morale, qu'ils nous disent qu'elle n'a plus de base fixe ; leurs craintes ne seront que trop légitimes. Mais tant que l'innocence aura à invoquer un dieu consolateur, tant que le crime aura à redouter un dieu vengeur, les fondements de la vertu seront inébranlables ; qu'ils se dispensent de leurs vaines recherches. Si leur zèle est si grand pour la stabilité, l'universalité de la morale, que ne s'unissent-ils à nous pour fortifier les peuples dans ces dogmes étroitement liés avec elles, admis dans tous les cultes, dans toutes les professions de foi ? Qu'ils travaillent avec nous à les développer et à les épurer des erreurs de la superstition ; mais qu'ils n'espèrent pas établir la vertu

sur d'autres fondements, quand l'essence même de ces grandes vérités aura été détruite. Faudra-t-il les écouter encore, quand, pour donner à l'homme ce qu'ils appellent une morale purement humaine, ils allèguent qu'ils ne se chargent pas d'instruire l'homme religieux, que c'est l'homme sensible, mortel, physique, et non point l'être spirituel et religieux qu'ils veulent diriger, et qu'aux pieds des autels ils nous laissent le soin de le conduire ? Vaine distinction et défaite inutile, qui déshonorerait la vraie philosophie par les bornes étroites que nos sages affectent ici de lui prescrire. L'homme moral, sous quelque point que vous l'envisagiez, ne sera ni l'homme brut, ni l'homme dépouillé des notions essentielles à sa raison, ni l'homme sans autels. Que le philosophe nous dise qu'il veut faire abstraction des motifs que la révélation ajoute à la nature, nous pourrons nous prêter un instant à ses vues ; mais la nature même a ses autels, et seule elle y conduit essentiellement tout être intelligent et raisonnable. Seule et sans le secours des prophètes, elle nous montrera des rapports intéressants entre la créature et son auteur. L'homme de la nature ne sera ni l'homme sourd à la voix de la terre et des cieux, ni l'homme indifférent pour le Dieu que la terre et les cieux lui annoncent, ni le mortel ingrat, ni l'esclave rebelle aux volontés de son père et de son maître. L'homme de la nature sera l'homme conduit par les lois et par tous les motifs que sa raison lui montre. Il ne vivra donc pas sur la terre comme s'il n'y avait point de Dieu dans le ciel ; il n'aura ni le coeur, ni les principes de l'athée ; il n'en aura donc pas la morale et la conduite. En usant des lumières et de toute l'étendue de ma raison, je saurai que je ne pouvais être mon propre créateur ; que celui à qui je dois l'existence même est essentiellement Dieu, parce que celui qui a tiré les êtres du néant est l'être tout-puissant, et doit seul exister par lui-même. Je saurai que ce Dieu ne m'abandonne point à mes passions, parce qu'il est essentiellement saint, qu'il veut me voir propice à mes semblables et fidèle à la société, parce qu'il est le père et le maître de tous ; qu'il punira l'abus de ma liberté, en récompensera le bon usage, parce qu'il est essentiellement juste ; que je n'éviterai ni son oeil, ni son bras, parce que ses regards et sa puissance doivent s'étendre au moins sur tout ce qu'il créa. Ces notions, si faciles à acquérir par le seul usage de ma raison, entrent évidemment dans les motifs, les lois de ma conduite ; la morale qui en fait abstraction, qui les écarte, les oublie ou les rejette, n'est donc pas une morale humaine ; elle n'est pas conforme à la raison, elle ne sera pas la morale de cette nature dont nos sages prétendent adopter et même épuiser les lumières. Comment le serait-elle, puisqu'elle méconnaît cet auteur, ce surveillant, ce juge, ce législateur dont toute la nature m'annonce que je suis le sujet, et dont les préceptes doivent être en tout temps ma loi suprême ? L'homme de la nature encore aura le sentiment de sa propre grandeur. Il saura que le Dieu dont il tient sa liberté peut seul la circonscrire ; qu'il peut seul lui dire : je te permets, je te défends. La voix des potentats et des rois de la terre ne sera donc pour lui que celle de l'usurpation, de la force, de l'injustice, s'il ne connaît dans eux l'image, les ministres de son Dieu ; et il ne cherchera qu'à s'y soustraire. L'homme de la nature, enfin, a le coeur vaste et noble ; il se verra

trop grand pour borner ses désirs à des objets passagers et terrestres. Son oeil ne se fixera point vers le ciel, pour se croire parfaitement heureux, tant que le ciel sera fermé pour lui. Il n'aura pas l'idée de ce qui peut durer sans fin, pour se contenter de ce qui passe et qui s'évanouit avec l'instant. Cette science que vous définissez, la connaissance des moyens inventés par les hommes pour vivre entre eux de la manière la plus heureuse possible, n'est donc pas la morale de l'homme. Elle est trop flétrissante et trop bornée pour embrasser toute sa nature. Vous ne lui proposez que des moyens inventés par les hommes, vous en faites ses lois et ses devoirs, et il ne reconnaît que Dieu ou les ministres, et les dépositaires de ses lois, qui aient droit de lui prescrire des moyens, de lui donner des ordres. Vous ne faites juger ses actions que par des hommes, et il sait que ces hommes eux-mêmes auront un autre juge. Vous ne lui promettez de bonheur que sur la terre, et ce bonheur, fût-il bien assuré de l'obtenir, il sait, il ne peut pas ignorer qu'il le perdra bientôt, et la seule crainte de le perdre pourra être pour lui un supplice habituel. Qu'elle est donc inconcevable cette erreur de nos faux sages, qui prétendent nous donner une morale humaine en avilissant l'homme, et en le flétrissant ! Une morale naturelle et raisonnable, en voulant nous faire renoncer à la voix de la nature et aux lumières de la raison ! Qui, pour rendre la religion nulle dans la morale de l'homme, font taire la raison et la nature dans tout ce qu'elles ont d'essentiellement commun avec la religion ! Voyons au moins ce qu'elle devient à leur école, cette morale prétendue naturelle, ou seulement humaine. Obligés à donner de la vertu quelque notion claire, quelque définition précise, ils n'ont pas hésité à nous répondre : tout ce qui est utile sur la terre est vertu ; tout ce qui est nuisible sur la terre est vice, crime ou forfait pour l'homme ; ils l'ont dit, et ils ont osé s'écrier avec toute l'arrogance philosophique : voilà la morale ; voilà cette science dont il nous était réservé de découvrir enfin les premiers principes. Ils l'ont dit ; mais l'erreur était trop frappante, trop monstrueuse, pour ne pas révolter les âmes honnêtes. Les méchants eux-mêmes, les plus méchants des hommes n'ont pas cru à la philosophie quand elle répétait que le succès distingue seul les crimes des vertus ; que les forfaits utiles cessent d'être forfaits, et que la vertu malheureuse ou inutile sur la terre, cesse d'être vertu. Une réclamation universelle s'est élevée de toutes parts ; nos prétendus sages ont senti qu'ils allaient devenir et la haine et l'opprobre des nations, s'ils ne cachaient au moins en partie le venin de ce principe affreux ; ils nous ont demandé à expliquer ce qu'ils entendent par utile et par intérêt : à prouver qu'il n'y a dans leur système rien de faux, rien de vil, rien de flétrissant pour la vertu, pour l'homme. Ils ont multiplié les explications ; nous avons consenti à les écouter, nous nous sommes fait un devoir de lire, de relire leurs productions nombreuses ; qu'en est-il résulté ? Que plus ils développent leur système honteux, moins ils réussissent à cacher le fatal égoïsme, le sordide intérêt qu'ils ont mis sur l'autel de la vertu ; que plus ils ont voulu déguiser leur bassesse, leur noirceur, et plus ils ont menti à la vérité, à leur propre conscience. Ils ont beau se tourner en tous les sens, cet utile qu'ils décorent du nom de vertu, et dont l'affection, l'étude, la recherche

continuelle fait seule à leur école le juste, l'honnête homme ; cet utile ne consiste jamais que dans des jouissances purement terrestres et passagères, et dans tout ce qui peut ajouter ici-bas au bien-être de l'homme. L'honnête homme, selon eux, le vrai sage, le mortel vraiment digne du nom de vertueux, de nos respects, de nos hommages, sera donc toujours celui qui, constant à chercher ce bien-être, aura su trouver l'art de mener la vie la plus exempte de peines, de soucis, de douleurs, se sera procuré le plus d'aisance, de plaisirs, de satisfactions, sans se mettre en peine de ce qui peut l'attendre après la mort, ni des moyens que le juge sévère des vivants et des morts pourrait désapprouver. Cet homme qu'ils proposent à notre admiration, et qu'ils veulent nous donner pour modèle, est donc encore celui qui, se considérant toujours lui-même, et ne perdant jamais de vue ses intérêts, ou ne pensant jamais aux autres que pour lui, aura le plus suivi ses passions, ses plaisirs et ses penchants particuliers, et n'aura pas laissé échapper dans sa vie une seule occasion de satisfaire ses désirs, de quelque nature qu'ils puissent être. Qu'appellerons-nous donc et le plus vil, et le plus absolu, et le plus fatal égoïsme, si leur sage, leur homme vertueux n'est pas l'égoïsme personnifié ? Nous diront-ils qu'il est dans l'utile même des objets et des moyens à distinguer, qu'il en est de licites et d'illicites, de justes et d'injustes ? Alors il sera faux de dire que l'utile en lui-même est précisément ce qui constitue la vertu, puisque l'utile peut se trouver dans le crime, et ce sera une nouvelle contradiction que nous aurons à leur reprocher. Se retrancheront-ils sur ce qu'il est des choses qui semblent utiles au méchant, et qui lui sont réellement nuisibles ? En ce cas, nous verrons bien l'erreur dans le méchant ; mais le crime, où se trouvera-t-il ? Il a cru voir dans son objet, dans ses moyens, tout cet utile temporel dans lequel votre école lui dit que la vertu consiste. Il sait que cet objet est odieux, cruel, injuste, ainsi que ses moyens ; mais il les voit utiles, et dans l'utile il voit tous vos préceptes. Il faut donc qu'il renonce à ces préceptes, s'il ne veut pas devenir odieux, cruel, et injuste. Ah ! Cessez vous-même de le préconiser, cet amour du présent, de l'utile, du bien-être. Quel besoin les mortels avaient-ils donc de toutes vos leçons ? Sans doute vous les avez trouvés trop ennemis de leur bien-être dans ce monde ; ils s'étudiaient sans doute déjà trop à dompter leurs passions ; ils ne s'occupaient pas assez des plaisirs, des douceurs de la vie et de leurs intérêts temporels ! Il fallait réveiller leur attention sur tous ces grands objets ! Il fallait surtout borner les voeux et les travaux de l'homme à son avantage personnel ! Trop de héros déjà s'oubliaient eux-mêmes pour se dévouer à leurs frères, à la patrie ! Mais ce n'est plus cet intérêt personnel, ou ce vil égoïsme, c'est le bien général, l'utilité publique, qu'ils vont nous donner pour le vrai caractère et pour l'essence même de la vertu ; le mot de bienfaisance va effacer leur honte, et donner à la morale une base plus stable. Erreur, erreur encore, et inutile subterfuge, vaine supercherie de la part de nos sages ; erreur, simplicité de la part des lecteurs qu'ils abusent, qui donnent dans un piége facile à découvrir. C'est le vil égoïsme que nos sophistes vont étendre ; ce n'est pas la vertu qu'ils ennoblissent. Quand ils nous auront dit que la vertu est toute dans l'intérêt publique, dans celui de

la société, de la patrie, dans le bien, en un mot, que nous pouvons faire à nos semblables, ne pensez pas d'abord qu'ils aient l'âme assez noble pour ajouter : sacrifiez vos propres intérêts à la patrie, à vos semblables ; les lâches ! Ils ont mieux aimé prononcer que ce sacrifice est impossible. De l'esprit, disc 3. c'est ce public même, c'est la société, la patrie qu'ils veulent vous montrer ne faisant plus qu'un corps égoïsant, qu'un corps dont la vertu ne pourra être que dans l'intérêt commun, comme celle de l'individu est toute dans l'intérêt particulier. C'est Rome égoïsante et nous disant : qu'importe que la conquête soit juste, ou une usurpation ? Elle est utile à Rome ; et ce qui est utile à Rome est la vertu pour Rome. C'est chacun de ces corps particuliers qui compose l'état ; c'est le sénat égoïsant à part, et disant : qu'importe que l'usure soit le fléau du peuple ? Elle est utile au sénat, et ce qui est utile au sénat est la vertu du sénat. Et vous-même servant ou Rome ou le sénat, ne croyez pas que l'égoïsme disparaisse. Ma vertu, direz-vous à leur école, est bien de contribuer au bonheur des autres, mais toujours en vue de mon propre bonheur, dont l'idée ne peut jamais se séparer de moi. Ma vertu est bien de rendre les autres heureux, mais toujours afin de les déterminer à me rendre heureux moi-même. Cet amour du genre humain, ce zèle pour leurs semblables, dont ils paraissaient pénétrés ; cette vertu si belle en elle-même lorsqu'elle nous présente un généreux oubli de soi, les sacrifices mêmes les plus héroïques pour nos frères, n'auront donc jamais pour nos Helvétius et nos Lucrèce que le masque du noble désintéressement. Le plus vil des motifs, le triste moi, en sera toujours l'âme. La bienfaisance et cette humanité dont ils ont si souvent le nom dans la bouche, ils ne la recommandent donc qu'après l'avoir flétrie, et réduite à ma propre utilité, à l'intérêt sordide. Car enfin si je sers le public ou mon frère, dans leurs lâches principes, c'est toujours moi que je sers, c'est mon bien-être que je cherche, puisque c'est l'amour de mon propre bien qui dirige tout celui que je fais à autrui ; puisque s'il vient à se trouver quelque opposition entre les intérêts de ma patrie, de mes frères, de mes amis, de l'univers, et mes intérêts propres, non seulement les miens l'emporteront, en suivant leurs principes, mais je ne pourrai pas même balancer les uns par les autres : ma patrie, mes amis, l'univers, seront sacrifiés. Voilà leur bienfaisance, leur zèle, leur amour si ardent, si actif pour les hommes leurs frères ; voilà ce qu'ils nous donnent pour la vertu du sage. À quoi se réduit-elle, si ce n'est au servile intérêt personnel ? Ils ont beau se couvrir du voile le plus respectable, toute leur prétendue humanité, tout ce zèle philosophique pour l'intérêt public, n'est dans eux que pour eux seuls. Ils ont su pallier l'égoïsme ; ils ne lui ont ôté ni son venin, ni sa bassesse. S'il le faut, cependant, ajoutons quelque foi à cet amour public dont ils se parent pour éviter la haine universelle ; croyons que leur doctrine est l'effet d'un zèle bien sincère, bien ardent pour l'intérêt commun ; l'idée qu'ils nous donnent du juste et de l'injuste sera-t-elle moins fausse, moins pernicieuse, lorsque, nous exhortant à parcourir l'histoire de tous les temps, de tous les peuples, ils n'auront d'autre objet que de nous faire voir la vertu changeant à chaque instant comme cet intérêt ? Nous persuaderont-ils que l'usurpation, la

cruauté, l'orgueil, l'ambition et la férocité seront une vertu dans Rome, quand l'intérêt de Rome exigera que ses voisins soient dépouillés, ses amis sacrifiés, les rois des nations lointaines enchaînés, et cent peuples domptés par l'artifice ou par la force ? Ces féroces héros assis sur les débris fumants de tous les sceptres, de tous les trônes, seront-ils des hommes justes, vertueux, des hommes dignes de tout l'amour et de tout le respect du philosophe ? Quoi ! Cette même ville qui jadis honora la pudeur, l'intrépidité, la modestie, sera autorisée à ne voir désormais que le vice et le crime dans ces vertus antiques ? Et le faste et le luxe, les moeurs asiatiques auront droit à ses hommages, quand l'espoir d'assurer ses conquêtes ou de les rendre plus utiles lui fera adopter tous les vices des peuples subjugués ? Ils ont osé le dire, ils ont osé nous transporter d'orient en occident, du nord au midi, et parcourir toutes les époques de l'histoire, pour nous montrer les mêmes sentiments et les mêmes actions alternativement vice et vertu, justice et injustice. À la Chine, ils ont vu l'avarice des pères étouffant les enfants, et ils ont refusé de voir un crime dans l'infanticide, parce qu'une barbare politique l'avait autorisé. Ils ont vu à Siam des prostituées braver publiquement les lois de la pudeur, et ils ont exalté les prostituées à l'égal des vestales, parce qu'une reine lascive avait dicté des lois propices à la prostitution. Ils ont vu le larcin honoré au Congo et dans Sparte, et ils ont honoré le spartiate voleur, comme le citoyen honnête et vertueux ; et partout où le crime leur a paru utile sous les auspices de la loi, le crime a mérité à leurs yeux les éloges de la vertu : comme si le grand crime de la loi, le plus grand forfait du législateur, n'était pas d'avoir laissé au crime l'espoir d'être utile, et l'avoir rendu commun ! Comme si cela méritait le nom de législateur ou de père de la patrie, qui n'a pas su lier les intérêts avec la vertu seule ! Ainsi, par un sophisme continuel, au lieu de nous dire : le crime est dans la loi et dans celui qui l'a portée, il est dans cet intérêt même, qui n'a su s'allier qu'avec le crime ; il sera donc aussi dans tous ceux qui suivront cette loi, cet affreux intérêt ; au lieu de nous dire : le crime est dans ce public même qui s'est fait une loi de la fraude, du mensonge, du vol, de la prostitution, de l'injustice, il sera donc aussi dans tous les citoyens fourbes, menteurs, voleurs, lascifs, injustes ; au lieu de nous tenir ce langage conforme à la raison, ils ont perverti l'ordre en posant le plus faux, le plus absurde et le plus odieux des principes ; ils ont commencé par nous dire que l'intérêt public, quelque part qu'il se trouve, est toujours légitime ; qu'il fait le juste de l'injuste, et la vertu du vice. Mais encore une fois, à quelle âme honnête ont-ils donc espéré de faire goûter ces leçons perverses ? À qui se flattent-ils de persuader que si l'intérêt de Rome exige qu'Attalus meure sans héritiers, celui-là sera le vertueux romain qui aura su soustraire ou altérer le testament de ce roi de Pergame, ou étrangler dans les ténèbres l'héritier légitime ? À qui feront-ils croire que le meurtre de Socrate cesse d'être un forfait en devenant légal ; que celui d'un Regulus cesse d'être barbare, parce qu'il satisfait un peuple féroce, et que le prince enfin chargé de l'intérêt public doit aussi fixer l'époque où toutes les actions, subissant une étrange révolution, deviennent alternativement vertueuses ou criminelles ? Avec ces

détestables principes, ils se croient à l'abri de notre censure : et pour être plus sûrs d'y échapper, ils se contenteront d'ajouter qu'ils donnent des leçons de vertu, non pas en religieux ou en théologiens, mais en philosophes et en politique de l'esprit. C'est-à-dire que leur philosophie et leurs vertus sont celles de Cromwell, et qu'ils ont pris sur eux de la justifier cette infâme politique, qui ne voit plus de crime où l'intérêt domine, et pour laquelle tous les forfaits d'état sont des vertus d'état, tous les crimes heureux pour la patrie de grands traits de justice. Si c'est là leur mission, que je leur sais bon gré d'avoir au moins senti que la religion ne saurait applaudir à leurs principes ; qu'ils ne sont eux-mêmes à nos yeux que de vils et de lâches flatteurs de ces rois, de ces princes, de ces sénats qu'ils font maîtres du juste et de l'injuste ! Je leur sais gré d'avoir hautement déclaré qu'ils parlaient en philosophes politiques, et non en qualité de ces théologiens qui savent dire aux rois et aux états : vous avez beau permettre quand la vertu défend, vous avez beau défendre quand la vertu ordonne, le crime est toujours crime ; il l'est surtout pour vous quand vous laissez les peuples y voir leur intérêt. Oui, je leur sais bon gré d'avoir publié que leur odieuse doctrine, que leur lâche morale est en pleine opposition avec tous les principes religieux, qu'elle ne peut attendre de nous que l'anathème. Ils auront beau ne voir dans moi qu'un enthousiaste, cette religion aurait mon hommage par cela seul qu'elle anathématise le lâche philosophe qui soumet la vertu aux rois et aux états, et non pas les états et les rois à la vertu. S'ils refusaient de recourir aux vérités émanées de cette religion ou de la révélation, que n'ont-ils au moins consulté la raison, dont ils osent se dire les apôtres ? Ils l'auraient vue, aussi bien que l'école de la théologie, révoltée de cette mobilité, de cette dépendance qu'ils ont osé donner à la morale. Elle leur aurait dit : que vous soyez blessés par les rayons du jour, ou que votre oeil supporte sa lumière sans en être offensé ; qu'il fatigue votre vue affaiblie, ou qu'il ne serve qu'à diriger vos pas, ce n'est pas vous qui faites la splendeur du soleil ; il la tient de lui-même, et ce n'est pas son cours qu'il faut fléchir, c'est votre organe qu'il faut fortifier. Que la vertu vous conduise aux honneurs, aux richesses, au bien-être ; ce n'est point de vos titres, de vos trésors, de vos plaisirs ou de vos sceptres qu'elle tient sa nature et sa beauté. Ce ne sont pas vos triomphes qui feront de l'erreur la vérité ; ce ne sont pas vos humiliations ou vos douleurs qui dénatureront la vertu pour en faire le vice. Belle par elle-même, indépendante de tout ce qu'il vous plaît d'appeler utile ou inutile, et bonheur ou malheur, comme le Dieu de l'univers, elle est tout ce qu'elle est par son essence même ; et tant pis pour le coeur que ses lois blesseront, qui ne saurait la suivre que dans des champs de rose. Elle n'est ni la fleur qui vous flatte ni l'épine qui vous blesse ; elle est l'ordre immuable, l'accord de vos pensées, de vos actions avec l'honnêteté, la sainteté, la justice, et nullement l'accord de vos plaisirs et de la loi, de vos intérêts et de la vérité. Elle est tout ce qui peut ajouter à vos mérites, tout ce qui doit ajouter à notre estime, et non tout ce qui peut ajouter à vos trésors, ni à celui du fisc. Elle est tout ce qui peut montrer l'honnête homme, le vrai sage, le juste dans l'infortune comme dans la prospérité, dans les infirmités comme dans la

santé, dans les persécutions comme dans les triomphes, sur le fumier de Job comme sur le trône de Salomon, et sous le toit du laboureur comme dans le portique de Platon. Elle n'attend pas même la volonté et les ordres du ciel pour être ce qu'elle est. Avant que Dieu n'eût commandé à l'homme, il était vrai qu'un dieu ne pouvait commander le vice ; et depuis que ce Dieu nous a donné sa loi, nous ne disons pas simplement : la justice est vertu parce qu'un Dieu nous fait une loi de la suivre ; mais ce Dieu nous ordonne de la suivre parce qu'elle est vertu. Nous ne vous disons pas simplement : le mensonge est odieux, le parjure est un crime parce qu'il est proscrit par la divinité ; mais la divinité proscrit le mensonge parce qu'il est odieux, et le parjure parce qu'il est un crime. Je ne me charge pas de définir l'essence et la nature des choses ; mais telle est l'idée que j'ai de la vertu. Il est des choses vraies, il est des choses fausses avant tout intérêt : il est des choses bonnes, des actions vertueuses, des choses mauvaises, des actions vicieuses, criminelles, avant tout l'avantage ou le dommage qui peut en résulter. Dans toutes les suppositions possibles, par les ordres d'un dieu ou sans ses ordres, par amour pour moi ou par des vues détachées de toute utilité, il sera toujours beau de secourir l'innocence opprimée, il sera toujours plus beau de mourir pour la vérité plutôt que de la trahir, et de rendre un bienfait plutôt que d'être ingrat. Vous changerez enfin la lumière en ténèbres, et la vérité en mensonge plutôt que de changer en crime la charité, la gratitude, la justice. Cependant, lecteur, ne vous persuadez pas que nous cherchions ici, comme nos faux sages, à rendre la morale indépendante de la divinité, de l'intervention de cet être suprême. Cette science n'est pas une connaissance purement spéculative de ce qui est bien, de ce qui est juste, de ce qui est honnête. Elle n'est pas uniquement la connaissance des vertus, elle est aussi celle de nos devoirs et du bonheur de l'homme ; elle n'est pas simplement la connaissance de ce que nous devons approuver, mais de tout ce que nous devons faire. Et sous ce nouveau jour, à quoi se réduiraient des leçons que l'intervention de la divinité n'aurait pas appuyées ? Le méchant conviendra avec nous que le juste et l'honnête, la vraie beauté morale, la vertu en un mot, se trouvent où nous les lui montrons ; il applaudira aux éloges que nous donnons à la justice ; mais si cette vertu se trouve contraire à ses penchants, à ses désirs, à son bien-être actuel, quand il devra opter entre elle et ses plaisirs ou ses intérêts ; quand ceux-ci se trouveront d'accord avec le vice, de quel droit prescrirons-nous des bornes à la liberté de son choix, et d'où pourrons-nous faire dériver le devoir, l'obligation, si nous ne recourons à la divinité ? La vertu brille de son éclat, elle se recommande elle-même ; mais ailleurs que dans Dieu, où sera l'autorité qui exige, la puissance qui lie les récompenses au respect, et le châtiment au mépris de la vertu ? Montrons-nous à l'homme le devoir sans la loi, ou la loi sans un législateur ? La vertu considérée comme devoir et comme source du vrai bonheur, ou pour parler plus strictement, la morale, science des vertus, des devoirs et du vrai bonheur, est donc par elle-même essentiellement dépendante de l'existence et de l'intervention de la divinité. Ce législateur, sans lequel l'idée de la loi et du devoir n'existe pas, la philosophie prétend nous le

montrer dans le souverain ; mais si le souverain est homme comme moi, je vous l'ai dit, et vous m'obligez à le répéter, sa voix est celle de la force, je résiste ou j'élude autant qu'il est en moi. Il me faut donc une autre autorité ; il la faut supérieure à moi-même, il la faut active, vigilante, universelle pour me suivre, et moi et tous les hommes, en tout temps, en tout lieu. Il la faut attrayante pour les bons, terrible pour les méchants, toute-puissante enfin pour que nul ne puisse s'y soustraire. Mais cette autorité constante, universelle, inévitable, avouez que la philosophie la cherche vainement parmi les hommes ; avouez donc aussi que le devoir, l'obligation, la loi, qui fixent l'homme sous les pas de la vertu, ne subsisteront plus sans la divinité. Je le sais, c'est pour mon bonheur même que nos sages prétendent m'attacher à la vertu, et suppléer au Dieu qui la commande ; mais comment ne voient-ils pas ici surtout combien l'intervention de ce Dieu est nécessaire au moraliste ? Dire à l'homme : sois juste et tu seras certainement heureux dans ce monde, c'est trop évidemment mentir à l'expérience, et nos faux sages le savent bien eux-mêmes, puisque nous les voyons se plaindre sans cesse que la vertu n'est point récompensée sur la terre, que le vice est trop sûr de triompher ; puisque nous les voyons, dans mille déclamations, accuser de ce désordre et nos rois et nos magistrats, et l'ignorance et la superstition. Je ne veux pas leur reprocher encore ces contradictions ; mais ce bonheur qu'ils promettent au juste, fût-il bien assuré, que nous montrent-ils donc sur la terre qui puisse compenser les pénibles et nombreux sacrifices que la vertu exige ? Que nous annoncent-ils qui remplisse l'étendue du coeur humain, et ne lui laisse rien à désirer ? Les trésors, les honneurs sont plus souvent le fruit du crime que celui des vertus. Ils tourmentent plus qu'ils ne satisfont. Les plaisirs sont plus propres à corrompre les coeurs qu'à réveiller l'amour de la justice. La considération s'attache à la fortune ; elle fuit le citoyen modeste ; et d'ailleurs la vertu a-t-elle donc le faste de l'orgueil, et la raison attachera-t-elle, comme la vanité, le bonheur aux trompettes de la renommée ? L'absence des remords, une conscience pure, et qui peut se répondre à elle-même de son innocence, est sans doute la première partie de la félicité dont l'homme peut jouir sur la terre ; mais sans l'espoir d'une nouvelle vie, que dit cette conscience au juste affligé, calomnié, persécuté ? Que lui dit-elle encore dans les douleurs, dans l'infortune, si ce n'est que toute sa vertu n'a pu le mettre à l'abri des malheurs, et qu'elle restera sans récompense ? Vous mettez son bonheur dans l'innocence, et vous lui en ôtez le seul témoin qui puisse en avoir ! Vous le privez du seul consolateur qui lui montrait un vrai dédommagement de tous ses maux ! Vous le croyez heureux par la seule tranquillité de sa conscience ; mais celle du méchant ne sera-t-elle pas tout aussi heureuse, tout aussi tranquille, quand, sûr d'avoir caché son crime aux hommes, il jouira du fruit de ses forfaits, sans avoir rien à craindre de la divinité ? Aura-t-il des remords ? Pourra-t-il en avoir, quand il se sera bien convaincu par vos leçons que la vertu n'est que son intérêt, que tout cet intérêt est dans le bien-être de ce monde, et quand il jouira de ce bien-être, fruit de tant de forfaits ? Grâces à vos leçons, bien certain que ses crimes n'irritent pas les cieux,

tout ce qui lui sera utile dans ce monde sera pour lui vertu et vrai bonheur. Donnez, donnez-nous donc de la vertu des notions plus pures, et mettez-la surtout sous la sauvegarde d'un dieu qui ne la laisse gémir pour quelques jours et souffrir sur la terre que parce qu'il saura trouver un temps propice à ses triomphes. Pourquoi nous fatiguer encore par de vaines objections ? Pourquoi nous répéter que la vertu doit être appuyée sur des motifs plus sensibles et plus à la portée des hommes, tels que leur intérêt présent, leur honneur, leur bien-être, et non sur l'existence, les volontés d'un dieu qu'ils ne voient pas, sur des promesses ou des menaces éloignées que les effets ne suivent que dans un autre monde ? Nous saurons comme vous employer tous ces motifs sensibles ; le sage moraliste, le religieux même ne les exclura pas ; mais il sait que si le déshonneur, la honte et le malheur même s'attachent quelquefois au crime dès ce monde, trop souvent la puissance, la fortune, la gloire couronnent les méchants ; il ne peut donc donner à vos motifs sensibles et terrestres une infaillibilité que l'évidence leur refuse ; il ne peut leur donner surtout une importance qu'ils n'auront jamais dans le coeur du vrai sage. Quelle force auront-ils en effet tous ces motifs terrestres, sur celui qui saura apprécier tous vos biens passagers, si futiles en eux-mêmes. Vous les dites sensibles ; mais il faut au sage quelque chose de plus, il lui faut un bonheur solide, durable et digne de son coeur ; et vos récompenses terrestres fussent-elles toutes accumulées sur sa tête, il s'écrierait encore : vanité des vanités ! Que vous laissez de vide dans le coeur de celui dont les yeux sont tournés vers le ciel. Vous voulez encore inspirer la vertu par des motifs sensibles, et qui soient à la portée de tous les hommes ! Mais où trouverez-vous un certain nombre d'hommes bien capables de concevoir que la vertu ne soit que ce qui est utile, ce qui fait le bien-être de ce monde, tandis qu'ils voient tant de crimes utiles, tant de méchants heureux ? Et quel homme, au contraire, jouissant des plus faibles lueurs de la raison, qui ne conçoive sans efforts un dieu vengeur et rémunérateur, un enfer et des cieux ? Ces dogmes seraient-ils répandus chez les peuples les plus barbares, comme chez les nations les plus civilisées, et l'histoire nous les montrerait-elle partout, dans tous les siècles, s'ils étaient au-dessus des esprits les plus communs ? Mille fois vous avez dit vous-mêmes que ces dogmes font sur le commun des hommes l'impression la plus sensible, qu'ils font mouvoir les peuples, qu'ils réveillent leur imagination, les remplissent de terreur ou d'espoir, et vous ne voulez pas aujourd'hui que ces mêmes dogmes soient sentis par les peuples, qu'ils fassent sur leur coeur la moindre impression, qu'ils soient à leur portée ! Pourquoi vous démentir sans cesse vous-mêmes ? L'erreur vous sera-t-elle donc toujours si chère, que des contradictions sans nombre ne suffisent pas pour vous en détacher ? Honteux de toutes celles que nous leur démontrons, nos faux sages espèrent s'en dédommager en nous reprochant à nous-mêmes de lier les devoirs de l'homme à son utilité, à son bonheur, à son intérêt personnel, et de tomber par là dans des motifs dont nous faisons un crime à leur école. Loin de nous ce soupçon odieux. Sans doute nous lions la vertu au bonheur, à l'intérêt de l'homme ; mais au moins cet intérêt est

noble, il est digne de l'homme. C'est l'intérêt de son âme, c'est celui de l'éternité même, de la terre et des cieux ; mais au moins ce bonheur que nous lui proposons ne s'obtient que par la pratique de toutes les vertus. Cet intérêt s'oppose à tous les vices, et celui de leur école se concilie avec tous les forfaits. Qu'ils affectent de ne pas concevoir la différence de leurs dogmes aux nôtres, elle n'en est pas moins infinie. Ils ont dit à l'homme : jouis et sois heureux, voilà la vertu. Ils ont identifié la probité avec l'utilité, le bien-être présent ; ils en ont mis l'essence même dans tous leurs intérêts actuels et temporels. Et pour nous ni ce bonheur, cet intérêt actuel, ni même ce bonheur et ce grand intérêt à venir, ne sont la vertu même ; l'intérêt éternel en est le motif, un bonheur sans fin en est le terme, il en sera la récompense ; mais la vertu n'est que dans les actions vraiment dignes de cette récompense. Nous montrons au juste un rémunérateur, et la divinité qu'honorent nos promesses en est un sûr garant ; mais nous laissons à la vertu toute sa nature, et dans le sein même de l'infortune, elle brille de tout son éclat. Le malheur est son épreuve, le bonheur ou l'utile n'est jamais son essence. Loin de nous encore ce fatal égoïsme que vous cherchez à voir à notre école. En promettant à l'homme un bonheur céleste, au lieu de borner à lui seul ses pensées et ses désirs, c'est aux services mêmes qu'il rend à ses semblables, c'est aux sacrifices qu'il fait à ses frères, à sa patrie, à l'orphelin, surtout à l'indigent, au faible, au malheureux, c'est à la charité la plus active, à la vraie bienfaisance, au désintéressement le plus absolu, à la plus généreuse des vertus que nous attachons le bonheur suprême. Que le juste s'oublie pour ses frères, l'éternel pense à lui ; voilà notre leçon. Ce n'est pas là de l'égoïsme. Loin de nous enfin cette disposition monstrueuse où le philosophe de Ferney suppose méchamment que nous laissons les coeurs ! Loin de nous ce langage servile et révoltant : sois méchant, si tu crois échapper aux enfers destinés au méchant, ou bien si tu espères pouvoir fléchir un jour le Dieu qui t'y condamne. Au lieu de ces leçons perfides, nous disons à nos disciples : soyez justes et vertueux, parce que la vertu, digne par elle-même de tout votre amour, de tous vos hommages, vous rendrait toujours véritablement grands, véritablement estimables, quand même aucune loi ne vous imposerait le devoir de la suivre, quand même vous pourriez être heureux en vous éloignant d'elle. Nous disons : soyez justes et vertueux, parce que, la vertu ne vous montrât-elle aucune récompense, il est un Dieu suprême, une autorité légitime qui vous ordonne de la suivre. Nous disons enfin : soyez justes et vertueux, parce que sans la vertu vous aspirez en vain au vrai bonheur. Ainsi nous engageons les mortels à la vertu, par sa nature même, que nos faux sages avaient flétrie, par une autorité suprême qu'ils avaient méconnue, par un bonheur solide dont ils ne nous montraient que l'ombre ; c'est ainsi que la morale conserve chez nous le droit d'être appelée la science des vertus, des devoirs et du bonheur de l'homme.

Nouvelle observation.

D’un provincial sur la lettre précédente.

Ou digression essentielle, relative à la prétendue omission du dogme de l’immortalité dans les livres de Moïse. Lorsque je me suis occupé dans mes observations à démontrer combien la morale se trouve dépourvue de toute base solide quand on fait abstraction d’un dieu vengeur et rémunérateur, du dogme de l’immortalité, l’abondance de mon sujet ne m’a pas permis de discuter l’objection que notre adepte était si fâché d’avoir oubliée, et dont il a fait la matière de son post-scriptum. Quelque peu d’impression qu’elle ait faite sur notre correspondante, je sens très bien, lecteur, qu’elle peut vous paraître sérieuse et importante, que vous la regardez comme invincible, si vous ne connaissez nos livres saints que par Voltaire, cet éternel écho de Bolingbroke, ou bien par nos petits philosophes du jour, les éternels échos de Voltaire. Bien plus expressément encore que notre adepte, vous allez me dire ce que j’ai lu cent fois dans nos productions modernes, ce que j’ai cent fois entendu répéter dans nos sociétés : si la morale porte essentiellement sur la base de l’immortalité, pourquoi le plus célèbre et le plus saint de nos législateurs humains, pourquoi ce Moïse, envoyé par Dieu même aux israélites pour leur dicter ses lois, ne fait-il nulle part mention de ce dogme essentiel ? Pourquoi Israël l’a-t-il même ignoré, ce dogme précieux, pendant bien des siècles, et n’a-t-il appris à le connaître que pendant sa captivité à Babylone ? Bien d’autres avant moi ont déjà répondu à toutes ces questions ; fatigué de les entendre encore, j’essaierai enfin de les approfondir, de ne plus laisser lieu aux moindres difficultés, et de me délivrer de ceux qui les rebattent sans cesse à mes oreilles. Supposons d’abord qu’elles ont toutes leur vrai fondement dans un silence réel et absolu de la part de Moïse sur le dogme d’une vie future, de l’immortalité. Je veux vous laisser croire un instant que ce législateur n’appuie en effet tous ses préceptes que sur des récompenses et des châtiments purement temporels ; dussiez-vous lancer contre moi autant de sarcasmes que le philosophe de Ferney en a lancé contre des hommes qu’il n’entendait pas, ou qu’il affectait de ne pas entendre, je dirai sans détour : si Moïse ne parle point aux juifs de l’immortalité, c’est qu’il est sûr du Dieu qu’il prêche aux juifs, et de la providence spéciale qui veille sur ses lois ; c’est qu’il peut se passer des promesses et des menaces d’une vie à venir, auprès d’un peuple toujours sous les regards et l’action immédiate d’un Dieu prêt à punir dans ce monde même les prévaricateurs, et à récompenser dès cette vie la fidélité d’Israël ; c’est que Moïse enfin est le législateur le plus évidemment inspiré par son Dieu, et le plus assuré de ses promesses. Ce prétendu silence du prophète, au lieu de m’étonner sous une providence aussi bien marquée et aussi spéciale que celle sous laquelle ont vécu les enfants de Jacob, ne devient donc pour moi qu’une nouvelle preuve de la divinité de sa mission. Celui-la sûrement est l’envoyé de Dieu, qui peut me dire avec autant de confiance que Moïse, avec cette assurance que l’histoire de plus de trente siècles n’a pas encore démentie une seule fois : voici les préceptes du seigneur votre Dieu ; si vous les observez fidèlement, vous serez sur la

terre une nation bénie dans ses champs, bénie dans ses villes, bénie dans ses foyers. D'abondantes moissons rempliront vos greniers, et vos arbres seront couverts de fruits. Vos ennemis fuiront devant vous ; un seul de vos guerriers suffira pour en dissiper mille, et toutes les nations apprendront à connaître le Dieu qui vous protège. Si vous abandonnez au contraire mon culte et mes préceptes, vous serez un peuple maudit dans ses champs, dans ses villes, dans ses foyers ; vous sèmerez et ne cueillerez point, le ciel sera d'airain pour vos campagnes. Vous deviendrez la fable des nations, leur risée, leurs esclaves. Des régions lointaines il viendra un peuple dont vous n'entendrez pas la langue, et il n'aura pitié ni de vos enfants, ni de vos vieillards ; il vous assiégera au milieu de vos murs, il les renversera. La guerre, la famine, la peste, s'attacheront à vous, et la misère, la malédiction, le mépris vous poursuivront partout. Pentateuque. Oui, je le dirai, celui-là est l'envoyé de Dieu, qui peut tenir un semblable langage ; et c'est à Moïse seul qu'il a été donné de voir des promesses, des menaces si expresses, confirmées en tout temps et dans toutes les circonstances par l'histoire de son peuple. En tout temps Israël, fidèle à ses préceptes, a été une nation heureuse et triomphante ; en tout temps Israël, abandonnant le culte, les cérémonies, les préceptes de Moïse, a été une nation humiliée par ses ennemis. Ces ennemis eux-mêmes avaient appris de l'expérience à juger, par les vertus ou par les crimes de Juda, de l'instant propice à leurs diverses entreprises. " Ce peuple n'a qu'un Dieu, et c'est celui du ciel. " (Prenez garde à ces paroles, lecteur, elles sortent de la bouche d'un ennemi ; il les adresse au chef d'une armée nombreuse, qui se dispose à assiéger les juifs dans Béthulie.) " Ce peuple n'a qu'un Dieu, et ce Dieu ne les a jamais abandonnés, à moins qu'ils n'eussent péché en sa présence. Dernièrement encore il les a délivrés de la captivité, parce qu'ils avaient expié leurs crimes par la pénitence. Si la prospérité les a de nouveau rendus coupables, s'il est en ce moment quelque iniquité dans leur coeur, venez, assiégeons-les ; leur Dieu les livrera entre vos mains, et ils subiront votre joug. Mais s'il n'y a point chez eux de prévarication à expier, gardons-nous de combattre contre eux, leur Dieu les défendrait et nous rendrait l'opprobre de l'univers. " Dans l'histoire de toutes les nations, cherchez, je vous prie, un second exemple d'une législation appuyée, comme celle de ce peuple, sur des promesses et des menaces si expresses et si exactement justifiées par ses fastes. L'égyptien, le grec, le romain, le perse auront leurs triomphes et leurs défaites ; mais dans toutes ces nations diverses, quelle est celle dont les victoires annoncent constamment la sainteté de son culte, et sa fidélité aux préceptes de son législateur ? Le ciel se montre nul pour elles. Le plus fort, fût-il le plus méchant et le plus corrompu, fera subir le joug au plus faible. Il n'en est pas ainsi du peuple juif. Sous Moïse même, il revient à Baal, il murmure, il jalouse Aaron, et il tombe sous le glaive de Lévi, sous celui d'Amalec ; les serpents le dévorent, le feu du ciel punit Coré, Dathan et Abiron, et la terre dévore leurs complices. De six cent mille combattants, pas un seul des rebelles à la voix de Moïse n'est entré dans la terre promise. Fidèle sous Josué, Israël en a fait la conquête. De nouvelles prévarications sont punies sous ses juges par autant de

défaites et par des servitudes, dont jamais il ne sort qu'en revenant à la loi de Moïse. De plus grandes défaites, de plus grandes victoires et des captivités plus signalées encore, et de plus grands triomphes sous ses rois, ses prophètes et sous les macchabées, se succèdent sous le même rapport ; et dans tout ce long intervalle de siècles, Israël et Juda ne succombent qu'après avoir péché contre Dieu et Moïse ; jamais le ciel ne se montre apaisé que par la pénitence qui les ramène à Dieu et à Moïse. Il a donc son appui dans le ciel, ce saint législateur, et dès ce monde même il a un dieu vengeur et rémunérateur qui veille sur ses lois. Dès lors, je le conçois, il peut se dispenser d'insister sur une vie future. Avec un dieu toujours présent, et qui toujours se montre sous les pas des prévaricateurs, il peut se dispenser de nous parler du Dieu qui temporise, et qui se cache pour ne faire éclater sa justice que dans un autre monde. Mais dès lors aussi, quel avantage tireront nos faux sages du prétendu silence de Moïse ? Le dieu toujours armé pour soutenir dès cette vie même la loi de son prophète me dit-il pour cela que ses vengeances ne s'étendront jamais au-delà du tombeau ? Ces promesses et ces menaces faites au corps de la nation ne laissent-elles rien à redouter pour les prévarications particulières, ni rien à espérer pour le juste qui n'a point consenti au péché de son peuple ? Et ce dieu qui punit aux yeux de l'univers une nation coupable me dit-il quelque part chez Moïse que mes crimes, impunis dans ce monde, le seront aussi dans l'autre ? Le disait-il aux juifs ? Vous ne trouverez pas dans tout le pentateuque un seul mot qui rassure tant soit peu le pécheur contre cette autre espèce de vengeance. Celles dont il vous parle sont terribles, et toujours présentes pour prévenir les crimes d'une nation environnée de dangers toujours présents ; celles dont il aurait affecté de ne pas nous parler seraient-elles moins effrayantes parce qu'elles supposent la constance et la mort dans le crime ? Qu'est-ce donc que ce vain argument que nos sophistes vont chercher dans le silence de Moïse ? Tout réel qu'il aurait pu être, il ne me montre rien qui le rapproche d'eux. Je ne pourrais y voir qu'un prophète assuré que son dieu attache à sa mission un caractère distinctif et une providence unique, que ce dieu punira assez les infracteurs dès cette vie pour n'avoir pas besoin de leur parler d'une vie à venir. Revenu parmi nous, ce même prophète serait assurément bien étonné d'un reproche qui retombe sur l'auteur de sa mission bien moins que sur lui-même. Il serait indigné que son silence eût pu être cité en faveur de l'impie. Taisez-vous donc, faux sages, taisez-vous, Bolingbroke et Voltaire, et rougissez d'avoir voulu trouver la sagesse de Dieu en défaut dans un silence qui, s'il était réel, ne devait vous montrer que la sanction même des lois de son prophète. Opposons cependant à nos faux sages une réponse plus directe, une solution plus positive. Ils nous ont dit que Moïse se tait sur l'immortalité, qu'il ignorait ce dogme, ou qu'il voulut le laisser ignorer à son peuple : je prends en main les livres de Moïse, et je prétendrai, moi, que le dogme de l'immortalité s'y trouve expressément et très formellement enseigné ; j'irai plus loin encore, et je démontrerai que sans ce dogme, les écrits de Moïse sont à chaque instant inintelligibles ; qu'il n'a pu donner ses lois, son culte et ses préceptes qu'à un peuple auquel le dogme de l'immortalité était

très familier. Cette double assertion vous fait déjà prévoir, lecteurs, ce que j'aurai ensuite à répondre à cette assertion de Voltaire, que les juifs n'ont appris à connaître l'immortalité de l'âme que plus de huit siècles après Moïse, et lors de leur captivité à Babylone. Nous l'examinerons cette étrange assertion, et nous verrons qu'en fait de mensonge historique, il n'en fut jamais de plus extravagant, ni de plus facile à démentir. Répondez-moi d'abord, je vous prie, lecteur, ce que vous penseriez d'un homme qui vous aurait appris à former cette prière si expressive, et ce voeu si formel : " que mon âme meure de la mort des justes, et que la fin de ma vie ressemble à leurs derniers instants. " Dites-moi encore ce que vous penseriez d'un sage que vous entendriez nous faire ce reproche si vif, et former pour nous ce voeu si ardent : " vous êtes une nation insensée, sans conseil, sans prudence. Plût à dieu que vous eussiez la sagesse, l'intelligence de pourvoir à vos dernières fins ! " Pourrions-nous reprocher à ce sage de nous avoir laissé ignorer que la fin du juste est bien différente de celle du méchant ; qu'il est pour nous de la dernière importance de prévoir le sort qui nous attend, et qui doit être décidé à l'instant de la mort ? Est-il une leçon tout à la fois et plus pressante et plus expressive sur le dogme de l'immortalité, et nos prophètes pouvaient-ils nous annoncer plus positivement combien il importe à notre bonheur que cette immortalité soit l'objet de nos méditations ? Eh bien, ouvrons les livres de Moïse, les nombres et le deutéronome, nous verrons le saint législateur annonçant ce dogme en ces mêmes termes, dans les deux occasions les plus propres à faire impression sur son peuple. Dans l'une, il lui rappelle cette fameuse prophétie qui est le fondement de son espoir ; il annonce l'étoile qui sortira de Jacob, le juste qui viendra racheter Israël, dont il prévoit d'avance toutes les victoires et toute l'oppression. Dans l'autre, c'est ce cantique même que tout Israël doit apprendre par coeur, qu'il doit sans cesse avoir présent à sa mémoire, répéter et chanter dans toutes ses fêtes, que par un ordre exprès de Dieu, tous les pères doivent apprendre à leurs enfants, que ceux-ci doivent transmettre à la postérité la plus reculée. C'est-à-dire que, loin de laisser les juifs dans l'ignorance de l'immortalité, Moïse a exactement pris le moyen le plus sûr, le plus infaillible de le rendre sans cesse présent à leur esprit ; c'est-à-dire qu'il a affecté de les mettre dans une vraie impossibilité de l'oublier. Croyez ensuite à Bolingbroke et à Voltaire. Croyez surtout à ces vains sages, quand vous lirez cette autre prophétie de Jacob, qu'assurément pas un juif n'ignorait, celle qui assurait le sceptre dans Juda jusqu'à la naissance du messie ; quand vous verrez le saint patriarche bénissant ses enfants, leur annonçant sa mort prochaine, et leur disant formellement qu'il va se réunir à ses ancêtres, et attendre avec son peuple le sauveur, le rédempteur du monde. Faudra-t-il insister sur ces paroles pour faire concevoir à mes lecteurs combien évidemment Moïse énonce ici le dogme d'une nouvelle vie, comment il nous le montre formellement uni à la révélation, à cette foi des juifs qui leur fait voir les âmes des patriarches, des justes, réunies après la mort dans un lieu destiné à les recevoir toutes, jusqu'à ce que le ciel leur soit ouvert par le messie ? Faudra-t-il encore leur faire remarquer que dans cette leçon, et dans

celles que j'ai citées plus haut, Moïse ne prend point le ton, les précautions d'un homme qui révèle une vérité inconnue jusqu'à lui ; qu'à la manière seule dont il s'exprime, on sent évidemment qu'il parlait à un peuple pour lequel cette vérité n'avait rien de nouveau, rien qui ne fût déjà très familier aux enfants de Jacob ? Il en sera de même quand il leur parlera de ce Dieu qui juge l'univers, et dont il leur rappelle si souvent le souvenir genes Etc. quand il peindra ce feu allumé dans sa colère, et qui brûle jusqu'au fond des enfers. il en sera de même quand il annoncera aux justes ce Dieu qui leur promet d'être lui-même leur récompense ; quand, mêlant aux bénédictions et aux malédictions temporelles les promesses et les menaces éternelles, il répétera aux israélites que, pour engager à suivre le seigneur, il leur a proposé la vie et le bonheur, ou la mort et le malheur ; non pas simplement cette vie temporelle, qu'ils savaient ne devoir pas être prolongée au-delà des siècles, mais cette vie qui est en Dieu, et qui ne finit point ; non pas cette mort naturelle, qui, au lieu d'être un mal par elle-même, ne serait, sans l'immortalité de l'âme, que la cessation de tout mal comme de tout bien, mais cette mort que suit un malheur réel quand elle n'est pas précédée de la pénitence. à ces preuves, que j'appelle directes, et qui le sont, je pense, puisqu'elles montrent dans Moïse et dans son peuple la foi la plus directe à l'immortalité, nos vains sages opposent sans doute l'objection tant de fois répétée par Voltaire. Ils demandent pourquoi les juifs n'avaient pas seulement dans leur langue un mot qui répondît à notre enfer, ou à nos limbes, au tartare, à l'hades des latins et des grecs, à l'amenthès des égyptiens ? Mais c'est précisément dans l'obstiné mensonge que cette objection suppose chez Voltaire que je verrai la preuve la plus directe de la foi de Moïse et de son peuple. Voltaire, hébraïsant, trouve le mot schéol, qui signifie notre enfer et nos limbes. Il voit que c'est dans ce schéol que les patriarches annoncent en mourant qu'ils vont descendre. Il trouve ce schéol à chaque instant chez Moïse et les prophètes ; dans toutes nos traductions et grecques et latines, il le voit traduit comme chez nous, par le mot qui répond à notre enfer ou à nos limbes. Cette preuve frappante l'embarrasse ; que fait-il ? Il prétend que nul des interprètes avant lui n'a entendu l'hébreux, et qu'il fallait traduire par tombeau, par sépulcre ce que nous traduisons par limbes, ou par enfer ; on lui dit que les juifs ont un mot bien différent pour rendre ce tombeau, ce sépulcre ; que ce mot est keber, et que jamais les juifs ni les interprètes ne prirent l'un pour l'autre ; on lui cite vingt exemples divers, dans lesquels il est tout aussi impossible de confondre ce schéol et ce keber, que nos limbes et le tombeau ; on lui dit que Jacob, croyant Joseph dévoré par une bête féroce, n'espère pas sans doute revoir ce fils dans le tombeau, et que cependant il veut descendre chez Joseph dans le schéol. On lui cite ce sublime tableau du prophète Isaïe, qui nous peint le roi de Babylone tué dans un combat, descendant au schéol. " À cette nouvelle, les profondeurs de l'abîme sont émues ; les rephaïm, les morts autrefois puissants sur la terre, princes, rois, conquérants, se lèvent. Ils vont à sa rencontre, et le recevant dans leur sombre séjour : te voilà, lui disent ils, astre brillant, fils de l'aurore, qui disais dans ton coeur ; je monterai au ciel ; je placerai mon trône au-dessus des

étoiles ; je serai semblable au très-haut. Te voilà descendu parmi nous, frappé comme nous. Ton orgueil a été abaissé jusqu'aux enfers ; te voilà dans le fond de l'abîme. " On demande à Voltaire si ce lac, cet abîme ce schéol dépeint ici par le prophète, peut être simplement le sépulcre où reposent des cendres glacées, des cadavres muets ? Il se tait sur ces preuves, et continue à dire que les juifs n'avaient pas la moindre idée de l'enfer. Il aime mieux dénaturer leur langue que de cesser de calomnier Moïse et les prophètes, et il fait des disciples ; et ses adeptes nous répètent sans cesse que les juifs, Moïse et les prophètes ignoraient le dogme d'un enfer et d'une vie future, de l'immortalité ! J'ai promis de démontrer que non seulement Moïse l'annonçait, cette immortalité, mais que sa foi est nulle sans ce dogme, comme toutes ses lois ; je ne l'ai pas promis témérairement, car les preuves se présentent en foule. Dès le premier chapitre de Moïse, qu'est-ce en effet que cet homme formé à l'image de Dieu ? S'il n'y a rien dans lui qui ne doive périr avec son corps, comment sera-t-il donc l'image de l'esprit éternel ? Qu'est-ce encore que cet empire qu'il reçoit en naissant ? S'il n'y a rien dans lui qui le distingue des animaux, et s'il doit mourir tout entier comme eux, de quel droit sont-ils sacrifiés à son entretien, à son existence ? De quel droit règne-t-il sur toute la nature ? Que sera-ce surtout que cette tache spirituelle transmise à ses enfants, et dont ils doivent tous se laver comme lui, pour se réconcilier avec les cieux ? Je croirai que son crime a pu se transmettre de génération en génération jusqu'à la fin des siècles, et je ne croirai pas qu'il puisse exister encore lui-même, et survivre à son crime ! Je croirai qu'une mort spirituelle est la peine de sa rébellion, et je ne croirai pas que son crime expié, il recouvre ses droits à l'immortalité ! Je croirai que ce crime ne sera effacé, que la tête du serpent ne sera écrasée, que le grand ouvrage de la rédemption ne sera accompli qu'après une longue suite de siècles, et je ne croirai pas que le coupable qui doit être racheté survive à la rédemption ! Nous reviendrons sur ce dogme important ; je ne veux en ce moment que vous faire observer combien toutes ces vérités énoncées dès les premières pages de Moïse tendent directement à l'immortalité. Vous y voyez cette âme spirituelle, grande prérogative de l'homme, et qui seule vous montre en sa nature quelque chose qui peut survivre à la matière ; vous y voyez cet être qui doit son empire à son intelligence, à la durée et à la supériorité de ses destinées. Tout, jusque dans sa chute, vous montre dans l'homme l'être immortel. Continuez à lire ces premières leçons de la genèse, vous verrez ce même être assuré de régner sur son coeur et ses passions, quand il voudra exercer cet empire ; connaissant et le bien et le mal, maître de suivre l'un et l'autre, s'applaudissant, se condamnant lui-même, et attendant sa récompense ou redoutant sa punition. Vous y verrez enfin tous ces dogmes que nous sommes sans cesse obligés de défendre contre l'ennemi de l'immortalité, ceux qu'il combat sans cesse, parce qu'il sent très bien où ils doivent nous conduire, parce qu'il sait très bien que, l'existence de la divinité prouvée, la spiritualité de l'homme, sa liberté et sa moralité admises, nous n'avons plus qu'un pas à faire pour démontrer que l'homme sous l'empire d'un dieu est immortel. Trouvez donc une école qui admette ces

dogmes de Moïse sur l'essence et la nature de l'homme, en rejetant celui de l'immortalité, ou souffrez que je ne les sépare pas à la sienne. L'historien sacré ne se contente pas de me les mettre si souvent sous les yeux, ces vérités si étroitement liées à l'immortalité, il me parle sans cesse d'esprits immortels. C'est l'ange tentateur qui séduit l'homme ; ce sont les anges du seigneur qui lui portent ses ordres : comment peut-il les voir ou les entendre sans penser qu'il pourra partager leur séjour ? Qu'esprit aussi bien qu'eux, il n'aura pas besoin de la matière pour exister ? L'historien sacré fait plus encore, il me montre l'homme qui ne meurt point dans le pieux Hénoch, enlevé par son Dieu. Si Hénoch n'est pas mort ; si, par une tradition constante dans Juda, il n'est encore vivant avec élie que pour venir un jour nous préparer au jugement universel, comment le juif peut-il se croire destiné à mourir pour toujours ? Et s'il a pu le croire, que sera-ce donc pour lui que ce Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob, dont Moïse nous parle si souvent ? Abraham, Isaac et Jacob ne sont plus sur la terre ; ils vivent donc encore dans le séjour des saints, puisque le Dieu du ciel se plaît à se dire leur Dieu, puisque leur nom suffit pour le fléchir, puisqu'il se plaît à conserver leur mémoire, et à la faire respecter parmi nous. Il ne veut pas sans doute être le Dieu des mortels, qui ne peuvent l'aimer ni le connaître : Moïse est donc pour moi une énigme perpétuelle, ou ce sont les patriarches toujours vivants au-delà du tombeau qu'il me montre, en invoquant leur Dieu, et en cherchant à le fléchir par eux. Je l'entendrai bien moins encore chaque fois qu'il m'annonce la mort de ces grands et célèbres personnages. Il ne lui suffit pas de me dire qu'Abraham, Ismaël et Aaron sont morts ; il a un soin extrême d'ajouter qu'ils sont morts, et qu'ils sont allés se réunir à leur peuple. Vous ne voyez ici que l'expression du lieu et du tombeau de leurs ancêtres, dans le quel vous croyez qu'ils sont ensevelis ! L'erreur est évidente, et l'historien sacré la dément hautement en vous montrant tous ces patriarches ensevelis loin de leur patrie et du tombeau de leurs ancêtres. Il vous dit de lui-même qu'il mourra, qu'il ira se réunir à son peuple, et cependant il sait que son tombeau restera inconnu à tout Israël. Voltaire et Bolingbroke, et toute l'école de la philosophie, ne pourront donc jamais nous montrer dans cette expression si commune, si fréquente dans les livres de Moïse, qu'une énigme inexplicable, s'ils n'admettent avec nous, ce qui la rend si simple et si intelligible, que dans la foi du saint législateur, l'instant qui envoie notre corps au tombeau est celui qui transporte les âmes des justes dans un lieu destiné à les réunir toutes. Si Moïse n'a pas admis ce dogme, ou s'il n'a pas voulu que son peuple l'admît, pourquoi, voyant ce peuple entouré de nations qui recouraient sans cesse aux devins, aux pythonisses, à l'évocation des âmes, défendit-il de consulter les morts, et le défend-il même sous les peines les plus rigoureuses, sous celle de la mort ? Pourquoi annonce-t-il que ce crime est affreux aux yeux du seigneur, sans ajouter alors que les morts ne sont rien, et que l'âme qui ne subsiste plus ne saurait exaucer ni entendre nos voeux ? C'était là le moment d'étaler sa doctrine, s'il avait eu celle de nos faux sages. C'était là l'occasion ou jamais d'apprendre à Israël que l'âme n'est qu'un souffle qui finit avec nos jours ;

de dissuader son peuple sur la permanence des esprits, et d'appuyer la loi sur la raison plus que sur des menaces. Cependant il n'a garde d'attaquer cette foi d'Israël ; il conserve le dogme, il l'autorise par cela seulement qu'il ne le combat pas ; il se contente de proscrire l'abus, et sa conduite est pleine de sagesse. Elle devient inexplicable si je veux supposer avec vous qu'il ne croit pas à l'immortalité. Que sera-ce encore que toute la morale et tout le culte du saint législateur, s'il a cru que la mort rend tout l'homme au néant ? Si je ne suis plus rien quand mes sens ne sont plus, je voudrais bien savoir ce que c'est que ce Dieu dont il me menace, et qui ne fait acception de personne ; qui juge les actions, les désirs, les pensées même, qui pénètre les coeurs ? Qu'ai-je à craindre de sa sévérité, de sa pénétration, de tous ses jugements quand je n'existe plus ? Je voudrais bien savoir à quoi tendent ces ablutions fréquentes, ces lois si multipliées, qui rappellent sans cesse la pureté du coeur par l'attention même à purifier les corps ; et tous ces sacrifices expiatoires qui doivent effacer jusqu'aux crimes secrets, et préparer les âmes à paraître sans crainte en présence du Dieu de l'innocence. Je voudrais bien que vous me montrassiez à l'école d'Épicure, ou de tout autre ennemi de l'immortalité, des lois si rigoureuses et contre l'adultère, et contre toute espèce de fornication, et contre tant de crimes qui ne font que se changer en jouissances dès qu'il n'est plus pour nous ni rien à espérer, ni rien à craindre après la mort. Convenez que ces lois qui donnent tant à l'âme et à sa pureté, à l'expiation des fautes les plus secrètes, à la sanctification de l'esprit et du coeur, ne s'accordent guère avec ces écoles qui ne montrent que le néant au-delà du tombeau. Convenez encore qu'un culte religieux, des autels, des sacrifices et des expiations ont annoncé partout des hommes qui craindraient de mourir dans le crime, des hommes qui redoutent la mort moins que ce dieu vengeur qui les attend à l'heure de la mort. Convenez que Moïse uniquement occupé de son Dieu, du culte de ce Dieu, de son amour, de sa crainte, de ses préceptes, de sa religion, de ses cérémonies, fondant sur ce Dieu seul toutes ses lois, et Moïse ignorant ou laissant ignorer à son peuple qu'il est un ciel pour les bons, un enfer pour les méchants, devient un phénomène unique dans l'histoire des nations, un prodige en morale, plus étrange encore et bien plus étonnant que Moïse disposant à son gré de tous les éléments, des flots de l'océan, de la manne céleste et de la foudre même. Non, je ne sais plus rien de ce qu'il veut, je ne vois plus d'objet à tout ce qu'il m'ordonne pour élever mon coeur vers un Dieu que je ne verrai pas, pour expier des crimes que la mort effacera, pour sanctifier une âme qu'elle anéantira. Que veut-il surtout avec ce désiré des nations, dont il parle sans cesse à son peuple, que sans cesse il m'annonce comme le grand législateur, le vrai libérateur d'Israël, l'objet de tous ses voeux ? C'est ici surtout, c'est ici que Moïse est pour moi une énigme inexplicable, si l'immortalité n'est pas dans Israël un de ces dogmes familiers, qu'il ne nous vient pas seulement dans l'esprit de révoquer en doute ; c'est ici que l'opiniâtreté de Voltaire, l'aveuglement de ses adeptes vont être inconcevables. Vous le savez, lecteur, toute la foi d'Israël porte sur le messie ; c'est lui qui chez Moïse est l'objet des promesses éternelles, le voeu des patriarches, la

gloire de Juda. C'est sur lui que Moïse établit sa mission, c'est de lui qu'il a fait l'objet fondamental du symbole de son peuple. Effaçons à présent de ce symbole la permanence des esprits, ou le dogme de l'immortalité ; que verrons-nous dans tout ce que Moïse annonce du messie ? Pourrons-nous y trouver autre chose qu'un tissu mal ourdi d'inconséquences, de contradictions et d'imprudences ? Dans quelle occasion annonce-t-il pour la première fois ce messie tant attendu, et la destinée qu'il lui donne ? C'est en nous racontant, dès les premiers chapitres, cette première faute de l'homme qui introduit le crime sur la terre, qui le bannit du ciel, et lui et ses enfants. Quelle autre fonction lui donne-t-il alors que celle d'écraser la tête du serpent, d'effacer cette tache odieuse à la divinité, de réparer le crime et de rétablir l'homme dans ses droits ? Cette promesse est faite au premier homme, et elle le console ; elle est renouvelée aux patriarches, et leurs voeux se tournent vers l'instant qui la doit accomplir. Elle est faite pour des temps éloignés dans l'avenir ; bien des siècles s'écouleront encore avant qu'elle soit remplie. Cependant les patriarches meurent et se succèdent, et leur derniers soupirs se portent en mourant vers le libérateur qu'ils vont attendre dans la région des morts. C'est dans l'instant même où Jacob se prépare à descendre au tombeau, c'est en fixant l'époque encore si éloignée du messie, que Moïse met dans la bouche du saint patriarche ces paroles si remarquables : seigneur, je vais attendre le salut d'Israël. C'est encore au milieu d'une prophétie tout aussi étonnante, c'est dans l'instant où le fils de Béor annonce les victoires de Juda, et les révolutions qui pendant une longue suite de siècles doivent précéder l'étoile de Jacob, que Moïse nous représente le prophète s'écriant : je le verrai cet envoyé du ciel, mais non pas à présent ; je le verrai, mais il est encore loin. Je le demande ici : comment Moïse a-t-il pu se flatter de persuader à son peuple que les patriarches et les prophètes attendraient et verraient le messie après leur mort, si ce peuple n'était pas persuadé comme nous que l'âme ne meurt point ? Je le demande encore : si le messie est attendu dans la région des morts, quel est donc le grand intérêt qui l'appelle au milieu d'eux, s'il ne vient leur apprendre que le grand crime du genre humain est expié, que les portes du ciel sont ouvertes, que leurs voeux sont remplis ? Je le sais, les juifs charnels ont cru que ce messie viendrait faire régner Israël sur les peuples et les rois de ce monde ; mais les juifs, tout charnels qu'ils étaient, ne pouvaient ignorer que les anciens patriarches attendaient aussi ce libérateur dans un autre monde ; ils croyaient donc aussi, ils apprenaient au moins dans les livres de Moïse, que l'homme ne meurt pas tout entier, que l'âme des patriarches et des anciens justes était encore vivante. Ce messie d'ailleurs qu'ils se représentaient comme venant leur assurer l'empire de la terre, comme nos conquérants et nos triomphateurs, était-ce sous ces traits que Moïse le leur avait prédit ? Était-ce là l'objet de la mission qu'il lui donnait ? Non, la gloire du Christ sera d'avoir vaincu l'enfer et le péché, d'avoir réconcilié la terre avec les cieux. C'est là ce que Moïse se hâte d'annoncer dans l'instant où il vient de m'apprendre quelle faute a introduit le péché dans ce monde. Il me montre le ciel fermé à l'homme par sa rébellion, et aussitôt il prophétise le messie qui doit rouvrir

le ciel en réparant la chute et la rébellion de l'homme. Pour prévenir l'erreur qui me ferait confondre ce messie et son empire avec l'empire de Juda sur les rois de la terre, il m'annonce au contraire qu'il naîtra des enfants de Juda ; que l'instant de sa naissance sera précisément celui où le sceptre sortira de Juda. Il me le dit bien plus distinctement encore par la bouche du prophète qui voit sortir l'étoile de Jacob. Crainte qu'Israël ne voie dans cette étoile l'augure d'un empire terrestre : hélas ! S'écrie-t-il, quels sont ceux qui vivront dans ces temps ? Des trirèmes armées en Italie porteront sur les flots une nation lointaine, elle triomphera des assyriens, elle ravagera Israël, et finira par périr elle-même. je ne puis m'empêcher de l'observer ici en passant : toute cette philosophie ennemie de la révélation, tous les arguments des Freret, des Voltaire, des Diderot, des Jean-Jacques viennent se briser contre ce seul verset de Moïse, contre une prophétie que l'ignorance la plus crasse de l'histoire et de nos livres saints peut seul supposer ajoutée après coup, et qui cependant, plus de quatorze siècles avant l'événement, et lorsque Rome encore n'existait pas, et lorsque l'Italie n'était encore qu'un point ignoré sur le globe, montre déjà les flottes des romains, annonce les victoires des Césars, voit l'Assyrie domptée par les italiens, la Judée cédant à leur puissance, et ces triomphateurs superbes disparaissant eux-mêmes. Mais notre objet doit être en ce moment de réfléchir combien Moïse a soin d'annoncer à Juda la fin de son empire terrestre, de la fixer précisément aux jours où le messie paraîtra. Le règne du messie sera donc un règne spirituel ; c'est donc sur les enfers qu'il remportera ses grandes victoires ; c'est en ouvrant les cieux qu'il deviendra le sauveur des patriarches, et dès lors qu'est-ce encore que la foi de Moïse sans le dogme de l'immortalité ? Voyez enfin, lecteur, sous quels traits il annonce le messie. C'est un nouveau prophète, nous dit-il, que Dieu suscitera dans Israël ; nul appareil ne le distinguera des simples mortels. Ce n'est pas à des triomphes qu'il faut vous préparer, mais à écouter ses paroles, à suivre ses préceptes. Il parlera au nom de Dieu, et Dieu se chargera de le venger de ceux qui l'auront méprisé. Les voilà donc les vrais caractères du messie exprimés par Moïse. Il instruira les hommes dans les voies du salut, et Dieu nous donnera par sa bouche de nouveaux préceptes, de nouveaux moyens de sanctification. Ce sont toujours des saints et non des rois qu'on lui donne à former, ce sont toujours les cieux à conquérir. Cette foi d'Abraham, Isaac et Jacob, cet article fondamental des dogmes de Moïse transportent donc toujours Israël dans un monde nouveau, dans la région des justes. Cette foi, cette loi de Moïse est donc nulle sans l'immortalité. Cette immortalité, loin d'être inconnue aux israélites, est donc toujours présente à leur esprit, puisque toujours Moïse leur rappelle des objets qui la supposent, et qui sans elle ne sauraient exister. Je ne sais plus, lecteur, ce que vous appellerez démonstration, si votre esprit hésite encore sur une vérité que tant de preuves nous rendent évidente. Cependant supposons à présent que les livres du saint législateur d'Israël ne nous fournissent aucune de ces preuves, en sera-t-il plus vrai que les juifs n'ont appris à connaître le dogme de l'immortalité que dans le temps de leur captivité à Babylone ? Je ne puis m'empêcher de le dire, malgré toute la modération

que peuvent inspirer les égards dus peut-être à un homme trop fameux : de tous les mensonges que l'histoire pourra reprocher à Voltaire, il n'en est pas un seul dont la fausseté soit plus révoltante et plus mal combinée. Personne encore, personne que je sache, ne s'est avisé de nous dire que l'immortalité fut un dogme inconnu à l'égypte. Elle lui doit, suivant Voltaire même, les plus antiques et les plus étonnants de tous ses monuments ; elle lui doit cet art ignoré de nos jours de préserver de la corruption jusques à la dépouille de l'homme, de rendre des cadavres aussi durables que des pyramides ; il serait même certain, suivant ce sage, que tous les mystères égyptiens annonçaient une vie future. Essai sur les moeurs et l'esprit des nations, et nous pourrions croire qu'un peuple dont l'Égypte a été le berceau, un peuple dont le chef avait été lui-même initié à tous les mystères, élevé dans toutes les sciences de l'Égypte, un peuple qui depuis Jacob jusqu'à Moïse, c'est-à-dire au moins pendant plus de deux siècles, n'avait habité que l'Égypte ; nous pourrions croire, dis-je, que ce peuple avait quitté l'Égypte en ignorant encore le dogme le plus cher et le plus général, le plus commun parmi les égyptiens ? Quelques années d'oppression et de captivité à Babylone auraient suffi pour le faire adopter, ce même dogme des israélites, qui haïssaient, qui détestaient et les dieux et les prêtres de Babylone ; et ces mêmes israélites, longtemps honorés à la cour des Pharaon, en mémoire de Joseph ? Et Joseph lui-même, et ses enfants élevés dans cette cour, et tout ce peuple enfin qui témoigne si hautement ses regrets pour les dieux de l'Égypte, n'auraient pas même entendu parler en Égypte du ciel et des enfers, ou de l'amenthès des égyptiens ! Autant vaudrait nous dire qu'au milieu des chrétiens mêmes ils ignorent encore qu'il est pour nous une vie future. Quelle preuve aurons-nous donc pour les égyptiens, que l'histoire ne nous fournisse pour les israélites ? C'est le même respect pour les morts ; c'est le même empressement dans Jacob et Joseph pour être déposés dans le tombeau de leurs pères ; de la part des enfants, c'est le même art, le même soin pour préserver de la corruption les dépouilles de leurs saints patriarches, qu'ils transportent avec eux dans la terre promise. Mais s'il est impossible qu'ils l'ignorent, ce dogme, tandis qu'ils vivent en Égypte, comment l'oublieront-ils, et combien de nouveaux moyens n'auront-ils pas de le connaître quand ils habiteront les champs de Canaan ? Ils seront entourés de Moab, d'Amalec, de Tyr et de Sidon, de nations qui toutes croient, aussi bien que l'Égypte, à une vie future ; qui ont pour la plupart leurs devins, ou ces hommes qui évoquent les âmes, et se disent en commerce avec elles. Nous dirons davantage, nous défierons Voltaire et ses adeptes de montrer, dans ces temps reculés, une seule nation sur la terre, un seul homme qui eût encore pensé à révoquer en doute cette immortalité ; par quel étrange privilège le peuple d'Israël l'aurait-il ignorée ? Je n'aurais pas d'autre réponse à faire à vos prétentions, qu'elles seraient pour moi absurdes, incroyables. Mais de toutes les preuves que nous pourrions vous opposer encore, choisissons la plus simple ; elle est en même temps la plus frappante et la plus invincible. Vous me dites que la captivité de Babylone, postérieure à Moïse de plus de huit cents ans, est l'époque où les juifs, pour la première fois, apprirent à connaître le dogme de l'immortalité :

je consulte et les faits et les livres des juifs, qui précédèrent incontestablement de plusieurs siècles cette captivité, et je vous montrerai ce même dogme non seulement connu, mais soutenu chez eux, nourri, entretenu, développé par la tradition la plus suivie, la plus constante ; je vous défierai de montrer sur la terre une seule nation qui en ait des notions plus claires, plus distinctes, plus nobles, plus sublimes. Moïse n'était plus, mais Israël était encore gouverné par ses juges, et Samuel venait de naître environ cinq cents ans avant l'époque assignée par Voltaire, comme celle des premières idées d'une vie à venir chez les israélites ; et cependant lisons le cantique de louanges et d'actions de grâces par lequel la mère de Samuel célèbre la naissance de son fils. Nous y verrons un Dieu vengeur des saints, un Dieu qui tonnera un jour dans les cieux, pour appeler la terre au jugement, et assurer l'empire de son Christ. Et nous prierons Voltaire de nous dire comment l'idée d'un jugement universel se trouve chez un peuple qui n'aurait pas eu celle de l'immortalité. À la mort de ce même Samuel, nous verrons le premier roi des juifs évoquer l'âme de ce prophète, et ce sera encore au sage de Ferney à nous apprendre comment ceux qui ignorent que les âmes subsistent au-delà du tombeau peuvent les évoquer et les interroger sur l'avenir. Nous prendrons ensuite ce livre des cantiques que les israélites avaient sans cesse dans la bouche, ces psaumes qu'ils tenaient de David, le second de leurs rois, antérieur encore de quatre siècles à la captivité de Babylone, ces psaumes que les juifs répétaient dans leurs choeurs, dans toutes les fêtes de Juda. Dès le premier cantique, nous verrons le prophète célébrer le bonheur de celui qui ne marcha jamais dans la voie de l'impie, lui annoncer qu'un jour il ressuscitera dans l'assemblée des justes, et que l'impie ne partagera point la gloire de sa résurrection. Ici nous apprendrons de lui quel est l'homme qui sera un jour admis dans les tabernacles de la Jérusalem céleste; là il soupirera après l'instant qui doit l'unir à Dieu, comme le cerf soupire après la source qui étanche sa soif. Ailleurs vous l'entendrez s'écrier : ô ! Qu'elle est précieuse devant le seigneur, la mort des saints ! Ailleurs nous apprendrons de lui à expier nos antiques erreurs par la méditation assidue des années éternelles. Tantôt nous les verrons envisager la mort et ses ravages ; mais assuré qu'un Dieu ne le laissera pas dans les enfers ; mais ne connaissant point d'autre bonheur, et n'en voulant point d'autre que celui d'habiter avec Dieu. Tantôt il vous dira que les vrais malheurs de l'impie l'attendent à la mort ; que les justes au contraire ne mourront que pour aller jouir de la présence de leur Dieu ; qu'il est lui-même attendu par ces justes, pour être le témoin et le compagnon de leur gloire, de leur bonheur ; et que le plus ardent de ses voeux est que son âme sorte de la prison de son corps pour jouir de la liberté des justes. Et ce sera encore à Voltaire à nous expliquer comment on peut ainsi célébrer la mort et la résurrection des justes, soupirer après l'instant qui délivre notre âme de sa captivité, et la réunit à Dieu : comment on peut voir les vrais maux de l'impie et le bonheur du juste commencer à la mort ; comment on s'accoutume à méditer les années éternelles, sans avoir une idée de ces mêmes années, de cette vie nouvelle, de ce bonheur des saints : comment les juifs ont pu avoir sans cesse dans la bouche

ces mêmes voeux et ces mêmes cantiques, sans apprendre qu'il est une autre vie pour les bons, et une autre vie pour les méchants ; ou plutôt nous vous demanderons comment il est possible que celui qui les a étudiés, ces cantiques, qui les avait chantés avec nous dans nos temples, qui les relit, les juge, les commente, pousse l'effronterie jusqu'à vouloir qu'un peuple de qui nous les tenons, qui les chantait deux mille sept cents ans avant nous, et quatre siècles avant cette captivité de Babylone, ait ignoré un dogme dont ses chants nous retracent sans cesse la mémoire. Des leçons de David, si je viens à celles de Salomon, qui lui succède sur le trône de Juda, ce même dogme se retrouve, et souvent et toujours fortement exprimé dans ses proverbes, et dans ce livre de l'ecclésiaste dont Voltaire lui-même le reconnaît auteur. C'est un Dieu irrité qui attend les impies à l'heure de la mort pour en faire le jouet de ses dérisions et de ses terribles sarcasmes ; c'est cette heure de la mort au contraire qui délivre les justes de toute crainte, qui les fait reposer dans le sein de l'éternel, et les met en possession de l'abondance et du bonheur. C'est encore l'impie à qui toutes ces richesses deviennent inutiles au jour des vengeances, et qui meurt sans espoir, tandis que la mort même est remplie d'espérance pour le juste. C'est ce roi si célèbre par la splendeur de son trône, qui m'exhorte à penser à ce temps où nous serons forcés de reconnaître enfin la vanité de toute chose, et qui me dit : apprends que Dieu un jour t'appellera devant son tribunal pour juger de tes oeuvres sans exception, soit bonnes, soit mauvaises. Apprends que la poussière reviendra à la terre d'où elle était sortie, et que ton esprit retournera au Dieu qui te l'avait donné. Ces leçons ne sont pas équivoques ; elles ne seront pas renouvelées avec moins de force par ce prophète si célèbre sous humble, Achas, ézéchias et Manassé. Les morts vivront encore, dira-t-il à Juda, au nom de son Dieu ; les morts vivront encore, et mes saints dont tu as versé le sang ressusciteront. Au nom du même Dieu, il m'apprendra que le ver des méchants ne mourra pas, que le feu qui les brûle ne s'éteindra jamais. Il me demandera si j'ose me flatter de pouvoir supporter ces flammes dévorantes, et habiter ces brasiers éternels. ô vous qui accusez les rois et les prophètes, et le peuple d'Israël d'ignorer le sort du juste dans le ciel, et celui du méchant dans les enfers, et l'existence du méchant et du juste après la mort, montrez-nous donc ailleurs, et chez les nations les plus célèbres de la terre, des notions plus claires, plus distinctes de cet esprit qui vole vers son dieu quand le corps est rendu à la terre ; de cette réunion nouvelle du corps et de l'esprit, au grand jour du seigneur et de ses jugements ; de ce séjour céleste où un dieu fait lui-même le bonheur de ses saints ; de ce lieu de ténèbres et d'horreur, où le méchant expie ses forfaits dans des feux dévorants. Non, les champs élisiens n'approchent pas des cieux, ni le Tartare de l'enfer des prophètes ; ni vos transmigrations indiennes, grecques ou égyptiennes, de la résurrection des saints et des pécheurs. Ce ne sont pas ici vos sages qui disputent, qui contestent, qui hésitent sans cesse ; ce ne sont pas vos prêtres d'Isis ou d'éleusine, qui ne dévoilent qu'en tremblant leurs mystères : c'est en face de tout Israël que ces grandes vérités sont annoncées, c'est dans ses chants qu'il les célébrera ; c'est dans ses fastes, dans ses

livres nationaux qu'elles sont consignées. On ne craint pas de les lui révéler, son vrai crime serait de ne pas les méditer et de les oublier. L'histoire de ses prophètes les lui retracera, comme leurs chants et leurs préceptes. Pourra-t-il bien douter de cette vie future, dont vous prétendez qu'il n'avait point d'idée, quand il verra élie s'enlever dans les cieux, pour ne retourner auprès des mortels que lorsqu'il faudra les préparer au plus solennel et au plus terrible des jugements ? Quand il verra les morts sur le tombeau d'Ézéchiel éprouver encore le pouvoir du prophète et recouvrer la vie, ces résurrections particulières ne seront-elles pas pour lui autant d'images d'une résurrection universelle ? Pourra-t-il bien douter que ses justes, ses patriarches ne vivent au-delà du tombeau, quand il saura que leur nom seul ou leurs prières suffisent pour apaiser la colère de Dieu, et que ses plus terribles menaces sont de ne se laisser toucher ni par Moïse, ni par Samuel ? Les preuves s'accumulent, vous le voyez, lecteur ; celles que je vous cite sont toutes antérieures à l'époque choisie par Voltaire ; elles vous montrent dans Juda la tradition constante d'un dogme qu'il prétend ignoré dans Juda ; il les vit comme nous dans les livres de ce peuple ; mais quelle preuve peut faire rétracter à Voltaire le mensonge lié avec l'impiété ? Et quel abus extrême ne fait-il pas de son esprit lorsque la vérité le presse trop vivement ? Il a bien osé dire que les livres de Job, ces livres si anciens dans le canon des juifs, et dont l'antiquité l'embarrasse, il a bien osé dire que ces livres de Job ne faisaient pas mention de l'immortalité. Il a vu ces paroles si expressives, si formelles : " oh ! Qui me donnera que mes discours soient gravés sur la pierre ou sur l'airain ? Je sais que mon rédempteur vit, et qu'au dernier jour je ressusciterai ; que je serai encore entouré de ma peau, et que dans cette chair je verrai mon Dieu ; que je le verrai, moi, de mes propres yeux et non des yeux d'un autre. Cet espoir repose dans mon sein. " Il a lu ces paroles, et qu'a-t-il répondu ? Que Job ne pensait pas à la résurrection, à l'immortalité, en écrivant ces mots ; que tout ce qu'il veut dire c'est qu'il espère se relever un jour de son fumier, et guérir de sa lèpre. Vous êtes révolté, vous montrez aux faux sages une foule de textes auxquels cet insipide subterfuge ne saurait s'appliquer ; vous voulez au moins le forcer à lire encore ce texte : " croyez-vous bien que l'homme une fois mort puisse revivre ? Depuis que je respire, c'est là mon espérance ; j'attends mon changement. Vous m'appellerez, ô mon dieu ! Et je vous répondrai ; vous tendrez alors une main propice à celui qui est votre ouvrage. " Job, c 14, vers 14 et 15. Voltaire a lu comme vous cette profession de foi, et il a continué à publier que ni Job ni les juifs ne croyaient à l'immortalité avant la captivité de Babylone. J'ai vu de ses disciples tout aussi opiniâtres que leur maître. Ce n'est pas pour ces sortes de gens qu'il faut écrire ; la crainte et la haine de la vérité, l'intérêt du mensonge les aveugle. L'astre du jour ne brille pas pour eux en plein midi. Mais j'ai vu des hommes égarés par Voltaire, quoique attachés à la vérité ; et c'est pour ceux-là que j'ai cru devoir entrer dans les détails de cette dissertation. Vous qui en avez vu les preuves multipliées, j'espère au moins lecteur, que vous ne direz plus qu'un dogme aussi intéressant et aussi essentiel à la morale fut inconnu aux prophètes, aux juifs

et à leur saint législateur jusqu'au temps de leur captivité à Babylone. Ce n'est pas dans la ville de prostitution, dont ils avaient subi le joug, dont ils ne peuvent que détester l'orgueil, la corruption, les prêtres et les dieux, qu'il leur serait devenu précieux, ce dogme primitif. Ce n'est pas à l'école des sages et des prêtres de Baal qu'ils pouvaient le devoir ; la source est trop impure, elle leur fut toujours trop odieuse pour aller y puiser les fondements de toute sainteté et de toute justice. C'est dans leurs livres mêmes, c'est à leur propre école, à celle de tous leurs patriarches et de leurs fondateurs qu'ils devaient cette doctrine de l'immortalité, ce dogme aussi ancien dans Israël que sa foi et son culte. Toute leur espérance le suppose, toute leur religion le démontre, tous leurs prophètes le développent, ou du moins le rappellent. Laissons donc là, comme eux, et Babylone et ses faux sages. Profitons des leçons de Moïse et des prophètes ; au lieu de jalouser bassement leur gloire et leurs triomphes sur toute la sagesse de l'antique philosophie, détestons le menteur impudent qui ne cesse de les calomnier ; que leur foi ne serve qu'à confirmer la nôtre sur ce dogme si cher à la vraie morale, sur cette vie future, le véritable espoir de la vertu ; et si vous le pouvez, reprenez sans dégoût les leçons antimorales de la plus détestable philosophie.

LETTRE 70

Le chevalier à la baronne.

Vous voilà donc, madame, bien inquiète sur le petit émile. Monsieur son oncle et Mr le curé ont prévenu son enfance. Il a trop mal reçu vos premières leçons pour espérer que nous puissions jamais éteindre en lui le préjugé. Je conviens avec vous que ces premières impressions ne sont point à mépriser ; mais le moyen qu'un enfant en province n'apprenne pas d'abord le catéchisme de son curé ? Nous n'en sommes pas encore au point de l'empêcher partout ; il en est même peu, et très peu dans Paris, qui n'aient commencé par ce catéchisme, trop différent du nôtre pour les voir se combiner tous les deux dans une même tête. Cependant que cela ne vous effraie pas, Émile aura un jour quinze à dix-huit ans ; le temps de le lancer dans la capitale arrivera ; nous saurons ici lui procurer d'assez bonnes connaissances ; laissez alors faire nos sages et leurs disciples. Je vous réponds qu'Émile n'aura pas besoin de plus de quinze jours pour s'ériger en petit philosophe. J'en connais tant ici qui le sont devenus en moins de temps, qu'en vérité l'air seul qu'on y respire me semblerait suffire pour la métamorphose. Elle est un peu plus difficile pour vous, madame. Vos scrupules et vos terreurs renaissent ; l'idée du petit Berne revient encore. Je m'y attendais bien ; malgré toute cette sagacité que vous avez montrée dans la solution de nos premiers problèmes, j'aurais été surpris de ne pas vous trouver un peu embarrassée pour les autres. Nous en avons plus d'un qui tourmentent encore les adeptes les plus consommés. Il n'est pas dit d'ailleurs que vous deviez, à vous seule, expliquer toutes nos énigmes. L'essentiel est que toutes

ces mystérieuses obscurités ne fassent qu'ajouter au désir de les approfondir, ne vous éloignent pas de notre école, ne vous empêchent pas de continuer à étudier nos maîtres. Je vois avec plaisir que c'est là le parti que vous prenez en m'exhortant à continuer nos leçons. Je vois surtout avec admiration cette sagacité qui vous fait concevoir que l'ensemble de nos problèmes philosophiques pourrait bien éclaircir ce qu'ils ont chacun en particulier de moins lumineux, de plus inconcevable. Je vais donc continuer à vous les exposer un à un ; vous en ferez ensuite la collection vous-même ; j'espère bien qu'avant d'arriver au dernier, vous aurez découvert le moyen de leur ôter à tous ce qu'ils ont de plus mystérieux. Celui qui doit faire l'objet de cette lettre est bien intéressant, madame. Vous allez voir qu'il roule sur un article essentiel en morale, sur celui que nos sages semblent avoir traité à l'envi avec le plus de soin, et sur lequel pourtant les opinions ne sont ou ne paraissent ni le moins nombreuses, ni le moins diamétralement opposées. Il s'agit des passions, de ces mêmes passions impitoyablement, universellement proscrites par le préjugé, mais qui trouvent chez nous autant d'apologistes au moins que d'antagonistes. Ces passions, l'orgueil, la colère, la haine, la vengeance, l'ambition, l'avarice, toutes en général sont-elles bonnes en elles-mêmes ? Sont-elles innocentes, utiles, naturelles ? Sont-elles la vraie source du bonheur et des grandes vertus ? Ou bien seraient-elles mauvaises, nuisibles, très coupables, et la cause des vices, des crimes, des forfaits ? Faut-il les réprimer, faut-il les suivre et les prendre pour guide, quand on veut mériter le nom de vertueux ? Voilà, madame, l'état de la question. Je prévois tout l'étonnement qu'elle vous causerait si nos premiers problèmes ne vous avaient déjà montré tant d'autres objets sur lesquels la province ne s'avise guère de contester, et qui ne sont pas à beaucoup près chez nous traités d'une manière uniforme. Mais aujourd'hui vous devez bien au moins vous attendre que nous aurons ici des philosophes plaidant pour les passions, et des philosophes plaidant contre les passions ; que nous aurons au moins et la première et la seconde colonne. Nous en aurons même quelques autres, comme vous l'allez voir. Commençons par l'exposition claire et nette du problème, exposons-en bien toutes les parties. Vous passerez ensuite à nos colonnes, c'est-à-dire à nos preuves. VIIe problème philosophique. Septième énigme. 1 les passions sont très bonnes, très utiles. 2 les passions sont mauvaises, très nuisibles. 3 les passions ne sont ni bonnes, ni mauvaises, ni utiles, ni nuisibles. 4 les passions sont bonnes et mauvaises. Des sages plaident pour, des sages plaident contre ; d'autres sages ne plaident ici ni pour, ni contre ; d'autres sages enfin plaident sur les passions, tantôt pour, tantôt contre, comme on va le prouver. Nous demandons, comme dans les problèmes précédents, que nos adeptes, instruits de tant d'opinions diverses, n'en fassent qu'une seule. Voilà, madame, une partie de notre problème assez bien exposée. Voilà bien d'un côté les ennemis des passions érigés en pédants sans esprit, et de l'autre les amis des passions donnés pour de très ignorants médecins. Voilà les passions sources de la lumière, et les passions causes de nos ténèbres ; les passions qui soutiennent les empires, et les passions qui les renversent, les passions qui forment les génies, et

qui ne se trouvent que chez des hommes d'une raison bien lente ; les passions fortes qui font notre bonheur, et les passions fortes qui ne sont pour nous qu'un funeste présent ; les passions toujours invincibles, et les passions que l'homme peut toujours vaincre : voilà bien les passions que l'on ne peut anéantir sans faire de l'homme un automate, et les passions qu'il faut anéantir pour faire de l'homme un parfait philosophe ; les passions enfin qui ne font rien, et les passions qui bouleversent tout. Souvenez-vous, madame, du parti que vous avez pris. Je conçois qu'il peut vous devenir très nécessaire en ce moment. Si la première partie de notre énigme a ses difficultés, ses embarras, passez à la seconde, et puis aux autres : attendez même pour l'explication que nos problèmes soient terminés. C'est de leur ensemble et du tout que doit résulter la lumière. Je vais donc continuer. Philosophe ni pour ni contre. " On peut distinguer les passions en deux classes, passions de désirs et passions d'aversion. Les unes et les autres, indifférentes en elles-mêmes, ne sont par conséquent ni bonnes ni mauvaises, et que le simple effet de notre sensibilité physique. " Philosophe moitié pour, moitié contre. " il est des passions douces et affectueuses, il en est de haineuses et d'irascibles. Les premières naissent de l'amour de soi, qui est toujours bon et conforme à l'ordre. Les autres naissent de l'amour-propre, qui n'est jamais content, et ne saurait l'être. Aussi est-ce nous seuls qui portons celles-ci dans notre coeur. Jamais elles n'y prennent racine que par notre faute. " Les premières sont donc toujours bonnes, et les autres toujours mauvaises. Mais c'est peu, madame, d'opposer des philosophes à d'autres philosophes ; je voudrais à présent renverser le tableau. Ceux que vous avez vus plaider pour les passions deviendraient leur partie adverse ; ceux qui ont plaidé contre en prendraient la défense. Cette espèce de revirement de partie serait assez neuf et piquant. Une seule réflexion m'empêchera de vous le montrer dans toute son étendue. Je craindrais de vous voir imaginer qu'il règne à notre école une espèce d'antipathie entre nos sages ; qu'une vraie aversion personnelle ne leur permettant pas d'être du même avis, l'un prend une opinion dès que l'autre la quitte, et la laisse au contraire dès que celui-ci la reprend. Loin de nous cependant toutes ces dissensions ! La philosophie n'en eut jamais besoin pour donner à ses leçons toute la variété possible. En voulez-vous la preuve ? Diderot ne hait pas Diderot ; le sage Helvétius ne hait pas le sage Helvétius ; Mr Delisle n'est pas l'ennemi de Mr Delisle, ni Toussaint de Toussaint, Voltaire de Voltaire. Eh bien ! Vous allez voir Diderot combattant Diderot, Helvétius réfutant Helvétius, Toussaint contre Toussaint, Delisle contre Delisle et Voltaire contre Voltaire, sans compter le moraliste universel contre le moraliste universel. Diderot combattant Diderot, ou bien Diderot à droite. " Sans les grandes passions, plus de sublime dans les moeurs… etc. " n'oublions pas ici ce Lucrèce moderne qui nous disait tantôt que conseiller à l'homme de modérer ses désirs, de régler ses passions, c'était lui conseiller de changer son organisation, et ordonner au sang de couler plus lentement dans ses veines. Voulez-vous voir avec quel zèle, avec quelle chaleur il sait, quand il le veut, nous donner lui-même ce conseil qu'il trouvait si absurde ?

Écoutez ces nouvelles leçons : " ô homme ! Sois tempérant, modéré, raisonnable… ne sois point prodigue du plaisir… abstiens-toi de ce qui peut te nuire… sois intelligent, sois vertueux. " je ne citerai pas absolument l'endroit de son ouvrage qui nous fournit ce texte ; vous seriez peut-être un peu trop surprise de voir le même homme, dans le même chapitre, tout occupé d'abord à démontrer l'absurdité, l'impossibilité, l'inutilité du précepte, et le donner ensuite lui-même avec tant de chaleur. Je ne veux pas non plus vous faire observer que ce même Helvétius qui, voyant nos pédants sans esprit conseiller à l'homme passionné de régler ses désirs, de suivre la vertu, rit de leur bonhomie, de leur simplicité, et croit entendre un médecin qui dit à son malade : monsieur, n'ayez pas la fièvre. Je ne veux pas, dis-je, vous faire observer que cet Helvétius n'en prétend pas moins avoir trouvé lui-même le moyen de régler les désirs de l'homme passionné, et même de changer les passions en vertus. De l'esprit. J'aime mieux vous parler de Voltaire, et de la manière un peu plus adroite dont ce sage s'y prend pour nous faire passer du blanc au noir. Je l'entendis souvent applaudir à celui qui dans l'idée d'un dieu vengeur et rémunérateur trouva le vrai moyen de mettre un frein à nos passions, à la cupidité, aux transgressions secrètes et impunies. Dieu et l'homme, et passim. Et je crus que chez lui il n'était pas absolument impossible de résister à nos passions ; mais j'ai vu ce grand homme revenir sur ses pas. Nos passions alors ne furent que l'ouvrage de Dieu même, de l'éternel demi-ourgos, dont nous recevons tout ; j'appris que vainement voudrions-nous leur résister et les dompter ; que " si l'homme sans réflexions se croit maître de tout, en y réfléchissant, on voit bien qu'on n'est maître de rien. " je conçus encore mieux la ridiculité de tant de moralistes qui prétendent mettre un frein aux passions, quand Voltaire m'apprit que tous ces faiseurs de sermons " ressemblent à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui, ayant rencontré de jeunes officiers qui faisaient un peu de désordre avec des filles, leur dit tout en colère : messieurs, est-ce là l'exemple que je vous donne ? " Alors encore je vis toute la différence qu'il y avait entre le sage de Ferney et nos autres philosophes. Il ne me disait point avec ceux-là que les passions sont bonnes et utiles, ni avec ceux-ci qu'elles sont mauvaises et nuisibles. J'observai seulement que, bonnes ou mauvaises, il est fort ridicule d'exhorter la jeunesse à ne pas les suivre ; qu'à tout âge il est même impossible de les vaincre, puisqu'elles sont l'ouvrage de l'éternel demi-ourgos, puisque l'homme se flatte vainement de pouvoir la moindre chose. Je me souvins pourtant qu'il était autrefois un dieu vengeur et rémunérateur, dont l'idée suffisait pour résister à ses passions dans les circonstances mêmes les plus critiques ; je crus voir dans ces leçons assez de différence et de variété pour les joindre au problème. C'est par elles aussi que nous le terminons. S'il a pour vous, madame, quelques difficultés, ne vous hâtez pas de le résoudre. Trop de contention fatigue nécessairement l'esprit, et souvent le révolte. Le problème dût-il rester sans solution, vous en retirez au moins l'avantage de connaître les opinions de notre école sur un des principaux objets de la morale ; et mon intention sera remplie si

cette lettre peut devenir pour vous une nouvelle preuve du zèle et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

En voyant nos apôtres de la philosophie moderne discuter une question aussi essentielle en morale que celle des passions, je devais bien m'attendre à toutes ces bévues, à toutes ces contradictions qui font en tout, partout, le caractère distinctif de leur école. Ce qui m'étonne ici, ce n'est pas Helvétius déclarant les passions plus éclairées que le bon sens, et faisant ensuite de ces mêmes passions le principe du plus profond aveuglement ; ce n'est pas Diderot m'apprenant que sans les grandes passions il n'est plus de sublime dans les moeurs, que la vertu sans elles devient minutieuse, pour me dire ensuite qu'on ne peut s'élever entièrement à la vertu si l'effort des passions n'est souverainement réprimé ; ce n'est pas ce Toussaint qui voit dans les passions un don de Dieu, et qui veut que je les étouffe. S'occupe qui voudra à concilier toutes ces contradictions, et toutes celles dont on vient de vous citer tant d'exemples. Je suis accoutumé à les voir se succéder sans cesse à cette étrange école, et je commence presque à les lui pardonner, comme on pardonne au voyageur une fois égaré d'errer à l'abandon, de revenir incertain sur ses pas, de quitter, de reprendre vingt routes opposées, sans pouvoir se fixer sur celle qui le conduisait seule au terme de ses voeux. Mais est-ce bien quand on se montre si inconséquent et si absurde qu'il convient d'affecter un mépris souverain pour tous ceux qui refusent de s'en tenir à des leçons de cette espèce ? À qui espèrent-ils en imposer, ces modernes aristarques, quand, pour avoir le droit de traiter nos moralistes religieux avec un souverain mépris, et pour en faire des pédants imbéciles, des déclamateurs sans esprit qui répètent sans cesse ce qu'ils ont entendu dire à leur mie, ils affectent de ne pas les entendre, et de leur attribuer sur les passions une doctrine qui ne sortit jamais de l'école chrétienne ? Le pédant moraliste est celui qui sans cesse régente l'univers avec toute la morgue et tout l'orgueil de nos prétendus sages ; le pédant sans esprit est celui qui croit seul en avoir, qui se livre à de plates injures, qui pense qu'on va lui accorder du génie parce qu'il se plaît à ravager et le bon sens et les gens sensés. Le vain déclamateur est celui qui se fait des chimères pour les combattre, et celui-là surtout qui, ne s'entendant pas lui-même, se contredit sans cesse, et se croit philosophe ou sublime écrivain quand il a arrondi quelques phrases contre ceux qu'il appelle hommes à préjugés. Que les disciples de nos Helvétius, de nos Diderot, fassent ces réflexions, et ils verront de quel côté se trouvent les pédants, les déclamateurs sans esprit. En leur laissant des armes trop dignes de leur cause, contentons-nous de leur demander dans quel moraliste chrétien, dans quelle page de l'évangile ils ont vu tout désir, toute affection, tout sentiment confondus avec ces passions qu'il faut anéantir ou

combattre sans cesse pour tendre à la vertu ? Quand l'ont-ils donc trouvée à notre école, cette doctrine imbécile, qui, faisant de l'homme un être absolument passif, et le condamnant à ne rien désirer, ne rien aimer, ne rien sentir, finirait par en faire une statue, un monstre, un être nul pour lui et pour l'état ? Oui, nous les défions de trouver chez nous un seul moraliste dont les préceptes aient le moindre rapport à ces inepties, à moins qu'ils n'aient encore la noirceur de nous attribuer l'absurde quiétisme aussitôt condamné à notre école qu'échappé de celle de l'imbécile indous. L'évangile, au contraire, et la morale de tous les interprètes, sont l'école des désirs, des affections et de l'action ; mais des désirs toujours vifs, toujours ardents pour la vraie, la solide vertu, des actions toujours saintes, toujours utiles à soi-même, à ses frères, à la patrie, à l'univers. L'évangile est la loi, la seule loi qui condamne le talent enfoui comme l'abus formel des dons de Dieu, le serviteur inutile comme le serviteur perfide, la main qui refuse de fermer les plaies du samaritain comme celle de l'assassin qui les a ouvertes, et l'homme qui refuse des secours à l'indigent comme son oppresseur. Il est la seule loi qui proscrive l'indolence du mauvais riche comme l'activité du brigand ; la seule qui les chasse tous deux loin du sein d'Abraham, qui mette le chaos entre eux et le séjour de la félicité. Et vous osez nous dire que la morale évangélique fait du parfait chrétien l'être dénaturé, l'être statue, l'homme inutile à lui-même et aux autres ! Que celui qui a lu ces blasphèmes dans vos déclarations insensées ouvre notre loi sainte, et chaque page lui manifestera la calomnie. Est-ce noirceur chez vous, ou bien est-ce la faute d'une intelligence trop bornée, qui vous empêche de saisir nos leçons quand vous entendez nos anathèmes contre les passions ? Mais quel homme, quel enfant même, fût-il le plus bouché, s'imagina jamais que nous cherchons à éteindre dans lui tout sentiment, tout désir, toute affection, toute activité, lorsque nous l'exhortons à régler ses désirs, à modérer ses passions, ou même à les anéantir ? Quel homme a jamais cru qu'on lui fît un crime d'un amour légitime pour ses enfants, ses frères, son épouse, lorsqu'on lui défendait de nourrir dans son coeur les feux d'une passion aveugle, adultère, incestueuse ? Quel homme avait jamais soupçonné avant vous que proscrire l'ambition, l'avarice, l'orgueil, c'était nous faire un crime de tout soin domestique pour acquérir ou conserver une fortune honnête, et de tout sentiment noble et relevé ? Que s'interdire d'agir pour la vengeance, c'était nous interdire pour la justice et la bienfaisance ? Un esprit vétilleux, et la mauvaise foi disputant sur les mots, peuvent seuls intenter au moraliste religieux un reproche de cette espèce. Mais puisque c'est toujours faute de nous entendre, ou par affectation de ne pas comprendre nos leçons, que vous calomniez notre doctrine, nous la mettrons ici sous vos yeux dans toute sa clarté. Si vous vous refusez encore à la lumière, souffrez que nous n'ayons pour vos reproches que le profond mépris et tout le dédain qu'ils méritent. Parmi nos moralistes religieux, il en est qui, suivant l'usage peu sévère de nos langues modernes, ne voient dans le mot de passion que l'expression générale d'un désir ou d'un penchant quelconque familier à l'homme, et né en quelque sorte avec lui-même, ou fruit de l'habitude. Si ce penchant le

presse et l'entraîne habituellement, s'il est vif et ardent, c'est une passion forte et violente. S'il est moins impérieux, moins actif, il n'est plus mis au nombre que des passions douces et tranquilles. Mais ce n'est ni le calme, ni la vivacité, ni les transports de la passion qui déterminent sa qualité morale, qui la rendent licite ou illicite, c'est de son objet seul qu'elle tiendra l'un de ces caractères. Elle sera licite, utile et sainte, si l'objet vers lequel elle nous porte est conforme à la loi, à la raison suprême, à la religion ; elle sera nuisible, pernicieuse, criminelle, si son objet est proscrit par la loi, par la nature ou la religion. Cette doctrine est claire, elle est précise ; elle est celle de la nature même, comme celle de la révélation. Vous étendez le mot de passion à tout désir, à tout penchant habituel de l'homme, quel que soit l'objet vers lequel le porte ce désir, ce penchant. Vous en faites une expression générique, qui ne détermine par elle-même ni l'objet, ni sa nature ; nous attendrons que vous ayez spécifié l'un et l'autre pour prononcer sur la passion même. Nous vous exhortons à suivre toutes celles qui tendent à vous perfectionner par l'usage de vos talents, de vos lumières, de vos forces, de vos richesses ; toutes celles qui vous feront comme un besoin de secourir vos frères, de servir la patrie, de vous sacrifier pour elle ou pour un dieu dont la grandeur et la bonté s'annoncent dans ces penchants mêmes que vous tenez de lui, et qui vous font comme un besoin naturel de la vertu. Nous n'aurons que l'anathème à prononcer contre ces passions trop différentes, ou contre ces penchants qui inclinent votre coeur vers le vice, qui vous portent sans cesse à préférer le plaisir au devoir, l'ambition à la justice, l'intérêt à l'honnête ; qui ne tendent qu'à vous rendre intempérants, avares, violents, emportés, colères, malfaisants ; qui contrarient sans cesse dans vos coeurs la voix de la raison, la loi de la vertu. Nous vous faisons un devoir essentiel de les combattre, ces passions perverses, comme nous ne savons que fomenter celles qui se confondent avec l'amour du bien. Et certes, il faudra bien que nos louanges ou nos anathèmes soient réglés par l'objet même de vos penchants et de vos passions, tant que vous n'aurez pas dans vos langues un mot qui les distingue par leur moralité ; tant qu'il sera permis de dire d'un Titus que la bienfaisance était sa passion, comme l'ambition fut celle d'un César, ou la gloire celle d'un Alexandre ; tant que vous nous direz un homme sans passion, comme vous dites, et dans le même sens que vous dites, un homme sans désir, sans penchant. Il est vrai cependant que les passions dont l'objet est blâmable, soit par sa nature, soit par excès, comme l'ambition, l'orgueil, la jalousie, l'avarice, ont conservé chez nous plus spécialement le nom de passions ; toutes celles que la raison approuve, nous ne les désignons ordinairement que par le nom des vertus mêmes dont elles nous font une heureuse habitude ; nous disons simplement la justice, la tempérance, la bienfaisance ; et c'est pour cela que le mot de passion désigne plus habituellement des penchants déréglés ; mais lorsqu'une fois la distinction est faite, et quand elle est reçue par l'usage, est-il temps de venir disputer sur les mots ? Quand la faute en est toute à vos langues et à l'usage, sont-ce là des reproches à faire au moraliste bien sûr d'être entendu lorsque la bonne foi conduit à son école ? Il ne se charge

pas de vous instruire en grammairien, de réformer vos dictionnaires, mais de régler vos moeurs. L'erreur de nos sophistes n'est donc pas d'avoir connu des passions utiles et des passions nuisibles, d'en avoir vu de saintes, d'en avoir vu d'injustes ; mais de s'être montrés trop peu constants dans leur distinction, et surtout de ne l'avoir admise, que pour louer indistinctement les unes et les autres, et bien plus encore de n'avoir vu dans toutes que la nature même, qu'un présent de la divinité, qu'un principe d'action, sans lequel le genre humain tomberait dans l'inertie, sans lequel nous n'aurions point de vices, mais aussi sans lequel nous serions sans vertu. C'est là que tendent toutes leurs théories ; c'est là la grande erreur qui, sous prétexte d'entretenir la vie dans l'univers moral, ne flatte que le vice, et ne sert qu'à nourrir et à légitimer les passions les plus perverses. L'homme, vous disent ils, a reçu de la nature la sensibilité ; c'est par elle qu'il connaît le bien ou le mal que peuvent lui causer les objets dont il est environné. Le sentiment qu'ils excitent en lui est-il doux, agréable, ravissant ? Il se porte vers eux, les aime, les recherche ; il agit, il consacre à se les procurer toutes ses forces, toutes ses lumières et toutes ses actions. Mais n'en a-t-il reçu qu'une sensation de peine et de douleur ? Il les fuit, il les hait, les écarte loin de lui. Forcé par son essence à chercher en tout son bonheur, comment pourrait-il rejeter l'objet qui le lui offre, ou rechercher celui qui le rend malheureux ? Le penchant qui le porte vers ces objets divers, ou qui l'en éloigne ; ces transports ou d'amour ou de haine qu'il sent à leur aspect, que leur idée excite ; ces passions enfin qui ne sont autre chose que son ardeur à se les procurer ou à les écarter, n'auront pas sans doute d'autre source que le sentiment même ; celui-ci est un don de la nature, de la divinité ; il est pur, il est saint ; les passions qu'il fait naître ne seront donc aussi qu'un don de Dieu ; elles seront pures et innocentes, nécessaires, comme le sentiment. Telle est la théorie de nos prétendus sages, et le fidèle extrait de leurs sophismes. Fussent-ils mille fois plus spécieux, mille fois plus pressants, tous ces sophismes, j'y soupçonne l'erreur par cela seul que je les vois aboutir à une absurdité qui me révolte ; par cela seul que ma raison est nécessairement loin de la vérité quand elle approche du blasphème ; par cela seul que vos sophismes l'emmènent à conclure qu'un dieu a mis dans l'homme indistinctement toutes les passions, tous les penchants, qu'il a pu incliner l'homme naissant au vice, comme il l'a incliné à la vertu. Jamais vous n'obtiendrez de moi un aveu qui détruit, qui renverse toutes les idées que j'ai d'un Dieu saint, d'un Dieu sage, d'un Dieu juste et puissant. Voulez-vous que je sois disposé à vous entendre ? Commencez par me dire : un dieu n'a pu donner à l'homme des penchants que pour le bien, il n'a pu disposer et incliner mon coeur qu'à la vertu. Il est absurde que ce dieu m'excite et me porte à vouloir ce qu'il ne peut vouloir lui-même, ce qui ne peut dans moi que lui déplaire, ce qu'il punit, ce qu'il déteste, ce qu'il me fait un crime de vouloir. Il est absurde qu'un dieu m'ait fait un don de l'avarice, de l'intempérance, de l'ambition, et me fasse un devoir d'être généreux, tempérant et modeste. Pour me conduire à ces absurdités, voyez d'ailleurs, vains sages, par quelle erreur vos théories font passer mon esprit. D'abord, vous ne montrez dans

l'homme que des sens soumis aux impressions du plaisir, de la douleur, et un coeur essentiellement dirigé par ces impressions. Vous oubliez que l'homme, gouverné par son intelligence, peut régner sur ses sens, et que son coeur, guidé par la raison, peut laisser vos plaisirs sensuels pour suivre la vertu ; qu'il peut dans la douleur connaître le devoir et le choisir. Vous oubliez que cette intelligence approuve et désapprouve, qu'elle peut aussi bien que les sens incliner la volonté, diriger ses mouvements, exciter les penchants, les désirs et les passions mêmes. Pour attribuer au Dieu auteur de l'homme toutes les passions, vous oubliez que l'homme sortant des mains de Dieu a pu n'être pas l'homme assujetti à toutes les passions ; que, créé avec sa liberté, il a pu user ou abuser des dons de la divinité, pervertir ses penchants, altérer sa nature ; que si l'intelligence a perdu une partie de son empire sur lui ; s'il n'a plus sa lumière primitive, sa vertu, ses anciens privilèges, sa perfection originelle ; s'il n'en fut privé que par sa faute, tous ses penchants pervers, tout le vice des passions, toute la corruption de sa nature ne sont plus l'ouvrage de son Dieu, mais le sien même. Il me semble pourtant qu'avant de blasphémer, avant de faire un dieu auteur de tous les vices, de tous les penchants, de toutes les passions, la raison vous suggérait au moins cet examen. Je ne sais ce qu'elle est pour vos maîtres, cette raison qui doit guider le sage, l'éclairer et dicter ses leçons ; mais lorsque je vois l'homme enclin au mal dès son enfance, quand je vois les obstacles qu'il trouve dans son coeur pour suivre la vertu, les penchants qu'il doit vaincre, les passions qu'il a besoin de réprimer pour être bon, toutes les voix de la raison me crient : ce n'était pas là l'homme sortant des mains de Dieu. Dans les premiers instants de son existence, il n'y avait dans lui que ce qu'il avait reçu de son auteur. S'il avait des penchants, ils étaient pour le bien ; s'il avait des passions, si son coeur se portait de lui-même avec ardeur vers quelque objet, c'était vers la vertu ? Si les sens pouvaient agir, sur lui, l'intelligence dominait dans son coeur, la raison y brillait de toute sa lumière ; toutes ses facultés étaient pures et saintes, et le vice, trop peu conforme à sa nature, n'avait que des appas bien faibles, comparés aux attraits de la vertu. Oui, ma raison me dit : tel fut l'homme sortant des mains de Dieu, parce qu'un Dieu ne peut avoir donné ni des vices, ni des penchants aux vices, en donnant l'existence. Mais cet homme parfait n'existe plus. Je cherche en vain dans ses enfants son innocence et sa justice. Je ne puis me le dissimuler : il leur en coûte plus pour être bons, qu'il ne dut lui en coûter pour devenir méchant. Leur dégradation est un fait trop constant : des inclinations, des passions mauvaises ont succédé à des inclinations, à des passions bonnes, ou sont au moins venues se mêler à ses penchants primitifs ; la cause n'en peut être dans Dieu ni dans ses dons ; tout me dit qu'elle sera dans l'homme, dans quelque grand abus des dons de Dieu, dans quelque outrage fait à son créateur, et dans une trop juste vengeance de son crime. Tout me dit que, superbe des bienfaits de la divinité, mais libre de l'usage qu'il pourrait en faire, il se sera montré rebelle, ingrat envers un dieu qui en avait sans doute attaché la continuation à sa reconnaissance, à sa fidélité. Il aura résisté aux penchants que son dieu avait mis dans son coeur, et ce dieu, retirant ses

bienfaits, l'aura livré à toute sa faiblesse. Alors humilié dans toutes les puissances de son âme, l'homme aura vu ses sens l'emporter sur son intelligence ; privé de ces lumières qui lui montraient la vertu dans toute sa beauté, à peine aura-t-il pu distinguer ses attraits ; alors les vices, se montrant avec tous leurs appas, auront séduit son coeur ; alors auront sans doute commencé ces combats de l'homme intelligent et de l'homme sensible, ces combats de l'esprit et du corps, où la raison trop faible cède presque toujours à l'illusion ; alors le coeur, prenant la volupté pour la félicité, les plaisirs du moment pour les solides jouissances, l'apparence pour la réalité, se sera égaré dans la poursuite du bonheur. Faiblesse, aveuglement, tout aura contribué à le séduire ; alors enfin la vertu n'offrant plus que des obstacles à vaincre, le coeur de l'homme aura suivi sans peine cette route où le vice n'offre plus que des fleurs, où il ne reste plus qu'à se laisser aller, qu'à suivre l'impression des sens. Ses penchants, ses désirs, ses passions auront changé d'objet. Tout le portait au bien, tandis qu'il fut fidèle tant que son dieu fut avec lui ; tout l'aura porté au mal quand ce dieu aura retiré à la fois son bras et son flambeau. Mais ce dieu, j'y reviens, n'a point abandonné l'homme innocent et juste ; l'homme fut donc coupable ; c'est à quelque grand crime de sa part qu'il faut attribuer la dépravation de ses penchants, la perversité de ses passions, et leur mélange informe, et la corruption de sa nature. Voilà où ma raison remonte d'elle-même pour découvrir la source des penchants vicieux, des passions criminelles. Que la religion, que la révélation me disent à présent et les temps, et le lieu, et toutes circonstances de cette grande chute de l'homme ; ma raison a soupçonné le crime dans la cause première des passions ou des penchants pervers auxquels il est sujet ; elle s'est assurée qu'ils ne peuvent provenir que de lui ; elle ne sera plus révoltée de sa punition. Que les prophètes du seigneur me disent : le premier des mortels a été le premier des ingrats, le premier des rebelles ; je suis trop disposé à le croire, quand je vois ses enfants tous déchus comme lui du titre glorieux d'enfants de la vertu, tous inclinés au mal, tous faibles pour le bien. Il a empoisonné ses descendants dans leur source commune ; je ne suis plus surpris qu'ils naissent vicieux. Justement humilié dans son intelligence, il ne transmettra pas à ses enfants tout son éclat et son empire primitif. Il s'est livré aux sens, je ne suis plus surpris qu'ils aient tant de force, tant d'action sur lui. Il a perdu les plus beaux privilèges de sa nature ; je ne suis plus surpris de la voir dégradée, vicieuse, corrompue. Son coeur s'est attaché au vice ; son héritage sera dans ses penchants, et ces penchants dans lui, dans ses enfants, formeront une espèce de seconde nature ; de ces mêmes penchants nourris par le désir, fortifiés par l'habitude, naîtront ces passions diverses, sources de tant de vices et de tant de forfaits qui agitent la terre. Cependant le seigneur n'a pas fermé à l'homme toutes les voies de la vertu ; il n'a pas retiré tous ses dons. La raison a perdu son éclat primitif, mais son flambeau n'est pas encore éteint. L'empire des sens s'est fortifié, mais l'intelligence n'est pas anéantie. Le présent nous affecte vivement, mais l'avenir se montre encore dans le lointain. L'homme est sollicité par les attraits du vice, mais il sait encore que la vertu est belle, qu'elle

mérite son amour et ses soins, et sa conscience réclame encore pour elle. Il doit lui en coûter pour la suivre des efforts, des combats, des sacrifices, et il est faible ; mais Dieu commande, Dieu exhorte, il offre encore son bras et son appui. La terre a ses plaisirs, ses jouissances ; le crime a ses appas ; mais l'enfer a ses supplices, ses vengeances ; le ciel ses récompenses, ses délices. Voilà l'homme sensible et l'homme spirituel ; l'homme porté au mal, l'homme porté au bien. Voilà, à notre école, tout le mystère des bons et des mauvais penchants, ou, si vous l'aimez mieux, des passions vertueuses et des passions vicieuses. Voilà leur origine soupçonnée par la raison, dévoilée par la révélation, et la seule qui puisse satisfaire l'esprit du philosophe et la foi du chrétien. Comparez ces leçons aux vaines théories de vos sages modernes. Ils outragent le Dieu de la création, ils le blasphèment en le faisant auteur des passions les plus perverses ; les plus monstrueuses, comme des inclinations les plus saintes et les plus bienfaisantes. Avec nous, au contraire, tout ce qu'il y a encore de bon et de louable dans l'homme est un reste précieux de l'homme primitif, des dons de Dieu, ou plutôt une continuation, un renouvellement, un surcroît de ses premiers bienfaits. Tout ce que vous trouvez de vicieux dans l'homme et ses affections est l'effet de son crime ; il ne peut ajouter à ses penchants pervers que par un nouveau crime. Notre dieu est vengé, l'idée de ses perfections reste pure et intacte. Il est saint, il est juste ; et vos blasphèmes n'ont d'autre fondement que vos erreurs et vos systèmes. Vos théories encore, encourageant les hommes à suivre tous les vices, le désespéreront dans la carrière de toutes les vertus. Près de vous les passions et les penchants sont tous, sans exception, le présent, le bienfait de la nature même ; ils pourront s'y livrer sans distinction, sans crainte d'outrager le Dieu dont ils nous viennent. Près de vous vainement voudrions-nous les combattre, ils sont tous invincibles, ils tiennent à l'essence de l'homme ; il cessera plutôt d'exister que d'en éteindre un seul. Il sera essentiellement jaloux, ambitieux, avare, intempérant, s'il apporte en naissant des penchants à la jalousie, à l'ambition, à l'avarice ou à l'intempérance. Loin de nous ces principes démentis par l'expérience même. Nous montrerons à notre élève un Socrate, le plus doux et le plus patient des grecs, avec tous les penchants de l'homme impétueux. Nous lui dirons surtout qu'à l'école du Christ, un Louis IX, avec tous les penchants d'un Charles XII, sera le plus modeste des héros et le moins ambitieux des rois ; que l'homme religieux, avec des penchants à tous les vices, sera l'homme de toutes les vertus ; qu'il aura des combats à soutenir, mais que, sous les auspices de son dieu, il n'est point de passions invincibles. Avec vous, l'homme enfin restera dans toute la faiblesse et dans toute la corruption d'un père coupable ; avec nous, il saura que de ces combats mêmes qu'il soutient contre ses passions, contre son propre coeur, doit renaître sa première grandeur ; que par eux il acquiert de nouveau ses anciens droits. Cet espoir soutiendra son courage ; et la victoire couronnant ses efforts, la vertu reprendra son empire. Quelle école tend plus à le lui rendre ? Ou la vôtre, qui nous a fait entendre l'éloge des passions les plus perverses, ou celle de l'évangile, qui apprend à triompher des plus enracinées, des plus rebelles ? Venez à présent, venez

nous répéter vos vaines objections et vos sophismes puérils contre le moraliste évangélique. Que voulez-vous nous dire, lorsque vous prétendez que l'homme sans passions n'aura plus de mobile, qu'il tombera dans l'inertie, et ne sera qu'une statue ? Prétendez-vous par là nous apprendre que l'homme sans désirs, sans volonté, sans sentiment, n'est qu'un être passif ? Nous n'avions pas besoin de votre école pour une vérité si triviale ; et vous pouviez vous épargner la honte d'un triste jeu de mots qui confond la simple faculté de sentir, de vouloir, de désirer, avec l'affection même et le désir, et qui nous fait proscrire indistinctement tous les penchants, tous les désirs toutes les affections, tandis que nos leçons ne condamnent que les penchants au mal, les affections perverses. Est-ce de ces penchants vicieux, de ces affections habituelles, mais criminelles, indiquées plus spécialement par le mot de passions, que vous faites un mobile essentiel, nécessaire, et sans lequel l'état ne subsisterait plus ? Votre erreur est alors celle d'Helvétius, ce grand panégyriste des passions, qui croit voir tout zèle et toute activité pour la patrie s'éteindre avec les passions que nous avons proscrites. Mais depuis quand le bonheur des empires ne se trouve-t-il donc que dans l'orgueil des grands, l'intempérance du peuple, l'avarice des vieillards et la sensualité d'une folle jeunesse ? Depuis quand, exhorter les mortels à ne suivre que des penchants approuvés par la vertu, à n'avoir que des motifs conformes à la raison, à la sagesse, est-ce les exciter à ne rien faire par un amour bien entendu d'eux-mêmes, ou par un vrai zèle pour l'état et pour le bien public ? Si l'amour d'une gloire toute vaine, tout humaine, a quelquefois porté le citoyen à de grands sacrifices pour l'intérêt public ; si quelquefois vos chefs, poussés par l'ambition, ont triomphé d'un ennemi plus redoutable, nommez-moi un seul de ces services, de ces grands sacrifices, un seul de ces triomphes dont le génie guidé par la vertu ne soit capable avec les seuls motifs de faire son devoir, ou d'accomplir la loi, et de servir son dieu, ses frères, sa patrie. D'Assas se taira-t-il, et la France aurait-elle perdu son Codrus, quand, au lieu des trompettes de la renommée qu'il ne doit plus entendre, son devoir lui dira : meurs, sauve ta patrie, il est un dieu qui déteste les lâches, les perfides. Nos Bayard, nos Condé, nos Turenne, en seront-ils bien moins la terreur de l'ennemi, quand la vertu, écartant tout intérêt personnel, toute jalousie, toute haine particulière, deviendra le seul mobile de leur fidélité à l'état, à leur prince ? Les Suger, les Sully, les D'Aguesseau seront-ils des ministres plus intègres, plus justes, plus utiles, quand l'ambition aura pris dans leur coeur la place du plus noble désintéressement, du plus sincère amour de la justice ? Je le sais, vous allez me parler de ces grandes victoires qui font taire les peuples devant un Alexandre, ou qui font des Césars les maîtres de la terre. Si ce sont là les triomphes qui vous font regretter l'ambition et les grandes passions, j'avoue que la vertu et l'amour du devoir ne rendront pas nos princes et nos rois jaloux de ces trophées ; mais elle les fera adorer par des sujets dont ils seront les pères ; mais elle leur fera écarter loin de nous les fléaux de la guerre, et les fléaux du luxe, et les fléaux du despotisme et de la tyrannie. Elle ne cessera de répéter que les peuples n'ont pas besoin, pour être heureux, de l'ambition des rois, mais de leur justice ; ni

de la vanité des héros, mais de leur fidélité ; ni de la jalousie des ministres, mais de leur zèle pour la chose publique ; ni de l'avarice des magistrats, mais de leur intégrité. Elle saura nous dire que le commerce, pour être florissant, n'a pas besoin de l'insatiable avidité, mais de la bonne foi et de la probité, mère de la confiance ; que les sciences n'ont pas besoin d'un sot orgueil, mais de l'amour du vrai ; que les arts n'ont pas besoin de vos Arétins, de vos Vénus lascives, mais du génie, et des grandes actions à immortaliser. Qu'ont-elles donc produit ces grandes passions, que vous croyez le seul mobile des états, du commerce, des arts, de la félicité publique ? Qu'ont-elles jusqu'ici ajouté au bonheur des nations ? Elles ont mille fois bouleversé le monde ; en tout temps elles l'ont corrompu. Sans elles nous pourrions effacer de l'histoire ces récits accablants de dissensions, de haines, de combats, de guerres intestines, de guerres étrangères, qui font de vos annales celles des léopards, des tigres, des lions acharnés à se détruire. Sans elles, vous pourriez supprimer de vos langues ces mots de tyrannie, de meurtres, d'assassins, de massacres, de larcins, d'homicides, de duels, de fratricides, d'adultères, d'incestes, et de tant d'autres crimes dont le nom fait toujours ou frémir la nature, ou rougir la pudeur. Sans elles, vous auriez, il est vrai, ignoré l'art de vaincre, d'envahir, de subjuguer. Auriez-vous moins connu celui de cultiver l'héritage de vos pères, et d'en jouir en paix ? Sans elles, vous auriez moins de riches fastueux ; de Crésus insolents ! Auriez-vous tant de pauvres ? Et verrions-nous tant d'hommes humiliés jusqu'à tendre la main pour mendier leur subsistance ? Vos flottes auraient moins enrichi nos provinces des productions de l'Inde ! Auraient-elles jamais charrié des esclaves, et vendu l'homme pour de l'or ? Vous n'auriez pas conquis un autre monde ! Vos foudres auraient-elles anéanti ses anciens habitants, que vous disiez barbares, en venant leur offrir ou le joug ou la mort ? Sans ses passions encore, une jeunesse moins bouillante aurait moins recherché, moins savouré tous les plaisirs, toutes les jouissances des sens ! En serait-elle moins respectueuse, moins occupée de ses devoirs, des études utiles ? Vos vieillards en seraient-ils plus vils, ou plus tôt décrépits ? Vos Laïs, moins superbes, n'auraient pas étalé impudemment et sur des chars dorés leurs charmes séducteurs, et le salaire de la prostitution ! Pour fournir à ce faste de la lubricité, leurs adorateurs insensés auraient-ils absorbé tant de fortunes, ruiné tant de familles ? Et pour elles vos lâches et perfides traitants auraient-ils porté la déprédation jusque dans le trésor public ? Auraient-ils épuisé les sueurs et le sang du laboureur ? Avec moins de scandales et de désordres, la fidélité conjugale, la pudeur assurant dans vos foyers l'innocence, la paix et le bonheur, auraient-elles ôté à vos empires leur solide splendeur ? Je sais, je sais encore tout ce que nous devons à ce luxe enfant des passions, et que vous cherchez à justifier pour elles. Nous lui devons la somptuosité des vêtements, celle de vos tables, celle de vos palais. Mais s'il en coûtait moins à nos premières classes de citoyens pour se parer, se nourrir, se loger, en coûterait-il tant au peuple pour ne pas aller nu, ne pas mourir de faim ? Et ses chaumières seraient-elles si tristes, si dénuées de tout ? Je le sais, nous devons à ce luxe, enfant des passions, tous les bras

qu’il exerce dans nos ateliers. Nous lui devons aussi tous ceux qu’il y dessèche, ceux qu’il laisse inutiles et dans vos antichambres, et derrière vos chars, ceux qu’il ravit aux champs, à leur culture. Nous lui devons d’avoir rendu le célibat fécond, et ces enfants épars et jetés dans le monde par la prostitution. Nous lui devons aussi les enfants qu’il étouffe, qu’il empêche de naître jusque dans vos unions légitimes. Nous lui devons sans doute ces appas toujours neufs et toujours variés d’un sexe qui vous charme et vous enchante. Nous lui devons aussi toute son inconstance, sa légèreté, sa futilité, ses faussetés, ses infidélités, tous ses scandales. Nous lui devons encore tous ces efféminés moins hommes que le sexe, plus futiles, plus légers, plus changeants, plus corrompus, plus faibles et plus vils, et qui feraient douter si l’histoire n’a pas exagéré la force, les vertus et le mâle génie de vos ancêtres. De quoi se plaignent donc ces sages hypocrites lorsque nous déclamons contre les passions ? Ont-ils peur que bientôt il n’y ait plus sur la terre assez d’ambition et de carnage, assez d’orgueil et d’insolence, assez d’avarice et de bassesse, assez d’envie et de noirceurs, assez de vengeance et de férocité, assez de sensualité et de désordres, assez de luxe et de futilité, de corruption, de faiblesse, de dégradation ? Qu’ils le disent hautement, et nous saurons alors à quoi tendent tous leurs vains paradoxes et tous leurs plaidoyers en faveur des passions. Mais qui supportera le sophiste impudent qui vient nous assurer que ces mêmes passions que nous avons proscrites ont produit la sublime sagesse, la sublime vertu ; que la terre leur doit tous les objets de notre admiration ? Oui, celui qui ne sait admirer que les forfaits heureux et les grands crimes exaltera les ressources et les lumières des grandes passions. Oui, la terre leur doit ses grands tyrans, ses grands imposteurs, ses grands usurpateurs, ses Néron, ses Mahomet, ses Cromwell. Mais leur doit-elle aussi ses Titus et ses Louis IX, ses pères de la patrie ? La politique leur doit ses sourdes intrigues, ses grandes calomnies, ses traités perfides, ses usurpations ménagées dans les ténèbres. Mais leur doit-elle aussi ces édits bienfaisants qui retranchent aux rois pour ajouter à la liberté, à l’aisance des peuples ? Oui, la terre leur doit ses vastes monuments érigés à l’orgueil des Pharaon ou des César ; mais leur doit-elle aussi ces monuments superbes, ou de la piété ou de la charité des princes et des rois ? Oui, la terre leur doit ses conquérants ; mais leur doit-elle aussi ses pacificateurs ? Oui, la France leur doit tous vos sophistes ; mais leur doit-elle aussi ses Fénélon ? Et le génie guidé par la vertu n’aura-t-il pas autant de droit à notre admiration que le génie prostitué à la défense de l’erreur ou du vice et de l’impiété ? Quel étrange paradoxe que la sublime vertu dans les grandes passions ! Vous la trouverez donc, la sublime vertu, dans ce féroce Marius, qui ne peut se résoudre à abdiquer la suprême puissance longtemps après le temps et les dangers pour lesquels on la lui confiait ; non pas dans le modeste dictateur qui hâte ses victoires pour hâter son retour à sa charrue ; et la sublime vertu sera l’ambition la plus féroce et la plus obstinée ! Vous la verrez encore dans un Coriolan menaçant de laver l’affront de son exil dans le sang de ses concitoyens, marchant à la tête des ennemis contre sa patrie ; non dans cet Aristide le plus juste des grecs, qui conjure

les dieux d'écarter les fléaux qui pourraient le venger du cruel ostracisme ; et la sublime vertu sera dans les excès de la vengeance ! Vous la verrez encore dans ce bouillant Achille, dans cet Agamemnon troublant toute la Grèce, prêts à se dévorer pour la possession de la triste Briséis ; non dans ce héros qui, malgré tout l'amour qu'il a conçu pour sa captivité, commande à tous ses sens, la rend à l'ennemi dont il venait de triompher ; et la sublime vertu sera dans la fougueuse incontinence ! Vous la verrez enfin dans le plus avare des Césars, flairant avec plaisir l'or qu'il a su tirer des besoins dont l'homme est le moins maître ; non dans ce Constance qui ne veut pour richesses que le coeur de son peuple ; et la sublime vertu sera dans la grande avarice ! Je ne vous parle pas de nos héros chrétiens, vous détestez dans eux jusqu'à leur perfection. Mais entassez sophismes sur sophismes, la sublime vertu, au lieu d'être inspirée par les passions, ne se verra jamais que dans ces actes qui annoncent la passion subjuguée, les triomphes sur soi-même, l'oubli de toute haine, de tout ressentiment particulier, le sacrifice de son propre intérêt, de ses plaisirs, de ses penchants ; sans ces grands sacrifices, tous vos bienfaits n'auront jamais de droit qu'à l'estime médiocre ; jamais il ne sera sans eux ni générosité, ni grandeur d'âme, ni sublime vertu. Voyez jusqu'où vous porte l'amour du paradoxe, la singularité, le désir de régenter tout ce que la morale avait eu jusqu'ici de maîtres respectables. Un Diderot se lève pour m'apprendre que ces grandes passions qu'il appelle lui-même les rivales de la raison, que ces grandes passions, dis-je, peuvent seules nous élever aux grandes choses ; que les amortir, c'est dégrader les hommes extraordinaires. Il a cru ce principe dicté par le génie ; qu'il vienne donc nous dire ce que seront ces hommes extraordinaires, ce que sera surtout le philosophe chez qui la raison le cédera toujours à ses rivales. Quels sont donc les rivaux de la raison, si ce n'est le vice, l'erreur et la folie ? Son grand homme sera donc essentiellement l'être toujours dominé par le vice, ou le philosophe toujours fortement abusé par le sophisme, ou l'insensé toujours fortement égaré par le délire, le vrai fou, le plus fou de tous les hommes. Certes, il fallait être fortement dominé par les rivales de la raison pour croire endoctriner le genre humain par des leçons de cette espèce. Il avait cru sans doute ajouter à sa gloire en ajoutant que celui-là naquit heureusement pour la vertu, dont les passions sont toutes fortes et toutes à l'unisson. Comment naquit-il donc organisé, celui qui ne s'aperçut pas que l'homme avec des passions fortes et toutes à l'unisson sera l'homme toujours également combattu par l'amour et par la haine, par l'ostentation et par l'avarice, par l'audace et la pusillanimité, par l'amour de la gloire, qui brave les dangers et la mort pour la patrie, et par l'intérêt personnel, qui ne vit que pour soi et ses trésors ? Comment naquit-il donc organisé, celui qui ne voit pas que cet être dans lequel il nous dit que l'espérance doit être balancée par la crainte sera essentiellement l'homme toujours irrésolu, toujours nul pour l'action, et le plus inutile des êtres ? Je vous laisse, lecteur, méditer sur ce délire philosophique. Je ne vous ai rien dit des funestes effets que produirait dans la société ce respect, cette estime que nos prétendus sages voudraient nous inspirer pour les passions ; je ne vous ai pas dit quel séjour odieux, terrible et affreux serait

la terre, si chacun, en suivant ses passions les plus effrénées, croyait avec nos sages obéir aux penchants de la nature, user des dons du ciel, au lieu de l'irriter et de mériter ses vengeances. Vous le concevrez assez vous-même, et peut-être me suis-je trop longtemps arrêté à réfuter des erreurs trop sensibles aux yeux de l'honnête homme. Peut-être n'ai-je fait qu'obscurcir des objets pour lesquels la conscience n'a pas besoin de discussion. Laissez donc là toute leur vaine philosophie ; si vous le voulez même, laissez toute la mienne. Dans ces contestations entre le moraliste religieux et nos prétendus sages, écoutez votre coeur, il décidera mieux que tous nos arguments, si vous faites le bien en suivant vos passions, ou en les réprimant.

LETTRE 71

Le chevalier à la baronne.

Malgré ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire jusqu'ici, pour dissiper vos craintes, vos scrupules sur la morale philosophique, je m'aperçois, madame, que ma dernière lettre pourrait y ajouter. Je réfléchis sur les terribles conséquences que nos provinciaux vont tirer de la doctrine de nos sages plaidant pour les passions. Au lieu de chercher comment les accorder avec ces autres sages ennemis des passions, ils pourraient bien vous dire qu'il n'y a plus moyen de tenir à une école si souvent propice aux penchants les plus pervers. Je me souviens d'ailleurs de vous avoir écrit qu'en morale les conséquences sont d'une tout autre importance que lorsqu'il s'agit de nos opinions sur la lune, le soleil ou la terre. Et je crois le deviner aujourd'hui : ce sont ces conséquences qui vous tourmentent. En lisant nos problèmes, vous aurez dit cent fois : qu'allons-nous devenir, par exemple, si l'utile et l'honnête ne sont qu'une seule et même chose ? Qui se croira tranquille auprès d'un homme persuadé que si son intérêt se trouve dans ma mort, que si mon héritage peut ajouter à son bien-être, il a non seulement le droit d'accélérer ma mort par le poison et le poignard, mais que l'assassinat est pour lui un devoir, une vertu, et qu'il ne peut pas même permettre que je vive, puisque la nature lui fait un devoir de chercher à tout prix son bien-être dans ce monde ? Je devais les prévoir ces conséquences effrayantes, aussi bien que celles que nos provinciaux auront tirées de tant d'autres assertions de nos sages. Je suis désespéré de n'avoir pas commencé par prévenir leur impression funeste, les craintes, l'aversion qu'elles devaient vous inspirer. Heureusement, madame, il est temps encore de vous rassurer sur tout ce prétendu danger de notre école. J'ai même pour cela un moyen très simple, que nous appelons le problème préservatif. Je veux vous l'exposer, ce problème. Je vous l'expliquerais aussi d'avance ; mais il est si facile, que je m'attends à le voir pleinement résolu par le courrier prochain. D'un côté, vous y verrez des sages, effrayés comme vous, avouer que certaines opinions en morale peuvent, dans ce monde, avoir des conséquences, des suites très fâcheuses, et entraîner la ruine des moeurs et des états ; de l'autre, ces alarmes n'auront pas le moindre fondement ; et

quels que puissent être nos principes, quelque effrayantes que doivent paraître des erreurs en fait de morale, vous verrez que la philosophie ne pourra jamais nuire à la vertu, ni contribuer à rendre les hommes plus méchants. Ces prétentions sont un peu opposées, je demande seulement que vous les conciliiez, et je réponds qu'alors enfin tous vos scrupules cesseront. Problème préservatif. On prouve, d'un côté, que l'erreur en morale est toujours dangereuse : on démontre de l'autre que l'erreur en morale n'est jamais dangereuse. De ces deux opinions, également soutenues par nos sages, on demande comment il résulte que les erreurs les plus monstrueuses n'auront jamais rien d'alarmant dès qu'elles partiront de l'école de la philosophie ? Relisez bien, madame, nos derniers textes à droite et à gauche ; faites bien attention dans quelles circonstances ces sages, qui nous parlent des deux côtés, ne voient rien de plus dangereux que l'erreur et l'ignorance, en fait de morale, et dans quelles circonstances rien n'est moins capable de nuire que ces sortes d'erreurs. Voyez bien à quelle école la morale peut tout pour le malheur des hommes, et auprès de quels maîtres elle ne saurait nuire ; cette simple réflexion doit suffire pour la solution de notre problème. Aussi me trouverais-je presque honteux de l'avoir proposé, si votre état présent ne me le faisait regarder comme très important, parce que seul il doit dissiper vos scrupules et vos alarmes. Les voilà sans doute qui disparaissent, et vous ne craindrez plus les funestes effets que nos principes semblaient devoir produire. Vous le voyez, la philosophie marchât-elle partout le poison à la main, et le répandît-elle à pleine coupe, il est constant qu'elle ne peut ni ne veut nuire. Ce ne sera donc pas un Voltaire, ou un Helvétius, ou bien un Diderot qui rendront les hommes plus méchants. Ces héros de la morale et de la sagesse peuvent bien se tromper, mais il ne leur est pas donné de tromper ou de séduire les autres. Tel est le privilège de la philosophie. On pourra sans doute le lui contester ; mais serait-ce bien vous, madame, qui chercheriez à le rendre suspect ? Je ne saurais le croire. Vous en concevrez trop bien l'importance et la nécessité. Permettez qu'à l'honneur de vous le révéler je joigne encore celui de vous offrir mon hommage, et l'assurance de mon respectueux dévouement.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

Encore des embûches, des tournures insidieuses pour séduire la foule trop nombreuse des lecteurs imprudents et crédules ? Quel étrange privilège s'arrogent donc ici nos prétendus sages ? L'erreur à leur école, et l'erreur la plus monstrueuse en fait de morale, ne saurait nuire aux moeurs, et ajouter à la somme des crimes ! Elle sera toujours exempte de danger quand elle sortira de la bouche de vos soi-disant philosophes ! Se défendre qui pourra de la plus vive indignation ; quant à moi, je l'avoue, ces ruses, ces discours fallacieux me révoltent. Je crois voir dans ces prétendus sages de vils charlatans avides des suffrages, et bien plus encore de

l’argent du peuple, débiter hardiment dans nos carrefours le poison le plus subtil, sous prétexte que leur art en sait rendre le venin sans effet. Heureusement le piége est facile à découvrir ; leur vaine précaution annonce seule qu’ils soupçonnent l’erreur dans leurs leçons mêmes, qu’ils craignent de la voir dévoilée, qu’ils ont rougi d’avance des reproches qu’elle doit leur attirer. Mais alors même que la honte les force à se précautionner, nous avons vu tout l’art qui les conduit et les motifs qui les animent. Confus d’avoir porté l’amour pour le vice jusqu’à faire de la vertu une chimère de l’imagination, ils ne sont revenus sur leurs pas, en faisant semblant de lui donner une existence plus réelle, que pour nous mieux séduire. En conservant son nom, ils l’ont dénaturée, et le vil intérêt a succédé à sa sublime essence. Aujourd’hui que leurs propres disciples se récrient encore, il faut les apaiser ; il faut surtout se prémunir contre l’indignation et les alarmes des peuples, contre l’autorité des magistrats chargés de la vindicte publique, contre les anathèmes de l’église chargée du dépôt de la morale, comme du maintien même de ses dogmes et de toute la doctrine évangélique ; et tout leur subterfuge est dans le plus rusé comme dans le plus faux des sophismes. ” Fussions-nous dans l’erreur, nous disent ils, nos préceptes fussent-ils ceux du crime et du mensonge, qu’avez-vous à redouter de nous ? Ce n’est pas l’opinion qui dirige les actions des hommes ; ce ne sont pas nos livres, nos maximes qui conduisent les peuples. La loi seule est leur guide et leur mobile réel ; notre philosophie n’ébranlera donc pas vos empires, ne portera aucune atteinte aux moeurs tant que vos lois subsisteront. ” Si la sincérité a dicté ce langage, s’il est vrai que leurs leçons ne peuvent influer ni sur les moeurs des particuliers, ni sur le sort des empires ; s’il est vrai en général que la conduite de l’homme ne dépend nullement de ses opinions, d’où leur vient donc cette ardeur à répandre leurs principes, et cet acharnement à les défendre ? À quoi bon tant de zèle pour une morale qu’ils disent inutile ? À quoi bon toutes leurs déclamations contre celle qu’ils appellent effrontément la morale du préjugé, si l’erreur et le préjugé ne peuvent rendre l’homme ni pire, ni meilleur ? À quoi bon nous répéter sans cesse que l’objet de leur philosophie est la réforme des monarques et des peuples ? Qui réformeront-ils si leurs opinions ne changent ni le juste, ni le méchant ? Il est donc encore vrai que la contradiction la plus évidente sera toujours le premier résultat de leur incohérente philosophie. Ne cessons pas de le répéter, puisqu’ils ne cessent d’en donner de nouvelles preuves. Ne cessons pas de faire observer combien ils sont toujours et partout inconciliables avec eux-mêmes, puisque cette réflexion seule suffit pour nous ôter toute confiance en leurs leçons. Elle pourrait suffire pour nous dispenser de tout autre réfutation ; daignons cependant examiner encore leurs vaines prétentions, et opposer le raisonnement à leurs absurdités. Il est intéressant de désabuser ceux qu’ils ont séduits en trop grand nombre, ceux que nous entendons répéter trop souvent que la philosophie du jour ne saurait nuire ; qu’on peut impunément ou lire ou débiter, et laisser se répandre librement toutes ses productions ; que les magistrats même ont presque toujours tort de sévir et contre les auteurs et contre leurs ouvrages ; il est intéressant de désabuser ceux qui se

flattent imprudemment d’en distinguer eux-mêmes le bon et le mauvais, et ceux qui se persuadent, à force de l’avoir entendu dire, qu’un livre, quel qu’il soit, que des opinions, quelque fausses qu’elles puissent être, n’influent presque en rien sur la conduite des hommes, ni sur les moeurs des peuples et des particuliers, ni sur l’empire des vertus et des vices. Sans doute il est trop vrai que les actions de l’homme ne sont pas toujours réglées sur le jugement que son esprit en porte ; mais c’est lorsque ce jugement, d’accord avec les lois de la vertu, combat les passions : c’est quand la vérité exige pour la suivre des efforts et des victoires pénibles ; c’est lorsqu’elle nous montre des difficultés à vaincre, des obstacles à surmonter, des violences à nous faire ; c’est enfin quand le coeur lui résiste, que la raison trop faible éclaire vainement notre esprit. C’est alors trop malheureusement que les leçons de la saine philosophie, de l’évangile même, n’ont presque plus d’empire sur la volonté, et ne servent qu’à rendre plus coupable celui qui n’a connu la vérité que pour s’en éloigner dans sa conduite. C’est alors que l’homme volontairement égaré peut se dire à lui-même : je vois le bien que j’approuve, et je fais le mal que je condamne. Mais quand l’esprit, d’accord avec l’erreur, flatte nos désirs, quand l’opinion et le mensonge, sous le voile de la sagesse, quand le jugement et la persuasion ont absous les passions et secondent les penchants de son coeur en lui montrant la vertu dans le vice, l’innocence dans le crime ; alors l’opinion devient toute-puissante sur l’homme ; sa raison égarée par de fausses lumières, ses passions favorisées par la conviction, son esprit et son coeur, toutes ses facultés à la fois sont au vice. Et de là cette règle, ces maximes si sûres dans la direction des hommes : voulez-vous les conduire à la vertu ? Ne vous contentez pas d’éclairer leur esprit, de diriger le jugement, de corriger l’opinion : c’est le coeur qu’il faut gagner, échauffer, remuer, intéresser. Mais, souvenez-vous-en, la victoire sur le coeur est toujours difficile ; elle est toujours manquée tant que la passion est plus forte que la raison. Le vice au contraire, accompagné de l’erreur et de la persuasion, n’a plus rien à gagner. Vous avez dépravé la raison et séduit les esprits, tous les coeurs étaient déjà à vous quand vous avez plaidé pour les passions. Le plus juste lui-même une fois persuadé, et prenant le mensonge pour la vérité, la vertu pour le vice, se croira innocent à la suite de l’erreur et du vice. Comment se ferait-il un crime de les suivre, quand, grâce à vos leçons, dans le crime même il ne voit que le devoir ? Vous avez donc tout fait pour corrompre les moeurs, pour renverser l’empire des vertus, quand vous êtes venu à bout d’altérer les notions morales, d’égarer l’opinion. Le démon qui séduit les mortels n’en fait pas davantage, il ne leur dira pas sottement : voilà le vice et l’erreur qu’il faut suivre ; voilà ce que proscrit la justice, ce qu’il faut pourtant faire, ce que la raison vous défend, et ce que vous pouvez cependant vous permettre. Le piége est trop grossier : il s’y prend comme vous ; il commence par transformer à leurs yeux l’injustice en justice, l’illicite en licite, pardonner à l’erreur le masque de la vérité ; et quand il a montré, comme vous, la loi dans l’intérêt, l’innocence dans la prostitution, il est sûr d’avoir ruiné l’empire des moeurs ; et vous en êtes bien certain comme lui ; mais vous cachez votre

perversité comme il cache la sienne. Vous avez beau nous dire : l'opinion ne fait rien tant que les lois subsistent ; nous vous demandons, avec bien plus de fondement, ce que peuvent les lois quand l'opinion publique est pervertie ? Quand elles sont sans cesse en opposition avec ce que vous faites appeler la raison ? Une loi regardée comme contraire à la raison est essentiellement une loi méprisée ; et la loi méprisée est essentiellement une loi sans force, sans vigueur. Vous avez commencé par persuader au magistrat que de faux préjugés ont proscrit l'adultère, la débauche, l'ambition, la vengeance. Il sera lui-même débauché, adultère, ambitieux, vindicatif, avare, intéressé, injuste, et fermera les yeux sur ceux qui lui ressemblent. Vous avez dit au peuple : la loi seule condamne le larcin ; la nature a tout rendu commun. C'est contre vous que la loi doit sévir ; c'est vous qui apprenez au peuple à l'éluder, à la violer sans se croire coupable. Vous avez fait changer l'opinion publique ; combien de temps encore pensez-vous que la loi puisse subsister, puisqu'elle est elle-même le fruit de l'opinion publique ; puisque le magistrat et le législateur sont surtout ceux que votre orgueil prétendait instruire ? Et dussent-elles toutes se conserver sans altération dans nos archives, il y a longtemps qu'on vous a demandé à quoi servent les lois sans les moeurs. Ce n'est donc pas la loi qui fait les moeurs ; les moeurs sont bien plutôt gardiennes des lois. Vos erreurs ont blessé les unes et les autres ; si leur chute est commune, elle sera la suite naturelle de vos dogmes. Le peuple, ajoutez-vous, ne lit pas vos productions, et vos erreurs sont au moins nulles pour le commun des hommes. Vous seriez bien fâchés ici de dire vrai, et que vos leçons ne parvinssent pas au-delà de votre école. Nous savons jusqu'où s'est étendu votre zèle barbare ; l'erreur ne craint rien tant que d'être obscure ; elle aime à faire nombre ; les suffrages de la plus vile populace lui sont chers, et vous avez voulu les obtenir quand vous avez donné à vos leçons toutes les formes pour les propager dans toutes les classes. Le peuple ne lit pas vos productions ! Mais ne serait-ce rien pour les moeurs que d'avoir légitimé le vice par l'erreur, dans la classe nombreuse des lecteurs oisifs, qui, ne cherchant à perdre que le temps, perdent leur innocence ; des lecteurs ignorants, légers, superficiels, qui, croyant acquérir la science et ne pouvant démêler le sophisme, perdent tous les principes ; des lecteurs déjà pervertis, qui, dévorant avec avidité l'erreur propre à les rassurer, s'endurcissent dans leurs égarements ? Le peuple ne lit pas vos productions ! Mais par quelle honteuse fatalité tout ce qu'il y a dans l'un et l'autre sexe, et dans toutes les classes de lecteurs corrompus, de jeunes gens gâtés, de vieillards endurcis, les recherche-t-il donc avec tant d'avidité ? On ne l'a pas assez remarqué, et il faudrait le répéter sans cesse : tout ce qu'il y a de femmes sans pudeur, d'hommes sans bonne foi, tous ces êtres du jour que vous nommez roués de cour, roués de ville, tous ces enfants rebelles et insolents, ces pères scandaleux, ces valets infidèles, de quelles productions aiment-ils à se nourrir ? C'est vous, c'est votre école qui les leur fournissez. Ce n'est pas l'évangile assurément qu'ils opposent à nos saintes exhortations lorsque nous cherchons à les remettre dans les voies de la vertu. Ce sont ou les sarcasmes d'un Voltaire, ou les sophismes d'un

Jean-Jacques, ou les traits insidieux d'un D'Alembert, ou les nuages d'un Diderot, ou les noirceurs et les déclamations frénétiques et les faits controuvés d'un Raynal, d'un Fréret, d'un Boulanger ; ce sont vos Lamétrie, vos Helvétius, vos systèmes, vos codes, vos interprétations de la nature, vos prétendus essais sur les préjugés, vos pensées, vos dictionnaires soi-disant philosophiques, vos encyclopédies et vos questions encyclopédiques, vos romans scandaleux ; ce sont toutes vos productions qui forment leurs recueils favoris ; c'est vous, toujours vous qu'ils opposent à l'apôtre zélé, à l'honnête homme qui leur prêche d'autres devoirs que le plaisir, d'autres intérêts que celui du moment ; c'est par vous qu'ils excusent tous leurs dérèglements, justifient tous leurs principes. Ils se font honneur d'être vos disciples ; ils se disent philosophes, parce qu'ils sont munis de toute votre force, de tous vos arguments contre Dieu et son culte, contre la vertu et ses préceptes, contre les saints et contre l'église : ils rougiraient de se dire chrétiens. Qu'ils soient donc philosophes ; qu'ils portent vos livrées ; ils sont faits pour en être revêtus. Mais que leur vie, d'accord avec vos préceptes, soit aux yeux du sage qui réfléchit le préservatif de votre école, comme elle en est la honte, le cachet, et qu'on juge par eux du fruit de vos erreurs. Imprudents ! Vous osez nous reprocher à nous-mêmes l'inutilité des sublimes leçons que nous puisons dans l'évangile ! Vous répétez sans cesse que, parmi nos disciples et tous ceux qui font profession d'une religion sainte, il est encore des hommes qui réveillent la sévérité du magistrat ; que parmi les chrétiens il est autant de crimes que chez les nations qui n'ont pas reçu la doctrine et les lois de Jésus-Christ. Vous nous calomniez en taisant les vertus que le monde ne doit qu'à l'évangile, et le nombre de ceux que ses leçons retiennent dans les voies de la justice, en affectant des parallèles que l'histoire dément, en outrant les crimes des nations soumises à la foi, et en exagérant les vertus de celles qui l'ignorent. Mais fût-il bien vrai que nos leçons eussent si peu d'empire sur les hommes, quoi ! Vous répondrions-nous, les mortels, trop malheureusement portés aux vices, n'en sont pas même détournés par les préceptes les plus saints, et vous ne craignez pas que l'erreur, la morale la plus fausse, la plus licencieuse et la plus favorable à leurs penchants, n'ajoute à leurs passions, au nombre de leurs crimes ? La vérité ne les corrige pas, et vous ne craignez pas de les voir encouragés par le mensonge ? Gardez au moins pour vous un reproche qui ne peut retomber que sur vous et votre école. Nous en faisons le triste aveu : il n'est que trop de crimes au milieu des chrétiens mêmes. Mais ces crimes, au moins, nous les proscrivons tous sans exception, et nous pleurons sur tous. Au lieu d'être le fruit de nos leçons, ils ne vous montrent que l'indocilité de nos disciples. Nous avons averti, nous avons exhorté, nous avons menacé. Le méchant n'a péché contre la vertu qu'en péchant contre notre évangile. Mais vous, qu'avez-vous fait pour détourner vos adeptes des vices et des crimes ? Que ne faites-vous pas au contraire pour les y engager, pour les y endurcir ? S'ils étaient toujours justes et désintéressés, s'ils préféraient le devoir au plaisir, l'honnêteté à la fortune, s'ils avaient l'âme grande et généreuse, s'ils étaient prêts à mourir pour le vrai, c'est contre vous qu'ils pécheraient, c'est

contre vos leçons qu'ils auraient à se roidir. C'est en abandonnant la vertu, au contraire, qu'ils se montrent vos disciples. Osez leur reprocher la perversité de leur conduite et les forfaits les plus monstrueux, ils n'auront, pour vous rendre muets, qu'à vous rappeler vos propres maximes ; ils sont méchants, parce qu'ils se sont livrés à leurs penchants, parce qu'ils ont réduit vos leçons en pratique. Ils n'ont pensé qu'à jouir du présent, parce que vous leur dites qu'il n'est point d'avenir ; ils sont ambitieux, brigands, avares, personnels, parce que vous leur dites que la vertu est dans leur intérêt ; ils sont intempérants, colères, voluptueux, parce que vous leur montrez dans les plaisirs des sens et leurs passions la voix de la nature. Ils sont fourbes, insidieux, parce que vous leur dites que l'homme seul a fait la loi. Ils sont hardis et endurcis dans leur scélératesse, parce que vous leur dites qu'il n'est point de coupables aux yeux d'un dieu trop grand pour s'offenser des actions des hommes, trop bon pour les punir. Ils n'ont cessé de croire à la vertu qu'en commençant à croire à vos leçons. Quelle école est-ce donc que la vôtre ? Et qu'est-ce que des maîtres qu'il faut abandonner pour avoir droit de blâmer le méchant ? Ah ! Si ces prétendus philosophes n'ont aucun droit contre les plus pervers de leurs disciples, nous en avons contre eux, et nous les forcerons à rougir de ces crimes mêmes qu'ils voient parmi les nôtres. Puisqu'ils savent si bien les observer, nous oserons leur dire : non seulement les vices et les crimes de vos adeptes vous appartiennent tous, mais vous serez encore chargés de ceux que vous dites à nous. S'il est encore des méchants parmi les hommes instruits de nos lois, c'est qu'ils les abandonnent dans la pratique, pour adopter les vôtres. Si ce jeune chrétien, si fidèle d'abord à ses devoirs, se relâche de sa première ferveur, c'est vous qui lui avez rendu suspecte la sévérité de nos leçons ; c'est vous qui fomentez dans son esprit des doutes sur nos dogmes et nos préceptes. C'est en lisant Rousseau qu'il devient incrédule et passionné ; c'est en lisant Voltaire qu'il devient impie et libertin ; c'est en lisant Helvétius qu'il devient impie et égoïste ; c'est en lisant Raynal qu'il devient impie et frénétique ; c'est en vous lisant tous qu'il commence par douter des principes religieux, et finit par secouer le joug de la vertu, pour vivre sans frein et sans remords au gré de ses passions. Vous le verrez peut-être encore dans nos temples ; mais vos leçons et le poison sont déjà dans son coeur, et c'est vous qu'il suivra dans ses dérèglements. Nous avons des vicieux et des coupables de toutes les espèces parmi ceux-là mêmes que nous exhortons à toutes les vertus ; mais tandis que cet homme n'a entendu chez nous que les lois de la plus tendre charité, d'un mépris généreux de tout bien périssable, pourquoi vos principes viennent-ils l'attacher à son or, à son argent, à tous les biens terrestres ? C'est vous qui fomentez son avarice, et c'est vous qu'il suivra dans toutes ses usures, dans tous ses monopoles, comme c'est vous que suivent tant de voluptueux, qui n'ont appris que de vous seuls à rapporter toutes leurs jouissances à celles de leurs sens, comme c'est vous que suivent tant de prostituées, qui de vous seuls apprennent à braver les lois de la pudeur, à justifier le plus vil, le plus infâme des commerces. N'est-ce pas vous encore, n'est-ce pas vos leçons que suivent ces ministres ambitieux, ces

magistrats d'iniquité, et ces tyrans despotes, à qui vous avez dit que le vengeur de l'opprimé et le juge des rois n'est qu'un fantôme ? Rougissez, j'y consens ; mais vous serez forcés de reconnaître vos leçons, votre ouvrage jusque dans ce brigand qui tend ses piéges au voyageur dans la retraite des forêts, jusque dans ce valet assassinant son maître dans l'ombre de la nuit, puisque vous seuls leur dites que tout forfait commis dans les ténèbres est un crime impuni. Ils sont passés de vous aux peuples et aux grands, ces principes affreux, et ils ont fait des monstres ; c'était là leur effet naturel. Vous nous direz en vain que ces prostituées et ces scélérats ignorent jusqu'au nom de votre école ; venez dans ces asiles de nos hôpitaux où la misère enfin et les infirmités les ont conduits, ou bien dans ces cachots trop tard fermés sur eux, une triste expérience vous apprendra, comme à nos prêtres, combien de fois il faut, dans ces instants trop voisins du supplice et de la mort, commencer par détruire vos principes pour leur faire concevoir leurs forfaits, et leur en inspirer le repentir. Et vous saurez alors que presque tout brigand, que toute prostituée est philosophe de votre détestable philosophie ; que l'oubli de nos lois, de nos maximes, commença leur dépravation, et que les vôtres l'ont consommée. Qu'importe qu'ils ignorent votre nom, qu'importe même qu'il y ait eu des brigands avant qu'il n'y eût des philosophes ? Ceux du jour en sont-ils moins à vous, quand vous seuls rassurez leur conscience et confirmez leurs dogmes ? Qu'importe encore qu'il y eût des brigands, des prostituées, des ambitieux et des tyrans avant tous vos Lucrèces ? Si la philosophie était alors sans nom et sans manteau, les passions avaient tous vos préceptes, toutes vos maximes. Vous leur avez donné le nom de la sagesse, et c'est là votre crime. Et ne me dites pas que c'est là un abus de la philosophie, qu'on abuse de tout, de la religion même. Vous vous trompez ; c'est là l'usage, et non l'abus de vos principes ; c'est votre philosophie mise en action. Vous ne verrez pas un de ces êtres lubriques et lascifs, vous ne verrez pas un de ces êtres sourdement féroces, oser se justifier par l'évangile, et tous pourront montrer dans leur conduite les conséquences les plus directes de vos leçons, et tous y recourront pour voiler les plus criants désordres. Vous allez m'opposer quelques-uns de vos sages qui, avec vos principes et les prêchant eux-mêmes, ont cependant joui d'une certaine réputation de probité. Vous parlez des Spinoza ; vous nommez les Voltaire, les Helvétius, les D'Alembert ; je ne nomme personne, mais j'ose demander à quoi se réduit donc chez vos philosophes cette réputation de probité ? Certes, il me paraît qu'elle s'obtient à bon marché, et peut se soutenir sans de bien grands efforts. Leur honnête homme, à peu de chose près, est celui qui a su mettre la loi dans l'impuissance de prouver, de punir le délit. Il ne volera pas s'il n'a point de besoin. Tant qu'il aime l'épouse, il ne cherchera pas le lit de l'étrangère ; il sera officieux par caractère ou par ostentation, ou parce qu'il faut bien au moins se procurer quelques-unes de ces jouissances que la conscience ne nous reproche pas ; il protégera ses vassaux, parce qu'il sait très bien le fruit qu'il doit tirer lui-même de leurs travaux et de leur aisance. Mais en coûte-t-il tant de ne pas rechercher le bien d'autrui quand l'infamie est attachée au vol ? En coûte-t-il beaucoup de venir au

secours de l'indigence quand on est né dans l'opulence, quand on a chèrement vendu des productions qui tirent tout leur prix de leur venin ; quand, à force d'intrigue et de cabale, on a accumulé sur sa tête les passions, les bienfaits d'un mylord ou d'un prince, qui croit ne protéger que les lettres, et qui paie l'erreur, l'impiété au prix de l'or ? En coûte-t-il beaucoup de hasarder quelques largesses quand on a, pour publier sa bienfaisance, toutes les bouches et toutes les trompettes de la renommée ? Si c'est là que se borne l'idée que vous avez de la vertu, je conçois qu'à ce prix votre soi-disant sage peut être honnête homme. Mais si j'avais de la vertu des idées un peu plus relevées ; si, pour croire à la grande probité de vos Socrates, j'exigeais de leur part quelques grands sacrifices qui nous montrent le sage maître de ses passions ; si, pour être honnête homme, il fallait que le plaisir ne l'emportât jamais sur le devoir, s'il fallait étouffer tout penchant, tout désir désordonné, respecter en tout temps et l'épouse et la fille de son prochain, ne jamais violer les lois de la pudeur et de la chasteté, être ou fidèle époux, ou célibataire continent ; si, pour être honnête homme, il fallait être juste en quelque circonstance qu'on se trouve, et lors même qu'on souffre des besoins, résister à la tentation ou d'un gain illicite, ou d'une acquisition frauduleuse, d'un larcin bien secret ; si, pour être véritablement humain et charitable, au lieu de donner peu et avec faste quand on a beaucoup, il fallait savoir souffrir soi-même une partie des besoins pour alléger ceux du nécessiteux ; s'il ne suffisait pas d'avoir dans la bouche les mots de tolérance, d'humanité, d'amour universel, quand on nourrit dans son propre coeur tout le ressentiment de la haine, de l'inimitié, de la jalousie, quand on n'est tolérant que pour ceux qui nous croient de grands hommes ; s'il ne suffisait pas d'afficher souvent le mot de vérité quand on outrage si souvent la vérité dans tous ses écrits, quand on ment par esprit de parti, quand on ment par orgueil, quand on ment par opiniâtreté ; ni celui de la vertu quand on répand dans ses productions les principes de tous les vices ; ni celui de probité quand on croit tout permis à l'intérêt, quand on n'a d'autre frein que les yeux du public ou la verge des licteurs ; s'il fallait rendre à l'homme ce qui est à l'homme, et à Dieu ce qui est à Dieu ; si le plus grand des crimes était d'éloigner l'homme de la divinité, de pervertir les coeurs par des écrits lascifs, et les esprits par des écrits impies ; si, pour être honnête homme, il fallait enfin, jusque dans les ténèbres, vivre, écrire, penser comme un juge sévère de soi-même, comme l'ami d'un dieu qui pénètre dans les replis du coeur, et dont le seul aspect suffit pour éloigner de toute action vicieuse ; quel serait, je vous prie, le nombre de vos sages, dont vous vanteriez avec une certaine confiance la probité parfaite ? Je ne nomme personne, mais je le dis avec franchise, vos apothéoses me sont toutes suspectes. Votre sage honnête homme, malgré tous vos éloges, peut avoir encore bien des vices dont vous ne parlez pas ; et le silence même de ses panégyristes me fait craindre qu'il ne lui ait manqué bien des vertus, dont ils affectent de ne pas seulement prononcer le nom quand ils parlent de lui. Je tremble, quand j'entends les oraisons funèbres de vos grands coryphées, qu'on ne puisse leur appliquer ces terribles paroles. On les loue où ils ne sont plus, on les punit où ils

sont. Eh ! Comment voulez-vous me persuader de ce héros de votre philosophie qu'il a été fidèle à toutes les vertus ? Il eût menti à toute votre école, à toute sa doctrine, s'il se fût montré juste malgré son intérêt, tempérant malgré ses appétits, bienfaisant malgré son amour-propre, citoyen malgré son égoïsme, modeste malgré sa vanité, ami constant malgré tous ses caprices, généreux malgré toutes ses passions. Non, je ne croirai pas, je ne croirai jamais qu'on puisse tant écrire en faveur du vice, et toujours agir sans blesser la vertu. C'est donc en vain qu'on nous répétera que les erreurs de l'esprit n'influent ni sur les moeurs des philosophes, ni sur les moeurs des peuples ; nous dirons toujours à ceux que nous voulons conduire à la vertu : tout homme persuadé qu'il peut suivre sans crime et sans distinction tous ses plaisirs, toutes ses affections, est la brute livrée à ses penchants. Ses principes sont trop licencieux pour que ses moeurs soient moins suspectes. Veillez sur cette tendre vierge que sa pudeur vous rendait si chère. Si le sage aux dogmes lascifs a jeté l'oeil sur elle, vous pleurerez bientôt sur l'innocence qu'il cherche à lui ravir. Qu'il soit chassé de vos foyers. Le respect pour le lit de l'étranger n'est à son école qu'une erreur de préjugé ; il saura l'insinuer à propos cette maxime odieuse ; elle sera bientôt celle de votre épouse. Veillez à votre propre sûreté ; éloignez ce Diogène moderne. La nature, à ses yeux, a rendu les biens communs ; si l'occasion se prête à ses principes, ne cherchez pas ailleurs ce qui pourra manquer à vos trésors. Fuyez encore, fuyez ce nouvel Aristippe, que vous aviez la bonhomie de croire votre ami ; ses serments fussent-ils les garants de sa constance, l'intérêt et l'utile sont toutes les vertus de son école ; la fortune et ses lueurs suffisent pour en faire l'ennemi dangereux. Fuyez enfin tous ces maîtres d'une sagesse amie de l'erreur et de l'impiété ; s'ils ont quelques vertus auxquelles leur esprit ne croit pas, l'occasion seule leur manquerait pour montrer tous les vices auxquels leur coeur est attaché. Malheur à tous les peuples qui eurent confiance à leur école ! Demandez au romain en quel instant il vit la corruption et la perversité, la dépravation la plus complète régner dans sa patrie, et il vous répondra qu'avec l'école des Leucippe, des Diogène, des Démocrite, des Épicure, des Crates, des Théodore, entrèrent à la fois dans ses murs les erreurs de Lucrèce et les moeurs des cyniques. Demandez à la Grèce quelles causes avaient fait disparaître dans ses villes les vertus antiques ; elle vous répondra : en chassant de leur sein des légions d'adeptes de toutes les écoles, parce que leur exil pouvait seul rappeler le respect pour les moeurs, et la prospérité et la tranquillité de l'état. Demandez à ce qui vous entoure en France, en Angleterre, depuis combien d'années sont connus dans nos foyers ces effrontés sophistes si communs dans toutes les classes, qui ne connaissent plus de Dieu que le plaisir, de loi que l'intérêt, qui réclament sans cesse contre l'autorité ; depuis combien de temps nous connaissons chez nous cette nuée de célibataires libertins, d'enfants dénaturés, de jeunes débauchés, de Laïs fastueuses, de riches sans pudeur, de traitants en faillite ; depuis quel temps enfin le luxe, la dépravation ont semblé tout confondre en pervertissant tout, et dites-nous ensuite si l'expérience seule de mon siècle ne vous démontre pas que des erreurs

sans nombre, qui infestent la société, les plus funestes aux moeurs publiques sont ces opinions antimorales répandues dans toutes les productions de nos sages modernes. Quel citoyen ami de la patrie, instruit que le bonheur d'un peuple est dans ses moeurs, que les moeurs sont perdues quand le coeur est tout aux passions, l'esprit tout à l'erreur, quel citoyen zélé pour la vertu les verrait donc partout sans crainte, sans alarmes, ces productions antimorales, impies et scandaleuses ? Ô vous sur qui l'état se repose du soin de réprimer également et l'auteur licencieux et le libraire avare, qui ne voit dans l'erreur qu'il achète que le produit décuple de l'erreur qu'il vendra, puisse le ciel encore ajouter à votre zèle, à la rigueur des lois qui tant de fois flétrirent le sophiste immoral et le sophiste impie ! Et vous qui trop souvent avez vu l'avarice éluder l'arrêt du magistrat, n'ajoutez pas vous-même à l'infraction. Soyez au moins, soyez vous-même le magistrat de vos enfants. Qu'ils soient instruits, sans doute, nous en formons le voeu autant que vous, et plus que vous encore, nous désirons que la science et la lumière se répandent ; mais est-ce dans des sources empoisonnées qu'il faudra leur apprendre à la puiser ? Et vous-même tremblez, que votre présomption ne soit punie. Il faut des études que vous n'avez point faites ; il faut une attention à laquelle vous n'êtes pas assez exercé pour démêler l'erreur et le sophisme. J'ai vu peu de lecteurs qu'ils n'aient séduits. Je tremble pour tous ceux que la simple curiosité entraîne : elle est déjà un crime. Celui qui aime franchement la vérité redoute les appâts du mensonge, celui qui craint l'abîme ne s'en approche pas. Je veux que le talent et tout l'art possible se montrent dans plusieurs de ces productions d'une fausse sagesse ; je veux même qu'il y ait des vérités utiles en elles-mêmes. L'erreur est-elle moins dangereuse quand elle est mieux ménagée ? Le reptile caché parmi les fleurs est-il moins venimeux ? Au nombre de ces mets divers dont on couvre vos tables, s'il en était un seul où, sans le désigner, on vous dît qu'une main ennemie a mêlé du poison, vous les jetteriez tous. L'amour de la vertu et de la vérité, l'amour de l'innocence, le zèle pour la foi et pour les moeurs doivent-ils vous inspirer des précautions moins sages ? Que toute cette fausse philosophie cherche donc à cacher autant qu'elle pourra le danger de ses erreurs, nous n'en serons pas moins zélés à vous prémunir contre la séduction, nous n'en dirons pas moins : loin de vous toutes ces productions où le mensonge ne peut plaire à l'esprit que pour introduire le vice dans le coeur ! Et loin de vous surtout ces hommes qui ont osé vous dire que l'erreur elle-même a perdu dans leur bouche tout ce qu'elle a de dangereux pour la vertu ! Cette précaution suffit pour indiquer l'homme qui veut séduire ; elle suffit pour faire détester son école.

TOME 4

LETTRE 72

La baronne au chevalier.

Laissons là vos problèmes, chevalier, et toutes vos énigmes. En voici une qui depuis quelques jours me donne une bien autre occupation, et bien d'autres inquiétudes. Ouvrez, je vous prie, ouvrez le gros paquet que je joins à ma lettre. Lisez d'abord le titre… eh bien, qu'en dites-vous ? Catéchisme philosophique renforcé, ou bien le double catéchisme. Quel des deux faut-il prendre, chevalier ? Quel des deux choisirai-je pour Émile ? Hélas ! Je le croyais d'abord, qu'un hasard le plus heureux du monde était venu m'offrir dans cette production ce catéchisme tant désiré, tant attendu, qui doit un jour faire de nos enfants autant de philosophes. Quelle triste réflexion est venue me jeter dans une inquiétude et des soupçons que tout ne contribue que trop à fortifier ! Le double catéchisme peut venir de bien loin, il peut même venir de quelqu'un de nos maîtres ou de nos grands adeptes, je le conçois très bien lorsque je le compare à nos problèmes, à nos doubles leçons ; mais il peut aussi nous venir de bien près, je le conçois encore, et je suis bien portée à le croire quand je combine ce qui en précéda la découverte. Sont-ce les vraies leçons de nos grands moralistes, recueillies avec soin par quelqu'un de leurs disciples les plus zélés, les plus instruits ? Tout semble me le dire quand je vois et le pour et le contre soutenus si positivement, tantôt par divers sages, et tantôt par les mêmes ; je le croirais surtout quand je vois des leçons de vertu si différentes de toutes celles qu'on donnait jusqu'ici à la jeunesse, et si bien prouvées à la fin de chaque chapitre par les textes mêmes dont elles sont extraites. Mais quand je réfléchis que nous avons ici un terrible ennemi de la philosophie dans un certain abbé ; quand je pense que bien plus d'une fois il a osé me dire que c'en était fait de la philosophie si elle était connue, que le vrai moyen de la faire connaître, de bien manifester tout le danger, tout le poison de sa morale, était de dévoiler ses leçons, de les bien détailler, de les rédiger même en forme d'un simple catéchisme, clair et débarrassé de tout leur attirail de grands mots, de grandes phrases, et dont chaque chapitre fût pourtant soutenu de fortes preuves, de textes bien précis extraits de nos productions les plus célèbres ; quand je pense, dis-je, à cette prétention de Mr l'abbé, j'ai bien peur, chevalier, que l'auteur du double catéchisme ne soit pas un de nos bons amis. J'ai bien peur qu'il n'ait fait ici que ce qu'il appelle démontrer clairement, nettement, où nos soi-disant sages prétendent nous conduire, et ce que deviendrait notre jeunesse si l'on substituait au catéchisme de messeigneurs nos évêques, de messieurs nos curés, celui de la philosophie moderne. Ces soupçons se changent en une espèce de certitude quand je vois en effet combien je serais désespérée que mon fils n'eût pas d'autres leçons que celles du double catéchisme. Ils se fortifient quand je pense au mystère que l'on a affecté pour me le faire parvenir. Imaginez, chevalier, que je ne sais pas même qui m'a fait ce cadeau. Vous savez ce bosquet de mon enclos, où je vais si souvent me promener ; c'est là, c'est auprès du petit cabinet de verdure qu'on l'avait déposé en forme de rouleau, presque caché sous l'herbe, mais tellement placé sur le bord du chemin, que je devais le heurter avec le pied en allant ou venant. Je ne vous dirai pas quelle fut

d'abord ma joie à la première inspection du titre ; catéchisme philosophique renforcé. Je ne vous dirai pas comment elle se changea en une espèce de dépit et de rage, par les réflexions et les soupçons qui suivirent de près ma découverte. Je résolus de la tenir secrète, persuadée, que Mr l'abbé ne tarderait pas à venir m'en demander des nouvelles. Aisément vous pouvez deviner le compliment que je lui aurais fait. Il affecte sans doute de ne point paraître ; et personne encore n'est venu de sa part. J'ai seulement vu Mr de Rusi-Soph, qui, le lendemain de ma découverte, me fit une visite ; et je m'aperçus que, sans faire semblant de rien, quittant la compagnie, il alla se promener du côté du bosquet, d'où il ne rentra dans le salon qu'au bout d'une assez bonne demi-heure. Oh ! Il y a ici du mystère, et vous êtes du secret, Mr de Rusi-Soph ; vous venez sans doute vous assurer si le rouleau est encore à sa place, ou bien s'il nous est parvenu. Vous allez demandant à mes gens si l'on aurait trouvé quelques papiers ; il n'y a que moi à qui vous ne vous adressez pas ; et vous rentrez sans avoir l'air inquiet, fort content au contraire de vous être assuré que le paquet est arrivé à son adresse. Voilà, chevalier, tout ce qui me vint dans l'esprit en voyant rentrer Mr de Rusi-Soph. Il va s'asseoir auprès de Mademoiselle Julie ; je les observe : ils se regardent, se parlent à l'oreille ; ils mettent le doigt sur la bouche, comme qui voudrait dire : gardons-nous d'en parler, n'en soufflons pas le mot ; attendons. J'attends aussi, chevalier ; mais plus je repasse toutes ces circonstances, mieux je connais l'auteur du catéchisme et son intention, et plus j'ai peur que bientôt les copies ne s'en multiplient dans nos cantons, que tout espoir n'y soit alors perdu pour la philosophie. Ah ! Chevalier, que vont penser nos compatriotes quand on leur dira : tenez, voilà cette philosophie que l'on veut vous apprendre ; nous n'avons plus besoin des leçons de ses adeptes. Voilà toute sa belle morale, ses principes, ses preuves, ses détails, et le beau catéchisme qu'elle offrira bientôt à vos enfants. C'en est fait de nous, c'en est fait à jamais de la philosophie, si je devine juste. Mais voulez-vous savoir à quel point sont fondés mes soupçons ? Il faut que je vous dise ce que c'est que ce Mr de Rusi-Soph, qui s'entend si bien avec nos ennemis. J'ai voulu bien des fois vous en parler, vous le faire connaître, je ne sais trop pourquoi j'ai toujours différé. Pour le coup, il faut vous dire au moins ce que j'en sais, et ce que j'en ai vu ; car qu'était-il avant d'arriver parmi nous ? C'est ce qu'il ne m'a pas été possible de constater. À l'entendre d'abord, il a vu nos philosophes ; mais il dit toujours qu'il les a vus d'un bien autre oeil que vous. Il a vécu longtemps à Paris même. Il n'y aura pas fait une grande fortune, si j'en juge du moins par le piteux état dans lequel il débarqua ici il y a quelques mois. Notre bon curé, touché de sa misère, lui donna des secours. D'ailleurs un certain air confit en dévotion, le premier à la grand'messe et le premier à vêpres, tordant le cou, baissant fort humblement les yeux à l'église ; il n'en fallait pas davantage pour intéresser en sa faveur tous nos dévots. Les neveux de Mr le bailli ont besoin d'un précepteur ; Mr de Rusi-Soph sait un peu de latin ; le curé, le vicaire le recommandent ; on le voit, on l'examine : le voilà précepteur des deux neveux. Il pourra même donner quelques leçons d'histoire, de dessin, de

géographie à la soeur aînée, à Mademoiselle Julie ; il suivra la famille quand on monte au château, et l'on ne manque pas, à la première visite, de présenter Mr de Rusi-Soph à madame la baronne. Le bailli ne tarit pas sur ses louanges, sur l'heureuse acquisition qu'il a faite. Mr de Rusi-Soph est d'une sagesse, d'une dévotion, d'une douceur ; enfin c'est l'ange de la maison. Je ne sais ce que c'est ; mais je n'aime point du tout les anges de cette espèce. Celui-ci me déplut dès le premier abord ; et depuis ce temps-là il s'en faut bien que je m'y accoutume. Toute sa modestie ne m'en impose pas. Je lui trouve certain air en dessous, et même parfois certaines prétentions, un ton leste et tranchant, qui ne me plaisent guère, surtout lorsque ce beau monsieur s'avise de juger nos grands hommes, qu'il se pique d'avoir assez bien appréciés. D'Alembert n'est pour lui qu'un petit homme, qui n'a jamais le coeur de dire ce qu'il pense. Voltaire, qui dit tout, ne pensa jamais rien. Helvétius ne parle de l'esprit qu'en homme surchargé de matière. Jean-Jacques n'est qu'un fou éloquent, qui en veut à tout le monde, et à qui tous en veulent. Diderot s'est perdu dans les nues ; c'est le ballon de Montgolfier, moitié vent, moitié fumée. Le reste ne vaut pas la peine d'être nommé. Dans tous ces propos-là, chevalier, vous reconnaîtrez sans doute le bon ami de Mr le curé. Ses sentiments pour vous ne sont pas plus équivoques ; il s'en faut bien qu'il soit de ces bonnes gens à préjugés que nous laissons prendre vos lettres pour une vraie plaisanterie, ou même pour la satire la plus amère de la philosophie. Il paraît que Mr de Rusi-Soph n'aime point qu'on plaisante. Lorsque nous vous lisons, il hausse les épaules ; je l'ai vu quelquefois frémir, se dépiter ; il se lâcha même, il n'y a pas longtemps, jusqu'à dire que si nos sages étaient plus instruits de votre correspondance, ils trouveraient moyen de la suspendre. Je sais qu'avec d'Horson, et quelques-uns de ceux qui furent d'abord vos plus zélés disciples, il a des relations secrètes, dont je me suis déjà trop aperçue par le mépris qu'il inspire pour vous et vos leçons. Voilà le personnage que je soupçonne avoir produit le nouveau catéchisme, de concert avec notre abbé. Me serais-je trompée ? Prendrais-je encore l'ouvrage de quelque savant adepte pour celui de nos grands ennemis ? Mes premières erreurs me rendent moins facile à prononcer. Je me suis méprise tant de fois, que je veux pour le coup savoir de vous-même ce que je dois en croire. Cependant j'observe ici mon monde ; j'ai peur de me trouver bientôt seule à conserver quelque estime pour la philosophie. Je n'ai pas voulu même faire semblant d'avoir reçu vos deux dernières lettres. J'aurais peur de m'entendre dire que celle des passions pourrait fournir un bon chapitre au double catéchisme. Quant au problème préservatif, je me garderai bien plus spécialement de le montrer ; je n'irai pas leur dire, pour toute solution, que nos leçons, soit bonnes, soit mauvaises, ne serviront jamais à rendre l'homme ni meilleur ni plus méchant ; que le préjugé seul est assez puissant pour donner à sa morale et à ses catéchismes quelque efficacité, quelque influence sur nos vertus ou sur nos vices. À quoi bon, me répondraient-ils tous, à quoi bon se vanter de réformer le genre humain, lorsqu'on nous dit ensuite que toute la philosophie du monde ne fera jamais ni un fripon ni un

honnête homme ? Quoi de plus humiliant d'ailleurs, et de plus mortifiant pour nos sages ! Tous les docteurs à préjugés n'ont qu'à ouvrir la bouche ; leurs leçons à leur gré feront éclore le vice ou la vertu dans le coeur de leurs disciples ; et nos philosophes les plus célèbres ne donneraient jamais à leurs leçons la moindre importance. Comment les Diderot et les Helvétius peuvent-ils s'estimer assez peu pour se persuader que leurs conseils, préceptes, axiomes, seront toujours donnés et reçus sans conséquence ? Un philosophe serait-il donc un être à ne pouvoir produire la moindre révolution dans l'empire des moeurs ? Sommes-nous donc si vils, si méprisables, que le gouvernement ne doive aucune attention à nos dogmes, de quelque nature qu'ils puissent être ? Ou bien notre philosophie sera-t-elle une espèce de drogue que la police laisse indifféremment vendre sur le pont-neuf et dans tous les carrefours de la capitale, par trente charlatans, parce qu'on sait très bien qu'elle ne peut ni tuer ni guérir ? Gardons-nous, chevalier, de donner de nos maîtres une idée si flétrissante. Quant à moi, je sais bien que ce n'est là rien moins que mon opinion sur l'influence de la philosophie. Je serais un peu moins inquiète sur le double catéchisme, si je savais qu'il ne fera ni bien ni mal à mon petit émile. Je vous dirai bien plus : quand même je saurais que toute la doctrine en est fidèlement extraite de nos chefs-d'oeuvre philosophiques, je me garderais bien de le mettre entre ses mains : j'aurais trop peur d'en faire un mauvais fils, un sujet détestable en tout genre. Aussi m'attends-je bien que vous allez m'autoriser à le désavouer, me prouver que jamais semblable production ne sortit de notre école ; que c'est là, de la part du préjugé, une supercherie affreuse, une suite d'imputations calomnieuses, inventées pour perdre la philosophie dans l'esprit de nos compatriotes. Je sais qu'on y retrouve un assez bon nombre de ces mêmes principes que j'avais déjà vus dans nos problèmes ; mais serait-il possible que nos sages en eussent tiré toutes les conséquences qu'on leur impute, qu'ils en eussent admis et enseigné, conseillé tous les détails ? Il faut que vous ayez un terrible empire sur mon esprit, que mes erreurs passées m'aient rendue singulièrement circonspecte, pour me faire craindre encore quelque bévue, en rejetant un catéchisme de cette espèce. Bref, jugez-le vous-même ; voilà plus de huit jours que je m'enferme pour en tirer copie, n'osant me reposer de ce soin sur personne autre. N'omettez pas les notes que j'ai soin d'ajouter à la fin de chaque chapitre ; elles prouvent au moins que ce n'est pas tout à fait sans raison que l'auteur m'est suspect, et qu'il faut vous hâter de me fournir des armes contre les arguments dont je vais être accablée dès que cette nouvelle production sera publique.

Observations préliminaires.

D'un provincial sur le double catéchisme.

Permettez-moi, lecteur, de suspendre par quelques réflexions votre empressement à connaître l'étrange production que l'on va vous mettre sous les yeux. D'un côté,

vous y verrez nos sages préconiser le vice, ouvrir aux forfaits toutes les voies possibles, sans honte et sans pudeur autoriser les erreurs les plus révoltantes et les plus monstrueuses ; de l'autre, rougissant de leurs excès, ils sembleront rétracter le mensonge, et vouloir se rapprocher de nous par des conseils mieux faits pour la vertu. Vous pourriez en conclure que si leurs productions ont leur danger, elles ont aussi leurs vérités utiles ; que nous leur devons quelque reconnaissance pour des services réels rendus à la morale ; qu'il est enfin un choix à faire à leur école ; qu'au lieu de la fuir, il suffit de se livrer à eux avec les précautions de la prudence. Il faut vous détromper, et vous apprendre à dire : je ne veux point de ces faux sages, quelque part qu'ils se montrent, quelque doctrine qu'ils professent. Je les hais lorsqu'ils plaident pour le vice ; ils sont toujours suspects lorsqu'ils semblent plaider pour la vertu. Parmi ces vérités qu'ils annoncent quelquefois, et parmi ces vertus dont ils affectent de donner des leçons, en est-il une seule que vous ne puissiez apprendre autre part que chez eux, et sans danger ? Nommez leurs découvertes. Quel conseil salutaire ont-ils donné à l'honnête homme ? Quelle maxime de sagesse offriront-ils que la raison, la religion, l'évangile surtout, n'aient donnée avant eux ? Et pourquoi irions-nous chercher sur le fumier ou dans un tas d'ordures cet or que l'on nous offre ailleurs dans toute sa beauté et dans tout son éclat ? Pourquoi puiser ces eaux dans des ruisseaux bourbeux, pestiférés, tandis que nous pouvons remonter à la source la plus pure et la plus saine ? Encore si nous voyions ces vérités utiles soutenues à leur école par de nouvelles preuves ; encore s'ils savaient leur donner des appas inconnus jusqu'à eux : mais non ; presque toujours isolées dans leurs livres, elles y sont sans force comme sans onction ; leur génie ne s'anime que pour le paradoxe, et leur coeur ne s'échauffe que pour les passions. Ils épuisent pour le vice et le mensonge toutes les ressources du sophisme, et ils ignorent l'art de manier les armes que la raison et le sentiment offrent pour la vertu. Ils sont toujours gênés quand ils parlent pour elle ; quelque chose vous dit qu'ils ne sont pas sur leur terrain, que leur force ne peut se déployer, qu'ils ne sont plus dans leur état naturel. Je n'en suis point surpris ; et c'est ici, lecteur, la réflexion sur laquelle je vous prie d'insister particulièrement. De ces deux catéchismes que l'on va vous offrir, savez-vous quel est celui qui est véritablement propre à la philosophie moderne ? Celui où vous verrez toutes les vérités morales renversées, tout sentiment de vertu anéanti, tout crime justifié. Oui, c'est là leur bien propre, c'est là ce qui leur appartient essentiellement, ce qui ne peut appartenir qu'à eux, ce qui peut seul s'allier avec leur grand principe, ce qui découle essentiellement de leur projet commun. Nous l'avons déjà combattu, nous l'avons réfuté ce projet insensé, qui consistait à rendre la morale indépendante de l'idée d'un dieu, de toute religion. Ce que je veux vous faire sentir en cet instant, c'est qu'il est seul la source de toutes leurs absurdités morales ; c'est qu'ils n'ont pu le concevoir et le poursuivre sans se montrer inconséquents, ou sans donner dans toutes ces erreurs dont l'ensemble a produit ce catéchisme, dont la lecture seule indigne l'honnête homme. Oui, par cela seul que nos prétendus sages ont formé le

projet ou d'anéantir dieu, ou de l'exclure de l'empire de la morale, par cela seul ils sont essentiellement devenus ou les philosophes les plus inconséquents, ou les apologistes de tous les vices et de tous les forfaits. Sans ce dieu, en effet, quel but, quel autre objet peuvent-ils proposer à la vertu, que le bonheur, les jouissances de ce monde ? Quelle autre récompense offriront-ils au juste, quand ils n'ont d'autre terme à lui annoncer que la mort ? Mais les jouissances de ce monde peuvent être le prix de cent forfaits. Ne soyez pas surpris quand ils prononceront qu'il est des scélérats plus heureux que l'honnête homme ; il faut bien qu'ils le disent, puisqu'il est tant de justes malheureux en ce monde. Ne soyez pas surpris, à l'aspect de la vertu infortunée, de les entendre s'écrier : la vertu n'est qu'un songe ; il faut bien qu'ils le disent, puisque toute vertu qui n'aboutit point au bonheur de ce monde n'est pour eux qu'une chimère. Ne soyez pas surpris de les voir prononcer que, si le vice rend heureux, il faut aimer le vice ; il faut bien qu'ils le disent, puisqu'ils ont prononcé que tout homme cherche essentiellement son bonheur, et que nul autre monde ne dédommage l'homme des maux de celui-ci. Ne soyez pas surpris de les entendre dire qu'il est des hommes qui ne peuvent être heureux que par des actions qui les conduisent à l'échafaud ; il faut bien qu'ils le disent, puisqu'il est évidemment des hommes qui ne peuvent acquérir le bien-être et s'enrichir qu'en blessant les droits de la propriété, de la justice. Vous verrez quelques-uns de leurs sages rougir de ces affreuses conséquences ; ils les ont démentie : mais que n'ont-ils aussi renoncé au principe dont elles sont les suites nécessaires ? Ils ont dit : Lamétrie est un fou, le Lucrèce moderne est un insensé, Helvétius s'égare. Ce n'est pas là ce qu'ils devaient nous dire. Lamétrie, ce Lucrèce et cet Helvétius sont ici des philosophes conséquents dans leurs raisonnements. Leur principe est le même que celui de Rousseau, de Voltaire, Diderot, lorsque ceux-ci exaltent la morale, les vertus de l'athée. Que Rousseau, que Voltaire et Diderot suivent, comme Lucrèce et Lamétrie, la route que leur ouvre ce principe, ils aboutiront tous au même terme. Et qu'ils ne croient pas que nous leur saurons gré de leur modération, lorsque nous les verrons s'arrêter en deçà de ce terme. S'ils en ont eu horreur, il fallait abandonner la voie qui nous y mène ; il fallait prévenir leurs disciples, et leur dire avec nous : voilà où nous conduit toute morale qui méconnaît un dieu. Il fallait le leur dire constamment, et ne point varier, et ne jamais favoriser un projet, un principe, dont les conséquences les plus directes seront toujours propices à tout crime. Qu'ils ne croient pas non plus, ces philosophes qui opposent leurs décisions à celles d'Helvétius et Lamétrie, que nous leur saurons gré des vérités qu'ils empruntent de nous. Nous les réclamerons comme un bien qui est à nous ; nous leur reprocherons de les avoir dépouillées de leurs preuves, transportées hors de la seule base qui leur servait d'appui, de les avoir entourées de l'erreur, et rendues suspectes par la manière seule dont ils les défendent. Quelle obligation leur aurai-je de les voir d'un côté prévenir toutes les hautes idées que je pourrais me faire du bonheur de ce monde, quand je les vois de l'autre, avec la même plume, se plaire à l'exalter pour détourner mes yeux d'un bonheur à venir ? Quelle obligation aurai-je à

l'encyclopédiste d'avoir apprécié la triste idée que d'Alembert me donne du bonheur, lorsque je le verrai s'extasier lui-même sur celui des sens, et me donner les jouissances d'Épicure pour les délices du séjour des saints ? Quel gré puis-je savoir à celui qui ne veut pas qu'un plaisir passager puisse me rendre heureux, et qui ne permet pas que je m'occupe d'un bonheur éternel ? Quel gré puis-je savoir à Diderot de combattre celui qui ne renonce pas à un bonheur, le fruit de l'injustice, lorsque, poussé à bout par le raisonnement et la logique du méchant, il viendra me conseiller de l'étouffer, à moi qui d'un seul mot arrête le méchant, qui n'ai qu'à prononcer le nom d'un dieu vengeur, et qui vois le méchant effrayé, balbutiant, et réduit à trembler ou à se repentir ? Je l'ai dit, je vous laisse le soin d'appliquer ces réflexions à tous les chapitres de ce double catéchisme. Souvenez-vous que dans chaque article il n'est jamais qu'une décision qui leur soit propre, et qui leur appartienne de plein droit ; celle où vous les verrez renvoyer au préjugé et toutes les vertus de société, et toutes les vertus religieuses ; où ils s'efforceront d'éteindre les remords, de délivrer l'impie, le méchant, de toutes ses erreurs ; où ils ne montreront à l'homme infortuné que le triste suicide pour ressource. Tous ces détails affreux sont les suites nécessaires de leur projet commun, de cette grande erreur qui ne veut point de dieu dans la morale, qui fixe nos désirs sur le bien-être de ce monde. Tous ces détails seront leur vrai domaine, parce que c'est là qu'aboutit essentiellement leur principe commun. Cet autre catéchisme, où ils semblent se rapprocher de nous, aura lui-même ses erreurs. La vérité au moins y est toujours bien faiblement défendue ; elle y part trop souvent de la même bouche que le mensonge opposé, pour qu'elle puisse avoir quelque empire sur vous. Je ne veux donc ni de leur catéchisme pour, ni de leur catéchisme contre ; je ne veux du sophiste ni pour maître du vice, ni pour maître de la vertu, ni pour apôtre du mensonge, ni pour apôtre de la vérité. Je ne veux point d'un champ où l'ivraie est toujours à côté du bon grain, où le poison abonde. Telle est la conséquence que vous devez tirer de ces réflexions générales sur ce double catéchisme. Ne vous attendez pas me voir réfuter séparément toutes les erreurs qui vont vous révolter. La plupart se trouvent déjà combattues par les vérités que nous avons établies dans nos observations précédentes. Je ne m'arrêterai spécialement qu'à celles qui exigent une réfutation plus directe.

Chapitre 1 Colonne A. Catéchisme philosophique. Le sage très content du Bonheur de ce monde. Le Philosophe. Le bonheur de l'homme en ce monde, n'est-il pas l'objet essentiel de la morale.	**Chapitre 1** Colonne B. Catéchisme philosophique. Le sage très content du Bonheur de ce monde. Le Philosophe. Le bonheur de l'homme en ce monde, n'est-il pas l'objet essentiel de la morale.

L'Adepte. Oui; être heureux en ce monde, voilà le premier vœu de l'homme, et sa première loi. Ce doit donc être aussi le premier objet de ses études. La morale n'en saurait avoir d'autres.

Le Philosophe. L'homme pourrait-il être, dans ce monde, parfaitement heureux?

L'Adepte. Oui, sans doute il le peut; l'homme n'a pour cela qu'à savoir profiter des circonstances, qu'à bien jouir de tout; et rien ne manquera à son bonheur.

Le Philosophe. Les philosophes sont-ils bien d'accord sur la nature de bonheur?

L'Adepte. Oui, parmi les philosophes surtout, il n'y a jamais eu qu'une même opinion sur la nature du bonheur.

Le Philosophe. Suffit-il pour être heureux, qu'on n'ait rien à souffrir?

L'Adepte. Oui, ce bonheur est bien fait pour contenter les hommes.

Le philosophe. Le bonheur positif ne consiste-t-il pas dans les plaisirs du corps?

L'Adepte. Oui, c'est uniquement dans les plaisirs des sens que se trouve le bonheur positif.

Le Philosophe. Le corps doit-il passer avant l'esprit, dans la recherche du bonheur?

L'Adepte. Oui, c'est le corps surtout qu'il faut rendre heureux ; l'âme même, si elle existe, ne doit être occupée que de lui.

Le Philosophe. La liberté de l'homme nuit elle à son bonheur?

L'Adepte. Oui; sans la liberté, nous serions tous nécessairement heureux.

Le Philosophe. Les grandes passions n'ajoutent-elles pas au bonheur?

L'Adepte. Non; il semble que la morale doit plutôt s'occuper des devoirs, que du bonheur de l'homme dans ce monde.

Le Philosophe. L'homme pourrait-il être, dans ce monde, parfaitement heureux?

L'Adepte. Non; le bonheur en ce monde est toujours peu de chose; et de très grands malheurs y sont inévitables.

Le Philosophe. Les philosophes sont-ils bien d'accord sur la nature du bonheur?

L'Adepte. Non; il n'y a pas seulement deux philosophes qui n'aient profité de leur liberté pour avoir sur le bonheur les opinions les plus variées.

Le Philosophe. Suffit-il, pour être heureux, qu'on n'ait rien à souffrir?

L'Adepte. Non; c'est avoir une bien petite idée du bonheur, que le réduire à l'exemption de la douleur.

Le Philosophe. Le bonheur positif ne consiste-t-il pas dans les plaisirs du corps?

L'Adepte. Non; c'est dans les plaisirs de l'âme qu'il faut chercher le vrai bonheur.

Le Philosophe. Le corps doit-il passer avant l'esprit dans la recherche du bonheur?

L'Adepte. Non; l'âme doit toujours avoir le pas, puisqu'elle seule fait notre grandeur et notre vraie félicité.

Le Philosophe. La liberté de l'homme nuit elle à son bonheur?

L'Adepte. Non; bien au contraire, sans la liberté on ne peut être heureux

Le Philosophe. Les grandes passions n'ajoutent-elles pas au bonheur ?

L'Adepte. Non ; la nature ne donne point de grandes passions à ceux qu'elle veut rendre heureux. Le présent serait trop funeste.

L'Adepte. Oui, les passions fortes et violentes ne peuvent que nous rendre plus heureux. Le Philosophe. L'homme ne s'est-il pas éloigné du bonheur en se civilisant? L'Adepte. Oui; c'était dans les forêts que la nature avait placé le bonheur. La société seule rend l'homme malheureux. Le Philosophe. Les hommes peuvent-ils être heureux sans la vertu? L'Adepte. Oui; car la vertu ne fait rien au bonheur; témoin mille fripons plus heureux que les honnêtes gens. Le Philosophe. Existe-il des hommes que le crime seul puisse rendre heureux? L'Adepte. Oui; la philosophie nous en montre plusieurs de cette espèce. Le Philosophe. Qu'aurait à faire celui qui ne pourrait être heureux que par le crime? L'Adepte. Il n'aurait qu'à suivre ses penchants, pour s'épargner au moins des efforts inutiles. Le Philosophe. Que fera celui que sa vertu n'empêche pas d'être malheureux ? L'Adepte. Il pourra s'écrier avec Brutus: ô vertu! Tu n'es qu'un vain songe.	Le Philosophe. L'homme ne s'est-il pas éloigné du bonheur en se civilisant ? L'Adepte. Non; le bonheur de l'homme s'accroît au contraire à mesure que la société se perfectionne. Le Philosophe. Les hommes peuvent-ils être heureux sans la vertu ? L'Adepte. Non; les fripons ont beau dire, le crime et le bonheur ne marchent guère ensemble. Le Philosophe. Existe-t-il des hommes que le crime seul puisse rendre heureux? L'Adepte. Non; jamais la nature n'a produit de tels monstres ; elle ne peut pas même en produire. Le Philosophe. Qu'aurait à faire celui qui ne pourrait être heureux que par le crime ? L'Adepte. Ce qu'un homme de cette espèce aurait à faire? Je n'en sais rien. Mais je sais bien te qu'il faudrait en faire. Il faudrait l'étouffer. Le Philosophe. Que fera celui que sa vertu n'empêche pas d'être malheureux? L'Adepte. Il se raidira contre la fortune, et se gardera bien de se livrer au crime.
Preuves philosophiques du chapitre précédent. Colonne A. 1. La morale ne peut être autre chose que l'art de vivre heureux dans ce monde... La science des mœurs doit être puisée sur la terre et non pas dans les cieux. 2. Quoi qu'en dise une théologie chagrine, ou une philosophie atrabilaire, l'homme qui sait jouir peut rencontrer	**Preuves philosophiques du chapitre précédent.** Colonne B. 1. Sans la moindre mention du bonheur de ce monde, nous appelons morale cette science qui nous prescrit une sage conduite, et les moyens d'y conformer nos actions. 2. Le bonheur dont l'homme peut jouir sur la terre, est moins parfait que celui des brutes… Ses maux sont nécessaires,

dans ce monde une foule de plaisirs de détail, pour rendre son existence heureuse. Rien ne manque à notre félicité, quand les circonstances nous ont fourni le moyen de cultiver le sort que la nature nous a donné.

3. Les hommes se réunissent sur la nature du bonheur. Ils conviennent tous qu'il est le même que le plaisir, ou du moins qu'il doit au plaisir ce qu'il a de plus délicieux.

4. Tous les philosophes auraient mieux connu notre nature, s'ils s'étaient contentés de borner à l'exemption de la douleur le souverain bien de la vie présente.

5. Toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de décomposer le sentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaisir physique au fond du creuset. C'est toujours au plaisir des sens qu'il se réduit. Le bonheur est une sensation agréable, un plaisir; en un mot, tout ce qui flatte le corps.

6. Le bonheur n'étant, en dernière analyse, que ce qui flatte le corps, il faut penser au corps avant de songer à l'âme; ne cultiver celle-là, que pour donner du plaisir à celui ci. La devise du sage doit être en général: Veille sur ton corps.

7. L'homme gravite vers son bonheur, comme la pierre vers son centre. Otez-lui la liberté, il sera constamment heureux.

8. L'homme le plus heureux sur la terre, serait celui qui, avec de grandes passions, ne se procurerait que de petites jouissances; qui aurait les organes du plus fort des hommes, et la raison d'un demi-Dieu.

9. L'homme dans l'état de nature, est

et démentent l'idée qu'il s'est faite, que tout est créé pour lui, et qu'un Dieu s'occupe de son bonheur.

3. Tous les hommes se font nécessairement des notions très différentes du bonheur. Les philosophes eux-mêmes ne s'accordent pas plus sur cet objet, que sur tout le reste. Les uns le mettent dans ce qu'il y a de plus sale et de plus impudent; les autres le font consister dans la volupté prise en divers sens… Quelques uns dans toutes les perfections de l'esprit et du corps.

4. Un bonheur qui se borne à l'exemption de la douleur, est moins un vrai bonheur, qu'un état, une situation tranquille… C'est un triste bonheur que celui-là. Celui qui voudrait ne jamais sentir de mal, ressemblerait à un homme qui ferait consister son bonheur à demeurer dans un sommeil continuel.

5. Les plaisirs physiques, ni ceux de la fortune et de la gloire, ne sont point capables de nous fournir le contentement et la sécurité de l'âme. Quelque variés qu'on les suppose, ils finissent toujours par s'émousser, et par nous plonger dans l'ennui. Le bonheur, qui par son essence est un contentement durable, ne peut se trouver dans le plaisir, qui, par son essence, est passager.

6. Rangez dans l'ordre qui leur convient, l'amour du corps et celui de l'âme… Que l'amour de l'âme ait le pas… Le bonheur de ces deux substances dépend de cette subordination.

7. La liberté est un bien nécessaire au bonheur… L'homme n'est heureux qu'avec la liberté.

8. Pour naviguer heureusement, il faut être poussé par un vent toujours égal...

sans énergie, sans activité, sans aucun exercice de ses facultés, borné au seul instinct physique... En lui la conscience est nulle. C'est un être imbécile, stupide, et bête. Est-il possible qu'un pareil être soit méchant et malheureux? N'est-il pas au contraire incontestable qu'il est bon et heureux, et qu'il demeurera tel, tant qu'il demeurera dans l'état où la nature l'a placé ? La société seule déprave l'homme, et le rend misérable. Il doit, pour rentrer dans la route du bonheur, renoncer absolument à l'état social, et à ses institutions… Reprenez (ô hommes!), puisqu'il dépend de vous, votre innocence antique ; allez dans les bois perdre la mémoire des crimes de vos contemporains. C'est là seulement que vous retrouverez le bonheur primitif et l'age d'or.

10. Il est évident que par rapport à la félicite, le bien et le mal sont en soi fort indifférents. Celui qui aura plus de satisfaction à faire le mal, sera plus heureux que celui qui en aura moins à faire le bien. C'est pourquoi tant de coquins sont heureux dans ce monde.

11. Il est des hommes qui, si j'ose le dire, seraient fous de vouloir être plus sages. Il en est qui sont assez malheureusement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les mènent à la Grève, c'est-à-dire, au dernier supplice.

12. Il serait inutile, et peut-être injuste, de demander à un homme d'être vertueux, s'il ne peut l'être sans se rendre malheureux. Dès que le vice rend heureux, il doit aimer le vice. Pourquoi résister alors à son caractère? Quelque forte que soit la tempête, lorsqu'on prend le vent arrière, l'on soutient sans

L'absence des passions fortes fait les gens sensés, et les gens sensés sont communément les plus heureux. Avec des passions fortes, c'est en vain qu'on se flatterait d'obtenir le bonheur.

9. Le philosophe qui nous envoie chercher le bonheur dans les bois, loin des sociétés, ne se fonde que sur des erreurs, des opinions bizarres et de faux principes. Si le bonheur fut jamais connu, ce fut à cette époque où tous les hommes formèrent une société de frères, liée par les mêmes droits, heureuse par les mêmes jouissances; ce fut lorsque la société, les arts et les sciences se trouvèrent portés à la plus haute perfection. Ces heureux temps furent, pour l'espèce humaine, un véritable âge d'or, le siècle de la justice, de l'abondance et de la paix.... Alors chaque morceau de terre cultivé fut un véritable paradis terrestre. Rappelons ces sciences, ces arts; la société reviendra à la perfection du Monde primitif, et le bonheur renaîtra sur la terre. Mais déjà l'Encyclopédie a paru; ô bonheur primitif ! Tout nous dit que tu vas reparaître. Si l'homme eût été destiné à vivre solitaire, aurait-il été en son pouvoir de contredire la loi de la nature, jusqu'à se déterminer à vivre en société ?... Par quel instinct a-t-il cherché à s'unir avec ses semblables? C'est que la nature fit dépendre son bonheur de la sociabilité.

10. Il est certain qu'un homme qui s'abandonne au crime, quelque bien dont il jouisse, quelque poste éminent qu'il occupe, ne saurait être heureux On ne peut l'être véritablement, dans quelque état qu'on soit, si l'on n'est vertueux.

fatigue l'impétuosité des mers; mais si l'on veut lutter contre les vagues, en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve partout qu'une mer rude et fatigante. Il vaut donc bien mieux se laisser entraîner par les vents, c'est-à-dire par son tempérament. 13. Dans ces pays (où la vertu peut être accablée par un despote), il serait aussi insensé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne pas l'être à Crète et à Lacédémone. C'est dans ces temps malheureux (pour la République), qu'on pourvoit à Rome s'écrier avec Brutus : ô vertu, tu n'es qu'un vain nom.	11. Par une loi constante de la nature, personne ne peut être heureux qu'en se rendant témoignage qu'il a fidèlement accompli les devoirs de la morale... Tout nous prouve que la félicité appartient exclusivement à l'homme vertueux. C'est par la vertu que la morale nous conduit au bonheur. 12. S'il existait un homme tourmenté par des passions si violentes, que la vie même lui devînt onéreuse en ne les suivant pas, et qu'il ne pût être heureux que par le crime, nous lui dirions d'abord, que sans doute il ne veut pas seulement être heureux; qu'il veut encore être équitable , et par son équité écarter loin de lui l'épithète de méchant. Mais s'il nous répliquait qu'il aime mieux être heureux et méchant, il faudrait l'étouffer sans lui répondre. 13. Quand il serait vrai qu'un homme ne peut être vertueux sans souffrir, il faudrait l'encourager à l'être... La maxime opposée à cette doctrine est exécrable, elle serait visiblement la ruine de la société.

Note de madame la baronne sur le premier chapitre du double catéchisme.

Sois heureux dans ce monde ; et si pour être heureux il faut être méchant, sois parjure, menteur, cruel, hypocrite, barbare, scélérat… ou je me trompe bien, ou voilà, chevalier, la quintessence, le but, la conclusion par excellence de ce premier chapitre, sous la colonne A. Et Mr Rusi-Soph voudrait nous faire croire que ce sont là aussi les premiers principes, les premières leçons de nos sages ! Il a beau coter tous ces textes et les numéroter ; il a beau nous citer les tomes, les chapitres, les pages ; je dis plus, chevalier, j'aurais beau les trouver moi-même, tous ces textes, dans les productions de nos sages ; j'aurais beau les entendre de leur bouche même, j'aurais bien de la peine à convenir que ce soit là de la philosophie. Reprenez donc ici votre Helvétius, votre d'Alembert, votre encyclopédie ; confrontez tous ces textes, qui tendent plus ou moins directement à ces affreuses conséquences ; voyez s'il est bien vrai que notre catéchiste n'ait fait que les transcrire, et dites-moi

d'abord s'il n'est pas un copiste infidèle. Le trouvez-vous exact dans ses citations ? Quel est le sens qu'il faudra leur donner pour les rendre tant soit peu tolérables ? À qui s'adressent donc nos sages, quand ils prétendent que, si le vice rend heureux, il faut aimer le vice ? Est-ce à des hommes qu'ils croient parler ? Voyez s'il n'y aurait pas quelque manière de prouver que Mr le catéchiste attribue à nos grands hommes ce qu'ils n'ont point dit, ce qu'ils n'ont point pensé, ce que tout honnête homme rougirait de penser. Voilà d'abord ce que tout honnête homme rougirait de penser. Voilà d'abord ce que je vous demande, ce qu'il me faut nettement déclarer, pour que je sache au moins comment m'y prendre pour venger notre école de cet impitoyable catéchisme. Des philosophes de la colonne A, vous passerez à ceux de la colonne B, et vous aurez encore bien des choses à m'expliquer. Pourquoi ceux-ci, très peu satisfaits du bonheur de ce monde, se contentent-ils tous de nous dire qu'il est bien peu de chose ? Que répondre à Mr le curé, quand il viendra me faire observer que la crainte seule de se trouver d'accord avec le préjugé les empêche de s'élever plus haut ; que cette crainte est un peu puérile ; qu'elle les rend inconséquents, absurdes, puisque si le bonheur de ce monde ne suffit pas à la vertu, il faut bien, ce me semble, lui offrir quelque chose à espérer dans l'autre ? Pourquoi, par exemple, ce Mr Diderot, poussé à bout par un méchant qui raisonne assez juste, se résout-il plutôt à l'étouffer qu'à lui parler de ce bonheur ou bien de ce malheur d'un autre monde, qui, d'un seul mot, répond à tous les arguments du raisonneur ? Pourquoi étouffer ainsi les gens ? Me dira Mr le curé : je n'étouffe personne, moi ; je parle de l'enfer, du paradis ; et d'un méchant je fais un homme vertueux. Que lui répondrai-je, chevalier, pour justifier nos sages ? Que répondrai-je encore, quand il me montrera si souvent dans le double catéchisme, le même sage à droite, le même sage à gauche, détruisant d'un côté ce qu'il bâtit de l'autre ? Que répondrai-je enfin, quand il viendra me dire que nos maîtres ne cessent d'être odieux et souverainement dangereux que pour se montrer souverainement ridicules ; quand je le verrai rire de celui qui ne trouve chez nous qu'une même opinion sur le bonheur, tandis que l'autre en montre des douzaines ; de celui qui, pour être parfaitement heureux, donne sa liberté et veut être machine ; de celui pour lequel le plus heureux des êtres est l'homme qui reçut de la nature de grandes passions, qui désira le plus, et qui jouit le moins, qui fut toujours le plus altéré, le plus affamé, et qui trouva le moins de quoi satisfaire et sa faim et sa soif ? Quand Mr le curé, ou Mr Rusi-Soph, et tous vos compatriotes riront de ces sottises ; quand ils verront encore cet autre philosophe qui m'envoie sérieusement chercher l'âge d'or au milieu des forêts, et des loups et des ours ; et puis encore cet autre qui ne voit l'homme heureux qu'au moment où peut naître une encyclopédie : comment faudra-t-il que je m'y prenne pour soutenir l'honneur de la philosophie ? Voilà bien des questions à résoudre pour ce premier chapitre : passez à présent au second, et vous verrez qu'il peut nous en fournir bien d'autres.

Chapitre 2

Colonne A. Catéchisme philosophique.

Vertus à renvoyer au préjugé.

Le philosophe. Combien distinguez-vous de sortes de vertus?
L'adepte. Il en est de deux sortes : les unes qu'on appelle vertus de préjugé, et les autres que nous devons nommer vertus réelles. Nous rejetons les premières, et retenons les autres.
Le philosophe. N'appellerez-vous pas vertus de préjugé, toutes celles qui ne servent à rien dans ce monde?
L'adepte. Oui; toute vertu stérile dans ce monde ne peut être qu'une vertu imaginaire; l'utilité seule fait les vertus réelles.
Le philosophe. Les vertus relatives aux mœurs ne sont-elles pas toutes autant de vertus de préjugé?
L'adepte. Oui, ce sont précisément celles-là que nous plaçons au premier rang des vertus imaginaires; et telle est entre autres la chasteté des vestales.
Le philosophe. Que devons-nous penser de la pudeur?
L'adepte. La pudeur n'est qu'un masque inventé par les femmes, pour mentir et tromper plus sûrement.
Le philosophe. Résister aux charmes de l'amour, serait-ce une vertu réelle?
L'adepte. Ce serait, au contraire, fuir la vertu elle-même, ou du moins s'éloigner de ce qui doit la nourrir dans tous les cœurs.
Le philosophe. Que diriez-vous d'un jeune homme qui résiste aux attraits d'une femme charmante?
L'adepte. Je le prendrais pour un vrai

Chapitre 2

Colonne B. Catéchisme philosophique.

Vertus à maintenir dans leur réalité.

Le philosophe. Combien distinguez-vous de sortes de vertus?
L'adepte. Je n'en connais que d'une espèce, parce qu'elles sont toutes sœurs; et qu'en rejeter une, c'est en effet les rejeter toutes.
Le philosophe. N'appellerez-vous pas vertus de préjugé, toutes celles qui ne servent à rien dans ce monde?
L'adepte. Au contraire, l'utilité ou l'intérêt de ce monde ne fait souvent que rendre les vertus suspectes et moins réelles.
Le philosophe. Les vertus relatives aux mœurs ne sont-elles pas toutes autant de vertus de préjugé ?
L'adepte. Non, car elles sont toutes fort estimables; et telle est entre autres la chasteté des vestales.
Le philosophe. Que devons-nous penser de la pudeur ?
L'adepte. Elle est la vraie parure du sexe. Les femmes sans pudeur sont les plus dangereuses et les plus fausses de toutes.
Le philosophe. Résister aux charmes de l'amour, serait-ce une vertu réelle ?
L'adepte. D'autant plus réelle que les charmes de l'amour sont souvent opposés à ceux de la vertu.
Le philosophe. Que diriez-vous d'un jeune homme qui résiste aux attraits d'une femme charmante?
L'adepte. Je le regarderais comme bien supérieur aux autres hommes, et comme un héros fait pour les commander.

imbécile, et l'enverrais à la pâture, si cependant les bêtes daignaient le recevoir parmi elles.

Le philosophe. Que pensez-vous de la galanterie et du libertinage?

L'adepte. La galanterie, bien loin d'être un vice, inspire, au contraire, les actes de la charité la plus éclairée. Quant au libertinage, se fâcher de ses inconvénients, c'est se plaindre de trouver, dans une mine riche, quelques paillettes de cuivre mêlées avec des veines d'or.

Le philosophe. Quelles bornes prescrivez tous à la sensualité, à l'amour des plaisirs?

L'adepte. Point d'autres que celles que doit nous prescrire le soin de la santé et de l'honneur.

Le philosophe. Quelle idée aura le philosophe des liens du mariage?

L'adepte. Il doit les regarder comme le supplice des époux, somme la source de leurs infidélités, le leurs malheurs, comme un engagement contraire à la nature.

Le philosophe. De quel œil le sage verra-t-il l'adultère et le concubinage?

L'adepte. Dans le concubinage et l'adultère, la raison ne voit rien qui blesse les lois de la nature. Au contraire, suivant ces mêmes lois, les femmes devraient être communes.

Le philosophe. Condamneriez-vous une jeune femme qui aurait eu quatre ou cinq enfants, et pas un seul mari?

L'adepte. Pourquoi la condamner sa conduite et sa conscience sont pures comme le jour; son crime n'est que dans la loi, et le ciel l'en absout.

Le philosophe. Est-il vrai que la vertu ne puisse pas s'allier avec la débauche, et

Le philosophe. Que pensez-vous de la galanterie et du libertinage ?

L'adepte. Je regarde la galanterie comme le vice des femmes ignorantes et dissipées, qui ont l'esprit gâté; la débauche, comme un des premiers objets sur lesquels doit veiller le magistrat, pour en prévenir les suites funestes.

Le philosophe. Quelles bornes prescrirez vous à la sensualité, à l'amour des plaisirs ?

L'adepte. Je voudrais que tout homme veillât, non seulement sur ses actions, mais encore sur ses désirs, et qu'il éloignât de son esprit toute pensée déshonnête.

Le philosophe. Quelle idée aura le philosophe des liens du mariage ?

L'adepte. Il doit les regarder comme l'union la plus respectable, la plus conforme au vœu de la nature, la plus importante pour le bien de l'état et des particuliers.

Le philosophe. De quel œil le sage verra-t-il l'adultère et le concubinage ?

L'adepte. Il proscrira ces vices et tous ceux qui les favorisent; il ne verra dans leurs leçons qu'une morale extravagante, digne des nations les plus corrompues.

Le philosophe. Condamneriez-vous une jeune femme qui aurait eu quatre ou cinq enfants, et pas un seul mari ?

L'adepte. Le moyen de l'absoudre ? Elle a violé la loi de la nature ; n'eût elle péché qu'une seule fois, sa prostitution ne peut être innocente.

Le philosophe. Est-il vrai que la vertu ne puisse pas s'allier avec la débauche, et surtout avec celle qui serait contraire à la nature ?

surtout avec celle qui serait contraire à la nature? L'adepte. Les philosophes de la Grèce et ses héros savaient bien les unir; ils brûlaient de l'amour le plus déshonnête, et on ne peut pas dire qu'ils ne fussent en même temps très vertueux. Le Philosophe. Quelles précautions devrait prendre le philosophe, s'il avoir à donner des leçons peu conformes aux opinions antiques sur les mœurs? L'adepte. Nous lui conseillerions de prévenir qu'il parle en philosophe, non en théologien; en politique, et non en religieux. Il pourrait alors en toute sûreté s'élever contre ceux qui ne sont pas de son avis sur la vertu. Le philosophe. L'inceste serait-il bien criminel aux yeux du philosophe? L'adepte. Le préjugé peut bien s'en offenser; mais la philosophie ne voit pas trop quel mal il y a dans l'inceste.	L'adepte. Il est inconcevable qu'on ait pu imaginer une alliance de cette espèce. Ces vices et la vertu ne sont pas plus faits pour aller ensemble, que les ténèbres et la lumière. Le philosophe. Quelles précautions devrait prendre le philosophe, s'il avait à donner des leçons peu conformes aux opinions antiques sur les mœurs ? L'adepte. Le philosophe qui a lui-même des mœurs, ne donnera jamais des leçons qui les blessent. Au lieu d'étudier de vaines précautions, il s'élèvera avec force contre ceux qui ne cherchent qu'à cacher le venin de leur morale. Le philosophe. L'inceste serait-il bien criminel aux yeux du philosophe ? L'adepte. Il est des philosophes qui l'excusent par l'exemple de quelque peuples; cet exemple prouve seulement que tous les hommes ne suivent pas les lois de la nature.
Preuves philosophiques du chapitre précédent. Colonne A. 1. Nous appelons vertus de préjugé, vertus imaginaires, vertus stériles, toutes celles dont l'observation ne contribue en rien au bonheur de ce monde; telles sont entre autres toutes celles que la religion fait descendre des deux. Nous appelons surtout vertus de préjugé, toutes celles dont l'observation ne contribue en rien au bonheur public. 2. La chasteté des vestales est précisément la première que vous trouverez reléguée par nos sages dans les régions du préjugé. Quiconque est conformé de manière à procréer son	Preuves philosophiques du chapitre précédent. Colonne B. 1. Gardez-vous d'appeler vertus de préjugé, toutes celles qui seraient contraires à l'intérêt du jour; car la vertu est souvent opposée au bonheur de ce monde, et c'est même alors qu'elle est plus belle et plus intéressante. 2. Entre les établissements de Numa, le plus digne de nos regards est sans doute celui des vestales. C'est d'après des idées conformes à la nature et à la droite raison, que la continence absolue, le célibat, le renoncement total aux plaisirs même légitimes, ont été admirés chez la plupart des peuples comme des

semblable, a droit de le faire et le doit. Voilà la voix de la nature, et cette voix mérite plus d'égard que toutes nos institutions humaines. La belle vertu que celle dont résulterait la destruction du genre humain, si chacun l'observait! C'est là le grand raisonnement bien des fois répété par nos sages contre la vertu des vestales, de nos prêtres et de nos religieux.

3. La pudeur n'est que l'invention de la volupté raffinée... La licence que les femmes sont contraintes d'affecter, est la cause de leur fausseté. Dans le Malabar et à Madagascar, si toutes les femmes sont vraies, c'est qu'elles satisfont sans scandale à toutes leurs fantaisies, ont mille galants, et ne se déterminent au choix d'un époux qu'après des essais répétés.

4. Le culte de Paphos peut nous faire seul supporter le pénible fardeau de la vie... Eh! Quel objet plus digne de notre adoration ! Nul doute qu'on ne s'élève aux grandes choses, quand on aura l'amour pour précepteur. L'amour forme à son gré des héros, des génies et des gens vertueux. L'amour seul peut nous rendre fidèles à nos devoirs. Je ne crains rien pour les mœurs de la part de l'amour; il ne peut que les perfectionner.

5. Une belle femme a des attraits auprès desquels tous les autres ne sont rien. Pour y résister, il faut être imbécile, et ne pas connaître les plaisirs les plus vifs. En ce cas, il faut être envoyé comme Hippolyte à la pâture. Je ne sais, si les bêtes pouvaient parler, si elles ne refuseraient pas de recevoir parmi elles un homme qui serait insensible aux charmes de la beauté... Il est non seulement presque impossible de résister

perfections, comme les efforts d'une vertu surnaturelle... Cette opinion n'est pas fondée sur des préjugés ou des lois arbitraires.

3. La pudeur et la modestie sont le véritable apanage et la plus belle parure des femmes. Celle qui a franchi les barrières de la pudeur, est perdue sans ressource. La pudeur n'est pas assurément une invention humaine. Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fausses ? Celles qui la perdent sont-elles plus vraies que les autres ? Tant s'en faut; elles sont plus fausses mille fois.

4. L'amour des femmes peut ébranler l'amour le plus vif du bien public, et déraciner les idées les plus profondes de vertu. Si l'amour n'est pas contenu dans de justes bornes, tout nous prouve qu'il est la source des plus affreux ravages; qu'il amollit les âmes des grands hommes, et dispose les femmes à se familiariser avec des idées qui peuvent avoir pour elles les conséquences les plus funestes.

5. C'est par la continence qu'il importe d'apprendre à régner sur soi-même C'est par les désordres du premier âge que les hommes dégénèrent... Vils et lâches dans leurs vices même, ils n'ont que de petites âmes... S'il s'en trouvait un seul qui sût au milieu d'eux se préserver de la contagion de l'exemple, il écraserait tous ces insectes, et deviendrait leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à devenir le sien. Il n'y a que de dangereuses séductrices propres à ébranler la pudeur d'un jeune homme par des propos licencieux... Je veux inspirer des mœurs. Est-ce aimer un amant ou une amante, que de lui ravir

aux attraits d'une belle femme; mais il n'y a qu'un imbécile qui puisse en venir à bout. 6. C'est une inconséquence politique de regarder la galanterie comme un vice moral, partout où le luxe est nécessaire… Les femmes sages sont moins bien conseillées par leurs directeurs, que les femmes galantes par le désir de plaire... Nulle proportion entre les avantages que le commerce et le luxe procurent à l'état, constitué comme il l'est; avantages auxquels il faudrait renoncer, pour en bannir le libertinage, et le mal presque infiniment petit qu'occasionne l'amour des femmes. Luxure est de tous les péchés le moins nuisible à l'humanité. 7. Les sensualités n'amollissent le cœur que lorsqu'elles dégénèrent en besoin... Les héros en fait de mœurs ne sont pas des anachorètes qui aient abjuré le plaisir, mais qui savent s'en sevrer aussitôt que l'honneur et le bien de la patrie l'exigent. Les plaisirs goûtés indistinctement, sont contraires à la santé, à l'aisance, à la liberté : c'est la règle que nous avons adoptée pour apprécier toute chose. Ceux qui méconnaîtront ces vérités,en seront punis par la privation de leur santé, par le mépris de la société, et souvent par une existence malheureuse. Voila nos motifs, et les règles qu'il faut savoir vous prescrire. 8. Les liens du mariage, Ces liens indissolubles dont on a fait, dans quelques cantons de la terre, une maxime de conscience, n'en assurent que la durée ; mais loin d'attacher les époux à leurs devoirs réciproques, elle contribue plus que toute autre à leurs	son innocence, souiller son âme d'un crime, la plus affreuse de toutes les taches ? 6. Le dérèglement des mœurs, le libertinage, ou ce qu'on appelle galanterie, sont des suites nécessaires de l'ignorance, de la légèreté, de la dissipation. La coquetterie dans une femme est une disposition à laquelle la morale ne peut aucunement conniver... Une femme qui veut plaire à tout le monde, a du moins l'esprit gâté. Une nation est perdus, quand la dissolution devient universelle… La vertu n'a plus de droits sur les âmes corrompues par la débauche... Ceux qui regardent la débauche et la dissolution des mœurs comme des objets sur lesquels le Gouvernement doit fermer les yeux, en ont-ils donc sérieusement envisagé les conséquences ? 7. Gardez-vous bien d'attendre que les plaisirs aient compromis votre santé ou votre honneur, pour modérer le penchant à la volupté. Il faut veiller même sur vos désirs et vos pensées, car les pensées enflamment les désirs, les désirs échauffent l'imagination, et donnent de l'activité à nos passions. D'où il suit que la tempérance nous prescrit de mettre un frein même à nos pensées, de bannir de notre esprit celles qui peuvent nous rappeler des idées déshonnêtes, capables d'irriter nos passions pour les objets dont l'usage nous est interdit. Telle est la règle de la vraie philosophie; elle est ici presque aussi sévère que celle de nos anachorètes. 8. Il importait au bien de la société que le mariage fût un engagement pour la vie; et la nature même semble en avoir fait un précepte... Les lois positives qui

infidélités... Les complaisances et les soins des commerces clandestins, qu'on appelle concubinage, sont les perpétuels aliments des tendres feux dont brûlent deux amans. Libres de se séparer, ils n'en sont que plus unis. Rien ne coûte de ce qu'on fait volontairement; mais le plaisir même est à charge, lorsqu'il devient un devoir. Tel est le commerce clandestin d'Hermogène et de Junie. Depuis dix ans ils vivent ensemble sur le pied de deux époux, sans tenir par d'autres liens que ceux d'un amour réciproque... Ce commerce est un lien que la nature approuve. Toute société (et celle du mariage entre autres, qui n'apporterait que des peines à ceux qu'elle en gage, devrait être rompue par la nature même des choses. Deux époux cessent-ils de s'aimer ?commencent-ils à se haïr? Pourquoi les condamner à vivre ensemble? ... La loi d'une union indissoluble dans le mariage, est une loi barbare et cruelle. En France, le peu de bons ménages prouve, en ce genre, la nécessité d'une ré forme . Le divorce ne serait que la liberté de ré parer une faute irréparable sans ce moyen... Plus on y réfléchit, plus on voit qu'il est indispensablement nécessaire en France.
9. L'adultère n'est point un crime selon la loi naturelle. Il y a même tout lieu de croire que les femmes, dans la loi de nature, devaient être communes comme les femelles des animaux. Si l'adultère était défendu par la loi naturelle, tous les peuples l'auraient condamné et puni; ce qui n'est pas, puis- qu'il y a des pays où il est d'usage que les maris offrent eux-mêmes leurs femmes aux étrangers... Et qu'en France on fait une plaisanterie de l'adultère. Au royaume de Batimera, en ont déterminé les solennités, n'ont fait que seconder les vœux de la nature sur sa perpétuité. L'union conjugale est le plus respectable de tous les liens, le plus intéressant pour ceux qu'il unit, et pour la société... Les époux ne doivent pas seulement se proposer d'assouvir leurs besoins, et d'obéir à la volupté, mais encore songer aux jouissances plus durables que procurent la tendresse, la confiance, la cordialité... Les préjugés, les mœurs, les lois qui tendraient à relâcher un lien si doux, sont faits pour être blâmés par tout homme raisonnable... La raison nous montre que dans l'union conjugale, le mari appartient à la femme, de même que la femme appartient à son mari. L'un et l'autre ne peuvent, sans risquer leur bien-être, renoncer aux droits de cette propriété réciproque. Le divorce est certainement contraire à la première institution du mariage, qui de sa nature est indissoluble .
9. N'en déplaise au divin Platon, des femmes communes à tous ne seraient véritablement aimées ni estimées de personne. Ce ne seraient que de viles prostituées. Tout est fait pour nous convaincre qu'un amour sans règle deviendrait un désordre capable de saper la société jusque dans ses fondements. Quel jugement devons-nous porter des maximes extravagantes établies dans ces nations corrompues, ou l'infidélité conjugale est traitée de bagatelle.... Comment l'opinion a-t-elle pu se dépraver au point de traiter légèrement un crime qui suffit pour anéantir sans retour le bien être d'une famille entière, pour briser le plus doux des liens, pour faire du mariage un joug insupportable,

toute femme, de quelque condition quelle soit, est même forcée par la loi, et sous peine de la vie, à céder à l'amour de quiconque la désire; un refus est pour elle un arrêt de mort.

10. Nous avons attaché des idées morales à des actions qui n'en comportent pas . Lisez le plaidoyer d'un philosophe en faveur de la jeune Américaine , convaincue d'avoir produit pour la cinquième fois un fruit illégitime; vous verrez qu'une sévérité outrée pouvait seule prononcer contre son innocence; que nos lois injustes et cruelles avoient fait tout son crime; qu'elle n'avait point péché devant un Dieu juste et bon, puisque ce Dieu lui laissait des enfants robustes et bien constitués; qu'elle avait bien mérité de la patrie, en lui donnant de nouveaux citoyens : vous apprendrez avec transport que la voix de la raison la fit absoudre. Si elle devait être condamnée aujourd'hui, gémissez, avec Raynal, que le préjugé public ait repris son ascendant, et que la politique fasse taire la voix de la nature.

11. Que la débauche la plus contraire à la nature ne soit point inconciliable avec la vertu, c'est ce que nous prouvons aisément. L'histoire, en effet, ne montre-t-elle pas une foule de grands hommes, distingués en même temps par leur vertu et la débauche la moins naturelle ? Avant la guerre du Péloponnèse, époque fatale à la vertu des Grecs, quelle nation, et quel pays plus fécond en hommes vertueux et en grands hommes? On sait cependant le goût des Grecs pour l'amour le plus déshonnête. Ce goût était si général, qu'Aristide avait aimé Thémistocle. Ce pour pervertir la postérité par des exemples propres à lui faire mépriser la décence et la vertu?

10. Ce n'est point l'homme, c'est la nature même qui condamne la prostitution; car le concubinage défendu partes lois positives, est aussi prohibé par la nature même. Ce n'est point une loi injuste qui attache l'infamie à l'incontinence. On peut naturellement supposer qu'une fille qui a franchi les barrières de la pudeur, est perdue sans ressource, n'est plus propre à rien, et ne peut être désormais regardée que comme l'instrument de la brutalité vénale.... La vertu n'a plus de droits sur les âmes corrompues par la débauche... Le libertin même est forcé de mépriser celle qu'il fait servir à ses plaisirs.

11. Au lieu d'admettre l'alliance monstrueuse de la vertu et du penchant le plus infâme, nous parlerons bien plus philosophiquement, lorsque nous dirons que le libertinage abrutit l'homme de lettres et endort le génie. Ne parlons pas même de ces goûts bizarres et pervers, contraires aux vues de la nature, ou disons seulement que ces goûts inconcevables paraissent être les effets d'une imagination dépravée... C'est ainsi que la nature se venge de ceux qui abusent de là volupté; elle les rein duit à chercher le plaisir par des voies qui mettent l'homme au-dessous de la brute. Les débauches ingénieuses et recherchées des Grecs et des Romains, annoncent une imagination troublée, et non pas le grand homme conservant sa vertu. Le sage de Ferney ne pouvant concevoir ces dérèglements des Grecs les plus célèbres, vous dira au moins que si ces grands hommes ont pu être

fut la beauté de Stésiléus qui alluma entre eux le flambeau de la haine. Platon était libertin; Socrate, même déclaré par l'oracle d'Apollon le plus sage des hommes, aimait Alcibiades et Archélaùs; il avait deux femmes, et vivait avec les courtisanes. De pareilles actions ne sont donc criminelles que par l'opposition qui se trouve entre ces mêmes actions et les lois du pays. Elles peuvent donc se concilier avec la vertu, lorsque le souverain n'y mettra pas obstacle.

12. Lorsque je justifie la corruption des Mœurs, je déclare que c'est en philosophe que j'écris;.... et qu'ainsi je ne prétends traiter que des vertus humaines. J'ai soin d'avertir que la corruption religieuse est sans doute criminelle, puisqu'elle offense Dieu; c'est uniquement la corruption politique que je justifie. Mais ceux-là ne sont que des Moralistes ignorons et hypocrites, qui ne savent pas que la morale n'est qu'une science frivole, si on ne la confond avec la politique. Mais dans ces ignorants, je ne vois que des pédants épris d'une fausse idée de perfection, déclamateurs sans esprit, qui ne peuvent atteindre à nos hautes idées de la morale.

13. Parmi les animaux dont l'union est permanente, il arrivera souvent qu'à différentes époques de leurs amours, le père jouira avec sa fille, le fils avec sa mère, le frère avec sa sœur, cela dépendra du hasard.... On ne saurait appeler criminelles de telles unions, que la raison voit d'un œil bien différent que le préjugé. L'inca ne réunissait il pas dans la compagne de sa couche, les sentiments de l'amour, la tendresse

coupables d'une pareille infamie, c'était dans leur jeune âge; mais que le débauché devenu sage se hâtait d'y renoncer, et prêchait la réforme des mœurs.

12. Gardez-vous bien de prendre le nom de philosophe, pour excuser vos maximes lubriques, et ces productions qui, dévorées par une jeunesse bouillante, l'excitent à la débauche; de tels écrits sont des empoisonnements publics La philosophie désavouera toujours les maximes de ces apologistes du vice, qui empruntent son langage pour répandre leur poison... La sagesse ne peut point adopter ces écrits dangereux, qui décréditent la sévérité des mœurs... L'ennemi de la morale ne peut être l'ami de la philosophie; l'avocat du vice est un aveugle et un menteur, qui ne peut être guidé par la vérité, et qui la hait nécessairement dans son cœur... Combattre la morale, ne peut être que l'ouvrage de la démence et de la fureur.

13. Le mariage entre le père et la fille répugne à la nature, comme celui d'un fils avec sa mère... Si quelques peuples n'ont point rejeté les mariages entre les pères et les enfants les sœurs et les frères, c'est que les peuples intelligents n'ont pas toujours suivi leurs lois... Si les Egyptiens ont épousé leurs sœurs, ce fut un délire de la religion égyptienne, qui consacra ces mariages en l'honneur d'Isis… Le principe que les mariages entre les pères et les enfants, les frères et les sœurs, sont défendus pour la conservation de la loi naturel de la pudeur dans la maison (pour la propagation de l'espèce, et bien d'autres raisons, doit servir à nous faire

fraternelle, avec les liens peut-être plus forts encore, que l'habitude avait fait naître, et qui résistent bien davantage à l'impression du temps ?	découvrir quels sont les mariages défendus par la loi naturel.

Note de madame la baronne sur le chapitre précédent.

Je ne sais franchement où j'en suis. J'avais mille questions à faire en copiant tout ce chapitre ; à présent me voilà hors de moi. Adultère, galanterie, inceste, libertinage affreux, tout ce qui nous semblait la dépravation, la corruption des moeurs la plus complète, tout ce qui n'annonçait que la débauche la plus vile, la plus brute et la plus crapuleuse, tout cela approuvé aujourd'hui, justifié, conseillé par nos sages ? Non, cela n'est pas possible ; non, monsieur l'abbé, vous n'avez pas trouvé dans les chefs-d'oeuvre de la philosophie ces maximes lubriques, dégoûtantes, et dignes tout au plus d'être entendues dans les orgies de nos coupables. Non, ce n'est pas ainsi que la philosophie a réformé les moeurs. Vous me l'assureriez vous-même, chevalier, que je n'en croirais rien. On dit que nous avons dans la capitale un certain nombre de femmes philosophes ! Eh ! Qui sont-elles donc ces femmes qui ont pu adopter une philosophie de cette espèce ? Où les trouvera-t-on, si ce n'est dans les coulisses d'un théâtre lubrique, ou bien dans les repaires de la prostitution ? Quelle est la femme honnête qui consentît à prendre ces leçons pour elle-même, ou à les répéter à sa fille ? La mienne, chevalier, la mienne au moins jamais ne lira ce chapitre. Et voyez-vous la ruse de notre catéchiste ? Voyez-vous son dessein ? Il a su que la philosophie devait au sexe une grande partie de ses succès ; que sans nos soeurs, rangées au nombre des adeptes, la lumière n'eût jamais fait tant de progrès, jamais la réputation de nos grands hommes n'eût été si brillante. Que fait-il ? Il choisit les leçons les plus propres à nous faire rougir d'avoir pu seulement admettre un philosophe dans notre confiance ; il nous montre dans eux les ennemis de cette pudeur faite pour ajouter à tous nos charmes ; il veut nous faire croire qu'une femme attachée à la philosophie devient par cela seul une femme dont l'honneur est suspect. Il pousse l'artifice jusqu'à venir nous dire qu'une femme n'est pour le philosophe qu'un animal créé pour les plaisirs communs de tous les hommes ; que le premier brutal sortant de l'école d'Helvétius a droit à nos faveurs, qu'il est dans la nature qu'une femme se prête à tout venant. Si je voulais l'en croire, la femelle d'un chien ne serait pas plus vile qu'une femme ne l'est aux yeux du philosophe. Mr le catéchiste, l'artifice est trop grossier. Jamais je ne croirai que ce chapitre soit l'ouvrage de la philosophie.

Observations

D'un provincial sur les deux premiers chapitres du double catéchisme.

j'imagine, lecteur, que votre âme est assez révoltée par les affreux principes et les contradictions interminables que la philosophie vient de vous offrir dans ces premiers chapitres de son double catéchisme. Il est temps d'opposer à cette école de la perversité des réflexions plus saines, des vérités plus constantes et plus satisfaisantes pour un coeur vertueux. Observons d'abord comment vos philosophes, suivant leur grand projet, laissant toujours à part l'idée de la divinité, affectant de revenir sans cesse à leur principe favori, que l'utile et l'honnête, ou la vertu, ne sont en ce monde qu'une seule et même chose. Vous croiriez que les affreuses conséquences qui découlent très naturellement de ce principe vont les faire rougir d'avoir osé l'admettre ; et ce sont précisément ces mêmes conséquences qui font tous les détails de leurs leçons. Car je parle ici de cette partie du catéchisme qui leur est propre, non de celle qu'ils savent emprunter de nous, pour mieux séduire, en mêlant au moins quelques vérités faiblement rendues à de grandes erreurs fortement soutenues. Tout ce qui ne saurait leur offrir dans ce monde quelque intérêt présent, quelque plaisir physique, est absolument nul dans l'idée qu'ils se font du bonheur. Nous avons trop souvent réfuté cette erreur, en vous montrant la nécessité d'une vie future dans le destin de l'homme, pour nous arrêter de nouveau à le combattre. Laissons donc de côté tout leur premier chapitre ; ou bien, s'il avait fait sur vous quelque impression, revenez à nos réflexions sur l'immortalité de l'âme. Ce qui exige dans ce moment quelques détails, c'est tout ce qu'ils nous disent sur les prétendues vertus de préjugé. Voyez comme, en partant toujours de ce principe, que la vertu n'est autre chose que l'utile, voyez comme ils se hâtent de ranger dans la classe des vertus de préjugé, la pudeur, la continence, la chasteté des vestales, et la fidélité conjugale. La sensualité, la galanterie, le libertinage sont leurs vertus réelles ; l'adultère, l'inceste et le concubinage cessent d'être des crimes. L'amour le plus contraire à la nature, celui qui déshonore à jamais le nom des grecs, n'a plus rien qui ne se concilie dans un héros, un sage, dans l'homme philosophe ; et ces conséquences monstrueuses que nous leurs aurions opposées comme ce qui nous doit montrer dans le principe dont ils partent un principe de corruption et d'infamie, ils ne nous laissent pas seulement le temps de les déduire ; ils se hâtent de nous prévenir, non pour les rejeter avec indignation, mais pour les accueillir avec empressement, et pour en composer leur code de morale. Lorsque je réfléchis que des hommes se disant philosophes ont pu de sang-froid arriver à ce point de perversité, de corruption, d'audace, l'indignation s'empare de mon coeur ; mais ma langue se glace, ma raison est muette. Je voudrais réunir contre eux toute sa force et tous ses arguments ; quelque chose me dit intérieurement : eh ! Que peut la raison contre des effrontés qui ont perdu toute pudeur, tout sentiment ? Eh bien, je pourrais me faire entendre à eux, je ne le voudrais pas ; je les méprise trop ; ils m'ont trop révolté. Apôtres impudents de la prostitution ! Si je rencontre désormais quelqu'un de vos disciples imbu de vos leçons, s'il ose y applaudir en ma présence, qu'il ne s'attende pas que je le désabuse ; mais si l'indignation me permet de parler,

qu'il entende les voeux que je forme pour lui : vil pourceau d'Épicure, digne enfant de tes maîtres ! Puissent et tes enfants, et ton père, et ta mère, ta fille, ton épouse, adopter tes maximes ! Puissent-ils, persuadés que la pudeur n'est rien, te prouver par leur vie, par leurs dérèglements, combien ils sont dociles à tes leçons ! Que ta mère, insensible aux serments de ton père, écoute une autre voix, d'autres amours, et qu'elle fasse asseoir auprès de toi des enfants adultères, sortis du même sein que toi, nourris du même lait ! Que ta fille se prête aux voeux de tes valets ou de tes maîtres, de tes amis et de tes ennemis ! Qu'elle appelle dans tes foyers et dans son lit le citoyen et l'étranger, et l'effrénée jeunesse, et l'infâme vieillard ! Que ta femme se loue de ses liens ! Puisses-tu brûler toujours pour elle, et la voir toujours brûler pour d'autres ! Que de ses faveurs te naissent des enfants, mélange informe de la corruption publique, de la prostitution, de l'adultère, de l'inceste, de toutes ces horreurs que tu préconisais, que tu trouvais au moins si innocentes ! Oui, voilà, lecteur, tout ce que l'indignation me fournirait contre le philosophe impudent qui viendrait étaler devant moi les principes de corruption de ces modernes catéchistes. Vous le croyez touché de ces reproches, et frappé de mes voeux ? Détrompez-vous. Le seul aveu qu'ils lui arrachent, c'est que son catéchisme, il est vrai, n'est pas celui des moeurs de ses compatriotes ; mais que nos moeurs viennent de l'opinion, que l'opinion est le fruit du préjugé, et que le sage ne voit que la nature. Et pour nous la montrer, cette nature, il nous appellera chez des nations sauvages ; il citera sans cesse le lapon, le à fait, le caraïbe. Eh ! Que ne va-t-il donc la suivre au milieu d'eux, cette nature dont il prétend que seuls ils entendent la voix ! Qu'il habite leurs antres, leurs forêts, où la pudeur est nulle comme le sentiment, où l'animal est tout ; et qu'il cesse d'écrire pour des peuples qui ont au moins acquis l'usage de la raison. Je ne m'y trompe pas ; le sauvage est, aux yeux de nos prétendus sages, dans l'état de nature, non parce qu'ils le voient sans préjugé, mais parce qu'ils ont cru le voir sans moeurs ; non parce qu'il est homme, mais parce qu'il n'ajoute rien à l'animal ; non parce que nos sciences, et nos arts, et nos lois n'ont pas ajouté à ses besoins physiques, mais parce qu'il est nul pour le moral ; non parce qu'il jouit d'un bonheur plus conforme au droit de la nature, mais parce que l'idée du vice ne trouble pas ses jouissances, parce que tout plaisir n'est pour lui que plaisir, parce que sa raison est toute dans ses sens, ou du moins parce que c'est ainsi qu'ils désirent le voir, et qu'ils affectent de le peindre. Nous, pour qui la nature n'est pas un simple instinct, nous l'avons consultée. Tout nous a dit d'abord que cette union à laquelle est attachée la propagation du genre humain était, par son essence même, et dans toutes les intentions de la nature, une union perpétuelle entre l'homme et la femme ; tout nous a annoncé dans ses motifs et ses moyens des noeuds indissolubles, des liens que la mort de l'épouse ou de l'époux peut seule rompre ; et dans cette première vérité nous avons vu la source, la réalité, l'importance de toutes ces vertus que nos faux sages osent ici proscrire et renvoyer au préjugé. Nous en avons vu naître ces vertus chères à la nature, la pudeur, la continence, la fidélité conjugale ; et seule elle a suffi pour nous montrer le crime, et le crime contraire aux

lois de la nature, dans le concubinage, l'adultère, l'inceste, dans toutes ces horreurs pour lesquelles une fausse philosophie voudrait nous inspirer la plus coupable indifférence. Si j'avais vu ses vains raisonnements faire moins d'impression sur mes contemporains, s'ils avaient moins hâté la corruption, je me contenterais d'en appeler ici au sentiment, la voix de tous les coeurs honnêtes ; mais le sophisme a pris les dehors de la raison ; appuyé par le vice, favorisé par les passions, il lui faut aujourd'hui des dissertations pour le combattre : pardonnez-moi, lecteur, si je fais pour le détruire ce que nos faux sages ont fait pour l'accréditer. Ces prétendus maîtres en appellent sans cesse à la nature ; mais si cette nature, ou plutôt si l'auteur même de la nature manifesta jamais ses intentions, ce fut assurément dans les moyens qu'il prit pour rendre permanente, inviolable, l'union de l'époux et de l'épouse. Voyez d'abord les voeux qu'il leur inspire, écoutez le serment qu'il leur dicte, dès que le sentiment vient régner dans leur coeur et leur apprendre qu'ils sont faits l'un pour l'autre. La plus impérieuse des passions s'empare de leur âme, tous leurs sens sont émus ; le trouble est dans leur coeur ; le sommeil a fui loin de leurs yeux, il n'a plus de douceurs, et il n'en aura plus jusqu'à l'heureux moment de leur union. Parlez-leur des plaisirs, il n'en est qu'un pour eux ; parlez-leur des richesses, que sont tous les trésors pour des coeurs qui soupirent et cherchent à s'unir ? Ils vous semblent distraits ; mais leur âme est plongée dans la méditation. Un seul objet l'occupe, parce qu'il n'en est qu'un dont la possession puisse la rendre heureuse. Ils se voient ; le serment d'un amour éternel est dans leur coeur comme il est dans leur bouche. Venez leur dire alors que la fidélité qu'ils se jurent, que l'union qu'ils méditent, sont la fidélité et l'union de l'instant. Cruel ! Vous verserez le poison dans leur âme ; l'idée, l'idée seule de la séparation les tourmente, les révolte ; laissez-les se jurer une ardeur éternelle : ces voeux sont dans leur coeur ; ils sont dans la nature. Elle sait que l'ivresse des sens aura son terme ; mais c'est de tous leurs feux qu'elle veut se servir pour cimenter l'union qu'elle médite. Ils ne voient que l'amour et ses plaisirs ; elle voit ses projets, et elle aura besoin, pour les remplir, de toute leur constance. Il s'agit de peupler l'univers ; ce sont d'autres eux-mêmes qui naîtront de leur sein. Ils ne sont qu'amans encore ; mais l'amant sera père, l'amante sera mère. Voilà le voeu de la nature ; et quand ce grand projet sera rempli, que le vain sage alors oublie, s'il le peut, les serments de l'amour ; qu'il abandonne celle qui les avait reçus, et qu'il vole, s'il l'ose, dans les bras de l'étrangère. Alors, eût-il le coeur du tigre et du lion, nous le ramènerons dans ses premiers foyers ; là, nous lui montrerons l'épouse abandonnée, et cet enfant le fruit de ses premières amours. Nous lui dirons : cruel ! Est-ce ici que ton coeur, la raison et toute la nature t'apprennent à ne voir dans la fidélité conjugale qu'une vertu de préjugé ? Écoute la justice en voyant cette mère éplorée, et elle te dira s'il est dans l'équité que seule elle supporte tout le poids de la maternité ; si celui qui reçut l'existence de toi, comme il la reçut d'elle, n'a pas droit à tes soins comme il a droit aux siens. Viens, et vois cet enfant dont les yeux te cherchent vainement autour de son berceau. Pourquoi fus-tu son père, s'il te devait en vain appeler dans ses chutes,

s’il te devait en vain tendre les bras ? Pourquoi devenir père, si ton fils ne te devait jamais donner un nom si doux, s’il ne devait apprendre à le prononcer que pour savoir un jour que tu y renonças ? Tu parles de nature ; écoute donc sa voix ; c’est elle qui te dit : si je n’avais voulu perpétuer l’union dont cet être est le fruit, j’aurais su me passer de toi pour l’élever, le nourrir et le fortifier. Viens au moins, viens, et vois les douceurs que j’attachai à ses caresses ; laisse-le t’embrasser, laisse-le te sourire et passer sur ton front, sur ta joue ses mains encore si tendres ; et si tu peux ensuite, tu fuiras loin de lui. Ah ! Nourris-toi plutôt du plaisir de le voir se former et grandir à tes côtés, et de tout l’intérêt que ses succès t’inspireront un jour. Ils sont la récompense que je t’ai préparée des soins dont j’ai voulu me reposer sur toi. Il sera longtemps faible, et longtemps les besoins de son enfance, les erreurs de sa jeunesse demanderont un guide et un appui, des secours, des conseils, des lumières. Tu le dirigeras, et tu seras son père une seconde fois ; il sera de nouveau ton enfant et ton ouvrage. À peine son esprit et ses sens seront dans leur vigueur, que déjà au midi de tes jours, bientôt à leur déclin, tu chercheras celui que je chargeai de partager tes travaux, de soutenir ta vieillesse, de te rendre des soins qui te paient des tiens. Tu ornas son berceau, tu reçus ses premiers embrassements, je veux qu’il reçoive tes derniers soupirs, et que la mort te trouve entre ses bras, versant encore des larmes de joie, bénissant son amour, ses vertus, et remerciant le dieu qui te remplit par lui de ses consolations. Eh ! Le faux sage demanderait encore où est la loi de la nature qui fixe pour jamais l’époux avec l’épouse ! La voilà tout entière dans ce tableau intéressant d’un père, d’une mère, des enfants. Elle est dans ces rapports mutuels et constants qui ajoutent sans cesse à leur union ; elle est dans le premier serment qu’elle dicte aux époux ; elle est dans leurs plaisirs, qu’elle ne rend communs que pour rendre communs leurs soins et leurs travaux ; elle est dans la lenteur que la nature affecte pour ne développer et le corps et l’esprit de l’enfant que lorsque les années ont cimenté l’union du père et de la mère ; dans cette providence qui varie les facultés pour rendre les services mutuels, les obligations réciproques ; dans ce dieu attentif à resserrer sans cesse les liens par de nouveaux devoirs, à les rendre plus chers par ceux de l’habitude, à faire succéder à l’empire des sens celui de la raison et d’une intimité que le temps fortifie, qu’il érige en besoin, qu’il rend toujours plus douce en la rendant plus nécessaire. Le faux sage nous parle de dégoûts, d’ennuis et de satiété, de dissensions domestiques, qui rendent odieux ses premiers engagements ; il parle de ces nouveaux appas qui tourmentent son coeur et l’appellent à de nouveaux liens. Je crois qu’il les éprouve ces ennuis, ces dégoûts, cette satiété ; mais est-ce à la nature qu’il les doit, ou à l’oisiveté, à des moeurs déréglées, aux vices de son coeur, de nos lois et de nos babylones ? Cette satiété jamais s’empara-t-elle de celui qui vient se reposer sur le sein de l’épouse, du poids et des travaux de la journée ? Est-ce bien parmi ceux dont les moeurs nous retracent encore les lois de la nature que nous verrons des hommes, de retour dans leurs foyers, n’y trouver que l’ennui et le dégoût ? Promenez moins ailleurs votre inutilité où votre fastueuse oisiveté. Cherchez à

satisfaire à vos devoirs bien plus qu'à varier vos jouissances; fidèle à vos serments, ne vous exposez pas sans cesse à les violer, en fuyant celle qui les reçut, en suivant nos Laïs ou la femme étrangère. Portez dans vos foyers la douceur, la bonté, la sagesse, et toutes les vertus domestiques ; en un mot, soyez à la nature, et le bonheur sera dans vos devoirs et dans votre constance. L'aviez-vous consultée cette nature dont vous invoquez aujourd'hui les droits ? L'aviez-vous consultée dans cette union qui cause aujourd'hui vos dégoûts ? Est-ce elle, ou l'avarice, ou l'ambition qui dicta votre choix, qui forma des noeuds peu faits pour vous ? Et faudra-t-il qu'elle change ses vues, ses projets, ses lois fondamentales, pour se prêter à vos passions diverses ou à votre imprudence ? Quelle que soit enfin la cause de vos ennuis, fussent-ils invincibles, vous les supporterez, l'arrêt en est porté ; l'intérêt général n'admet point d'exceptions, qui bientôt soumettraient la loi même aux caprices de l'homme. Elle vous paraît dure cette loi ; peut-être enviez-vous le sort de l'animal, qui, libre dans son choix, satisfait le besoin de l'instant, et s'enfuit loin de celle qu'il a rendue féconde. Attendez donc aussi que la nature ait fait pour vous ce qu'elle a fait pour lui, qu'elle ait rendu indépendant de vous et de vos soins cet enfant qu'elle a fait sortir de votre sein ; qu'elle ait anéanti dans vous, dans vos semblables ce besoin, cet instinct, ces charmes de la société ; et qu'elle ait dit à l'homme comme elle a dit à l'ours : tu vivras seul dans ta tanière ; j'ai fixé le moment où je t'appellerai pour continuer l'espèce ; mais ce moment passé, tu seras encore seul, et tu n'existeras que pour toi seul. Tant que le genre humain n'aura pas entendu cet arrêt flétrissant ; tant qu'il subsistera, au contraire, des rapports essentiels et constants de l'homme à l'homme, de l'épouse à l'époux, et du père aux enfants, et du frère à la soeur, du citoyen au citoyen, c'est en vain que nos sages chercheront à soumettre aux caprices de l'inconstance l'union de l'homme et de la femme. Insensé ! Vous regardez encore d'un oeil d'envie la liberté de l'animal ! Donnez-lui donc aussi vos besoins, vos jouissances, vos plaisirs, et jusques à vos vices. Il est devenu père, il ne s'en souvient plus aussitôt que ses soins deviennent superflus pour sa femelle ou sa postérité ; il ignorera même s'il peut le devenir encore, jusqu'à ce que le temps et la saison nouvelle en fassent renaître le besoin. Est-ce donc sans dessein que la nature a méconnu pour vous ces périodes, ces intercalations ? Vous aimez aujourd'hui ; elle n'attendra pas le retour du printemps pour rappeler l'épouse vers l'époux : et l'automne et l'été, les frimas eux-mêmes ne ramèneront pas l'indifférence. Tous les temps sont propices à vos noeuds, parce qu'il n'en est point qui doive les dissoudre. Les sens se refroidissent ; mais les plaisirs du coeur, les douceurs de l'intimité, et tous les intérêts de la société se fortifient, se succèdent sans interruption. Un seul jour suffira en tout temps pour dire à l'homme : tu es seul ; les heures du repos lui diront toutes : tu n'es pas fait pour l'être. Non, la nature n'a pas rendu constante cette chaîne de besoins et de plaisirs pour que votre union fût mesurée sur celle de l'animal. Tout est passé pour lui, tout subsiste pour vous. Postérité, ancêtres, parenté, et celle même par qui il devient père, il ignorera tout ; et toujours vous saurez quelle fut la compagne de

votre lit ; toujours elle saura qu'elle fut votre épouse, et vous saurez comme elle que cet homme est sorti de votre sein ; que celui-là est votre frère ; que celui-ci vous a donné le jour. Malgré vous, leur bien-être vous intéressera ; malgré vous, ils auront les premiers droits à vos secours, à vos bienfaits ; vous aurez droit aux leurs. Ils vous appelleront, vous les appellerez dans la disette et dans les infirmités ; la nature parlera hautement et pour eux et pour vous ; elle eût moins prodigué les moyens de s'entre aider, elle les eût rendus moins habituels, moins nécessaires, si elle n'eût formé des liens que pour l'instant. Le temps ne dissout pas des noeuds qui vont sans cesse ajoutant aux besoins et aux droits, aux rapports mutuels. Il vous a fait auteur d'une famille ; vous n'y teniez d'abord que par l'épouse ; ses enfants sont venus vous montrer autant de nouveaux liens qu'il est trop dur de rompre. Le temps vous les donna, le temps vous y attache ; vous fûtes leur auteur, vous serez leur appui ; ils cesseront d'avoir besoin de vous, vous aurez besoin d'eux. Ils se sont fortifiés à l'ombre de vos ailes, vous vieillirez sous leurs auspices. Dans l'âge des patriarches, entouré des enfants de vos enfants, votre coeur tressaillira de joie ; sensible à leurs caresses, vous les rassemblerez autour de vous, vous aimerez à les compter autour de votre table. Vous bénirez le dieu des générations, ce dieu qui, de l'instant de votre union, a fait pour vous la source de toutes les douceurs, de toutes les consolations de vos vieux jours. Appelez à ce spectacle le vieillard solitaire, qui longtemps promena ses amours vagabonds, qui ne peupla la terre que d'êtres incertains de leur naissance, vagabonds comme lui, et que l'affection filiale ou l'amour paternel n'ont fixé nulle part. Il est seul ; ses enfants l'ont en vain appelé, il les appelle en vain ; il ne s'était uni que comme l'animal, il vieillit comme lui, sans que rien l'intéresse ; il mourra comme lui abandonné de tous, mais avec le remords de l'avoir mérité, et trop certain que sa mémoire ne peut qu'être maudite de sa postérité. Demandez donc encore, demandez ce qu'a fait la nature pour constater ses lois, pour rendre indissoluble l'union de l'homme et de la femme, et nous vous répondrons : que pouvait-elle faire de plus pour nous apprendre quel est ici son voeu le plus ardent ? Elle a perpétué tous les rapports, les plaisirs, les besoins mutuels. Elle nous a montré le parjure, la cruauté et l'injustice dans le coeur de l'époux qui abandonne celle dont il fit son épouse ; la barbarie et la férocité dans le père qui abandonne ses enfants ; l'ingratitude la plus révoltante dans le coeur de l'enfant qui renonce à la tendresse filiale ; le bonheur le plus pur dans le coeur de celui qui vieillit dans les noeuds de sa première union ; le remords, le désespoir, la solitude affreuse dans le coeur du vieillard qui jamais ne fixa ses plaisirs, ses amours. Pouvait-elle nous dire d'une voix plus distincte que le tombeau seul peut dissoudre les nœuds qu'elle forma ? Oui, elle a plus fait encore ; elle a voulu que la perpétuité de l'union conjugale fût la base essentielle des états, des villes, des empires, de la société universelle, comme elle est la base des familles. Que le mariage soit un acte passager : sur qui la république se reposera-t-elle des soins de la paternité ? Qui veillera sur ses sujets dans le temps où leur frêle existence demandera une attention continuelle ? Dans ces jours où l'erreur, la séduction les

environnent, où la vertu doit être soutenue par les leçons et les exemples domestiques, et non par l'appareil des satellites et le fouet des bourreaux, qui formera les jeunes citoyens, et les disposera aux fonctions, aux dignités que l'état ne peut que distribuer ? Quelle loi suivrez-vous dans les propriétés et les successions, dans la distribution des héritages ? Qui les conservera pour les transmettre plus riches, plus fertiles, aux générations futures ? Quel intérêt pour la postérité animera celui qui ne la connaît pas même dans ses enfants ? Gardez-vous de me parler ici de cette ville trop fameuse pour avoir pu admettre dans son code une loi destructive de cette union sainte ; car c'est à Sparte même que je vous conduirai, pour montrer vos principes et les siens hautement démentis par l'expérience. Heureuse, en essayant d'anéantir les noms de père, de mère et d'enfant, d'avoir vu la nature plus forte que les lois de Lycurgue. Si Sparte eut des vertus qui tempèrent au moins le tableau de ses moeurs, si de hauts faits nous forcent à respecter encore son nom dans l'histoire, à qui les devait-elle ? Est-ce au fils de l'athlète, qui assouvit ses feux et les oublies ? Est-ce bien aux enfants de la prostitution qu'elle dut ses Agis et ses Léonidas ? Nommez-nous ses héros distingués ou par l'amour de la patrie, ou par celui de la justice, ou par la bienfaisance, ou par des moeurs austères, et nous vous nommerons le couple heureux dont l'union constante et les soins assidus les formèrent à toutes ces vertus. Est-ce à des lois qui brisent tous les liens du sang qu'elle dut ces pères si zélés pour l'éducation de leurs enfants ? Est-ce à tous ces enfants ignorés de leurs pères qu'elle dut ce respect pour les anciens du peuple et les chefs des familles ? Est-ce enfin à ces lois si propices à la prostitution qu'elle dut ces mères chastes, plus difficiles à séduire que le mont Taygète à plonger dans l'Eurotas ? Leur dut elle la gloire d'ignorer, dans ses beaux siècles, la faute d'une épouse infidèle ? C'est donc de citer les Lycurgue et les Platon : plus forte que leurs lois, la nature a fixé le lien qu'ils tendaient à dissoudre ; elle en a fait dépendre le bonheur des époux, et celui des enfants, et celui des empires. Vous ne serez point père, vous dit-elle, ou vous serez époux jusqu'à la mort. Ou la femme jamais n'acceptera la main de l'homme, ou ils ne feront qu'un jusqu'au tombeau ; un par les sentiments que j'ai mis dans leur coeur ; un par les serments que j'ai mis dans leur bouche ; un par la voix du sang, que je ferai crier plus haut que toutes celles de vos institutions ; un par les intérêts que je confonds pour eux, un par le fruit commun de leurs amours ; un par tous les devoirs que je leur impose ; un par l'autorité que je dépars aux chefs de la famille ; un par les sentiments que j'inspire à tout ce qui les entoure ; un par tous les obstacles que j'ai mis à leur division. Si le père, insensible aux charmes de la mère, a quitté ses foyers, si l'amour ne peut plus le toucher, je saurai faire parler encore la pitié, la justice, la compassion ; et toutes les voix de l'humanité sainte viendront troubler son coeur. Ce que ne peuvent les larmes d'une épouse, les voeux et les besoins, les cris de ses enfants le feront dans son coeur ; ils le ramèneront sous le toit paternel ; s'il résiste à l'amour, à la pitié, je saurai faire parler l'orgueil ; je lui dirai : sois roi, puisque tu ne veux pas être père. Dans tes foyers au moins le sceptre

est dans tes mains ; si tu ne veux pas voir des enfants, vois au moins des sujets. Ici, tout obéit, tout est soumis à ton empire ; ailleurs, tout te méprise et méconnaît ta voix. Ici, je fais un crime de te désobéir, une loi de t'aimer, de te craindre et de te respecter ; ailleurs, tu ne verras que des égaux, sinon des maîtres, et tes lois odieuses auront sans cesse à lutter contre moi, contre tous ceux que j'ai créés tes frères, et non pas tes esclaves. Ici, je t'ai fait roi. Enfin, si la plus forte des passions, le désir du pouvoir, ne rappelle le père auprès de son épouse et des enfants, la nature, par un dernier effort, soulève tous les coeurs contre lui, tout le hait, tout le repousse, la société s'indigne et craint de retomber dans le chaos ; le premier de ses liens est rompu ; la subordination n'a plus d'appui ; l'état n'a plus d'image, les enfants plus de lois ; les sujets n'en connaîtront bientôt pas davantage ; personne n'a formé leur enfance à les suivre ; personne ne répond des vices intérieurs ; du sein des foyers domestiques, ils vont tous se répandre et dans les tribunaux, et dans toutes les diverses parties de l'état. Ô mortel insensé ! Voyez combien de liens vous brisez en relâchant celui du mariage ! Dès lors, plus d'unité dans les familles, plus de bonheur pour vous, pour vos enfants ; plus de paix, de vertu et de stabilité dans la société générale. La nature avait tout fait dépendre de ce premier lien, de sa perpétuité. Je ne crains plus que vous me demandiez encore quelle loi elle en fit, et par combien de voix elle la manifeste. Mais pourquoi n'ai-je pas répondu jusqu'ici à tous ces blasphèmes en morale, et sur la pudeur, et sur la continence, et sur la fidélité conjugale ; à toutes ces horreurs préconisées par nos vains sages ? Nous l'avons annoncé, et vous allez vous en convaincre ; c'est que de cela seul que l'union de l'épouse et de l'époux est inviolable et perpétuelle par sa nature, de ce principe seul dérivent essentiellement les lois de la pudeur et de la continence ; c'est que seul il suffit pour détruire toute cette morale scandaleuse sur le libertinage, l'adultère, le concubinage, et ces vices affreux dont l'idée révolte l'âme honnête. En effet, si l'objet primitif de la nature dans l'union de l'homme entraîne essentiellement le voeu d'une société indivisible, avant de l'avoir fait ce voeu et ce serment que la nature exige pour remplir son objet, comment allumerai-je des feux qu'il rend seul légitimes ? Comment approcherai-je innocemment de cette fleur que je ne peux toucher sans enflammer mes sens, que je ne peux cueillir sans la flétrir ? Vierges, qui ne croissez à l'ombre des foyers que pour donner un jour à la patrie le gage précieux de la fécondité ! Ô vous dont la nature a fait son plus touchant ouvrage ! Ô vous qu'elle embellit de tous les traits de la beauté ! Gardez-vous de profaner ces charmes qu'elle n'a mis dans vous que pour récompenser celui qui doit un jour partager avec vous tous les soins d'une génération nouvelle ! Cachez-nous ces appas, qui terniraient votre vertu, en nous rendant coupables, en nous dictant des voeux que vous ne devez pas exaucer, en embrasant des coeurs que vous ne devez pas posséder. Que le feu de ces yeux, tempéré par la modestie, inspire le respect plutôt que le désir, et qu'un voile sacré nous dérobe ce sein qui ne doit allaiter que l'innocence. Laissez à cette fleur naissante et l'épine qui doit repousser une main téméraire, et jusques à ce voile qui la cache aux profanes. Non, la pudeur

n’est pas une vertu de préjugé. Le respect qui la suit dédommage la vierge de toute sa faiblesse ; elle annonce et maintient l’innocence ; elle écarte loin d’elle les images lascives, les discours obscènes, les projets séducteurs et tous les piéges tendus à la vertu. C’est la nature même qui en fit le plus beau de ses charmes, et la plus forte de ses armes ; c’est la nature même qui colore le front de la chaste Suzanne ; c’est elle qui abaisse ses yeux, qui trouble son maintien, et qui force le libertin même à rougir de honte, quand ses discours ses projets, ses outrages ont forcé l’innocence à rougir de pudeur. Non, la pudeur n’est pas une vertu imaginaire. L’ornement, l’appui de la gloire des vierges, elle fait le bonheur des époux, garantit leurs serments, resserre les liens, ajoute à la confiance mutuelle, éloigne les soupçons, prévient les infractions ; elle ne sera pas bannie de nos moeurs sans porter une atteinte mortelle à l’union conjugale. Gardez-vous d’écouter l’ennemi de cette vertu sainte, vous que la nature a déjà réunie à l’époux qu’elle vous destinait. Mère trop imprudente ! De quel droit viendrez-vous étaler en public des appas dont vous avez juré que seul il jouirait, des attraits qui ne peuvent exciter désormais que des feux adultères ? Votre conquête est faite ; elle est dans vos foyers ; partout ailleurs le plaisir ne se montre pour vous qu’avec le crime. Quels yeux cherchez-vous donc encore à éblouir ? Quel coeur et quels soupirs provoquent donc encore cet art voluptueux, ces parures lascives, ce voile insidieux qui ne cache à demi que pour mieux éveiller et nourrir le désir ? Pour qui sont ces regards indécents ? L’amour doit-il chercher un second père à vos enfants ? L’adultère doit-il ajouter à leur nombre, et rendre l’origine de leurs frères incertaine, ou porter au fils de l’étranger la substance de l’enfant légitime ? Téméraire ! Pourquoi nous exposer à vous séduire ou à être séduits ? Et pourquoi réveiller tous les sens du public, quand vos premiers liens ont fait de nos soupirs autant de crimes ! N’exigez pas au moins cet hommage que vous eût assuré une vertu qui seule est à la fois le gage, le soutien de moeurs publiques. L’épouse licencieuse, non plus que la vierge lascive, ne les violera pas impunément ces lois de la pudeur. Si leur aspect fait naître le désordre des sens, le feu qu’elles allument s’éteint par le mépris. La Vénus effrontée n’aura jamais d’encens que celui du vieillard impudique, plus méprisable qu’elle, ou d’une jeunesse effrénée, que la raison n’élève pas encore au-dessus de la brute. Nous pourrons applaudir à ces charmes que la nature vous avait prodigués ; mais la réflexion nous ramenant à son objet essentiel, nous dirons : ces appas ne devaient embellir que la vertu ; ils devaient n’appeler, ne flatter que l’époux, puisque seul il devait être père, et remplir le grand objet de la nature. Mais si de la nature même, de l’union conjugale, provient cette vertu timide et circonspecte que l’ombre seule de l’infidélité alarme, qu’un geste, qu’un regard déconcerte, que sera-ce de cette philosophie impure qui ne voit dans l’union passagère de l’amant et de l’amante, dans la fornication et le concubinage, d’autre crime que celui du préjugé ? Cyniques impudents ! La nature vous parle, dites-vous, et ne vous fait sentir que les besoins des sens ; mais demandez-lui donc quel est l’objet de ces besoins qu’elle suscite. Vous l’a-t-elle laissé ignorer, que cette impulsion qui rapproche les sexes n’est,

dans son intention, que le moyen de perpétuer l'espèce ; que le plaisir ici n'est qu'une chaîne qu'elle entoure de fleurs pour rendre le fardeau plus léger ; que la reproduction impose des devoirs plus durables que le feu de vos sens ; qu'elle ne vous unit par les plaisirs de l'instant que pour perpétuer les devoirs de la paternité ; que le fruit de cette union est fait pour vous survivre ; que c'est à vous à l'élever, à le fortifier, de concert avec celle que le ciel veut féconder par vous ? Ne vous prêtez donc pas à ces moyens de la nature, ou remplissez ses voeux ; rejetez ces plaisirs, ou soumettez-vous à ses lois, et ne la frustrez pas de son espoir. Est-ce à l'homme à borner aux jouissances du moment l'union que le dieu de la nature a voulu resserrer et perpétuer par des devoirs constants ? Est-ce à vous à borner ces plaisirs à votre jouissance, quand il étend ses vues sur la postérité ; à réduire à l'instinct de l'animal l'union dont il a fait la base des sociétés humaines ? Commencez donc par faire le serment qu'il exige, celui d'une constance, d'une fidélité inviolable, ou bien ayez le front de soutenir que ce n'est pas un crime de tromper la nature, d'éluder son objet principal, et de faire avorter ses projets essentiels. Quand il aura été prononcé ce serment qui rend seul vos plaisirs légitimes, ce serment sans lequel tout désir est un crime, et toute jouissance une prostitution ; quand il n'aura plus fait qu'un seul coeur de celui de l'épouse et du vôtre ; prescrit par la nature, quand il aura été reçu par la patrie : quel est donc encore cette philosophie qui ne verra dans l'adultère qu'une faute, une erreur de préjugé ? Quoi ! L'homme est innocent quand il viole la foi qu'il a donnée, qu'il a dû donner ? Et l'illusion des sens suffira pour justifier un coeur parjure ? Ce n'est donc pas une injustice et une perfidie que de manquer à celle qui jura de se donner à vous et à vous seul, parce que vous juriez de vous donner à elle seule ? Ce n'est donc pas un crime de lui laisser la chaîne qui la liait à vous, et de briser l'anneau qui vous liait à elle ? Ce n'est pas être ingrat de recevoir les voeux et les faveurs, les attentions d'un coeur sincère, et de ne lui rendre en échange que des embrassements perfides et les voeux du mensonge ; de réserver pour elle tout le poids de votre existence domestique, de vos chagrins, de vos humeurs, de vos infirmités, et de porter ailleurs vos jouissances, vos plaisirs, et ce coeur dont la possession pouvait seule alléger ses ennuis, ses peines, ses travaux, ses douleurs ? Il n'est donc pas injuste ce père qui reçoit dans ses foyers les caresses d'une épouse qu'il trompe, et celles des enfants dont elle l'environne, et qui porte les siennes à la mère, aux enfants de la prostitution ? Quelle étonnante philosophie que celle qui ne voit que l'erreur du préjugé dans tant de dureté, dans tant d'ingratitude et tant de perfidie ! Quelle plus étonnante philosophie encore que celle qui se contentera du secret et des ténèbres pour légitimer l'infidélité ! Le crime n'est-il donc que dans l'éclat, et non pas dans le coeur ? La nature perd-elle tous ses droits ? Son auteur cesse-t-il de vous voir quand vous réussissez à vous cacher aux hommes ? Et quand il parle au coeur, à la conscience, lui faut-il des témoins pour créer le remords et vous prouver le crime ? Vous reviendrez à celle que vous avez abandonnée ! Reviendrez-vous intact pour cela, et la foi conjugale en aura-t-elle été moins violée ? Vous abandonnerez celle dont les appas vous rendent

infidèle ? L'avez-vous moins séduite ? Ou bien lui rendez-vous son innocence ? Vous ne fûtes que faible ! En êtes-vous moins lâche, moins parjure ? Et sera-ce le crime qui vous rendra plus fort ? Mais votre coeur est encore libre ! Vous ne l'avez encore lié par aucun noeud ! N'est-ce donc que votre propre chaîne que la nature vous défendait de rompre ? N'est-ce donc que vos propres serments qu'elle vous ordonna de respecter ? Où n'est-ce pas un crime que de faire un coupable ? Vous êtes encore libre ! Mais est-ce pour séduire celle qui ne l'est pas, pour recevoir un coeur dont la loi, les serments et la nature ont déjà disposé ? Vous êtes encore libre ! Ne le serez-vous donc que pour porter le trouble, la désunion, la haine dans les foyers qui ne sont pas les vôtres ? Ces appas, ces hommages, ce coeur que l'on vous offre, ou que vous recherchez, un autre y a des droits inviolables : à quel titre osez-vous vous les approprier ? Cette épouse est son bien, elle était son bonheur ; il jouissait de sa vertu, il passait avec elle des jours tranquilles, il l'aimait, il en était aimé, il devait l'être ; et vous la lui rendez déshonorée, injuste, ingrate, indifférente ! Plus de ces douces communications, plus de ces mutuels épanchements, plus de cette intimité si chère et jadis si précieuse à son coeur ! L'amour que vous avez pour elle, celui qu'elle a pour vous, que vous avez fait naître, que vous avez nourri, a éteint tout celui auquel il avait droit. Elle le hait, cruel ! C'est votre ouvrage ! C'est sans doute celui de l'amitié perfide, dont vous aviez d'abord emprunté le voile pour vous introduire dans ses foyers. Ravissez-lui son champ, prenez-lui ses trésors ; ils ne sont rien auprès de ce coeur que vous lui enlevez. À qui s'ouvrira-t-il de ses projets ? Qui pleurera désormais avec lui dans ses malheurs ? Qui le consolera ? Qui se réjouira de ses succès ? Qui l'aimera dans ses foyers, quand vous aurez porté la division, l'indifférence dans sa société la plus intime ? Vainement croiriez-vous éviter ses justes reproches en prétextant que vous avez au moins respecté le premier de ses droits, que la couche nuptiale n'a pas été souillée. Vous avez déjà fait un malheureux ; vos assiduités lui ont rendu suspecte celle dont l'innocence lui était précieuse ; la crainte, les soupçons, la jalousie le tourmentent ; vous les avez fait naître ; n'en est-ce pas assez pour croire à l'hospitalité violée ? Il n'en est qu'aux soupçons, ce malheureux époux, et déjà il n'ose plus nommer celle dont la vertu était sa gloire ; il craint que ce nom seul ne se prononce plus sans rappeler le vôtre, sans réveiller l'idée de son outrage. Il ne se trompe pas ; le public n'a déjà que trop de certitudes, et n'attend pas des preuves qu'il ne saurait avoir. Ah ! S'il est dans nos moeurs un préjugé, c'est celui qui fermera la bouche à l'époux que vous déshonorez, qui le condamnerait à souffrir en silence, ou bien à devenir la risée du public. C'est vous qui devez être l'objet de nos sarcasmes ; c'est vous qui le serez de nos mépris, de notre indignation, quand votre crime sera apprécié, quand chacun concevra combien est odieux et impudent l'être qui se fait gloire d'avoir porté le trouble, la séduction, la honte dans le sein des familles. Quoi ! L'adultère encore ne serait pour le vain philosophe qu'un crime de préjugé ? Venez donc, et entrons dans ces foyers où il a pénétré ; demandons à cet époux humilié s'il est rien de plus réel, de plus amer que sa douleur profonde ; s'il est rien de plus

affreux que d'avoir sans cesse sous les yeux celle qui l'a trahi, que d'avoir désormais à mépriser la compagne de son lit et de sa table ; s'il est rien de plus désespérant que ce doute seul ; si les enfants qu'il nourrit, qu'il caresse, ont tous droit de l'appeler leur père. Voyez ces enfants mêmes, et demandez-leur combien il est cruel de se voir humiliés dans leur mère, de ne pouvoir la respecter et la chérir sans jeter sur le passé un voile que la méchanceté publique s'obstine à déchirer. Demandez-lui à elle-même s'il est un remords plus cuisant que celui d'avoir pu mériter la haine d'un époux, les sarcasmes du peuple, le mépris de ses propres enfants. Son infidélité fût-elle enveloppée de toutes les ténèbres de la nuit, demandez-lui encore s'il est des remords plus déchirants que celui de voler aux enfants légitimes la substance que dévorent les enfants de l'adultère. Demandez à tous nos tribunaux s'il est un crime qui excite plus de dissensions domestiques, qui trouble davantage les familles ; s'il en est qui seconde avec plus de plénitude le démon de la discorde. Répondrons-nous encore au vil sophiste, lorsqu'il essaiera de justifier et de concilier avec l'idée de la vertu jusqu'à ces turpitudes, ces vices honteux qui souillèrent la Grèce ? Non, ils n'auront de moi d'autre réponse que le silence du mépris et de l'indignation. J'en rougis pour Athènes, si l'histoire est embarrassée de démentir Helvétius lorsqu'il nous parle de ces amours infâmes des héros de la philosophie ancienne ; mais j'en rougis bien plus pour la philosophie moderne, quand ses maîtres prétendent que ces horreurs mêmes laissent encore aux grecs des droits à nos respects et au titre de sages vertueux. Quel mélange affreux sera donc celui de la vertu, si elle peut encore subsister dans l'homme dont les moeurs révoltent la nature ? Non, je ne crains pas de le dire : quand vous montrez Platon, et Socrate lui-même, à l'école de la pédérastie, je ne vois plus qu'un monstre dans Platon et dans Socrate, et je laisse à l'indignation publique le soin de le prouver. Je n'aurai pas d'autre réponse à faire à l'insolent qui ose reléguer parmi les brutes le jeune homme assez fort et assez vertueux pour résister aux appas des Laïs. Je n'appellerai pas à d'autre tribunal ce sophiste impudent qui ne voit dans nos viles courtisanes que le flambeau de la bienfaisance, et les actes d'une charité plus éclairée que celle de la femme pieuse qui verse ses aumônes dans le sein de la veuve et de l'orphelin : je laisserai encore le public juger seul tous ces hardis apôtres de la sensualité, qui réduisent hautement toutes les lois d'une jeunesse lascive au secret des ténèbres, et au soin de conserver assez de force pour ne pas abréger les années de la prostitution. Qu'ils fuient loin de nous ces maîtres sans pudeur, ou nous fuirons loin d'eux. Leur répondre, c'est les trop honorer. La raison ne ramènerait pas à l'empire des moeurs celui qui peut entendre ou dicter de sang-froid des leçons de cette espèce. Faudrait-il donc encore s'occuper à réfuter celui qui, poursuivant toujours sa comparaison flétrissante de l'homme et de la brute, pour justifier jusqu'aux amours incestueux d'un père ou d'une mère, croit ne revendiquer en leur faveur que les droits de la nature ? Il ne s'aperçoit pas que la nature même, affectant au respect, à la soumission, à une indépendance absolue, la durée de l'enfance, dit assez hautement pourquoi elle retarde si longtemps dans

l'espèce humaine les années de la reproduction. Il ne voit pas que si le sentiment de la paternité s'efface en peu de jours dans l'animal, il est constant dans l'homme ; qu'il répugne au système d'égalité qu'exige l'union conjugale ; que le sceptre du père ne saurait s'accorder avec l'amour et les jeux de l'épouse ; qu'il en éteint les feux, loin de les enflammer. Il ne voit pas surtout que par ces unions monstrueuses la nature est trompée ; que cet être, à la fois aïeul et père, ne sera plus que l'homme décrépit quand le fruit de l'inceste exigera le plus de soins ; et que, pleurant un père dans l'époux, la mère, avant le temps, sans appui, sans secours, n'aura plus que le triste repentir de n'avoir pas suivi l'ordre de la nature, et de s'être abusée au point de transformer le respect filial en amour incestueux. Pardonnez-moi, lecteur, si je néglige d'opposer à toutes ces horreurs philosophiques, et la sagesse de nos lois, et la sainteté des préceptes religieux. Je vous l'ai dit : nos vains sophistes ont toujours dans la bouche le mot de nature ; c'est par elle qu'ils ont voulu nous persuader que nos institutions morales, nos idées sur les moeurs, l'adultère, l'inceste et le plus effréné libertinage, n'étaient fondées que sur le préjugé ; j'ai voulu vous montrer cette même nature se soulevant sans cesse contre leur école. Nous sommes remontés à ses intentions primitives dans l'union de l'homme et de la femme ; de son objet essentiel, des moyens qu'elle emploie pour la reproduction et l'entretien de l'espèce humaine, nous avons vu dériver sa loi fondamentale pour la perpétuité du lien conjugal ; sur ce même principe nous avons établi les devoirs naturels de l'époux et de l'épouse, les lois de la pudeur, et la nécessité de cette vertu même si généralement méprisée par nos sages, de cette continence dont ils rient, mais dont la nature nous fait un précepte formel, jusqu'à ce que les noeuds qu'elle a sanctifiés aient légitimé les plaisirs de l'union conjugale. Vous avez vu enfin cette nature dont vos impurs sophistes nous opposent sans cesse et le nom et les prétendues lois, démentir elle-même en tout point la licence et l'obscénité de leur morale. Mais, souvenez-vous-en, pour mieux sentir encore toute la perversité de leurs leçons, c'est votre coeur même qu'il faut consulter ; c'est à la conscience des âmes honnêtes qu'il faut les appeler. C'est-là, oui, c'est surtout dans le silence des passions qu'il faut examiner cette suite de principes honteux, de maximes lubriques, de détails scandaleux. C'est-là que la pudeur et la nature se feront entendre, et que le sentiment, plus fort que leurs sophismes, vous mettra, par l'indignation seule, à l'abri de la séduction. Mais si j'ai réfuté cette morale pleine d'obscénités et de principes révoltants pour les âmes honnêtes, je conviendrai, lecteur, que vous pourrez la rejeter sans concevoir cependant tout le prix d'une vertu que je pardonne presque à nos faux sages d'outrager, parce qu'elle n'est pas faite pour eux, et qu'ils ne sont pas faits pour l'apprécier. Il faut donc encore qu'à vos yeux au moins j'essaie de justifier cette continence du sacerdoce, cette chasteté de nos vestales, ce voeu du célibat qu'ils vouent au mépris et au sarcasme. Qu'ils l'outragent encore ce voeu sublime, qu'ils le citent sans cesse au tribunal de la politique ; ce n'est pas auprès d'eux que j'en serai l'apologiste, ils ne m'entendraient pas. Ce n'est pas à des coeurs pétris de boue qu'il faut parler de l'homme élevé à la dignité des esprits

célestes du voeu qui l'affranchit des sens, et qui prépare à son esprit les délices des saints. Laissons le philosophe blasphémer ce qu'il ignore ; mais vous, à qui les grands principes de la religion ne sont pas inconnus, vous qui savez que l'homme n'est pas fait pour la terre, que les grandes victoires sont celles qui vous font triompher des grandes passions, souffrez que je propose à votre admiration et la vierge du christ, qui ne veut d'autre époux que son dieu, et l'homme religieux qui se dévoue tout entier à son dieu par un voeu solennel. S'ils avaient à vous rendre raison du sacrifice qu'ils ont fait, que chaque jour ils renouvellent, qu'auriez-vous à répondre vous-même quand ils vous auraient dit : je naquis pour les cieux, laissez-moi renoncer à ces plaisirs qui fixent vos regards sur la terre. La chair corrompt l'esprit, et je veux en expier le crime. Ce corps m'assimilait à l'animal ; je veux être l'image de la divinité. " Que lui répondriez-vous quand il ajouterait : " plus je me livre aux sens, plus mes sens exigent et m'inspirent d'aversion, d'éloignement pour cet esprit de pénitence qui purifie l'âme aux yeux du ciel. Si les plaisirs terrestres ont des charmes pour vous, la contemplation des vérités célestes a pour moi des délices ineffables. S'il est pour vous mille intérêts divers dans cette vie qu'un souffle vous arrache, laissez-moi méditer les années éternelles. Si le monde a des charmes pour vous, laissez-moi fuir ses crimes, et prévenir les vengeances d'un dieu juste. Si le feu des sens vous domine, laissez-moi les dompter. Je sais celui qui veut bien être ma récompense, il vous donne la terre à repeupler, il me montre les cieux à contempler ; il destine par vous des enfants à la patrie, il m'appelle à la sanctifier, à éloigner par la ferveur de mes prières, par le maintien et la propagation de sa doctrine, par l'image des vertus de son fils, les fléaux de sa colère. Ingrat ! Vous sentirez un jour le prix de ces services que vous aimez à vous cacher. " Qu'auriez-vous à répondre, s'il voulait continuer : vous affectez de craindre ma faiblesse, vous taxez mes serments d'imprudence. Connaissez mieux celui qui les inspire et les accepte. C'est lui qui est ma force ; c'est à moi à savoir ce que peut l'homme sous les auspices de son dieu. Vous ignorez ce que peuvent la retraite, la fuite des occasions, l'étude, les méditations saintes, les jeûnes, la prière et l'amour de la divinité. C'est à moi à savoir, si avec ces moyens, mes voeux sont téméraires. Gardez pour vous votre insultante pitié. Je sais le dieu qui s'est chargé de mon bonheur ; puissiez-vous goûter dans vos foyers des délices qu'il verse dans ma solitude ! Suivez la destinée qu'il a tracée pour vous ; ne me fatiguez pas dans ma vocation par votre feinte compassion ou par vos calomnies, et laissez-moi du moins, pour obéir à la voix de dieu, la liberté que je vous laisse dans le sein de vos familles, dans le tourbillon d'un siècle étranger au salut et à ma grande affaire dans ce monde. " Oui, lecteur, qu'aurons-nous à répondre au pieux cénobite, à la sainte vestale, ou au prêtre fervent, qui daigneront ainsi justifier devant nous l'objet de leur retraite, et ce voeu, ce serment solennel qui ne leur permet plus de sacrifier aux sens, qui ne leur laisse plus avec le monde d'autre commerce que celui de la charité, et d'autres jouissances que celles d'un coeur intimement uni à la divinité ? Leur opposerons-nous la loi de leur dieu même, et ce précepte donné aux premiers

hommes de croître et de se multiplier ? Nous aurions bonne grâce à les objecter au saint célibataire, aujourd'hui que le sang du premier homme est répandu partout, que la terre est peuplée, et que nos vices seuls la rendent moins féconde ! Aujourd'hui surtout que l'incontinence des Laïs et les désordres de tant de libertins suffiraient pour dépeupler nos villes, si elles pouvaient l'être ! Commençons par proscrire le célibat de l'avarice, le célibat du luxe, le célibat de l'esclavage, le célibat de la prostitution, le célibat de l'égoïsme, le célibat de la philosophie, le célibat de tant de passions opposées au voeu de la nature, et nous pourrons nous occuper ensuite du célibat de la vertu, de la religion ; nous verrons si celui qui élève le prêtre, la vestale au-dessus de la nature, ne laisse pas assez de citoyens à la patrie et de cultivateurs à nos campagnes. S'il faut justifier le sacerdoce d'une religion sublime par celui de la superstition, nous pourrons demander à l'histoire si, malgré la multitude de ces prêtres voués à un célibat forcé, et malgré celui du bonze asiatique, la Phrygie, la Syrie, le vaste empire de la Chine, se virent dépourvus d'habitants ; si c'est de ses vestales que Rome se plaignait quand elle vit les siens s'évanouir dans ses dénombrements ; si c'étaient déjà les prêtres et les vierges du christ qui multiplièrent les édits, sous Auguste, pour réparer les pertes de la stérilité. Croyez-moi, lecteur, laissons à dieu ses saints, corrigeons nos vices, et il saura répandre sur nos familles ces bénédictions d'Abraham, Isaac et Jacob, qui égalent le nombre des enfants d'Israël au nombre des étoiles, au sable de la mer ; ces bénédictions, que notre grand crime est aujourd'hui de redouter, parce qu'elles s'opposent au fatal égoïsme, parce qu'elles destinent au maintien d'une tribu nombreuse ce que nous aimons mieux ne consacrer qu'à notre superflu, au faste, à nos plaisirs. Politiques insensés ! Au lieu de les proscrire ces célibataires d'une religion sainte, loin de leur reprocher les pertes de la patrie, pesons ce que la patrie même doit à la sainteté de leurs fonctions ; comptons, s'il est possible, les citoyens nombreux dont la dépravation des moeurs eût étouffé le germe, et qui ne doivent, en un sens, leur naissance qu'à leurs exhortations et aux foudres qu'ils lancent sans cesse contre un libertinage destructeur des empires, comme de la vertu. Elle n'est pas sans fondement, elle mérite toute votre attention, et doit rendre votre politique plus juste, cette réflexion de notre correspondante : qui est-ce, dans nos villes, nos bourgades, nos campagnes, qui s'oppose avec le plus de force et de constance à la dissolution des peuples ? Qui est-ce qui exhorte le plus assidûment à prévenir les crimes de la jeunesse par des unions légitimes ? Qui est-ce qui anime la confiance de l'époux et de l'épouse en cette providence qui fournit au moucheron sa subsistance ? Qui est-ce qui menace et qui tonne, soit dans les chaires de la vérité, soit dans les tribunaux de la pénitence, contre cette sordide avarice, ou ce luxe bien plus avare encore et bien plus ennemi de la postérité ? Qui est-ce qui prend soin de solliciter votre charité pour des familles nombreuses, que l'indigence est prête à moissonner ? Ce sont ces prêtres célibataires auxquels vous reprochez de dépeupler l'état ; ce sont et vos curés et vos vicaires, et tous ces religieux dont l'exemple, la piété, les saints discours opposent presque seuls quelques obstacles à la dissolution

générale. Le célibat leur a facilité leurs fonctions, et toutes leurs fonctions tendent à l'entretien des moeurs, et les moeurs seules multiplient, sanctifient les mariages, les rendent plus féconds, enrichissent l'état. Le célibat philosophe et toutes les maximes impures de son école, à quoi tendent-ils au contraire, si ce n'est à la dissolution des moeurs, à l'égoïsme, à la dépopulation ? Je le sais, vous allez me le dire, et j'en suis plus révolté, plus affligé que vous ; je le sais, il est des prêtres, il est dans cette nombreuse légion de lévites, des célibataires scandaleux : mais l'union conjugale n'a-t-elle pas aussi ses adultères ? Mais faudra-t-il toujours parler d'abus quand il s'agit de l'esprit de la loi, et toujours des méchants quand il s'agit des saints ? Je voudrais plus que vous les anéantir, ces abus du célibat religieux ; mais est-ce de lui-même et de sa nature qu'ils proviennent, ou des vices du siècle et de son avarice, et de sa corruption et de sa dureté, et de vos lois barbares et de votre fatal philosophisme, qui n'a pas respecté les barrières des cloîtres ? Quels sont ces voeux suivis du désespoir, de la profanation et des scandales ? Ce sont les voeux du prêtre que dieu n'appelait pas au ministère, du cénobite qu'il destinait au monde, ou de la malheureuse vestale dont ses desseins faisaient une mère féconde. Vous avez contrarié la vocation du ciel, père barbare ! Vous avez immolé cet enfant sur l'autel, crainte de ne pouvoir suffire à votre luxe et à ses besoins. Ce n'était pas au joug du seigneur qu'il venait se soumettre, c'est sous le vôtre qu'il pliait en prononçant ses voeux ; il rongera son frein ; et vous serez l'auteur de ses scandales, à moins qu'instruite par ses protestations, l'église, qui demande des enfants et non pas des esclaves, ne rouvre ses barrières que vous aviez fermées sur lui. Quelle leçon encore donnez-vous à cet enfant, que vous couvrez de la robe des lévites ? Est-ce dans la sainteté du sacerdoce, dans la sublimité de ses fonctions, dans les services que l'église et l'état attendent d'un véritable prêtre, que vous avez puisé les motifs dont vous l'animez ? Avez-vous pris au moins quelque soin de lui représenter l'étendue de ses engagements ? Non ; il est dans l'église des dignités, des bénéfices, des prélatures, des richesses, et vous les lui montrez. Voilà sa vocation ; c'est celle de l'orgueil, de l'ambition, de l'avarice. Eh ! Vous serez surpris qu'il ne soit un jour qu'un prêtre scandaleux, avare, ambitieux, sans moeurs, comme tant d'autres qui n'ont qu'une même vocation ? C'est de vous et non pas de l'église que viendront ses scandales. Nos lois saintes vont mettre dans sa bouche le voeu de continence, il le prononcera ; mais vous avez mis dans son coeur le voeu des passions. Nous croyons faire un prêtre, vous en avez fait un hypocrite. à qui sera la faute, s'il déchire le voile quand son ambition sera satisfaite ; si nous n'avons qu'un comte, qu'un marquis ignorant, désoeuvré, luxurieux, hautain, rempli de tous les vices, au lieu d'un saint prélat ? Que je la hais cette philosophie qui voit le scandale et qui nous le reproche, qui ose le tourner contre l'essence même de la plus pure des vertus ! C'est elle qui le cause, et qui l'étend encore tous les jours, en insinuant ses principes licencieux jusque dans l'asile de l'innocence. Elle a dit, cette philosophie lubrique : le plaisir est la voix de la nature et sa première loi. Elle a dit : insensé est celui qui croira plaire à dieu, ou expier des fautes, en mortifiant ses sens, et s'élever

aux cieux en méprisant la terre. Humiliée de la force et de la grandeur d'âme des vierges du christ, des prêtres du seigneur, tantôt elle affecta de mépriser le sacrifice le plus héroïque, le plus noble triomphe des saints, tantôt elle nous dit ce triomphe impossible ; et il l'était pour elle, parce que ce n'est pas à la secte rampante d'Épicure qu'appartient la victoire de l'esprit sur les sens. Sa voix a retenti jusqu'au fond des cloîtres ; elle y a rallumé le feu des passions ; le religieux, séduit par le sophisme, ne se reconnaît plus, il ne retrouve plus son appui dans des lois qu'il méprise, dans le dieu qu'il cesse d'invoquer. Le mépris, les sarcasmes d'un siècle qu'il devait subjuguer à force de vertus, le subjuguent lui-même, et l'entraînent dans les vices des mondains. Monstre affreux sous le manteau des saints, inquiet, chancelant entre Voltaire et l'évangile, affaibli par les doutes, il hésite, il ne sait si son dieu accepte un sacrifice que déjà il méprise lui-même, que déjà les passions lui rendent trop pénible. Ces murs et cette enceinte où il devait le consommer lui sont insupportables ; il cherche à s'y soustraire, et à se dissiper dans un monde pervers ; c'en est fait, son antique vertu l'abandonne ; il déteste ses voeux et ses serments ; il ne peut fuir l'autel, il le profane ; son coeur s'endurcit ; les sacrilèges se multiplient ; d'heureux et de fervent cénobite il devient un pécheur habituel ; plus les barrières qui l'arrêtaient sont fortes, plus il a fallu devenir décidément méchant pour les franchir. Voilà ton ouvrage, ô siècle prétendu philosophique ! Et ton crime ira encore plus loin. Je l'ai vu cet adepte ennemi de la divinité, Épicure, Lucrèce ou Voltairien, sous l'habit des lévites, déchirer dans nos foyers ce même évangile dont il était l'apôtre dans nos chaires. Vil rebut d'une société qui se fit une loi de chasser ses membres scandaleux ou gangrenés, proscrivant dans ses livres un commerce infâme dont il se nourrissait ; prêchant la liberté des hommes qu'il vendait, calomniant les voeux qu'il avait faits, il erre, il vit encore sous l'habit de nos prêtres ; l'autorité qui l'a proscrit n'a pas fait taire encore les cent trompettes d'une philosophie qui l'exalte malgré tous les scandales ; et l'on s'étonne qu'il y ait des prêtres impudiques ! Et l'on nous citera cette espèce de prêtres pour faire regarder comme impossible le voeu de continence que l'église exige de ses ministres ! Ajoutez, s'il le faut, à leur nombre tous ces demi lévites, philosophes du jour, déguisés en rabat, ou prêtres des toilettes bien plus que des autels, ces adonis oiseux ou intrigants, perpétuels coureurs de bénéfices, et toujours ennemis du service ; méprisables faquins qui pullulent dans votre capitale, plus faits pour décider sur vos pompons dans vos boudoirs que pour paraître dans nos temples et soutenir la majesté du culte ; profanes et souvent insidieux adulateurs d'un sexe auquel ils s'assimilent, en dégradant le leur par la fatuité, par des grimaces féminines. Sont-ce là les abbés dont vous opposerez les moeurs à la sévérité des lois ecclésiastiques ? Dussiez-vous nous rappeler encore ces prêtres hypocrites, qui commencent par les discours des saints, et finissent par les oeuvres du démon tentateur ; je les méprise, je les déteste plus que vous, et les uns et les autres ; je n'oublierai pas que j'ai eu à rétablir la foi qu'ils avaient ébranlée dans l'objet de leur séduction. Mais c'est alors que j'ai conçu ce que c'est qu'un prêtre philosophe. Ils étaient habillés comme moi,

ils parlaient comme Diderot, ils raisonnaient comme Voltaire ; ils s'étaient faits sophistes comme lui et comme Helvétius avant que d'être des prêtres scandaleux. Ils avaient adopté leurs principes ; au moins les suivaient-ils dans la pratique, au moins avaient-ils renoncé au moyen d'observer la loi avant que de la rendre suspecte. Eh ! Qui vous dit jamais que la continence, le voeu du sacerdoce, fût possible à ces sortes de prêtres ? Votre philosophisme a perverti leur coeur ; est-ce nos lois qu'il faut accuser de leurs crimes ? Ah ! Rendez-nous des prêtres animés de l'esprit de Jésus-Christ, fuyant le monde et ses dangers ; adonnés à la prière, à l'étude, au travail, aux oeuvres de charité, de tout leur ministère ; donnez-nous des prélats plus exercés, dans nos provinces et nos campagnes, aux fonctions des apôtres, qu'habitués dans votre capitale aux intrigues des courtisans ; plus jaloux de faire retentir auprès des rois la parole de dieu que de ramper en lâches mendiants autour du trône ; donnez-nous des prélats élevés dans le zèle, la charité, la science, la mortification des Paul, des Augustin, des Ambroise, des Chrysostome ; des prêtres, des prélats, tels au moins que le sein de l'église en renferme encore pour l'édification, le maintien de la foi ; et loin de demander si le voeu du célibat n'est pas un serment téméraire, s'il est possible aux prêtres de l'observer, vous nous demanderez comment il est possible que des prêtres s'égarent au point de le violer. Donnez-nous des vierges et des cénobites appelés par Jésus-Christ, et non pas encloîtrés par l'avarice ou la misère ; et vous saurez alors si vos plaisirs approchent des délices de l'épouse céleste et des coeurs enflammés d'un saint amour. Quelle n'est pas ici la conduite de nos prétendus sages ! Ils commencent par pervertir des abbés, des religieux, des vestales, et ils opposent les chutes, les scandales qu'ils ont causés eux-mêmes, dont au moins leurs principes sont trop souvent la source, à la loi de l'église, à la possibilité de son exécution. Il nous citent les religieux qu'ils ont gâtés, pour nous prouver qu'il ne peut en exister de chastes. Qu'ils ne prétendent pas excuser à mes yeux leur philosophie, en me disant qu'il y eut des religieux, des prêtres scandaleux avant la naissance de nos sages modernes. Je vous déclare, moi, qu'il n'y a jamais eu de prêtre corrompu et habituellement scandaleux sans que son coeur ne se fût fait tous les principes de vos philosophes. Il ne les trouvait pas encore dans vos livres, ces principes, il les trouvait dans ses passions ; et c'est là que nos sages les ont pris comme lui. Je le sais bien, la foi dans un coeur rempli de contradiction, comme celui de l'homme, n'est pas incompatible avec quelques écarts que l'on peut attribuer à sa faiblesse ; mais, à coup sûr, un prêtre habituellement incontinent, un prêtre endurci, un prêtre de sang-froid corrupteur de l'innocence, est un prêtre qui a perdu la foi, un prêtre philosophe, imbu de vos principes philosophiques sur les passions, sur les plaisirs, sur dieu, sur la nature. S'il tient encore tant soit peu à l'évangile, c'est un reste de grâce fait pour le rappeler à la pudeur, à la continence, à ses serments, comme les principes de la philosophie sont faits pour le confirmer dans l'incontinence, la lubricité, l'inceste et le sacrilège. Cependant, lecteur, quelque zèle que je montre ici pour venger le célibat ecclésiastique du mépris et des vains arguments d'une fausse philosophie ;

quelque facile, quelque heureuse que j'en croie l'observation pour ceux que dieu appelle véritablement à cet état, ne croyez pas que je sois prêt aussi à approuver tous ceux qui s'y dévouent. Le célibat des prêtres, de nos curés, de nos évêques, leur a été prescrit pour en faire des apôtres uniquement occupés sur la terre des intérêts du ciel, pour empêcher leur coeur de se partager entre les besoins d'une famille et ceux de leurs ouialles ; pour qu'un prêtre appelé au secours d'un malheureux mourant ne fût pas retenu par la tendresse d'une épouse ou de ses enfants ; pour que les plaisirs de ce monde ne l'empêchassent pas de voler à celui qui invoque son ministère au moment de passer à une vie nouvelle ; pour que la subsistance des enfants ne l'empêchât pas de distribuer aux pauvres les richesses de l'église. Le voeu de continence dans nos religieux et dans nos saintes vestales a pour objet d'entretenir dans l'église le modèle d'une piété consommée, de la perfection évangélique ; de nous montrer des anges dans des hommes, des esprits toujours purs dans une chair toujours tendance à la corruption ; des êtres toujours brûlants d'amour pour le créateur, avec des sens toujours prêts à s'enflammer pour la créature. Il est noble ce voeu, il est sublime ; je n'en serai que plus étonné que tant d'hommes se croient appelés à le former ; que le nombre de ceux qui s'y engagent ait rempli tant de cloîtres, nous donne tant de prêtres. L'idée seule de perfection et d'héroïsme me semblerait devoir exclure la multitude. Nous en aurions bien moins, mais ils seraient aussi plus utiles, plus saints, si tous concevaient bien la grandeur de leur vocation… je m'arrête ; je crains que, dans le siècle où nous vivons, on ne puisse parler d'une sainte réforme sans qu'une fausse philosophie ne se croie autorisée à des suppressions impies, à des vols sacrilèges ; et il est temps d'ailleurs de vous laisser passer à de nouveaux chapitres d'une production qui nous prépare assez d'autres erreurs à réfuter.

Chapitre 3 Colonne A. Catéchisme philosophique. Autres vertus à renvoyer au préjugé Le Philosophe. Outre la chasteté des vestales, outre la pudeur, la continence, la fidélité conjugale, les sages n'ont-ils pas relégué un bon nombre de vertus à l'école du préjugé ? L'Adepte. C'est ce que fait encore le philosophe, lorsqu'il sait apprécier tout ce qu'on appelle vertus sociales et vertus religieuses. Le Philosophe. L'amour des pères et des	**Chapitre 3** Colonne B. Catéchisme philosophique. Autres vertus à maintenir dans leur réalité. Le Philosophe. Outre la chasteté des vestales, outre la pudeur, la continence, la fidélité conjugale, les sages n'ont-ils pas relégué un bon nombre de vertus à l'école du préjugé ? L'Adepte. La vraie philosophie se fait au contraire un devoir de maintenir toutes les vertus sans exception. Le Philosophe. L'amour des pères et des

mères est-il, par exemple, une vertu réelle et naturelle ?

L'Adepte. Ou l'a cru jusqu'ici; mais ce n'est là qu'une méprise de sentiment, dont la philosophie sait découvrir la source.

Le Philosophe. En direz-vous autant de l'amour des enfants pour leurs parents ?

L'Adepte. J'en dirai bien davantage encore. Rien n'est moins philosophique que l'amour, le respect et la soumission que les enfants ont pour leurs parents. Si cet amour est une vertu, c'est celle de l'ivresse et de l'ignorance du bas âge.

Le Philosophe. Que nous apprendrez-vous de l'amitié ?

L'Adepte. Je dirai que l'amitié n'est qu'une affaire d'intérêt, sur laquelle un philosophe ne doit pas être absolument délicat.

Le Philosophe. En quel rang mettrez-vous la reconnaissance ?

L'Adepte. Au rang de tes vertus factices, que personne au moins n'est en droit d'exiger de nous.

Le Philosophe. La crainte du mensonge, ou la véracité et la sincérité, seraient elles des vertus bien philosophiques ?

L'Adepte. Jusqu'à un certain point, c'est à dire, jusqu'à ce qu'il y ait quelque intérêt à mentir.

Le Philosophe. Croyez-vous que le parjure ajoute quelque chose au mensonge ?

L'Adepte. Point du tout; c'est un vrai préjugé que l'utilité des serments.

Le Philosophe. Que pensez-vous en général de toutes ces vertus, qui constituent la probité d'un particulier, ou l'honnête homme ?

L'Adepte. Je les regarde comme fort inutiles et fort peu intéressantes pour

mères pour leurs enfants, est-il, par exemple, une vertu réelle et naturelle ?

L'Adepte. C'est la nature même qui a fait de cet amour le principe, la hase de la société, et la philosophie ne peut que le fortifier.

Le Philosophe. En direz-vous autant de l'amour des enfants pour leurs parents ?

L'Adepte. Sans doute; je dirai que l'amour filial provient de la nature même; qu'il est indispensable, soit dans l'enfance, soit dans l'âge mûr. Il n'y a que des monstres qui puissent y renoncer.

Le Philosophe. Que nous apprendrez-vous de l'amitié ?

L'Adepte. Je dirai qu'elle est le sentiment le plus désintéressé; que les fautes contre l'amitié ne sont pas rémissibles.

Le Philosophe. En quel rang mettrez-vous la reconnaissance ?

L'Adepte. Au rang de ces vertus qui dérivent de la justice, et dont on ne peut se dispenser sans crime.

Le Philosophe. La crainte du mensonge, ou la véracité et la sincérité, seraient-elles des vertus bien philosophiques ?

L'Adepte. Le sage ne doit rien voir de plus précieux que la vérité, pas même sa vie et son honneur.

Le Philosophe. Croyez-vous que le parjure ajoute quelque chose au mensonge ?

L'Adepte. Non seulement je le crois, mais il est très important que chacun en soit persuadé. Le Philosophe. Que pensez-vous en général de toutes ces vertus, qui constituent la probité d'un particulier, ou l'honnête homme ?

L'Adepte. Sans cette probité, la politique s'occuperait en vain du bien de

l’état.
Le Philosophe. Que nous direz-vous à présent des vertus religieuses ou évangéliques ?
L’Adepte. La religion et l’Evangile en général font descendre du ciel toutes leurs vertus; c’en est bien assez pour les déclarer toutes vertus de préjugé.
Le philosophe. Que pensez-vous en particulier de la crainte de Dieu ?
L’Adepte. Si c’est une vertu, ce ne peut-être que celle de la folie.
Le Philosophe. Que doit penser le sage, de l’amour des ennemis, du pardon des injures ?
L’Adepte. Il doit les regarder comme des vertus outrées, impossibles, imaginaires et fanatiques.
Le Philosophe. Le mépris des richesses serait-il une vertu bien philosophique ?
L’Adepte. C’est la vertu des imbéciles, des ineptes, des paresseux. Celui qui ne travaille pas à sortir de la misère, ne sera point souffert parmi nos sages.
Le Philosophe. L’humilité chrétienne mérite t-elle quelque estime?
L’Adepte. Celle qu’on peut avoir pour des vertus rampantes et abjectes, absurdes et injustes; pour une vraie folie.
Le Philosophe. L’esprit philosophique bannirait-il L’orgueil?
L’Adepte. Pourquoi bannir l’orgueil ? Le sage, qui en voit l’utilité et la nécessité, ne doit être occupé qu’à le fortifier.
Le Philosophe. Qu’est-ce pour le sage que l’ambition, l’amour du pouvoir, des honneurs, de la gloire?
L’Adepte. Cet amour est dans l’homme le grand mobile de toutes les vertus; rien n’est plus dangereux que de chercher à

l’état, il ne resterait plus que des fripons à gouverner; ce qui n’est pas facile.
Le Philosophe. Que nous direz-vous à présent des vertus religieuses ou évangéliques ?
L’Adepte. Je dirai qu’elles sont une vraie acquisition pour la philosophie, et bien supérieures à toutes les vertus des anciennes législations.
Le Philosophe. Que pensez-vous en particulier de la crainte de Dieu ?
L’Adepte. Cette vertu est le plus ferme appui de toutes les autres.
Le Philosophe. Que doit penser le sage, de l’amour des ennemis, du pardon des injures ?
L’Adepte- La philosophie, loin de les rejeter, pourrait se glorifier de les avoir découvertes.
Le Philosophe. Le mépris des richesses serait-il une vertu bien philosophique ?
L’Adepte. Très philosophique. Sans ce détachement des richesses, il n’est ni vrai bonheur, ni sagesse.
Le Philosophe. L’humilité chrétienne mérite t’elle quelque estime ?
L’Adepte. Cette vertu doit être regardée comme celle qui anéantit toutes les ressources de l’amour-propre, en nous montrant nos défauts réels, et les perfections qui nous restent à acquérir.
Le Philosophe. L’esprit philosophique bannirait-il l’orgueil.
L’Adepte. Comment le supporter? Il est inconciliable avec le vrai mérite. C’est le vice des sots et des imprudents.
Le Philosophe. Qu’est-ce pour le sage que l’ambition, l’amour du pouvoir, des honneurs, de la gloire ?
L’Adepte. Ce sont les passions les plus funestes ; la vraie, la seule cause de tous les attentats et de tous les malheurs du

le détruire. Le Philosophe. Le sage, en général, est-il bien jaloux de se vaincre soi-même? L'Adepte. La vertu essentielle à la philosophie, est au contraire un entier abandon à nos penchants, à tout ce qui nous plaît; et c'est par là surtout que la morale de la philosophie est opposée à celle du préjugé.	genre humain. Le Philosophe. Le sage, en général, est-il bien jaloux de se vaincre soi-même ? L'Adepte. Rien n'est plus précieux au philosophe que cet empire sur soi-même; rien n'est plus nécessaire à son bonheur. C'est par-là surtout que la philosophie se rapproche du Christianisme.
Preuves philosophiques du chapitre précédent. Colonne A. 1. Amour Paternel. Cet amour paternel, dont tant de gens font parade et dont ils se croient virement affecté, n'est le plus souvent qu'un effet ou du sentiment de la postéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui, et du désœuvrement… Les méprises de sentiment sont en ce genre très fréquentes. On a regardé la tendresse paternelle comme un sentiment inné, et qui se trouvait inhérent au sang. La réflexion la plus légère aurait suffi pour détromper de ce préjugé si flatteur. 2. Amour Filial. L'amour des enfants pour leur père n'est pas d'une obligation si générale, qu'il ne puisse être susceptible de dispense... S'il faut tenir compte à son père du prétendu bienfait de la naissance, on lui devra donc des actions de grâces pour les mets délicats qu'il s'est fait servir, pour le Champagne qu'il a bu, pour les menuets qu'il a bien voulu danser. Le lien qui unit les enfants aux pères, est moins fort qu'on ne l'imagine. Le commandement d'aimer ses pères et ses mères, prouve que l'amour des enfants est plus	Preuves philosophiques du chapitre précédent. Colonne B. 1. Amour Paternel. L'amour des pères et des mères est un sentiment qui se trouve même dans les animaux les plus sauvages; nous les voyons remplis de la plus tendre sollicitude pour leur progéniture. Ce sentiment doit être encore plus vif dans l'homme. Celui qui s'y refuse combat donc un sentiment qui vient de la nature même. Lorsqu'un père refuse son amour à ses enfants, c'est que l'instinct est distrait par les sophismes d'une raison captieuse... Si cet amour s'égare, c'est le pouvoir de la coutume qui l'emporte sur la force de l'instinct. 2. Amour Filial. La Soumission des enfants aux parents est fondé sur un amour respectueux ; quoi qu'indispensable, elle doit être volontaire et partir du cœur. Il n'est aucun cas dans la vie où les enfants puissent en être dispensés... L'âge apporte des changements aux devoirs d'un fils pour son père. Pendant son enfance, il lui doit une soumission sans bornes; incapable d'examiner, il n'a rien à examiner. Dans l'âge qui suit l'enfance, il entrevoit les objets, sa

l'ouvrage de l'habitude et de l'éducation, que de la nature. L'autorité du père sur les enfants n'est fondée que sur les avantages qu'il est censé leur procurer. Cette autorité s'évanouit au moment où les enfants peuvent se pourvoir eux mêmes. Les enfants ne restent liés au père, qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver. Sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout... Il est constant que la soumission des enfants ne doit avoir lieu que pour le temps où ceux ci sont dans l'état d'ignorance et d'ivresse. 3. L'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force d'intérêt qui les unit... Aussi l'homme d'esprit en prédisant l'instant où deux amis cesseront de s'être utiles, peut-il calculer le moment de leur rupture, comme l'astronome calcule le moment de l'éclipse. Le philosophe est moins délicat en amitié, en amour plus aisé à satisfaire et à vivre. Les défauts de confiance dans l'ami, de fidélité dans la femme, ne sont pour lui que de légers défauts d'humanité. 4. Reconnaissance. Lorsque je dis que nécessairement l'homme fait tout pour soi, on ne manquera pas de m'objecter qu'en ce cas l'on ne doit point de reconnaissance à ses bienfaiteurs. Du moins, répondrai-je, le bienfaiteur n'est pas en droit de l'exiger. Un homme n'oblige que parce qu'il sent du plaisir à obliger. Quelle bizarrerie d'imaginer que l'on doit savoir gré à un homme qui est fait et organisé pour être libéral ! C'est à peu près comme si je le remerciais quand il va au bal, parce qu'il aime la danse. Sa folie est de vouloir obliger, ou c'est la vanité qui le fait agir.	raison se développe ; les remontrances respectueuses ne lui sont pas alors interdites; mais si les représentations ont été faites sans fruit, il ne lui reste plus d'autre parti que celui de l'obéissance. Devenu homme à son tour, il ne laisse pas d'être fils, il doit toujours à son père des respects et des déférences. Les enfants ne manqueront point aux droits de la reconnaissance envers leurs parents, sans la plus grande injustice et la plus noire ingratitude. 3. Amitié. L'amitié est une affection désintéressée, uniquement fondée sur l'estime... Le sentiment à quoi elle ressemble le plus est l'amour... Il ne peut y en avoir de stable dont la vertu ne soit la base... Les soins officieux plaisent à l'amitié; mais on ne peut pas dire qu'elle soit intéressée... Elle est indulgente; mais rompre avec son ami, le trahir ou l'outrager, ne sont pas des crimes rémissibles. 4. Reconnaissance. La reconnaissance dérive de la justice. Il est sensible qu'un homme n'est juste qu'autant qu'il est reconnaissant, et qu'il est injuste en devenant ingrat... La société a deux liens, la justice et la bienfaisance. Celui qui manque de reconnaissance les viole tous deux; il est beaucoup plus coupable que celui qui prend le bien d'autrui. La reconnaissance est un devoir. Il n'est rien de plus odieux, de plus injuste, de plus insociable, que l'ingratitude. 5. Vérité, Mensonge. La loi naturelle, qui veut que la vérité règne dans tous nos discours, n'a pas excepté même le cas où notre sincérité nous coûterait la vie. Mentir, c'est offenser la vertu; c'est donc aussi blesser l'honneur: or on convient généralement que l'honneur est

5. Vérité, Mensonge. Il est très naturel de traiter la vérité comme la vertu. Ce sont des êtres qui ne valent qu'autant qu'ils servent à ceux qui les possèdent. Le mensonge est si peu essentiellement condamnable en lui-même et par sa nature, qu'il deviendrait une vertu, s'il pouvait être utile. 6. Serment, parjure. C'est outrager gratuitement les hommes, que d'exiger d'eux des serments. Le superstitieux peut seul mettre de la différence entre un mensonge et un parjure. 7. Probité. Qu'importe au public la probité d'un particulier ? Cette probité ne lui est d'aucune, ou presque d'aucune utilité; aussi juge-t-il les vivants comme la postérité juge les morts. Elle ne s'informe point si Juvénal étroit méchant, Ovide débauché, Annibal cruel, Lucrèce impie, Horace libertin, Auguste dissimulé, et César la femme de tous s les maris.... Qu'importe (encore une fois), la bonne ou la mauvaise conduite d'un particulier? Un homme de génie eût-il des vices, est encore plus estimable que vous... Peu importe (enfin), que les hommes soient vicieux, c'en est assez s'ils sont éclairés. 8. Vertus du Christianisme en général. Le Christianisme n'a point enseigné à l'univers des vertus plus réelles que celles du paganisme, et il est difficile pour quiconque les examine, de souscrire aux éloges qu'une prévention aveugle lui prodigue souvent. 9. Crainte De Dieu. On nous dit, d'après la Bible, que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. Cette crainte ne serait elle pas plutôt le commencement de la folie? 10. Pardon Des Injures. Cet amour des	préférable à la vie. Il en faut dire autant delà sincérité. 6. Serment, Parjure. Il est clair que la sainteté des serments est nécessaire, et qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. 7. Probité. Un individu représente l'état comme chacun de ses membres. Or il serait absurde de dire que ce qui fait le bonheur et la perfection de l'homme, fût inutile à l'état; puisque celui-ci n'est que la collection des citoyens, et qu'il est impossible qu'il y ait dans le tout un ordre et une harmonie, qu'il n'y a pas dans les parties qui le composent... Lorsqu'il n'y a plus de vertu (dans les particuliers), alors les lois les plus sages sont impuissantes contre la corruption générale. Ce sont les mœurs des citoyens qui remontent et vivifient l'état. 8. Vertus Du Christianisme En Général. Bien supérieur aux anciennes législations, le Christianisme rétablit dans sa splendeur la loi naturelle, et nous montra les vertus les plus sublimes. 9. Crainte De Dieu. Lorsque la créature, entêtée d'opinions absurdes, se roidit contre le vrai et donne la préférence au vice, sans la crainte des peines et des récompenses (sans la crainte de Dieu qui distribue les unes et les autres), il n'est plus de retour. Cette crainte est le frein le plus puissant que la philosophie oppose au vice. 10. Pardon Des Injures. Les hommes n'ont pas besoin d'une révélation céleste pour savoir que le pardon des injures est un sentiment noble, grand, digne d'un homme d'honneur. La générosité qui fait pardonner les injures, est un

ennemis, que le Christianisme est si fier d'avoir imaginé, est un précepte impossible. Sommes-nous les maîtres de chérir la douleur, de recevoir un outrage avec joie, d'aimer ceux qui nous font éprouver des traitements rigoureux. L'on peut appeler fanatiques, tous ces esprits outrés, ces docteurs despotiques, qui choisissent les systèmes les plus révoltants; ces casuistes les plus impitoyables, qui, après avoir arraché l'œil, vous disent encore d'aimer la chose qui vous tyrannise. Le précepte du pardon des injures et de l'amour des ennemis, semble n'être propre qu'à faire des lâches.... Il est directement opposé aux idées de la gloire, qui veut qu'on se venge avec éclat d'un affront qu'on a reçu aux yeux du public.

11. Mépris Des Richesses. La vertu ne consiste point dans le mépris des richesses, des grandeurs, de la puissance. Le vœu de pauvreté n'est que d'un inepte ou d'un paresseux. La pauvreté nous prive du bien-être, qui est le paradis des philosophes... Elle bannit loin de nous toutes les délicatesses sensibles.... Nous bannissons loin, de notre société le philosophe qui ne travaille pas à se délivrer de la misère. Toute religion qui, dans les hommes, honore la pauvreté d'esprit, est une religion dangereuse.

12. Humilité. L'indifférence et l'humilité des Chrétiens ne sont propres qu'à éteindre toute vertu... Quelle que soit la source des bonnes dispositions de l'homme, il ne peut s'empêcher de savoir qu'il les a, de s'en réjouir, de s'applaudir de les avoir, d'être content de lui-même... D'où l'on voit que l'humilité vraiment chrétienne est un sentiment inconnu des petites âmes... La vengeance n'est un plaisir que pour les âmes atroces. Le vrai courage consiste bien plus à pardonner une injure, qu'à s'en venger. Pour pardonner, il faut dompter les transports de son courroux; pour se venger, il ne faut que s'y laisser aller. La candeur, le pardon des injures, font du Nazaréen un véritable philosophe.

11. Mépris Des Richesses. La manière de penser du sage qui veut se rendre heureux, se réduit à deux principes, au détachement des richesses, et à celui des honneurs. Il est nécessaire pour le bonheur, de ne désirer que les choses qui ont une bonté réelle.... Or les richesses et les honneurs ne sont que des biens imaginaires.... qui ne constituent pas le bonheur ; le philosophe doit donc les mépriser.

12. Humilité. Le sentiment profond d'humilité gravé dans les esprits, détruit, anéantit toutes les ressources de l'amour-propre, en les poursuivant jusque dans les replis les plus cachés de l'âme. Pour acquérir cette vertu, il faut tâcher de se convaincre combien de perfections nous resteront toujours à acquérir; que le peu même que nous valons, est l'ouvrage de la nature et des circonstances, autant ou plus que le nôtre.

13. Orgueil. Le mérite réel n'est jamais orgueilleux; l'orgueil annonce toujours de l'impudence et de la sottise L'orgueilleux est un être insociable.

14. Ambition, Amour Du pouvoir Et de La Gloire. L'ambition, cette passion funeste de primer, de dominer et de se distinguer, a produit plus de crimes que toutes les passions ensemble. L'homme

être de raison, et que si elle était possible, elle serait injuste et absurde.

13. Orgueil. L'orgueil, nous dira-t-on, attache l'homme à la terre; tant mieux, répondrons nous; l'orgueil a donc son utilité. Loin de la combattre, que la religion fortifie dans l'homme l'attachement aux choses terrestres. S'estimer, être estimé des autres, telle est la félicité que la morale propose à tous les hommes, dans tous les états de la vie.

14. Ambition, Amour. Du pouvoir et de la gloire. L'ambition est le plus grand mobile des actions, et même des vertus des hommes; et par cette raison, il serait dangereux de la vouloir éteindre. L'amour du pouvoir est la disposition la plus favorable à la vertu. Le ciel, en l'inspirant à tous, leur a fait le don le plus précieux. L'amour de la gloire est, entre toutes les passions, la seule qui puisse inspirer des actions véritablement vertueuses.

15. Empire Sur Soi-même. Ecoutez la religion; elle vous ordonnera de vous vaincre vous-même, décidant sans balancer que rien n'est plus facile; et que pour être vertueux, il ne faut que vouloir. Prêtez l'oreille à la philosophie, elle vous invitera à suivre vos penchants, vos amours, et tout ce qui vous plaît. Ici il n'y a qu'à se laisser aller aux agréables impulsions de la nature; et là il faut se regimber contre elles. Telle est la différence énorme entre la morale de la philosophie et celle delà religion.

qui se passionne pour la gloire, est comme l'enfant qui s'extasie au coloris d'une bulle de savon. Attacher le bonheur au char de la gloire et de la renommée, c'est le mettre, comme un enfant, dans un joujou, ou dans le bruit que fait une trompette. Les ambitieux de gloire ne peuvent être que de grands criminels Les causes des grands attentats sont l'amour de la gloire et de l'ambition.

15. Empire Sur Soi-même. L'habitude de se vaincre soi-même, dans laquelle consiste la pratique de la morale, loin de détruire, comme on le pense, le charme de la vie, devient elle-même l'habitude la plus satisfaisante Il est évident que le travail de la morale sur l'homme, ou plutôt de l'homme qui veut être heureux, sur lui-même, doit tendre à acquérir cet empire sur soi. Telle est la ressemblance entre la morale de la philosophie et celle de la religion.

Note. De madame la baronne sur le chapitre précédent.

Savez-vous, chevalier, que voilà encore un assez grand nombre de vertus que notre catéchiste renvoie au préjugé ? Tout à l'heure c'était la pudeur, la chasteté, la fidélité conjugale ; à présent c'est l'amour paternel, la tendresse filiale, l'amitié, la reconnaissance, la probité, l'amour du vrai, le mépris des richesses, le pardon des injures, la générosité. Quelles sont donc les vertus qui nous restent, si toutes celles-là sont perdues pour nous ? Savez-vous bien qu'un philosophe qui n'aime point son père, qui n'aime point son fils, qui n'aime point son ami, qui n'aime point son bienfaiteur, qui n'aime point la vérité, qui n'aime point la probité, qui n'aime point l'humilité ; mais qui, en revanche, aime bien le mensonge et le parjure utile ; qui aime bien l'orgueil, les richesses, l'ambition, la vengeance ; qui aime bien encore la gloire, le pouvoir, l'autorité ; savez-vous bien, dis-je, qu'un pareil philosophe ne serait pas pour nous un homme fort aimable ? Savez-vous qu'en répétant à vos compatriotes des leçons de cette espèce, notre catéchiste s'entend parfaitement à nous décréditer, autant qu'il est possible, dans l'esprit de tout homme qui pense ? N'allez pas vous contenter de rire des efforts qu'il redouble pour nous rendre odieux. En voilà, ce me semble, bien plus qu'il n'en faudra pour y réussir ; si je n'ai pas un démenti formel à lui donner. Et remarquez toujours le soin qu'il a de présenter les mêmes sages, tantôt sous la colonne a, tantôt sous la colonne b, se démentant sans cesse eux-mêmes. Dans le chapitre précédent, c'était votre marquis D'Argens, qui ne voyait rien de plus odieux que les propos licencieux, et le crime de ceux que la beauté entraîne à des plaisirs illicites ; et renvoyait ensuite à la pâture, tenait pour imbécile celui qui résistait aux charmes d'une belle femme. C'était votre moraliste universel, qui voyait tous les liens d'un mariage peu heureux rompus par la nature même des choses, et nous disait ensuite que toute loi, tout préjugé, tendant à relâcher les noeuds du mariage doivent être blâmés par l'homme raisonnable. C'était votre Toussaint, qui, dans la perpétuité du mariage, voyait le grand obstacle à la fidélité des époux, et vous disait que ces noeuds perpétuels sont le voeu de la nature. Ici, c'est D'Alembert qui craint de voir l'ambition s'éteindre, et qui ne voit ensuite le bonheur du sage que dans le détachement des richesses et des honneurs, grands objets de l'ambition. C'est encore votre marquis D'Argens, qui ne voyait d'abord que lâcheté, bassesse dans le pardon des injures, et qui vous dit ensuite que ce pardon fait du chrétien un véritable philosophe. C'est votre Helvétius, qui ne connaît de source de nos grandes vertus que dans l'amour de la gloire, et qui vous dit ensuite que les ambitieux de gloire ne peuvent être que de grands criminels ? Croyez-vous bien que notre catéchiste ait fait sans dessein tous ces rapprochements ? Croyez-vous bien surtout qu'il n'ait pas senti toute l'indignation dont vos compatriotes allaient être saisis en voyant Boulanger

demander sans pudeur si la crainte de dieu n'est pas le commencement de la folie ? En vérité, j'ai peur qu'ils ne répondent tous que la philosophie est la consommation de l'impudence et du délire. Jugez après cela si j'ai raison de craindre que ce malheureux catéchisme ne perde absolument nos sages dans l'esprit de nos provinciaux, et de vous demander les armes les plus fortes contre la calomnie.

Observations.

D'un provincial sur le troisième chapitre du double catéchisme philosophique.

Vous avez vu nos sages, ou plutôt nos vains sophistes insulter hautement à la pudeur, renvoyer aux vertus de préjugé la chasteté, la continence, la fidélité conjugale ; vous avez vu tous leurs efforts pour justifier le libertinage le plus effréné, la fornication, l'adultère, l'inceste, et pour concilier avec le nom de la vertu jusqu'à l'infâme pédérastie. Les voilà qui viennent à présent anéantir toutes les vertus de société, l'amitié, la reconnaissance, et jusqu'à la tendresse paternelle, à l'amour filial ; les voilà qui affectent un souverain mépris pour la probité, pour toutes les vertus religieuses, la crainte de dieu, le détachement des richesses, le pardon des injures, l'humilité chrétienne, et l'attention à se vaincre soi-même. Je vous l'avais bien dit, que de leur principe fondamental, ou de cet égoïsme qui, sans aucun égard pour l'honnêteté, réduit tout à l'utilité, à l'intérêt présent, suivait évidemment la ruine de toute la morale. Il est vrai que le double catéchisme vous présente toujours quelques-uns de nos sages rejetant ces affreuses conséquences : mais quel gré pourrons-nous leur en savoir encore, puisque de part et d'autre il n'en est pas un seul qui me ramène aux vrais principes ; puisque, si d'un côté ils se montrent toujours effrontés moralistes, je ne puis voir de l'autre que des sophistes insidieux, ou des logiciens pitoyables ? S'il est vrai qu'ils rougissent d'avouer que leur philosophe sera essentiellement mauvais fils, mauvais père, ami perfide et mauvais citoyen, malhonnête homme, que ne rougissent-ils aussi d'avoir voulu que l'intérêt personnel, l'utilité présente fussent le seul mobile de toutes les vertus ? Pourquoi s'obstinent-ils à rejeter cet intérêt éternel qui, dédommageant abondamment la vertu de tous ses sacrifices, ne me permet jamais de renoncer à mes devoirs, de quelque nature qu'ils puissent être, et quelque opposés qu'ils se trouvent à l'intérêt présent ? Si l'utile du jour fait tout, n'est-il pas vrai qu'un père doit s'attacher fort peu à des enfants qui lui sont à charge ? N'est-il pas vrai qu'un fils doit secouer le joug de ses parents dès que son bien-être ne s'accorde pas avec leur autorité ? Qu'un homme doit trahir son ami, sa patrie, dès qu'il croit y trouver son avantage ? Ou l'art de raisonner est nul, ou, le principe de nos sages admis, il faut évidemment admettre aussi toutes ses conséquences. S'il fallait cependant les réfuter dans leur affreux détail toutes ces odieuses conséquences, pourriez-vous bien, lecteur, vous y résoudre ? Et ne sont-elles pas assez révoltantes pour que l'indignation qu'elles excitent ne nous permette pas seulement de les combattre par

le raisonnement ? Répondriez-vous au fou, au frénétique qui viendrait vous dire : il n'est pas naturel qu'un père s'attache à ses enfants ; cette affection, loin d'être naturelle, n'est le plus souvent qu'un effet de la postéromanie, de l'orgueil ou du désoeuvrement ? Tout ce qu'on peut répondre à ce prétendu sage n'est-il pas au moins dans ces mots : sois père, et écoute ton coeur ? Que dirai-je donc, moi, à votre Helvétius ? Irai-je contester avec lui, et lui demanderai-je comment il a pu lui venir dans l'esprit que la nature ait si étroitement lié le sort de l'enfance aux soins, aux attentions, à la vigilance continuelle, à l'amour le plus inquiet, le plus actif de la part des parents, sans vouloir cependant que ces parents aiment réellement, sincèrement et constamment le fruit de leur union ? Elle est donc bien bizarre cette nature ! Elle est aussi inconséquente que votre philosophie ; elle veut que ce père se consacre à son fils, et ne veut pas qu'il l'aime ! Elle en a fait son dieu, son ange tutélaire, et il lui donne un coeur rempli d'indifférence, le coeur d'un étranger ! Elle veut et prescrit en un mot tous les soins de l'amour, et ne veut ni ne prescrit l'amour ! C'est de vous, de votre sang, c'est par l'amour et le plaisir qu'elle l'a fait naître cet enfant ; c'est par l'amour, par les caresses qu'elle vous attache à lui ; elle n'a rien créé de si touchant, de si aimable, de si intéressant ; et l'imprudente ne veut pas que vous soyez touché, que le coeur de cette mère même soit sensible, s'inquiète, s'intéresse, s'attendrisse à son aspect ! Ô raison ! Ô nature ! Qu'êtes-vous donc pour le sophiste ? Quand reconnaîtra-t-il votre voix s'il est sourd au précepte de l'amour paternel ? Oh ! Qu'il m'est odieux ce vain sage ! Il n'a pas ordonné à mon père de m'aimer, il ne m'ordonne pas d'aimer mon père ! Et pour me dispenser de cet amour, il me demandera s'il est fondé sur un autre bienfait que celui de la vie ; il prescrira un terme à mon dévouement. Tais-toi, vain philosophe ; et tes questions et tes dispenses me révoltent. Laissez-moi voir mon père ; laissez-moi voir dans lui l'objet de ma tendresse, de mes voeux, de ma reconnaissance ; laissez-moi l'assurer que le temps, les années ne feront qu'ajouter à mon respect, à mon affection ; que si j'acquiers des forces, ce sera pour voler à lui dans ses besoins, pour lui rendre les soins qu'il eut de mon enfance. Et toi, de ses nombreux enfants le plus heureux, puisque le sort ne t'éloigna jamais de ses foyers, toi qu'un droit précieux retient auprès de lui, ah ! Veille sur ses jours ; veille sur une mère émule de ses soins, de ses vertus et de sa piété. De tous tes droits d'aînesse, c'est le seul que mon coeur t'envia. Loin de moi ces calculs de ce qu'ils laisseront à Ésaü ou à Jacob, de la prédilection que Joseph ou Benjamin peuvent obtenir d'eux ! Je leur dois l'existence ; je leur dois tous ces soins prodigués à une longue enfance, au maintien d'une vie que moins d'attention, moins d'amour de leur part m'eût fait perdre cent fois ; je leur dois ces leçons, ces exemples qui tant de fois soutinrent ma vertu chancelante ; je leur dois ces secours prodigués à l'instruction de ma jeunesse ; je leur dois cet intérêt touchant qu'ils n'ont cessé de prendre à mes travaux et à mon sort. Étends, dieu des patriarches, étends encore pour eux la carrière des années. Dans l'âge d'Abraham, qu'ils revoient leurs enfants et les enfants de leurs enfants ; qu'ils nous voient encore réunis auprès d'eux ; que nos voeux, de nouveau, leur

arrachent des larmes de plaisir, de tendresse ; qu'ils nous entendent tous bénir le Dieu qui les conserve, et conjurer le ciel de prolonger encore leurs jours et leur bonheur. Pour vous qui jouissez d'un sort moins heureux, vous qui croyez avoir et qui avez peut-être des reproches à faire à la tendresse paternelle, parce que la nature fut trop faible dans le coeur d'un père, faut-il qu'elle devienne nulle dans le vôtre ? Sans doute elle aura vu avec douleur les sentiments paternels oubliés. Mais croyez-vous la consoler et réparer son outrage, en renonçant à la tendresse filiale ? Non, non, il est au moins un bienfait pour lequel elle réclamera toujours votre reconnaissance. Celui que vous croyez pouvoir vous dispenser d'aimer vous a donné la vie ; comment ferez-vous donc cesser l'obligation tant que le bienfait dure ? Comment celui par qui vous êtes deviendra-t-il pour vous indifférent ou odieux, comme celui de qui vous n'avez obtenu ni l'existence, ni aucun des biens qui l'ont suivie ? Vous les lui devez tous comme à leur source ; ne lui dussiez-vous que la vie, quels services mettez-vous dans la balance ? Je le sais, une philosophie insensée a dédaigné de mettre cette vie au nombre des bienfaits ; elle me force à réfléchir que son école et les abominations de l'égoïsme lui donnaient des moyens et des motifs de vous laisser dans le néant. Qu'importe que la nature l'ait appelé par le plaisir à être père ? Êtes-vous moins son fils ? Êtes-vous moins à lui ? En a-t-il moins de droits sur son ouvrage, sur celui qui existe par lui ? Ne faut-il pas d'ailleurs un coeur d'airain pour penser seulement qu'il soit possible à un enfant de voir souffrir son père et de ne pas souffrir avec lui, de ne pas oublier toutes les disgrâces domestiques et de ne pas voler à son secours ? Quel coeur philosophique que celui dans lequel toute injure ne se trouve pas effacée, et toute haine éteinte, à cette pensée seule : il est mon père ! Quel maître que celui qui viendra me conseiller de calculer, avant d'aimer mon père, ce qu'il me doit et ce que je lui dois ; de chercher s'il n'y a pas ici des compensations ; si l'homme ne peut pas faire oublier le père, et de peser enfin froidement où la justice commence, où le devoir finit ! Oh ! Qu'il m'est odieux ce philosophe au coeur glacé ! Je n'aurais pas le mot à lui répondre, je le détesterais. Quelle école que la sienne pour notre jeunesse, pour la génération future ! Qu'elle s'étende encore, et la nature aura toujours des calculs, des sophismes à combattre pour établir le sentiment ; bientôt l'enfance même n'éprouvera plus son doux empire, et bientôt le père ne sera pour le fils qu'un étranger, qu'un homme ordinaire. Déjà elle l'a prononcée cette maxime inconcevable : les enfants ne restent liés au père qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver ; sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout. Dans quel délire philosophique ont-ils osé écrire ce blasphème ? Échappé au naufrage et sorti de l'abîme, je ne dois plus rien à la main qui m'a conduit au port ! L'instant où je pourrai connaître et juger le bienfait sera celui qui me dispense de la reconnaissance, qui me permet de fuir mon bienfaiteur, pour n'avoir désormais avec lui aucun engagement, aucune liaison ! Cet instant effacera de ma mémoire quinze et vingt années de peines, de soucis, de conseils, de dépenses, de soins habituels consacrés à mon éducation, au maintien de mes jours, à m'instruire, à me

fortifier, à prévenir mes fautes et à me relever ! Je ne commencerai à pouvoir agir par moi que pour me refuser à ceux qui ont vécu pour moi ! Et le premier des droits que je reçois de la nature serait le droit de n'être qu'un ingrat ! Elle n'a donc pas fait, cette nature, à mon père, à ma mère, une loi de ces soins qu'exigeaient mon enfance et ma jeunesse ? Elle n'a pas voulu que ma vie leur fût chère ; elle leur a rendu impossible le devoir de m'aimer ! Car enfin, quel est l'homme qui pourra franchement, sincèrement et cordialement s'attacher à l'enfant dont il peut dire : voilà un être que j'élève ; je lui donnai le jour ; je ne vis, ne respire que pour lui, il me doit tout ce qu'il est, tout ce qu'il pourra être ; et dès l'instant qu'il n'aura plus besoin de moi, je ne serai plus rien pour lui ; je n'aurai plus aucun empire sur son coeur ; mes volontés seront pour lui ce qu'elles sont pour l'étranger ; j'aurai beau le chercher, l'appeler dans mes besoins, dans mes infirmités, dans ma vieillesse ; il fuira loin de moi ! Il serait près de moi, et nos liens seraient dissous ! La nature ne lui dirait plus rien, si ce n'est qu'il est libre et qu'il ne me doit rien ! De quelque état que vous soyez, lecteur, je vous interpelle ; soyez franc et sincère, je vous le demande ; cet enfant dont la conduite vous serait ainsi connue d'avance, le pourriez-vous aimer actuellement ? Dans ses caresses même, serait-il pour vous autre chose qu'un serpent réchauffé dans votre sein ? Oui, la seule idée de ses dispositions à venir glacerait votre coeur. Vous le verriez grandir, il vous affligerait, il vous contristerait ; chaque jour, ajoutant à ses progrès, ajouterait à votre aversion et à votre douleur, parce que chaque jour avancerait l'instant qui ne vous montrera qu'un ingrat, qu'un fils dénaturé. Qu'elle est donc monstrueuse cette philosophie qui, effaçant ainsi toute idée d'attachement, de soumission dans le coeur des enfants, sème la douleur, l'aversion, la haine, l'indignation dans le coeur des parents ! Cette philosophie qui les force à maudire un enfant que la nature les force à élever ; cette philosophie qui m'autorise à voir la prophétie la plus accablante, la plus désespérante pour le père malheureux auquel je pourrai dire : tu élèves un enfant ; il sera un philosophe. Ô Jean-Jacques ! Ô Rousseau ! Toi qui détestais tant les philosophes, les Raynal, les Toussaint, les Diderot, les Helvétius, les encyclopédistes, comment as-tu donc pu te déclarer ici et tant de fois pour leur philosophie ? Je l'entends cet adepte de quinze ou de vingt ans, qui oppose à mes conseils tes leçons et les leurs ; je me trouve forcé de lui répondre : taisez-vous, jeune ingrat, et rougissez d'un coeur que le plus perfide et le plus odieux des sophismes ne révolte pas. Vous n'avez plus besoin de vos parents, et vous osez conclure qu'ils n'auront plus de droits sur vous ! Voilà où vous conduit le détestable intérêt personnel, l'égoïsme réduit en action. Vous n'avez plus besoin de vos parents ! Eh ! Quel besoin avaient-ils donc eux-mêmes d'un enfant tel que vous, d'un enfant qui devait les oublier dès qu'il pourrait se passer d'eux ? Quel besoin avaient-ils de l'élever, de le nourrir, de s'inquiéter sans cesse pour lui, de retrancher pour lui à leur sommeil, à leurs plaisirs, à leur subsistance ? S'ils avaient raisonné comme vous, où seriez-vous ? Vous n'avez plus besoin de leurs secours ! Mais bientôt, mais dès ce jour peut-être, ils ont besoin des vôtres ; et quel coeur avez-

vous, si cette pensée seule ne vous fait pas voler à eux ? Vous n'avez plus besoin de vos parents ! Eh ! Depuis quand les droits de la société, de la nature, n'ont-ils de règle que vos propres besoins ? Faudra-t-il donc attendre que j'aie besoin de mon ami pour le servir, de mon bienfaiteur pour cesser d'être ingrat, de mon roi pour cesser d'être rebelle ? L'ami, le bienfaiteur dans ce père ne disent rien à votre coeur ! Eh bien, il sera votre maître. Vous n'avez pas voulu prévenir ses volontés, la nature vous soumet à ses ordres ; et puisque votre coeur, gâté par les sophismes, ne veut entendre ici qu'un droit sévère, je parlerai de justice, où je voulais ne parler que d'amour. Je dirai : il est juste, il est dans l'ordre de la nature même, que vous serviez ce père, que vous obéissiez, que vous soyez soumis à sa voix ; ni le temps, ni les lois ne vous dispenseront jamais de ce double devoir. La condition des pères est trop dure, elle n'a pas été réglée par l'équité, et la nature a mis de leur côté toutes les peines, du côté des enfants tout l'avantage, si ce contrat formel n'est écrit dans son code : le père veillera sur ses enfants tant qu'ils auront besoin de lui ; les enfants serviront le père dès qu'il aura besoin de leurs services ; son empire sera celui des rois, et son peuple sera dans ses enfants : ils auront obéi pour leur bonheur, ils devront obéir pour le sien. Ils furent son ouvrage, ils seront sa possession, ils seront en quelque sorte à lui, comme il est lui-même au créateur ; ils seront obligés de l'honorer, de le servir. Je ne veux pas, sans doute, leur donner un tyran dans un père ; je ne veux pas non plus lui donner des esclaves dans ses enfants ; mais l'empire de la paternité, parce qu'il est plus doux, en sera-t-il moins juste ? Parce qu'il n'aura pas l'appareil des licteurs, aura-t-il moins pour lui toute la force de la raison, toute celle de la nature ? Je le vois bien, jeune homme, nos vains sages vous ont dit que vous étiez né libre : mais si la liberté consiste à n'avoir plus de devoirs, ce père était donc libre aussi de vous abandonner dès l'instant que votre enfance lui devint incommode et troubla ses plaisirs, ou fut à charge à son repos, à sa fortune ? Soyez libre, mon fils, mais soyez-le sous le joug de l'amour, du respect et de l'obéissance filiale. N'y eut-il donc jamais d'autre devoir que celui de l'esclave ? Venez, et que je vous apprenne à obéir sans avilir la dignité de l'homme. Prévenez les désirs d'un père tendre, et surtout prévenez ses besoins. S'il a fallu qu'il vous les exprimât, affligez-vous de les avoir connus trop tard. Votre fortune a-t-elle ajouté à votre aisance ? Faites-vous un plaisir de la partager avec ce père, cette mère indigente. N'attendez pas qu'ils le demandent. Soyez l'appui de leur vieillesse, et encore une fois n'allez pas calculer sur les services rendus, les services que vous avez à rendre. Écoutez la nature, et suivez la douceur de ses impressions. Voilà la liberté de la raison, de la vertu, de l'enfant devenu vrai philosophe. Il aime, il obéit et il sert par amour, en laissant l'esclave obéir et servir par contrainte. Choisissez ; mais il faut essentiellement l'un ou l'autre, ou servir par amour, ou servir par justice. La nature vous offre ces deux liens. Malheur au philosophe qui vous dit : l'un et l'autre sont rompus par la seule cessation de vos besoins ! Que le dieu de Moïse ne lui épargne pas la malédiction attachée, dans ses lois, à l'enfant qui n'aime point son père, et ne l'honore pas. Qu'il abrège ses jours, ou qu'il lui donne des enfants

qui lui ressemblent. Mais de quel oeil faudra-t-il regarder ces prétendus sages, à mesure que leurs leçons se développent ? Hélas ! Ils ont fait des époux infidèles, des pères insensibles, des enfants ingrats ; il fallait bien s'attendre à les voir faire des amis perfides. Oui, c'était là encore que tendaient leurs principes. L'amitié, par elle-même, est moins une vertu qu'un sentiment ; mais que je leur en veux de l'avoir avili, ce sentiment si pur ; de l'avoir confondu encore avec leur fatale égoïsme ; d'avoir osé nous dire qu'il n'a encore d'autre mesure que l'intérêt ! Oui, j'en veux à cette lâche philosophie, de flétrir mon Henri, le plus brave des rois, le meilleur des amis. Je lui en veux d'attacher l'intérêt à l'âme de Sully, d'effacer de ses titres le plus glorieux pour lui, d'écrire sur sa tombe : ce n'était pas Henri, c'est le roi qu'il aima. Je lui en veux d'avilir Jonathan, le plus pieux des princes, le plus touchant modèle de l'amitié constante et généreuse ; d'effacer de l'histoire le nom de ce Damon, de ce Pythias que Syracuse a vus rendre les tyrans mêmes jaloux de l'amitié ; d'avoir fait son possible pour éteindre dans les coeurs les plus unis tout sentiment d'estime, de respect mutuel, et pour anéantir dans tous l'amitié elle-même. Comment régnera-t-elle sur la terre, et dans quelle âme trouvera-t-elle place, quand nous nous serons tous convaincus, avec Helvétius, qu'un ami n'est qu'un homme que l'intérêt peut seul nous attacher, et qui nous quittera dès qu'il n'aura plus rien à espérer de nous ? Est-il rien qui l'efface, ce sentiment si doux ; est-il rien qui s'oppose à la confiance, à l'intimité, plus efficacement que cette persuasion, et qui rende l'amitié plus suspecte, qui la fasse s'évanouir plus vite ? Jamais, non jamais mon âme ne se déchargera du poids de sa douleur sur le sein de celui que mes malheurs ne touchent que pour le refroidir. Jamais il ne saura mon secret, le lâche qui n'attend pour le trahir que l'instant où il pourra le faire avec quelque avantage. Je le méprise trop ; et si tous les amis doivent lui ressembler, je ne veux plus d'amis. Grâces à la nature ! Tous les hommes n'ont pas le coeur de nos sophistes. Elle réclame encore trop hautement contre leur école. Elle ne souffre pas seulement l'union de ces idées : amitié, intérêt personnel ; dans aucun idiome, ami intéressé n'a jamais signifié autre chose qu'un ami dangereux, qu'un ami perfide, ou prêt à l'être. Grâces à la nature ! Nos vains sages ont beau blasphémé l'amitié, il est encore des coeurs faits pour en jouir, et pour la distinguer de vos affections serviles et rampantes. Ô toi, qui m'inspiras ce sentiment et plus noble et plus pur, tu le sais, si jamais j'attendis rien de toi que toi-même ! Ma carrière n'a point lié mon sort à tes bienfaits, et le tien ne dépendit jamais de mes services ; cependant, qui pourra détacher mon âme de la tienne ? Sois heureux : tu le sais, c'est là le plus sincère, le plus ardent de mes voeux, le plus indépendant de mon propre destin. Mais si l'adversité te menace jamais, ou te fait éprouver des revers, ah ! Pense, pense au moins qu'il te reste un ami : c'est alors que tu le connaîtrais, et, crois-moi, c'est alors qu'il s'applaudirait de l'être. Viens avec confiance, viens, partage avec moi, et ne va pas me croire généreux quand je dirai que ce qui est à moi t'appartient. Partage sans rougir et sans craindre de me voir regretter ce qui passe de mes mains dans les tiennes. À quoi me servirait ce vil métal, lorsque mon ami souffre ?

Appelle, appelle-moi dans tes afflictions ; ne crains pas de troubler mes plaisirs ; je n'en connais plus d'autres que celui de te consoler. Appelle-moi dans tes dangers. Que deviendraient mes jours après les tiens ? Je l'ai trop éprouvé ; dix années n'ont pas encore fermé la plaie… pardonnez-moi, lecteur ; les maîtres des perfides amis m'en rappelaient de vrais ; et j'allais oublier que ces élans des coeurs ne sont pour nos sophistes qu'une vaine illusion. Mais vous-même, peut-être, vous avez un ami ; votre coeur était fait pour en trouver ; dites-moi s'il est vrai que l'intérêt vous l'ait donné, que l'intérêt seul vous attache encore à lui ; dites-moi si, avant que de l'aimer, de vous plaire avec lui, de vous livrer à ces épanchement qui font passer votre âme dans la sienne, la sienne dans la vôtre, vous fûtes bien longtemps à calculer en quoi son amitié devait vous être utile. Vous le vîtes honnête, vertueux ; dès l'enfance, peut-être, l'habitude de la société et de vos jeux communs vous rapprochèrent ; vous vous cherchiez l'un l'autre ; vous ne le saviez pas encore, et vous étiez amis. Quand votre coeur s'en aperçut enfin, quand sa société vous devint nécessaire, quand vous réfléchîtes pour la première fois qu'en son absence il vous manquait la moitié de vous-même, que ses plaisirs étaient vos plaisirs, ses douleurs vos douleurs, ses succès vos succès ; dites-moi, si l'on fût venu alors vous demander : que vous importent son bonheur ou ses revers ? Pourquoi vous réjouir quand il se réjouit ? Pourquoi vous contrister quand il s'afflige ? Que vous en revient-il ? Votre fortune est-elle donc attachée à la sienne ? Êtes-vous moins aisé quand tout lui manque, moins sain s'il est infirme ? Que vous font en un mot les malheurs d'un ami, quand vous êtes heureux ? À toutes ces questions d'un vil sophiste, quelle n'eût pas été votre indignation ? Mais si le lâche avait encore la bassesse d'ajouter : il n'est plus cet ami, vous pouvez profiter de sa dépouille ; ou bien encore : il est disgracié, et sa place est ouverte aux concurrents : vous pouvez hériter du sang qu'il a perdu : consolez-vous enfin ; car sa perte sera votre fortune. Ah ! Je crois vous entendre : retire-toi, âme de boue, et va-t'en consoler des amis qui te ressemblent. Livrez-vous à ce noble courroux ; il est dans la nature. C'est elle qui soulève votre coeur ; c'est elle qui vous dit : l'amitié que j'inspire est le plus généreux des sentiments ; celui-là n'est qu'un lâche sophiste, qui a pu la confondre avec la passion la plus vile, le sordide intérêt. Voulez-vous les connaître ces amis guidés par l'égoïsme ? Voyez tous ceux qu'il forme dans les cours ; le nom de l'amitié est dans leur bouche, la haine est dans leur coeur. C'est vous qu'ils flatteront ; mais c'est vous que leurs sourdes intrigues supplanteront dès qu'ils croiront pouvoir s'élever sur vos ruines. Voulez-vous, à l'école de nos sophistes mêmes, voir les fruits naturels de l'intérêt ? C'est de lui que proviennent ces guerres intestines et ces tours perfides que vous les entendez se reprocher les uns aux autres. Intérêt pécuniaire, intérêt de vanité, intérêt de parti, voilà ce qui les lie. Cessez de les flatter ; il n'est pas d'ennemis plus jaloux et plus dangereux. Tu le sais, Jean-Jacques, ce qu'il t'en a coûté pour avoir cessé de sacrifier à Diderot, à D'Alembert ! Nos faux sages se connaissent trop bien pour s'entr'aimer quand le moindre intérêt tend à les diviser. Ils s'adorent sans doute, et ils s'encensent

mutuellement, parce qu'ils se redoutent. Voltaire les voyait presque tous à ses pieds ; mais en fut-il un seul qui l'aimât, ou qui ne redoutât de sa part ces fureurs que la plus légère égratignure suffit tant de fois à exciter ? Ils sont pourtant unis, nos vains sophistes ; ils le furent longtemps. Oui ; mais leur union est celle d'une armée dont les chefs se jalousent, se détestent, ou se méprisent ; sur lesquels cependant l'emportera la haine d'un ennemi commun. Ils sont unis entre eux, comme toutes les hérésies se liguent contre la seule église catholique, comme tous les démons conspirent contre l'homme, sans cesser de se haïr entre eux et de se nuire. Voilà les amitiés formées par l'intérêt ; c'est de celles-là seules qu'Helvétius peut dire qu'en prédisant l'instant où deux amis cesseront de s'être utiles, l'homme d'esprit peut calculer celui de leur rupture. Mais malheur à celui qui n'en connaît point d'autres ! Ne cherchons pas à lui prouver qu'il en existe ; son âme n'est pas faite pour entendre nos preuves ; et d'ailleurs plus j'avance dans la réfutation de nos sophistes, plus je suis convaincu que le raisonnement n'est pas ce qu'il faudrait opposer à leurs principes. C'est un coeur qu'il faudrait leur donner. Les malheureux ! Ils n'en ont point ; et c'est bien d'eux qu'on pourrait dire ce qu'on fait des démons ; ils sont condamnés à ne jamais aimer ! Plus malheureux encore, ils sont condamnés à ne pouvoir croire à l'amitié ! Et certes, s'ils avaient le coeur de l'homme, si le sentiment moral n'était pas nul dans eux, nous faudrait-il encore des arguments pour leur persuader que la reconnaissance au moins est un devoir, l'ingratitude un vice ? Oh ! Pour le coup, je ne chercherai pas à le prouver au vain sophiste ; je lui promettrai au contraire d'envoyer les nations à son école ; mais une chose que j'exige de lui, c'est qu'en gros caractère, et sur le frontispice de son lycée, il commence par graver ces mots : ici nous apprenons à dispenser les hommes de la reconnaissance. Sur le front de l'adepte qui osera entrer l'écouter, je veux qu'on puisse lire ces paroles, preuves de son triomphe : ingrat comme son maître. Alors que l'un et l'autre se montrent dans nos sociétés, dans les places publiques, et je leur abandonne tous ceux dont leur aspect ne réveillera pas l'indignation, le mépris et l'horreur. Non, je n'opposerai pas d'autre argument à ces principes odieux ; je conviendrai que la reconnaissance n'est pas un droit légal ; j'avouerai que l'ingrat peut, sans crainte des lois, tout refuser à celui dont il a tout reçu ; mais qu'on m'avoue au moins que j'ai le droit de mépriser le philosophe ingrat, et de le détester. Je l'ai vu se roidir contre le sentiment, et je l'entends encore qui me dit : de quel droit pourrez-vous l'exiger de moi, cette reconnaissance ? L'homme n'agit jamais que pour son intérêt ou son plaisir ; sans un de ces motifs, il agit sans raison ; il se satisfait donc, il se paie lui-même en me servant ; quel retour lui devrai-je pour s'être satisfait ? Telle est sans doute l'âme du vain sophiste, et tels sont ses services. Hommes plus généreux, ce n'est pas comme lui que je vous jugerai ; et dites-moi vous-mêmes depuis quand l'intérêt personnel ou le plaisir sont l'unique raison suffisante pour vous déterminer ? Est-ce que le désir d'être utile à un autre que moi n'est pas un vrai désir ? Ne peut-il donc pas être un vrai motif, une raison très suffisante pour décider ma volonté ? Agirai-je sans cause quand j'agirai par cette

cause ? Je veux que l'homme trouve toujours quelque plaisir dans le bien qu'il me fait, quoique souvent peut-être il serait vrai de dire qu'il en trouverait plus dans la vengeance même que dans un service rendu à l'ennemi ; ce plaisir qui accompagne le bienfait en sera-t-il essentiellement le motif déterminant ? C'est votre utilité que je cherche, et non la mienne ; c'est l'amour du devoir, si souvent opposé à celui du plaisir ou de l'intérêt, qui me conduit. Dispensez-vous de la reconnaissance, mais ne flétrissez pas au moins le bienfaiteur. Je le veux encore, que toujours le plaisir soit uni au service ; ce plaisir est celui d'une âme généreuse. Par sa nature même, il détruit vos principes et en démontre toute la fausseté. Celui qui s'applaudit d'un service rendu au malheureux cessera de s'en croire meilleur et de s'en applaudir dès que sa conscience pourra lui reprocher intérieurement votre égoïsme ; il est donc incompatible, ce plaisir de l'âme honnête, avec tous vos principes ; il faut donc renoncer à ces principes, ou insulter à tout le genre humain, et soutenir que jamais homme n'a connu les plaisirs d'une vraie générosité. Je le veux enfin, que ce plaisir que j'ai à vous obliger soit inséparable de mes services ; il aura pour principe l'amour que j'ai pour vous, puisque mon coeur se réjouit du bien que je vous fais, et même de celui que tout autre vous fait ; et c'est pour cela que vous vous dispensez de la reconnaissance ! C'est-à-dire que vous cherchez jusque dans l'amour que j'ai pour vous un titre contre moi. Autant valait me dire : plus vous êtes mon ami, plus j'ai raison d'être ingrat envers vous. Mais pourquoi raisonner avec le philosophe ? Résolu d'être ingrat, il le sera toujours, et toujours il accumulera les sophismes. Qu'il ajoute tant qu'il voudra argument sur argument, l'ingratitude n'en sera pas moins, non seulement un vice, mais le vice qui ajoute à tous les vices, qui aggrave tous les crimes. Quelle est en effet la dernière mesure des forfaits, si ce n'est l'ingratitude ? C'est un crime que d'être méchant ; mais c'est être doublement méchant que de l'être envers celui qui était bon pour vous. C'est une scélératesse que l'homicide ; mais c'est le comble de la scélératesse que d'ôter la vie à celui qui vous la donna, que d'empoisonner celui qui vous nourrit. Que verront donc nos malheureux sophistes, et que trouveront-ils dans leur coeur, s'ils n'y découvrent pas des vérités si simples. Suivez leur catéchisme, vous les verrez toujours devenir plus révoltants. Les voilà qui érigent en vertu le mensonge dicté par l'intérêt. Encore une fois, je vous le disais bien, qu'avec ce dogme de l'intérêt personnel la morale était bouleversée. Quel est donc le menteur qui ment uniquement par le plaisir de contrarier la vérité ? Ce plaisir, si c'en est un pour lui, sera son intérêt, et légitimera le mensonge. Un petit intérêt l'emportera sur ce qu'il appelle une vérité peu importante ; un intérêt plus fort lui fera trahir les vérités les plus sacrées ; et trouvez, s'il se peut, un menteur plus hardi, plus impudent qu'un menteur philosophe, ou menteur par principe. Je ne suis plus surpris de voir dans leurs productions tant de hardis mensonges, de les voir si souvent mentir contre l'histoire, mentir contre nos dogmes, mentir contre notre morale, calomnier Jésus-Christ, sa religion, ses saints et son église. L'intérêt souverain de leur école, cet esprit de parti qui les domine, leur fait une vertu de leurs mensonges ; l'intérêt de l'orgueil et de la vanité, un

intérêt souvent plus vil encore, l'intérêt de l'avare écrivain, qui vendrait la vérité moins cher que le mensonge à l'avare libraire, qui voit bien plus de bourses ouvertes pour l'infâme pucelle que pour l'héroïne des moeurs ; pour une diatribe contre le sacerdoce que pour des discours évangéliques ; tant d'intérêts divers m'expliquent enfin cette foule de mensonges qui ont tant de fois excité mon indignation dans leurs livres prétendus philosophiques. Je ne suis plus surpris de les voir bafouer nos docteurs, et jusqu'à ce saint père qui décide illicite jusqu'au mensonge même qui pourrait racheter l'univers. Cependant, supposez qu'Augustin soit trop sévère, il n'est point de mensonge, point de supercherie et de mauvaise foi qu'un intérêt graduel ne justifie. L'enfance mentira pour se soustraire aux verges ; l'amitié, pour obliger un frère ; le brigand, pour cacher un complice ; la pitié, pour consoler la veuve ; l'ambition, pour voiler ses projets ; la superstition, pour contenir les peuples ; le ministre du croissant, pour dompter l'Arabie. La vertu comme le vice se conciliera enfin partout avec le mensonge : et la vérité ne sera plus qu'un instrument, que le juste et le méchant pourront également adopter ou rejeter suivant les projets de l'instant. Pour faire concevoir à ces vains moralistes combien la religion est plus sage, en proscrivant sans exception tout mensonge, de quelque utilité qu'il puisse devenir, il faudrait les élever ici jusqu'à ce dieu auquel la vérité a seule droit de plaire, et qui saura dédommager l'homme vrai de tous ses sacrifices ; mais tous nos philosophes du jour n'entendraient rien à ce langage ; ils n'y entendront rien tant que la vertu ne sera pour eux que l'utile en ce monde. Il est tout simple qu'ils aiment le mensonge, la ruse, la dissimulation et l'artifice, quand ils s'en trouvent mieux dans cette misérable carrière, où ils désirent tant de borner leur existence : mais aussi avouez qu'il est tout simple que leurs leçons ne donnent à la terre qu'un tas de menteurs, de fripons, de parjures, toujours prêts à mentir quand l'intérêt l'exigera. Quels citoyens, quels hommes prétendent-ils former encore, quand ils viennent étaler un souverain mépris pour toutes ces vertus qui constituent la probité des particuliers ? Seraient-ils insensés au point d'imaginer que la vertu règnera dans un empire, dans une ville, dont chaque citoyen sera sans probité ? Que veulent-ils nous dire quand ils affectent de publier que la postérité ne s'informe pas si Lucrèce fut impie, Ovide débauché, Auguste dissimulé, et César la femme de tous les maris ? Et quand ils osent ajouter formellement : peu importe que les hommes soient vicieux ; c'en est assez s'ils sont éclairés ? Sans doute eux, qui se croient la lumière du monde, veulent nous disposer à leur passer toute la débauche, toute l'impiété, toute la perfidie, toutes les infamies des Ovide, des Lucrèce, des Auguste, des César. Après avoir exalté sans pudeur toute leur fausse science, sans doute qu'ils se flattent de nous persuader que plus un homme est éclairé, plus il peut être vicieux et méchant sans conséquence, sans avoir droit à nos mépris, à notre haine. En faut-il davantage pour m'apprendre à quoi se réduit la vertu, avec combien de vices et d'horreurs elle se concilie à leur école ? Mais dois-je les haïr ou les plaindre quand, insolents sophistes, ils ne rougissent pas d'insulter grossièrement à l'homme craignant Dieu, au chrétien pénétré d'estime et de respect

pour les vertus évangéliques ? Oui, je les plains réellement, et bien sincèrement, ces sophistes à l'âme vile et basse, à l'esprit trop borné pour ne pas blasphémer le christ et des leçons dont ils ne sont pas faits pour atteindre la hauteur. Je les plains ces sophistes au coeur trop lâche pour concevoir que l'homme soit capable de mépriser l'éclat des richesses, et de se croire heureux quand il est pauvre ; je les plains de ne pouvoir imaginer qu'on puisse oublier une injure, pardonner à l'ennemi, faire du bien à celui dont on reçoit du mal. Ils ont raison de dire ces vertus impossibles ; elles le sont pour eux, tristes jouets de l'orgueil et de la bassesse, de l'arrogant sophisme et de la folle erreur, et, s'il est quelque chose de moins philosophique encore, de la sotte et risible jalousie. Car, je ne puis le croire, ils n'ont pas tous été assez bornés pour se persuader qu'il y a réellement plus de grandeur d'âme à venger une injure qu'à savoir pardonner ; à chercher les honneurs, les richesses, et toute la fumée de la gloire, qu'à savoir s'en passer ; à suivre ses passions, qu'à savoir les dompter. Quand ils voient leur Socrate avaler la ciguë sans maudire la main qui verse le poison ; quand ils voient leur Diogène content de son tonneau, et leur Cratès et leur Bias renonçant à la fortune pour vivre en philosophes libres, ils savent bien alors exalter jusqu'à l'ombre de nos vertus chrétiennes ; mais c'est dans l'évangile qu'ils les voient élevées au sublime degré de la perfection, soutenues par des motifs plus nobles, dégagées de tout le faste de l'orgueil, ne faisant qu'un seul système avec la religion ; ils ne pardonnent pas à Jésus-Christ d'avoir laissé bien loin derrière lui le lycée et le portique ; d'avoir fait commencer le chrétien où toute la sagesse antique devait se terminer ; d'avoir fait un précepte universel de ce qui leur semblait le dernier effort de la philosophie. Pour ravir à ce dieu et à ses disciples l'admiration des peuples, ils se sont efforcés de méconnaître la vertu à son plus haut période ; ils ont voulu la faire ramper à côté d'eux comme leurs passions ; ils ont cru la montrer prudente et circonspecte dans l'avare, noble dans le superbe, voluptueuse et lascive dans l'homme charnel, irréconciliable et supérieurement haineuse dans le philosophe humilié. Ils ont beau répéter ces leçons ; l'homme de l'évangile, humble au sein des grandeurs, méprisant les honneurs, les richesses, tenant ses passions sous le joug, l'homme doux, l'homme bon, pardonnant les outrages, rendant le bien pour le mal, sera toujours aux yeux de tous les peuples l'homme de la vertu, de la vraie grandeur d'âme. Ils auront beau absoudre l'ambition, l'orgueil, la vengeance et toutes les passions, ils auront beau vouloir transformer leurs vices en vertus, on ne les croira pas ; et je devais peut-être consacrer moins de temps à leur répondre.

Chapitre 4 Colonne A. Catéchisme philosophique. Conscience et remords réformés.	**Chapitre 4** Colonne B. Catéchisme philosophique. Conscience et remords maintenus.

Le Philosophe. La conscience est-elle un objet essentiel en morale ? L’Adepte. Non, et sur cet article nous avons à réformer bien des idées. Le Philosophe. Que doit entendre un philosophe par ces mots de conscience et de remords? L’Adepte. La conscience est, pour le philosophe, ce sentiment qui nous fait approuver ou condamner intérieurement notre conduite, suivant que nous sentons qu’elle pourra nous attirer l’estime ou le mépris des autres. Le remords est la crainte des châtiments que nos actions peuvent nous attirer en ce monde. Le Philosophe. D’où provient à l’homme ce sentiment qu’il a de ses actions ? L’Adepte. Il nous vient uniquement de l’habitude, de l’expérience, et nullement de la nature. Le Philosophe. L’homme a-t-il des remords des actions secrètes impunies dans ce monde ? L’Adepte. L’expérience nous prouve qu’un crime impuni dans ce monde, n’excite jamais de remords. Le Philosophe. Croyez-vous les remords bien utiles ? L’Adepte. Avant le crime, ils ne l’évitent pas; après le crime, ils ne le réparent pas. C’est le plus inutile des supplices. Le Philosophe. Seroit - ce un service pour l’humanité, que l’extinction des remords? L’Adepte. C’est le plus important que nous rendions à l’homme; ce n’est pas la faute de nos philosophes, si le succès n’est pas complet. Le Philosophe. Connaissez-vous des philosophes qui aient hautement travaillé à l’extinction des remords?	Le Philosophe. La conscience est-elle un objet essentiel en morale ? L’Adepte. Oui, et sur cet article le sage ne s’éloignera pas des opinions reçues. Le Philosophe. Que doit entendre un philosophe par ces mots de conscience et de remords? L’Adepte. La conscience est, pour le philosophe, ce sentiment qui nous fait approuver ou condamner notre conduite, suivant qu’elle est conforme ou contraire à nos devoirs, sans aucun égard à ce que les autres pourront en penser. Le remords est ce reproche, cette crainte d’une conscience qui désapprouve nos actions. Le Philosophe. D’où provient à l’homme ce sentiment qu’il a de ses actions? L’Adepte. Delà nature même, qui l’a gravé dans tous les cœurs. Le Philosophe. L’homme a-t-il des remords des actions secrètes impunies dans ce monde? L’Adepte. Le méchant le plus certain d’avoir caché son crime; le despote le plus assuré de l’impunité, seront forcés d’avouer que leur cœur est en proie au trouble et aux remords. Le Philosophe. Croyez-vous les remords bien utiles ? L’Adepte. Il n’y a que l’homme consommé dans le crime, qu’ils ne rappellent pas à la vertu. Le Philosophe. Serait-ce un service pour l’humanité, que l’extinction des remords? L’Adepte. Il en resterait un à rendre à celui qui y réussirait, ce serait de l’étouffer. Le Philosophe. Connaissez-vous des philosophes qui aient hautement

L'Adepte. J'en connais qui s'en glorifient, et qui déclament fort éloquemment, pour que leur voix étouffe celle des remords dans le cœur des méchants. Le Philosophe. Le vrai philosophe étouffe t-il au moins les remords dans lui-même? L'adepte. Le vrai philosophe a trop d'esprit pour se laisser tourmenter par les remords, et devenir lui-même son bourreau.	travaillé à l'extinction des remords? L'Adepte. J'en connais qui en rougissent de honte, et qui s'en cachent alors même qu'ils y travaillent le plus efficacement. Le Philosophe. Le vrai philosophe étouffe t-il au moins les remords dans lui-même? L'Adepte. Le vrai philosophe, au lieu d'étouffer les remords dans lui-même, ne voit que l'ennemi du genre humain dans celui qui nous aide à les braver.
Preuves philosophiques du chapitre précédent. Colonne A. 1. La conscience, pour le superstitieux, est la connaissance qu'il croit avoir des effets que ses actions produiront sur la Divinité... (Pour le philosophe) elle est la connaissance des effets que ses actions produiront sur les autres. Nous l'avons dit, nous le répéterons : La conscience dans l'homme vivant en société, est la connaissance des effets que ses actions produisent sur les autres, et par contrecoup sur lui. Les remords ne sont que la prévoyance des peines physiques auxquelles le crime nous expose.... Ils ne sont que la crainte produite par l'idée que nos actions sont capables de nous attirer la haine ou le ressentiment des autres. 2. La conscience n'est pas l'effet d'un sentiment inné, mais de l'expérience et de la réflexion. C'est avec très peu de fondement que les moralistes ont regardé la conscience comme un sentiment inné, c'est-à-dire, comme inhérente à notre nature. Quand on	Preuves philosophiques du chapitre précédent. Colonne B. 1. Ce n'est pas des caprices de la société que dépendent les notions vraies du juste, de l'injuste, du bien, du mal moral... C'est sur notre propre essence que sont fondées nos idées du vice et de la vertu. La conscience consiste dans le jugement que chacun porte de ses propres actions comparées avec les idées qu'il a d'une certaine règle nommée loi; en sorte qu'il conclut en lui-même que les premières sont ou ne sont pas conformes aux dernières. La conscience est la règle antérieure à l'opinion; elle juge le préjugé même. Et les remords en sont les reproches secrets. 2. Conscience! Conscience ! Instinct divin, immortelle et céleste voix !.... C'est toi qui fais l'excellence de sa nature, et la moralité de ses actions...: La conscience est à l'âme ce que l'instinct est au corps; qui la suit, obéit à la nature Sitôt que la raison fait connaître le bien à l'homme, sa conscience le porte à l'aimer, et c'est ce sentiment qui est

voudra s'entendre, on sera forcé de convenir que les lois de la conscience dépendent de l'habitude. 3. L'expérience nous apprend que toute action qui ne nous expose ni aux peines légales, ni aux peines du déshonneur, est en général exécutée sans remords. Un homme est-il sans crainte ? Est-il au-dessus de la loi ? C'est sans repentir qu'il commet l'action malhonnête qui lui est utile. Si nous avons des remords, c'est quand nous prévoyons que nos actions nous rendent haïssables ou méprisables aux autres... Si ces effets de nos actions sur les autres sont inutiles pour nous, nous n'avons point de remords. 4. Les remords sont inutiles, ou du moins ce qui les fait naître, avant le crime; ils ne servent pas plus après que pendant le crime... Si je soulage la machine des méchants de ce fardeau de la vie, elles en seront moins malheureuses, et non plus impunies. En seront elles plus méchantes ? Je ne le crois pas. Puisque les remords sont un vain remède à nos maux, et qu'ils détruisent les eaux les plus claires, sans clarifier les plus troubles, détruisons-les donc. 5. Tous les méchants peuvent être heureux, s'ils peuvent être méchants sans remords. J'ose dire que celui qui n'aura point de remords, dans une telle familiarité avec le crime que les vices soient pour lui des vertus, sera plus heureux que tel autre qui, après une belle action , se repentira de l'avoir faite, et par-là en perdra tout le prix. Tel est le merveilleux empire d'une tranquillité que rien ne peut troubler. 6. Ne troublons point notre esprit par	inné. C'est la conscience qui écrit au fond des cœurs les lois éternelles de la nature et de l'ordre. 3. Il est impossible d'échapper aux remords, parce que nous ne pouvons nous en imposer au point de prend le faux pour le vrai, le laid pour le beau, le mauvais pour le bon. On n'étouffe point à volonté la voix de la conscience. Considérez à quel point les tyrans ou les scélérats, assez puissants pour ne pas redouter les châtiment des hommes, craignent pourtant la vérité. Ils ont donc la conscience de leur iniquité! Ils savent donc qu'ils sont haïssables et méprisables! Ils ont donc des remords, quoiqu'ils soient à l'abri des châtiments des hommes. 4. Gardez-vous bien de détruire les remords. Celui qui les éprouve toutes les fois qu'il a fait le mal, s'observe et se corrige On ne répare le mal, que lorsque la conscience tourmente assidûment la continuité des blessures qu'elle nous fait, nous force non seulement au repentir, mais encore à détruire, autant qu'il est en nous, le mal dont l'idée nous afflige. 5. Etouffez les remords, puisque vous le voulez; mais quand vous y aurez réussi pour vous- même, savez-vous ce que nous aurons à faire? Alors il faudra vous étouffer; et soyez sûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes. 6. Qu'on ne m'accuse point, disait le célèbre Diderot, d'autoriser le crime par des principes qui affranchissent l'homme de toute crainte, de tout remords. Rien ne serait plus

des inquiétudes inutiles.... Cesse donc, ô homme! De te laisser troubler par des fantômes que ton imagination où l'imposture ont créés Dégage-toi de tes craintes accablantes. Suis sans inquiétude la route que la nature a tracée pour toi. Sème-là de fleurs; écarte, si ton destin le permet, les épines qu'il y a répandues. Ne plonge point tes regards dans un avenir impénétrable Méchant infortuné, qui te trouves sans cesse en contradiction avec toi-même! Machine désordonnée, qui ne peux t'accorder ni avec ta nature, ni avec celle de tes associés! Ne crains pas dans une autre vie les châtiments de tes crimes.... Ne crains plus l'avenir; il mettra fin aux tourments que tu t'infliges toi-même. 7. Le philosophe trop éclairé pour se trouai ver coupable de pensées et d'actions qui naissent malgré lui, ne se laisse pas ronger par ces bourreaux de remords, fruits amers de l'éducation que l'arbre de la nature ne porta jamais.	évidemment calomnieux que cette accusation, puisqu'il n'y a pas un seul de mes raisonnements, qui ne tende au contraire à anéantir tout scélératisme, à le rendre même inconcevable, (à prouver qu'il ne peut exister). Qu'on ne me dise point que mon système, celui du fataliste, tend à nous enhardir au crime, et à faire disparaître les remords, comme souvent on l'en accuse; au lieu de vouloir les détruire, je soutiens que ces remords sont des suites nécessaires de notre tempérament; je tiens pour une société dépravée, celle où les remords n existent point. 7. La philosophie plus éclairée avoue que c'est une cruauté et une trahison de calmer les remords des méchants.... Ils sont des philosophes sans mœurs, des imposteurs, des charlatans méprisables, ces hommes qui, par une lâche complaisance pour les vices et les passions, affaiblissent leurs scrupules et leurs remords.... Ils sont les corrupteurs du genre humain.

Note. De madame la baronne sur le chapitre précédent.

Relisez, je vous prie, relisez ce dernier texte de la colonne b : " ils sont des philosophes sans moeurs, ils sont des imposteurs, des charlatans, des corrupteurs du genre humain, ces philosophes qui ne cherchent qu'à détruire les remords. Je tremble, chevalier, que ces paroles ne soient précisément les seules que nos provinciaux retiendront de ce double chapitre. Ils les appliqueront de part et d'autre, parce que les mêmes philosophes se présentent encore ici de part et d'autre. Ils nous reprocheront cette idée inconcevable de vouloir que le remords du crime ne soit que la crainte des hommes et de leurs supplices, tandis qu'il est de fait que la crainte d'un dieu vengeur trouble bien autrement les consciences. Nos provinciaux trouveront bien plus étonnante encore cette opinion de votre moraliste universel, que je n'ai pas encore copiée, et que je trouve écrite en marge à la fin de ce chapitre. La voici cette opinion absurde, si jamais il en fut. La conscience, dans l'homme isolé, est la connaissance acquise par l'expérience… etc. " quel échafaudage pour

apprendre à nos provinciaux que la conscience de l'homme qui est seul et manque à ses devoirs se trouve dans son pouls et dans ses digestions ; qu'il aura des remords s'il attrape la fièvre ; et que son estomac, plus ou moins chargé, plus ou moins libre, sera le véritable juge s'il a bien ou mal fait ! Concevez-vous que notre catéchiste ait pu nous imputer rien de plus ridicule ? Et croyez-vous que nos provinciaux n'en sentent pas toute l'absurdité ? Ils nous en feraient bien observer d'autres en parcourant ce chapitre. Comment pardonneraient-ils à Diderot, quand on lui reproche d'éteindre les remords, d'autoriser le crime, comment lui pardonneraient-ils de s'excuser en disant au contraire que le crime est impossible ; que, suivant tous ses raisonnements, le scélératisme n'est pas même concevable ? J'aurais peur, chevalier, que nos provinciaux ne trouvassent dans cette tournure une vraie scélératesse philosophique. N'en trouveraient-ils pas autant dans tous ceux qui soutiennent à gauche les remords et leur nécessité, quoiqu'ils en détruisent à droite l'unique fondement, et quoique pas un seul n'ose remonter jusqu'à ce dieu vengeur, la véritable source des remords ? Plus j'avance, et plus je sens le coup que ce fatal catéchisme va porter à la philosophie.

Observations.

D'un provincial sur le quatrième chapitre du double catéchisme philosophique.

Vous le savez, ce juge indépendant de ce qui nous entoure ne règle ses arrêts ni sur l'opinion, ni sur la crainte de nos frères, de nos amis, de nos proches, amis ou ennemis : c'est sur nos actions mêmes qu'il prononce, sur leur conformité avec la loi suprême, avec la volonté d'un dieu auteur de l'ordre et de toute vertu, et non sur ce que peuvent en dire ou en penser les hommes, ni sur ce qu'elles peuvent nous attirer d'utile ou de nuisible de leur part. Vous le savez encore, les remords dans celui qui a fait le mal ne sont que les effets de ce jugement intérieur que nous portons nous-mêmes sur notre conduite, dès qu'elle cesse d'être conforme à la vertu. Malgré lui le coupable connaît alors ses crimes, ses forfaits ; il voit un dieu vengeur, et il sait que ce dieu pénètre les replis les plus secrets du coeur, que nul crime n'est caché à ses yeux, et qu'il doit tôt ou tard les punir tous. Voilà ce qui l'effraie, ce qui répand le trouble, l'amertume au milieu de ses plaisirs, ce qui porte la terreur depuis le trône où le tyran s'assied jusque dans la caverne où le brigand se cache. Ils pourront l'un et l'autre échapper à la justice humaine ; le plus scélérat même passera quelquefois pour le plus saint des hommes ; mais nul n'échappera à la justice divine ; et déjà ils se jugent eux-mêmes comme ils seront jugés au tribunal de dieu. Déjà ils voient l'enfer s'ouvrir, les démons accourir, les vengeances célestes s'accomplir : voilà le vrai remords, voilà ce qui les trouble, les agite et les presse, tandis qu'il en est temps encore, d'expier leurs forfaits pour se soustraire aux flammes dévorantes. Vous le savez enfin, ce juge intérieur, qui console le juste et qui effraie le pécheur, c'est Dieu même, qui semble avoir placé son siége dans

nos coeurs, ou pour faire goûter d'avance les délices célestes à l'innocence qu'il absout, ou pour rendre sensibles et sans cesse présentes au méchant qu'il tourmente ces vérités précieuses : qu'il n'est point de bonheur, point de paix intérieure dans les routes du vice ; que le crime est lui-même son bourreau ; que l'impie ne sera pas toujours exalté ; qu'il prévoit, malgré lui, un terme à son triomphe ; que ce terme est la mort. Vous n'aurez pas besoin de mes réflexions pour observer combien ces notions sont simples et conformes à tout ce qui se passe dans nos coeurs, lorsque nous consentons à rentrer dans nous-mêmes pour y examiner de bonne foi ce que c'est que la voix de notre conscience, et surtout pour suivre la loi qu'elle nous trace. Mais voulez-vous connaître toute la perfidie et toute la noirceur de nos sophistes ? Observez que la voix de cette conscience n'est pas simplement l'effroi du vice et la consolation de la vertu ; qu'elle est encore la plus forte, la plus irréfragable, la plus irrésistible démonstration de tous nos dogmes primitifs combattus par l'impie, tels, entre autres, que l'existence de ce dieu, de ce juge, qui, s'il n'existait pas, ne se montrerait pas, dès cette vie même, sous des traits si terribles au méchant, si propices aux justes ; tels encore que l'existence d'un être spirituel dans l'homme, qui, s'il était uniquement matière, ne s'aviserait pas d'aller se faire un crime de n'avoir pas suivi les devoirs de l'esprit et de l'intelligence ; tels surtout que l'existence de cette liberté, dont il faut bien que l'homme soit habituellement convaincu, puisque tous les remords portent sur les reproches qu'il se fait d'en avoir abusé, puisqu'il n'est pas encore entré dans la tête d'un être intelligent, puisqu'il est impossible qu'il entre jamais dans l'esprit de l'homme de se reprocher d'avoir suivi les lois de la nécessité ; tels enfin que ce dogme de l'immortalité, que supposent évidemment les frayeurs d'un supplice qui attend le méchant au-delà du tombeau. Nos faux sages l'ont vue cette démonstration de tous nos dogmes primitifs dans l'existence seule des remords. Qu'ont-ils fait pour se mettre à l'abri d'une preuve si forte et si évidente ? Ils ont dénaturé le remords et toutes les notions de la conscience. Si vous les en croyez, ce n'est plus sur la crainte ou l'espoir des jugements de dieu que portent ces remords, mais sur les opinions de ceux qui nous entourent ; ce sont uniquement les bourreaux de cette vie présente qui troublent le méchant. Méditez ces leçons, vous y verrez l'empreinte d'un mensonge. S'il est vrai que l'impie ne redoute que l'homme, pourquoi donc tremble-t-il, pourquoi le désespoir se peint-il dans ses yeux, et pourquoi le remords devient-il plus puissant, plus actif que jamais à l'instant ou les hommes vont perdre toute action et tout pouvoir sur lui ? Pourquoi est-ce surtout aux approches de la mort qu'il éprouve le supplice intérieur du réprouvé ? Il a joui de tous ses crimes, il ne lui reste plus qu'à s'endormir ; les hommes, satisfaits de voir la terre déchargée de ce honteux fardeau, ne viendront pas troubler son dernier sommeil et réveiller sa cendre, ou le rappeler à la vie, pour exercer alors leurs jugements. Il le sait, il ne peut en douter, la mort va le soustraire à toutes leurs vengeances ; quel est donc le grand juge qu'il redoute si ce n'est l'éternel ? Il ne craint ni vos roues, ni vos bourreaux ; il sait bien que vous les écarteriez vous-même en ce moment ; qu'est-ce donc que ces flammes, ces

gouffres, où déjà il s'écrie qu'une main vengeresse vient le précipiter, si ce n'est les flammes et les gouffres de l'enfer ? Parlez-lui de vos lois vengeresses et de tous vos supplices ; il serait trop heureux d'en être quitte pour subir tout ce que vous avez de feux et de tortures : le temps viendrait bientôt y mettre fin ; c'est de l'éternité qu'il faut le délivrer. Vous l'entourez, vains sages ! Vous essayez de dissiper ses craintes ; mais votre propre coeur dément vos promesses, et le sien ne voit dans vos consolations qu'une amitié perfide. C'est nous, ce sont nos prêtres qu'il appelle à grands cris : c'est nous seuls qui pouvons dissiper son effroi, et ce n'est pas à votre magistrat ou à vos lois que nous le soustrairons : c'est avec le dieu des vengeances éternelles que nous viendrons le réconcilier ; laissez-nous lui porter des paroles de paix de la part de ce dieu même ; et l'espoir renaîtra dans son coeur, la pénitence bannira ses frayeurs, et vous saurez alors d'où venaient les remords de sa conscience. N'attendez pas même cet instant pour vous en assurer. Tandis que le tyran est encore sur le trône, à l'instant même où l'univers fléchit en sa présence ; ou quand le scélérat, profitant des ténèbres, a su se prémunir contre tous les témoins, échapper à tous les yeux, demandez-lui quel oeil il craint encore. À l'abri des mortels, qui peut-il craindre encore, si ce n'est ce grand dieu qui ne connaît ni voiles, ni ténèbres ? Que le méchant se taise ; que l'innocence seule nous instruise. Hélas ! Vous le savez, c'est bien elle qui, trop souvent, a tout à redouter de la part des hommes ; cependant, calomniée, opprimée, la verrez-vous jamais troublée par les cris, les terreurs de la conscience ? Vous pouvez affliger l'homme juste, vous pouvez l'accabler, vous pouvez épuiser vos supplices sur lui : il n'aura pas toujours sur son front la contenance des héros ; mais il aura toujours la paix dans l'âme. Vous pouvez arracher des larmes à sa faiblesse ; mais que sa chair soit déchirée en lambeaux et que son sang inonde l'échafaud, il mourra sans remords. Ils ne viennent donc pas de la crainte des hommes, ces remords, puisque les hommes ne sauraient en donner à l'innocence, lors même qu'ils l'immolent ; puisque les méchants ne peuvent s'y soustraire, lors même qu'ils n'ont rien à craindre des hommes. Mais encore une fois, le remords seul annonce un dieu vengeur, et nos faux sages ont juré de détruire l'idée de ce dieu ; c'est là ce qu'ils appellent rendre aux hommes un service important, les soustraire au préjugé, les délivrer de leurs terreurs paniques. Qu'ils apprennent au moins à l'apprécier, ce prétendu service ; qu'ils sachent quelle obligation et les particuliers et les empires peuvent leur en avoir, ou plutôt qu'ils entendent nos trop justes reproches. J'avais un protecteur dans le dieu des consciences et des remords ; je savais que ce dieu veillait pour moi dans le coeur des méchants ; sa foudre menaçante écartait les projets des ténèbres ; il me suivait partout, et jusque dans les ombres de la nuit, il criait au brigand : je te vois, et je veille pour lui ; garde-toi de verser un sang que je saurai venger ; les bourreaux des mortels sont loin de toi, j'appellerai les miens, et l'enfer s'ouvrira sous tes pas. Cette voix de mon dieu détournait les embûches, et je dormais tranquille. Vous me l'avez ôté ce protecteur, il ne tient pas à vous du moins que je ne l'aie perdu. Vous dites au méchant : cette voix qui arrête tes projets, qui,

troublant ta conscience, fait trembler le poignard dans tes mains, n'est que la voix du préjugé, et tu peux la braver : échappe seulement à l'oeil de l'homme, tu n'a plus rien à craindre. Où en serai-je donc, si le méchant vous croit ? Vous m'avez laissé seul contre toutes les ruses et tous les artifices, contre la nuit et les ténèbres que les brigands affectent, contre les puissants qui bravent le jour même, contre tout l'intérêt de cette classe avide qui voudra me voler, de ces riches qui voudront m'opprimer, de ces jaloux qui voudront me supplanter, de ces proches même qui voudront hériter. Vous m'avez laissé seul contre moi-même, contre toutes les passions et les penchants d'une nature pervertie. Voilà le service que vous m'avez rendu, philosophes cruels ! Vous haïssez le dieu qui me protége ; vous le chassez du poste qu'il avait choisi dans le coeur des méchants pour me servir d'égide, et pour les détourner de leurs projets par la terreur ; vous le chassez, autant qu'il est en vous, du poste qu'il avait choisi dans mon coeur même pour m'éloigner du vice. La haine que vous avez vouée à ce dieu protecteur est retombée sur moi ; et vous vous attendez à ma reconnaissance ! Ah ! Gardez pour vous-même ce service cruel ; je n'en veux ni pour moi, ni pour tous ceux dont le bonheur m'est cher. Ce dieu qui me protége veillait également sur mes frères, sur mes concitoyens, sur la patrie. Ainsi que moi, dans mille circonstances, ils n'ont pour eux que l'oeil du tout-puissant. Il est mille moyens d'échapper à la loi ; il est mille forfaits divers dans l'intérieur de nos foyers, dans les ressources d'une fausse amitié, dans les artifices de l'hypocrisie ; il en est dans le sanctuaire même de la justice ; dans la hardiesse et le parjure, dans la séduction ; il en est dans la plus monstrueuse ingratitude, dans les secrètes trahisons ; il est, dis-je, mille forfaits divers que la loi proscrit en vain, parce qu'elle ne peut ni les juger ni les connaître, et que le magistrat sera forcé d'absoudre, parce qu'il ne saurait les constater. Alors c'est sur ce dieu, uniquement sur lui, que reposent la paix des familles, la confiance des citoyens, et la sécurité des empires. Qu'avez-vous fait en disant aux méchants : la conscience qui redoute autre chose que l'homme est la conscience du préjugé ? Vous avez rendu muet le dieu qui effrayait l'enfant dénaturé, l'esclave révolté, l'épouse infidèle. Vous en serez peut-être la première victime. Ils sont seuls avec vous, ces amis simulés, ces serviteurs intéressés, cette femme dont vous n'avez pas su gagner le coeur. Ils sont seuls avec vous ; les ombres de la nuit les couvrent sous le même toit ; ils sont imbus de vos leçons ; eh ! Vous pouvez dormir ! Ils vous ont vu infirme, ils ont mille moyens de hâter votre dernière heure ; eh ! Vous ne tremblez pas ! Mais réfléchissez donc qu'il n'est pour eux ni juge ni témoin, que l'intérêt attend de votre héritage. Ils préparent le bouillon de la mort ; vous le boirez croyant accepter un bienfait. Voilà le grand service que vous avez rendu à nos familles. Avant vous, ce dieu qui nous défend dans le sein des foyers, suivait encore partout un ennemi secret, et lui faisait un crime de sa haine ; il était à côté du négociant avide, jusque dans ses comptoirs ; il opposait aux calculs de l'avarice ceux de la bonne foi ; sa voix protectrice disait à l'avocat de l'orphelin : tu ne cacheras pas les moyens de l'innocence ; tu n'atténueras pas les ressources du pauvre. Elle disait au juge du

peuple sur son tribunal : tu ne feras jamais acception du faible ou du puissant ; au soldat dans nos camps : tu mourras pour ton prince ; à son chef : tu sacrifieras tes jalousies à la patrie ; au ministre des princes dans nos cours : tu fuiras le mensonge, les basses flatteries près des dieux de la terre ; à nos rois sur le trône : tu ne troubleras pas le repos des nations, tu seras le père de tes peuples. Elle disait à tous : l'enfer me vengera de vos iniquités ; eh ! Vous êtes venus pour dire à tous : cette voix si puissante et si amie de l'ordre public, de la paix générale et particulière, n'est pas la voix d'un dieu qui déteste les projets de l'orgueil, de l'ambition et de l'intrigue ; c'est la voix du préjugé et de l'erreur ! Voilà le grand service que vous avez rendu à l'état, en dénaturant les notions de la conscience et des remords. Heureusement, vains sages, cette voix de la conscience est plus forte que vous ; et malgré vos leçons, elle trouble encore les succès du méchant. Heureusement, vous avez beau le dire, il n'est pas vrai qu'un crime heureux et impuni dans ce monde soit un crime sans remords. L'histoire des tyrans et des scélérats donne le démenti le plus formel à vos Helvétius ; et s'il est quelques-unes de ces âmes tarées, s'il est quelque méchant qui n'entende plus la voix de la conscience, qu'il parle franchement, et votre erreur n'en sera que plus manifeste. Est-ce par la vertu, par la raison, que les grands scélérats étouffent les cris de la conscience ? Non, non ; celui-là seul peut dire n'avoir plus de remords, qui a joint l'habitude aux forfaits. C'est à force de multiplier les crimes, c'est en se roidissant contre sa conscience, qu'il cesse de l'entendre ; mais dès lors ce n'est pas le méchant qui triomphe de cette voix terrible ; c'est Dieu lui-même qui se tait, et qui cesse enfin de menacer, parce qu'il a réprouvé sans retour. S'il existe cet homme tranquille dans le crime, que le silence de son coeur est affreux ! C'est celui des ténèbres, où rien ne m'avertit du précipice. Il prouve un dieu vengeur, mieux que le remords même. Il prouve un dieu qui laisse le méchant s'endurcir, qui déjà le punit dans ce monde, en ne lui laissant plus de ressource pour l'autre. S'il existe cet homme sans remords, malheur à qui pourra l'aimer, ou qui se trouvera forcé de vivre auprès de lui ! Il n'a plus que nos bourreaux à craindre ; les crimes qu'il pourra envelopper des ombres de la nuit ou de l'éclat du trône, étayer par la force ou voiler par l'artifice, ils les commettra tous. Qu'il trouve son plaisir ou son intérêt à calomnier, il calomniera ; qu'il le trouve à voler, il volera ; qu'il le trouve à vous tuer, il vous tuera tranquillement et de sang-froid. Au milieu des forfaits, il goûtera la paix et la sérénité de l'innocence ; et ce monstre dans la nature humaine, que sera-t-il, vains sages ? L'adepte conséquent de votre école, le philosophe consommé de Lamétrie, le Socrate d'Helvétius, l'esprit fort de Diderot, le héros de nos athées, de nos matérialistes, de tous ces ennemis d'un dieu vengeur, qui aiment mieux dénaturer le remords même que de reconnaître dans la voix du remords la preuve de ce dieu et de sa justice. Que leur a-t-il donc fait ce dieu de la conscience, dont ils ne veulent pas que les méchants reconnaissent la voix, lors même qu'elle retentit si fortement au fond du coeur ? Ah ! Sans doute, il les tourmente trop eux-mêmes, et c'est son joug qu'ils voudraient secouer. Mais que leur avons-nous fait, nous autres ? Que

leur a fait la patrie et l'empire, pour ne nous entourer que de bandits sous le nom de philosophes, que de brigands déterminés à nous voler, à nous calomnier, à nous assassiner toutes les fois qu'ils ne verront ni la roue ni les bourreaux à craindre ? Et ne me donnez pas pour une vraie rétractation de la part de nos faux sages ce chapitre opposé, où ils semblent se rapprocher de nous, en admettant l'utilité et la nécessité des remords. Rousseau seul excepté, qui me semble avoir presque toujours au moins soutenu les droits de la conscience, tous les autres ne sont dans ce chapitre même que des méchants adroits, ou des sophistes détestables, qui cherchent à pallier le mal et non à le guérir ; qui tout au plus aiment encore mieux se montrer inconséquents que rétracter leurs perfides principes. Voyez ce Diderot, qui ose nous dire impudemment : qu'on ne m'accuse pas d'autoriser le crime par des principes qui affranchissent l'homme de toute crainte, de tout remords. Rien ne serait évidemment plus calomnieux que cette imputation, puisqu'il n'y a pas un de mes raisonnements qui ne tende au contraire à anéantir tout scélératisme, à le rendre même inconcevable. Prend-il donc ses lecteurs pour de vrais idiots, quand il espère en imposer par cette phrase plus imbécile encore qu'elle n'est impudente ! Rappelez-vous, lecteur, que l'on vous a montré ce Diderot occupé à prouver non seulement que le scélératisme est inconcevable, mais qu'il ne peut y avoir dans ce monde aucune espèce de mal moral, de crime. N'est-ce donc pas là dire au plus grand scélérat : fais ce que tu voudras, et n'imagine pas que tu puisses seulement réussir à commettre ce qu'on appelle un crime : ce que tu auras fait ne saurait être un mal dans l'ordre de la moralité ; tes remords ne seraient qu'ineptie, puisqu'ils porteraient tous sur la crainte d'être puni d'un mal qui ne peut exister ? Ou l'imprudent sophiste ne voit pas l'identité de ce langage avec ses principes, et sa bonne foi ne montre alors que les bornes étroites de son esprit, et son orgueil philosophique est souverainement risible ; ou il ne cherche qu'à nous faire illusion par l'artifice et les raisonnements les plus grossièrement combinés : et qu'on me dise alors le sentiment que sa mauvaise foi doit inspirer. Que dirons-nous de cet autre Lucrèce, qui d'un côté ne voit dans les remords que des fantômes de l'imagination et de l'imposture, et de l'autre prétend tout aussi sottement que Diderot que ses principes ne tendent nullement à faire disparaître les remords, parce qu'ils sont, dit-il, les suites nécessaires du tempérament ? Vit-on jamais de trame plus mal ourdie que celle-là ? Je me tais sur l'absurde prétention qui fait dépendre les remords du tempérament, et non du crime même ; tandis qu'avec tous les tempéraments possibles, bilieux ou sanguins, colériques ou mélancoliques, il est constant que le remords n'existe jamais sans le crime. L'idée de ce sophiste est que, s'il y a des remords, ils sont nécessaires et l'effet de la fatalité, comme le crime même est l'effet du destin ; et ce principe n'est encore qu'une ruse grossière, puisque l'idée seule du remords démontre la liberté de l'homme, puisque jamais personne ne se reprochera dans sa conscience ce qu'il n'a fait que par une invincible et absolue impossibilité de faire autrement. Que dirons-nous de ce nouveau moraliste universel, qui, d'un côté, ne nous permet de voir dans les

remords que la crainte du mal que le crime peut nous attirer dans ce monde, souvent même que celle de la fièvre, de la goutte, d'une indigestion, et qui déclame ensuite avec véhémence contre ceux qui affaiblissent dans le coeur des méchants les scrupules et les remords ? Ruse encore que tout cela, et ruse révoltante autant que grossière, puisque le vrai moyen d'affaiblir les remords, de les anéantir, c'est d'en dénaturer l'objet comme il le fait, et de les réduire à la crainte des hommes, de quelque mal présent, tandis qu'ils portent tous sur Dieu et l'avenir. Je ne vous parle pas de Voltaire ; je le compte pour rien quand il s'agit de raisonner. S'il ne veut pas étouffer les cris de la conscience, il ne réfléchit pas qu'il a sans cesse varié sur les dogmes qui en sont le véritable fondement ; qu'on ne sait avec lui ce qu'il faut croire de l'immortalité, de la liberté, du mal moral. Que seraient les remords à son école ? Il ne les a connus que par son coeur, et Dieu veuille qu'ils aient expié ses blasphèmes ! Tout ce philosophisme n'est donc encore ici que ce que vous avez vu dans les autres chapitres du double catéchisme. D'un côté, nos faux juges mettent à découvert la doctrine la plus pernicieuse ; de l'autre, ils la pallient, ils font de vains efforts pour éviter la haine, le mépris qu'ils méritent. Là, ils sont ouvertement méchants ; ici, ils sont perfides et lâches hypocrites ; ils savent le moment de verser le poison, et ils cherchent ensuite à le cacher. Malgré leur artifice, efforçons-nous de ramener les peuples aux véritables notions de la conscience. Nous avons vu combien il importe de ne pas la confondre avec des considérations purement humaines, de reconnaître un dieu consolateur dans le calme et la paix dont jouit le coeur du juste. Lorsque nos philosophes vous disent qu'ils ne les éprouvent plus, ces remords, ces frayeurs, gardez-vous d'envier la prétendue paix dont ils jouissent. Elle vous montrerait un dieu dont le silence est plus terrible que la mort ; elle serait le sceau d'une réprobation anticipée.

Chapitre 5 Colonne A. Catéchisme philosophique. Enfer détruit. Le Philosophe. Sur quoi peut-on fonder l'idée d'un enfer? L'Adepte. Uniquement sur des suppositions, toutes fausses et absurdes? Le Philosophe. Un vrai philosophe ne voit-il pas le crime toujours assez puni dans ce monde? L'Adepte. Oui, les vrais philosophes, tels que le moraliste universel, le Lucrèce moderne, le militaire	**Chapitre 5** Colonne B. Catéchisme philosophique. Enfer rétabli. Le Philosophe. Sur quoi peut-on fonder l'idée d'un enfer? L'Adepte. Sur les réflexions les plus vraies, les plus philosophiques. Le Philosophe. Un vrai philosophe ne voit-il pas le crime toujours assez puni dans ce monde? L'Adepte. Il s'en faut bien que les sages aient cru le voir ainsi. Les plus grands philosophes, tels que le Moraliste

philosophe, et bien d'autres, ont vu que le méchant est toujours puni dans ce monde; et ils en ont conclu que l'enfer n'était point nécessaire.
Le Philosophe. N'est-ce pas une folie de croire que le crime offense Dieu, et que Dieu le punit?
L'adepte. C'est une absurdité. L'homme est trop peu de chose, pour qu'un Dieu s'offense de ses actions et daigne le punir. Ainsi l'ont déclaré et M. Diderot, et l'auteur du Bon sens.
Le Philosophe. La vengeance ne répugne t-elle pas à l'idée d'un Dieu ?
L'Adapte. Elle y répugne absolument; car le grand Toussaint, qui aime la Divinité de tout son cœur, ne peut s'accoutumer à cette idée d'un Dieu vengeur.
Le Philosophe. Quels hommes inventèrent ce Dieu, et son enfer?
L'Adepte. Cette idée ne peut être venue que des prêtres barbares et fanatiques, dont quelques-uns pourtant ne furent que des sots.
Le Philosophe. Ce dogme d'un enfer n'est-il pas au moins inutile dans ce monde?
L'Adepte. Il est plus qu'inutile; car il est dangereux, et peut même endurcir les médians.
Le Philosophe. Un Dieu juste peut-il punir des êtres aussi peu libres que l'homme?
L'Adepte. Autant vaudrait. Nous dire qu'il punit ce qu'il nous force lui-même à faire.
Le Philosophe. A quoi sert en morale l'opinion de l'immortalité, sur laquelle est fondé le dogme d'un enfer? ... .
L'Adepte. A rien du tout. Mortel ou immortel, l'homme n'en a pas moins les

universel, le Lucrèce moderne, le Militaire philosophe, et bien d'autres, ont vu très souvent le crime heureux et couronné; ils ont dû en conclure que l'enfer réparerait le scandale de ce monde.
Le Philosophe. N'est-ce pas une folie de croire que le crime offense Dieu, et que Dieu le punit?
L'Adepte. Au contraire, c'est une vraie folie de croire qu'un Dieu ne punit point le transgresseur des lois. Ainsi l'ont déclaré le philosophe du Bon Sens et M. Diderot.
Le Philosophe. La vengeance ne répugne t-elle pas à l'idée d'un Dieu?
L'Adepte. Non; car le grand Voltaire croit précisément que dire un Dieu, c'est dire un Dieu vengeur.
Le Philosophe. Quels hommes inventèrent ce Dieu et son enfer?
L'Adepte. Le philosophe qui connaître l'auteur de ces opinions, lui devrait ériger des autels.
Le Philosophe. Ce dogme d'un enfer n'est-il pas au moins inutile en ce monde?
L'Adepte. Il est au contraire très utile pour arrêter le méchant, et même pour empêcher le juste de quitter les voies de la justice.
Le Philosophe. Un Dieu juste peut-il punir des êtres aussi peu libres que l'homme?
L'Adepte. Le crime seul rend l'homme esclave, et un Dieu le punit justement de l'abus qu'il a fait de sa liberté.
Le Philosophe. A quoi sert en morale l'opinion de l'immortalité, sur laquelle est fondé le dogme d'un enfer?
L'Adepte. A établir les lois de la morale sur fine base dont elle ne saurait se

mêmes devoirs à remplir, les mêmes lois à suivre, ainsi que le déclare un très grand philosophe. Le Philosophe. L’existence de l’âme après la mort, suffirait-elle pour qu’un Dieu nous punît dans l’autre monde? L’Adepte. Dès que le corps n’est plus, ou se trouverait l’homme qu’un Dieu voudrait punir ? C’est la réflexion très ingénieuse d’un grand homme. Le Philosophe. Que diriez-vous d’un Dieu qui menace de faibles créatures d’un enfer éternel? L’Adepte. Je le détesterais comme un tyran féroce, pire que tous les Dieux du paganisme, comme un être dont nos plus célèbres philosophes ne supportent pas l’idée. Le Philosophe. En admettant l’idée d’un Dieu vengeur et d’un enfer, à qui faudrait-il la prêcher? L’Adepte. J’abandonnerais ce dogme à la canaille, comme le grand Voltaire a soin de nous le conseiller. Le Philosophe. Que répondrait vous à celui qui croyant un enfer, viendrait voir le prêcher à vous-même? L’Adepte. Je lui dirais avec un de nos sages: vous êtes un plaisant corps; si votre Dieu veut me damner, de quoi vous mêlez-vous?	passer, suivant la remarque d’an très grand philosophe. Le Philosophe. L’existence de l’âme après la mort, suffirait-elle pour qu’un Dieu nous punît dans l’autre monde? L’adepte. Que manque-t-il à l’homme quand son âme subsiste ? C’est après la mort surtout qu il vivra tout entier. C’est la réponse d’un bien grand philosophe. Le Philosophe. Que diriez-vous d’un Dieu qui menace de faibles créatures d’un enfer éternel? L’adepte. J’admirerais avec nos très célèbres encyclopédistes, son amour infini pour la vertu et sa grande sagesse manifestée par les menaces même d’un si grand châtiment. Le Philosophe. En admettant l’idée d’un Dieu vengeur et d’un enfer, à qui faudrait-il la prêcher? L’Adepte. Aux grands et aux petits, à tout homme; parce que sans ce dogme tout mortel peut devenir un monstre, suivant le grand Voltaire. Le Philosophe. Que répondriez-vous à celui qui croyant un enfer, viendrait vous le prêcher? L’Adepte. Je le remercierais de l’intérêt qu’il prendrait à moi, comme la raison veut que je remercie celui qui m’avertit d’un précipice que je ne voyais pas.
Preuves philosophiques du chapitre précédent Colonne A. 1. Le crime, dit très bien le moraliste universel, porte toujours sa peine dans ce monde... Et la vertu y est toujours récompensée... Il n’est point sur la terre de vertu qui ne trouve son salaire; il	Preuves philosophiques du chapitre précédent. Colonne B. 1. Tout fait voir, dit très bien le moraliste universel, qu’en suivant les voies de la justice on n’obtient aucun bonheur. On risque à chaque instant d’être écrasé par la foule qui suit un

n'est point de crime ou de folie qui ne soient sévèrement punis. C'est là un décret de la nature qui s'exécute sous nos yeux. Le Tout-puissant, insiste le militaire philosophe, le Tout-puissant qui règle nos destinées, nous punit et nous récompense dans ce monde. Nous sommes malheureux quand nous faisons le mal; nous sommes heureux quand nous faisons le bien... Chaque homme ne pèche jamais impunément. Disons aux hommes, ajoute l'auteur du Bon sens, de s'abstenir du vice et du crime, non parce qu'ils seront punis dans l'autre monde, mais parce qu'on en porte la peine dans le monde où l'on est. Que le méchant, nous crie enfin le Lucrèce moderne, que le méchant ne craigne pas dans une autre vie les châtiments de celle-ci. N'est-il pas déjà cruellement puni dans ce monde ? Il n'est donc pas besoin d'un enfer pour trouver la peine due au crime.

2. Les hommes sont forcés d'exécuter les lois de Dieu; comment pourraient-ils donc l'offenser ? Pour offenser quelqu'un, il faudrait supposer des rapports entre nous et celui que nous offensons. Quels sont les rapports qui peuvent subsister entre les faibles mortels, et l'Être infini qui a créé le monde? Dire que l'homme peut allumer la foudre dans les mains de son Dieu, qu'il peut déroulé ter ses projets, c'est dire que l'homme est plus fort que son Dieu, qu'il est l'arbitre de sa volonté, qu'il dépend de lui d'altérer sa bonté, et de la changer en cruauté; dire surtout qu'un Dieu punit, c'est bien peu le connaître. La providence s'irrite point de nos crimes... La suprême puissance unie dans un Être à une sagesse infinie, chemin opposé... Tout le monde est sollicité au mal, et personne ne trouve d'intérêt à faire le bien. Est-il étonnant, poursuit le philosophe militaire, qu'il y ait tant de crimes? Pour amener les peuples à la vertu, il faudrait que par des lois sévères on contînt le crime... que l'on montrât du moins du mépris aux débauchés, aux adultères, aux intempérants, aux menteurs de toute espèce, aux traîtres... Qu'à l'aide des récompenses, des distinctions, des richesses, des honneurs, les sujets fussent invités à suivre la vertu; et rien de tout cela ne se fait. Hélas ! Ajoute le philosophe auteur du Bon sens, on ne voit dans ce monde que le crime victorieux et la vertu dans la détresse. Qui ne voit pas enfin, s'écrie le Lucrèce moderne, l'innocence souffrir, la vertu dans les larmes, le crime triomphant et récompensé ? Qu'ils sont donc aveugles ces philosophes qui prétendent que le crime est assez puni dans ce monde, pour n'avoir rien à craindre dans l'autre!

2. Nous violons la loi de Dieu toutes les fois que nous nuisons à la société, ou à nous mêmes... Le Tout-puissant nous punit, et nous sommes malheureux quand nous faisons le mal. Donc on peut concevoir que l'homme offense Dieu. Il faut même vouloir ne pas faire usage de sa raison, pour croire que la divinité défend aux hommes de faire le mal, et ne les punit pas lorsqu'ils désobéissent. Celui qui adore un Dieu, mais un Dieu qui ne soit pas vainement honoré du titre de bon, qui le soit en effet... admet conséquemment des récompenses et des châtiments à venir... Autrement il n'admettrait qu'une distribution capricieuse des biens et des maux.

ne punit point; elle perfectionne ou anéantit.

3. C'est encore Mr Diderot qui le répète. L'idée d'un Etre infiniment bon exclut absolument celle d'un vengeur. C'est le grand Toussaint qui ajoute: La vengeance ne serait pas interdite à l'homme, si un Dieu se la permettait, puisque l'homme est son image.

4. Nos sages l'ont dit et répété bien des fois: L es auteurs de ce Dieu qui punit ses créatures dans l'enfer, sont des prêtres barbares, fanatiques. , intéressés qui parlent d'un enfer aux autres, et qui n'y songent guère; dont quelques-uns pourtant ne sont que les dupes de leurs opinions. Ce sont ces prêtres qui ont toujours senti que, pour se rendre considérables eux-mêmes, il était utile de faire la divinité terrible.

5. La crainte d'un enfer n'est nullement propre à contenir nos passions; elle remplit la vie d'amertume, de terreur et d'alarmes; et très probablement elle tend à endurcir les pécheurs. Ne voyons-nous pas, malgré ce dogme, des monstres de luxure, de trahison, de cruauté ?... Il ne sert à rien pour corriger les hommes, pour les tirer de leurs vices et de leurs habitudes.

6. Les hommes ne sont maîtres ni de leurs actions ni de leurs pensées; un Dieu juste ne peut donc les punir.

7. Quelque sentiment que l'on adopte sur son âme et son sort à venir, soit que cette âme soit immortelle ou non, la morale, ou la science de nos devoirs en ce monde, sera toujours la même.

8. L'âme sans le corps n'est pas l'homme; le corps sans l'âme n'est pas l'homme non plus: donc l'homme n'existera plus après la mort, quand

3. C'est encore M. Diderot qui m'apprend que l'athéisme n'admettant point un Dieu vengeur et rémunérateur, laisse la probité sans appui, et pousse indirectement à la dépravation. C'est le grand Voltaire qui nous dit hautement, que méconnaître un Dieu vengeur et rémunérateur, et n'attendre de lui ni châtiment ni récompenses, c'est être véritablement athée, et nier l'existence de Dieu.

4. Nous ne savons pas qui le premier enseigna aux hommes cette doctrine d'un maître éternel qui nous voit et qui jugera nos plus secrètes pensées. Si je le connaissais, je lui dresserais des autels.

5. La crainte des peines (à venir, ou d'un enfer) est propre à raffermir celui que le partage des affections fait chanceler dans la vertu. Je dis plus... Lorsque la créature, entêtée d'opinions absurdes, se roidit contre le vrai, donne la préférence au vice, sans la crainte des peines et l'espoir des récompenses, il n'y a plus de retour. Si l'on persuadait aux hommes qu'il n'y a plus de poul-serrho (c'est à dire, d'enfer), ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tyrans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettrait ceux-ci fort à leur aise ?

6. Vous objectez à un Dieu vengeur le défaut de liberté dans l'homme! Apprenez qu'il n'y a de vrai esclave que celui qui fait le mal... Qu'il s'asservisse aux lois éternelles écrites dans nos cœurs, et il sera véritablement libre.

7. La morale serait parfaitement inutile, sans le dogme de l'immortalité.

8. C'est-à-dire que si un prince avait égorgé sa famille pour régner, s'il avait tyrannisé ses sujets, il en serait quitte

même l'âme existerait; donc Dieu ne pourra point exercer sa justice et ses vengeances sur les morts; donc enfin il n'y a point d'enfer. 9. Est-il possible que les hommes puissent tomber dans une contradiction aussi manifeste que de représenter Dieu comme un être d'une bonté infinie, ou même de l'équité la plus ordinaire, et croire en même temps qu'il punit ainsi ses créatures ? Ne devraient-ils pas plutôt le représenter comme un démon barbare, comme un Etre infiniment injuste et cruel? 10. Nous avons affaire à force friponne, à une foule de petites gens brutaux, ivrognes et voleurs; je leur crierai dans les oreilles qu'ils seront damnés, s'ils me volent. J'imiterai ces philosophes qui, ne croyant pas à l'enfer, voudraient cependant que la populace fût contenue par cette croyance. Quant à moi je dirai: Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître, et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître, un Dieu qui, sur mes jours, a versé ses bienfaits, quand je ne serai plus, me tourmente à jamais. Telle est l'opinion du grand Voltaire. 11. Si votre Dieu laisse aux hommes la liberté de se damner, de quoi vous mêlez vous? Etes-vous donc plus sage que ce Dieu, dont vous voulez venger les droits?	pour dire à Dieu: Ce n'est pas moi; vous vous méprenez j je ne suis plus la même personne. Pensez-vous que Dieu fût bien content de ce sophisme ? Que ne dites-vous plutôt avec Jean-Jacques : L'homme ne vit qu'à moitié durant la vie, et la vie de l'âme ne commence qu'à la mort? 9. Plus la menace (contre les méchants) est terrible et imposante, plus il y a de bonté dans' son auteur. Un Dieu infiniment bon peut donc bien menacer les méchants d'un enfer éternel. Le pécheur peut-il l'accuser d'injustice de lui infliger des peines éternelles, puisque pendant la vie il était de son choix de les éviter, et de parvenir à une félicité éternelle? Que le philosophe d'ailleurs nous dise au moins ce qu'il mettrait à la place du poul-serrho ou de l'enfer. 10. Il faut un Dieu vengeur aux rois; il en faut un au ministre, à l'homme d'état, à tous ceux qui, sans la crainte de ce Dieu, nous pileraient dans un mortier, dès qu'ils y trouveraient leur intérêt. Il en faut un à nos tailleurs, à nos procureurs. Il en faut un au peuple, et à l'homme de cabinet. Quelle sera donc la classe qui n'ait pas besoin de croire à un enfer? 11. est-ce donc un attentat dans un passager, d'avertir le pilote que son vaisseau fait eau de toute part; qu'il est menacé d'un écueil; et d'exhorter ses compagnons à prévenir le péril ?

Note de madame la baronne sur le chapitre V.

Passe pour cet enfer détruit, chevalier : je le sais, on serait assez bien dans ce monde si l'on n'avait rien à craindre dans l'autre. Mais pourquoi cet enfer rétabli ? Pourquoi notre catéchisme vient-il encore nous montrer ici et votre moraliste

universel, et votre militaire philosophe, et Voltaire et Diderot à gauche, et puis tout de suite ce même moraliste universel, ce même militaire philosophe, et ces mêmes Voltaire et Diderot à droite ? N'est-ce pas pour nous dire que ces mêmes philosophes, qui ont tant crié contre l'enfer, en démontrent eux-mêmes la nécessité ? N'est-ce pas pour avoir le droit d'ajouter : ils ont beau faire et beau dire, il n'en existera ni plus ni moins, cet enfer ; et leur philosophie, loin de les rassurer, doit les faire trembler, puisqu'elle les y pousse par tant de voies. Qu'ils y prennent bien garde : un philosophe menteur, qui trompe le public, qui répand des maximes perverses ; un philosophe scélérat sur le trône ou dans la société, sont précisément ceux pour lesquels il nous faut un enfer, parce que ce sont précisément ceux-là qui sauraient le mieux se soustraire à la justice humaine. Allons, chevalier, une réponse à tous ces propos, qu'il me semble déjà entendre de la bouche de notre catéchiste. Il faut d'ailleurs que je vous le dise : cet enfer rétabli m'effraie bien plus que cet enfer détruit ne me consolait ; et notre catéchiste tirerait un trop bon parti de mes frayeurs ou de mon silence.

Observations.

D'un provincial sur le cinquième chapitre du double catéchisme philosophique.

Le dogme que nos sages s'efforcent de détruire dans ce cinquième chapitre de leur catéchisme est depuis longtemps l'objet que je regarde comme le grand principe de toutes les erreurs philosophiques, et surtout de la haine qu'ils vouèrent à la religion. Effacez de la foi évangélique l'éternité des peines de l'enfer ; renonçons à ce dieu qui devient implacable quand une fois l'arrêt est prononcé ; donnons-lui, s'il le faut, des millions et des millions d'années pour se venger et punir les méchants ; pourvu que sa vengeance ait enfin quelque terme ; pourvu qu'enfin les siècles viennent rouvrir les portes de l'enfer, en éteindre les feux, je crois pouvoir le dire : cette condescendance de la part de l'église lui rend toute l'école de la philosophie. Cédons-leur cet article, tous les sages du siècle sont à nous. Nos mystères pourront encore humilier leur esprit ; mais moins intéressés à les combattre, ils conviendront sans peine qu'un dieu, auteur des hommes, peut bien être au-dessus de leur intelligence, et exiger l'hommage de leur foi. Notre morale alors, bien moins terrible dans ses menaces, sans être moins pure, moins sublime dans ses préceptes, ne réveillera plus que leur admiration. Je vous en réponds même, ils trouveront fort simple qu'un dieu, dans l'autre monde, punisse les forfaits qui auront triomphé dans celui-ci ; ils reviendront bientôt sur ce dieu qu'ils nous disent trop bon pour se venger, trop grand pour s'occuper des erreurs, des fautes, des vices et des crimes d'un être tel que l'homme. La raison se tiendra dans ses bornes ; elle donnera moins au délire, quand les passions, moins révoltées par la foi, auront moins d'intérêt à s'égarer. Alors ce dieu si bon de la philosophie ne sera plus ce dieu imbécile qui veut le bien et qui ne le veut pas, puisqu'il ne prend aucun moyen pour détruire le

vice ; alors son dieu si grand ne sera plus ce dieu assez borné pour ne pouvoir étendre ses soins sur toutes les créatures et peser leurs actions, sans fatiguer son attention et troubler son bonheur. Elle ne voudra plus d'un dieu qui aime mieux être nul pour la vertu que juste pour le crime ; qui nous donne des lois, et qui voit du même oeil l'homme soumis et l'homme révolté, qui laisse triompher paisiblement le mortel ennemi de sa puissance ; qui met au même rang et celui qui l'adore et celui qui détruit ses autels. Ce dieu trop imbécile et rempli de contradictions n'est pas le dieu de la raison ; il cesserait bientôt d'être celui de nos faux sages, si la peur que le nôtre leur fait ne leur rendait le délire plus cher que le joug de la foi. Faut-il vous convaincre, lecteur ? Observez la marche de l'incrédulité dans l'esprit du faux sage. Le dogme qui révolte le plus ses passions, ce dogme menaçant d'un enfer éternel, est celui dont il cherche d'abord à délivrer sa foi ; il faut, pour le combattre, renoncer à une suite de vérités frappantes, auxquelles il sent bien que le dogme d'un enfer est lié ; dès lors il ne veut plus de ce dieu saint de l'évangile, parce que la sainteté infinie suppose une haine infinie de tout vice ; il ne veut plus d'un dieu mort sur la croix, parce que la rigueur exercée sur l'innocence même annonce le supplice étonnant qui attend le coupable. Le joug de l'évangile secoué, il ne lui reste plus que sa raison ; c'est elle qu'il invoque, non pour qu'elle lui serve à découvrir le vrai, mais pour qu'elle lui donne des arguments, des armes contre une vérité qu'il craint et qu'il déteste. Sa raison, prévenue par les passions, appelle à leur secours tous ses sophismes. C'est la foi d'un enfer qu'il faut combattre ; ses systèmes tendront à le rendre impossible. Ce dogme supposait que l'âme vit encore au-delà du tombeau ; tous les raisonnements du philosophe se tourneront contre l'idée de l'immortalité ; mais la mort, qui détruit la matière, pourrait bien ne pas anéantir l'esprit ; le sophiste bientôt s'en prendra à l'esprit même, et il s'attachera au matérialisme. La matière pourtant n'est qu'un être passif, la liberté ne peut se concevoir, que dans un être esprit ; il combattra la liberté, comme il a combattu la spiritualité. Enfin l'idée d'un dieu, d'un être intelligent, annonce essentiellement une substance spirituelle ; il cherchera à renverser l'idée de ce dieu même. Mais partout des autels et des hommes consacrés au saint culte, partout la religion rappelle aux faux sages la grandeur, les bienfaits, la puissance, les jugements terribles de ce dieu dont il ne souffre plus l'idée ; il ne souffrira plus son église, ses saints et ses apôtres. Hérétique, incrédule, matérialiste, fataliste, athée, ennemi décidé de toute religion, le voilà parvenu au comble de l'erreur et de l'impiété, du fanatisme et du délire philosophique. Remontez à présent à la source de toutes ces horreurs ; elle est dans ses passions, et dans la crainte de ne pouvoir en accorder l'empire avec la foi d'un enfer éternel. Son coeur avait senti toutes les conséquences de ce dogme terrible ; il le savait trop bien, il faut être insensé pour croire à un enfer, et offenser un dieu, qui, s'il diffère un instant ses vengeances, saura trouver un temps pour ses fléaux, mais comme si c'était une moindre folie de se boucher les yeux pour ne pas voir l'abîme, d'en nier l'existence pour s'y précipiter, il a fait ses efforts pour s'aveugler ; il a mieux aimé ne pas croire à

l'enfer, ne croire ni aux crimes divers qui le méritent, ni au dieu qui l'en menace, ni à l'église qui l'avertit sans cesse de ne pas y tomber ; il a mieux aimé, dis-je, combattre tous les dogmes qui ont quelque rapport à cet enfer, que s'occuper des moyens de le fuir par le sacrifice de ses passions diverses. Gardez-vous donc de croire à la fausse humanité de nos vains sages ; ils vous disent sans cesse que le coeur se révolte à la seule pensée de ces feux allumés pour ne s'éteindre plus ; d'un dieu qui inventa dans sa colère des supplices terribles par leur intensité, mais terribles surtout par leur éternité ; et je vous dis, moi, que ce qui les révolte le plus, ce n'est ni cet enfer, ni ces flammes ; mais le sacrifice qu'il faut faire de toutes nos passions, de tout péché, de tout plaisir illicite, de tout vice, pour ne pas y tomber. Le châtiment des péchés, quel qu'il soit, lui serait moins odieux, s'il était moins attaché au péché. Ce n'est pas l'honnête homme qui réclame sans cesse contre les lois et les bourreaux, c'est le brigand qui voudrait dans son coeur qu'il n'y eût ni juge ni supplice. Quel que soit le principe de cette aversion, de cette horreur qu'inspire au faux sage le dogme d'un enfer éternel, à quoi lui serviront ces arguments ? Feront-ils qu'il n'en existe point ? Où préserveront-ils de celui qui existe le pécheur qui en nie l'existence pour se livrer plus librement aux vices, aux péchés que l'enfer doit punir ? Ses feux s'éteindront-ils pour celui qui les mérite davantage, en ajoutant aux dérèglements de son coeur l'incrédulité et la révolte de l'esprit ? Telles sont, lecteur, les réflexions que je voudrais d'abord inspirer au philosophe ennemi de nos dogmes, sur les peines réservées aux méchants, et sur l'éternité de la réprobation. Avant de disputer avec lui sur l'enfer, j'exigerais qu'il commençât par vivre comme s'il y croyait ; qu'il réglât ses passions, qu'il réformât ses moeurs, qu'il obéît à Dieu, à sa conscience, comme il pourrait le faire s'il était persuadé qu'un enfer éternel doit punir ses péchés. Je voudrais qu'il aimât franchement la vertu, la vérité ; qu'il fût bien décidé à les suivre, quelque sacrifice que l'une ou l'autre exige de son coeur et de son esprit. Lorsque je le verrai dans ces dispositions, je lui dirai : venez ; examinons à présent de sang-froid cette vérité qui répugne si fort à vos idées. Je conviens avec vous que le dogme d'un enfer est terrible ; mais est-ce la terreur qu'il inspire qui le rendra moins vrai ? J'en conviendrai encore : il n'en est pas de ce dogme effrayant comme de tant de vérités communes à la raison et à la foi. Un dieu punit essentiellement dans un autre monde le crime qu'un repentir sincère n'a pas expié dans celui-ci ; ce dieu rend à chacun selon ses oeuvres ; voilà tout ce que les lumières naturelles peuvent nous découvrir. Comment et à quel point, combien de temps Dieu punit-il le méchant et récompense-t-il le juste ? Tous les Socrates de l'univers, réduits aux lumières de la raison, ne satisferont jamais à ces questions de fait ; il n'a pas été donné à l'homme d'y répondre sans une révélation formelle de la part de Dieu même. Seul il porta la loi propice à la vertu et redoutable au vice ; seul il a pu fixer l'immensité de ses largesses, l'étendue et la durée de ses vengeances ; seul il a pu nous dire : c'est ainsi que je récompense, c'est ainsi que je punis ; il a dit : je serai infini, je serai éternel dans l'un et dans l'autre ; il a dicté lui-même la sentence que nous répétons avec

tant de consolation, lorsqu'il s'agit des justes : venez les bénis de mon père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement ; il a dicté aussi cet arrêt foudroyant, que nous n'adressons nous-mêmes qu'en tremblant aux pécheurs : allez, maudits, au feu éternel préparé à Satan et à ses anges. C'est au nom de Dieu uniquement que nous vous menaçons de cette éternité ; ne disputez donc pas contre nous, mais contre Dieu. Nous vous portons sa loi ; nous convenons quelle est terrible pour le méchant ; mais il faut bien qu'elle soit juste, puisqu'un dieu l'a portée ; et il faut bien qu'un dieu l'ait portée et révélée lui-même, puisque toute la religion s'écroule et devient nulle, puisqu'il faut déchirer l'évangile et les prophètes, si cette loi, tant de fois répétée dans nos livres saints, ne vient pas de Dieu même. Je connais les détours que prend ici une fausse sagesse ; je sais que c'est le dogme de l'enfer qu'elle tourne contre la révélation même ; d'abord elle invoque tous les sophismes de la raison ou des passions, pour montrer l'injustice dans l'arrêt qui condamne les méchants à une éternité de supplices, et de cette injustice prétendue, elle conclut qu'un dieu n'a point porté un tel arrêt ; que notre foi est fausse ; que la révélation est chimérique. Mais nos faux sages l'ont-ils démontrée, cette injustice ? Ils en sont loin encore, et vous en conviendrez sans peine lorsque vous pèserez leurs arguments. Celui qui leur parut toujours le plus triomphant se réduit à nous dire qu'il n'y a plus de justice lorsqu'il n'existe plus de proportion entre la peine et le délit ; et comment prouvent-ils ce défaut de proportion ? En vous disant que le crime de l'homme est l'effet d'un instant ; que tous les forfaits de la vie la plus longue ne sont rien, comparés aux supplices de l'éternité même. J'ai cent fois entendu cet argument ; j'en ai cherché la force ; je n'ai jamais conçu comment des philosophes, des hommes qui, par état au moins, devraient être accoutumés à réfléchir, peuvent le répéter. Il existe, en effet, et il doit exister au tribunal de Dieu une proportion entre la peine et le délit ; mais quelle absurdité que de juger d'un crime par le temps qu'il exige pour être consommé, au lieu d'examiner le délit et le crime, le péché en lui-même, dans sa grièveté, dans sa noirceur, dans sa méchanceté et dans tous les rapports qui constituent l'offense, le délit, l'outrage, le forfait. Quand vous jugez vous-même, et lorsque vous avez à prononcer dans votre propre cause ou dans vos tribunaux, dites-moi si jamais il vous vint dans l'esprit de suivre cette règle absurde, inconséquente, que vous osez prescrire à la divinité. Quand vous avez été méprisé, insulté, outragé ou blessé dans vos biens, votre honneur, votre réputation, ou votre autorité ; lorsque vous avez eu à punir le traître, le rebelle, le calomniateur, le parjure, et un méchant quelconque, dites-moi si jamais il vous est arrivé de mesurer uniquement la peine sur le temps que le crime exigeait. Non, non ; vous le saviez, un instant suffit au scélérat pour concevoir, résoudre et consommer le crime le plus noir, comme un instant suffit aux âmes timorées pour des fautes légères. La calomnie la plus atroce est l'effet d'un seul mot, comme un mensonge peu nuisible ou même officieux. Le traître et l'assassin ne mettront qu'un instant à broyer le poison, à plonger le poignard ; seront-ils moins coupables que ce triste indigent qui respecte vos jours en épiant

l'instant propice au larcin qu'il médite ? Ce tyran qui a pu dans un jour sacrifier cent victimes à sa haine, ou ce héros brigand, suivi de cent mille hommes, dont la foudre moissonne dans une heure plus d'hommes immolés à son ambition que tous les assassins de nos forêts n'en font tomber dans un siècle entier sous leur fer homicide, sera-t-il moins coupable aux yeux de la philosophie, qu'un simple citoyen qui ne peut satisfaire sa vengeance que par de longs détours, et qu'avec le secours des années ? Est-ce bien cette règle qui dirige vos magistrats et vos législateurs, lorsque nous les voyons condamner à de longues années d'un esclavage affreux, à la captivité qui ne finit qu'avec la vie, souvent même au dernier des supplices, tant d'hommes qu'un instant a rendus criminels, qui un instant plus tôt seraient morts innocents ? Le coupable fût-il assez puissant pour échapper aux tribunaux, pourvu qu'il soit connu dans nos sociétés, le crime d'un instant ne répandra-t-il pas sur la vie la plus longue ces taches que le temps n'efface pas, le déshonneur, la honte, l'infamie ? Que sert au meurtrier de n'avoir eu besoin que d'un instant pour attenter aux jours d'un citoyen ; à l'ingrat, d'avoir en un clin d'œil trahi son bienfaiteur ; au parjure, d'avoir violé sa foi et son serment par un seul mot ; au perfide, au rebelle ou au lâche, d'avoir en un seul jour abandonné son ami, son roi ou sa patrie ? Leur mémoire en sera-t-elle moins flétrie pour toujours ? N'est-ce pas en perpétuant leur honte, leur opprobre, que l'histoire nous conserve leur nom ? Le premier assassin, le premier lâche, le premier tyran, sont morts depuis longtemps ; qu'ils sortent du tombeau pour reparaître dans nos sociétés, ils y retrouveront toute la haine et tout le mépris de leurs contemporains. Un instant suffit donc dans l'empire moral pour mériter l'horreur de tous les siècles, par cela seulement qu'il suffit pour vouloir un grand crime. C'est donc une folie et une absurdité, c'est au moins une ressource bien peu philosophique, que de juger des crimes, de la durée des peines qu'ils méritent, par le temps employé à les commettre. Voulez-vous établir des proportions plus justes entre la peine et le délit ? Laissez ce point de vue sous lequel ils ne vous offrent rien que l'esprit humain puisse comparer. La balance à la main, mettez le crime d'un côté avec toute sa noirceur, de l'autre l'éternité et toute sa durée ; de part et d'autre alors vous aurez l'infini. La raison, je le sais, frémit de ce principe, parce qu'elle conçoit que seul il justifie et l'enfer, et ses feux dévorants, et son éternité ; mais la raison sera forcée d'y souscrire, parce qu'elle conçoit évidemment qu'il n'y a plus d'égalité, plus de proportion, plus de justice exacte et rigoureuse, si la peine a un terme quand la noirceur du crime n'en a point, quand l'outrage est infini. Toute votre ressource est de nous demander comment l'homme, comparé à son dieu, n'étant qu'un vil insecte, peut se rendre envers lui infiniment coupable ; mais nous vous répondons que c'est précisément la petitesse de l'homme, comparé à son dieu, qui rend l'outrage énorme et infini quand il ose pécher contre ce dieu, résister à ses ordres, se préférer à lui, l'offenser, l'outrager, se révolter enfin, et détruire, autant qu'il est en lui, l'empire de la divinité. Puisque vous nous forcez à consulter la raison sur des objets où seule elle ne peut fixer notre opinion, écoutez-la au moins cette raison, et elle

vous dira que le crime s'aggrave essentiellement en proportion des droits qu'il a violés, et de la majesté de celui qu'il outrage. De l'esclave qui offense l'esclave son égal, à celui qui outrage son maître, à celui qui outrage le magistrat public, à celui qui outrage son roi, l'offense croît toujours ; quelle mesure pourrez-vous lui prescrire lorsqu'elle arrive à Dieu ? Concevez, s'il se peut, la distance des cieux et de la terre, concevez toute celle qu'il y a de l'être le plus vil au plus sublime esprit sorti des mains de Dieu ; vous serez encore loin de concevoir celle de l'homme à Dieu ; vous n'aurez qu'un seul mot pour l'exprimer, vous serez obligé de la dire infinie. Le crime d'un mortel contre Dieu est donc infini dans son énormité, par cela seul que l'homme est moins auprès de Dieu que l'insecte auprès de vous. L'homme est vil ; il doit donc respecter le plus parfait des êtres : il est faible ; il doit donc se soumettre au tout-puissant ; il est plein de passions, de vices, de défauts, il doit obéir aux lois de ce dieu saint, qui peut seul réformer les défauts, les vices, les passions. Quand nos sages raisonnent sur le crime et sur l'éternité de l'enfer destiné à le punir, sans doute leur esprit n'aime pas à se fixer sur ces réflexions ; mais pourquoi viennent-ils nous forcer à les leur opposer pour justifier et Dieu et ses vengeances ? Sa cause est dans nos mains, puisque c'est celle de notre foi et de toute l'église ; nous les forcerons donc encore à réfléchir que ces fautes de l'homme, qu'ils appellent les fautes d'un moment et que l'enfer punit, sont les crimes de l'homme ingrat, et révolté contre l'auteur même de son existence, contre un dieu dont il tient tout ce dont il jouit, et la faculté même d'en jouir ; contre un dieu bienfaisant, généreux, patient, miséricordieux : contre un dieu qui a droit à tout l'amour de l'homme, à la soumission la plus parfaite, à l'hommage le plus universel. Nous les forcerons de réfléchir que ces fautes d'un être qu'ils disent si faible sont cependant les crimes d'un être qui a la force de résister à Dieu, de braver le souverain législateur, et de lui disputer le droit de présider à nos actions, de les régler, et de les diriger toutes à la vertu ; que ces fautes d'un être faible sont cependant autant de crimes volontaires, délibérés, commis avec réflexion, avec la connaissance de la loi qui les proscrit, avec la liberté d'observer cette loi ; qu'elles sont par conséquent des crimes de choix, de préférence ; qu'elles sont les crimes d'un esclave qui aime mieux se satisfaire et suivre son plaisir qu'obéir au dieu de l'univers ; qu'il n'est aucune espèce de noirceur, de méchanceté, d'ingratitude, de rébellion, que les péchés de l'homme ne renferment ; que toutes nos excuses enfin disparaîtront au tribunal du scrutateur suprême des consciences, du juste appréciateur des vertus et des vices. Qu'importe en ce moment que l'intérêt du crime nous aveugle, que le faux sage cherche à s'étourdir, à se cacher combien il est coupable ? Dieu saura dans le temps nous forcer à reconnaître, à apprécier nous-mêmes ce désordre affreux du vice préféré à la vertu, de l'homme refusant d'obéir à celui devant qui le ciel s'incline, la nature se tait et l'enfer tremble. Tous les raisonnements de la philosophie deviendront inutiles quand ce dieu paraîtra. Disputons un peu moins sur ses vengeances, et tâchons de les mériter moins. Réfléchissons surtout qu'excuser, atténuer le crime qui l'offense, c'est

l'abaissement lui-même ; qu'il faut lui contester toutes ses perfections et leur infinité, ou avouer que l'enfer n'est pas trop pour venger son injure. Mais si ces perfections sont infinies, sa bonté l'est aussi ; et c'est encore précisément parce qu'il est infini dans sa bonté qu'il faut être infiniment méchant pour cesser de l'aimer, pour l'outrager. La bonté d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un maître, est-elle donc un titre à l'infidélité, à l'ingratitude, à la rébellion ? Et faut-il qu'il se montre en tyran pour mériter l'amour, la reconnaissance et la soumission ? Quelles fausses idées nous faisons-nous encore de la bonté ? Nous lui donnons nos vices dans un dieu ; nous voudrions qu'elle fût dans lui comme dans l'homme, lâcheté, complaisance, et condescendance pour le mal ; tandis que dans un dieu la bonté ne peut-être que l'amour souverain de la vertu, et la haine infinie de tout crime. Nous parlons de justice, d'équité, d'égalité ; et nous ne voyons pas combien la bonté même égale la justice dans le destin de l'homme. Un instant peut le rendre coupable et lui ouvrir l'enfer ; mais un instant d'amour, de repentir, de vraie pénitence, peut lui ouvrir les cieux tant qu'il respire. Ou la vie ou la mort, ou le bonheur suprême ou un malheur sans fin ; le choix est dans ses mains tant qu'il est dans ce monde : à qui peut-il s'en prendre qu'à lui-même quand il a mal choisi ? Ce juge inexorable dans l'enfer est le meilleur des pères sur la terre ; une larme le touche, et efface à ses yeux un siècle de désordres. Si l'homme s'endurcit, si son heure le trouve dans le crime, pourquoi toujours parler de sa faiblesse, puisque l'enfer ne punira jamais que des crimes de choix, et des crimes commis avec tous les moyens de résister à la tentation ? Que pourra cette excuse auprès d'un dieu qui offrait au pécheur toute sa puissance, qui n'attendait qu'un voeu sincère, qu'une prière fervente, pour voler au secours des pécheurs avec toute la plénitude de sa force et de ses grâces ? Que pourra cette excuse dans celui dont le crime est d'avoir aimé cette faiblesse, et rejeté la main prête à le fortifier ; dans celui qui a bien eu la force de résister à Dieu et de braver ses lois, ses menaces, l'enfer même, et son éternité ? Ne croyez pas, lecteur, que, pour justifier un dogme si terrible, je n'affecte qu'une morale austère qui toujours exagère le crime pour ajouter à la rigueur des peines. Je juge le pécheur comme il sait bien se juger lui-même quand les passions se taisent et que la conscience parle seule, comme je sais trop bien qu'un dieu le jugera quand le temps des vengeances arrivera. Nous donnons tout au crime, nous autres, avec notre indulgence et nos excuses recherchées ; mais un temps viendra où ce dieu donnera tout à la justice. Nous ne voulons pas voir combien notre philosophie est ici en défaut. Nous objectons au dogme d'un enfer éternel la justice même, la proportion des peines aux délits ; et parce qu'enfin, après tous nos abus de sa bonté, de sa clémence, ce dieu ne sera plus qu'un dieu rigoureusement juste, éternellement juste, parce qu'alors un supplice infini punira des crimes infinis dans leur noirceur, nous voudrions revenir à la clémence dont le temps est passé. Nous cherchons à jeter un voile sur ce crime, à l'excuser, à l'atténuer, tandis que nous parlons d'un tribunal qui ne souffre ni voile, ni excuse ; mais vérité, justice rigoureuse. Nous combattons le plus terrible dogme de la foi

avec toutes les ruses du sophisme, et nous ne souffrons pas qu'on nous oppose les raisonnements les plus simples et les plus palpables, comme si nos sophismes pouvaient nous garantir d'un enfer éternel, mieux que la connaissance de sa justice, et notre soumission au dieu qu'il doit venger. Avec plus de sang-froid dans nos raisonnements, au lieu de le calomnier, le dieu de cet enfer, nous en viendrions à une juste admiration de sa sagesse. Par la même raison qui a fait dire au philosophe : si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer, nous dirions : si ce dieu n'avait pas un enfer, il devrait le créer, et le rendre éternel. En Dieu saint, en Dieu sage, il a dû opposer aux passions le frein le plus puissant, le plus propre à effrayer le crime, à le rendre moins commun sur la terre. Hélas ! Malgré ce frein d'un enfer si terrible par ses flammes, par son éternité, il est encore tant de vices et tant de forfaits ! Que serait-ce si l'homme, si tant de débauchés, tant d'avares, tant d'ambitieux, de scélérats dans tous les genres, n'avaient à redouter qu'un supplice passager ? Quelle impression a faite jusqu'ici la foi d'un purgatoire ? Quelque terribles que nous peignions ses feux, ils finiront un jour ; on dirait que cette idée seule les a déjà éteints, tant la plupart des hommes se mettent peu en peine de les éviter. Ce n'est pas là un fait que la philosophie nous conteste ; qu'elle convienne donc de cette conséquence si évidente, que cette éternité qui la révolte dans les supplices de l'enfer, les mortels l'ont rendue nécessaire. Sans elle, Dieu, moins saint, eût moins manifesté sa haine pour le crime ; nous pourrions l'accuser de le favoriser, d'endurcir le méchant, puisque le scélérat endurci et mourant dans toute son affection pour le crime eût conservé encore l'espoir de la vertu, la certitude même du pardon. Sans cette éternité dont nous vous menaçons, l'enfer de Zoroastre eût été plus terrible et plus efficace que celui de la foi ; et le Parsis se fût montré plus sage que le dieu des chrétiens. Nos prétendus sages, qui louent tant ailleurs ces mêmes dogmes qu'ils combattent chez nous, parce que chez nous seuls ils ont cette sanction qui les effraie ; parce que chez nous seuls la morale, d'accord avec la foi, ne se relâche jamais sur les passions, nos prétendus sages osent nous reprocher que l'intérêt des prêtres inventa cet enfer. Qu'il leur en coûte peu de nous calomnier ! Et qu'il faut être bien attaché aux passions pour croire qu'un sordide intérêt peut seul leur opposer la plus terrible des barrières ! Qu'ils le disent encore, les insensés ! Qu'ils le répètent : l'intérêt du sacerdoce a inventé l'enfer, la calomnie est trop grossière, et ils sont trop connus ces prophètes qui longtemps avant nous crièrent aux pécheurs : qui de vous supportera ces flammes dévorantes, ce ver rongeur qui ne meurt point ? Qui de vous pourra habiter au milieu de ces feux qui ne s'éteignent pas ? Il est trop connu ce Jésus, fils de Dieu, qui le premier révéla cet arrêt menaçant : allez, maudits, au feu éternel. On ne croira pas que d'autres intérêts que ceux de la vertu et du salut des hommes aient animé les prophètes, Jésus et ses apôtres. Quand nous vous répétons leurs leçons, quel peut-être le nôtre ? Qui pouvons-nous séduire en vous disant : celui qui n'aime pas son dieu et son prochain ; celui qui ne tend pas une main secourable à l'indigent ; celui qui s'abandonne à l'avarice, à la vengeance, à l'ambition, à la débauche ; celui enfin

qui ne suit pas les routes de la vertu, brûlera dans l'enfer sans espoir de pardon ? Et quels sont-ils ces hommes qui font le plus souvent retentir ces menaces aux oreilles des pécheurs, qui les répètent avec le plus de zèle, de chaleur et de persuasion ? Sont-ce ces prêtres lâches, indévots, vicieux, auxquels l'église annonce elle-même que cet enfer est surtout destiné ; et non pas ces pasteurs chéris et respectés, parce que leur charité connue et toutes leurs vertus ne nous laissent pas même soupçonner l'intérêt personnel ? Insensés ! Si le prêtre cherchait son intérêt dans ses dogmes, ce sont vos passions qu'il flatterait dans son symbole ; c'est l'enfer même qu'il vous aurait promis d'ouvrir à prix d'argent ; il vous aurait vendu la liberté de suivre vos passions et vos vices. Ce dogme d'un enfer, tout antique qu'il est, le prêtre enfin l'aurait sacrifié à la philosophie, bien certain qu'à ce prix nos faux sages deviendraient les amis de l'église, et cesseraient bientôt de la calomnier, de la persécuter, de combattre sa morale, ses dogmes, d'arracher ses enfants à l'autel. Quelle folie, lecteur, et que la calomnie est absurde ! L'intérêt inventa des peines éternelles contre l'intérêt même, et contre tous les vices, et contre tous les crimes. Et ce même intérêt empêche encore les prêtres d'effacer de leur symbole ce dogme, qui toujours a soulevé contre eux les faux sages du siècle, et dont le sacrifice ferait de leurs mortels et perpétuels ennemis autant de partisans. Non, non ; la vérité et le serment de renoncer plutôt à tous les avantages du siècle qu'à la révélation, à la parole de Dieu, ont seuls pu soutenir ce dogme dans l'église. Que perdrait-elle donc en vous l'abandonnant ? Que n'avait-elle pas à espérer des peuples, en soumettant au moins l'ardeur et la durée de ses feux à nos victimes ? Si l'intérêt eût dicté son symbole, le prêtre, en vous disant que l'enfer peut s'ouvrir à sa prière, trouvait le vrai moyen de redoubler le zèle et l'affection des peuples pour l'autel ; alors le méchant même eût engraissé celui qui par ses voeux abrégeait le supplice. Hélas ! Ils seront vains nos voeux, nos sacrifices ; nous sommes les premiers à vous l'apprendre : nous voudrions le rouvrir cet abîme qui attend le pécheur, nous ne le pourrons pas, nous gémirons en vain sur son malheur ; nous lèverons en vain pour lui et nos mains et nos coeurs vers le ciel ; nous offrirons en vain la victime sans tache. Il n'en coûtait pas plus de vous promettre que de vous menacer, et nos promesses faisaient de nous les dieux du méchant même. Quel intérêt peut donc nous arracher l'aveu de l'impuissance, de l'inutilité de toutes nos ressources, si ce n'est l'intérêt de nos âmes, que nous aimons bien mieux effrayer par des vérités tristes, qu'abuser et séduire par les consolations d'un espoir mensonger ? Mais nos prétendus sages eux-mêmes, quel intérêt a pu les révolter dans tous les temps contre ce dogme ? S'ils sont vraiment zélés pour la vertu, que ne se joignent-ils à nous, et que ne disent ils comme nous au méchant : oui, il est un enfer, et cet enfer est l'éternel séjour des vengeances du dieu que tu outrages ? Si à cette pensée ton coeur ne revient pas à la vertu, cet enfer est pour toi ; et ton obstination en démontrerait seule la justice, l'existence et la nécessité. Il me semble que ces menaces honoreraient bien plus nos philosophes que tous ces arguments qu'ils entassent en vain pour rassurer les coeurs les plus pervers. À quoi se sont réduits tous leurs

sophismes ? Ils nous ont demandé des proportions entre la durée du délit et celle de la peine, comme si le crime le plus atroce ne pouvait pas être aussitôt commis par le méchant que la faute la plus légère par l'âme timorée ; comme si ces actes de la volonté, la pensée, le désir, le consentement, qui constituent spécialement le crime, se mesuraient par les années et par le cours des astres ; comme si le coupable ne l'était qu'un instant, parce qu'il n'a fallu qu'un instant pour le devenir. Ils nous ont opposé la faiblesse et le néant de l'homme, la grandeur et la bonté de Dieu ; comme si nous menacions de l'enfer les crimes de la nécessité, et non pas ceux de la volonté, du choix et de la liberté ; comme si la faiblesse de l'homme était un titre contre le domaine et la loi de son dieu ; comme si, dans ce dieu, la bonté détruisait la justice, la sagesse, toutes les autres perfections ; comme si offenser un être bon était un moindre crime qu'offenser un être méchant ; comme si la bonté enfin, dans un dieu, n'était que connivence et condescendance pour le crime. Ils vous ont parlé de l'intérêt des prêtres, comme si les prêtres, en prêchant un enfer, en exemptaient leurs propres crimes. Ils vous demanderont encore comment les feux de cet enfer pourront agir sur l'âme réduite. demandez-leur vous-même comment cette même âme est soumise à l'action des sens dans cette vie ; et si l'esprit, sujet à l'impression du feu dans le corps qu'il habite, n'est pas une merveille tout aussi étonnante que l'esprit tourmenté par des flammes hors de ce même corps ? Demandez-leur encore si le dieu qui a pu établir cette dépendance et de l'âme et du corps ne pourra pas aussi soumettre l'âme dépouillée de ce corps à la même douleur ? Demandez-leur enfin depuis quand la conception de l'homme a fixé les limites de la révélation et du pouvoir suprême ? Ou plutôt laissez-les s'égarer dans leurs vains raisonnements ; adorons un dieu terrible et éternel dans ses vengeances ; mais aimons ce même dieu magnifique et éternel dans ses récompenses.

Chapitre 6

Catéchisme philosophique. Unique

Moyens philosophiques d'établir la vertu parmi les hommes.

Le philosophe. La philosophie, qui ne puise ses motifs et ses moyens ni dans les cieux, ni dans l'enfer, n'en a-t-elle point inventé de plus propres à établir l'empire de la vertu ?
L'adepte. Elle en a inventé en grand nombre et de très efficaces.
Le philosophe. Quelle science fournira aux philosophes les moyens les plus sûrs pour extirper les vices ?
L'adepte. Ce sera sans contredit la médecine, aidée de toutes les ressources de la pharmacie et de l'anatomie.
Le philosophe. Comment nos médecins et nos apothicaires peuvent-ils rappeler la vertu dans toute sa splendeur ?

L’adepte. en apprenant de la philosophie à purger ou saigner à propos les méchants, les avares, les ambitieux, les hypocrites et les vicieux de toute espèce.
Le philosophe. La philosophie parle-t-elle bien sérieusement, lorsqu’elle met les principales sources de la vertu dans nos pharmacies ?
L’adepte. Très sérieusement ; malgré tous les sarcasmes du préjugé, elle sait démontrer l’importance des médecins et des apothicaires, toutes les fois qu’il s’agit de rendre à la vertu son premier éclat.
Le philosophe. La police et la législation n’ont-elles pas été appelées aussi par la médecine au secours de la vertu ?
L’adepte. Oui ; la maréchaussée surtout deviendra très utile en morale, quand on voudra suivre les leçons de nos sages.
Le philosophe. Comment nos lois et la police seconderont-elles principalement les voeux de nos sages, et le grand objet de la morale ?
L’adepte. En effaçant d’abord de tous les catéchismes distribués au peuple toute idée d’un dieu, d’un ciel et d’un enfer. En mettant à la place du ciel des récompenses plus solides, telles que les titres de marquis, de baron, les honneurs, les richesses, et surtout beaucoup de gloire. En substituant à la crainte des enfers celle de la justice et des bourreaux.
Le philosophe. La philosophie n’a-t-elle pas indiqué aux rois des moyens plus neufs encore pour rendre leurs sujets vertueux ?
L’adepte. oui ; les rois philosophes prêcheront, parce que c’est à eux que ce droit appartient ; ils auront aussi grand soin d’annoncer chaque année tout ce qui devra être regardé comme vertueux ou comme vicieux, jusqu’à nouvel ordre.
Le philosophe. Ne serait-il pas encore fort bon pour la vertu qu’il n’y eût point de riches en ce monde, et que tous les biens fussent communs ?
L’adepte. Tant qu’un homme pourra dire que sa maison lui appartient, que son champ est à lui, la vertu n’aura qu’une existence précaire. Il faut, pour lui donner une base solide, anéantir absolument toute propriété.
Le philosophe. Dans l’état actuel des choses, où malheureusement tout citoyen a sa propriété, comment peut-on encore porter les hommes à la vertu ?
L’adepte. On y réussira certainement par la voie des plaisirs, en favorisant extrêmement la sensibilité physique. Preuves, n 8. Le philosophe. Donnez-moi quelques exemples des plaisirs physiques qui pourraient porter l’homme à la vertu.
L’adepte. On pourrait d’abord accorder au mari vertueux le droit de changer de femme, quand il s’ennuie de celle qu’il a eue quelque temps. Il serait, en second lieu, assez facile de faire servir les femmes galantes à la propagation de la vertu.
Le philosophe. Comment s’y prendrait la philosophie pour faire servir les femmes galantes à la propagation de la vertu ?
L’adepte. Elle abandonnerait ce soin aux courtisanes, sachant qu’elles créent à leur gré des âmes et des corps, et qu’il dépend d’elles de rendre leurs amans vertueux.
Le philosophe. La philosophie laisserait-elle à chacun le droit de choisir celle des femmes galantes qui plairait davantage ?

L’adepte. Non ; ce choix n’appartiendrait qu’au citoyen le plus vertueux. En s’y prenant de cette manière, le plus méchant n’aurait jamais que la plus laide ; ce qui certainement deviendrait un grand moyen de corriger les moeurs.
Le philosophe. Comment s’y prendrait la philosophie pour arriver à un but si louable ?
L’adepte. Elle exhorterait nos Laïs à n’accorder elles-mêmes leurs faveurs qu’à l’homme distingué par ses vertus, surtout par son courage et son amour pour la patrie, moyen très efficace pour avoir des soldats et des héros.
Le philosophe. Quel est le moyen le plus moderne, et regardé par la philosophie comme le plus propre à rétablir l’empire de la vertu ?
L’adepte. Ce moyen consiste dans l’étude de la musique et de la géométrie. Ce sont ces deux sciences, et surtout la musique, qui rendirent les anciens si vertueux. C’est pour avoir négligé la musique et la géométrie qu’il est aujourd’hui si peu d’honnêtes gens.

Preuves philosophiques du chapitre précédent.

1. Premier Moyen De vertu. La Médecine. C’est uniquement du plus ou du moins de régularité de la circulation de nos humeurs, que dépendent nos vices, nos vertus, nos qualités. Que le physicien, que l’anatomiste, que le médecin réunissent donc leurs expériences, leurs observations Que leurs découvertes apprennent au moraliste les vrais moyens qui peuvent influer sur les actions des hommes. Les âmes seront toujours vicieuses, quand les corps seront souffrants. En faisant de notre âme une substance spirituelle, on se contente de lui administrer des remèdes spirituels, qui n’influent point sur le tempérament, ou qui ne font que lui nuire. Cependant il n’est pas douteux que le tempérament de l’homme ne puisse être corrigé, altéré, modifié par des causes aussi physiques que celles qui le constituent. Chacun de nous peut en quelque sorte se faire un tempérament en prenant des nourritures moins succulentes, ou bien à l’aide de quelques remèdes.... De ces causes matérielles nous voyons communément résulter les facultés qui donnent le ton aux passions, aux actions morales des hommes. C’est donc aux physiciens, aux médecins, aux anatomistes et aux apothicaires, qu’il faut avoir recours, pour trouver ces remèdes, qui donnent du ton à la vertu, à nos actions morales.
2. Second moyen: Maréchaussée, Police, Législation. Qui peut nier que les maréchaussées n’aient désarmé plus de brigands que la religion ? La bonne ou mauvaise police rend les mêmes hommes méchants ou vertueux.... Qu’on fasse de bonnes lois.... Une crainte respective contiendra les citoyens dans les bornes du devoir. Les lois font tout. Il y a deux tribunaux, celui de la nature et celui des lois. L’un connaît des délits de l’homme contre ses semblables; l’autre, les délits de l’homme contre lui-même. La loi châtie les crimes, la nature les vices. La loi montre le gibet à l’assassin; la nature montre l’hydropisie ou la phtisie à l’intempérant. En voilà bien assez pour corriger les hommes.

3. Troisième moyen: Abolition De L'ancien catéchisme des peuples. Si la politique plus éclairée s'occupait sérieusement de l'instruction du peuple.... Elle serait moins dans le cas de le tromper pour le contenir. Qu'on cesse d'allumer son imagination par l'idée de ces biens prétendus que l'avenir lui réserve, et de ces supplices dont la Divinité le menace pour le temps où il ne sera plus. Qu'on détruise par conséquent tous ses anciens Catéchismes qui l'entretiennent si souvent de ces idées. Et qu'on y supplée par celui dont Helvétius, et l'auteur de la Requête au roi pour la destruction des prêtres, nous donnent le modèle.
4. Quatrième moyen: Titres, Honneurs, etc. Les titres, les honneurs, les récompenses, l'estime publique, et tous les plaisirs dont cette estime est représentative, sont les récompenses les plus propres à faire renaître l'amour de la vertu.
5. Cinquième moyen : Les Bourreaux. Ce ne sont point les anathèmes de la religion, c'est l'épée de la justice qui dans les cités désarme les assassins; c'est le bourreau qui retient le bras du meurtrier. La crainte du supplice peut tout dans les camps; elle peut tout aussi dans les villes.... Elle rend le citoyens honnêtes et vertueux Les vertus sont donc l'œuvre des lois, et non de la religion.
6. Sixième moyen : Sermons Et Catéchismes Des Rois. Un souverain à qui la société a confié l'autorité suprême, tient dans sa main les grands mobiles qui agissent sur les hommes. Il a plus de pouvoir que les Dieux, pour rétablir et réformer les mœurs. Sa présence, ses récompenses, ses menaces; que dis-je, un seul de ses regards peuvent bien plus que tous les sermons des prêtres. C'est donc le souverain qui doit prêcher; c'est à lui qu'il appartient de réformer les mœurs. (Boulanger, Christianisme dévoilé.) On pourrait composer un Catéchisme de probité, dont les maximes simples apprendraient aux peuples que la vertu invariable dans l'objet qu'elle se propose , ne l'est point dans les moyens propres à remplir cet objet que c'est au législateur à fixer l'instant où chaque action cesse d'être vertueuse et devient vicieuse.
7. Septième moyen : Plus De Propriété. Otez la propriété, il n'y a plus de passions furieuses, plus d'actions féroces, plus de notions, plus d'idées de mal moral. Aussi, pour couper racine aux vices et à tous les maux d'une société, sans me soucier des criailleries de ceux qui redoutent la vérité, la première loi que j'établis sera conçue en ces termes: Rien dans la société n'appartiendra singulièrement ni en propriété, à personne, que les choses dont il fera un usage actuel, soit pour ses besoins, soit pour ses plaisirs, ou son travail journalier.
8. Huitième moyen: Les plaisirs. La nature, attentive à remplir nos désirs, vous appelle à son Dieu par la voix des plaisirs. Qu'on ouvre l'histoire, et l'on verra que dans tous les pays où certaines vertus étaient encouragées par l'espoir des plaisirs des sens, ces vertus ont été les plus communes et ont jeté le plus grand éclat. La force de la vertu est toujours proportionnée au degré de plaisir qu'on lui assigne pour récompense.

9. Neuvième moyen. Divorce Et Changement D'épouses. Deux époux cessent-ils de s'aimer ? Commencent-ils à se haïr ? Pourquoi les condamner à vivre ensemble? S'il est vrai que le désir du changement soit aussi conforme, comme on le dit, à la nature humaine, on pourrait donc proposer la possibilité du mérite. On pourrait donc essayer de rendre, par ce moyen, les guerriers plus braves, les magistrats plus justes, les artisans plus industrieux et les gens de génie plus studieux . Le divorce est une suite des lois des contrats... En le défendant, on fait le malheur des personnes qui ne sauraient vivre ensemble, et souvent on les force aux plus grands crimes .
10. Dixième moyen : Les courtisanes. Si le plaisir de l'amour est pour les hommes le plus vif des plaisirs, quel germe fécond renfermé dans ce plaisir ? Et quelle ardeur pour la vertu ne peut point inspirer le désir des femmes?... Ne sont-ce pas les femmes galantes, qui, en excitant l'industrie des artisans du luxe, les rendent de jour en jour plus utiles à l'Etal ? Les femmes sages, en faisant des largesses à des mendiants on à des criminels, sont moins bien conseillées que les femmes galantes par le désir de plaire. Les plaisirs de l'amour, ainsi que le remarquent Plutarque et Platon, sont les plus propres à élever l'âme des peuples, et la plus digne récompense des héros.
11. Quelle puissance en effet s'ont pas sur nous les plaisirs des sens ? Ils formèrent le caractère de ces vertueux Sa miles, chez qui la plus grande beauté était le prix de la plus grande vertu… Qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans les cœurs de ses concitoyens l'enthousiasme, et pour ainsi dire, la fièvre de la vertu... Qu'on se rappelle ces fêtes solennelles, où les belles et jeunes Lacédémoniennes s'avançaient demi nues, en dansant dans l'assemblée du peuple... Quel triomphe pour le jeune héros, qui recevait la palme de la gloire des mains de la beauté, qui lisait l'estime sur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, et l'assurance de ces faveurs, dont l'espoir seul est un plaisir? Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu?
12. Supposons qu'à l'exemple de ces vierges consacrées à Isis ou à Vesta, les plus belles Lacédémoniennes eussent été consacrées au mérite; que, présentées nues dans les assemblées, elles eussent été enlevées par les guerriers, comme le prix de leur courage... il est certain que cette législation eût encore rendu les Spartiates plus vertueux et plus vaillants.
12. Onzième moyen: Communauté des femmes, et leur choix. Supposons, si l'on veut, un pays où les femmes soient en commun. Plus dans ce pays elles inventeraient de moyens de séduire, plus elles multiplieraient les plaisirs de l'homme. Quelque degré de perfection qu'elles obtinssent en ce genre, on peut assurer que leur coquetterie n'aurait rien de contraire au bonheur public. Tout ce que l'on pourrait encore exiger d'elles, c'est qu'elles conçussent tant de vénération pour leur beauté et leurs faveurs, qu'elles crussent n'en devoir faire part qu'aux hommes distingués par leur génie, leur courage ou leur probité. Leurs faveurs, par ce moyen, deviendraient un encouragement aux talents et aux vertus.

13. Douzième moyen: La musique et la géométrie. La musique proprement dite parois soit présider (anciennement) à la pratique de la morale, et la géométrie à sa théorie. En suivant de loin l'analogie d'une pareille distribution, l'on pourrait en retirer de grands avantages. Par exemple, nous verrions peut-être moins d'innocents condamnés, moins de procès imperdables perdus, si l'on ne pouvait parvenir aux magistratures sans avoir subi un examen sévère sur la géométrie élémentaire... Les arts de la musique, venant à l'appui d'une saine dialectique, pourraient rendre les magistrats plus sensibles, plus humains, et leur apprendre à distinguer la voix de l'imposture des accents de la vérité... Les grands hommes de l'antiquité étaient chantés par de jeunes beautés... Comment n'eussent-ils pas été bons, grands et humains? La vertu les subjuguait par tous les sens. Un philosophe, chez eux, n'était qu'un grand musicien. Déjà nous voyons parmi nous, ce qui est d'un bon augure, la notion du philosophe se rapprocher un peu de la notion antique. On commence à y faire entrer les mathématiques et la musique. Il est donc permis d'espérer qu'enfin la musique et la géométrie pourront nous élever à toute la perfection de la vertu.

Note. De madame la baronne sur le chapitre VI.

Oh ! Pour ce chapitre, il est véritablement unique ; et la noirceur de notre catéchiste ne s'en montre que mieux. Ces moyens suggérés, à ce qu'il prétend, par la philosophie, pour suppléer aux grands motifs du préjugé religieux, sont, vous en conviendrez, souverainement ridicules ; c'est précisément pour cela qu'il affecte de ne pas opposer, à son ordinaire, le chapitre des non au chapitre des oui, comme si nos sages n'avaient tous ensemble rien inventé de mieux pour se passer du dieu de l'évangile. Mais le moyen de croire ici sur sa parole, que dans tous nos grands hommes il n'y en a pas un seul à opposer à ces Lucrèces ; pas un seul pour qui le véritable moraliste ne soit qu'un Hippocrate ou mon apothicaire ; pas un seul qui ait vu que la rhubarbe et le séné ne sont pas toujours les vraies leçons qu'il faut à nos fripons ; que la fièvre n'est pas la seule maladie d'un cartouche ; et que, tout bien portant qu'il peut être, un fripon n'en volera pas moins ma bourse. Croirai-je bien encore que pas un seul de nos sages n'a vu que c'est à la canaille qu'il faut parler de police, de maréchaussée et de bourreaux ; qu'il faut à l'honnête homme d'autres motifs que la violence et les cachots ? Pas un seul enfin ne rougirait de voir Helvétius se vautrer dans la crapule, faire de nos Laïs des maîtresses de moeurs, et prendre les transports d'un soldat ivre, à l'aspect des courtisanes, pour des élans de vertu sublime ? Pas un seul ne verrait combien il est risible de prendre des leçons de ge-re-sol, ou bien quelques problèmes sur les angles, les cercles, les ellipses pour des règles de moeurs. Vos virtuoses ou vos cantatrices de l'opéra seraient donc les plus sages et les plus respectables des femmes, aux yeux de tous nos sages ? Et le code d'un chancelier de France, de tout magistrat, serait dans son Euclide ? Non, chevalier, je ne saurais croire que la philosophie a laissé débiter en son nom des rêveries de cette espèce, sans que nous ayons protesté contre leurs auteurs. Je veux

que quelques sages aient fourni les oui, et que notre catéchiste les ait tous pris à notre école ; vous sentez au moins combien il est essentiel que vous nous fournissiez les non pour le confondre.

Observations.

D'un provincial sur le sixième chapitre du double catéchisme philosophique.

Que ces moyens, auxquels se réduisent toutes les ressources de nos philosophes modernes pour établir l'empire de la vertu, prouvent bien l'impuissance et la nullité de leur école ! Essayons, lecteur, pour les apprécier, de les ranger tous sous trois classes différentes. La première pourra ne vous montrer nos sages que souverainement absurdes et risibles, lorsqu'ils font uniquement dépendre l'extinction des vices, le rétablissement de la vertu, des sciences les plus étrangères à la morale, telles que la musique, la géométrie, la médecine. Pour avoir quelque confiance en ces moyens, nous attendrons avec notre correspondante qu'on nous ait démontré qu'exceller dans l'art du musicien, c'est aussi exceller en justice, en probité, en douceur, en bonté, en générosité ; que les rapports des lignes, des surfaces, des solides, sont du même genre que les rapports de l'homme à la société, à la patrie, à la divinité ; que la santé et la vertu ne sont qu'une seule et même chose, et que guérir de la fièvre un brigand, un avare ou un fourbe, c'est essentiellement en faire un honnête homme. Dans la seconde classe de ces moyens philosophiques, je comprendrais tous ceux qui peuvent contribuer en quelque sorte à rendre les grands crimes moins fréquents, moins publics, moins scandaleux ; mais dont nos réflexions vous ont tant de fois prouvé l'insuffisance, lorsqu'il s'agit de rendre l'homme véritablement et sincèrement vertueux. Avec leurs lois, et leurs bourreaux, et leurs maréchaussées, quels autres crimes pourront-ils détourner que les vols et les assassinats publics ? Quelle idée ont-ils donc de la vertu, si c'est là qu'ils la réduisent ? Je vous l'ai déjà dit, l'honnête homme de leur école est celui qui n'a pas mérité d'être pendu ! Et voyez comme tous leurs principes nous forcent à n'avoir pas d'autre opinion de leurs tant vertueux philosophes. Nous le savons aussi bien qu'eux, il est des hommes qui ont besoin d'être retenus par la crainte des lois et l'appareil de la justice humaine ; il en est qui ont besoin d'être animés par les titres, les honneurs, les distinctions : la morale chrétienne n'exclut pas ces ressources ; elle fait au contraire un devoir aux magistrats, aux princes, de les employer toutes en faveur de la vertu. Elle menace de l'indignation de Dieu même les rois qui, abusant de leur autorité, dispenseront des grâces, des honneurs, des privilèges aux méchants, loin d'en faire la récompense de l'honnête citoyen. Nous connaissions tous ces moyens avant vos sages ; mais franchement, ces moyens sont-ils assez puissants pour arrêter le cours des passions ? Ces motifs doivent-ils surtout être bien actifs sur le philosophe qui saura apprécier les vanités humaines ? Satisfont-ils le coeur ? Et n'est-ce pas le coeur qu'il faut savoir gagner, purifier, élever, fortifier,

pour l'attacher aux vertus solides ? Quelle que fût enfin l'efficacité de ces motifs, si l'amour de la vertu anime bien sincèrement nos philosophes, à tous ces intérêts du moment que n'ajoutent-ils avec nous ce grand mobile, cet intérêt si puissant par lui-même, de l'avenir et de l'éternité, du salut ou de la réprobation, des cieux ou de l'enfer ? Pourquoi se borner à des récompenses toujours faibles, toujours incertaines, souvent équivoques, souvent attachées au vice bien plus qu'à la vertu, quand on peut employer le plus fort, le plus sûr, et le plus attrayant ou le plus redoutable des mobiles ? Pourquoi s'en tenir à la crainte ou à l'espoir des hommes, quand on peut menacer ou promettre au nom de Dieu ? Ne nous bornons pas à ces reproches quand il sera question de la troisième espèce des moyens proposés par nos sages pour assurer l'empire des vertus. Les plaisirs des sens, le divorce, la pluralité des femmes, les faveurs de courtisanes ! L'eût-on imaginé, que des êtres soi-disant philosophes eussent pu se dégrader au point de proposer ces infamies comme des récompenses faites pour inspirer l'amour de la vertu ? C'est bien pour le coup que Dieu a confondu la sagesse des sages, et qu'il en a fait des vases d'immondices, en les livrant à toute la bassesse, à toute la corruption de leur coeur. Oh ! Les lâches ! Il leur faut ces moyens d'assouvir leurs appétits brutaux ; il leur faut des courtisanes, si l'on exige d'eux quelques-uns de ces efforts ou de ces sacrifices que la vertu commande ! Sans cette perspective, leur école ne sait comment s'y prendre pour rendre ses adeptes généreux citoyens, soldats intrépides, vertueux philosophes ! Monstres d'hypocrisie ! Où vont-ils donc mêler le nom de la vertu ? L'impudicité la plus effrénée pouvait-elle dicter des leçons plus révoltantes ? Lecteur, je ne vous dirai plus : brûlez leurs livres ; je vous dirai plutôt : lisez, relisez-les ; et si de semblables leçons ne vous révoltent pas, ne vous pénètrent pas de la plus vive horreur contre leur détestable philosophie, soyez leur disciple ; votre coeur est fait pour de tels maîtres.

Chapitre 7 Colonne A. Catéchisme philosophique. Suicide approuvé. Le Philosophe. Quand toute la morale deviendra inutile pour rendre le philosophe heureux, quel parti prendra-t-il? L'Adepte. Celui du suicide; il mourra en grand homme, puisqu'il ne peut pas vivre en homme heureux. Le Philosophe. La nature n'a-t-elle pas horreur du suicide?	**Chapitre 7** Colonne B. Catéchisme philosophique. Suicide proscrit. Le Philosophe. Quand toute la morale deviendra inutile pour rendre le philosophe heureux, quel parti prendra-t-il? L'Adepte. Celui de la constance; il vivra en grand homme, plutôt que de mourir en lâche. Le Philosophe. La nature n'a-t-elle pas horreur du suicide?

L’Adepte. La nature! Au contraire, suivant nos Lucrèces modernes; c’est elle qui, pendant des milliers d’années, a formé dans son sein le fer qu’un suicide tourne contre lui-même.

Le Philosophe. Le suicide est-il défendu par quelque religion?

L’Adepte. Mahomet, nous dit Voltaire, est le seul qui ait pensé à défendre le suicide dans sa religion, par un texte formel; et ce texte n’a pas le sens commun.

Le Philosophe. Ne vaut-il pas mieux mettre fin à ses jours, que traîner une vie malheureuse?

L’Adepte. Quand je suis accablé de misère, pourquoi m’empêcher de mettre fin à mes peines?

Le Philosophe. Est-il vrai qu’il y ait quelque faiblesse à se tuer soi-même?

L’Adepte. Il paraît qu’il y a quelque ridicule à dire que Caton se tua par faiblesse. Les Romains n’avoient pas besoin du spleen, pour mourir de leur propre main, ils étaient philosophes. Mourir comme Caton, c’est en effet le comble des vertus humaines.

Le Philosophe. Ne pourrait-on pas dire que les suicides, poussés par une force invincible, ne peuvent au moins être coupables?

L’Adepte. Oui; la vie étant le plus grand de tous les biens, il est à présumer que celui qui s’en défait est poussé par une force invincible Son cerveau est tiraillé dans des directions opposées. Forcé de prendre alors une direction moyenne entre deux forces, il va chercher la mort. Son crime est tout au plus celui d’une boule qui, poussée par deux autres, prendrait la diagonale.

Le Philosophe. Tant que le philosophe

L’Adepte. Oui; suivant nos Lucrèces modernes eux-mêmes, il est sûr que l’instinct que nous sentons pour notre conservation est naturel à l’homme. Cet instinct n’est autre chose que l’horreur de notre destruction. L’homme ne saurait donc se détruire sans faire violence à la nature.

Le Philosophe. Le suicide est-il défendu par quelque religion?

L’Adepte. Il n’est point douteux, nous disent nos encyclopédistes, que l’église chrétienne ne condamne le suicide.

Le Philosophe. Ne vaut-il pas mieux mettre fin à ses jours, que traîner une vie malheureuse?

L’Adepte. On ne pourra jamais démontrer que la vie soit un plus grand malheur que la mort.

Le Philosophe. Est-il vrai qu’il y ait quelque faiblesse à se tuer soi-même?

L’Adepte. Dans la mort de Caton même, il n’y a ni force, ni faiblesse, ni courage, ni lâcheté; il y a maladie, soit chronique, soit aiguë, ou bien transport de rage et de folie. Recevoir la mort avec intrépidité, c’est courage; se la donner, c’est lâcheté.

Le Philosophe. Ne pourrait-on pas dire que tous les suicides, poussés par une force invincible, ne peuvent au moins être coupables?

L’Adepte. Quoique tous les meurtriers d’eux-mêmes puissent être regardés comme des fou, des hommes dont le cerveau est dérangé dans le moment qu’ils s’ôtent la vie, il faut cependant prendre garde à leur vie précédente. C’est-là ordinairement où se trouve l’origine de leur désespoir. Peut-être qu’ils ne savent pas ce qu’ils font dans le moment qu’ils se tuent; mais c’est

jouit de son bon sens, il ne peut donc avoir aucune raison suffisante pour se tuer lui-même?

L'Adepte. Au contraire, une raison quelconque, tout chagrin, tout remords qui défigure pour lui le spectacle de la nature, peut suffire à celui qui aura envie de se tuer. C'est ce que nous déclare très positivement le Lucrèce moderne.

Le Philosophe. Le sage qui se voit inutile à sa patrie, ne mourra-t-il pas vertueux en se tuant lui-même?

L'Adepte. Le sage est alors pleinement en droit de disposer de lui-même. Il a rempli ses fonctions sur la terre; c'est le cas de Brutus et de Caton. Ils meurent vertueux comme ils avoient vécu. Telle est la doctrine du célèbre Jean-Jacques, dans cette même lettre où l'on croit bonnement qu'il a voulu montrer le suicide inexcusable.

Le Philosophe. Le pacte social peut-il nous attacher malgré nous à la vie, quand elle est un fardeau?

L'Adepte. Point du tout. Le pacte social suppose des avantages mutuels. Il est rompu pour moi dès que la société ne me procure plus aucun avantage. Rien ne me retient plus dans ce monde; quand la vie est un fardeau pour moi, j'ai droit de la quitter.

Le Philosophe. Serions-nous obligés de dissuader ceux que nous verrions prêts à se donner la mort?

L'Adepte. Pourquoi les dissuader ? La mort est une porte que la nature leur laisse toujours ouverte, et qui les délivre de leurs maux, lors qu'ils les jugent impossibles à guérir. Elle est une ressource qu'il ne faut point ôter à la vertu opprimée.

leur faute, et ce dernier crime leur est justement imputé.

Le Philosophe. Tant que le philosophe jouit de son bon sens, il ne peut donc avoir aucune raison suffisante pour se tuer lui-même?

L'Adepte. Non; il n'y a jamais que des fous qui pensent à se priver de la vie; rien n'invite l'homme à se détruire tant que la raison luit. C'est ce que nous déclare très positivement le Lucrèce moderne.

Le Philosophe. Le sage qui se voit inutile à sa patrie, ne mourra-t-il pas vertueux en se tuant lui-même?

L'Adepte. On ne peut pas dire qu'un homme se puisse trouver dans un cas où il soit assuré qu'il n'est d'aucune utilité pour la société. Ce cas est impossible; dans la maladie la plus désespérée, un homme peut toujours être utile aux autres, ne fût-ce que par l'exemple de fermeté, de patience, et des autres vertus qu'il leur donne.

Le Philosophe. Le pacte social peut-il nous attacher malgré nous à la vie, quand elle est un fardeau?

L'Adepte. Sous quelque prétexte que l'on considère le suicide, on peut le définir un larcin fait à la société, et un attentat contre la nature. En supposant même que la vie fût un fardeau, nous ne serions pas pour cela plus en droit de nous la ravir, qu'il ne nous est permis de l'ôter aux autres.

Le Philosophe. Serions-nous obligés de dissuader ceux que nous verrions prêts à se donner la mort?

L'Adepte. Comment ne pas les dissuader? Le sage doit la vérité à ses concitoyens Il doit les détromper des préjugés qui les conduisent à leur ruine,

Le Philosophe. Le monde y gagnerait-il beaucoup, si chacun craignait moins de se donner la mort? L’Adepte. Les hommes ne seraient ni esclaves, ni superstitieux; la vérité trouverait des défenseurs plus zélés; les droits de l’homme seraient plus hardiment soutenus; les erreurs seraient plus fortement combattues; la tyrannie serait à jamais bannie des nations. Et ce qui est bien plus, suivant le sage Delisle: il n’y aurait que des héros dans une ville où il se commettrait souvent des suicides pareils à celui de ce Faldoni, qui se tue parce qu’il ne peut plus épouser sa maîtresse, et la tue elle-même.	et leur montrer les précipices qui s’ouvrent sous leurs pas; à plus forte raison lorsqu’ils sont sur le point d’y tomber. Le philosophe. Le monde y gagnerait-il beaucoup, si chacun craignait moins de se tuer lui même? L’adepte. Sous le moindre prétexte chacun se tuerait ou tuerait les autres. C’est M. Delisle qui nous l’apprend par ces paroles : Les scélérats pour qui la vie ne serait rien, seraient toujours maîtres de celle des autres, et nous ne pourrions attribuer ce désordre qu’à la gangrène des esprits, amenée par le poison de l’athéisme. (Suite de la Phil. de la Nat. A 3.)
Preuves philosophiques du chapitre précédent. Comme dans le chapitre ci-dessus, nous avons presque toujours cité les expressions même des divers philosophes qui nous en ont fourni les réponses, nous nous contenterons de les fortifier par les textes suivants, sans nous trop occuper de les appliquer à chaque article en particulier. Le suicide. Colonne A. 1. Celui qui se tue ne fait pas, comme on le prétend, une injure à la nature, ou, si l’on veut, à son auteur. Il suit cette bonne nature, en prenant la seule voie qui lui reste pour sortir de ses peines. Il sort de l’existence par une porte qu’elle lui a laissé ouverte. Il ne peut l’offenser en suivant la loi de celle-ci... Si nous	Preuves philosophiques du chapitre précédent. Comme dans le chapitre ci-dessus, nous avons presque toujours cité les expressions même des divers philosophes qui nous en ont fourni les réponses , nous nous contenterons de les fortifier par les textes suivant sans nous trop occuper de les appliquer à chaque article en particulier. Le suicide. Colonne B. 1. Fondés sur la maxime toujours fausse, quand-elle n’est point modifiée, qu’une action est grande et généreuse à proportion qu’elle coûte d’efforts, quelques hommes fameux dans l’histoire, ont cru, en se donnant la mort, mériter les éloges de la postérité, et ont en effet trouvé des admirateurs dans les

considérons le pacte qui unit l'homme à la société, nous verrons que tout pacte est conditionnel et réciproque. Le citoyen ne peut tenir à la société, à la patrie, que par le lien du bien-être. Ce lien est-il tranché? Il est remis en liberté. La société, ou ceux qui la représentent, le traitent-ils avec dureté, avec injustice, et lui rendent-ils son existence pénible? L'indigence et la honte viennent-elles le menacer au milieu d'un monde dédaigneux et endurci? Des amis perfides lui tournent-ils le dos dans l'adversité P une femme infidèle outrage-t-elle son cœur? Des enfants ingrats et rebelles affligent-ils sa vieillesse? A-t-il mis son bonheur dans quelque objet exclusif, qu'il lui soit impossible de se procurer? Enfin, pour quelque cause que ce soit, le chagrin, le remords, la mélancolie ont-ils défiguré pour lui le spectacle de l'univers? S'il ne peut supporter ces maux, qu'il sorte de ce monde, qui désormais n'est plus pour lui qu'un effroyable désert. 2. Les Romains, qui n'avoient pas le spleen, ne faisaient aucune difficulté de se donner la mort. C'est qu'ils raisonnaient, ils étaient philosophes; et les sauvages de l'île Britain ne l'étaient pas (dans ces temps où ces sauvages ne se tuaient pas encore eux-mêmes). Aujourd'hui les citoyens anglais sont philosophes, et les citoyens romains ne sont rien. Aussi les Anglais quittent-ils la vie fièrement, quand il leur en prend fantaisie. 3. Des actions semblables à celle de Caton (au suicide), sont l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'est à ce dernier terme qu'atteignent les fortes passions; c'est à ce terme que la nature a	siècles suivants. Mais pour enfoncer le poignard dans le sein d'un père, il en coûterait sans doute au parricide assassin de terribles combats, et des efforts bien violents, avant qu'il eût imposé silence à la voix de la nature. Or ces combats et ces efforts feraient-ils d'un crime affreux une action méritoire? Lutter contre ses sentiments, n'est une vertu que quand ces sentiments sont vicieux. Recevoir la mort avec intrépidité, c'est courage; se la donner, c'est lâcheté. 2. Le suicide est l'effet d'une vraie maladie, d'un dérangement subit ou lent dans la machine... Pour être totalement dégoûté de la vie, il faut un renversement général dans les idées. Les hommes accoutumés à juger les actions par les motifs qui les font naître, ont admiré le suicide produit par l'amour de la patrie, de la liberté, de la vertu; et ils l'ont blâmé, quand il n'eut pour motif que l'avarice, un fol amour, une vanité puérile. Mais (dans Caton d'Utique même) le suicide est une folie... Il serait peu sensé de vouloir le combattre par le raisonnement. 3. On entend par suicide l'action d'un homme qui, de propos délibéré, se tue d'une manière violente. Pour ce qui regarde la moralité de cette action, il faut dire qu'elle est absolument contre la loi de la nature. 4. Il est donc permis, selon toi, de cesser de vivre ? La preuve en est singulière; c'est que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les scélérats. Ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les

posé les bornes de la vertu humaine. 4. Quand les lois furent anéanties, et que l'état fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle, et leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être. Ils avoient rempli leur fonction sur la terre; ils n'avoient plus de patrie; ils étaient en droit de disposer d'eux, et de se rendre à eux mêmes la liberté qu'ils ne pouvaient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur liberté à servir Rome expirante, et à combattre pour les lois, Caton et Brutus moururent vertueux et grands comme ils avoient vécu. (C'est-à-dire, dans celles-là même où ce philosophe pense combattre invinciblement le suicide.) 5. Le suicide n'est peut-être pas un crime quand il s'agit de terminer les douleurs toujours renaissantes d'une maladie incurable.... Il peut se faire que par la nature de la calomnie, la vérité ne puisse jamais entrouvrir le nuage qui l'environne. Alors quel est le barbare qui oserait insulter à la mémoire de l'homme faible, qui, s'ôtant la vie, ne fait qu'empêcher la patrie de prolonger son crime et son ingratitude? Dès que la vie devient pénible à l'homme par une maladie cruelle et incurable.... En partant rigoureusement des vérités que nous venons de démontrer, il semble que cet être infortuné a le droit de quitter la vie; peut-être même le doit-il, s'il nuit considérablement au bonheur des autres : c'est encore une vérité dure, mais qui suit nécessairement des principes... Les liens qui l'attachaient à la vie ne subsistent donc plus; il lui est par conséquent permis d'achever de les	commettre; et dès que la tentation l'emportera sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire, ils en trouveront aussi le droit... Philosophe du jour, ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe?... Chaque fois que tu seras tenté de sortir de la vie, dis en toi-même : Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir. Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre... Si cette considération ne te retient pas, meurs; tu n'es qu'un méchant. 5. Un des grands principes qui doit armer la société contre le suicide, c'est que dès que la vie n'est plus rien à un homme, il est le maître de celle des autres; ainsi il n'y a qu'un pas de l'envie de mourir à celle de tuer... Sous quelque prétexte qu'on considère le suicide, on peut le définir un larcin fait à la société, et un attentat contre la nature.

briser; et s'il a assez de grandeur d'âme, il le fera. Quand Dieu ne nous aurait donné la main, l'instrument qui fabrique tous les autres, que pour nous en faire user contre nous mêmes... Ce serait trop d'honneur pour nous d'être employés à un tel usage.	

Note. De madame la baronne sur le chapitre VII.

Je crois, chevalier, avoir lu quelque part, que dans la seule ville de Paris on avait compté jusqu'à treize cents suicides pour une seule année, et qu'il y en a bien d'autres qui restent inconnus à la police même ; que la philosophie enfin rendait cette fureur beaucoup plus commune qu'on ne pense. Savez-vous bien que dans l'espace de cinquante ans cela ferait soixante-cinq mille suicides dans la seule ville de Paris ; qu'en doublant simplement ce nombre pour toutes les provinces, où nous ne laissons pas d'avoir fait certains progrès, cela ferait cent trente mille sujets que la philosophie aurait enlevés à la France ? Savez-vous bien que cette accusation est grave et importante, et qu'elle pourrait bien justifier ce que j'ai entendu dire à un certain abbé, que la philosophie est plus meurtrière que le fanatisme ? Il comparait celui-ci à la peste qui désole la terre pendant quelque temps, et la philosophie à ces rhumes dont on dit : ce n'est rien, ce n'est qu'un rhume, et qui cependant, au bout d'un certain temps, ont tué bien plus d'hommes que la peste. Le fanatisme, disait encore mon abbé, est un cruel fléau ; c'est une fièvre chaude, brûlante, dévorante, c'est la fièvre des peuples ; mais sa fureur est passagère, elle s'éteint d'elle-même, elle est rare dans nos annales ; hors les guerres des albigeois et celles du calvinisme, nous n'en comptons guère d'autres dans notre histoire. Les peuples se lassent de tuer, de se massacrer pour une religion qui leur ordonne à tous de s'aimer, et dont les préceptes, prenant le dessus, rétablissent enfin la paix, la charité. Le souvenir seul des guerres du fanatisme en est un puissant préservatif. Mon abbé prétend même que s'il n'y avait point eu de philosophes dans Paris et à la cour, point de ces hommes qui, n'ayant ni foi, ni religion, cherchaient leur intérêt dans les troubles, les guerres de l'état, animaient le peuple à se battre pour un évangile auquel eux ne croyaient pas, il prétend, dis-je, que, sans ces philosophes politiques, qui échauffaient sous main les deux partis, le fanatisme se serait éteint bien plus tôt, et n'aurait pas produit la centième partie de ses horreurs, peut-être pas une seule bataille. Il n'en est pas de même du suicide philosophique, reprenait mon abbé, c'est une fièvre lente, u ne s'aperçoit pas qu'elle va toujours rongeant l'état, emportant celui-ci dans la ville, celui-là dans les faubourgs. L'un s'est pendu hier, un autre s'est jeté dans la rivière, un troisième s'est noblement tiré un coup de

pistolet aux tuileries, aux boulevards, dans sa chambre, dans les lieux écartés ; et tout cela fait nombre. Tout cela n'est pas sans doute cette faux qui moissonne à larges bandes ; c'est la main qui arrache les épis de côté et d'autre ; c'est le voleur domestique qui aujourd'hui emporte un louis, demain un autre, et qui, au bout d'un certain temps, a volé une année de revenu. Enfin le calcul seul par lequel j'ai commencé cette note vous montrerait dans un siècle deux cent soixante mille suicides ou sujets enlevés à la France par la philosophie. Je sais que c'est peut-être exagérer pour certaines années, mais on pourrait y ajouter pour d'autres. Puisque nous en sommes sur cet article, il faut vous dire que, d'après mon abbé, ce n'est pas encore là le plus grand obstacle que la philosophie oppose à cette population, dont pourtant nos sages observent si souvent l'importance. C'est d'abord une chose assez singulière que la philosophie recommande tant la population, et permette si facilement aux gens de se tuer, mais ce n'est pas tout. Un jeune philosophe, assure mon abbé, est essentiellement un jeune libertin (et notre catéchisme ne le prouve pas mal dans certains chapitres) ; ce jeune libertin s'accoutume à satisfaire ses passions avec des courtisanes ou des filles, des femmes qui ne valent guère mieux ; cette facilité ne lui donne pas beaucoup d'attraits pour l'union légitime, qui fixerait son coeur et ses plaisirs. S'il se marie, c'est quand il ne peut presque plus être père. Il le pourrait, qu'il craint de le devenir. L'intérêt personnel du philosophe ne lui permet pas de diviser sa fortune avec de nouveaux êtres, et de consacrer à leur éducation, à leur entretien, ses soins, ses travaux, son argent. De là tant de vieillards de vingt-cinq ans épuisés de débauches ; de là ce célibat si commun aujourd'hui ; de là ces unions si tardives, qu'on ne voit guère un seul de nos grands philosophes père de deux enfants. On compterait, par exemple, fort aisément ceux que nos coryphées ont donnés à l'état. En voulez-vous la preuve ?
Enfants de Voltaire : 0.
Enfants de D'Alembert : 0.
Enfants de Diderot dans l'état civil : 1.
Enfants de J J Rousseau à l'hôpital : 2.
Total. Enfants des quatre chefs de la philosophie, trois, dont deux à l'hôpital des enfants trouvés. À ce calcul trop vrai, je m'avisai de répondre en demandant à Mr l'abbé : et vous, monsieur ? Et nos curés ? Et nos… je vous entends, madame, reprend-il aussitôt : moi, madame, et tous mes confrères, nous sommes, il est vrai, célibataires ; mais nous prêchons aux jeunes gens la continence ; en conservant leurs moeurs, nous conservons leurs forces ; nous prêchons aux époux, aux épouses la fidélité conjugale ; nous menaçons, nous foudroyons le libertinage ; nos fonctions ne nous permettent pas d'entrer dans les soins d'un ménage, de donner par nous-mêmes des sujets à l'état ; mais combien n'en doit-il pas à la paix qu'un vrai ministre de l'évangile, un bon curé entretient dans les familles, aux soins qu'il a de marier les jeunes gens avant qu'ils ne donnent dans la débauche, à ses exhortations contre le libertinage, et à tout ce qu'il fait pour l'écarter de sa paroisse, aux charités même qu'il distribue aux pères indigents ? Sentez-vous ces réflexions,

chevalier ? Il me semble qu'elles mettent une assez grande différence entre le célibataire ecclésiastique et le célibataire philosophe. Celui-là ne s'abstient de donner lui-même des sujets à l'état que pour lui en procurer davantage par les autres ; celui-ci n'en donne point, et par ses principes il empêche les autres d'en donner ; il étouffe, pour ainsi dire, le germe, le désir de la paternité. De là tant de familles qui vont dépérissant, et tant d'autres se soutenant à peine par un seul rejeton. Ajoutez à cela les plaidoyers de tant de philosophes en faveur de ce luxe qui fait tant redouter aujourd'hui la charge d'une épouse, et surtout celle d'une famille, et comparez ensuite les ravages secrets de la philosophie avec ceux du fanatisme. Je voudrais que vous entendissiez tous les calculs de mon abbé, ils vous effraieraient. Tout philosophe décidé que vous êtes, peut-être en rapprochant ces deux causes prochaines de destruction, le suicide et le célibat philosophique, peut-être finiriez-vous par dire comme lui : c'est bien à ces messieurs à nous parler des ravages du fanatisme. La superstition, excitée par quelques philosophes scélérats, eût-elle enlevé, dans nos guerres civiles, un plus grand nombre de sujets à la France, une philosophie insensée l'empêcherait seule de réparer ses pertes. Son école condamne au néant des millions d'hommes ; elle débauche, affaiblit, pervertit ceux qu'elle laisse naître ; et quand elle ne sait comment les rendre heureux, elle les désespère, leur met le poignard à la main, et leur dit : tuez-vous. Quand notre abbé me fait observer que ces réflexions exigeraient de la part de l'état une certaine attention, que voulez-vous que je lui réponde ? Quel avantage surtout ne lui donne pas sur moi ce fatal catéchisme ? Je finis ici mes observations, parce que j'en aurais encore pour bien longtemps, si je voulais tout dire. Mais vous, chevalier, dites-moi au moins si mes craintes, à l'aspect du cruel catéchisme, ne sont pas bien fondées.

Observations.

D'un provincial sur le dernier chapitre du double catéchisme philosophique.

L'indignation a abrégé mes réflexions sur les moyens que nos prétendus sages osent nous proposer pour rétablir l'empire de la vertu. Je ne serai pas long sur celui qu'ils nous donnent ici comme la seule ressource que leurs leçons laissent dans l'infortune au juste ou au méchant. Je l'avoue, j'ai longtemps médité leur doctrine sur le suicide ; je les vois le conseiller, je les vois le proscrire ; s'ils étaient tant soit peu conséquents, ils varieraient moins. D'après leurs principes, ils l'auraient décidé nettement et constamment : celui qui ne croit pas à une vie future ne saurait voir un crime dans la mort, qui ne peut que hâter la fin de ses malheurs et le rendre au néant. Je défie toute cette philosophie qui fait abstraction de la divinité et d'une âme immortelle, de prouver que le suicide n'est pas un acte légitime et naturel. Je ne peux être attaché à la vie présente que par le bien-être qu'elle me procure ; je hais essentiellement, je fuis nécessairement la douleur, le mal-être ; voilà leur principe favori et universel : donc, si je suis mal à mon aise, si rien ne me présage un sort

heureux, si je souffre, je ne fais, en mettant fin à mon existence, que suivre la loi de la nature, l'aversion essentielle qu'elle m'a donnée pour le mal-être. Je suis encore à concevoir comment la philosophie peut désapprouver une conséquence si simple, si évidente. Mais de cette conséquence même j'en déduirai une autre qui vous fera sentir à quel point elle est odieuse, cette philosophie qui nous mène si directement au suicide, qui ferait disparaître tout ce qu'il a d'affreux. Qu'est-ce en effet qu'une école dont les principes autorisent tout homme à disposer de son existence, à se plonger lui-même le poignard dans le sein dès qu'il est mécontent de son sort ? On se plaint que déjà cette doctrine enlève chaque jour à l'état un certain nombre de citoyens. Si la nature ne se roidissait pas contre nos philosophes, depuis longtemps nos villes se dépeupleraient bien plus sensiblement ; la classe mécontente, et sans espoir d'un sort plus heureux dans ce monde, est assurément la plus nombreuse ; donnez-lui les principes de vos faux sages, elle creusera elle-même son tombeau. Mais combien de forfaits précéderont ce dernier crime ! Avant d'attenter à ses propres jours, le malheureux attentera à ceux de ce voisin qu'il peut priver de sa fortune. S'il réussit, il jouit par le meurtre ou le poison ; s'il ne réussit pas, ou s'il redoute la vindicte publique, il a dans ses mains de quoi la prévenir. Que le méchant est fort quand il n'hésite plus entre la mort et le succès ! Fixez, s'il est possible, votre oeil et votre esprit sur le tableau affreux que vous présenteront nos villes lorsque vous aurez mis tous les coeurs dans ces dispositions. Calculez toutes les victimes de vos principes destructeurs. Le vieillard termine par le fer et ses douleurs et ses infirmités ; le pauvre, sa misère ; le riche, ses ennuis ; l'amant, son désespoir ; le méchant, ses remords ; le juste même, le cours des injustices qu'il éprouve ; celui-ci, son déshonneur ; celui-là, ses infortunes : bientôt chacun ne tient plus à la vie que par des liens que le moindre caprice viendra rompre. Dites-moi ce que c'est qu'une philosophie dont les principes raisonnés entraînent tant d'horreurs, tant de désordres. Qu'il était bien plus simple, et que vous devez bien, lecteur, sentir en ce moment la nécessité de recourir, en morale, à l'existence d'une vie à venir, au dogme de ce dieu, qui, auteur de nos jours, peut seul en disposer, et qui se charge de compenser dans les cieux tout ce que notre sort sur la terre aura eu de pénible ! Croyez-vous à ce dieu ? Vous n'irez pas sans doute vous précipiter dans ses mains à l'instant même où, vous appropriant un droit de vie et de mort qu'il s'est réservé, vous violez son domaine. Vous n'irez pas sans doute lui demander la récompense de votre foi, de votre soumission et de votre constance, dans l'instant même où, désespérant de ses bontés, de sa puissance, vous outragez sa providence, et succombez en lâche à l'épreuve qui devait lui montrer votre fidélité, votre courage. Vous n'espérez pas de voir les cieux s'ouvrir pour vous dans l'instant même où le désespoir des réprouvés est tout dans votre coeur. Vous n'espérez pas le pardon de vos crimes dans l'instant même où, refusant de les expier tous par la soumission qu'il exige de vous, par la pénitence qu'il vous avait prescrite, vous les couronnez tous par le dernier des crimes. Croyez-vous à ce juge suprême des vivants et des morts ? Pour vous soustraire à quelques disgrâces passagères, à des

maux que la mort termine tôt ou tard, vous n'irez pas sans doute hâter l'arrêt terrible qui vous ouvre l'enfer et tous ses feux, qui vous dévoue au supplice éternel. C'est ainsi que l'idée seule d'un dieu vengeur et d'une vie future prévient tout désespoir, et arrête la main du suicide. Dans le cours de mes réflexions, vous avez vu, lecteur, que l'oubli de ce dogme était la vraie source de toutes les erreurs, de tous les paradoxes, de toutes les absurdités de nos prétendus sages ; c'est en s'en écartant que leur école se trouvera toujours forcée d'autoriser ces crimes, ces horreurs, ces infamies, dont leur perfide catéchisme inonderait la terre. Vous avez eu sans cesse occasion de vous en convaincre dans nos observations. C'est encore l'oubli d'un dieu vengeur et d'une vie future qui les conduit au dernier des forfaits, à celui qui peut seul consommer dignement une vie remplie de tous les vices, de toutes les horreurs, des infamies, des abominations qu'il leur fut réservé de justifier et de préconiser. C'est cet oubli qui laisse la raison sans appui, sans défense, lorsqu'elle veut plaider pour la vertu. Qu'il ne soit donc jamais perdu de vue dans la science des moeurs, qu'il préside à toutes nos leçons, comme à toutes nos actions. Ce dieu vengeur et rémunérateur ; ce dieu qui ne saurait laisser ni la vertu sans récompense, ni le vice sans châtiment. Le grand forfait de nos sages modernes est de l'avoir banni de leur école ; la grande preuve de leur aveuglement est dans ce catéchisme, qui, après avoir justifié tant de crimes, devait essentiellement aboutir à celui qui les consomme tous. Mais reprenez la suite de ces lettres, l'histoire de l'adepte qu'elles vont vous faire connaître vous en dira bien plus encore que nos réfutations.

LETTRE 73

La baronne au chevalier.

Quelle horrible catastrophe ! Chevalier ; quelle fin désastreuse ! Qui l'aurait jamais imaginé, que c'était là enfin que viendraient aboutir nos efforts, notre zèle pour la philosophie ? Tout est perdu pour nous ; jamais, non, jamais vos compatriotes ne pourront plus souffrir le mot de philosophe ; et moi-même, comment pourrai-je encore l'entendre sans frémir ? Quel monstre ! Quel étrange catéchiste que ce Mr de Rusi-Soph ! Je vous le disais bien, que son air me déplaisait ; que je voyais quelque chose de sinistre dans ses yeux ; mais qui l'eût jamais cru, que la terre portât un pareil monstre ? Ô ciel ! Dans quel abîme il nous a entraînés ? Je ne sais comment m'y prendre ; je ne sais par où vous commencer cette histoire fatale. Allons, il faut pourtant que vous en soyez instruit ; je vais me recueillir ; je rappelle mes forces pour écrire ce qui me fait frémir. Je ne sais si j'irai jusqu'au bout ; je ne sais si vous lirez cette lettre jusqu'à la fin. Mais voyez, écoutez, plaignez-nous ; et s'il est possible, aidez encore ma foi à la philosophie. Vous l'avez reçu ce fatal catéchisme, qui accompagnait ma dernière lettre. Le lendemain que je l'eus fait partir, voici ce qui se passa dans votre triste patrie. On se lève, chez Mr Le Bailli, à

l'heure ordinaire ; les deux neveux attendent Mr de Rusi-Soph pour la leçon du jour ; on croit d'abord qu'il dort encore, on attend, on entre enfin chez lui, et plus de Rusi-Soph. On entre chez Mademoiselle Julie, et plus de Mademoiselle Julie. Le bailli, la baillive : ô ciel ! Où est ma nièce ? Qu'est devenue ma nièce ? Imaginez comment tout est bientôt en rumeur dans la maison. On cherche ; on s'aperçoit qu'il manque des effets, de l'argent, des billets. Peignez-vous le bailli dans cet instant ; comme il se voit affreusement trompé ! Comme il crie à l'ingrat, au perfide, au monstre, au scélérat ! Toute la ville accourt ; on dépêche de tous côtés des gens furieux, et qui tous jurent de ramener la nièce, et surtout Rusi-Soph mort ou vif. Le dirai-je chevalier ? Je triomphais intérieurement de cette scène, que j'avais soupçonnée. Je m'attendais à voir humilié, confondu, un homme qui n'était à mes yeux qu'un vil ennemi de la philosophie. Je sentais le parti que j'en pourrais tirer en faveur de nos sages. Je ne vous dirai pas dans quel état je trouvai le bailli, et comment se passa toute cette journée. Vous le devinerez facilement… sur le soir j'apprends qu'on a atteint nos fugitifs, qu'on les ramène ; mais que la pauvre nièce est mourante et qu'elle expirera peut-être avant que d'arriver. Hélas ! On disait presque vrai. Mademoiselle Julie n'en pouvant plus, tantôt pleurant et sanglotant à mesure qu'elle fuyait avec son ravisseur, tantôt se trouvant mal, il avait bien fallu s'arrêter quelque part. Mr de Rusi-Soph se croyait assez loin pour avoir échappé aux poursuites ; la fatigue, et surtout la douleur, le remords, les réflexions qui effrayaient Julie, l'avaient forcée à se mettre au lit ; elle avait perdu parole et sentiment : Rusi-Soph, désolé de ne pouvoir la faire revenir à elle, avait été forcé d'appeler un médecin ; ils étaient auprès d'elle quand les émissaires du bailli entrent, se jettent sur Rusi-Soph, et le garrottent. Le médecin avait rendu la vie à la malheureuse Julie. On la met dans une voiture, et l'on arrive enfin sur le minuit… laissons toute la ville, que vous pensez bien être accourue une seconde fois ; laissons ce monstre de Rusi-Soph, que l'on mène en prison. Je ne reviendrai à lui que trop tôt. En attendant, suivons la triste Julie ; elle respire, mais elle est dans un état plus cruel que la mort. Elle recouvre enfin ses sens ; crainte de la replonger dans le même état, on prend les voies de la douceur. On lui pardonne, on essuie ses larmes ; mais ce n'est qu'au bout de deux jours qu'elle se résout à parler ; et c'est moi qui lui ai inspiré quelque confiance, c'est avec moi qu'elle demande un entretien. Quel affreux mystère, chevalier ! Quelle horreur cet entretien me découvre ! Je ne veux, je ne dois vous en rien cacher ; voici fidèlement ce que Julie me dévoile : " madame, vous voyez mon état, et vous savez ma faute ; que vous allez être surprise d'en apprendre la cause ! Je vous en prie, madame, ne vous en fâchez pas ; mais si vous aviez moins parlé de philosophie dans ce pays-ci, Julie serait encore heureuse et innocente. Vous ne le savez pas : ce monstre qui m'a séduite est aussi philosophe ; il a longtemps caché sa façon de penser, il m'a affreusement trompée. Dans les leçons qu'il me donna d'abord, je ne découvrais rien qui dût me le rendre suspect. Je l'interrogeais avec confiance, je l'écoutais avec plaisir ; il sut me faire naître le désir de connaître cette philosophie dont je vous

avais tant de fois entendu parler, mais que ni vous, me disait-il, ni monsieur le chevalier, ne connaissiez que bien imparfaitement, et ne sauriez jamais apprécier. ” la confiance aveugle que mon oncle avait en sa vertu lui laissant le moyen de me voir souvent tête à tête, sous prétexte des leçons qu'il me donnait, il exigea de moi le plus grand secret pour celles que j'allais recevoir sur la philosophie. En ajoutant par là à ma curiosité, il me fit tout promettre. Faible comme j'étais, et sans expérience, et surtout sans aucune de ces connaissances qu'exige la réfutation de ses principes, j'appris de lui à mépriser tout ce que les philosophes du jour appellent préjugé. S'il avait mis moins d'art, moins de ménagement dans ses leçons, elles m'auraient souvent révoltée ; mais il sut me conduire peu à peu à ce qu'il appelait les vrais mystères de la philosophie. De deux catéchismes qu'il avait composés, il ne me montra d'abord que le premier. En me laissant apercevoir qu'il en existait un second bien plus mystérieux, il excita bien davantage ma curiosité. Lorsque je m'aperçus où le monstre voulait me conduire, il n'était plus temps de revenir sur mes pas. Il avait éveillé mes passions, et mon coeur, qui n'était plus à moi, me faisait saisir avec avidité des leçons dont j'ai frémi trop tard. ” Cependant un reste de pudeur me soutenait encore ; le scélérat sentait que la crainte du scandale, du déshonneur, et la contrainte où me tenait la maison de mon oncle, étaient les seuls obstacles qui lui restaient à vaincre. Je résistai longtemps au projet de nous affranchir de cette contrainte par une fuite dont il m'assurait qu'il avait ménagé les moyens. Je résistais encore, quand la perte de son affreux catéchisme vint nous faire craindre d'être découverts. Il me pressa alors plus fortement que jamais. Il ajouta surtout que, quant à lui, il était résolu de quitter ce pays et cette maison de préjugés, qui lui laissaient si peu de liberté pour vivre en philosophe. Je vous l'ai dit, madame, mon coeur en ce moment n'était plus à moi. Je ne me reconnus, je ne sentis l'horreur de ma situation qu'à l'instant où, fuyant dans les ténèbres de la nuit, je me trouvai seule avec ce monstre dans le cabriolet qu'il conduisait lui-même. Tout mon sang se glaça ; je frémis, je voulais revenir sur mes pas. Le scélérat était maître de moi ; il profita de toute ma faiblesse et de ma frayeur pour fuir avec plus de précipitation. Vous savez mieux que moi tout le reste de cette fatale journée. ” Pendant tout cet affreux récit, la douleur de Julie avait, pour ainsi dire, changé de nature. En ce moment elle ne pleurait plus, elle me regardait d'un oeil fixe, sa voix était ferme ; son ton m'imposait tellement, qu'elle m'avait forcée à garder le silence, malgré les efforts que je fis plus d'une fois pour l'interrompre ; et quand elle eut fini, en s'arrêtant subitement, son regard seul semblait me dire : voilà où ma conduite cette philosophie que vous êtes si jalouse de voir régner dans votre patrie. Mettez-vous à ma place, chevalier ; et sentez, s'il est possible, toute l'impression que devait produire sur moi un reproche semblable. Oh ! Que j'étais honteuse ! Que j'étais confuse et désespérée ! Je me regardais presque comme la première cause des malheurs de Julie. C'était moi, c'étaient les éloges continuels de nos sages, c'étaient mes fréquentes conversations sur vos lettres, qui lui avaient fait naître les premiers désirs d'être initiée à nos mystères. Ô dieu ! Qui eût pensé que

c'était là qu'ils devaient la conduire ? " Non, m'écriai-je enfin, en cherchant à me cacher ma honte, mon ignominie, et celle de nos sages ; non, Julie, ce n'est pas la philosophie qui vous a égarée. Le monstre qui a su abuser de ce nom pour vous séduire n'est qu'un vil imposteur ; il n'est pas philosophe. " " il l'est, reprit Julie d'un ton plus ferme encore ; il l'est, et vous devez n'en avoir déjà que trop de preuves ; car puisqu'on est maître de sa personne, on peut l'être aussi de sa correspondance et de tous ses papiers. " Elle parlait encore, quand le bailli accourt en s'écriant : " ô ma fille ! Que le courroux du ciel est juste ! Ton séducteur n'est plus ; il s'est puni lui-même de sa perfidie et de tous ses forfaits. Le monstre, persistant dans sa rage muette, avait constamment refusé de répondre à ses juges. Comme on le ramenait dans la prison, tout à coup furieux, il s'élance en forcené contre ses gardes, arrache un de leurs glaives, et dans l'instant il se l'enfonce lui-même dans le sein, et meurt comme un démon. Ô ma fille ! Le bon dieu t'a vengée par les mains du scélérat même qui t'avait séduite. " Julie entend ces mots ; ses yeux s'égarent ; elle veut se lever ; je me jette sur elle en versant un torrent de larmes. Ô ma pauvre Julie ! Elle ne peut répondre ; ses paroles s'entrecoupent. Je vois dans tout son air mille passions diverses ; ses erreurs et son crime n'ont pas effacé ses premières amours. Elle voudrait cacher qu'elle regrette un scélérat infâme. La douleur et la honte l'étouffent à la fois. Je le vois ; je conjure son oncle de s'éloigner, et de nous laisser seules. Pleurez, lui dis-je alors, oui, pleurez librement, chère Julie, ce monstre même que vous pouvez encore aimer. Hélas ! J'étais déjà inondée de ses larmes. Elle en répandait un torrent sur mon sein ; je la serrais sur moi comme mon enfant. Ah ! Madame, s'écrie-t-elle enfin, pardonnez à Julie cette dernière faiblesse. Je le hais, je le déteste, je rougis de ces pleurs que je lui donne encore. Ils seront bientôt taris. Je saurai comme lui… non, pardonne, grand dieu ! Toi que j'aimais avant mon crime, rends-moi toute ma force. Sa prière est exaucée. Plus forte que jamais, Julie me regarde d'un oeil fixe. Le voilà, madame, cet affreux catéchisme ; voilà cette philosophie. Vous ne la connaissez pas encore toute. J'y renonce à jamais. Je reviens à toi, religion sainte ! Reviens toi-même dans mon coeur ; viens expier mon crime ; rends-moi mon innocence. À ces mots elle se lève précipitamment, court et cherche son oncle, se jette à ses genoux, le conjure de lui pardonner un scandale qu'elle est bien résolue d'expier en se retirant dans un couvent. Le bon vieillard ne se résout qu'avec peine à ce sacrifice. Il aime sa nièce, il ne veut point la perdre ; il consent cependant qu'elle aille quelque temps se soustraire à un public trop instruit de sa faute. Parlez donc encore, chevalier, parlez à ce public de toute votre philosophie. Comment m'y prendrai-je, moi, pour oser seulement prononcer le nom de nos sages ? Par comble de malheur, il n'est plus temps de dire que ce monstre d'hypocrisie et de scélératesse n'était pas philosophe. Ses papiers ont tous été saisis ; et l'on y a trouvé non seulement une copie du double catéchisme, mais diverses lettres qui semblent annoncer la plus grande confiance de la part de nos sages, et une mission particulière pour la propagation de la philosophie. On y voit tout le soin que certains personnages

avaient de lui recommander beaucoup de discrétion et de réserve dans la manière dont il doit s'y prendre pour former des adeptes. Il y a certaines lettres bien énigmatiques, mais où j'ai lu des choses qui ne peuvent guère s'appliquer qu'à vous et à moi ; elles indiqueraient qu'il méditait quelque noir projet contre vous. Il en est d'autres qui le félicitent d'avoir su s'arracher à ce lieu, où l'on dit que la philosophie est si maltraitée. Cela semble annoncer que Rusi-Soph n'était qu'un échappé du petit Berne ; que, manquant de moyens pour retourner à la capitale, il s'était vu forcé à jouer ici le rôle d'un détestable hypocrite, pour n'être pas connu. Mais toutes ces lettres ne sont rien auprès de certains manuscrits, qui auraient seuls suffi pour le perdre dans l'esprit de nos compatriotes et de tout bon français. Vous m'aviez promis dans le temps de me révéler aussi les progrès que la politique doit à notre école. Si les principes de nos sages en ce genre ressemblent à ceux qu'on me dit trouver dans les papiers de Mr Rusi-Soph, je vous en préviens, je suis trop bonne française pour vouloir encore entendre parler de cette philosophie. Je ne veux point qu'on dise que nos philosophes ne sont pas moins les ennemis du roi, des magistrats, de la patrie, de toute autorité que de toute religion. Et voilà cependant ce qui résulterait de ces papiers qu'on dit avoir été déposés dans notre greffe. Aussi, chevalier, vous ne sauriez croire à quel point le nom seul de philosophe est odieux en ce moment parmi vos compatriotes. Je n'y tiens plus moi-même, et certes il me semble que vous devez me savoir un certain gré du peu de zèle qui me reste encore pour cette philosophie, qui a tant de fois bouleversé mes idées. Je veux que vous sachiez au moins que je ne me suis rendue qu'à la dernière extrémité. Convenez qu'après la catastrophe de Mr Rusi-Soph, de la pauvre Julie, il faut bien de la constance pour vous demander encore les moyens de réparer ici la réputation de nos sages. Eh bien, je veux encore voir ce qu'on pourra faire pour la réparation de leur honneur. Doutez, après cela, que jamais personne ait porté plus loin que moi le désir de se dire leur très zélée servante, leur disciple et la vôtre.

Observations.

D'un provincial sur la lettre précédente.

Je le sais, ce n'est pas absolument par les disciples qu'il faut juger des maîtres, ni même par les scandales des adeptes qu'il faut prononcer sur le caractère des leçons qu'ils ont reçues. Je connais la nature et la bizarrerie des hommes : il n'est pas impossible, il est même trop ordinaire d'en trouver qui, avec des opinions très saines et conformes à tous les principes de la vertu, s'abandonnent à tous les vices ; comme il peut bien se faire qu'avec la morale la plus perverse, celui qui n'aura ni les passions vives, ni l'occasion de se livrer au crime, soit dans ses actions une espèce d'honnête homme. Je le sais encore, tous nos philosophes ne ressemblent pas à ce monstre dont vous venez de lire les forfaits ; je suis loin de le croire. Mais pour que leur école soit à l'abri de nos reproches, suffit-il d'observer en général que

les maîtres ne peuvent pas répondre de la conduite des disciples ? J'admettrai cette excuse, je la trouverai juste quand la conduite des disciples se trouvera en opposition avec les principes qu'ils ont reçus des maîtres ; mais que nous répondra le philosophe, lorsque nous lui dirons : cet adepte est méchant, et c'est en suivant vos leçons qu'il se montre méchant ? S'il n'eût reçu de vous que nos préceptes évangéliques, vous pourriez opposer vos leçons à ses crimes ; il serait seul coupable ; il ne pourrait s'en prendre qu'à lui-même ; il aurait abusé de vos leçons, et nous n'aurions que lui à détester. Vous vous êtes ôté ce moyen de défense. Cet adepte est un vil séducteur, un ravisseur infâme, un voleur, un ingrat, un perfide, un monstre et un prodige de noirceur, d'hypocrisie, de scélératesse. Direz-vous que c'est là un abus de votre philosophie ? Non, c'est là l'usage même de vos leçons ; c'est votre philosophie mise en action ; c'est votre catéchisme réduit en pratique. À qui faut-il s'en prendre de ses égarements, si ce n'est à vous-mêmes ? Ce monstre est hypocrite ! L'intérêt personnel exigeait qu'il cachât ses sentiments ; et vous avez fait de l'intérêt personnel le premier mobile de sa conduite. Il est ingrat ! Vous lui avez appris que la reconnaissance n'était pas un devoir. Il est voleur ! C'est de vous qu'il a su que la nature n'admet point de propriété, qu'elle rend tout commun. Ce monstre est un infâme corrupteur de l'innocence ! Votre catéchisme ne lui montrait que des plaisirs licites dans ceux dont il cherchait la jouissance, et que des préjugés dans les lois de la pudeur. Il termine ses crimes par le dernier des crimes, en devenant son propre assassin ! C'est vous qui lui avez montré dans le suicide une ressource toujours prête pour le philosophe à qui le déshonneur et le malheur rendent la vie à charge. Désavouez-vous ce catéchisme qui justifie seul tant de forfaits ? Vous n'y êtes plus à temps. Cet affreux catéchisme est la substance même de vos productions philosophiques ; il n'en est pas une seule dont les principes n'aient plus ou moins servi à en faire le catéchisme de la scélératesse. Il faut les brûler toutes, et rougir de les avoir produites, ou reconnaître qu'à votre école un philosophe conséquent est essentiellement un homme monstrueux dans ses actions, comme vous l'êtes dans votre théorie.

LETTRE 74

La baronne au chevalier.

Encore, chevalier, une avanie terrible pour la philosophie ! Encore de nouveaux sujets de désespoir ! Et vous ne venez pas à mon secours, et vous m'abandonnez à toute la force de la tentation ! Et depuis plus de deux mois, pas une seule réponse de votre part. Nous voilà déclarés dans votre patrie, non plus seulement les ennemis de toute religion, de toute vérité et de toute vertu ; mais les ennemis de tout état, de tout gouvernement, et bien plus spécialement encore les ennemis des rois. Vous ne tireriez pas de la tête de tous vos compatriotes qu'un bon français ne peut, ne saurait être ce que nous appelons un philosophe ; que l'école des Raynal, des

Voltaire, des Jean-Jacques, des Helvétius, des Diderot, de tous nos politiques modernes, est celle de la rébellion, de l'insubordination, de l'anarchie ; que nos rois surtout n'ont jamais eu d'ennemis plus décidés que les philosophes du jour. Eh ! Comment s'y prendre pour dévoiler la calomnie, quand, depuis ces terribles sénats qui font brûler au pied du grand escalier nos plus fameux chefs-d'oeuvre, jusqu'aux petits bailliages de province, tout s'arme contre nous, comme si nous étions la peste des états, le fléau de tout gouvernement ? Ils ont enfin paru ces manuscrits de Mr Rusi-Soph, avec une foule de livres philosophiques qu'il avait su se procurer. On en a fait ici l'examen juridique, et ils sont tous passés du greffe à un bûcher allumé par les mains du bourreau. Quel jour, ô dieu ! Quel jour pour un coeur comme le mien, qui ne peut se résoudre à un dernier adieu pour la philosophie ! Hélas ! Il faudra bien s'en détacher ; car enfin je suis française, j'aime mon roi et ma patrie ; je veux que mon Émile ait, comme son père et ses ancêtres, la gloire de servir le roi et la patrie ; et si vous ne volez à mon secours, si vous ne démontrez l'injustice de nos bailliages séants en province, comment se persuader qu'on peut être française, qu'on peut aimer son roi, la patrie, l'état, et être philosophe ? Écoutez ce qui vient de se passer dans notre sénat helvien. Le jour marqué pour informer la cour de la nature des livres et écrits de Mr Rusi-Soph était arrivé. L'audience devait être publique ; le procureur du roi devait prononcer un long discours, tout le monde accourait pour l'entendre : je voulais m'absenter ; il n'y eut pas moyen, il fallut se laisser entraîner ; malgré moi j'entendis ce qu'un coeur philosophe ne peut entendre sans frémir ; malgré moi je devins la triste spectatrice de la proscription la plus désespérante pour une adepte qui ne peut se résoudre à quitter la partie, qui se flatte encore que vous lui fournirez quelque moyen pour venger notre gloire. Il ne suffisait pas de l'avoir entendu ce discours, vos compatriotes, enchantés de l'éloquence de l'orateur provincial, ont sollicité la publication du foudroyant réquisitoire ; et le voilà, chevalier, qui accompagne ma lettre, afin que vous voyiez vous-même si toutes les accusations qu'on nous intente ne sont pas autant de calomnies dont la philosophie doive hautement solliciter la vengeance. Pardonnez-moi ce doute, chevalier ; vous avez tant de fois confirmé les opinions qui me semblaient les moins philosophiques, que je crains bien encore de vous voir excuser ces nouvelles leçons plutôt que les désavouer. Ah ! Je vous en prie, ne me réduisez pas au désespoir. N'allez pas me dire que c'est encore là de la philosophie ; je sens que je n'y tiendrais pas. Je suis française comme tous nos bons et braves helviens ; ce titre m'est précieux ; si c'est un préjugé, j'y suis trop attachée ; et malheur à mon fils s'il s'avisait d'y renoncer pour être philosophe ! Je vous l'ai dit, et je vous le répète : il servira le roi comme son père. Et vous même, chevalier, vous-même me soupçonneriez-vous d'avoir pu engager vos parents à vous envoyer dans la capitale, pour vous voir revenir aussi mauvais français que l'on se plaît ici à publier que nos sages le sont ? Non, non ; n'essayez pas seulement de justifier les principes que leur prête notre réquisitoire ; tout serait dit alors. Je vous en préviens, je renoncerais dès l'instant même à ne signer jamais la baronne philosophe ; car je suis toujours prête

à signer de mon sang même : la baronne française. p s. mes dispositions vous sont connues. Voyez à présent, lisez ce terrible discours, et pour dernière épreuve, prononcez. Extrait des registres de la cour helvienne, du 11 août. Ce jour, tous les membres de la grande audience convoqués et assemblés, le procureur du roi portant la parole, a dit : messieurs, s'il n'existait sous le nom de philosophe que des hommes véritablement dignes de ce nom respectable, nous ne verrions dans eux que des sages précieux à l'état, à la religion ; jamais nos fonctions ne nous imposeraient un devoir plus cher à notre coeur que celui de venger leur école, et d'implorer pour ses adeptes la protection des magistrats. Notre voix en ce jour ne se ferait entendre que pour la célébrer ; nous vous dirions : messieurs, la philosophie est par son essence et l'école et l'empire de la raison, dont elle réunit toutes les lumières. La vérité, la vertu, le bonheur sont, sans exception, l'objet de ses recherches. Elle serait encore le plus beau présent que le dieu de la nature eût fait à l'homme, si le flambeau de la révélation n'avait brillé pour nous. Mais l'erreur et le vice ont leur philosophie, comme la vérité et la vertu. S'il existe des sages qui se font un devoir d'employer toutes les lumières de la raison, toutes les ressources de l'esprit humain, pour connaître le bien, pour le suivre et nous le faire aimer, il est aussi une philosophie scélérate, qui ne cherche dans la raison même que des armes propices au désordre ; qui, par tous les détours et tous les artifices du sophisme, s'étudie à transformer le mensonge en vérité, les forfaits en vertu. Contente de l'asile qu'elle semblait trouver dans cette grande ville, où tous les systèmes, toutes les erreurs et tous les vices trouvent des partisans, parce que tous les intérêts s'y rassemblent, dans cette capitale qui ne nous dédommage des trésors qu'elle engloutit que parce qu'elle absorbe dans un égout commun l'or et les immondices des provinces ; contente de répandre son venin dans ce Paris immense, informe composé d'un million de pauvres et de riches, d'oisifs, de laborieux, de savants, d'ignorants, de bons, de détestables citoyens, cette philosophie désastreuse avait jusqu'ici évité les regards moins distraits des tribunaux dispersés dans l'empire. Nous ne la connaissions encore que par le mépris et la haine qu'avaient excités les réclamations de quelques hommes vertueux, dont les écrits étaient parvenus jusqu'à nous. Aujourd'hui, s'étendant au-delà du grand foyer des crimes et de l'impiété, elle semblait vouloir s'établir au milieu des provinces. Ses crimes, ses scandales ont trahi les premiers pas qu'elle a faits en rampant sous nos yeux. L'adepte monstrueux qui devait être son apôtre n'a pu échapper à votre vigilance. Sa philosophie même a été son bourreau, et vous a épargné le soin de le punir par une main sans doute moins infâme encore que la sienne. Votre zèle pour l'intérêt public vous a fait un devoir de porter un regard perçant jusque sur les premières causes de ses forfaits philosophiques. Vous avez soupçonné que les affreux principes dont il avait su se composer un catéchisme pouvaient avoir été puisés dans ces productions qu'il cachait avec soin, et qui sont aujourd'hui le seul reste de sa dépouille. Vous nous avez chargés du soin d'examiner cette bibliothèque d'un fourbe scélérat, et de vous en faire plus spécialement connaître les principes. C'est pour remplir les vues

de la cour, et les obligations de notre ministère, que nous allons, messieurs, vous faire part des sentiments qu'a excités dans nous la lecture suivie de ces divers ouvrages, ayant pour titre, les uns : système de la nature ; code de la nature ; philosophie de la nature ; principes de la philosophie naturelle ; les autres : système social ; système de la raison ; Dieu et les hommes ; le christianisme dévoilé ; dictionnaire philosophique ; questions encyclopédiques ; Émile ; le contrat social ; la nouvelle Héloïse ; lettre de la montagne ; histoire philosophique et politique ; de l'esprit ; de l'homme et de son éducation ; requête au roi sur la destruction des prêtres, etc., etc.. En ne considérant tous ces ouvrages, et un bon nombre d'autres dont l'objet est le même, que sous leurs rapports avec les moeurs et la religion, un seul mot suffira pour exciter l'indignation de la cour contre tous leurs auteurs. Nous nous contenterons de vous dire qu'il n'en est pas un seul dont les principes n'aient mérité d'entrer, en tout ou en partie, dans la rédaction du catéchisme désastreux, dont nul de vous n'a pu entendre la lecture sans frémir ; que de leur ensemble est résulté le code de ce monstre qui n'a pu soutenir le procès que vous lui intentiez, et qu'ils ont enfanté tous ses crimes. Nous avons rapproché tous les textes qu'il avait cités à leur appui. D'après la connaissance que nous en avons prise, nous pouvons attester que ce fatal chaos d'impiété et de blasphèmes, de dépravation et de scélératesse, n'est qu'un extrait fidèle de toute la doctrine morale et religieuse contenue dans ces livres, que nos soi-disant sages ont osé publier comme les chefs-d'oeuvre de leur école. Si nous croyons devoir nous dispenser de tout détail sur ces objets, c'est que la cour en est déjà instruite ; c'est qu'il est un nouveau jour sous lequel cette secte de prétendus sages mérite, de la part du magistrat, une attention particulière. Nous les avons considérés plus spécialement comme citoyens, surtout comme français ; nous avons étudié, avec l'attention la plus scrupuleuse, tout leur système politique ; et sous ce nouveau jour, nous vous dénonçons leur secte audacieuse et turbulente comme impatiente du joug de toute loi et de tout gouvernement, comme partout tendance à exciter les troubles et les séditions de l'anarchie ; nous vous la dénonçons bien plus spécialement, cette secte insolente, comme ennemie jurée de notre monarchie, comme ayant sans cesse le sarcasme du mépris et de la haine contre nos rois, nos princes, contre tous les monarques, et comme toujours prête, sinon à arborer l'étendard de la révolte, parce qu'elle est encore plus lâche que perfide, du moins à semer sourdement les principes de la rébellion, sous quelque espèce de gouvernement qu'elle soit admise ; et c'est ici, messieurs, qu'il serait difficile d'exprimer quel a été notre étonnement, de quelle indignation nous nous sommes sentis pénétrés lorsque nous avons vu que ces mêmes philosophes osaient se dire encore français, et annoncer qu'ils écrivaient pour des français. L'accusation que nous leur intentons est grave sans doute ; il sera dur pour eux de s'entendre déclarer mauvais citoyens, mauvais français ; nous savons tout l'opprobre que doit verser sur eux une pareille inculpation : mais ouvrons leurs productions diverses, et qu'ils viennent solliciter contre nous-mêmes la vindicte publique, si nous abusons de notre ministère pour nous en imposer sur

leur école. Celui-là est partout un mauvais citoyen, qui jamais ne remonte à l'origine de nos gouvernements divers que pour la rendre suspecte et odieuse. Celui-là est partout un mauvais citoyen, qui n'examine la nature d'un gouvernement quelconque que pour les répudier tous sans exception. Celui-là enfin est partout un mauvais citoyen, qui partout favorise les dissensions entre le souverain et les sujets, qui préconise la révolte, et nous rappelle sans cesse à l'anarchie. Jugeons sur ces principes l'école de ces sages modernes, et prononcez, messieurs, s'il est un seul état où leur doctrine politique puisse être tolérée. Lorsque nous parlerons devant ces audacieux de l'origine même des diverses sociétés politiques, des formes qu'elles ont adoptées pour vivre sous des lois, sous une autorité quelconque, gardons-nous bien d'abord de remonter aux desseins d'un dieu même qui annonce ses volontés en faisant de l'homme un être sociable ; gardons-nous de leur dire que ce dieu, ami de l'ordre, est la source de tout gouvernement bien ordonné ; que celui qui résiste aux puissances légitimes, résiste à ce dieu même. Ce fut assurément une idée bien sage et bien sublime dans la religion, que celle d'avoir mis le gouvernement de la société, comme celui des astres, sous la sauvegarde de la divinité ; d'avoir vu le premier protecteur et le premier vengeur des lois dans un dieu qui ne souffrira pas impunément que les passions l'emportent sur le bien général ; qui veille sur l'état comme sur son ouvrage, sur le prince comme sur son image, et sur le peuple comme sur ses enfants. Par là le chef du peuple est averti que son empire doit être signalé comme celui de Dieu, par la bonté, la vigilance, la justice, l'amour, la bienfaisance ; que manquer à ses devoirs, à ses fonctions, c'est manquer à un dieu qui a voulu se voir représenté par lui, et qui demandera aux administrateurs des sociétés humaines un compte sévère de l'emploi qu'ils ont fait de la puissance qu'il leur a confiée. Par là tous les sujets sont maintenus dans le respect des chefs et de la loi. L'autorité ne peut avoir une source plus noble, la tyrannie un frein plus redoutable, la paix et le bonheur public un garant plus sûr. Nos faux sages eux-mêmes semblent parfois le reconnaître ; nous les avons vus forcés de convenir " combien les gouvernements humains avaient besoin d'une autorité plus solide que la seule raison, et combien il était nécessaire au repos public que la volonté divine intervînt pour donner à l'autorité souveraine un caractère sacré et inviolable, qui ôtât aux sujets le funeste droit d'en disposer. " nous les avons entendus ajouter : " quand la religion n'aurait fait que ce bien aux hommes, c'en serait assez pour qu'ils dussent tous la chérir et l'adopter. " cependant celui même à qui la vérité arrache cet aveu est celui qui le plus obstinément combattit ce principe. Loin d'être destinés à vivre sous nos gouvernements divers, et sous les auspices de la divinité, les hommes, selon lui, n'ont pu se soumettre à une loi commune et sortir des forêts, et renoncer à une liberté féroce, entièrement semblable à celle de la bête, sans renoncer aux vues de la nature ; et l'homme, sous un gouvernement quelconque, n'est que l'homme flétri et avili. Tous nos prétendus sages, redoutant, comme le philosophe de Genève, cette religion sainte, qui nous montre dans la volonté même du souverain des hommes

l'origine de nos sociétés, de nos empires et de nos républiques, frémissent et s'indignent contre cette origine. La calomnie la plus grossière vomit sans cesse par leur bouche les injures les plus atroces. Si nous les en croyons, en faisant descendre la loi de Dieu même, " la religion n'a fait que se rendre complice de la tyrannie et de tous ses excès. " ils ont dénaturé nos principes pour avoir lieu de s'écrier : " des prêtres adulateurs ont eu le front de mettre les tyrans mêmes sous la sauvegarde du ciel ! Ils eurent la bassesse de leur attribuer des droits divins, de priver les nations du droit de se défendre… et loin de mettre un frein aux passions des princes, la religion ne fit que leur lâcher la bride. " Quelle cause première assigneront-ils donc eux-mêmes à la société, à nos gouvernements ? Toutes celles qui peuvent rendre la loi suspecte et l'autorité odieuse : l'ignorance, la crainte, le hasard, la déraison, la superstition, l'imprudence des peuples, et leur stupidité, la tyrannie, et tout au plus l'imprudente reconnaissance des peuples pour leurs premiers bienfaiteurs. Voilà, nous disent ils, ce qui a présidé jusqu'ici à l'établissement des gouvernements, ainsi qu'à leurs réformes. Voilà l'origine des grandes sociétés, des empires, des monarchies, et de tous les états. Avec bien plus de vérité, ils auraient pu nous dire que le premier des pères fut le premier des chefs : que des premières familles naquirent les premières sociétés, et que les sociétés nombreuses ne pouvant subsister sans chef, sans loi et sans gouvernement, il est dans la nature même de l'homme de vivre sous des lois, comme il est dans sa nature de vivre en société. Mais cette origine rendait au citoyen l'état aussi précieux que sa famille ; elle assurait l'autorité des chefs, et l'amour des sujets et leur soumission. Ce n'est pas là l'esprit de nos sages modernes ; ils ne regardent derrière eux que pour rendre suspects les droits des souverains ; ils empoisonnent les sources primitives de toute autorité, parce qu'ils ne veulent vivre sous aucune. Demandons-leur en effet à quel gouvernement ils voudraient au moins se soumettre dans l'état actuel des choses. Il n'en est pas un seul auquel ils n'aient voué la haine et le mépris. La monarchie par excellence est l'objet de leurs clameurs, de leurs déclamations séditieuses. " Les rois, vous disent ils, ressemblent trop souvent au Saturne de la fable,… etc. " aussi les monarques, les rois, les empereurs, ne sont-ils ordinairement désignés par la philosophie moderne que sous le nom de tyrans et de des postes. La royauté met une " trop grande distance entre le souverain et les sujets. " pour que le philosophe s'y soumette sans réclamer sans cesse les droits de la nature. Il ne vivra donc pas sans frémir sous une monarchie. Transportez le faux sage dans nos républiques ; son esprit inquiet, impatient de tout joug, ne s'estimera pas plus heureux. Vous l'entendrez nous dire, " qu'aux effervescences subites et souvent cruelles et longues des républiques,… etc. " le philosophe ne vivra donc pas encore dans une république ; il la détestera comme la monarchie, et criera encore à la tyrannie, au despotisme. Offrez-lui de se laisser régir par la démocratie ; il n'en sera pas moins l'ennemi de ce nouvel état. Il vous dira que ce gouvernement, " en proie aux cabales, à la licence, à l'anarchie, ne procure aucun bonheur… etc. " le philosophe ne pourra donc pas vivre sous un gouvernement démocratique, comme il ne saurait

vivre sous un gouvernement républicain ou monarchique. Se réfugiera-t-il dans ces états régis par la noblesse, et consentira-t-il enfin à jouer quelque part le rôle de citoyen paisible et ami de l'état ? Non, messieurs. " L'aristocratie, vous dira-t-il, ne nous présente pas des scènes plus riantes. On y voit des nobles, des magistrats, des sénateurs orgueilleux, qui, concentrés en eux-mêmes, sacrifient l'état à leurs intérêts personnels. Le plébéien y essuie le dédain de ses maîtres altiers, dans lesquels il ne trouve que des tyrans disposés à se pardonner réciproquement les iniquités qu'ils font essuyer à leurs sujets… il n'est point de liberté, ajoutera-t-il, sous ce gouvernement soupçonneux. Tout le monde y vit dans l'inquiétude. Chaque citoyen craint son concitoyen. Quel peut être le bonheur d'un état dont la confiance est bannie ? " Le philosophe ne vivra donc pas encore sous un gouvernement aristocratique, comme il ne saurait vivre dans une monarchie, dans une république, ou bien sous la démocratie. Car observez, messieurs, que, pour vous exprimer la haine et le mépris de nos faux sages pour tous et pour chacun de nos gouvernements, nous avons toujours eu soin de nous servir de leurs propres expressions. N'étions-nous donc pas bien autorisés à vous les déférer comme de mauvais citoyens, qui, après avoir flétri l'origine de tout gouvernement, n'en examinent encore la nature que pour les répudier tous sans exception ? Ils les ont tous proscrits en particulier, ils les proscriront tous en général. Les uns nous disent nettement que " le vrai législateur est encore à naître. " c'était le vrai moyen de soustraire à la loi tous les citoyens. Les autres vous répètent " qu'il n'existe point encore de constitution bien ordonnée… que le hasard, la déraison, la violence ont présidé jusqu'ici à l'établissement des gouvernements, ainsi qu'à leurs réformes ; que tous les changements qui furent tentés n'ont été pour l'ordinaire que les ouvrages informes du trouble, de la discorde, du vertige, de l'ambition, du fanatisme. " de cette haine générale, de cette antipathie universelle de nos sages modernes contre tous les états, que pouvons-nous conclure, messieurs, si ce n'est que n'en souffrant aucun, ils ne peuvent et ne doivent aussi être tolérés dans aucun ? Cette conséquence vous paraîtrait bien plus légitime si nous mettions sous les yeux de la cour les principes que cette secte ne cesse de répandre pour exciter des haines perpétuelles entre les citoyens et les chefs de l'état, et pour favoriser l'esprit de rébellion, pour répandre celui de l'anarchie. Tantôt vous les verriez sous mille différentes tournures, ne prononcer les mots de liberté, d'égalité, que pour nous faire croire que l'inégalité d'autorité, de condition, de richesses, de puissance, dans un gouvernement quelconque, est le comble de la démence ; que cette indépendance qui ne saurait souffrir de supérieur est l'instinct même de la nature éclairé par la raison. Tantôt, exagérant les droits des peuples, ils ne rappelleront des pactes primitifs, des conditions, des contrats naturels, que pour dire aux sujets que partout ils sont maîtres d'obéir à la loi ; qu'ils ont seuls pu la faire ; qu'ils peuvent la détruire, et toujours réclamer contre leurs propres engagements pour des torts réels ou prétendus, dont ils seront seuls juges. Tantôt ils vous diront sans hésiter, et sans détour, que nul homme actuellement existant n'est tenu d'obéir à celui que son

père et ses aïeux ont reconnu pour souverain, sous prétexte " qu'on veut et qu'on choisit pour soi,… etc. " à ces principes faux et séditieux vous opposez en vain la voix de la raison ; vous demandez en vain à nos faux sages ce qu'il y aura de fixe, de stable dans l'état quand les peuples seront imbus de ces leçons. Les contestations continuelles entre les souverains et les sujets, les disputes, les murmures, les factions intestines, les bouleversements perpétuels des empires, leur semblent préférables à la fidélité des sujets au serment de leurs pères. Vous leur direz en vain que la dette du père envers l'état est le premier héritage des enfants ; que ceux-ci, en recevant la vie, n'auront pas sans doute d'autres droits dans la patrie que ceux qui leur furent transmis ; que le serment des pères passe donc aux enfants comme les possessions de nos aïeux passent aux descendants, avec l'obligation d'en acquitter les charges. Vous leur direz en vain que l'enfant protégé par l'état, nourri et élevé dans le sein de sa patrie, doit à l'état tout ce que lui devaient un père et une mère, sans lesquels il n'existerait pas ; qu'il tient en quelque sorte de l'état la vie même, puisqu'il la tient de ceux à qui l'état l'a conservée ; qu'il doit de plus à la patrie et son éducation et la tranquillité, la sûreté de son enfance, et ses forces acquises à l'ombre de l'état ; que s'il y eut jamais un contrat naturel, c'est celui de la patrie, qui dit à ses sujets : je protége ton enfance, je serai ton appui, tu seras ma défense ; je n'ai pas prétendu élever dans mon sein un serpent qui doive se tourner un jour contre moi-même, ni un ingrat qui doive user des forces que je lui ai données pour m'abandonner à l'instant où il pourra me rendre service pour service, ni un enfant qui fuie loin de sa mère à l'instant où il doit acquitter toutes les dettes de l'amour, de la reconnaissance et de la justice. N'espérez pas, messieurs, que ces raisons si fortes dans le coeur des vrais patriotes et des bons citoyens, que ces raisons si évidemment prises du vrai contrat des sociétés humaines, fassent impression sur nos faux sages. Elles leur montreraient tout ce qu'ils doivent de soumission au souverain, de fidélité au serment de leurs pères, de services à la patrie. Insolents comme ingrats, perfides et parjures, ils portent l'impudence jusqu'à nous outrager ; et dans leur bouche. " Quiconque ose penser autrement qu'eux, est un esclave, et l'idolâtre de l'ouvrage de ses mains. Quiconque ose penser autrement qu'eux est un insensé. " C'est donc une folie, à cette école insensée elle-même, que d'exhorter les peuples à aimer leur patrie, à garder religieusement le serment de leurs pères. C'est donc une folie que de ne pas crier sans cesse avec nos faux sages au despotisme et à la tyrannie ; que de ne pas tenter de soulever l'Europe entière contre ses souverains, en criant aux sujets qu'ils sont esclaves en Europe comme les peuples le sont en Amérique ; que " l'unique avantage que nous ayons sur les nègres est de pouvoir rompre une chaîne pour en prendre une autre. " c'est donc encore une folie de ne pas crier comme nos philosophes à tous les citoyens : voulez-vous être heureux ? Vivez toujours sans maître ; de ne pas préparer tous les coeurs à l'anarchie, de ne pas mettre le bonheur des sociétés dans la destruction de tout gouvernement. Vous l'avez vu, messieurs, tels sont en général les voeux, les principes de cette philosophie impatiente de toute

autorité. Que vos coeurs se préparent à une indignation bien plus méritée encore. Nous allons considérer ces factieux, comme français, comme vivant, dogmatisant au milieu d'un peuple distingué sur la terre par son attachement à la personne sacrée de ses rois. C'est ici, messieurs, que vous serez surpris de l'insolence de nos prétendus sages, de la haine qu'ils ont vouée à nos monarques, et de leurs frénétiques déclamations contre ces souverains auxquels la France doit, depuis tant de siècles, le rang auguste qu'elle tient parmi les nations. Qu'est-ce qu'un roi aux yeux de ces prétendus sages, et d'où tient-il son sceptre ? Les insolents ont osé nous répondre : un roi n'est autre chose que le premier commis de sa nation. Ils ont eu l'impudence d'ajouter : un roi est le premier domestique de ses sujets ; et passant du mépris à la haine, ils n'ont pas craint de dire à des français : vos rois sont des bêtes féroces qui dévorent les nations. Vos rois sont les premiers bourreaux de leurs sujets. Français ! Vous frémissez ; l'outrage de vos rois est le vôtre ; vous n'en connaissez pas encore toute l'étendue. Vous aimez à trouver dans Dieu même l'instituteur des rois, l'auteur des monarchies, comme celui de tout gouvernement fondé sur la nature. Une philosophie ennemie de tout sceptre a élevé la voix pour vous apprendre que, si l'autorité des rois vient de Dieu, c'est comme les maladies et les fléaux du genre humain ; que le premier des rois fut un brigand, ou un soldat heureux ; que la force et la stupidité sont la seule origine de leur trône. Et nous ne serions pas étonnés, révoltés, qu'une philosophie de cette espèce ait précisément choisi des coeurs français pour leur tenir ce langage audacieux ! Notre langue se refuserait à répéter tant de blasphèmes contre le trône, si notre ministère ne nous imposait pas l'obligation de dévoiler à la patrie ses ennemis jurés ; mais il faut, messieurs, faire connaître toute l'étendue de leur haine, pour éclairer votre sagesse et décider la proscription. Nous ferons donc violence à notre propre coeur, nous réciterons encore une partie des leçons de cette philosophie rebelle ; mais quel ne sera pas votre étonnement, lorsque, pour vous peindre à sa manière l'institution des rois, nous serons obligés de vous dire : " des milliers de bourreaux couronnés de fleurs et de lauriers après leurs expéditions, portent en triomphe une idole… " dans ces déclamations inouïes, tout vous paraît porter l'empreinte de la rage et de la frénésie ; n'exigez pas de nos philosophes rebelles qu'ils modèrent au moins leurs expressions, ils sont prêts à répondre : " qu'il ne s'agit pas d'être poli, de prendre des tournures ; qu'il s'agit d'être vrai. " et c'est pour être vrais qu'ils crieront aux rois : " tigres déifiés par d'autres tigres, vous croyez donc passer à l'immortalité ? Oui, en exécration. " et c'est pour être vrais, c'est même en demandant, en croyant mériter les autels de la postérité, que, se livrant à toute la fièvre de la haine, ils prononceront ce discours qui a pour titre : aux prétendus maîtres de la terre. " fléaux du genre humain, illustres tyrans de vos semblables,… etc. " voilà donc, messieurs, le caractère distinctif de nos prétendus sages, la haine de leurs maîtres, de tout ce qui abaisse leur ridicule orgueil, et surtout la haine de nos rois. Ils vous le disent clairement eux-mêmes, qu'ils ont perdu le caractère distinctif de tout coeur français, l'amour de ses maîtres, l'amour de ses rois. Cette philosophie rebelle n'en

veut point. Elle ne voudrait pas surtout de ces rois comme les nôtres, auxquels la sagesse des lois assura le trône par un droit héréditaire ; ils ne veulent pas même de ces rois électifs, que diverses nations se donnent. Ils nous l'ont encore dit formellement : la royauté met une trop grande distance entre le souverain et les sujets, pour ne pas révolter le philosophe. Parlez-leur de cette nation qui récemment encore n'a trouvé d'asile contre l'oppression qu'en donnant à ses rois l'autorité des nôtres, et vous les entendrez s'écrier : " à cet étrange et humiliant spectacle, qui est-ce qui ne se demande pas : qu'est-ce donc qu'un homme ? Qu'est-ce que ce sentiment originel et profond de dignité qu'on lui suppose ? Est-il donc né pour l'indépendance ou l'esclavage ? " Nul de vous, messieurs, qui ne leur réponde : qu'est-ce donc qu'un philosophe, et surtout qu'un français philosophe ? Est-il donc né pour nous montrer sans cesse l'esclavage dans la loi, et la dégradation dans le plus juste amour pour nos princes ? ... ne pensons pas même que ces prétendus sages cherchent à déguiser leur haine. La France, leur patrie, et cette région qu'ils nous représentent comme ayant reçu le joug du despotisme, et de ce despotisme dont le propre est d'étouffer la pensée dans les esprits, la vertu dans les âmes, comme une nation avilie, dont ils osent souhaiter la conquête, seul remède à ses malheurs. Ils ont osé nous dire que l'état de la France est celui d'un empire où les concitoyens, insensibles à la gloire, sont, par la forme de leur gouvernement, invinciblement entraînés vers l'abrutissement ; que les lumières se répandraient en vain, parce qu'elles éclaireraient les français sur les malheurs du despotisme, sans leur procurer le moyen de s'y soustraire. Que l'amour du français pour ses rois doit être profondément gravé dans mon coeur, pour avoir résisté jusqu'ici à cette conjuration philosophique ! Mais qui sait, messieurs, combien de temps encore ce peuple si fidèle résistera à des principes répandus dans tant de productions ? Nos faux sages insistent ; ils pressent, ils sollicitent ; leur voix sans cesse appelle à la révolte ; on dirait qu'il leur tarde de voir le trône renversé, nos rois sur l'échafaud. Ici je les entends s'écrier effrontément : " qu'est-ce donc que cet imbécile troupeau qu'on appelle nation ? ... etc. " là ils aiment à feindre une nation lointaine, qui jugeait habituellement ses rois, les condamnait même à la mort, pour avoir lieu de nous apprendre que " si les peuples connaissaient leurs prérogatives, cet ancien usage de Ceylan subsisterait dans toutes les contrées de la terre. " ailleurs, nous les voyons s'exhorter les uns les autres à soulever les peuples. " sages de la terre, philosophes de toutes les nations, se disent ils, ... etc. " ailleurs, plus menaçants encore, ils s'adressent aux rois pour leur dire au nom des peuples : " nous avons été les plus faibles ; nous avons cédé à la force ; ... etc. " tels sont, dans les ouvrages dont nous étions chargés de vous rendre compte, les cris séditieux de ces hommes qui ont osé se dire philosophes et français. Nous savons bien, messieurs, les diverses tournures qu'ils ne cessent de prendre pour échapper à la sévérité des lois. On sait, nous ont-ils dit au milieu de leurs déclamations frénétiques, que " nous examinons les choses en philosophes, et que ce ne sont pas nos spéculations qui amènent les troubles civils. Point de sujets plus patients que nous... si les peuples

sont heureux sous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils sont malheureux, ce ne seront ni vos opinions ni les nôtres, ce sera l'impossibilité de les garder qui les déterminera à les changer. " C'est ainsi qu'ils essaient de nous persuader que leur philosophie n'a rien de dangereux pour le repos public : mais jusques à quand sera-t-il vrai qu'ils n'ont produit ni trouble, ni tumulte, ni guerres intestines ? Le faux sage, en tout temps plus lâche encore que perfide, ne lève pas sans doute lui-même l'étendard de la révolte ; il se cache en soufflant le feu de la discorde, mais ses principes germent ; il laisse au temps le soin d'amener les révolutions. Sa plume régicide échauffe avec le temps les coeurs et les esprits ; c'est un feu qui longtemps a couvé sous la cendre, mais il éclatera ; le traître qui a su le faire serpenter dans nos foyers jouira de la haine des peuples contre les souverains, et de celle des souverains contre les peuples. Il a semé dans les ténèbres la révolte, le sang et le carnage ; il jouira de même. Déchirez le rideau, vous verrez que s'il a répandu les principes d'une tolérance illimitée, c'est parce qu'il savait le besoin qu'en aurait une école qui, sous le faux prétexte de défendre la vérité, s'en prend à des lois faites pour réprimer l'écrivain scandaleux, impie et séditieux, comme le scélérat, sous prétexte de sa propre défense, s'en prend à des lois faites pour réprimer l'abus du glaive et du poignard. Déchirez le rideau ; et vous verrez Voltaire, Helvétius, Raynal, Jean-Jacques, Diderot, Boulanger et Freret, et tant d'autres qui avaient tant de fois mendié la tolérance universelle, ne tolérer eux-mêmes ni l'église, ni ses prêtres, ni ses évêques, ni ses cénobites, ni ses défenseurs, ni le gouvernement, ni les magistrats opposés à leurs principes, ni les lois, ni les princes, ni les rois. Vous les verrez vomir contre tous ceux qui osent ne pas penser comme eux des injures grossières, des calomnies atroces. Déchirez le rideau ; et si jamais cet ange tutélaire qui veille sur la France permet que leurs leçons prévalent sur l'esprit de français, si nos temples sont renversés, si l'amour de nos rois s'éteint dans tous les coeurs, si notre monarchie est ébranlée, si les sujets s'élèvent contre le souverain, si nos rois sont forcés d'armer contre les peuples, si les chefs des nations, ne voyant plus dans Dieu le protecteur des peuples et le juge des rois, ne suivent que les lois de leur caprice ; si les nations, sans prêtres, sans autels, n'ont plus que des millions de glaives et de bras toujours prêts à se lever contre les tribunaux, contre le trône et contre toute autorité légitime, si l'anarchie paraît avec tous ses désordres, toutes ses dissensions et ses fleuves de sang, quel sera alors l'histoire de nos malheurs ? Je la vois se réduire à ces mots : de prétendus sages ont écrit et semé les principes, les peuples les ont mis en action. Ces considérations alarmantes sont les motifs trop justes des conclusions par écrit que nous laissons à la cour. Et s'est le procureur du roi retiré, en laissant ses conclusions sur le bureau, etc. Vous avez lu, chevalier, le terrible discours. Imaginez comment il a monté toutes nos têtes helviennes. J'ai su que les conclusions étaient, 1 que la philosophie moderne, ne tolérant aucune espèce d'autorité et de gouvernement, ne devait être tolérée nulle part ; 2 qu'étant spécialement ennemie de la monarchie et du gouvernement français, elle devait spécialement être bannie de la France ; 3 que tous les livres soi

disant philosophiques, dont la cour avait ordonné l'examen et entendu le résultat, devaient être lacérés et brûlés par les mains du bourreau, au pied du grand escalier ; 4 que tout homme soi disant philosophe, et répandant les mêmes principes que ces livres, devait être dans la suite regardé comme ennemi de l'état, mauvais citoyen, mauvais français, et en ces qualités, puni suivant toute la rigueur des lois. Ce dernier article souffrit seul quelques débats ; les uns voulaient que tout homme convaincu d'avoir écrit de pareils ouvrages soi-disant philosophiques fût pendu ; les autres, insistant sur ce que le procureur du roi avait lui-même insinué, que les déclamations de nos sages contre la religion et le gouvernement annonçaient une espèce de fièvre et de frénésie, opinaient que toute cette soi-disant philosophie n'était qu'une vraie maladie provenant de l'effervescence de cerveau et du dérangement de l'esprit ; qu'il fallait par conséquent traiter comme de vrais malades tous ceux qui, dans la suite, paraîtraient dans nos cantons avec cette fièvre philosophique. Cette opinion était la plus bénigne et la plus conforme à notre douceur naturelle. Heureusement elle passa à la pluralité des voix, elle est même devenue générale ; et il est décidé que tout philosophe du jour qui viendra se montrer parmi nous aura sa loge acquise au petit Berne, et y sera livré à nos Hippocrates. Quant aux livres, il n'en est pas un seul qui ait échappé aux flammes. On en brûla jusqu'aux derniers feuillets, comme on brûle jusqu'au linge de ceux qui apportent la peste. Et moi, chevalier, que ferai-je ? Quel parti prendrai-je ? Consolez-moi donc, écrivez-moi donc. Il me semble que vous devez être assez satisfait d'une constance qui n'a pas encore absolument succombé à tant d'épreuves. Adieu ; quel triste adieu !

LETTRE 75

Le chevalier à la baronne.

Du petit Berne, ce 15 juin. Vous me demandez des conseils et des consolations, madame. C'est moi, en ce moment, qui en aurais besoin bien autrement que vous. Voyez en quel endroit vos lettres me parviennent. Vous me les avez adressées à Paris, et depuis trois mois, me voici enfermé dans ce même petit Berne dont vous avez visité les loges l'année dernière. Ah ! Madame, par quelle trame horrible m'y suis-je vu conduit ! Et comment tiens-je encore aux philosophes ? Je déteste du moins ceux dont je rougis d'avoir exalté les vertus. Ce sont eux, oui, madame, ce sont eux qui me punissent d'avoir dévoilé les mystères de notre école ; je n'ai point à me plaindre des divers traitements que j'éprouve ici depuis trois mois. On m'a reçu d'abord comme un malade, bientôt on a pensé que je n'avais besoin que d'être instruit : on a rendu hommage à ma bonne foi ; on m'a fait lire des ouvrages que je ne connaissais pas, et bien d'autres que j'avais méprisés. On a même exigé que je lusse et relusse vos lettres et les miennes. Je résistais à tout ; cependant je sentais que notre philosophie pourrait bien n'être pas aussi utile, aussi glorieuse que je

l'avais pensé ; et ce n'est que d'hier qu'on m'a remis vos dernières lettres, avec le double catéchisme ; tout cela n'ébranlait pas encore mon attachement à la philosophie : mais ce matin enfin j'apprends à connaître ce que c'est que ces hommes que j'ai tant exaltés. Ce Mr Rusi-Soph, ce monstre que j'avais en effet connu à Paris, et que je croyais vraiment philosophe, ce même homme dont vous m'avez écrit tous les crimes, est celui qui a voulu me perdre. Irrité de notre correspondance, il avait secrètement écrit à divers philosophes, leur mandant tout le mal que j'avais fait, disait-il, à notre école, en dévoilant ses mystères ; c'est lui-même encore qui, pour faire cesser cette correspondance avait imaginé de me faire passer pour un de ces hommes dont le cerveau troublé par la philosophie a besoin des moyens qu'on réunit ici pour dissiper l'aberration. Nos sages, prêts à tout pour conserver l'honneur de la philosophie, ont secondé sourdement ce projet ; et ils ont réussi. Voilà, madame, ce que je viens d'apprendre. Notre gouverneur, auquel je ne puis refuser les éloges dus à ses bontés, à son zèle pour moi, est enfin venu à bout de découvrir cette trame. Jugez de mon horreur pour ceux qui l'ont ourdie. On a voulu en profiter ici pour me faire renoncer à la philosophie. Il m'en coûte autant qu'à vous, madame, de prendre ce parti. Je sens encore je ne sais quelle honte à revenir sur mes pas. Je déteste les philosophes, ai-je répondu, mais je demande encore du temps pour renoncer à la philosophie. J'en ai été l'apôtre ; je ne veux pas qu'on puisse dire qu'un mécontentement particulier m'engage seul à quitter son école. Telle est actuellement ma situation. Je sais bien que les portes du petit Berne me seront ouvertes dès que j'aurai décidément abandonné cette philosophie qu'on regarde ici comme le comble de la folie et de l'aberration ; mais moi qui ne voyais dans elle que le chef-d'oeuvre de mon siècle, reviendrai-je à tous les préjugés des écoles antiques ? Pardonnez à mon incertitude ; dans quelques jours, peut-être, serai-je décidé ; mais dans ce moment, plaignez-moi, madame, et donnez-moi vous-même ces conseils que vous me demandez. Pardonnez au moins au zèle bien sincère avec lequel je répétais les leçons de nos sages. Si je vous ai jamais induite en erreur, c'est que j'étais moi-même bien trompé. Je vous quitte parce que nos médecins, toujours prévenus ici contre notre cerveau, m'envoient enlever encre, plume et papier, crainte qu'une trop longue occupation ne fasse renaître ce qu'ils croient ma folie. Ah ! Ils ne savent pas… mais à peine me laisse-t-on le temps de terminer ma lettre par l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE 76

La baronne au chevalier.

Quoi ! Vous y voilà pris, chevalier, vous aussi au petit Berne ? Et vous hésitez encore à renoncer à la philosophie ? … si elle était vraiment tout ce que nous pensions vous et moi, le chef-d'oeuvre du siècle, et la gloire et l'honneur de nos

génies modernes, je vous dirais : bravez tous vos docteurs du petit Berne, bravez jusqu'à la perfidie de ces sages qui vous ont si indignement trahi pour avoir dévoilé leurs mystères ; et que votre petite loge soit le trône de la constance philosophique. Qui sait si je n'irai pas moi-même vous tenir compagnie ? Mais certes j'ai découvert enfin ce que c'est que toutes ces belles inventions de vos prétendus sages. Ils sont les philosophes du jour ; et je croyais à leur école ne voir que du nouveau, du plus moderne. Je les suivais, comme il est de l'honneur de mon sexe de suivre la mode, et de prendre toujours ce qu'il y a de plus neuf. Mais toute cette prétendue philosophie moderne n'est qu'une radoteuse de plus de deux mille ans, qui nous cache ses rides éternelles ; qui reparaît chargée et de rouge et de fard, pour rajeunir son teint basané par les siècles, et je pourrais encore hésiter à lui dire un adieu éternel ? Ah ! Chevalier, je suis en vérité un peu trop honteuse d'y avoir été prise, et de m'être si lourdement trompée. C'en est fait, je renonce à toute cette philosophie, aux chefs-d'oeuvre modernes de vingt siècles, à vos génies créateurs de tout ce que l'oubli et le mépris avaient enseveli dans la poussière de nos antiques bibliothèques. Et vous-même, comment pourriez-vous bien encore conserver tant d'estime et de zèle pour ces vils plagiaires, qui nous donnent sans cesse, comme les productions d'un esprit créateur, ce qu'ils vont copiant servilement dans des bouquins poudreux qu'on dédaignait de lire ? Certes, le beau martyr que vous feriez, d'aller croupir dans votre loge pour l'honneur de ces messieurs, qui ressuscitent si bien l'antiquité ! Voyez et méditez la lettre que je vous fais passer avec la mienne. Elle est d'un vieux abbé qui n'avait jamais lu que ses vieux livres, et qui, m'ayant fait dernièrement une visite, se mit à rire de tout son coeur en m'entendant parler de nos philosophes modernes et de leurs systèmes modernes, et de leurs opinions modernes. Il me dit bonnement qu'il y avait au moins cinquante ans qu'il avait lu toutes ces opinions modernes dans des livres écrits il y a quinze, vingt, vingt-cinq siècles. Je m'avisai de contester avec lui ; il cita je ne sais combien d'antiques philosophes, qui avaient dit précisément les mêmes choses que nos philosophes tant modernes ; il me pria de lui prêter vos lettres et les miennes, seulement pour quelques jours, et m'écrivit hier la lettre suivante. À madame la baronne de. Madame, la petite contestation dans laquelle vous avez si agréablement soutenu la gloire de nos sages du jour, et la lecture de leurs opinions dans vos lettres, dans celles de Mr Le Chevalier, m'ont fait venir l'envie d'établir entre ces messieurs et nos anciens un parallèle qui me semble assez propre à démontrer, ce que j'avais l'honneur de vous dire, que tous vos prétendus modernes n'étaient que les anciens ressuscités. J'ai repris quelques-uns de mes vieux livres ; j'ai comparé les opinions : donnez-vous la peine de lire le résultat de ce petit travail, qui serait bien plus long, si je ne craignais d'abuser de votre patience, et si mon grand âge me permettait d'entrer dans de plus grands détails. Rapprochons d'abord ces systèmes physiques qui nous devaient si bien expliquer la formation de l'univers. Physique. 1 Telliamed et Mr de Buffon, Diderot, Bobinet, Lamétrie et vos autres systématiques, ont cela de commun, que leur monde doit se trouver construit par les seules forces de la

nature, et sans aucune action immédiate de la divinité. Cette mode de bâtir l'univers par les seules forces de la nature est si peu nouvelle, que chez les grecs, le vieux Anaxagore fut le premier à appeler un dieu pour présider à la construction de ce bas monde. Anaximandre, Anaximène (pardonnez-moi tous ces vieux noms), Thalès et Épicure, le bâtissaient, tout comme vos modernes, par les seules forces de la nature ; et ces gens-là datent tous de bien loin. 2 à la tête des modernes on peut mettre Telliamed comme ayant devancé Mr de Buffon même ; et suivant ce premier de nos systématiques modernes, c'est l'eau que nous devons regarder comme le principe de toutes choses, c'est elle qui contient le germe de tout ce qui existe, des animaux, de l'homme qui fut d'abord poisson, carpe, brochet, morue. à la tête des anciens systématiques on met communément Thalès ; et tout le monde sait que Thalès vit aussi dans l'eau claire le principe de toute chose ; que son disciple Anaximandre ne tarda pas à voir l'homme poisson nager dans l'océan avant que de bâtir des palais dans nos villes. Je ne vous parle pas du vieux Homère, qui, tout en chantant le siége de Troie, vit aussi les hommes et les dieux sortir du sein de Thétis, c'est-à-dire des eaux de l'océan. Il y a environ deux mille sept cents ans que le bon Homère eut cette vision. 3 Mr de Buffon remonte un peu plus haut ; et quoique sur la terre il fasse aussi sortir bien des choses de l'eau, cependant et la lune et la terre, et toutes nos montagnes fondues, et toutes nos planètes refroidies depuis bien des années, commencèrent, selon lui, par le feu, tout comme le soleil. Héraclite expliquait aussi comment la terre et la lune, et tout ce qui existe, avaient commencé par le feu. Il ajoutait même que tout devait un jour finir par le feu, au lieu que Mr de Buffon termine tout par le froid et la glace ; ce qui fait une petite différence dont je conviens sans peine. 4 chez Mr de Buffon, l'univers est formé en six jours, mais ces jours sont des époques, et toutes ces époques sont des milliers d'années. Ne croyons pas que ces jours de mille ans soient d'invention nouvelle. L'histoire nous apprend que les étrusques divisaient aussi la création en six jours, que chacun de ces jours était de mille ans, ce qui fait six époques de mille ans. Mr de Buffon n'a donc fait qu'ajouter quelques milliers d'années ; ce qui, sur le papier, n'est pas très difficile. Les indiens en avaient ajouté des millions assez longtemps avant Mr de Buffon. 5 la mer et les coquilles jouent un bien grand rôle dans le système de Telliamed, de Mr De Buffon, et de bien d'autres de vos messieurs. Ce n'est pas sans surprise que je les vois prétendre n'avoir été devancés en cela que par un certain Bernard Palissy, qui vivait dans le seizième siècle. La découverte remonte un peu plus haut. Hérodote, Platon, Strabon et Plutarque raisonnaient, il y a fort longtemps, sur ces coquillages ; nos modernes n'ont fait encore qu'ajouter quelques milliers d'années au grand déluge. 6 j'oubliais notre monde et les montagnes de verre fondu ; Descartes n'avait sur cette idée qu'une petite page, que Mr de Buffon a bien saisie. Cependant, puisqu'il n'a pas l'honneur d'avoir le premier fondu et liquéfié la terre par le feu, puisque nous avons vu qu'Héraclite faisait aussi commencer l'univers par le feu qui fond tout, qui vitrifie tout, vous me permettrez bien de croire ces montagnes de verre fondu tout aussi anciennes que le vieux Héraclite. 7 venons à

Robinet. Suivant ce philosophe, tout commence par le plus petit nombre, par le point mathématique, qui en produit un second, comme celui-ci en produit un troisième, jusqu'à ce qu'enfin le petit point, de père en fils, engendre des montagnes. Remontons à Pythagore, et nous trouverons le philosophe qui le premier vit tout sortir des nombres des points mathématiques, et les montagnes mêmes engendrées par ces points ; et Mr Robinet n'aura pas l'honneur de l'invention. 8 votre bon Lamétrie a vu l'homme et tous les animaux sortir de la vase encore humide, et desséchée ensuite par le soleil. Le bon Anaxagore avait eu avant lui la même vision ; il avait dit aussi que la terre, d'abord humide, aqueuse, et réchauffée ensuite par le soleil, produisit les premiers animaux et les premiers hommes. 9 j'arrive à ce monde, grand animal, grand favori de Diderot, à ce grand animal dont sortent tous les autres pour y rentrer un jour. Et ce grand animal n'a rien de neuf pour moi. C'était précisément le monde de Zénon et de ses stoïciens. C'était même parfois le monde de Platon, celui de Speusippe, son disciple et son neveu. Il me souvient même d'avoir vu quelque part, dans mon Cicéron, ces anciens philosophes, qui faisaient tout rentrer dans le grand animal, ou pour le moins dans l'état primitif dont tout était sorti. 10 voulez-vous retrouver également ces mondes du fameux système de la nature, tous ces mondes divers formés par le hasard, par les atomes, par la suite des siècles ; ces mondes qui paraissent, disparaissent, qui vivent et qui meurent, et qui perpétuellement se succèdent les uns aux autres, sans qu'on puisse savoir combien il en est mort, combien il en ressuscitera ? Reprenez votre Cicéron, et il vous apprendra que ce sont là les fables puériles de Lucrèce, qui les tenait d'Épicure, qui les tenait de Démocrite, qui les tenait d'Anaximandre. 11 voulez-vous même voir cette nature, qui, sans intelligence, produit des philosophes intelligents, à peu près comme le vin de Champagne donne de l'esprit à ceux qui n'en ont point ? Elle était si antique à l'école de Straton, que déjà Cicéron ne voulait plus qu'on en parlât, ni qu'on fît la moindre attention à ce radotage. Il a vu bien des choses, ce Cicéron ; il y a deux mille ans que dans tous les anciens, qu'il connaissait à prodige, il voyait tous vos modernes. 12 enfin, madame, enfin, nous voici à ce monde qui n'a été fait ni par l'eau, ni par le feu, ni par Dieu, ni par la nature, ni par le hasard, ni par l'intelligence, qui n'a point été fait, et qui de toute éternité se trouva fait, parce qu'il était impossible qu'il fût fait, suivant votre auteur du bons sens. Il est donc bien vieux ce monde ? Oui, assurément ; il est aussi vieux qu'Aristote ; car c'était là son monde favori, comme il était celui de Xénophanes, et de Zénon d'élée, et de Métrodore. Vous le retrouverez chez tous ceux qui exposent leurs principes. Voilà, ce me semble, à quoi se réduisent tous vos mondes faits par l'eau, par le feu, par le hasard, par la nature, par l'atome, par le grand animal, et vos mondes qui n'ont pas été faits. Elle n'est donc pas bien neuve cette physique de vos modernes systématiques. La conséquence ne fait pas grand honneur à leur génie créateur ; passons à leur métaphysique. Métaphysique. 1 ici je vois d'abord des philosophes qui ont un dieu. Vous conviendrez sans peine que cette opinion remonte au bon

Adam, et que le catalogue de ceux qui y croyaient avant Jean-Jacques, Voltaire et D'Alembert, serait un peu trop long. Mais je vois aussi des philosophes sans Dieu et contre Dieu ; ceci n'est pas si vieux : en remontant pourtant trois ou quatre cents ans avant Jésus-Christ, nous trouverons Stilpon, Prodicus, Théodore, Simonide ; et les philosophes sans Dieu et contre Dieu dateront toujours de plus de deux mille ans ; ce qui est bien assez pour ne pas trouver l'opinion absolument neuve. 2 je trouve encore chez vous des philosophes qui tantôt ont un dieu, et tantôt n'en ont point ; Robinet, Lamétrie, Raynal et Diderot se signalent dans cette classe. Mais longtemps avant eux, le vieux bien, qui fut d'abord pour Dieu, finit par être contre. Il est encore parmi vos philosophes modernes des messieurs qui ne sont ni pour ni contre Dieu. L'ancien Protagoras leur ressemblait assez, quand il disait que sur l'existence de la divinité il n'y avait rien de clair, et qu'il ne pouvait assurer s'il faut y croire ou non. 4 enfin votre visite au grand Voltaire vous montre un philosophe théiste à son réveil, sceptique à déjeuner, spinosiste à dîner, substituant à souper le dieu du soir au dieu du matin, à minuit connaissant plusieurs dieux à la fois. Ce Voltaire suivait un antique modèle que Cicéron n'approuve guère, comme nous pouvons en juger par la manière dont il se plaint de ce Platon qui tantôt admettait un dieu incorporel (c'est le dieu du matin) ; qui tantôt ne croyait pas qu'on dût s'en occuper, qu'on pût en rien savoir (c'est le dieu du sceptique à déjeuner) ; qui tantôt avait pour dieu le ciel, la terre, les astres, les esprits, l'univers (c'est le dieu du spinosiste, ou bien le dieu du soir) ; qui tantôt enfin reconnaissait au moins un double dieu. La ressemblance fait honneur à Voltaire ; je voudrais qu'elle en fît à Platon. 5 quant à ce Mr D'Alembert que votre correspondant nous montre détruisant d'une main les preuves de la divinité qu'il présentait de l'autre, sa méthode est aussi ancienne que ce Carnéade, qui, sans nier l'existence de Dieu, en combattait les preuves, qui savait affirmer et nier à propos la même chose, plaider aujourd'hui pour, et demain contre, avec une adresse étonnante. 6 plutôt que de l'admettre ce dieu, vos Diderot et vos Lamétrie ont osé soutenir que le hasard peut faire une Iliade, que le lait de la mère n'est pas fait pour nourrir les enfants, l'oreille n'est pas faite pour entendre, que l'oeil n'est pas pour voir, ni l'estomac pour digérer. Il y a longtemps que j'ai lu tout cela dans mon Lucrèce, et dans ce Cicéron qui réfute fort longuement ces rapsodies. 7 à présent, madame, examinons un peu la nature de vos dieux philosophiques. Vous croyez d'abord le dieu grande âme et âme unique fort moderne, et de la création de Voltaire. Ce dieu était pourtant très connu de Pythagore, de Platon, de Zénon. Les stoïciens n'en admettaient pas d'autre. On l'avait oublié quand Averroès le ressuscita ; ou l'oubliait encore quand Voltaire le ranima. Je le crois déjà mort de nouveau. 8 le dieu grand tout, ou bien le dieu du système de la nature, pourrait être autre chose ; mais c'est assurément le dieu de Xénophanes, enseignant formellement que tout ce qui existe ne fait qu'un, et que cet un est Dieu. 9 c'est peut-être le dieu grand homme, ou le dieu homme déployé en grand, que nous serons embarrassés de retrouver chez les anciens ; ce dieu à qui il faut des bras, des jambes, des oreilles, parce qu'il n'est rien de plus

parfait que la représentation d'un individu de notre espèce, que l'homme déployé en grand ! Mais ce dieu n'est pas plus moderne que les autres ; car voici ce que je trouve écrit depuis environ deux mille ans. " Puisque Dieu est un être animé, il faut bien qu'il existe sous la plus belle forme possible, qui est celle de l'homme… il ne peut y avoir de vertu, de bonheur, que dans un être qui ait la figure des hommes… il faut donc avouer que les dieux sont tous faits comme l'homme ", etc. 10 serai-je aussi heureux pour ce dieu, grand animal de Diderot ? Ce philosophe m'évite lui-même la peine de chercher longtemps, puisqu'il nous dit que pour les stoïciens le grand tout était Dieu, et que ce Dieu, ce tout, cet univers, était aussi pour eux un grand animal, qui avait sens, esprit, raison. Cicéron m'aide encore à voir ce dieu grand animal chez Anaxagore, chez Anaximène ; et Mr Diderot pourrait bien avoir profité de la découverte. Je ne vous parle pas du dieu petit atome, ou millions d'atomes, Mr Diderot n'en parle lui-même que pour en faire honneur à épicure. 11 si nous en venons au dieu tranquille, à ce dieu qui se garderait bien de veiller sur ce monde et sur nos actions, crainte de troubler son repos, à ce dieu tant vanté par Telliamed, Boulanger, Raynal, et quelquefois même assez du goût de Voltaire et de tant d'autres, nous le retrouverons sans peine dans celui que l'antiquité nous peint ne faisant rien, ne se mêlant de rien, mais aussi jouissant tranquillement de ses paisibles et éternelles voluptés. Nous le retrouverons à l'école d'Épicure, et même à celle d'Aristote, dont le dieu ne se mêle jamais de ce qui se passe en deçà de la lune. 12 enfin ce dieu tout bon, que quelques-uns de vos sages font battre avec le dieu méchant, ce double dieu au moins sera-t-il de nouvelle invention ? Il fut précisément le premier dieu de la philosophie la plus antique ; il était l'oromaze et l'arimane des chaldéens, des perses, des mèdes, des égyptiens, de zoroastre et d'ostanès. Pythagore l'apporta en Grèce, en Italie. Il y avait été assez bien accueilli ; mais il tombait dans l'oubli, quand Manès, voulant nous le donner, en fit la vieille erreur du manichéisme. Je ne m'attendais pas à le voir rappelé par vos messieurs. Ils auront sans doute été enchantés des efforts que Bayle avait faits pour lui rendre la vie ; mais il mourra encore malgré eux. Il était écrit que vos incrédules modernes ne produiraient pas même une seule absurdité nouvelle ; qu'ils ne feraient que ressasser les rapsodies de l'antique philosophie. Continuons à le prouver. 13 vous nous montrez un assez bon nombre de ces messieurs sans esprit et qui n'en veulent point, qui ne croient pas même qu'il y ait des esprits, des âmes spirituelles. Ce sont vos Lamétrie, vos Fréret, vos Diderot, vos marquis d'Argens ; parfois vos Robinet, et souvent votre Voltaire. Nous vous montrerons aussi des philosophes très anciens, qui avaient pour l'esprit la même antipathie. Dicéarque n'en voulait point du tout, quand il mettait un vieillard sur la scène pour nous dire que tout ce qu'on appelle esprit n'était qu'un mot vide de sens et de réalité ; que c'était sans raison que nous regardons les hommes comme des êtres animés, qu'il n'y avait dans l'homme et dans la bête ni âme ni esprit. Je nommerais Anaxagore, Anaximène, Xénophane, Épicure ; mais leur tour reviendra quand nous parlerons de cette matière en revanche si chère à vos modernes. 14 j'en vois parmi eux qui ont une âme moitié

corps, moitié esprit ; j'en vois qui ont deux âmes ; il en est qui en ont jusqu'à trois espèces bien distinctes. Tout cela est encore furieusement vieux, quand on sait qu'Aristote avait aussi une âme composée d'une partie corruptible, et d'une partie incorruptible, c'est-à-dire, une âme moitié corps, moitié esprit ; quand on sait qu'Averroès avait aussi deux âmes ; quand on sait que Platon en avait jusqu'à trois, dont l'une se trouvait dans sa tête, la seconde dans sa poitrine, et la troisième sous le coeur. 15 votre marquis d'Argens ne veut pour âme qu'un atome tout petit, tout subtil, tout matière. Cette âme atome était précisément l'âme de Démocrite, qui en faisait un globule tout rond, tout léger, dont Cicéron se moque, et moi aussi. Anaxagore, Anaximène, pour la rendre encore plus petite, en faisaient un brin d'air, de l'air le plus subtil. 16 cette âme petit atome me rappelle celle de votre fou si bien logé au petit Berne, et qui, croyant avec Voltaire que son âme est de feu, pleure quand on éteint une chandelle. L'antiquité pouvait aussi avoir ses loges pour Leucippe, Démocrite, Héraclite et Parménide, dont l'âme était aussi le feu élémentaire. Elle pouvait y mettre encore toute l'école de Zénon, pour laquelle l'esprit ou l'âme était une bluette. 17 près de cette âme feu vous avez vu logé cet autre philosophe dont l'âme est une goutte d'eau : eh bien, cette âme aquatique n'est pas même d'invention moderne. Hippon disait aussi que son âme était de l'eau claire, parce que l'humide est le principe de toute chose. 18 quant à cette âme dieu, émanation de dieu, particule de dieu, dont Mr Diderot croit parfois avoir sa part, qu'il faut remonter haut pour la voir naître ! On y croyait déjà du temps de Zoroastre ; elle fut l'âme de Pythagore, de Platon, d'Aristote, de Sénèque, d'Épictète, et de tant d'autres, que je suis tout surpris que vos sages en aient encore voulu, eux qui tant de fois ne veulent pas du dieu entier : comment se fait-il donc qu'ils veulent être, à toute force, particules de la moitié d'un dieu ? 19 vous n'avez pas vu sans étonnement Mr Robinet compter autant d'âmes qu'il y a de choux et de navets dans son jardin, animer un brin d'herbe, animer le soleil, la lune, les étoiles, la terre, et jusqu'aux cailloux, et jusqu'à son briquet, qui sait très bien l'instant où il doit faire feu. J'aurais été, moi, bien surpris au contraire de ne pas retrouver chez quelqu'un de vos modernes toutes ces âmes de choux et de navets, de cailloux, de briquets ; car je savais que Thalès les avait vues jadis, qu'il en mettait aussi partout sans exception. 20 j'aurais été tout aussi étonné que vous n'eussiez pas eu quelques-uns de ces philosophes qui voient partout l'esprit, nulle part la matière : qui vous disent qu'il n'est dans la nature ni terre, ni soleil ; que les montagnes même ne sont pas des montagnes, et qu'il n'existe enfin réellement rien de matériel. Je savais que Manès avait vu des soleils qui ne sont pas des soleils, des mondes qui ne sont pas des mondes ; il fallait bien que quelqu'un de vos sages vît dans celui-ci ce qu'il avait vu dans un autre univers, ou ne vît pas plus clair. 21 quoi qu'il en soit de ce monde sans matière, revenons à notre âme. Esprit ou corps, sera-t-elle mortelle ? Helvétius, Fréret, Lamétrie, Voltaire, et une foule d'autres, vous répondent que oui. Je le crois bien, madame. Épicure, Lucrèce, et toute leur école, l'avaient dit. Vos philosophes, ne pouvant inventer, devaient au moins prétendre à

l'honneur d'être échos. 22 cependant tous vos sages ne veulent pas toujours mourir tout entiers. Mr Diderot, qui fut chien, qui fut chat, qui fut homme, qui fut femme, et que vous croyez voir revenir un jour sous l'habit d'un frère capucin, ou sous la guimpe d'une visitandine, a-t-il au moins ici la gloire de l'invention ? Et sera-t-il le père de la métempsycose ? Assurément il n'y saurait prétendre, car c'est un fait connu, que Pythagore avait d'abord été Athalide, enfant de Mercure ; qu'il devint Euphorbas pour son malheur, car Ménélas le blessa vivement au siége de Troie ; qu'il mourut encore, et qu'il fut Hermotime ; qu'il mourut de nouveau, et qu'il devint pêcheur, sous le nom de Pyrrhus ; qu'il mourut pour la cinquième fois, et revint sous le nom de Pythagore, sans compter toutes ses autres morts, après lesquelles il se trouvait aussi tantôt chien, tantôt chat, surtout fève. Qui sait si ce n'est pas lui-même qui était revenu, sous le nom de Diderot, nous débiter ses antiques leçons ? 23 pour le coup, dites-vous, je vous prends en défaut ; et nous aurons au moins une opinion charmante, qui n'était jamais venue dans la tête d'un homme avant nos philosophes modernes. C'est celle de la route que doit tenir notre âme, quand, au sortir du corps, elle vole d'abord vers la lune, d'où elle part pour le soleil, d'où elle s'élance enfin vers le ciel, le centre du bonheur. Non, madame, vous ne me prendrez pas en défaut ; cette route est connue depuis longtemps ; car les âmes de nos manichéens passaient aussi d'abord dans la lune ; de là elles se transportaient dans le soleil, et arrivaient enfin au plus haut des cieux. Manès les mettait dans une espèce de vaisseau ; votre sage moderne les fait monter au milieu de la fumée qui s'élève de la terre. Je veux bien lui laisser l'honneur de la fumée ; mais pour la route de la terre à la lune, de la lune au soleil, et du soleil aux cieux, vous voyez que son âme n'est pas la première à faire ce voyage. 24 que dirai-je à présent de ces âmes enchaînées par le destin, de cette fatalité qui ne laisse ni à Dieu, ni à l'homme, la moindre liberté ; qui fait de votre ami Voltaire et de tant d'autres des philosophes esclaves, des philosophes machines, marionnettes, automates, girouettes ? Vous ne l'aimez guère, cette fatalité ; et vous êtes tout étonnée de voir des sages qui se glorifient de n'avoir pas même la liberté de remuer le petit doigt. Quant à moi, madame, je ne vois encore dans tous ces philosophes que les disciples et les échos de Simonide, Démocrite, Héraclite, Diodore, Empédocle, Zénon, de tous les stoïciens qui se croyaient aussi esclaves du destin, qui ne voulaient pas même qu'un seul homme fût maître de s'asseoir ou de rester debout, de parler ou de se taire, d'être bon ou méchant dans ses actions ; et que l'on réfutait anciennement comme nous réfutons aujourd'hui D'Alembert, Diderot, Voltaire, Lamétrie, Fréret, etc. 25 lorsque nous en venons aux opérations de l'âme, je sais bien qu'Helvétius, copiant l'encyclopédie et le système de la nature, ne s'en croit pas moins habile créateur quand il nous dit que penser est sentir, que juger est sentir ; en un mot, que toutes les opérations de l'âme se réduisent aux sensations. Mais je sais aussi que ce n'est là encore qu'un système renouvelé des grecs, que Démocrite, avant Helvétius, et voulant comme lui se passer d'une âme spirituelle, faisait de la pensée et de nos jugements l'opération des sens. 26 la cinquantième lettre de votre chevalier roule

sur l'opinion que vos modernes philosophes se font de l'homme et de la bête. Diderot s'imagine être le premier à nous dire qu'il ne diffère de son chien que par l'habit ; il se trompe ; et Raynal se trompe également, ou plutôt il nous trompe quand il veut que si l'homme diffère d'un cheval ou d'un boeuf, du tigre ou du renard, toute la différence provient de ce que l'homme a des mains et non des pattes ou des griffes. Je sais qu'il est bien fier quand il nous dit de l'homme : son sceptre est dans sa main ; cependant quelque beau que tout cela paraisse, tout cela, jusqu'à l'expression, est copié du vieux Anaxagore, à qui Plutarque reproche d'avoir dit que la raison et la sagesse, la supériorité de l'homme, viennent uniquement de ce qu'il a des mains et non des pattes, tandis qu'il pouvait dire, ce qui est bien plus vrai, que si l'homme a des mains, c'est parce qu'un être ingénieux et raisonnable devait être pourvu d'instruments propres à exercer son industrie. 27 voulez-vous écouter encore vos sages modernes sur les propriétés de la matière ? Elle prend à leur école des qualités bien étonnantes. Ils la font éternelle, incréée, toujours active, toujours en mouvement. Un dieu ne lui donna point l'être ; un dieu ne pourra pas le lui ôter ; il ne pourrait pas même la forcer au repos. Une boule qui resterait deux instants à la même place serait une boule inconcevable, et l'univers s'écroulerait, et toute la nature cesserait d'exister si un atome cessait de se mouvoir. J'en suis fâché pour la gloire de ces messieurs ; mais tout ceci, passez-moi l'expression, n'est encore que du potage réchauffé. Toute l'école antique, sans excepter un seul philosophe, croyait à cette éternité de la matière ; elle y croyait, et ne se mettait pas plus en peine de la prouver que nos modernes. Il n'en est pas de même de ce mouvement perpétuel, essentiel à la matière. Quelques-uns y croyaient, et surtout Épicure et toute son école ; d'autres leur demandaient où ils avaient trouvé que le repos et le néant fussent la même chose. Nous faisons encore à vos messieurs la même question. Ils ne répondent rien, parce qu'Épicure n'avait rien répondu. Ils font comme l'écho qui répète, et qui n'ajoute rien. Voyons si leur génie créateur se sera mieux montré dans la morale. Morale. 1 existe-t-il un bien ou un mal moral ? Existe-t-il des vertus et des vices ? Demandons-nous à l'école moderne. Les uns disent oui, les autres disent non. Il en était absolument de même chez les anciens. Socrate, Platon, Pythagore, Zénon disaient oui ; Pyrrhon, Aristippe, Théodore, et Straton de Lampsaque disaient non. On détestait assez généralement la morale de ceux-ci ; nous détestons encore assez généralement la même morale dans Diderot, Fréret, Lamétrie, et voilà comme tout se ressemble. 2 s'il est une vertu, disent vos modernes, il faut essentiellement entendre par vertu ce qui est utile dans ce monde. Ils expliquent ensuite cet utile, par ce mot, quelques-uns réduisent la vertu à l'intérêt personnel, au plus pur égoïsme ; les autres la voient dans l'intérêt public. Et moi, je relis les anciens, et je vois qu'Aristippe, longtemps avant Helvétius, disait à ses disciples : le sage ne fait rien que pour lui-même, sa vertu est toute dans son intérêt personnel. Je vois qu'avant Raynal, qui prétend avoir fait la découverte, Cicéron m'avait dit que la vrai mesure de la vertu est dans l'utilité publique. Je continue donc à dire : vos modernes ne sont que des échos des écoles anciennes, et

je continuerai à le prouver. 3 de ce fameux principe, qui confond la vertu avec l'utile, vos modernes concluent que la vertu dépend des lois et des usages, qu'elle varie comme les lois et les usages. Appuyé sur ce même principe, Pyrrhon disait aussi que l'honneur, l'infamie des actions, leur justice et leur injustice dépendent uniquement des lois humaines et de la coutume. Quelques-uns de vos sages n'approuvent pas cette doctrine ; la plupart des philosophes anciens n'y trouvaient que le plus haut degré de la folie humaine ; ils ajoutaient même que si la vertu dépend des lois, des usages des hommes, le brigandage, l'adultère et toute sorte de crimes, pourront être vertus. 4 parmi vos modernes, les uns condamnent les passions, les autres les approuvent et ne voient dans elles, dans l'ambition, la colère, l'avarice, que de vrais dons de la nature, auxquels il faut bien se garder d'opposer la raison. Il en était encore de même chez les grecs. Les passions étaient des dons de la nature pour tous ces philosophes réfutés par Zénon ; elles étaient pour celui-ci et ses stoïciens des maladies de l'âme qu'il faut guérir par la raison. 5 les idées d'une vie à venir, les châtiments de l'enfer et les récompenses des cieux, ne sont à votre école moderne que de grands préjugés, dont on peut se servir pour exciter le peuple à la vertu, mais que le vrai philosophe dédaigne. Qui ne sait pas que c'était là l'idée favorite de presque toutes les écoles anciennes ? Il faudrait n'avoir lu ni Cicéron, ni Pline, ni Sénèque, ni Platon même, pour ignorer que les dieux des anciens philosophes ne se mettaient pas en colère et ne punissaient pas ; que toute la doctrine des nations diverses sur les Champs-Élysées et le tartare n'était que pour le peuple, et que les philosophes s'en moquaient. Qui ne sait pas que ceux-là mêmes qui croyaient à la permanence de l'âme après la mort la distinguaient de notre immortalité, et qu'ils étaient surtout bien éloignés de croire que l'esprit ne survit au corps que pour être puni ou récompensé suivant ses mérites ? 6 aux motifs de vertu que nous fournit cette vie future des cieux ou de l'enfer, vos modernes essaient de suppléer par un bonheur présent ; et ce bonheur, les uns le font consister dans la volupté, les autres dans l'absence de la douleur ; celui-là dans des perfections du corps, celui-ci dans celles du corps et de l'esprit. Quand je lis tout cela dans le moderne catéchisme, il me semble qu'on me fait parcourir toutes les écoles des anciens philosophes. La privation de la douleur suffit à Diodore tout comme à D'Alembert. Aristippe demande les plaisirs tout comme Helvétius ; Calliphe désirait les plaisirs et la vertu. Celle-ci suffit à Antisthène. Zénon voit le bonheur dans la conformité des moeurs à la nature. Pour Pyrrhon et Ariston, la santé, les maladies sont fort indifférentes au bonheur ; Hérille le met tout dans la science. En un mot, lisez mon Cicéron, et vous verrez que les anciens avaient tout dit sur le bonheur de vos modernes. 7 vos messieurs connaissent des vertus de préjugé, et mettent à leur tête la pudeur, la chasteté, la fidélité conjugale. Les pourceaux d'Épicure, les chiens de Diogène, les dogmes de Cratès sont assez connus, pour que vos nouveaux maîtres n'aient pas même l'honneur d'être les premiers à braver dans leurs leçons la décence, la pudeur et les moeurs publiques. 8 j'en vois dans ces modernes qui n'aiment point le mariage, et qui le condamnent même comme un peu

trop gênant. Démocrite les avait devancés, en disant que cette union entraîne trop de soins ; que s'entourer d'enfants, et les nourrir, les élever, n'est pas la digne occupation du philosophe. 9 j'en vois encore plusieurs qui trouveraient fort bon que les femmes fussent communes, que chaque homme choisît pour le moment celle qui lui plairait, et la laissât de même quand il aurait du goût pour une autre. Le monde, à les entendre, s'en trouverait bien mieux. Cela ne vous plaît guère, à vous, madame ; mais Platon l'avait dit ; ce serait bien merveille que des hommes qui répètent tout n'eussent pas répété cette sottise. 10 vous n'aimez pas non plus ces modernes qui, ne pouvant souffrir qu'un père aime ses enfants, que les enfants aiment leur père, s'en vont partout disant que la tendresse paternelle est une méprise de sentiment, et l'amour filial un effet de l'ivresse et de l'ignorance. Il faut pourtant bien le leur pardonner ; car Aristippe, qui ne s'était pas mépris au sentiment, ne voyait dans les enfants que des poux et des crachats, qu'il serait fou d'aimer ; et bien longtemps avant Toussaint, Anicéris avait appris aux enfants qu'ils ne doivent rien à leurs parents pour la vie qu'ils en ont reçue. Il est bien vrai que d'autres philosophes trouvaient cette doctrine détestable ; mais en est-il moins vrai que vos modernes ne l'ont pas inventée ? 11 Helvétius s'imaginerait-il avoir dit le premier que l'amitié n'est qu'une affaire d'intérêt, et que le philosophe voit se rompre la liaison la plus intime à l'instant où l'utilité réciproque n'existe plus ? Nous savons que c'était là précisément l'opinion d'épicure, opinion réfutée comme révoltante et flétrissante par l'orateur romain, qui semblait d'avance combattre Helvétius. 12 je passe sous silence ces vertus religieuses que vos sages modernes se plaisent tant à ravaler. Je pourrais cependant vous faire observer que les philosophes anciens riaient aussi de ceux qui font de la vertu un don particulier des cieux ; qu'ils ne voyaient, ainsi que vos modernes, que folie et puérilité dans la crainte d'un dieu juste et vengeur ; que plusieurs blâmaient l'esprit de pauvreté ou le détachement des richesses ; que tous aimaient beaucoup la gloire ; qu'ils trouvaient la vengeance très licite, le pardon des injures indigne d'un grand homme ; et que toute une école se vantait, aussi bien que vos modernes, d'avoir anéanti, avec le Styx et le ils, la source des remords. Mais il faut bien finir ce parallèle et voir comment vos sages copient les anciens jusque dans le dernier de leurs conseils. 13 ne sachant trop que faire de l'homme malheureux, mécontent de son sort, ennuyé de la vie, vos modernes lui disent d'en sortir, de s'enfoncer soi-même le poignard dans le sein. C'est là ce qu'ils appellent mourir en philosophe. Assurément encore l'expédient n'est pas neuf. On se tuait aussi à l'école des anciens philosophes ; et Zénon, pour donner à la fois le précepte et l'exemple, finit par s'étrangler. Ennuyé de vivre trop longtemps, son disciple Denis ne voulut plus manger. Quelques historiens nous en disent autant de Pythagore. Pérégrin ne vit rien de plus beau que de se brûler tout vivant. D'ailleurs, quoi de plus connu que les éloges faits par les stoïciens, les Cicéron, les Sénèque, de tous ces gens qui sont eux-mêmes leurs bourreaux ? 14 j'ai suivi, madame, à peu de chose près, toutes les opinions de nos modernes, ou du moins toutes celles qui méritent quelque attention ; il n'en est pas

une, je crois l'avoir prouvé, qui n'eût déjà traîné dans les écoles bien longtemps avant eux. À quoi se réduit donc ce génie créateur qui vous les faisait regarder comme de si grands hommes, et cette nouveauté que vous pensiez être le principal mérite de leur philosophie ? Serait-ce la richesse et la variété de leurs opinions qui vous paraît encore si attrayante ? Oui, vous l'avez dit : diversité, c'est ma devise. Vous aimez à entendre et ces oui et ces non, ces peut-être qui démontrent si bien la liberté philosophique. Eh bien ! Madame, vos modernes ne sont encore ici qu'une triste copie des anciens. On passait de Thalès chez Platon ; de la première académie à la seconde, ensuite à la troisième, et puis à la quatrième, toujours bien assuré de trouver dans chacune, des opinions toujours très variées. Ils étaient en ce genre bien plus riches que nous. Ils avaient à choisir parmi les sectes pythagoriciennes, platoniciennes, pyrrhoniennes, péripatéticiennes, cyniques, stoïciennes, épicuriennes, éclectiques. Je doute que nos sages en montrent davantage. 15 enfin, madame, croiriez-vous que, par un dernier trait de ressemblance, l'idée du petit Berne, de ses petites loges, et de nos Hippocrates si bien exercés dans le traitement de vos cerveaux philosophiques, est aussi fort ancienne ? Il faut bien qu'elle soit connue depuis longtemps, puisque les abdérites ayant entendu philosopher ce maître d'épicure, qui se croyait, ainsi que tant de modernes, enchaîné par le destin, qui ne voulait comme eux ni d'un dieu, ni d'un ciel pour les bons, ni d'un enfer pour les méchants ; qui ne voyait comme eux ni bien ni mal, ni vice ni vertu dans ce monde ; et qui, doutant de tout aussi bien qu'eux, n'osait pas même dire bien positivement que deux et deux font quatre ; puisque les abdérites, dis-je, ayant entendu toutes ces belles choses de la bouche du philosophe Démocrite, ne trouvèrent pas de meilleur expédient pour guérir son cerveau que d'envoyer leur plus célèbre médecin l'abreuver d'ellébore. J'ai rempli ma tâche, madame. Si c'est par la promesse de vous donner du neuf, que nos philosophes modernes ont voulu mériter votre estime, décidez à présent des droits qu'ils ont à vos éloges, et pardonnez-moi la longueur de cette lettre. Il fallait bien soutenir la gageure. Si je l'ai gagnée, je ne m'applaudirai que de l'occasion qu'elle m'aura fournie de vous prouver mon zèle pour la vérité, et le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc. Votre très humble, etc. Apostille. De madame la baronne à la lettre précédente. Oh ! Oui, monsieur l'abbé, vous avez amplement gagné la gageure. Vous me prouvez trop bien que nos modernes créateurs n'ont fait que répéter toutes les vieilleries des grecs et des romains. Comme ce n'est pas là ce qu'ils m'avaient promis, antique pour antique, j'aime encore mieux revenir à l'antique raison, à l'antique Moïse, à l'antique évangile. On sait au moins ici à quoi s'en tenir. Le bon sens n'y est pas heurté à chaque instant. Adieu donc, messieurs les philosophes ; je ne crois pas que la tentation de revenir à vos rapsodies me reprenne jamais. On peut être sans vous bon père, bon ami, bon citoyen ; on peut être sans vous fort bien avec son dieu, fort bien avec soi-même ; on vit, on est tranquille, on a l'âme contente ; et depuis que je suis votre adepte, je perdais ma gaîté, je ne riais plus que du bout des lèvres ; vos contradictions éternelles m'ennuient, vos absurdités me révoltent, vos

doutes me tourmentent, vos perplexités sont pires que l'enfer. Avec mon bon curé, je serai plus heureuse. Croyez-moi, chevalier, venez en faire autant. On peut être trompé par vos sophistes ; mais quand on les connaît, bien fou qui veut les suivre aux dépens d'un bonheur bien autrement solide que celui qu'ils nous offrent. Mr le chevalier, nous dit-on, a suivi ce conseil, et l'on ajoute qu'il est aujourd'hui le premier à rire de la grande idée qu'il s'était faite de nos prétendus sages. Conclusion. La philosophie commence et se propage chez des peuples privés de la révélation ; et toutes ses écoles se divisent en autant de ses opposées, sans qu'il en ait jamais existé une seule dont les opinions aient formé un ensemble tant soit peu satisfaisant pour la raison. La philosophie, longtemps sans chefs et sans école, longtemps réduite au silence, aux ténèbres par la révélation, reparaît chez des peuples éclairés par la révélation ; et sa gloire aboutit à renouveler presque sans exception toutes les erreurs, tout le délire, toutes les contradictions et les absurdités des anciennes écoles. Voilà donc, lecteur, les vérités de fait qui composent en abrégé l'histoire de la philosophie ; et que le parallèle de ces anciens, de ces modernes si connus sous le nom de philosophes, ne vous permettra plus de révoquer en doute. Voilà ce qui ramène à l'évangile nos adeptes si zélés jusqu'ici pour leurs prétendus sages. Vous à qui les leçons des mêmes hommes avaient peut-être fait la même illusion, quel espoir vous retiendrait encore à leur école ? Qu'attendriez-vous de cette philosophie réduite à elle-même ? Que pourra-t-elle faire pour vous, que ce qu'elle a fait jusqu'ici dans tous ses lycées ? Des systèmes absurdes sur le monde et son origine ; des systèmes impies sur Dieu et ses perfections ; des systèmes flétrissants sur l'homme et sa nature ; des systèmes scandaleux sur l'homme et ses devoirs ; des systèmes désespérants sur l'homme et son destin ; voilà ce qu'elle a fait dans toutes ses écoles, ce qu'elle fait encore, ce que nous pouvons bien vous assurer qu'elle fera toujours, parce qu'il est écrit qu'ennemie de la révélation, elle sera toujours sans base, sans appui ; et que, toujours éprise de ses propres lumières, elle sera toujours livrée à son sens réprouvé, au délire et à l'humiliation. Venez donc ; il est temps que nous vous conduisions à une école mieux faite pour un coeur ami de la vertu et de la vérité. Interrogeons celui qui seul a pu nous dire : je suis la voie, la vérité, la vie, je suis la lumière du monde ; et celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres. À l'école de la révélation, et surtout l'évangile à la main, venez. Je veux souffler d'abord sur tous ces mondes des Thalès et des Maillet, des Héraclite et des Buffon, des Pythagore et des Robinet, des Lucrèce et des Diderot ; ils vont tous s'écrouler. Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Au commencement était le verbe, et le verbe était Dieu. C'est par lui que tout a été fait, et rien n'a été fait sans lui. Que d'erreurs ces mots seuls ont proscrites ! Comme ils me débarrassent de toutes ces idées fatigantes de matière increée, de chaos éternel, d'émanations platoniques, d'atomes, de concours, de hasard ! Comme ils anéantissent tous les systèmes ! Mon esprit se repose sur ce dieu créateur. Il sera sans peine le dieu de ma raison, comme il est le dieu de la révélation. J'ai appris qu'il existe, et que tout est par lui ; venez,

interrogeons encore Moïse et l'évangile, nous saurons ce qu'il est en lui-même et dans ses attributs. À cette même école disparaîtront encore ces dieux matière et monde ; ces dieux qui se divisent en dieux, qui se reposent et en dieux qui agissent, en dieux bons et méchants ; ces dieux sans providence, et ces dieux enchaînés par la fatalité. Un dieu seul éternel, tout-puissant, esprit pur et parfait, un dieu sage, qui veille sur le monde, qui seul règle le cours des saisons et des astres ; qui donne à la terre sa fécondité, au lis tout son éclat, à l'oiseau sa nourriture, et à l'homme la terre et tous ses fruits ; un dieu saint qui ne souffre ni crime ni souillure ; un dieu bon, qui protége l'innocence ; un dieu juste, qui effraie le méchant, qui pénètre les coeurs, qui juge les désirs et les pensées comme les actions, qui dévoile au grand jour les crimes des ténèbres ; un dieu dont rien n'égale la haine pour le vice, si ce n'est son amour pour la vertu : voilà le dieu que ma raison cherchait en vain dans toutes vos écoles. Moïse et l'évangile parlent ; c'est le dieu des patriarches et de tous les prophètes, le dieu du juif et du chrétien. Par quelle fatalité ne fut-il donc jamais le dieu du philosophe ? Et si jamais il ne se révéla à la philosophie ennemie de la révélation, par quelle absurdité suivrais-je encore cette philosophie pour renoncer à la révélation ? Assuré de mon dieu, si je veux me connaître moi-même, quelle lumière espérerai-je encore de vos prétendus sages ? Je les ai consultés ; ils m'ont dit que ce corps composait tout mon être, et je sens que ce corps n'est que la plus vile partie de moi-même ; ils ont consenti à me donner une âme ; cette âme, ils l'ont doublée, ils l'ont triplée, et je sens qu'elle est indivisible : ils en ont fait une âme universelle, et je sens qu'elle n'est qu'à moi seul : ils en ont fait l'être esclave du destin, et je sens qu'elle agit, qu'elle est libre. Ils m'ont dit que, matière ou esprit, elle mourra, et ne doit s'occuper que de ce monde, et je sens que mon âme peut vivre hors de ce monde ; et si elle survit à ce corps qu'elle habite, je prévois un sort qui m'inquiète, qu'il est pour moi du plus grand intérêt de décider. Par quelle fatalité encore, de tous vos philosophes ennemis de la révélation, n'en est-il pas un seul qui, sur ces questions qu'il m'importe tant de résoudre, m'ait donné autre chose que des doutes ou des absurdités, des réponses ténébreuses ou des erreurs palpables ? Que Moïse, Jésus et les prophètes parlent, mes doutes se dissipent. J'apprends qu'il est en moi une double substance ; que ce corps n'est pas le moi qui pense, qui veut et réfléchit ; que ce moi, pur esprit, libre et immortel, est l'image de Dieu ; que le crime peut seul altérer cette image, que je suis né pour Dieu, pour être heureux d'un bonheur éternel ; que le crime peut seul changer ma destinée. Ils me le disent tous ; et ce qu'ils me disent est précisément ce que je sentais ; ce sont précisément ces vérités dont le germe était dans moi, que ma raison voit se développer. De cet accord parfait du sentiment et de la raison naît ce repos de l'âme, cette conviction intime que je cherchais en vain à toutes vos écoles. Comment hésiterai-je encore entre vos philosophes et la révélation ? Ils m'ont tous égaré sur ma nature et mon destin ; faudra-t-il les consulter encore sur mes devoirs ? Je l'ai fait, je les ai interrogés ; et depuis Socrate jusqu'à Diderot, la première et la plus générale de leurs réponses fut toujours le blasphème de l'impiété et de l'ingratitude.

Je leur ai demandé ce que je dois à Dieu. Rien, m'ont-ils répondu ; et pour autoriser le blasphème, pour la première fois et pour cette fois seulement, ils se sont départis de leur orgueil. Ils se sont faits petits, non pour faire Dieu grand, mais pour prêcher l'indifférence et l'oubli de ce Dieu. Ce qui est au-dessus de l'homme est étranger à l'homme. C'est le mot favori de leur Socrate, et ils l'ont répété à l'envi ; et sous ce prétexte plus que pharisaïque, pas un seul qui m'occupe de mes devoirs envers ce Dieu, des moyens de l'honorer, de lui plaire, de lui témoigner mon amour, ma soumission et ma reconnaissance ; pas un seul qui m'ait fait une loi du repentir et de l'expiation quand je l'ai offensé ; pas un seul qui, s'élevant au-dessus de la superstition, ait su unir le culte à la morale ; pas un seul pour qui Dieu ne soit un objet nul dans mes actions, mes intentions ; et par comble de la plus noire ingratitude, mon siècle les a vus attendre et demander au prix de l'or, comme un chef-d'oeuvre de l'esprit humain, la loi de l'honnête homme, sans mention de Dieu ; ils ont voulu réduire en art l'oubli de Dieu ; en école de vertu une école sans Dieu. Ô la plus monstrueuse des sectes ! Il pèse donc bien à ton coeur, ce Dieu qui te souffre sur la terre malgré toute ta haine ; ce Dieu qui a créé l'impie lui même, et qui fait luire son soleil sur le sophiste ingrat comme sur le chrétien touché de ses bienfaits. Va, ta philosophie ne sera pas la mienne ; mon coeur me dit trop bien que l'auteur de mon être est le premier objet de mes devoirs. Je quitte ton école pour les apprendre tous et les remplir. Que Moïse, le Christ et ses prophètes ; que toute la révélation me répète : tu adoreras le seigneur ton Dieu, tu le serviras, tu l'aimeras de tout ton coeur, de toute ton âme, de toutes tes forces ; je dirai avec eux : voilà le premier des préceptes, le cri de la nature. Que la philosophie qui l'étouffait soit elle-même anéantie. Je l'adore ce Dieu, et toute ma raison s'incline devant lui ; je sens qu'elle m'appelle au pied de ses autels. Le faux sage les avait renversés ; que l'évangile vienne les relever ; mon âme, fatiguée par l'impie, y vole de nouveau. Je l'aimerai ce Dieu ; au vide affreux que vos sophistes ont laissé dans mon coeur succédera l'objet qui le remplit ; et le premier précepte de la révélation rappellera celui de toute la nature. Que la loi de Moïse et du Christ me parle encore ; qu'elle même m'instruise à célébrer ce Dieu ; qu'elle détaille les objets de son culte, ils me seront tous chers ; qu'elle m'apprenne à célébrer sa gloire ; qu'elle m'attache à lui par le respect, l'amour, la confiance ; qu'elle me dise : il est ton père, il est bon, il est saint, il est miséricordieux ; je serai son enfant, et je détesterai celui qui me permet de l'oublier. Qu'elle m'attache à lui, même par la terreur ; qu'elle me dise : il est ton juge ; je sens bien qu'il doit l'être. Mais aussi qu'elle m'apprenne encore le pouvoir d'un repentir sincère, d'un coeur contrit et humilié ; qu'elle m'instruise dans l'art de le fléchir. Je sens que la morale serait nulle pour moi, si elle me laissait un dieu pour ennemi. Que fais-je donc encore à toute cette école, dont toute la morale est nulle sur ce dieu, sur ce qu'il me prescrit à son égard, sur ce qui peut me réunir à lui ? Qui peut vous retenir vous-même auprès de nos vains sages ? Ils ont au moins promis de vous apprendre vos devoirs envers vos frères et la société. Je les ai entendus comme vous, je les ai étudiés jusqu'à satiété ; et c'est ici surtout

que leur morale m'a paru désastreuse. Ils se sont obstinés à répudier tous les principes de la révélation ; ils n'ont pas voulu voir dans le père commun de tous les hommes le seul lien qui leur impose à tous des devoirs réciproques ; et au lieu de former une société d'hommes, si l'instinct plus puissant que leur philosophie ne réclamait contre elle, ils n'auraient fait de l'homme que ce qu'est l'animal dans les forêts. L'animal vit pour soi, toujours pour soi ; ce principe l'isole, le tient dans sa tanière ; il n'en sort que pour soi : et ils ont dit à l'homme que sa première et unique loi est de vivre pour soi, de n'agir que pour soi. Si les tigres, les ours, les renards, les loups et les lions forment dans leur espèce quelque société, c'est encore pour soi que chaque individu entrera dans cette société ; ce sera pour assurer sa proie, ou pour suivre la loi qui, dominant les sens par le plaisir, l'appelle à la reproduction. Cet intérêt ou ce plaisir passé, plus de société pour eux, plus de projets, plus de moyens, plus de sentiments, plus de devoirs communs ; et la philosophie a dit aux hommes comme la nature le disait aux lions, aux tigres et aux loups : sans intérêt ou sans plaisir, plus de société, plus de liens, plus de devoirs communs, ni du père à l'égard des enfants, ni de l'époux à l'égard de l'épouse, ni de l'ami à l'égard de l'ami, ni du citoyen à l'égard du citoyen, ni du sujet à l'égard du souverain, ni du patriote à l'égard de l'étranger. Elle l'a dit, elle l'a répété, elle a fait de ce précepte le principe de toutes les vertus et la base de toute sa morale : mais avec ce principe, depuis longtemps aussi les tigres s'unissaient quand l'intérêt ou le plaisir les appelait ; ils se quittaient quand l'intérêt ou le plaisir cessait ; ils s'entre-dévoraient quand le plaisir ou l'intérêt les divisait ; et c'est aux philosophes que nous demanderions encore nos devoirs d'homme à homme ! Vous avez lu tous les détails de leur morale ; ils sont tous dignes de ce principe. Tendresse paternelle, amour filial, fidélité conjugale, amitié, reconnaissance, amour de la patrie, amour du souverain, pardon des injures, respect du bien d'autrui, vous l'avez vu dans les réponses et dans les preuves de leur inconcevable catéchisme, tout cela cesse d'être vertu à leur école, dès que l'intérêt ou le plaisir ne parle plus. Qu'ils répètent tant qu'ils voudront les mots de tolérance, d'humanité, de bienfaisance ; ces mots mêmes m'effraient dans leur bouche ; ils me sont trop suspects. Avec leur grand principe, l'homme peut déchirer son semblable, le calomnier, le sacrifier, le dévorer, en lui parlant comme eux d'humanité, de tolérance et de bienfaisance. Que le ciel nous préserve de ces leçons perfides ! Rendez-moi l'évangile ; je veux donner à l'homme une morale plus digne de son coeur, mieux faite pour la société, les familles, la patrie et les empires. L'évangile à la main, je veux dire aux rois et aux sujets, aux riches et aux pauvres, au romain et au barbare : vous êtes tous enfants du même Dieu ; vous l'aimerez ce Dieu, c'est le premier de ses commandements : mais voulez-vous lui prouver votre amour ? Voulez-vous qu'il vous aime lui-même ? Observez le second de ses commandements ; il ressemble au premier : vous aimerez votre prochain comme vous-même. C'est le précepte favori de son fils. Il ne cesse de vous le répéter : aimez-vous les uns les autres. Aimez-vous autant que je vous aime. C'est moi qui vous l'ordonne, et c'est à cet amour que je reconnaîtrai

si vous êtes à moi. Celui qui aime son prochain aura la vie ; celui qui n'aime pas est mort. Attendez, lecteur, vous ne connaissez pas encore l'étendue et l'importance du précepte. On vous a dit : aimez ceux qui vous aiment ; je vous dis, moi : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, afin que vous soyez les enfants de ce dieu qui fait également lever son soleil sur les méchants, qui fait également pleuvoir pour l'homme injuste. Que toute la philosophie, à ces mots, et rougisse et se taise. Elle m'avait réduit à moi et à moi seul ; elle avait concentré toutes mes affections dans un vil intérêt ; qu'un homme quel qu'il soit, dans quelque état qu'il soit, et quelque sentiment qu'il ait pour moi, se montre, il est homme, il est enfant du même dieu que moi ; je sais désormais tout ce qu'il peut attendre et demander de moi. Je ne suis plus moi-même enfant de Dieu, s'il est un homme que mon coeur n'aime pas. Ah ! J'aime, s'il le faut, j'aimerai, pour lui plaire, jusqu'à nos faux sages. Je déteste leurs vices, je combats leurs erreurs : mais ils sont hommes, et je ne puis haïr un homme et aimer Dieu, qu'ils soient sûrs de mon coeur. Amis ou ennemis, que je connaisse leurs besoins ; l'évangile à la main, qui pourra refuser un bienfait ? Serai-je dur, cruel, vindicatif, avare envers celui que j'aime ? Quel homme pourra l'être quand un dieu lui dira : ce que tu donnes à l'indigent, tu me le donnes à moi ; le bien que tu fais à chacun de tes frères, tu me le fais à moi, jusqu'à ce verre d'eau qu'ils recevront de toi, je veux t'en tenir compte. Quel homme pourra être implacable lorsque ce même Dieu ajoutera : pardonne, et tu seras pardonné ; la mesure de tes bontés pour les autres sera la mesure de mes bontés pour toi ; et le dernier de mes arrêts, celui dont dépendra ton bonheur ou ton malheur éternel, portera tout entier sur le bien ou le mal que les hommes auront reçu de toi. Non, je n'ai plus besoin auprès du Christ de nouvelles leçons. Prêchez son évangile, persuadez l'univers, et tous les vices qui ont fait de tout temps et dans tous les états le malheur de l'homme seront, par cela seul, anéantis. Prêchez cet évangile, insistez, persuadez, et le bonheur renaît dans le sein des familles, des villes, des empires. L'amour universel, la vraie humanité, la douceur, la bienfaisance, la paix la plus profonde, avec la charité, succèdent aux divisions domestiques, à nos inimitiés, à nos contestations, à nos dissensions intestines, à nos haines et à nos guerres nationales. L'évangile établi dans tous les coeurs, il n'est plus de tyran, plus d'oppresseurs, plus d'ennemis, plus d'hommes à redouter. L'envie, les jalousies, les calomnies, les vengeances, les meurtres, l'homicide, ignorés parmi nous, ne laissent plus régner que l'émulation à qui se préviendra, sera plus bienfaisant, et plus doux et plus humain. Sous peine d'être absurdes, ils ne le nieront pas, vos faux sages ; tels seront les effets de la morale évangélique reçue dans tous les coeurs. Que nous veulent-ils donc avec leur catéchisme d'intérêt personnel et d'égoïsme ? Au lieu du catéchisme de la révélation, pourquoi ce catéchisme flétrissant et désastreux, qui jamais ne m'appelle auprès du malheureux, si le malheureux même ne sert à mes besoins ; qui me dit de le fuir dès qu'il m'est inutile ; qui me rend par principe ennemi de tout homme dont l'intérêt n'est pas le mien ; qui détruit toute confiance d'homme à homme, toute affection réelle, et fait

par cela seul de la société un état habituel de divisions, de haine et de discorde ? Au moins, si, me parlant sans cesse d'intérêt personnel, ils avaient distingué ce qu'il importe réellement à l'homme de regarder comme son véritable et son grand intérêt, je les consulterais encore sur mes devoirs envers moi-même, et sur mon bonheur ; mais partis d'un principe toujours avilissant, à quoi m'ont-ils réduit, et sur quoi tournent-ils toutes mes vues ? Toujours comme la brute, ne connaissant jamais que le présent et le besoin physique, que la terre et ses affections, quand m'ont-ils donc prescrit d'autres devoirs que ceux de l'animal ? La partie de l'homme qui eut toujours le moins besoin du philosophe pour exciter l'attention de l'homme et attirer ses soins, mes sens et leur bien-être, voilà le grand objet de leurs leçons. Fuis la douleur, recherche les plaisirs, jouis de l'existence ; voilà leur catéchisme. Mais, je vous le demande, lecteur, avant nos philosophes, n'était-ce pas aussi celui des passions et de tous les méchants ? Et les hommes encore ont-ils besoin de leçons répétées et de dissertations pour apprendre à fuir la douleur, à chercher le plaisir, à jouir du présent ? C'est la partie de l'homme permanent, éternel, c'est la plus noble partie de moi-même, que je voudrais connaître et cultiver ; c'est l'intérêt de l'éternité même que je veux assurer ; peu m'importe l'instant quand j'aperçois ou quand je suis au moins forcé de soupçonner, de redouter un avenir qui ne finira pas. Et c'est ici précisément que tous vos philosophes me révoltent. Pas un seul qui s'occupe de ce grand intérêt, et qui me donne des leçons pour l'assurer. Pas un seul qui me parle des moyens de purifier mon âme, de fixer son destin. Cette âme cependant, et chez vous et chez moi, se refuse à l'illusion ; elle sent que vos sages vainement la flétrissent, qu'ils cherchent vainement à étouffer ses plaintes, ses remords, elle aime qu'on lui parle de son prix, et d'un autre destin et d'autres soins. Ah ! Venez donc encore à l'école du Christ ; c'est là que, renfermant dans un seul mot toute la philosophie de l'âme, nous vous ferons connaître son prix, sa noblesse et son destin, lorsque nous vous dirons l'évangile à la main : que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Où que donnera-t-il en échange pour elle ? Il y a longtemps que la philosophie avait dit : connaissez-vous vous-même ; mais cette connaissance, vous l'a-t-elle jamais donnée ? Est-il jamais sorti de son école un oracle pareil à celui-ci, et capable, ainsi que celui-ci, d'annoncer à l'homme tout le prix et toute l'excellence de son âme, et toute l'importance des soins qu'elle exige : à quoi sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Où que donnera-t-il en échange pour elle ? Prêtez, si vous l'osez encore, prêtez à présent l'oreille à ces vains sages qui vous parlent sans cesse de ce bas univers, de ses plaisirs, de son bonheur, ou plutôt laissez-les, et convenez que, si dans leurs principes mêmes, celui-là est le vrai philosophe qui m'apprend le mieux à connaître mes solides intérêts ; dans ce mot : à quoi sert, il est plus de vraie philosophie qu'il n'en sortit jamais de toutes vos écoles anciennes et modernes. C'est ainsi que Dieu parle quand il instruit les hommes, et c'est à ces discours qu'applaudit ma raison ; mais ce n'est pas ainsi que me parlaient vos philosophes. Ils flétrissaient mon âme, ils la souillaient de tous les vices ; j'ouvrirai donc encore

l'évangile ; je lirai : jamais rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux ; et ce mot seul encore m'en dira plus sur la haine du crime, la fuite du péché, que toutes leurs dissertations philosophiques. Ils me livraient à toutes mes passions, à l'avarice, aux sales voluptés, à l'ambition, à l'intempérance ; et ma raison se révoltait contre leurs honteux préceptes. J'ouvre encore l'évangile ; on m'apprend que l'avare, l'ambitieux, l'adultère, l'intempérant ne seront pas les bienheureux du ciel. On détourne mes yeux de ces trésors trop vils, où s'attache la rouille ; on m'apprend que le règne de Dieu et sa justice méritent seuls mes soins ; on proscrit tous ces sages qui jamais ne veulent être bons, et toujours le paraître ; on me dit que le siége de la vertu est dans le coeur ; que c'est là qu'un dieu saint veut la voir ; que je dois être saint et parfait comme lui. Je sens qu'on fait de moi l'homme des cieux, et ma raison s'élève ; et je laisse votre philosophie ramper sur la terre, se vautrer dans la fange et dans toutes les immondices des passions. Si mon vol est sublime, et s'il doit m'en coûter des violences, on me montre le dieu qui tend la main à l'homme humble de coeur. Je prie, il est à moi ; et je triomphe des appâts de tous les vices : motifs toujours pressants, secours toujours présents contre les tentations, moyens toujours puissants, j'ai tout dans l'évangile pour être toujours bon et vertueux, tandis que toujours seuls et toujours sous le joug des passions, sans motifs, sans moyens, sans secours, vos adeptes ont tout pour être vicieux. Ils parlent du bonheur ; mais est-ce bien encore chez eux que je le trouverai ? Votre triste philosophie a laissé dans leur coeur un vide affreux. Vous m'offrez des plaisirs et des biens passagers, et vous n'oseriez pas vous-mêmes réfléchir sur leur futilité, leur vanité, crainte de voir trop bien le mépris qu'ils méritent ; et pour vous persuader que vous êtes heureux, il faut vous étourdir vous-mêmes, vous distraire. Ce que vous redoutez le plus, c'est de rentrer un instant en vous-mêmes, c'est l'examen sérieux de votre situation. Cette question seule : suis-je vraiment heureux ? Faite dans le silence des passions, devient votre supplice. Elle sera toujours celui du faux sage. Mais venez, nous saurons vous le montrer ce bonheur que vous cherchez en vain. C'est dans le coeur de l'homme évangélique qu'il habite, c'est dans la paix et la sérénité de son âme sans tache, c'est dans un coeur inaccessible au trouble et au remords, c'est dans le doux espoir de jouir de son Dieu, que le bonheur réside sur la terre ; c'est dans les cieux qu'en est la plénitude. Près de vos anciens maîtres vous le cherchiez en vain dans les plaisirs, dans toutes les affections terrestres ; auprès de nos prophètes, vous apprendrez à dire : heureux celui qui marche dans la voie du seigneur ! Près de vos anciens maîtres vous le cherchiez en vain dans la prospérité et l'abondance ; l'évangile à la main, nous vous le montrerons jusque dans la chaumière du Lazare, jusque dans les douleurs, les humiliations et les outrages, et nous ne craindrons pas de vous dire : bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient ! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! Vous serez bien heureux ; vous vous réjouirez, et votre coeur tressaillira de joie quand vous serez calomniés à cause de Dieu, parce qu'il vous

réserve dans les cieux une récompense infinie. Je le sais, ce langage est encore trop sublime pour vous ; vos sages le blasphèment ; et celui-là seul en sent la vérité qui en a fait l'heureuse expérience. Eh bien ! Lecteur, je ne demande point que vous vous en teniez à nos promesses. C'est vous que je veux voir en juger par vous-même. Votre philosophie n'a plus besoin d'essai pour être abandonnée ; la vanité de toutes ses promesses vous est assez connue. Elle devait éclairer votre esprit, et vous n'avez trouvé dans ses leçons qu'un vrai chaos d'erreurs, d'opinions révoltantes, d'absurdités inconcevables, de doutes interminables, de contradictions perpétuelles ; il n'est plus temps d'en douter aujourd'hui. Elle devait diriger vos actions, et vous rendre meilleur ; et ses leçons perfides ne tendent qu'à vous rendre esclave des passions, et à vous entraîner dans tous les vices. Son affreux catéchisme en sera à jamais la preuve incontestable. Elle devait vous rendre heureux ; vous rougiriez de l'être par les moyens qu'elle vous suggérait. Avec elle, jamais vous ne fûtes content ni d'elle ni de vous. Eh bien ! Je le suis, moi, de l'évangile ; je le suis de moi-même chaque fois que je le prends pour règle. Je suis mal avec moi chaque fois que mon coeur s'en écarte. J'ose vous défier de trouver parmi tous les disciples du Christ un seul homme qui ait fait la même expérience, et qui puisse vous dire franchement : je ne fus pas heureux en suivant l'évangile, mon coeur s'est repenti d'avoir été fidèle à ses préceptes ; j'éprouvai les remords, et mon âme perdit son repos, son bonheur, en s'attachant aux leçons de Jésus-Christ. Non, cet homme n'existe pas, il n'exista jamais, il n'existera pas, j'en suis sûr par moi-même, et les vains arguments de la philosophie viennent tous se briser contre cette preuve, quand on sait l'apprécier. Souffrez donc, lecteur, que je termine ces observations en vous proposant la même expérience. Si vous la redoutez, votre coeur n'est pas fait pour la vertu ; vous méritez de vous perdre comme tous nos faux sages. Si elle est acceptée, nous n'avons pas besoin de longs détails sur l'école du Christ. L'évangile à la main, méditez sa loi sainte, essayez de la suivre, et si vous y trouvez un seul principe que vous vous repentiez d'avoir mis en pratique ; s'il est un seul de ses préceptes ou de ses conseils qui vous conduise au vice, qui trouble votre coeur, qui réveille dans vous le remords, le repentir de l'avoir pris pour règle ; s'il est une seule bonne action à faire, une seule occasion de faire le bien, où l'évangile vous arrête, et qu'il ne vous reproche au contraire d'omettre ; s'il est, dans votre vie, une seule circonstance où votre âme ait raison de se dire à elle-même : j'aurais été meilleure, je serais plus contente de moi, je serais plus heureuse, si j'avais abandonné la loi du Christ : laissez là cette loi ; cherchez ailleurs des leçons de vertu, de paix et de bonheur ; et malgré leurs oui, leurs non, malgré leurs doutes et leurs perplexités, malgré toutes leurs erreurs et tous leurs mensonges, malgré toutes leurs absurdités, malgré tout leur délire, revenez à leur école. Paris, ce 20 septembre 1787.

SOMMAIRE DES MATIÈRES

Contenues dans les Helviennes, ou Lettres Provinciales philosophiques.

TOME 1er

L'objet de cet ouvrage étant de mettre sous les yeux des lecteurs, les opinions diverses des philosophes modernes, le premier volume est consacré à l'exposition et à la réfutation de leurs systèmes sur l'origine et la formation de l'univers. La Première lettre expose le sujet de l'ouvrage; depuis la Deuxième jusqu'à là Seizième, système de M. de Buffon , ses erreurs physiques, se oui et se non. Le chevalier, toujours plein d'admiration pour cet auteur célèbre, expose sa doctrine, et dans la suite celles des autres philosophes, avec toute la franchise de l'enthousiasme 1, et toujours d'après leurs propres ouvrages. La baronne, fort avide de ses leçons les reçoit avec un respect et une avidité qui ne l'empêchent pas de faire sentir qu'elle y soupçonne des erreurs assez singulières. Le Provincial personnage zélé pour la saine doctrine, oppose à ces leçons toute la force de sa raison. Si l'on peut regarder les lettres du chevalier et de la baronne comme une ironie perpétuelle, il n'est rien de plus sérieux et de plus grave que la marche du Provincial. La diversité de ces caractères se soutient jusqu'à la fin de l'ouvrage.

LETTRES 16, 17 et 18. Système de Telliamed, suivi des observations du Provincial, relatives surtout au déluge universel.

LETTRES 19 — 23. Plaisants systèmes de Mr Robinet et Diderot, entremêlés des observations du Provincial et des lettres de la baronne.

LETTRES 24, 25 et 26. Opinions et contradictions des systèmes de la nature, de Lamétrie, de l'auteur du Bon sens.

LETTRE 27. Sur la physique de Voltaire, suivie des observations du Provincial sur le génie et les erreurs de cet auteur.

LETTRE 28. Système imaginé par la baronne, à l'imitation de divers autres.

LETTRE 29. Sur le premier tome de la physique du monde. Observations du Provincial.

LETTRE 30. Doctrine de M. d'Alembert, relativement aux systèmes, et observations du Provincial sur cette doctrine.

Lettre 31. Manière assez plaisante dont la baronne dispose de tous ces systèmes, pour les combiner dans le même cerveau.

Supplément au tome premier, relatif à un nouveau système; nouvelle Genèse, suivie d'observations sur ce système, et quelques autres.

TOME 2

Métaphysiques des philosophes modernes.

LETTRES 32, 33 et 34. Philosophes pour Dieu, philosophes contre Dieu, philosophes entre deux, philosophes tantôt pour, tantôt contre, tantôt ni pour ni contre. Voltaire à son lever, à son déjeuner, à son dîner, à son souper, à son coucher, etc.... Observations du Provincial sur l'existence de Dieu.

LETTRE 35. Diversité et opposition des idées de Jean-Jacques Rousseau, sur Dieu et les athées.... Observations du Provincial sur le génie et les erreurs de cet auteur; parallèle de Rousseau et de Voltaire.

LETTRES 36 et 37. Le oui et les non de Mr d'Alembert sur les preuves de l'existence de Dieu. Observations du Provincial sur les idées de ce philosophe.

LETTRES 38 et 39. Dieux des philosophes modernes. Le dieu grande âme, le dieu grand homme,»le dieu grand tout, le dieu grande machine , le dieu petit atome, le dieu million d'atomes, dieu de Robinet, dieu de Delisle, le dieu tranquille, le double Dieu.... Observations du Provincial sur tous ces dieux.

LETTRES 40 — 43. Etrange situation de la baronne à l'aspect de tous ces dieux, et de M. Tribaudet, philosophe célèbre, débarqué en province... Opinions des philosophes sur la spiritualité de l'âme... Philosophes sans esprit, philosophes spirituels. Philosophes peut-être esprit et corps, peut-être tout matière. Voltaire esprit, Voltaire tout matière; Voltaire peut-être esprit, peut-être tout matière. Jugement provisoire d'Helvétius. Jugement définitif du même sur l'esprit. La raison du marquis d'Argens indécise, et très décidée sur l'esprit. L'âme de M. Robinet distincte de son corps, confondue avec son corps, moitié corps, moitié esprit... Philosophes à deux esprits; philosophes au double moi, mais à un seul esprit; philosophes à deux âmes sans esprit; à un seul esprit, à une seule âme, à un seul moi, et le tout très matière; philosophe tout esprit, et rien de plus; philosophe tout esprit et tout matière. — Observations du Provincial, démonstration de la spiritualité de l'âme.

LETTRES 44 — 46. Diverses situations, et diverses leçons du philosophe Tribaudet sur la liberté; étonnement, et réflexions de la baronne sûr la maladie de cet adepte.

TOME 3

Morale des philosophes modernes.

OBSERVATIONS du provincial. Les crimes des disciples peuvent-ils être imputés aux maîtres ? Fondements de cette imputation, quand la doctrine des maîtres tend elle-même au crime.

LETTRE 74. Terrible situation de la baronne ; manuscrit de Rusi-soph, sa bibliothèque. Dénonciation et réquisitoire contre les principes politiques de l'école moderne. Les philosophes considérés comme citoyens, comme Français. Conclusions, et effets de ce réquisitoire.

LETTRE 75. Situation du chevalier au petit Berne. Il découvre l'intrigue qui l'y a conduit. Effets de cette découverte, et des remèdes qui lui sont administrés.

LETTRE 76. Dernière épreuve de la baronne. Excès de son dépit contre une philosophie qu'elle croyait moderne, et dont elle apprend à connaître la décrépitude. Preuves de cette décrépitude. Comparaison suivie, rapprochement, identité de l'école moderne et de l'école antique. Apostille et adieux de la baronne. — Observations d'un provincial. L'école des philosophes comparée à celle de l'évangile. Conclusion.

Fin